UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Purchased for the Library

of the

University of Toronto

out of the proceeds of

The John Squair French Library Fund

the gift of

John Squair, B.A.

Fellow, Lecturer, and Professor of French Language and Literature

in University College

A.D. 1883-1916

Ἀλλ' ἡδὺ τοὶ σωθέντα μεμνῆσθαι πόνων

—*Euripides*

BINDING LIST DEC 10 1926

L. R. Laillefer
Montebello
9 Mars 1876

REVUE CANADIENNE

2

P
Fr. Lit.
R

REVUE
CANADIENNE

PHILOSOPHIE, HISTOIRE, DROIT, LITTÉRATURE, ÉCONOMIE SOCIALE, SCIENCES, ESTHÉTHIQUE, APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE, RELIGION.

TOME TREIZIEME

In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas.
ST. AUGUSTIN.

206134
4:10:26

MONTREAL
PUBLIÉE PAR F. A. QUINN
No. 55 Rue St. Jacques

1876

4

AP
21
R34
v. 13

5

OÙ VONT DONC NOS ANNÉES ?

Encore un an de plus pour le séjour des ombres !
Nous voguons tristement vers les rivages sombres,
Au-delà du tombeau.
Dès le premier instant où commence la vie,
On nous la redemande, elle nous est ravie
Ou nous fuit par lambeau.

Et l'on se dit : hélas ! où vont donc nos années,
Qu'on voit tomber ainsi que des feuilles fanées
Que dispersent les vents ?
Elles vont du passé former les grands fantômes,
Où deviennent là-bas ces fragiles atomes
Qui s'échappent du temps.

La vague que l'on voit expirer sur la rive
Fait entendre en mourant sa grande voix plaintive
Dans son suprême élan ;
La vague qui la suit roule prendre sa place
Et s'efface à son tour, sans laisser plus de trace
Au bord de l'océan.

C'est ainsi que nos ans, lorsque l'heure est venue,
S'envolent à l'instant pour la rive inconnue
Qu'on nomme l'éternité !
Et vont nourrir les flots de cette mer sans borne,
Qui les couvre aussitôt de son silence morne
Par nul bruit agité.

Du passé, si notre œil pénétrait les ténèbres,
Et qu'on pût soulever de ses voiles funèbres
Un mystérieux pli ;
Si l'on osait troubler ce séjour solitaire
Que recouvre à jamais, comme un vaste suaire,
La mousse de l'oubli ;

S'il nous était donné de sonder les abîmes
Où dorment confondus les grandeurs et les crimes
De tant d'âges passés ;
Si du monde et des temps on retraçait l'enfance,
Quel spectacle effrayant dans cette tombe immense
Des siècles entassés !

Mais pourquoi remonter au principe des mondes,
Alors que l'Eternel en soufflant sur les ondes
Fit naître l'univers ;
Que l'abîme enfanta les sphères infinies,
Dont l'espace entonna les grandes harmonies
Des sublimes concerts ?

Laissons dormir en paix les rois et les royaumes,
Les trônes écroulés, les sceptres que les hommes
Se disputaient jadis ;
Empires disparus, nations effacées,
Du temps vous n'êtes plus sur ces plages glacées
Que les tristes débris !

O grand fleuve des temps, que ton onde est perfide !
Tu portes sans retour, dans ta course rapide,
Nos rêves et nos jours ;
Tu roules solennel : qu'importe la tempête
Qui gronde sur tes bords ! nul obstacle n'arrête
Ton inflexible cours.

Il est pourtant un lieu sans tristesse et sans ombre,
Que ne peut obscurcir aucun nuage sombre
Au-delà du tombeau !...
Sous son ciel toujours pur on trouve une autre vie,
Dont celle d'ici-bas, si promptement ravie,
N'est qu'un faible lambeau.

JAMES DONNELLY.

Montréal, 1er Janvier 1876.

MONSEIGNEUR ALEXANDRE MACDONELL

Omnis qui te colit, Domine, vita ejus, si in probatione erit, coronabitur. TOB. III.

Et pour faire du bien Dieu vous mit sur la terre. ALEX. SOUMET.

I

Le 14 janvier 1840, l'église du Canada perdait un des premiers fondateurs de ce vaste diocèse de Kingston, que peu d'années après sa création il fallut partager en quatre nouveaux diocèses. Monseigneur Alexandre Macdonell s'éteignait ce jour là, après avoir, pendant plus d'un demi-siècle, travaillé à la vigne du Seigneur avec un zèle que rien n'avait pu ralentir.

Nous n'avons pu réunir que quelques traits d'une vie si féconde. Nous les présentons tels qu'ils sont, espérant toutefois qu'ils serviront à faire revivre dans notre souvenir un grand prélat, digne à tous égards de notre plus haute admiration. Les documents précieux, que nous avons pu recueillir ça et là, ne doivent pas être laissés dans l'ombre. Quelques conversations avec les amis du pieux évêque nous ont aussi révélé des détails touchants. Nous laissons à d'autres plumes plus habiles le soin de compléter plus tard notre travail et d'écrire plus longuemant sur une existence si féconde en bonnes œuvres.

C'est à l'Ecosse que le Canada doit ce fidèle serviteur de l'église, cet apôtre infatigable, l'une de ses gloires les plus pures. Car Monseigneur Macdonell vit le jour à Inchtagan, dans les montagnes du comté d'Inverness, l'un des plus beaux de l'Ecosse. On

lit cependant ailleurs qu'il naquit à Glen-Urquhart (1) le 17 juillet 1762. Son père, disent les chroniques du temps, jouissait, non pas d'une fortune considérable, mais d'une certaine aisance, au milieu d'une population pauvre, mais laborieuse et soutenue dans la pratique du bien par les exemples de ses ancêtres. Ses parents étaient, au dire de tous, renommés par leur attachement inviolable aux intérêts de leurs compatriotes, et, pardessus tout, on les désignait comme des modèles de loyauté et religion.

Nous connaissons peu de choses sur les années d'enfance du jeune Alexandre. Nous nous contentons d'ajouter qu'après avoir eu sous le toit natal la première connaissance des lettres humaines, il en partit, âgé d'environ douze ans, richement pourvu de notions religieuses. Elevé au milieu d'un peuple persécuté pour sa foi, endurcie au travail, éprouvé par la privation, et façonné par les épreuves à une vie sobre et économe, le jeune Alexandre s'accoutuma dès son enfance à se contenter de peu.

Ayant montré de bonne heure d'heureuses dispositions pour les études régulières, un goût simple et modeste, une grande bonté de cœur et les indices d'une piété qui se développait tous les jours, ses parents se décidèrent à l'envoyer au collége des Ecossais, à Valladolid, en Espagne, où il se lia d'amitié avec plusieurs de ses compatriotes. C'est ce qui faisait dire, plus tard, à Monseigneur Macdonell qu'il avait pris bien jeune le chemin de l'exil.

On sait que des lois sévères interdisaient aux catholiques d'Ecosse et d'Angleterre, la faculté de tenir des écoles et les mettaient dans la nécessité d'envoyer leurs enfants sur le continent pour leur donner l'avantage d'une éducation conforme à leur croyance. La loi imposait une amende de cinquante francs par jour à un instituteur catholique qui aurait osé ouvrir une école, et de deux cents cinquante francs par mois à un catholique qui aurait envoyé son enfant à une école où l'on aurait reconnu les principes ou les dogmes de l'Eglise Romaine. Dans ce dernier cas, l'enfant était déclaré inhabile à hériter des titres et des domaines de son père. Ce n'est qu'en 1778 que les rigueurs de ce code pénal reçurent quelque adoucissement. Par suite, il s'était formé à Rome, à Paris, à Douai, à Valladolid, à Barcelone etc., divers établissements

---

(1) Glen-Urquhart, on the borders of Loch-Ness. Cependant l'*Edimburg Catholic Magazine* dit qu'il était natif de Glengarry, Invernesshire. A cette époque, un évêque était chargé par la Cour de Rome, avec le titre de Vicaire-Apostolique, de la direction spirituelle des populations du district du Nord, "Highland District." C'était Monseigneur John Macdonald, consacré en 1761, mort en 1779, remplacé par son parent l'évêque Al. Macdonald, qui mourut en 1791. Son coadjuteur fut Monseigneur John Chisolm, qu'il avait demandé pour aide, et qui fut consacré au mois de février 1792, évêque d'Oria, son frère, Enée Chisolm, lui succéda.

ecclésiastiques, mais dirigés d'ordinaire par des prêtres séculiers, et ces petits séminaires étaient les pépinières où se recrutaient les clergés d'Ecosse, d'Irlande et d'Angleterre (2).

Qu'il est grand et qu'il est beau le sacrifice du cœur aimant et affectueux du jeune homme qui se détache des personnes qui lui sont chères pour se rendre où le devoir l'appelle ! Quand le jeune Alexandre quitta le toit natal, il disait à sa famille : " c'est pour toujours, je le sais, c'est pour toujours !...."

En effet, la famille qui destine un de ses membres au service de l'Eglise peut, dans les conditions ordinaires, lui dire adieu. Car, après les études classiques, vient le cours de théologie et ensuite l'apostolat. Mais le jeune Macdonell, qui ne pouvait expliquer tout cela à sa famille, se bornait à dire qu'après les études terminées il devait se livrer aux missions. C'était ainsi qu'il entendait, dès le jeune âge, se consacrer au service de ses concitoyens. La sensibilité exquise dont il était doué fut pour lui, dans le cours de sa vie, l'occasion de chagrins profonds ; mais la fermeté de son esprit et son attachement au devoir lui firent toujours mettre de côté les considérations personnelles ; et, quoiqu'il lui en coûtât, il savait maîtriser ses émotions.

Sur la terre étrangère, le jeune Alexandre avait porté un cœur généreux qu'il orna, avec le concours de directeurs éclairés, des nobles enseignements des grands établissements de la catholique Espagne. C'est là qu'il avait connu l'aimable monsieur McEacharn, comme lui dévoué au ministère des missions ; Monseigneur William Reid, dans les bras duquel il devait mourir, et beaucoup d'autres personnages dont le souvenir lui fut toujours cher.

M. Alexandre Macdonell, ayant terminé son cours avec une grande distinction, fut ordonné prêtre le 16 février 1786, à Valladolid.

C'est à sa chère patrie persécutée, honnie pour son attachement à la foi catholique et pressurée par l'insatiable avidité de ses grands propriétaires qu'il voulut porter d'abord les consolations de son ministère. Il revint donc au pays natal avec un enthousiasme ineffable, avec un cœur débordant du désir de faire le bien à ses concitoyens et d'améliorer, selon ses moyens, leur condition sociale. Tous les maux que faisait peser sur les infortunés mon-

(2) Il existe un statut de la Reine Anne (fille de Jacques II, qui devait connaître l'attachement des catholiques à sa famille), qui défend aux sujets de l'Eglise Romaine d'envoyer leurs enfants aux pays étrangers pour y recevoir l'éducation. Un autre statut, en 1710, leur défendait d'avoir des instituteurs ou des institutrices de leur croyance. Beaucoup d'autres lois de ce règne sont entachées de mesures tyranniques de ce genre. C'était *la liberté de conscience* de l'Angleterre à cette époque. Et, avec pareil bagage, on visait à se faire passer pour tolérant. On osait le proclamer !

lagnards la prodigalité de seigneur licentieux qui les épuisaient pour aller soutenir, dans les grandes villes, une vie toute de dissipation et d'orgies, se présentaient continuellement à son esprit. Pour y rémédier, il s'imposa les travaux et les sacrifices les plus considérables, et sa vie toute entière ne fut qu'une longue carrière d'abnégation et de dévouement.

Il ne sera pas hors de propos de consigner ici le témoignage d'un écrivain peu favorable aux catholiques, pour nous mettre à même de mieux connaître les causes des maux qui pesaient en Ecosse, sur les enfants de la vraie Eglise :

" Par des actes de violence, que rien ne saurait justifier, par des émeutes que fomentaient les agents d'une autorité injuste et dérisoire, le catholique Ecossais se trouvait, dans son pays, livré sans défense aux insultes et aux violences incessantes des factieux. Sa vie n'était plus qu'un tissu de douleurs et d'ignominies qui l'obligeaient, après des années de déboires et d'amertume, d'abandonner le sol paternel à des hommes vils et sanguinaires. Volés, pillés, traqués, au nom d'une loi injuste et vexatoire, sous prétexte de payer des amendes énormes, et soumis à des peines corporelles, en vertu d'une législation de nature à faire frisonner d'horreur, les malheureux catholiques n'obtenaient d'adoucissements à leurs maux qu'en s'exilant du sol remué jadis avec affection par leurs pères et d'où l'ingratitude et les infamies des prodigues éhontés et des apostats fougueux les éloignaient, à force de manœuvres indigues et d'atrocités incroyables. Les détails des calamités sans nombre, suscitées par des tyrans armés du pouvoir, démontrent évidemment les sales intrigues, les basses menées, les cruels procédés auxquels avaient recours ces brigands titrés, qui dépouillaient les individus, après avoir spolié les églises et les monastères, qui bouleversaient un pays et échangeaient à leur gré la foi de ses habitants. Les pages de l'Histoire de la Réforme sont toutes rouges de sang humain ! (Voyez Cobbett, Fullarton et autres.)

Les propriétaires du sol, en Ecosse, devenus riches, arrogants, turbulents après la mutation de ce qu'ils appelaient l'ancien système, quittèrent les montagnes où ils avaient mené une vie sobre et paisible ; et, au lieu des occupations si lucratives et si douces de la vie agricole, s'adonnèrent aux professions dans les villes, ou prirent service dans les armées ou dans la marine. Ces propriétaires sans entrailles se montrèrent encore plus licentieux et plus cupides lorsqu'ils eurent lâchement cédé aux vues du monarque dissolu d'Angleterre qui les dota des biens des églises et des monastères en retour de leur honteuse apostasie.

Cependant, le sol délaissé, dédaigné par les seigneurs, ne donna

plus ce qui avait suffi aux désirs si peu ambitieux et aux besoins si restreints de ses anciens maîtres. Bientôt le peuple en souffrit. En sortant de la gêne, prétendue féodalité catholique, il connut d'autres misères et dut tomber bientôt dans l'abrutissement des mœurs.

La plupart des grands seigneurs semblaient n'avoir quitté l'ancien ordre de choses que pour décheoir de la hauteur de leur rang et pour se souiller par les plus viles passions en se laissant dominer par les plus mauvais instincts. Ils paraissaient vouloir abrutir leurs censitaires par les mesures les plus compromettantes pour leur nom et pour leur condition, pour se dédommager de se voir déchus des droits si respectables qu'ils avaient exercés jusque là, et pour se venger de l'isolement où leur fanatisme les tenait en éloignant de leurs manoirs la population fidèle à la foi de leurs ancêtres.

Dédaignant de s'enrichir au moyen des revenus de leurs propres fiefs, par des économies et par des profits lents et proportionnés aux moyens des producteurs, ils obligèrent leurs censitaires à chercher leur subsistance au-delà des montagnes, puis affermèrent à des taux exhorbitants de grandes portions de ce sol que leurs pères avaient défriché. Ces locataires étrangers se montrèrent exigeants et sévères dans leurs prétentions hautaines envers les moins fortunés et parfois injustes et cruels envers leurs subordonnés auxquels on refusait impitoyablement la plus petite portion de terre à titre de ferme.

De fertiles et grandes vallées, que jusqu'alors on voyait couvertes de riches moissons et de troupeaux ; des hameaux, des villages autrefois populeux, pleins de vie et d'activité, étaient laissés déserts et abandonnés.

Un grand nombre de montagnards perdirent bientôt l'attachement et le dévouement qu'ils avaient montrés à leurs anciens chefs et conçurent pour leurs nouveaux seigneurs, si égoïstes et si hautains, un mépris profond et haineux. Abandonnant une patrie qui les traitait en marâtre, ils cherchèrent sur une terre étrangère un asile plus profitable et plus digne de leur affection. Des milliers de familles émigrèrent aussitôt qu'elles purent le faire et envoyèrent à leurs infortunés compatriotes, repoussés du pays de leurs ayeux, les rapports les plus avantageux sur les terres où ils s'étaient établis.

Bientôt les seigneurs s'aperçurent des suites ruineuses de l'expropriation du sol ; mais, poussés par le besoin d'affermer de larges portions de terre au même fermier, pour se procurer, sans trouble aucun, de larges revenus et de nouvelles jouissances, ils

ne voulurent pas abandonner un système qui les payait bien sans les importuner en aucune façon. Aussi, comme conséquence, on vit de nouveau la population s'éloigner en masse de cette contrée inhospitalière et chercher refuge aux Etats-Unis et dans les colonies anglaises de l'Amérique, pendant qu'un grand nombre d'autres, de leur côté, allèrent grossir la foule des prolétaires et se perdre dans la démoralisation des grandes villes.

Peuple catholique des montagnes d'Ecosse, sois béni ! Pieux et vrais enfants de l'église catholique, comme les enfants de la verte Erin, vous êtes une des gloires de la vraie Religion. Vous, à qui on refuse même de vivre de votre travail, vous qu'on exproprie barbarement et qu'on veut éloigner du sol que vos pères ont fécondé de leurs larmes et de leurs sueurs, comme des objets nuisibles et malfaisants, consolez-vous, vos douleurs vous rendent chers à l'église de Dieu ! Oh ! le ciel ne permet assurément de tels excès d'oppression que pour montrer l'héroïsme des vertus qu'alimente au cœur de l'homme la religion divine. Pareilles épreuves (si inouïes, si étranges, qu'elles seront pour les âges futurs matière de doute) brisèrent alors de douleur l'âme de vos enfants, mais elles édifièrent, elles consolèrent les peuples qui s'honoraient d'appartenir à la même foi religieuse, à cette église qui savait inspirer à ses enfants tant de dignité dans le malheur, tant de grandeur dans le martyre et tant de constance dans des épreuves si prolongées.

Comme on le voit, les choses avaient bien changé dans cette pauvre Ecosse, autrefois si catholique ! Avant que la religion prétendue réformée eût étendu jusque-là ses violences, ses atrocités et ses ruines, on y comptait deux archevêchés : Saint-Andrew et Glasgow, et onze évêchés : Aberdeen, Brechin, Caithness, Dunkeld, Dunblane, Moray, Ross, Orkney, Galloway, Argyle et Isles. Le pays était divisé en mille paroisses et possédait environ deux cents établissements religieux tels que couvents, monastères et abbayes. Outre plusieurs cathédrales, on y trouvait trente-trois collégiales et un grand nombre d'églises ordinaires répandues sur tous les points de ce vaste territoire. Trois universités y étaient établies, l'une à Glasgow, une autre à Edimburg, la troisième à Saint Andrew ; et, au moment où l'heure fatale de la réforme sonna, un quatrième établissement de cette importance allait être fondé à Edimbourg, à l'aide d'un legs fait par l'évêque d'Orkney, Monseigneur Reid. Il y avait en outre un grand nombre d'écoles élémentaires dans les principaux centres ; et, au delà de quarante hopitaux, disséminés dans le royaume, témoignaient hautement des sentiments bienveillants et des dispositions charitables de cette

belle nation écossaise, si renommée dans l'univers entier par son intelligence, sa bravoure, sa piété et ses bonnes mœurs.

Tous ces faits prouvent suffisamment la position florissante dans laquelle se trouvait la belle église d'Ecosse avant la Réforme. La religion, la charité et la science s'étaient donné la main pour assurer le bien-être moral et matériel des enfants du sol et pour placer le pays au rang qu'il devait occuper parmi les nations catholiques de l'Europe. Tout le monde y vivait en paix dans une heureuse conformité de sentiments et de vertus. La providence répandait ses bienfaits profusément, et le hardi chasseur des montagnes, comme le paisible habitant de la plaine, liés ensemble par une même pensée religieuse et patriotique, vivaient contents et satisfaits dans le calme, la paix et la pratique des vertus les plus pures, se rappelant avec orgueil les gloires de leur patrie, l'héroïsme de leurs ayeux et les luttes sanglantes des siècles précédents quand les vaillants guerriers écossais combattaient, comme des chevaliers sans peur et sans reproche, pour l'honneur de leur drapeau et la défense de leur liberté.

Pendant plus de deux cents ans que dura cette persécution odieuse, la foi catholique fut sauvée en Ecosse d'une manière miraculeuse. Une tyrannie, dont la violence surpassait celle dont étaient animés les empereurs romains, s'acharnait à déraciner dans le cœur de ce peuple plein de foi jusqu'aux dernières traces de la croyance de leurs pères. Les prêtres qui continuaient l'exercice de leurs devoirs étaient pourchassés, traqués partout comme des bêtes fauves ; et, quand ils étaient arrêtés, on les jetait dans des cachots infects, comme s'ils eussent été de grands criminels d'oser enseigner le symbole de la vraie église, et d'agir selon les dictées de leur conscience. Plusieurs moururent dans ces dongeons pour la cause de l'église. C'était seulement la nuit, dans des réduits obscurs et isolés qu'ils célébraient les saints mystères et pouvaient administrer les sacrements de l'église à leur troupeau affligé.

Cependant, en dépit de tous les efforts du protestantisme, en dépit de toutes les violences et de toutes les vexations de la plus atroce tyrannie, le peuple ne se laissa pas séduire et continua d'être fidèle à l'église catholique. Les chefs des clans montrèrent presque partout le même attachement à la foi de leurs ancêtres et protégèrent avec beaucoup d'énergie et de vigueur les populations qui vivaient sous leur protection. On assure même que dans Moidart il ne fut jamais construit d'église protestante ; et, que de mémoire d'homme, on ne connut jamais de protestants dans le district. On peut dire la même chose du district de Knoydart dans le comté d'Inverness.

La noble famille des Huntley rendait aussi de grands services aux catholiques ainsi que plusieurs des grandes familles du district d'Aberdeen et de Dumphries. Ces actes d'hommes courageux, consolaient l'église des défections qu'elle éprouva plus tard dans d'autres parties de l'Ecosse où les catholiques, plus abandonnés peut-être, finirent par succomber devant les embûches et les séductions de leurs ennemis.

L'Archevêque Hamilton, mort en 1571, fut le dernier des évêques d'Ecosse après l'établissement de l'église réformée. Il s'écoula ainsi plus de cent-vingt ans avant qu'un nouveau pasteur vint braver de nouveau la furie des ennemis de l'église et prendre la direction d'un troupeau délaissé mais fidèle. Ce fut le révérendissime N. Nicholson qui le premier eut cet insigne honneur. Consacré à Paris, il se hâta de prendre possession de son siège et eut à subir toutes sortes de persécutions de la part des anglicans alors tout-puissants dans ce pauvre pays. Depuis cette époque au delà de vingt-deux évêques se sont succédé sans interruption au milieu des catholiques de cette partie du Royaume-Uni, et ont réussi par des travaux incessants à améliorer le sort de leurs ouailles et à leur obtenir le libre exercice de leur religion au milieu des sectes différentes qui se disputaient et se disputent encore la direction des âmes chez une nation autrefois si catholique et si dévouée à l'église.

Les deux principales divisions religieuses dominantes en Ecosse sont maintenant les catholiques et lès presbytériens. On y trouve encore néanmoins quelques épiscopaliens, surtout parmi la noblesse et même un certain nombre de méthodistes et d'anabaptistes. Toutes ces dénominations ont leurs églises et leurs pasteurs et vivent en paix à côté des catholiques qu'elles ont appris à estimer et à respecter. Les vertus de ces derniers, leur attachement à leurs devoirs, leur modération et leur charité dans les relations sociales, leur exactitude et leur probité dans les affaires, en ont fait l'ornement et la gloire de leur pays. Heureux de jouir en paix de ces précieux avantages, ils ne demandent qu'une chose à la providence, c'est de leur accorder à l'avenir la même protection et les mêmes faveurs et de leur faire obtenir, en outre, la plénitude de tous leurs droits de catholiques et de citoyens dont quelques-uns leur sont malheureusement encore opiniâtrement refusés.

II

Au début de sa carrière sacerdotale, le jeune abbé Macdonell fut placé à Braës-of-Bradenoch (*Aux côteaux de Bradenoch*), pauvre hameau dans Alvic. L'arrondissement fort montagneux de Lochaber, Laggan, Kinguissie, à quatre lieues de Laggan, Tinborn et autres modestes villages du fertile comté d'Inverness, où prévalent toujours la langue et les mœurs des anciens Gaëls, étaient sous ses soins. Peu après, il fut envoyé, mais pour quelques temps seulement, dans le district de Glengary (1), situé aussi dans le comté d'Inverness.

Partout il retrouve ses infortunés concitoyens accablés de vexations et condamnés, sous un climat humide et brumeux, à remuer une terre féconde mais rocailleuse au profit de *land-lords* exigeants qui, comme d'insatiables vampires, soutirent le plus possible du pauvre fermier. Nous n'avons plus d'expressions pour rendre son incomparable douleur à la vue des privations navrantes de tant de victimes.

Les angoisses redoublaient encore quand il voyait ses pauvres compatriotes dépossédés du patrimoine si exiguë, si peu productif, qu'ils avaient fait valoir pendant bien des années au profit d'autrui, et leur habitation, le toit de leurs vieux pères, servir d'abri aux animaux, pendant que les enfants et les vieillards allaient languir et expirer sur la grande route !

Les écrits du temps en font foi. On laissait les fermiers sur le grand chemin, fussent-ils vieux, usés avant le temps, amaigris, sans abri, sans ressource, entourés de jeunes enfants nus, émaciés et flétris par la misère et par les chagrins. Que devenaient-ils ? Où allaient-ils ? Les uns mouraient en priant pour leurs enfants et pour leurs bourreaux, les autres mouraient en proférant une dernière malédiction contre leurs persécuteurs (*Fullarton*, Tom. I, page 788). La compassion généreuse se range toujours du côté du proscrit. Il ne s'en trouvait pas néanmoins chez les *land-lords*, ni dans l'âme de leurs agents féroces. Les cœurs qu'inspire la haîne n'abritent pas la compassion. Les beaux sentiments n'y ont jamais accès.

Cependant, le jeune prêtre allait de famille en famille ; aux uns il portait des paroles d'encouragement ; aux autres il faisait espérer un meilleur avenir. Il distribuait aux plus faibles, aux plus affligés les secours qu'il avait prélevés sur l'indigence des autres.

---

(1) Glengary se compose de *Glen*, *Vallée*, en Gaëlic, et de *Garry*, rivière—" La vallée de la rivière." La vallée de Glengary est fort belle.

Les consolations ne peuvent pas, néanmoins, toujours durer devant la faim qui presse, devant l'avenir effrayant qui se présente au père de famille dépouillé de tout ; et les aliments sont bien vite épuisés au milieu d'une multitude, surtout quand le malheur et la barbarie multiplient les nécessiteux.

M. l'abbé Macdonell n'oublie pas, au milieu de tant de maux, qu'il est le pasteur, c'est-à-dire le père, de tous ces infortunés. Il va, vient, conseille, s'agite, se multiplie pour satisfaire à toutes les exigences. Un jour il annonce à ce pauvre peuple qu'il a en vue un projet qui leur donnera du pain, si on s'entend pour l'exécuter, si on lui prête un concours unanime. Le généreux prêtre s'offre de descendre des montagnes aux villes manufacturières, afin d'y chercher de l'emploi pour eux ; puis, de revenir aussitôt, s'il a eu quelque succès. On peut dire que la providence voulait donner encore une lueur d'espoir et de salut à ceux que le monde accablait de tant d'infortunes.

Quelle position pour un prêtre, voyager à pied, au loin, sans argent, sans influence—et surtout pour un prêtre persécuté, honni pour sa foi ! Comment traversera-t-il cette population hérétique, acharnée à sa perte et qui trouve la prison et le gibet trop doux pour un catholique ? Car on le sait, on avait accumulé dans ces jours-là sur les enfants de la vraie église tous les châtiments et toutes les flétrissures des lois cruelles que l'intolérance et le fanatisme avaient dictés. Quelle époque pour un peuple que celle où il lui faut renoncer à ne plus rencontrer de commisération chez une partie de ses compatriotes, où il doit abandonner tout espoir d'obtenir justice !

Comptant toujours sur le ciel, qui ne délaisse jamais celui qui se dévoue au bien du prochain, M. Macdonell se rendit au printemps de 1792, à Glasgow, pour chercher dans les manufactures de cette ville de l'emploi pour son pauvre troupeau.

Glasgow était alors un des grands centres du commerce de la Grande-Bretagne. Les marchands, actifs et entreprenants, agrandissaient encore les relations d'affaires dont leurs devanciers avaient établi les bases dans les colonies de l'Amérique du Nord. C'est vers cette époque que Charles McIntosh ouvrait ses immenses établissements où se fabriquaient tant de substances chimiques colorantes, si recherchées par les ouvriers en cotons, en indiennes, etc. Broddy venait de donner plus d'extension à ses manufactures de cordages. Les poteries de Kidston, les verroteries etc., employaient des centaines d'ouvriers ; et les ferronneries de Carron, de Dunlop, de Dixon, de Shorts et autres y alimentaient un grand nombre de travailleurs. La population de cette ville dépassait alors

un peu cinquante mille âmes et s'est considérablement accrue depuis.

Quoiqu'il en soit, après bien des démarches, M. Macdonell réussit à obtenir de l'emploi pour plus de huit cents personnes. Il retourna, le cœur plein de joie, au milieu de ses chers montagnards dont plusieurs étaient déjà morts de faim. Il leur fait part de ses succès, de ses espérances et les induit à se conformer à ses vues. Il les engage à se contenter du modique salaire qu'on leur offrait. Il leur rappelle les précautions auxquelles il leur faudrait s'assujétir pour ne pas compromettre leur foi, pour ne pas exciter les rancunes des hérétiques. Il leur expose les restrictions pénibles, les gênes multipliées auxquelles ils devront se condamner dans une ville où l'hérésie, activée par le fanatisme le plus grossier, fomente les passions les plus acharnées contre le Christ et contre les siens.

La fureur des révolutionnaires, à la fin du siècle dernier, avait tout saccagé à Glasgow. Une loi qui autorisait, qui encourageait les démolitions en grand des édifices du culte catholique, fut sanctionnée par la législature (Voy. Spottiswood). Les écrivains du temps relatent les circonstances atroces qui accompagnaient les dévastations des églises et des maisons des prêtres ; ils nous montrent la basse classe jalouse de servir et même de surpasser en démonstrations sauvages et en procédés cruels les agents soudoyés de l'autorité. Les églises furent rasées au niveau du sol, les bibliothèques et les archives publiques et privées furent brûlées ; tout enfin fut pillé ou brisé, ruiné ou anéanti.

Cette haine contre les institutions catholiques fortifiée, alimentée en Ecosse par les intrigues et les excès des fauteurs de la prétendue réforme ne subit aucun ralentissement, aucun répit, grâce aux procédés d'un Knox, d'un Murray et consorts.

C'est au milieu d'une population aussi préjugée que monsieur l'abbé Macdonell dut conduire une partie de son troupeau chéri. Tous pressentaient combien le séjour de cette ville leur serait pénible puisqu'ils ne parleraient pas la langue de ceux qui les emploiraient et qu'ils seraient exposés aux railleries des fanatiques, mais, enfin, le désir de se procurer du pain pour eux et pour leurs familles leur fit surmonter les dégoûts et les amertumes d'un labeur accompli dans de pareilles conditions. Tous se résignèrent courageusement à subir le long martyre que leur valait leur attachement à la croyance de leurs pères. D'ailleurs, disaient-ils, le ciel sera pour nous, puisque nous nous dévouons pour la plus sainte des causes, pour l'honneur de l'église et pour exercer la charité.

Ils auraient mieux fait, diront froidement quelques discoureurs superficiels, de prendre le chemin de l'exil, de se disperser, d'émi-

grer en bandes ou de s'échapper furtivement. Et où auraient-ils été ?.... Les lois contre l'émigration étaient sévères ; et quiconque eût tenté de porter ses pénates ailleurs eût été jeté sur des vaisseaux de guerre pour sa vie. Dans certaines commotions civiles il y a un prix pour toutes les perfidies et une punition même pour les actions indifférentes de ceux que l'on veut tyranniser.

D'ailleurs, peut-on supposer qu'il eût été possible de tenter la fuite, d'émigrer ?.... Ils ne parlaient que leur *Gaëlic*, ils n'étaient jamais sortis des limites de leurs paroisses (clans). Mais, tous étaient pauvres, sans argent, sans provisions, sans ressources aucunes. Et comment auraient-ils pu s'entendre, organiser en sureté l'évasion de tant de personnes, de tant de familles à la fois, dans des circonstances aussi difficiles, lorsque l'espionnage était récompensé, salarié, substitué même à l'honneur ?.... Comment aurait-on pu se rendre secrètement au lieu de l'embarquement sans exciter l'attention des limiers constamment aux aguets ?... Comment s'échapper, au milieu d'une population excitée, inquiète, intéressée à dénoncer aux agents de l'autorité les fuyards et leurs complices ?... Quels prétextes, quelle justification offrir pour pallier tant de mouvement ?... Puis, enfin, ces déserteurs, où se seraient-ils procuré un vaisseau, comment auraient-ils pu se pourvoir en silence de provisions, de meubles, et de tous les effets nécessaires à une nombreuse émigration, et d'un vaisseau monté d'hommes assez discrets, assez prudents pour se déguiser devant des douaniers actifs et vigilants ?... A cette surveillance officielle venait se joindre l'espionnage le plus persévérant et le plus minutieux. La délation, dans ces jours sombres, s'appelle d'ordinaire vertu, comme la trahison la plus éhontée, la plus sacrilége même, est décorée du nom fastueux de patriotisme.

Convenons-en, la désertion était une affaire hasardeuse, compliquée, impraticable. Au reste, vers quelle partie du monde aurait-on tenté de faire voile ?... La malveillance était partout salariée. On le savait, l'autorité, si pervertie qu'elle était, irritée de la conduite des déserteurs, aurait déchargé son courroux sur leur proches. C'eût été aggraver le malheur des siens que de songer à sureté personnelle. Quels temps ! quelle calamité !...

C'en était assez pour justifier les pauvres montagnards qui suivirent les avis de leur prêtre si sage et si dévoué (1). Ils se décidèrent donc, au nombre de huit à neuf cents, à se rendre à Glasgow pour un temps indéfini, à y habiter silencieusement des bouges

(1) Je tiens ces renseignements de M. l'abbé Dawson du diocèse d'Ottawa, qui me permettra bien de le nommer et de le remercier de tant d'autres informations que m'ont fourni ses prévenances amicales.

sombres et malpropres et à s'y conformer à un genre de vie qui ne devait compromettre personne. On se décida à y vivre dans une étroite union, à y pratiquer les observances religieuses, mais dans le secret, avec mesure et discrétion pour ne pas faire ombrage à des fanatiques turbulents ou rapaces dont ils allaient être entourés. On se rappelait constamment pour s'encourager que Dieu fortifie ceux qu'il honore d'une mission.

Z.

(*à continuer*)

MANITOBA

(suite et fin)

Une église fut érigée, en 1866, à Headingley, et une autre à Winnipeg, en 1868. Aujourd'hui, les Presbytériens ont plusieurs congrégations, dans le N.-O.; entre autres, à Kildonan (la Grenouillère), la Petite-Bretagne, Headingley, Winnipeg, prairie du Portage, etc.

Ce ne fut qu'en 1868, que les Wesléyens furent représentés, à la rivière Rouge, dans la personne du Rév. George Young, celui-là même qui assista Thomas Scott, fusillé le 4 de mars 1870, par ordre du gouvernement provisoire. M. Young a fixé sa résidence à Winnipeg; ce qui ne l'empêche point de desservir plusieurs autres missions wesléyennes de la terre Rupert.

Depuis que le Nord-Ouest est passé des mains de la compagnie de la B. H., à celle du gouvernement fédéral canadien, les affaires civiles, commerciales, politiques et religieuses y ont pris un nouvel essor. Les renseignements donc que j'ai recueillis en 1873 et tels que je viens de les écrire, ne sauraient s'appliquer à une époque postérieure à 1869. L'histoire du N.-O., à partir de cette année 1869, serait intéressante, à plusieurs points de vue, et ferait voir quel avenir est réservé à ce pays de prairies.

QUELQUES MOTS DES CHEFS DE L'INSURRECTION DE 1869-70.

Ces chefs, ainsi que tout le monde le sait, sont : MM. John Bruce, Louis Riel, Ambroise D. Lépine et O'Donahoe. Dans l'esquisse que je vais donner de ces hommes, je n'entends point toucher à leur politique, laissant à l'histoire *impartiale* le soin de les juger suivant leur mérite respectif.

John Bruce.—Quoique son nom soit purement écossais, John Bruce est, cependant, métis français et ignore complètement l'anglais. Il paraîtrait que son trisaïeul ou bisaïeul était né en Ecosse. Quoiqu'il en soit, ce rejeton de l'Ecosse est entièrement francisé, et pourrait dire, au besoin : "Qui aime bien son pays, n'a pas besoin d'aïeux" ; car il ne tient pas plus à sa lignée écossaise qu'il se soucie de l'an 14. On sait qu'il fut le premier président du gouvernement provisoire de 1869-70. Suivant lui, il aurait résigné, peu de temps après avoir été nommé, " parce que le Père Ritchot et Riel voulaient pousser les choses trop loin, et amener les métis à la révolte à main armée." Suivant ses amis d'alors, aujourd'hui ses adversaires politiques, il aurait été forcé à *la résignation*, " vu son manque complet d'énergie." Dans tous les cas, je ne vois pas pourquoi on l'avait choisi ; car, outre son peu d'instruction, il n'a nullement les qualités requises d'un chef, dans des temps aussi orageux que ceux de 1869. Bruce est plutôt fait pour intriguer dans l'ombre que pour agir ouvertement : il n'a pas toujours le courage de son opinion et peut, au besoin, souffler le chaud et le froid, sur la même question, pour parvenir à son but. Il est ambitieux et vendrait, pour satisfaire son ambition, ses meilleurs amis. Sur la question épineuse de Manitoba, il a, en vrai caméléon, changé de couleur politique trois fois.

Au physique, Bruce est de haute taille ; l'œil et la chevelure excessivement noirs ; les extrêmités petites ; la démarche vive, quoiqu'il soit près de la cinquantaine. A tout prendre, c'est ce que l'on peut appeler un bel homme, si l'on ne fait pas attention à la couleur très-jaune de sa peau, tellement jaune qu'il ressemble à une fouine qui aurait eu la jaunisse.

J'ai eu occasion de m'apercevoir que John Bruce est couard et semble avoir plus de disposition dans une bagarre, à s'esquiver qu'à risquer sa peau ; et, comme tous les poltrons, il est très-brave en l'absence de l'ennemi. Il est catholique romain, ce que l'on pourrait appeler à *gros grains*. Son métier est celui de menuisier et charpentier, et il excelle, dit-on, dans ces deux métiers. Il lit beaucoup et suit attentivement la politique, en général, et surtout celle de son pays. Il est marié et père d'une nombreuse famille. John Bruce, quoiqu'il prenne son " filet ", est généralement tempérant. Enfin, c'est un homme qui, par ses nombreuses tergiversations, a perdu son avenir, dans Manitoba même. On pourrait peut-être se servir de lui comme d'un instrument, mais, quant à se fier à lui, la chose est littéralement impossible.

Louis Riel.—Le deuxième président du gouvernement provisoire de 1869-70 est doué de beaucoup plus d'énergie que son pré-

décesseur, John Bruce. Il a, d'ailleurs, l'avantage de l'instruction sur celui-ci, ayant fait presque tout un cours classique dans un de nos colléges. Il est bon orateur et passable écrivain. Il connaît bien la langue anglaise, quoiqu'il la parle avec un accent très-prononcé. Différent de Bruce, qui, outre le français, parle couramment deux ou trois dialectes sauvages, Riel ne sait, pour bien dire, que la langue française. Il est vrai qu'il n'a que très-peu de sang sauvage dans les veines. Son père, mort il y a plusieurs années, était meunier. C'était un véritable Normand pour la chicane, et son fils est, dit-on, très-colère, quoique ce penchant paraisse peu, Riel pouvant, quand il le veut, cacher ses plus grandes *émotions*. Ses amis, comme ses ennemis, font à Louis Riel la réputation d'homme tempérant. Il est brave, courageux, et il est fait par son éloquence de tribune pour plaire aux masses. Il faut lui rendre la justice de dire que, pauvre avant l'insurrection, il s'est trouvé tout aussi pauvre après, tandis que d'autres en sont sortis les mains bien pleines. Sa famille demeure à St. Vital, six ou sept milles en haut de St. Boniface. C'est là que j'ai vu sa vieille mère et ses sœurs, dans une maisonnette de bien pauvre apparence. Sa mère m'a fait l'effet de ressembler à la *Mater dolorosa* du *Stabat*. Ses sœurs sont grandes et ont l'œil noir de toutes les métisses. L'une d'elles, Mlle Octavie, est, sans contredit, la plus belle de toutes les filles que j'ai vues à Manitoba.

Je n'ai vu Louis Riel qu'en passant : c'était à St. Paul, Minn., au commencement de juin 1874. Il m'a paru être d'une taille au-dessus de la moyenne. Il n'y a chez lui aucun vestige du peu de sang sauvage qui court dans ses veines : il est blond et a la chevelure frisée.

Louis Riel, qui est catholique romain, a la réputation d'être très-dévot : sous ce rapport, il est métis.

La fortune a fait beaucoup pour cet homme, et la grande majorité de ses compatriotes le considèrent comme étant le premier et le plus vaillant défenseur de leurs droits méconnus. Il n'y a pas de doute que, après l'expiration de son temps d'exil du pays, Louis Riel revienne à la surface ; car il aura toujours de son côté un fort parti politique, en dépit de tout ce que l'on pourra faire et dire au contraire du deuxième chef du gouvernement provisoire de Manitoba.

Ambroise Didyme Lépine.—L'adjudant général du gouvernement provisoire de 1869-70 est le plus beau type d'homme que l'on puisse voir. Il est d'une taille d'au-dessus de six pieds et bien proportionné ; il est métis quarteron et tout, chez lui, annonce une force herculéenne et une grande agilité. Il est gai, affable, hospi-

talier : sa femme, qui est quarteronne, est une jolie personne qui ne cède en rien à son mari, sous le rapport de l'amabilité et de l'hospitalité. A. D. Lépine est ce que l'on peut appeler un " bon vivant," un bon compagnon de voyage, et un homme dévoué à ses amis.

Comme presque que tous les hommes doués d'une force supérieure, il est difficile de le faire mettre en colère. Il est très-intelligent, mais n'a pas eu l'avantage de pouvoir s'instruire : il lit et parle français et plusieurs dialectes sauvages, et, quant à l'écriture, il ne sait que signer son nom. Il est le seul des chefs de 1869-70, qui soit demeuré à Manitoba, après l'insurrection. Il n'a point voulu fuir, comme les autres, et il a attendu, de pied ferme, les événements chez lui, à 5 milles en haut de St. Boniface. Une preuve qu'il était bien décidé à rencontrer son sort, c'est que les hommes qui l'on arrêté, à sa demeure, ont été reçus avec la plus grande politesse, quoiqu'il eût pu les assommer chacun d'un seul coup de son poing terrible, et qu'il eût tout un arsenal, dans la chambre même où il a été arrêté. Il a poussé la longanimité jusqu'à permettre à Dupont, un échappé de Toulon, que le procureur-général Clarke avait pris sous sa protection, de lui mettre les menottes, avant d'arriver à St. Boniface.

Moins violent que Riel, ayant d'ailleurs, l'avantage de savoir plusieurs langues sauvages, doué d'une force et d'une taille imposante, A. D. Lépine serait devenu chef du gouvernement provisoire, s'il eût été mieux favorisé sous le rapport de l'instruction. Comme tous les métis, l'ex-adjudant-major *prend la goutte*, mais rarement à l'excès.

Il est catholique romain ; mais, quoique sincère dans ses sentiments religieux, sa religion n'est pas aussi démonstrative, aussi bruyante que celle de plusieurs autres.

M. Lépine, qui peut avoir 45 ans, se mêlera-t-il encore à la politique de son pays ?... J'ai peine à le croire. Justement dégoûté du passé, il reprendra ses occupations ordinaires, aussitôt qu'il sera libre : il vivra heureux encore, au milieu de sa famille qu'il semble affectionner beaucoup et dont il est tendrement aimé.

O'Donahoe.—Comme l'indique assez clairement son nom, O'Donahoe (ou O'Donaghue) est d'origine irlandaise. A l'époque où commencèrent les troubles de 1869-70, il était étudiant du collége de St. Boniface : il se préparait à entrer dans les ordres de la prêtrise. Son humeur belliqueuse se réveilla aux premiers jours de l'insurrection, et, jetant aux orties sa défroque, il alla se placer sous la bannière des insurgés. L'acquisition de cet homme au parti des mécontents leur était plutôt préjudiciable qu'avantageuse.

O'Donahoe est ce que les français appellent un *cerveau brûlé ;* un de ces hommes qui ne raisonnent pas, qui ne voient rien autre chose que leur haine aveugle ; un de ces pourfendeurs terribles, qui se serait volontiers chargé de manger tous les anglais de la création, quitte à en mourir ensuite ; un de ces écervelés qui compromettent toutes les causes auxquelles ils appartiennent, ou qui, comme les harpies, salissent tout ce qu'ils touchent. Pour nous servir d'une expression vulgaire, O'Donahoe était un casseur de vitres. C'est lui qui arbora le drapeau fénien sur les tours du fort, en dépit des remontrances des autres chefs. En un mot, O'Donahoe fit plus de tort que de bien à la cause qu'il voulait servir, et à l'heure du danger il sut s'éclipser à la façon des lâches. Il fait l'école quelque part sur la frontière du Dacotah ou du Minnésota. Comme je n'ai point vu ce mangeur d'anglais, je ne puis donner son portrait au lecteur.

LA CHASSE AUX BUFFLES.

"Il y a 60 ou 70 ans, me disait un vieux chasseur, les buffles venaient à une cinquantaine de milles seulement du Fort Garry." Ils ont ceci de commun avec les sauvages : ils reculent devant la civilisation. Peu d'années après, le chasseur devait aller jusqu'à la vallée de la Siskatchouanne ; aujourd'hui, le buffle ne se trouve plus qu'an pied des montagnes Rocheuses, et prochainement, au grand chagrin des sauvages et des métis, il aura entièrement disparu, ainsi qu'il a disparu de la prairie de l'Illinois.

Les chasseurs de la rivière Rouge partent par détachements de 2 ou 3 familles et se réunissent ordinairement à la prairie du Cheval Blanc ou dans les environs. Avant de se mettre en route, en une seule caravane de 2 à 300 charrettes traînées par des bœufs et aussi par des chevaux qui ne sont point dressés à la chasse (ceux qui sont dressés à la chasse servent de monture aux chasseurs), on établit par vote public et verbal les officiers de caravane et de camp. On élit d'abord un capitaine général, puis un guide. Le capitaine général désigne plusieurs chasseurs devant servir comme sous-capitaines et remplir d'autres fonctions indispensables à la bonne discipline de la caravane et du camp. Le guide est le seul officier en charge de toute la caravane ; c'est pour ainsi dire, le pilote qui indique la route à suivre et où il y a plus de chance à rencontrer le buffle et trouver de l'eau ; il indique aussi les lieux de campement. Une fois ces endroits choisis, il s'efface pour faire place au capitaine général, qui a le droit d'expulser du camp et même de faire mettre à mort tout chasseur qui refuserait d'obéir à ses

ordres. C'est lui qui préside à la formation du camp, et qui donne le signal du départ pour la chasse. Les sous-capitaines veillent tour à tour à la garde du camp, se relevant de deux heures en deux heures. Toutes ces précautions ne sont pas inutiles dans un pays où l'on est exposé à chaque instant à être surpris par quelques tribus ennemies. Enfin, tout se passe avec une régularité militaire admirable.

On campe généralement comme suit :

Tous les soirs, on forme avec les charrettes un vaste cercle, ne laissant qu'une entrée par laquelle sortent et entrent les sous-capitaines. Dans cette enceinte, on place les chevaux et les bœufs, afin d'éviter qu'ils ne soient enlevés par l'ennemi, ou qu'ils n'aillent s'égarer sur la prairie. Si l'on campe dans le voisinage d'un troupeau de buffles, il n'est permis *à qui que ce soit* de décharger aucune arme à feu. Au milieu du camp est placé le foyer qui sert à réchauffer les chasseurs en hiver, et à chasser les moustiques en été. Lorsqu'il pleut, les chasseurs couchent sous leurs charrettes, et lorsqu'il fait froid, ils se couchent tous autour du foyer, ayant soin de se tenir les pieds au feu, et ayant, pour s'abriter du froid, une ou deux peaux de buffle. On punit le plus souvent les infractions aux règlements du camp par l'imposition d'amendes dont la valeur est partagée entre tous les hommes de la caravane.

Les Charrettes, ce véhicule de la prairie mérite une description spéciale. C'est une espèce de tombereau du Canada, tous faits de la même manière, de sorte que celui qui voit une charrette métisse a vu toutes les autres. Elles sont construites *invariablement* de bois. Vous n'êtes pas capable d'y trouver un seul clou, un seul bout de ferrure, et, chose étonnante, elles sont aussi solides que nos charrettes canadiennes. Les seuls outils nécessaires à ce genre de carrosserie sont une hache, une égohine, une tarière, et ce que les Acadiens nomment un *couteau à deux manches* et les Canadiens une *plaine*, au lieu de *plane*. Le Métis, assis, le brûle-gueule à la bouche, sur sa charette traînée par un bœuf ou son petit cheval de prairie, est aussi indépendant que l'empereur de Chine dans son palanquin. Tous les porteurs de brevets d'invention pour le graissage des essieux ne feraient point fortune parmi les Métis ; le moyeu et l'essieu, frottant l'un contre l'autre, peuvent crier tout à leur aise. On peut imaginer, d'ici, l'horrible cacophonie de deux ou trois cents charrettes criant toutes ensemble sur la prairie. Ces caravanes n'ont nul besoin d'un héraut pour annoncer leur retour : le chant des charrettes suffit, et au-delà.

L'ordre de la marche a aussi sa régularité militaire. Les charrettes dont je viens de parler ne sont faites que pour un cheval ou

pour un bœuf. Toute la caravane se met en route à la file, sauf les chasseurs à cheval qui, tantôt précèdent, tantôt suivent ou se tiennent à gauche ou à droite. Ces cavaliers servent d'éclaireurs et sont sous les ordres du guide. Les charrettes contiennent les femmes, les enfants, les tentes, la batterie de cuisine, etc. La charge est presque toujours de 800 livres pour bœufs et chevaux, et la distance parcourue dans une journée excède rarement 20 milles. Cependant, lorsque le poids de la charge ne va pas au-delà de 500 livres les chevaux de prairie trottent avec cela la plus grande partie du temps, et la distance parcourue est beaucoup plus considérable. Une caravane se divise en brigades de dix charrettes et trois hommes suffisent à chaque brigade. Un de ces trois hommes, qu'on pourrait comparer à un sergent ou caporal, a autorité sur les deux autres brigadiers; mais tous obéissent au guide qui, allant à cheval d'une brigade à l'autre, donne ses ordres et voit à ce que tout se passe régulièrement.

On attelle les bœufs tout comme on attelle les chevaux. On prétend que les colliers les fatigue moins que le joug. Le bœuf le mieux dompté se place à la tête de la brigade et les neuf autres sont attachés à la suite l'un de l'autre, au moyen d'un cordeau ou longe de 15 à 20 pieds de long. Chacune de ces bêtes de somme porte au cou une clochette attachée au collier.

La traverse des rivières, la construction des radeaux, *quelquefois* nécessaires, etc., entraînent de grands délais ; mais, sur la prairie exempte de cours d'eau et de lacs, l'on fait facilement avec des bœufs, 20 milles par jour, et avec des chevaux chargés seulement de 500 livres, 50 et même 60 milles. Comme le foin croît partout en abondance sur la prairie, les voyageurs n'ont nul besoin de charger leurs charrettes de cet article.

La caravane est pourvue d'animaux de rechange, dont le nombre est en rapport avec les difficultés de la route. Si le trajet est pénible, les *relèves* forment un cinquième du nombre total des bêtes de trait : si la route est facile, on ne met qu'un dixième en réserve.

La levée du camp se fait aussitôt que le jour paraît et l'on se met en route immédiatement. Vers midi, il y a halte générale, pour le dîner. Avant de se remettre en marche, on accorde, s'il fait chaud, un repos d'une couple d'heures. Vers les 3 heures, la caravane s'est remise en route pour jusqu'au soir, où l'on campe de nouveau. La grande difficulté souvent est de trouver un endroit où l'on puisse se procurer de l'eau potable.

Buffon a écrit une belle et juste description du cheval : que n'aurait-il pas dit, s'il eût connu le " cheval de prairie " ou " cheval métis," que les anglais ont nommé *indian poney ?*

Le cheval de la rivière Rouge est originaire du Texas : il est doux, patient et très-intelligent. Quoique sa nourriture ne se compose, ordinairement, que de foin de prairie, il résiste aux travaux les plus durs, aux marches les plus longues. Plus de la moitié du temps, il passe l'hiver dehors, et l'on sait déjà que l'hiver manitobain est excessivement rigoureux. Ceux qui sont dressés à la chasse aux buffles vont presque toujours le galop, ayant autant d'ambition à atteindre le bœuf sauvage que le chasseur qu'ils portent. Ces chevaux sont petits, mais ils ont un jarret de fer et une haleine inépuisable.

Lorsque le signal de la chasse est donné, les Métis de la caravane sont tous en un clin d'œil sur leurs montures, qui ne portent ni selle ni bride ; au lieu de ce dernier article, on passe une courroie dans la lèvre inférieure de l'animal, et l'un des bouts est attaché quelque part à l'habit du chasseur, qui n'a pas trop de ses deux mains pour l'usage qu'il fait de son fusil. Cette arme est une espèce de carabine de 6 pieds de long, plus ou moins, et qui a une portée considérable. Plusieurs de ces carabines sont montées à l'ancienne manière, c'est-à-dire qu'elles portent un bassinet avec chien et pierre ; mais elles auront bientôt fait place aux armes à feu de fabrication plus récente.

On parle souvent des Arabes et des Mexicains comme étant les meilleurs écuyers du monde. Je suis certain qu'ils ne peuvent surpasser en dextérité et en solidité les chasseurs du Nord-Ouest. Mettant légèrement la main gauche sur le garrot du cheval pour s'aider, le Métis, avec la rapidité de l'éclair, saute sur sa monture, où il est à l'instant *cloué*. Je dis " cloué," car au plus grand galop de son cheval, sans bride et sans selle, sur la prairie sans aucune trace de chemin, le Métis charge, tire et recharge son arme ; et ne craignez point qu'il tombe à terre, il est *cloué* sur sa monture. Si celle-ci butte ou roule dans quelque trou caché au pied du foin, le chasseur ira donner de la tête quelques pieds plus loin, et, si le cheval ne s'est point fourbu dans sa chute, vous verrez, l'instant d'après, le Métis courir encore sur la prairie, excitant son cheval à rejoindre le gros des chasseurs. Ces chutes, quoique fréquentes, sont rarement accompagnées d'accidents sérieux, tant est vif, souple et solide l'enfant des prairies. Les chevaux sont tellement habitués à cette chasse qu'ils vont presque d'eux-mêmes. Aussitôt que le chasseur a chargé son arme, ils partent ventre à terre et ne ralentissent leur course effrénée que lorsqu'il est nécessaire de recharger. S'il est besoin d'arrêter pour quelque cause imprévue, une simple pression du genou suffit.

Ce qui a droit de surprendre, c'est la facilité avec laquelle les

chasseurs reconnaissent, après la chasse, les buffles qu'ils ont tués Aucun d'eux ne s'arrête après avoir déchargé son arme, et cependant, quelques heures plus tard, chacun reconnaît sa proie ; il y a rarement contestation sur ce point.

Le buffle mâle devient dangereux, réduit aux abois et il faut de la prudence, si l'on veut éviter les coups de ses cornes redoutables. Quant à la femelle ou la *vache*, comme la nomment les métis, il est facile de la tuer sans danger. Imaginez, lecteurs, le beau spectacle qu'offre à la vue un troupeau de buffles de plusieurs centaines de têtes suivi avec acharnement par 2 ou 300 chasseurs montés sur des chevaux qui, la crinière flottante, les naseaux en feu, courent comme le vent. Ecoutez tous ces coups de fusil qui se répètent sans interruption ; les cris d'encouragement des chasseurs ; les beuglements prolongés des buffles épouvantés, fous de terreur ou blessés à mort ; les hennissements des chevaux qui ne demandent qu'à continuer, continuer encore, continuer toujours leur course rapide ; ajoutez à cela un soleil se couchant sur une prairie sans limite, et dites-moi s'il y a beaucoup de tableaux plus beaux que celui-ci. Le tremblement du sol sous la course furibonde des buffles et des chevaux vous rappelle ce beau vers de Virgile :

" Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum."

La chasse terminée, les hommes reviennent au camp, attellent les bœufs ou les chevaux de trait aux charrettes et vont à la recherche des buffles qu'ils ont tués. C'est alors que commence la préparation du *pémican* ou chair de buffle, et cette besogne appartient aux femmes et à la marmaille.

Le pémican forme une nourriture toute particulière au territoire du N. O. On le prépare, au moins celui qui est destiné au commerce, à la chasse d'été. Après avoir enlevé la peau du buffle, on prend la chair que l'on hache très fin, puis on la sèche, après quoi on la pile ou broie. On mêle à cette viande hachée, séchée et pilée le même poids de graisse de l'animal, que l'on jette toute chaude dans un sac de forme oblongue fait de la peau crue du buffle et dans lequel on a déjà placé la viande. On remue, on secoue longtemps le contenu de ce sac, jusqu'à ce que chair et suif soient suffisamment amalgamés, puis on coud solidement le sac que l'on met de côté pour le marché. Chaque sac forme un poids de 100 lbs. Ce pémican est d'un prix incalculable comme provision de voyage. Il se conserve des années si l'on veut, pourvu qu'on le garde loin de l'humidité. Celui qui goûte à la " viande de taureau " (c'est le mot en usage au N. O.) lui trouve une saveur un peu forte, mais on finit bien vite par s'y habituer. Le volume

des sacs dans lequel on met le pémican le rend facile à transporter, sans compter d'ailleurs ses qualités nutritives qui en font un aliment très-substanciel. Le pémican est presque un article indispensable au chasseur de la prairie en hiver. En été, il peut toujours se procurer du gibier en abondance. Le pémican dont je viens de parler se prépare à la chasse d'été et est le seul offert sur le marché. Il y a une autre sorte de pémican qu'on prépare à la chasse d'automne et qui sert de nourriture quand on est de retour dans ses foyers. Il ne contient que la chair du buffle coupée en tranches minces qu'on fait sécher et fumer sans y ajouter la graisse comme dans l'autre sorte de pémican. Les sacs qui renferment la viande du buffle tué l'automne, ne forment un poids que de 60 lbs. et cet aliment pour usage domestique est encore moins savoureux que celui qui renferme le suif de l'animal.

Comme je l'ai donné à entendre plus haut, il y a deux chasses par année, l'une dite *chasse d'été*, et l'autre *chasse d'automne*. Les chasseurs de l'été partent de la rivière Rouge vers le commencement de juin et reviennent à la fin d'août ; les chasseurs de l'automne quittent au commencement de septembre et reviennent chez eux en novembre. Parmi ces derniers, plusieurs passent tout l'hiver sur la prairie, où ils font la chasse aux buffles et à tous les animaux à robe fourrée. Souvent un missionnaire est attaché à ces caravanes d'hiver, et il doit se soumettre à toutes les misères de cette vie errante, qui traîne avec elle la faim, la fatigue et les douleurs rhumatismales.

VOYAGES DANS L'INTÉRIEUR EN ÉTÉ ET EN HIVER.

Il y a une autre manière de voyager sur les prairies du Nord-Ouest, et dont je désire dire quelques mots. Ces voyages se font par les missionnaires, qui se rendent dans l'extrême nord, par les agents en chef de la compagnie de la baie d'Hudson qui vont d'un poste à l'autre, par les explorateurs du gouvernement, etc.

Si le voyageur ne va qu'à 100 ou 200 milles de la la rivière Rouge, il voyage à cheval généralement, et parcourt sans difficulté 60 milles par jour. S'il a un bagage lourd, une charrette le transporte. Mais, si le voyageur se rend au " Grand Nord," il adopte la route suivante :

Les vingt milles compris entre le fort Garry et l'embouchure de la rivière Rouge, se font ou à cheval ou en bateau, quelquefois en canot. De l'embouchure on embarque dans un bateau, rarement dans un canot, vu la largeur du lac Winnipeg, qui reçoit les eaux de la rivière Rouge. Ce lac, d'après le professeur Henry Youle

Hind, est à 628 pieds au-dessus du niveau de la mer. Sa plus grande longueur est de 280 milles, et sa largeur de 57 milles, formant une étendue de 8537 milles carrés, avec un rivage de 930 milles. Comme tous les grands lacs, le lac Winnipeg est souvent visité par des tempêtes qui s'élèvent subitement et ont causé plusieurs naufrages. La côte ou rivage n'offre que peu d'endroits propres à se réfugier, dans le cas d'une bourrasque ou d'un gros vent contraire. Les bateaux dont on se sert généralement sont à huit rames et n'ont qu'une voile. Lorsqu'il faut aller à la rame, on s'éloigne peu du rivage et l'on va de pointe en pointe, de promontoire en promontoire ; mais si le vent est bon et bien établi, l'on se tient à une plus grande distance, afin de raccourcir la route. Lorsque le vent est tant soit peu favorable, une semaine suffit pour parcourir toute la longueur du lac ; mais, à la rame et avec un vent contraire, le même trajet peut prendre un mois, durant lequel les moustiques ne vous laissent aucun repos.

Le premier poste que rencontre le voyageur après avoir qaitté le fort de pierre, situé à 20 milles du fort Garry, est celui que la Compagnie de la Baie d'Hudson a nommé *Norway-House.*

De Norway House le voyageur se rend à York Factory, situé sur la baie d'Hudson, ou directement à la Siskatchouanne ou au portage la Loche. De ce dernier endroit il peut aller à Athabaska, aux lacs des Esclaves (le petit et le grand), aux rivières des Anglais et Mackenzie, etc. Cette route présente plusieurs portages et des difficultés bien capables de décourager le voyageur le plus hardi : c'est encore cependant la route la plus avantageuse pour se rendre dans le grand Nord.

En hiver, les voyages sont encore plus pénibles et offrent des dangers plus sérieux ; car si vous avez le malheur de vous égarer ou de ne pouvoir atteindre un poste avant la nuit, vous courez le plus grand risque de périr ou de faim ou froid, en cas de tempêté. Pour donner au lecteur une idée exacte des dangers que courent les voyageurs en hiver et de l'inclémence du climat du Nord-Ouest, il me sera permis de raconter ici l'incident arrivé sur le grand lac des Esclaves, en décembre 1863, à l'évêque Grandin, coadjuteur de Mgr. Taché. Je copie de l'ouvrage intitulé " Vingt années de missions dans le Nord-Ouest de l'Amérique," ouvrage que j'ai déjà cité :

" Un événement qui, sans intervention spéciale de la providence, serait devenu une funeste tragédie, marqua le mois de décembre. Mgr. Grandin, toujours animé d'une charité si ardente pour ses frères, voulut aller visiter ceux du grand lac des Esclaves. Malgré la rigueur de la saison, il se mit en route avec quelques

jeunes officiers de l'honorable compagnie de la baie d'Hudson, qui passaient à sa mission. Arrivé déjà presque au terme du voyage, on se félicitait d'avoir évité les dangers et les misères extrêmes qui s'attachent si souvent à ces courses aventureuses, lorsque tout-à-coup, les voyageurs furent assaillis par une tempête furieuse, une tempête telle que notre aquilon seul sait en causer. La neige, soulevée en tourbillons épais, déroba bientôt la vue du ciel et du rivage que l'on côtoyait à distance. Cette neige balayée de dessus le lac, n'y laissait qu'une glace vive et dure sur laquelle les pieds des voyageurs et de leurs chiens ne laissaient aucune empreinte. Mgr. de Satala (l'évêque Grandin), avec des jambes et des chiens moins agiles que ceux de ses compagnons, resta en arrière, suivi seulement d'un tout jeune homme employé à son service; déjà, les autres voyageurs avaient disparu. Un sauvage qui les guidait, poussé par l'instinct du danger qu'ont tous les enfants des bois, parla d'attendre monseigneur. Ses maîtres saisis par le froid et ne croyant nullement au danger lui commandèrent d'aller en avant.

" C'en fut fait; monseigneur ne voyant ni compagnons, ni terre et rien au monde, si ce n'est la glace qu'il foulait aux pieds et la neige qui l'aveuglait, se trouva perdu sur cette mer solide. Sa Grandeur erra à l'aventure, jusqu'à ce que ses forces fussent épuisées. Trop fatigué pour espérer réchauffer ses membres, que le froid saisissait déjà, monseigneur confessa son petit compagnon, implora pour lui-même la miséricorde de Dieu, et se résigna à la mort qui lui semblait inévitable. Le reste de chaleur fut dépensé à détacher la couverture liée sur le petit traîneau; celui-ci renversé formait le seul abri contre le vent. Monseigneur s'appuya contre cette faible protection, puis s'enroula de son mieux dans ses couvertures, avec son petit compagnon qui pleurait et ses chiens qui hurlaient de froid. Il attendit là la fin de ses jours ou le miracle qui devait les prolonger."

Quoique l'extrait ci-dessus suffise pour donner une idée de toute l'horreur de la position d'une personne égarée sur la prairie, pendant une tempête du terrible aquilon de ces pays, je ne puis résister à la tentation de citer encore les quelques lignes suivantes.

" Dieu nous épargna la douleur que nous eût causée la perte de notre si digne et si aimé coadjuteur. Les froides horreurs de cette affreuse position se prolongèrent pendant les longues heures de la nuit; mais Dieu avait conservé les siens et quand l'aurore commença à poindre, Mgr. de Satala reconnut sa position. Il n'était qu'à une petite distance de la mission où l'on souffrait tant de le savoir en danger sans pouvoir lui porter secours. L'espoir du salut

surexcita le courage de monseigneur et de son jeune compagnon ; ils déployèrent le peu de forces qui leur restaient et se remirent en route. A peine avaient-ils marché quelques instants qu'ils rencontrèrent les employés de la mission qui étaient envoyés à leur recherche. Ces derniers avaient appris le soir que monseigneur, n'étant pas arrivé au fort avec les autres voyageurs, devait s'être égaré. Ils comprirent toute l'imminence du danger et attendaient avec la plus vive anxiété les premières lueurs du crépuscule pour commencer une recherche qui eût été pour eux un danger inutile au milieu de l'obscurité d'une nuit de *poudrerie*. Les pieds de Sa Grandeur commençaient à se geler : les efforts d'une marche pénible y ramenèrent la chaleur et sans autre conséquence désastreuse que de cruelles angoisses, Mgr. Grandin entrait dans la chapelle de la mission. Il s'agenouilla au pied de l'autel où le Père Petitot offrait pour lui le saint sacrifice, ne sachant pas s'il devait prier pour le repos de son âme ou pour la conservation de sa vie mortelle."

Les traîneaux à chiens dont on se sert pour voyager dans le Nord-Ouest, ont la forme d'un cothurne ou soulier pointu. Ces véhicules, traînés par deux ou trois chiens, sont ce qu'il y a de mieux dans un pays où les chemins tracés sont rares et le froid d'une rigueur extrême. L'ouverture est justement assez grande pour qu'un homme puisse s'y tenir commodément assis, ayant les pieds et les jambes sous la partie couverte du traîneau qui représente l'avant-pied d'un soulier. Les pieds et les jambes, bien enveloppés dans d'épaisses fourrures, se trouvent entièrement à l'abri du froid. L'autre partie du corps, depuis la ceinture en montant, est découverte, laissant aux deux bras les mouvements nécessaires pour guider les chiens. A l'arrière du traîneau, il y a un espace laissé à découvert et où l'on place le bagage du voyageur, qui, ainsi équipé, fait dans les beaux temps de 60 à 70 milles par jour.

Les chiens domptés pour ce service appartiennent à une race croisée du Nord-Ouest. Ils n'ont point la grosseur de leurs congénères de Terre-Neuve, mais ils ne sont ni moins intelligents, ni moins patients, ni moins fidèles que ces derniers. On ne les maltraite pas avec le terrible fouet, autant que sur la côte du Labrador, quoiqu'on les fustige souvent inutilement. On ne leur donne à manger qu'une fois par jour, le soir. On prétend qu'ils voyagent mieux de cette façon, ce qui n'est pas improbable.

JONGLERIE OU MÉDECINE DES SAUVAGES IDOLATRES.

Chaque automne les sauvages font ordinairement ce qu'ils appellent de la médecine, qui n'est autre chose qu'une espèce de

jonglerie au moyen de laquelle ils croient se mettre en rapport avec les esprits. N'est pas jongleur qui veut parmi les sauvages idolâtres ; il faut passer par un noviciat de plusieurs jours avant d'avoir droit au titre de jongleur ou de faiseur de médecine.

Le candidat doit d'abord payer le prix d'initiation ; ce prix est quelque fois d'une valeur assez considérable. Outre cela, il faut qu'il soit reconnu par les adeptes comme une personne éligible à cette haute dignité. Ensuite, le novice doit jeûner plusieurs jours consécutifs ; durant tout le temps que dure son noviciat, il couche sous les branches d'un arbre où on lui a érigé une résidence temporaire ; il doit recueillir précieusement tous les caprices de ses rêves, car il croit que les Esprits qui le visitent alors sont ceux-là même qui lui deviendront familiers plus tard. Durant de longues nuits antérieures à son installation ou réception, le chef des jongleurs, accroupi dans la tente à médecine, instruit son élève. Tant que dure la leçon, un assistant bat le tambour à coups lents, et le bruit monotome de ce tambour, appelé "tambour de la médecine," se continue sans interruption. Le sac à médecine renferme, entre autres articles mystérieux, de petites images de bois considérées comme étant d'une haute importance. Ce sac, objet de vénération, est fait de la peau entière d'un animal sauvage quelconque. Après toutes ces cérémonies et biens d'autres mêlées à une foule de simagrées, de rites ténébreux, de génuflexions et de grimaces ridicules, le jour de réception du candidat approche : il ne reste plus qu'à procéder au grand repas dont le seul mets est de la chair de chien. Cette cérémonie qui a lieu dans une enceinte de branches ou de pieux, dure à elle seule deux ou trois jours, durant lesquels les sauvages accroupis de manière à former un grand cercle, attendent qu'on leur serve leur mets favori. Au milieu de l'enceinte, s'élèvent sur une ligne droite des pieux aux pieds desquels on a placé de grosses pierres. On fait choix des chiens à offrir en holocauste et on les tue, ayant soin de ramasser le sang dont on se sert pour peindre une partie des pieux et des pierres que je viens de mentionner. Les chiens sacrifiés sont placés sur les pierres où on les laisse jusqu'à la fin de nouvelles cérémonies de la part des jongleurs, puis l'on fait cuire et l'on sert chaud. La viande cuite du chien est écœurante à voir, ce qui n'empêche pas les sauvages de se la passer l'un à l'autre sur un morceau de ferblanc ou sur un copeau, et de la manger avec avidité. Le principal objet de cette fête est la communion avec les esprits, et la réception du ou des novices à l'art de la jonglerie : cette réception accompagnée de plusieurs cérémonies termine la fête.

Les chiens sont très-nombreux parmi les sauvages, et l'on

sait à présent pourquoi. Il ne ferait pas bon pour un *profane* de tuer un de ces animaux qui sont pour le sauvage ce que la vache est aux Indes-Orientales.

J'ai entendu dire par des sauvages chrétiens, qui avaient été idolâtres, qu'ils avaient perdu le pouvoir de parler aux esprits, qu'ils avaient avant leur baptême. Ce que vaut cette assertion, je n'en sais rien. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces jongleurs paraissent exercer un pouvoir, obtenir des résultats qui semblent tout à fait surnaturels.

Entre la baie du Tonnerre et St. Boniface, au portage des 4 milles, j'ai vu pratiquer la jonglerie, et je dois cette faveur toute spéciale à l'officier du poste. Voici en peut de mots, ce que j'ai vu pour la première fois.

Un sauvage était malade, apparemment pris de phthisie. Dans la loge voisine de la sienne on avait éteint tous les feux, et un sauvage, seul dans l'obscurité la plus profonde, battait du tambour et s'accompagnait d'un chant auquel je n'ai rien compris. Dans la cabane du malade celui-ci était accroupi dans un coin et fumait. Près de lui était assise sa femme, et non loin d'eux, sur un feu de branches, brûlait, dans un vase de ferblanc, une espèce de gomme répandant une très-bonne odeur. Au milieu du ouigouam, se trouvait une toile dressée en forme de crinoline très-haute et dont les bouts tombaient jusqu'à terre. Aux parois intérieurs de ce cône tronqué étaient accrochés des grelots. C'est dans cette cage d'une nouvelle espèce qu'était installé le jongleur, essayant, par son chant, ses contorsions, ses imprécations et ses malédictions, à chasser le mauvais Esprit passé dans le corps du malade. Quatre sauvagesses accroupies à l'extérieur du cône et à égale distance, répondaient de temps à autre aux invocations du jongleur par les cris deux ou trois fois répétés de *oua! oua! oua! oh! ho!* ce qui me paraissait être l'*amen* d'une prière latine. Quelquefois le jongleur entonnait un chant sourd, guttural, dont les accents devenaient de plus en plus prononcés, ou formant une gamme descendante, finissaient par des soupirs. Après quelques minutes de repos, le jongleur demandait au malade s'il sentait du mieux. Sur la réponse négative de celui-ci il commençait à agiter sa cage d'une manière furieuse, tellement que je croyais à tout instant la voir se briser en pièces. Le son de sa voix enragée et enrouée, unie aux mille sons des grelots, et le cris *oua! oua! oh! ho!* des quatre sauvagesses, donnait à cette cérémonie un air vraiment cabalistique. Ce trémoussement furibond et les mêmes accompagnements se répétaient chaque fois que le malade déclarait ne pas ressentir de mieux. Mon cicérone me dit que tout ce tapage était

causé par la lutte du jongleur avec le mauvais Esprit, en essayant de le faire sortir du corps du malade.

Vers 2 heures du matin, ennuyé de voir toujours la même cérémonie se répéter, et le malade ne paraissant point vouloir prendre de mieux, je demandai à l'interprète assis près de moi, si cette cabale allait bientôt terminer. " Pas avant le jour," dit-il. Je me décidai à aller goûter un peu de repos, ayant à me remettre en route vers les 4 heures. Avant de partir, cependant, je tirai de ma poche pipe et tabac, afin d'allumer et fumer, en me rendant au poste. Le malade me fit signe qu'il voulait bourrer son brûle-gueule. Je lui passai un couteau et une carotte de 4 onces, pensant qu'il n'en prendrait qu'une *pipée*. Après avoir haché la quantité nécessaire pour remplir son calumet de pierre, il me passa le couteau et remit le reste du tabac dans sa blague. Sa femme me fit signe, elle aussi, qu'elle voulait du tabac. Je lui passai une autre torquette de 4 onces, et je m'empressai de sortir, avant de me voir privé de tout le tabac dont j'avais besoin pour le voyage, ayant déjà aperçu les mains tendues des quatre sauvagesses chargées de crier : *oua! oua! oh! oh!*

A. Béchard.

CHRONIQUE PARISIENNE

Rendons grâces aux savants, et convenons qu'après eux, il n'est jamais sans intérêt de compulser les origines d'une langue. Si informes que soient les débuts d'un idiôme qui se cherche en quelque sorte lui-même, si naïve et si gauche que soit la pensée en ses premiers mouvements, si gênée qu'elle apparaisse sous ce vêtement bariolé et mal adapté à sa taille, on suit avec plaisir, disons avec fierté, les conquêtes qu'elle ne tarde pas à faire sur les lois inconnues qui doivent la régir un jour, conquêtes qui souvent marchent de front avec la vie nationale. Ce ne sont d'abord que les premiers et indécises blancheurs de l'aube ; mais déjà on entrevoit l'aurore, on pressent le jour : on sait que l'on va arriver par degrés au plein-midi d'un siècle classique, à l'épanouissement d'une grande époque littéraire. C'est joyeux pour tous, je le répète, et, pour quelques-uns, c'est enivrant. Mais quand, au contraire, il faut voir décliner ce beau jour, quelle humiliation, quelle tristesse !

Alors, il semble que la révolution qui est dans les mœurs ait passé dans le langage. Sous la plume des écrivains comme dans le gouvernement des Etats, la vraie grandeur fait place à un luxe de convention, l'élégance n'est plus que raffinement et l'exactitude que réalisme. Le beau le cède au joli, le terrible au hideux ; l'aphorisme recule devant le jeu de mot, la passion devant les instincts, l'inspiration devant les procédés, l'idéal devant la vogue. On oublie ces termes simples, antiques, universels, avec lesquels on pouvait tout dire ; et les digues qui contenaient et guidaient tout à la fois le langage, crevant de toutes parts, c'est un déchaînement de mots inusités et de formules nouvelles.

Tel est le dialecte, tel est l'argot de Paris. A peine si le provincial le plus lettré peut s'y reconnaître. S'il s'en est tenu à l'honnête prose du journal de sa localité, s'il n'a entendu que son curé les jours de dimanche, et son avoué les jours de procès, s'il

n'a lu que les chefs-d'œuvre de notre langue, voilà un homme ahuri, dépaysé et qui se prend à douter douloureusement s'il est bien de son siècle.

Mais c'est l'étranger qu'il faut voir débarquant à Paris : c'est de sa stupéfaction, de sa vive et légitime indignation qu'il faut se rendre compte. Vous savez si déjà la langue française est difficile. Le touriste s'y applique d'autant plus. La syntaxe et le dictionnaire, la prononciation diabolique, les exceptions agaçantes, les gallicismes multipliés, il approfondit tout ; et c'est consciencieusement, religieusement, qu'il se prépare à parler le français en France, non seulement sans faire rire les indigènes, mais, du moins il l'espère, de manière à les étonner. Je le crois bien : il a lu Molière, Corneille et Bossuet, suivi couramment Montesquieu et Voltaire, Châteaubriand n'a pas de difficultés pour lui, et il a même abordé quelques stances de Lamartine....

Hélas ! hélas ! il n'a pas plutôt mis le pied hors de son hôtel, que déjà, s'il n'est pas anglais, le voilà complètement dérouté par l'énorme quantité de mots empruntés à nos voisins d'outre-Manche. " Waggon, tramway, club, jockey, groom, wist, turf, sport, fashion, reporter, revolver, pick-pocket, etc., etc.," résonnent à ses oreilles. Les devantures de magasins ont des mots anglais d'un pied de long. Les bazars regorgent d'étiquettes britanniques, et à la table même le garçon d'hôtel annonce trois, quelquefois quatre plats anglais.

" Voilà, se dit à part-soi l'étranger, un dictionnaire bien hospitalier et surtout qui fait une jolie place à la langue anglaise. Mais, allons, pas de découragement ; mettons-nous un peu en rapport avec ces jeunes gens de suprême élégance qui semblent tenir le haut du pavé partout ici, et que les parisiens, sacrifiant encore une fois à l'idiôme de leurs voisins, appellent du *high-life*. Des gens si corrects selon la mode ne peuvent manquer de l'être selon la langue. Ils doivent être précis et châtiés, dans leur conversation comme dans leur tenue, clairs surtout, et j'aurai avantage à ne prendre que d'eux les renseignements qui me sont nécessaires et les informations dont j'ai besoin."

Or, ceux que notre honnête touriste appelle des " jeunes gens " lui riraient au nez, s'ils s'entendaient qualifier de la sorte. Il y a bon temps, en effet, que ce terme n'a plus cours parmi eux. Dès l'origine du siècle, ils se glorifiaient du nom de *muscadins*, par opposition aux sans-culottes dégoûtants et débraillés, et un peu plus tard, sous le consulat, on les désignait sous le nom d'*incroyables*. C'était bien celui qui convenait au costume qu'ils avaient

adopté. Pour tous d'ailleurs, excepté pour eux, " incroyable " était un euphémisme cachant mal le mot " ridicule."

Ceux qui sont un peu vieux parmi nous ont connu les *fashionnables ;* puis les *dandys*, puis les *petits-crevés*, ainsi nommés, paraît-il, de leur plastron de chemise à jour, puis enfin les *gommeux*, seul vocable aujourd'hui en possession de désigner suffisamment et de définir adéquatement cette aimable jeunesse.

Voyez un peu notre étranger entendant parler de " haute et de basse gomme " et de " philistins " et de " lions " et de " cabotins ", toutes expressions plus familières à ces messieurs que papa et maman, mais dont il serait aussi difficile de justifier l'emploi que d'établir l'étymologie. L'étranger, je le répète, est ahuri. Il se fait mentalement de gros reproches de sa précipitation : il convient de son insuffisance, et reconnait avec douleur qu'il a abordé la France avant de savoir parler français.

Ses nouveaux amis lui disent sérieusement qu'il est *en pleine bohême*—lui qui se croyait à Paris !—et il passe plusieurs jours avant d'apprendre qu'ils ne se sont pas moqués de lui, et ce que dans leur bouche ce mot signifie. Entre-t-il dans un café, on lui propose de " tailler un baccarat ", ce qui implique pour son esprit troublé l'emploi de quelque instrument tranchant. Or, il ne s'agit au fond que d'un jeu de cartes. Sort-il avec le partenaire qui a " taillé " avec lui ? Nouvel étonnement. Car celui-ci veut aussitôt *fréter un sapin.*—Quoi ! s'embarquer ? Mais je ne vois pas d'eau. Des sapins ? Mais il n'y a pas d'arbres ?—Et il faut lui expliquer qu'on ne parle que de louer une voiture.

Il ne sait pas qu'il s'agit d'accepter un verre de bière quand on lui offre de *sécher un bock*, et de fumer une cigarette quand on lui demande permission d'en *griller une.* S'il a faim, son cicerone lui propose d'entrer au *Bouillon :* et voici que son estomac, sa raison, sa grammaire, ses souvenirs, veulent que ce soit au contraire le bouillon qui " entre ". Donc, obligation pour lui d'apprendre que Bouillon, désormais, signifie Restaurant, et que, dans l'espèce, les Bouillons-Duval sont les plus achalandés, sinon les meilleurs de la capitale.

Au cours de ce déjeuner ou de ce dîner, nouvelles surprises. Car piqué à ce jeu et devenu important, le cicerone embarrasse notre étranger à chaque mot ; et pendant les explications que nécessite son vocabulaire endiablé, pendant qu'il établit que *rigoler* est synonime de s'amuser, que *décavé* et ruiné sont tout un, que *balançoire* se dit désormais à la place de mensonge, et *canard* à la place de fausse-nouvelle, qu'il n'est plus permis d'être étonné à Paris

dans le high-life, mais d'être *épaté* etc., etc., le potage se refroidit, et tout autour des plats les sauces se figent.

Et comme si ce n'était pas assez de cet important professeur pour rallentir son appétit, attrister son repas et compromettre sa digestion peut-être, voici le garçon d'hôtel qui vient à la rescousse. L'étranger se retourne avec vivacité en l'entendant parler de *consommé*, dès le commencement du dîner : car pour lui, comme pour vous et moi, une chose consommée est une chose qui s'achève. Il se frappe le front quand on lui annonce des *sublimes* de volailles ; il devient rêveur, quand on lui offre des *vole-au-vent*, des *timbales milanaises*, ou des pommes de terre *à la robe de chambre*. Heureusement, l'aspect du plat le rassure, ainsi que le verre de cristal où il n'y a pas le plus petit gravier, bien qu'on lui ait parlé tout à l'heure de *sabler* le champagne.

Le dîner terminé, si c'est la belle saison, on va se promener au Bois, faire le tour du Lac, ou regarder le défilé aux Champs-Elysées. Au moins notre homme va-t-il se trouver maintenant à la hauteur de sa situation et pouvoir causer avec le facile abandon qu'il aimerait, sans être arrêté comme au restaurant par des mots qui ne figurent pas dans son dictionnaire... Vain espoir ! Il n'est qu'au commencement de ses peines. On n'a pas fait dix pas dans les avenues que le cicerone est interpellé, entouré, accaparé par nombre de brillants philistins de sa société. Ce sont des présentations à n'en pas finir, puis des conversations à perte de vue auxquelles notre touriste, est il besoin de le dire, prête la plus vive attention, mais sans en comprendre un traître mot,—et le plus désastreux, c'est que parfois il croit comprendre.

Il ne voit pas de mal à ce que tel orateur ait *emporté une veste*, et suppose qu'il faisait froid ce jour-là, tandis qu'il s'agit d'un échec honteux ou, comme on dit encore, d'un fiasco au barreau ou à la tribune. Il trouve édifiant que le prince un tel *protège* une petite actrice du théatre des Variétés, et le nom de *cocotte* n'éveille en lui aucune idée de péché ; il n'est pas surpris que le Baron X en *entretienne* quelques-unes. Par exemple, il ne peut s'expliquer que le Banquier Y, à moins d'un malheur, ait *mis du foin dans ses bottes*. Jugez de son ébahissement, quand on lui dit qu'au contraire, il vient de réaliser des bénéfices énormes ! Il n'est pas moins stupéfié d'apprendre que tel ministre a *fait un four*, les hommes d'état de son pays n'étant ni maçons ni pâtissiers, et il ne saura peut-être jamais qu'on entendait désigner par là une fausse manœuvre administrative ou parlementaire.

Dans le défilé, on lui signale ce qu'on appelle un *panier*, et c'est une voiture ; un *lignard*, et c'est un soldat ; un *gavroche*, et c'est un

enfant ; un *pochard*, et c'est un ivrogne. Si d'aventure un des interlocuteurs s'extasie sur les *repentirs* de Mme une telle, il ne peut s'empêcher de se demander à part-lui, de quel péché public cette personne s'est rendue coupable, et s'il ne s'enquiert pas tout haut de la pénitence qu'elle accomplit, c'est qu'il trouve déplacée cette ingérence dans la vie privée d'autrui, et qu'il estime qu'on ne s'est déjà que trop avancé sur ce domaine sacré de la conscience. Encore une fois, quel ne sera pas son étonnement, quand on lui dira, ce qui est vrai, qu'il ne s'agit que de tresses et de coiffure !

Pas n'est besoin de vous dire que l'étranger et son gommeux ne s'éternisent pas au Bois, et que, la nuit tombée, ils songent à finir leur journée au théatre. Là, nouveaux équivoques, nouvelles et compendieuses explications. Notre touriste ne comprend pas qu'on dédaigne de le conduire aux places de *Paradis ;* et il craint d'être assourdi par les instruments, ou étouffé par les musiciens, quand on lui parle des *fauteuils d'orchestre.* Il est vrai qu'on l'a mis préalablement à même de prendre une *baignoire*, sur quoi il s'est exclamé d'une telle habitude, en protestant qu'il n'en ferait rien. Inutile de vous dire qu'après explications, il est allé dans la baignoire et qu'il ne s'y est pas mouillé. S'il s'y est amusé, je ne sais, mais j'en doute ; car on lui avait annoncé l'*étoile* qui fait courir tout Paris comme devant paraître ce soir-là. Il l'a cherchée en vain, et en vain l'a attendue. On avait oublié de lui dire que l'étoile était Mlle X.

Ne rions plus. L'argot raffiné que nous venons d'entrevoir est déjà triste. Celui qui nous reste à examiner est hideux. C'est l'argot du ruisseau dont chaque mot sue le vice et le bagne. C'est la langue de ce qu'un de nos rhéteurs a appelé les " nouvelles couches sociales ", couches de lie et de vase, que les révolutions soulèvent et font remonter jusqu'à la surface, pour emporter le monde et rouvrir l'ère de la fange et du sang.

Il faut voir alors la lèpre hideuse qui, des mœurs, s'est étendue jusqu'au langage, et quel infernal dialecte parlent les initiés. Entre les jours infects qui font sortir de dessous terre ce peuple de malfaiteurs, lesquels prennent immédiatement d'assaut la tribune, le télégraphe, l'imprimerie nationale, dans l'intervalle qui a séparé le Club des Jacobins et la dernière Commune de Paris, 1793 et 1871, des écrivains ont pris la peine d'enregistrer ces saturnales. Ils sont entrés, leur lampe à la main et sous le manteau de la police, dans les *caboulots* et les *bouis-bouis :* ils ont visité les *tapis-francs*, suivi la corde graisseuse qui descend ou monte aux estaminets, et prêté l'oreille au bruit qui s'élève des " carrières d'Amérique."

Victor Hugo et Eugène Sue nous en donnent des échantillons,

celui-ci dans ses *Mystères de Paris*, aussi infects que les lieux qu'il décrit, celui-là dans ses *Misérables*, œuvre d'orgueil anti-social et de mécontentement révolutionnaire. D'autres les ont suivis, exploitant la curiosité malsaine qui s'attache à ces sortes de récits, en n'en faisant sortir aucune conclusion, aucune moralité sérieuse. Depuis qu'il a plu à " Olympio " de décréter un jour que le beau c'est le laid, les romanciers se sont mis à *jaspiner le jars* comme des piliers de cabaret : ils en ont parlé le *bagoût* et popularisé les euphémismes.

Nous sommes loin ici de l'argot relativement intelligible qui, dans les mauvais journaux, a attaqué de tout temps la société et l'Eglise. On sait que depuis 100 ans, les conservateurs catholiques ont mérité successivement les noms d'aristos, de congréganistes, de calotins, de jésuites, de papalins, de cléricaux. Et ce ne sont que douceurs au prix de ce qui s'est imprimé dans le premier et le second *Père Duchène*. Or dans le Caboulot, le Père Duchène lui-même serait presque académique.

Au milieu des émanations combinées des pipes, du trois-six, de la graisse fondante et du vin bleu, il n'est question que de *suriner* (assassiner) quelque bon riche, que de donner une *tripotée* (grêles de coups) à quelque patron. On se montre à cette intention ses *coups de poing* (courts revolvers) ou ses *porte-respect* (cannes à épée). On se promet d'en rapporter des *roues de carosses* (pièces de 5 francs) et de s'en payer du *fil en quatre* (mauvaise eau-de-vie).

Les enfants eux-mêmes, ces êtres touchants, qui ont le privilége d'être respectés par certains grands criminels, y sont appelés de sobriquets hideux, comme si on voulait étouffer ainsi les derniers sentiments d'humanité que leur faiblesse et leur présence inspirent. *Môme*, *gosse*, *moucheron*, *moufflet*, tels sont les mots qui se croisent dans cet enfer, où l'on ne trouve pas que les enfants soient de trop dès leurs plus tendres années. Devant eux, le blasphème éclate, l'injure gronde, les bras se lèvent, les couteaux se tirent, le sang coule sur la table avec le vin bleu. Puis un cri retentit : *la rousse !...* C'est la police. En un clin d'œil les quinquets s'éteignent, on se bouscule, on se faufile, on fuit, qui au grenier, qui à la cave, qui entre les jambes du commissaire.

Et lorsque, quelques jours après, le coup de filet ayant été fatal à quelques-uns, la justice les mande à sa barre, ils retrouvent encore leur argot effronté et dégoûtant. Ils reconnaissent avoir été *touchés* quand on leur reproche d'avoir été ramassés ivres-mort ; et avouent qu'ils *avaient leur plumet* malheureusement, le jour où ils ont perpétré un crime. Citons, pour finir, cette anecdote historique.

Une sorte de Jean Hiroux est dans le cabinet du Juge d'Instruction. Le magistrat l'apostrophe d'une voix sévère : " Vous avez forcé les barreaux de la fenêtre... Vous êtes entré dans la salle basse... et là, vous avez donné quatorze coups de couteau à la vieille femme !... "—" Voyez-vous, mon Président, je vas tout vous dire, reprend l'accusé, ce jour-là, j'*étais un peu parti !* "

Un peu parti ! que pensez-vous de cet euphémisme !

A trois semaines de là, supposez Jean Hiroux ou quelques-uns de ses congénères s'acheminant au supplice. Le ban et l'arrière-ban des purs sont là, tous sortis de leurs trous enfumés, tous empressés, tous gaillards, comme pour une fête. Entendez ces voix enrouées : " Le *barbier* est à son poste " dit l'un.—" On va lui faire son affaire à la *petite-fenêtre* " dit l'autre.—" Il *canera*," hurle une mégère, il canera, avant d'arriver à la *plateforme*.—" Ah ! malheur ! le voilà qui embrasse le *calotin !*"—" Ouf ! il est dans la *lunette*."—" Si nous buvions maintenant un litre à 12 ? "

Ce sera toute l'oraison funèbre.

Si c'est là (et l'on n'en peut douter) la nouvelle couche sociale que préconise M. Gambetta, grand Ononthio de la démocratie, et si l'événement, comme il l'assure, en est prochain, nous pouvons faire notre testament, prendre des dispositions pour nos biens, mettre à l'abri nos familles : mais l'Académie, vous le voyez, est pour le moins aussi menacée.

Quoiqu'il en soit, la décadence est là, l'argot nous envahit et insensiblement nous ouvrons à quelque nouveau mot les colonnes de notre dictionnaire. Il n'est que temps d'arrêter ce débordement que la postérité renoncerait à déchiffrer, et cette orgie de sobriquets familiers que nos petits-neveux ne pourraient comprendre. Un jour, peut-être, nous aurions cette fortune de faire rire l'histoire, qui jusqu'à présent n'a jamais ri.

TH. B.

DE LA RELIGION

Dieu est la loi, le principe et la fin de notre être ; nous n'existons que par lui et pour lui : voilà ce que la foi et la raison nous redisent de concert. Vainement tenterions-nous de nous soustraire à son empire : la nature, le temps et l'espace lui sont également soumis ; et quelle que soit la voie qu'on embrasse, on le retrouve à chaque pas que l'on fait dans la vie comme un soutien, comme un consolateur ou comme un juge.

Voulons-nous demeurer fidèles à ses préceptes ? Il aide et dirige notre marche à travers tous les obstacles et les dangers qui conspirent notre perte. Il nous relève de nos chutes, encourage nos efforts, et immortalise notre espoir en nous montrant au-delà de la tombe les récompenses inestimables qu'il décerne à la fidélité. Sommes-nous las au contraire, de porter son joug pourtant si léger, et cherchons-nous en dehors de Lui le repos et la paix ? Plus rien alors n'est capable de combler le vide immense que nous sentons aussitôt au-dedans de nous-mêmes. Le doute nous tourmente ; les passions désormais libres de tout frein, ne nous accordent ni trève, ni merci : tandis que la pensée de Celui qui voit tout, nous poursuit partout, jusqu'au sein des plaisirs. Elle s'attache à notre âme qui lutte en vain pour échapper à cette divine étreinte. En un mot, elle plane sur toute notre existence pour la remplir de terreur ou de joie. Messagère à la fois consolante et terrible, pendant qu'elle fait pâlir le méchant auquel elle prédit un Dieu vengeur du crime, elle apporte au juste un avant-goût des délices éternelles en lui annonçant un Dieu rémunérateur du mérite.

Dieu a le souverain domaine sur toutes choses, parce que toutes choses sont l'œuvre de ses mains. Hors de lui, il n'y a ni forme, ni substance, ni lumière : il n'y a que le néant d'où le monde est sorti *le jour où naquirent les jours*, par un Fiat de la puissance créatrice. Tout ce qui vit doit lui rendre hommage, Tout ce qui se meut doit suivre les règles par lui établies. Tout ce qui pense doit

s'incliner à son nom. Car il est la source unique de l'être, du mouvement et de la pensée. Et c'est ce qui explique pourquoi l'homme, en qui seul sont réunis ces trois éléments qui constituent sa supériorité sur tout ce qui l'entoure, doit les consacrer, pendant son court passage ici-bas, à glorifier et servir Celui qui les lui a donnés et qui les lui conserve par l'action perpétuelle de sa providence.

Ainsi tout reste dans l'ordre, tout concourt à l'harmonie universelle qui consiste dans l'union indissoluble de toutes les créatures avec leur auteur.

Or, tel était l'état bienheureux de l'univers au sortir de la création quand Adam, revêtu d'innocence, trouvait dans sa soumission pleine et entière à l'Autorité Suprême la plénitude du bonheur. Une heure d'égarement suffit pour lui faire perdre tout droit aux biens que le Ciel se plaisait à lui prodiguer dans le splendide séjour qu'il lui avait assigné pour demeure.

Jeté nu sur un sol dévasté par la malédiction céleste, seul en face de sa faute qui lui avait fermé les portes de l'Eden, il commença par le travail et la peine cette dure expiation qui est devenue le lot inévitable de la race humaine.

Personne autre que la Divinité même ne saurait concevoir toute l'étendue et l'énormité des conséquences de ce premier péché, source inépuisable de désordres et de maux. L'humanité en portera sur son front jusqu'à la dernière heure le stigmate indélébile qui la marque d'avance pour le malheur et la mort. L'imagination recule épouvantée lorsqu'elle songe aux suites encore plus funestes qu'il eût eues si Dieu, oubliant sa miséricorde pour ne se souvenir que de sa justice, avait proportionné la grandeur du châtiment à l'horrible grandeur de l'offense. Mais il suspendit son bras prêt à frapper les coupables ; sa bonté leur assura un refuge ; et tandis qu'ils se préparaient tristement à prendre le chemin solitaire de l'exil, il laissa tomber sur eux un rayon d'espérance, et leur fit entrevoir le pardon par les mérites d'un Réparateur à venir.

De là date l'établissement de la Religion sur la terre. Elle fut instituée pour retablir dans leur pureté primitive les rapports de subordination et de dépendance qui, à l'origine, rattachaient l'homme au Créateur. Le désordre, l'erreur et le mal ayant été introduits dans le monde moral par la révolte de nos malheureux pères : la Religion, chef-d'œuvre d'une adorable charité, a pour objet de les combattre et de les faire disparaître en unissant par les liens puissants de l'amour, du sacrifice et de la prière, l'intelligence humaine à l'intelligence divine, la volonté humaine à la volonté divine, de manière à produire entre elles unité de pensée, unité

d'action, et à réaliser ce merveilleux idéal de la perfection chrétienne qui a créé les saints, les docteurs et les martyrs.

De ce simple exposé il résulte que la Religion est le bien par excellence ; qu'elle est une nécessité de notre être, et le complément sublime de ses plus nobles facultés. Par elle nous est révélé ce qu'il importe principalement de savoir des mystères qui nous environnent et nous pressent de toutes parts ; par elle nous sont fournis les moyens propres à nous mettre en communication directe avec Dieu. Par la sublimité de ses dogmes, elle répond aux trois besoins les plus impérieux de notre esprit et de notre cœur, besoin de connaître, besoin de croire, et besoin d'aimer. Par l'excellence de sa morale, elle fixe l'incertitude et l'inconstance de nos désirs ; elle supplée à notre faiblesse naturelle en nous attachant au devoir qu'elle rend aimable et facile. Enfin, elle épure, console et embellit nos jours. Elle veille, dans sa sollicitude maternelle, à entretenir au milieu de nous ce feu sacré de la charité et de la vertu que le Christ est venu allumer dans les âmes. De sorte qu'après avoir fait notre consolation et notre force en ce lieu d'épreuve où s'élaborent nos futures destinées, elle nous conduit ensuite à la possession de cette félicité parfaite qui habite au-delà de l'espace et du temps.

La Religion touche au berceau du monde : c'est le fait le plus considérable et le plus certain de l'histoire. Elle a précédé la formation des diverses sociétés qui successivement ont pris place au soleil. Elle a présidé à la naissance, à l'éducation et au développement progressif du genre humain. Certes, ce sont là pour elle des titres incontestables à notre respect et à nos ardentes sympathies. Avant qu'il y eut des lois, seule elle réglait des rapports entre les hommes. Avant qu'il y eut des institutions politiques, c'était elle qui gouvernait les enfants d'Adam. Son pouvoir est donc le plus ancien et le plus légitime de tous, puisqu'il tire directement son origine et sa sanction de Dieu qui l'a lui-même établi.

Mais la corruption, qui lui est hostile par essence, augmentant avec le nombre toujours croissant des humains, ce pouvoir pacifique exercé par la Religion s'affaiblit dans la suite jusqu'au jour où il fut universellement méconnu. Ce jour à jamais néfaste par le naufrage universel de la foi et des mœurs, fut aussi fatal à la liberté. Le frein religieux ne suffisant plus pour réprimer des multitudes ivres d'orgueil et de licence, il fallut, pour les contenir, toutes les rigueurs d'un régime absolu. Ainsi s'élève la tyrannie chez les races dégénérées.

La décadence précipita son cours. Dieu ne comptait plus que de rares adorateurs. Le reste des mortels, prosterné devant des doles de chair e de boue, ne voulait d'autre culte que celui du

plaisir. Alors arriva un évènement étrange, dont les vestiges se retrouvent encore dans la plupart des pays. Les eaux supérieures bondirent tout-à-coup hors de leurs digues, comme poussées par un vent de colère et de mort ; la mer, débordant ses rivages, s'avança à grands pas sur le globe. L'humanité tout entière périt misérablement dans les flots, sauf une famille sauvée miraculeusement du déluge pour repeupler la terre et y faire régner le Dieu qui commande dans les cieux.

La Religion reconquit son empire qu'elle ne garda pas longtemps. L'idolâtrie reparut avec la dépravation générale, et les antiques traditions menaçaient de s'éteindre sans retour quand Abraham fut providentiellement appelé à en perpétuer la mémoire.

Quatre siècles environ après la vocation du grand patriarche, ces traditions furent consignées par Moïse dans la Genèse, qui est à proprement parler la préface divine de l'Evangile.

Tel est l'enchaînement admirable, ou plutôt la prodigieuse unité de la religion que nous servons. Fondée par la promesse d'un Libérateur, elle naît au moment où se ferment les portes de l'Eden ; bientôt bannie de l'univers qu'elle viendra rajeunir alors qu'il ne pourra plus marcher dans la fange de ses dieux et de ses saturnales, elle s'installe humblement au foyer domestique à côté d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Opprimée plus tard en Egypte, où elle s'était ménagé un asile, elle voit s'éclaircir rapidement les rangs de ses sectateurs, qui l'abandonnent pour les dieux étrangers ; elle n'avait ni temples, ni autels lorsqu'elle parut avec Moïse sur la montagne, au milieu du tonnerre et des éclairs, requérant au nom de Jehovah les hommages des Hébreux. Mais à peine s'était elle hautement affirmée parmi les nations, que celles-ci s'émurent et complottèrent sa ruine. Le petit peuple qu'elle protégea de son ombre, pareille à la nuée tantôt obscure et tantôt lumineuse qui guidait naguère les pavillons d'Israël, fut en butte aux persécutions des Gentils. Enchaîné tour à tour aux chars de triomphe de Nabuchodonosor, d'Alexandre et de Pompée, il promena sous tous les cieux ses espérances et ses revers, jusqu'à l'époque providentielle annoncée d'avance par les Patriarches, prédite par les Prophètes, attendue par l'Orient et l'Occident, où le Messie s'incarnant au sein de la Vierge Immaculée, vint couronner par le sacrifice expiatoire du Calvaire l'œuvre de la rédemption commencée au paradis perdu.

Voilà dans sa grandeur et sa simplicité cette Religion sortie de Dieu, inspirée de Dieu, soutenue, développée, perfectionnée par lui ; cette Religion incomparable dont l'existence remonte à l'aurore de l'histoire ; qui, depuis six mille ans, poursuit sa marche à

travers les générations qu'elle éclaire de ses lumières, féconde de ses vertus, remplit de ses bienfaits pour aboutir à l'éternité, où finira avec le temps la mission salutaire qu'elle reçut primitivement de l'Auteur de toutes choses.

Semblable à cette échelle merveilleuse contemplée en songe par Jacob, qui atteignait de son sommet le trône de la Divinité, et que montaient en chantant des anges portant à leur Seigneur dans des coupes d'or, les prières et les pleurs des mortels : la Religion Chrétienne, lien qui unit les créatures au Créateur, phare divin qui guide notre barque sur l'océan de la vie, foule de ses pieds la terre et cache son front dans les cieux !

I

Les faits primitifs qui servent de base au christianisme ont été défigurés et travestis, mais n'ont pas été totalement ignorés des idolâtres, comme on peut s'en convaincre en consultant leurs mythologies, de même que les productions de leurs philosophes et de leurs poëtes.

Platon professe la doctrine du péché héréditaire, qu'il avait probablement recueillie dans ses voyages en Orient. " La cause de notre méchanceté, dit-il, provient plutôt de nos parents et de la constitution de notre nature, que de nous-mêmes ; ainsi nous ne renonçons jamais à ces actions par lesquelles nous imitons la faute primitive des auteurs de notre race."

Hiéroclès est encore plus explicite dans le passage suivant : "La plupart des hommes sont mauvais ; car par la violence de leurs passions, ils sont courbés vers la terre. Mais cette calamité, ils l'ont attirée sur eux par leur abandon volontaire de Dieu en se séparant de cette communion avec lui, dont ils joussaient dans un état de pure lumière. La réalité d'une telle séparation mentale d'avec l'Etre Suprême est prouvée par la forte tendance qui nous porte vers la terre : et notre seul moyen de délivrance de cet état de dégradation spirituelle est notre retour dans le sein de Dieu."

Parlant de ces purs esprits qui se sont maintenus en leur état originel d'innocence, Héraclite observe " que nous vivons de ce qui serait leur mort, et que notre mort nous rend à leur vie ; parce que l'homme est à présent tombé de la région de félicité ; il est fugitif et exilé de la présence de Dieu."

Ces idées, non moins vraies que profondes, des philosophes que nous venons de citer, ne sont pas des découvertes de leur génie.

Elles se trouvent partout indiquées dans les différents systèmes religieux de l'antiquité, de sorte qu'elles paraissent aussi anciennes que le monde.

On connaît les brillantes descriptions qu'ont faites les poëtes, théologiens naturels du paganisme, des délices de l'âge d'or dont le souvenir s'est transmis jusque chez les peuplades d'Amérique. Tous enseignent d'un commun accord que cette heureuse période fut de courte durée, et qu'elle expira dès que l'homme eut permis au mal d'entrer dans son cœur.

" Immédiatement après la naissance de l'homme, raconte Hésiode, l'âge d'or commença ; cet âge, don précieux des immortels qui reconnaissaient Kronos pour souverain. Alors le genre humain vivait de la vie même des dieux, libre de soins inquiétants, exempt de travail et de chagrin. La vieillesse était inconnue ; les membres étaient doués d'une perpétuelle vigueur, la maladie et les souffrances ne se faisaient point sentir. Quand arrivait pour l'homme l'heure de la dissolution, la mort empruntait l'image d'un doux sommeil, elle se dépouillait de toutes ses terreurs. Point de bienfait qu'il n'eût en partage ; les fruits de la terre croissaient d'eux-mêmes et en abondance ; la paix régnait autour de lui et ses compagnons de chaque instant étaient le bonheur et le plaisir." " La seconde race, poursuit-il, dégénéra d'une manière effrayante des vertus de la première. C'était des hommes de violence et de rapine, qui ne se plaisaient point au culte des immortels, et n'éprouvaient aucune joie à leur offrir ces sacrifices que pourtant le devoir exige."

Les livres sacrés de la Chine nous présentent une page très remarquable sur le même sujet :

" Tant que dura le premier état du ciel, la félicité pure et une tranquillité parfaite régnèrent sur toute la nature On ne connaissait ni travail, ni souffrance, ni crime, ni chagrin. Rien ne s'opposait à la volonté de l'homme ; la création tout entière jouissait d'un bonheur non interrompu. Chaque chose était belle alors, chaque chose était bonne ; tous les êtres dans leurs genres étaient parfaits. Dans cet âge fortuné, le ciel et la terre s'accordaient pour orner la nature des dons les plus précieux. Jamais de lutte entre les éléments, jamais dans l'air la moindre inclémence ; tous les produits naissaient d'eux-mêmes et sans travail ; partout on voyait fleurir la fertilité et l'abondance. Les vertus actives et passives conspiraient ensemble et sans aucun effort, à perpétuer et à perfectionner sans cesse l'univers. L'homme, de son côté, était uni intérieurement à la divine raison ; extérieurement, il ne pratiquait que des actes de justice. Le cœur se réjouissait dans la vérité ; il

ignorait jusqu'à l'apparence du mensonge. Les quatre saisons de l'année se succédaient régulièrement et sans aucune confusion. On ne craignait ni les vents impétueux ni les pluies excessives. Le soleil et la lune, que le plus léger nuage ne voilait jamais, versaient sur la terre une clarté pure et brillante, inconnue depuis à nos yeux. Les cinq planètes poursuivaient leur course sans aucune inégalité. Enfin rien n'existait qui pût offenser l'homme, ou qui pût en être offensé ; l'harmonie et l'amitié universelle régnaient dans toutes les parties de la nature."

Voici maintenant, d'après les mêmes livres, qui datent de plusieurs siècles avant Jésus-Christ, le récit de la catastrophe qui changea subitement la face de l'univers : "Les colonnes du ciel furent brisées ; la terre s'ébranla jusque dans ses fondements les plus reculés ; les cieux s'affaissèrent du côté du nord. Le soleil, la lune et les étoiles changèrent tout-à-coup de mouvements. La terre se rompit en pièces ; les eaux qu'elle renfermait en son sein jaillirent avec violence et l'inondèrent entièrement. L'homme s'étant révolté contre le ciel, le système de l'univers fut tout-à-fait bouleversé. Le soleil s'éclipsa, les planètes changèrent de cours, et la grande harmonie de la nature fut rompue.... Tous ces maux provinrent du mépris de l'homme pour le monarque suprême de l'univers. Il voulait connaître et disputer sur la vérité et le mensonge, et ces disputes bannirent l'éternelle raison. Alors il fixa ses regards sur les objets terrestres, et les aima jusqu'à l'excès, de là vinrent les passions. Peu à peu il s'identifia avec les objets qu'il aimait, et la raison céleste l'abandonna complètement. Telle fut la source de tous les crimes, telle fut l'origine de ces misères de tout genre que le ciel envoie si justement en punition de la perversité."

Ces citations, que nous pourrions multiplier à l'infini si nous ne craignions de lasser le lecteur, prouvent suffisamment l'exactitude de cet aveu de Voltaire qui confesse que "la chute de l'homme dégénéré est le fondement de la théologie de toutes les anciennes nations," et que "de tant de religions différentes, il n'en est aucune qui n'ait pour but les expiations," parce que "l'homme a toujours senti qu'il avait besoin de clémence."

"Les anciens, remarque à son tour le fameux athée Proudhon, accusaient de la présence du mal dans le monde la nature humaine. La théologie chrétienne n'a fait que broder à sa façon sur ce thème, et comme cette théologie résume toute la période religieuse qui depuis l'origine de la société s'étend jusqu'à nous, on peut dire que le dogme de la prévarication originelle ayant pour lui l'assentiment du genre humain, acquiert par cela même le plus haut degré

de probabilité... "Tous les peuples, ajoute-t-il, ont eu leurs coutumes expiatoires, leurs sacrifices de repentance, leurs institutions répressives et pénales, nées de l'horreur et du regret du péché."

Mais continuons à rassembler quelques-uns des témoignages épars qui attestent la foi plus ou moins éclairée de l'humanité aux dogmes fondateurs de l'Evangile.

L'attente d'un sauveur, d'un médiateur entre Dieu et l'homme, devint une croyance qui, du milieu de l'Orient, se répandit à peu près chez tous les peuples de l'antiquité. On était assez généralement persuadé que la réhabilitation dont on entretenait l'espoir, viendrait d'un personnage envoyé du ciel, doué d'une nature supérieure à la nôtre, et qui, nouveau Prométhée, souffrirait la mort pour le salut de tous. D'abord, "c'était alors, comme l'assure Bryant, une opinion uniforme et qui avait prévalu de toute part, que la rémission ne pouvait s'obtenir que par le sang, et que quelqu'un devait mourir pour le bonheur des autres." De là naquit, pour la mentionner en passant, cette horrible superstition des sacrifices humains, qui dura aussi longtemps que l'idolâtrie.

En Chine, les anciens oracles annonçaient un héros qui devait réparer toutes choses, et détruire le crime par la vertu de ses souffrances. "Il sera, disait-on, le Dieu-Homme; il sera parmi les hommes, et les hommes ne le connaîtront pas... Il faut attendre le saint, et ensuite il y aura perfection. C'est pourquoi il est écrit : *sans la vertu suprême, la suprême loi ne prendra pas racine.*"

Les annales du Céleste Empire racontent que soixante-cinq ans après l'incarnation de Jésus-Christ, l'empereur Mim-Ti eut un songe singulier à la suite duquel il députa des ambassadeurs vers les pays d'Occident dans le but de s'informer de l'apparition du *saint;* mais ces ministres infidèles revinrent sur leurs pas sans exécuter leur mission, et au lieu du Christianisme, ils apportèrent le culte abominable du Lingam qui déshonore encore la patrie de Confucius.

Si, maintenant nous passons en Perse, nous apprenons que sous le règne de Cambyse, le premier des mages, Zerdascht, prédit à ses disciples la venue du Christ, et la nouvelle étoile qui signalerait sa naissance.

Platon, dans la Grèce, achève par ces traits énergiques, la peinture du sage à venir. "*Vertueux jusqu'à la mort, il passera pour inique, pervers, et comme tel il sera flagellé, torturé,* MIS EN CROIX !" Au souvenir de ces paroles en quelque sorte prophétiques, Rousseau s'écrie : "Quand Platon peint son juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait JÉSUS-CHRIST. La ressemblance est si frap-

pante que tous les Pères l'ont sentie et qu'il n'est pas possible de s'y tromper." Ailleurs, le *voyant* de la sagesse antique déclare que de lui-même l'homme ne sait pas prier ; qu'il a besoin d'être enseigné sur l'espèce de culte dont il doit honorer la Divinité, et en conséquence, il conseille d'attendre, pour offrir un sacrifice efficace, l'arrivée du *maître suprême.*

A Rome, vers la fin de la république, Cicéron proclamait l'établissement prochain d'une loi unique qui régirait tous les hommes ; et Virgile se rendait l'interprète des espérances universelles en célébrant sur la lyre l'enfant mystérieux prêt à descendre du ciel pour ramener sur la terre les merveilles de l'âge d'or. Les vers de la sybille prophétisaient l'avénement de deux rois, dont l'un règnerait à Rome, et l'autre s'éleverait de l'est de la Judée pour gouverner l'univers. Au rapport de Suétone, l'historien des Césars, " une ancienne et constante opinion avait retenti dans tout l'Orient, que les destins voulaient qu'en ce temps-là, (c'est-à-dire, vers le siècle d'Auguste) il sortît de la Judée les dominateurs du monde." Et Tacite constate également dans son *Histoire* que l'apparition d'un être extraordinaire était attendue avant la destruction de Jérusalem par Titus. Selon lui, " beaucoup étaient convaincus, d'après un oracle consigné dans les anciens livres des prêtres, que le temps était arrivé où l'Orient prévaudrait, et où ceux qui viendraient de Judée domineraient sur le monde."

On retrouve aussi au sein de cet informe chaos où gisait le monde au-delà de la Croix, de nombreux vestiges qui témoignent que le Dieu tout-puissant, créateur et conservateur, principe et fin de toutes choses, n'était pas entièrement inconnu aux anciens.

Les poëmes orphiques qu'on récitait dans les mystères, semblent un écho lointain de la voix des Prophètes glorifiant l'Eternel. " Immuable, il est assis au plus haut du ciel sur un trône d'or, et la terre roule sous ses pieds. De la main droite il touche aux extrémités de l'Océan. Sa colère ébranle jusque dans leurs fondements les montagnes altières ; elles ne peuvent supporter le poids de son courroux. Il est partout, quoique le ciel soit sa demeure, et c'est lui qui accomplit toutes choses sur la terre ; car il est le commencement, le milieu et la fin de toutes choses..... Ne souffre pas que des préjugés, ni des affections antérieures t'enlèvent le bonheur que tu souhaites de puiser dans la connaissance des vérités mystérieuses. Considère la nature divine, contemple-la sans cesse, règle sur elle ton esprit et ton cœur, et marchant dans une voie sûre, admire le maître unique de l'univers. Il est un, il existe par lui-même : c'est à lui seul que tous les êtres doivent leur existence.

Il opère en tout et partout : invisible aux yeux des mortels, lui-même il voit tout."

" C'est Dieu qui crée tout pour les hommes," dit Pindare. Et Diphile : " Honore-le éternellement ; il est l'unique créateur et le dispensateur de tous les biens dont tu jouis."

Sophocle déplore sur la scène l'aveuglement des mortels qui implorent des fétiches impuissants, au lieu d'adresser leur prière à l'Etre Suprême. " Au nombre des vérités, il faut reconnaître un seul Dieu qui a formé le ciel, les vastes régions de la terre, les flots azurés de la mer, et les vents impétueux ; mais nous, aveugles mortels, la plupart esclaves des égarements de notre cœur, nous allons demander un soulagement dans nos peines à des dieux de pierre, à des simulacres d'airain, à des figures d'or et d'ivoire. Quand nous leur avons offert de riches sacrifices, quand nous leur avons établi de pompeuses solennités, nous nous imaginons avoir donné de grandes preuves de piété."

Démosthènes distingue le Dieu Suprême de tous les autres dieux. Thalès L'appelle " le plus ancien des êtres, car il n'a pas eu de commencement." Théoridas affirme que " le principe des êtres est un principe vrai, unique ; il est un et seul de toute éternité." Anaxagore enseigne qu'une intelligence divine a ordonné avec sagesse toutes les parties de l'univers. Suivant une maxime de Solon, " Dieu donne un heureux succès à celui qui fait le bien ; roi et seigneur de toutes choses, et des immortels mêmes, nul ne l'égale en puissance."

" Sachez, (ainsi parle Socrate), que votre esprit, tant qu'il est uni à votre corps, le gouverne à son gré. Il faut donc croire que la sagesse qui vit dans tout ce qui existe, gouverne ce grand tout comme il lui plaît. Quoi ! votre vue peut s'étendre jusqu'à plusieurs stades, et l'œil de Dieu ne pourra pas tout embrasser ! Votre esprit peut en même temps s'occuper des évènements d'Athènes, d'Egypte et de Sicile, et l'esprit de Dieu ne pourra songer à tout en même temps !"

" Dieu, d'après Sénèque, gouverne tout par sa providence : Père de l'homme de bien, qui est son image, il l'aime et le prépare pour lui en le perfectionnant sans cesse."

" La première chose qu'il faut apprendre, déclare à son tour Epictète, c'est qu'il y a un Dieu, qu'il gouverne tout par sa providence, et que non-seulement nos actions, mais nos pensées et nos mouvements ne sauraient lui être cachés. Ensuite, il faut examiner quelle est sa nature. Sa nature étant bien connue, il faut nécessairement que ceux qui veulent lui plaire et lui obéir fassent tous leurs efforts pour lui ressembler.—Qu'ils soient libres, fidèles,

bienfaisants, miséricordieux, magnanimes. Que toutes tes pensées donc, que toutes tes paroles, que toutes tes actions soient les actions d'un homme qui imite Dieu, qui veut lui ressembler. Quelle est la nature de la Divinité ? C'est intelligence, science, ordre, raison. Par là, tu peux connaître quelle est la nature de ton véritable bien, qui ne se trouve qu'en elle."

D'autres sages, notamment Porphyre, Proclus, Simplicius, Jamblique ont également reconnu un Dieu unique, infini, existant par lui-même, cause de tous les êtres, essentiellement juste et bon. Celse Le nomme le Grand Dieu.

Enfin, peut-on oublier cet hymne de Cléanthe que l'on doit à la secte des stoïciens, et qui est un acte de foi aux vérités les plus sublimes !

" O le plus grand des immortels ! connu par divers noms, dont la puissance est infinie, Jupiter, auteur de la nature, qui gouverne l'univers avec sagesse, je te salue ; car tu permets à tous les mortels de s'adresser à toi. Je te louerai donc et je ne cesserai de célébrer ta puissance. Le monde qui entoure la terre t'obéit ; tu en es le maître absolu ; il suit volontairement tous les mouvements que tu lui ordonnes. Tu as toujours dans tes invincibles mains ce formidable foudre, ministre de vengeance, dont les coups font trembler toute la nature. C'est toi qui diriges cet esprit universel qui se trouve mêlé partout. Tu es donc le suprême roi de la nature : rien ne se fait sans toi sur la terre, sur la mer et sous les cieux ; j'en excepte les iniquités des hommes. Tu donnes de l'ordre à ce qui n'en a point, de la grâce à ce qui en manque. C'est toi qui mets l'harmonie entre les biens et les maux, de sorte que ce qui en résulte tend au bien général, dont il n'y a que les méchants qui s'éloignent. Malheureux, qui cherchant le bonheur, ne prêtent aucune attention à cette loi divine et générale qui, en les éclairant, les rendait heureux s'ils lui obéissaient. Mais sans consulter la vertu, ils se laissent emporter par leurs différentes passions. L'ambition entraîne les uns, l'avarice domine les autres, plusieurs sont tyrannisés par l'indolençe et la volupté. Bienfaisant Jupiter, roi des cieux et maître de la terre, délivre les hommes de cette fatale ignorance ; illumine leur âme ; fais-leur connaître cette divine raison par laquelle tu gouvernes si sagement l'univers, afin que nous te rendions l'honneur qui t'est dû, et que nous te louions sans cesse, autant qu'il est possible à la faiblesse humaine, rien n'étant plus convenable aux dieux et aux hommes que de célébrer par leurs hymnes cette loi universelle qui préside avec justice sur toute la nature."

Sur un temple, en Egypte, on lisait cette inscription : *Je suis*

celui qui est, fut, sera ; nul parmi les mortels n'a soulevé le voile qui me couvre. Et sur un autre : *A l'Esprit créateur de l'univers, au principe vital des essences divines, au soutien de tous les mondes.* On ne peut donc douter que l'unité de Dieu n'ait été également connue des Egyptiens.

Dans les Indes, la Divinité paraît sous trois formes qui expriment des attributions différentes : Dieu, comme créateur, est Brahma, comme conservateur, c'est Wishnou que l'on suppose s'être déjà incarné plusieurs fois pour combattre le mal ; comme destructeur et régénérateur, c'est Siva. La trinité indienne ou la *Trimourti* est mystiquement représentée par les trois lettres *a*, *u*, *m*, que les Indous prononcent *om*, et ils attribuent une grande puissance à la prononciation fréquente de ce mot.

Au-dessus d'Ormuzd et d'Ahrimann, les Perses admettent un premier principe, le Temps sans borne ou l'Eternel qui a tout produit.

Chez les Chinois, Dieu porte le nom de *Tao*, ce qui signifie *trois dans un.* D'après leur doctrine, Tao est un par sa nature ; le premier a engendré le second, tous deux ont engendré le troisième, et les trois ont fait toutes choses.

" Partout, dit Maxime de Tyr, les hommes honorent un dieu, père et roi de toutes choses, et plusieurs dieux qu'il a créés et qui partagent sous lui le gouvernement de l'univers ; voilà ce qu'affirment également les Grecs et les Barbares, ceux de l'intérieur des terres et des rivages maritimes, les sages et les ignares."

" Le dieu que les Galiléens adorent est celui que nous honorons, nous, sous d'autres noms," proteste Julien l'Apostat ; et Clément d'Alexandrie ne craint pas d'avancer que " le Dieu des chrétiens est le même que celui des Grecs éclairés."

Voltaire est amené par ses recherches historiques à cette conclusion, que " tous les philosophes babyloniens, persans, égyptiens, scythes, grecs et romains, admettent un Dieu suprême, rémunérateur et vengeur." L'impie d'Holbac va plus loin : " Dans toutes les contrées de la terre, on nous assure qu'un dieu s'est révélé " ; et le savant Charles Bonnet, après avoir approfondi tous les monuments de l'histoire, voit dans le Christianisme " une religion dont l'universalité embrasse tous les siècles, tous les lieux, toutes les nations."

Benjamin Constant n'a pas été moins frappé des traits de ressemblance qui existent entre les diverses formules religieuses, et qui indiquent qu'elles procèdent de la même source dont toutes, à l'exception d'une seulement, se sont plus ou moins écartées dans le cours des âges. " En parcourant l'Europe, l'Asie, et ce que nous

connaissons de l'Afrique ; en partant de la Gaule, ou même de l'Espagne, et en passant par la Germanie, la Scandinavie, la Tartarie, l'Inde, la Perse, l'Arabie, l'Ethiopie et l'Egypte, nous trouvons partout des usages pareils, des cosmogonies semblables, des corporations, des rites, des sacrifices, des cérémonies, des coutumes et des opinions, ayant entre elles des conformités incontestables ; et ces usages, ces cosmogonies, ces corporations, ces rites, ces sacrifices, ces cérémonies, ces opinions, nous les retrouvons en Amérique, dans le Mexique et dans le Pérou."

" C'est vainement, observe-t-il, que l'on voudrait assigner pour cause à ces conformités des dispositions générales, inhérentes à l'esprit humain. Il éclate dans plusieurs détails des ressemblances si exactes sur des points si minutieux, qu'il est impossible d'en trouver la raison dans la nature ou dans le hasard ; et ce que nous apprenons journellement des antiquités de l'Inde, la manière dont les savants anglais reconnaissent dans les traditions de cette contrée les dates principales de l'histoire juive et les fables de la religion grecque, romaine et scandinave, l'espèce de concordance qui en résulte pour les croyances de ces peuples, toutes ces choses ont redonné dans ces derniers temps, une vraisemblance presque irrésistible à l'hypothèse d'un peuple primitif, source commune, tige universelle de l'espèce humaine."

Nous n'en finirions pas s'il nous fallait réunir les preuves de divers genres qui établissent que toutes les religions de l'univers ne sont au fonds que des sectes plus ou moins éloignées de la religion chrétienne, qui fut la première en date et sera la dernière en durée. C'est d'elle que le genre humain tout entier a reçu ses opinions fondamentales. S'il les a corrompues ou modifiées par la suite, néanmoins il n'a pas cessé de conserver, au milieu des plus étranges aberrations, des notions sublimes sur Dieu, l'homme et le monde, débris glorieux d'une tradition sainte qu'il a bien pu dans son aveuglement, morceler, altérer et amoindrir, mais qu'il n'a jamais été capable de détruire, ni de mettre entièrement en oubli.

Ainsi, Dieu et sa providence, la création du monde, la déchéance de l'homme et sa rédemption future, les quatre dogmes sur lesquels repose tout l'édifice de notre croyance, n'ont pas été séquestrés durant quatre mille ans dans le coin le plus obscur de l'Orient, comme voudrait le faire croire l'incrédule, mais ils ont été au contraire l'apanage commun des nations qui, malheureusement pour elles, les ont défigurés par des mythes, des symboles et des fables absurdes, fruits de l'ignorance et de la perversité. Or, pour quiconque a pénétré les mystères d'iniquité du paganisme, il y a

dans ce fait de la perpétuité et de l'universalité de la Révélation primitive, quelque chose de providentiel, de surnaturel et de profondément divin. Car jamais l'erreur n'eut plus de moyens et d'envie d'anéantir jusqu'aux derniers fragments de la vérité que dans cette nuit effrayante de quarante siècles, qui fut exclusivement son ouvrage et son règne.

Les ténèbres se sont enfin dissipées ; la lumière s'est faite dans les âmes. Le Christianisme, malgré les mépris et les haines qui l'accueillirent au début, s'étendit rapidement dans tous les pays civilisés et barbares : tant il était conforme à la raison et naturel à la conscience, une fois dégagées du joug des superstitutions païennes ; tant il était propre à combler le vide qui se faisait sentir de toutes parts dans les institutions, les lois et les mœurs par suite de l'amoindrissement et de la corruption des vérités nécessaires aux hommes.

Et maintenant, le Christianisme est partout, en dépit des résistances, des proscriptions et des révoltes contre lesquelles il a sans cesse à se défendre. Il a vu s'élever et disparaître mille cultes qui semblaient devoir durer aussi longtemps que les passions humaines qui leur avaient donné naissance. Il subsiste même après Luther, même après Voltaire, même après cette tempête formidable que la Révolution, avec son cortège de démolisseurs et de sophistes, a soulevée en tous lieux contre le trône et l'autel. Par un miracle permanent, il se conserve toujours le même, enseignant Dieu à toute créature et le salut par le Christ.

II

De tout temps, la religion a été considérée comme la base nécessaire de la société civile. Les gouvernements lui doivent leur puissance morale et leur stabilité ; les peuples, leur civilisation, leurs lumières et le plus pur de leur gloire ; les citoyens, leurs principes et leur probité.

Dans l'antiquité, on pouvait sans doute contester une partie de ces résultats à l'action dissolvante du paganisme ; mais ce serait une injustice désavouée par l'histoire des dix-huit siècles écoulés depuis Jésus-Christ, de prétendre que le Christianisme n'a pas apporté effectivement de tels bienfaits à l'univers.

" Qui ébranle la religion ébranle le fondement même de toute société," dit Platon ; et Xénophon observe que " les cités et les nations les plus pieuses furent toujours les plus sages et celles qui

eurent une plus longue durée." Plutarque va plus loin : " Il est plus difficile, s'écrie-t-il, de bâtir une ville dans les airs que de constituer une société sans la croyance aux dieux." Montesquieu remarque en parlant de la république romaine, que " dans toutes les révolutions de Rome, la religion fut toujours le plus grand frein " ; et que " ce peuple qui se mettait si facilement en colère avait besoin d'être arrêté par une puissance invisible." Rousseau atteste que " jamais Etat ne fut fondé sans que la religion ne lui servît de base " ; et de son côté, Voltaire affirme hautement que " partout où il y a une société la religion est absolument nécessaire." La raison en est simple : c'est que les hommes, nés sociables, naissent également religieux ; ils sont faits pour croire aussi bien que pour vivre ensemble. Voilà pourquoi la politique s'est universellement alliée à la religion plus encore par intérêt et par besoin que par sympathie.

Otez la religion de l'univers, et l'univers retombe dans le chaos : tout est confondu, tout change de face parmi nous. L'entendement, privé de règle, ne sait plus se guider dans ses recherches, ni se fixer dans ses opinions. La raison, abandonnée à elle-même, flotte incertaine, sans gouvernail ni boussole, sur la mer orageuse des systèmes, se laissant mollement entraîner à tout vent de doctrine. Plus rien qui explique les contradictions perpétuelles de notre être, qui justifie nos aspirations vers l'infini ; plus rien qui domine les intelligences pour les rallier dans une même foi, dans un même amour. Il devient dès lors impossible de s'entendre avec soi-même ou avec les autres, d'arriver à une solution décisive, satisfaisante et certaine des problèmes qui intéressent souverainement nos destinées. Avides de bonheur et indignés de souffrir, comme Proudhon on ne voit plus dans la nature que l'acte d'un Dieu en délire, et dans le monde, qu'une œuvre de misère, de désordre et d'anarchie. Comment alors vivre autrement que d'une existence toute matérielle, avec l'égoïsme pour principe unique, et pour unique but le plaisir ?

Otez la religion de l'univers : et la plupart n'aperçoivent plus que le néant au-delà des horizons de cette vie, et pressés par la mort, ils se hâtent de jouir, sans souci de l'heure où s'achèvera fatalement la dissolution de leur être. Et on ne distingue plus entre le bien et le mal ; chacun ne consulte pour agir que l'intérêt ou la passion du moment. L'opinion ou la conscience publique, cette force préventive qu'on serait tenté de croire non moins puissante que la loi pour la répression des délits, se fausse, se pervertit avec les mœurs générales, et n'impose plus de frein à la licence.

Otez la religion de l'univers : et le crime, débordant de toutes

parts, il vous faudra multiplier les prisons et les échafauds sans espoir d'arrêter ses ravages ; et vous aurez le barbare régime de la Terreur ; et personne ne sera sûr du lendemain !

Otez la religion de l'univers : et les lois les plus saintes sont foulées aux pieds ; et il n'est plus d'autorité, plus d'obéissance, plus de justice. Le droit de la force se substitue audacieusement à la force du droit. La confiance mutuelle, élément obligé des relations civiles, est détruite du même coup. Partout des gens suspects, des ennemis partout. L'éternelle haine du pauvre contre le riche se réveille plus aveugle, plus implacable, plus menaçante que jamais. Ici, l'insurrection, là, l'esclavage, mais nulle part l'ordre, la paix, ni la liberté !

Otez la religion de l'univers : et l'homme, qui doit être sacré pour l'homme à cause de sa sublime origine, n'est qu'une machine qu'on exploite, ou un obstacle qu'on brise et qu'on rejette loin de soi pour atteindre le but. La femme n'est plus qu'un être sacrifié, l'enfant, un esclave ou une victime soumise aux fantaisies du plus fort. Et tous les rapports sociaux, les liens naturels mêmes sont rompus. Et le mariage n'est plus qu'une union éphémère où les sexes s'accouplent par caprice et se séparent de dégoût. La famille se dissout. L'Etat se désorganise pour disparaître enfin sous le choc de révolutions incessantes. Plus de morale, puisqu'il n'y a plus de Dieu qui fasse espérer ou trembler !

Otez la religion de l'univers : et l'univers désormais n'est qu'un cloaque impur où le mal triomphant dans son audace impunie est seul adoré. Et les peuples, descendus au dernier degré d'abjection et de barbarie, se dévorent les uns les autres jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que quelques montres pour régner sur des ruines !

Or, qui voudrait habiter des lieux que rempliraient la servitude, la désolation et le deuil ?.....

Taxera-t-on d'exagération ces paroles, quand l'orateur romain, en plein paganisme, prononçait les suivantes qui donnent encore plus de force aux nôtres ?

" Otez la piété, la religion, dit ce grand homme, quelle perturbation de la vie, quelle confusion, quel chaos ! En vérité, ajoute-il, je ne sais si, la piété envers la Divinité enlevée, il peut subsister parmi les hommes quelque bonne foi, si toute société n'est pas détruite, et s'il reste aucun principe à la justice, la plus excellente de toutes les vertus."

F. X. Demers.

(*à continuer*)

LE CANADA DEVANT L'EUROPE

LU A L'UNION CATHOLIQUE LE 7 NOVEMBRE 1875.

Jamais le génie colonisateur de la France n'a jeté de si vivaces racines que dans cette partie de l'Amérique du Nord qui forme aujourd'hui la Puissance du Canada. Déjà les Espagnols avaient, depuis plusieurs années, conquis et ensanglanté presque toute l'Amérique du Sud et une partie de l'Amérique du Nord, lorsque pour la première fois le drapeau français fut déployé sur le Saint-Laurent. L'amour des richesses et la soif d'aventures qui avaient jeté Anglais et Espagnols sur le Nouveau-Monde, ne furent en aucune sorte les mobiles des premiers fondateurs de votre pays.

Le seul désir de répandre la foi et de propager au loin les doctrines du Christ, poussa François 1er et les personnes de son entourage à venir établir dans ce pays, alors inconnu, des colonies et des missions qui sont devenues célèbres. Appuyés sur la religion de leurs pères, guidés par un clergé héroïque dont le sang coula plusieurs fois pour la défense de la religion, les Canadiens développèrent avec une merveilleuse rapidité tous les éléments de progrès que leur offrait une nature vierge et fertile. Abandonnés par leur mère-patrie, ils gardèrent toujours comme un dépôt sacré ces vieilles traditions religieuses qui firent si grands leurs premiers fondateurs. Ils luttèrent longtemps pour rester français, mais lorsque le sort des armes les eût placés sous la domination anglaise, ils firent tous leurs efforts pour dégager leur nationalité de celle de leurs maîtres. Malgré toutes les lois vexatoires édictées par les gouverneurs anglais contre leurs institutions, leur langue et leurs croyances, ils n'en conservèrent pas moins leur autonomie ; aujourd'hui même que leur nombre s'est considérablement augmenté, soit par l'accroissement naturel de la population, soit par l'émigra-

tion, ils se serrent les uns contre les autres comme en faisceau pour empêcher l'élément saxon de tout englober. Je dirai en passant que le Canadien doit à ses principes religieux et à sa haute moralité d'être le fondateur de la race la plus prolifique du monde.

Il m'a paru intéressant et plein d'actualité de déterminer, dans cette courte étude, quelques-unes des causes qui ont retenu si longtemps le Canada dans l'obscurité.

L'Europe en général apprécie encore le Canada d'après les paroles que répétait Malte-Brun en 1817: "La civilisation naissante semble encore une plante étrangère dans le Canada." Il n'est pas dans nos universités européennes un seul élève qui ne connaisse l'histoire de Tyr, de Carthage et autres colonies de peuples qui ne sont plus; tous vous raconteront quelles furent les destinées de ces vieilles ruines du passé. Demandez à nos jeunes bacheliers ce que firent César, Annibal et tant d'autres capitaines moins célèbres, et tous vous rediront avec enthousiasme les hauts faits de ces fameux généraux. Demandez-leur ce que furent Frontenac, Montcalm et d'Iberville, et ils ne sauront que vous répondre.

Comment donc se fait-il que l'histoire ancienne, l'histoire du moyen-âge et l'histoire moderne soient en Europe l'objet d'études si profondes, et que l'histoire des peuples nouveaux-nés en Amérique, soit si ignorée sur le vieux continent? Plusieurs raisons vont nous expliquer cet étrange mystère. Les destinées du Canada ont été trop longtemps rivées à celles de l'Angleterre pour que son histoire ait pu se dégager de celle de la métropole. Ce n'est que de la guerre de l'indépendance que date l'histoire des Etats-Unis comme peuple. L'attention des savants et des politiques d'Europe a toujours été trop absorbée par le rôle considérable joué par l'Angleterre, pour que l'histoire de ses colonies n'ait pas passé inaperçue. Mais si l'Angleterre attire à elle tous les regards au détriment de ses colonies, elle ne peut en aucune sorte rabaisser pour l'avenir le prestige qui ressortira pour elles de leur marche vers la civilisation.

Nous trouverons encore dans la division des études en Europe, une nouvelle raison des fausses appréciations faites sur votre pays. Les programmes d'études de nos universités ne donnent que comme accessoires l'histoire des peuples nouveaux; leur existence ne nous intéresse que lorsque leur histoire se trouve par hasard mêlée à la nôtre. Il est probable que si les noms de Louis XVI et de Lafayette n'avaient pas été mêlés d'une manière si intime à la guerre de l'indépendance des Etats-Unis, cette guerre qui a eu de si graves conséquences, ne nous rappellerait rien de précis et ne nous apparaîtrait que comme un de ces grands événements dont le contre-coup ne peut se faire sentir que dans certai-

nes limites. Le Français, fier de ses exploits et de son histoire, "Gesta Dei per Francos," n'attache guère d'importance qu'aux événements où il a été partie active. Je mets en principe qu'il n'est pas en France parmi la jeunesse des écoles, un seul élève sur cent qui ait des connaissances arrêtées sur l'affranchissement des colonies espagnoles de l'Amérique du Sud, et Bolivar n'est guère connu dans nos pays que par le chapeau auquel il a donné son nom. Tous les grands événements qui depuis un siècle ont changé la face des deux Amériques, n'ont eu en Europe qu'un mince retentissement. Le théâtre de ces événements était trop éloigné de nous et les intérêts trop différents pour que l'opinion publique en ait été vivement impressionnée. Sous le nom générique d'Amérique du Nord l'européen confond volontiers l'Union Américaine et le Canada, et à ses yeux les peuples qui habitent ces contrées sont de mœurs et de goûts similaires. L'erreur est grande, je l'avoue; entre les Etats-Unis et le Canada il y a un abîme. Le caractère essentiellement religieux de la civilisation canadienne, l'ostracisme dont ce peuple chrétien a frappé les prétendus progrès sociaux de la révolution française, ont aussi beaucoup contribué à détourner de lui l'attention des Européens. Notre littérature, en effet, et même nos institutions religieuses portent presque toutes le cachet de ce funeste libéralisme, qui depuis cent ans fait crouler sur leur base les meilleures sociétés. Aux yeux de l'Européen, le Canadien est une nation rétrograde, parce qu'il respecte sa religion et ses prêtres. Il n'est donc pas étonnant que presque tous nos écrivains passent sous silence les merveilleux progrès de votre pays.

Un autre obstacle à ce que le Canada ait jusqu'ici été jugé sainement, réside dans la cessation presque complète de relations entre la France et son ancienne colonie pendant plus de cent ans.

Vous n'ignorez pas la fin désastreuse du règne de Louis XVI, ni les commotions profondes imprimées à l'Europe par la révolution française. Notre marine qui avait cependant joué sous Louis XVI un assez beau rôle dans l'Inde et en Amérique était tombée, quelques années plus tard, dans le plus complet désarroi. Les sanglantes péripéties de ce grand drame qui coûta la vie à un fils de St. Louis, remuaient trop en ce moment les entrailles du peuple Français pour que tout autre évènement ne passât pas inaperçu à cette époque. Lorsque Napoléon fut devenu le maître des destinées de la France, nos vaisseaux avaient complètement oublié le chemin du Canada. Les interminables guerres de l'Empire, le blocus continental et surtout la puissance maritime de l'Angleterre, alors sans rivale, mettaient la France et ses gouvernants dans l'impossibilité de s'occuper de relations commerciales. Ce fut à peine si l'Europe

apprit par les journaux anglais que 300 canadiens, nouveaux spartiates, avaient sauvé leur pays en 1812. Comment penser à Chateauguay quand quatre cent mille français parsemaient de leurs cadavres les steppes de la Russie? Sous Louis XVIII, Charles X et même Louis-Philippe, le Canada demeura presque inconnu à l'Europe, et fut confondu sous le rapport de sa constitution, de ses mœurs et de ses conditions d'existence avec toutes les colonies anglaises de l'Amérique du nord. Ce n'est que sous le second Empire que le gouvernement français envoya à Québec un navire de guerre, *La Capricieuse*, je crois, capitaine de Belvèse, pour essayer de rétablir les relations de la France avec son ancienne colonie.

La France apprit avec orgueil, messieurs, le flatteur accueil fait par vos compatriotes à notre pavillon, et votre vieille mère-patrie tressaillit de joie en retrouvant sur des rives si éloignées des enfants qu'elle ne connaissait plus. Dès ce jour quelques relations qui tendent aujourd'hui à devenir plus fréquentes, s'établirent entre les deux pays. La jeune littérature canadienne fit son apparition en France, et Ferland, Garneau, Crémazie et Fréchette, prosateurs et poètes, appelèrent l'attention de nos célèbrités littéraires sur votre jeune pays.

Beaucoup de canadiens franchirent les mers et vinrent achever dans nos universités une éducation peut-être insuffisante. L'élan était donné, la France venait de reconnaître ses enfants, mais elle a pendant de si longues années été séparée d'eux qu'elle ne connaît pas encore leur caractère, ni les transformations que la domination absorbante de l'Angleterre leur a fait subir.

Ce que la France ne connaît pas, messieurs, et ce qu'elle aurait pourtant intérêt à connaître, c'est le merveilleux développement de votre population, qui n'est dû qu'à la haute moralité dont vous avez entouré le sacrement de mariage, moralité qui a fait de la femme canadienne le modèle de l'épouse et de la mère. Ce qu'elle ne connait pas, ce qu'elle ignore même d'une manière presque absolue, c'est l'héroïsme avec lequel vous avez défendu la foi de vos pères, c'est votre marche ascendante vers le progrès intellectuel et moral, c'est la richesse de votre sol et de vos mines, enfin les éléments de prospérité que la main du Créateur a jetés à pleines mains sur votre beau pays. Un jour, elle appréciera mieux que par le passé cette civilisation essentiellement chrétienne qui semble braver la révolution déchaînée aujourd'hui sur tout ce que le monde contient de respectable et de sacré. Votre histoire deviendra populaire dans nos écoles; vos légendes dorées empreintes de sentiments religieux, les épisodes de vos guerres avec l'étranger et le nom de

vos célébrités indigènes recevront en France droit de cité. Nos enfants apprendront avec un légitime orgueil, que c'est à des canadiens-français que sont dues ces belles découvertes qui ouvrirent jadis au commerce français, la navigation du St. Laurent et du Mississipi. Vos coureurs des bois et vos missionnaires, apôtres de la civilisation dans les solitudes de l'Amérique, seront placés à côté de nos illustrations nationales et ce sera avec fierté que le Normand et le Breton rappelleront à leurs enfants qu'un de leurs aïeux alla jadis planter le drapeau fleur-de-lysé au confins du monde connu.

Lorsque, vous l'avouerais-je, messieurs, j'abordai pour la première fois sur vos bords, mon étonnement fut grand, en retrouvant ici comme une province détachée de ma chère patrie. Mes impressions furent exactement les mêmes que celles d'un voyageur français qui écrivait déjà en 1833 sur votre pays, ces paroles pleines de vérité :

" On se croit ici sur un terrain d'ancienne formation. On y respire en quelque sorte un air tout Européen. Les maisons et les champs, les unes par leur construction et leurs dispositions, les autres par leur aspect et leur culture me rappelaient quelques parties de notre belle France. Je retrouvais nos belles fermes de Normandie..... Et ce qui ajoutait à mon illusion, c'était ce langage de ma patrie que j'entendais dans la bouche des habitants. Mon esprit se reportant vers le passé, se plaisait à se rappeler les hauts faits et les travaux inouïs de ces intrépides canadiens, qui, tandis que ce vaste continent était encore presque inconnu, le parcouraient cependant dans toutes les directions, et sur une étendue de plus de 1800 lieues, apprenaient à des milliers de peuplades sauvages à connaître et à respecter avant tout le nom français. En effet, quoique par une malheureuse insouciance on paraisse l'avoir oublié, toutes ces immenses contrées qui s'étendaient depuis le Labrador et la baie d'Hudson jusqu'au golfe du Mexique, furent jadis reconnues, visitées, parcourues dans tous les sens, par ces infatigables canadiens, que la tradition nous peint audacieux, conquérants sans généraux et sans armées, navigateurs intrépides sans marine, commerçants sans richesses, et savants géographes sans compas."

Ce n'est pas sans surprise que le voyageur européen qui visite vos bords apprend qu'il existe en ce pays deux villes admirablement bâties, dans les positions les plus pittoresques, et comme réunies, malgré une distance de 60 lieues, par un fleuve superbe dont les eaux baignent des villages et des fermes riantes, toutes deux centre d'un immense commerce, décorées déjà de la plupart de ces beaux édifices qui ornent nos grandes cités, et conservant

au milieu du concours d'étrangers, les usages, la langue et l'urbanité française. On parle si peu du Canada en France ! Et tout ce qu'on écrit et traduit sur le nord de l'Amérique est toujours si partial, si erronné.

Après l'orage terrible que la colère divine a déchaîné sur la France, un vent d'apaisement semble aujourd'hui souffler sur mon pays qui fut le vôtre. Le peuple humilié semble avoir compris les terribles enseignements à lui donnés par la Providence, et la France entière naguère si impie se relève de son abaissement en revenant à ses vieilles traditions. Les malheurs de votre ancienne mère-patrie ont, je le sais, trouvé de l'écho dans vos cœurs ; chaque blessure faite au sein de la France remuait douloureusement votre patriotisme, et nous, ingrats, qui vous avions oubliés durant nos jours de prospérité, nous avons reçu avec effusion les généreuses offrandes que la charité canadienne nous envoyait pour soulager de terribles misères. Espérons qu'un jour qui n'est pas très-éloigné votre beau pays sera l'objet de meilleures appréciations.

Peut-être aussi le Canada français n'est-il si mal connu qu'à cause du peu de notoriété qu'a sa presse française en Europe. L'histoire du Canada depuis 1763, se résume dans la lutte héroïque qu'ont soutenue les canadiens-français pour défendre pied à pied leur religion, leurs traditions et leurs mœurs. Cette lutte des deux races française et anglaise a trop vivement préoccupé toutes les forces vives du Canada pour que sa presse française eût le loisir de collaborer d'une manière appréciable à l'édifice du progrès social. Toutes ces luttes intérieures ont développé dans le cœur des canadiens-français un amour inaltérable pour leur nationalité, pour leur religion et pour son héroïque clergé qui fut toujours le premier promoteur des réformes utiles et des revendications nationales. La presse canadienne-française presque toute sous la direction de jeunes gens d'un grand talent, a malheureusement rétréci le champ de ses études ; si elle a toujours été la première sur la brèche pour signaler aux canadiens les atteintes portées à leurs droits, elle ne s'est jamais malheureusement préoccupée de ces problèmes sociaux qui sont appelés un jour peut-être à résoudre la question posée entre le travail et le capital. Presque tous les économistes anglais et français, brillants utopistes, ont essayé de dégager l'humanité de Dieu et n'ont cherché à poser les bases de leurs doctrines que sur la raison humaine. Fille de la religion, la littérature canadienne est appelée un jour à élucider ces questions en subordonnant la raison humaine à la révélation divine. L'absence presque complète de chronique littéraire, et peut-être aussi le nombre considérable d'annonces qui changent vos publi-

cations périodiques en prospectus de commerce, sont une des causes du peu de popularité de votre presse financière. Le jour où désertant quelquefois l'arène politique vos jeunes journalistes viendront apporter une pierre à l'édifice de la civilisation, alors peut-être leurs œuvres, devenant cosmopolites, rayonneront au loin.

Donnez place dans les colonnes de vos journaux à des articles humoristiques sur les travers de la société et sur ses ridicules : polissez les mœurs en vulgarisant la musique profane et religieuse, la peinture et les beaux arts ; encouragez vos jeunes artistes sans cependant leur inspirer trop d'orgueil, évitez de les mettre en parallèle avec Berlioz, surtout à leurs débuts ; flétrissez du fouet de la satire la fourberie, le parjure et l'impiété, et apprenez au peuple ses devoirs de chrétien et de citoyen.

Mettez au concours dans vos jeunes academies toutes ces grandes questions pleines d'actualité à la résolution desquelles est attaché l'avenir des sociétés. Excitez par des récompenses honorifiques l'émulation de cette vaillante phalange d'écrivains dont la sève reste stérile parcequ'elle n'est stimulée par personne. Combattez par tous les moyens possibles cette indifférence de la foule pour toute œuvre qui ne remue pas ses passions. Attachez-vous à étudier mieux que par le passé votre beau Canada ; encouragez vos jeunes naturalistes, vos géologues, et peut-être trouverez-vous un continuateur de Logan et d'Audubon, un rival de l'immortel Agassiz. Quand la presse canadienne-française aura rempli une partie de ce programme, elle reprendra la place qui lui est due à la tête des meilleurs institutions de votre pays.

Nombre de voyageurs français ont depuis le commencement de ce siècle visité le Canada, mais, chose extraordinaire, presque tous en ont rapporté des impressions défavorables à votre pays. Leur séjour parmi vous a toujours été trop court, les préventions préconçues trop enracinées pour que leur jugement ait été impartial. Les grands hommes d'Europe qui ont foulé votre sol, comme Ampère et Chateaubriand, n'ont presque remarqué chez vous que les aspects grandioses que présente la nature dans votre beau pays. Les voyageurs européens préfèrent généralement l'orient à l'occident. L'imagination aime à étudier sur place les générations qui ne sont plus. Notre jeunesse est passionnée pour les antiquités grecques, romaines et asiatiques. Tous les jours nous voyons partir pour l'Egypte, pour la Grèce et pour l'Asie de jeunes savants qui vont demander aux ruines des antiques cités, l'histoire des civilisations éteintes. Ninive, Babylone, Palmyre, Persepolis et Ecbotane sont sorties de leur tombe et nous ont révélé les splendeurs qui les illustrèrent jadis.

Les races greco-latines, races d'imagination et de sentiment apprécient peu en général cette civilisation matérielle qui a fait de l'Américain du Nord l'homme le plus positif du monde. Le positivisme, c'est l'apothéose de la matière, la négation de la Providence. Nous aimons avant tout à étudier l'enfance des peuples et à suivre leur histoire dans toutes ses évolutions jusqu'à ce qu'ils sont parvenus à leur parfaite maturité.

L'histoire des Etats-Unis ne deviendra jamais bien populaire en France parce que ce peuple n'a eu ni enfance, ni jeunesse, et que sa maturité a précédé son adolescence. Nous ne pouvons, en effet, reconnaître dans son histoire aucune de ces transitions de la faiblesse à la virilité, nulle de ces époques dont le récit, embelli par la tradition, reçoit plus tard la consécration de la poésie.

Il n'en est pas de même du Canada. Son histoire où l'héroïsme côtoie partout la foi religieuse, marque d'un trait particulier les commencements de son peuple. Peut-être n'a-t-il pas progressé comme les Etats-Unis, peut-être ses usines sont-elles moins nombreuses, mais l'homogénéité de sa race, de ses croyances et de ses mœurs a sauvegardé chez lui ces principes de haute morale que le catholicisme y a semés de tous côtés. Moins de manufactures, mais plus d'églises, moins d'industriels, mais plus de chrétiens.

Une voix plus autorisée que la mienne vous redira peut-être un jour les destinées que l'avenir réserve au Canada ; mais ce que je puis vous prédire dès aujourd'hui, c'est que votre pays que le Seigneur a placé comme la sentinelle du catholicisme dans l'Amérique du Nord, ne démentira jamais son origine ; il se montrera digne de l'esprit qui anima jadis ses premiers fondateurs en faisant respecter au loin la religion du crucifié et la gloire de la France.

FERDINAND LABADIE.

UNE DOUBLE ÉVASION

I

Locofocoville, 19 Février 1851.

Mon cher neveu,

Pendant le séjour qu'elle fit ici l'été dernier, votre mère m'apprit que vous étiez imprimeur, et que vous écriviez quelquefois dans les journaux. Elle me montra même quelques-uns de vos essais littéraires, et je dois avouer que je les trouvai meilleurs que je m'y attendais.

Je désire que vous veniez fonder un journal whig à Locofocoville. D'après mes informations, il vous faudrait de douze à quinze cents dollars pour les frais d'un tel établissement. Je n'ai pas l'intention de vous donner un dollar ; mais je souscrirai pour mille abonnements que je payerai d'avance, aux conditions suivantes :

1° Vous adresserez les milles exemplaires représentant ces abonnements aux personnes que je vous désignerai. Ces personnes seront des démocrates qui, selon toute probabilité, ne vous accorderaient pas spontanément leur patronage. N'importe le nombre des exemplaires qui pourraient être refusés ou renvoyés, ma liste sera toujours complète. Si, par occasion, quelque individu indiqué sur ma liste souscrit pour son compte et s'abonne directement, je devrai en être informée sans retard, afin de substituer un autre nom à celui de l'abonné volontaire ;

2° Vous vous abstiendrez de toute attaque personnelle, et vous ne devrez point répondre à celles dont vous pourriez être l'objet. Je veux que vous confondiez vos adversaires par l'urbanité de votre polémique ;

3° Vous ne devrez jamais faire mention de gérants d'hôtels ayant

des façons de gentleman, de brillants directeurs de chemins de fer, de capitaines de bateaux à vapeur accomplis, et ainsi de suite. La littérature est malheureusement plus servile et plus vénale de nos jours qu'au temps des anciennes dédicaces;

4° Après une élection, vous ne devrez pas imprimer plus d'une fois en deux ans des phrases comme celles-ci : " Maintenant que la fumée de la dernière bataille politique commence à se dissiper, et que chaque parti peut compter ses morts et ses blessés, etc.," ou autres lieux communs de cette espèce ;

5° Dans chaque numéro du journal, vous condenserez les nouvelles politiques en un seul article écrit, et non composé à coups de ciseaux. De plus, vous indiquerez loyalement la source de tout article ou simple information empruntée par vous aux autres journaux ;

6° Votre journal sera d'une belle dimension. Il paraîtra une fois par semaine et s'appellera *le Libéral de Locofocoville*. Prix de l'abonnement annuel : deux dollars.

Si vous agréez ma proposition et mes conditions, faites-le-moi savoir sans délai.

Votre tante,

EUNICE HENDERSON.

A monsieur Thomas Wynans, à Harrisburg.

II

La lettre ci-dessus produisit en peu de temps le premier numéro du *Libéral de Locofocoville*. A dater de ce jour, il n'y eut que deux samedis signalés par la non-apparition du journal. Les événements qui provoquèrent cette exception font l'objet du récit qu'on va lire plus bas.

Indépendamment du généreux patronage de ma tante, mon journal réussit au-delà de mes espérances. Le village possédait déjà une feuille démocrate. Cet organe du sentiment public complimenta mon premier numéro au point de vue de la typographie, tout en déplorant sa ligne politique. Il souhaita le succès au nouveau venu, sans se hasarder à le lui prédire. Dès lors mon voisin se déchaîna contre moi avec toute la violence qui distinguait la presse de cette époque. Ayant appris que ma feuille était largement patronnée par Mrs. Henderson, il ne se lassa pas de m'appeler " le neveu de ma tante." Je lui répliquai vertement par le paragraphe suivant :

" Le *Herald* (c'était le nom de mon rival en journalisme) ayant

appris tout ce que notre publication doit à la libéralité de Mrs. Henderson, ainsi que les liens qui nous unissent à la respectable dame, en a pris prétexte pour nous qualifier de " digne neveu de notre tante." C'est à la fois un compliment et une allusion spirituelle. Aussi nous plaisons-nous à le remercier de sa politesse et à le féliciter de son esprit, ces qualités étant assez rares pour mériter des éloges toutes les fois qu'on a le bonheur de les rencontrer."

Après cette légère escarmouche, je demeurai indifférent aux attaques dirigées contre moi, et mis tous mes soins à suivre la ligne que me prescrivaient les instructions de ma tante. Le *Herald* et autres feuilles démocratiques se lassèrent bientôt de poursuivre un journal que rien ne pouvait entraîner hors des voies d'une sage modération. L'éditeur du *Herald* était au fond un excellent homme, et nous devînmes bientôt bons amis.

Plusieurs des personnes auxquelles ma tante faisait adresser le journal, s'étant abonnées de leur propre gré, furent immmédiatement remplacées par de nouveaux destinataires. La liste de Mrs. Henderson fut toujours complète tant qu'elle vécut. Elle prit même des mesures, comme on le verra ci-après, pour que cet état de choses continuât après sa mort. Cette distribution permanente de mille exemplaires en dehors de mon tirage personnel, me fit un grand bien sous le rapport de la publicité, car le produit de mes annonces s'accrut en même temps que celui de la vente. Quant à mon abstention systématique de toute discussion irritante, elle a pu paraître insipide à une certaine classe de lecteurs et l'induire à rejeter mon journal ; mais en revanche elle m'en a concilié une autre plus respectable et bien autrement importante pour un journaliste rural, celle qui forme la meilleure partie de sa clientèle. En somme, j'ai tout lieu d'être satisfait de ma ligne de conduite, et je m'empresse de reconnaître que je n'aurais probablement pas aussi bien réussi en suivant mes seules inspirations. Il est certain que les conseils de ma tante ne contribuèrent pas moins à mon succès que sa libéralité.

III

Ma tante était une grande femme de quarante-cinq ans environ, aux larges épaules, à l'œil ouvert et plein de feu. Comme caractère, c'était la droiture en personne : elle ne haïssait rien tant que le mensonge et les faux-fuyants. Compatissante envers les pauvres, elle accueillait surtout ceux qui étaient décriés et pour lesquels toutes les autres mains se fermaient. Sa fortune considérable et

l'influence qui en résultait lui permettaient de s'affranchir de certaines tyrannies sociales, ce qui lui donnait un renom d'excentricité. Partout où elle portait ses pas démesurément longs et rapides, elle apportait en même temps une atmosphère de bon sens et de bons sentiments. C'était bien la personne la plus sympathique que j'aie jamais connue. On ne pouvait se trouver un instant dans sa compagnie sans subir l'influence de cette nature forte et saine, bien qu'un peu bizarre. Veuve et sans enfants, elle était la plus riche personne du voisinage.

Ma tante habitait une maison singulière et fort décousue, ou plutôt un assemblage de maisons bâties par elle pour remplacer une ancienne résidence qui avait été brûlée; aussi les avait-elle solidement construites en bonnes pierres et recouvertes en feuille de métal, pour qu'elles fussent le plus possible à l'épreuve du feu. Les bâtiments principaux, au nombre de quatre, étaient élevés de deux étages, et groupés aux quatre angles d'une grosse tour carrée à trois étages, qui en occupait le centre. L'entrée principale était dans la tour, presque entièrement occupée par un grand escalier circulaire. Toutes les chambres se faisaient remarquer par l'ampleur et la majesté de leurs proportions. Celles du second étage étaient voûtées. Cette habitation s'élevait et s'élève encore à un mille environ du village, au milieu d'une vaste propriété.

"Mon cher Tom, me dit ma tante, je me suffis à moi-même autant que qui que ce soit; mais il y a des moments où la solitude me pèse un peu. Venez demeurer avec moi; ce sera de votre part un acte de charité. Vous aurez à votre disposition une belle bibliothèque et le choix d'une demi-douzaine de chambres."

Je choisis en conséquence l'appartement situé au troisième étage de la tour; d'abord à cause de la belle vue qu'il commandait, ensuite parce que j'espérais être moins dérangé là que partout ailleurs. Mais je fus bien vite désabusé sous ce dernier rapport. La tour communiquait, soit directement, soit par le moyen de passages, avec toutes les pièces de l'habitation, car c'était, en architecture, un des grands principes de ma tante qu'il ne faut jamais être obligé de passer par une pièce pour aller dans une autre. Cette disposition, aidée par le grand escalier de la tour, faisait de ma chambre le lieu de rendez-vous de tous les bruits de la maison. C'était une véritable "galerie des murmures." Néanmoins, je persistai dans mon choix, ne voulant ni renoncer à ma vue, ni avouer que j'avais mal choisi; encore moins que, lorsque j'étais dans ma chambre, j'entendais presque chaque mot murmuré dans la maison.

IV

J'étais, depuis deux ans, établi chez ma tante, lorsqu'un soir du mois de juillet je rentrai dans ma chambre pour écrire mon bulletin politique hebdomadaire qui devait paraître le lendemain, ce lendemain étant un samedi.

Cet article me coûtait ordinairement et me coûte encore beaucoup de travail. J'ai l'habitude de tracer une sorte de tableau synoptique des événements, et d'entremêler cette exposition de réflexions appropriées. Un pareil article exige plus de tact et de jugement que le commun des lecteurs ne saurait l'imaginer. Il s'agit de classer les faits et de les présenter dans l'ordre que commande leur importance. Des faits également importants ou frivoles par eux-mêmes changent de caractère, pour l'éditeur du journal, selon qu'ils s'éloignent plus ou moins du lieu de la publication. Puis, une fois l'article terminé, restent les nouvelles parvenues au dernier moment, qu'il faut grouper en un post-scriptum. Les personnes qui, durant mes rares absences, ont occupé mon fauteuil directorial ont généralement trouvé la composition de cet article fort difficile.

Dans la soirée dont je parle, je travaillai jusqu'après minuit sans interruption. Pendant ce temps, selon la coutume, les bruits ordinaires de la maison arrivèrent jusqu'à moi. J'entendis les discours nocturnes de James et de Maggie Penfield, les domestiques de confiance de ma tante, qui couchaient au-dessus de la salle à manger. Je surpris les confidences échangées entre les deux jeunes servantes, dans le passage qui conduisait à leur dortoir. Toutefois ces échos des commérages domestiques, auxquels j'étais depuis longtemps accoutumé, s'éteignirent graduellement, et tout rentra dans le silence.

Vers une heure après minuit, je crus distinguer quelque part au bas de l'escalier, un frottement dur et sec, qui se prolongea pendant quelques minutes. Je n'y prêtai d'abord aucune attention, croyant à quelque rat enfermé qui cherchait à se frayer une issue. Puis, comme je commençais à m'en inquiéter, ce bruit cessa complètement.

Mon labeur nocturne touchait à sa fin. J'étais en train de relire mon manuscrit et de raturer un paragraphe qui demandait force corrections, lorsqu'un nouveau bruit, celui de plusieurs pas étouffés, frappa mon oreille. Ma première pensée fut de croire aux voleurs.

" Bah ! me dis-je au bout d'un instant, ce doit être ma tante ou

quelqu'une des servantes qui est sortie de son lit et qui marche nu-pieds."

Rassuré par cette conjecture, je repris mon travail et le poursuivis pendant cinq minutes sans me préoccuper autrement des rumeurs insolites qui parvenaient jusqu'à moi.

Tout à coup la voix de ma tante vint troubler ma sécurité.

" Qui est là ? que voulez-vous ? " s'écriait-elle avec force.

Il y eut alors un tumulte précipité, puis un coup de feu suivi d'une lourde chute.

Je saisis mon revolver et me lançai dans l'escalier, que je descendis en trois bonds.

La grande porte de la tour était ouverte, et la lune brillait au dehors. Ma tante, dans son blanc costume de nuit, gisait sans mouvement au bas de l'escalier. Trois hommes, dont l'un en arrière des deux autres, fuyaient dans l'avenue qui mène à la grande route. Je déchargeai sur eux tous les coups de mon revolver. L'individu resté en arrière trébucha à mon second coup ; mais il se releva promptement et rejoignit les autres, qui couraient à toutes jambes.

Je revins à ma tante. Elle ne donnait aucun signe de vie. L'enlever dans mes bras, la porter dans sa chambre et l'étendre sur son lit fut l'affaire d'un instant. Pendant que je la transportais, il me semblait qu'elle faisait des efforts pour respirer. Je me trompais sans doute, car il fut reconnu un peu plus tard qu'une balle l'avait frappée au cœur.

J'allumai une bougie. Ce fut alors seulement que Maggie Penfield, la plus âgée et la plus brave des servantes, fit son apparition.

" Maggie, m'écriai-je, appelez votre mari et les filles. Votre maîtresse est assassinée."

Maggie parut stupéfaite. Je répétai deux fois mon injonction avant qu'elle la comprît. A la fin, elle alluma une lampe, et, prenant le flambeau, elle alla quérir les autres domestiques, éveillés par le premier coup de feu, mais demeurés tremblants dans leurs lits.

Je leur expliquai comme je pus ce qui venait d'arriver ; je leur commandai de courir au village et de ramener le docteur, le magistrat et le shérif. Aucun d'eux ne bougea.

" La peur vous retient, leur dis-je ; eh bien, demeurez ici, j'irai moi-même.

—Oui, monsieur, ils ont peur, dit Maggie. Il y a bien de quoi ; mais je vais y aller, moi, et vous verrez s'ils me suivront."

La robuste Irlandaise partit là-dessus, suivie de près par son mari et par les deux filles.

Je les vis s'éloigner au clair de la lune ; groupe étrange, effaré, fantastique dans son accoutrement : les femmes avec leur costume de nuit et les jambes nues ; James vêtu simplement d'un pantalon retenu par une seule bretelle.

Lorsqu'ils furent partis, je pris la lampe et procédai à l'examen des lieux, dans l'espoir de retrouver les traces des meurtriers. La porte d'entrée avait été ouverte sans aucun doute à l'aide d'une pince introduite dans la serrure, de façon à tourner la clef, qui se trouvait en dedans. En examinant la clef, je remarquai une pression récente. La pince devait avoir beaucoup travaillé ; c'était là probablement la cause du bruit que j'avais entendu en premier lieu.

Il y avait au-dessous de l'escalier une sorte de réduit voûté, dont on avait fait un cabinet garni de plaques de fer, et dont la porte, également doublée de fer à l'extérieur, était peinte en bois. Ce cabinet contenait un vieux coffre-fort, fermé par un cadenas, dans lequel ma tante déposait ses valeurs. Les assassins avaient forcé la serrure du cabinet. Leur intention était sans doute d'ouvrir ou d'enlever le coffre-fort, que deux hommes vigoureux pouvaient emporter à la rigueur. Ma tante, dont le courage ne connaissait aucun danger, les avait surpris au moment où ils allaient accomplir leur dessein. J'imaginai qu'elle avait dû saisir l'un des malfaiteurs et qu'elle avait été frappée sans avoir eu le temps d'appeler au secours.

Après avoir minutieusement visité l'intérieur de la maison, je me suis à explorer le dehors, mais je ne découvris aucune trace. Je me rappelai alors que les pas dont j'avais entendu le bruit étaient assourdis, comme ceux de personnes marchant sans chaussures. J'en conclus que les voleurs portaient des mocassins, alors fort en usage dans le pays. Ils ne pouvaient donc avoir laissé d'empreintes sur le gravier ni sur le gazon tondu de près, qui entouraient la maison.

Toutes ces observations faites, je retournai dans la chambre où le corps de ma tante gisait étendu sur le lit.

Je plaçai la lampe sur la cheminée. Dans cette situation, la lumière éclairait en plein le visage de la morte. L'expression était sérieuse, sans avoir rien de douloureux ou de contracté. Je m'adossai au chambranle et contemplai ces traits rigides que j'avais vus, quelques heures auparavant, empreints d'une si forte vitalité. Combien de temps dura cette contemplation ? Je l'ignore. Il me semblait que mes messagers ne reviendraient jamais. L'impatience de les voir de retour, l'événement qui venait de s'accomplir, ce cadavre que j'avais là sous les yeux, tout cela me jeta dans un

dédale de rêveries incohérentes et plus absurdes les unes que les autres.

Tout à coup je crus voir la morte changer de visage. Elle semblait ricaner comme une personne à qui l'on raconte ou qui lit quelque chose de comique.

Toutefois je me convainquis bientôt que c'était une illusion produite par le jeu des ombres. En effet, une légère brise, qui venait de pénétrer dans la chambre par la porte restée ouverte, faisait osciller la lumière de la lampe.

Je déplaçai la lampe, qui, à partir de ce moment, éclaira la face de profil. Cette face prit alors l'expression que je lui avais vue maintes fois, lorsque ma tante écoutait les sermons de notre excellent, mais verbeux chapelain : une expression d'ennui et de résignation mêlés.

Un bruit de voix m'annonça l'arrivée de plusieurs personnes. C'étaient les domestiques de la maison, un médecin, un magistrat, le shérif, trois ou quatre autres gentlemen et deux dames.

Je leur exposai l'événement avec beaucoup de difficulté. La douleur, un instant tenue en échec par la surprise, reprenait le dessus. Elle me serrait la gorge et m'ôtait presque l'usage de la parole. Bientôt, n'y pouvant plus tenir, je me mis à pleurer comme un enfant. Mon désespoir fut contagieux. La maison retentit des lamentations des femmes, et les hommes furent visiblement émus. A la fin, Maggie Penfield, m'ayant pris par le bras, me conduisit dans ma chambre, où je sanglotai de plus belle. La lassitude me ferma les yeux. Je m'endormis, pour ne me réveiller qu'à dix heures du matin.

Quand je descendis, je trouvai le coroner en train de faire son enquête. Il avait déjà interrogé les domestiques. Je dus, à mon tour, raconter sous serment ce que je savais touchant la mort de ma tante. J'articulai ma déposition aussi clairement et succinctement que possible. Le docteur examina la blessure, et conclut que la défunte avait été frappée au cœur. D'après son témoignage, l'assassin avait dû faire feu étant assis ou couché, ce qui portait à croire que ma tante l'avait terrassé. Je n'en fus point surpris, connaissant sa bravoure et sa vigueur. Le verdict du coroner attesta que Mme Henderson avait été assassinée d'un coup de pistolet tiré par une personne inconnue.

Nous étions alors au samedi, qui était le jour où devait paraître mon journal. L'éditeur du *Herald* déploya dans ces conjonctures une obligeance au-dessus de tout éloge. Il se rendit à mon imprimerie, fit mettre le journal sous presse et prit toutes les mesures

nécessaires pour sa publication, non sans ajouter de sa propre main un article dans lequel il rendait compte du meurtre, et payait un généreux tribut à la mémoire de la défunte.

Les funérailles eurent lieu le lundi suivant; après quoi, je revins à mon bureau et repris mes fonctions de rédacteur en chef. Le surlendemain, les papiers de ma tante furent examinés en présence de tous ses parents et de ceux de son défunt mari. Son homme d'affaires produisit un testament écrit par Mrs. Henderson quelques semaines avant sa mort, par lequel elle léguait à la famille de M. Henderson tout ce qu'elle tenait de sa générosité. Quant à sa fortune personnelle, ma tante la divisait entre ses propres parents; et je dois dire que, pour mon compte, j'étais généreusement pourvu. Elle me laissait sa maison avec les terres qui en dépendaient et me nommait, en outre, son exécuteur tertamentaire et légataire universel. Une clause du testament m'enjoignait de continuer, pendant dix ans après sa mort, la publication du *Libéral* de Locofocoville, et de distribuer gratuitement chaque semaine mille exemplaires en sus des abonnements inscrits. Ma tante s'en rapportait à mon honneur pour l'exécution de ses dernières volontés.

V

Le shérif et ses agents déployèrent une grande activité pendant les cinq jours qui suivirent la mort de ma tante, pour découvrir le meurtrier et ses complices; mais toutes leurs recherches furent vaines. Ce résultat négatif fit dire à quelqu'un—il serait difficile de savoir qui—que la police n'était pas sur la véritable trace. De là une de ces étranges rumeurs qui s'élèvent souvent, sans qu'on en puisse déterminer la cause.

Le lendemain du jour de la lecture du testament, comme je me rendais à mon bureau, je rencontrai deux ou trois personnes qui répondirent très-froidement à mes salutations et passèrent sans s'arrêter. Je n'attachai sur le moment aucune importance à ce fait, mais je n'eus que trop l'occasion de me le rappeler un peu plus tard. En arrivant à l'imprimerie, je remarquai sur tous les visages une expression singulière. Tandis que je traversais les ateliers pour me rendre dans la pièce où j'avais établi mon sanctuaire, chacun me regarda sans m'adresser la parole. Je compris vaguement qu'il était question de moi parmi mes employés, et que mon apparition les réduisait au silence. Dès que j'eus fermé ma porte, une sorte de murmure se produisit au dehors. Je prêtai l'oreille. Le murmure se prolongeait; mais je ne pus rien saisir de distinct.

Il y avait alors dans mon imprimerie un ouvrier anglais fort habile, mais de mœurs vagabondes. Il passait sa vie à courir les Etats de l'Union, s'arrêtant dans les lieux où il trouvait de l'ouvrage, puis les quittant pour s'en aller travailler ailleurs, sans autre motif que celui de changer de place. Le vieux Georges Armstrong (c'était son nom) était, en outre, quelque peu ivrogne ; mais un ivrogne d'une espèce particulière. Il achetait un quarteau de whisky, puis s'enfermait dans son domicile et y demeurait, plongé dans les vignes du bon Dieu, tant que durait la liqueur. Il se justifiait de cette habitude en disant que la fréquentation des public-houses était trop chère et ne convenait pas à un gentleman.

Ce capricieux typographe entra dans mon bureau et me pria de lui régler son compte, vu qu'il allait se remettre en voyage.

" Vous nous quittez dans un mauvais moment, lui dis-je. Nous avons beaucoup de travail, et votre départ va peut-être nous embarrasser.

—J'avais l'intention de rester encore, me répondit-il ; mais je ne pense pas que l'imprimerie puisse guère fonctionner plus longtemps.

—Je ne vous comprends pas ; qu'est-ce qui pourrait l'en empêcher ?

—Puisque vous l'ignorez, monsieur, je vais vous le dire. On vous soupçonne d'être l'auteur du meurtre de votre tante. Je n'ai pas besoin de vous dire que je n'en crois pas un mot ; mais, que voulez-vous ? l'opinion publique est ainsi faite ; plus une chose est absurde, mieux elle la gobe. Les esprits sont très-montés contre vous. Il se forme déjà des rassemblements à votre porte, et vous courez de grands dangers. Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de vous mettre en sûreté. Rien n'est aveugle et terrible comme la fureur populaire ; n'essayez pas de lui tenir tête.

—Est-ce possible ? m'écriai-je au comble de la stupeur.

—Encore une fois, monsieur, sauvez-vous. Quant à moi, je suis trop vieux et trop insuffisant, à moi seul, pour vous être de quelque secours. Payez-moi donc mon salaire, s'il vous plaît, et laissez-moi partir."

Je réglai le compte du bonhomme. Lorsqu'il fut parti et que j'eus le temps de réfléchir, les circonstances que j'avais à peine remarquées, le matin, me revinrent à l'esprit avec leur terrible signification. Bientôt je pus me convaincre qu'Armstrong ne m'avait pas trompé. L'orage commençait à gronder sérieusement autour de mon cabinet. Le murmure devenait tempête.

J'écrivis en toute hâte quelques mots au shérif pour l'informer de ce qui se passait et requérir sa protection. Je confiai ce billet au " diablotin " de l'imprimerie, un petit Arabe du plus beau noir,

sûr comme l'acier et rusé comme un renard de dix ans. (Ce fils de Mahomet publie actuellement à Philadelphie un journal religieux orthodoxe.)

Je me mis à la fenêtre pour le voir partir. Le prudent messager comprenait la situation mieux que moi. Au lieu de courir la rue en tenant mon billet ostensiblement, il le cacha dans son bonnet de papier, prit d'une main un seau, de l'autre une grande brosse d'imprimerie, et s'en alla tranquillement en sifflotant une mélodie nègre, jusqu'à ce qu'il eût traversé la foule qui s'amassait déjà devant la porte. Alors il jeta ses " impedimenta " et détala comme un écureuil poursuivi.

Le shérif arriva peu d'instants après, avec une escorte d'une vingtaine d'hommes. Ils me placèrent au milieu d'eux, et nous nous mîmes en marche. Le digne fonctionnaire me fit entendre que toute comparution devant un magistrat serait dangereuse, et que le seul moyen de me soustraire aux violences de la multitude était de me loger dans la prison. La foule qui nous entourait devenait à chaque pas plus nombreuse et plus menaçante ; mais le shérif et ses acolytes étaient des hommes résolus et bien armés, ayant d'ailleurs une position considérable dans la localité. Grâce à leur protection, je n'eus à subir aucun mauvais traitement, bien que l'irritation de cette foule en délire se manifestât par des cris furieux.

Le shérif ne se contenta pas de m'enfermer dans la prison. Il m'introduisit dans la cellule des condamnés, qui se trouvait vacante pour le moment. Seulement, je ne fus pas mis aux fers. Une chaise, un matelas avec des couvertures, une petite table et les objets nécessaires pour écrire me furent immédiatement octroyés. Je fus, en un mot, pourvu aussi confortablement que les circonstances le permettaient.

Heureusement, le shérif ni aucun de ses officiers ne me croyaient coupable. Il n'y avait donc de leur part aucun danger de collusion avec la populace ameutée contre moi. Cette conviction de mon innocence provenait sans nul doute en grande partie de leur répugnance naturelle à croire qu'ils avaient fait fausse route dans la recherche de l'assassin de ma tante. Quand la vanité des gens se trouve d'accord avec vos intérêts, vous pouvez généralement compter sur eux. Le shérif avait servi autrefois dans une armée quelconque. C'était un excellent homme à tête chauve, doué d'un gros ventre, d'une force herculéenne et jouissant d'une immense popularité. Je n'aurais pu souhaiter un plus brave protecteur dans les circonstances critiques où je me trouvais.

Depuis l'heure où je fus enfermé jusque fort longtemps après

minuit, un grand nombre d'individus stationnèrent devant la prison, s'excitant les uns les autres et proférant contre moi les plus horribles menaces. Ils ne parlaient de rien moins que de démolir la prison pour s'emparer de ma personne. Le plus acharné de tous était un nommé Stanley, un vrai taureau pour l'encolure et un ruffian de la pire espèce. La cellule des condamnés, où je me trouvais, prenait jour par une fenêtre grillée, située intérieurement à une hauteur de cinq pieds, mais s'élevant au-dessus du sol extérieur de neuf pieds environ. Vers minuit, Stanley et plusieurs autres forcenés s'approchèrent de la fenêtre. Stanley, ayant dressé une échelle contre le mur, se préparait à y monter, un revolver à la main, lorsque Charlie (c'était le nom familier par lequel on désignait le shérif) renversa l'échelle d'un coup de pied et, prenant le drôle au collet, lui dit à l'oreille quelques paroles qui le calmèrent instantanément.

"Mes enfants, s'écria le shérif d'un ton moitié rogue, moitié paternel, retirez-vous, ou sinon vous aurez affaire à moi, et vous savez que je ne suis pas tendre quand je m'y mets. Vous comprenez que je ne veux pas passer la nuit debout pour vos sottes criailleries. Allons ! filez, et plus vite que ça.

—Personne ne vous blâme, Charlie, dit une voix dans la foule ; vous faites votre devoir."

Les rassemblements se dissipèrent peu à peu. Quand il ne resta plus personne, Charlie vint me trouver dans ma cellule. Il m'apporta un pistolet avec des munitions et me dit :

"Je vais me coucher. Voilà trois nuits que je suis sur pied pour ces maudites recherches, qui ont eu un si beau résultat. Si quelqu'un de ces mécréants montre son nez à la grille, tirez-lui dessus. Je me charge de l'enterrer. Bonne nuit.

—Bonne nuit, Charlie. Que Dieu vous bénisse ! "

J'étais jeune et intrépide à cette époque ; néanmoins je ne fermai pas l'œil jusqu'au jour.

VI.

La prison de Locofocoville était une construction rudimentaire, consistant en un assemblage de pièces de bois à peine équarries. A l'exception de la cellule des condamnés, cet édifice passait pour n'être rien moins que solide. Charlie disait qu'il était plus facile d'en sortir que d'y entrer. En revanche, la cellule qui me servait d'asile était regardée comme un chef-d'œuvre d'architecture défensive. Le sol s'élevait de deux pieds au-dessus du niveau général de la prison. Toute cette épaisseur était remplie par un socle de

forte maçonnerie. Deux grosses plaques de fer rivées l'une à l'autre formaient la porte. Les murs étaient revêtus d'une cuirasse de même métal, que renforçaient d'énormes barres, également de fer, assujetties par des crampons à l'avenant.

Le lendemain de mon incarcération, vers midi, Charlie m'amena un juge de paix, disant qu'il se sentait fautif de me retenir ainsi sans un mandat régulier. En conséquence, le juge me conseilla de me soumettre à un interrogatoire.

Je subis l'interrogatoire, après quoi le juge de paix formula contre moi un mandat en bonne forme. Le peu de paroles qu'il m'adressa furent prononcées d'un ton sévère, et il paraissait mécontent de la faveur avec laquelle me traitait Charlie.

Celui-ci m'informa, après le départ du juge, que l'effervescence populaire s'était un peu calmée, mais qu'on n'en croyait pas moins à ma culpabilité, et que cette croyance se perpétuerait jusqu'à ce qu'on eût découvert les vrais coupables.

Je le remerciai de ses bonnes intentions et lui dis que j'aimais autant rester où j'étais.

" Le malheur est, ajouta-t-il, que je vais être forcé de vous donner pour compagnon Mick Mullen, ce damné de voleur de chevaux. Voyez-vous, c'est un homme difficile à tenir en prison, et j'aimerais autant l'enfermer dans un paddock que dans une baraque comme cette géôle, où il n'y a de sûr que la chambre où vous vous trouvez.

—Fort bien, répondis-je ; mettez-le ici, puisqu'il le faut. Si je ne puis m'en accommoder, je vous le ferai connaître."

(*à continuer*)

J. L. Taillefer Ecr.
Montebello

LA REVUE CANADIENNE

80a

PHILOSOPHIE, HISTOIRE, DROIT, LITTÉRATURE, ÉCONOMIE SOCIALE, SCIENCES, ESTHÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE, RELIGION.

TOME TREIZIEME

Deuxième Livraison, Février 1876

SOMMAIRE

I.—LE PAPE ET LE PRÉCIEUX SANG.....
II.—MONSEIGNEUR ALEXANDRE MACDONELL..... Z.
III.—DE LA RELIGION..... F. X. Demers.
IV.—CHRONIQUE PARISIENNE..... Th. B.
V.—UNE DOUBLE ÉVASION..... * * *

MONTREAL

COMPAGNIE D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 222, RUE NOTRE-DAME.

1876

Droits de traduction et de reproduction réservés

LA REVUE CANADIENNE

Parait tous les mois par Livraison de 80 pages

ABONNEMENT

$3.00, Frais de Port Compris

Pour tout ce qui concerne la rédaction et l'administration, on doit s'adresser, par lettre affranchie, au

No. 222, Rue Notre-Dame, Montréal.

AVOCATS

LAREAU & LEBEUF, avocats, 25, rue St. Gabriel, Montréal.

ARTHUR DESJARDINS, avocat, 53, rue St. Jacques, Montréal.

M. CAYLEY, avocat, 12, rue St. Jacques, Montréal.

J. G. D'AMOUR, avocat, 23, rue St. Vincent, Montréal.

JETTÉ, BÉIQUE & CHOQUET, avocats, 42, rue St. Vincent, Montréal.

MOUSSEAU, CHAPLEAU & ARCHAMBAULT, avocats, 19, rue St. Gabriel, Montréal.

A. ARCHAMBAULT, avocat, 53, rue St. Jacques, Montréal. 6–76

NOTAIRES

A. M. ARCHAMBAULT, notaire, 53, rue St Jacques, Montréal.

A. O. BROUSSEAU, notaire, 37, rue St. Jacques, Montréal. 6–76

MEDECINS

L. B. DUROCHER, médecin, 116, rue St. Denis, au coin de la rue Ste. Catherine, Montréal.

ARCHITECTES

J. B. RESTHER, Architecte, Mesureur et Evaluateur. Bureau : 53, rue St. Jacques. Résidence, 503½, rue Ste. Catherine, Montréal.

VICTOR ROY, architecte, 53, rue St. Jacques, Montréal. 6–76

PROFESSIONS DIVERSES

RIENDEAU & LECLÈRE, Bijoutiers, Orfèvres, Argenteurs et Doreurs sur métaux, No. 22, Côte St. Lambert, coin de la rue St. Jacques.

E. CONTANT, Jr., successeur de B. Baker & Cie., Graveur sur or, argent et plaques de portes, 22, Côte St. Lambert, coin de la e St. Jacques. 6–76

81

LE PAPE ET LE PRÉCIEUX SANG

I

Jésus, le Bon Pasteur, marchait au sacrifice;
Il avait bu déjà la moitié du calice
De sa honte et de ses tourments ;
La croix, en pressurant son épaule meurtrie,
Des sillons de sa chair entr'ouverte et flétrie
Faisait couler des flots sanglants.

" Pour son troupeau chéri le Pasteur est victime,"
Avait dit autrefois sa parole sublime,
Révélant un suprême amour ;
Et, d'un pas chancelant que hâtait sa tendresse,
Il allait accomplir sa divine promesse
Dans l'œuvre de son dernier jour.

Il n'entend qu'un écho de blasphême et d'outrage,
Ici des cris de mort, là l'insulte et la rage
Qui se moquent de ses douleurs ;
Mais son cœur qui comprend même un souffle des âmes,
Distingue des soupirs, de faibles voix de femmes,
Et ses yeux pleins de Sang ont vu couler des pleurs

O Filles de Sion, que vos larmes sont belles !
Votre sainte pitié va vous rendre immortelles ;
Vous pleurez sur Jésus ; il pleurera sur vous.

Attendez... son amour, à la troisième aurore,
Vous garde un prix divin, car vous serez encore
Les premières à ses genoux !

.....

Père et Pontife saint, Christ béni de la terre,
Toi qui poursuis encor le douloureux mystère
Du Golgotha réparateur,
Du haut du Vatican, ta gloire et ton martyre,
Entends, parmi les cris d'un infernal délire,
Une lointaine voix pleurant sur ta douleur.

Notre heureux Canada sait te rester fidèle ;
O Père, tu l'as vu, pour ta cause si belle,
Te donner ses soldats et leur sang généreux.
Et nous, filles du cloître où l'amour nous immole,
Nous venons t'apporter la filiale obole
Des accents de nos cœurs et des pleurs de nos yeux.

Mais que notre voix gémissante
Soit aussi l'hymne qui te chante,
O Vicaire du Christ, par d'autres blasphêmé !
Laisse s'exhaler de nos âmes,
Comme un encens, comme des flammes,
Ce simple cri d'amour : Sois béni ! Sois aimé !

Comme Celui dont l'indulgence
Accueillait la naïve enfance
Qui ne savait encor que bégayer son nom,
Ainsi, de ce timide hommage
Pardonne l'impuissant langage,
Et daigne nous bénir pour sceller ce pardon.

Avec la céleste Patronne (1)
Que l'Eglise implore et couronne,

(1) Ste. Catherine de Sienne est l'une des patronnes de Rome ; elle est honorée d'un culte spécial au Monastère du Précieux Sang de St. Hyacinthe.

Au doux Sang de l'Agneau nous vouons notre amour.
Et notre foi chante et vénère
En toi le Gardien sur la terre
De ce Sang Rédempteur, prix du divin séjour.

II

Le Christ allait jeter une première assise
De ce temple vivant qu'il nomma son Eglise,
Sur un roc éternel il voulait l'établir ;
Aux douze qu'a choisis sa sagesse profonde,
Il demandait un jour : " Que dit de moi le monde ?...
" Suis-je au moins à vos yeux Celui qui doit venir ? "

Et Simon, dans sa foi, dans son amour de flamme,
Prosterné, répétait : " O Christ, je le proclame,
" J'adore en Toi le Fils du Dieu vivant et fort."
Et le Maître divin, d'une voix solennelle,
Disait : " Tu seras Pierre, et ta base immortelle
" Des portes de l'enfer saura braver l'effort."

" La clef de mon royaume, à toi je la confie,
" Le suprême pouvoir qui lie et qui délie
" En toi reposera jusqu'à l'éternité.
" Que la terre s'ébranle, et que tout passe et meure,
" On verra que toujours ta parole demeure
" Stable comme la vérité."

Quand le Dieu-Rédempteur eut achevé sa course,
Quand de son Sang divin il eut tari la source,
Dans ses indicibles douleurs ;
Quand son corps glorieux, comme un astre splendide,
S'élevant du tombeau dans un essor rapide,
Revêtait enfin ses splendeurs ;

Il voulut confirmer sa première promesse,
Et lui faisant trois fois redire sa tendresse,

A l'apôtre infidèle il rendait sa faveur ;
Pierre avait effacé des traces flétrissantes,
Et Jésus, pardonnant à ses larmes brûlantes,
Des agneaux, des brebis, le faisait le Pasteur.

Ne crains pas, invincible Eglise,
Epouse qu'un Dieu s'est acquise
Au prix de son Sang précieux ;
Va, sous la houlette de Pierre,
Tu renouvelleras la terre,
D'élus tu peupleras les Cieux.

Va, traverse en paix tous les âges,
Ces siècles aux divers orages
Qui ballotteront ton esquif ;
La main du Pêcheur te dirige,
Et tu peux, étonnant prodige,
Sans sombrer toucher le récif.

Oh ! vois : l'*Etoile Immaculée*,
De jour en jour mieux révélée,
Eclaire ton Chef et ton Roi.
Et le souffle pur qui te pousse,
C'est l'action puissante et douce
De l'Esprit qui plane sur toi.

Va, tu verras briser les trônes,
Flétrir les royales couronnes,
Tout s'affaiblir et s'écrouler ;
Mais, sur les ruines du monde,
Tu resteras belle et féconde,
Sans jamais palir ou trembler.

Le Sang divin qui te fit naître
Te vivifie et te pénètre
Des flots de l'immortalité ;
En toi le Christ vit et demeure,
Sa parole sainte à toute heure
Te nourrit de sa vérité.

Oui, le verbe a créé comme un autre lui-même,
Jusqu'à la fin des temps, dans le Pasteur suprême,
Il vivra comme aux Cieux ou comme au saint autel ;
Le Pontife poursuit sa terrestre existence,
Un autre *Sacrement* nous cache sa présence
Sous l'humble voile d'un mortel !

Catherine disait : " O doux Christ de la terre (1),
" La clef du Sang divin qui, seul, nous régénère,
" Pour ouvrir et fermer repose dans tes mains.
" C'est toi qui fais couler dans des canaux de grâce
" D'intarissables flots où disparait la trace
" Des mille égarements humains."

" Tu gardes le cellier du vin de la promesse
" Le Sang pur de l'agneau qu'une immense tendresse,
" Nous verse avec les dons de la Divinité ;
" Ton cœur a des trésors de bontés maternelles,
" Tu nourris tes agneaux et tes brebis fidèles
" D'un lait brûlant de charité. "

Et nous, humbles enfants, de cette voix céleste,
Nous répétons l'écho dans notre hymne modeste,
De notre amour soumis faibles vibrations ;
O Père, nous chantons cette vie abondante
Que tu fais circuler, forte et rejaillissante,
Au sein des générations.

A peine nos regards s'ouvrent à la lumière,
Qu'une onde merveilleuse, une sève première,
Coule sur notre front, dans notre cœur d'enfant.
Déjà l'arbre divin nous greffe sur sa tige,
Et le Sang précieux, opérant son prodige,
Nous rend les fils du Tout-Puissant !

Et quand l'homme a passé sur des sentiers de fange,
Quand hélas ! il n'est plus l'heureux frère de l'ange

---

(1) Paroles extraites en substance d'une lettre de Ste. Catherine au Pape Grégoire XI.

Et que son cœur terni regrette sa blancheur,
Une source divine, à ses larmes mêlée,
Lui rend dans le pardon sa robe immaculée
Que lava le Sang Rédempteur.

Alors il peut s'asseoir au festin des délices,
Savourer la douceur du vin des sacrifices,
Se nourrir de la chair de l'immortel agneau.
Et, palpitant d'amour devant la blanche hostie,
Il peut ouvrir sa lèvre à ce pain de la vie
Dans un transport toujours nouveau.

Mais le chrétien, soldat d'une vaillante armée,
Sous le souffle d'en haut doit sentir ranimée
Son âme qui devra triompher ou périr ;
L'Esprit de vérité, de force, de sagesse,
En reposant sur lui confirme sa jeunesse
Pour les rudes combats qu'il lui faut soutenir.

Le Christ, en épousant son immortelle Eglise,
De ses enfants chéris consacre et divinise
L'alliance formée au pied de son autel.
Et par son Sang divin la famille est bénie,
Et les cœurs, dans la paix d'une sainte harmonie,
Portent dans le foyer une image du ciel.

Même au seuil du tombeau, sur la brebis fidèle,
L'Eglise épanche encor de sa main maternelle
Un dernier flot du Sang, son plus riche trésor :
Alors de son enfant abaissant la paupière,
Elle peut murmurer dans sa douce prière :
" Ame chrétienne, prends l'essor."

L'homme qui porte au front la glorieuse empreinte
Du divin Sacerdoce et de l'onction sainte,
Est né du Sang d'un Dieu comme un fruit immortel ;
Et, plein de son ivresse, il va porter la vie

Dans le troupeau du Christ que l'Eglise confie
A son dévoûment paternel.

Et c'est Toi, Père Saint, qui verses sur le monde
Ces Sacrements divins, source sept fois féconde,
Que Jésus fit jaillir de son Sang précieux.
Les fidèles Pasteurs que ton amour nous donne
A tes nombreux enfants, ta gloire et ta couronne,
Dispensent tous ces dons des Cieux.

Tu gardes le dépôt des vérités divines ;
L'infaillible clarté dont tu nous illumines
Nous montre un droit chemin qui, seul, n'égare pas.
Malheur à l'insensé qui cherche une autre route
Où, dans l'obscure nuit de l'erreur et du doute,
Il ose hasarder ses pas !

O Soleil, qui du Christ nous reflète la gloire,
Poursuis ta noble course et marche à la victoire ;
En vain tes ennemis attendront ton déclin !
Sous les coups du Seigneur, sous sa grande colère
es verras tomber et montrer à la terre
Ce qu'est l'anathème divin !

Pourtant, ton cœur de Père a des vœux plus sublimes :
Non, tu n'as pas voulu leur ouvrir des abîmes,
Mais leur tracer la voie où l'on arrive aux Cieux.
Comme Jésus mourant, ton unique vengeance
C'est de crier : " Seigneur, pardonne en ta clémence,
" Peut-être ignorent-ils ce que je suis pour eux ! "

Infidèles brebis d'un Pasteur qui vous aime,
Vous voulez renverser son triple diadême,
De la Sainte Cité vous faites sa prison ;
Mais venez à son cœur débordant de tendresse,
Vous en ferez jaillir le chant de l'allégresse,
Et tout sera noyé dans le Sang du pardon.

III

Père Saint, les vents de l'épreuve
Sillonnent les flots de tes jours ;
Mais ta grande âme est comme un fleuve
Imperturbable dans son cours.
Ce fleuve de paix s'alimente
A l'onde pure et jaillissante
Des blessures du Rédempteur ;
Et, riche de sa plénitude,
Tu lui rends, dans ta gratitude,
Un tribut d'amour et d'honneur.

Assis sur ton roc immuable,
Attendant le secours promis,
Tu gardes pur, inaltérable,
Le pouvoir que Dieu t'a remis.
Chaque jour de ta longue vie
Est un hymne qui glorifie
Le Christ et son Sang et sa croix ;
Et tous les bruits de la tempête
Qui grondent sans fin sur ta tête,
Ne peuvent étouffer ta voix !

Oh ! qu'elle fut belle et vibrante,
Dans un jour pour tous immortel,
Ta parole douce et puissante
Dont l'écho se répète au ciel !
Alors, pleinement dévoilée,
Resplendissait l'*Immaculée*,
Blanche *Etoile* de ton destin !
Dans sa source toujours limpide,
Dans son effet le plus splendide,
Tu rendais gloire au Sang divin.

Mais déjà, quand des jours d'orages
Se levaient sombres sur ton ciel ;

Quand de l'exil aux tristes plages
Ton cœur avait connu le fiel ;
Lorsque ta Rome bien aimée
T'ouvrait, heureuse et ranimée,
Son seiu qui respire par toi,
Emu, dans ta reconnaissance,
Tu célébrais ta délivrance
Dans un digne élan de ta foi.

Au Sang divin qui pacifie
Tout sur la terre et dans les Cieux,
A ce vin qui te vivifie
Et te rendra victorieux,
Tu voulus donner une fête,
Souvenir des jours de Gaëte (1),
Espoir pour des temps à venir.
C'est le *Te Deum* de ton âme,
Chaque année il chante, il proclame
Le Sang que tout devrait bénir.

La porte de l'Eglise sainte
S'empourpre du Sang Rédempteur,
Et cette indélébile empreinte
Chasse l'Ange exterminateur.
Oui, pour elle déjà se lève
L'ère qui doit briser le glaive
Sur son front longtemps suspendu ;
O Pontife, ton espérance
Est dans le Sang de l'alliance,
Tu ne seras pas confondu.

Ton soutien, Père magnanime,
C'est ta coupe de chaque jour
Pleine du Sang de la victime
Qu'immole un éternel amour.
C'est là le foyer de lumière
Qui fait briller sur ta paupière

(1) La fête du Précieux Sang célébrée le premier dimanche de juillet a été instituée par N. S. P. Pie IX à son retour de Gaëte.

Les éclairs des décrets de Dieu ;
C'est là l'influence secrète
Qui fait reposer sur ta tête
La colombe au souffle de feu !

Naguère au plus fort de l'orage
Qui se flattait de l'ébranler,
Pierre, de rivage en rivage,
A l'univers allait parler ;
Et dans l'immense sanctuaire
Se groupaient autour de sa chaire
Tous les Pasteurs de ses troupeaux ;
Et la grande voix du Concile
Allait flétrir l'erreur subtile,
Fruit orgueilleux des temps nouveaux.

Oh ! qu'il était beau ce Cénacle,
Rempli d'un vent mystérieux,
Quand tu rendais ce grand oracle
Pour ton règne si glorieux !
Pontife que Dieu même guide,
L'enfer et sa lutte homicide
Cédaient à ton pouvoir vainqueur ;
Tes enfants soumis et fidèles
Dans des allégresses nouvelles,
Chantaient l'*Infaillible Docteur*.

Astre qui ne connais pas d'ombre,
Divine *Infaillibilité*,
Tu vins briller dans la nuit sombre
Comme un phare de vérité !
On dirait que ton jour d'ivresse
A renouvelé la jeunesse
De cet *Aigle* au cœur si royal
Qui, dépassant les ans de Pierre,
Attend, souffre et surtout espère,
Dans un calme toujours égal !

" Mettez sur votre cœur timide (1)

---

(1) " Mettez une goutte du Sang divin sur votre cœur, et ne craignez rien." Allocution de Sa Sainteté prononcée le 1er janvier 1873.

" Une goutte du Sang divin,
" Et ne craignez pas le perfide
" Qui vous montre un douteux chemin."
Ainsi parla ton doux langage,
Et le secret de ton courage,
O Père, tu le révélais !
Oui, c'est au fond de ton calice
Qu'avec le Sang du sacrifice
Tu puises la force et la paix.

Puisse la grande et sainte année,
Pleine de grâces, de pardons,
Par le ciel être couronnée
Du plus envié de ses dons.
Qu'à la prière universelle
La voix du Sang divin se mêle
Comme un cantique suppliant ;
Et que ce *Jubilé* prélude
Aux jours d'heureuse quiétude
Du Saint Pontife triomphant.

IV.

O Christ du Vatican, sublime est ton martyre,
Nobles sont tes douleurs !
Ton trône est une croix, mais cette croix attire
L'amour de tous les cœurs.

Il t'a fallu souffrir pour entrer dans ta gloire,
Mais un moment encor, et d'un chant de victoire
Rome retentira.
L'éternelle Cité que profane le crime,
Sous tes yeux réjouis, s'élevant de l'abîme,
Plus belle apparaîtra.

Tu verras tes enfants qu'un fol orgueil égare,
A tes pieds revenir ;
Et le rameau séché qui du tronc se sépare
A toi se réunir.

L'Etoile du matin a brillé sur la terre,
Lourdes et la Salette ont vu dans sa lumière
L'aube d'un jour heureux ;
Ce jour que Dieu retient dans ses mains courroucées,
Jusqu'à l'heure attendue où les larmes versées
Pourront fléchir les Cieux.

O Christ, réveille-toi ; commande à la tempête,
Les flots te sont soumis !
Ne laisse plus mugir sur une auguste tête
Tant de vents ennemis.

Ton Sang l'a consacré d'une onction divine,
Cet Elu du Très-Haut que ta bonté destine
A nous transmettre ses bienfaits ;
Que ce Sang soit toujours sa puissance première,
Sur ses limpides flots que la barque de Pierre
Enfin touche au port de la paix.

Sang d'un front radieux que l'épine acérée
En flots douloureux fit jaillir,
Adoucis pour son front la tiare sacrée,
Couronne digne d'un martyr !

Sang que les mains du Christ ont versé sur le monde
Empourpre cette main dont l'amour nous inonde
Des bénédictions des Cieux ;
Sang des pieds transpercés, rends ses pieds intrépides,
Qu'ils soient beaux et légers, et toujours plus rapides
Dans leur parcours victorieux.

Sang divin de l'épaule à la croix asservie,
Soutiens-le dans ses grands combats ;
Allège le fardeau qui pèse sur sa vie
Et donne la force à son bras.

Sang bouillonnant d'amour écoulé sous la lance,
Laisse dans tes flots purs sa coupe de souffrance,
Perdre son amère saveur.

Sang précieux, rends-lui la gloire qu'il te donne,
Prolonge encor ses jours et que Dieu les couronne
D'un soir éclatant de splendeur.

.....

O Père, ô grand Pontife, ô doux Roi de l'Eglise,
Salut à ton nom immortel !
Gloire à qui te bénit, honte à qui te méprise,
Toi qui commandes même au ciel !

Nous mettons à tes pieds nos ames qui t'admirent.
Nos vœux, nos cœurs soumis, et nos chants qui s'inspirent
A des souvenirs douloureux ;
Et pour toi nous voulons, vierges réparatrices,
Dans notre cloître aimé, vivre de sacrifices,
Souffrir.... mais pour te rendre heureux.

Pontife qui bénis et la ville et le monde
Dans de majestueux accents,
Oh ! daigne aussi lever ta main toujours féconde
Sur d'humbles vierges, tes enfants.

Bénis le senevé du céleste Evangile,
Ce nouvel arbrisseau qui sur un sol fertile
A germé dans le Sang divin ;
Bénis le Canada, terre de foi vivante,
Etouffe à son début l'erreur envahissante
Qui voudrait croître dans son sein.

Honneur à ton grand nom que bénira l'histoire !
Hommage à tes douces vertus !
Triomphe, ô Père Saint, qu'une nouvelle gloire
Te vienne du Sang de Jesus.

Nos cœurs, liés à Toi d'une invincible étreinte,
Veulent vivre et mourir dans l'Eglise *une* et *sainte*,
Gardienne de la vérite ;
Dans ta seule parole est la vie eternelle.
Nautonnier pour les Cieux, rien hors de ta nacelle
N'arrive à l'immortalité !

MONSEIGNEUR ALEXANDRE MACDONELL

(*suite et fin*)

Ce qui décida surtout ces paroissiens pauvres et désolés à quitter leur bourgade et leurs chaumières, c'est la promesse que leur fit leur charitable prêtre de se rendre à Glasgow pour demeurer avec eux, afin de les conseiller, de les diriger, même de leur servir d'interprête, et de les protéger dans l'occasion. Les protéger... lui proscrit, lui, qui devait être en butte à toutes les persécutions !.....

Le pieux pasteur avait compris en effet que son caractère et sa croyance ne seraient pas toujours à l'abri des railleries et des mauvais traitements, mais il se souvint aussi que l'Eglise a eu de tout temps des persécuteurs, et que, dans les jours de tribulation, elle a compté les plus beaux dévouements et les œuvres les plus glorieuses. Les lois étaient sévères, et la populace furieuse contre le *papisme* (expression dérisoire dont se servent les protestants sans convictions pour désigner la religion catholique), mais, ajoutait ce bon prêtre comme le Machabée, j'abandonne volontiers, à l'exemple de mes frères, mon corps et mon âme pour la défense des lois de mes frères, en conjurant Dieu de se rendre bientôt favorable à notre nation.

Plein de courage, le jeune M. Macdonell animait les autres, il les dirigeait et se rendait utile en toutes circonstances. Quelque ardue que parût à ses yeux cette position, il s'y condamna par amour pour les enfants de l'Eglise, par zèle pour le soin de leurs âmes, par dévouement pour ses chers concitoyens. Voilà comment le

Seigneur fortifie et prépare par des épreuves multipliées ceux qu'il destine à compatir toute leur vie aux misères des peuples qu'ils auront à évangéliser. Monsieur l'Abbé Macdonell se fit tout à tous, gagna jusqu'à l'estime de ses adversaires ; et, quelques mois après son arrivée à Glasgow, on l'admettait partout, plusieurs même le recherchaient et lui témoignaient considération et intérêt.

Les choses commençaient donc à changer, puisque seulement dix ou douze ans auparavant, lorsqu'on discuta au Parlement la question de savoir s'il n'était pas plus avantageux à l'Angleterre de rendre aux catholiques leurs droits de citoyens, les habitants de la capitale, Edimbourg, et ceux de Glasgow surtout firent au projet de loi l'opposition la plus décidée. Environ douze cents hommes se liguèrent contre cette mesure et informèrent de leur projet Lord George Gordon (1), ce fanatique instigateur des émeutes qui, à cette époque, désolèrent Londres, plusieurs autres villes et des localités plus humbles où les catholiques se trouvaient en

---

(1) Ce fameux et fougueux adversaire de toute mesure qui tendait à relever le catholicisme de l'oppression où les lois anglaises l'avaient plongé, mourut le 1er Novembre 1793. Il mit l'Etat dans un danger réel pour sauver le protestantisme d'un danger imaginaire.

Né à Londres, le 19 décembre 1750, il est communément appelé Lord George Gordon parcequ'il était fils puîné d'un Duc descendant d'une ancienne famille d'Ecosse. Il servit, d'abord, dans la marine. Au Parlement où il représentait le bourg de Ludgershall, il ne s'associa à aucun parti. Dans ses discours publics, comme dans sa conversation privée, il se montra toujours sarcastique, violent et parfois injurieux. En 1778, un acte favorable aux catholiques avait obtenu l'assentiment des deux chambres. Des associations d'*Ultra* se formèrent aussitôt et Gordon se fit leur auxiliaire. Il voulut les servir dans leur opposition en se faisant leur organe auprès des chambres. Il déclamait partout, comme un maniaque, contre la vraie église, contre le ministère, et toujours d'une façon qui lui attirait des désagréments. Les assemblées, sous le souffle de cet énergumène, dégénérèrent souvent en émeutes.

Il avait proposé que l'association protestante se réunît pour aller présenter aux chambres sa pétition contre les empiètements des catholiques. Plus de cent mille personnes s'acheminèrent au Parlement en commettant d'inévitables excès. La pétition fut présentée au milieu des clameurs et des rugissements des émeutiers. Dans la soirée, trois chapelles catholiques furent pillées et brûlées, puis le désordre augmenta encore les jours suivants, faute de mesures répressives. Le pillage s'étendit aux maisons, les flammes de l'incendie éclairèrent le hideux triomphe du fanatique Gordon promené dans une voiture que traînait la populace en délire. Les troupes durent enfin intervenir et faire feu pour disperser les factieux. Gordon fut saisi, mais il fut bientôt acquitté par le Jury qui le traita d'insensé. Ce furieux se moqua du procès qu'on lui fit sur accusation du crime de haute trahison. En Ecosse on ouvrit une souscription publique pour l'indemniser des troubles que lui causait la justice. Gordon n'en devint que plus turbulent. Une nouvelle émeute éclata, samedi, le 2 juin 1780. Les prisons furent forcées. Les gens sans aveu et les malfaiteurs se joignirent à cette populace fanatisée et soudoyée. Le palais de Lord Mansfield fut attaqué. Une soixantaine de maisons furent brûlées. Le soulèvement ne s'appaisa pas devant la lecture de la loi pour la répression de l'émeute. Les factieux furent sourds à la lecture de la Proclamation Royale. Les troupes tirèrent et tuèrent à peu près deux cents personnes, en blessèrent un bien plus grand nombre et firent quatre-vingt prisonniers. Enfin, ses amis le décidèrent à se retirer des affaires. Censuré par un écrit fulminé par l'archevêque de Cantorbery, condamné par la Cour du Banc du Roi pour libelle injurieux à l'ambassadeur Français, il se refugia en Hollande, d'où il fut bientôt banni. A son retour en Angleterre, Gordon fit profession de Judaïsme. Finalement il fut enfermé dans la prison de New-Gate, où il mourut. Il avait passé le temps de sa reclusion à étudier le Droit et à la lecture de l'Histoire, etc., etc.

nombre respectable. Gordon était alors à Londres même. Les émeutiers démolirent la boutique de Bagnall (*King Street*) parcequ'il était catholique : — *For no other reason than that he belonged to the Roman Catholic persuasion.* (*Topog. Hist. of Scotland*, *T. I.*, p 631.) Au reste, ce vandalisme, cette guerre contre les catholiques n'était pas restreinte à Glasgow, mais ces fureurs s'étendaient sur tout le pays et sur l'Angleterre elle-même.—Ceci se passait à la fin du siècle dernier. L'Ecosse était alors dépourvue d'églises, de prêtres et de tout lieu propre aux exercices du culte catholique. Et à Glasgow, autrefois siège épiscopal, honoré par les travaux et le ministère de Saint Mungo, de Conwall, de Saint Kentigern, toutes les horreurs et tous les maux règnaient, depuis que l'intolérance y avait éteint toute lueur de la vraie foi ? Les rancunes contre les catholiques y étaient encore vivaces surtout dans les basses classes.

M. l'Abbé Macdonell introduisait donc ainsi à Glasgow près de neuf cents individus qui descendaient des montagnes. Ces paisibles habitants y trouvèrent un contraste affreux entre leurs usages et leurs coutumes et les habitudes et les lois des habitants de la plaine que le fanatisme aveuglait et subjuguait.

Quand ce bon prêtre chercha dans l'enceinte de la ville de Mungo et de Boniface un local pour la célébration des saints mystères, dans les faux-bourgs même les plus reculés, les cris de la barbarie, soudoyée par l'intolérance, ne lui laissèrent pas un obscur recoin pour y adorer Dieu et pour y prier pour les persécuteurs de la vraie église. Ses tentatives, cependant, ne furent pas longtemps infructueuses, quoique les chefs du commerce et les propriétaires des ateliers lui eussent signifié qu'ils emploiraient les montagnards qu'il recommandait, mais ne pouvaient pas répondre qu'ils seraient à l'abri des tracasseries des émeutiers, lui surtout, puisqu'il était, en outre, exposé à être traduit en justice comme ministre d'un culte proscrit par les lois.

La providence bénit ses efforts. Il réussit, enfin, dans son projet, mais avec quelles peines ! Dieu le sait. On parvint à disposer des appartements dans un grenier que le jour, on convertissait en laboratoire ; et, encore, on ne pouvait s'y réunir que pendant la nuit pour faire les prières en commun et pour célébrer le service divin. C'est là que M. Macdonell apprenait à ses compatriotes éprouvés de toutes manières, la patience et le pardon des injures.

Dès que les presbytériens eurent découvert ce lieu de réunion pour leurs exercices religieux, ils se repandirent contre eux en imprécations et en menaces. D'horribles attentats étaient à craindre. L'autorité qui doit toujours veiller et protéger, fermait les yeux. Mais l'impiété se borna à outrager ; cette fois le sang fut

épargné. Au milieu du frémissement de la colère publique, le jeune chapelain fut calme et résigné. Son attitude disposa les autres à des sentiments pacifiques. Sans la prudence de Monsieur Macdonell, les scènes d'un autre temps se seraient infailliblement répétées. On lit, en effet, dans *Alison's Picture of Scotland* qu'en 1779, " a mob exasperated by measures in progress to repeal the penal laws against roman catholics, burnt one public chapel, plundered another and destroyed considerable property belonging to romish priests and people, and even to some protestants, advocates of their civil rights." (*Ibid.* p. 470.) La crainte d'une émeute plus terrible encore paralysa l'autorité locale et assura par là l'impunité aux brigands qui se rendaient coupables de ces excès.

Monsieur l'Abbé Macdonell se résigna à souffrir ces outrages en silence, se rappelant que c'est un honneur de souffrir pour l'Eglise. Il empêcha ses ouailles de répondre aux insultes autrement que par le silence, et prêcha partout le pardon et l'oubli.

Voilà comment la persécution poursuivit le vrai culte lorsqu'on voulut l'introduire au milieu d'elle. Mais le pasteur ne faiblit pas devant l'orage. Il réussit à tempérer les cœurs aigris et continua l'exercice de son ministère dans les maisons privées. Les règles de conduite qu'il donna furent respectées ; et, depuis lors, le catholicisme y a fait des progrès considérables. Quoique les fidèles qu'il avait fortifiés et encouragés dans ces temps orageux, aient depuis réussi à établir plusieurs églises dans cette grande ville manufacturière, dont le commerce s'accroit de jour en jour, on y montre encore avec vénération la maison où le dévoué Monsieur Macdonell célébrait les saints mystères.

Au premier volume de *Fullarton's Gazetteer of Scotland*, page 664, on lit : " And through the illeberality of the times, the roman catholic body were compelled to meet in a clandestine manner in the room of a dwelling house, behind Blackstockland, in the Salt-Market, they were eventually enabled in 1794, to build openly a chapel near the barracks, which has now long been disused as a place of worship, and the splendid edifice in Great Clyde street was in its stead erected in 1816..... The most splendid specimen of architecture and at the same time the most costly....."

Il n'en était pas autrement à Edimbourg ; l'hérésie savait multiplier les outrages, et remplir partout la mission du trouble qui lui était propre. " En 1779, disait Monseigneur Paterson, Vicaire Apostolique, à Edimbourg.... triste époque où la fureur de nos ennemis se manifestait par toutes sortes d'excès, notre chapelle, ainsi que la maison de l'Evêque, furent brûlées et entièrement détruites par la populace. On fut forcé de se réfugier dans une des

rues les moins fréquentées de la vieille ville, où une salle au cinquième étage nous servit d'église, ou plutôt de retraite, jusqu'en 1813. Ce fut là que, plus d'une fois, il fut donné à nos pauvres catholiques de voir s'agenouiller avec eux, au pied du même autel, le Roi de France et les princes de son auguste famille.

Cependant, on vit bientôt le ministre presbytérien, le docteur Porteous, alors très-influent à Glasgow, conseiller au chapelain des montagnards d'ouvrir une chapelle sur la rue et d'en laisser les portes ouvertes pendant le service. On y accueillit bien ceux qui s'y rendaient par curiosité ; le bruit se répandit que ce n'était pas l'ancien catholicisme, qu'on y exerçait une religion fort tolérable, quoique les dogmes de l'Eglise catholique y fussent expliqués en Gaëlic et en Anglais ; cependant, on avait soin de célébrer la messe de grand matin le dimanche, avant l'heure où les turbulents, qui d'ordinaire passent dans les auberges une partie de la nuit et du samedi au dimanche, fussent levés. Voy : p. 17.

III

Les colonies anglaises du Nord de l'Amérique, en levant l'étendart de la révolte, refusèrent tout échange de produits avec la Mère-Patrie. Si la Grande-Bretagne dût cesser d'exporter ses tissus, sa ferronnerie, ses épiceries, ses drogues et autres objets de commerce à ses colons mutinés, elle dût pareillement se passer du tabac, du coton, du bois et des céréales qu'elle importait chaque année de ses vastes colonies.

Il y avait à cette époque dans la Nouvelle-Angleterre et dans quelques autres provinces voisines un grand nombre de tisserands écossais, allemands, hollandais et autres qui souriaient aux projets des chefs de la révolution et se promettaient de ne dépenser que des produits des fabriques du pays. Ils s'obligeaient d'une part, à créer des fabriques, à fournir les toiles, flanelles, draps et étoffes de toute espèce pour les besoins du pays si on leur fournissait le chanvre, le lin, ou la laine nécessaire pour alimenter leurs manufactures.

Dès lors les industriels de la Grande-Bretagne durent songer à se procurer le tabac, le coton, et surtout à multiplier les fabriques et les métiers. Cependant il était difficile à cette puissance d'encourager l'agriculture, de se procurer un grand nombre de tisserands dans un moment où la guerre l'obligeait d'armer tous ses hommes. Pour faire face aux exigences, les grands propriétaires

se décidèrent à donner plus d'importance aux troupeaux, à cultiver le lin sur une plus grande échelle et à profiter des gros prix que les fabriquants offraient pour la laine comme pour le chanvre et le lin.

L'Ecosse qui, en secouant le système féodal, avait cru ajouter au bonheur des grands seigneurs, en les débarrassant de leurs nombreux vasseaux, les vit bientôt presque isolés puisqu'ils avaient éloigné leurs serfs et concédé à bail les lots de terre arable à un certain nombre de favoris. Quand le seigneur méconnut l'honneur d'avoir de nombreux vasseaux qui faisaient sa puissance et sa fortune, il ne s'occupa plus des intérêts de ceux qui exploitaient ses terres. Aussi vers la fin du siècle dernier, les Landlords en étaient à ce point qu'ils préféraient n'avoir qu'un petit nombre de fermiers qui cultivaient en grand les meilleures portions de leurs riches vallées que d'avoir à compter avec une troupe de petits prolétaires qui leur donnaient plus de trouble et d'embarras. Bientôt leur égoïsme leur suggéra qu'il était plus avantageux d'avoir des troupeaux au lieu des multitudes et qu'il valait mieux laisser les montagnes en paturages et les plaines en culture plutôt que de protéger des familles nombreuses et pauvres. D'un autre côté, le petit peuple, à la vue de ces calculs étroits, chercha refuge dans les villes.

Les ouvrages dans les manufactures ayant cessé à Glasgow, parceque la famine ravageait l'Ecosse, les pauvres montagnards, leurs femmes et leurs enfants auraient été indubitablement la proie de la misère la plus navrante sans la persévérance et les dispositions généreuses de leur guide et de leur pasteur. La guerre que la France faisait à l'Angleterre avait obligé cette puissance d'appeler tous les hommes sous les drapeaux. Par suite, les exportations d'Ecosse cessèrent parce qu'on ne pouvait plus trouver de placements avantageux sur le continent. En cette occasion, comme toujours, l'abbé Macdonell raffermit et ranima les âmes faibles et abattues de ses montagnards qui étaient peu accoutumés aux privations et qui n'étaient pas au fait de la langue anglaise. C'est pendant qu'ils gémissaient dans cette condition pénible, que M. Macdonell résolut de relever leur courage : il les assembla et raffermit leur constance dans la foi de leurs pères. Ils les engagea à bénir les douces miséricordes de Dieu et à apaiser sa justice par la patience. Il renouvela ses appels à leur courage et aux sentiments qui les animaient ; il leur exposa qu'il avait en vue un autre projet dont l'exécution demandait des sacrifices, mais il leur dit qu'il comptait sur eux pour le réaliser en vue de leur salut éternel et pour adoucir le sort de leurs familles. Il les conjura de résister,

soit qu'ils l'accompagnassent au delà des frontières, soit qu'ils se décidassent à demeurer à Glasgow, de résister, disons-nous, aux nouveautés, aux prétendues réformes, à fermer leurs cœurs aux inspirations du génie du mal, à tenir de plus en plus aux doctrines de la sainte Eglise et à se conformer partout à ses enseignements et à ses pratiques.—Il leur exposa en outre que la guerre désolait le continent, que l'Angleterre était en lutte avec la France et qu'elle faisait en vain appel à ses milices, que les persécutions dont les catholiques avaient été l'objet en tenaient un grand nombre éloignés de ses drapeaux ; mais que c'était un devoir pour eux de servir la patrie en danger, qu'il allait se rendre en Angleterre pour offrir au Roi Georges III un régiment catholique. Il leur dit qu'il s'attendait à trouver dans leurs rangs des soldats fidèles au devoir, des hommes forts et courageux, décidés à porter haut et ferme le drapeau de leur souverain ; mais qu'ils devaient en même temps être fidèles et dévoués au service du Monarque du Ciel, au milieu des camps remplis de soldats ennemis de leur croyance. Un mémoire sur le sujet fut rédigé, accepté de tous et confié au chef du *Clan* qui devait, avec John Fletcher, le présenter au Roi. Les marchands de Glasgow donnèrent les témoignages les plus avantageux de la belle conduite des montagnards.

Monsieur Macdonell proposa donc au Gouvernement Anglais, par l'entremise de l'honorable William Pitt (1), l'un des plus grands hommes d'Etat de l'Angleterre, de lever un régiment de volontaires montagnards (*Glengary Fencibles Regiment*). La proposition était délicate et elle demandait considération. La politique ombrageuse et susceptible du Cabinet anglais ne se décida qu'après un examen prolongé. Le projet de l'abbé Macdonell n'était pas en effet de nature à rassurer les craintes puériles d'un gouvernement protestant.

Pendant ce temps-là, la tempête grondait toujours. L'Angleterre n'avait pas encore laissé dissiper les rancunes qu'elle gardait au catholicisme. Elle voit la noble démarche des enfants de l'Ecosse, qui, quoique méconnus et persécutés, arrivaient les premiers au soutien de ses droits, et elle espère que l'exemple de ces braves calédoniens disposera d'autres catholiques, soumis à son empire, à grossir les rangs de son armée et que, par suite, les dissidents ne se laisseront pas vaincre en générosité. D'ailleurs, des révoltes partielles avaient éclaté sur différents points en Irlande, mais elles étaient mal conduites ; elles avaient échoué et furent réprimées avec une effroyable sévérité, et cette sévérité, calculée pour pro-

(1) Le fils de Lord Chatham.

duire la terreur, ne soulevait que l'indignation ; et les conspirateurs devenus plus nombreux et plus circonspects, se préparaient à un soulèvement général.

Les plans du généreux prêtre favorisaient et servaient la politique du Cabinet de Saint-James. Le ministère accepta donc ces offres après bien des hésitations et des délais qui prolongeaient les peines et les anxiétés du pasteur comme aussi les angoisses des malheureux auxquels il portait tant d'intérêt.

Monsieur Macdonell exposa en outre au ministre d'Etat qu'il était dévoué à la cause de la Grande-Bretagne et qu'il espérait qu'on verrait dans sa démarche un zèle qu'il serait dangereux de méconnaître, puisqu'il éloignerait probablement les services de valeureuses milices et de prêtres dévoués. Il ajouta que, pour assurer un concours plus effectif, il était nécessaire d'offrir au régiment en perspective des officiers catholiques afin d'y entretenir l'harmonie convenable. Enfin, il avoua qu'il avait promis à ses compatriotes que le libre exercice de leur religion leur serait garanti et leur serait aussi assuré que leur solde. Le bon prêtre avait encore poussé la loyauté plus loin, puisqu'il avait déclaré aux autorités qu'il s'était engagé à accompagner ses compatriotes partout où les appellerait le service, si ses offres étaient acceptées.

Les temps difficiles qu'on traversait obligèrent de couper court aux difficultés que ce plan si bien mûri offrait à la politique protestante, qui défendait d'enrôler pour le service de la Couronne d'Angleterre d'autres hommes que des protestants, de breveter d'autres officiers où d'autres aumôniers que des membres de l'*église établie par la loi*. La nécessité contraignit donc à recevoir ses propositions si raisonnables et si sages des catholiques. Le ministère obtempéra aux vues des catholiques écossais, et leur accorda, outre la solde, la liberté de servir Dieu selon les prescriptions de la vraie Eglise ; et, afin de les maintenir constamment dans leurs bonnes dispositions, on promit de nommer l'abbé Macdonell leur chapelain. On se persuadait aisément que la droiture d'esprit de celui qui avait combiné et mûri un plan aussi heureux serait garant de l'énergie avec laquelle il soutiendrait les intérêts de la Couronne. C'est en 1795 que M. l'abbé Macdonell reçut l'autorisation de demeurer attaché à son régiment (1). Les journaux du Royaume-Uni annoncèrent sa nomination officielle à la place d'aumônier au Régiment des Montagnards Ecossais.

Voilà donc un chapelain catholique accepté dans les armées

(1) Sir John C. Hippesley, à la 253, de l'*English Statemen*, dit que c'est en 1794 que M. Macdonell reçut sa commission.

anglaises, malgré les exigences du code détestable et inique maintenu en vigueur jusqu'alors. Voilà donc un régiment de catholiques enrôlés et disciplinés par des catholiques au service d'une nation qui, depuis plus de deux siècles, faisait guerre à mort à tout ce qui tenait au catholicisme. Le gouvernement de la Grande-Bretagne semblait vouloir racheter les jours mauvais qu'on avait traversés. Sans doute la Providence voulait ouvrir les yeux à l'Angleterre en l'engageant à se relâcher de la sévérité de cette politique d'exclusion, pour consoler les enfants de l'Eglise des maux qu'ils avaient éprouvés. Le ciel permettait qu'un gouvernement fanatique et intolérant appréciât ces services de sujets loyaux et dévoués, dont il commençait à redouter l'ingratitude et la désaffection, après les avoir aigris. Le prêtre qui avait, sous l'inspiration de l'héroïsme de la charité, assumé et accompli une mission délicate et difficile, sut aussi faire connaître et respecter les services du sacerdoce catholique. Il ouvrait par là, un champ nouveau au ministère du prêtre en Angleterre : il lui donnait un moyen de paraître au grand jour, de faire connaître et aimer les principes de la vraie religion, honnie et conspuée par des hommes intéressés à gêner son action sur les populations. Ajoutons que, tout en rendant service au soldat, Monsieur Macdonell disposait ses compatriotes à agir puissamment par leur bonne tenue, par leurs bons exemples, sur les esprits de leurs camarades des camps et contribuait ainsi à faire tomber tous les préjugés odieux dont on avait environné jusqu'alors le nom catholique.

Quatre ou cinq régiments avaient été antérieurement levés en Ecosse, mais ils avaient tous refusé de servir au dehors de leur pays. Sur l'avis du chapelain les montagnards de Glengary offrirent de servir sur tous les points du Royaume-Uni ou d'Irlande et même des Isles de Jersey et de Guernesey. Cet offre plut au Gouvernement Anglais et ce fut l'année même de son organisation (au mois de juin 1795), après une série d'épreuves, de préparatifs, d'exercices que le régiment des *Glengary volunteers*, étant jugé suffisamment dissipliné, fut envoyé en garnison à Guernesey. On avait compris tout ce qu'on pouvait attendre d'hommes qui servaient leur conscience en servant leur Roi. Là, comme à Glasgow, le caractère aimable de Monsieur Macdonell, son empressement à obliger, sa grande réserve, ses belles qualités et ses vertus distinguées lui firent trouver dans toutes les classes de la société, l'accueil le plus flatteur. Sa conduite pleine de sagesse, la modération de son caractère, toujours empressé à calmer les esprits excités, comme ses manières franches et ouvertes, lui eurent bientôt concilié tous les esprits.

En 1798, le *Glengary Fencibles* fut envoyé en Irlande pour y comprimer la révolte. Là aussi les Montagnards devaient faire leur devoir, et le loyal chapelain qui les accompagnait sut encore maintenir leurs esprits et leur réputation au niveau des circonstances.

Le souvenir des lois pénales avait aigri le cœur des fils de ceux qui en avaient tant et si longtemps soufferts. La révolution qui inspirait mal les Irlandais, les avait porté à se soulever contre l'Angleterre, parce que les garanties d'indépendance qui leur étaient données par le gouvernement anglais n'étaient qu'un leurre. Ces ardents patriotes étaient exposés à des déceptions quotidiennes. L'histoire nous a donné le récit des scènes de carnage de ces jours hideux. L'émeute fut étouffée dans le sang irlandais ; et le bon cœur du prêtre qui n'ignorait pas que cette rébellion avait été principalement suscitée par les vexations calculées et même par les cruautés de la politique anglaise, sut compâtir généreusement aux maux qui affligeaient cette terre si désolée et néanmoins si profondément catholique.

Vers la fin de sa vie, le bon évêque Macdonell se rappelait encore avec amertume la conduite atroce des garnisaires haineux, fanatiques et cruels, qui allaient jusqu'à fustiger ses co-réligionnaires, affaiblis et couverts de plaies, livrés sans merci à la brutalité courroucée des ennemis de leur foi et qui étaient réduits, pour se soustraire aux persécutions incessantes d'une soldatesque effrenée, à chercher leur salut dans la fuite ou dans la guerre civile.

Qu'allaient faire, devant la sédition, les valeureux soldats de Glengary ? Sans doute leurs sympathies étaient acquises à des co-réligionnaires, comme eux persécutés en haine de la foi ; mais, soldats et catholiques, ils étaient déterminés à faire respecter l'ordre avant tout.

Heureusement ils n'eurent pas à se mesurer avec leurs frères, puisqu'en débarquant près de Waterford, ils apprirent que les pauvres catholiques avaient subi une défaite décisive qui les exposait à de nouvelles épreuves. Cernés de tous côtés par une armée régulière, bien supérieure en nombre, ils furent en effet accablés, puis torturés avec une incroyable rigueur ; mais pas un ne trahit ses chefs, pas un ne dementit sa foi.

Le chapelain et ses troupiers offrirent de suite de soigner les blessés et d'assister les mourants dont les prisons étaient encombrés et qui avaient été entièrement négligés. Ils mêlèrent leurs larmes et leurs prières à celles des infortunés que la victoire avait trahis, ils les encouragèrent à supporter une défaite plus honorable aux vaincus qu'aux vainqueurs. Braves et courageux devant

l'ennemi, ils surent aussi pratiquer les vertus de la paix; et les blessés et les mourants, entourés de soins et de prévenances, apprirent à admirer leur dévouement et à bénir leurs noms.

L'abbé Macdonell comprenait la dignité de sa position. Il était le seul prêtre catholique qui pût se montrer en public, circonstance qui lui permettait de modérer l'irritation des vaincus, de maintenir, d'un côté, les droits de la Couronne et de résister, de l'autre, au zèle toujours outré des indiscrets. Les malheureux aiment toujours à se presser autour du prêtre *qui sait compatir à toutes les misères*. Le jeune chapelain catholique vit bientôt renaître partout l'harmonie, la tranquillité et la paix, grâce à ses allures et à ses démarches franches et charitables. Le Ciel lui donnait ainsi à remplir un ministère plein de consolations, mais aussi plein de fatigues et d'agitations; rien ne l'arrêtait néanmoins, quand il s'agissait du bien de ceux qu'il appelait ses frères et qu'il chérissait comme s'ils eussent été ses enfants.

A Wexford, port de mer, où se réunissaient un grand nombre de caboteurs, de commerçants, de pêcheurs, tant du pays que de l'étranger, comme à Waterford, à New-Ross, etc., il réussit à faire ouvrir les églises catholiques tant pour l'avantage de ses chers Ecossais que pour la consolation des citoyens et des catholiques que le negoce y appelait. Ses conseils, ses prédications et ses prudentes recommandations lui donnèrent de l'ascendant sur bien des personnes qu'il décida à s'éloigner pour toujours des assemblées tumultueuses, où s'adoptent, pour l'ordinaire, les mesures les plus extrêmes. Il démontrait aux Irlandais que le Gouvernement ne faisait pas la guerre aux catholiques, puisqu'il aimait les catholiques d'Ecosse, et que la paix renaîtrait dès qu'ils se soumettraient au Gouvernement. Le pieux abbé réussit ainsi, par la sage conduite qu'il traça aux catholiques et par son ascendant sur un grand nombre de protestants, si non à désarmer, du moins à tempérer la violence des fanatiques.

Pendant qu'il était chapelain des troupes stationnées en Irlande, ou en garnison à Guernesey, Monsieur Macdonell ne négligeait aucune mesure pour améliorer leur position, et pour leur procurer même des établissements fixes. Il prévit que leur situation était trop précaire pour des pères de famille, vû qu'elle dépendait uniquement des éventualités de la guerre qui ne pouvait pas toujours durer. Il faudrait un jour en finir avec la vie des camps; et avec elle tarisaient les ressources qui alimentaient les troupiers et leurs familles auxquelles ils envoyaient mensuellement quelques secours, faibles il est vrai, mais réguliers.

Avant de quitter l'Irlande, monsieur l'abbé Macdonell voulut

avoir l'approbation de la conduite de son régiment de montagnards. Il s'adressa à la plus haute autorité, au marquis de Cornwallis, le commandant des forces en Irlande ; et ce dignitaire, outre ces témoignages les plus flatteurs donnés à ces braves écossais, conseilla au gouvernement d'augmenter ce régiment. Pour faire agréer ce plan au Cabinet de Saint-James, le chapelain des troupiers de *Glengary* recueillit toutes les recommandations et tous les témoignages de leur fidélité et de leur bonne conduite qu'il put obtenir de ceux qui avaient commandé ces braves montagnards, soit en Irlande, soit à Guernesey, et partit pour Londres.

Avant son départ d'Irlande, il avait été témoin du projet d'union de l'Irlande à l'Angleterre, qui avait été proposé au parlement du Dublin et qui avait été repoussé. Cependant, les nobles de l'Irlande et les évêques catholiques s'étant réunis pour discuter cette mesure et étant convaincus qu'il valait mieux se résigner à l'adopter que de voir les fureurs de l'Angleterre ensanglanter continuellement le sol de leur patrie, autorisèrent Monsieur Macdonell à en conférer avec le Cabinet de Londres. Dès qu'il parut devant l'honorable Henry Dundas (1), le secrétaire d'Etat déclara qu'il ne pouvait ajouter foi à ses renseignements puisqu'il venait de recevoir un message de Lord Castlereagh, alors secrétaire d'Etat pour l'Irlande, disant que les nobles et les évêques étaient opposés à l'union et que leur assemblée n'avait eu lieu que pour aviser aux moyens de contrecarrer les mesures du gouvernement. Sur ce, M. Macdonell demanda la permission de prouver ses assertions. En effet, sans plus tarder, l'actif chapelain écossais écrivit au colonel Macdonell, qui commandait le régiment des montagnards et qui était resté à Dublin, pour lui exposer l'embarras qui lui était fait par les assertions de Lord Castlereagh, détruisant entièrement les avancés du Lord Secrétaire.

L'affaire n'en resta pas là. Les journaux ayant eu vent des messages de Lord Castlereagh, déversèrent de nouveau leur bile sur les catholiques d'Irlande auxquels ils imputèrent avec amertume, les troubles et les désordres de cette Ile, si malmenée par la perfide Albion. Alors M. Macdonell exigea que ces imputations calomnieuses et ces écrits odieux aux enfants de l'Eglise catholique fussent rectifiées, si non qu'il lui resterait à mettre devant le public les dénégations et les preuves dont il s'était muni. Ce ne fut que devant cette menace que les papiers périodiques revinrent sur ce qu'ils avaient dit erronément et malicieusement.

Quoiqu'il en soit, le chapelain des montagnards écossais ne

(1) Plus tard Lord Melville.

réussit pas à faire augmenter son régiment ; mais le Gouvernement donna des commissions à plusieurs des officiers subalternes en les plaçant dans d'autres régiments, leur donna, à tous, avancement et les induisit à s'agréger d'autres volontaires.

Le régiment des Montagnards Ecossais demeura en Irlande jusqu'en 1802, qu'il fut licencié.

Les temps devenaient de plus en plus difficiles ; les jours mauvais s'annonçaient, et le Révérend Monsieur Macdonell songea, néanmoins, à assurer à ses chers compatriotes, les montagnards, une existence plus durable et plus profitable. Il leur proposa finalement d'émigrer en Amérique et d'y établir des paroisses (clans) sur les vastes et fertiles terres encore à la disposition de la Couronne. Il réussit facilement à convaincre ces hommes placés entre les souvenirs de tout ce qu'ils avaient souffert et les avantages qu'ils entrevoyaient dans l'avenir. C'était leur ouvrir un horizon nouveau, leur annoncer la fin des jours sinistres et le commencement d'un bonheur auquel ils n'osaient pas encore croire. Sur de leur acquiescement à ces projets, l'officieux chapelain entreprit, à ses frais, le voyage de Londres dans le but de faire agréer son plan aux autorités.

Comme on le voit, ce n'était pas le repos que convoitait ce digne prêtre. La nouvelle tâche qu'il s'imposait n'était pas d'une exécution très-facile. Après une période assez longue d'un ministère aussi ardu, il se préparait à passer les mers avec ses compatriotes, à se rendre en Canada, et à y fonder des établissements stables et réguliers au milieu de ses vastes forêts. Ce n'est pas une retraite paisible, au milieu de sa famille, ce n'est pas la desserte calme et facile d'un religieux hameau, ou d'une paroisse opulente et circonscrite, que son zèle sacerdotal lui fait convoiter ; mais c'est l'établissement d'un comté tout entier qu'il projète. Son ardeur apostolique ne recule ni devant les préjugés, ni devant les obstacles qu'il rencontre sur son chemin. Plein d'activité, d'énergie et de persévérance, il combat les uns, surmonte les autres ; et le succès couronne bientôt son entreprise toute patriotique et chrétienne.

Pendant qu'il prépare ainsi ses plans, il se décide à engager les hommes, alors à la tête des affaires publiques, à lui venir en aide dans l'accomplissement des projets qu'il a en vue. Toujours debout, sa vigilance ne se ralentit pas un seul instant et son activité ne lui permet pas de temporiser. Le Secrétaire d'Etat, M. Addington, ayant pris connaissance des attestations de mérite que de hautes influences avaient donné au régiment, voulut indemniser le zélé chaplain, en lui offrant une pension ou demi-paie, mais

une somme assez ronde, à la suggestion du duc d'York, alors commandant des forces de la Grande-Bretagne. Dans une des entrevues que le Premier-Ministre de la Couronne eut avec M. Macdonell, il pria le chapelain des montagnards de lui faire connaître les causes qui éloignaient tant de braves montagnards de l'Angleterre, ne pouvant pas comprendre comment des sujets si braves et si fidèles laissaient la terre de leurs ancêtres et le service du Roi pour aller chercher refuge en Amérique, et qu'enfin il mettrait un terme à des anxiétés que lui causait cette émigration assez fréquente qu'il regardait comme une des grandes misères de son administration.

M. Macdonell se hâta de satisfaire aux vues du grand ministre, et produisit quelques jours plus tard un mémoire sur l'effet désastreux qu'avait eu sur les laborieuses populations des montagnards d'Ecosse, les mesures malveillantes et acerbes des propriétaires des fiefs qui avaient arraché à la culture du sol tant de bras vigoureux, obligés par suite de chercher leur subsistance à l'étranger pour n'être pas condamnés à toujours aux hasards d'une vie nomade et aux misères du prolétariat.

La paix d'Amiens (conclue le 25 mars 1802), qui ne fut à bien dire qu'une trève de huit mois jetée au milieu d'une guerre de vingt ans, venait de disperser le régiment de Glengary. Ce licenciement était prématuré ; car, peu après la conclusion du traité de paix, l'Angleterre et la France, qui s'accusaient mutuellement de ne pas en remplir les conditions, sentirent qu'un pareil état de chose ne pouvait pas durer ; aussi, à la suite d'explications assez violentes, entre Bonaparte et Lord Whitworth, la guerre fut de nouveau déclarée.

Quoiqu'il en soit, les intrépides montagnards écossais et leur pieux chapelain étaient à la retraite ; et, dans la pénurie où ils se trouvaient de nouveau réduits, ils songèrent à mettre de suite à exécution le projet de passer en Amérique et d'y fonder une colonie régulière. Certes, ils avaient bien tous les éléments de succès, entente générale, courage, dévouement, esprit de sacrifice, et surtout persévérance ; mais les moyens matériels, sans lesquels la chose la plus facile reste irréalisable, faisaient défaut au grand nombre et gênaient considérablement l'élan.

Z.

(*à continuer*)

DE LA RELIGION

(*suite*)

II

Deux principes opposés, deux doctrines qui s'excluent mutuellement se disputent la conquête des esprits et la possession du monde. De la lutte incessante qu'elles se livrent dans l'arène sociale depuis qu'a été brisée l'harmonie universelle qui régnait d'abord au sein de la nature, résultent les événements bons ou mauvais qui forment le drame émouvant de l'histoire. Entre elles il faut choisir ; c'est la première des obligations qui s'imposent à l'homme ; car quelle sagesse y aurait-il à détourner sa pensée des problèmes dont la solution lui importe si fort ? Quelle prudence que d'agir comme s'il était immortel, quand tout l'avertit de la brièveté de ses jours ?

Or, tandis que l'une le laisse libre de vivre à sa guise, et de ne s'inspirer que de ses passions, l'autre circonscrit le cercle inflexible où sa liberté peut se mouvoir dans l'ordre, mais qu'il lui est défendu de franchir. La première rapporte tout à ses sens, et l'engage à se plonger dans la matière sans souci de la dignité de son être, pendant que la seconde élève l'âme, lui communique une énergie, une activité nouvelles, et la fait resplendir au-dessus des fanges humaines.

" Ecoutez la Religion, s'écrie Lamettrie : elle vous ordonnera de vous vaincre vous-même, décidant sans balancer que rien n'est plus facile ; et que pour être vertueux, il ne faut que vouloir. Prêtez l'oreille à la Philosophie : elle vous invitera à suivre vos penchants, vos amours, et tout ce qui vous plaît. Ici, il n'y a qu'à

se laisser aller aux agréables impulsions de la Nature ; et là il faut se regimber contre elles." C'est en effet la gloire de la religion que de porter à la pratique de la vertu, de même que c'est la honte éternelle de cette philosophie qu'on lui oppose que d'entretenir le vice par ses avilissantes doctrines.

Grâce à l'influence qu'elle exerce sur les âmes par l'appréhension des châtiments et l'attrait des récompenses à venir, la religion constitue la plus grande force morale de l'univers. Il suffit de jeter un regard dans l'histoire et d'observer autour de soi pour se convaincre que les nations, comme les individus, ne connaissent pas d'autre règle de mœurs que celle qui leur est fournie par l'enseignement religieux. La philosophie, quelle qu'elle soit, aura beau faire résonner les mots sonores de dignité humaine, de grandeur humaine, ces mots se perdront dans le vide, si elle ne les appuie sur la base indestructible de la foi ; loin de vaincre l'immoralité, elle lui prêtera des armes, en s'insurgeant contre le dogme, qui oppose la digue la plus ferme au torrent de la corruption. Même chez les êtres les plus ignares, les plus dégradés, on rencontre encore certains scrupules, certains sentiments, certaines notions du devoir, débris des fortes croyances autrefois inculquées dans leur âme, qui les empêchent de se livrer sans remords à toute la fougue de leurs instincts dépravés ; et souvent, touchés de repentir, ils se prennent à maudire leur propre turpitude qui les tient, galériens du crime, rivés au boulet d'infamie ! Mais qu'on leur enlève toute crainte, tout espoir d'une autre vie, et on en fait des bêtes féroces qu'il faudra égorger pour arrêter leurs forfaits ! N'est-ce pas Rousseau qui a dit ? " Il n'est pas d'homme qui, en suivant les mouvements de son cœur ne devînt bientôt le dernier des scélérats." Combien de personnes se sont attachées au bien sans retour par la considération du bonheur promis au nom de Dieu à ceux qui restent fidèles à sa loi ! Combien d'autres ont été détournées du mal par l'effroi d'un supplice éternel !

Or, si la religion est une erreur, ainsi que ses ennemis le déclarent, toute erreur étant mauvaise en soi et ne pouvant en conséquence engendrer que de pernicieux résultats, pourquoi donc produit-elle partout et toujours tant de bien, de si généreux dévouements, d'aussi nobles vertus ? Pourquoi prévient-elle tant d'excès et de maux ? *L'homme*, dites-vous, *est né pour la vérité ;* et ce serait dans une erreur grossière qu'il trouverait la perfection de son être ! Hors de là, il se déprave, et succombe sous le poids des misères qui viennent en foule se disputer les lambeaux de sa vie : et vous l'exhorteriez à rompre la chaine de cette " superstition " qui le préserve en quelque sorte de lui même !

O vous qui prétendez ne voir dans la religion qu'un tissu de mensonges, de chimères et d'impostures, qu'une invention propre à dénaturer et asservir les peuples au profit de quelques privilégiés, montrez-nous une vérité qui la remplace, une vérité qui parvienne également à maîtriser les penchants pervers, à relever le niveau de l'intelligence et de la moralité de chacun en le délivrant du funeste empire de la chair et du sang ; montrez-nous une vérité qui procure autant que celle-là le soulagement aux affligés, des encouragements et des espérances aux bons, un appui et le pardon aux coupables qui se repentent ; une vérité qui établisse de meilleurs rapports, une union plus intime avec Dieu et nos semblables ; montrez-nous enfin cette vérité que vous promettez depuis des siècles à ceux qui vous lisent : et peut-être ensuite pourrions-nous sans indignation vous entendre proclamer que tout est à refaire sur la terre !

Vous répétez de concert que la vérité ne saurait être nuisible aux hommes, et qu'on la reconnaît à ses fruits ; en même temps, vous avouez de bonne grâce que la foi rend ceux qui la possèdent meilleurs et plus heureux que les autres ; vous vous plaignez aussi du triste effet des systèmes qui procèdent exclusivement de la raison humaine, la seule autorité que vous reconnaissiez dans l'ordre moral : vous en faut-il davantage pour vous convaincre que votre philosophie de néant n'est pas la vérité ?

Puisque, de votre aveu, elle engendre naturellement de si déplorables conséquences, ne devriez-vous pas la condamner et la proscrire comme un mal ?

Serait-ce donc l'ambition de passer pour des bienfaiteurs de l'humanité, qui vous porterait à faire des prosélytes, alors que vos désolantes doctrines ne peuvent, d'après votre propre témoignage, que nous ravir les consolations qui nous restent, et nous mettre de moitié dans votre malheur !.....

Il est inouï qu'on ait vu un chrétien se repentir à la mort d'avoir consacré sa vie à la pratique des préceptes que lui impose sa croyance. Au contraire, plus il avance vers la tombe où doivent se transformer ses destinées, plus il s'attache à la religion qui a béni et protégé son berceau. C'est aux temps où il lui a été le plus fidèle, qu'il a le plus goûté de paix, de confiance et d'amour. Les jours qu'il a passés loin d'elle ont été tourmentés et couverts de nuages. Que de malheureux ont amèrement regretté de ne pas avoir vécu en croyants, ou de ne l'avoir été qu'à demi ! Car tous nous avons la conscience ou le sentiment intérieur de l'excellence et de la vérité du Christianisme sans avoir besoin de l'examiner pour y croire. Cet instinct, qui fait tant d'honneur à la nature

humaine, se retrouve dans les organisations les plus diverses, en sorte qu'il forme partie de notre être, et ne saurait, par conséquent, venir que de Dieu.

Il n'est pas un impie célèbre qui n'ait publiquement rendu quelqu'hommage à la religion, qu'on n'affecte tant de haïr que parce qu'elle commande une soumission absolue à ses dogmes. Toujours elle a rencontré de violents ennemis : mais à l'approche du trépas, bon nombre d'entre eux ont jeté le masque et sont revenus à elle en rétractant leurs erreurs ; le reste, trop enraciné dans le mal, s'est perdu sans retour. Qui n'a lu avec terreur le récit de la fin tragique de Voltaire ? Une idée funeste s'était emparée de son génie et domina toute son existence. Après avoir travaillé longtemps à l'œuvre de destruction qu'il menait contre le Christ, de concert avec une armée de sophistes, un jour, tandis que l'Europe retentissait de son nom, le grand incrédule se flatta de toucher l'heure où son idée allait devenir un fait accompli ; et dans son orgueil de Titan, il s'emporta jusqu'à défier l'Etre Suprême, jurant que bientôt Dieu cesserait d'en imposer aux nations par son Eglise. " On vient, écrivait-il, d'imprimer le socianisme tout cru à Neufchâtel ; il triomphe en Angleterre, la secte est nombreuse à Amsterdam. *Dans vingt ans, Dieu aura beau jeu.*" Le Ciel attendit le délai que s'était fixé l'apostat pour compléter son triomphe. Les vingt ans expirés, l'éternité, comme un spectre vengeur, se dressa tout-à-coup devant lui ; son rire satanique s'arrêta sur ses lèvres accoutumées au blasphème, et l'épouvante le saisit aux entrailles. Il ne douta plus, le sceptique des salons de Potsdam ! La peur des châtiments qui planaient sur sa tête, lui ôta tout espoir de miséricorde. Il crut alors, mais à la façon du damné qui n'a plus d'espérance, et Dieu eut beau jeu de Voltaire, lorsqu'en proie aux tourments d'une horrible agonie, le vieillard aperçut, au lieu du néant qu'il avait rêvé, l'abîme qui réclamait sa proie, et qui déjà s'ouvrait pour l'engloutir !

Tel est le sort réservé à ceux qui, dédaignant l'enseignement religieux, font profession de n'écouter que les fausses inspirations d'une raison qui s'égare, et de n'obéir qu'aux mauvais penchants d'une nature corrompue.

Ceux qui, ramenés à temps à de meilleurs sentiments, ont le bonheur d'éviter une pareille destinée dans l'autre vie, ne laissent pas que de porter en celle-ci la peine de leur égarement. Car le matérialisme, théorique ou pratique, est un principe de mort. Il pervertit l'être moral qu'il détruirait à coup sûr, s'il n'était immortel. Il ruine et tue l'être sensible. Le travail de décomposition qu'il opère chez l'individu qui subit son empire, est aussi rapide

que fatal. Celui-là, du moment qu'il s'est dit qu'il n'y a pas de Dieu ou que s'il existe quelque part, il n'a rien de commun, rien à démêler avec lui, n'a pas tardé à conclure avec Rousseau, que " l'homme qui médite est un animal dépravé," et sur la foi de cette abominable maxime, rougissant de sa céleste origine, il s'est figuré semblable à la brute, dont il a envié le repos et l'ignorance ! De l'abrutissement et de l'indifférence, il s'est fait une seconde nature ; il ne vit que dans le monde physique pour y adorer la matière ; il n'a plus de foi qu'en ce qui frappe les sens pour s'arroger le droit de méconnaître tout, excepté le plaisir ; son état inspire à la fois la pitié et l'horreur. Si par exception, il n'est pas parvenu à ce degré d'abjection qu'on constate dans un si grand nombre aujourd'hui, c'est que ses dispositions naturelles ou la crainte de l'opinion l'empêchent de se montrer aussi pervers que la doctrine qu'il professe ; c'est qu'il préfère dans sa sagesse mondaine l'inconséquence au déshonneur !

Les matérialistes nient tout principe spirituel sous prétexte qu'ils ne peuvent concevoir ce que c'est que l'esprit. Mais perçoivent-ils mieux ce que c'est que la matière pure ? Sa nature intrinsèque n'est-elle pas aussi voilée, aussi mystérieuse et impénétrable que celle de l'esprit ?

Toutes les notions que nous sommes en mesure d'acquérir sur la matière se réduisent au témoignage de nos sens. Or, comme ceux-ci sont impuissants à pénétrer jusqu'au fond des choses, et qu'ils ne peuvent juger que sur des apparences souvent illusoires. ils sont, pour cette double raison, bien loin d'être infalliblles : dans toutes les branches de la science, il serait absurde de baser ses idées et ses jugements uniquement sur leurs impressions et leurs rapports .

Du reste, il est impossible de découvrir et de s'expliquer quels sont les simples éléments de la matière. Il est non moins impossible de définir exactement ce qu'elle est. Nous l'ignorons presqu'autant qu'elle s'ignore elle-même. Si elle frappe la vue par ses formes variées, en retour, elle se dérobe sans cesse par sa nature aux conceptions claires et certaines de l'esprit.

C'est pourquoi il s'est rencontré des penseurs qui, impatients de toute énigme, ont, à la suite de Barclay, d'abord révoqué en doute. puis nié positivement l'existence propre, réelle et extérieure de la matière et des corps pour s'en tenir à l'idéalisme, sans vouloir convenir qu'en procédant de la sorte, ils ne fuyaient un excès que pour tomber dans un autre. Mallebranche a soutenu que cette existence ne saurait être démontrée par des preuves de l'ordre naturel. mais par la Révélation seulement.

Aussi, les philosophes de l'école matérialiste se heurtent à leur point de départ contre des mystères inaccessibles : et s'ils veulent être conséquents avec leur système de n'admettre que ce qui se comprend et s'analyse clairement, ils doivent tout rejeter pour se fixer en aveugles dans la négation absolue ! Arrivés logiquement à cet abîme de déraison, ils enseigneront, sans conviction toutefois, qu'il n'y a ni substance matérielle, ni substance spirituelle, sur la terre ou dans les cieux ; que rien n'existe hors de la pensée humaine qui, elle-même, est un terme vide de sens, et que le monde entier n'est autre chose qu'une abstraction, une *non-existence*.

Cela est insensé, mais telle est la conclusion dernière de cette *philosophie animale* du XVIIIème siècle, qui ne compte que bien trop de prosélytes dans le nôtre.

En méditant sur ce grave sujet, on est tenté d'applaudir à ces paroles de Jean-Jacques qui ont bien leur côté sophistique, mais qui n'en sont pas moins d'une justesse écrasante dès qu'on les applique aux théoriciens du genre de ceux que nous combattons ici : "Les idées générales et abstraites sont la source des plus grandes erreurs des hommes ; jamais le jargon de la métaphysique n'a fait découvrir une vérité, et il a rempli la philosophie d'absurdités, dont on a honte, sitôt qu'on les dépouille de leurs grands mots."

Pour se convaincre que l'âme et le corps sont deux êtres absolument différents par essence, sujets en conséquence à des destinées différentes, il suffirait d'invoquer cette maxime fondamentale que la pensée ne peut jamais appartenir à la matière organique : la matière intelligente et pensante étant une inconcevable absurdité. "Pour moi, déclare Rousseau, je n'ai besoin, quoiqu'en dise Locke, de connaître la matière que comme étendue et divisible pour être assuré qu'elle ne peut penser. En effet, un être est distingué d'un autre quand l'idée que nous avons de l'un est différente de celle que nous avons de l'autre. Or, l'idée que nous avons de l'étendue renferme l'idée de plusieurs parties de longueur, de largeur et de profondeur ; elle exclut l'idée de pensée. Donc, la pensée est différente de l'étendue, et l'être qui est étendu est distingué de l'être qui pense."

"Il n'y a rien ici-bas, dit Cicéron, qui puisse être le principe ou l'origine de l'âme, parce qu'il n'y a dans l'âme ni mélange, ni composition, ni rien qui tienne de la nature de l'eau, de l'air ou du feu ; car tout cela ne contient rien qui puisse donner naissance à à la mémoire, à l'intelligence, à la pensée, rien qui puisse rappeler le passé, prévoir l'avenir ou embrasser le présent. La nature de

l'âme est donc d'une espèce particulière et absolument différente de toutes ces choses matérielles que nous connaissons."

Sans doute, Dieu peut adjoindre le principe ou l'être qui pense à la matière organisée, et c'est précisément ce qu'il a fait dans la constitution de l'être humain. Mais ces deux substances ne s'absorbent pas l'une l'autre, elles ne se mêlent point non plus l'une à l'autre de manière à perdre leurs caractères distinctifs. Elles restent distinctes dans l'homme, et l'homme déchu le sent bien.

L'homme est double : cette dualité est avant tout une vérité de sentiment et d'expérience, proclamée d'une voix unanime par tous les siècles ; il n'y a qu'à s'examiner soi-même pour la reconnaître. Quelle étrange contradiction entre ce que je voudrais être et ce que je suis ! Tiraillé en sens contraire par la chair et l'esprit, j'ai beau leur demander l'union dans l'harmonie et la paix : ils m'ont apporté la guerre en naissant, et ils se poursuivent et se combattent sans relâche, prenant mon organisation pour théâtre de leur lutte incessante. Ces divisions latentes, ces révoltes intérieures ne me prouvent pas seulement que ma nature est en état de déchéance, mais encore qu'elle se compose au fonds de deux éléments qui s'unissent en nous par des liens aussi puissants que mystérieux, se joignant sans se confondre, subsistant chacun avec son originalité propre et ses dissemblances, quoiqu'ils tendent à prédominer l'un sur l'autre dans le gouvernement de mon individu. C'est ce qui constitue la créature raisonnable, chef-d'œuvre de la création visible, puisque seule elle réunit en sa personne le monde des corps au monde supérieur des esprits.

Platon, que nous aimons à citer parcequ'il est l'expression la plus vraie du génie antique, nous dit qu'en se contemplant lui-même il ne sait s'il voit un monstre plus double, plus mauvais que Typhon, ou bien plutôt un être moral, doux et bienfaisant, qui participe de la nature divine.

Aristote et Maxime de Tyr comparent la situation de l'âme attachée au corps à l'horrible supplice d'un malheureux lié à un cadavre, et condamné à vivre avec lui.

Un auteur moderne, Aimé Martin, trace à son tour cette peinture saisissante de l'âme aux prises avec le corps, son éternel ennemi :

" L'homme est une âme unie, non à un corps, non à un cadavre, comme le dit Maxime de Tyr, mais à un animal vivant... doué à lui seul de tous les instincts et de toutes les passions des autres animaux. Deux êtres d'une nature opposée, qui n'en forment qu'un ; deux puissances, deux intérêts, deux volontés qui se disputent l'empire, voilà l'homme. L'âme et le corps, c'est le cavalier et le cheval, unis pour une seule course ; ils s'élancent, ils combattent,

s'étreignent, passant de la victoire à la défaite et de la défaite à la victoire, jusqu'au moment où l'animal épuisé tombe expirant sur l'arène : il meurt ; le cavalier, devenu libre, lui jette à peine un dernier regard, et, tout palpitant de cette longue lutte, il se trouve en présence du maître qui doit le récompenser ou le punir."

Si la théorie grossière qui rapporte tout aux sensations et aux sens, était fondée ; si l'unique différence essentielle entre nous et la brute consistait dans la conformation diverses des organes, il n'y aurait plus ni vice, ni vertu ; il n'y aurait plus de morale : car la morale ne peut avoir son principe dans la matière.

Alors, pourquoi la conscience, ce juge incorruptible qui ne fait jamais grâce au criminel, fût-il à l'abri des lois, ou eût-il échappé à leur rigueur ?

Pourquoi le remords, ce compagnon inséparable du crime, qui vole sur les pas du coupable pour empoisonner ses joies, et abreuver ses jours d'amertume ?

Pourquoi ce contentement intérieur qu'on éprouve à la suite d'une bonne action ?

Pourquoi la religion, cet appel de l'âme, ce cri de l'humanité en tous temps, en tous lieux, sauf quelques courtes périodes de désorde anormal, ou de décadence honteuse ?

Rien de cela n'est matériel, rien de cela n'a sa cause dans les sens.

D'où nous viendraient aussi l'idée de Dieu, l'idée du droit, l'idée d'une autre vie, enfin toutes les idées spirituelles ou abstraites qui n'ont rien de commun avec les phénomènes qui frappent nos organes ?

" Le sens, dit St. Thomas cité par de Maistre, ne connaît tout au plus que l'individu ; l'intelligence seule s'élève à l'universel. Vos yeux aperçoivent un triangle ; mais cette appréhension qui vous est commune avec l'animal ne vous constitue vous-même que simple animal ; et vous ne serez *homme* ou intelligence qu'en vous élevant du triangle à la *triangulité*. C'est cette puissance de généraliser qui *spécialise* l'homme et le fait ce qu'il est ; car les sens n'entrent pour rien dans cette opération ; ils reçoivent les impressions et les transmettent à l'intelligence ; mais celle-ci peut seule les rendre *intelligibles*. Les sens sont étrangers à toute idée spirituelle, et même ils ignorent leur propre opération, la vue ne pouvant se voir ni voir qu'elle voit."

Il est évident que l'homme est d'une nature étrangère et supérieure à tout ce qui l'entoure ; sinon, il trouverait ici-bas, avec les étonnantes facultés qui le distinguent, la réalisation pleine et entière de tous ses vœux. Toujours il désire, il espère toujours, et

toujours il est trompé dans ses espérances et ses désirs. Le monde et ce qu'il renferme, sont insuffisants à satisfaire ses aspirations secrètes à une science et à une félicité inconnues. S'il n'était que matière organisée, il jouirait sous les cieux d'un état heureux et tranquille ; il n'aspirerait point au-delà des biens terrestres, au-delà des jouissances sensuelles et des horizons de cette vie. Il oublierait le passé, vivrait matériellement du présent, et ne s'inquiéterait nullement de l'avenir.

Or, il fait tout le contraire, et souvent malgré lui, comme s'il était mû par une force surhumaine : ce qui prouve que ni les contradictions ni l'énigme de son être, ni le secret de sa destinée, ni les limites de son ambition ne sont dans la matière. Pour contenir son corps, il ne faut qu'un point dans l'espace, tandis que son esprit, présent en quelque sorte à tous les points de ce vaste univers, a besoin de l'infini pour espace et pour domaine. L'inconnu, le mystère ont un charme qui l'attire. Il se dégoûte vite de ce qu'il connaît, il veut connaître davantage et ne cesse de chercher ; il est, pour ainsi dire, tourmenté des choses divines ; et ne se passionne jamais plus que pour ce qu'il ignore ou ne peut d'abord concevoir. Seul entre tous les êtres, il témoigne du mépris pour cette prosaïque existence. Il s'ennuie de vivre isolé au milieu de cette création matérielle qui ne peut ni le comprendre, ni l'instruire : sphinx insensible qu'il interroge en vain, sphinx aveugle et muet qui ne sait ni ne peut expliquer ses énigmes !

Mais s'il a peu d'attachement et d'estime pour la vie telle qu'elle se présente à sa vue, ce n'est certes pas par amour du néant qu'au contraire il méprise par-dessus tout. Il ne saurait se figurer devoir s'anéantir dans la poussière du sépulcre, et a une telle horreur de la destruction qu'il frémit à la simple pensée que peut-être, il s'éteindra sans retour dans la nuit impénétrable du tombeau.

Mais mourir, c'est renaître, se dit-il ; et il s'agite, impatient, dans la prison de son corps, comme l'aigle indigné contre les liens qui le retiennent captif. Il sent le besoin de quelqu'un qui l'enseigne : il appelle la lumière d'En Haut pour éclaircir ses ténèbres, et la Religion vient à son secours.

Et tout cela ne serait qu'un jeu, un caprice de la matière combinée par la main inepte du hasard !

Ceux qui ont proclamé dans leur ignorance que les atômes ont produit fortuitement tout ce qui existe, ont donné cours à une grande absurdité : car quelle plus grande absurdité que des atômes qui auraient produit fortuitement des êtres intelligents et religieux ? Plaisants philosophes ! qui ont employé de plein gré toute la sub-

tilité de leur esprit à faire croire qu'ils n'étaient que des machines ou des bêtes, mues par la volonté inconsciente du destin ; brutes illustres, qui ont composé avec art et méthode des milliers d'ouvrages pour démontrer que tout est le résultat accidentel du choc fortuit des atômes, sans songer qu'en pensant et en agissant avec réflexion, ils servaient eux-mêmes de réfutation à leur absurde système !

Ils auraient voulu matérialiser la pensée, et ils s'exaltèrent jusqu'à spiritualiser la matière, confondant tout dans le fol espoir de tout détruire !

Aussi entêtés que pervers, ils soutiennent encore que l'homme est impuissant à former des idées justes sur les choses et leurs rapports ; à distinguer le vrai du faux, à comparer, discerner et choisir de manière à asseoir le libre-arbitre dans ses actes ; et qu'il doit renoncer à la solution des grands problèmes, qu'il se pose depuis des siècles sans pouvoir les résoudre, pour se borner à l'étude du monde physique, le seul qu'il lui soit donné de connaître et de conquérir.

Mais cet homme, ô esprits forts, c'est vous-mêmes ! ce n'est pas l'homme créé spirituellement à l'image de Dieu, c'est l'homme qui s'est fait matériellement à l'image de la bête. Et n'apercevez-vous point qu'en raisonnant de la sorte, vous êtes loin de faire l'éloge de votre raison ? Ce qui est beaucoup plus grave, vous faites injure à la raison humaine, faculté sublime que, par une autre inconséquence, vous déifiez !

De grâce, ne généralisez point le jugement sévère et trop mérité que vous portez ainsi sur vous-mêmes. N'essayez pas de faire peser sur le reste de l'humanité votre impuissance intellectuelle ; et limitez-vous à votre individualité sans chercher à nous rabaisser tous au niveau inférieur de votre esprit. Quoi ! s'écrie un rationaliste indigné contre les viles opinions du parti avancé de son école : " Je suis homme, et vous me proposez de supprimer le problème de l'être humain ! Je pensé l'infini, et vous m'en interdisez jusqu'au rêve ! J'ai soif d'immortalité, et vous m'en ôtez l'espérance ! Vous m'invitez à étudier, à aimer la nature ; mais que m'importe la nature, si Dieu n'y est pas ? Cette curiosité sans objet, ce travail sans aiguillon, cette vie sans poësie et sans dignité, n'ont plus rien qui m'intéresse. Rendez-moi, au-delà de ma destinée mortelle, le plus faible rayon d'avenir, et, sur cette terre, dont vous m'offrez les jouissances, je vous cède sans regret toute ma part."

Ces explications nous ont paru opportunes pour rétablir la vérité obscurcie et défigurée par les matérialistes de toutes nuances, qui

commencent par méconnaître les vrais principes des choses de même que les lois qui gouvernent l'être humain, afin de le porter par là à l'oubli de ses devoirs et à l'ignorance de ses véritables destinées.

Il n'est pas né pour végéter et languir au sein d'un matérialisme stupide qui ne répond ni à ses aspirations, ni à sa nature, pour se repaître de corruption et de boue au pied de cette infâme idole du néant qu'on lui demande d'adorer, mais bien plutôt pour vivre d'une vie plus noble que celle des sens, pour se mouvoir librement dans la pure atmosphère du progrès intellectuel et moral.

La religion lui est aussi naturelle, aussi nécessaire que l'air qu'il respire. C'est un besoin de son cœur, la lumière de son esprit, le supplément de sa conscience, l'aliment obligé de son âme ; et elle n'exige le sacrifice d'aucun des éléments qui le constituent. Car en agissant autrement, elle abdiquerait ; elle trahirait son rôle, et cesserait d'être la sauvegarde et la libératrice de tous pour devenir une cause, un instrument de servitude et d'oppression.

Dieu, qui a fait l'homme, et la religion pour l'homme, ne s'est pas contredit dans ses deux œuvres capitales. Il a su les disposer de façon qu'elles s'accordent et se complètent l'une par l'autre, afin que l'homme, en s'unissant à Dieu par le lien indissoluble de la Religion, reste dans l'ordre et l'unité primitifs, et soit sauvé en écoutant cette double voix qui parle du haut des cieux et du fond de son âme.

Hors de là, en l'absence de la religion, cette chaîne de diamant qui relie le ciel à la terre, et la nature à Dieu, qu'est-ce que l'homme, et que vaut son existence ici-bas ?

Un instinct secret l'avertit que son principe n'est point en lui, que sa fin est hors de lui, qu'il doit tendre vers un autre objectif que sa personnalité, et y adhérer fortement comme à la partie supérieure de son être. Il ne saurait être heureux s'il demeure isolé en face de ses imperfections et de ses misères ; et tel est cependant son état, à moins qu'il ne soit soulevé par quelque chose d'idéal qui le force à sortir de lui-même, et l'élève par une attraction mystérieuse dans des sphères plus sereines.

III

Il n'y a qu'une vraie religion, parce qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'une vérité, qu'une morale, et que l'humanité est une par son principe et par sa fin.

La religion véritable est celle qui remonte de génération en génération, de siècle en siècle, jusqu'au berceau du monde, et qui

n'achèvera sa course sublunaire que quand le soleil de l'éternité se sera levé sur les ruines de ce monde. Elle seule nous révèle clairement le mystère de nos destinées et l'énigme de nos larmes. Elle seule offre à chacun assez de consolations et d'espérances pour lui faire porter sans trop d'amertume le poids du jour et de la douleur. Elle seule commande de croire, d'aimer et d'espérer, car elle seule a les paroles de la vie éternelle. Pour accepter sa loi, il suffit de la connaître ; et plus on l'étudie dans ses dogmes, dans son culte, dans sa discipline, dans son histoire qui est une suite constante de prodiges, plus s'accroissent l'attachement et le respect dont on est naturellement imbu à son égard. Elle ordonne la soumission pleine et entière de l'entendement et de la volonté ; elle s'empare de toutes les facultés de l'homme pour les redresser et les diriger sans cesse vers le bien absolu.

Nous désespérions de pouvoir expliquer les contradictions et les discordes perpétuelles qui bouleversent l'âme humaine ; nous ne pouvions non plus concilier avec la sagesse et la bonté divines ces désordres qui attristent le regard dans le milieu social où s'agitent tant de passions et de concupiscences déchaînées.

Et nous nous sommes écriés : Hélas ! le mal est sur la terre ! mais qui donc l'y a mis ? Et prêts à accuser le créateur, tout notre être s'est ému, et il s'est replié sur lui-même, et un doute affreux a traversé notre esprit. Et chacun de nous s'est demandé avec angoisse : D'où viens-je ? Où suis-je ? Que dois-je devenir ? Serais-je abandonné ici-bas ? Et plongés dans cette incertitude douloureuse, le flambeau de la raison s'est éteint dans nos mains ! Une nuit indescriptible s'est interposée entre nous et le ciel. Et un désespoir hideux, implacable, allait nous saisir dans les ténèbres où notre intelligence privée de guide, errait péniblement à la merci du hasard..... Mais voilà qu'une voix prodigieuse a retenti de toutes parts ; et elle n'eut pas plutôt frappé notre oreille que nos yeux s'ouvrirent à la lumière, et nous vîmes clair en nous et autour de nous !

" Homme, disait cette voix dont chaque accent réveillait un écho dans notre âme, tu n'es pas seul ici-bas : Dieu m'a envoyée du Ciel vers toi pour t'instruire. Une longue suite de prophéties toutes vérifiées, des miracles opérés à la vue d'un peuple nombreux, une multitude de témoins et de martyrs, attestent de concert que ma mission ne vient pas de l'humanité, quoiqu'elle s'adresse à elle : elle part d'un autre principe.

" Or ne cherche plus l'auteur du mal : cet auteur est toi-même. Et tu souffres en conséquence d'un crime antérieur qui a vicié ta nature, bonne, excellente à l'origine. Car tu es de Dieu ; il t'a

formé à son image ; ton premier état fut l'état d'innocence ; tes premiers jours furent des jours de bonheur. Cette alliance qui t'unissait primitivement à lui, tu l'as rompue dans une heure d'aveuglement et d'orgueil ; tu as secoué son joug, renié ses bienfaits, outragé sa mémoire, par là défigurant en toi la ressemblance divine. Tu fus coupable, et c'est pourquoi tu es malheureux. Pour tes fautes et tes peines, ne t'en prends qu'à toi-même. Créé libre, tu abusas de ta liberté ; le mal moral est incontestablement ton ouvrage, et le mal physique en découle. Dieu t'avait prédit les malheurs qui devaient être le résultat du mépris de son autorité ; il t'avait commandé de te soumettre à l'ordre originairement établi pour la conservation des œuvres de ses mains.

Cet ordre admirable qui régnait sur toutes les parties de l'univers, les dirigeant chacune vers la fin qui leur était assignée, tu l'as troublé, violé en transgressant l'unique précepte qui te fut imposé ; et fidèle dans ses menaces comme il l'est dans ses promesses, le Tout-Puissant a aussitôt prononcé sur ta tête l'arrêt redoutable dont tu subis encore la rigueur. Il t'a banni de l'heureux séjour qu'embellissait sa présence, que remplissaient ses dons merveilleux, et t'a exilé en ces lieux solitaires pour y expier dans l'épreuve et les larmes le tort d'avoir ailleurs été infidèle.

" Mais ô prodige de l'éternel amour ! Voici qu'il t'est promis un Rédempteur qui, en supprimant par ses mérites infinis l'espace infini qui t'éloigne de son Père, effectuera ainsi ta réconciliation avec Celui que tu as offensé. Au temps marqué, ce Sauveur est en effet descendu en Judée ; il a remémoré aux humains la noblesse de leur origine et la sublimité de leurs destinées. La vérité sortait lumineuse de ses lèvres, et il allait dans sa mansuétude publiant partout les miséricordes du Seigneur. Ses mains étaient pleines de bienfaits, et il les ouvrit sur le monde. Et le monde ne l'a pas connu parce qu'il avait corrompu toutes ses voies ; et dans son délire, il maudit son Libérateur, le harcela de sa haine, de ses sarcasmes, de ses imprécations sacriléges, et il le traîna, pantelant, sur une montagne où il devait couronner par un dernier sacrifice tous les sacrifices qu'il s'était jusque-là imposés pour le salut de la race humaine. Là, entre le ciel et la terre, on l'éleva sur la croix. Et le Christ mourut au milieu des supplices, et l'enfer en poussa des hurlements de joie, et la pierre sépulcrale se referma tristement sur la grande victime du Calvaire.

" Mais le troisième jour, les portes du tombeau se rouvrirent tout-à-coup pour livrer passage au Crucifié : Jésus s'était ressuscité par sa propre vertu ! Et plusieurs fois, il se montra à ses disciples qui s'étaient dispersés après le dénouement funèbre du

drame de la Rédemption, et ceux-ci le revoyant vivant après l'avoir pleuré mort, crurent en lui et le proclamèrent avec enthousiasme leur Seigneur et leur Dieu : *Dominus meus et Deus meus !* Et ils volèrent dans toutes les directions répandre la nouvelle de la mort et de la résurrection du Maitre Suprême dont ils avaient vu la gloire, prêchant sa parole à toute créature. Et ils périrent dans les tourments plutôt que de nier ou de taire les faits dont ils avaient été témoins oculaires, et qui sont les fondements indestructibles de la foi.

" Et maintenant, ô homme, regarde-moi ! Je suis l'envoyée de la Providence : nul ne peut se sauver que par moi. Je suis ta consolatrice, ton soutien, ton refuge et ton guide. Ecoute-moi ! C'est Dieu même qui m'inspire, et il ne peut se tromper ni t'induire en erreur.

" Je t'apporte la lumière et le salut. Je m'offre à soulager ta misère ; je remédierai à ta faiblesse et te rendrai fort contre le mal qui est ton plus dangereux ennemi ; j'affermirai tes pas chancelants dans l'austère sentier du devoir, et transformerai tout ton être, le rétablissant dans sa dignité première en le dégageant du joug de la chair et du sang. Dieu, que je te représenterai sans cesse comme la règle et la fin de toutes tes pensées, de toutes tes actions, n'est-il pas le plus noble et le plus sûr instinct de ton âme ? "

Quel est celui d'entre nous qui, dans le silence des passions, n'a pas senti souvent cette voix mystérieuse de la religion parler ainsi à sa conscience recueillie ? Ah ! n'étouffez pas l'immortelle et céleste voix ! Gardez-vous de la juger importune ! Car elle cesserait enfin de se faire entendre ; elle refuserait peut-être de répondre à vos appels quand, tout vous abandonnant du même coup, jeunesse, santé, plaisirs, vous aurez dans votre détresse plus que jamais besoin de courage et de consolations supérieures pour porter le poids de l'adversité et vous supporter vous-même ! L'expérience l'atteste : il en coûte plus à l'impie de la rappeler dans son cœur qu'il lui en a coûté de la bannir.

La religion chrétienne nous fournit d'une main généreuse le supplément de tout ce qui nous manque en cette vie. Nous aspirons à quelque chose de meilleur que ce qui se présente à nos regards, et elle comble nos aspirations les plus élevées. Nous éprouvons invinciblement le besoin d'aimer quelque chose de plus grand, de plus digne que les créatures, et elle nous donne Dieu même pour objet de notre amour. Il nous faut croire, et il nous importe d'être divinement enseignés sur ce qui doit faire le sujet de notre croyance, afin que nous ne puissions nous égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans loi et d'une raison sans

principe : et elle propose à notre esprit sa doctrine et ses dogmes qui tranchent toutes les difficultés, résolvent et terminent tous les doutes. Nous voulons nous attacher au bien en dépit des inclinations qui nous poussent en sens contraire, et elle nous procure l'assistance de la grâce qui produit en nous la vertu. Nous sommes tourmentés d'une faim insatiable de savoir, et elle nous révèle la science véritable ; elle nourrit l'intellect de connaissances sublimes que l'on chercherait en vain hors de son enseignement. Impatients des bornes qui nous retiennent dans un point de l'espace et du temps, nous brûlons de nous élancer vers l'infini : quelque chose nous appelle et nous attire irrésistiblement qui n'est point de ce monde, et elle nous assure que bientôt, délivrés des liens matériels qui nous enchaînent à la terre, nous franchirons les distances qui nous empêchent d'atteindre cet idéal de nos âmes.

" Auguste religion, écrivait Vauvenargues, douce et noble créance, comment peut-on vivre sans vous ? Et n'est-il pas manifeste qu'il manque quelque chose aux hommes, lorsque leur orgueil vous rejette ? " Qu'elles sont à plaindre en effet les intelligences d'élite qui ont laissé s'éteindre en elles le flambleau sacré de la foi ! Et qui pourrait remplacer ce don du Ciel, qui console des injustices et des malheurs de la terre ? Personne peut-être n'en estime mieux qu'elles les avantages et la douceur, personne n'en ressent plus qu'elles le besoin. Si elles doutent que la foi soit capable de suppléer à tout, elles savent du moins que son absence de l'âme y crée un vide affreux qui ne fait que s'agrandir avec les années, et qui jamais ne se comble.

Et le sentiment de cette privation douloureuse les remplit d'inquiétude ; il leur arrache ces plaintes véhémentes qui ressemblent à une prière, et attendrissent même les indifférents. " O Dieu ! s'écrie ce même Vauvenargues gémissant sous l'étreinte du doute et de l'incroyance, qu'ai-je fait ? Quelle offense arme votre bras contre moi ? Quelle malheureuse faiblesse m'attire votre indignation ? Vous voyez dans mon cœur malade le fiel de l'ennui qui le ronge ; vous séchez l'espérance au fond de ma pensée ; ma vie est pleine d'amertume ; les plaisirs, la santé, la jeunesse m'échappent ; la gloire qui flatte de loin les songes d'une âme ambitieuse, vous me ravissez tout..... Pourquoi m'avoir délaissé ? Pourquoi, lorsque l'orgueil, l'ambition, la volupté, m'ont tendu leurs pièges infidèles ?..... C'était sous leurs traits que mon cœur ne pouvait se passer d'appui..... J'ai laissé tomber un regard sur les dons enchanteurs du monde, et soudain vous m'avez quitté ; et les ennuis, les soucis, les remords, les douleurs ont en foule inondé mon âme....."

Hélas ! telle est la cause éternelle de nos maux : on s'abandonne sans réflexion au courant qui entraîne vers les séductions et les enchantements du monde ; la corruption s'insinue peu-à-peu dans le cœur ; la source divine se tarit en notre âme : on commence à vivre hors de la religion et loin de Dieu, et à peine s'en est-on détaché qu'il nous reste à pleurer la perte des meilleurs biens qui nous attachaient à la vie.

Quelle mère plus tendre, plus dévouée, plus intéressée au bonheur de nos jours, qu'une religion qui nous accompagne et nous console dans toutes les phases de la carrière que nous fournissons ici-bas ! A peine avons-nous touché au seuil de l'existence qu'elle nous reçoit sur son sein, et nous empreint du sceau purificateur de ses promesses. A mesure que les passions se développent en nous, elle nous communique de nouvelles forces et redouble d'empressement et de zèle pour nous préserver des mille périls répandus sur la route. Par ses sacrements, elle se mêle aux actions les plus importantes de notre vie, elle en marque les principales époques, elle en adoucit les moments suprêmes. C'est alors qu'elle nous environne de tous ses secours et de toutes ses espérances. Indépendante de nos destinées, elle ne nous abandonne pas même à la mort, et quand elle a conduit notre dépouille mortelle à sa dernière demeure, sa voix s'élève encore vers le Ciel pour en faire descendre sur notre âme la miséricorde et le pardon. Ainsi elle protège et consacre le berceau, la couche conjugale et la tombe.

Sont-ce là des services de nul prix pour que les philosophes en prennent prétexte de l'accuser de favoriser toutes les superstitions et de soulever tous les fanatismes ? Mais rien n'est plus contraire à son esprit, rien n'est plus éloigné de son cœur ! Elle dit et répète par l'organe de ses ministres qu'il faut honorer la Divinité, pratiquer la vertu, et ne se lasser jamais de faire du bien aux hommes.

Le propre du Christianisme est d'être parfait ; d'être un dans ses dogmes, dans sa morale, dans sa discipline, dans son culte ; d'embrasser tous les peuples et tous les âges dans les bras de sa charité infinie ; de s'adresser non-seulement à tous en général, mais aussi à chacun des individus qui composent l'espèce humaine, et de ne vouloir à son action d'autres limites que celles qui circonscrivent l'étendue de l'univers. La perfection, l'unité, l'universalité, la permanence : telle est donc la nature, tels sont les traits distinctifs du Christianisme ; et à eux seuls ils font supposer sa divinité. *Euntes ergo, docete omnes gentes*, " allez, enseignez toutes les nations : " tel est l'ordre auquel obéirent les apôtres, et qui s'est transmis à travers les générations et les vicissitudes terrestres, par le ministère du sacerdoce catholique, jusqu'à l'heure où nous écri-

vons. Que de force, de grandeur et d'harmonie dans cette société universelle qui subsiste au-dessus de toutes les sociétés civiles, et dont tous les membres sont liés entre eux par une conformité inaltérable de croyances et de sentiments, dans cette communauté spirituelle, permanente, qui ne reconnaît pas d'autre autorité visible que le Pape et l'Eglise, pas d'autre médiateur que le Christ, pas d'autre chef que Dieu même, et qui doit durer aussi longtemps que le monde !

La Révélation est tout ensemble le principe et la base de la religion chrétienne. On a nié la révélation sous prétexte qu'elle est impossible, mais on aurait dû signaler les causes de cette prétendue impossibilité : ce à quoi on n'a pu réussir après tant de siècles de recherches et d'examen. Il est constant que l'omnipotence divine ne connaît pas de bornes, et que le moindre des êtres demeure soumis, quoiqu'il fasse, à son inévitable contrôle. Or, il suffit d'admettre la toute-puissance de Dieu et sa providence, pour conclure qu'il a pu et dû se manifester à la créature de son choix d'une manière extraordinaire afin de lui découvrir ses desseins sur elle, et cela, de façon à la pénétrer intimement de la réalité de son intervention spéciale. Si, par l'écriture et la parole, des êtres comme nous ont la faculté d'échanger leurs pensées, il serait absurde d'imaginer que l'Etre Suprême par qui a été fécondé le néant, n'aurait pas le pouvoir ni les moyens de communiquer avec l'homme, son ouvrage, et de lui faire savoir ce qu'il attend de son esprit et de son cœur.

Et qui l'aurait instruit de Dieu, si ce n'est Dieu lui-même ?

Qui lui aurait appris le culte le plus agréable à la Divinité, si ce n'est encore la Divinité même ?

Comment aurait-il connu, aurait-il cru tant de mystères qu'il ne saurait ni concevoir ni comprendre, si le Souverain Maître ne les lui eût révélés ? Les merveilles de l'ordre surnaturel sont au-dessus de toutes les conceptions de l'entendement plongé dans ses ténèbres naturelles, et on ignorerait même leur existence si Dieu n'eût pas miraculeusement parlé aux humains.

La Révélation a pour objet les rapports qui doivent exister entre Dieu et l'homme ; l'ensemble de ces rapports constitue toute l'économie interne du Christianisme ; et la théologie est la science, la notion développée de ces mêmes rapports. Ainsi, la théodicée chrétienne prend sa source et le principe de ses développements en Dieu même qui s'est révélé par trois fois fois aux mortels : d'abord, au Paradis Terrestre, ensuite, au mont Sinaï, et en dernier lieu, à l'univers entier par l'intermédiaire de Jésus-Christ et des apôtres.

Par ces révélations successives, on voit que dans tous les temps

écoulés depuis la création, la vérité n'a pas cessé de luire à l'horizon du monde moral, et de plus, qu'une Providence attentive a réglé les divers modes de la religion conformément à l'état des esprits et des lumières aux différentes phases de la civilisation humaine.

Et ce ne sont pas des affirmations sans preuve que nous formulons ici : elles résultent au contraire de faits très considérables qui se sont accomplis à la lumière du soleil, qui ont eu pour témoin la portion la plus éclairée de l'humanité. Ils demeurent à jamais consignés dans l'histoire qui les enseigne à chaque génération nouvelle, et qui, de concert avec la tradition de l'Eglise, en perpétue la mémoire.

Mais, objectent les libres penseurs, nous possédons la religion naturelle, et la révélation est inutile.

Nous maintenons le contraire : dans l'état d'incertitude et de misère où nous a ravalés la révolte malheureuse de l'Eden, la religion naturelle qu'on invoque à l'encontre de celle dont le Christ est le fondateur, n'est pas propre à satisfaire tous nos besoins et à dissiper tous nos doutes. Elle n'offre rien de fixe et de certain à l'esprit qui veut approfondir et raisonner ses croyances. Elle laisse régner tant d'obscurité autour d'elle que celui qui s'attacherait exclusivement à la suivre n'aurait ni une règle sûre pour les mœurs, ni des notions claires sur la nature et les attributs de Dieu, sur l'immortalité de l'âme, la vie future, les récompenses et les peines après la mort, les expiations par lesquelles on doit réparer ses fautes et en obtenir le pardon. Privé de toute clarté surnaturelle et de tout appui efficace, il ne tarderait pas à tomber dans le découragement, l'indifférence ou le scepticisme. Ses passions lui suggèreraient des sophismes, lui ménageraient des subterfuges à l'aide desquels il pourrait se livrer avec sécurité, et peut-être sans remords, à toute sorte de désordres.

Les sophistes du dernier siècle, par exemple, prétendaient penser et agir d'après les dictées de la religion naturelle, et cependant, ils outragèrent la morale autant par leur conduite que par le scandale de leurs écrits, et embrassèrent tour-à-tour les plus abominables erreurs. Ce qui prouve surabondamment que leur religion naturelle, si magnifique en théorie, est de nulle valeur dans l'ordre pratique. Ses ombres qui semblent promettre l'impunité aux coupables, ses lacunes grâce auxquelles il est si facile d'éviter le devoir, ses incertitudes, son manque d'autorité enfin laissent libre carrière à ceux avides de licence, et l'unique frein qu'elle oppose s'est aussitôt rompu dans leurs mains.

Du reste, la religion naturelle, dans la forme que lui donnent

ses prédicants et ses apôtres de mauvais aloi, n'est qu'une copie pâle et imparfaite de la religion chrétienne. Les doctrines qu'ils lui attribuent, en ce qu'elles ont de vrai et de sain, sont un emprunt aux vérités révélées. Cette observation est si juste et si bien d'accord avec le résultat acquis des recherches historiques, que nous n'hésitons pas à affirmer que, sans la Révélation, il n'y aurait jamais eu de religion naturelle, du moins avec les développements qu'on lui prête aujourd'hui. Les quelques dogmes qu'elle proclame ne sont pas des découvertes de l'esprit humain, mais des réminiscences de la révélation divine, des rayons émanés du soleil de la foi. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un regard sur le passé.

D'abord, l'adoration d'un Dieu personnel et immatériel précéda partout l'établissement de l'idolâtrie. A mesure que les enfants d'Adam s'éloignèrent de leur berceau, ils prirent moins de soin du dépôt sacré d'enseignements que leur avait confié leur auteur. Ils les altérèrent peu-à-peu pour se forger commodément des dieux à leur image. La majorité finit même par perdre la mémoire de tout ce qui eut lieu dans le monde primitif. Mais à toutes les époques, il y eut parmi les Gentils des personnages fidèles au culte des souvenirs, qui conservèrent religieusement à l'abri des dédains de la foule, les fragments de vérité qui flottaient encore dispersés et sans lien sur le fleuve ondoyant de l'oubli. Ces précieux restes d'une ère disparue, ils les transmettaient aux initiés sous le sceau du secret, ou sous le voile des allégories et des mystères, si répandus sous le paganisme.

Les sages dont nous parlons abondèrent surtout en Egypte qui fut pour l'antiquité païenne la terre classique de la science. C'est dans leurs entretiens que les philosophes de la Grèce puisèrent le fond de leur métaphysique et de leurs systèmes. Ceux-ci se considéraient si peu en état de parvenir par eux-mêmes à la connaissance des premiers principes qu'ils allaient en Orient s'instruire de ces choses. Ils ne se vantaient pas non plus d'avoir obtenu leurs lumières par le secours de leur seule raison, mais bien plutôt par l'étude de la tradition des ancêtres, qu'ils faisaient remonter de génération en génération jusqu'à une source primordiale qui n'était autre que celle où il faut toujours revenir quand on cherche l'origine des connaissances humaines.

Aussi est-il facile de s'assurer, en consultant les œuvres philosophiques des anciens, qu'ils n'avaient pas tiré de leur fonds la plupart de leurs idées sur Dieu, l'homme, l'univers. Ils ne font généralement que raconter ce qui leur a été dit sur ces problèmes pendant leur séjour chez les nations qu'ils avaient dû visiter par amour du savoir ; et leur doctrine en ce qui touche aux questions

fondamentales, porte presque tout entière sur ces récits étrangers.

D'ailleurs, on ne peut douter que les Saintes-Ecritures n'aient pénétré plus ou moins dans les écoles de la Grèce. Dans sa célèbre *Démonstration Evangélique*, Eusèbe de Césarée s'applique, et non sans succès, à établir par d'innombrables extraits comparés que la philosophie de Platon offre un commentaire fait avec génie des livres de Moïse et des autres livres sacrés des Hébreux. " Vous voyez, fait remarquer Minucius Félix, comme les philosophes disent les mêmes choses que nous. Ce n'est pas que nous ayons suivi leurs traces ; mais c'est qu'ils ont puisé la vérité dans nos prophètes, et qu'ils l'ont altérée." C'était là l'opinion commune des chrétiens érudits dans les premiers siècles de l'Eglise. Voltaire lui-même, qui a exalté en vers et en prose ce vague idéal, ce fantôme insaisissable que les rationalistes décorent du nom pompeux de " religion naturelle," laisse échapper cet aveu : " Les partisans de ce qu'ils appellent la religion naturelle doivent reconnaître et avouer qu'elle doit à l'Evangile ses développements et sa perfection."

Bien autrement sincères que les libres-penseurs de nos jours, parce qu'ils n'avaient pas le même intérêt à mentir, à nier systématiquement l'évidence, les penseurs les plus illustres du paganisme étaient loin de dissimuler l'imperfection de l'entendement humain, et l'obscurité profonde qui enveloppe ses horizons dès lors qu'il poursuit la recherche de la vérité sans autre guide que les lumières insuffisantes qu'il trouve en lui-même. Ils s'appesantissent sur l'ignorance absolue dans laquelle naissent les hommes, sur les peines infinies qu'il faut s'imposer pour en sortir, et sur l'insignifiance des résultats qui couronnent leurs efforts et leurs travaux. Socrate, déclaré le plus sage des mortels par l'oracle de Delphes, recommandait à ses amis de se limiter à la méditation et à la pratique de la morale, seul flambeau qui brillât par intervalles au sein de cette nuit désespérante qui circonvenait les païens de toutes parts. Les disciples de Pythagore et de Platon reconnaissaient de concert avec leurs maîtres, la nécessité d'une illumination ou instruction céleste pour inculquer à tous la notion de Dieu et de ses perfections, ainsi que la manière dont il veut être adoré. Ils sentaient et proclamaient d'une voix unanime l'impuissance de la raison à résoudre ces problèmes d'une importance souveraine sur lesquels les sectes multiples de raisonneurs ne s'accordaient que pour différer entre elles d'opinion, si bien que le doute était partout, et la certitude nulle part.

Un théologien anglais, Pointer, après avoir signalé ce triste état de choses,—lequel n'a pas cessé d'exister parmi ceux qui rejettent

l'autorité de l'Evangile pour ne s'inspirer que de leurs propres lumières, amas confus de ténèbres et de contradictions,—conclut par les réflexions suivantes : " Si telles étaient les ressources de la raison, qu'elle pût élever l'homme à une connaissance certaine de la vérité, relativement aux questions religieuses et morales qui semblent appartenir à la classe des sciences purement naturelles, verrait-on toutes ces fluctuations de la part de ces génies supérieurs qui ont brillé d'un si vif éclat ? Après s'être livrés de toute la puissance de leur âme à la recherche de la vérité, ne seraient-ils pas parvenus à former un jugement arrêté et certain sur ces articles si importants ? Et si chacun d'eux avait fait enfin cette découverte, objet de leurs constants efforts, n'y aurait-il pas eu accord et conformité dans leurs opinions, comme dans leurs doctrines ?..... Combien, au contraire, de variétés, d'inconsistance sur ces matières, dans toutes les théories enfantées par les plus habiles philosophes, même depuis que les siècles d'ignorance ont fait place à celui des lumières ? Les Descartes, les Locke, les Leibnitz, les Newton n'ont-ils pas imaginé sur ces points divers, des systèmes entièrement opposés ? Et pourtant chacun d'eux croyait bien avoir pour soi les preuves et les démonstrations de l'évidence la plus intrinsèque. Que conclure de ces contradictions manifestes ? C'est qu'il faut bien que les uns ou les autres, en ne marchant qu'à la lueur incertaine de la raison, n'aient pu arriver qu'à l'erreur."

S'il est un fait démontré par l'histoire de la philosophie tant antique que moderne, c'est que les systèmes conçus en dehors du Christianisme, sont impuissants à promouvoir d'une manière quelconque les idées et les mœurs ; qu'ils ne mènent pas à la pratique ni même à l'intelligence sérieuse des devoirs ; que cette multitude de systèmes, par suite des contradictions qui les distinguent et les posent en antagonisme perpétuel les uns contre les autres, ne sont bons qu'à produire le chaos dans l'ordre religieux et moral ; qu'ils sapent une à une toutes les vérités pour édifier sur leurs ruines, avec toutes les erreurs, la Tour de Babel de l'esprit humain ; et qu'ils tendent au renversement de tous les principes pour faire dominer en fin de compte l'anarchie dans le domaine de la pensée.

" Quand les philosophes, a écrit Rousseau dans une heure d'abandon fort utile au public, seraient en état de découvrir la vérité, qui d'entre eux prendrait intérêt à elle ? Chacun sait bien que son système n'est pas mieux fondé que les autres ; mais il le soutient parce qu'il est à lui. Il n'y en a pas un seul qui, venant à connaître le vrai et le faux, ne préférât le mensonge qu'il a trouvé à la vérité découverte par un autre. Où est le philosophe

qui, pour sa gloire, ne tromperait pas volontiers le genre humain ? Où est celui qui, dans le secret de son cœur, se propose un autre objet que de se distinguer ? Pourvu qu'il s'élève au-dessus du vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ses concurrents, que demande-t-il de plus ? L'essentiel est de penser autrement que les autres. Chez les croyants, il est athée, chez les athées, il serait croyant."

De cette incertitude philosophique qu'on érige en système, proviennent le dégoût de la vie, une tristesse incurable, et cette soif plus ardente des jouissances matérielles, qui forment les traits caractéristiques du siècle où nous vivons. Si nous jetions un regard en arrière pour ranimer des souvenirs qui s'effacent dans l'ombre du passé, nous dirions qu'une amère expérience nous a mis à même de connaître cette situation déplorable de l'âme encore pleine de sève et d'ardeur, luttant seule dans le naufrage de ses croyances, avec l'arme perfide du libre examen, contre ce monstre du doute qu'engendra un rationalisme menteur, ennemi de la raison, ennemi surtout du cœur de l'homme. Et nous l'affirmons sans crainte d'être désavoué par ceux qui ont eu la même épreuve à subir, jamais le génie du mal n'a infiltré au sein de l'humanité un poison plus mortel ! Impossible de vivre dans cet air pour quiconque aspire à être fixé sur le problème désespérant de la vie. Il faut tomber, après bien des jours de souffrance et d'angoisse, au fond d'un abîme de désespoir, ou ressaisir la plénitude de l'existence en ressuscitant à Dieu par un miracle de la grâce. Un troisième parti se présente : l'athéisme, ou l'indifférence pour tout ce qui dépasse la sphère des intérêts temporels. Mais on ne peut rester emprisonné dans ce cercle vicieux, inexorable, que le scepticisme trace autour de nous. Au risque de descendre plus bas, la nécessité, la nature forcent chacun à le franchir pour s'élancer, avec une foi quelconque pour boussole, à la poursuite de ses destinées !

A ceux qui se cantonnent obstinément dans un étroit pyrrhonisme, aussi vide de sens que pervers de principe, le monde dira toujours avec Hamlet : " Il y a plus de choses au ciel et sur la terre que vous en rêvez dans votre philosophie."

> There are more things in heaven and earth
> Than are dreamt of in our philosophy.

Or, chose digne de remarque, ce sont précisément des sceptiques endurcis qui semblent se passionner davantage pour la religion naturelle. Déjà compromise à cause de l'insuffisance et de la mobilité de sa doctrine, il ne manquait plus que de tels défenseurs

pour la perdre. Et pourquoi les impies s'emploient-ils à patroniser et défendre la religion naturelle ? C'est qu'une fois établie sur les débris des temples et des autels, ils savent bien que cette religion naturelle, qui n'a ni culte positif ni symbole défini, équivaudrait en pratique à l'absence de croyances religieuses, et qu'ainsi, l'incrédulité ne tarderait pas à régner ouvertement sur le monde. Et voilà le but qu'ils ne se lassent de poursuivre, quoique toutes les probabilités soient contre eux ; pour l'atteindre, tous les moyens leur sont bons. Qu'ils réussissent finalement à remplacer les différentes professions de foi qui se maintiennent sous des formules arrêtées par la seule religion naturelle, et la société se réveillera incrédule ! Car " le théisme pur n'a jamais existé," dit Voltaire, que dans des imaginations avides de secouer tout frein religieux.

La base de la religion naturelle telle que prônée par ces douteurs de profession qui ne s'en servent que comme d'un instrument pour attaquer tous les cultes, comme d'un levier pour bouleverser la société, est l'indépendance de la raison humaine. " Me dire de soumettre ma raison, déclare l'un d'eux, le trop célèbre Rousseau, c'est outrager son auteur." Ce raisonnement n'est pas fort, puisqu'on pourrait le faire suivre immédiatement de celui-ci : " Me dire de soumettre mes passions, c'est offenser la nature, c'est outrager son auteur." De ces deux propositions, l'une rejette l'autorité divine, et l'autre nie la morale : les conséquences pratiques qui en découlent sont faciles à saisir. Et Bossuet a eu raison d'affirmer que " le déisme," qui s'appuie sur ce fondement fragile, " n'est qu'un athéisme déguisé."

Il serait excessivement étrange que Dieu, qui nous a donné l'être, n'exigerait rien de nous en retour ; qu'il nous laisserait perpétuellement ignorer ce qu'il est, ce que nous sommes, et ce qu'il veut de chacun de nous ; qu'il n'aurait jamais eu de communication directe avec la créature intelligente pour l'encourager et pour l'instruire, ou que, dans le cas contraire, il ne lui aurait pas prescrit d'obéir à ses lois. De tous les mystères, celui-là nous paraîtrait le plus incompréhensible et le plus difficile à admettre ; mais cela ne saurait être. Dieu ne nous aurait point octroyé l'entendement si, en même temps, il n'avait pas eu le dessein de nous éclairer et de lier avec nous des rapports plus intimes et plus parfaits que ceux que suppose le déisme. D'un autre côté, il n'y a qu'à parcourir l'histoire des opinions humaines, qui se combattent et se détruisent réciproquement, pour se convaincre que la raison, sans secours surnaturel, est impuissante, quoiqu'elle fasse, à entrer en possession de ce degré de certitude qui lui est nécessaire pour rectifier la volonté et la bien gouverner. Ceci est au-dessus de sa nature et

de ses forces. Or, qui donc suppléera à cette faiblesse naturelle de la raison, si ce n'est Dieu ? Cette œuvre supplétoire, il l'opère par le ministère du Christianisme qui est à la fois son ouvrage, son règne et sa gloire.

Bayle, qui s'est amusé à combattre tous les systèmes sans vouloir s'attacher à aucun, et dont le fameux *Dictionnaire* est l'idée-mère de l'*Encyclopédie* du dix-huitième siècle, a dit quelque part : " La raison n'est propre qu'à faire connaître à l'homme ses ténèbres, son impuissance et la nécessité de la révélation." Et ailleurs : " Il faut avouer que sans les lumières de la révélation, la philosophie ne se peut débarrasser des doutes qui se tirent de l'histoire humaine."

Dieu a parlé, tout nous le prouve ; il a révélé ce qu'on doit croire et ce qu'on doit pratiquer pour être d'accord avec nous-mêmes, et nous remettre en union avec lui. Dieu a parlé, et voilà que les difficultés s'aplanissent, que les doutes se dissipent : et la lumière se fait dans le monde moral, elle rayonne dans les intelligences qui se rapprochent de leur principe, elle vivifie les cœurs qui se dilatent à sa chaleur. Dieu a parlé, et l'homme écoute dans un religieux silence, et il sent une vie nouvelle circuler dans son sein, et tout son être se fond dans l'adoration et l'amour. Dieu a parlé, il ne reste plus qu'à se soumettre, et à se régler sur sa parole infaillible, sous peine de flotter d'erreur en erreur, et d'être emporté par tout vent de doctrine.

Car tel est l'abîme ouvert sous les pas de ces raisonneurs qui, au lieu de s'arrêter prudemment dans leurs recherches, après être arrivés à la conclusion que Dieu s'est révélé à la terre, osent encore lui demander raison de chaque point particulier de sa révélation, prêts à répudier tout ce qu'ils sont incapables de comprendre. Oubliant la distance incommensurable qui sépare le fini de l'infini, ils prétendent que l'esprit de Dieu, dont la limite n'est nulle part, doit se rétrécir et se proportionner à l'esprit de l'homme, qui est borné de toutes parts ; que l'intelligence divine, inaccessible à tout ce qui n'est pas elle, n'ait point de secrets pour l'entendement humain ; et pendant que la nature sensible elle-même est pleine de choses qui échappent à nos perceptions, ils voudraient que la religion, création la plus sublime de la Divinité, fût pour nous claire et lumineuse en toute ses parties, comme la solution d'un problème d'algèbre ou de géométrie.

Evidemment, une religion qui serait ordonnée et constituée telle qu'ils la désirent dans leur présomption, ne viendrait point de l'Etre Suprême. Son Dieu ne serait pas le vrai Dieu, puisque Dieu est le plus grand, le plus profond des mystères. *Nihil tàm*

notum, *nihil tàm ignotum quàm Deus*, a dit excellemment Tertullien.

S'il y a tant de mystères dans le Christianisme, c'est que le Christianisme a Dieu même pour objet.

C'est ainsi que pour acquérir le repos de l'esprit, et se préserver d'égarements funestes, il faut se résigner à admettre des vérités nécessaires qui nous sont prouvées par le genre de preuves qu'elles comportent, mais qu'on ne saurait pénétrer clairement. D'où il ressort, que la raison même nous conduit à la foi. Bien loin d'être ennemies, elles sont en réalité deux sœurs qui doivent se donner la main.

Le domaine de la foi ne commence que là où finit celui de la raison. Les dogmes du Christianisme ne sont pas contraires à celle-ci, et ils ne peuvent l'être parce qu'ils dérivent tous sans exception d'un principe souverainement raisonnable, duquel nous tirons aussi nos facultés rationnelles. Mais ils sont d'un ordre plus élevé que la sphère où se développent nos conceptions intellectuelles. Ces dogmes, abrégé de tous les prodiges que l'amour suprême accomplit à notre égard pour nous rendre dignes du bonheur qu'il prépare à notre âme, nous font sortir de nous-mêmes et nous transportent dans un autre monde, le monde surnaturel qui est au-dessus de ce que nous pouvons naturellement sentir, imaginer ou connaître. En le contemplant à la clarté du flambeau de la foi, on y découvre et admire une unité si complète et une si haute perfection qu'au lieu de penser à sonder cet abîme éblouissant de lumière, l'intelligence étonnée, mais soumise, s'arrête d'elle-même, confondue par tant de grandeur. Elle se recueille et adore la profondeur et l'excellence du plan divin d'après lequel toutes choses sont ordonnées pour la gloire de Dieu et le bien de chacun de nous.

" De toutes les vanités, observe St. Evremont, la plus pernicieuse est de vouloir pénétrer les mystères de la religion. Comment l'esprit, persuadé par son expérience qu'il ne peut comprendre les choses naturelles, peut-il présumer de parvenir à la connaissance des choses divines? Vouloir décider de la vérité des mystères par ses lumières, c'est ignorer la grandeur de Dieu et ses propres faiblesses."

L'esprit ne marche d'un pas ferme et ne s'élève à un degré éminent que quand, cessant de voir de ses propres yeux, il ne voit plus que par les yeux du Dieu infaillible. " Rien n'est plus juste, au jugement de Bayle, que d'humilier sa raison et la soumettre aux lumières de la raison éternelle, qui est la règle de toutes les raisons, puisqu'aussi bien il n'y a point de science qui ne demande de la soumission pour l'établissement de ses principes."

La Religion, cette amie véritable du génie de l'homme, lui permet d'approfondir en elle tout ce qu'il est en état de comprendre, et ne soustrait à son examen que ce qui, par sa nature même, n'est point du ressort de l'entendement humain. " La religion, a dit le Père Guérard dans un discours couronné par l'Académie, ressemble à cette nuée miraculeuse, qui servait de guide aux enfants d'Israël, le jour est d'un côté et la nuit de l'autre. Si tout était ténèbres, la raison qui ne verrait rien, s'enfuirait avec horreur loin de cet affreux objet, mais on vous donne assez de lumière pour satisfaire un œil qui n'est pas curieux à l'excès. Laissez donc à Dieu cette nuit profonde où il lui plaît de se retirer avec sa foudre et ses mystères..... Téméraire philosophe, pourquoi vouloir atteindre à des objets plus élevés au-dessus de toi que le Ciel ne l'est au-dessus de la terre? Pourquoi ce chagrin superbe de ne pouvoir comprendre l'infini ? Ce grain de sable que je foule aux pieds est un abîme que tu ne peux sonder ; et tu voudrais mesurer la hauteur et la profondeur de la sagesse éternelle ? Et tu voudrais forcer l'Etre qui renferme tous les êtres, à se faire assez petit, pour se laisser embrasser tout entier par cette pensée, trop étroite pour embrasser un atôme ? "

C'est Diderot lui-même qui l'affirme, " la religion ne prêche que l'ordre et l'amour, et n'ôte point la raison, mais elle l'épure et l'ennoblit ; elle ne détruit pas les hommes, mais elle en fait des saints." A-t-elle besoin d'autres preuves pour démontrer que ce qu'elle enseigne est la vérité ? Que serait-ce donc si elle invoquait les prophéties, les miracles, les événements généraux de l'histoire, le consentement universel des peuples, le témoignage de plusieurs millions de martyrs, en un mot, tous les motifs de crédibilité, toutes les sources de la certitude historique et morale, qui se disputent à l'envi l'honneur de proclamer sa divinité, aussi certaine que l'existence du soleil pour le savant qui ne s'abuse pas lui-même ? Tant est vraie cette pensée de Bacon : " Si peu de science éloigne de la religion, beaucoup de science y ramène." N'est-ce pas à Voltaire que l'on doit cet aveu ? " On ne se refuse à croire la doctrine de l'Evangile que pour tomber dans l'absurdité." Et Bayle n'a-t-il pas écrit ? " L'Evangile prêché par des gens sans nom, sans étude, sans éloquence, cruellement persécutés et destitués de tous les appuis humains, ne laissa pas que de s'établir en peu de temps par toute la terre. C'est un fait que personne ne peut nier, et qui prouve clairement que c'est l'ouvrage de Dieu." Et Helvétius, rétractant son livre, si peu spirituel, *De l'Esprit*, ne disait-il pas ? "Je n'ai voulu attaquer aucune des vérités du Christianisme, que je professe sincèrement dans toute la rigueur de ses

dogmes et de sa morale, et auquel je fais gloire de soumettre toutes mes pensées, toutes mes opinions, et toutes les facultés de mon être : *certain que tout ce qui n'est pas conforme à son esprit ne peut l'être à la vérité.*" Même dans son *Contrat Social*, Rousseau ne peut s'empêcher de parler quelquefois en croyant : il y qualifie en ces termes le Christianisme auquel il a décerné, dans le cours de ses ouvrages, encore plus d'éloges que de blâme : " *Par cette religion sainte, sublime, véritable*, les hommes, enfants du même Dieu, se reconnaissent tous pour frères, et la société qui les unit ne se dissout pas même à la mort."

Ainsi, l'on voit que les plus grands adversaires de notre croyance, mus de loin en loin par une inspiration meilleure que celle qui les animait d'ordinaire, souvent se sont surpris à célébrer cette croyance qu'ils auraient voulu sans cesse blasphémer, comme ce prophète infidèle qui, payé pour maudire Israël, ne put trouver sur ses lèvres que des prières et des bénédictions !

Il y a toute une apologie du Christianisme dans la lettre suivante de d'Alembert à Catherine de Russie. Nous croyons devoir la reproduire en entier :

" Il est un lien plus puissant que tous les autres, auquel l'Europe entière doit aujourd'hui l'espèce de société qui s'est perpétuée entre ses membres, le christianisme. Méprisé à sa naissance, il servit d'asile à ses détracteurs après qu'ils l'eurent si cruellement et si vainement persécuté.

" Quelques prétendus esprits forts disent que le christianisme est gênant : c'est avouer qu'on est incapable de porter le joug des vertus qu'il commande. Il est nuisible, disent-ils ; c'est fermer les yeux aux avantages les plus sensibles, les plus indispensables qu'il procure à la société. Ses devoirs excluent ceux du citoyen ; c'est le calomnier manifestement, puisque le premier de ses préceptes est de remplir les devoirs de son état. Il favorise le despotisme, l'autorité arbitraire des princes ; c'est méconnaître son esprit, puisqu'il déclare, dans les termes les plus énergiques, que les souverains, au tribunal de Dieu, seront jugés plus rigoureusement que les autres hommes, et qu'ils paieront avec usure l'impunité dont ils auront joui sur la terre. La foi qu'exige le christianisme, contredit et humilie la raison ; c'est insulter à l'expérience et à la raison même, que de regarder comme humiliant un joug qui soutient cette raison toujours vacillante, toujours inquiétante, quand elle est abandonnée à elle-même. Que deviendrait donc le monde ? que deviendraient ceux qui l'habitent, si par la douceur de ses consolations, par l'attrait de ses espérances, par les contemplations inestimables qu'elle offre aux malheureux, la religion n'adoucissait

dans cette vie les maux inévitables à chaque individu, et plus encore aux gens de bien? C'est surtout dans l'inégalité des conditions, dans l'inexacte distribution des honneurs et des récompenses, que cette religion fait connaître la douceur de son empire et la sagesse de ses lois, qui tempèrent et réparent autant qu'il est possible les adversités humaines.

" Comme l'ordre de la société exige pour son propre soutien, de la subordination, de la dépendance, de la fatigue; comme la corruption de l'humanité répand sur le général et sur le particulier des peines, des travaux, des oppressions, des injustices, quel homme pourrait se soumettre aux rigueurs d'un partage si cruel à la nature, sans une lumière qui lui apprenne à supporter les amertumes de son sort, sans un contre-poids qui réprime les soulèvements d'une sensibilité trop souvent juste, sans une loi de soumission qui lui fasse accepter par des vues surhumaines, tout ce qui peut blesser son esprit et révolter son cœur? Le mal du chrétien n'est, aux yeux de la foi, qu'un mal passager, et toujours propre à lui mériter des récompenses éternelles. Le mal du philosophe est un aiguillon pour sa malice, un sujet pour ses révoltes, un ferment pour son humeur, un motif d'industrie et d'iniquité.

" Par la religion seule, les maux cessent d'être ce qu'ils sont; par elle seule, souffrir est un moindre mal que de goûter les douceurs de la vie au préjudice de sa conscience et de ses devoirs; par elle seule, l'homme élevé au-dessus de lui-même se dérobe en quelque sorte aux mauvais traitements, à la persécution, à l'iniquité, pour se reposer, sous ses auspices, dans un centre de bonheur et de paix au-dessus de tous les revers."

En face d'une évidence si palpable, bien que nous n'ayons fait qu'effleurer cet immense sujet, qui hésiterait à se soumettre d'esprit et de cœur à l'autorité et aux préceptes salutaires de la religion de Jésus-Christ? Elle a une parole de pardon pour toutes les fautes puisqu'elle sait inspirer le repentir; à tous elle offre des espérances propres à élever l'homme plus haut que ne le pourraient souhaiter l'orgueil ou la raison humaine; elle réprime, épure les passions qu'elle rend éminemment sanctifiantes, et qui, en l'absence de ce frein, constitueraient chacun de nous méchant et malheureux; elle encourage, soutient, récompense la vertu, fait mépriser le vice, éloigne de notre voie tout ce qui flétrit ou déshonore, et nous fait tendre à cette perfection qui est l'idéal de nos âmes. Elle nous appelle à une existence plus noble et plus libre que celle des sens; et nous montre enfin dans la tombe le berceau d'une immortalité bienheureuse. La foi qu'elle impose n'est pas difficile à garder; elle est nécessaire et pour finir les disputes qui, autrement, n'au-

raient pas de terme, et pour porter à la pratique constante du devoir en assignant à la fidélité un prix que rien ne saurait lui ravir. Pareille à la boussole qui dirige avec assurance le nautonnier à travers des régions inconnues, cette foi nous guide d'une manière sûre et certaine dans notre aventureux voyage au milieu des mystères de la vie.

Bayle expose d'une façon assez juste la situation d'esprit d'un Chrétien ferme dans sa croyance, tout en faisant sentir par des rapprochements appropriés la limite qui sépare les choses de la foi de celles qui sont du domaine naturel de la raison. Que ceux qui chancellent, apprennent donc d'un sceptique à dédaigner les sophismes et les vaines subtilités de l'école rationaliste, en voyant comme s'exprime là-dessus le premier oracle de la philosophie du dernier siècle. " Un véritable fidèle, dit-il, un chrétien, qui a bien connu le génie de sa religion, ne s'attend pas à la voir conforme aux aphorismes du Lycée, ni capable de réfuter par les seules forces de la raison les difficultés de la raison. Il sait bien que les choses naturelles ne sont point proportionnées aux surnaturelles, et que, si l'on demandait à un philosophe de mettre au niveau, et dans une parfaite convenance, les mystères de l'Evangile et les axiômes des aristotéliciens, on exigerait de lui ce que la nature des choses ne souffre point... Un véritable chrétien, bien instruit du caractère des vérités surnaturelles et bien raffermi sur les principes qui sont propres à l'Evangile, ne fera que se moquer des subtilités des philosophes et surtout de celles des pyrrhoniens; la foi le mettra au-dessus des régions où règnent les disputes, il se verra dans un poste d'où il entendra gronder au-dessous de lui le tonnerre des arguments et des *distinguo*, et n'en sera point ébranlé: poste qui sera pour lui le vrai Olympe des poëtes et le vrai temple des sages, d'où il verra dans une tranquillité parfaite les faiblesses de la raison et l'égarement des mortels qui ne suivent que ce guide. Tout Chrétien qui se laisse déconcerter par les objections des incrédules et qui en reçoit du scandale, a un pied dans la même fosse qu'eux"

En effet, dès que nous estimons que c'est la Divinité même qui propose à notre créance les vérités incompréhensibles qu'il faut croire, ce serait une faiblesse d'esprit et un écart de jugement que de douter ensuite de la parole de Dieu, qui ne trompe jamais, parce qu'elle serait contredite par la parole de l'homme, si enclin à l'erreur.

F. X. Demers.

(*à continuer*)

CHRONIQUE PARISIENNE

Ce n'est pas un compte-rendu que je voudrais faire, c'est un conseil que j'oserais donner : seule attribution d'ailleurs que je me croie permise, après les éminents critiques qui ont loué le *Guide de l'art chrétien* (1). Et voici ce qui m'amène à penser que, même après eux, ce conseil peut ne pas être inutile.

En matière d'art surtout, les critiques se mettent assez naturellement à la place de l'auteur qu'ils entreprennent d'apprécier. Ils se laissent aller comme malgré eux et en raison même de leur compétence, à refaire en quelque sorte son ouvrage. Sous leur plume, tout est savant sans doute, mais aussi tout devient personnel ; tout est loué peut-être, mais facilement tout est assimilé, je dirai presque absorbé, au point qu'il sort de là un abrégé satisfaisant, bien plus qu'une réelle et puissante invitation à la lecture.

Ne vous semble-t il pas que le lecteur peut en être frustré et qu'il y aurait lieu de se mettre parfois uniquement à son point de vue ? Dans ce nombre presqu'infini d'ouvrages nouveaux qu'on tient à lui signaler ne conviendrait-il pas de distinguer plus soigneusement, plus catégoriquement que jamais, les bons livres du très-bon livre, et de s'effacer davantage devant celui-ci ? En conscience, ne faudrait-il pas lui recommander les chefs-d'œuvres autrement que par le compte-rendu accoutumé qui risque d'être banal, et par l'analyse qui toujours en pareil cas reste insuffisante ? N'y a-t-il pas, en un mot, un meilleur service à lui rendre, qui est de l'amener à lire lui-même, en lui persuadant qu'il ne peut se faire de l'ouvrage aucune idée profitable ni même exacte, sans avoir lu ?

C'est ce que je me disais en parcourant le beau travail de Mr. de St. Laurent, au seuil duquel les comptes-rendus m'avaient con-

---

Guide de l'art chrétien. Etudes d'esthétique et d'Iconographie, par le Comte de Grimouard de St. Laurent.—Paris, Didron, 23 rue St. Dominique St. Germain.

duit et laissé, et qu'un conseil d'ami m'a valu le bonheur de connaître ; conseil qui s'est trouvé trop bon pour qu'il ne me soit pas permis de l'étudier autant que je le pourrai, bonheur que j'aimerais à faire partager à d'autres.

Mr. de St. Laurent dit avec raison que l'Iconographie parait aujourd'hui une science nouvelle, tant elle était délaissée. Ce qu'il ne dit pas, c'est que plus qu'homme de ce siècle il aura contribué à la remettre en honneur. On peut même penser qu'elle ne lui semble neuve à ce point, qu'en raison précisément de la synthèse magistrale qu'il vient d'en faire, des voies inespérées qu'il y ouvre, des aperçus véritablement neufs dont il l'enrichit. La voilà devant nous, telle qu'il la faite, non pas peut-être telle qu'elle était, C'est ce qui fait que, grande déjà par son caractère encyclopédique, "puisque pour se faire une idée juste de l'art chrétien, il était nécessaire de passer en revue, sommairement du moins, les grandes lignes de toutes choses," cette œuvre s'est trouvée plus grande encore dans son exécution.

On connaissait, on aimait les saintes images. Une école allemande avait popularisé les meilleures, et des savants, depuis Mr. de Rossi qui fait revivre les Catacombes, jusqu'aux archéologues qui nous apprennent à lire dans les vieux vitraux, nous avaient enseigné par des exemples restés célèbres une partie de leur importance théologique et de leur autorité. Aucun ne nous avait donné de toutes pièces le dictionnaire de cet art, ou plutôt, comme on l'a dit, la grammaire de cette langue que doit parler l'artiste chrétien. Aucun n'avait démêlé avec cette sagacité les divers procédés iconographiques, établi et distingué avec cette clarté les divers systêmes, donné enfin non-seulement les indications, mais l'esprit de cette science, son inspiration, sa tendance idéale et ce qui doit en être, dans toute la force du terme, le feu sacré.

L'auteur en est visiblement dévoré lui-même ; et il n'y a rien là qui doive nous surprendre, étant données les sources où il puise, les autorités qu'il invoque et l'immense bibliothèque qu'il a compulsée. Quant à l'ouvrage, on peut dire que rien n'a été négligé de ce qui de près ou de loin pouvait concourir à sa perfection dernière : ni l'Ecriture Sainte qui fournit à l'auteur des textes considérables, ni les Pères et les Conciles qui lui sont devenus presque familiers, ni la chronique et l'histoire qui confirment ses dires, ni les collections dont il tire ses exemples, ni les ouvrages d'esthétique spéciale qu'il cite avec bonheur, et qu'il peut même discuter sans irrévérence, parce qu'il les a tous approfondis.

Ce qui étonne c'est que tant d'érudition ne prenne pas plus de place. Nous ne sommes point ici en présence d'un de ces ouvrages

qui restent trop souvent encombrés des préparatifs et des ressources de ceux qui les font, et qui ressemblent à de belles maisons masquées d'échafaudages. D'un bout à l'autre le *Guide de l'Art Chrétien* est original et achevé. La citation y est non-seulement heureuse, mais si bien encadrée qu'elle semble comme fondue dans le texte ; et si elle n'est pas absolument inédite en elle-même, elle le paraît, grâce aux conséquences qu'on en fait sortir. C'est ainsi qu'à chaque chapitre, je dirais presque à chaque page, l'auteur vous fait goûter l'une des joies intellectuelles les plus exquises, qui est de découvrir quelque chose dans ce qu'on a déjà vu. On ne pousse pas plus loin que lui la délicatesse et le génie de l'observation : on ne choisit pas mieux ses exemples, on ne s'empare pas plus ingénieusement de l'imagination. Citons au moins cette page exquise où l'on nous démontre comment la main, en ne se déplaçant que très-peu, prend les significations les plus variées :

" La main appuyée sur le front indique un travail de l'intelligence, une méditation dirigée avec effort vers un objet cherché ; effort léger et facile, si la main ne fait que toucher le front, effort d'autant plus laborieux et opiniâtre qu'elle s'y imprime plus profondément. Possède-t-on mieux l'objet de ses investigations, s'agit-il plutôt de l'examiner que de le découvrir, la main descend facilement sous le menton et la tête s'y appuie à son tour dans un sentiment de repos, repos qui n'a rien de oisif, car c'est une autre forme de l'étude.

" La main se relève-t-elle en s'avançant vers la bouche, un doigt surtout s'en détache-t-il pour envelopper celle-ci en se courbant, c'est que l'esprit s'est remis à chercher, mais non plus en s'attachant à des questions purement spéculatrices ; il y a une résolution à prendre. Si la main se ferme mollement dans cette position, il y met de l'indécision ; s'y fixe-t-elle, s'y enfonce-t-elle avec fermeté comme dans le *Pensiero* de Michel-Ange, vous voyez devant vous un homme qui a beaucoup de choses à considérer, qui en voit beaucoup, et qui cependant ne voit pas tout ce qu'il lui faudrait savoir pour prendre un parti. Il ne se résout pas, mais il n'est pas irrésolu, il pense.

" La méditation faite avec un sentiment d'amour, entraîne la main du côté de la joue, soit que la tête se relève comme pour posséder un objet de complaisance, soit que, cet objet étant éloigné, elle se penche par un mouvement de tristesse et de mélancolie. La main tend alors à se rapprocher des yeux, elle les atteint dans la douleur et les recouvre dans la douleur profonde. "

" Toutes les fois qu'elle se soulève dans une attitude voisine de chacune de ces positions, elle témoigne d'une solution correspon-

dante ; elle s'est détachée du front, c'est qu'elle a trouvé ; du menton, c'est qu'elle a conclu ; de la bouche, de la joue, c'est qu'on a résolu. Mais si alors la main, au lieu de s'élever et de se soutenir, se laisse retomber, on renonce à une recherche infructueuse, on se sent impuissant à conclure ou à diriger." (Tome I, page 246.)

Cette page qu'il nous eut coûté d'abréger, est tirée d'un chapitre intitulé *du Geste*, question que l'auteur traite avec sa compétence ordinaire, comme l'un des principaux moyens de l'*Expression*. Elle appartient à une série d'études qui composent la seconde partie du premier volume consacré aux règles générales de l'art chrétien.

On reste confondu de tout ce que M. de St. Laurent y a fait entrer, en exposant successivement la doctrine de l'Eglise relativement aux images, la nature et les raisons du beau considérées dans l'invention, la composition et l'expression ; puis les procédés matériels de l'art comme le dessin, le nu, le clair-obscur, les vêtements, le coloris, etc. Toutes questions qui ont plus d'attrait qu'il ne parait, même pour l'amateur profane, et qui ne laissent pas d'être instructives pour les artistes proprement dits.

Il leur plaira aussi de suivre dans l'introduction magistrale qui ouvre ce volume, l'histoire abrégée de l'art chrétien. Cette introduction est à elle seule un grand ouvrage qui n'en copie aucun autre et qui fera loi un jour au-dessus et peut-être à la place de beaucoup d'autres. En l'écrivant, M. de St. Laurent, on peut le dire, a fait un acte de religion, un chef-d'œuvre dans une bonne œuvre, un travail saint, que le naturalisme n'a pas sécularisé, que la routine n'a pas vulgarisé, que l'intérêt en aucune façon ne profane.

Il a préludé par une sorte d'invocation aux principes, à ce beau poëme de l'esthétique chrétienne qu'il allait chanter. Pour lui, comme pour un Maître de vie spirituelle, "toute beauté extérieure n'est qu'une sorte de témoignage que Dieu se rend à lui-même ici-bas, un voile sous lequel il s'enveloppe, une ombre de sa présence, un appel de sa voix, un amour que sa main nous jette, j'allais dire un soupir d'amour que son cœur laisse échapper vers nous." (1) Il n'est pas de ceux pour lesquels ce qui plait, affaire d'humeur, est toujours pris pour ce qui est beau, affaire de goût ; ni de ceux qui croyant avoir dit ce qu'ils savent, n'ont dit en définitive que ce qu'ils pensent. Tristes guides d'un art qui ne marche qu'éclairé d'en haut ! Tristes maîtres d'un enseignement sans principes ! Ils oublient qu'il n'y a de vrai sur la terre que ce qui est

(1) *De la vie et des vertus chrétiennes*, par l'abbé Gay, tome II, page 116.

vrai dans le Ciel ! Ils savent tous les mots comme des dictionnaires, mais qu'ils sont loin de savoir toutes les choses !

M. de St. Laurent s'adonne surtout à connaître les choses. Il les demande à Dieu d'abord, à la nature et aux livres ensuite, à lui-même en dernier lieu. Il sait qu'il est une vertu qu'on oublie souvent de porter dans la démonstration des vérités les plus incontestables qui est la défiance de soi. Il n'a garde de tomber dans ce défaut, et pourtant son œuvre fourmille d'idées personnelles et inédites; si bien qu'en présence d'une originalité aussi remarquable, on ose à peine parler de sa rare faculté d'assimilation. Souvent les documents sur lesquels il travaille ne sont qu'une occasion, qu'un prétexte, à ces idées neuves et *trouvées* qui abondent sous sa plume et qui font croire que l'intérêt est réellement partout, comme les sources qu'il ne s'agit que de faire jaillir.

C'est ce qui, mieux encore que le câdre immense qu'il embrasse, nous explique comment ce travail s'est développé de lui-même en six gros volumes.

Je ne considère pas seulement que l'auteur, après les règles d'iconographie générale dont nous parlions plus haut a abordé en détail l'iconographie spéciale des mystères et celle des Saints, qu'il en donne une histoire raisonnée et comme une théologie. Je ne tiens pas compte uniquement du programme qui l'amène à traiter de Dieu, de la Trinité, des divers types du Christ, et des principales circonstances de sa vie et de sa mort; s'étendant ensuite aux mystères de la Foi comme les Fins dernières, et remontant à Dieu par l'étude de l'image des bienheureux. Je ne m'appesantis pas sur ce que dans cet avant dernier et cinquième tôme, qui est énorme, presque toutes les questions relatives à l'hagiographie générale sont abordées, avec des considérations extrêmement curieuses pour chaque catégorie de Saints, puis pour les principaux d'entr'eux en particulier ; tout cela, je le répète, est un grand poëme, non, une encyclopédie, qui ne saurait faire peur à celui qui l'aborde, parce qu'elle est facile et agréable à lire par fragments, mais qui avait de quoi effrayer celui qui entreprenait de l'écrire, tant d'elle-même elle menaçait de se prolonger.

Mais M. de St. Laurent sait mieux que personne qu'en matière d'art il ne faut rien ajouter à ce qui a suffi, et une seule chose en dehors de ses immenses recherches eut pu l'attarder : la fécondité vraiment prodigieuse de sa pensée artistique, et peut-être aussi une certaine disposition d'esprit, qui loin d'esquiver les côtés arides et difficiles, s'y porte avec un empressement et une conscience qui feraient craindre parfois la subtilité.

Malgré tout, nous n'avons ici que six volumes dont le dernier

entièrement consacré aux tables, couronnera pour les uns, et facilitera pour les autres la lecture du *Guide de l'Art Chrétien.*

Presque partout, au cours de cette longue route, l'attention est appelée par des noms qui éveillent toutes sortes d'impressions et de souvenirs. C'est quand l'étude de M. de St. Laurent devient un récit et qu'elle prend la forme et les hautes vertus de l'histoire ; quand il cite des grands noms de la peinture italienne, par exemple, et qu'il nous fait entrer avec lui dans les *Chambres* et les *Loges* du Vatican, ou dans les illustres musées de nos capitales. Là, comme ailleurs, il n'y a pas de pensées faibles dans son travail, et par conséquent pas de paroles vides et languissantes. Là, comme partout, il y a ce parfum de modération exquise, qui critique sans hyperbole, et qui raisonne sans parti pris ; et cette parfaite bonne grâce à laquelle on pardonne d'attaquer la gloire elle-même en ce qu'elle peut avoir d'idolâtrique et de surfait, parce qu'elle prend toujours le lecteur à témoin de son argumentation et qu'elle se contente d'avoir raison en invoquant les principes.

A cause de cela et indépendamment d'autres motifs que je ne suffis plus à énumérer, je dis qu'on aura du profit et du bonheur à suivre ce *Guide :* qu'on y trouvera vite cette source de jouissances profondes dont parle l'auteur et qu'il n'ouvre pas seulement aux spécialistes et aux " amateurs d'art qui ne cherchent que des amusements distingués," mais à tant d'esprits qui reconnaissent ne plus pouvoir ignorer décemment aujourd'hui cette branche importante de la science religieuse.

Or, il y a là une sorte d'histoire de l'Eglise au point de vue artistique : une mine de documents inestimables pour le prédicateur, l'hagiographe et l'artiste : des renseignements précieux pour quiconque s'occupe de la décoration et de la construction des Eglises et pour celui qui aime à propager les saintes images, de l'édification pour tous.

Nulle part on éprouvera mieux qu'ici " cette délicieuse stupeur qui constitue l'admiration, et cet épanouissement intérieur, qui est la joie esthétique chrétienne (1)", car on ne se souvient pas d'avoir vu une foule de beautés simples que l'auteur nous signale chemin faisant, et, grâce à lui, il se vérifie encore une fois qu'on ne sait bien certaines choses que longtemps après les avoir apprises.

TH. B.

---

(1) *De la vie et des vertus chrétiennes*, t. II, p. 109.

UNE DOUBLE ÉVASION

(suite)

VI

Quelques instants plus tard, la cellule s'ouvrit : un autre matelas fut apporté et placé aussi loin du mien que l'espace le permettait. Mick Mullen parut ensuite, dûment enchaîné aux poignets, et la double porte de fer fut refermée à double tour, verrouillée et cadenassée. Pendant ce temps, j'écrivais sur ma petite table, à la faible lumière qui descendait de la fenêtre grillée.

Mick Mullen était un gros gaillard dans la force de l'âge ; tête ronde, avec des cheveux ras, des yeux souriants, et de grosses lèvres poussées en avant par une dentition proéminente ; en somme, une franche expression de bonne humeur. Il regarda les fortifications intérieures de la cellule avec un air de désespoir trop comique pour être réel ; puis il se jeta sur son matelas et s'endormit.

Un peu après le coucher du soleil, on apporta nos soupers. Je me sers du pluriel avec intention, parce qu'il y avait une différence marquée entre l'excellent repas que Charlie m'envoyait de sa propre table et la maigre provende de mon compagnon, qui consistait simplement en une écuelle de bouillie de maïs.

—Mon ami, dis-je en me tournant vers Mick Mullen quand le geôlier fut parti, on m'a envoyé un souper meilleur que le vôtre, et il en sera peut-être de même subséquemment. Quand j'étais enfant, j'enviais le sort des prisonniers qui en mangent tous les jours. Si cela vous convient, je vous offre de mettre nos provisions en commun et de les consommer ensemble tant que nous serons tous deux ici.

—Sauf votre respect, monsieur, répliqua Mick Mullen en se grattant la tête aussi bien que peut le faire un homme qui a les mains liées, il me paraît difficile de croire que vous aimiez la bouillie autant que ça. Néanmoins je ne refuserai pas ce que vous m'offrez avec tant de grâce.

—Fumez-vous ? lui demandai-je quand notre repas fut terminé.

—Ma foi, je donnerais de bon cœur la moitié de ma nourriture pour le libre usage de ma vieille pipe ; mais les drôles me l'ont confisquée.

—J'ai une boîte de cigares ; si cela peut vous consoler de la perte de votre pipe, usez-en.

Mick prit un cigare et l'alluma si adroitement, que je me demandai pourquoi on lui avait mis des menottes.

Avant que nous eussions fini nos cigares, un bruit de clefs et de verrous se fit entendre. Prompt comme l'éclair, et sans faire plus de bruit qu'un chat, Mick replaça son écuelle près de lui, pour donner à entendre que chacun avait soupé de son côté, et s'étendit sur son matelas. Lorsque notre gardien entra pour enlever la vaisselle, mon compagnon me racontait le plus tranquillement du monde je ne sais quelle histoire relative au dressage d'un poulain.

Le gardien parti, Mick reprit son cigare et l'acheva avec une apparente satisfaction.

—Vous savez sans doute, dit-il après un long silence, que je suis enfermé pour le vol d'un cheval, ce qui me donne la perspective de m'en aller là-bas dans la grande maison faire le métier de tailleur.

—J'en ai ouï dire quelque chose.

—Il est peut-être indiscret à moi de vous questionner ; mais je me creuse le cerveau pour deviner comment vous êtes ici, avec vos cigares et vos allumettes, vos plumes et votre papier, votre beefsteak, vos pommes de terre en purée, et le reste, sans le moindre bout de chaîne autour de vos poignets. Je n'ai jamais vu rien de pareil dans aucune prison.

Je lui racontai en peu de mots le meurtre de ma tante et les circonstances qui avait amené ma captivité.

Mick parut réfléchir longtemps à mon aventure. Finalement il me dit :

—Ma foi, il est temps que vous songiez à vous tirer d'ici.

—Que voulez-vous dire ?

—Le voici : Lorsque le grand jury s'assemblera, il vous décrètera de meurtre au premier degré. Ensuite le petit jury vous déclarera coupable ; sur quoi votre ami Charlie vous mènera pendre, si vous n'avez déjà pris la clef des champs. Comprenez-vous ?

—Mais je suis innocent. Aucun jury ne peut me trouver coupable.

—Ah! vous croyez? Eh bien! moi qui vous parle, j'ai encouru trois accusations pour vol de chevaux. J'ai été deux fois acquitté et j'étais coupable toutes les deux fois. Mais j'ai été condamné une fois pour avoir volé un cheval que je n'avais jamais vu. Plus d'un honnête homme a été pendu avec beaucoup moins de preuves qu'il n'y en a contre vous. Si vous tenez tant soi peu à votre cou, je vous engage à le tirer d'ici, car il y court de grands risques.

—Bah! on finira par découvrir le vrai coupable.

—C'est la seule chance que vous ayiez, si vous vous obstinez à attendre votre jugement. Il est vrai que c'est absolument comme si vous n'en aviez aucune. Je connais l'assassin de votre tante aussi bien que si je l'avais vu opérer; mais il n'est pas probable qu'il soit pris, et quand il le serait, je ne vois aucune preuve contre lui.

—Vous connaissez l'assassin de ma tante? m'écriai-je tout surpris. Quel est il?

—Je ne doute pas que ce ne soit Johnny Grant. Les trois Grant sont des bélîtres, incapables de dévaliser la maison de votre tante et ne sachant faire que des maladresses. Quant à Johnny en particulier, c'est un homme faible et un grand couard. Je parierais que c'est lui qui a tué la vieille dame; les deux autres se seraient enfuis sans tirer. En somme, les Grant font de triste voleurs, très-habiles à se cacher par exemple. Il n'y a pas une acre de terrain dans le pays qu'il ne connaissent à merveille. Je vous garantis qu'ils ne sont pas sortis des bois depuis le meutre; du moins le jour, car, pendant la nuit, ils n'on certes pas laissé pousser l'herbe sous leurs piéds. Ils doivent être loin d'ici à l'heure qu'il est.

—Mais, mon cher garçon, vous me parlez de mettre mon cou en sûreté, comme si je n'avais qu'à prendre mon chapeau et à m'en aller. Ignorez-vous que je suis, aussi bien que vous, incarcéré dans les règles? Que dis-je? Je suis plus réellement prisonnier que vous, puisque la mise en liberté sous caution n'est pas applicable à mon cas, tandis qu'elle l'est au vôtre.

—Une chose après l'autre, s'il vous plait, nous parlons de la nécessité de déguerpir. Quant aux moyens, il sera temps de nous en occuper lorsqu'ils seront soumis à notre examen, comme on dit au Congrès. Nous disons donc que Johnny Grant est, selon toute probabilité, l'assassin de votre tante. Ce qui me le fait supposer, c'est que les Grant ont quitté le pays, car on ne les trouve nulle part. Charlie se flatte en vain de les capturer. Ah! pour ce qui est de moi, il est fier de m'avoir pris et mis en cage, et il a raison.

Ici j'ai l'air de bien peu de chose ; mais parmi les voleurs de chevaux et leurs bons amis les officiers du shérif, je suis un homme de marque. Voyez-vous, je suis connu partout comme Mick Mullen, le voleur de chevaux, et cependant je circule partout librement, parce qu'il n'y a pas de preuve suffisante contre moi.

—Alors pourquoi êtes-vous qualifié de " voleur de chevaux ? "

—C'est bien simple. J'ai été accusé trois fois, comme je vous l'ai dit, d'avoir volé des chevaux, et condamné une seule fois. Or cette fois-là justement j'étais innocent, et le cheval disparu fut trouvé mort peu de temps après dans un bois. En attendant j'avais fait un trou à la geôle et je m'étais échappé, la veille même du jour où je devais être transféré dans la prison de l'Etat. Cela ne m'empêcha pas de revenir dans le voisinage, aussi brave qu'un lion. L'autorité, confuse de m'avoir condamné à tort, n'osa pas me poursuivre pour mon évasion. Mais le titre de " voleur de chevaux " me resta. Je me suis vu contraint de rosser trois ou quatre individus pour m'avoir affublé de cette épithète en ma présence. Il est vrai qu'en revanche il y en a un qui m'a rossé à mon tour. Pendant quelque temps, ce fut l'habitude, dès qu'il manquait un cheval, de lancer un warrant contre moi, puis enfin on se lassa de m'arrêter sans preuves. Il y avait trois ans que les officiers du shériff ne m'avaient tapé sur l'épaule, lorsque Charlie me dit avant-hier qu'on avait besoin de moi.

—Prenez un autre cigare. Pourquoi Charlie vous dit-il qu'on avait besoin de vous ?

—Le voici : il y a deux ans environ, je vendis un cheval du plus beau noir à un homme qui habite fort loin d'ici, à deux cents milles pour le moins. Je n'avais pas l'intention de faire ce coup de commerce ; aussi n'étais-je pas déguisé. L'acheteur devait d'ailleurs partir pour le Texas dans une semaine ; je crus donc pouvoir livrer la bête. Par malheur, les choses tournèrent autrement que je ne l'avais prévu. Mon individu, au lieu de partir pour le Texas. resta dans le pays avec sa nouvelle acquisition. Au bout de trois semaines, le cheval commença à grisonner par places. Puis il devint successivement, de semaine en semaine et de mois en mois, couleur de rouille, blanchâtre et finalement d'un blanc de lait. Le vieux lunatique prit ça pour un phénomène, et s'en fut raconter partout qu'il avait un cheval noir qui avait blanchi dans l'espace de neuf mois ; il fit même publier le fait dans les journaux. Un de mes voisins, qui avait perdu un beau cheval blanc, ayant lu la relation de ce miracle, voulut voir le mystérieux animal et reconnut sa propriété. Le vieil imbécile qui avait acheté le cheval dépeignait si fidèlement les traits personnels du gentleman qui le

lui avait vendu, et ce gentleman me ressemblait si fort... Bref, vous comprenez; tout cela est cause que j'ai l'honneur de me trouver ce soir en votre compagnie.

Au diable soient les femmes, poursuivit Mick Mullen après un silence de quelques instants. Il y avait dans le village en question une jolie fille qui avait l'habitude de montrer ses dents blanches toutes les fois qu'elle me voyait. J'avais fini par en tomber amoureux. J'étais en plein sous son charme dans le moment où je vendis le cheval. Or vous saurez que je ne me déguise pas quand je fais l'amour, tandis que je n'y manque jamais lorsque je me livre à mon commerce.

—Ainsi, d'après vous, on pourrait teindre les chevaux, de façon à tromper du moins un homme qui n'y verrait pas très-clair?

—Certainement, cela se peut; mais il faut que le teinturier soit un artiste et qu'il ait la vraie substance requise.

—Quel déguisement prenez-vous, quand vous vendez un cheval ainsi défiguré?

—Jamais deux fois le même. Ah! j'ai plus d'une corde à mon arc. Je ne puis parler l'anglais sans un certain accent irlandais; mais j'imite, à s'y tromper, un Français, un Hollandais, un Indien peau-rouge, lorsqu'ils veulent parler notre langue. J'ai, quelque part, sur les frontières du Canada, une petite cachette connue de moi seul, qui renferme un assortiment complet de perruques et de barbes, de lunettes, de vêtements et d'outils, la plupart fabriqués par moi dans mes moments perdus.

Maintenant, monsieur, poursuivit Mick Mullen, si un pauvre diable qui vous veut du bien s'offrait à vous montrer le chemin pour sortir d'ici, que lui diriez-vous?

—Je lui demanderais au moins une nuit pour y réfléchir.

—Eh bien! monsieur, dormez là-dessus et faites-moi connaître demain le résultat de vos réflexions, car ceci n'est pas un endroit sain pour un homme d'habitudes actives.

Nous nous retirâmes sur nos matelas respectifs. Je ne sais si Mick Mullen sacrifia au dieu Morphée. Il ne bougea pas de la nuit; mais sa respiration me parut bien légère pour être celle d'un homme endormi.

VII

Quant à moi, je passai une nuit sans sommeil. J'avais compris que Mick avait besoin de mon aide pour s'échapper; ce qui ne m'empêchait pas de reconnaître la justesse de ses arguments. Plus je considérais ma situation et plus elle me semblait critique. Ma

tante avait été tuée d'un coup de pistolet, pendant que j'étais dans la maison et porteur d'une arme de cette nature. Personne, autre que moi, n'avait vu les meurtriers, et les légères empreintes qu'ils avaient laissées autour de la maison pouvaient avoir été simulées par moi. D'un autre côté, les avantages que je retirais de la mort de ma tante pouvaient me rendre l'objet de malveillantes conjectures, car rien n'empêchait de supposer que j'avais eu connaissance des intentions de la testatrice en ma faveur. Etranger à la localité, j'étais livré sans défense à tous les soupçons. Aucune voix ne pouvait se lever pour attester que ma conduite avait toujours été irréprochable. D'ailleurs, par-dessus tout, l'opinion populaire avait pris une telle direction, que je devais m'attendre à ce que toutes ces circonstances fussent interprétées à mon désavantage. Bref, je vis se dresser contre moi tant de présomptions, que j'en vins presque à douter moi-même de mon innocence.

Lorsque le jour parut, j'étais décidé à m'échapper avec Mick, si cela était possible. Je m'endormis là-dessus, et ne fis qu'un somme jusqu'au déjeuner. Pendant que nous prenions notre premier repas, je communiquai ma résolution à mon camarade de captivité, avec cette réserve qu'avant de commencer les opérations je désirais avoir le temps d'écrire un exposé des motifs qui me déterminaient à prendre un tel parti, afin que Charlie n'eût aucun reproche à me faire. Mick Mullen consentit de bonne grâce à ce délai. Je rédigeai aussitôt mon petit mémoire, qui fut terminé dans le courant de l'après-midi.

Au dîner, Mick Mullen coupa un gros morceau de pain et le mit de côté.

—Du pain sec, dit-il, vaut toujours mieux que rien. Nous serons peut-être avant peu dans un endroit où un boisseau de dollars ne nous procurerait pas deux pommes de terre. Une méchante croûte nous rendra les plus heureux des hommes.

Puis il me demanda une feuille de papier dans laquelle il vida la salière, et qu'il mit à part avec le pain, en disant :

—On peut trouver de la viande et des végétaux dans les bois ; mais le sel et le pain sont beaucoup plus rares là où les chiens n'aboient pas.

A partir de ce moment, nous mîmes en réserve la plus grande partie de notre pain et de notre sel, ce qui nous fit une belle provision, grâce à la libéralité de Charlie. Sur le conseil de Mick, je gardai aussi une certaine quantité de graisse que je recueillis dans les plats.

Après le dîner, lorsqu'on eut enlevé notre couvert, mon compagnon me fit remarquer dans l'épaisseur de sa semelle quelque

chose qui ressemblait à un imperceptible fragment de boue sèche.

—Tâtez, me dit-il, et tirez à vous ; vous verrez ce que c'est.

J'approchai mes doigts de l'objet en question, et je ne trouvai pas sans surprise l'extrémité d'une petite scie faite avec un ressort de montre, que je tirai facilement de son étui improvisé. Un plus ample examen me fit découvrir que les semelles de Mick Mullen renfermaient une demi-douzaine d'instruments semblables, dont quelques-uns avaient des dents assez saillantes pour scier le bois.

—Maintenant, poursuivit-il, si vous voulez prendre la peine de détacher les boutons de derrière de ma jaquette, vous verrez qu'ils peuvent servir de manche à mes scies.

Je suivis ces indications et me convainquis, en effet, que les susdits boutons, si inoffensifs en apparence, complétaient merveilleusement les petites scies et s'y adaptaient de façon à leur servir de poignées. Je pensai que c'était sûrement le seul habit dans le monde qui offrit de pareilles ressources.

—Mais, lui dis-je, ne vaut-il pas mieux que je vous débarrasse de vos menottes ?

—Bah ! elles ne me gênent pas beaucoup, si ce n'est pour me gratter le dos, et c'est un luxe que je ne puis m'accorder pour le moment. Il sera temps d'y penser, quand nous serons loin d'ici. Nos opérations de sciage doivent se faire pendant que les diables du dehors se livrent à leur tapage de la journée. Une fois la nuit venue, nous ne pouvons jouer de ces instruments.

—Pour quelle raison ?

—Parce que, la nuit, le moindre bruit s'entend, quelques précautions que l'on prenne ; et vous n'avez pas envie, j'imagine, de mettre les autorités à nos trousses.

Ne voulant pas laisser à mon compagnon tout le mérite de l'entreprise, j'enlevai mon matelas, que je plaçai sur le sien, et me mis à scier le plancher sur l'emplacement que ma couche devait couvrir lorsqu'elle serait replacée. Mick approuva mon plan ; pendant que je l'exécutais, je le vis attaquer avec la lime les chaînes qui lui liaient les chevilles, de façon à pouvoir les ôter et les remettre à volonté, sans qu'on s'aperçût de la fracture. Je fus surpris de la lenteur qu'il mettait à cette besogne. Pour ma part, je travaillais à la mienne avec tant d'ardeur, que je fus bientôt obligé de la suspendre, ayant les bras rompus.

—Doucement, mon garçon, dit Mick Mullen ; doucement, s'il vous plaît. Si vous y allez de ce train, vous vous éreinterez, vous et votre scie. Prenez votre temps. Il y en a pour deux mois et plus avant que la Cour siége.

Je profitai de la leçon, et continuai mon ouvrage avec plus de

calme. Au bout de deux jours, j'avais scié trois doubles planches entre deux lambourdes qui soutenait le parquet. En levant cette trappe improvisée, nous découvrîmes, comme nous nous y attendions, sous le plancher, un revêtement de maçonnerie, mais qui, heureusement, ne paraissait pas inattaquable.

—Si les maçons de ce pays-ci bâtissaient des prisons pour leurs belles-mères, dit mon compagnon, ils les feraient plus solides. Cette maçonnerie ne nous arrêtera guère. Nous en viendrons à bout, comme si ce n'était que du sable, et sans avoir de pelle. Cependant il nous faudra une barre de fer pour percer le mur de fondement, qui a l'air assez solide, autant qu'on en peut juger du dehors.

Mick s'était débarrassé des chaînes qu'il avait aux pieds, bien qu'il les portât encore en présence du gardien ; "uniquement par politesse," à ce qu'il disait. En ce moment il sciait une des barres de ferre qui ornait les murs de cet appartement, afin de s'en servir comme d'un levier. Ce qui prolongeait l'opération, c'est qu'il sciait la barre en diagonale, de manière à ce qu'elle fut taillée en forme de ciseau.

Chaque fois que nous laissions notre ouvrage, nous ne manquions jamais de réintégrer les scies dans leur cachette de cuir et de remettre les boutons à leur place. Un soir, après le souper, Mick reprit son travail et le poursuivit en chantant à plein gosier une chanson irlandaise, afin de couvrir le bruit de la scie. Je lui demandai pourquoi il travaillait la nuit, contrairement à son système.

—Je vais vous le dire, répondit-il. J'ai décidé que nous partirions cette nuit même. Entendez-vous le vent et la pluie ? un vrai déluge. C'est un temps superbe pour voyager. Pourvu qu'il dure jusqu'à demain, nous sommes sauvés. La tempête protégera notre fuite.

La petite assiette de graisse que j'avais conservée avait été convertie en lampe, au moyen d'une mèche faite avec un chiffon que nous avions effilé. Conformément aux instructions de Mick, j'avais fait la mèche très-mince, de façon à ce qu'elle ne donnât qu'une faible lumière et consommât moins de graisse. Ma montre marquait onze heures lorsque nous allumâmes notre lampe, après avoir eu le soin de boucher la fenêtre grillée avec une de nos couvertures.

Deux heures nous suffirent pour creuser notre chemin à travers la maçonnerie qui recouvrait le sol, et pénétrer jusqu'au mur de fondation. Dix minutes plus tard, nous avions pratiqué dans ce mur un trou suffisant pour y passer en rampant, l'un après l'autre.

Nous prîmes alors notre provision de pain et de sel, les quelques cigares et allumettes qui me restaient, le pistolet et les munitions que m'avait donnés Charlie ; puis, ayant roulé le tout dans nos couvertures, nous décampâmes.

VIII

Le tonnerre mêlait son fracas à celui du vent et de la pluie. Nous traversâmes le village aussi rapidement que possible et prîmes la route qui se dirigeait vers le nord. La tempête était horrible. De toutes les créatures vivantes, il n'y avait que des prisonniers échappés qui pussent être dehors, et s'en réjouir, par une nuit pareille. Nous cheminâmes en silence à travers des fleuves de boue. Mick marchait devant au pas de charge, tenant le milieu de la route, et je le suivais sans difficulté, car j'étais alors un piéton de premier ordre. Heure après heure et mille après mille, nous piétinâmes ainsi sur un terrain qui se défonçait de plus en plus sous nos pas, jusqu'à ce qu'enfin la tempête se calmât et le ciel redevint serein, juste au moment où le jour commençait à poindre.

Nous passions en ce moment devant une ferme. Une petite marmite de fer se trouvait devant la porte. Mick s'en empara sans cérémonie, et, me faisant signe de le suivre, prit la direction d'un taillis qui s'étendait un peu au delà. En passant devant la maison, je déposai deux demi-dollars sur l'emplacement de la marmite, bien résolu à réparer de la sorte tous les petits larcins que la nécessité nous forcerait de commettre. En suivant une route assez tortueuse, nous réussîmes à nous tenir cachés, et continuâmes à cheminer dans ces conditions, toujours vers le nord, pendant une heure environ après le lever du soleil. Bientôt il nous devint impossible d'aller plus avant sans traverser un espace découvert.

Nous étant assurés de ce fait, nous nous retirâmes dans un fourré voisin pour y prendre quelque repos. On était au commencement du mois d'août. La journée s'annonçait de façon à nous promettre une chaleur dont nous avions grand besoin, mouillés et transis comme nous l'étions. Mick produisit alors une scie pourvue de belles dents, dont nous n'avions pas encore fait usage. A l'aide de ce remarquable outil, je l'eus bientôt délivré de ses menottes. Ces insignes de captivité furent ensevelis dans un trou creusé " ad hoc ", avec tous les honneurs qui leur étaient dus. Quinze jours plus tard

ils furent déterrés fortuitement et apportés à mon bureau, pour être signalés dans mon journal comme une curiosité locale. La cérémonie terminée, je me glissai vers une petite clairière où je m'étendis au soleil, afin de me sécher et de me réchauffer un peu.

—Voilà qui est à merveille, dit Mick Mullen. Vous allez dormir pendant que je veillerai ; puis ce sera mon tour.

Je m'endormis profondément et ne me réveillai qu'après midi. Mon compagnon fit alors sa sieste, tandis que je montais la garde.

J'avais cinq heures de faction jusqu'à la nuit. Je me demandais comment j'allais les employer. Ma première pensée fut de compter mon argent. Je me trouvai possesseur de quarante dollars. Cela fait, je coupai une branche de hêtre, que je façonnai en une belle canne ; après quoi j'en confectionnai une autre pour Mick. Tout cela m'avait pris du temps. J'étais en train de chercher une nouvelle occupation lorsque Mick s'éveilla.

—Avez-vous examiné votre pistolet ? me demanda-t-il.

—Vous m'y faites songer, répliquai-je, je cherchais justement quelque chose à faire.

J'enlevai la charge du pistolet ; je le nettoyai et le chargeai de nouveau. La nuit était venue sur ces entrefaites. Nous mourions de faim, n'ayant rien mangé depuis vingt-quatre heures. Nous grignotâmes un morceau de notre pain sec, après quoi, ayant allumé chacun un cigare, nous empaquetâmes notre bagage, y compris la marmite. Mick attacha le tout avec une longue branche flexible, chargea le colis sur ses épaules, puis annonça qu'il était temps de repartir.

Nous marchâmes longtemps vers le nord par un beau clair de lune. Le silence n'était troublé que par les aboiements de deux ou trois chiens que nous entendions à peu de distance. Mon compagnon, que ce bruit agaçait, tourna vers le couchant, et nous suivîmes cette direction jusqu'à ce que la voix des cerbères se fût perdue dans le lointain. La fatigue commençait à nous gagner. Nous nous assîmes sur un tronc d'arbre abattu. La nuit était si claire, que j'aurais pu corriger les épreuves de mon journal. Cette pensée m'attrista. Je ne pus songer sans amertume aux douces occupations dont j'étais si éloigné. Mon compagnon, qui avait des idées moins mélancoliques, ouvrit son paquet et se mit à casser un morceau de croûte, m'engageant à l'imiter.

—Voyez-vous, dit-il, nous ne faisons pas un repas de Noël ; mais, avec nos maigres provisions, peu et souvent est le meilleur système pour maintenir nos forces.

Quand à moi, j'avais plus de soif que de faim, ayant à peine bu depuis la veille quelques gorgées d'eau de pluie. Je ne pus m'empêcher de le dire à mon compagnon.

—Quel idiot je suis ! s'écria-t-il, je connais une belle source tout près d'ici.

Aussitôt il rattache son paquet, ne laissant en dehors que le pain, dont il supposait que nous aurions besoin pour cette occasion. Quelques minutes de marche nous amènent au bord de la fontaine, située dans le voisinage d'une belle ferme. Là nous trempâmes notre pain dans l'eau froide, ce qui me parut un régal délicieux.

Tout à coup un bruit de chevaux trottant sur la route frappa nos oreilles. Mick fut debout au même instant ; puis, me faisant signe de le suivre, il s'avança rapidement vers un berceau de verdure situé dans le jardin de la ferme. Nous nous assîmes là sur un banc rustique, d'où nous pouvions inspecter la route sans être aperçus. Deux cavaliers parurent bientôt et s'arrêtèrent devant la fontaine pour faire boire leurs chevaux. Comme ils parlaient assez haut pendant cette halte, nous reconnûmes que c'étaient des agents du shérif envoyés à notre poursuite.

—Je m'attendais à les rencontrer cette nuit, dit Mick, lorsque les agents se furent éloignés ; mais je ne m'en inquiétais pas, parce que, sachant bien qu'ils seraient à cheval et que nous les entendrions à un mille de distance, j'étais sûr de pouvoir leur échapper.

Après avoir ainsi parlé, Mick ôta son chapeau et se mit à le démonter, à ma grande surprise. Ce chapeau, en feutre mou, avait une seconde calotte qui s'appliquait sur la première, et qui, lorsqu'on l'enlevait, pouvait servir de bonnet de nuit. C'était évidemment un ancien couvre-chef dont on avait coupé les bords si artistement, que les deux calottes superposées formaient une seule et unique coiffure parfaitement homogène. Entre les deux feutres se trouvaient un certain nombre de billets de banque formant ensemble une valeur de deux cent cinquante dollars. Mick transféra cinquante dollars dans la poche de sa jaquette, et replaça le reste dans la double calotte qu'il rajusta, puis il remit son chapeau, en disant qu'il n'y avait rien de mieux pour se garantir des coups de soleil.

Nous nous remîmes en route et, après avoir voyagé quelque temps à découvert, nous pénétrâmes dans une grande forêt de sapins, que nous parcourûmes dans la direction de l'ouest. Nous cheminions depuis deux heures en silence, lorsque Mick me fit remarquer un gros écureuil gris qui gambadait sur un arbre :

—Ce gaillard-là, me dit-il, nous aiderait joliment à manger notre pain sec. Si vous essayiez sur lui votre pistolet ?

Cette proposition me souriait d'autant plus qu'elle me donnait l'opportunité de me rendre utile dans notre aventureuse équipée. J'avais d'ailleurs assez de confiance dans mon adresse, ayant toujours été bon tireur. Je visai l'imprudent quadrupède qui nous regardait d'un œil curieux du haut de sa branche, et j'eus le bonheur de le descendre au premier coup. Ayant trouvé de l'eau un peu plus loin, nous mîmes notre écureuil à bouillir dans la marmite, avec quelques croûtes de pain et des racines très-savoureuses ramassées par Mick. Ce fut alors que j'appréciai notre provision de sel. Le déjeuner qui résulta de cette cuisine eut le succès que l'on peut penser, après le jeûne que nous venions de subir. Deux bons cigares nous servirent de dessert, après quoi nous dormîmes et veillâmes pendant deux heures à tour de rôle. Dans l'après-midi, je fus assez heureux pour tuer un autre écureuil et une perdrix. La nuit nous surprit sur le bord d'un grand marécage ombragé par des cèdres.

Ce marécage présentait un grand luxe de végétation. On y voyait pousser dans un riche pêle-mêle toutes les plantes que produisent les basses terres sous les latitudes du Nord. De loin en loin le sol ondulait pour former de petites collines non moins riches en productions végétales de toute nature. Nous nous dirigeâmes vers une de ces élévations, en marchant sur un terrain qui se dérobait sous nos pas.

Les moustiques nous avaient beaucoup incommodés ce jour-là et la nuit précédente. A cette heure ils fourmillaient autour de nous et menaçaient de nous dévorer.

Nous allumâmes un grand feu au pied d'un vieil ormeau entouré de nombreux rejetons, en ayant soin de garnir ces derniers avec de l'herbe, de manière à leur faire produire le plus de fumée possible. Nous craignîmes, au premier abord, que la fumée ne fît pas grand effet sur les moustiques. Le feu brûlait déjà depuis un moment, et chaque pas que nous faisions dans l'épais fourré éveillait de nouveaux essaims de ces insupportables insectes. Toutefois, lorsque nos fumigations eurent opéré sur eux l'espace d'une demi-heure, la musique de leurs clairons s'affaiblit peu à peu, et à mesure que la fumée s'étendait ils s'éloignèrent pour disparaître complètement.

Comme l'eau ne nous manquait pas, nous eûmes toute facilité de faire cuire notre gibier, qui nous fournit un souper excellent.

Que pouvions-nous faire après souper, si ce n'est étendre nos couvertures devant le feu sur un lit odorant fait d'aiguilles de cèdres et de sapins, et fumer là nos cigares en nous livrant à nos méditations ?

Notre foyer projetait sa lueur sur les arbres environnants, laissant tout le reste dans une obscurité qui n'en était que plus profonde. Le jeu de la lumière sur la voûte de verdure qui s'étendait sur nos têtes avait quelque chose de fantastique. A mesure que le feu rongeait le tronc du vieil ormeau, de petites explosions accompagnées de flammèches venaient interrompre nos rêveries. Il n'y avait pas un souffle dans l'atmosphère ; mais mille bruits étranges me faisaient tressaillir à chaque instant. C'étaient des cris d'oiseaux, des crépitements d'ailes, des frémissements mystérieux dans les broussailles.

—Qu'est-ce cela ? murmurai-je, en entendant tout près de nous quelque chose qui ressemblait à des pas furtifs.

—Quelque bête fauve qui flaire une proie, répliqua Mick Mullen. Ces stupides créatures ont peur du feu, et cependant elles ne peuvent s'empêcher de rôder autour.

—Alors, nous n'avons rien à craindre des visiteurs à quatre pattes, tant que notre feu brûlera ?

—Assurément ; elles meurent d'envie de nous voir de près, mais elles n'auront garde de nous montrer la couleur de leurs yeux.

Comme nous n'avions, de notre côté, aucune envie de dormir, ayant déjà fait un somme dans la journée, nous nous mîmes à causer à demi-voix. Il y avait, à quelques pas de nous, une mare habitée par des grenouilles qui nous donnaient une sérénade peu récréative. Leur chef d'orchestre était une basse profonde, très-remarquable pour la rauque sonorité de son organe.

—La cachette dont je vous ai parlé, dit Mick, est à une journée de marche d'ici. Nous y arriverons demain, et, une fois là, nous nous déguiserons de manière à gager le Canada sans courir de danger. Nous pourrons même prendre le coche, si cela nous plaît.

IX

Le lendemain, après avoir marché environ une heure à travers le marécage, nous atteignîmes une longue arête de rochers qui s'étendait de l'est à l'ouest. Nous la côtoyâmes jusqu'au soir. Arrivés à son extrémité, nous nous trouvâmes dans un épais fourré d'aunes et de cèdres nains, où nous plantâmes notre tente pour la nuit.

Les moustiques recommençaient à nous incommoder. Nous allumâmes le feu au pied d'un grand rocher, où un amas de cen-

dres indiquait que d'autres voyageurs avaient campé à cet endroit, et prîmes des dispositions semblables à celles de la veille pour chasser nos importuns voisins. Pendant que je m'occupais de cette besogne, Mick s'éclipsa derrière le rocher et reparut au bout de quelques minutes, apportant du biscuit, du bœuf moulu, du sucre et des conserves de diverse nature. Un instant plus tard, après une nouvelle absence, il revenait avec une brassée d'ustensiles, tels que vaisselle d'étain, couteaux et fourchettes. J'avais tué dans la journée une couple d'écureuils. Grâce à toutes ces provisions, nous fîmes un souper somptueux, pendant que la fumée mettait les insectes en fuite. Après le café, je fis tristement remarquer à Mick Mullen qu'il ne restait que deux cigares. Il se leva aussitôt, comme pour tourner la pointe de l'arête ; puis, se ravisant, il souleva une grande pierre plate et je le vis s'engouffrer, les pieds en avant, dans une excavation qu'on aurait pu prendre pour une tanière de bête fauve. Cette fois il rapporta du tabac à fumer, une demi-douzaine de pipes neuves et un flacon d'eau-de-vie.

—Vous avez là, lui dis-je, un vrai magasin.

—Ah ! il m'a couté plus d'une courbature dans le dos. Un jour que je courais le pays, je m'arrêtai en ce même lieu pour teindre le poil d'un jeune quadrupède qui m'y avait transporté. Une fois ma besogne terminée, je me dis, en regardant autour de moi, que l'endroit était agréable pour un gentleman amoureux de la solitude. J'avais avec moi une certaine quantité de teinture et autres brimborions dont je ne voulais pas m'embarrasser ; je cherchai en conséquence où je pourrai les cacher. Tout en furetant aux alentours je découvris au pied de cette muraille rocheuse le trou dans lequel vous m'avez vu disparaître. Il était à moitié plein de terre. Je le déblayai tant bien que mal et, après y avoir déposé mon petit bagage, je le recouvris avec une de ces grosses pierres. J'y revins depuis en diverses circonstances et chaque fois j'agrandissais l'excavation pour y déposer de nouveaux objets. A force de travail, j'ai fini par creuser là une galerie souterraine qui va d'un côté à l'autre de cette crête de rocher. Je vous montrerai demain comment je puis entrer par l'ouverture que vous voyez là et sortir par une autre, située sur le versant opposé.

Le jour suivant, nous fûmes sur pied de bonne heure. Ce ne fut pas sans une extrême surprise que je visitais le souterrain de Mick Mullen. Il renfermait un assortiment d'outils, de la teinture toute faite et divers ingrédients pour en fabriquer d'autres ; des perruques, des fausses barbes, des favoris postiches et des déguisements de plusieurs espèces ; des provisions de bouche, du tabac, des liqueurs, des allumettes, des chandelles, etc., etc.

Tous ces objets étaient empilés avec un ordre parfait et de façon à ménager l'espace comme on le fait dans les navires.

Ce n'était pas uniquement pour satisfaire ma curiosité que Mick m'avait fait les honneurs de sa cachette. Il s'agissait d'adopter chacun un déguisement afin de gagner sans danger la frontière du Canada, car il était à craindre qu'on n'eût envoyé notre signalement aux diverses stations de police que nous pouvions rencontrer sur notre route. Comme je parlais assez bien la langue allemande, il fut décidé que je passerais pour un lettré de ce pays-là, voyageant dans le but de faire un livre sur l'Amérique. Une perruque rousse et une barbe de même nuance, une paire de lunettes et un habit à longues basques, qui sentait son vieux savant d'une lieue, le tout arrangé sur ma personne par la main magistrale de Mick Mullen, me métamorphosèrent si complètement, qu'en me voyant affublé de la sorte, je doutai presque de mon identité.

Mon compagnon prit le costume d'une Irlandaise peu fortunée. Avec ses longues jupes un peu fripées, son tartan à carreaux et son bonnet qui lui tombait sur les yeux, il était absolument méconnaissable. S'étant pourvu d'un paquet enveloppé dans un mouchoir de couleur, il me donna pour ma part un vieux portemanteau que je bourrai de divers effets ; après quoi nous nous mîmes en route. Une marche de deux heures à travers les bois nous conduisit au milieu d'une colonie assez populeuse. Nous étions convenus de ne point communiquer en public et d'avoir l'air de deux personnes qui se rencontraient fortuitement. Nous voyageâmes ainsi toute une journée par la diligence, et nous arrêtâmes une nuit au village du Nouveau-Moscow, situé à soixante et dix milles environ au nord de Locofocoville.

X

Le lendemain, nous prîmes la diligence pour Hyperion, petit village tout voisin de la frontière du Canada. A cause de son déguisement féminin, Mick prit naturellement place dans l'intérieur, où il s'avisa de minauder avec un veuf qui ne semblait pas éloigné de convoler en secondes noces, tandis qu'en ma qualité d'explorateur, je montai auprès du cocher sous prétexte de mieux voir le pays. J'adressai à ce dignitaire du fouet questions sur questions, ayant soin de noter ses réponses sur mon calepin. Bientôt, désirant sans doute échapper à cet interrogatoire, l'automédon me remit cinq ou six journaux où je devais trouver, me dit-il, tous les renseignements désirables.

Le premier journal que j'ouvris était le *Herald* de Locofocoville. On devine que je cherchai aussitôt la chronique locale. Je n'ai pas besoin d'ajouter avec quel intérêt je lus l'article suivant :

ÉVASION DE DEUX PRISONNIERS !

L'un accusé de meurtre, l'autre de vol.—" Modus operandi ".—Etrange dénoûment.—Innocence du prétendu meurtrier.—Découverte du vrai coupable.—Confession d'un mourant.

" Nos lecteurs savent déjà que M. Wynans, le directeur du *Libéral de Locofocoville*, étant soupçonné du meurtre de sa tante, Mrs. Eunice Henderson, s'était remis entre les mains du shérif, qui l'avait logé dans notre prison pour le soustraire à l'exaspération de la populace. Ils n'auront pas oublié non plus que, dans notre dernier numéro, nous avons très-hautement exprimé notre opinion sur son innocence.

" Le jour même où paraissait notre feuille, un acte d'accusation en bonne forme fut dressé par le juge de paix Howland pour être soumis au grand jury.

" Hier matin, la cellule occupée par M. Wynans et Mick Mullen, le voleur de chevaux, fut trouvée vide. Les oiseaux avaient déniché."

Suivait un long paragraphe où l'on décrivait l'état de la cellule après l'évasion des prisonniers. Puis l'article continuait :

" L'horrible tempête de la nuit précédente, dont on trouvera ci-dessous le compte-rendu, a si bien favorisé l'éloignement des fugitifs, qu'on n'a pu retrouver leurs traces. Toutefois M. Wynans a laissé dans sa cellule une explication écrite des motifs qui l'ont porté à s'évader. Il débute par protester énergiquement de son innocence. En quelques phrases bien senties, il rappelle les vertus de sa tante, les bontés dont elle l'a comblé, la reconnaissance et l'affection qu'il lui avait vouées à son tour. Enumérant ensuite les présomptions qui s'élèvent malheureusement contre lui, il exprime la crainte d'être condamné, malgré son innocence. La conservation personnelle, qui est la première loi de la nature, et surtout le désir d'échapper à une mort infamante lui font en conséquence un devoir de fuir et d'associer son sort à celui d'un criminel avoué.

" Il nous est maintenant loisible d'apprendre à nos lecteurs ce que des raisons de haute convenance nous avaient forcé de leur taire jusqu'ici. A la requête de notre shérif, un officier de police très-expérimenté était venu de Philadelphie, immédiatement après

le meurtre de Mrs. Henderson. Ce fonctionnaire arriva au moment où la rumeur populaire venait d'éclater contre M. Wynans. Il se rendit aussitôt sur le théâtre du meurtre et examina les lieux avec attention. Heureusement il n'était pas tombé une goutte d'eau depuis la nuit fatale. L'œil exercé de l'éminent détective ne tarda pas à remarquer diverses choses qui avaient échappé à toutes les observations.

" On se souvient que, dans l'enquête opérée par le coroner, M. Wynans affirma avoir vu trois hommes s'enfuir aussitôt après le meurtre, et avoir déchargé sur eux tous les coups de son revolver. Il ajoutait que l'un des trois avait paru chanceler ; mais qu'après s'être arrêté un instant il avait rejoint ses compagnons. Le détective fit des recherches sur l'emplacement désigné par M. Wynans, et il découvrit sur le gravier quelques taches de sang. En moins d'une heure, il ramassa plus de trente petits cailloux ensanglantés. Il pesa ensuite la balle qui avait été extraite du corps de la victime. Elle pesait trois fois plus que celles du revolver de M. Wynans. Un examen minutieux de la clef démontra jusqu'à l'évidence qu'elle avait été tournée dans la serrure au moyen d'une pince à l'usage des voleurs. De plus, on trouva au bureau de l'imprimerie du *Libéral* le manuscrit de l'article préparé par le rédacteur en chef pour paraître le lendemain. C'était plus qu'il n'en fallait pour tenir un homme occupé depuis le commencement de la soirée jusqu'après minuit.

" Toutes ces circonstances convainquirent le détective de l'innocence de M. Wynans.

" Presque au même moment où M. Wynans perdait sa liberté, le célèbre voleur irlandais Mick Mullen était arrêté pour un vol de cheval commis il y a deux ans. Les deux prisonniers furent enfermés dans la même cellule. L'événement a prouvé que Mullen était pourvu de tous les outils nécessaires pour se frayer un passage à travers les murs, car il est hors de doute qu'il est l'instigateur et l'auteur principal de l'évasion.

" Aussitôt que cette évasion furent connue, le shérif requit trente agents supplémentaires pour se joindre aux réguliers dans les recherches que commandait la circonstance. Tous ces détectives ont battu le pays à dix lieues à la ronde sans aucun résultat.

" Mais s'il n'ont trouvé nulle part les traces des fugitifs, ils ont fait en revanche une capture bien autrement importante.

" La nuit dernière, une escouade de cinq agents découvrit au milieu des bois, à cinq milles d'ici, une hutte grossièrement construite, dans laquelle gisait un homme mourant. Cet homme était John Grant, l'assassin de Mrs. Henderson, dont les deux frères,

Philo et Morris Grant, avaient pris la fuite à l'approche des agents. Après avoir nettement avoué qu'il était l'auteur du meurtre, le moribond en raconta tous les détails. Voici quelle fut, en substance, sa déclaration :

" Les trois frères Grant, dans la fatale nuit, se rendirent chez la tante de M. Wynans, dans le but de lui dérober ses valeurs. Après avoir ouvert la porte d'entrée à l'aide d'une pince qui fit tourner la clef placée en dedans, ils étaient en train de forcer le coffre-fort, lorsque la dame, attirée par le bruit, fondit sur eux et saisit John Grant avec tant de vigueur, qu'il fut obligé, pour se délivrer de ses étreintes, de décharger sur elle son pistolet. L'assassin ajouta qu'en fuyant il avait été blessé par une personne qui avait fait feu à plusieurs reprises. Néanmoins il avait pu se traîner jusqu'à la hutte solitaire où il se trouvait.

" La balle qui l'avait atteint lui était restée dans le corps, et la blessure qu'elle avait faite paraissait fort grave. Un médecin fut aussitôt appelé ; mais en vain. John Grant est mort ce matin à huit heures. Sa confession a été recueillie et rédigée en présence de plusieurs témoins.

" La découverte de l'innocence de M. Wynans, découverte qui n'aurait probablement pas eu lieu s'il ne s'était échappé avec Mick Mullen, lui a concilié toute l'indulgence du public et celle du shérif lui-même pour l'acte illégal de son évasion. M. Wynans, nous sommes autorisé à le dire, sera cordialement accueilli à Locofocoville, dès qu'il lui plaira d'y revenir.

" M. Brock, le prote de l'imprimerie du *Libéral*, a réuni les ouvriers et décidé qu'il continuerait de son mieux la publication du journal en l'absence de son rédacteur en chef. Il nous informe que le *Libéral* paraîtra samedi prochain comme à l'ordinaire."

(*à continuer*)

ERRATA

Dans l'article de la livraison de Janvier, ayant pour titre " De la religion," à la page 46, lisez : seule elle réglait *les* rapports entre les hommes.

A la dernière ligne de la même page, il manque une lettre au au mot idoles.

A la page 54, il faut lire : rendrait heureux, au lieu de rendait heureux.

DE LA RELIGION

(*suite*)

IV

Maintenant que nous avons traité de la foi absolue que le Christianisme commande en ses dogmes, il convient que nous nous arrêtions à considérer son culte en lui-même et dans les avantages qu'il confère à la société humaine.

C'est surtout par le culte et l'appareil des rites extérieurs que les religions positives exercent tant d'empire. On réussit mieux, lorsqu'on s'adresse à des êtres sensibles, en frappant leurs sens par des cérémonies religieuses qui puissent les élever en même temps à des idées spirituelles, que si on ne faisait que leur prêcher de pures abstractions qu'ils ne peuvent saisir qu'avec effort, et dont ils perdent vite la mémoire. On ne tient fortement qu'aux choses dont on est continuellement occupé : et quoi de plus propre à nous attacher à l'Eglise que les solennités de toutes sortes qui s'y célèbrent avec pompe au milieu du recueillement des fidèles ?

Mais on tomberait dans une erreur grossière si l'on croyait que le culte catholique est un vain cérémonial qui substitue au fond même de la religion les stériles démonstrations de la forme, réduisant tout à des pratiques nombreuses et vides de sens.

Au contraire, le premier objet de ce culte est de rappeler sans cesse à notre pensée les bienfaits que nous tenons de Dieu ; de nous faire souvenir de cette dette de reconnaissance que nous contractons à son égard dès notre entrée en ce monde, et qui nous lie éternellement à lui ; de nous pénétrer du sentiment de notre entière dépendance par rapport au créateur et au conservateur des êtres, ainsi que de la nécessité où est l'homme de lui rendre hommage de toutes les facultes dont il l'a doué. De plus, ce culte agrandit la sphère où nous vivons. Il prie toujours, et par la prière, il nous transporte par delà le temps et l'espace dans les nobles régions de l'idéal où l'on respire plus à l'aise, étant plus

près de Dieu. Il nous ménage dans les temples toute une solitude pour y adorer, remercier, bénir et implorer dans l'ombre et le silence, loin du bruit et des agitations terrestres, la Divinité protectrice des mortels. C'est là qu'on va la chercher, l'invoquer dans ses craintes et dans ses espérances ; et les heures qu'on y consacre à s'entretenir avec elle sont celles dont on conserve le plus doux souvenir.

Pour des êtres qui ne font que passer rapidement sur la terre, et qui se sentent appelés à d'autres destinées, il leur faut quelque part un lieu saint, rempli uniquement par la présence divine, où tous ensemble confondus devant elle, et unissant leurs vœux, ils puissent faire parler leurs besoins, leurs faiblesses et leurs misères, sûrs d'être entendus par Celui dont l'oreille s'incline à la voix de la moindre de ses créatures. Ces églises, ces basiliques qui aspirent vers le ciel et portent dans les airs l'étendard de la Croix, paraissent en quelque sorte participer de la majesté du Dieu qui y réside, tant elles se distinguent des monuments profanes par leurs formes grandioses, symbole de la pensée qui se dégage de la nature matérielle pour remonter vers son principe et sa fin. En pénétrant sous ces voûtes qui s'étendent comme un firmament au-dessus de nos têtes, on retrouve l'image de l'infini. L'âme repose avec délices au sein de cette immensité qui l'invite à la contemplation. Elle se recueille, saisie d'un respect religieux, et se tourne naturellement vers l'Etre Suprême qui, là, se révèle à elle d'une manière plus intime.

Quand, lassé de tout, même de l'espérance, vous laissiez mélancoliquement errer vos pas au hasard, ne vous est-il point arrivé d'entrer le soir dans une église, et d'y sentir les fibres secrètes de votre cœur vibrer tout-à-coup au souffle de la parole évangélique passant toute embrasée d'amour par les lèvres d'un ministre de Dieu ? Emu par ces accents si vrais qu'ils réveillent la conscience, vous avez dû alors descendre en vous-même. Et n'avez-vous pas trouvé que le prêtre a raison de dire que le monde et ses plaisirs ne valent pas les soucis et les remords qu'ils nous donnent ?—Si telle fut la nature de vos impressions, vous êtes sorti meilleur et plus grand de la maison de prière ; plus tard, vous reviendrez brisé du douloureux voyage de la vie ; vos illusions seront disparues sous le choc répété des épreuves ; le grand problème d'un avenir au-delà de la tombe se dressera devant vous, demandant une solution et des actes ; à votre indifférence d'aujourd'hui succèdera une notion plus grave et plus pratique des devoirs qu'impose à chacun l'existence ; et vous aimerez à entretenir votre esprit de ces pieux souvenirs restés au fond de votre âme, auxquels vous devrez peut-

être, avec votre retour à Dieu, vos seules heures de véritable bonheur!

" Par les principes, a dit Rousseau, la philosophie ne peut faire aucun bien que la religion ne le fasse encore mieux ; et la religion en fait beaucoup que la philosophie ne saurait faire. Pour la pratique, c'est autre chose," continue le sophiste de Genève, et c'est en cela qu'il se trompe. De tout temps, l'influence de la philosophie sur les mœurs a été nulle, sinon désastreuse. Ce n'est point en philosophant sur la morale qu'on moralise le peuple, qui connaît à peine le nom des philosophes, et nullement leurs leçons. C'est en lui répétant sous toutes les formes un certain nombre de vérités de nature à être encore mieux senties que comprises, c'est par un système de prédication perpétuelle tel qu'il est exercé dans les divers cultes qui dérivent de l'Evangile, c'est avant tout par l'exemple de la vertu qu'il est possible d'obtenir un changement moral et salutaire dans les masses. Chez les Romains, on nommait des censeurs pour veiller à la préservation de la moralité publique ; or, cette institution de la censure n'est plus nécessaire chez les nations modernes, et pourquoi ?—La raison en est simple : c'est que le sacerdoce, dans les communions chrétiennes, remplit cet office important avec plus de succès et d'efficacité que ne l'ont jamais fait les Catons de la société antique. Continuellement en rapport avec les classes populaires, les pasteurs du Christianisme ne se lassent de les avertir et de les rappeler au devoir. Mais ils ne se bornent pas à leur exposer les règles du juste et de l'honnête. Ils s'appliquent principalement à leur faire aimer le bien en lui-même et dans les satisfactions qu'il procure ; ce qui importe bien davantage si on place la question au point de vue pratique. En effet, pour entraîner les volontés, surtout celles de la multitude, il ne suffit pas de convaincre l'esprit, il faut toucher et séduire le cœur. Car si dans l'esprit réside la puissance intelligente, la puissance agissante a son siège principal dans le cœur : ces deux puissances sont tout l'homme ; mais le sentiment exerce sur lui plus d'empire que le raisonnement, et dans la gouverne de ses actions, presque toujours il se décide par une de ces mystérieuses " raisons du cœur que la raison ne connait pas." C'est pourquoi le langage touchant de la foi et les imposantes manifestations du culte sont plus propres à impressionner son âme et à l'amener à la repentance que le syllogisme et les appareils compliqués de la science.

" A Dieu ne plaise, s'écrie le ministre d'état Portatis, que je veuille remplacer les vertus et les devoirs par les formules ; mais je le demande à l'incrédule, une religion purement abstraite pourrait-elle jamais devenir nationale ou populaire ? Une religion sans

culte public ne s'affaiblirait-elle pas bientôt ? Ne ramènerait-elle pas infailliblement la multitude à l'idolâtrie ? N'est-ce pas le culte qui conserve la doctrine ? Une religion qui ne parlerait pas aux sens conserverait-elle la royauté des âmes ? N'y aurait-il pas autant de systèmes religieux qu'il y a d'individus, si rien ne réunissait ceux qui professent la même croyance ? Une morale sans pratiques et sans institutions pourrait-elle se soutenir longtemps ? Ne finirait-elle pas par s'effacer du cœur de tous les hommes ? Les philosophes, à force d'instruction et de lumières deviennent-ils des anges ? Comment pourraient-ils donc espérer d'élever leurs semblables au rang sublime de pures intelligences ?..... S'il y a encore quelque chose de convenu et de stable, n'est-ce pas parmi ceux qui professent un culte et qui sont unis par le lien de la religion ? Les autres peuvent-ils nous dire ce qu'ils croient ? Le savent-ils eux-mêmes ? Ils ont reçu la puissance de détruire ; mais ont-ils reçu celle d'édifier ?..... Les rites et les pratiques sont à la morale et aux vérités religieuses ce que les signes sont aux idées. Ce n'est qu'au Christianisme que l'Europe, que l'univers doit la conservation de la grande vérité de l'unité de Dieu, de celle de l'immortalité de l'âme, et de tous les autres dogmes de la théologie naturelle. C'est par les rites et les pratiques chrétiennes que les hommes les plus simples et les plus grossiers sont plus fermes sur ces vérités et sur ces dogmes, et ont des idées plus précises et plus saines de l'Etre Suprême et de la destination de l'homme, que les Socrate, les Platon, c'est-à-dire que les philosophes les plus célèbres de l'antiquité..... Sans doute, dans l'ordre religieux, les simples pratiques ne sont pas plus la vertu que dans l'ordre civil les formules judiciaires ne sont la justice ; mais comme dans l'ordre civil la justice ne peut être garantie que par des formes réglées qui puissent prévenir l'arbitraire ; dans l'ordre moral, la vertu ne peut être assurée que par l'usage et la sainteté de certaines pratiques qui préviennent la négligence et l'oubli."

Certains philosophes, de ceux qui tout en professant une haute idée de la religion sous un rapport purement idéal, en tuent néanmoins le principe dans les âmes en lui refusant le domaine extérieur sur les esprits et le gouvernement réel des consciences, affirment avec emphase que c'est par sa propre vertu que l'homme se régénère, et qu'il ne doit pas compter sur d'autre appui que sur l'énergie et la persévérance de sa volonté. Cette doctrine est la négation de la grâce, de la Providence et de la toute-puissance divine ; elle sape en un mot le Christianisme par la base.

De toutes manières, nous avons raison de prétendre que, sans la religion révélée, cette énergie et cette persévérance de la volonté

pour le bien qu'on suppose si aisées, sont impossibles à l'homme en l'état de déchéance qu'il éprouve. Fût-il Socrate ou Caton, fût-il mieux né que le commun des mortels, il n'a pas assez de force ni assez de constance pour se tenir toujours au-dessus des faiblesses et des misères humaines, s'il n'est soulevé par quelque chose de céleste, s'il n'est véritablement et profondément chrétien. Et il nous semble que le simple souvenir historique de ce qu'était le monde au sein du paganisme qui ne fut, après tout, que le naturalisme dans sa libre expansion, dément déjà d'une façon irrésistible ce dogme superbe de l'omnipotence de l'homme en fait de morale et de vertu.

Sans Jésus-Christ et la croyance qu'il fonda dans l'humanité, nul doute que celle-ci, au lieu de se réformer, aurait continué de suivre les mêmes voies, et se serait même replongée plus avant dans l'abjection des mœurs païennes. Les efforts continuels que nécessite l'assujettissement des passions, qui ne s'éteignent pas même au milieu des glaces de l'âge, ne peuvent ni ne doivent avoir leur point d'appui sur la terre. Ils se déconcertent et bientôt ils expirent s'ils n'ont pour principe Dieu, source de la perfection, pour perspective, les récompenses qu'il promet, pour auxiliaires, les sacrements qu'il a institués comme des moyens de régénération et de salut. A moins qu'il ne remplisse exactement ces conditions, l'homme ne sera pas réellement vertueux. Il restera ce que l'aura fait sa nature, ou se corrompra davantage. Seul le Christianisme lui fait pleinement comprendre qu'il doit mépriser et fuir les voluptés qui le sollicitent et l'entraînent, non par orgueil, dans le but de passer pour meilleur ou plus sage que les autres : de tels sentiments seraient incompatibles avec l'esprit de l'Evangile, mais par la considération du peu de prix de ces jouissances passagères comparées au bonheur qui l'attend, s'il remporte la victoire aux combats de la vie.

De plus, le culte qu'il a universellement établi, n'est pas si inefficace et si stérile que feignent de le croire les libres-penseurs, peu en mesure d'apprécier pratiquement ses effets. Par ses pratiques, il entretient et fortifie le sentiment religieux dans les cœurs. La pompe et l'éclat des solennités de l'Eglise sont bien propres à pénétrer d'attachement et de respect pour une Religion qui s'annonce avec un appareil aussi imposant, qui se laisse voir et sentir pour mieux toucher les âmes, tandis qu'elle instruit par l'organe de ses ministres des devoirs dont chacun est tenu envers Dieu, envers ses semblables, envers lui-même. Car la prédication fait partie essentielle du culte chrétien, et cet enseignement élevé qui tombe du haut de la chaire forme incontestablement la meilleure

éducation morale que le peuple puisse recevoir. Que la parole du prêtre cesse de retentir à ses oreilles, et il sera plus pervers parce qu'il sera moins éclairé !

C'est par la Religion que l'on tient à la morale, et c'est par le culte qu'on tient à la Religion. L'un est le complément indispensable de l'autre. Une religion sans culte extérieur serait comme un temple sans autel.

La religion proprement dite est pour l'esprit ; le culte se rapporte aux sens : l'homme, être intelligent et sensible, a un égal besoin de l'une et de l'autre.

Réunis, la religion et le culte embrassent l'homme tout entier. Séparés, ils perdent chacun partiellement leur vertu. La religion, sans formes visibles, réduite à l'état d'abstraction, ne saurait avoir sur la foule l'influence nécessaire au bon ordre de la société ; elle n'est plus qu'une philosophie sublime ignorée ou incomprise du vulgaire. Le culte seul, sans symbole et sans profession de foi, n'a plus de raison d'être ; il s'éteint faute d'aliments pour le nourrir.

Abolir le culte serait donc détruire la religion. Et quel honnête homme pourrait se passer d'elle ou aimerait à vivre sans elle ? Qui ne la préfèrerait dans son économie parfaite et ses développements divins à cette fantastique *religion naturelle* rêvée par les encyclopédistes, impuissante à produire quelque chose parce que ceux qui l'exaltent ne croient rien, et ne veulent rien pratiquer ?

V

Pas de religion sans autorité enseignante ; pas de culte sans sacerdoce : il y a un prêtre partout où s'élève un autel. L'homme de Dieu doit être au-dessus des passions et des faiblesses humaines ; il ne les doit connaître que pour y porter remède, et non les partager. C'est un personnage exceptionnel qui doit enseigner plus encore par son exemple et ses actes que par ses discours. Chargé de prêcher la vertu, il serait indigne de son incomparable mission s'il n'en offrait pas le modèle dans sa vie. La pureté de l'âme, la dignité des mœurs, est une des obligations essentielles de son état. " Celui, dit Démosthènes, qui entre dans le sanctuaire, qui touche aux choses saintes et préside au culte divin, doit être chaste, non-seulement pendant un certain nombre de jours déterminés, mais pendant toute sa vie." Il n'y a qu'une voix dans tout l'univers en faveur de ce principe si bien d'accord avec l'idée qu'on se forme du caractère sacro-saint de la Divinité. Cet immense sacrifice que

la religion exige de son cœur, est impossible à l'homme peut-être. mais tout est possible à Dieu, et il a promis l'abondance de ses grâces à ceux qui se consacrent spécialement à lui. Les vierges vestales savaient bien résister aux entraînements de la nature même au sein de la corruption païenne. Le feu sacré que le Christianisme est venu allumer dans les âmes serait-il moins pur, moins efficace que le feu de Vesta ?

Jésus est le premier qui ait conçu et réalisé l'idéal d'une vie si parfaite qu'elle semble ne point appartenir à la terre ; type éternel des grandes âmes, il voulut montrer en sa personne que la perfection la plus sublime n'exclut pas les affections naturelles et se concilie sans effort avec les qualités les plus aimables. A quoi sert en effet pour le bien de ses semblables d'être meilleur et plus pur que les autres, si ce n'est à leur faire aimer les généreuses austérités du devoir ? Jésus y a pleinement réussi, moins encore par la douce autorité de sa parole que par le charme et l'ascendant de son caractère. La foule s'attachait à ses pas, elle paraissait rivée à ses lèvres parce qu'il était bon, bienveillant pour tous sans excepter les publicains et les pécheurs, parce qu'il était de préférence la providence des pauvres, l'ami des malheureux, et que tout en lui respirait l'innocence, la compassion, l'oubli de soi-même, la tendresse et la charité. Aussi, depuis que par suite d'un changement miraculeux dans les choses humaines, le poids des siècles se trouve comme suspendu à son nom, un nombre infini de chrétiens le prennent pour modèle, lui jurent fidélité et amour, et sacrifient tout sans retour pour le suivre de plus près. Ils en sont récompensés dès ce monde, puisqu'en fuyant les vices, ils évitent par là même les maux de toutes sortes qui y sont attachés.

Et qui irait semer en tous lieux le froment de la bonne doctrine, instruire ces multitudes qui ignorent encore au sein de l'idolâtrie les enseignements de la Croix, planter le drapeau de l'Eglise et de la civilisation dans les contrées barbares ou infidèles, si le missionnaire, dépouillant sa robe de bure, jetant son crucifix, revêtait la livrée de tout le monde pour conduire une fiancée à l'autel ? Un prêtre marié trouverait-il le temps, serait-il incessamment en état d'accomplir les innombrables devoirs et les fonctions redoutables que lui impose son auguste ministère ? Mériterait-il aux mêmes titres et dans une mesure égale l'estime, la vénération, l'attachement de ses ouailles ? Et comment pourrait-il commander le renoncement à soi-même, la pénitence, la perfection évangélique, l'âme remplie de profanes amours, les lèvres souillées de baisers voluptueux Tandis que l'on se sent porté à sa rencontre comme vers un messager du ciel dont le passage annonce la paix et réveille de pieux

souvenirs ne s'empresserait-on pas au contraire d'éviter sa présence, de fuir son contact, ainsi que tel est l'usage en Russie et dans la Grèce schismatique, ne déserterait-on pas les temples et les sacrements de peur d'entendre plus tard divulguer nos secrets les plus intimes, surpris à sa bonne foi par cette ardente curiosité féminine, si ingénieuse à découvrir ce qu'elle recherche ? Et quelles merveilles, quels prodiges, quels miracles opérerait donc ce vulgaire père de famille, partagé entre une femme et des enfants ? Il se renfermerait dans une sorte d'égoïsme incompatible avec son caractère sacerdotal et avec le rôle miséricordieux que lui assigne le Sauveur. Sa bienfaisance ne s'étendrait guère au-delà du seuil domestique. Ses biens acquis au service du saint lieu cesseraient d'être l'héritage des indigents et des institutions charitables pour devenir l'apanage d'une caste ou le patrimoine d'une famille. Désormais attaché à la terre par des liens aussi gênants que multiples, il se verrait incapable d'atteindre à ces hauteurs pures et sereines où plane la pléiade des apôtres de l'Evangile qui ont témoigné de leur foi dans toutes les régions du globe, et qui furent si prodigues de leur temps, de leur sang, pour le triomphe de la vérité.

Femme, ne touchez pas au ministre du Très-Haut : vous profaneriez sa couronne. N'allez point souffler l'incendie et la volupté dans ses sens en lui murmurant tout bas des paroles de tendresse ; il s'est consacré tout entier, sans partage, au devoir, et la Croix a reçu ses serments. Il doit être un ange, et vous en feriez un infâme s'il s'abdiquait pour vous plaire. Il doit être de la chasteté le martyr perpétuel, tout en lui doit porter le cachet d'une perfection plus qu'humaine : et vous le livreriez sans défense à toutes les convoitises de la chair. Par l'influence morale qu'il lui faut conquérir, il doit gouverner les consciences : et en lui ôtant sa vertu, vous lui raviriez du même coup son ascendant sur les âmes. Il doit tendre toujours une main secourable aux besoins et aux misères qui l'entourent ; jamais il ne doit se lasser de donner et bénir : et en associant votre sort à son sort, vous déshériteriez les pauvres d'une part de leur bien. Il doit être prêt à sacrifier ce qu'il a de plus cher pour s'immoler sans relâche au salut de ses frères : et vous lui imputeriez à crime de ne pas vivre exclusivement pour votre bonheur. Chaque heure qui s'écoule, il la doit employer à la sanctification de ceux dont il a accepté délibérément la charge : et amolli par votre contact, il oublierait les autres, il s'oublierait lui-même pour s'absorber dans les misérables calculs de l'intérêt personnel et les préoccupations mesquines qui agitent le mondain. Il ne doit craindre ni la pauvreté, ni la mort.

ni l'exil, quand il s'agit de secourir l'indigence, d'apporter aux malades, dans un fléau public, les consolations dernières, ou d'aller loin de sa patrie et des objets de son affection, évangéliser obscurément des peuplades inconnues : mais cette abnégation profonde que demande l'exercice de sa haute vocation de continuateur du Christ, n'est possible qu'avec le célibat religieux. Les résolutions les plus hardies, les sentiments les plus généreux ne peuvent tenir devant les prières et les larmes d'une épouse, ou le vagissement d'un berceau ! Donc, ne tentez rien contre lui, car il n'est à personne. Il appartient à Dieu, qui l'a choisi entre tous et l'a placé dans une sphère supérieure, dominant les passions humaines, pour perpétuer son grand œuvre dans l'humanité ! Ce virginal hymen contracté avec l'Eglise à l'ombre du sanctuaire, lui interdit de s'unir à vous autrement que par les liens de la foi et de la charité, qui forment de tous les chrétiens les membres d'une association fraternelle. Nous réclamons son assistance continuelle auprès de son divin Maître, et il nous l'a solennellement promise en face des autels : ne nous privez point de notre médiateur, de notre consolateur, de notre père spirituel en le gardant pour vous seule. Il nous oublierait dans vos bras. Au milieu de cette famille particulière dont l'entretien, l'éducation, l'avenir solliciteraient tous ses soins, songerait-il sans cesse à cette grande famille humaine qu'il doit éclairer, consoler et chérir, qu'il lui faut s'attacher par des bienfaits et élever jusqu'au ciel ? Non ! La paternité mystique s'effacerait devant la paternité charnelle ; l'esprit saint qui l'anime se dissiperait au vent des amours terrestres ; vous l'auriez rendu infidèle, et inutile aux hommes puisqu'il serait descendu à leur niveau, lui qui doit plutôt ressembler à ces pures intelligences qui ignorent le mal, qui doit marcher notre modèle en tout et toujours, dont la vie doit être une prolongation de celle du Christ, et qui perdrait ses droits au commandement de même qu'à notre obéissance dès lors qu'il deviendrait semblable à nous !

Le célibat, la continence attachée à l'ordre sacerdotal est une des choses du catholicisme que l'on admire le plus. Rien à la fois de si noble et de si favorable au génie, de si avantageux au bien général que ce détachement absolu qui est la loi du clergé catholique. Là gît le secret de ces grandes immolations que l'on trouve à chaque page de l'histoire de l'Eglise. Une société qui exige de ses chefs une vertu aussi surhumaine s'impose forcément à l'admiration et au respect universels.

VI

On adresse au Christianisme les reproches les plus contradictoires ; ceux mêmes qui l'accusent d'indulgence excessive à l'égard des coupables sont les premiers ensuite à élever la voix contre ses justes rigueurs. Ils lui reprochent de pardonner trop aisément à ceux-là sous prétexte qu'ils pourraient abuser de cette prétendue facilité du pardon pour multiplier les attentats à l'infini. Ils blâment en même temps sa sévérité envers tous et ses exigences, prétendant qu'elles contrarient les vœux légitimes de la nature. Ainsi, tout en lui, et sa miséricorde et sa justice, est à leurs yeux un sujet de scandale. Pour leur plaire, il devrait consentir sans bruit à s'effacer pour laisser le champ libre au désordre.

Or, il paraît que chez les Romains, il y avait des crimes inexpiables, et il s'est trouvé des philosophes qui ont soutenu que cette discipline était plus salutaire à l'ordre social que celle du Christianisme qui a institué des rites expiatoires pour toutes les fautes, quelle que soit leur énormité. Cette singulière prétention est vigoureusement combattue par Montesquieu dans son *Esprit des Lois.* Il lui suffit d'exposer en substance l'esprit et l'économie disciplinaire de la religion catholique pour faire pleinement justice des accusations que l'ignorance et la mauvaise foi ne rougissent pas de porter contre l'Eglise parce que, à leur sens, elle absout trop facilement les malheureux vraiment pénétrés de repentir, et résolus d'expier leur passé criminel par un meilleur avenir. " La religion païenne, dit-il, qui ne défendait que quelques crimes grossiers, qui arrêtait la main et abandonnait le cœur, pouvait avoir des crimes inexpiables : mais une religion qui enveloppe toutes les passions, qui n'est pas plus jalouse des actions que des désirs et des pensées, qui ne nous tient point attachés par quelques chaînes, mais par un nombre innombrable de fils ; qui laisse derrière elle la justice humaine, et commence une autre justice ; qui est faite pour mener du repentir à l'amour, et de l'amour au repentir ; qui met entre le juge et le criminel un grand médiateur, entre le juste et le médiateur un grand juge : une telle religion ne doit point avoir de crimes inexpiables. Mais, quoiqu'elle donne des craintes et des espérances à tous, elle fait assez sentir que s'il n'y a point de crime qui, par sa nature, soit inexpiable, toute une vie peut l'être ; qu'il serait très dangereux de tourmenter sans cesse la miséricorde par de nouveaux crimes et de nouvelles expiations ; qu'inquiets sur les anciennes dettes, jamais quittes envers le Seigneur, nous devons

craindre d'en contracter de nouvelles, de combler la mesure, et d'aller jusqu'au terme où la bonté paternelle finit."

On s'étonne qu'après les nombreux exemples que nous offre l'histoire du surcroît d'immoralité, de violence et d'oppression qui résulte nécessairement de l'absence de répression religieuse, il se rencontre encore des gens qui osent attaquer la seule doctrine qui conserve dans la société quelques lueurs de vertu, de justice et de probité. A défaut d'une contrainte morale efficace, une grande force coërcitive est requise pour contenir les hommes. Quand la religion n'a plus d'influence sur les âmes, celles-ci ne sauraient être dominées autrement que par la terreur. L'irréligion provoque la licence, et la licence à son tour appelle le despotisme. Des faits historiques viennent en foule confirmer ces assertions. Dans l'antiquité, il n'y avait en dernière analyse que des tyrans et des esclaves. L'Etat absorbait tout, contrôlait tout, parce qu'avec le paganisme, chacun restant maître de ses actes, il fallait une main pesante, absolue, implacable, pour réfréner tant d'indépendance individuelle et tant de passions déchaînées. La vraie liberté, celle qui circonscrit l'autorité dans ses justes limites, et assure à chaque homme l'exercice de ses droits, ne s'est affirmée dans le monde qu'avec le Sauveur du monde, et elle n'est possible qu'avec le Christianisme qui empêche d'en abuser. Plus un peuple est religieux, plus il est soumis, plus il est digne d'être libre.

Et nous tous, qui sommes si sévères dans nos jugements sur autrui, de quel œil verrions-nous cette Religion divine qui est la source de tous les droits, le principe de tous les devoirs, la règle vivante de la conscience publique, permettre ou tolérer ce que nous condamnons si fortement chez les autres, ce qui nous indigne contre nous-mêmes lorsque nous avons le malheur de décheoir ?

Un peuple n'est moral qu'autant qu'il est religieux ; et plus la religion est parfaite, plus les rapports sociaux sont parfaits. Si vous voulez que le bon ordre règne dans un Etat, faites en sorte que les membres de cet Etat soient sincèrement attachés à leur culte, et que l'Etat lui-même sache concilier les maximes de sa politique avec celles de la religion. Une nation chrétiennement gouvernée ne devient point incrédule. Il respecte la morale et les ordonnances du Code celui qui ne recule pas devant l'accomplissement des préceptes de l'Evangile.

Un jour que Cinéas exposait à Fabricius le système d'Epicure, qui est le fond des théories perverses imaginées par les libres-penseurs de notre temps pour saper le catholicisme, le Romain étonné demanda si cette philosophie était l'enseignement le plus répandu chez les Grecs, et sur la réponse affirmative du ministre

de Pyrrhus, il pria les dieux que les ennemis de Rome pensassent toujours ainsi pour n'être plus redoutables. La prière du grand homme fut exaucée, et un siècle plus tard, la Grèce succombait sous l'effort des armes romaines. Les croyances et les mœurs s'y corrompant de concert, elle perdit cette vitalité puissante qui lui avait donné tant de prestige et de gloire : l'épicuréisme l'eut bientôt mûrie pour la servitude.

Aujourd'hui surtout que la révolution semble passée à l'ordre du jour, il faut, pour contenir les passions turbulentes de la multitude, soulevées par les anarchistes, reconnaître la nécessité d'un frein plus puissant que la loi civile, vague ou obscure dans ses dispositions, pleine de lacunes qui laissent libre carrière aux fauteurs du mal, capable de réprimer quelquefois, mais non de prévenir le crime, et trop facile à éluder dans ses prescriptions qui, de plus, sont limitées par la nature même des choses à un certain nombre d'objets ne comprenant pas tout ce qui peut porter atteinte à la morale ou à la sécurité publique. Certes, elle défend bien les attentats et les injustices énormes, mais son pouvoir cesse et tombe devant ces abus consacrés par l'usage, et qui, pour être en apparence moins condamnables ou nuisibles, ne tendent pas moins à troubler l'ordre des rapports sociaux. " La vertu, dit Sénèque, est bien imparfaite quand on ne fait d'autre bien que celui qui est ordonné par les lois ; la règle de nos devoirs est beaucoup plus étendue que celle de la justice rigoureuse. Combien de choses qu'exigent la piété, l'humanité, l'équité, la bonne foi, dont les lois ne font aucune mention ! "

Il n'est point du ressort de la loi de commander la vertu. Même en supposant qu'elle aurait cette puissance, lui servirait-elle beaucoup ? Pourrait-elle offrir des récompenses qui valent toute la peine qu'on se donne pour être vertueux ? Là où il n'y a plus de mœurs, les lois les plus sages ne sont-elles pas frappées virtuellement d'impuissance ? *Quid leges sine moribus ?*

La religion, elle, n'oublie rien. Elle fait à ses disciples un devoir des plus grands sacrifices, et elle compte d'en être obéie. Car elle ne leur montre point pour prix unique de leurs efforts les avantages d'une bonne renommée ; et elle les menace, s'ils deviennent infidèles, de châtiments non moins inévitables que terribles. Indifférente au temps qui passe en déroulant la longue chaîne de nos déceptions et de nos espérances, elle ne songe qu'à l'éternité qui demeure, et nous enseigne que nous devons nous courber sous la main de Dieu, qui distribue les joies et les peines selon les vues impénétrables de sa sagesse, au lieu de murmurer follement contre la Providence qui règle tout pour le bien de l'humanité. Tandis

que la loi est obligée naturellement de borner le cercle de ses opérations aux choses extérieures, et qu'elle n'a pas le moyen de punir la volonté mauvaise tant qu'elle ne s'est pas affirmée par le fait, la religion pénètre dans la conscience humaine ; elle y règne et gouverne. Jalouse de ses privilèges qui la font participer à la toute-puissance divine, elle n'exige pas moins la soumission de l'esprit que celle du cœur : et rien ne doit être caché à ses yeux. Elle a également sous son pouvoir le moral et le physique ; au contraire, l'empire de la loi se confine, en quelque sorte, au corps de l'homme, et ne saurait s'étendre au-dela sans profaner le sanctuaire de cette liberté individuelle qui est la première savegarde du citoyen.

Et puis, on ne peut concevoir comment cette idée de la loi, c'est-à-dire de la justice et du droit, se serait établie et conservée dans le monde sans l'idée religieuse, qui est tout ensemble et sa source, et sa raison et sa règle.

Trouvez donc un fondement solide à la loi, si vous enlevez la religion ! Trouvez-lui une sanction efficace, si vous rejetez tous les dogmes ! Et au cas où vous parviendriez enfin à découvrir l'une et l'autre, cherchez ensuite des gens assez désintéressés, assez peu logiques pour se soumettre en tout point à cette loi sans principe, qui leur resterait le seul obstacle à lever pour jouir d'une indépendance sans contrôle ! De tels hommes, nous pouvons d'avance vous prédire que vous n'en rencontrerez jamais ! Vite l'expérience vous instruirait de votre erreur ainsi que de l'excellence et de la nécessité sociale de cette religion sublime qui maintient constamment la société universelle sur ses bases. " Par elle seule, a proclamé un publiciste éminent du dernier siècle, Turgot, les lois n'ont plus été l'instrument de l'oppression ; elles ont tenu la balance entre les puissants et les faibles ; elles sont devenues véritablement justes."

Il est de la nature des lois humaines de s'altérer et de changer avec les mœurs ; et ces changements s'opèrent tôt ou tard, soit d'un commun accord, ou par suite de révolutions politiques qui rétablissent l'équilibre entre les mœurs et les lois. L'histoire de la législation de chaque nation particulière est le tableau des vicissitudes de sa vie matérielle et morale. Ainsi, pour n'en offrir qu'un exemple, dans les siècles de foi qui embrassent toute la période du moyen-âge, la loi, s'imprégnant de l'esprit chrétien qui dominait à cette époque, fut profondément religieuse ; mais elle marche en sens inverse depuis la Réforme qui, en secouant le joug de l'autorité en matière de croyance, a préparé le règne de l'irréligion, et ouvert la voie à toutes les erreurs. On se moque beaucoup des

temps où, dans les tribunaux, on citait les Pères de l'Eglise pour éclaircir ou résoudre des questions mixtes sur lesquelles il n'était pas impossible qu'ils fussent des autorités compétentes ; mais qui m'assurera que la justice soit mieux administrée depuis que la loi s'est faite athée, et que les magistrats, d'enfants soumis de l'Eglise, se transforment peu-à-peu en disciples de Voltaire ?.....

Des bonnes mœurs naissent les bonnes lois ; et je ne vois pas que les mœurs puissent être bonnes si l'on bannit Dieu de l'Etat. si l'éducation, soustraite au clergé, devient le monopole des professeurs de la libre-pensée, si la religion enfin n'est plus au milieu des citoyens pour les exhorter librement à accomplir leurs devoirs. et les entraîner par ses dogmes, ses préceptes, par ses menaces et ses promesses à la salutaire pratique de la vertu.

Je sais qu'il s'est malheureusement rencontré de soi-disant philosophes qui, dans leur amour effréné du paradoxe, ont osé soutenir le contraire : mais je sais aussi qu'il leur a fallu représenter la nature humaine autrement qu'elle se manifeste dans les individus. pour donner quelqu'apparence de raison à leurs systèmes déraisonnables, et qu'eux-mêmes là-dessus étaient loin d'être persuadés de ce qu'ils cherchaient à inculquer aux autres. Témoin, le plus déterminé d'entre eux, Bayle, qui a formellement déclaré après une série interminable de sophismes, que : " Si l'on regarde les athées dans la disposition de leur cœur, on trouve que, n'étant ni retenus par la crainte d'aucun châtiment divin, ni animés par l'espérance d'aucune bénédiction céleste, ils doivent s'abandonner à tout ce qui flatte leurs passions."

C'est pourquoi, les faux sages ont beau nous tracer ensuite de l'homme considéré en lui-même les portraits les plus flatteurs. nous essaierons en vain d'imaginer comment une société quelconque pourrait se maintenir sans foi, sans culte et sans Dieu. Un peuple d'athées serait non-seulement un peuple de voleurs, d'impudiques et de scélérats, mais encore le plus étrange phénomène de l'histoire. Il n'est mentionné dans ses annales aucun exemple d'une semblable anomalie. Les anciens ont mis en renom leur piété envers les dieux ; les Gaulois sacrifiaient à Teutatès ; au milieu des forêts de la Germanie, Odin recevait les hommages des Barbares ; dans les déserts d'Afrique, l'Arabe s'incline au nom d'Allah ; les Tartares confessent l'existence d'un Etre Suprême ; les sauvage d'Amérique adorent le Grand-Esprit ; et les missionnaires ont trouvé jusque dans les îles de l'Océanie, perdues comme des émeraudes au sein des mers, des sacrifices, des prêtres et des autels.

Ils s'abusent étrangement ces mêmes ergoteurs qui imputent à

notre croyance l'idée de dénaturer l'être humain. Rien n'est plus faux. Le christianisme relève la nature en état de déchéance ; il la réforme et l'ennoblit ; il la remet en possession de sa liberté et de son innocence primitives ; enfin, il la complète et la perfectionne. Est-ce là un travail de décomposition ou de régénération ?

Ces imputations sans preuve, dont les incrédules sont toujours si prodigues à son égard, ne subsistent nulle part ailleurs que dans leur entendement faussé qui, selon une parole profonde du psalmiste, refuse de comprendre de peur de bien agir : *Noluit intelligere, ut benè ageret.*

Vainement s'élèvent-ils contre la religion qui se rit de leurs absurdes anathèmes, vainement tentent-ils de la couvrir de leur manteau d'opprobre en la signalant comme le tyran des consciences, comme l'irréconciliable ennemie de la raison, comme l'éteignoir du progrès. C'est en outrant et en confondant de la sorte tous les principes, c'est par le mensonge, le sophisme et la calomnie qu'ils espèrent venir à bout du culte le mieux assorti pour le perfectionnement de l'humanité. Mais ils n'entraînent après eux que ces lâches sybarites qui souhaitent d'être trompés pour s'abandonner plus à l'aise et plus librement au désordre.

Le Christianisme est le compendium de toutes les vérités de l'ordre moral. Or, le bien ne peut exister en dehors du vrai ; donc, pour être homme de bien, il faut être chrétien.

Le Christianisme est le meilleur garant que les hommes puissent avoir de la probiié des hommes. Il n'aide pas seulement à bien mourir, il aide aussi à bien vivre. Il enseigne pleinement la science de la vie. Il fait plus ; il la fait pratiquer.

Le Christianisme est la seule digue capable de résister au torrent des mauvaises passions. Cette digue arrachée, le torrent s'élance, renverse, dévaste tout ce qui s'oppose à sa force destructive.

Le Christianisme est une chaire où retentit sans-cesse une parole infaillible. C'est une école de respect, de sagesse et de sainteté, à laquelle a été confiée l'éducaton si difficile du genre humain.

Il n'est aucune objection soulevée contre le Christianisme, qui ne puisse être retournée aisément contre les lois et les institutions civiles ; tandis que les vertus qu'on ne peut s'empêcher de lui reconnaître, lui appartiennent en propre, et ne se trouvent que chez lui. Ce qui prouve que le Christianisme a la supériorité sur tout ce qui est de ce monde ; et que son principe réside ailleurs qu'en celui-ci.

Sous quelque rapport qu'on le considère, le Christianisme est parfait. Et déjà nous sommes assez édifiés sur l'homme pour savoir que tout ce qui sort de lui est nécessairement imparfait. D'où il résulte que le Christianisme n'en vient pas.

Cette même main qui a formé l'homme, lui a donné le Christianisme pour complément de ses autres dons.

F. X. Demers.

(à continuer)

MONSEIGNEUR ALEXANDRE MACDONELL

(suite)

IV

Les anglais, sous la conduite d'Abercrombie, venaient d'enlever Trinidad aux espagnols, (en 1801) et le traité conclu entre les puissances leur laissait leur nouvelle proie. Cette île, si bien située, et si fertile, était alors discréditée parcequ'on lui attribuait un climat malsain, causé par la fraîcheur des nuits et par les vents humides. Les européens, disait-on à cette époque, ne pouvaient pas résister à l'air insalubre qu'on y respirait. Les fièvres et les dyssenteries en enlevaient un grand nombre chaque année (1).

Quoiqu'il en soit, pour s'assurer davantage la possession de cette conquête, le gouvernement anglais offrit à Monsieur Macdonell d'aller s'y établir avec ses volontaires de Glengary et leurs familles. On leur promettait des terres et des secours avantageux pour les décider à seconder les desseins de la politique du Cabinet Saint-James qui voulait ajouter le plus possible au chiffre des colons anglais dans ses nouveaux domaines, afin de s'en assurer la possession définitive.

Cette protection tardive et intéressée qu'on offrait maintenant aux compatriotes de M. l'abbé Macdonell était plutôt, pour le cœur de ce digne prêtre, une nouvelle blessure qu'un témoignage de reconnaissance. Pour l'engager à adopter les vues du gouvernement, on lui offrit des distinctions, on lui fit espérer de grosses rémunérations, on lui laissa entrevoir les espérances les plus

(1) Raynal, Malte-Brun et autres ont depuis refuté ces erreurs.

séduisantes. Mais, ni les promesses qu'on fit reluire, ni les flatteries les plus délicates ne le purent décider à oublier l'intérêt qu'il devait à ses chères ouailles.

Eût-il osé proposer un pareil plan, il se serait montré sans respect pour la plus haute infortune, sans entrailles pour des amis dévoués et sans charité enfin pour de fidèles enfants de l'Eglise. Mais, non. On injurierait Monsieur Macdonell en supposant qu'il fût séductible. Il fut sincère et fidèle envers ses bien aimés compatriotes. Les sévérités de l'histoire n'auront aucune faiblesse à lui reprocher. Il ne voulait devoir qu'à son mérite les honneurs, les distinctions, les faveurs que les autorités lui décerneraient. D'ailleurs, pareils hochets, qui peuvent quelquefois séduire une âme vulgaire, ne pouvaient jamais être les mobiles de la conduite d'un esprit ferme et élevé, d'une âme aussi fortement trempée que la sienne.

Les agents de l'autorité se méprenaient en abordant l'abbé Macdonell avec des dispositions aussi compromettantes. C'était bien méconnaître la loyauté, le patriotisme du courageux chapelain du régiment des montagnards de Glengary. Rien ne lui fit quitter jamais le sentier du devoir.

M. l'abbé Macdonell ne pouvait point oublier ce qu'il devait de protection à ceux qui composaient son cher troupeau. Aussi sans hésiter aucunement, va-t-il trouver le ministre d'Etat qu'il étonne par son énergie et par sa prudence. C'était Monsieur Addington (plus tard Lord Sidmouth) qui montra toujours de l'admiration pour ces hommes d'élite que la souffrance et les épreuves n'abattaient pas. Aussi le noble Lord tout en regrettant de ne pouvoir faire accepter ses plans au chapelain des montagnards lui demanda-t-il en quoi il pouvait être utile à ses compatriotes qu'il désirait servir amicalement. M. Macdonell lui fit entrevoir qu'ils tournaient leurs regards vers le Canada, où ils savaient que plusieurs de leurs clans s'étaient avantageusement établis.

L'homme d'Etat refusa, tout d'abord, de permettre aux enfants de Glengary d'aller s'établir en Canada, comme ils en sollicitaient la faveur par l'entremise de leur noble chapelain, parceque, disait-il, cette colonie n'était pas encore assez fortement attachée à l'Angleterre. M. Macdonell, toujours respectueux, mais toujours ferme devant l'autorité dit qu'il était impossible à une classe aussi nombreuse de montagnards de retourner dans l'intérieur de l'Ecosse pour y fonder une colonie agricole. Que si ses compatriotes retournaient dans les villes, ils s'isoleraient les uns des autres et végèteraient dans la pauvreté, ce à quoi ils ne pouvaient se décider, en pensant à leur familles. Que, d'un autre côté, s'ils partaient

pour les Etats-Unis d'Amérique avec la haine de leurs grands seigneurs dans l'âme, ils seraient de perpétuels ennemis de l'empire Britannique, puisque leurs mauvais sentiments seraient alimentés par les principes des républicains d'outre-mer. Que cependant, il serait plus avantageux de les implanter au Canada, où leur attachement aux institutions anglaises ne pouvait que se fortifier au souvenir des libéralités de leur Souverain qui leur assurait des établissements fertiles dans ces contrées éloignées du centre de l'Empire, et que leurs sentiments de loyauté et de dévouement envers la Couronne ne pouvaient qu'avoir de bons effets sur les habitants de ces colonies du Haut et du Bas-Canada, récemment échues au Souverain par le sort des armes.

Le ministre d'Etat proposa alors au représentant des intérêts des montagnards de faire des établissements à l'Ile Saint-Jean, au Nouveau-Brunswick, ou dans la Nouvelle-Ecosse, plutôt que dans les contrées âpres et difficiles du Haut-Canada qu'il ne pouvait pas encourager à cultiver, mais M. Macdonell tint ferme.

C'était alors que M. Addington procura à l'énergique pasteur des vaillants montagnards un ordre de la main du vieux monarque de la Grande-Bretagne au lieutenant-gouverneur du Haut-Canada, l'honorable Peter Hunter, de concéder deux cents acres de terre à chaque montagnard d'Ecosse qui émigrerait dans ces parages.

Dès qu'il fut de notoriété publique, qu'un instrument sous le seing manuel du roi était émané en faveur des montagnards de la Calédonie, l'alarme se répandit parmi les seigneurs et les grands propriétaires fonciers, parce que, leur disait-on, ces encouragements donnés aux émigrants avaient pour but de les éloigner de leurs domaines qui, par suite, allaient devenir incultes.

C'est en s'engageant à garantir l'intime attachement à la mère-patrie, et à travailler en tout temps à resserrer les liens qui lui rattachaient ses jeunes colonies, que le prêtre écossais, écho de tant de loyaux caractères, obtint, en 1803, la permission de passer en Canada.

Après cette entrevue avec le ministre d'Etat, M. Macdonell fit connaître à ses compatriotes les desseins du gouvernement de les envoyer à la Trinidad. Il informa ses amis des tentatives du cabinet St. James, et les mit en garde contre les allures de ces intrigants, chargés de faire réussir ce plan hostile aux intérêts des Ecossais. Il leur annonça qu'il persistait dans son premier projet de les faire émigrer en Canada. Ce pays était bien connu des Ecossais depuis une trentaine d'années, et même depuis la cession de cette colonie à l'Angleterre.

Des régiments écossais, qui avaient fait partie de l'armée de

Wolfe, licenciés plus tard, s'étaient établis dans ce pays, et avaient appris à leurs compatriotes les beautés et les richesses des terres dans cette partie de l'Amérique du Nord. Plus tard, des autres colons, venus d'Ecosse en cette colonie, firent aussi connaître à leurs malheureux compatriotes la fertilité du sol canadien, ses sites pittoresques, ses paysages romantiques, son climat sain et les mœurs douces et paisibles de ses pacifiques habitants.

C'est au mois de juillet 1803 que M. l'abbé Macdonell arriva en cette province avec ses émigrants écossais. Ce n'était pas la première immigration de montagnards qui cherchât refuge sur nos rives hospitalières. Dès 1773, une troupe, assez nombreuse, aborda à New-York, avec l'intention de former un établissement dans les environs de cette ville. Ils s'arrêtèrent sur les bords de la rivière Mohawk ; mais dès les premières apparences d'un mouvement révolutionnaire de la part des colonies de la Nouvelle-Angleterre qui visaient à l'indépendance, ils refusèrent péremptoirement d'y prendre part. Plusieurs aimèrent mieux être emprisonnés que de faillir à la loyauté. D'autres cherchèrent refuge au Canada, et furent enrôlés dans les milices, à Montréal, à Sorel, etc., etc. Bon nombre s'établirent à Cornwall et au-dessus, surtout depuis 1783, ou à peu près, qu'en vertu d'une proclamation, Sa Majesté George III avait fait connaître son intention d'exempter de toutes rentes et obligations quelconques les terres distribuées dans le Haut-Canada, aux soldats congédiés après la conclusion de la paix entre l'Angleterre et les Etats-Unis.

Plusieurs années auparavant, étaient arrivés à Québec deux petits vaisseaux chargés d'Ecossais partis des îles de Barra, de Wist, de Glensby, d'Inverness, etc., sous la direction d'agents, qui avaient en vue de coloniser l'île du Cap Breton. Ils étaient venus aborder dans cette île, mais ces pauvres émigrés avaient été trompés par la nature du sol et du climat, et n'y rencontraient nullement les avantages qu'on leur avait fait espérer. Ils ne virent dans cette désolante déception qu'un nouveau moyen employé par les *land-lords* pour se débarrasser des pauvres fermiers catholiques. Ils résolurent dès lors d'abandonner ces rivages peu fortunés et de tenter fortune au Canada. On en vit un grand nombre se répandre dans les paroisses de la côte du Sud, en bas de Québec, à Beaumont, à St. Valier, à St. Pierre, à St. Thomas, etc. Ce sont les ancêtres des familles Cameron, des McNeil, des Ross, des McIntyre, etc., etc., qui se sont multipliées au milieu des Canadiens, et sont devenues par la suite canadiennes elles-mêmes.

En 1784, on avait signalé encore un nouvel arrivage d'émigrants écossais venant de Glengary. Deux ans après il en arriva cinq

cents, dont quarante étaient, au moins comparativement, de riches propriétaires. C'est aussi pendant la même année qu'arriva dans le diocèse de Québec un prêtre écossais, M. Roderick McDonell, surnommé *Scotus*, bon, pieux, zélé, et dont la conduite édifiait tout le monde, protestants et catholiques. Il demeura quelque temps à Québec, puis à Montréal, et alla, enfin, peu après, fixer sa résidence à St. Régis, village iroquois, fondé en 1759, par M. l'abbé Amon LeQuen, prêtre de la Compagnie de St. Sulpice, et desservi de 1763 à 1777, par le R. P. Antoine Gordan, jésuite, puis aussi par M. Denaut, plus tard évêque de Québec, prêtre le plus voisin, alors curé de Soulanges et de l'Ile Perrot. M. Roderick McDonell y avait desservi pendant vingt ans lorsqu'il mourut, en 1806, sans avoir éprouvé de maladie. Il fut trouvé mort, mais assis dans son fauteuil, dans la modeste chambrette qu'il occupait au presbytère. Cet ecclésiastique pieux et dévoué était aussi du comté d'Inverness, mais d'une autre paroisse que celle de Mgr. Macdonell. (1)

En 1802, de nouveaux émigrés de Glengary, d'Inverness et de Knodart arrivèrent et se dispersèrent dans les diverses parties du Haut-Canada, au milieu des établissements déjà fondés par leurs compatriotes dont ils portèrent le nombre à un chiffre alors assez considérable.

Comme nous l'avons déjà dit, c'est en 1804, au mois de novembre, qu'après bien des mécomptes, des épreuves et des chagrins, M. Macdonell, l'objet de cette étude, arriva à York, aujourd'hui Toronto, où il venait rejoindre ses montagnards, appelés tantôt *Glengary Volunteers*, tantôt *Highlanders*, et même enrôlés, quelques années après, sous la dénomination de *Glengary Fencibles*. Plus tard, d'autres pionniers vinrent se joindre à eux.

Avant son départ de sa chère patrie, M. Macdonell, qui avait

---

(1) Voici comment les Sauvages expliquent la venue de M. Roderick McDonell à St. Régis. Les chefs sauvages se plaignaient depuis longtemps de n'avoir pas les services réguliers d'un missionnaire attaché à leur mission ; et les émigrés de Glengary, entendant leurs murmures et leurs doléances, leur offrirent un jour de faire venir un de leurs compatriotes qui se voulait consacrer aux missions, mais ils devaient aviser à lui assurer un traitement honnête. Les chefs ayant acquiescé à leurs vues, on écrivit à M. R. McDonell qui, de la Haute-Ecosse, vint en Canada l'année suivante. Outre le village sauvage de St. Régis, ce zélé missionnaire était chargé de desservir les colons écossais établis sur les bords du lac St. François. L'église actuelle de St. François Régis fut construite par ses soins. Au reste, nous reproduisons l'acte de sépulture de ce digne prêtre qui nous fournira quelques renseignements sur son âge, la date de son décès, etc.

" Le vingt-sept d'Août, mil huit cent-six, par nous, soussigné, a été inhumé dans l'église de cette paroisse le corps de Messire Joachim-Rodrigue McDonell, curé desservant de la mission de St. François-Régis, décédé avant-hier, âgé d'environ cinquante et quelques années. Présent : l'honorable Colonel McDonell et M. Neil McLean, beau-frère, soussignés, etc.

" (Signé,) JOHN McDONELL—N. McLEAN.

" L. ARCHAMBAULT, Ptre."

semé l'alarme parmi les propriétaires des grands domaines d'Inverness et de Perth, se vit, pendant quelques semaines, l'objet de leurs attentions et des prévenances les plus aimables. Les plus empressés à le retenir lui offrirent des rentes annuelles, puis une pension viagère, puis enfin des établissements confortables au milieu de leurs spacieux domaines, parce qu'ils craignaient que cet homme si dévoué, si populaire ne dépeuplât les campagnes, ne leur enlevât les fermiers et les bergers qu'ils avaient à gages sur leurs opulentes métairies. Entre ceux qui se montrèrent les plus disposés à retenir le chapelain, pour le séparer ainsi des montagnards, que le mécontentement, suite de leurs odieux procédés, faisait émigrer, signalons Sir John McPherson, Sir Archibald Macdonald, chef de la Cour de l'Echiquier, Sir Charles Grant, l'un des administrateurs des revenus de la Compagnie des Indes et membre du Parlement Impérial, et d'autres militaires de haut grade, qui lui offrirent un salaire annuel basé sur le nombre d'émigrants montagnards dont il arrêterait le départ, afin de conserver à leur pays cette race forte, vigoureuse, brave et fidèle.

C'est sans hésitation que l'abbé Macdonell, toujours désireux de tenir à ses engagements envers ses généreux compatriotes, obligés de s'éloigner de leur terre natale, avait répudié les offres et les dispositions intéressées de ces puissants seigneurs. Mais bientôt le prince de Galles (plus tard George IV) le fait inviter à se rendre à sa résidence, Carlton House. "Dans cette mémorable entrevue, disait M. Macdonell, Son Altesse me complimenta sur l'ascendant que j'avais exercé sur les vaillants troupiers écossais, et daigna m'exprimer que c'était avec regret qu'Elle verrait ces valeureuses troupes obligées de laisser le sol de la Grande Bretagne ; qu'Elle les verrait avec une satisfaction illimitée s'établir dans le comté de Cornouailles, pour y défricher certaines portions de terre qui n'avaient pas encore été mises en culture, et que, dans le cas où je réussirais à faire agréer ce plan à mes compatriotes, je pourrais les assurer de la constante et efficace protection de Son Altesse.

" J'exprimai au prince que je devais décliner ses propositions, vu que nos montagnards ayant eu, de leurs parents, qui les avaient dévancés au Canada, des rapports amples et avantageux sur le sol et sur le climat de ces régions, devaient s'y livrer incessamment à l'exploitation du sol dans l'intérêt de leurs familles auxquelles ils voulaient assurer des établissements fixes et incontestables."

C'est dans ce moment que M. Macdonell fit connaître à Son Altesse Royale, que, de concert avec le major Archibald Campbell, il avait arrêté le projet de réunir au Haut-Canada les soldats du régiment de Glengary, qui avaient été depuis peu congédiés du

service, dans le but d'y coloniser le pays et d'en protéger les frontières contre les agressions qu'y tenterait le gouvernement des Etats-Unis. Pendant ces pourparlers, les seigneurs du district du centre de l'Ecosse proposèrent de saisir le Parlement Impérial d'un projet de loi qui empêcherait l'émigration des paysans montagnards. Ainsi on voulait obtenir de force ce que l'on avait pas pu obtenir par les meilleures promesses faites à ces hommes qu'on s'était aliénés à toujours.

De plus, la guerre s'étant de nouveau déclarée entre l'Angleterre et la France, les grands seigneurs qui avaient demandé des commissions dans l'armée, se virent dans l'impossibilité de former leurs bataillons, à moins d'enlever à leurs domaines leurs fermiers et aux usines les bras indispensables. Ce fut pour eux de nouveaux motifs pour gêner l'émigration des montagnards ; mais ceux-ci avaient eu la bonne fortune de monter en grande partie sur les vaisseaux, pendant que l'on discutait des projets de loi pour les retenir et pour les exploiter.

Ce n'était pas, après tout, les seules tentatives auxquelles l'illustre abbé Macdonell eût à résister. Il fut retenu à Londres, après le départ de ses valeureux montagnards par Lord Selkirk, le même qui, plus tard, tenta d'établir une colonie à la Rivière-Rouge. Ce seigneur Ecossais, sur le refus de M. Macdonell, lui offrit de suite deux mille guinées à titre d'indemnité. Il s'agissait d'aviser aux moyens de faire des établissements écossais entre le lac Huron et le lac Supérieur, mais le fidèle chapelain se refusa à tous ces projets, en faisant voir au noble personnage que le territoire en question étant en dehors de la juridiction du Gouverneur du Haut-Canada, ses montagnards n'auraient plus lieu de compter sur des octrois de terres aussi assurés, ni sur la protection si efficace du Gouvernement Impérial de Sa Majesté, et qu'enfin il n'était plus en son pouvoir de retarder la marche des choses, puisque les montagnards avaient déjà traversé la mer, et qu'en les détournant d'exécuter un projet déjà mûri et accepté, il courait risque de les engager dans des difficultés nombreuses et inextricables. M. Macdonell ne voulut pas compromettre ses chers compatriotes, mais il n'ambitionnait aucunement d'ailleurs de s'associer à des plans qui n'auraient eu pour issue que de nuire aux sociétés du commerce de fourrures, puis qu'il voulait vivre en paix avec tout le monde et ne causer préjudice à personne.

M. l'abbé Macdonell demeura le chapelain, après s'être entendu avec les autorités ecclésiastiques, de ses chers compatriotes pour ce qui concernait la juridiction spirituelle. Il avait obtenu du Gouvernement Britannique, pour chacun de ses soldats, plus de deux

cents arpents de terre et des lopins convenables pour les officiers de ce corps. Ces terres, situées dans les cantons les plus rapprochés des lignes du Bas-Canada, mais dans la Province Supérieure, étaient généralement de fort bonne qualité, quoiqu'un peu montagneuses et parfois rocailleuses. L'énergique et infatigable abbé avait ainsi réussi à assurer à ses vaillantes troupes au delà de cent soixante-dix mille arpents de terre.

Les établissements fondés par ces émigrés, surtout par ceux qui arrivèrent en 1817, furent faits dans le canton de Lancaster, le premier au-dessus de la ligne de la Province de Québec, sur le Lac Saint-François, puis à Charlottenburg, sur les rives du Saint-Laurent, à Lokiel, en arrière de Lancaster et à Kenyon, audelà même de Charlottenburg. Ces quatre townships, ou cantons, forment le comté de Glengary, ainsi appelé par les nouveaux colons en souvenir de la patrie.

Dans un des angles du canton de Lochiel, est la petite ville d'Alexandria, qui se trouve, à peu près, au centre des quatre cantons. C'est un fort joli village, gai, animé, à l'air affairé, où se fait un excellent commerce local. La population d'Alexandria est de près de huit cents âmes. Cobourg est à environ vingt-trois lieues de Montréal, et seulement à trois lieues de la station du chemin de fer (Grand Tronc) à Lancaster. Une diligence en fait le parcours jour et nuit.

Il y avait environ vingt ans que les premières habitations avaient été faites dans la province supérieure, lorsque M. Alexandre Macdonell y arriva. Les choses avaient marché bien vite dans cet espace de temps, car le gouvernement de la mère-patrie avait à cœur de coloniser ce qu'on appelait alors la province du Haut-Canada, telle qu'établie par l'acte constitutionnel de 1791. La population catholique n'y avait guère dépassé, cependant, le chiffre de cinq mille âmes. C'était un peu plus que le tiers de la population totale.

Dès 1791, et même antérieurement, il y avait eu des missionnaires dans cette province, et plus particulièrement au Détroit, à Sandwich et dans les environs. On sait que MM. Dufaux, Macdonell et Fréchette avaient successivement desservi ces postes. Le savant M. Edmund Burke, vicaire-général, plus tard évêque d'Halifax (1820), résidait à Niagara (alors appelé *Newark*,) et donnait ses soins aux stations environnantes. Il y avait aussi, en 1799, un missionnaire à New-Johnston (aujourd'hui Cornwall). C'était M. McDonell, appelé *Scotus*, mentionné plus haut. Mais, à la mort de ce dernier, en 1806, M. Alexandre Macdonell le remplaça au milieu des Ecossais. D'autres missionnaires continuèrent à desservir la

belle mission de Détroit, depuis élevée au rang de ville épiscopale. Jusqu'à la fin de l'année 1811, M. Macdonell avait été seul. Alors, M. l'abbé Gaulin (Rémi) lui vint en aide, en qualité de vicaire. Ce ne fut pas, néamoins, pour longtemps ; car, peu après, il fut envoyé à Kingston, où se trouvait un corps considérable de troupes, auprès duquel il fut bientôt remplacé cependant par M. l'abbé de Lamotte, enfant zélé de la Gascogne, qui y desservit jusqu'en 1822. (1)

Au mois de février 1816, Mgr. Plessis, évêque de Québec, nomma à la desserte de Kingston M. l'abbé Périnault, et lui assura les services de M. John Macdonell comme vicaire.

Cette même année, M. Alex. Macdonell, qui était alors vicaire-général de Mgr. l'évêque de Québec, et sur qui reposait presque toute l'administration des affaires de la province supérieure, fut appelé en Europe pour diverses affaires. Il passa en Europe, où il visita Mgr. Æneas Chisholm, qui, deux ans auparavant, avait remplacé, comme vicaire apostolique, Mgr. John Chisholm, auprès des fervents catholiques du district du Nord. Dans ses conversations avec ce prélat, l'illustre missionnaire du Haut-Canada l'intéressa vivement à son œuvre de colonisation. Tous deux se concertèrent sur les moyens à prendre pour assurer aux catholiques écossais, disposés à émigrer, des établissements sûrs et avantageux dans les colonies anglaises. Mgr. Chisholm mourut malheureusement environ deux ans après (1818), n'ayant pu réaliser en faveur des missions du Haut-Canada tout le bien qu'il méditait.

Vers 1823, M. Alexandre Macdonell dut quitter St. Raphaël de Glengary où il fut remplacé par M. Angus McDonell. Pendant près de vingt années consécutives il avait desservi seul St. André, St. Raphaël, Cornwall, etc. Alors M. Angus McDonell prit la charge de missionnaire à St. Raphaël, et M. l'abbé O'Meara fut chargé de la desserte de St. André et des stations voisines. Ajoutons que M.

---

(1) M. l'abbé de Lamotte (Pierre-Jacques) mourut le 23 octobre 1847, à Ste. Scholastique, au diocèse de Montréal. à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, dans la cinquante-septième année de sa promotion au sacerdoce, qu'il honora par ses grands talents et surtout par ses éminentes vertus. Il naquit en France, dans la Gascogne, le 12 octobre 1763, de parents non moins nobles que religieux, et fut envoyé à l'un des colléges des Doctrinaires, où il fit son éducation. Il s'associa bientôt à cette compagnie. Il fut ordonné prêtre en 1790. La révolution française l'arracha à ses fonctions de professeur de Littérature, et l'obligea de passer en Espagne, où il demeura vingt ans. En 1811, il vint en cette colonie, en qualité d'aumônier du régiment de Watteville, qui débarqua, à Québec, le 6 juin de cette année. Après la paix faite avec les Etats-Unis (1814), M. l'abbé de Lamotte fut curé de Kingston, où il resida jusqu'en 1822, époque à laquelle il fut chargé de la direction du Collége de St. Hyacinthe. C'est de ce poste qu'il passa à la cure de Ste. Scholastique. Il la dirigea avec sagesse et édification jusqu'en 1831, époque où il quitta le saint ministère. Il accepta néanmoins temporairement les cures de Ste. Anne du Bout de l'Ile et de St. Colomban, mais il les abandonna dès qu'on pût pourvoir à leur desserte, afin de voler çà et là au secours des curés qui le priaient de leur venir en aide. M. l'abbé voulut mourir à Ste. Scholastique, où il fut inhumé le 26 octobre, dans le cimetière de la paroisse, selon la demande qu'il en avait faite par son testament.

l'abbé Haran, résidant à Richmond, M. l'abbé Crevier à Malden, M. McDonell à Perth, puis M. Marchand à Sandwich, et l'on aura toute la statistique ecclésiastique du Haut-Canada (en 1823), dont la population avait plus que doublé dans ces vingt années. En 1825, il n'y avait que cinq prêtres dans cette province. L'année suivante, le Rév. M. Croyley prit la desserte de York, aujourd'hui Toronto, où les catholiques étaient déjà en nombre assez considérable.

Les choses, comme on le voit, n'avançaient pas fort rapidement. Tout, en effet, était à créer. Cependant, avec l'énergie dont M. Alex. Macdonell se montrait doué, et, grâce au zèle de ses coopérateurs, les choses progressèrent de telle sorte qu'en 1830, il y avait déjà dix-huit prêtres dans le Haut-Canada.

Au reste, on jugera du pays en général après qu'on aura pris connaissance de l'état de Kingston et de York à cette époque. On ne lira pas sans intérêt les lignes suivantes que nous extrayons d'un mémoire du temps :

" Il y a peu d'années qu'on allait du Côteau-du-Lac à Kingston sans rencontrer une seule habitation dans cet espace de plus de cinquante lieues. Ce n'est même que depuis la fin de la première guerre américaine (1783) que le nom de Kingston fut donné à l'ancien poste de Catarakoui. La paix de 1783 fut comme le signal du défrichement de cette côte. Aujourd'hui, à quelques lacunes près, elle est passablement habitée, quoique les chemins soient difficiles, parce qu'ils traversent un pays savaneux et rocailleux.

" Kingston a pris de l'importance par ses chantiers (*dock-yards*), où se trouvent bon nombre de catholiques. La ville avait alors un demi-mille de tour. En 1813, on y comptait trois cent soixante-dix maisons. En 1816, il s'y trouvait soixante-quinze familles catholiques dont cinquante-cinq du Bas-Canada.

Mgr. Denaut avait essayé, mais en vain, d'y établir une mission ; bientôt le missionnaire fut retiré, contre son avis, et avec de grands inconvénients pour la religion dans cette partie de son troupeau. Heureusement, M. Alex. Macdonell, nommé vicaire-général dès 1807, a pris à cœur cet établissement, et n'a épargné ni soins, ni soucis, ni dépenses pour lui donner une existence. Il a obtenu du gouvernement un emplacement sur lequel il a construit, en pierres, une église de cinquante-sept pieds en longueur sur trente-deux en largeur. Cette église n'était pas encore livrée au culte quand le gouvernement s'en empara, pendant la guerre américaine, pour en faire un hôpital pour les troupes ; et ce n'est qu'après la paix qu'elle put être restituée. Aussi M. Macdonell s'occupa de la faire achever, et alla sur les lieux, en 1815, pour engager les fidèles de

l'endroit dans une souscription destinée à faire venir un prêtre et à subvenir à son entretien. Il fit, en effet, le voyage de Québec, dans l'automne, pour en conférer avec l'évêque diocésain, et obtint de lui M. Périnault, ci-devant curé de la Visitation, dans l'Ile de Montréal, qui fut chargé de la desserte de cette église. L'église n'avait, en 1816, ni ornement, ni clocher, ni sacristie ; le curé demeurait à quelques arpents de là, dans une maison de louage. Mgr. Plessis, lors de sa visite, en 1816, en fit la bénédiction, le premier juin, jour de la Pentecôte, et la mit sous l'invocation de St. Isidore de Séville. (1) Sa Grandeur prit des mesures pour hâter la construction d'une maison presbytérale sur un terrain offert par M. l'abbé Macdonell à des termes fort avantageux.

" Le gouverneur de la province, Francis Gore, faisait alors sa résidence à York, aujourd'hui Toronto, alors capitale de la province. Cette ville est assez centrale, mais elle est peu avantageusement située ; ni son port, ni sa position ne donnent lieu d'espérer qu'on puisse la rendre tant soit peu formidable sous le rapport militaire. Il n'y avait alors à York que quelques familles catholiques; et, dans l'espérance que le nombre en augmenterait, le prévoyant M. Macdonell avait dès lors obtenu de la Couronne un emplacement d'un acre ou environ d'étendue pour y établir une église au besoin..... "

Z.

---

(1) Cette église existe encore. Elle est dédiée à Dieu sous le vocable de St. Colomban. Au moins le nom du saint est inscrit au fronton de l'édifice qui sert de chapelle au public et à un couvent de religieuses adjacent. La maison presbytérale, convenablement agrandie et améliorée, est occupée par les Sœurs de la Providence, qui administrent l'hôpital confié à leurs soins et à leur sollicitude.

(à continuer)

DE LA FÉODALITÉ EN CANADA

Dans le préambule de l'*Acte pour l'abolition des droits et des devoirs seigneuriaux*, sanctionné le 18 décembre 1854, on voit que l'intention du législateur a été de substituer une tenure libre à l'ancienne tenure seigneuriale ou féodale que la France nous avait léguée.

C'était un sujet d'ordre public, éminemment lié aux intérêts de la population du Canada. L'ancienne tenure avait des charges qui pesaient lourdement sur les épaules du peuple ; elle imposait des devoirs et des obligations qui grevaient l'industrie et tuaient l'esprit d'entreprise ; elle donnait naissance à des droits exorbitants et provoquait des conflits nuisibles à l'ordre public en mettant sur un pied d'une trop grande inégalité le seigneur et son vassal.

Après une longue lutte de près d'un demi-siècle, l'assemblée législative adopta, le 26 juin 1859, les deux résolutions suivantes proposées par Sir L. H. LaFontaine :

1o. *Résolu.*—Que la tenure seigneuriale, dans le Bas-Canada, est un sujet d'ordre public, dont il est du devoir de la législature provinciale de s'occuper, plus particulièrement depuis que cette question a attiré l'attention publique à un haut degré ; qu'il importe en conséquence d'effectuer, à une époque aussi rapprochée que possible, la conversion de cette tenure en une tenure libre, en protégeant et réglant équitablement tous les intérêts concernés.

2o. *Résolu*—Que la dite commutation de tenure ne peut avoir lieu qu'au moyen d'une indemnité suffisante en faveur de tous ceux dont les justes droits seront lésés, en l'effectuant.

Ces propositions consacraient un principe juste et équitable. Cette révolution ne pouvait s'accomplir légitimement sans décréter d'une manière solennelle l'inviolable droit de la propriété.

Mais n'anticipons pas ; remontons aux sources mêmes de la question seigneuriale, et examinons :

1o. Les origines historiques de la féodalité en Canada ;

2o. Les droits et les devoirs des seigneurs et des vassaux entre eux ;

3o. Les modifications requises par le temps et sanctionnées par la loi et les tribunaux.

I

La tenure seigneuriale est intimement liée à l'histoire de l'établissement du pays. A ce point de vue elle offre un grand intérêt historique. Elle fut, en Canada, une institution féodale modifiée par des usages locaux qui lui ont donné une originalité distincte.

Les historiens s'accordent peu sur l'origine de la féodalité. Montesquieu et l'abbé de Mably présentent sur ce point des systèmes contradictoires. Reproduisant une opinion longtemps admise, mais qu'il ne partage pas lui-même, Guizot, s'exprime ainsi : " Après la conquête, toute l'ancienne population fut dépossédée et réduite en servitude. Les vainqueurs se partagèrent tout le territoire, tous les habitants, et demeurèrent seuls propriétaires et libres. Chacun d'eux s'établit dans ses domaines, au milieu de ses nouveaux sujets ; et ils se lièrent les uns envers les autres par un système hiérarchique de relations militaires, judiciaires et politiques qui prit le nom de régime féodal."

Guizot n'accepte pas cette origine ; il pense que la conquête, les longs désordres qui la suivirent, la lutte des diverses tendances politiques avaient amené ce résultat qu'un certain nombre d'hommes et de vassaux, établis chacun dans ses domaines, et liés entre eux par des relations féodales, étaient les maîtres de la population et du sol. Il en résultait une confédération de petits despotes, inégaux entre eux et ayant les uns envers les autres des devoirs et des droits, mais investis dans leurs propres domaines, sur leurs sujets personels et directs, d'un pouvoir arbitraire et absolu.

Les origines de la féodalité canadienne sont plus faciles à saisir. L'historien et le jurisconsulte, mettant leur science respective en commun, peuvent en suivre les traces avec plus de justesse et de certitude.

On peut diviser l'histoire de la féodalité, en Canada, en quatre périodes distinctes :

1o.—Depuis les premières tentatives faites par la France pour coloniser le Canada jusqu'à la formation de la compagnie des Cent-Associés, dite de la Nouvelle-France, en 1627.

2o.—Depuis la création de la compagnie des Cent-Associés jusqu'à l'établissement du Conseil Souverain de Québec, en 1663.

3o. Depuis cette dernière date jusqu'à la cession du pays à l'Angleterre.

4o. Depuis 1763 jusqu'à nos jours.

Les documents qui se rapportent à notre sujet sont assez nombreux; ils nous montrent clairement l'intention de l'ancienne mère-patrie d'introduire dès l'origine le système seigneurial dans ses colonies d'Amérique.

Le premier de ces documents est en date du 12 janvier 1598. Ce sont des lettres patentes par lesquelles le roi nomme le sieur de LaRoche son lieutenant-général et gouverneur " ès pays du Canada, Hochelaga, Terresneuves, Labrador, Rivière de la Grande Baye, (1) de Norembègue et autres terres adjacentes." Pouvoir est donné au titulaire de faire bail " d'icelles terres qu'il pourrait acquérir au dit voyage, pour en jouir par ceux à qui elles seront affectées et leurs successeurs, en tous droits de propriété, à savoir: aux gentilhommes et ceux qu'il jugera gens de mérite, en fiefs, seigneuries, châtellenies, comtés, vicomtés, baronnies et autres dignités relevant de Nous, telles qu'il jugera convenir à leurs services, à la charge qu'ils serviront à tuition et défense des dits pays; et aux autres de moindre condition, à telle charge ou redevances annuelles qu'il avisera."

Le second document dans lequel il est fait mention de concession de terre est du 29 février 1626. Ce sont des lettres de confirmation et de concession, données à Paris par le duc de Vantadour, viceroy de la Nouvelle-France, sur la requête de Louis Hébert, " un des sujets et habitants au susdit pays." Il est confirmé dans cette concession (à lui faite par le prédécesseur de Vantadour) " pour en jouir en *fief noble*, par lui, ses héritiers et ayant-cause." A cette première concession est ajoutée une nouvelle donation d'une lieue française de terre pour (les dites deux concessions), les " *posséder*, *défricher*, *cultiver* et *habiter*, ainsi qu'il jugera bon être."

Si on ajoute à ces deux documents le titre de la seigneurie connue aujourd'hui sous le nom de " Notre-Dame des Anges," sur la Rivière St. Charles, près Québec, nous aurons tous les matériaux connus de l'histoire du Canada seigneurial pendant la

(1) Fleuve St. Laurent.

première période. Ils n'ont pas, sans doute, l'importance des chartes qui ont été octroyées plus tard, mais on y découvre d'une manière palpable l'intention des Rois de France d'appeler à leurs secours le systême seigneurial pour coloniser le Canada.

La charte de 1627-28 fit du Canada un *gouvernement propriétaire*. Elle donne la Nouvelle-France à la compagnie des Cent-Associés " à perpétuité, en toute propriété, justice et seigneurie." Toute la teneur de cette charte atteste que Louis XIII avait pour objet, selon les expressions énergiques du préambule, d'établir " une puissante colonie," afin que la Nouvelle-France lui fut acquise avec toute son étendue *pour une bonne fois*, sans craindre que les ennemis de sa couronne la ravissent aux Français, comme il pourrait arriver s'il n'y était pourvu. Le roi voulait par là remédier aux fautes du gouvernement passé qui, sous la conduite des marchands qui en avaient obtenu tout le commerce, avait laissé le pays sans culture et presque sans population.

Dans cet acte de donation toute la colonie passe entre les mains de la nouvelle compagnie. Le roi ne se réserve que " le ressort de la foi et hommage . . . . avec une couronne d'or du poids de huit marcs à chaque mutation de roi, et la provision des officiers de justice souveraine, qui lui seront nommés et présentés par les dits associés, lorsqu'il sera jugé à propos d'y en établir." (1) La Compagnie peut améliorer et aménager les dites terres et " icelles distribuer à ceux qui habiteront le dit pays ou autres ; " leur donner et attribuer titres, honneurs, droits et prérogatives qu'elle jugera à propos, selon les conditions et mérite des personnes, et à telle charge, réserve et condition qu'il lui plaira. Elle a le trafic exclusif des pelleteries.

De leur côté, les associés s'engagent de faire *coloniser*, *habituer déserter* le pays ; d'y faire passer des colons et des ecclésiastiques, et de les entretenir et nourrir pendant un certain temps.

" Tel est, dit Sir L. H. LaFontaine, le contrat solennel que le roi de France, qui possédait alors le Canada pour ainsi dire comme un grand Franc-Alleu, fait avec la compagnie des Cent Associés. La compagnie devint propriétaire de cette partie de l'Amérique en vertu de cette concession qui lui est donnée " à perpétuité, en toute propriété, justice et seigneurie." La foi et hommage que le roi se réserve établit le lien qui doit exister entre lui et les concessionnaires ; c'est le lien féodal, qui ne peut être rompu par les derniers sans le consentement du premier ; il constitue à l'avenir la dépendance sous laquelle la Compagnie tient ce vaste territoire de la

(1) Edits et Ord. I p. 1.

Couronne devenue par là son seigneur dominant. Ce lien doit être respecté par elle dans l'aliénation, la *distribution*, qu'elle pourra faire de ses terres ; il doit, en un mot, parcourir, dans les concessions qui se feront par la suite, tous les degrés de l'échelle féodale jusqu'à son terme ou sa fin qui est la concession en censive." (1)

L'institution féodale, pour toute la Nouvelle-France, a donc son origine dans cette concession royale de 1627-28. C'est la première charte donnée aux habitants du pays.

Le grand fief qui venait d'être ainsi concédé ne devait pas rester inculte entre les mains de la compagnie. Elle était obligé d'aliéner, de se *jouer de son fief*.

Québec étant tombé au pouvoir des Anglais, en l'année 1629, les opérations de la compagnie de la Nouvelle-France se trouvèrent nécessairement suspendues. Ce ne fut qu'en l'année 1633 que cette compagnie rentra dans tous ses droits, à la suite du traité signé à St. Germain-en-Laye, le 29 mars 1632. (2)

La première sous-inféodation faite par la compagnie est celle de la seigneurie de Beauport ; elle porte la date du 15 janvier 1634. (3) Cette concession, comme bien d'autres qui l'ont suivie, est faite "en toute justice, propriété et seigneurie à perpétuité ;" on y ajoute ces mots : "tout ainsy et à pareils droits qu'il a plu à Sa Majesté donner le pays de la Nouvelle-France à sa dite compagnie." Cette réserve se trouve dans un grand nombre de concessions en fief. Cinq conditions principales sont attachées à cette concession. Nous les transcrivons ici parce qu'elles se retrouvent en tout ou en partie, en plus ou en moins, dans la plupart des concessions et sous-inféodations qui eurent lieu par la suite :

1o. A la réserve toutefois de la foy et hommage que le dit Giffard, ses successeurs ou ayant cause, seront tenus porter au fort St. Louis, à Quebeck, ou autre lieu qui sera désigné par la dite compagnie, par un seul hommage lige à chaque mutation de possesseur des dits lieux.

2o.—Avec une maille d'or du poids d'un once et le revenu d'une année de ce que le dit Giffard se sera réservé après avoir donné en fief, ou à cens et rentes, tout ou partie des dits lieux.

---

(1) Observations de Sir L. H. LaFontaine, sur les questions seigneuriales; Lower Canada Reports, p. 20. Il est juste de faire observer au lecteur que le fond de cette Etude sur la féodalité canadienne a été emprunté du savant juge, et n'en est qu'une analyse succinte. E. L.

(2) Charlevoix, I. p. 168 à 178.

(3) Titre des Seigneuries, p. 386.

3o.—Et que les appellations du juge des dits lieux ressortiront nuement à la cour de justice souveraine qui sera cy-après establie au dit pays.

4o.—Que les hommes que le dit sieur Giffard ou ses successeurs feront passer en la Nouvelle-France, tourneront à la décharge de la dite compagnie, en diminution du nombre qu'elle doit y faire passer, et à cet effet en remettra tous les ans les rolles au bureau de la dite compagnie afin qu'elle en soit certifiée.

5o.—Sans toutefois que le dit sieur Giffard ou ses successeurs puissent traiter des peaux et pelleteries au dit lieu ny ailleurs en la Nouvelle-France qu'aux conditions de l'Edit de l'établissement de la dite compagnie.

La seconde concession en fief fut faite avec amortissement le 15 Février 1634. La Compagnie donne aux Jésuites 600 arpents de terre à prendre aux Trois-Rivières " dans lesquelles terres les dits révérends Pères et autres de leur société feront passer telles personnes qu'ils choisiront pour les cultiver et dresser les habitations nécessaires."

Le 17 Décembre 1640, la compagnie concède à Pierre Chevrier et à Jérôme le Royer une grande partie de la seigneurie de l'Isle de Montréal et celle de St. Sulpice, à la charge de la foi et hommage, de " payer une pièce d'or du poids d'une once, sur laquelle sera gravée la figure de la Nouvelle-France . . . . outre tels droits et redevances qui peuvent eschoir pour les fiefs de cette qualité, même de fournir leurs aveus et dénombrements ; le tout suivant et conformément à la Coutume de Prévôté et Vicomté de Paris, que la Compagnie entend être observée et gardée par toute la Nouvelle-France." (1)

Cette concession n'est pas la première qui fasse mention de la Coutume de Paris; on retrouve cette clause dans la plupart des titres des seigneuries.

En 1663, la compagnie des Cent Associés fait remise au roi de ses droits sur le Canada, " étant bien avertie que c'était l'intention de S. M. de reprendre la propriété et seigneurie du dit pays de la Nouvelle-France." L'acte de rétrocession fut signé le 24 février (2) et l'acceptation du roi est du mois de mars de la même année. Sa Majesté ordonnait que " tous les droits de propriété, justice et seigneurie, de pourvoir aux offices de gouverneurs et lieutenants-généraux des dits pays et place même," de nommer des officiers pour rendre la justice souveraine et autres généralement accordés, par

(1) Titre des Seigneuries, p. 365.
(2) Edits et Ordonnances, 1, 30.

le traité du 29 avril 1628, seraient réunis à la couronne pour être dorénavant exercés au nom du roi, par les officiers qu'il nommerait à cet effet, enjoignant au parlement de Paris de lire, publier et enregistrer son acceptation.

Dès ce moment, le gouvernement de la Nouvelle-France cesse d'être *gouvernement propriétaire* et devient *gouvernement royal.*

Le rétablissement du gouvernement royal en Canada fut bientôt suivi d'un édit du roi créant un Conseil Souverain siégeant à Québec. Cet édit est du mois d'avril 1663. "Le conseil a le pouvoir de connaître de toutes causes civiles et criminelles, pour juger souverainement et en dernier ressort selon les lois et ordonnances de notre royaume, et y procéder autant qu'il se pourra en la forme et manière qui se pratique et se garde dans le ressort de notre cour de parlement de Paris, nous réservant néanmoins, selon notre pouvoir souverain, de changer, réformer, et amplifier les dites lois et ordonnances, d'y déroger, de les abolir, d'en faire de nouvelles, ou tels, règlements, statuts et constitutions que nous verrons être plus utiles à notre service et au bien de nos sujets du dit pays."

Aucune concession ne parait avoir été faite en 1663 ; nous avons les titres de deux seigneuries en 1664.

Au mois de mai 1664 (1), le Canada fut de nouveau concédé pendant quarante ans à la Compagnie des Indes Occidentales, par édit du roi. Cette compagnie se trouvait ainsi maîtresse de toutes les possessions françaises dans les deux hémisphères. Le Canada fut régi par un second *gouvernement propriétaire.*

La nouvelle Compagnie possède le Canada "en toute seigneurie propriété et justice," le roi ne se réservant que la seule foi et hommage lige à chaque mutation de roi, avec une couronne d'or du poids de trente marcs. Elle doit faire passer au dit pays des ecclésiastiques pour instruire le peuple en la croyance de la religion catholique, comme aussi de bâtir des églises et d'y établir des curés et prêtres dont elle avait la nomination. La Compagnie jouit des droits seigneuriaux et a le privilège de les commuer ; elle peut vendre ou inféoder les terres, à tels cens, rentes et droits seigneuriaux qu'elle jugera convenables. Elle peut aussi établir tels gouverneurs qu'elle jugera à propos ; et comme haut justicier, elle peut établir des juges et officiers pour connaître de toute affaire de justice, police, commerce, navigation, tant civiles que criminelles, et établir des conseils souverains ; et ces juges doivent juger suivant la loi et les ordonnances du royaume, et les officiers doivent suivre et se conformer à la Coutume de la Prévôté et Vicomté de

(1) Edit. et Ord. I. p. 80.

Paris, suivant laquelle les habitants peuvent contracter, sans qu'il leur soit permis d'y introduire aucune autre coutume, pour éviter la diversité."

Il ne paraît pas qu'aucune concession ait été faite au nom de cette compagnie avant l'arrivée, en 1665, de MM. de Courcelles et Talon, l'un nommé gouverneur et l'autre intendant.

La compagnie des Indes Occidentales fut supprimée par édit du roi du mois de décembre 1674. (1) Nous allons entrer dans une phase nouvelle de l'histoire de la féodalité canadienne.

Cet édit et révocation réunissait la Nouvelle-France au domaine de la couronne, et faisait perdre au Canada la qualité de *gouvernement propriétaire* et lui faisait prendre celle de *gouvernement royal* qu'il a conservée depuis jusqu'à la fin de la domination française. Par cet édit le roi donne la liberté de commerce à tous ses sujets, et confirme " les concessions des terres accordées par les directeurs de la compagnie, leurs agents et procureurs."

Nous voici maintenant arrivés aux deux célèbres arrêts de Marly, rendus le 6 juillet 1711, et enrégistrés au conseil impérial de Québec le 5 décembre 1712.

Jusqu'à 1711, le jeu de fief était illimité en Canada ; c'est-à-dire qu'il pouvait s'étendre à la totalité du corps du fief, avec cette différence que, quant aux terres *en friche*, il était obligatoire pour le seigneur, tandis qu'il n'était que facultatif quant aux terres que le seigneur avait *défrichées et mises en valeur*, mais le seigneur canadien, en se jouant de son fief, pouvait-il légalement, comme le seigneur en France, sous l'empire de la coutume de Paris, recevoir des *deniers d'entrée*, outre les cens et rentes ?

Les deux arrêts de Marly décident cette question dans la négative.

Le premier de ces arrêts est relatif aux seigneurs, à leur obligation de concéder. Il est pourvu qu'après un an de la date de la publication du présent arrêt, toutes les seigneuries qui n'ont point de domaine défriché et qui n'y ont point d'habitants, seront tenues de les mettre en culture et d'y placer des habitants dessus, faute de quoi et le dit temps passé, veut S. M. qu'elles soient réunies à son domaine ; aucune somme d'argent ne peut être demandée par les seigneurs aux concessionnaires, ils ne peuvent concéder qu'à titre de redevance ; obligation leur est imposée de concéder à toute personne qui en feront demande.

Le deuxième arrêt de Marly est relatif aux censitaires, à leur obligation de tenir feu et lieu et de mettre leur terre en valeur ;

(1) Edits et Ordonnances, 1, p. 74.

à défaut de quoi leurs terres sont réunies à celles du seigneur dominant.

Jusqu'à la fin du régime français, il y a eu un grand nombre de concessions. Il serait fastidieux de les citer ici au long. Tous ces titres se ressemblent ; ils comportent à peu près les mêmes droits et les mêmes obligations.

La cession du pays à l'Angleterre en 1763 devait naturellement présenter la féodalité canadienne sur un aspect nouveau.

Par l'article 37 de la capitulation de Montréal, en date du 8 septembre 1760, les seigneurs et les censitaires sont conservés dans "l'entière et paisible propriété et possession de leurs biens seigneuriaux et roturiers." Ainsi, leurs droits et obligations restent les mêmes qu'ils étaient sous le gouvernement français.

Dès le 23 décembre de la même année, M. Jean Noel est reçu par le gouverneur Murray à prêter foi et hommage à S. M. Britannique "à cause de sa terre et seigneurie de Tilly et Bonsecours," en exécution, est-il dit, de l'arrêt rendu au conseil militaire de Québec, le 12 novembre précédent. (1)

Dans le court intervalle qui s'est écoulé entre la capitulation de Montréal jusqu'à la cession du Canada à l'Angleterre par le traité de Paris du 10 février 1763, il ne s'est rien passé qui pût affecter les rapports réciproques de seigneurs à censitaires, leurs droits et obligations respectifs, et la question de la quotité des cens et rentes.

L'acte de Québec (2) de 1774 ne fait que confirmer et garantir d'un côté l'exercice de ces droits, et de l'autre l'accomplissement de ces obligations. Les sujets canadiens de Sa Majesté peuvent "tenir leurs propriétés et possessions, et en jouir, ensemble de tous les usages et coutumes qui les concernent ;" et que tous litiges qui peuvent s'élever concernant les dites propriétés, sont jugés "en conséquence des dites lois et coutumes du Canada, jusqu'à ce qu'elles soient changées et altérées par quelques ordonnances qui seront passées à l'avenir."

L'acte de Québec créait un Conseil Législatif pour l'administration des affaires publiques. Cet acte comme on le voit ne modifia en rien les relations des seigneurs et des vassaux. L'acte constitutionnel de 1791, qui introduisit le système représentatif en Canada, n'apporta non plus aucune modification, aucun changement à la question seigneuriale.

Les rois d'Angleterre eux-mêmes ont donné en ce pays des concessions en seigneurie.

---

(1) Plumitifs du conseil militaire.
(2) 14. Geo. III, ch. 88.

Les seigneuries canadiennes sont nombreuses ; le nombre s'en est surtout accru sous la domination anglaise. On en comptait deux cent vingt-sept en 1849, dont 76 dans le district de Montréal ; 114 dans le district de Québec ; 34 dans le district des Trois-Rivières.

Le statut impérial 31 Geo. III. ch. 31, art. 43, dit que toutes les terres qui seront ci-après concédées par la couronne le seront en franc-alleu-roturier, de la même manière que les terres sont actuellement tenues en franc-alleu en Angleterre.

Plus tard, le statut impérial 6 George IV, ch. 59, réglait que les terres tenues en franc-alleu roturier, seraient quant à leur aliénation, disposition, successions, douaires, ou autres droits des femmes mariées, régies par les lois d'Angleterre et que le parlement pourrait faire telle loi qui serait nécessaire pour rendre plus efficace l'adoption des dites lois anglaises relativement à ces terres. Le statut 6 Geo. IV, ch. 59, (1825) n'est que la confirmation et l'explication de l'exception faite par le statut de 1774 relativement aux terres concédées dans les *townships* du Bas-Canada. Ce statut place ces terres sous l'effet des lois anglaises.

Nonobstant ces dispositions un grand nombre de terres en franc-aleu roturier avaient été léguées ou transmisses par succession conformément aux lois françaises, au lieu de l'être d'après les lois anglaises qui étaient en force dans ces *townships*. Pour prévenir toute difficulté à cet égard, le parlement du Bas-Canada passa le statut 9 George IV, ch. 77, (1829) pour valider toutes les aliénations, legs, successions, droits des femmes mariées faits d'après les lois françaises et qui auraient dû l'être d'après les lois anglaises ; et pour l'avenir, il déclare aussi valide toute aliénation, etc., faite suivant les lois du pays. (1)

Ce statut fut réservé à la sanction du roi le 14 mars 1829. Cette sanction fut accordé le 11 mai 1831. Il s'éleva des doutes de savoir si ce statut avait force de loi ici. Les cours rendirent des jugements contradictoires. Mais le statut 20 Vic., Ch. 45, a mis fin à toutes les difficultés, en déclarant que le statut 9, Geo. IV., ch. 77, a été loi dans le Bas-Canada depuis le 1er septembre 1831. Ce statut déclare que, pour l'avenir, les terres tenues en franc-alleu-roturier seront régies par les mêmes lois qui gouvernent les autres terres du Bas-Canada.

Afin de compléter la partie historico-légale de cette grande question de la tenure seigneuriale, je citerai dans l'ordre chronologique les statuts provinciaux en rapport avec notre sujet.

---

(1) De Montigny, *Histoire du Droit Canadien*, p. 562.

Le premier statut qui ait été passé en Canada sur ce sujet, est le 3, 4 Vict., ch. 30 (1840) par lequel les terres commuées par le Séminaire de St. Sulpice seront tenues en franc-alleu-roturier. La 4 V., c. 30 (1841) dit comment pourront être transportées les terres tenues en franc et commun soccage. La 7 V., ch. 22 (1843) indique un mode simple d'hypothèque des terres en franc et commun soccage, dans les comtés de Missiquoi, Shefford, Sherbrooke, Stanstead et Drummond, tel que les comtés étaient alors. La 7 Vict., ch. 27 (1843) permet au seigneur des fiefs de Nazareth, St. Augustin et St. Joseph de commuer avec leurs censitaires aux conditions qu'ils pourront établir. La 8 Vict., ch. 43 (1845) dit comment les communautés religieuses, seigneuresses des fiefs susdits pourront placer les deniers de commutation. La 8 Vict., ch. 42 (1845) rend plus facile la commutation volontaire de la tenure seigneuriale et dit que les terres dans les seigneuries de la couronne, lorsqu'elles seront commuées, seront tenues en franc et commun soccage. La 12 Vict., ch. 49 (1849) abroge certaines parties de la 8 Vict., ch. 42 et rend plus facile la commutation volontaire de la tenure seigneuriale dans le Bas-Canada. La 16 V., ch. 207 (1853) abroge la section 23 du 8 V., c. 42, et est elle-même abrogée par la 18 V., c. 3. Comme on sait, en 1854 fut passé cet acte célèbre qui mit fin au régime féodal et abolit avec indemnité les droits seigneuriaux. (1)

Depuis la passation de cette loi toutes les terres en Canada, sont tenues en franc-alleu roturier.

Nous examinerons, plus loin, la nature des changements opérés par cette loi et les conséquences qu'elle entraîne.

EDMOND LAREAU.

---

(1) De Montigny. *Histoire du droit canadien*, p. 563.

(*à continuer*)

CHRONIQUE PARISIENNE

Quand le Parisien a joué, toute la journée, son rôle personnel de travail, de relations, de plaisir ou de misère, il se souvient qu'il y a un autre théâtre ; et moins pour s'y perfectionner que pour s'y oublier peut-être, il se dispose à aller entendre d'autres acteurs.

Le choix est grand, Paris comptant actuellement 42 salles de spectacle ; et dans ce nombre, nous ne comprenons pas le Paris de demain, celui qui s'adosse aux fortifications, et qui, dans ses lignes d'innombrables maisons et dans ses dédales de rues, n'entretient pas moins de 17 théâtres. Restons en-deça des murs : ne regardons que les colonnes multicolores qui se dressent sur les quais, à l'angle des places, à l'intersection des boulevards, et admirons d'abord l'ingénieux système d'éclairage qui fait ressortir en transparents, pendant la nuit, les affiches qui, de jour, nous tirent l'œil par de grosses lettres tourmentées et voyantes.

La façade même des théâtres, splendidement éclairée, est une amorce à la curiosité. De longues lignes de feu s'y déploient, s'y recourbent, s'y enchevêtrent ; la lumière s'y dessine en arabesques, s'y relève en festons, s'y suspend en guirlandes. Les couloirs, les portes, les escaliers, la place même en sont inondés. En ce moment, les calèches s'arrêtent et défilent, les piétons affluent : c'est un cliquetis d'or et d'argent devant les guichets, une émanation de tous les parfums et un joyeux frou-frou de robes de soie dans les escaliers et au contrôle.

Essayons de décomposer cette multitude. Il y a là les exécutants bien peu nombreux relativement, et ayant d'ailleurs une accession particulière. Quant au public *profanum vulgus* [et ce sera peut-être plus que jamais le cas de l'appeler ainsi avec Horace], il se compose de l'immense majorité de ceux qui viennent pour voir ou pour être vus, et du petit nombre de ceux qui viennent pour entendre. Ces derniers sont généralement volés : le théâtre n'ayant plus pour objectif principal de flatter l'intelligence, mais les sens ; et entre tous les sens de flatter la vue. C'est la fête du regard ; et il y en a pour tous les goûts. On sait où aller pour voir danser, pour voir pleurer, pour voir rire, pour voir agoniser, pour voir mourir. La musique, la tragédie, la comédie elle-même ne sont plus que prétextes à décor ; et sur l'affiche, on décomposera la

pièce, non plus seulement en tant d'actes, comme jadis, mais en tant de "tableaux," qui donnent la mesure de l'attraction, sinon de l'intérêt de l'opéra ou du drame.

Nous avions déjà le vieux château de la *Dame blanche* avec tous ses détails scrupuleusement archéologiques, le beau vaisseau à trois ponts de l'*Africaine* se balançant sur une mer houleuse et fuyant aux yeux de la salle émerveillée, avec son équipage aussi innombrable que mélodieux. Il y avait les montagnes de la Suisse dans *Guillaume Tell*, avec des couchers de soleil et des clairs de lune saisissants ; puis, des cimetières, des cathédrales, des palais, des paysages, des torrents, des fleuves, des meutes de chiens, des chaos d'armées, des cortéges de moines et d'évêques, des situations dramatiques, où l'on voyait briller les épées nues et couler le sang.

Nous avons perfectionné tout cela ; et dernièrement encore, une grande actrice réussissait à reproduire, dans une savante contraction des muscles et du visage, les épouvantables ravages de l'agonie. Tout Paris a couru pour voir mourir Croizette dans le *Sphinx*. Et réellement Croizette jouait la mort. Les spasmes, la pâleur verdâtre, le râle, les contorsions, la roideur cadavérique, tout se reproduisait sur cette figure éminemment passive et impressionnable ; et les gladiateurs mourant avec grâce, ne furent pas salués de plus d'applaudissements.

Plus récemment encore, une locomotive faisait son apparition sur la scène, non pas une locomotive en carton, mais une bonne et belle machine de fer, grondante, bouillante, fumante, avec tout son outillage et son personnel accoutumé. On a parlé naguère d'art appliqué à l'industrie : ne vous semble-t-il pas que ce serait ici le cas de retourner la formule et de parler d'industrie appliquée à l'art ; application que celui-ci ne souffre jamais sans décheoir, si tant est que même il puisse y survivre.

On se demande ce que Racine, Corneille et Molière eussent pu composer, si, pour leur malheur et pour le nôtre, ils fussent nés dans ce siècle. Obligés de compter avec notre goût dépravé pour le décor, que seraient devenues leurs belles conceptions dramatiques ou comiques ? Où auraient-ils pris l'idée de ces fines analyses du cœur humain, de ces dialogues émouvants sans être forcés, de ces situations naturelles sans être banales, de ces tirades sublimes qui n'empruntent rien au milieu matériel, tout aux caractères et aux circonstances.....

Il y a là une si évidente exagération dans le sens de la décadence, que les vrais critiques en sont épouvantés. Ils se demandent où nous allons, avec ces féeries dont tout le monde s'est engoué, et si l'art dramatique et musical va se confondre désormais avec des

questions de trucs et de mécanisme.—" Prenez-y garde, disait M. de Metternich, rien n'est plus utile que l'alliance de l'homme avec le cheval : mais il faut être l'homme et non le cheval." De même dirons-nous de l'alliance du génie dramatique ou musical avec le savoir-faire de la mise en scène : qu'on fasse des décors ; qu'on les associe harmonieusement, sobrement à l'idée ; mais gardons-nous que la pièce soit le décor et non pas l'idée.

A première vue, il semble que l'Etat ait beaucoup fait, pour maintenir l'art théâtral à un niveau convenable. Il a établi la censure et accordé la subvention.

La censure, affirmation du devoir strict qu'a le pouvoir de se protéger lui-même, en défendant tout ce qui, de près ou de loin, assure et confirme sa propre autorité, n'a été qu'un rempart insuffisant, toujours violé, souvent franchi par la licence. Dans cette longue lutte, autant de batailles engagées, autant de perdues. Plus le fruit a été défendu, plus il a été mangé ; témoins les démêlés de Beaumarchais avec la censure, au sujet du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro*, démêlés où la cour elle-même était complice : puis, les empiètements successifs de la révolution et des mauvaises mœurs, jusqu'à ce qu'enfin, vers 1851, la courtisane elle-même, avec ses deux acolytes inséparables, l'argot et l'argent, fit son avénement sur le théâtre.

Je sais bien qu'on a tenté d'expliquer qu'ici, le mal était sorti du bien : en ce sens qu'un certain respect du foyer avait produit, par l'émigration forcée du vice, ce monde rival qui est le demi-monde. On a ajouté qu'il y avait là une sorte de progrès sur le XVIIIème et même le XVIIème siècles, alors que le goût des aventures trouvait à s'exercer librement dans la société elle-même et que l'adultère était l'accident le plus commun dans les zônes tempérées de la famille. Mauvaises raisons, mauvaises pièces : la famille n'en a pas moins continué à déchoir, les mauvaises mœurs à pulluler et l'art à perdre son auréole et son prestige.

Il a suffi que la censure fermât les yeux, pour que les Directeurs de théâtre se fissent concurrence en ce triste genre. Leur intérêt était en jeu ; et ces pièces étaient de celles qui *tiennent l'affiche*. Ne m'en demandez pas davantage. Mr. de Bismarck a dit un jour ce mot, qui n'a pu devenir moral, même en restant célèbre : *la force prime le droit*. Pour les Directeurs, il y a un autre axiome : " la caisse prime tout ; et après nous le déluge." On sait que nos malheureux ancêtres du dernier siècle en disaient autant, sans penser qu'ils prophétisaient et que ce déluge serait de sang et de larmes !

D'ailleurs, pour que la censure fût efficace, il nous faudrait

autre chose que des gouvernements se succédant ou plutôt se renversant sans cesse les uns les autres et dont le dernier venu, comme cadeau de joyeux avénement, ne croit pas pouvoir mieux faire, que de lever tous les interdits et de mettre bas toutes les digues.

Celui qui s'annonçait comme le plus sevère de tous, le second Empire, n'a pas résisté longtemps aux obsessions et aux récriminations des auteurs, des acteurs et du public, surtout dès qu'il y entrait un dérivatif aux passions populaires. On sait ce qu'il leur jeta en pâture, et la triste célébrité d'une femme, qu'on ne voulut acclamer et entendre, qu'après qu'elle eut chanté à la Cour. Par ses couplets, Mme. Thérésa fut l'initiatrice de l'opérette, "cette musique qui ne chante pas, mais qui crie," comme on l'a définie heureusement. Sans le Souverain, sans les faveurs impériales, sa voix eut achevé de s'érailler sur les tréteaux d'où elle n'eut jamais dû descendre et, avec elle, fussent restés dans l'ombre nombre de ces talents de convention, dont la renommé s'enroue aujourd'hui à proclamer la gloire.

L'opérette est aujourd'hui en possession d'un grand nombre de théâtres parisiens que le monde entier nous envie. Ses airs deviennent rapidement populaires, ses artistes rapidement célèbres, ses compositeurs non moins promptement enrichis. Entre Charles Lecoq et Jacques Offenbach c'est une course au clocher, c'est une concurrence à mort, c'est une compétition vertigineuse : mais rassurez-vous : tous deux réussissent, tous' deux trouvent place. Auprès de ces maîtres nouveaux, notre Gounod et notre Ambroise Thomas ne sont que fantômes. Ils sont distancés, démodés, détrônés. Ce sont les ancêtres, les Barbares, les fossiles de la musique. On ne sait plus leurs airs ; on oublie les noms de leurs majestueux opéras : mais l'opérette, mais la *Fille de la mère Angot*, ...elle a 100, 200, 500 représentations. Les gamins de la province la plus reculée en savent les motifs, le plus petit ménestrel de village en joue les airs à valser, et dernièrement au défilé d'une immense revue, la musique militaire jouait la marche de la Mère Angot, à Petersbourg, devant le Czar de toutes les Russies.

Pendant quelque temps, on avait craint l'envahissement de notre scène, par la sombre, étrange et tonitruante musique à laquelle M. Wagner a donné son nom. Cette orchestration puissante compliquée, chargée de cuivre, faisait peur, et malgré le mérite réel de certains morceaux, le public parisien regimbait contre cette autre invasion allemande. Ce n'était pas la peine de s'en préoccuper L'opérette paraissant à l'horizon, la musique de Wagner tombait d'elle-même.

Il faut dire que l'opérette est un fruit de l'esprit français, avec tous ses défauts et quelques unes de ses qualités. Légère, fraudeuse, endiablée, d'un naturel étourdissant et d'une couleur locale telle qu'il ne semble pas, étant donnés les mots, qu'ils puissent revêtir d'autre air et d'autre mélodie, elle est aussi d'un réalisme grossier, parfois révoltant, et ne prête guère qu'au mauvais rire. Le travestissement et la parodie est son grand, et je dirai son unique moyen de succès, s'il n'y avait pas aussi le piment des féeries, des ballets et la bande décolletée des figurantes. Ce que sont ces exhibitions et ces nudités, ces pas risqués et ces balancements érotiques, je renonce à le dire. Le feu de la rampe seul, la nuit, l'heure, le lieu, les conventions font qu'on en est venu à regarder sans rougir de honte ou d'indignation, un pareil spectacle ; et l'on se demande comment l'Etat peut tolérer, ou même subventionner dans des palais construits à ses frais, une scène, des personnages et des costumes, sur lesquels la police ferait main-basse dans la rue.

" Ces sortes de pièces " dit judicieusement un auteur, " doivent être vues à l'envers ; il faut tourner le dos à la scène, et regarder la salle." Car les spectateurs sont autrement curieux à voir, que les femmes peintes qui prennent des attitudes au milieu des architectures en carton. Sur les visages, c'est l'expression de la bestialité qui domine, et parfois l'admiration presque douloureuse de quelque collégien, que l'émotion étrangle. Après cela, que parle-t-on du Lion ? le public est le roi des animaux.

C'est le moment d'aborder la question des subventions et de dire à la louange de l'Etat, qu'on ne les accorde, généralement, qu'aux théâtres qui se respectent. Cela ne saurait nous empêcher de trouver exagéré, ce chiffre total de un million 400 mille francs, que l'on alloue annuellement à 5 d'entr'eux, surtout dans des années de malheurs publics comme celles que nous venons de traverser et alors qu'on n'a pas craint d'imposer le travail lui-même. Le plaisir, surtout un plaisir inaccessible à l'immense majorité des contribuables, était tenu de prendre sa part de sacrifice et l'on peut dire sans manquer de respect à l'art, qu'il pouvait et devait réduire ses dépenses. Loin de là, l'Opéra a continué d'émarger au budget pour 800 mille francs, l'Opéra Comique pour 140 mille, le Théâtre Français pour 200,000, l'Odéon pour 60,000, le Théâtre Lyrique pour 100,000 ; et pendant que la France payait à l'Allemagne sa formidable rançon, on a achevé, Dieu sait à quels frais, le Nouvel Opéra commencé sous l'Empire.

Le monde n'avait pas vu, il ne verra pas de sitôt peut-être un pareil temple élevé à la Musique. De Montmartre ou des tours Notre-Dame, le Nouvel Opéra apparait grandiose, immense. De

près, les avis sont partagés ; et les critiques ont été aussi vives, que certaines louanges avaient été chaleureuses. On ne peut refuser à l'architecte, l'honneur d'avoir résolu un grand problème d'une manière pratique, puisque l'édifice, depuis un an déjà semble répondre à sa destination. Le grand escalier est déjà célèbre dans le monde entier, ainsi que les peintures de Paul Baudry, que l'effet du gaz condamne malheureusement à disparaître. Généralement on peut dire que l'œil est plus tiré par le détail, que satisfait et reposé par l'ensemble. C'est une orgie de marbre et d'or, disait quelqu'un ; et peut-être ce mot si dur a-t-il toute la valeur d'une critique.

Tel qu'il est, le Nouvel Opéra se ferait pardonner les soixante millions qu'il a coûté, s'il arrivait à justifier son titre d'*Académie nationale de Musique* : c'est-à-dire à donner l'essor et la gloire aux compositeurs français et à discréditer, à son profit, les boutiques de la musique bouffle. De ces deux objectifs, le dernier on peut le dire, a été complètement manqué, et quant au premier, il n'a été atteint qu'en partie. Paris, en cela comme toujours, s'est montré ou trop hospitalier, ou trop oublieux de la France. Il a prodigué la gloire et les bravos aux Meyerbeer et aux Weber : il a été la veine de succès qu'ont exploitée les Rossini, les Verdi, les Donizetti et autres étrangers que toutes nos faveurs n'ont pu naturaliser français et qui occupent, trop souvent au préjudice de nos illustres compositeurs, une scène qui fixe les regards du monde.

Le Théâtre-Français est peut-être plus heureux dans la concurrence qu'il fait sur un autre terrain, aux empiètements de l'art en décadence. C'est toujours la maison de Molière, où l'on dit le mieux les plus belles choses. La compagnie y est restée bonne, se recrutant d'office, parmi tout ce que les autres théâtres forment de meilleur ; les traditions y sont à peu près intactes et le repertoire de nos chefs-d'œuvres y est complet. Tout ce que l'on peut reprocher à la célèbre compagnie, c'est de n'y pas puiser davantage. Parfois, aussi le public a des éclairs de bon sens et d'indignation contre ceux qui le corrompent. Pour un rien, il se révolte contre ses idoles et montre les dents à ses favoris.....Ainsi tombent nombre de mauvaises pièces, au grand désespoir de leurs auteurs, qui ne rougissent pas quelquefois d'exhaler publiquement leur rage, tant il est vrai, qu'il y a des gens qui se croient punis, quand ils ne sont pas recompensés du mal qu'ils ont fait : et nos amuseurs publics doivent être de ce nombre. S'ils sont en somme et généralement beaucoup plus heureux qu'il ne faudrait, c'est que les peuples ont le théâtre qu'ils méritent.

TH. B.

Paris, Février, 1876.

MATHILDE DE CANOSSE.

I.—LE RÉCIT DE GUNZONE.

Dans une belle et vaste plaine du pays de Reggio, qu'arrosent les rivières de l'Enza et du Crostelo, sous l'ombrage d'un orme antique et touffu, sont assis quatre fauconniers de la comtesse Mathilde. Ils attendent que la haute et puissante dame sorte le matin avec toute sa cour, de la forteresse de Canosse, pour chasser au faucon dans les marais, qui, à l'époque où commence cette histoire, s'étendaient sur les champs de la Lombardie, aujourd'hui si fertiles, mais alors couverts de forêts et de marécages causés par le débordement des fleuves. Le plus âgé des fauconniers se nommait Gunzone : il a été maître de la fauconnerie de Boniface, père de Mathilde, et s'est adjoint pour aide Marculfe, homme déjà mûr et ayant passé la quarantaine. Vidbode et Godalsto, les deux derniers varlets, sont de jeunes garçons robustes et pleins d'ardeur. Dès le point du jour, Gunzone avait dépêché les deux jeunes gens vers les rives de l'Enza, pour y découvrir quelques traces de grues, de bécasse ou de hérons : aussi Goldasto avait-il pris par les gués de Saint-Paut et Vidbode s'était-il tenu plus haut du côté de Ciano. Tous deux furent de retour au lever du soleil, disant qu'au bord de l'Enza se trouvaient des grues et des vanneaux en grand nombre, que des bandes d'alcyons, d'oies et de canards sauvages se montraient dans les marais et que la lisière du bois retentissait des cris du faisan, des perdrix rouges et grises, tandis que les colombes et les ramiers s'ébattaient sous le feuillage.

—Bien ! bien ! dit alors Gunzone, nous aurons de quoi satisfaire notre dame et maîtresse, et divertir la belle Yolande qui prise si haut la chasse au vol.

—Et te donne de si bons pourboires, n'est-ce pas? dit Marculfe : sans compter ce qui te revient de madame, tu trouves toujours moyen d'attraper dans le partage un bon tiers de plus que ce que nous recevons.

—Et cela n'est-il pas juste? N'ai-je pas été fauconnier du vieux comte? ne m'avait-il pas chargé d'enseigner *le vol* à la petite comtesse, alors qu'elle n'était pas encore plus haute que ça, et déjà, je vous jure, alerte et vive comme une bergeronnette. Je commençai à lui donner les premiers principes avec un autour si bien dressé, qu'au moindre signe il venait sur le poing comme un moineau franc, puis se perchait sur votre épaule et vous faisait des caresses comme un petit chien, tant il était apprivoisé. Mais son adresse était plus admirable encore. Souvent du haut des côtes de Rosena où nous allions ensemble, la petite comtesse le lançait tantôt sur les merles siffleurs, tantôt sur les geais, espèce d'oiseaux très-rusés, comme vous savez et très-difficiles à prendre ; mais l'autour en quatre coups d'ailes, l'accrochait tout d'abord : il allait jusqu'a saisir d'emblée même la bécassine, dont le vol est saccadé, incertain, irrégulier : l'autour était sur elle d'un élan, et la jetait à terre. Il avait tant de cœur et de feu qu'il ne craignait pas d'attaquer la buse et le gerfaut sauvage ; il se précipitait sur eux et leur arrachait les plumes. Il faisait beau le voir décrire un cercle autour de son ennemi et s'élever ainsi jusque dans les nues, puis retomber d'aplomb sur lui, le lier et venir à terre attaché à sa proie. Le vieux sire, qui nous suivait de loin, venait nous rejoindre, et après avoir fait quelque caresse à sa fille qui lui présentait une si belle chasse, il se tournait vers moi, et me disait : "Gunzone, tu te feras voir à l'office," et je n'y manquai pas vers l'heure du dîner. Si vous aviez vu les assiettes de restes que m'apportait Bertaride le varlet! On y trouvait de tous les dons de Dieu. C'étaient des carcasses de perdrix et de bécasses, des têtes de chevraux toute entières, des mâchoires de porc, des tas de tranches de veaux de lait, et des morceaux de pain blanc, et ma gourde pleine de vin pur. J'en avais pour vivre du dimanche au jeudi, moi et ma pauvre Mattea ; que Dieu veuille avoir son âme!

—Dis donc, s'écrie Vidbode, le marquis Boniface avait sans doute de bons faucons, mais qu'il en eût autant que Dame Mathilde et d'aussi forts que les siens, j'ai peine à le croire. Regarde un peu sur mes perchoirs ces dix faucons laniers et ces huit montagnards, tous rudes joûteurs. Goldasto en porte vingt-quatre, dix éperviers, dix gerfauts tachetés et quatre pèlerins, qui valent la rançon d'un roi. Toi-même, Gunzone, tu en portes sur le poing deux couples de haut lignage et qui iraient attaquer l'aigle par delà les nues.

Marculfe en a plus de vingt de toutes les races : sacres, autours, tiercelets, émouchets, tous rapides et pleins d'ardeur. Dis-moi donc un peu si l'Empereur en a autant, et d'aussi vigoureux, aux serres plus fortes, au bec plus acéré, plus prompts à s'élancer sur la proie, plus ardents à l'attaquer et à la vaincre ?

—Je ne parle pas de l'Empereur, mais je sais que le marquis Boniface en possédait plus qu'aucun seigneur d'Occident. Croirais-tu que ses fauconneries et ses mues couvraient un demi-mille de terrain ? Ecoute un peu ceci. Le magnanime Albert gouvernait, au nom du vieux sire, la bonne ville de Mantoue : le Marquis l'envoya à l'Empereur Henri II, pour offrir des présents à ce prince. Albert ajouta à l'offrande de son seigneur suzerain cent palefrois de grand prix et deux cents faucons, de toutes races et de toutes plumes, dressés à toute sorte de chasses.

—Puissances du ciel ! s'écrièrent les deux jeunes gens. Deux cents faucons en pur don ! et il en avait sans doute gardé quelques uns pour son propre usage ?

—A coup sûr. Or, si un simple vicomte, vassal et feudataire du Marquis, pouvait faire un pareil présent, combien plus considérable devait être la fauconnerie de son suzerain ? Nous étions bien soixante-cinq tant fauconniers que chefs de fauconnerie, autoursiers et valets de fauconnerie, sans compter les chefs de mues, qui mettaient en mue jusqu'à cent faucons à la fois, afin que le Marquis pût néanmoins chasser à sa fantaisie. Jamais il n'allait en chasse sans faire voler cent et même deux cents faucons. Les valets de chiens, les piqueurs, les veneurs étaient plus de cent, et tous, ainsi que nous, portaient la même livrée, si ce n'est qu'ils avaient le cor en bandoulière et que leur chaperon était orné d'une queue de lièvre, de martre, ou même de renard, tandis que le nôtre avait l'aigrette de plumes de faisan ou de héron. Leur justaucorps était de peau de daim mouchetée de blanc, le poil en dehors, et le nôtre, comme aujourd'hui, de peau de cerf chamoisée, avec les bottes de cuir gras de Bulgarie, pour nous préserver de l'humidité des marécages et de l'eau des fondrières.

—De façon, reprit Goldasto, que les équipages de chasse occupaient tout l'espace qui règne derrière la fauconnerie et s'étendaient peut-être même jusqu'à la gauche des écuries.

—Nullement, reprit Guzone ; les écuries étaient du côté des remises et de la sellerie, aux colonnettes de laquelle étaient suspendus, par milliers, écus, lances et épées, polis et étincelants à éblouir les yeux. Aux râteliers étaient attachés trois cents destriers, coursiers, palefrois, genêts d'Espagne et autres chevaux de trait et de charge. Outre cela, dans les remises, on voyait le capa-

raçons, les housses de malles, de plaques, de brocard, de velours d'une richesse extrême ; venaient ensuite les selles aux pommeaux d'or et d'argent, les têtières d'acier, les croupières à franges et à cocardes dorées...

—Enfin, un train d'empereur, dit Marculfe. J'ai souvent entendu répéter à mon grand-père que le roi Conrad, parlant du marquis, disait : Boniface, le plus riche des princes chrétiens....

—Tu vas peut-être m'apprendre cela, moi qui l'ai connu tout enfant, quand j'étais avec mon père à dresser les faucons de Bianello. Mon père, Dieu lui fasse paix ! était son fauconnier, lorsque le marquis se rendit en Lotharingie pour épouser Dame Béatrix, qui était fille du duc Frédéric et de Mathilde de Suède, laquelle fut la mère de notre maîtresse, et que tu as bien connne, Marculfe.

—Elle me voulait du bien et était joliment généreuse pour moi. C'était là une vraie dame... aussi tout le monde l'honorait-il comme une reine.

—Eh bien ! mes amis, mon père, qui faisait partie de la suite du marquis lorsqu'il se rendit en Lotharingie, contait des choses merveilleuses de ce voyage. Imaginez-vous que les mors des chevaux étaient dorés, les têtières ornées de torsades de perles et semées de pierres précieuses ; toutes les boucles étaient en argent, même celles des bidets, les arçons brodés d'or, les housses toutes brodées, et les étriers tantôt d'or uni, tantôt émaillés ou ciselés. Enfin, pour couper court, il me disait que le marquis avait fait ferrer d'argent toutes ses montures, en défendant aux maréchaux de river les clous qui les attachaient, lesquels étaient d'argent aussi. De cette façon les chevaux les perdaient en chemin, et il était défendu de les ramasser, mais on devait en remettre de neufs. Aussi fallait voir comme les pauvres gens s'empressaient de les recueillir et la figure qu'ils faisaient à tant de magnificence.

—En voilà des seigneurs, j'espère. Des fers d'argent à des chevaux !... et des fers qu'on ne rive pas !... et qu'on ne daigne pas ramasser !...

—Tu n'es pas au bout de tes étonnements. Le destrier du marquis était si richement caparaçonné, que la housse seule valait une province tant elle brillait de pierreries. Elle retombait sur la croupe et descendait jusqu'aux jarrets, sur les flancs et sur le poitrail, en lambrequins constellés de diamants et d'autres pierres précieuses. La têtière était d'or pur et ornée au sommet d'un rubis d'un prix inestimable. De plus, toute cette magnificence n'était pas pour le marquis uniquement.... Les barons, les écuyers, les archers, les trompettes et jusqu'aux simples simples valets en avaient leur part. Le justaucorps de mon père était tellement

chargé d'or et d'argent qu'à peine pouvait-on en voir le fond de peau de chamois.

—C'est sans doute, reprit Marculfe, celui qu'il portait aux noces de notre maîtresse avec le duc Godefroi. J'étais fort jeune alors, mais je me le rappelle bien ; je n'ai jamais vu depuis autant de pompe aux fêtes qu'a données Dame Mathilde.

—Allons donc ! s'écria Gunzone, mon père, Dieu lui fasse paix ! m'a dit que les noces de la comtesse avec notre prince, quelque magnifiques qu'elles aient été du reste, ne peuvent être comparées à celles du Sire Boniface, son père, avec Dame Béatrix. Les réjouissances se prolongèrent pendant trois mois dans sa royale villa de Marengo, sur les rives du Mincio, non loin de Mantoue. Je n'ose vous en faire la description, car vous me traiteriez de hâbleur tant c'était brillant et royalement fait. Les plus grands seigneurs de France, d'Allemagne et d'Italie s'y trouvèrent : ils demeurèrent stupéfaits d'une telle splendeur et s'écrièrent d'une commune voix qu'il n'y avait pas dans toute la chrétienté de prince plus magnifique que le marquis.

—Bah ! dis toujours : si tu le tiens de ton père, ce doit être vrai, car il était homme de bien et incapable de mentir, Marculfe l'a bien connu.

—Je ne vous dirai que ce qu'il m'a raconté cent fois au coin du feu dans les longues soirées d'hiver. Ainsi, il affirmait que le palais du marquis resplendissait de toutes parts de riches tentures de soie, de pourpre, de tapisseries et que chaque salle était ainsi décorée. Les planchers était de marbres rapportés ; les plafonds, peints et dorés, avaient des incrustations en ivoire et en ébène. Les meubles étaient couverts de sculptures et d'ornements en or massif : les lits disparaissaient sous les courtes-pointes et les rideaux de damas et de brocart. Dans les salles destinées aux repas, on trouvait des tables toujours servies ; les dressoirs étaient disposés avec ordre ; et les volières, les clapiers, les basses-cours, les parcs, les abattoirs abondaient en animaux de toutes sortes. Mais le marquis ne se bornait pas à mener grand train pour lui seul : il recevait beaucoup et traitait noblement ses hôtes selon leur rang ; il leur faisait fête et leur procurait mille divertissements. De longues tables étaient souvent dressées sous de grands pavillons de soie, au milieu de la prairie qui s'étendait au pied du château sous l'ombrage des ormeaux et des platanes touffus dont le feuillage frémissait au souffle de la brise. Au milieu de la pelouse, s'ouvrait un large puits qui, au lieu d'eau, fournissait un vin de qualité rare et généreuse. On l'y puisait au moyen de deux seaux d'argent que supportait une longue chaîne de même métal : ces deux seaux

montaient et descendaient alternativement vides ou pleins, et l'on versait leur contenu dans de grands vases d'or que l'on portait sur les tables des convives.

—Corbeuf ! quelle ripaille, mes amis ! s'écria Vidbode. Que n'étais-je là ! Comme j'aurais tendrement caressé ces beaux vases d'or, si toutefois je n'avais donné la préférence aux deux seaux eux-mêmes. Je m'y serais attaché et les aurais mis à sec sans qu'on eût besoin de sifflotter comme je fais à mon cheval pour l'engager à boire. Ah ! Gunzone, qui sait dans quel état ton père rentrait le soir ?... C'est là que l'on appelle boire à tire-larigot... du vin à seaux ! Je me contenterais, en ce moment, d'en avoir à cruches. Et dis donc, Gunzone, quelle chère faisait-on ?

—Une chère telle que, des reliefs, on nourrissait encore tout le pays quand les gens du château s'étaient bien repus. Et n'allez pas croire que les plats fussent présentés aux convives par des valets ordinaires : allons donc ! on les apportait des cuisines sur des palefrois richement harnachés. A la table de la châtelaine et des nobles dames, on les envoyait sur deux haquenées blanches comme la neige, couvertes de housses écarlates brodées d'or et ornées d'émeraudes, de rubis et de saphirs, portant sur la tête un riche plumail de héron et des glands d'or et de pierreries qui scintillaient comme des étoiles. A la table du marquis, les mets arrivaient sur de magnifiques palefrois couverts de velours cramoisi, avec des poitrails d'or et les armes du maître en argent ciselé dans de grands écussons qui ornaient les coins de ces housses, dont les bords eux-mêmes secouaient des franges et des effilés de soie et d'or. Les haquenées et les palefrois étaient accompagnés de deux porte-masses, et suivis des maréchaux qui soutenaient les larges plats d'argent où fumaient les perdrix, les faisans et les paons que l'on allait découper sur les tailloirs. On voyait arriver des rôtis de sangliers tout entiers, de daims, de chevreuils, de jeunes porcs, de veaux entourés de basilic, de thym, de menthe, et de romarin qui exhalaient un parfum !... Dieu sait !... Puis venaient des bassins d'argent, où s'amoncelaient les oies grasses, les canards, les dindons (1) au jus, couchés sur des lasagnes, des vermicelles ou des maccaronis ; enfin paraissaient les poissonnières chargées de poissons monstrueux, d'esturgeons, gros comme des timons de chariots, les broches garnies de gibier de toute espèce, les tourtières pleines de pâtisseries de tous genres, les étagères aux rebords dorés qui

(1) Le savant auteur fait ici un anachronisme, attendu que le coq d'Inde, vulgairement nommé dindon, n'a été introduit qu'au XVIIe siècle. Ce qui rend cette légère erreur plus piquante encore, c'est que l'on doit l'importation de ce magnifique oiseau à la célèbre Compagnie dont le Révérend Père Bresciani est un membre si distingué.

retenaient avec peine des pyramides de pommes roses, de poires musquées, de coings, de calvilles, de prunes catalanes, de mirabelles dont les couleurs variées flattaient délicieusement la vue.

—Per Bacco (1), s'écria Goldasto, en voilà des festins de gourmets : et tout cela a duré trois mois ? Mais où diantre le marquis prenait-il ces sangliers, ces daims, ces chevreuils, et toutes ces charretées de provende ?

—Bah ! cela ne l'embarrassait guère, répondit Gunzone. Figurez-vous donc que les épices nécessaires aux assaisonnements étaient en si grande quantité qu'on n'aurait pu en piler assez avec un mortier. On les faisait moudre au moulin à épeautre. Il fallait voir les boisseaux et les sacs de noix muscades, les tonneaux de clous de girofle, de coriandre, de poivre, de cannelle, tous ingrédients à vous emporter la bouche. Le bon sire tirait de ses parcs, de ses bois, de ses marais les sangliers et la venaison : ses faucons lui fournissaient le gibier à plumes ; ses lévriers, les lapins et les lièvres ; ses chiens d'arrêt, les perdrix, les bécasses, les faisans. Ses pâturages engraissaient pour lui les bœufs, les moutons, les chevreaux, les génisses ; le Pô lui livrait ses esturgeons ; les fossés du Mantouan leurs anguilles ; les rives de la mer près de Mesola et de Spina leurs poissons sans nombre.

—Diantre !... Les terres du marquis allaient jusqu'à la mer ? demanda Marculfe.

—Oui, certes... et où donc n'a-t-il pas de terres notre maître ? Il en a autant qu'un roi couronné. Le Révérend Père Donizone qui habite là haut, au couvent de Canosse, et qui est si savant que tous les moines en sont émerveillés, disait un jour à l'écuyer Adelwaldo, alors page de notre maîtresse, que le marquis Boniface était un si riche et si puissant seigneur, que du rocher de Canosse, d'où l'on découvre cependant presque toute la Lombardie, on ne voit encore que le tiers de ses possessions. Ainsi jugez ! Si nous regardons à droite, nous trouvons Reggio, Modène, Ferrare ; et de là, en descendant toujours le Pô, voici la Polésine, Adria, Comacchio, jusqu'à l'Adriatique. Vous voyez si l'on arrive à la mer, et si les plies, les raies, les dorades, les muges, les rougets se pêchent chez lui. Si du haut du donjon de Canosse nous nous tournons vers la gauche, nous découvrons Parme, Plaisance, Crémone, Mantoue. Peu de chose, comme vous voyez : eh bien ! ce n'est rien encore auprès de ce qu'il possède de l'autre côté des monts. Au delà du Frignano et de la Garfagnana, il a des terres magnifiques : pous-

(1) *Par Bacchus !* exclamation comique fort usitée en Italie.

sez jusqu'au mont Bardone, montez jusqu'à Ancisa, redescendez ensuite vers Macra, et vous trouverez Pontremoli, Carrare, Massa et la mer encore. La mer, entendez-vous ? Donc le marquis était le maître de deux mers, messeigneurs, n'est-ce pas ? Pendant que Donizone tenait ce discours à notre gentil Adelwaldo, moi, j'écoutais bouche béante ; mais à quelque temps de là, Dame Béatrix m'envoya porter six faucons pèlerins à l'un de ses barons de Lucques, et alors j'ai vu la mer de mes propres yeux, du haut d'une colline, près de Viareggio.

—Et y a-t-il du poisson dans cette mer ? demanda Vidbode.

—Quelle demande ! mais, sans doute, qu'il y en a, et du bon, et en quantité, et j'en ai mangé à Lucques, dans le château du baron qui y réside pour la comtesse Mathilde. J'ai vu des poissons, de l'espèce que l'on nomme meûniers, gros comme mon bras. Je restai bien six mois à Lucques, à enseigner l'art du fauconnier aux varlets du baron : ils prétendaient qu'une grande partie de la Toscane obéit à notre maîtresse. Je trouvai même là Welfe de Spolète, qui affirma qu'elle régnait et commandait jusque dans l'Ombrie, jusqu'à Camerino, et sur une grande partie de ces contrées, que l'on nomme les Marches (1).

—Et tout cela appartenait au marquis Boniface, son pere ? demanda Marculfe.

—Sans doute ; et il faut encore y ajouter les villes, les terres et les châteaux qu'il possédait en Lotharingie et que sa femme lui avait apportés en dot. Il pouvait donc sans peine mener le train dont nous parlions tout à l'heure, et traiter si bien seigneurs et gentilhommes qu'ils pussent dire : " En vérité, Boniface est magnifique comme un roi couronné." Sans compter qu'il fit des présents de grand prix à ses hôtes. Aux uns des destriers tout caparaçonnés et couverts de velours, avec des têtières et des chanfreins d'argent ; aux autres des cuirasses d'acier très-fin à arabesques d'or ; tantôt c'était des heaumes à cimiers éclatants, des targes d'argent bruni damasquinées en or ; tantôt des épées à gardes ornées de pierreries, à lames de fine trempe toutes gravées, ciselées, incrustées d'émail et d'or. Puis, venaient les présents de faucons d'espèces rares, de chiens de toutes les races, chiens dogues, chiens danois, chiens courants. Le marquis ne fut pas moins courtois envers les dames : il offrit des diadèmes de pierres précieuses, des bracelets, des agrafes, des pendants d'oreilles, des bouquets de diamants, de perles

---

(1) Muratori dit, dans ses commentaires sur Donizone : " Dans les vieilles annales de Modène, la comtesse Mathilde est aussi nommée : Duchesse de Toscane et de Lombardie, de la Marche de Spolète et de la Marche de Camerino."

et de corail travaillé, tous joyaux de grands prix et montés avec un art infini dans les ouvroirs des orfèvres de Bourgogne, ou envoyés de Grenade, de Murcie et de Saragosse par les plus habiles joailliers Maures, qui y avaient joint des merveilles de leur art en filigrane, en ouvrages à jour et en riches émaux. N'allez pas croire cependant que la distribution de ces présents terminât les fêtes : non, non ; le marquis avait fait venir de tous les pays des troupes de troubadours, de ménestrels et de jongleurs, qui, par leurs chants, leurs récits, leur musique, leurs bouffonneries, leurs tours de passe-passe, procurèrent aux nobles hôtes des divertissements tout nouveaux. Le sire voulut qu'ils eussent eux aussi part aux réjouissances, et vous hocherez sans doute la tête avec incrédulité, si je vous dis que plus de six cents pourpoints de drap leur furent distribués, à cette occasion, avec autant de chaperons de drap d'or, d'argent et de velours, de brocatelle et de moire, des surcots de fourrures de martre, de zibeline, d'hermine avec des agrafes de rubis, de topaze, de béryl, de plasme, de spinelle, de grenat, qui faisaient monter le prix de chaque équipement à cinquante et même à cent besants d'or.

—Quelles bourdes, l'ami ! s'écria Goldasto. Quand même le puits dont tu nous parlais tout à l'heure eût été rempli de bésants, au lieu d'être plein de vin, il eût à peine suffi, je te jure, à tant de prodigalités.

—Tu ne comprends rien à tout cela, mon pauvre Goldasto, c'est pourquoi tu ferais mieux de te taire, grand innocent que tu es ! Ecoute-moi bien : le marquis avait encore assez d'argent de reste pour nous ensevelir dessous tous quatre avec nos faucons, nos perchoirs, nos piquets et nos bonnets. L'Empereur Henri II (1) était un jour en campagne avec le marquis et dinait sous la tente de celui-ci. On servit un daim rôti accompagné d'une salade dont l'assaisonnement se composait d'huile de Lucques et d'un certain vinaigre qui, cent ans auparavant, avait été déposé dans les caves de Modène par Azzo, fondateur de Canosse et aïeul du marquis. L'Empereur, en goûtant de ce vinaigre qui filait comme de l'huile, s'écria : Marquis, c'est du baume que ceci, ce n'est pas du vinaigre ! Le marquis ne releva pas ce propos ; mais aussitôt qu'il fut de retour à Canosse, il fit venir d'habiles ouvriers et leur commanda un grand tonneau d'argent pur. Ces gens s'appliquèrent à ce travail avec tant de soin que l'on distinguait les douves, les cercles, les fonds et jusqu'aux clous des cercles et aux étoupes

(1) C'est Henri III pour l'Allemagne, Henri II pour l'Italie.

de la bonde : le robinet et la clef seuls étaient un chef-d'œuvre d'art. Ensuite il fit faire un chariot avec ses ridelles, ses barres, ses essieux, ses traverses, ses roues avec des raies et des moyeux massifs, un timon, des traits et un joug, toujours du même métal. En voilà de l'argent, j'espère. Eh bien ! ce n'est pas tout. Il fit encore couler deux bœufs d'un travail admirable : on distinguait les queues avec le bouquet de poils, les fanons pendants, les cornes polies et recourbées . . .

—Oh ! pour le coup, Gunzone, s'écrièrent les trois compagnons, ceci est trop fort, et de digestion trop difficile ! plus nous t'écoutons, plus tu veux nous en donner à garder. Diras-tu que les bœufs d'argent marchaient et tiraient leur chariot ?

—Non pas ; ceux d'argent ne marchaient pas, mais ils étaient tirés par deux jeunes tauraux du pays de Reggio, deux bêtes grosses comme deux éléphants, quoi ! Le marquis chargea son vicomte Albert d'escorter le tonneau rempli du fameux vinaigre jusqu'à Plaisance, où se trouvait alors l'Empereur, et de le lui offrir. A la vue d'un présent aussi magnifique, ce prince demeura tout émerveillé.

—Diantre ! mais quand bien même nos faucons pondraient des œufs d'or et d'argent, que cerait-ce que cela auprès des trésors du marquis ?

—Et pourtant, reprit Gunzone, à sa mort, il en laissa encore assez à Béatrix, sa femme, et à Mathilde, sa fille, pour faire d'elles les plus riches princesses de la chrétienté, et leur permettre de mettre sur pied de fortes armées contre cet endiablé d'antipape Cadolaüs, qui voulait, aidé de sa ligue schismasique lombarde, inquiéter le saint Pape Alexandre, notre Evêque de Lucques. Ces vaillantes femmes accommodèrent si bien ce maudit qu'elles lui otèrent l'envie de recommencer. Les Lombards accouraient de Pavie, de Milan et de Brescia, fortement appuyés par un corps de troupes allemandes ; ils voulaient forcer le passage, entrer en sécurité avec leur antipape dans les vastes domaines de Beatrix et de Mathilde, puis continuer ainsi tranquillement leur chemin sur Rome, afin de déposséder le saint pape Alexandre ; mais tandis que tout fiers de leur nombre et de leur audace, ils se proposaient de passer le Pô, ils trouvèrent sur ses rives un obstacle qui les arrêta et leur coûta cher.

"La jeune comtesse et moi, nous revenions un jour des gués de Varvasone : son autour avait lié une crécerelle sans queue, et comme la friponne faisait mine de résister, l'autour, la prenant de telle sorte qu'elle ne pût s'échapper, tantôt lui donnait un coup d'aile, tantôt un coup de bec ; puis la jetant en l'air et la ratrap-

pant au vol, il se mettait à la plumer tant et si bien que les plumes pleuvaient sur nous comme des flocons de neige, jusqu'à ce qu'enfin las de se jouer de cette laide proie, le brave oiseau lui donna le coup de grâce, et l'apporta plumée et palpitante aux pieds de notre maîtresse. Mathilde la regarda avec dégoût, la prit par une aile, et, la faisant tourner en l'air rapidement, elle la jeta sur le sol en disant : "Ah ! que n'es-tu ce damné Codalaüs qui a l'audace de déchirer la robe divine de l'Eglise, et qui veut usurper la chaire de saint Pierre où siège et règne Alexandre, l'élu de Dieu ! Je jure de ne lui laisser ni paix ni trève que je ne l'aie vu retomber comme ce misérable oiseau, dans la fange d'où il n'est sorti que pour être le fléau du monde !"

"Ainsi dit l'héroïque enfant, et, tournant vers moi ses beaux yeux où brillait encore le feu de l'indignation, elle ajouta : "Gunzone, tu me verras demain sous un autre habit que celui de chasseresse : prends soin de mes faucons, j'espère pouvoir sous peu les déchaperonner pour les lancer sur une proie plus noble que cette hideuse et dégoutante crécerelle !" Puis, posant sa main sur l'épaule de Prando, son palefrenier, elle lui nit : "Tu donneras mon genêt d'Espagne à soigner à Rotaldo et tu viendras me trouver avec mon cheval maure pommelé ; fais qu'il soit pansé et sellé demain à l'aube du jour." Prando inclina la tête et répondit : "Votre Altesse sera obéie."

"Il faut savoir que le cheval maure était le cheval de joûte de la comtesse ; quand nous la voyions caracoler sur le préau, manier la lance et brandir l'épée, nous ne pouvions croire que ce fût là une jeune fille de quinze ans. Par sa taille et son embonpoint, elle avait plutôt l'air d'une femme de vingt ans ; et parmi les damoiselles de la duchesse sa mère, lesquelles joûtaient parfois avec elle, aucune ne l'égalait en légèreté, en adresse et en valeur. Son cheval lui obéissait comme un lévrier ; elle lançait le dard, la hache ou la masse d'armes avec un poignet d'acier, et maniait la lance, l'épée ou l'estoc comme le premier lansquenet d'Allemagne. Toute petite encore, le marquis, son père, la mettait en selle, et tenant le bridon du cheval, la faisait aller au petit pas, mais elle, dans son impatience, secouait la bride dans ses petites mains, et claquait la langue pour exciter la monture à prendre l'amble, le trot ou même le galop ; tandis que le père était tout heureux de la voir, sans crainte, faire des changements de mains, des demi-temps, des contre-temps, des voltes, des voltes-renversés en dirigeant son cheval de ses petites jambes et le manœuvrant à ravir."

—Mais, dit Marculfe, pourquoi avait-elle ordonné à Prando, de

tenir prêt son cheval arabe? Voulait-elle donc joûter le lendemain du jour où elle chassa avec toi?

—Oui, elle voulait joûter en effet, et ce fut une rude joûte que celle à laquelle elle se livra, je vous l'assure, une joûte qui désarçonna Cadolaüs et la fleur des chevaliers lombards! Je revins donc à Canosse, et, le lendemain, je trouvai toute la cour en grand émoi: les écuyers de la duchesse Béatrix tiraient de l'arsenal des boucliers, des écus, des masses d'armes, des hallebardes, des lances, des épées, des hauberts, des cuirasses, des casques, des morions, des salades (1) de toutes les formes. Nous étions tous surpris de ces préparatifs, ne sachant à quoi ils devaient aboutir. Tout à coup, nous voyons descendre de la grande tour la bannière du comte escortée d'un grand nombre de chevaliers et se dirigeant vers la basilique de Saint-Apollonius. La duchesse Béatrix et la jeune Mathilde s'y étaient déjà rendues: alors le grand connétable posa en terre la lampe de l'étendard, et Mathilde le soutenant avec respect de sa main que couvrait un gantelet d'acier, attendit que l'abbé et ses moines fussent sortis de l'église et l'eussent béni au nom de Dieu, en l'aspergeant d'eau sainte. Cette cérémonie terminée, la jeune comtesse enlevant de terre le gonfanon, l'agita en l'air pour le montrer à la foule, en criant: "Vive saint Pierre! Preux guerriers de Canosse, portez cette noble bannière jusque sur les champs lombards et rendez-la victorieuse. A l'abri de son ombre, combattez vaillamment l'anti-pape Cadolaüs et ses indignes partisans qui osent prendre les armes contre l'Eglise du Christ. Du haut du ciel, sain Pierre vous protége et vous garde; que votre bras soit fort, et vous défendrez son siége contre les profanations de l'antechrist: les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre vous, car vous avez la gloire d'être les champions du Dieu des armées. Si vous succombez, à vous la palme des martyrs; si vous triomphez, à vous la couronne des confesseurs. L'archange saint Michel vous couvre de son bouclier de feu, saint Pierre vous absout de la coulpe et de la peine, Béatrix, ma mère, vous guide à la victoire, et je combattrai avec vous au premier rang." A ces ardentes paroles de la noble jeune fille, tous les assistants brandirent leurs armes, en criant: "Vive saint Pierre! Vive Béatrix! Vive Mathilde! Mort à l'antechrist!"

"Nous étions dans le ravissement de voir l'enthousiasme de notre jeune maîtresse: mais quelle ne fut pas notre surprise lorsque, le jour suivant, au moment où toutes les troupes étaient déjà

---

(1) Noms de diverses armes offensives et défensives usitées à cette époque.

en selle et prêtes à partir, nous vîmes sortir du palais et paraître sur la grand'place de Canosse, la duchesse montée sur son plus magnifique cheval, le plus beau destrier de ses écuries, et derrière elle, Mathilde elle-même sur son coursier arabe et armée de pied en cap comme un vrai chevalier français. La royale jeune fille brillait comme une étoile, tant elle était souriante et radieuse sous son heaume et son haubergeon, que surmontait un cimier blanc et bleu de ciel qui étaient ses couleurs. Sous sa cotte d'armes, elle portait un haubert d'acier très-fin à clous d'or, et sur la poitrine une tête de saint Pierre avec les deux clefs en sautoir, le tout d'or bruni en haut relief et entouré d'ornements et de feuillage d'un travail admirable. Les brassards, les cuissards et les jambières étaient un composé de petites lames d'acier en forme d'écailles de poisson gravées et damasquinées d'une façon merveilleuse. Le baudrier qui soutenait son épée, formé d'une riche tresse de fils d'or, tombait de l'épaule droite sur le flanc gauche avec tant de grâce, qu'on ne pouvait se lasser de l'admirer. La jeune fille s'avançait, derrière sa mère, entourée de ses écuyers, et montée sur son cheval favori qui semblait tout orgueilleux de porter la belle guerrière; il courbait l'encolure, dressait les oreilles, et piaffait avec fierté, tout en se pavanant sous la longue housse de velours bleu de ciel qui le couvrait. Cette housse semée d'étoiles d'argent lui descendait par derrière jusqu'aux jarrets, et se divisait sur le poitrail en quatre lambrequins garnis de franges qui lui tombaient jusque sur les genoux : le mors et la gourmette etaient d'or, et la têtière, en acier damasquiné, s'embellissait encore d'un riche panache bleu de ciel et blanc pareil au cimier de Mathilde.

" A l'arrivée des deux princesses, le grand connétable éleva la bannière, et après avoir poussé le cri de guerre et de joie : " Vive saint Pierre ! " les troupes se mirent en marche avec ordre et prirent, sous la conduite des deux nobles dames, le chemin des rives du Pô. L'avant-garde de Cadolaüs les y attendait et l'engagement commença. Toute l'armée des Lombards s'empressa d'accourir, mais les chevaliers de Canosse se précipitèrent sur elle avec tant d'impétuosité, et attaquèrent la cavalerie ennemie de front et en flanc à la fois avec tant d'ensemble, qu'ils la rompirent et la mirent en déroute au premier choc. Prando qui, ce jour-là, suivait la jeune comtesse, m'a dit qu'elle fit des prodiges de valeur. Sa lance se rompit d'abord sur la poitrine d'un lombard gigantesque qu'elle désarçonna : puis, saisissant son épée, elle se précipita comme un jeune lionceau jusque dans les rangs ennemis, frappant d'estoc et de taille, brisant casques et morions, jusqu'au moment où la lame se brisa sur la cuirasse d'un chevalier allemand. Elle

lui en jeta alors le tronçon au visage et cela avec tant de violence qu'il chancela en selle et finit par tomber à la renverse. Recourant aussitôt à la hache d'armes que suspendait à son poignet une légère chaîne d'acier, elle se mit à marteler vigoureusement heaumes et bassinets, bossuant et brisant tout ce qui tombait sous sa main.

" A la vue d'une pareille déroute, l'impie Codalaüs s'enfuit lâchement avec la fleur de ses guerriers, et, à dater de ce jour, il n'osa plus se frotter aux troupes de Canosse. Que ne s'est-il trouvé à portée de la masse ou de l'épée de Mathilde ! Je vous jure bien qu'il n'aurait plus inquiété le saint pape Alexandre, et troublé la paix de la sainte église."

Tandis que le brave Gunzone s'échauffait à raconter les prouesses de sa maîtresse dans son jeune âge, on entendit le son du cor retentir dans les bois. Les quatre fanconniers se levèrent en toute hâte et virent arriver au galop de son cheval un des gens du palais, qui leur dit de se tenir prêts, attendu que sous peu la noble comtessê serait en cet endroit, accompagnée de la marquise Adelaïde de Suse et de tous les autres gentilshommes d'Italie et de France qui formaient sa cour. Tandis que le vieux Gunzone chaperonnait ses faucons.

—Dis donc, Silimbert, s'écria-t-il en s'adressant au nouveau venu, la belle Yolande est-elle de la chasse ?

—Sans doute ; que t'importe ?

—Il m'importe beaucoup, car cette damoiselle lâche le faucon sur la grue avec tant d'à-propos que je la tiens pour la plus adroite fauconnière de la cour.

Il se tut aussitôt, car on entendait déjà le hennissement des chevaux retentir sur la lisière de la forêt.

II.—LE CHATEAU DE CANOSSE.

Ce rocher escarpé et presque rond qui se dresse sombre et sévère au-dessus des vallons de l'Apennin, vers le sud de la ville de Reggio, est le rocher de Canosse. Désert, nu et aride du côté du levant, il surplombe d'affreux précipices dont l'œil du passant ne peut sonder la profondeur. Tout est silence, désolation, ruines, âpreté dans ces tristes lieux. Ces rocs abruptes aux flancs noirs et escarpés semblent être, quand on les voit de la vallée op-

posée, les pavillons funèbres de l'armée de la mort. Là jamais on n'entend le frais murmure des eaux ; le ruisseau limpide se tait ; la verdure et les fleurs sont inconnues sur ses bords ; le gazouillement des oiseaux n'y retentit pas : le chant de la bergère qui mène paître son troupeau sous la glandée, celui du laboureur qui conduit sa herse sur le sol labouré ne réveille pas le morne silence de ce lieu que n'ombragent ni l'yeuse touffue, ni le chêne au vert feuillage.

Toutefois, le rocher de Canosse attire l'œil du voyageur ; il semble lui dire que la gloire d'ici-bas est fragile et de peu de durée. Dans son muet langage, ce rocher lui offre un grand enseignement : " Contemple du haut de ma cime, les plus belles, les plus riches, les plus somptueuses cités de l'Italie et apprends que je fus jadis le berceau de la noblesse, de la magnificence et du savoir. C'est ici que naquit la civilisation italienne ; c'est d'ici que descendirent sur le monde les mœurs douces, la politesse, les beaux-arts, le langage châtié et harmonieux, les manières élégantes. C'est ici que ce révéla la valeur italienne ; ici que se brisa la colère des Lombards et la fureur des Allemands. " (1)

Le château de Canosse fut construit en l'an 900, sur ce vaste rocher, par Azzo de Toscane, qui y donna asile à l'impératrice Adelaïde échappée de la tour de Garde où Béranger la retenait prisonnière. Ce prince vint mettre le siége devant ses murs qui lui résistèrent pendant trois ans et demi, car le château était si bien défendu qu'il ne put jamais s'en rendre maître : Plus tard Béranger ayant osé livrer bataille à Othon-le-Grand, fut fait prisonnier à son tour. Albert son fils, qui lui succéda sur le trône de Lombardie, voulut aussi s'emparer de Canosse, mais après un siège de deux ans et trois mois, il fut contraint de s'éloigner non-seulement de cette riche proie, mais de ses Etats et même de l'Italie, vaincu qu'il était par l'armée allemande et le duc Azzo. (2)

Dans ce temps barbare, qui pouvait entre tous se nommer l'âge de fer à juste titre, la civilisation, les lettres et les art étaient in-

---

(1) Horum sic ultra rutilabat curia culta,
Aulas nempe ducum, comitum transcendit et usum ;
Regia dona dedit, docuit bellare, peremit
Quos male conspexit patrare, bonisque pepercit.
Judicio justa, locuplex habilisque, venusta.

Cette illustre maison brillait entre toutes les cours, surpassant celles des ducs et des comtes. Juste dans ses arrêts, opulente, aussi remarquable par les qualités de l'esprit que par les grâces extérieures, elle fit des présents royaux, enseigna l'art de la guerre, extermina les criminels et protégea la vertu.
—*(Donizone, Princip. Lib.)*

(2) Donizone, c. II.

connus : la force seule tenait lieu de droit, la férocité remplaçait la clémence, la rudesse, la courtoisie ; au lieu de la générosité et de la douceur chrétiennes, ce n'étaient que haines, vengeances et trahisons. C'est du haut du rocher de Canosse que partirent les premiers rayons de la civilisation qui brilla plus tard en Italie. De son aire alpestre qu'il avait transformé en une brillante cour, le duc Azzo voyait se dérouler à ses pieds les provinces de la Lombardie et de la Vénétie que la brutalité et la barbarie tenaient encore enveloppées dans leurs ombres épaisses ; les villes se ruaient les unes sur les autres comme autant de bêtes féroces : elles tombaient sous le fer et la flamme ou devenaient le repaire de petits tyrans qui, du haut de chaque mont, au milieu de tous vallons, à l'embouchure des fleuves, au penchant de chaque colline, sur la pointe des rochers, élevaient des forteresses d'où ils faisaient la guerre à leurs voisins ou pillaient les voyageurs.

Ce que nous disons ici de la Lombardie et de la Vénétie se peut dire à meilleur titre encore de l'Italie inférieure, où l'ardeur du climat, les maladies contagieuses, le caractère plus emporté, la vivacité du sang, les localités sauvages des Apennins, la férocité des guerres, les incendies, les massacres, les saccages des villes, plus atroces là qu'ailleurs, en avaient rendu les rares habitants plus sauvages et plus féroces, victimes qu'ils étaient des fureurs des Vandales, des Goths, des Hérules, des Lombards et des Sarrasins. Rome elle-même n'était plus qu'un amas de ruines, et ses environs ne présentaient plus à la vue qu'un désert couvert de ronces, de bruyères et de marécages ; les portes s'écroulaient, les théâtres étaient à demi-détruits, les monuments dégradés, les palais dévastés, les temples abandonnés, sales et privés d'ornements ; la population qui jadis avait dépassé quatre millions d'âmes, au temps de la puissance romaine, était réduite à ce point d'être insuffisante à remplir une grosse bourgade. Encore ce pauvre peuple en était-il arrivé à une telle pénurie de maisons, grâce aux séditions et aux guerres civiles, qu'il se disputait un abri sous les arceaux des amphithéâtres, sous les voûtes des curies et des monuments publics, dans les ruines des péristyles et des portiques où il cherchait son son gîte comme le hibou et l'orfraie. Les sépulcres, les mausolées, les palais impériaux avaient été métamorphosés en forteresses et en bastilles où l'on se retirait pour livrer ou soutenir de sanglants combats : ces ruines devenaient à leur tour, le théâtre de siéges, d'assauts, d'incendies ; on assassinait les Papes, on égorgeait les consuls, on décapitait les Patriciens. Aujourd'hui, l'on avait pour tyran un prince Lombard, demain c'était un marquis de Toscane ou un comte de Tusculum, et le peuple romain, toujours et à la

fois lâche et courageux, avide et généreux, rebelle et soumis, féroce et magnanime, voulait sans cesse des maîtres auxquels ils n'obéissait pas, des tyrans qu'il faisait trembler, des Papes qu'il adorait, qu'il chassait, qu'il rappelait avec des larmes de repentir et qu'il vengeait en égorgeant et exterminant ceux qui les avaient bannies affligés ou humiliés. Telle était la Rome du Xe siècle : que le lecteur juge alors de ce que devait être l'Italie !

Autour de ces malheurs qu'occasionnaient des mœurs grossières, des discordes et des combats continuels de ville à ville, de châteaux à châteaux, il faut grouper l'absence totale du commerce qui rapproche les peuples voisins et même les peuples éloignés, les routes et les moyens de communication devenus difficiles, les fleuves dépourvus de ponts, les champs incultes par suite des inondations et des eaux stagnantes dont ils étaient couverts, faute de canaux et de moyens de dessèchement.

(à continuer)

LE PAYS DES FOURRURES

CHAPITRE PREMIER

UNE SOIRÉE AU FORT RELIANCE.

Ce soir-là,—17 mars 1859,—le capitaine Craventy donnait une fête au fort Reliance.

Que ce mot de fête n'éveille pas dans l'esprit l'idée d'un gala grandiose, d'un bal de cour, d'un "raout" carillonné ou d'un festival à grand orchestre. La réception du capitaine Craventy était plus simple, et, pourtant, le capitaine n'avait rien épargné pour lui donner tout l'éclat possible.

En effet, sous la direction du caporal Joliffe, le grand salon du rez-de-chaussée s'était transformé. On voyait encore les murailles de bois, faites de troncs à peine équarris, disposés horizontalement. mais quatre pavillons britanniques, placés aux quatre angles, et des panoplies, empruntées à l'arsenal du fort, en dissimulaient la nudité. Si les longues poutres du plafond, rugueuses, noirâtres, s'allongeaient sur les contreforts grossièrement ajustés, en revanche, deux lampes, munies de leur réflecteur en fer-blanc, se balançaient comme deux lustres au bout de leur chaîne et projetaient une suffisante lumière à travers l'atmosphère embrumée de la salle. Les fenêtres étaient étroites; quelques-unes même ressemblaient à des meurtrières; leurs carreaux, blindés par un épais givre, défiaient toutes les curiosités du regard, mais deux ou trois pans de cotonnades rouges, disposés avec goût, sollicitaient l'admiration des invités. Quant au plancher, il se composait de lourds madriers juxtaposés, que le caporal Joliffe avait soigneusement balayés pour la circonstance. Ni fauteuils, ni divans, ni chaises, ni autres accessoires des ameublements modernes ne gênaient la

circulation. Des bancs de bois, à demi engagés dans l'épaisse paroi, des cubes massifs, débités à coups de hache, deux tables à gros pieds, formaient tout le mobilier du salon, mais la muraille d'entrefond, à travers laquelle une étroite porte à un seul battant donnait accès dans la chambre voisine, était ornée d'une façon pittoresque et riche à la fois. Aux poutres, et dans un ordre admirable, pendaient d'opulentes fourrures, dont pareil assortiment ne se fût pas rencontré aux plus enviables étalages de Regent-Street ou de la Perspective-Niewski. On eût dit que toute la faune des contrées arctiques s'était fait représenter dans cette décoration par un échantillon de ses plus belles peaux. Le regard hésitait entre les fourrures de loups, d'ours gris, d'ours polaires, de loutres, de wolvérènes, de visons, de castors, de rats musqués, d'hermines, de renards argentés. Au-dessus de cette exposition se déroulait une devise dont les lettres avaient été artistement découpées dans un morceau de carton peint,—la devise de la célèbre Compagnie de la baie d'Hudson :

PROPELLE CUTEM.

" Véritablement, caporal Joliffe, dit le capitaine Craventy à son subordonné, vous vous êtes surpassé !

—Je le crois, mon capitaine, je le crois, répondit le caporal. Mais rendons justice à chacun. Une part de vos éloges revient à mistress Joliffe, qui m'a aidé en tout ceci.

—C'est une femme adroite, caporal.

—Elle n'a pas sa pareille, mon capitaine."

Au centre du salon se dressait un poële énorme, moitié brique, moitié faïence, dont le gros tuyau de tôle, traversant le plafond allait épancher au dehors des torrents de fumée noire. Ce poële tirait, ronflait, rougissait sous l'influence des pelletées de charbon que le chauffeur—un soldat spécialement chargé de ce service—y engouffrait sans cesse. Quelquefois un remous de vent encapuchonnait la cheminée extérieure. Une âcre fumée, se rabattant alors à travers le foyer, envahissait le salon. Des langues de flammes léchaient les parois de fonte, un nuage opaque voilait la lumière de la lampe et encraissait les poutres du plafond, mais ce léger inconvénient touchait peu les invités du fort Reliance. Le poële les chauffait, et ce n'était pas acheter trop cher sa chaleur, car il faisait terriblement froid au dehors, et au froid se joignait un coup de vent du nord, qui en redoublait l'intensité.

En effet, on entendait la tempête mugir autour de la maison. La neige qui tombait, presque solidifiée déjà, crépitait sur le givre des

vitres. Des sifflements aigus, passant entre les jointures des portes et des fenêtres, s'élevaient parfois jusqu'à la limite des sons perceptibles. Puis un grand silence se faisait. La nature semblait reprendre haleine, et de nouveau la rafale se déchaînait avec une épouvantable force. On sentait la maison trembler sur ses pilotis, les ais craquer, les poutres gémir. Un étranger, moins habitué que les hôtes du fort à ces convulsions de l'atmosphère, se serait demandé si la tourmente n'allait pas emporter cet assemblage de planches et de madriers. Mais les invités du capitaine Craventy se préoccupaient peu de la rafale, et, même au dehors, ils ne s'en seraient pas plus effrayés que ces pétrels-satanicles qui se jouent au milieu des tempêtes.

Cependant, parmi ces invités, il faut faire quelques exceptions. La réunion comprenait une centaine d'individus des deux sexes. Deux seulement—deux femmes—n'appartenaient pas au personnel accoutumé du fort Reliance. Ce personnel se composait du capitaine Craventy, du lieutenant Jasper Hobson, du sergent Long, du caporal Joliffe et d'une soixantaine de soldats ou employés de la Compagnie. Quelques uns étaient mariés, entre autres, le caporal Joliffe, heureux époux d'une Canadienne vive et alerte, un certain MacNap, Ecossais marié à une Ecossaise, et John Raë, qui avait pris femme dernièrement parmi les Indiennes de la contrée. Tout ce monde, sans distinction de rang, officiers, employés ou soldats, était traité, ce soir-là, par le capitaine Craventy.

Il convient d'ajouter ici que le personnel de la Compagnie n'avait pas fourni seul son contingent à la fête. Les forts du voisinage —et dans ces contrées lointaines on voisine à cent milles de distance—avaient accepté l'invitation du capitaine Craventy. Bon nombre d'employés ou de facteurs étaient venus du fort Providence ou du fort Résolution, appartenant à la circonscription du lac de l'Esclave et même du fort Chipewan et du fort Liard, situés plus au sud. C'était un divertissement rare, une distraction inattendue, que devaient rechercher avec empressement ces reclus et ces exilés, à demi perdus dans la solitude des régions hyperboréennes.

Enfin, quelques chefs indiens n'avaient point décliné l'invitation qui leur fut faite. Ces indigènes, en rapport constant avec les factoreries, fournissaient en grande partie et par voie d'échange les fourrures dont la Compagnie faisait le trafic. C'étaient généralement des Indiens Chippeways, hommes vigoureux, admirablement constitués, vêtus de casaques de peaux et de manteaux de fourrures du plus grand effet. Leur face, moitié rouge, moitié noire, présentait ce masque spécial que la "couleur locale" impose en Europe aux diables féeries. Sur leur tête se dressaient des bouquets de

plumes d'aigle, déployés comme l'éventail d'une senora, et qui tremblaient à chaque mouvement de leur chevelure noire. Ces chefs, au nombre d'une douzaine, n'avaient point amené leurs femmes, malheureuses " squaws " ne s'élevant guère au-dessus de la condition d'esclaves.

Tel était le personnel de cette soirée, auquel le capitaine faisait les honneurs du fort Reliance. On ne dansait pas, faute d'orchestre, mais le buffet remplaçait avantageusement les gagistes des bals européens. Sur la table s'élevait un pudding pyramidal, que Mrs. Joliffe avait confectionné de sa main ; c'était un énorme cône tronqué, composé de farine, de graisse de renne et de bœuf musqué, auquel manquaient peut-être les œufs, le lait, le citron recommandés par les traités de cuisine, mais qui rachetait ce défaut par ses proportions gigantesques. Mrs. Joliffe ne cessait de le débiter en tranches, et cependant l'énorme masse résistait toujours. Sur la table figuraient aussi des piles de sandwiches, dans lesquelles le biscuit de mer remplaçait les fines tartines de pain anglais ; entre deux tranches de biscuit qui, malgré leur dureté, ne résistaient pas aux dents des Chippeways, Mrs. Joliffe avait ingénieusement glissé de minces lanières de " corn-beef, " sorte de bœuf salé, qui tenait la place du jambon d'York et de la galantine truffée des buffets de l'ancien continent. Quant aux rafraîchissements, le whisky, le gin, circulaient dans de petits verres d'étain, sans parler d'un punch gigantesque qui devait clore cette fête, dont les Indiens parleront longtemps dans leur wigwams.

Aussi, que de compliments les époux Joliffe reçurent pendant cette soirée ! Mais aussi quelle activité, quelle bonne grâce ! Comme ils se multipliaient ! Avec quelle amabilité ils présidaient à la distribution des rafraîchissements ! Non ! ils n'attendaient pas, ils prévenaient les désirs de chacun. On n'avait pas le temps de demander, de souhaiter même ! Aux sandwiches succédaient les tranches de l'inépuisable pudding ! Au pudding, les verres de gin ou de wisky !

" Non, merci, mistress Joliffe.

—Vous êtes trop bon, caporal, je vous demanderai la permission de respirer.

—Mistress Joliffe, je vous assure que j'étouffe !

—Caporal Joliffe, vous faites de moi ce que vous voulez.

—Non, cette fois, madame, non ! c'est impossible. "

Telles étaient les réponses que s'attirait presque invariablement l'heureux couple. Mais le caporal et sa femme insistaient tellement, que les plus récalcitrants finissaient par céder. Et l'on mangeait sans cesse, et l'on buvait toujours ! Et le ton des con-

versations montait ! Les soldats, les employés s'animaient. Ici l'on parlait chasse, plus loin trafic. Que de projets formés pour la saison prochaine ! La faune entière des régions arctiques ne suffirait pas à satisfaire ces chasseurs entreprenants ! Déjà les ours, les renards, les bœufs musqués tombaient sous leurs balles ! Les castors, les rats, les hermines, les martres, les wisons se prenaient par milliers dans leurs trappes ! Les fourrures précieuses s'entassaient dans les magasins de la Compagnie, qui, cette année-là, réalisait des bénéfices hors de toute prévision ! Et tandis que les liqueurs, abondamment distribuées, enflammaient ces imaginations européennes, les Indiens, graves et silencieux, trop fiers pour admirer, trop circonspects pour promettre, laissaient dire ces langues babillardes, tout en absorbant, à haute dose, l'eau de feu du capitaine Craventy.

Le capitaine, lui, heureux de ce brouhaha, satisfait du plaisir que prenaient ces pauvres gens relégués pour ainsi dire au delà du monde habitable, se promenait joyeusement au milieu de ses invités, répondant à toutes les questions qui lui étaient posées lorsqu'elles se rapportaient à la fête :

" Demandez à Joliffe ! demandez à Joliffe. "

Et l'on demandait à Joliffe, qui avait toujours une parole gracieuse au service de chacun.

Parmi les personnes attachées à la garde et au service du fort Reliance, quelques-unes doivent être plus spécialement signalées, car ce sont elles qui vont devenir le jouet des circonstances terribles, qu'aucune perspicacité humaine ne pouvait prévoir. Il convient donc, entre autres, de citer le lieutenant Jasper Hobson, le sergent Long, les époux Joliffe et deux étrangères auxquelles le capitaine faisait les honneurs de la soirée.

C'était un homme de quarante ans que le lieutenant Jasper Hobson. Petit, maigre, s'il ne possédait pas une grande force musculaire, en revanche, son énergie morale le mettait au-dessus de toutes les épreuves et de tous les événements. C'était " un enfant de la Compagnie. " Son père, le major Hobson, un Irlandais de Dublin, mort depuis quelques années, avait longtemps occupé avec Mrs. Hobson le fort Assiniboine. Là était né Jasper Hobson. Là, au pied même des montagnes Rocheuses, son enfance et sa jeunesse s'écoulèrent librement. Instruit sévèrement par le major Hobson, il devint " un homme " par le sang-froid et le courage, quand l'âge n'en faisait encore qu'un adolescent. Jasper Hobson n'était point un chasseur, mais un soldat, un officier intelligent et brave. Pendant les luttes que la Compagnie eut à soutenir dans l'Orégon contre les compagnies rivales de l'Union, il se

distingua par son zèle et son audace, et conquit rapidement son grade de lieutenant. En conséquence de son mérite bien reconnu, il venait d'être désigné pour commander une expédition dans le Nord. Cette expédition avait pour but d'explorer les parties septentrionales du lac du Grand-Ours et d'établir un fort sur la limite extrême du continent américain. Le départ du lieutenant Jasper Hobson devait s'effectuer dans les premiers jours d'avril.

Si le lieutenant présentait le type accompli de l'officier, le sergent Long, homme de cinquante ans, dont la rude barbe semblait faite en fibres de coco, était, lui, le type du soldat, brave par nature, obéissant par tempérament, ne connaissant que la consigne, ne discutant jamais un ordre, si étrange qu'il fût, ne raisonnant plus quand il s'agissait du service ; véritable machine en uniforme, mais machine parfaite, ne s'usant pas, marchant toujours, sans se fatiguer jamais. Peut-être le sergent Long était-il un peu dur pour ses hommes, comme il l'était pour lui-même. Il ne tolérait pas la moindre infraction à la discipline, consignant impitoyablement à propos du moindre manquement, et n'ayant jamais été consigné. Il faut dire cependant que s'il commandait, c'est que son grade l'y obligeait, mais il n'éprouvait, en somme, aucune satisfaction à donner des ordres. En un mot, c'était un homme né pour obéir, et cette annihilation de lui-même allait à sa nature passive. C'est avec ces gens-là que l'on fait les armées redoutables. Ce ne sont que des bras au service d'une seule tête. N'est-ce pas là l'organisation véritable de la force ? Deux types ont été imaginés par la Fable : Briarée aux cent bras, l'Hydre aux cent têtes. Si l'on met ces deux monstres aux prises, qui l'emportera ? Briarée.

On connaît le caporal Joliffe. C'était peut-être la mouche du coche, mais on se plaisait à l'entendre bourdonner. Il eût plutôt fait un majordome qu'un soldat. Il le sentait bien. Aussi s'intitulait-il volontiers " caporal chargé du détail, " mais dans ces détails il se serait perdu cent fois, si la petite Mrs. Joliffe ne l'eût guidé d'une main sûre. Il s'ensuit que le caporal Joliffe obéissait à sa femme, sans vouloir en convenir, se disant, sans doute, comme Sancho le philosophe : Ce n'est pas grand'chose qu'un conseil de femme, mais il faut être fou pour n'y point prêter attention.

L'élément étranger, dans le personnel de la soirée, était, on l'a dit, représenté par deux femmes, âgées de quarante ans environ. L'une de ces femme méritai justement d'être placée au premier rang des voyageurs célèbres. Rivale des Pfeiffer, des Tinné, des Hommaire de Hell, son nom, Paulina Barnett, fut plus d'une fois cité avec honneur aux séances de la Société royale de géographie.

Paulina Barnett, en remontant le cours de Bramapoutre, jusqu'aux montagnes du Thibet, et en traversant un coin ignoré de la Nouvelle-Hollande, de la baie des Cygnes au golfe de Carpentarie, avait déployé les qualités d'une grande voyageuse. C'était une femme de haute taille, veuve depuis quinze ans, que la passion des voyages entraînait incessamment à travers des pays inconnus. Sa tête, encadrée dans de longs bandeaux, déjà blanchis par place, dénotait une réelle énergie. Ses yeux, un peu myopes, se dérobaient derrière un lorgnon à monture d'argent, qui prenait son point d'appui sur un nez long, droit, dont les narines mobiles " semblaient aspirer l'espace ". Sa démarche, il faut l'avouer, était tant soit peu masculine, et toute sa personne respirait moins la grâce que la force morale. C'était une Anglaise du comté d'York, pourvue d'une certaine fortune, dont le plus clair se dépensait en expéditions aventureuses. Et si, en ce moment, elle se trouvait au fort Reliance, c'est que quelque exploration nouvelle l'avait conduite en ce pays lointain. Après s'être lancée dans les régions équinoxiales, sans doute elle voulait pénétrer jusqu'aux dernières limites des contrées hyperboréennes. Sa présence au fort était un événement. Le directeur de la Compagnie l'avait recommandée par lettre spéciale au capitaine Craventy. Celui-ci, d'après la teneur de cette lettre, devait faciliter à la celèbre voyageuse le projet qu'elle avait formé de se rendre aux rivages de la mer polaire. Grande entreprise ! Il fallait reprendre l'itinéraire des Hearne, des Mackenzie, des Raë, des Franklin. Que de fatigues, que d'épreuves, que de dangers dans cette lutte avec les terribles éléments des climats arctiques ! Comment une femme osait-elle s'aventurer là où tant d'explorateurs avait reculé ou péri ? Mais l'étrangère, confinée en ce moment au fort Reliance, n'était point une femme : c'était Paulina Barnett, lauréate de la Société royale.

On ajoutera que la célèbre voyageuse avait dans sa compagne Madge une servante, mieux qu'une servante, une amie devouée, courageuse, qui ne vivait que pour elle, une Ecossaise des anciens temps, qu'un Caleb eût pu épouser sans déroger. Madge avait quelques années de plus que sa maîtresse,—cinq ans environ. Elle était grande et vigoureusement charpentée. Madge tutoyait Paulina, et Paulina tutoyait Madge. Paulina regardait Madge comme une sœur aînée ; Madge traitait Paulina comme sa fille. En somme, ces deux êtres n'en faisaient qu'un.

Et pour tout dire, c'était en l'honneur de Mrs. Paulina Barnett que le capitaine Craventy traitait ce soir-là ses employés et les Indiens de la tribu des Chippeways. En effet, la voyageuse devait se joindre au détachement du lieutenant Jasper Hobson dans son ex-

ploration au Nord. C'était pour Mrs. Paulina Barnett que le grand salon de la factorerie retentissait de joyeux hurrahs.

Et si, pendant cette mémorable soirée, le poêle consomma un quintal de charbon, c'est qu'un froid de vingt quatre-degrés Fahrenheit au-dessous de zéro (32o centig. au-dessous de glace) régnait au dehors, et que le fort Reliance est situé par 61o 47 de latitude septentrionale, à moins de quatre degrés du Cercle polaire.

CHAPITRE II.

HUDSON'S BAY FUR COMPANY.

"Monsieur le capitaine ?

—Mistress Barnett.

—Que pensez-vous de votre lieutenant, Jasper Hobson ?

—Je pense que c'est un officier qui ira loin.

—Qu'entendez-vous par ces mots, il ira loin ? Voulez-vous dire qu'il dépassera le quatre-vingtième parallèle ? "

Le capitaine Craventy ne put s'empêcher de sourire à cette question de Mrs. Paulina Barnett. Elle et lui causaient auprès du poêle, pendant que les invités allaient et venaient de la table des victuailles à la table des rafraîchissements.

"Madame, répondit le capitaine, tout ce qu'un homme peut faire, Jasper Hobson le fera. La Compagnie l'a chargé d'explorer le nord de ses possessions et d'établir une factorerie aussi près que possible des limites du continent américain, et il l'établira.

—C'est une grande responsabilité qui incombe au lieutenant Hobson ! dit la voyageuse.

—Oui, madame, mais Jasper Hobson n'a jamais reculé devant une tâche à accomplir, si rude qu'elle pût être.

—Je vous crois, capitaine, répondit Mrs. Paulina Barnett, et ce lieutenant, nous le verrons à l'œuvre. Mais quel intérêt pousse donc la Compagnie à construire un fort sur les limites de la mer Arctique ?

—Un grand intérêt, madame, répondit le capitaine, et j'ajouterai même un double intérêt. Probablement, dans un temps assez rapproché, la Russie cédera ses possessions américaines au gouvernement des Etats-Unis (1). Cette cession opérée, le trafic de la Compagnie deviendra très-difficile avec l'océan Pacifique, à moins

(1) Et, en effet, cette prévision du capitaine Craventy s'est réalisée depuis.

que le passage du Nord-Ouest, découvert par Mac Clure, ne devienne une voie praticable. C'est ce que de nouvelles tentatives démontreront, car l'amirauté va envoyer un bâtiment dont la mission sera de remonter la côte américaine depuis le détroit de Behring jusqu'au golfe du Couronnement, limite orientale en deça de laquelle doit être établi le nouveau fort. Si l'entreprise réussit, ce point deviendra une factorerie importante, dans laquelle se concentrera tout le commerce de pelleteries du nord. Et tandis que le transport des feurrures exige un temps considérable et des frais énormes pour être effectué à travers les territoires indiens, en quelques jours des steamers pourront aller du nouveau fort à l'océan Pacifique.

—Ce sera là, en effet, répondit Mrs. Paulina Barnett, un résultat considérable, si le passage du nord-ouest peut être utilisé. Mais vous aviez parlé d'un double intérêt, je crois ?

—L'autre intérêt, madame, reprit le capitaine, le voici, et c'est pour ainsi dire une question vitale pour la Compagnie, dont je vous demanderai la permission de vous rappeler l'origine en quelques mots. Vous comprendrez alors pourquoi cette association, si florissante autrefois, est maintenant menacée dans la source même de ses produits."

En quelque mots, effectivement, le capitaine Craverty fit l'histo rique de cette Compagnie Célèbre.

Dès les temps les plus reculés, l'homme emprunta aux animaux leur peau ou leur fourrure pour s'en vêtir. Le commerce des pelleteries remonte donc à la plus haute antiquité. Le luxe de l'habillement se développa même à ce point, que des lois somptuaires furent édictées afin d'enrayer cette mode qui se portait principalement sur les fourrures. Le vair et le petit-gris durent être prohibés au XIIe siècle.

En 1553, la Russie fonda plusieurs établissements dans ses steppes septentrionales, et des compagnies anglaises ne tardèrent pas à l'imiter. C'était par l'entreprise des Samoyèdes que se faisait alors ce trafic de martres, de zibelines, d'hermines, de castors, etc. Mais, sous le règne d'Elizabeth, l'usage des fourrures luxueuses fut restreint singulièrement, de par la volonté royale, et, pendant quelques années, cette branche de commerce demeura paralysée.

Le 2 mai 1670, un privilége fut accordé à la Compagnie des pelleteries de la baie d'Hudson. Cette société comptait un certain nombre d'actionnaires dans la haute noblesse, le duc d'York, le duc d'Albermale, le comte de Shaftesbury, etc. Son capital n'était alors que de huit mille quatre cent vingt livres. Elle avait pour

rivales les associations particulières dont les agents français, établis au Canada, se lançaient dans des excursions aventureuses, mais fort lucratives. Ces intrépides chasseurs, connus sous le nom de " voyageurs canadiens ", firent une telle concurrence à la Compagnie naissante, que l'existence de celle-ci fut sérieusement compromise.

Mais la conquête du Canada vint modifier cette situation précaire. Trois ans après la prise de Québec, en 1766, le commerce des pelleteries reprit avec un nouvel entrain. Les facteurs anglais s'étaient familiarisés avec les difficultés de ce genre de trafic ; ils connaissaient les mœurs du pays, les habitudes des Indiens, le mode qu'ils employaient dans leurs échanges, et cependant les bénéfices de la Compagnie étaient nuls encore. De plus, vers 1784, des marchands de Montréal s'associèrent pour l'exploitation des pelleteries, et fondèrent cette puissante Compagnie du nord-ouest, qui centralisa bientôt toutes les opérations de ce genre. En 1798, les expéditions de la nouvelle société se montaient au chiffre énorme de cent vingt mille livres sterling, et la Compagnie de la baie d'Hudson était encore menacée dans son existence.

Il faut dire ici que cette Compagnie du nord-ouest ne reculait devant aucun acte immoral, quand son intérêt était en jeu. Exploitant leurs propres employés, spéculant sur la misère des Indiens, les maltraitant, les pillant après les avoir enivrés, bravant la défense du parlement, qui prohiba la vente des liqueurs alcooliques sur les territoires indigènes, les agents du nord-ouest réalisaient d'énormes bénéfices, malgré la concurrence des sociétés américaines et russes, qui s'étaient fondées, entre autres la " Compagnie américaine des pelleteries ", créée en 1809 avec un capital d'un million de dollars, et qui exploitait l'ouest des Montagnes Rocheuses.

Mais de toutes ces sociétés, la Compagnie de la baie d'Hudson était la plus menacée, quand, en 1821, à la suite de traités longuement débattus, elle absorba son ancienne rivale, la Compagnie du nord-ouest, et prit la dénomination générale de : *Hudson's Bay fur Company.*

Aujourd'hui, cette importante association n'a plus d'autre rivale que la Compagnie américaine des pelleteries de Saint-Louis. Elle possède des établissements nombreux dispersés sur un domaine qui compte trois millions sept milles carrés. Ses principales factoreries sont situées sur la baie James, à l'embouchure de la rivière de Severn, dans la partie sud et vers les frontières du haut Canada, sur les lacs Athapeskow, Winnipeg, Supérieur, Methye, Buffalo,

près des rivières Colombia, Mackensie, Saskatchawan, Assinipoil, etc. Le fort York, qui commande le cours du fleuve Nelson, tributaire de la baie d'Hudson, forme le quartier général de la Compagnie, et c'est là qu'est établi son principal dépôt de fourrures. De plus, en 1842, elle a pris à bail, moyennant une rétribution annuelle de deux cent mille francs, les établissements russes de l'Amérique du Nord. Elle exploite ainsi, et pour son propre compte, les terrains immenses compris entre le Mississipi et l'océan Pacifique. Elle a lancé dans toutes les directions des voyageurs intrépides, Hearn vers la mer polaire, à la découverte de la Coppermine, en 1770 ; Franklin, de 1819 à 1822, sur cinq mille cinq cent cinquante milles du littoral américain ; Mackensie, qui, après avoir découvert le fleuve auquel il a donné son nom, atteignit les bords du Pacifique par 52o 24' de latitude nord. En 1833-34, elle expédiait en Europe les quantités suivantes de peaux et de fourrures, quantités qui donneront un état exact de son trafic :

Castors	1,074
Parchemins et jeunes castors	92,288
Rats musqués	694,092
Blaireaux	1,069
Ours	7,451
Hermines	491
Pêcheurs	5,296
Renards	9,937
Lynx	14,255
Martes	64,490
Putois	25,100
Loutres	22,303
Ratons	713
Cygnes	7,918
Loups	8,484
Wolwérènes	1,571

Une telle production devait donc assurer à la Compagnie de la baie d'Hudson des bénéfices très-considérables, mais, malheureusement pour elle, ces chiffres ne se maintinrent pas, et depuis vingt ans environ ils étaient en proportion décroissante.

A quoi tenait cette décadence, c'est ce que le capitaine Craventy expliquait en ce moment à Mrs. Paulina Barnett.

" Jusqu'en 1837, madame, dit-il, on peut affirmer que la situation de la Compagnie a été florissante. En cette année-là, l'exportation des peaux s'était encore élevée au chiffre de deux millions trois cent cinquante-huit mille. Mais depuis, il a toujours été en diminuant, et maintenant ce chiffre s'est abaissé de moitié au moins.

—Et à quelle cause attribuez-vous cet abaissement notable dans l'exportation des fourrures ? demanda Mrs. Paulina Barnett.

—Au dépeuplement que l'activité, et j'ajoute l'incurie des chasseurs, ont provoqué sur les territoires de chasse. On a traqué et tué sans relâche. Ces massacres se sont faits sans discernement. Les petits, les femelles pleines n'ont même pas été épargnés. De là, rareté inévitable dans le nombre des animaux à fourrures. La loutre a presque complétement disparu et ne se retrouve guère que près des îles du Pacifique nord. Les castors se sont réfugiés par petits detachements sur les rives des plus lointaines rivières. De même pour tant d'autres animaux précieux, qui ont dû fuir devant l'invasion des chasseurs. Les trappes, qui regorgeaient autrefois, sont vides à présent. Le prix des peaux augmente, et cela précisément à une époque où les fourrures sont très-recherchées. Aussi les chasseurs se dégoûtent, et il ne reste plus que les audacieux et les infatigables qui s'avancent jusqu'aux limites du continent américein.

—Je comprends maintenant, répondit Mrs. Paulina Barnett, l'intérêt que la Compagnie attache à la création d'une factorerie sur les rives de l'océan Arctique, puisque les animaux se sont réfugiés au delà du Cercle polaire.

—Oui, madame, répondit le capitaine. D'ailleurs, il fallait bien que la Compagnie se décidât à reporter plus au nord le centre de ses opérations, car, il y a deux ans, une décision du parlement britannique a singulièrement réduit ses domaines.

—Et qui a pu motiver cette réduction ? demanda la voyageuse.

—Une raison économique de haute importance, madame, et qui a dû vivement frapper les hommes d'Etat de la Grande-Bretagne. En effet, la mission de la Compagnie n'était pas civilisatrice. Au contraire. Dans son propre intérêt, elle devait maintenir à l'état de terrains vagues son immense domaine. Toute tentative de défrichement qui eût éloigné les animaux à fourrures était impitoyablement arrêtée par elle. Son monopole même est donc ennemi de tout esprit d'entreprise agricole. De plus, les questions étrangères à son industrie sont impitoyablement repoussées par le conseil d'administration. C'est ce régime absolu, et par certains côtés, antimoral, qui a provoqué les mesures prises par le parlement, et, en 1857, une commission nommée par le secrétaire d'Etat des colonies décida qu'il fallait annexer au Canada toutes les terres susceptibles de défrichement, telles que les territoires de la Rivière-Rouge, les districts du Saskatchawan, et de ne laissser que la partie du domaine à laquelle la civilisation ne réservait aucun avenir. L'année suivante, la Compagnie perdait le versant

ouest des montagnes Rocheuses, qui releva directement du Colonial-Office, et fut ainsi soustrait à la juridiction des agents de la Baie d'Hudson. Et voilà pourquoi, madame, avant de renoncer à son trafic des fourrures, la Compagnie va tenter l'exploitation de ces contrées du Nord, qui sont à peine connues, et chercher les moyens de les rattacher par le passage du nord-ouest avec l'océan Pacifique."

Mrs. Paulina Barnett était maintenant édifiée sur les projets ultérieurs de la célèbre Compagnie. Elle allait assister de sa personne à l'établissement du nouveau fort sur la limite de la mer polaire. Le capitaine Craventy l'avait mise au courant de la situation, mais peut-être—car il aimait à parler—fût-il entré dans de nouveaux détails, si un incident ne lui eût coupé la parole.

En effet, le caporal Joliffe venaient d'annoncer à haute voix que, Mrs. Joliffe aidant, il allait procéder à la confection du punch. Cette nouvelle fut accueillie comme elle méritait de l'être. Quelques hurrahs éclatèrent. Le bol,—c'était plutôt un bassin,—le bol était rempli de la précieuse liqueur. Il ne contenait pas moins de dix pintes de brandevin. Au fond s'entassaient les morceaux de sucre, dosés par la main de Mrs. Joliffe. A la surface surnageaient les tranches de citron déjà racornies par la vieillesse. Il n'y avait plus qu'à enflammer ce lac alcoolique, et le caporal, la mèche allumée, attendait l'ordre de son capitaine, comme s'il se fût agi de mettre le feu à une mine.

" Allez, Joliffe !" dit alors le capitaine Craventy.

La flamme fut communiquée à la liqueur, et le punch flamba en un instant, aux applaudissements de tous les invités.

Dix minutes après, les verres emplis circulaient à travers la foule, et trouvaient toujours preneurs, comme des rentes dans un mouvement de hausse.

" Hurrah ! hurrah ! hurrah pour mistress Paulina Barnett ! Hurrah pour le capitaine !"

Au moment où ces joyeux hurrahs retentissaient, des cris se firent entendre au dehors. Tous les invités se turent aussitôt.

" Sergent Long, dit le capitaine, voyons donc ce qui se passe !"

Et sur l'ordre de son chef, le sergent, laissant son verre inachevé, quitta le salon.

CHAPITRE III.

UN SAVANT DÉGELÉ.

Le sergent Long, arrivé dans l'étroit couloir sur lequel s'ouvrait la porte extérieure du fort, entendit les cris redoubler. On heurtait violemment à la poterne qui donnait accès dans la cour, protégée par de hautes murailles de bois. Le sergent poussa la porte. Un pied de neige couvrait le sol. Le sergent, enfonçant jusqu'aux genoux dans cette masse blanche, aveuglé par la rafale, piqué jusqu'au sang par ce froid terrible, traversa la cour en biais et se dirigea vers la poterne.

" Qui diable peut venir par un temps pareil !" se disait le sergent Long, en ôtant méthodiquement, on pourrait dire " disciplinairement ", les lourds barreaux de la porte. Il n'y a que des Esquimaux qui osent se risquer par un tel froid.

—Mais ouvrez donc, ouvrez donc ! criait-on du dehors.

—On ouvre, répondit le sergent Long, qui semblait véritablement ouvrir " en douze temps ".

Enfin les battants de la porte se rabattirent intérieurement, et le sergent fut à demi renversé dans la neige par un traîneau attelé de six chiens, qui passa comme un éclair. Un peu plus, le digne Long était écrasé, mais se relevant, sans même proférer un murmure, il ferma la poterne et revint vers la maison principale, au pas ordinaire, c'est-à-dire en faisant soixante-quinze enjambées à la minute.

Déjà le capitaine Craventy, le lieutenant Jasper Hobson, le caporal Joliffe étaient là, bravant la température excessive et regardant le traîneau, blanc de neige, qui venait de s'arrêter devant eux.

Un homme, doublé et encapuchonné de fourrures, en était aussitôt descendu.

" Le fort Reliance ? demanda cet homme.

—Vous y êtes, répondit le capitaine.

—Le capitaine Graventy ?

—C'est moi. Qui êtes-vous ?

—Un courrier de la Compagnie.

—Etes-vous seul ?

—Non ! j'amène un voyageur !

—Un voyageur ! Et que vient-il faire ?

—Il vient voir la lune."

A cette réponse, le capitaine Graventy se demanda s'il avait affaire à un fou, et, dans de telles circonstances, on pouvait le

penser. Mais il n'eut pas le temps de formuler son opinion. Le courrier avait retiré du traîneau une masse inerte, une sorte de sac couvert de neige, et il se disposait à l'introduire dans la maison, quand le capitaine lui demanda :

" Quel est ce sac ?

—C'est mon voyageur ! répondit le courrier.

—Quel est ce voyageur ?

—L'astronome Thomas Black.

—Mais il est gelé !

—Eh bien, on le dégèlera."

Thomas Black, transporté par le sergent, le caporal et le courrier, fit son entrée dans la maison du fort. On le déposa dans une chambre du premier étage, dont la température était fort supportable, grâce à la présence d'un poêle porté au ronge. On l'étendit sur un lit, et le capitaine lui prit la main.

Cette main était littéralement gelée. On développa les couvertures et les manteaux fourrés qui couvraient Thomas Black, ficelé comme un paquet, et sous cette enveloppe on découvrit un homme âgé de cinquante ans environ, gros, court, les chevaux grisonnants, la barbe inculte, les yeux clos, la bouche pincée comme si ses lèvres eussent été collées par une gomme. Cet homme ne respirait plus ou si peu, que son souffle eût à peine terni une glace. Joliffe le déshabillait, le tournait, le retournait avec prestesse, tout en disant :

" Allons donc ! allons donc ! monsieur ! Est-ce que vous n'allez pas revenir à vous ? "

Le personnage, arrivé dans ces circonstances, semblait n'être plus qu'un cadavre. Pour rappeler en lui la chaleur disparue, le caporal Joliffe n'entrevoyait qu'un moyen héroïque, et ce moyen, c'était de plonger le patient dans le punch brûlant.

Très-heureusement sans doute par Thomas Black, le lieutenant Jasper Hobson eut une autre idée.

" De la neige ! demanda-t-il. Sergent Long, plusieurs poignées de neige !....."

Cette substance ne manquait pas dans la cour du fort. Pendant que le sergent allait chercher la neige demandée, Joliffe déshabilla l'astronome. Le corps du malheureux était couvert de plaques blanchâtres qui indiquaient une violente pénétration du froid dans les chairs. Il y avait urgence extrême à rappeler le sang aux parties attaquées. C'était le résultat que Jasper Hobson espérait obtenir au moyen de vigoureuses frictions de neige. On sait que c'est le remède généralement employé dans les contrées

polaires pour rétablir la circulation qu'un froid terrible a arrêtée comme il arrête le courant des rivières.

Le sergent Long étant revenu, Joliffe et lui frictionnèrent le nouveau venu comme il ne l'avait jamais été probablement. Ce n'était point une linition douce, une fomentation onctueuse, mais un massage vigoureux, pratiqué à bras raccourcis, et qui rappelait plutôt les éraillures de l'étrille que les caresses de la main.

Et pendant cette opération, le loquace caporal interpellait toujours le voyageur, qui ne pouvait l'entendre :

" Allons donc ! monsieur, allons donc ! Quelle idée vous a donc pris de vous laisser refroidir ainsi ? Voyons ! n'y mettez pas tant d'obstination ! "

Il est probable que Thomas Black s'obstinait, car une demi-heure se passa sans qu'il consentit à donner signe de vie. On désespérait même de le ranimer, et les masseurs allaient suspendre leur fatigant exercice, quand le pauvre homme fit entendre quelques soupirs.

" Il vit ! il revient ! " s'écria Jasper Hobson.

Après avoir réchauffé par les frictions l'extérieur du corps, il ne fallait point oublier l'intérieur. Aussi le caporal Joliffe se hâta-t-il d'apporter quelques verres de punch. Le voyageur se sentit véritablement soulagé ; les couleurs revinrent à ses joues, le regard à ses yeux, la parole à ses lèvres, et le capitaine put espérer enfin que Thomas Black allait lui apprendre pourquoi il arrivait en ce lieu dans un état si déplorable.

(à continuer)

UNE DOUBLE EVASION

(*suite et fin*)

Après avoir lu cet article, j'étais, comme on l'imagine, fort impatient de le communiquer à Mick Mullen. Je saisis, en conséquence, la première occasion de descendre de mon siège et de prendre place dans l'intérieur de la voiture. Mon compagnon était engagé avec le veuf dans une " flirtation " animée. Je m'assis en face de lui et présentai le *Herald* en affectant la courtoisie transatlantique d'un étranger pour une connaissance de fraîche date. Mick se confondit à son tour en actions de grâces et en formules de politesse ; puis, ayant deviné qu'il y avait là quelque chose d'intéressant, il parcourut le journal, où il ne tarda pas à découvrir et à dévorer l'article en question.

Nous arrivâmes à Hyperion vers quatre heures de l'après-midi. Au lieu d'entrer dans l'hôtel avec les autres voyageurs, Mick s'éloigna du côté des champs, tandis que je le suivais à distance. Lorsque nous fûmes loin du village il s'arrêta, et je le rejoignis dans un chemin détourné.

" Eh bien ! lui demandai-je aussitôt, quel est votre avis ?

—Il n'y a pas à hésiter, me répondit-il. Vous devez vous en retourner ; moi, je vais poursuivre mon chemin. Avant une heure, je serai en sûreté sur les terres du Canada.

—Garderai-je mon déguisement ?

—Sans aucun doute. Je vous engage à sonder le terrain avant de vous montrer dans votre personnalité. Il pourrait y avoir des gens malintentionnés qui vous chercheraient chicane au sujet de votre évasion.

—Vous avez peut-être raison. Maintenant, mon cher Mick, laissez-moi vous donner un conseil à mon tour. Il y a en vous l'étoffe

d'un homme hors ligne. Croyez-moi, renoncez à cette vie de malfaiteur. Embrassez quelque honnête profession. Avec votre intelligence et votre énergie, vous ne pourrez manquer de réussir dans un pays où votre passé sera inconnu. Qu'en dites-vous ?

—Je vous donne ma parole d'honneur, me dit-il d'un ton solennel, que je ne violerai plus la loi, si ce n'est pour me sauver de prison, dans le cas où je serais incarcéré pour quelque ancienne peccadille. Voilà longtemps que j'y songe, et j'ai dormi plus d'une nuit sur cette pensée, je vous le jure. Maintenant, retournez à l'hôtel. Laissez Mick Mullen à sa destinée, et puissiez-vous n'entendre jamais parler de lui."

Deux jours de voyage me ramenèrent à Locofocoville, où je fus accueilli avec enthousiasme, lorsque j'eus quitté mon déguisement, et où j'ai continué, depuis, à publier mon journal.

XI

On se rappelle qu'il y a deux ans les directeurs de la compagnie du " Dan and Beersheba Railways " organisèrent une excursion sur la partie de ce chemin de fer déjà livrée à la circulation. Comme cette petite fête n'était, dans le fond, qu'une réclame en faveur de leur entreprise, ils y convièrent plusieurs journalistes, au nombre desquels se trouvait votre très-humble serviteur, M. Thomas Wynans, propriétaire et rédacteur en chef du *Libéral de Locofocoville.*

Mes confrères n'ont pas oublié non plus qu'une fois arrivés à la limite de la voie praticable, quelques-uns d'entre nous s'aventurèrent sur la ligne en construction, afin de voir fonctionner une locomotive d'invention nouvelle.

La machine dont il s'agit était dirigée par l'inventeur lui-même, un gentleman d'assez forte corpulance, dont le teint coloré, la coupe du visage et un certain air jovial répandu sur toute sa personne accusaient l'origine irlandaise. Le trait caractéristique de sa physionomie était une double rangée d'incisives très-proéminentes, qui faisaient saillir les lèvres d'une façon peu gracieuse.

Tandis qu'avec une complaisance extrême il nous faisait les honneurs de son invention, j'avais les yeux fixés sur ce personnage, dont la vue éveillait en moi un vague souvenir. Il me semblait l'avoir vu quelque part, sans pouvoir préciser où.

Tout à coup un éclair jaillit dans ma mémoire. La prison de Locofocoville m'apparut avec tout un cortège de réminiscences.

Je venais de reconnaître le compagnon de ma captivité et le complice de mon évasion.

Lorsqu'il eut achevé sa démonstration, je le pris à part, sous prétexte de lui demander quelques éclaircissements.

" Monsieur Mick Mullen ? dis-je, lorsque nous fûmes assez loin pour que personne ne pût nous entendre.

—Lui-même, monsieur Wynans, me répondit-il avec embarras, mais pour vous seul. Je m'appelle aujourd'hui Jonathan Elder. Je ne m'attendais pas à rencontrer ici d'anciennes connaissances. Décidément je vais laisser pousser ma barbe ; après quoi je lui donnerai une telle nuance, que personne ne me connaîtra.

—Vous savez bien, Mick, que vous n'avez rien à craindre de moi. Je vois avec plaisir que vous avez pris une direction honnête, et que vous êtes en train de faire fortune.

—Mais oui ; si cela dure encore un peu de temps, j'aurai fait ma pelote, et je pourrai réaliser mon rêve, qui est de retourner en Irlande et d'y vivre en rentier.

Notre tête-à-tête fut interrompu à ce moment. Je dis adieu à Mick Mullen, cette fois probablement pour ne plus le revoir.

Il y a quelques jours, je reçus de lui une lettre dans laquelle il m'annonçait son embarquement à destination de Dublin.

Je ne vois donc aujourd'hui aucun inconvénient à publier cette histoire, dans laquelle j'ai d'ailleurs changé les noms et modifié certaines circonstances de détail, pour les motifs que le lecteur comprendra.

REVUE BRITANNIQUE.

240a

LA

REVUE CANADIENNE

PHILOSOPHIE, HISTOIRE, DROIT, LITTÉRATURE, ÉCONOMIE SOCIALE, SCIENCES, ESTHÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE, RELIGION.

TOME TREIZIEME

Quatrième Livraison, Avril 1876

SOMMAIRE

I.—A LA MÉMOIRE D'ALEXINE..... L.-H. Fréchette.
II.—DE LA RELIGION..... F. X. Demers.
III.—DE LA FÉODALITÉ EN CANADA..... Edmond Lareau.
IV.—CHRONIQUE PARISIENNE..... Th. B.
V.—LE PAYS DES FOURRURES..... Jules Verne.
VI.—MATHILDE DE CANOSSE..... Père Bresciani.

MONTREAL

COMPAGNIE D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 222, RUE NOTRE-DAME.

1876

Droits de traduction et de reproduction réservés

LA REVUE CANADIENNE

Parait tous les mois par Livraison de 80 pages

ABONNEMENT

$3.00, Frais de Port Compris

Pour tout ce qui concerne la rédaction et l'administration, on doit s'adresser, par lettre affranchie, au

No. 222, Rue Notre-Dame, Montréal.

AVOCATS

LAREAU & LEBEUF, avocats, 25, rue St. Gabriel, Montréal.

ARTHUR DESJARDINS, avocat, 53, rue St. Jacques, Montréal.

M. CAYLEY, avocat, 12, rue St. Jacques, Montréal.

J. G. D'AMOUR, avocat, 23, rue St. Vincent, Montréal.

JETTÉ, BÉIQUE & CHOQUET, avocats, 42, rue St. Vincent, Montréal.

MOUSSEAU, CHAPLEAU & ARCHAMBAULT, avocats, 19, rue St. Gabriel, Montréal.

A. ARCHAMBAULT, avocat, 53, rue St. Jacques, Montréal. 6–76

NOTAIRES

A. M. ARCHAMBAULT, notaire, 53, rue St Jacques, Montréal.

A. O. BROUSSEAU, notaire, 37, rue St. Jacques, Montréal. 6–76

MEDECINS

L. B. DUROCHER, médecin, 116, rue St. Denis, au coin de la rue Ste. Catherine, Montréal.

ARCHITECTES

J. B. RESTHER, Architecte, Mesureur et Evaluateur. Bureau: 53, rue St. Jacques. Résidence, 503½, rue Ste. Catherine, Montréal.

VICTOR ROY, architecte, 53, rue St. Jacques, Montréal. 6–76

PROFESSIONS DIVERSES

RIENDEAU & LECLÈRE. Bijoutiers, Orfèvres, Argenteurs et Doreurs sur métaux. No. 22, Côte St. Lambert, coin de la rue St. Jacques.

E. CONTANT, Jr., successeur de B. Baker & Cie., Graveur sur or, argent et plaques de portes, 22, Côte St. Lambert, coin de la rue St. Jacques. 6–76

A LA MEMOIRE D'ALEXINE

ENFANT DE P. ST. JEAN, ECR., M.P., D'OTTAWA.

Dix printemps n'avaient pas encore
Fleuri sur son front pâle et doux ;
De ses grands yeux fixés sur nous
S'échappaient des rayons d'aurore.

L'enfance, avec tous ses parfums,
Rayonnante comme un symbole,
Enveloppait d'une auréole
Les ondes de ses cheveux bruns.

Sa petite âme à la lumière,
Rose mystique, s'entr'ouvrait ;
Autour d'elle l'on respirait
Une atmosphère printanière.

Et cependant, reflet furtif,
Malgré la jeunesse et sa sève,
On pouvait voir le pli du rêve
Contracter son sourcil pensif.

C'était une fleur fraîche éclose
Qui sur sa tige se penchait ;
Et la main qui s'en approchait
Craignait d'effeuiller une rose.

Souvent,—beaucoup s'en souviendront,—
Malgré l'éclat de sa prunelle,
L'on croyait voir l'ombre d'une aile
Passer vaguement sur son front.

Puis tout-à-coup, lueurs étranges,
Tout son visage rayonnait :
On eût dit qu'elle revenait
D'une entrevue avec les anges.....

Hélas ! tout n'est que vanité !
Tout en ce monde est éphémère ;
Et Dieu t'enlève, ô pauvre mère !
Ce trésor qu'il t'avait prêté.....

Cette âme était une exilée,
Sur cette terre et parmi nous :
Ce sont les chérubins jaloux,
Qui l'ont auprès d'eux rappelée.

C'était, dans son prisme vermeil,
La goutte d'eau du ciel venue,
Et qui remonte dans la nue
Avec un rayon de soleil !

LOUIS-H. FRÉCHETTE.

Ottawa, février 1876.

DE LA RELIGION

(*suite*)

IV

La manifestation la plus complète, la réalité absolue, l'essence et la forme substantielle du Christianisme, est l'Eglise Catholique, qui a son siége principal à Rome, son chef visible dans le successeur de St. Pierre, son Seigneur et son Maître en Jésus-Christ. Elle forme une association perpétuelle qui a le bien pour loi, pour condition la charité, pour fin Dieu et le salut universel. Par l'Eglise, le Christianisme s'est incarné dans les faits, et, s'incorporant à la société domestique et civile, il a mené à lui seul, à partir du quatrième siècle, le drame majestueux de l'histoire.

Dès l'origine, il s'est produit avec les dogmes et la morale qu'il proclame encore de nos jours. Le Christianisme naît, grandit et s'organise en même temps. Sa doctrine, sa discipline, et son organisation ou hiérarchie ne cesseront jamais d'être les mêmes. Toutes trois participent de l'immutabilité divine.

Ceux qui rêvent des changements dans la Religion que le Messie est venu établir sur la terre, ne comprennent ni le Christianisme, ni la nature humaine, dont le fonds est le même partoût et toujours, et que ni la philosophie, ni le scepticisme, ni l'indifférence ne réussiront à altérer d'une manière sensible.

Le propre de la vérité est de demeurer fixe et invariable au milieu de la mobilité des choses terrestres. Celles-ci ne peuvent influer sur elle, mais doivent recevoir d'elle le mouvement et la pensée. Voilà pourquoi le Christianisme ne sera ni modifié, ni transformé. Il pourra s'agrandir davantage ou diminuer extérieurement par la suite ; mais intrinsèquement, il ne sera ni plus

entier, ni plus grand, ni moindre dans l'avenir qu'il ne le fut dans le passé. Car dès sa naissance, il a atteint la plénitude de l'entité, de la perfection et de la grandeur. En changeant, il perdrait par là même sa place au soleil ; et le Christianisme n'est pas fait pour disparaître. La création matérielle retombera plutôt dans le néant avant que lui ne soit remonté dans les cieux.

Aussi, les craintes que nous inspire la situation actuelle n'ont point précisément l'Eglise pour objet, mais le genre hnmain qui se précipite vers un abîme en essayant de fuir cette noble amie, cette généreuse alliée qu'a fait surgir la Providence pour le sauver. Cet éloignement de plus en plus prononcé a sa source dans les préjugés et les préventions qu'on a semés contre elle. Il est vrai qu'elle tend à nous détacher de nous-mêmes et de ce qui est périssable, mais non au point de nous faire oublier le soin de nos intérêts. Loin d'être en opposition avec les obligations et les exigences de la vie active, elle donne à chacun des consolations et des encouragements qui le rendent ensuite plus courageux et plus fort dans l'accomplissement des devoirs de son état. Elle conseille encore plus qu'elle commande. Ses préceptes s'adressent à la généralité des humains ; ils sont peu nombreux et d'une observance aisée pour ceux qui sont suffisamment pénétrés de son esprit. Quant aux conseils qu'elle prodigue, et qu'il est plus difficile de suivre dans leur rigueur, ils ne concernent que ce petit nombre d'intelligences d'élite déterminées d'avance à ne pas reculer devant les sacrifices pour s'approcher le plus près possible du Christ, notre modèle à tous. Elle prohibe absolument le mal, parce que le mal constitue un crime de lèse-majesté divine qui a pour premier effet, pour effet inévitable de vicier ou plutôt de détruire les rapports qui nous rattachent à Dieu en substituant la révolte à la subordination et la haine à l'amour ; mais elle reçoit le pécheur à résipiscence, et use à son égard de tant de miséricorde qu'on en a pris prétexte pour l'accuser.

Plus on contemple le Christianisme, et plus on reste convaincu de la justesse de cette observation, que le Christianisme ne cherche pas seulement à empêcher les hommes de paraître mauvais en leur inspirant une profonde horreur du scandale, mais qu'il ne désire rien tant que de les rendre bons, en resserrant et en multipliant les liens qui les doivent unir au Créateur. Tandis que la morale publique ne veille que sur les actions, et souvent de façon à encourager le désordre, lui veille sur tous les mouvements de l'esprit et du cœur pour les règler dans le bien, leur faire observer l'ordre, les contenir dans le juste et l'honnête, sachant bien que les passions mal dirigées ou non réprimées sont la cause de tous les maux.

Il y a dans le Christianisme deux espèces de vérités, vérités spéculatives et vérités pratiques. Toutes ces vérités découlent l'une de l'autre. Elles sont indissolublement liées entre elles, puisqu'elles ne sont pas dérivées de plusieurs principes ou de principes différents, mais d'un seul et même principe qui leur communique le plus haut degré de certitude morale, principe immuable, infini, dont ces diverses vérités ne font qu'exposer les divers aspects ; en sorte que celui qui les a une fois connues, et qui veut être logique, n'a d'autre alternative que de les admettre ou de les rejeter toutes ensemble, sans qu'il puisse raisonnablement s'arrêter à un terme moyen entre la foi et l'incrédulité. "Quiconque n'est pas pour moi est contre moi," répétait Jésus-Christ devant la foule incertaine ou incrédule : et plus on approfondit son enseignement qui se développe dans une si harmonieuse unité, mieux on apprécie l'excellente méthode du Sauveur par laquelle chacun est tenu de prendre parti pour ou contre lui.

Hors de cet enseignement, plus rien de certain que l'incertitude même ; et comme il n'y a rien de sûr dans le doute, il s'ensuit que l'anarchie domine le monde intellectuel en dehors du Christianisme.

Cependant, il faut bien qu'il existe dans l'ordre moral quelque chose de fixe et de convenu entre les hommes, sous peine de voir des superstitions, des extravagances, des erreurs monstrueuses s'emparer des esprits et tyranniser les consciences. C'est une vérité de fait que la communion d'idées et de croyances peut seule fonder une vraie communauté domestique et civile. L'intérêt divise, les divergences d'opinions font naître les haines et les discordes. Les êtres intelligents ne s'associent et ne se supportent mutuellement qu'à condition qu'il y aura moralement quelque chose de commun entre eux. Une même foi, un même culte, des espérances qui aspirent au même but, sont des conditions naturelles au maintien de la société : et ces conditions ne se trouvent parfaitement remplies que par le Christianisme.

Une société qui, après avoir vécu du christianisme, le répudierait pour rechercher ailleurs d'autres éléments de vie, se condamnerait virtuellement à périr. Sa prévarication ne tarderait point à amener sa chute ; ou la ruine, pour être suspendue, n'en serait moins résolue par une Providence vigilante qui, d'ailleurs, a la patience d'attendre, avant d'exécuter ses arrêts, l'heure fatale où il ne reste plus d'espoir de retour. Car toute faute grave traîne après elle ou porte en soi son châtiment. Les fléaux qui fondent de temps à autre sur l'univers ne sont que la conséquence rigoureuse des crimes qui s'y commettent. Et quel attentat plus grand

que d'apostasier ou de proscrire cette croyance nécessaire au monde, pour laquelle l'Homme-Dieu a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang ?

En vertu même de leur nature, les mortels sont profondément enclins à espérer et à craindre. La religion, instituée pour leur bonheur présent et futur, a mis à profit cette disposition naturelle afin de les conduire par là au bien général. Elle leur offre à la fois de si magnifiques promesses et des menaces si redoutables qu'avec ces stimulants, il doit en coûter peu de sacrifier les affections dérèglées sur l'autel du devoir. Et sans les dogmes d'un Dieu rémunérateur et vengeur, de l'immortalité de l'âme, de la liberté humaine et de la grâce, qui constituent l'essence du Christianisme, où en serait la morale ? Elle manquerait de sanction et de base. En l'absence de cet appui qui la fait ce qu'elle est, elle deviendrait aussitôt vague et abitraire. Ainsi affaiblie et soumise au caprice des individus au lieu de ne dépendre que du Ciel, ne serait-elle pas réduite à une impuissance absolue ? Serait-elle alors autre chose qu'une science sans principes, une utopie sans conséquences pratiques, et comme une justice sans tribunaux ? L'intérêt bien entendu de chacun, sur lequel des songe-creux ont essayé de faire reposer la morale, et qui n'est qu'une forme privilégiée de l'égoïsme ; l'honneur, que l'on fait consister en des choses souvent puériles, toujours variables et incertaines, ne peuvent, pas plus que les lois et la philosophie, suppléer à la Religion Chrétienne dans la conduite des humains.

De cet examen comparé des systèmes qu'on lui oppose, nous avons raison de conclure qu'entre le Christianisme et quelque théorie que ce soit, il y a la distance de l'infini.

Pourquoi chez tous les peuples de l'univers, la religion est-elle l'alliée et la colonne de l'Etat ?—C'est qu'il est impossible à des hommes de gouverner d'autres hommes, leurs égaux par nature, et peut-être leurs supérieurs sous d'autres rapports, sans l'élément religieux. Aucun esprit sur la terre n'est le souverain ou le maître d'un autre esprit. Et personne n'a droit de nous commander s'il n'y a pas quelque part un Dieu qui nous ordonne d'obéir. C'est de lui que vient le commandement, et notre obéissance dégénèrerait en servitude, si nous ne la faisions remonter jusqu'à lui. Ni la force, ni les armes n'ont établi le pouvoir. Elles ne font que le soutenir et le défendre. Et le droit, et le pouvoir, et la souveraineté ont leur source en Dieu. Dieu ôté, que reste-il ? La violence, le hasard. Or, la violence renverse, et n'édifie pas ; le hasard n'a jamais rien fondé. Ce sont là des causes de perturbation et d'esclavage, qui nous ramènent aux plus mauvais jours du paganisme.

Donc, supprimez Dieu, ou la religion qui est réellement la manifestation de Dieu dans les choses humaines : et vous aurez supprimé du même coup l'autorité, la liberté, l'ordre, le bien même ; et il n'y aura plus d'organisation politique ou sociale possible !

Cette doctrine n'est pas aussi neuve qu'on serait d'abord tenté de le croire. Elle n'est point absolument particulière à l'Eglise. C'est la doctrine commune du genre humain. L'antiquité l'a proclamée par l'organe de ses philosophes, et même de ses poëtes, bien avant Jésus-Christ qui est venu la dégager des ténèbres qui en obscurcissaient l'éclat, la développer, et la confirmer du poids de son autorité divine, la destinant à être l'inébranlable fondement de l'ordre nouveau par lequel il voulait remplacer les iniquités de l'ancien monde.

" Est-ce Dieu, ou bien quelque homme, qui est l'auteur des lois ?—C'est Dieu, et il est très juste d'affirmer que c'est lui." Ainsi s'exprime Platon dans son livre *des Lois*. Xénophon, qui a recueilli les *Dires mémorables de Socrate*, fait parler ce sage absolument dans le même sens. Plutarque professe que " non-seulement la justice forme le cortège du Dieu suprême, mais qu'il est lui-même la justice, la loi la plus ancienne et la plus parfaite." " Les limites de notre patrie, a-t-il dit admirablement quelque part, ce sont les limites du monde ; nul ne doit s'estimer étranger, ou banni, là où sont le même feu, la même eau, le même air, le même soleil, les mêmes lois pour tous, le même chef qui préside au même ordre, le même roi et le même souverain, Dieu, qui tient en sa main le commencement, le milieu et la fin de toutes choses, que la justice accompagne, et qui punit les violateurs de la loi divine, loi commune à tous les hommes, et qui les unit entre eux comme les citoyens d'une même ville."

On applaudissait au théâtre d'Athènes cette tirade de Sophocle : " Puissé-je jouir du bonheur de conserver toujours la sainteté dans mes actions et dans mes discours, selon les lois sublimes descendues du plus haut des cieux ! Le roi de l'Olympe en est le père, elles ne viennent point de l'homme, et jamais elles ne seront effacées par l'oubli. En elles est un dieu, le grand Dieu qui ne connaît ni changement, ni caducité."

" O fol orgueil ! s'écriait à son tour Euripide, qui prétend être plus sage que les sages et antiques lois ! Doit-il coûter à notre faiblesse d'avouer la force d'un être supérieur, quelle que soit sa nature, et de reconnaître une loi sainte, antérieure à tous les temps ? "

Et cette loi suprême, non écrite, permanente, invariable, universelle ; cette loi antique et céleste qui est la sagesse, la vérité, la

justice ; cette loi sainte et parfaite qui oblige tous les hommes sans distinction de races, de temps ni de lieux, qu'est-elle, sinon la vraie religion, pure expression de la raison et de l'intelligence divines, à laquelle s'appliquent exclusivement ces caractères vénérables d'antiquité, d'universalité, de sainteté, d'immutabilité, que célèbrent de concert les poëtes et les philosophes? Les vérités primitivement révélées n'étaient pas disparues tout entières dans la nuit du polythéisme, comme nous l'avons établi ailleurs, et il est évident que les auteurs que nous venons de citer n'avaient point en vue les cultes païens lorsqu'ils louaient en termes si précis ce qui fait justement défaut dans les théodicées orientales, grecque ou romaine.

Si l'on en doute encore, qu'on consulte Cicéron ; il nous apprendra que c'était le sentiment des Platoniciens, des Stoïciens et de tous les penseurs, les Epicuriens seuls exceptés, que "la loi n'a point été une invention de l'esprit humain, ni un règlement établi par les différents peuples, mais quelque chose d'éternel, c'est-à-dire une manifestation de la sagesse de Dieu dans le gouvernement du monde ; que la loi, ainsi conçue, est non-seulement aussi ancienne que tout peuple et que le genre humain lui-même, mais qu'elle est co-éternelle au Dieu qui gouverne le ciel et la terre ; qu'elle n'a pas commencé à être une loi quand on l'a écrite, mais qu'elle était loi dès sa naissance, et qu'elle a pris naissance avec la pensée divine : en un mot, que la loi véritable, la loi qui légitimement ordonne et défend, n'est autre que la droite raison du plus grand des Dieux." Et il ajoute : "Elle détermine la distinction du juste et de l'injuste, conformément à la souveraine nature des choses, et c'est d'après elle que les lois humaines punissent les pervers, protégent et défendent les bons."

Qu'on interroge l'histoire et les monuments de la tradition, on verra que, partout et toujours, la religion a été le principe en même temps que la sanction du droit et la règle des devoirs, l'unique code de morale pour les peuples, le lien propre à unir les individus dans la famille, et les familles dans l'Etat. Jamais on n'a oublié que s'attaquer à elle, c'est par là même conspirer contre la société qu'elle résume et gouverne.

Un des maîtres de l'école socialiste, Pierre Leroux, nous fournit un témoignage inattendu à l'appui de cette opinion.

"A l'origine, dit-il, chez tous les peuples du monde, nous trouvons la législation si intimement unie à la religion, qu'elle semble en être uniquement un corollaire et en dépendre. Partout les lois civiles sont nées et ont grandi au sein des dogmes religieux. Tous les anciens codes commencent par des dogmes de ce genre : tous les peuples ont débuté dans leur législation comme le poëte

dans ses chants : *Ab Jove principium.* Cela est trop évident pour l'Inde, dont le code s'ouvre par une genèse, et embrasse à la fois les devoirs religieux, les devoirs de la famille, et les devoirs particuliers des différentes castes sous le rapport civil et politique..... Cela est trop évident de l'Egypte, où la religion était si intimement unie au gouvernement, qu'on a appelé ce gouvernement une théocratie, quoiqu'il y eût là, comme dans l'Inde, des rois et une caste militaire distincte de la caste sacerdotale. Nous retrouvons la même intimité de la religion et des lois chez les Chaldéens et les Perses. Nous la retrouvons chez les Celtes et les Gaulois. La même chose est certaine des Grecs, qui, suivant toutes les traditions, ont été primitivement civilisés par le moyen d'institutions religieuses. Il en est encore de même des Romains, qui font de leur Numa un législateur à la fois religieux et politique. La Bible est un monument si connu, qu'il est inutile de parler des Juifs. Ce que Moïse avait fait pour une partie de la race arabe, Mahomet l'a recommencé, après bien des siècles, pour une autre partie de cette race : la loi religieuse, chez les Mahométans, a engendré tout le code civil. Enfin, notre Occident lui-même, où, pour la première fois dans le monde, on a essayé de mettre en avant, d'une manière nette et radicale, la distinction de la loi civile et de la loi religieuse, notre Occident n'a-t-il pas emprunté, sinon toutes ses lois, du moins une grande partie de ses lois, et en général l'inspiration et la consécration de ses lois aux dogmes du Christianisme ? Après l'invasion barbare, le droit canonique n'a-t-il pas été le droit prédominant en Europe ? Alors même qu'à la Renaissance, l'ancien droit romain est venu prêter son appui aux laïques contre le clergé, les prémisses posées par le Christianisme n'ont-elles pas toujours prédominé dans la législation, et n'ont-elles pas servi à modifier et à diriger les applications qu'on a faites de ces lois ? Partout donc et sans aucune exception, le droit a été religieux, empreint d'une foi religieuse, dominé par une croyance supérieure aux questions mêmes du droit. Je ne vois à cette règle aucune exception."

La plupart des philosophes qui se sont occupés de cette question, et les jurisconsultes les plus accrédités, ont fait dériver le droit de la connaissance de Dieu, et de celle de l'homme dans ses rapports avec lui. Demandez à Leibnitz ce que c'est que le droit, et il vous répondra que " si l'on veut donner une idée pleine de la justice humaine, il faut la tirer de la justice divine, comme de sa source." Interrogez Vico sur le même sujet, il vous dira " que la jurisprudence est la connaissance des choses divines et humaines, et " qu'il s'est appliqué à déduire les principes de la jurisprudence de la con-

naissance véritable de la nature humaine, qui a son origine dans le vrai Dieu." Grotius admire dans la Religion Chrétienne l'expression la plus sublime et l'entière réalisation du droit porté à sa dernière puissance. Mais personne peut-être n'a mieux fait ressortir cette grande et féconde vérité que Domat, l'une des lumières de la jurisprudence. Dans la première partie d'un ouvrage qui, d'après le jugement de d'Aguesseau, est le plan général de la société civile le mieux conçu et le plus achevé qui ait jamais paru, Domat rattache aux principes du Christianisme tout ce que la loi païenne renfermait d'équitable et de juste, et de plus il fait voir que ces mêmes principes ont déterminé toutes les notions du droit public de la Chrétienté, tel qu'il existait à son époque. Il montre aussi comment Dieu se sert, pour la conservation et le bien de la société, de plusieurs moyens dont le plus efficace à ses yeux est la religion, élément le plus naturel de l'ordre, car, observe-t-il, " c'est l'esprit de la religion qui est le principe du véritable ordre où elle devrait être. "

L'Eglise est le lien des âmes, comme l'Etat est le lien des corps. L'un et l'autre de ces liens sont nécessaires pour maintenir ferme sur sa base l'édifice social. Voilà une proposition qu'on ne saurait contester sans ébranler les fondements de l'ordre public. Mais les lois de l'Etat ne s'adressent qu'au citoyen. Les lois de l'Eglise saisissent l'homme tout entier. Elles le suivent au milieu des situations les plus diverses du drame de sa vie. Grâce à la supériorité de leur nature, à la grandeur de leur objet, et à l'étendue de leur action, elles se mêlent à tout. Rien ne leur est étranger, et elles-mêmes ne sont étrangères à rien.

Assujetties à toutes les vicissitudes que le temps apporte dans son cours, les lois de l'Etat varient perpétuellement avec les circonstances, les volontés et les mœurs générales, tandis que les lois de la religion sont immuables au même titre que Dieu même. Venues du Ciel, elles ne connaissent point les imperfections auxquelles les premières sont sujettes. Et par conséquent, elles n'ont pas besoin de changements, qui diminueraient et annulleraient leur force bien loin de l'accroître. Car ces altérations, cette mobilité de doctrine attesteraient qu'elles sont défectueuses ou imparfaites, et les rangeraient ainsi forcément parmi les œuvres de l'homme. Mais non moins excellentes, non moins éternelles que le principe dont elles sont émanées, c'est en vain que les siècles se précipitent en entraînant tout dans leur marche, que la corruption met à profit nos faiblesses et nos misères pour étendre incessamment son empire. Elles résistent, et aux siècles qui passent en

s'inclinant devant elles, et à la corruption qui enrage de ne pouvoir ni les modifier ni les détruire.

Pour garantir les droits de l'homme, et l'engager à l'exercice des devoirs que l'Etat lui impose, il convient d'affirmer d'abord les droits de Dieu sur l'âme humaine et la société civile : et c'est la religion qui les affirme.

Enfin, destinées par essence à propager tous les genres de bien, les lois divines sont comme l'âme vivante et agissante de la morale. Elles comprennent tout ce qu'il faut pour être heureux, pour être juste dans la vie présente ; et la félicité intérieure dont jouit le Chrétien qui les observe, s'augmente encore par l'espérance de ce bonheur futur qu'elles promettent.

VII

L'Evangile, qui est la substance et l'expression des doctrines professées par l'Eglise, n'offre ni un traité sur les différentes formes de gouvernement, ni des règles particulières pour l'administration de la chose publique ; il n'a rien d'exclusif, rien de propre à tel Etat plutôt qu'à tel autre. Il se met au-dessus des misères et des exigences de la politique pour s'adapter à toutes les institutions de même qu'à tous les temps, à toutes les nations, et à chacun de nous. Toujours il échappe au cercle étroit des objets qui nous entourent, et plane dans des sphères supérieures d'où il fait descendre sur tous la consolation, la lumière et la vie. Par l'universalité et l'excellence de ses préceptes, il embrasse le genre humain tout entier ; il proscrit tous les vices, inspire, conseille et ordonne au besoin toutes les vertus. Monument impérissable de la législation que Dieu a voulu imposer à la terre, fait pour commander et survivre à tout ce qui est humain, l'Evangile, par la réforme de l'homme intérieur, a opéré la réforme de la société sans que l'ordre extérieur en ait été troublé.

Quand il s'affirma en face de la civilisation païenne, ce divin enseignement du Christ renversait tous les principes reçus, parce qu'alors on avait tout perverti et faussé ; il contredisait les systèmes en vogue parce qu'ils étaient tous erronés et ne pouvaient convenir à des êtres moraux ; il s'attaquait au mal dans sa racine même en sapant le paganisme par la base ; il ne tendait à rien moins qu'à révolutionner l'univers, et ne pouvait y réussir qu'en s'emparant du mouvement des choses humaines, afin de leur imprimer une autre direction. Il parut tomber et s'ensevelir avec

son organe dans la poussière du tombeau : mais il ressuscita avec lui pour transformer le monde, et exiger au nom de Dieu une foi absolue dans ses dogmes.

Pour renouveler tout, les hommes et leurs institutions anti-naturelles ou anti-sociales, le Christianisme eut à vaincre des obstacles humainement invincibles ; mais il naquit tout armé, et descendant aussitôt dans l'arène, il engagea la lutte. Mais il ne songeait pas à triompher par la force. Rejetant avec horreur la violence loin de lui, il n'appela à son aide que la charité, qui fut l'instrument sublime de son triomphe sur Rome et César.

La charité qui est fidèle, humble, patiente, zélée, douce et pure ; qui élargit les cœurs en les tournant vers le ciel ; la charité qui rend le bien pour le mal, qui agit sans éclat, soulage sans ostentation, souffre sans murmure, avertit sans hauteur, réprimande sans amertume, s'abaisse sans bassesse, et s'élève sans le savoir ; la charité qui vit de sacrifice et d'amour, répand à flots les bienfaits, l'aumône et la prière, essuie les pleurs de l'infortune, réchauffe les foyers glacés de l'indigence, partage son pain avec les pauvres, et donne son temps aux malheureux ; la charité qui fait principalement consister son bonheur dans le bonheur des autres, qui ne s'abandonne ni au découragement ni à la tristesse, ne se fatigue jamais de consoler, de bénir et d'instruire ; cette céleste charité que la société infidèle ne connaissait pas, rayonne chez les premiers chrétiens d'un éclat vraiment prodigieux. C'est elle qui les disperse aux quatre coins du globe pour annoncer aux nations, plongées dans les ténèbres de l'erreur et du mal, l'étonnante nouvelle de la mort d'un Dieu s'immolant généreusement pour les délivrer de leurs maux et les sauver de la mort éternelle. C'est elle qui les fait voler au fond des mines, dans les prisons et les quartiers pauvres de Rome, partout où il y a des misères à secourir. C'est elle qui, au milieu des épidémies, si fréquentes dans la période de l'Empire, souffle dans l'âme de ces généreux proscrits du Césarisme, un mépris égal de la contagion et du supplice, afin de se dévouer corps et âme pour les infortunés atteints du fléau. C'est elle qui les pousse par milliers au martyre. C'est elle qui réclame la première contre l'horrible coutume d'exposer les enfants et qui les recueille pour les soustraire à une misérable destinée. C'est elle qui ouvre des écoles aux classes indigentes, et qui fonde le premier hôpital que mentionnent les annales de l'histoire. Elle séule fait abandonner à St. Télémaque sa paisible solitude d'Orient pour venir au Colysée s'y offrir comme victime au fer des gladiateurs, dans l'espoir que son sang sera le dernier versé pour l'amusement barbare des Romains. C'est elle qui allège et adoucit le joug

humiliant de l'esclavage en attendant qu'elle le brise. C'est elle qui exhorte les fidèles à tout vendre pour le rachat des captifs, condamnés à mort ou aux travaux les plus rudes et aux plus abjectes fonctions, en vertu de ce droit infâme de la guerre tel que l'avait conçu l'impitoyable génie de l'antiquité. Cette charité, qui est le couronnement des autres vertus, se révèle tout entière dans ces nobles paroles de St. Ambroise : " Quel meilleur usage pouvons-nous faire des vases destinés à contenir le sang du Rédempteur, sinon de nous en servir pour racheter une seconde fois ceux qui l'ont déjà été au prix de ce même sang ? "

Admirons un instant la rapidité merveilleuse avec laquelle se propage le Christianisme. Avant même que la Croix eut brillée au sommet du Capitole, elle étendait déjà sa domination bien au-delà des bornes du monde romain. Tacite, né sous Néron, constatait avec une sorte d'effroi les rapides progrès de ce qu'il appelle " la superstition détestable sortie de la Judée." Maxime Sévère avait formé le dessein de bâtir un temple à Jésus-Christ, mais il en fut dissuadé, selon le témoignage de Lampridius, par les prêtres des idoles, qui lui objectèrent que s'il réalisait ce projet, tout le monde se ferait chrétien et déserterait leurs autels. Vers la fin du deuxième siècle, St. Justin célébrait en ces termes les conquêtes de la foi : " Il n'est point une race d'hommes, ou grecque, ou romaine, ou barbare, ou réunie sous quelque nom que ce soit, ou vivant sur des chars, ou errant sans asile, ou abritée sous des tentes, chez laquelle, au nom de Jésus-Christ, des prières ne s'élèvent chaque jour vers le Créateur de toutes choses."

Et vers la même époque, le sombre génie de Tertullien jetait aux païens cette apostrophe véhémente, qui n'a peut-être pas d'égale dans les fastes oratoires :

" Nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons tout, vos cités, vos îles, vos camps, vos forteresses, vos colonies, vos conseils, le palais, le sénat, le forum, nous ne vous laissons que vos temples ! Même sans révolte et sans armes, nous pourrions vous combattre par notre séparation seulement d'au milieu de vous : tant est immense cette multitude de frères qui nous viennent de toutes parts. Si nous allions nous retirer dans quelqu'autre partie du monde, vous resteriez confondus de la perte d'un si grand nombre de citoyens. Leur seul éloignement vous punirait déjà. Vous frémiriez de la solitude où vous laisserait ce silence universel, et de la stupeur qui s'emparerait de votre univers comme frappé de mort !"

Rome, si puissante par ses armes, si virile d'abord par ses mœurs qui l'élevèrent au faîte des grandeurs humaines, si confiante dans son aveugle foi aux dieux qui lui présageaient un empire sans fin,

imperium sine fine, avait employé près de sept cents ans de luttes et de batailles continuelles pour conquérir partie de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie ; et l'Eglise, privée pourtant de tous ces moyens matériels qui semblent les conditions nécessaires du succès, put bientôt compter plus de fidèles en son sein que les Césars n'eurent jamais de sujets. Ce triomphe inouï, pacifiquement obtenu, ne décèle-t-il pas en elle une force toute divine ?

Concluons donc, avec St. Augustin, qu'en supposant même, contrairement à la vérité historique, que l'Eglise se soit établie sans le secours des miracles, on est forcé de convenir que son établissement, au milieu de l'éclatante civilisation du siècle d'Auguste, des prestiges de l'idolâtrie, et du nombre innombrable des bourreaux, constitue réellement le plus grand des miracles !

VIII

Les sophistes Bayle et Rousseau ont soutenu tour-à-tour ce singulier paradoxe qu'une société de vrais chrétiens ne saurait subsister. Cependant, la république du Paraguay, formée d'Indiens convertis au Christianisme, et gouvernée par des Jésuites, cette république, qui a eu une durée plus que séculaire, bien qu'elle fût entourée d'ennemis, et qui excitait l'admiration du sage Montesquieu, était là pour leur infliger un éclatant démenti. L'histoire du moyen-âge, qui n'est au fonds que l'histoire de l'Eglise pendant quatorze siècles, contredit également l'assertion ridicule des deux philosophes que nous venons de nommer. En promenant le regard autour de nous, nous trouverions aussi dans notre pays, si éminemment religieux, une réfutation assez bonne de ce sophisme qui n'a pas le sens commun. En politique comme en physique, l'expérience vaut mieux que les systèmes ; c'est elle qui décide en dernier ressort de la valeur des doctrines.

Après ces observations préliminaires qui, déjà, suffisent à infirmer l'affirmation gratuite de Rousseau et de Bayle, attachons-nous aux principes, et disons que chez toutes les nations qui ont accepté l'Evangile pour code de religion et de morale, les meilleurs et les plus utiles citoyens ont toujours été ceux qui en furent les fidèles observateurs. A proprement parler, l'Etat, qui résulte de la réunion de toutes les forces et de tous les intérêts individuels, constitue un être de raison sans existence propre ni personnalité distincte ; il se compose d'un nombre indéfini de familles vivant sous les mêmes lois, et régies par un ou plusieurs chefs, dépositaires de la

puissance publique. C'est donc de la bonne ou de la mauvaise conduite des familles, ainsi que de ceux qui en font partie, que dépendent l'avenir, la moralité et la conservation d'un Etat. Or, supposez que cette association d'individus unis entre eux par la communauté des croyances et des opinions, remplisse exactement tous les devoirs que commande une religion parfaite, attentive à règler au physique et au moral les rapports entre les hommes : vous aurez alors un ordre social parfait, dont rien ne pourra troubler sérieusement l'heureuse harmonie.

L'autorité sera ferme sans être tyrannique. Elle sera respectée, parce qu'elle reposera sur la justice et l'amour, non sur la force et le conflit des égoïsmes privés. Elle sera inviolable, puisqu'elle prendra sa source en Dieu même, au lieu de dériver de l'usurpation, de la violence ou du hasard. Ses ordres seront obéis, moins par crainte que par devoir de conscience. Elle veillera à la sûreté générale, s'armera pour la défendre contre les agressions du dehors, et fera son bonheur du bonheur de tous. Les membres de l'Etat, étant éclairés sur la nature et l'étendue de leurs obligations respectives, les accompliront avec zèle. L'esprit d'insubordination et de révolte, cause éternelle de ruine et d'anarchie, n'aura pas de place parmi eux. Les mœurs seront douces, fraternelles et pures. La loi sera juste, fidèlement observée. Et la Religion, planant au-dessus de tous pour consoler les misères, fortifier les courages, redresser les erreurs, récompenser la vertu, punir ou pardonner les fautes, formera le lien universel des esprits et des cœurs. Elle entretiendra la subordination, la confiance, la paix, la charité, l'unité au sein de ce peuple de frères, alliés par des intérêts, des principes et des sentiments analogues. Tous seront honnêtes hommes : pour demeurer fidèles à leurs conventions et à leurs serments, ils n'auront besoin ni de prisons ni d'échafauds. Ils aimeront leur patrie comme ils aiment leur Dieu, comme ils aiment leur famille : ces trois choses seront à jamais inséparables et sacrées à leurs yeux. Un peuple de vrais chrétiens serait invincible, combattant pour ses autels et ses foyers ! Et le seul danger qu'il aurait à courir serait la guerre venant de l'étranger ; en sorte qu'il se soutiendrait aussi longtemps qu'il conserverait sa foi, source d'énergie, de grandeur, de progrès et de stabilité.

La doctrine si bien nommée catholique, est si vaste qu'elle renferme tout et s'applique aux formes de gouvernement les plus diverses, de même qu'à toutes les conditions de la vie sociale. Elle offre et un système complet de civilisation, et un corps admirable de morale. Elle est en un mot l'abrégé de toutes les vérités, divines et humaines.

" Les principes du christianisme, bien gravés dans le cœur, seraient infiniment plus forts que ce faux honneur des monarchies, ces vertus humaines des républiques, et cette crainte servile des Etats despotiques." Ces paroles sont de Montesquieu, qui repousse avec vivacité le paradoxe extravagant de Bayle. En reconnaissant ainsi aux principes du christianisme une supériorité infinie sur chacun des trois ressorts qui font diversement mouvoir les différentes sortes de gouvernements dans son système politique, l'auteur de l'*Esprit des Lois* a par là même décerné au Christianisme le plus bel éloge.

Immédiatement après le passage que nous venons de rapporter, Montesquieu ajoute en parlant de Bayle : " Il est étonnant qu'on puisse imputer à ce grand homme d'avoir méconnu l'esprit de sa propre religion ; qu'il n'ait pas su distinguer les ordres pour l'établissement du christianisme d'avec le christianisme même, ni les préceptes de l'Evangile d'avec ses conseils. Lorsque le législateur, au lieu de donner des lois, a donné des conseils, c'est qu'il a vu que ses conseils, s'ils étaient ordonnés comme des lois, seraient contraires à l'esprit de ses lois." Cet extrait répond suffisamment aux objections des incrédules, tirées de ce que certains endroits de l'Evangile conseillent un renoncement absolu ; mais Montesquieu va trop loin dans la seconde partie de ses remarques, car en aucun cas, les conseils de l'Evangile ne se trouvent contraires à l'esprit de ses préceptes. Ces conseils ne sont plutôt que le couronnement, la conséquence suprême des préceptes, qu'ils confirment, loin d'être en opposition avec eux. Le fait est que ces idées de perfection, dont se scandalisent les sceptiques, si elles étaient bien comprises et bien pratiquées par un grand nombre, serviraient puissamment à l'amélioration morale de la société : ainsi qu'on le voit, du reste, en examinant l'action et l'influence moralisatrices des Ordres Religieux.

Maintenant, il est bon de dire qu'entre toutes les preuves de vérité que possède notre croyance, l'une des plus remarquables, (quoiqu'encore elle ne soit pas l'une des plus fortes,) est que ceux-là même qui se déclarent généralement contre elle s'inclinent parfois devant elle comme pressés par une évidence supérieure, ou entraînés par une force surhumaine ; et quand il leur arrive de lui rendre hommage, ils le font souvent d'une manière si originale et pénétrante qu'ils deviennent ainsi tout-à-coup d'excellents apologistes du Christianisme. C'est pourquoi nous nous plaisons à citer des écrivains qui se rattachent à la secte philosophique et rationaliste, ou qui appartiennent aux communions séparées du St. Siége. Outre que ces témoignages, la plupart décisifs, sont de nature à

produire plus d'impression sur l'esprit d'une classe nombreuse de lecteurs, ils prouvent qu'un sens droit, raffermi par une science solide, mène naturellement à cette foi que professait Descartes, que Pascal a défendue, que Bossuet et Fénélon ont prêchée à la cour voluptueuse de Louis XIV, et que les plus grands génies ont estimée le meilleur présent que la Divinité ait pu accorder aux mortels. Semblable à cette lance d'Achille qu'on croyait avoir le don de guérir les blessures qu'elle faisait, la plume des ennemis de l'Eglise rabaisse et exalte la Religion qui s'honore pareillement de leurs apothéoses et de leurs insultes. Les unes passent, mais les autres demeurent pour confondre l'impiété.

Qu'importe de quels bras Dieu veuille se servir ?

La vérité existe sur la terre ; elle rayonne dans l'ordre religieux et moral ; elle s'empare invinciblement de l'intelligence pour la perfectionner, et de l'âme pour en ordonner les mouvements et les affections : vainement les impies cherchent-ils à la frapper d'impuissance, leurs désolantes doctrines servent aussi à en faire voir l'excellence et la nécessité !

Il est juste, il est nécessaire que ce soit la religion, et non la philosophie, qui gouverne le monde. Cette dernière ne saurait aboutir qu'au doute, à l'indifférence, ou à la négation en matière de doctrine. Or, le doute, l'indifférence et la négation sont également stériles soit pour le bien de l'individu ou pour celui de la société ; ils produisent chez l'une et l'autre les plus mauvais résultats dans la sphère des actions de même que dans celle des idées. Pour gouverner le monde, il faut affirmer.

Il est non moins juste et nécessaire que la foi règne sur la raison, qu'elle dirige l'entendement et la volonté. Elle est la sanction et le supplément de la loi naturelle, l'incorruptible voix de la conscience, et le perfectionnement de l'esprit ; enfin, le complément des facultés morales de l'homme. Elle étend le cercle des pensées et des affections nobles ; elle fait naître la vertu, le dévouement, la charité. Elle rend l'être qu'elle protège pleinement maître de lui-même et de son sort à venir ; elle l'empêche de retomber dans la grossière servitude des sens, sous la domination dégradante de la chair. Elle l'élève si haut dans la voie de la perfection qu'il devient bien réellement sous son égide " une intelligence servie par des organes," et elle le guide, sans dévier, vers le but invisible qui, à mesure qu'on avance, se dessine plus nettement dans les cieux. Grâce à elle, on n'a plus à craindre d'être réduit, à l'instar de l'incrédule, à cette horrible nécessité de se passer d'espérances ! Elle pénètre de meilleurs sentiments et procure des connaissances plus

élevées qu'on n'en trouverait dans les livres de tous les philosophes.

Aussi, quels que soient les progrès de la science dans l'avenir, la foi la dépassera et la dominera toujours Toujours elle ira en avant de l'intelligence humaine pour lui montrer le chemin, et soulever le voile qui cache à sa vue, troublée par les apparences, les éclatantes destinées que Dieu lui réserve. Elle marchera toujours à la tête de l'humanité ; et comme par le passé, le catéchisme, à la fois simple et sublime, qu'elle enseigne, saura résoudre plus de difficultés et de plus importants problèmes que la philosophie n'en propose. Tant est grand, tant est puissant Celui qui, défiant les siècles, la terre, et ce ciel matériel qui roule silencieusement à travers les espaces, a jeté une fois pour toutes dans l'univers ces paroles souveraines :

Cœlum et terra transibunt : verba autem mea non præteribunt.

Deux mille ans ont passé sur le front de l'Eglise, morte et ressuscitée avec Lui le troisième jour ; et, après deux mille ans de combats, son front céleste rayonne encore de l'éclat d'une jeunesse immortelle. D'une main, élevant la Croix, de l'autre, tenant ouvert le Livre par excellence, elle prêche divinement aux peuples qui se succèdent sur le théâtre de l'histoire, la rédemption et le salut par le Christ. Elle n'a pas changé, elle ne changera pas jusqu'à l'heure marquée par la Providence, où Dieu détruisant son ouvrage et se retirant dans son éternité, elle aura cessé d'habiter dans le temps. et fera, comme le Christ, son ascension glorieuse vers le Ciel !

IX.

Il est d'usage chez nos adversaires de représenter l'Eglise comme une école d'ignorance, conspirant avec les ténèbres, et de signaler en elle l'ennemie la plus redoutable de l'esprit humain. Or, c'est justement le contraire qui est la vérité. Car, avant tout, l'Eglise est un corps enseignant ; sa mission consiste à éclairer et instruire les hommes, afin de les rendre meilleurs. Qu'on interroge l'histoire, et elle dira que jamais l'infaillible gardienne du christianisme n'a failli à l'accomplissement de cette œuvre civilisatrice !

Au moyen-âge, le clergé catholique fut le pouvoir éducateur de l'Europe. Au milieu d'une société encore barbare, il prit de lui-même l'initiative et garda la direction du mouvement intellectuel et littéraire. Pendant plus de dix siècles, il fut l'unique conser-

vateur des lettres. Par lui fut fondée et régénérée la science. Voilà des faits attestés par tous les historiens de bonne foi.

Soit en théorie ou en pratique, l'Eglise ne comprime en rien l'essor régulier de la pensée. Elle la laisse libre dans ses recherches, et ne condamne que le mauvais usage ou l'abus de cette liberté. Elle ne lui trace pas d'autre loi, pas d'autres limites, que celles fixées par la nature des choses. Les dogmes et les mystères qu'elle proclame, étant au-dessus de l'ordre naturel, sont par là même au-dessus de la raison. En s'y soumettant, celle-ci ne fait qu'obéir à l'ordre de Dieu, sans renoncer à aucun de ses droits légitimes. Il lui reste toujours assez d'air et d'espace pour qu'elle puisse respirer et se mouvoir à l'aise dans le cercle des connaissances humaines.

Lorsqu'elle dispose de cette divine clarté de la foi, la raison voit s'étendre outre mesure son domaine, elle sent que sa marche devient plus ferme et plus assurée ; les objections perdent leur force et les incertitudes s'évanouissent ; elle acquiert une certaine intelligence des vérités surnaturelles qui l'inonde de joie, et la fait tressaillir en même temps d'espérance.

Le Christianisme a vulgarisé des notions plus sublimes que toutes celles qui s'apprenaient mystérieusement dans les écoles philosophiques de la Grèce ou de Rome. Un seul de ses préceptes vaut mieux que les systèmes réunis de toute l'antiquité savante. Grâce à lui, l'esprit, si longtemps tourmenté par le doute, put enfin reposer avec délices au sein de la certitude. Par lui, Dieu s'est dévoilé dans sa grandeur et son amour, et l'hydre aux cent têtes du polythéisme a fui devant son indivisible unité.

Tandis que la philosophie n'avait tiré quelques esprits de l'erreur que pour les replonger dans des erreurs nouvelles, incapable elle-même de s'affranchir du joug des superstitions païennes qui la retenaient dans les langes d'une ignorance désolante, Jésus en dégageant l'intelligence des entraves qu'opposait le paganisme à son développement, et en restaurant les vrais principes en toutes choses, ouvrit l'ère du progrès dans les sciences, et opéra l'émancipation réelle de l'entendement humain.

A l'appui de cette assertion, il suffirait de nommer les Pères de l'Eglise, que la Providence fit surgir pour affermir et faire triompher la Vérité Catholique par la parole, après que les martyrs l'eurent cimentée de leur sang. Ils joignirent au zèle la lumière ; et il n'est aucune question en théologie, en métaphysique, en morale, qu'ils n'aient traitée, éclaircie, résolue avec une supériorité immense de raison et de savoir. Ils accrurent le trésor commun des idées ; ils fondèrent des écoles. Les chrétiens se distinguèrent

si bien dans cette noble carrière de l'enseignement que Julien l'Apostat en conçut de vives alarmes, et leur défendit d'enseigner les lettres profanes. Cette persécution d'un genre nouveau ne leur fut pas moins sensible que les violences qu'ils avaient souffertes à diverses reprises depuis Néron jusqu'à Dioclétien.

Puis arrivèrent les Barbares, et tout fut replongé dans le chaos : puissant chaos dont les flancs portaient un nouvel univers ! " L'esprit humain, dit Guizot, proscrit, battu de la tourmente, se réfugia dans l'asile des églises et des monastères ; il embrassa en suppliant les autels pour vivre sous leur abri et à leur service, jusqu'à ce que des temps meilleurs lui permissent de reparaître dans le monde et de respirer en plein air."

" Il se forma au milieu des générations brutes un peuple d'intelligences hors de la sphère où se mouvait la communauté matérielle, guerrière et politique. Plus l'esprit autour des écoles était simple, grossier, naturel, illettré, plus dans l'intérieur de ces écoles il était raffiné, subtil, métaphysique et savant. Les barbares avaient commencé par égorger les prêtres et les moines ; devenus chrétiens, ils tombèrent à leurs pieds. Ils s'empressèrent de contribuer à la fondation des colléges et des universités : admirant ce qu'ils ne comprenaient pas, ils crurent ne pouvoir accorder aux étudiants trop de priviléges..... Ces universités et ces colléges furent autant de foyers où s'allumèrent comme des flambeaux les génies dont la lumière pénétra les ténèbres du moyen-âge." Ainsi parle Chateaubriand, dans son *Analyse raisonnée de l'Histoire de France.*

L'historien de la Civilisation Européenne que nous citions tout-à-l'heure, après avoir fait observer " que l'Eglise a dû exercer une grande influence sur l'ordre moral et intellectuel dans l'Europe moderne, sur les idées, les sentiments et les mœurs publiques," estime que " cette influence a été salutaire," et il ajoute : " Non-seulement, elle a entretenu, fécondé le mouvement intellectuel en Europe ; mais le système de doctrines et de préceptes, au nom desquels elle imprimait le mouvement, était très-supérieur à tout ce que le monde ancien avait jamais connu. Il y avait à la fois mouvement et progrès."

Couronnons ces citations par le passage suivant de l'illustre auteur des *Soirées de St. Pétersbourg :* ces profondes paroles de De Maistre serviront de conclusion à nos propres remarques :

" Le sceptre de la science n'appartient à l'Europe que parce qu'elle est chrétienne. Elle n'est parvenue à ce haut point de civilisation et de connaissances que parce qu'elle a commencé par la théologie, et parce que toutes les sciences, greffées sur ce sujet

divin, ont manifesté la sève divine par une immense végétation. L'indispensable nécessité de cette longue préparation du génie européen est une vérité capitale qui a totalement échappé aux discoureurs modernes."

L'Eglise ne s'est jamais lassée de combattre l'ignorance, parce que suivant la parole d'un Pape, Benoit XIV, "*l'ignorance est la source de tous les maux*," et c'est elle qui fournit le plus fécond aliment à la haine.

L'Eglise a toujours cultivé, protégé la science, parce que la science bien entendue est une manifestation, une démonstration de Dieu dans les choses visibles.

Sa doctrine, on ne saurait le nier, est l'élément naturel du génie : elle l'épure, l'agrandit, l'illumine et l'élève si haut dans les régions du beau et du vrai qu'il semble alors ne plus appartenir à la terre.

Que bien différente est la doctrine des philosophes incrédules ! Ceux-ci se concentrent dans la matière : hors de là, ils ne savent rien et ne veulent rien savoir. Interrogez-les sur l'âme et sur Dieu : ils vous débiteront de pitoyables inepties qui ne méritent pas d'autre réponse que le silence du mépris. Ils disent : Tout finit au tombeau ; tout doit être subordonné à cette fin ; penser plus loin, c'est perdre son temps à méditer sur des hypothèses ; agir en vue d'une autre vie, c'est faiblesse ou démence ; l'étude de la nature et du monde physique : voilà toute la philosophie, toute la science : hors de là, il n'y a que chimères et néant.

Et ce sont eux qui accusent l'Eglise d'amoindrir la pensée, d'étouffer ou d'asservir les facultés humaines !

Ah ! cessez de lui imputer votre crime ! Gardez ce rôle humiliant pour vous seuls ! La simple exposition de votre système révolte l'homme tout entier : elle le révolte dans son esprit et dans son cœur. Vous n'avez à lui offrir que quelques années d'existence matérielle sans but et sans avenir ; en vérité, croyez-vous que cela lui suffise ? Il n'a pas besoin d'autre examen pour apprécier votre erreur. Sa conscience lui en fait sentir déjà toute la perversité !

La raison ne doit-elle juger que d'après les organes ? et parce que nous ne voyons pas Dieu, parce que nous ne voyons pas l'âme, devons-nous nier qu'ils existent ? Mais ne serait-ce pas supprimer l'ordre moral, et supposer virtuellement la déchéance de la raison que de raisonner ainsi ? Quoi de plus propre à rabaisser l'entendement, et à rétrécir l'horizon intellectuel que la théorie qui rapporte tout aux sens et aux sensations !

Plutôt de chercher à anéantir l'intelligence en la matérialisant, en la constituant l'aveugle esclave de la chair, favorisez donc son

essor en lui restituant son véritable domaine ! Ne craignez pas qu'elle s'égare dans les hauteurs où elle aime à planer : l'aigle au sein des airs, perd-il de vue son nid au versant du rocher ? Sa mission n'est pas de ramper sans cesse sur le sol, et de s'absorber dans la contemplation exclusive des phénomènes naturels ; mais de se vouer surtout à la recherche de l'Auteur de tout bien : venue de Dieu, laissez-la remonter vers son principe ! La félicité après laquelle elle soupire n'a rien de commun avec les jouissances inférieures que vous lui proposez, car à peine a-t-elle touché à la coupe de vos plaisirs qu'elle la rejette en arrière de dégoût ! Ne coupez pas ses ailes en lui retranchant l'infini ; n'éteignez pas sa lumière en lui ôtant le flambeau de la foi : elle ne saurait être vraie, grande et sublime qu'à condition d'être religieuse et chrétienne. Aucune vérité ne lui est indifférente ou ne lui est étrangère : religion, philosophie, histoire, art, poësie, elle embrasse tout dans son ardeur merveilleuse, dans sa soif de connaissance et son amour du progrès. Elle profite des découvertes et des expériences du passé, et si le présent l'afflige, elle prend courage et espoir en préparant l'avenir. Ainsi elle va toujours multipliant ses œuvres, refaisant ou perfectionnant son travail, augmentant le faisceau des lumières, jusqu'à ce que, épuisée par ses nobles labeurs, Dieu la rappelle à lui pour la faire jouir du repos et la couronner d'une immortalité glorieuse.

Et quel est l'objet de cette action continue de l'intelligence ou de la raison au milieu du monde ?—C'est principalement l'élévation et l'avancement de l'humanité. Or, pourrait-il être assigné à ses efforts un but plus méritoire, plus utile, plus digne d'elle ?

Certes, nous sommes loin de mépriser les conquêtes de l'industrie, quoiqu'elles aient fait naître jusqu'ici peut-être plus de désordre que d'aisance, plus de mal que de bien, à cause de l'irréligion qui gagne toutes les conditions sociales. Mais nous nous inclinons avec infiniment plus de respect en présence des merveilles qu'a produites et que produira encore la pensée, vouée au service d'une cause sainte. A elle nous devons les jouissances de l'âme, qui sont les meilleures, parce qu'elles sont les plus élevées. Nous lui devons de connaître l'exacte valeur des objets matériels qui tous ensemble ne valent pas une création du génie. Nous lui devons le peu d'attachement qu'on porte à cette vie qui, sans elle, ne serait qu'une amère dérision du sort, un long et ennuyeux circuit pour arriver à la tombe. Nous lui devons cette civilisation brillante dont nous sommes si fiers. Nous lui devons en somme tout ce qu'il y a de bon et de grand au-dedans comme en-dehors de nous.

Dieu l'a créée vaste, lucide, active, infatigable, pour chercher partout ce qui lui manque, pour découvrir, rendre intelligibles et palpables tous les faits de l'ordre naturel et leurs rapports variés, afin que, par le moyen des choses visibles, elle puisse graduellement s'élever à la compréhension et à l'intelligence des choses invisibles, dont les autres ne sont que l'accessoire ou la forme. Elle n'est jamais plus à l'aise et plus en possession d'elle-même que quand elle s'inspire des vérités du Christianisme, si bien faites pour effrayer les coupables, pour appeler les remords vengeurs sur les pas du crime, pour déposer en faveur de la Providence et consoler la vertu d'une oppression étrangère.

Pourrait-on mesurer du regard les immenses horizons qu'elle déploie alors à nos yeux ?

Le vol de l'esprit à travers le temps et l'espace, est si abstrait, si subtil qu'on voit par là même qu'il diffère essentiellement des corps, et que ses propriétés ne sont pas celles de la matière. Il est évident que cette faculté de toucher à tout sans déplacement n'a pas son principe sur la terre ; elle ne ressemble en rien à ce que nous apercevons dans la nature, et à moins d'admettre simplement le récit de la Genèse, qui explique tout, on ne saurait trouver une explication satisfaisante de cet admirable mystère de l'être pensant.

Hélas ! elle n'est aujourd'hui que trop vraie cette sentence de Byron, le poëte de la désespérance et du doute :

The tree of knowledge is not the tree of life !
L'arbre de science n'est pas l'arbre de vie !

Ils sont de plus en plus rares ceux qui savent puiser sous son ombre le calme de l'esprit, la paix du cœur, et la consolation de leurs jours : pendant que s'accroit d'une manière effrayante le nombre des malheureux qui, après y avoir perdu le trésor précieux de la foi, n'attendent plus que le néant, au sein d'agitations stériles ou de coupables plaisirs.

S'ensuit-il que la science soit mauvaise au fonds, et qu'il faille la proscrire ?—Non, mille fois non ! Raisonner de la sorte serait faire preuve de démence.

Partout où il y a des hommes, on est certain de rencontrer des abus. Le bien et le mal se trouvent mêlés dans toutes les choses humaines.

Le monde a abusé de tout ; souvent, il s'est servi de choses bonnes en soi pour multiplier les désordres qui règnent dans la société : et pour cela, doit-on tout condamner, tout proscrire ?

La science, abandonnée aux fantaisies et aux écarts d'imagina-

tion de chacun, est sujette à se fausser et à se corrompre ni plus ni moins que la morale, et les institutions humaines.

Pour l'empêcher de devenir un danger social et une cause d'anarchie dans l'ordre intellectuel, le frein de l'autorité est absolument de rigueur ici comme ailleurs; il est nécessaire qu'elle dépende d'un tribunal qui soit estimé infaillible pour que ses décisions puissent obliger la conscience.

Or, ce tribunal existe. C'est celui de l'Eglise qui a reçu de Dieu pleins pouvoirs non-seulement d'enseigner, mais de juger en toutes les matières qui touchent à l'ordre moral et religieux. Suivant un excellent axiôme de Bacon, *la religion est l'aromate qui empêche la science de se corrompre;* et c'est précisément parce qu'ils ont séparé l'aromate de la science, que les philosophes incroyants ont si étrangement perverti les idées.

" Les sciences, a dit supérieurement Pascal, ont deux extrémités qui se touchent: la première est la pure ignorance naturelle où se trouvent les hommes en naissant; l'autre extrémité est celle où arrivent les grandes âmes qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien, et se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils sont partis; mais c'est une ignorance savante, qui se connaît." Observons en passant que rien ne semble plus fort et plus concluant que les quelques mots qui précèdent pour montrer la nécessité de la Révélation. Puisque les hommes, par eux-mêmes, ne peuvent rien savoir de certain sur les premiers principes, il résulte de là que c'est Dieu qui les a instruits à cet égard; et il leur importe souverainement d'ajouter foi à ce qu'il leur en a révélé s'ils ne veulent rester dans une ignorance invincible, ou aboutir au doute universel. Après cette observation, empressons-nous de reprendre la pensée de Pascal, au point où nous l'avons laissée. " Ceux d'entre eux, continue-t-il, qui sont sortis de l'ignorance naturelle, et n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette science suffisante, et font les entendus. Ceux-là troublent le monde, et jugent plus mal que tous les autres." Cela est vrai dans tous les siècles, mais spécialement dans le nôtre. Que de gens, ayant feuilleté au hasard quelques *Précis* d'économie politique, de philosophie ou d'histoire, ferment aussitôt les livres de peur d'en trop apprendre, et se croient des encyclopédies vivantes! Plus fiers de leur demi-savoir que ne le sont ceux qui se sont laborieusement initiés à tous les mystères de la science, ils parlent de tout avec une suffisance qui n'en impose qu'aux esprits peu cultivés. Ils nient ou affirment sans autre raison que leur caprice, ou s'ils apportent des preuves, elles manquent de solidité, de profondeur, et ne peuvent supporter une

minute de sérieux examen. Ils se contredisent sans s'en apercevoir ; ils ne voient pas les difficultés de la matière qu'ils abordent, ou ils les écartent sans réflexion dans leur horreur instinctive pour tout ce qui demande de la méditation et des études consciencieuses. Ils font généralement plus de mal qu'ils n'en pensent chez ceux de leurs lecteurs qui ne sont point assez éclairés pour raisonner leurs lectures. Les demi-savants sont le fléau d'une société policée. Parce qu'ils ont lu peut-être les divagations futiles de Voltaire et les sophismes de Rousseau, ils tranchent de l'esprit fort, et sont prêts à renier Dieu, la Providence, l'âme, tout ce qui constitue enfin le surnaturel, pour s'ôter l'ennui d'étudier et de réfléchir. Les connaissances abstraites, qui absorbent les intelligences d'élite, sont traitées par eux avec un superbe dédain. Ils estiment plus commode de supprimer la métaphysique et la théologie que de chercher à en approfondir les problêmes. Si les sciences morales exigeaient moins de labeur et de contention intellectuelle, nul doute qu'elles seraient tolérées par ces esprits lourds et inertes ; mais comme ils ne peuvent s'élever jusqu'à elles, ils tentent de les faire descendre des hauteurs où elles dominent tout, pour mettre à leur place le néant et le vide. Du reste, décidant de toutes choses, et ignorant le premier mot de tout : non moins cyniques dans leurs sentiments que mobiles dans leurs opinions ; changeant au gré du temps et des préjugés de secte ou d'école, ils confondent les principes les plus opposés, embrouillent les questions les plus claires, critiquent à tort et à travers ; leurs élucubrations vagues et confuses forment une fidèle image du chaos dans lequel se perd leur esprit. Voilà ce que sont la plupart de ces écrivains libres-penseurs qui semblent accaparer la presse en Europe : tristes nullités au service de la plus triste des causes.

Certes, nous aimons la science, mais éclairée des lumières divines, mais inspirée du Ciel, mais dominée, élargie, vivifiée par la Vérité religieuse qui la préserve de l'erreur et du mal, vivant de sa vie, professant sa doctrine, combattant, triomphant avec elle, et comme elle tendant invariablement vers Dieu, qui est son maître, sa source et sa fin. *Deus scientiarum Dominus.* La science ainsi comprise et cultivée, c'est un élément vital, l'occupation la plus utile et la plus noble pour l'être pensant, celle qui satisfait davantage son besoin d'activité spirituelle, en même temps qu'elle constitue au milieu de la société une puissance de premier ordre par le rôle supérieur qu'elle est conviée à y remplir.

Retrempée par le puissant génie des Pères de l'Eglise, de quelle influence n'a-t-elle pas joui, quels prodiges n'a-t-elle pas opérés, même au sein des ténèbres du paganisme et de la barbarie, qui

suivirent la chute du colosse romain ! Peuples et rois se laissèrent guider par elle. Ce fut elle qui consolida les assises de ce monde nouveau qu'édifièrent sur les débris de l'ancien monde l'apostolat, les vertus et le martyre.

Et maintenant que la gloire militaire pâlit et s'éclipse devant la gloire des lettres, rayonnant comme un astre à l'horizon du progrès ; dans ce siècle de découvertes et d'inventions où les hommes sont avides de savoir, où

On a mis en plein vent l'intelligence humaine,

où la guerre des idées est plus terrible, plus universelle que jamais : quel vaste champ la science n'a-t-elle pas à parcourir ! Quelles éclatantes destinées s'offrent à couronner ses travaux ! Qu'elle abdique ses erreurs, qu'elle redevienne chrétienne, soumise aux enseignements du St. Siége : et cette fois, le genre humain, ramené dans ses voies, fera un pas de géant dans la carrière du perfectionnement moral où il lui reste encore tant à conquérir.

Un homme qui a consumé jusqu'à son dernier souffle de vie dans le travail incessant de la pensée, et que Chateaubriand saluait poëtiquement du nom d'*Homère de l'histoire*, Augustin Thierry, privé de la vue par l'excès de ses veilles, dictait à un ami les paroles qu'on va lire : "Si j'avais à recommencer ma route, je prendrais celle qui m'a conduit où je suis. Aveugle, et souffrant sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage qui, de ma part, ne sera pas suspect : il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même : c'est le dévouement à la science." Aussi, quelles fatigues peuvent paraître trop cruelles, quelles études trop arides, quelles épreuves trop austères à celui qui porte cet amour sacré de la science dans son cœur? Si, plaçant la religion en tête de toutes les connaissances, il subordonne ses raisonnements et ses recherches aux vérités révélées ; s'il s'applique à remonter de principe en principe jusqu'à la cause qui a tout produit, et s'il part de là pour réunir toutes les branches du savoir humain dans la belle unité de la foi ; s'il travaille avec autant de zèle que de lumière à étendre le règne de Jésus-Christ en dissipant l'ignorance et les préjugés : tout en ne faisant par là qu'accomplir ses doubles devoirs d'homme et de chrétien, il acquiert cette rectitude, cette perfection de l'entendement, bien par excellence que chacun doit s'efforcer d'atteindre, trésor incomparable qui ne saurait être payé trop cher, et qui redouble de prix aux yeux de ceux qui sont dignes de l'obtenir, à cause des nombreux sacrifices qu'il exige de leur part. Celui-là, croyez-le, n'aura pas perdu son temps, ni ses peines. Déjà, il possède ce contentement, cette félicité intérieure qu'éprouve

l'âme dans la jouissance du vrai. Sa raison, sûre de sa route et d'elle-même, repose en paix dans la certitude ; et secondant, selon la mesure de ses forces, l'action providentielle dans le monde, il passe sur la terre en semant le bon grain que fera fructifier l'avenir. Absorbé dans la méditation profonde des problèmes du temps et de l'éternité comme dans une tranquille solitude, oubliant la vie vulgaire et ses tristes réalités pour s'avancer d'un pas toujours plus rapide à travers les domaines de l'esprit, en retour de ses pénibles labeurs, il goûte le seul bonheur vrai qu'on puisse trouver ici-bas, et qu'il n'est au pouvoir de personne de détruire. Car de même que les joies du Ciel surpassent en douceur, en plénitude et en durée les joies mêlées de pleurs qui viennent quelquefois nous consoler et nous ranimer en ce lieu de misères, ainsi, les plaisirs de l'esprit l'emportent sur les plaisirs coupables des sens.

Notre siècle est par-dessus tout le siècle du doute et du libre-examen. Or, pendant que nos ennemis scrutent et examinent nos croyances dans l'intention de les combattre avec plus de chances de succès, étudions-les nous-mêmes, méditons-les nuit et jour pour nous en pénétrer de plus en plus, afin d'être plus dignes de les comprendre dans leur profondeur et leur sublimité. En agissant de la sorte, nous parviendrons à les mieux connaître et à les chérir davantage, ces nobles croyances ; nous les défendrons ensuite avec plus d'honneur pour nous-mêmes et plus de profit pour les autres. Cessons en même temps de disputer entre nous et d'introduire la discorde jusque dans le sanctuaire où il n'y a de place que pour la Charité. Ne sommes-nous pas assez faibles en face des impies qui, tous les jours, remportent de nouvelles victoires ? Faut-il que des divisions continuelles nous affaiblissent encore, et nous empêchent de ressaisir la part légitime d'influence que nos prédécesseurs et nos modèles dans la foi exerçaient naguère sur les destinées des deux mondes ?

Ces dissensions intestines ne bénéficient qu'à nos adversaires, protestants ou libres-penseurs, qui se réjouissent de nos querelles parce qu'ils s'enrichissent de nos pertes. Elles multiplient le nombre des transfuges, et violent ouvertement ce précepte divin de la charité universelle, dans lequel consiste toute la loi. Elles jettent aussi le trouble, la défiance et la désolation en bien des âmes qui s'indignent d'entendre, par exemple, des fanatiques de l'autorité politique renier la liberté à l'Eglise, ou en faire le monopole de l'Etat, au nom même des principes qui l'ont proclamée en face de César, qui l'ont incorporée au droit public de la chrétienté, qui ont délivré les peuples de l'oppression du Césarisme, du fléau du polythéisme et de la lèpre de l'esclavage.

Nous avons expliqué brièvement pourquoi l'incrédulité, le scepticisme et la libre-pensée sont tous trois défavorables au développement complet des facultés et des connaissances humaines ; nous avons vu qu'ils tendent d'un commun effort, chacun dans leur sphère, à rétrécir le cercle de l'entendement, en assignant pour unique but à l'instruction et à l'éducation de l'homme la culture des sciences naturelles ou physiques, qui ne sont ni ne doivent être l'objet principal des opérations de l'intelligence, puisqu'elles ne l'occupent sans cesse que de choses matérielles. "Philosophe, disait très-bien Sénèque, commence par t'étudier toi-même avant d'étudier le monde." Mais outre cela, le rationalisme, le doute, la négation et les innombrables systèmes qu'ils engendrent, n'entraînent-ils pas d'autres conséquences également funestes, également désolantes? Qui pourrait énumérer tous les mauvais effets des doctrines d'impiété, qui ne sont que des doctrines de licence, que les formes que revêt successivement le génie du mal pour séduire et corrompre les hommes? Grâce à leurs variations perpétuelles et à leurs incertitudes désespérantes, elles ne peuvent d'abord satisfaire ce besoin de croire qui est une nécessité morale pour l'être humain ; elles peuvent encore moins attacher au devoir : de sorte qu'elles sont essentiellement perverses, essentiellement contraires à la nature et à la fin de l'homme. Tant est vraie cette proposition générale, dernier anneau d'une longue chaîne de raisonnements, que, hors du Christianisme, il n'y a ni bien, ni vérité, ni salut soit pour l'individu, ou pour la société. A lui seul seul peuvent s'appliquer ces paroles de Bayle : "Je suppose comme un point indubitable et pleinement décidé que, dans la vraie religion, il y a non-seulement plus de vertus que partout ailleurs, mais que hors de cette religion, il n'y a point de vraie vertu, ni de *fruits de justice.*"

Nous ne craignons pas de l'affirmer, appuyé sur l'expérience de l'histoire et la notion de la nature humaine : quiconque, fût-il un prodige de savoir, ne se prosterne point devant Dieu, s'inclinera devant la matière ; quiconque ne professe plus de religion pratiquera la crapule. Cette règle n'a point d'exception. Elle s'adresse à tous, au savant comme à l'ignorant, au civilisé comme au barbare : car, au fond, tous se ressemblent parce qu'ils sont pétris du même limon et sujets aux mêmes inclinations, aux mêmes faiblesses, aux mêmes déchéances ; par suite de la tache originelle, tous naissent faibles et pécheurs ; tous sont enclins à faire un usage coupable de leurs facultés lorsqu'ils n'ont plus rien à redouter au-dessus de leurs têtes, plus de loi supérieure qui les retienne : et le mauvais emploi de leurs facultés est justement ce qui les dépravé

et les rend malheureux. Mais entre le croyant et l'incrédule, quel abîme !

Tandis que le premier, fidèle aux commandements qui lui prescrivent la chasteté, l'assujettissement de la chair et de ses convoitises, la modération, même au sein des plaisirs permis, puise dans cette obéissance un principe nouveau de force morale ; le second, sans Dieu, sans espoir et sans crainte, a beau demander à des considérations terrestres la victoire sur les affections déréglées du cœur : il succombe même avant d'avoir combattu ! Cette sagesse mondaine, ce calme philosophique au milieu des séductions, sont des chimères conçues par des rêveurs blâsés par un long abus de toutes choses. Il faut certes des motifs plus puissants et plus élevés pour fuir le péril, pour se vaincre soi-même, et ajourner son bonheur à une autre vie. Impossible de régler les mouvements désordonnés de l'âme sans l'intervention et les secours de la foi ! Et si l'on veut pénétrer les mystères de la physiologie humaine, on ne tardera pas à se convaincre que des mœurs chrétiennes doivent nécessairement rehausser le niveau des idées, au lieu que la morale épicurienne produit un résultat tout contraire. Il n'y a qu'à se représenter l'action réciproque du physique et du moral dans l'organisme pour comprendre le désastreux effet des jouissances sensuelles. Un corps brisé par le choc des voluptés, abat le courage le plus viril, éteint l'imagination la plus vive, énerve l'intelligence la plus forte.

Qui n'a entendu parler de ce Gentil Bernard, l'auteur de l'*Art d'aimer*, auquel Voltaire n'a pas dédaigné d'adresser des éloges ? Ce poëte se livra à de tels excès érotiques qu'il en devint stupide au point de ne pouvoir plus reconnaître ses ouvrages. Musset est une preuve non moins pénible de la nullité intellectuelle où conduit l'aberration des sens. La philosophie, telle que l'ont faite les sophistes du dernier siècle, n'est assurément pas capable d'empêcher ces désordres, qu'elle est plutôt disposée à absoudre, à encourager même, en haine du Christianisme qui les interdit sous les peines les plus sévères. Qui peut se vanter d'être mieux armé contre le vice, d'être plus chaste par nature que le sombre Rousseau, doué d'un tempérament ennemi de l'abus, et d'un caractère fortement trempé, quoiqu'il fût timide comme une jeune fille, ombrageux comme Tibère ? Combien de luttes contre lui-même a soutenues ce personnage singulier, prêt à changer de croyance et de lieux, à choisir les occupations les plus viles ou les plus ridicules dans le présomptueux dessein d'éclipser les excentricités d'un Diogène et la sagesse de Socrate, dont la moralité fut après tout fort douteuse ? Malgré des austérités factices et un rigorisme

d'apparat, sa conduite néanmoins accuse une perversité réfléchie qui étonne chez un écrivain feignant d'aimer si prodigieusement la vertu. Ses *Confessions*, qu'il a la rare impudence de commencer par son apothéose en avançant hardiment que nul ne fut meilleur que lui, semblent écrites exprès pour faire voir jusqu'à quel point l'homme sans principes religieux peut s'abuser dans les jugements qu'il porte sur lui-même, et pour déshonorer le philosophe qui s'imagine valoir mieux que le reste des mortels quand tous ses discours tendent au bouleversement de l'ordre social, et que toute sa vie est une protestation éhontée contre la morale. Cet infâme récit de scandales, de bassesses, de turpitudes, que personne ne lit sans rougir, démontre jusqu'à l'évidence la vérité de cet axiôme que nous empruntons à l'étrange précepteur d'*Emile* : "Il est impossible d'être vertueux sans religion."

Ainsi donc, la raison, la science, la constitution de l'être humain, tout enfin nous commande de recourir à la Religion de Jésus pour tempérer et calmer l'ardeur des passions, pour éviter les égarements de l'esprit, en un mot, pour faire régner l'ordre et l'harmonie dans la partie intelligente aussi bien que dans la partie sensible de l'être.

Fidèle aux traditions voltairiennes qui recommandent de mentir et de n'hésiter pas à se contredire, à avancer le pour et le contre sur le même sujet du moment qu'il s'agit de tromper l'opinion au profit d'un parti, Renan, après avoir dit que "la qualité des doctrines importe assez peu"; que "le savant ne poursuit qu'un but spéculatif.....de paisibles et inoffensives recherches;" que "le penseur ne se croit qu'un bien faible droit à la direction des affaires de sa planète;" et que "la pensée pure.....ne demande que le royaume de l'air.....," Renan s'inflige ailleurs le démenti le plus formel en affirmant, avec raison cette fois, que "l'avenir de l'humanité est tout entier une question de doctrine." Or, l'Eglise savait cela bien avant que l'inventif auteur de la *Vie de Jésus* eut écrit ses absurdes romans religieux, et elle s'en souviendra même après que ce brillant météore sera disparu de l'horizon; c'est pourquoi elle l'a maintenue intacte, immuable, sa doctrine, contre toutes les sectes et toutes les erreurs; elle l'a défendue, elle la défend encore, elle la défendra toujours contre les hérétiques, les libres-penseurs, les épicuriens, les athées, prête sans cesse à sacrifier pour elle et l'amitié des philosophes et la protection des puissants: *amicus Plato, magis amica veritas*, certaine, telle qu'elle est, que l'avenir lui donnera raison comme l'a fait le passé.

Fin F. X. Demers

DE LA FÉODALITÉ EN CANADA

(*suite*)

II

Nous avons donné les traits dominants de l'histoire de la féodalité canadienne ; nous allons maintenant rechercher les droits et les devoirs respectifs qui liaient le seigneur et le censitaire avant la passation de la loi de 1854.

On ne peut rester indifférents à l'étude de ces importantes questions légales qui ont si vivement agité la population du Canada. Le législateur a heureusement tranché les difficultés qui hérissaient ce sujet, et aujourd'hui il n'y a qu'un intérêt purement historique capable de les faire revivre.

Afin d'embrasser l'ensemble de cette intéressante matière, nous allons, aussi brièvement que le cadre de cette étude nous le permet, examiner :

1o. Si dans le Canada seigneurial le jeu de fief a été soumis aux mêmes conditions qu'il l'était en France sous l'empire de la Coutume de Paris ;

2o. Si la quotité du cens et des rentes seigneuriales était fixée par la Coutume de Paris, ou par la jurisprudence du Parlement de Paris, ou enfin, si elle l'a jamais été en Canada ;

3o. Si la banalité légale a existé dans le Canada seigneurial.

4o. Si les seigneurs canadiens avaient la propriété exclusive des rivières non naviguables ni flottables qui traversaient leurs censives ;

Entrons dans le développement de ces questions.

On distribue les fiefs en fiefs suzerains, fiefs dominans et fiefs servans.

L'expression de fief suzerain s'applique à celui qui a en sa mouvance un autre fief, qui a lui-même un fief mouvant de lui.

Le fief dominant est celui dont un autre fief relève.

Si le fief dominant relève lui-même d'un autre, on l'appelle dominant médiat.

Au reste, les expressions de fief suzerain, dominant et servant sont relatives. Le fief dominant est proprement celui qui domine immédiatement l'arrière fief du suzerain, dont il est lui-même servant.

On peut dire que l'arrière fief est celui qui relève directement du fief dominant et médiatement du fief suzerain, et duquel aucun autre relève, en sorte qu'il est essentiellement servant.

Il faut encore distinguer les fiefs de dignité et d'honneur, et les fiefs simples.

Le fief simple est celui qui n'est décoré d'aucun titre ou honneur.

On appelle fiefs de dignité ou d'honneur, ceux qui ont justice ou des titres, depuis les chatellenies jusqu'aux duchés.

Fief simple se dit aussi, en un sens, de celui pour lequel il est dû foi et hommage avec certains profits féodaux, mais sans aucuns devoirs personnels ou militaires, comme la Compagnie des cent-associés parait avoir tenu le Canada.

Il est facile de ranger les seigneurs d'après cette classification, et il suffit de distinguer ici le seigneur féodal ou seigneur d'un fief qui en a un autre en sa mouvance, et le seigneur direct, censier ou foncier, duquel relèvent des héritages roturiers. (1)

Qu'appelle-t-on se jouer de son fief ?

Le jeu de fief, dit Henrion de Pensey, (2) est une espèce d'aliénation par laquelle le propriétaire d'un fief en sépare le titre et le corps par la réserve de la foi et l'aliénation du domaine, et subalterne la partie qu'il aliène à celle qu'il retient, par l'imposition d'un droit ou d'un devoir seigneurial.

Quel était le jeu de fief en France, lors de l'établissement de la Nouvelle-France ?

L'article 51 de la Coutume de Paris, dit : " Le vassal ne peut démembrer son fief au préjudice et sans le consentement de son seigneur : bien se peut jouer et disposer, et faire son profit des héritages, rentes ou cens étant du dit fief, sans payer profit au seigneur dominant, pourvu que l'aliénation n'excède les deux-tiers, et qu'il

---

(1) Bibaud. Commentaires, p. 244.

(2) Dissertations féodales, 11, p. 363.

en retienne la foi entière, et quelque droit seigneurial et domanial sur ce qu'il aliène."

Cet article dit Hervé (1) porte indistinctement et dans les termes les plus généraux, que le vassal *peut se jouer, disposer et faire son profit des héritages, rentes, etc.* Ainsi, le jeu de fief peut s'opérer par bail à cens, par bail à rente, par donation, par legs, par échange, par vente, par sous-inféodation ; en un mot, par tous les contrats qui transportent la propriété ; mais il ne faut détacher de pas un de ces contrats, aucune des conditions requises pour la validité du jeu de fief.

Quelles étaient ces conditions ?

Le jeu de fief était assujetti à trois conditions : 1o. la rétention de la foi ; 2o. la rétention d'un droit domanial ou seigneurial ; 3o. la condition qu'il n'excédât pas les deux-tiers du corps du fief.

Maintenant, nous poserons en principe :

1o. Que l'article 51 de la Coutume de Paris a été modifié dans son application au Canada ;

2o. Que l'état de choses existant dans la colonie a donné au jeu de fief une plus grande extension qu'il en avait en France sous l'empire de la Coutume de Paris ;

3o. Que le seigneur canadien ne pouvait légalement recevoir de *deniers d'entrée*, outre les cens et rentes.

Quelques développements vont appuyer sommairement ces propositions.

Nous avons vu plus haut que la féodalité canadienne tire son origine de la charte de 1627-28. Or, on a prétendu que cette concession était un don gratuit fait aux cent associés ; que cette concession avait rendu leur compagnie propriétaire absolue ; qu'elle était libre d'aliéner ces terres ou de ne pas les aliéner, à sa volonté.

" Cette prétention, dit Sir L. H. LaFontaine, (2) est évidemment fondée sur l'erreur ; il suffit pour s'en convaincre de lire les clauses du contrat de 1627-28, et de se rappeler l'objet principal pour lequel le souverain avait fait cette concession. Sans doute, la propriété des terres était acquise à la Compagnie de la Nouvelle France ; mais elle ne lui était ainsi acquise qu'à des charges onéreuses, à l'exécution desquelles elle ne pouvait pas se soustraire impunément. La compagnie, il est vrai, peut être regardée comme ne consultant que ses propres intérêts, lorsqu'elle sollicitait cette

(1) *Théorie des matières féodales et censuelles.* III., p. 374 ; Brodeau, Cout. de Paris, I. p. 534 ; Ferrière, *id.* p. 842 ; Foumaur, Des Lods et Ventes, II., p. 86 et suiv.

(2) Observations de Sir L. H. LaFontaine sur la question seigneuriale, p. 226.

immense concession ; mais le roi, tout en voulant la favoriser sous ce rapport, était mû, en faisant cette concession, par la considération d'intérêts bien plus grands encore, par des motifs d'une haute politique, adoptée, d'un côté, par l'agrandissement de sa couronne, et, de l'autre, pour l'avantage, non-seulement des cent associés, mais encore de tous ses sujets. Ces considérations, ces motifs, dominent toutes les clauses du contrat."

Au reste la compagnie des cent associés n'a jamais nié cette obligation ; elle s'est empressée au contraire de concéder les terres par sous-inféodation et par accensement. "Le grand fief qui venait d'être ainsi concédé à la compagnie des cent associés, ne devait donc pas rester inculte dans les mains de cette compagnie, ni conserver intactes ses forêts gigantesques. Elles devaient être livrées à l'exploitation ; et cette exploitation ne pouvait se faire que par moyen de sous-concessions. La compagnie était donc obligée de se *jouer de son fief*. Cette obligation n'eut-elle pas été imposée par sa charte, elle n'en eut pas moins existé par la force des choses ; par la nécessité, par l'état naturel du pays. Pour les mêmes raisons, il faut dire que les seigneurs canadiens auxquels la compagnie fit des concessions en fief d'immenses étendues de terrains, qu'il n'était pas en leur pouvoir d'exploiter et de défricher eux-mêmes pour les cultiver comme leur propre domaine, furent nécessairement soumis à la même obligation, que cette obligation fut écrite ou non dans leurs titres de concession. Le lien féodal, avec toutes les charges imposées par son titre primitif devait être respecté, suivi dans tous les dégrés de l'échelle. L'obligation de sous-concéder atteignait donc les vassaux de la compagnie comme la compagnie elle-même. S'il en eut été autrement, si du moment qu'une grande sous-inféodation eut été faite par la compagnie, et par le fait seul de cette sous-inféodation, le vassal eut été en droit de réclamer l'exemption de sous-concéder, c'est-à-dire de fa e *défricher*, *déserter*, *cultiver* les terres, les *mettre en valeur*, en un mot de faire *habituer* le pays, pour me servir du langage de ce temps-là, l'objet de la charte de de 1627-28 n'eut pas été accompli, les vastes forêts du Canada fussent restées vierges, ou habitées, si toutefois elles eussent pu l'être, uniquement par cette classe d'aventuriers appelés *coureurs de bois ;* et la "puissante colonie," que le roi de France voulait établir, n'eut pas pu exister ! Il eut donc suffi à la compagnie, pour pouvoir dire qu'elle avait rempli les obligations de sa charte, de concéder en quelques fiefs l'immense territoire de la Nouvelle France ! Et en communiquant à ses vassaux par le fait de cette sous-inféodation, une exemption dont elle ne jouissait pas, elle leur eut conféré plus de droit qu'elle n'en

avait elle-même ! Une telle proposition est tout-à-fait insoutenable." (1)

On voit que dans le titre introductif même de l'institution féodale, il est dérogé aux dispositions de la Coutume de Paris sur le jeu de fief. Le seigneur, en France, n'était pas tenu de se jouer de son fief ; la charte de 1627 en ordonne autrement pour le Canada ; l'un est facultatif, l'autre obligatoire. Cette différence est encore plus marquée à mesure que l'on suit par ordre chronologique les titres des concessions faites par la compagnie à ses vassaux. Dans la plupart de ces titres il y a des dispositions qui démontrent clairement que les cent associés interprétèrent eux-mêmes leur contrat dans le sens que nous lui donnons. Tous ces titres de concession obligent les concessionnaires à *défricher*, et comment arriver au défrichement s'ils ne sont pas obligés de concéder.

Le 21 Mars 1663, (2) le roi rend un arrêt révoquant toutes les concessions de terres non défrichées. Il porte que dans un mois de la publication de l'arrêt dans ce pays " tous les particuliers habitants d'icelui *feront défricher les terres contenues en leurs concessions*, sinon, et à faute de ce faire, le dit temps passé, ordonne, Sa Majesté, que toutes les terres *encore en friche*, seront distribuées par nouvelles concessions au nom de S. M., soit aux anciens habitants d'icelui, soit aux nouveaux."

Le désir du roi ne pourrait être plus explicite, et la politique coloniale de la France plus clairement développée.

Cette obligation de concéder imprime donc au *jeu de fief* en Canada des caractères particuliers qui placent le seigneur canadien en dehors des atteintes de l'article 51 de la Coutume de Paris.

Les deux arrêts de Marly, du 6 juillet 1711, enlèveraient tout doute si ce qui précède ne suffisait pas. Par le premier de ces arrêts les seigneurs canadiens sont formellement obligés et contraints de concéder s'ils ne veulent pas voir leur fief réuni au domaine de la couronne. Nous avons d'ailleurs un grand nombre d'arrêts de retranchement.

Ce même arrêt de Marly décide la question des deniers d'entrée. Le seigneur canadien ne peut en exiger ; tout au plus peut-il exiger le cens et rente. On lit dans le préambule de cet arrêt :— " S. M. étant informée qu'il y a quelques seigneurs qui refusent, sous différents prétextes, de concéder des terres aux habitants qui

(1) Sir L. H. LaFontaine, *ibid.*, p. 276.

(2) Edits et Ord. p. 33.

leur en demandent, dans la vue de pouvoir les vendre, leur imposant en même temps des mêmes droits de redevance qu'aux habitants établis, ce qui est entièrement contraire aux intentions de S. M. et aux clauses des titres de concessions par lesquelles il leur est permis seulement de concéder les terres à titre de redevance, etc., les dits seigneurs canadiens concèderont les dites terres aux habitants du dit pays "sans exiger d'eux aucune somme d'argent pour raison des dites concessions."

Il résulte donc de tout ce qui précède :

1o. Que le jeu de fief était obligatoire pour le seigneur canadien pour les terres non défrichées et facultatif pour les terres défrichées et mises en valeur ;

2o. Qu'en Canada, le vassal peut, par le jeu de fief, opérer par sous inféodation ou par bail à cens, aliéner plus des deux tiers, même la totalité du corps de son fief sans que le seigneur dominant puisse exercer sur la partie ainsi aliénée au-delà des deux tiers les droits qu'il pouvait exercer sous l'empire de la Coutume de Paris, lorsqu'il n'avait pas inféodé le cens ;

3o. Que le seigneur canadien n'a pas de deniers d'entrée pour les concessions par lui faites de terres non défrichées, mais qu'il peut valablement en exiger pour les terres défrichées et mise en valeur.

Passons maintenant à la question de la quotité du cens et des rentes seigneuriales.

Cette quotité était-elle fixée par la Coutume de Paris, ou par la jurisprudence du parlement de Paris ? L'a-t-elle jamais été en Canada ?

On ne trouve aucun texte dans la Coutume de Paris qui fixe cette quotité. Le seigneur n'est pas obligé de se jouer de son fief ; de même il n'y a pas de limite qui assigne le montant du "droit seigneurial et domanial" que le seigneur doit se réserver sur la partie aliénée de son domaine chaque fois qu'il juge à propos de le concéder. Quant à l'étendue, à la nature, à la quotité de ce droit seigneurial et domanial," rien de précis, de défini. Même incertitude dans la jurisprudence du parlement de Paris. Elle ne fixe le montant de la redevance seigneuriale que lorsqu'elle n'est pas établie par un titre ou une longue possession.

Ainsi, il est admis par les meilleurs feudistes (1).

---

(1) Henrion de Pansey. *Dissertations féodales ;* Nouveau Denizart, vo. *cens ;* Hervé, *Théorie des matières féodales et censuelles ;* Loiseau, *De la Distinction des rentes ;* Basnage, *Coutume de Normandie ;* l'ancien Cout. de France, bo 2, tit. 6.

1o. Que le seigneur en baillant un héritage à cens, pouvait fixer la quotité de la redevance ;

2o. Qu'en l'absence de conventions écrites ou supposées entre le seigneur et son vassal la quotité du cens se réglait sur le pied de la censive la plus ordinaire, ou accoutumée, soit des héritages voisins dans la même enclave, soit des héritages des seigneuries voisines.

Ces règles ont-elles prévalu en Canada ? Si oui, ont-elles subi des modifications ?

Aucune limite déterminée n'a jamais été fixée en Canada pour la quotité du cens et des rentes seigneuriales.

Dès l'origine, dans la charte octroyée au marquis de la Roche, pouvoir lui est donné de concéder " à telle charge et redevance annuelle qu'il aviserait." Dans la charte de 1627-28 il est dit que la compagnie des cent associés pouvait faire des concessions de terre " à telle charge, réserve et conditions que les associés verraient bon être." On ne trouve pas un mot touchant la quotité de la redevance seigneuriale dans l'arrêt de retranchement du 21 mars 1663. La charte de la Compagnie des Indes Occidentales, accordée en 1664, ressemble sous ce rapport à celle de 1627. La compagnie peut inféoder les terres " à tels cens, rentes et droits seigneuriaux qu'elle jugera bon et à telles personnes qu'elle jugera à propos." Enfin, dans tous les documents relatifs à la tenue seigneuriale, antérieurs aux deux errêts de Marly du 6 juillet 1711, il n'y a rien qui puisse indiquer la quotité de la redevance seigneuriale que le seigneur peut exiger de son censitaire. C'est un fait clairement établi que le taux des cens et rentes n'a jamais été uniforme, qu'il a constamment varié dans notre pays. Donc, nous retombons sous l'empire de la Coutume de Paris qui permet au seigneur de stipuler telle quotité de redevances qu'il jugera à propos. Cette stipulation, autorisée par la Coutume de Paris, était également légale au Canada.

Mais si le seigneur canadien concède sans stipuler la quotité de la redevance :—*Quid ?*

Dans ce cas encore nous retombons sous l'empire de la Coutume de Paris. Cette quotité doit être réglé, comme cela se pratique en France, sur le pied de la censise la plus ordinaire ou accoutumée, soit des héritages voisins dans la même enclave, soit des héritages des seigneuries voisines.

Cet état légal de choses a-t-il été changé par la promulgation des deux arrêts de Marly ?

L'un de ces arrêts impose au seigneur l'obligation de concéder à titre de redevance ; et à défaut par lui de ce faire, les colons ont

droit de se pourvoir pardevant le gouverneur et l'intendant pour obtenir des concessions. Ces derniers concèdent "aux mêmes droits imposés sur les autres terres concédées dans les dites seigneuries," et "lesquels droits," ajoute l'arrêt, "seront payés par les nouveaux habitants entre les mains du receveur du domaine de S. M."

Peut-on conclure strictement que cet arrêt a eu pour effet d'établir un taux conventionnel pour les redevances seigneuriales. Nous ne le pensons pas. Cet arrêt pourvoit pour un cas particulier mais n'établit pas une loi générale. Il ne va pas jusqu'à déterminer que le seigneur, dans les titres de concession qu'il fera avec son censitaire, ne pourra prescrire une prestation plus élevée que la censive ordinaire. La jurisprudence que la Domination Française nous a laissé sur cette matière est uniforme dans ce sens. Nous pouvons citer plusieurs jugements et un grand nombre d'ordonnances d'intendants qui prouvent que le taux et la nature des redevances étaient différents, même dans la même seigneurie. Les arrêts de 1711 n'ont nullement eu pour effet de déterminer le taux de la prestation seigneuriale qui est demeuré incertain et conventionnel comme par le passé.

Telle a été la loi, telle a été la jurisprudence sous la domination française.

On sait que sous la domination anglaise les droits et obligations respectifs de seigneurs et censitaires sont restés les mêmes qu'auparavant. On s'en convint en lisant les articles de la capitulation de Montréal, les clauses du traité définitif de paix, l'acte de Québec de 1774, l'acte constitutionnel de 1791 et les rapports des décisions des cours de justice.

A cette matière des cens et rentes se rattache celle des réserves.

Les arrêts de Marly n'établissent pas d'une manière exacte et positive les relations entre les seigneurs et les censitaires. Cependant les dispositions de cette loi, expliquée plus tard par l'arrêt de 1732, prohibent d'une manière assez claire les charges, réserves et servitures, autres que les cens et rentes imposés au censitaire par le seigneur dominant. Voici comment s'exprime l'arrêt de 1732 (1), lequel est si intimement lié aux deux arrêts de Marly: "S. M. étant informé qu'au préjudice des dispositions de ces deux arrêts, il y a des seigneurs qui se sont réservés dans leurs terres des domaines considérables qu'ils vendent en bois debout au lieu de les concéder simplement à titre de redevances, et que les habitants

(1) Edits et Ord. I. p. 531.

qui ont obtenu des concessions des seigneurs les vendaient à d'autres qui les revendent successivement, ce qui opère un commerce contraire au bien de la colonie, et étant nécessaire de remédier à des abus si préjudiciables," S. M. ordonne que, dans deux ans de cette date, tous les propriétaires de terres en seigneuries non encore défrichées seront tenus de les mettre en valeur et d'y établir des habitants, sinon ces terres seront réunies au domaine de S. M. Défense expresse est faite à tous seigneurs et autres propriétaires de vendre aucune terre en bois debout, à peine de nullité des contrats de vente et de restitution des dites terres vendues qui seront dès lors réunies au domaine de S. M.

Ainsi, le seigneur canadien ne pouvait se déposséder de ses terres qu'à titre de redevances et non autrement. Or, on ne peut appeler redevances les réserves, charges et servitudes au moyen desquelles le seigneur continue de partager le domaine utile.

La preuve que de telles réserves étaient répudiées par les tribunaux du pays sous le gouvernement français, surtout depuis l'arrêt du 6 juillet 1711, nous est donnée dans plusieurs jugements et ordonnances des intendants.

Ainsi donc, d'après la loi et la jurisprudence établie, les censitaires étaient propriétaires des bois qui se trouvaient sur leurs terres et que les seigneurs n'avaient pas le droit d'en faire réserve à leur profit. Ils ne pouvaient se réserver aucune proprieté sur des terres qu'ils avaient concédées à titre de cens et rentes seigneuriales.

On doit considérer la prohibition faite par le souverain aux seigneurs de faire de telles réserves, comme une loi d'ordre public intimement liée avec les besoins de la colonie et les progrès de la colonisation. Cette prohibition établissait la tenure et on n'y pouvait déroger valablement. Aucune loi postérieure aux arrêts de Marly et à celui de 1732 n'a annulé ou aboli cette prohibition ou changé la tenure à cet égard.

D'où il suit :

1o. Que la quotité du cens et des rentes seigneuriales n'était pas fixée par la Coutume de Paris, ni par la jurisprudence du parlement de Paris.

2o. Que le vassal était tenu aux redevances qu'il avait consenti au seigneur lorsqu'il existait un contrat écrit ou présumé.

3o. Qu'en l'absence de dispositions écrites ou présumées le taux des redevances seigneuriales s'établissait sur le pied de la censive la plus ordinaire, ou accoutumée, soit des héritages voisins dans la même enclave, soit des héritages des seigneuries voisines.

4o. Que ni la loi, ni l'usage n'avaient fixé le taux des cens et

rentes seigneuriales en Canada, excepté dans le cas d'une concession faite par le gouverneur et l'intendant sur le refus du seigneur ; partant, que cette matière était gouvernée par le droit commun de la Coutume de Paris.

5o. Que le seigneur canadien n'avait pas droit aux charges, réserves et servitudes autres que les cens et rentes qu'il imposait aux censitaires en diminution du domaine utile.

6o. Que la prohibition faite par l'arrêt de 1711 et expliqué par celui de 1732, était de droit public ; qu'elle établissait la tenure et qu'on n'y pouvait valablement déroger.

7o. Qu'aucune loi postérieure n'a annulé ou aboli cette prohibition, ni changé la tenure, relativement à ces réserves.

EDMOND LAREAU

(à continuer)

CHRONIQUE PARISIENNE

Je vais vous confier un secret, mais là, un vrai secret : il y a encore parmi nous des poëtes. Certes, il faut aimer lire, pour le savoir : il faut avoir résisté à ce double courant fantastique qui entraîne actuellement notre génération : la politique et la bourse. Car on peut dire que ces deux puissances ont à peu près tout accaparé : opinions, journaux, revues, salons ; et qu'elles nous ont dégoûtés d'une foule de choses qu'elles ne remplacent pas, de la poésie, par exemple.

Aujourd'hui que le monde a vieilli et que Sparte n'est plus, il est bien permis de supposer que Platon concevrait autrement sa République. Il ne craindrait plus qu'elle péchât par excès d'idéal ; il ne ferait plus conduire, au son des instruments, les poëtes à la frontière ; mais il nous adjurerait plutôt de les écouter, estimant, avec raison, que le positivisme est le grand péril du moment, et que ceux qui chantent sont autrement sérieux que ceux qui parlent.

C'est que la poésie a bien gagné dans la disgrâce imméritée dont l'a frappée l'opinion, et que, comme tant de vaincus, elle s'est retrempée dans l'exil et dans la solitude. L'éphémère crédit du roman-feuilleton l'avait déjà reléguée au second plan sous le gouvernement de Juillet, quand la République, déchaînant le suffrage universel, vint assourdir de ses clameurs tous les échos de la pensée française. C'était un premier pas vers cet état de choses, où la politique et l'agio devant couvrir tout autre bruit, le Français en viendrait à se contenter quotidiennement de la lecture du journal, cette lanterne magique qui fait passer devant nos yeux un peu de tout et pas assez de quoique ce soit, tenant en haleine sans conclure jamais, irritant la curiosité sans la satisfaire.

Et pourtant, trois grands poëtes chantaient alors, qui suffiraient à eux seuls à illustrer un siècle. Rappelons leurs noms plus connus réellement que leurs œuvres : saluons Victor Hugo, Alfred de

Musset et Lamartine. Deux sont morts, nous pourrions dire trois : car si M. Hugo survit, c'est à lui-même, à sa gloire, à son immense talent et, de son vivant, les muses le pleurent.

" Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ? "

Comment le chantre des *Feuilles d'Automne* et de la *Naissance du Duc de Bordeaux*, est-il devenu l'auteur des *Misérables*, de l'*Année terrible*, des *Chansons des rues et des bois* ? Comment notre plus grand, sinon notre plus beau poëte est-il venu s'échouer en pleine boue et en pleine prose ? Demandez-le encore, demandez-le toujours à la politique. C'est elle, et c'est la popularité, sueur infecte qui se dégage d'elle, qui a dévoyé cette âme et abaissé ce talent. Victor Hugo a voulu être un homme politique ; il s'en est appliqué le masque, se faisant plus mauvais qu'il n'était ; puis à force de recherche et d'exagération, il est arrivé ce malheur, que le masque a fini par devenir le visage. Aujourd'hui, Victor Hugo n'est plus qu'un mannequin dont la démagogie à la fois se targue et se joue. Il ne fait plus de vers. Il suit les enterrements civils de ses fils et se fait applaudir des communards de Belleville. Le monde sourit, en lisant de temps en temps soit une lettre à Garibaldi, soit une proclamation à la France ; et les partisans désespérés du poëte sont obligés de se reporter, pour le louer, à quelques strophes de l'*Année terrible*.

Là, Victor Hugo retrouve, mais rarement et à de longs intervalles, quelques-uns de ses accents d'autrefois, surtout quand il parle d'Enfants et de Famille. Alors, l'on s'arrête, surpris, n'en croyant pas ses yeux..... C'est comme une cloche d'argent, tintant délicate et claire dans un donjon ruiné, ou comme une de ces fleurs de nénuphars, larmes de cire, qui tremblent sur l'eau noire des étangs.

En dehors de là, que voyons-nous, et que reste-t-il d'un de nos plus grands hommes de lettres ? Un hableur politique vulgaire, un favori des clubs et des faubourgs, un sénateur nommé par quelques 100 voix radicales, un homme grisé d'une importance, à laquelle personne ne croit, excepté lui, qui se contemple, qui s'adore, oubliant que, si beau qu'on soit, c'est jouer un bien sot personnage que de passer son temps à se pêcher à la ligne.

Lamartine eut aussi, convenons-en, son moment d'hallucination. Un jour, le chantre des *Méditations* et des *Harmonies* se crut un homme d'Etat. Son excuse était dans la situation, au moins autant que dans son tempéramment ; et, s'il y a eu faute, cette faute a été rachetée par de vrais services. Quoiqu'en ait dit Platon, un

poëte devait sauver une République en 1848, et sans lui, le drapeau rouge se plantait sur l'Hôtel-de-Ville.

Alphonse de Lamartine a-t-il été, comme on l'a soutenu, le plus beau poëte de ce siècle? On le dirait, à le voir si abondant, si harmonieux, si facilement pathétique. Le cœur ne semble pas avoir de secrets pour lui, et sous sa plume, la nature se livre avec l'esprit humain à des duos enchantés, dont aucun poëte avant lui ne paraît avoir eu l'idée. Il est spiritualiste, au lendemain d'un siècle sceptique et forcené. Il ne peut parler de Dieu sans attendrir, ni de la mort, sans trouver immédiatement des larmes chrétiennes. Dans ses peintures légères elles-mêmes, il y a comme un écho du trouble d'Eve après sa faute, comme un mélange singulier d'ivresse et de remords.

Je pense, avec tous les esprits sincères, que ce n'est pas une raison pour donner tous ces beaux vers en pâture au jeune âge. La mélancolie énerve tout ce qu'elle ne tue pas; et l'on peut appliquer à Lamartine ce qu'on a dit de Châteaubriand, qui, suivant le mot d'une Irlandaise, portait toujours son cœur en écharpe. Mais cette réserve faite, je ne crains pas d'affirmer qu'il a peut-être été depuis quelque temps trop dédaigné de l'âge mûr, trop oublié de ceux qui ont besoin de se refaire des luttes publiques et du positivisme des affaires. Plus d'un ont cherché mal à propos leurs distractions ailleurs; et telle est la débauche que, sous prétexte de lectures sérieuses, les hommes d'aujourd'hui font de leurs loisirs intellectuels, que beaucoup tombent dans le matérialisme. Au contraire, on n'a jamais ouï dire qu'aucun ait perdu la foi pour avoir relu les *Méditations et les Harmonies*. "Grâce au ciel qui l'a doué, mon fils est une voix, disait Mme. de Lamartine. Dieu, qui m'écoute penser, n'a pas besoin de mes paroles. Je le remercie de les avoir données à mon fils!"

Qui avait donné à Alfred de Musset ces paroles privilégiées? Qui avait fait de ce malheureux buveur d'absinthe un poëte: poëte tel qu'on a pu, sans le surfaire, le proclamer l'égal de Lamartine et de Victor Hugo? Plus alerte et plus familier d'allure, plus âpre d'éloquence, plus plein d'idées, il ne leur est presque jamais inférieur, et il les dépasse quelquefois. Singulier contraste, et particulièrement sympathique à notre nature française: dans cette poésie, comme sur certains visages, il semble que ce soit la joie qui pleure et la tristesse qui sourit!

C'est la muse orageuse de ce siècle, se personnifiant dans un de ces hommes, qui ne peuvent se raconter eux-mêmes, sans dire en même temps l'histoire de tous..... Espérons pourtant que le siècle se trouvera en masse meilleur que lui: qu'il finira mieux.

que l'auteur de *Rolla*, et qu'il présentera dans son ensemble d'autres mœurs que celles des *Contes d'Espagne.* Il est vrai que, comme Musset, comme M. de Camors, il s'amuse beaucoup trop pour être heureux.

Si le pauvre *Enfant du siècle* avait un peu moins côtoyé ces abîmes, s'il avait moins abusé de la vie et mieux économisé ses dons, son œuvre ne nous resterait pas à ce point mêlée et inextricable. On pourrait en sauver quelque chose, comme on l'a fait pour Lamartine et Hugo lui-même; en faire des extraits. Quoi de puissant et de grandiose comme certaines tirades de *Rolla!* Quoi de pathétique comme tels passages des *Nuits!* Quoi de pieux et d'attendri comme l'*Espoir en Dieu*, les *Stances à la Malibran*, et tant d'autres pages d'incomparable inspiration, où il nous semble entendre tomber ces " larmes de choses " si bien nommées, mais moins bien décrites par le poëte latin.....

Je ne m'attarderai pas après cela, à ceux des poëtes disparus, qu'en regard de ces trois, j'appelle de second ordre : de la Vigne, de Vigny, Théophile Gauthier, Ponsard, Scribe, etc., etc. Il y aurait trop de détails à donner et surtout de réserves à faire. Ce serait d'ailleurs toucher à un monde distinct de celui que je m'efforce d'envisager ici : au monde de la poésie dramatique et théâtrale.

Parlant de je ne sais de quel conquérant de mauvais aloi, la princesse Elam-Goritz, peu scrupuleuse, avait cette définition : il est aimable ; car on se sent toujours en danger près de lui. Nos poëtes de théâtre, et c'est tout dire, ont voulu être aimables de cette façon ; et s'ils ont eu des succès à ce prix seulement, qu'ils les gardent tout entiers ; car leur talent, à coup sûr, n'a rien fait pour les mériter.

Mais il est temps de justifier ce que je vous annonçais plus haut comme un secret, et de prouver qu'à l'heure qu'il est, nous avons encore des poëtes. Pour ne pas nous égarer sur des noms toujours difficiles à classer, appelons plutôt ces noms autour de certaines idées.

Il y a une chose que le dernier siècle n'avait que mollement défendue et que le nôtre a vu attaquer avec fureur. C'est l'idée religieuse. Le panthéisme et le matérialisme de nos jours se sont rués à l'envi sur ce que Voltaire et toute l'encyclopédie n'avaient pu détruire. Ils ont produit des écrivains, des orateurs, des philosophes ; mais, disons-le à l'honneur de ce temps, ils n'ont pu produire un poëte. A part l'ignoble Béranger, qui d'ailleurs n'eut jamais que de l'esprit, nos poëtes contemporains sont spiritualistes.

Depuis Châteaubriand, les moins chrétiens d'entre eux sont

encore croyants. Il savent qu'il n'y a pas de poésie sans idéal, et que l'idéal ne peut se séparer aucunement de l'idée divine.. Plusieurs ne se contentant pas de ce minimum, ont demandé directement à la Religion, non-seulement l'inspiration, mais le sujet de leurs poëmes.

Tels, M. de Ségur, dans ses beaux poëmes de *Ste. Cécile* et de *St. François*, et M. Le Pas, dans les *Légendes* qu'il a versifiées, en leur conservant, par un vrai prodige d'assimilation et de souplesse de main, l'allure, la forme, le parfum des temps auxquels elles remontent. Il y a aussi les nouvelles *Elévations poétiques et religieuses* de Mme. Jenna, les fraîches inspirations de M. Henri Galleau, et des fragments entiers de l'œuvre poétique si considérable de MM. Autran et de Laprade. Il ne semble pas qu'on puisse, mieux que ces derniers, retrouver et signaler les traces de Dieu dans le monde des créatures. La nature y chante de si beaux hymnes, et les choses y trouvent de tels accents, que chez M. de Laprade en particulier, on a été tenté de soupçonner d'abord quelque tendance panthéiste. Mais les œuvres s'expliquent les unes par les autres ; et M. de Laprade a donné, depuis, de tels gages à l'idée religieuse la plus orthodoxe, qu'il ne faut pas hésiter à le ranger parmi les meilleurs de nos rapsodes chrétiens. Ceux qui ont lu *Pernette*, ceux qui ont écouté les *Voix du silence*, savent l'énergie exceptionnelle de ce talent et la singulière fermeté de cette facture poétique. Ils ont admiré cette poésie sérieuse qui ne jongle pas avec les mots, qui ne badine pas avec l'imagination, qui ne joue pas avec les fleurs elles-mêmes. On a dit que le vers fatigue quand il ne ravit point; mais est-ce qu'il peut ravir sérieusement autre chose que la pensée? Le vers de M. de Laprade fait penser; et chez lui ornement ne va jamais sans richesse.

M. Autran, autre académicien, et si je ne me trompe (en ne comptant pas Auguste Barbier), le seul de nos poëtes vivants qu'on peut égaler à M. de Laprade, est plus coulant peut-être et plus mélodieux que lui. Son vers paraît moins travaillé, mais aussi moins original. Il descend en ligne plus droite de Lamartine. Ce n'est pas sans se calomnier beaucoup que M. Autran a pu intituler sa dernière œuvre : *Sonnets capricieux ;* car à part le choix infiniment varié de ses sujets, il n'y a pas de poésie plus soutenue, plus unie, moins capricieuse. On y voit la rare affinité qui existe entre ce genre de poésie et le talent de l'auteur. Quand il fut élu académicien, Berryer disait plaisamment, mais non sans un fond de vérité : "Comment me tirer de mon discours de réception? Je ne sais ni lire, ni écrire !" Il s'en tira comme un homme d'esprit : par la brièveté. La brièveté, c'est aussi, là, le charme du sonnet,

lequel montre toujours, lorsqu'il est bien fait, à quel point certaines pensées gagnent à être emprisonnées.

De même que nous ne finirions pas de signaler tous les poëtes religieux de ce temps, nous n'essaierons pas davantage d'énumérer tous ceux qui ont chanté la campagne, le foyer, la famille. C'est encore en cela que la poésie a bien mérité du pays ; car elle se met carrément en travers de certains préjugés à la mode.

A une époque où l'émigration vers les grandes villes s'accentue de plus en plus, et où, le travail des champs délaissé, on se jette à corps-perdu dans les carrières libérales, nos poëtes s'honorent, en chantant plus qu'on ne l'a jamais fait, les charmes réels et les sérieux avantages de la vie rurale. Jamais peut-être cette corde n'avait vibré aussi délicatement. Nous sommes loin des mièvreries de Florian, de ses faux bergers, de ses pastorales de convention et des prés fleuris de Mme. Deshoulières. Un souffle nouveau et puissant a traversé du même coup la campagne et ses poëtes : le silence même a trouvé une voix, les bois ont raconté leur mytère, le champ a révélé ses trésors, et la mer a épanché son secret avec ses flots sur le sable des grèves. M. Autran, déjà nommé, a écrit ses délicieux *Poémes de la Mer*, son volume meilleur encore de la *Vie rurale*. M. Millien nous donne ses *Légendes de la Charrue*, M. Lemoyne ses *Paysages de Mer*, M. de Ségur un recueil de *Fables*, remarquables surtout par le vif sentiment qui s'y accuse des beautés de détail de la nature.

Imaginez-vous quelque chose de naturellement prosaïque ? Me parlerez-vous de la vapeur ? M. Millien en a écrit la *légende*. De l'usine ? M. Matabon nous l'a décrit, en véritable ouvrier qu'il est, et chez lui, l'exactitude ne paraît nullement faire tort à l'inspiration, ni l'inspiration à l'exactitude. Comme Reboul, le boulanger de Nîmes, le terre-à-terre du labeur quotidien n'a fait que donner plus d'essor à sa verve poétique, et il a prouvé tout ce qu'un ouvrier peut trouver de charmes à approfondir et à étudier un métier réputé ingrat.

Il y a pourtant moins de raisons de chanter le travail industriel que de poétiser la famille. Plusieurs se sont donné ce mérite à une époque où, dans des aspirations éhontées, tout semble se conjurer pour la battre en brèche et l'anéantir. Qu'il fait bon l'entendre réhabiliter par M. de Laprade dans ce recueil exquis des *Rimes paternelles !* Comme cet homme aime ses enfants ! et, suspendues sur ces têtes bouclées, que de choses il nous montre, au triple point de vue de la société, de la religion et de la patrie ! c'est un écrin de pierres précieuses, toutes frappées d'un rayon

divin. Sont-ce des perles ! sont-ce des larmes ? L'un et l'autre, je pense : car c'est inestimable, en même temps qu'attendrissant.

Il faut louer Mme. Sophie Hüe de l'avoir suivi dans cette voie, encore bien que dans ses *Maternelles* elle ne le suive que de loin. M. de Ségur s'en rapproche davantage dans le précieux recueil intitulé : *La Maison ;* et dans *Rêves et Réalités*, M. Froment, au même point de vue, nous intéresse.

Il est une muse, qu'en finissant cette étude véritablement insuffisante, je me reprocherais de ne pas saluer : la muse patriotique. Certes ! en temps ordinaire, la poésie tient forcément une grande place dans la vie des hommes ; et en dépit des apparences, je dirai qu'elle les console d'autant plus qu'ils souffrent d'avantage, et leur agrée d'autant mieux qu'ils ont vieilli. Est-ce que la vieillesse ne revient point ainsi sur ses pas souvent, pour savourer lentement ce que la jeunesse dévore, pour rechercher ce qu'elle dédaigne, pour presser ce qu'elle effleure, pour se refaire enfin des miettes, tombées sur la route, un dernier festin ?.....Jamais toutefois cette disposition ne s'accentue davantage que lorsqne les malheurs de la patrie viennent rejoindre et grossir en quelque sorte les malheurs privés. C'est alors un unisson de toutes les fibres de l'âme humaine, et il ne semble pas que la langue d'un peuple puisse chanter plus haut.

Alors, dans ce Paris blasé, M. Toppée, sans décors, sans drame, sans mise en scène, se fait applaudir, seulement parce qu'il a mis en beaux vers les sentiments qui gonflent toutes les poitrines et qu'il a traduit fidèlement une situation. Alors, M. Henri de Bornier trouve mille soirées d'inépuisable succès pour sa *Fille de Boland*, qui contraste si heureusement et si fièrement avec le commun de notre répertoire dramatique.

Un peuple n'applaudit guère de pareils vers sans devenir meilleur, ou sans marquer du moins un temps d'arrêt dans sa chute. Il ne semble même pas que le peuple français puisse en venir jusqu'à la chute quand on lit les *Chants du droit et de l'épée*, par M. Ducros de Siset, les *Poémes civiques* de M. de Laprade, les *Stances* de M. Victor Fournel et de M. Dalpit, et les *Chants du soldat* de Paul Deroulède.

Jamais il ne s'est mieux vérifié que l'indignation fait le vers : *facit indignatio versum*, et que la poésie est comme l'eau, laquelle n'est sans murmure que lorsqu'elle coule sans obstacle. Jamais les vaincus n'ont été mieux vengés, les morts mieux pleurés, les survivants mieux réconfortés, s'il est vrai, comme on l'a dit, que les larmes versées sur la tombe des héros fortifient ceux qui les

répandent. On ne méprise point les vers, quand on en a lus de tels, et l'on ne craint point les poëtes. On les supplierait plutôt de chanter davantage ; car on s'aperçoit de tout ce que peut la poésie pour accentuer et graver dans le souvenir une idée généreuse, et que c'est l'aiguille qui fait passer le fil.....Chez un homme comme chez un peuple, la grâce poétique est souvent le signe ou du moins l'avant-coureur de la force. On sait qu'il y a de grands arbres qui ont commencé par une fleur.

TH. B.

LE PAYS DES FOURRURES

(*suite*)

Thomas Black, bien enveloppé de couvertures, se souleva à demi, s'appuya sur son coude, et d'une voix encore affaiblie :

" Le fort Reliance ? demanda-t-il.

—Vous y êtes, répondit le capitaine.

—Le capitaine Craventy ?

—C'est moi, et j'ajouterai, monsieur, soyez le bienvenu. Mais pourrais-je vous demander pourquoi vous venez au fort Reliance ?

—Pour voir la lune ! répondit le courrier, qui tenait sans doute à cette réponse, car il la faisait pour la seconde fois.

D'ailleurs, elle parut satisfaire Thomas Black, qui fit un signe de tête affirmatif. Puis, reprenant :

" Le lieutenant Hobson ? demanda-t-il.

—Me voici, répondit le lieutenant.

—Vous n'êtes pas encore parti ?

—Pas encore, monsieur.

—Eh bien, monsieur, reprit Thomas Black, il ne me reste plus qu'à vous remercier et à dormir jusqu'à demain matin !

Le capitaine et ses compagnons se retirèrent donc, laissant ce personnage singulier reposer tranquillement. Une demi-heure après, la fête s'achevait, et les invités regagnaient leurs demeures respectives, soit dans les chambres du fort, soit dans les quelques habitations qui s'élevaient en dehors de l'enceinte.

Le lendemain, Thomas Black était à peu près rétabli. Sa vigoureuse constitution avait résisté à ce froid excessif. Un autre n'eût pas dégelé, mais lui ne faisait pas comme tout le monde.

Et maintenant, qui était cet astronome ? D'où venait-il ? Pourquoi ce voyage à travers les territoires de la Compagnie, lorsque

l'hiver sévissait encore? Que signifiait la réponse du courrier? Voir la lune! Mais la lune ne luit-elle pas en tous lieux, et faut-il venir la chercher jusque dans les régions hyperboréennes?

Telles furent les questions que se posa le capitaine Craventy. Mais le lendemain, après avoir causé pendant une heure avec son nouvel hôte, il n'avait plus rien à apprendre.

Thomas Black était, en effet, un astronome attaché à l'observatoire de Greenwich, si brillamment dirigé par M. Airy. Esprit intelligent et sagace plutôt que théoricien, Thomas Black, depuis vingt ans qu'il exerçait ses fonctions, avait rendu de grands services aux sciences uranographiques. Dans la vie privée, c'était un homme absolument nul, qui n'existait pas en dehors des questions astronomiques, vivant dans le ciel, non sur la terre, un descendant de ce savant du bonhomme La Fontaine qui se laissa choir dans un puits. Avec lui pas de conversation possible, si l'on ne parlait ni d'étoiles ni de constellations. C'était un homme à vivre dans une lunette. Mais quand il observait, quel observateur sans rival au monde! quelle infatigable patience il déployait! Il était capable de guetter pendant des mois entiers l'apparition d'un phénomène cosmique. Il avait d'ailleurs une spécialité, les bolides et les étoiles filantes, et ses découvertes dans cette branche de la météorologie méritaient d'être citées. Aussi, toutes les fois qu'il s'agissait d'observations minutieuses, de mesures délicates, de déterminations précises, on recourait à Thomas Black, qui possédait "une habileté d'œil" extrêmement remarquable. Savoir observer, n'est pas donné à tout le monde. On ne s'étonnera donc pas que l'astronome de Greenwich eût été choisi pour opérer dans la circonstance suivante qui intéressait au plus haut point la science sélénographique.

On sait que, pendant une éclipse totale de soleil, la lune est entourée d'une couronne lumineuse. Mais quelle est l'origine de cette couronne? Est-ce un objet réel? N'est-ce plutôt qu'un effet de diffraction éprouvé par les rayons solaires dans le voisinage de la lune? C'est une question que les études faites jusqu'à ce jour n'ont pu permettre de résoudre.

Dès 1706, les astronomes avaient scientifiquement décrit cette auréole lumineuse. Louville et Halley pendant l'éclipse totale de 1715, Miraldi en 1724, Antonio de Ulloa en 1778, Bouditch et Ferrer en 1806, observèrent minutieusement cette couronne, sans que de leurs théories contradictoires on pût rien conclure de définitif. A propos de l'éclipse totale de 1842, les savants de toutes nations, Airy, Arago, Peytal, Laugier, Mauvais, Otto, Struvs, Petit, Baily, etc., cherchèrent à obtenir une solution complète touchant

l'origine du phénomène ; mais quelque sévères qu'eussent été les observations, "le désaccord, dit Arago, que l'on trouve entre les observations faites en divers lieux par des astronomes exercés, dans une seule et même éclipse, a répandu sur la question de telles obscurités, qu'il n'est maintenant possible d'arriver à aucune conclusion certaine sur la cause du phénomène." Depuis cette époque, d'autres éclipses totales de soleil furent étudiées, et les observations n'obtinrent aucun résultat concluant.

Cependant, cette question intéressait au plus haut point les études sénélographiques. Il fallait la résoudre à tout prix. Or, une occasion nouvelle se présentait d'étudier la couronne lumineuse si discutée jusqu'alors. Une éclipse totale de soleil, totale pour l'extrémité nord de l'Amérique, l'Espagne, le nord de l'Afrique, etc., devait avoir lieu le le 18 juillet 1860. Il fut convenu entre astronomes de divers pays que des observations seraient faites simultanément aux divers points de la zone pour laquelle cette éclipse serait totale. Or, ce fut Thomas Black qui fut désigné pour observer la dite éclipse dans la partie septentrionale de l'Amérique. Il devait donc se trouver à peu près dans les conditions où se trouvèrent les astronomes anglais, qui se transportèrent en Suède et en Norwége à l'occasion de l'éclipse totale de 1851.

On le pense bien, Thomas Black saisit avec empressement l'occasion qui lui était offerte d'étudier l'auréole lumineuse. Il devait également reconnaître autant que possible la nature de ces protubérances rougeâtres qui apparaissent sur divers points du contour du satellique terrestre. Si l'astronome de Greenwich parvenait à trancher la question d'une manière irréfutable, il aurait droit aux éloges de toute l'Europe savante.

Thomas Black se prépara donc à partir. Il obtint de pressantes lettres de recommandation pour les agents principaux de la Compagnie de la baie d'Hudson. Il avait précisément appris qu'une expédition devait se rendre aux limites septentrionales du continent, afin d'y créer une factorerie nouvelle. C'était une occasion dont il fallait profiter. Thomas Black partit, traversa l'Atlantique, débarqua à New-York, gagna à travers les lacs l'établissement de la Rivière Rouge, puis, de fort en fort, emporté par un traîneau rapide, sous la conduite d'un courrier de la Compagnie, malgré l'hiver, malgré le froid, en dépit de tous les dangers d'un voyage à travers les contrées arctiques, le 17 mars, il arriva au fort Reliance dans les conditions que l'on connaît.

Telles furent les explications données par l'astronome au capitaine Craventy. Celui-ci se mit tout entier à la disposition de Thomas Black.

" Mais, monsieur Black, lui dit-il, pourquoi étiez-vous si pressé d'arriver, puisque cette éclipse de soleil ne doit avoir lieu qu'en 1860, c'est-à-dire, l'année prochaine seulement ?

—Capitaine, répondit l'astronome, j'avais appris que la Compagnie envoyait une expédition sur le littoral américain, au-delà du soixante-dixième parallèle, et je ne voulais pas manquer le départ du lieutenant Hobson.

—Monsieur Black, répondit le capitaine, si le lieutenant eût été parti, je me serais fait un devoir de vous accompagner moi-même jusqu'aux limites de la mer polaire."

Puis il répéta à l'astronome que celui-ci pouvait absolument compter sur lui, et qu'il était le bienvenu au fort Reliance.

CPAPITRE IV

UNE FACTORERIE

Le lac de l'Esclave est l'un des plus vastes qui se rencontrent dans la région située au-delà du soixante-et-unième parallèle. Il mesure une longueur de deux cent cinquante milles sur une largeur de cinquante, et il est exactement par 61° 25' de latitude et 114° de longitude ouest. Toute la contrée environnante s'abaisse en longues déclivités vers un centre commun, large dépression du sol, qui est occupée par le lac.

La position de ce lac, au milieu des territoires de chasse, sur lesquels pullulaient autrefois les animaux à fourrures, attira, dès les premiers temps, l'attention de la Compagnie. De nombreux cours d'eau, s'y jetaient ou y prenaient naissance, le Mackenzie, la rivière du Foin, l'Atapeskow, etc. Aussi plusieurs forts importants furent-ils construits sur ses rives : le fort Providence au nord, le fort Résolution au sud. Quant au fort Reliance, il occupait l'extrémité nord-est du lac et ne se trouvait pas à plus de trois cents milles de l'entrée de Chesterfield, long et étroit estuaire formé per les eaux mêmes de la baie d'Hudson.

Le lac de l'Esclave est pour ainsi dire semé de petits îlots, hauts de cent à deux cents pieds, dont le granit et le gneiss émergent en maint endroit. Sur sa rive septentrionale se massent des bois épais, confinant à cette portion aride et glacée du continent qui a reçu, non sans raison, le nom de Terre maudite. En revanche, la région du sud, principalement formée de calcaire, est plate, sans un coteau, sans une extumescence quelconque du sol. Là se des-

sine la limite que ne franchissent presque jamais les grands ruminants de l'Amérique polaire, ces buffalos ou bisons, dont la chair forme presque exclusivement la nourriture des chasseurs canadiens et indigènes.

Les arbres de la rive septentrionale se groupent en forêts magnifiques. Qu'on ne s'étonne pas de rencontrer une végétation si belle sous une zone si reculée. En réalité, le lac de l'Esclave n'est guère plus élevé en latitude que les parties de la Norvége ou de la Suède occupées par Stockholm ou Christiania. Seulement. il faut remarquer que les lignes isothermes, sur lesqnelles la chaleur se trouve à dose égale, ne suivent nullement les parallèles terrestres, et qu'à pareille latitude, l'Amérique est incomparablement plus froide que l'Europe. En avril, les rues de New-York sont encore blanches de neige, et cependant New-York occupe à peu près le même parallèle que les Açores. C'est que la nature d'un continent, sa situation par rapport aux océans, la conformation même du sol, influent notablement sur ses conditions climatériques.

Le fort Reliance, pendant la saison d'été, est entouré de masses de verdure, dont le regard se réjouissait après les rigueurs de l'hiver. Le bois ne manquait pas à ces forêts presque uniquement composées de peupliers, de pins et de bouleaux. Les îlots du lac produisaient des saules magnifiques. Le gibier abondait dans les taillis, et il ne les abandonnait même pas pendant la mauvaise saison. Plus au sud, les chasseurs du fort poursuivaient avec succès les bisons, les élans et certains porcs-épics du Canada, dont la chaire est excellente. Quant aux eaux du lac de l'Esclave, elles étaient très-poissonneuses. Les truites y atteignaient des dimensions extraordinaires, et leur poids dépassait soixante livres. Les brochets, les lottes voraces, une sorte d'ombre, appelée " poisson bleu " par les Anglais, des légions innombrables de tittamegs, " le corregou blanc " des naturalistes, foisonnaient dans le lac. La question d'alimentation pour les habitants du fort Reliance se résolvait donc facilement, la nature pourvoyait à leurs besoins, et, à la condition d'être vêtus pendant l'hiver, comme le sont les renards, les martres, les ours et autres animaux à fourrures, ils pouvaient braver la rigueur de ces climats.

Le fort proprement dit se composait d'une maison de bois, comprenant un étage et un rez-de-chaussée, qui servait d'habitation au commandant et à ses officiers. Autour de cette maison se disposaient régulièrement les demeures des soldats, les magasins de la Compagnie et les comptoirs dans lesquels s'opéraient les échanges. Une petite chapelle, à laquelle il ne manquait qu'un ministre, et

une poudrière complétaient l'ensemble des constructions du fort. Le tout était entouré d'une enceinte palissadée, haute de vingt pieds, vaste parallélogramme que défendaient quatre petits bastions à toit aigu, posés aux quatre angles. Le fort se trouvait donc a l'abri d'un coup de main. Précaution jadis nécessaire, à une époque où les Indiens, au lieu d'être les pourvoyeurs de la Compagnie, luttaient pour l'indépendance de leur territoire ; précaution prise également contre les agents et les soldats des autres associations rivales, qui se disputaient autrefois la possession et l'exploitation de ce riche pays des fourrures.

La Compagnie de la baie d'Hudson comptait alors, sur tout son domaine, un personnel d'environ mille hommes. Elle exerçait sur ses employés et ses soldats une autorité absolue, qui allait jusqu'au droit de vie et de mort. Les chefs des factoreries pouvaient, à leur gré, régler les salaires et fixer la valeur des objets d'approvisionnement et des pelleteries. Grâce à ce système dépourvu de tout contrôle, il n'était pas rare qu'ils réalisassent des bénéfices s'élevant à plus de trois cents pour cent.

On verra d'ailleurs, par le tableau suivant, emprunté au *Voyage du Capitaine Robert Lade*, dans quelles conditions s'opéraient autrefois les échanges avec les Indiens, qui sont devenus maintenant les véritables et les meilleurs chasseurs de la Compagnie. La peau de castor était à cette époque l'unité qui servait de base aux achats et aux ventes.

Les Indiens payaient :

Pour un fusil	10	peaux	de castors.
Une demi-livre de poudre	1	"	"
Quatre livres de plomb	1	"	"
Une hache	1	"	"
Six couteaux	1	"	"
Une livre de verroterie	1	"	"
Un habit galonné	6	"	"
Un habit sans galons	5	"	"
Habits de femme galonnés	6	"	"
Une livre de tabac	1	"	"
Une boîte à poudre	1	"	"
Un peigne et un miroir	2	"	"

Mais, depuis quelques années, la peau de castor est devenue si rare, que l'unité monétaire a dû être changée. C'est maintenant la robe de bison qui sert de base aux marchés. Quand un Indien se présente au fort, les agents lui remettent autant de fiches de bois qu'il apporte de peaux, et, sur les lieux mêmes, il échange ses fiches contre des produits manufacturés. Avec ce système, la

Compagnie, qui, d'ailleurs, fixe arbitrairement la valeur des objets qu'elle achète et des objets qu'elle vend, ne peut manquer de réaliser et réalise en effet des bénefices considérables.

Tels étaient les usages établis dans les diverses factoreries, et par conséquent au fort Reliance. Mrs. Paulina Barnett put les étudier durant son séjour, qui se prolongea jusqu'au 16 avril. La voyageuse et le lieutenant Hobson s'entretenaient souvent ensemble, formant des projets superbes, et bien décidés à ne reculer devant aucun obstacle. Quant à Thomas Black, il ne causait que lorsqu'on lui parlait de sa mission spéciale. Cette question de la couronne lumineuse et des protubérances rougeâtres de la lune le passionnait. On sentait qu'il avait mis toute sa vie dans la solution de ce problème, et Thomas Black finit même par intéresser très-vivement la voyageuse à cette observation scientifique. Ah ! qu'il leur tardait à tous les deux d'avoir franchi le Cercle polaire, et que cette date du 18 juillet 1860 semblait donc éloignée, surtout pour l'impatient astronome de Greenwich !

Les préparatifs de départ n'avaient pu commencer qu'à la mi-mars, et un mois se passa avant qu'ils fussent achevés. C'était, en effet, une longue besogne que d'organiser une telle expédition à travers les régions polaires. Il fallait tout emporter, vivres, vêtements, ustensiles, outils, armes, munitions.

La troupe, commandée par le lieutenant Jasper Hobson, devait se composer d'un officier, de deux sous-officiers et de dix soldats, dont trois mariés emmenaient leurs femmes avec eux. Voici la liste de ces hommes, que le capitaine Craventy avait choisis parmi les plus énergiques et les plus résolus :

1° Le lieut. Jasper Hobson	12° Hope, soldat
2° Le sergent Long	13° Kellet, soldat
3° Le caporal Joliffe	
4° Petersen, soldat	Mrs. Raë
5° Belcher, soldat	Mrs. Joliffe
6° Raë, soldat	Mrs. Mac Nap
7° Marbre, soldat	
8° Garry, soldat	Etrangers au fort :
9° Pond, soldat	Mrs. Paulina Barnett
10° Mac Nap, soldat	Madge
11° Sabine, soldat	Thomas Black

En tout dix-neuf personnes, qu'il s'agissait de transporter pendant plusieurs centaines de milles, à travers un territoire désert et peu connu.

Mais, en prévision de ce projet, les agents de la Compagnie avaient réuni au fort Reliance tout le matériel nécessaire à l'expé-

dition. Une douzaine de traîneaux, pourvus de leur attelage de chiens, étaient préparés. Ces véhicules, fort primitifs, consistaient en un assemblage solide de planches légères que liaient entre elles des bandes transversales. Un appendice, formé d'une pièce de bois cintrée et relevée comme l'extrémité d'un patin, permettait au traîneau de fendre la neige sans s'y engager profondément. Six chiens, attelés deux par deux, servaient de moteurs à chaque traîneau, moteurs intelligents et rapides qui, sous la longue lanière du guide, peuvent franchir jusqu'à quinze milles à l'heure.

La garde-robe des voyageurs se composait de vêtements en peaux de rennes, doublés intérieurement d'épaisses fourrures. Tous portaient sur la peau des tissus de laine, destinés à les garantir contre les brusques changements de température, qui sont fréquents sous cette latitude. Chacun, officier ou soldat, femme ou homme, était chaussé de bottes en cuir de phoque, cousues de nerfs, que les indigènes fabriquent avec une habileté sans pareille. Ces chaussures sont absolument imperméables et se prêtent à la marche par la souplesse de leurs articulations. A leurs semelles pouvaient s'adapter des raquettes en bois de pin, longues de trois à quatre pieds, sortes d'appareils propres à supporter le poids d'un homme sur la neige la plus friable et qui permettent de se déplacer avec une extrême vitesse, ainsi que font les patineurs sur les surfaces glacées. Des bonnets de fourrure, des ceintures de peau de daim complétaient l'accoutrement.

En fait d'armes, le lieutenant Hobson emportait, avec des munitions en quantité suffisante, les mousquetons réglementaires délivrés par la Compagnie, des pistolets, et quelques sabres d'ordonnance ; en fait d'outils, des haches, des scies, des herminettes, et autres instruments nécessaires au charpentage ; en fait d'ustensiles, tout ce que nécessitait l'établissement d'une factorerie dans de telles conditions, entre autres un poêle, un fourneau de fonte, deux pompes à air et leur réservoir destinées à la ventilation, un halkett-boat, sorte de canot en caoutchouc que l'on gonfle au moment où on veut en faire usage.

Quant aux approvisionnements, on pouvait compter sur les chasseurs du détachement. Quelques-uns de ces soldats étaient d'habiles traqueurs de gibier, et les rennes ne manquent pas dans les régions polaires. Des tribus entières d'Indiens ou d'Esquimaux privées de pain ou de tout autre aliment, se nourrissent exclusivement de cette venaison, qui est à la fois abondante et savoureuse. Cependant, comme il fallait compter avec les retards inévitables et les difficultés de toutes sortes, une certaine quantité de vivres dut être emportée. C'était de la viande de bison, d'élan, de daim,

ramassée pendant les longues battues faites au sud du lac, du "corn-beef," qui pouvait se conserver indéfiniment, des préparations indiennes dans lesquelles la chair, broyée et réduite en poudre impalpable, conserve tous ses éléments nutritifs sous un très-petit volume. Ainsi triturée, cette viande n'exige aucune cuisson, et présente sous cette forme une alimentation très-nourrissante.

En fait de liqueurs, le lieutenant Hobson emportait plusieurs barils de brandevin et de whisky, bien décidé, d'ailleurs, à économiser autant que possible ces liqueurs accooliques, qui sont nuisibles à la santé des hommes sous les froides latitudes. Mais en revanche, la Compagnie avait mis à sa disposition, avec une petite pharmacie portative, de notables quantités de "lime-juice," de citrons et autres produits naturels, indispensables pour combattre les affections scorbutiques, si terribles dans ces régions, et pour les prévenir au besoin. Tous les hommes, d'ailleurs, avaient été choisis avec soin, ni trop gras, ni trop maigres, et, habitués, depuis plusieurs années aux rigueurs de ces climats, ils devaient supporter plus aisément les fatigues d'une expédition vers l'Océan polaire. De plus, c'était des gens de bonne volonté, courageux, intrépides, qui avaient accepté librement. Une double paye leur était attribuée pour tout le temps de leur séjour aux limites du continent américain, s'ils parvenaient à s'établir au-dessus du soixante-dixième parallèle.

Un traîneau spécial, et un peu plus confortable, avait été préparé pour Mrs. Paulina Barnett et sa fidèle Madge. La courageuse femme ne voulait pas être traitée autrement que ses compagnons de route, mais elle dut se rendre aux instances du capitaine, qui n'était, d'ailleurs, que l'interprète des sentiments de la Compagnie. Mrs. Paulina Barnett dut donc se résigner.

Quant à l'astronome Thomas Black, le véhicule qui l'avait amené au fort Reliance devait le conduire jusqu'à son but avec son petit bagage de savant. Les instruments de l'astronome, peu nombreux, d'ailleurs,—une lunette pour ses observations sélénographiques, un sextant destiné à donner la latitude, un chronomètre pour la fixation des longitudes, quelques cartes, quelques livres,—tout cela s'arrimait sur ce traîneau, et Thomas Black comptait bien que ses chiens ne le laisseraient pas en route.

On pense que la nourriture destinée aux divers attelages n'avait pas été oubliée. C'était un total de soixante-douze chiens, véritable troupeau, qu'il s'agissait de sustenter, chemin faisant, et les chasseurs du détachement devaient spécialement s'occuper de leur nourriture. Ces animaux, intelligents et vigoureux, avaient été

achetés aux Indiens Chippeways, qui savent merveilleusement les dresser à ce dur métier.

Toute cette organisation de la petite troupe fut lestement menée. Le lieutenant Jasper Hobson s'employait avec un zèle au-dessus de tout éloge. Fier de cette mission, passionné pour son œuvre, il ne voulait rien négliger qui pût en compromettre le succès. Le caporal Joliffe, très-affairé toujours, se multipliait sans faire grande besogne ; mais la présence de sa femme était et devait être très-utile à l'expédition. Mrs. Paulina Barnett l'avait prise en amitié. C'était une intelligente et vive Canadienne, blonde avec de grands yeux doux.

Il va sans dire que le capitaine Craventy n'oublia rien pour le succès de l'entreprise. Les instructions qu'il avait reçues des agents supérieurs de la Compagnie montraient quelle importance ils attachaient à la réussite de l'expédition, et à l'établissement d'une nouvelle factorerie au-delà du soixante-dixième parallèle. On peut donc affirmer que tout ce qu'il était humainement possible de faire pour atteindre le but fut fait. Mais la nature ne devait-elle pas créer d'insurmontables obstacles devant les pas du courageux lieutenant ? c'est ce que personne ne pouvait prévoir.

CHAPITRE V

DU FORT RELIANCE AU FORT ENTREPRISE

Les premiers beaux jours étaient arrivés. Le fond vert des collines commençait à reparaître sous les couches de neige en partie effacées. Quelques oiseaux, des cignes, des tétras, des aigles à tête chauve et autres migrateurs venant du sud, passaient à travers les airs attiédis. Les bourgeons se gonflaient aux extrêmes branches des peupliers, des bouleaux et des saules. Les grandes mares, formées çà et là par la fonte des neiges, attiraient ces canards à têtes rouge dont les espèces sont si variées dans l'Amérique septentrionale. Les guillemots, les puffins, les eider-ducks allaient chercher au nord des parages plus froids. Les musaraignes, petites souris microscopiques, grosses comme une noisette, se hasardaient hors de leur trou, et dessinaient sur le sol de capricieuses bigarrures du bout de leur petite queue pointue. C'était une ivresse de respirer, de humer ces rayons solaires que le printemps rendait si vivifiants ! La nature se réveillait de son long sommeil, après l'interminable nuit de l'hiver, et souriait en s'éveillant. L'effet de ce renouveau

est peut-être plus sensible au milieu des contrées hyperboréennes qu'en tout autre point du globe.

Cependant le dégel n'était point complet. Le thermomètre Farenheit indiquait bien quarante-et-un degrés (5° centigr. au-dessus de zéro), mais la basse température des nuits maintenait la surface des plaines neigeuses à l'état solide : circonstance favorable, d'ailleurs, au glissage des traîneaux, et dont Jasper Hobson voulait profiter avant le complet dégel.

Les glaces du lac n'étaient pas encore rompues. Les chasseurs du fort, depuis un mois, faisaient d'heureuses excursions en parcourant ces longues plaines unies, que le gibier fréquentait déjà. Mrs. Paulina Barnett ne put qu'admirer l'étonnante habilité avec laquelle ces hommes se servaient de leurs raquettes. Armés de ces " souliers à neige," leur vitesse eût égalé celle d'un cheval au galop. Suivant le conseil du capitaine Craventy, la voyageuse s'exerça à marcher au moyen de ces appareils, et en quelque temps elle devint fort habile à glisser à la surface des neiges.

Depuis quelques jours déjà, les Indiens arrivaient par bandes au fort, afin d'échanger les produits de leur chasse d'hiver contre des objets manufacturés. La saison n'avait pas été heureuse. Les pelleteries n'abondaient pas ; les fourrures de martre et de wison atteignaient un chiffre assez élevé, mais les peaux de castors, de lynx, d'hermines, de renards, étaient rares. La Compagnie faisait donc sagement en allant exploiter plus au nord des territoires nouveaux qui eussent encore échappé à la rapacité de l'homme.

Le 16 avril, au matin, le lieutenant Jasper Hobson et son détachement étaient prêts à partir. L'itinéraire avait pu être tracé d'avance sur toute cette partie déjà connue de la contrée qui s'étend entre le lac de l'Esclave et le lac du Grand-Ours, situé au-delà du Cercle polaire. Jasper Hobson devait atteindre le fort Confidence, établi à l'extrémité septentrionale de ce lac. Une station tout indiquée pour y ravitailler son détachement, c'était le fort Entreprise, bâti à deux cents milles dans le nord-ouest, sur les bords du petit lac Snure. A raison de quinze milles par jour, Jasper Hobson comptait y faire halte dès les premiers jours du mois de mai.

A partir de ce point, le détachement devait gagner par le plus court le littoral américain, et se diriger ensuite vers le cap Bathurst. Il avait été parfaitement convenu que, dans un an, le capitaine Craventy enverrait un convoi de ravitaillement à ce cap Bathurst, et que le lieutenant détacherait quelques hommes à la rencontre de ce convoi pour le diriger vers l'endroit où le nouveau fort serait établi. De cette façon, l'avenir de la factorerie était

garanti contre toute chance fâcheuse, et le lieutenant et ses compagnons, ces exilés volontaires, conserveraient encore quelques relations avec leurs semblables.

Dès le matin du 16 avril, les traîneaux, attelés devant la poterne, n'attendaient plus que les voyageurs. Le capitaine Craventy, ayant réuni les hommes qui composaient le détachement, leur adressa quelques sympatiques paroles. Par-dessus toutes choses, il leur recommanda une constante union, au milieu de ces périls qu'ils étaient appelés à braver. La soumission à leurs chefs était une indispensable condition pour le succès de cette entreprise, œuvre d'abnégation et de dévouement. Des hourrahs accueillirent le speach du capitaine. Puis les adieux furent rapidement faits, et chacun se plaça dans le traîneau qui lui avait été désigné d'avance. Jasper Hobson et le sergent Long tenaient la tête. Mrs. Paulina Barnett et Madge les suivaient, Madge maniant avec adresse le long fouet esquimau terminé par une lanière de nerf durci. Thomas Black et l'un des soldats, le Canadien Petersen, formaient le troisième rang de la caravane. Les autres traîneaux défilaient ensuite, occupés par les soldats et les femmes. Le caporal Joliffe et Mrs. Joliffe se tenaient à l'arrière-garde. Suivant les ordres de Jasper Hobson, chaque conducteur devait autant que possible conserver sa place réglementaire et maintenir sa distance de manière à ne provoquer aucune confusion. Et, en effet, le choc de ces traîneaux lancés à toute vitesse aurait pu amener quelque fâcheux accident.

En quittant le fort Reliance, Jasper Hobson prit directement la route du nord-ouest. Il dut franchir d'abord une large rivière qui réunissait le lac de l'Esclave au lac Wolmsley. Mais ce cours d'eau, profondément gelé encore, ne se distinguait pas de l'immense plaine blanche. Un uniforme tapis de neige couvrait toute la contrée, et les traîneaux, enlevés par leurs rapides attelages, volaient sur cette couche durcie.

Le temps était beau, mais encore très-froid. Le soleil, peu élevé au-dessus de l'horizon, décrivait sur le ciel une courbe très-allongée. Ses rayons, brillamment réfléchis par les neiges, donnaient plus de lumière que de chaleur. Très-heureusement, aucun souffle de vent ne troublait l'atmosphère, et ce calme de l'air rendait le froid plus supportable. Cependant la bise, grâce à la vitesse des traîneaux, devait tant soit peu couper la figure de ceux des compagnons du lieutenant Hobson qui n'étaient pas faits aux rudesses d'un climat polaire.

" Cela va bien, dit Jasper Hobson au sergent, immobile près de lui comme s'il se fût tenu au port d'armes, le voyage commence bien. Le ciel est favorable, la température propice, nos attelages

filent comme des trains exprès, et, pour peu que ce beau temps continue, notre traversée s'opérera sans encombre. Qu'en pensez-vous, sergent Long ?

—Ce que vous pensez vous-même, Lieutenant Jasper, répondit le sergent, qui ne pouvait penser autrement que son chef.

—Vous êtes bien décidé comme moi, sergent, reprit Jasper Hobson, à pousser aussi loin que possible notre reconnaissance vers le nord ?

—Il suffira que vous commandiez, mon lieutenant, et j'obéirai.

—Je le sais, sergent, répondit Jasper Hobson, je sais qu'il suffit de vous donner un ordre pour qu'il soit exécuté. Puissent nos hommes comprendre comme vous l'importance de notre mission et se dévouer corps et âme aux intérêts de la Compagnie ! Ah ! sergent Long, je suis sûr que si je vous donnais un ordre impossible.....

—Il n'y a pas d'ordres impossibles, mon lieutenant.

—Quoi ! si je vous ordonnais d'aller au pôle nord !

—J'irais, mon lieutenant.

—Et d'en revenir !..... ajouta Jasper Hobson en souriant.

—J'en reviendrais," répondit sergent Long.

Pendant ce colloque du lieutenant Hobson et de son sergent, Mrs. Paulina Barnett et Madge, elles aussi, échangeaient quelques paroles, lorsqu'une pente plus accentuée du sol retardait un instant la marche du traîneau. Ces deux vaillantes femmes, bien encapuchonnées dans leurs bonnets de loutre et à demi ensevelies sous une épaisse peau d'ours blanc, regardaient cette âpre nature et les blanches silhouettes des hautes glaces qui se profilaient à l'horizon. Le détachement avait déjà laissé derrière lui les collines qui accidentaient la rive septentrionale du lac de l'Esclave, et dont les sommets étaient couronnés de grimaçants squelettes d'arbres. La plaine infinie se déroulait à perte de vue dans une complète uniformité. Quelques oiseaux animaient de leur chant et de leur vol la vaste solitude. Parmi eux on remarquait des troupes de cygnes qui émigraient vers le nord, et dont la blancheur se confondait avec la blancheur des neiges. On ne les distinguait que lorsqu'ils se projetaient sur l'atmosphère grisâtre. Quand ils s'abattaient sur le sol, ils se confondaient avec lui, et l'œil le plus perçant n'aurait pu les reconnaître.

" Quelle étonnante contrée ! disait Mrs. Paulina Barnett. Quelle différence entre ces régions polaires et nos verdoyantes plaines de l'Australie ! Te souviens-tu, ma bonne Madge, quand la chaleur nous accablait sur les bords du golfe de Carpentarie, te rappelles-tu ce ciel impitoyable, sans un nuage, sans une vapeur ?

—Ma fille, répondit Madge, je n'ai point comme toi le don de me souvenir. Tu conserves les impressions, moi, j'oublie les miennes.

—Comment, Madge, s'écria Mrs. Paulina Barnett, tu as oublié les chaleurs tropicales de l'Inde et de l'Australie ? Il ne t'est pas resté dans l'esprit un souvenir de nos tortures, quand l'eau nous manquait au désert, quand les rayons de ce soleil nous brûlaient jusqu'aux os, quand la nuit même n'apportait aucun répit à nos souffrances !

—Non, Paulina, non, répondit Madge, en s'enveloppant plus étroitement dans ses fourrures, non, je ne me souviens plus ! Et comment me rappellerais-je ces souffrances dont tu parles, cette chaleur, ces tortures de la soif, en ce moment surtout où les glaces nous entourent de toutes parts, et quand il me suffit de laisser pendre ma main en dehors de ce traîneau pour ramasser une poignée de neige. Tu me parles de chaleur lorsque nous gelons sous les peaux d'ours qui nous couvrent ! Tu te souviens des rayons brûlants du soleil, quand ce soleil d'avril ne peut même pas fondre les petits glaçons suspendus à nos lèvres ! Non, ma fille, ne me soutiens pas que la chaleur existe quelque part, ne me répète pas que je me sois jamais plainte d'avoir trop chaud, je ne te croirais pas ! "

Mrs. Paulina Barnett ne put s'empêcher de sourire.

" Mais, ajouta-t-elle, tu as donc bien froid, ma bonne Madge ?

—Certainement, ma fille, j'ai froid, mais cette température ne me déplaît pas. Au contraire. Ce climat doit être très-sain, et je suis certaine que je me porterai à merveille dans ce bout d'Amérique ! C'est vraiment un beau pays !

—Oui, Madge, un pays admirable, et nous n'avons encore rien vu jusqu'ici des merveilles qu'il renferme ! Mais laisse notre voyage s'accomplir jusqu'aux limites de la mer polaire, laisse l'hiver venir avec ses glaces gigantesques, sa fourrure de neige, ses tempêtes hyperboréennes, ses aurores boréales, ses constellations splendides, sa longue nuit de six mois, et tu comprendras alors combien l'œuvre du Créateur est toujours et partout nouvelle ! "

Ainsi parlait Mrs. Paulina Barnett, entraînée par sa vive imagination. Dans ces régions perdues, sous un climat implacable, elle ne voulait voir que l'accomplissement des plus beaux phénomènes de la nature. Mais Madge, plus positive, ne se dissimulait ni les dangers d'une expédition vers les continents arctiques, ni les souffrances d'un hivernage, à moins de trente degrés du pôle.

Et, en effet, de plus robustes avaient déjà succombé aux fatigues,

aux privations, aux tortures morales et physiques, sous ces durs climats. Sans doute la mission du lieutenant Jasper Hobson ne devait pas l'entraîner jusqu'aux latitudes les plus élevées du globe. Sans doute il ne s'agissait pas d'atteindre le pôle et de se lancer sur les traces des Parry, des Ross, des Mac Clure, des Kane, des Morton. Mais dès qu'on a franchi le Cercle polaire, les épreuves sont à peu près partout les mêmes et ne s'accroissent pas proportionnellement avec l'élévation des latitudes. Jasper Hobson ne songeait pas à se porter au-dessus de soixante-dixième parallèle ! Soit. Mais qu'on n'oublie pas que Franklin et ses infortunés compagnons sont morts, tués par le froid et la faim, quand ils n'avaient pas même dépassé la soixante-huitième degré de latitude septentrionale !

Dans le traîneau occupé par M. et Mrs. Joliffe, on causait de toute autre chose. Peut-être le caporal avait-il un peu trop arrosé les adieux du départ, car, par extraordinaire, il tenait tête à sa petite femme. Oui ! il lui résistait, ce qui n'arrivait vraiment que dans des circonstances exceptionnelles.

" Non, mistress Joliffe, disait le caporal, non ! ne craignez rien. Un traîneau n'est pas plus difficile à conduire qu'un poney-chaise, et le diable m'emporte si je ne suis pas capable de diriger un attelage de chiens !

—Je ne conteste pas ton habileté, répondait Mrs. Joliffe. Je t'engage seulement à modérer tes mouvements. Te voilà déjà en tête de la caravane, et j'entends le lieutenant Hobson qui te crie de reprendre ton rang à l'arrière.

—Laissez-le crier, mistress Joliffe, laissez-le crier !..."

Et le caporal, enveloppant son attelage d'un nouveau coup de fouet, accrut encore la rapidité du traîneau.

" Prends garde, Joliffe, répétait la petite femme. Pas si vite ! Nous voici sur une pente !

—Une pente ! répondait le caporal. Vous appelez cela une pente, mistress Joliffe ? Mais ça monte, au contraire !

—Je te répète que cela descend !

—Je vous soutiens, moi, que cela monte ! Voyez, voyez comme les chiens tirent ! "

Quoiqu'en eût l'entêté, les chiens ne tiraient en aucune façon. La déclivité du sol était, au contraire, fort prononcée. Le traîneau filait avec une rapidité vertigineuse, et il se trouvait déjà fort en avant du détachement. Mr. et Mrs. Joliffe tressautaient à chaque instant. Les heurts, provoqués par les inégalités de la couche neigeuse, se multiplaient. Les deux époux, jetés tantôt à droite, tantôt à gauche, se choquant l'un l'autre, étaient secoués horri-

blement. Mais le caporal ne voulait rien entendre, ni les recommandations de sa femme, ni les cris du lieutenant Hobson. Celui-ci, comprenant les dangers de cette course folle, pressait son propre attelage, afin de rejoindre les imprudents, et toute la caravane le suivait dans cette course rapide.

Mais le caporal allait toujours de plus belle! Cette vitesse de son véhicule l'enivrait! Il gesticulait, il criait, il maniait son long fouet comme eût fait un sportsman accompli.

" Remarquable instrument que ce fouet! s'écriait-il, et que les Esquimaux savent manœuvrer avec une habileté sans pareille!

—Mais tu n'es pas un Esquimau, s'écriait Mrs. Joliffe, essayant en vain d'arrêter le bras de son imprudent conducteur.

—Je me suis laissé dire, reprenait le caporal, je me suis laissé dire que ces Esquimaux savent piquer n'importe quel chien de leur attelage à l'endroit qui leur convient. Ils peuvent même du bout de ce nerf durci leur enlever un petit peu de l'oreille, s'ils le jugent convenable. Je vais essayer.....

—N'essaye pas, Joliffe, n'essaye pas! s'écria la petite femme, effrayée au plus haut point.

—Ne craignez rien, mistress Joliffe, ne craignez rien! Je m'y connais! Voilà précisément notre cinquième chien de droite qui fait des siennes! Je vais le corriger!....."

Mais sans doute le caporal n'était pas encore assez " Esquimau," ni assez familiarisé avec le maniement de ce fouet dont la longue lanière dépasse de quatre pieds l'avant-train de l'attelage, car le fouet se développa en sifflant, et, revenant en arrière par un contre-coup mal combiné, il s'enroula autour du cou de maître Joliffe lui-même, dont la calotte fourrée s'envola dans l'air. Nul doute que, sans cet épais bonnet, le caporal ne se fût arraché sa propre oreille.

En ce moment, les chiens se jetèrent de côté, le traîneau fut culbuté et le couple précipité dans la neige. Très-heureusement, la couche était épaisse, et les deux époux n'eurent aucun mal. Mais quelle honte pour le caporal! Et de quelle façon le regarda sa petite femme! Et quels reproches lui fit le lieutenant Hobson!

Le traîneau fut relevé, mais on décida que dorénavant les rênes du véhicule, comme celles du ménage, appartiendraient de droit à Mrs. Joliffe. Le caporal, tout penaud, dut se résigner, et la marche du détachement, un instant interrompue, fut reprise aussitôt.

Pendant les quinze jours qui suivirent, aucun incident ne se produisit. Le temps était toujours propice, la température supportable, et le 1er mai le détachement arrivait au fort Entreprise.

(à continuer)

MATHILDE DE CANOSSE.

(*suite*)

Ce n'est pas tout encore : les récoltes étant impossibles, il en résultait des disettes, des famines, des épidémies ; les hommes, réduits à la dernière extrémité, en venaient à se nourrir de glands comme les animaux immondes, à se repaître de fruits sauvages, de gibier ou de poissons que l'on prenait à la nasse dans les mares ou les fossés. Pour comble de maux, les seigneurs chatelains accablaient de tailles et de corvées les habitants du pays où ils pouvaient dominer. Ils les obligeaient à défrayer leurs tables des produits que ces infortunés arrachaient à leur chasse ou à leur pêche ; ils les forçaient à charrier des fardeaux, à porter des messages dans les pays lointains, à leur fournir des troupes pour la guerre, à élever les murailles et les tours de leurs habitations féodales, en les réduisant enfin aux fonctions de bête de somme et prélevant tant sur leurs personnes que sur leurs biens des impôts exorbitants.

Il était bien impossible qu'avec une existence aussi sauvage les beaux-arts fussent cultivés. Aussi ne s'occupait-on ni de sculpture, ni de peinture, ni d'orfèvrerie, ni de l'art de tisser les étoffes, de fondre et travailler les métaux, ni de la statuaire ; tout était grossier et d'un rude travail ; les usages de la vie civile et policée demeuraient inconnus : la vertu, la générosité, la justice, consistaient en un casque solide, un haubert à l'épreuve, une épée affilée, une lourde hache d'armes, une forte lance, un bras nerveux, des épaules larges, une poitrine haute et bien dégagée. Quant aux lettres et aux sciences, elles étaient méprisées à ce point que seigneurs, princes et rois tiraient vanité de ne savoir ni lire ni écrire. Aussi, pour signer leurs lettres, leurs lois ou leurs ordonnances, se servaient-ils d'un sceau sur lequel leur nom était gravé ; on noir-

cissait avec de l'encre ou de la fumée cet étrange instrument et ils l'imprimaient au bas de leurs décrets. Les cathédrales et les curies avaient cependant des notaires ou tabellions qui étaient chargés de rédiger les actes tant publics que privés ; mais ils se servaient d'un latin si barbare et tellement rempli de solécismes qu'il est impossible de les lire aujourd'hui sans rire.

Le clergé séculier avait aussi sa part dans cette ignorance générale. La plupart des prêtres savaient à peine lire leurs livres de chœur et la messe ; on les regardait comme des puits de science lorsque, par hasard, ils savaient signer leur nom. Pour recevoir les ordres sacrés, il suffisait de savoir par cœur le symbole dit de saint Athanase. A cela se bornaient toutes les études théologiques. La lumière des sciences et des lettres divines et humaines ne brillait plus que dans les cloîtres de Saint-Benoit, d'où l'on tirait les papes, les évêques, les prélats de la sainte Eglise. Du reste, disons-le en passant, si le monachisme n'avait entretenu la céleste étincelle du flambeau de la science, le siècle présent serait peut-être plus ignorant et plus grossier que celui dont nous parlons. D'ailleurs, dans ces temps barbares, la foi était vive, nulle hérésie ne troublait la chrétienté d'occident qu'une même croyance religieuse maintenait dans la soumission et le respect : on s'attendait à voir finir le monde en l'an 1000, le ciel et la terre devaient rentrer dans le néant et Jésus-Christ apparaître dans les nues pour juger les vivants et les morts. De sorte que, plongés dans les ténèbres d'une ignorance aussi crasse, les hommes s'abandonnaient à l'indolence et au découragement ; ils ne s'inquiétaient de rien, ne prenaient plus la peine de sortir de leur misère, de cultiver la terre, de diriger le cours des fleuves, de dessécher les marais, et de réparer les églises et leurs habitations.

Lorsqu'on pense à cette époque malheureuse, on se croit le jouet d'un songe. On dirait volontiers qu'il en était alors du monde physique comme du monde intellectuel et que la nature était plongée dans des ténèbres matérielles. Le soleil, il semble, ne luisait pas comme de nos jours, la lune voilait son disque argenté, et les étoiles ne scintillaient pas dans la voûte des cieux : les eaux des fleuves devaient être noires, celles des lacs rouges comme du sang, la mer trouble et bourbeuse ; l'herbe dut revêtir une teinte de rouille et les fruits et les fleurs un coloris sombre et maladif. C'est ainsi que l'homme raisonne, quand il s'abandonne à son imagination ; il associe volontiers la clarté intérieure de l'esprit à la clarté extérieure du jour. C'est ainsi que lorsqu'il se représente les siècles peu éclairés du moyen-âge, il se laisserait aller à croire que le monde extérieur était aussi plongé dans les ténèbres ; tandis

que de nos jours, époque qu'il regarde comme brillamment illuminée par le flambeau des sciences et des arts, il est prêt à déclarer que le soleil qui l'éclaire est bien autrement chaud et éblouissant que celui du Xe siècle. Quelle erreur est la sienne ! Nous pensons, tout au contraire, que si l'ignorance régnait dans les siècles de barbarie, et nous en convenons, la nature du moins jouissait de tous ses droits. C'est de nos jours que l'on voit dominer la fausse science, erreur plus dangereuse mille fois que l'ignorance ; c'est de nos jours que l'art remplace la nature, l'art corrupteur de toute simplicité, l'art qui dénature et flétrit tout ce qu'il touche. Si l'on veut la retrouver, cette sainte nature, il faut l'aller chercher vierge et chaste dans ces siècles austères, car dans le nôtre elle fuit devant cette société artificielle qui a eu le triste talent de corrompre toutes les lois naturelles, domestiques, civiles, société d'autant plus corrodée par le poison de l'incrédulité, que l'ignorance qui l'enveloppe est plus épaisse et plus honteuse. Mais nous nous laissons emporter à traiter un sujet qui pourrait fournir matière à plusieurs volumes. C'est que nous aussi nous haïssons les ténèbres, nous aussi nous aimons la lumière ; seulement, nous la voulons véritable et pure, nous la voulons telle qu'elle est en effet, c'est-à-dire guidant l'intelligence vers le vrai, le cœur vers le bien, tout l'homme vers la paix et le bonheur.

Cependant, pour nous reposer un peu du spectacle que nous offre le Xe siècle, retournons à Canosse, à Canosse d'où jaillirent les premières étincelles de cette civilisation qui devait sauver la malheureuse Italie et l'illustrer à jamais. Le duc Azzo s'était plu à attirer dans son château la fleur de la noblesse du temps : le plus bel ornement de sa cour était la douce Hildegarde, son épouse, princesse douée de toutes les grâces et de toutes les vertus, femme à l'esprit cultivé, à l'âme pieuse, au jugement sain et droit (1). C'est d'après le conseil d'Hildegarde qu'Azzo éleva sur les rives du Pô le monastère si fameux de Bressello qu'il enrichit de nombreux revenus. Il voulait que les religieux enseignassent aux habitants à construire des demeures saines et commodes, à défricher les terres, dessécher les marais, à élever des digues aux endroits où ce fleuve fait le coude et peut, à l'époque des grandes eaux, et sur un espace de terrain considérable, submerger les bourgs et les campagnes. Hildegarde et Azzo eurent deux fils. Le premier, nommé Tédaldo, succéda à son père ; le second devint évêque de Brescia, sous le nom de Godefroid qu'il sut illustrer.

---

(1) Donizone, III.

Remarquable entre tous les princes italiens de son temps, Tedaldo, par son courage et sa prudence, sut augmenter considérablement l'héritage que lui avait laissé son père. Il se rendit respectable et cher aux monarques de France et d'Allemagne, et son zèle pour le Saint Siége fut si grand, que les papes lui donnèrent pour récompense le fief de Ferrare. A tant de générosité et de valeur ce prince joignit tant de piété qu'il fonda, entre le Pô et la Lirone, la célèbre abbaye de Saint-Benoit qui donna le jour à tant de saints et doctes personnages. Par la suite, la noble Mathilde conçut pour ce lieu vénérable une si grande affection qu'elle choisit l'église pour sa sépulture. Ses dépouilles mortelles y reposèrent pendant cinq siècles, jusqu'à ce que le pape Urbain VIII les eût fait en grande pompe transporter au Vatican, où elles sont déposées au milieu des cendres des souverains pontifes auprès de l'autel de Saint-Pierre. Et ce fut justice, car si elle s'était toujours montrée fille soumise du Saint Siége, et sa protectrice courageuse, elle se montra encore la plus magnifique de ses bienfaitrices, en lui faisant don de tout le patrimoine dont elle était maîtresse. Elle devait à Tedaldo, son aïeul, l'affection profonde qu'elle portait à la tiare et dont elle ne se départit jamais.

Tedaldo eut pour femme la gracieuse Guillia ; (1) ses fils, trois illustres princes, furent Tedaldo, Boniface et Conrad. Ce dernier, après avoir fait des prodiges de valeur contre tous les hauts barons de la Lombardie réunis à la bataille de Coviolo auprès de Reggio, alla, bien que vainqueur, mourir dans cette dernière ville, des suites d'une blessure qu'il avait reçue dans la mêlée. Il fut amèrement pleuré par ses deux frères. Tedaldo se consacra au service de Dieu, se distingua par ses vertus pastorales et particulièrement par la pureté toute céleste dont il embellit son âme et sa personne. En voici un trait remarquable.

A la malheureuse époque où prévalaient l'ignorance et la barbarie, une grande partie du clergé avait foulé aux pieds les lois de la continence et de la mansuétude. Vainement l'Eglise s'efforçait-elle de ramener dans la bonne voie des prêtres qui revêtaient plus volontiers la cuirasse que la chape, et maniaient mieux l'épée que le crucifix : les malheureux oubliaient jusqu'à la précieuse vertu qui rend l'homme si cher à l'Agneau de Dieu. Or, il advint que le noble et chaste Tedaldo, devenu évêque d'Arezzo, tomba dans une maladie grave ; sa vie dépendait de la promptitude des secours à apporter. Les médecins, aveuglés par un excès de zèle, en vin-

(1) Donizone, IV.

rent à décider que mettant de côté ses vœux sacerdotaux, le jeune prélat devait songer à se marier. Le saint évêque frémit d'indignation à cette décision grossière et impie, mais feignant de s'y soumettre :

—Hé bien ! dit-il gaiement, voyons qui vous avez à me proposer pour épouse ?

Et cependant il faisait apporter tout auprès de son lit un brasier de charbons ardents. En un instant, les tentures menacèrent de prendre feu.

Hé quoi, reprit-il alors en s'adressant aux médecins déconcertés, vous craignez d'exposer mon corps à ces flammes légères, et vous n'hésitez pas à exposer mon âme à celles de l'enfer, aux tourments de la géhenne ? Et cela, non pour quelques instants, mais pour l'éternité ; et cela, non pour quelques charbons allumés, mais pour les feux éternels qu'alluma la justice de Dieu. Arrière, malheureux ! L'oint du Seigneur demeurera chaste : sa main faite pour toucher le Verbe de Dieu, ne sera pas profanée par une union terrestre. Laissez-moi mourir, pourvu que je reste sans tache ; laissez-moi mourir, pourvu que je sois fidèle à mon vœu ; laissez-moi mourir, afin d'aller m'unir éternellement à l'éternel amour.

A ce discours si vigoureux et si chrétien, les médecins demeurèrent muets et confondus devant le digne prélat. Une pareille conduite doit nous encourager, sinon à mépriser, du moins à surveiller les médecins modernes, quand nous en voyons, à cette époque grossière, abuser traîtreusement de leur art salutaire et en faire un instrument de corruption. Hélas ! de nos jours, la médecine n'est employée trop souvent par bien des gens que comme moyen systématique de corruption, chose fort rare au temps passé. Que de fois la candide jeunesse n'est-elle pas devenue la victime de ces charlatans homicides, qui ne se font aucun scrupule de flétrir et ruiner la plus belle des vertus, celle qui brille aux yeux de Dieu d'un éclat plus vif que l'astre du jour. O pères de famille, vous cherchez pour vos enfants les aliments les plus sains, les potions les plus salutaires, les remèdes les plus efficaces, et vous ne songez pas à choisir vos médecins parmi les plus hommes de bien ! L'art, sans la conscience, peut bien guérir le corps sans doute, mais il peut, au même instant, devenir un poison mortel pour l'âme innocente et pure du votre enfant, songez-y bien !

Cependant le jeune Evêque ne tarda pas à se rétablir. Sa convalescence fut hâtée par les douces influences de la musique : il fut redevable de ce bienfait à l'un de ses amis les plus chers, à

Guido (1) moine de Pomposa, restaurateur de la vetitable musique d'église par la découverte qn'on lui doit des clefs, des tons et d'une note. C'était dans les leçons et les exemples d'Hildegarde, son aïeule, et de Guillia, sa mère, toutes deux femmes d'une haute piété et d'un esprit non moins élevé, que Tedaldo, né au château de Canosse, avait puisé les principes de vertu, de générosité et de courtoisie, qu'il propagea si largement au cœur de la Toscane. Son exemple eut aussi une forte influence sur l'âme déjà si noble de la comtesse Mathilde, sa nièce, qui, entre toutes les princesses de son époque, se rendit fameuse par la droiture de son cœur et la magnanimité et l'élévation de ses sentiments.

Mais Canosse, où Boniface reçut le jour de la belle et valeureuse Guilla, ne fut jamais plus brillant et plus magnifique qu'au temps de ce noble et généreux prince, le premier et le plus puissant des ducs italiens. Il agrandit cette résidence, l'orna somptueusement et en fit la plus forte citadelle de ses domaines. Et tandis que Mantoue n'était plus qu'une grosse bourgade resserrée entre son lac et le Pô, dépourvue de murs, de boulevards et de tours, n'ayant pour toute défense qu'un fossé et une misérable palissade (2) ; la superbe Canosse, devenue métropole et séjour de Boniface et de sa cour, grandissait chaque jour, et, du haut de ses rochers, regardait dédaigneusement les vastes plaines de l'Italie se développer sous ses pieds, et les plus nobles cités de cette antique terre s'incliner devant elle, depuis Bologne jusqu'à Verone et de Plaisance à Ferrare. Toute la Toscane, une partie de la Ligurie, l'Ombrie, le pays de Piceno lui rendaient hommage, et son influence formidable s'étendait jusqu'aux gorges de la montagne Ciminia et jusqu'à Viterbe. Avant et depuis la mort de Tedaldo, de fiers barons, de hauts et puissants seigneurs avaient juré foi et fidélité à Boniface, des rois et des empereurs même avaient recherché son alliance et traitaient avec lui d'égal à égal ; néanmoins ce prince, exemple de modération, ne voulut jamais prendre d'autre titre que celui de marquis, titre que conserve encore aujourd'hui dans Vérone l'illustre famille de Canosse, qui semble, avec la noblesse de ses ancêtres, avoir hérité si parfaitement de leur haute piété et de leur courtoisie. De même que l'illustre Boniface recevait dans son château des empereurs et des rois, de même le marquis actuel

---

(1) Gui d'Arezzo, religieux de l'abbaye de Pomposa, trouva le *si* la septième note de la gamme. On voit encore à Arezzo, sa ville natale, l'emplacement de sa demeure : une *portée* gigantesque de musique, ornée d'une clef et d'un énorme *si*, indique l'endroit où s'élevait la cellule du célèbre musicien.

(2) Donizone, XVI.

Boniface de Canosse a reçu, dans son admirable palais de Vérone, les plus puissants monarques de l'Europe.

Ce palais, chef-d'œuvre de la plus habile architecte du XVIe siècle, de Sammicheli, baigne dans l'Adige, qui coule rapide et profond à ses pieds, les arcs-boutants de ses terrasses délicieuses, du haut desquelles on découvre les sinuosités du fleuve, les campagnes verdoyantes, les jardins fleuris qui entourent et parfument les riantes villas des collines de Saint-Léonard ; puis, dans le lointain, à une grande distance, les cimes bleuâtres des fières Alpes qui se confondent avec l'azur du ciel. Des salles immenses, des lambris dorés, des tableaux de prix, des galleries sans fin, font croire au voyageur qu'il entre dans une résidence royale plutôt que dans celle d'un particulier. Les trois plus grands empereurs de notre siècle s'y sont arrêtés : Napoléon le Conquérant, François Ier d'Autriche, et le Czar Alexandre II, autocrate de toutes les Russies. Ce dernier avait une telle affection pour ce délicieux séjour, que souvent il interrompait son repas commencé dans l'intérieur du palais, pour aller l'achever sur l'une des terrasses. Il demeurait debout, son assiette à la main, et, tout en mangeant, rassasiait ses yeux des magnifiques points de vue qui s'offrent, si gracieux et si variés, du haut de ce belvédère. Accueillis avec tant de courtoisie, et de magnificence, les trois empereurs ont conservé au marquis Boniface la plus affectueuse bienveillance ; de nos jours encore, le jeune souverain qui règne sur l'Autriche, honore la vieillesse du vénérable gentilhomme, l'un des plus nobles représentants de l'antique noblesse italienne. (1)

Pour revenir au généreux Boniface, fils de Tedaldo Ier, il trouva dans la chambre de son père douze sacs faits de peau de cerf, lesquels étaient remplis d'or. Ce trésor fut employé à embellir et fortifier la place de Canosse, à donner l'hospitalité aux princes qui venaient lui rendre visite, à agrandir ses palais, ses parcs, ses arsenaux, ses fauconneries, ses villas, les châteaux qu'il possédait dans les environs. Il fortifia puissamment et orna tout ensemble les citadelles inexpugnables de Bianello, de Rossena, et de Nogara qui domine Vérone, et de Sorbara qui protége Modène. Personne n'égala sa libéralité et personne mieux que lui ne sut, dans ces temps grossiers, favoriser les arts et favoriser les savants, qu'il attira à grands frais à sa cour, pour communiquer leurs lumières

---

(1) Des auteurs graves affirment que la famille actuelle des marquis de Canosse descend en ligne directe du puissant Azzo, père de Tedaldo, aieul de Boniface et bisaieul de la célèbre comtesse Mathilde. Cette famille possède encore de grands biens dans le pays mantouan et dans le territoire de Vérone. Les chevaux noirs et de haute taille que l'on tire de ces contrées sont très estimés.

et leurs sciences à sa fille, la jeune Mathildé, qui avait pour mère Béatrix de France, héritière de Frédéric, duc de Lotharingie et petite nièce du roi Hugues-Capet.

Mais Boniface ne se distingua pas entre tous les princes chrétiens uniquement par sa magnificence et sa loyauté ; il se fit aussi admirer pour son courage et sa valeur sans égale en Italie. Il dépassait de toute la tête les guerriers de la plus haute taille, et les laissait encore loin derrière lui pour la vigueur et l'audace dans le combat (1). Il le prouva lors de l'assaut qui fut donné à la ville de Parme, le 25 décembre 1037, par l'empereur Conrad. Ce prince ayant été repoussé dans une sortie qu'avaient faite contre lui les Parmesans révoltés, appela le redoutable marquis à son secours. Boniface s'avança à la tête de ses troupes, livra bataille aux rebelles, les mit en déroute par des prodiges de valeur, et les poursuivit de si près, qu'il entra avec les fuyards, lui vainqueur, dans la ville, et les soumit de nouveau au pouvoir de Conrad.

Les exploits qu'il fit en Bourgogne ne furent pas moins brillants : il s'agissait de contraindre la ville de Morat à rentrer sous l'obéissance du même prince. Conrad avait établi son armée au pied des murs de cette place inexpugnable : plusieurs assauts avaient été donnés, mais en vain, car les Bourguignons se défendaient vigoureusement. L'empereur ressentait un si violent dépit de l'inutilité de ses efforts, qu'il eût mieux aimé succomber dans la mêlée que de voir ses sujets rebelles lui tenir tête avec autant d'audace. Abandonnant donc tout espoir de vaincre, il envoya prier Boniface de venir à son aide à la tête de ses Lombards, celui-ci s'empressa d'accourir. Toutefois il ne voulut pas entrer au camp impérial avec ses troupes ; il les tint à l'écart, et dit à l'empereur : " Sire, si vous voulez que je réussisse dans l'entreprise, éloignez-vous d'ici, vous et vôtres, et retirez-vous derrière la rivière de la Sorine. Je me charge de réduire la ville avec mes gens." Conrad crut à ces paroles et s'éloigna.

Alors le marquis partagea et disposa ses troupes en cohortes et les anima au combat. A la vue de l'empereur qui levait le camp et s'éloignait de leurs murailles, les Bourguignons, ivres de joie, sortirent des remparts pour fourrager, mais apercevant le marquis de Canosse et ses Lombards, ils se flattèrent de pouvoir les entourer et s'approprier leurs dépouilles. Ils engagèrent l'action aussitôt et dans le plus grand désordre. Boniface, hâtant encore le combat, fit sonner les trompettes, et tout son camp fut en un moment sous

(1) Donizone, VII.

les armes. Il attaqua les Bourguignons en tête et en flanc tout à la fois et si impétueusement qu'ils ne purent résister au choc et furent à l'instant mis en déroute. Le terrible chevalier frappait sans relâche : il brisait les morions, trouait les cuirasses, fendait les boucliers, renversait les cavaliers. Dans cet effroyable choc des deux armées, les Bourguignons foulés aux pieds des chevaux, écrasés par les dards et les traits, poursuivis à coups d'épée et de lance, cédèrent à la peur et tournèrent le dos pour chercher un abri sous les murs. Boniface s'attacha à leurs pas et pénétra avec eux jusque dans la ville dont il s'empara et qu'il abandonna à ses soldats, après avoir fait arborer sur toutes les tours l'étendard de Camera. Il envoya ensuite les clefs des portes à Conrad, qui rentra triomphant dans Morat, tandis que le marquis reprenait tranquillement le chemin de l'Italie et revenait s'établir au milieu de sa chère Canosse où il vécut encore de longues années comme le plus riche, le plus puissant prince de l'Occident et respecté des souverains eux-mêmes.

Après la mort de Boniface, Beatrix, sa compagne, femme d'un génie élevé et de haute prudence, gouverna les états de sa fille Mathilde, et les porta à un si haut degré de prospérité qu'elle put soutenir de longues et sanglantes guerres contre Henri IV, empereur d'Allemagne, qui avait osé attaquer le pape Alexandre II et susciter contre lui l'antipape Cadolaus. Béatrix prit elle-même le commandement de ses armées, se fit suivre en tous lieux de sa fille Mathilde qui, armée de toutes pièces, et montée sur un coursier fougueux, ne craignit pas de s'attaquer aux barons lombards, fauteurs de l'antipape, les vainquit souvent, et, à leur confusion, les força à demander grâce sous son épée ou sa hache d'armes. Mais lorsque la paix avait ramené les deux princesses dans leur château de Canosse, on voyait refleurir cet heureux séjour. De toutes les contrées de l'Italie accouraient princes et gentilshommes dont la magnificence augmentait l'éclat de cette brillante cour, tandis que la fleur des prélats de la sainte Eglise l'ornait encore davantage par leur piété et la sagesse de leurs conseils. Cependant, après avoir accompli ses illustres desseins, la duchesse Béatrix était morte à Pise : elle fut ensevelie en grande pompe, laissant à Mathilde, avec ses vastes domaines, un trésor plus précieux encore, celui de ses vertus, de sa piété, de son dévouement à l'Eglise, de son filial attachement au Souverain Pontife, Vicaire du Christ, et de cet amour immense de justice qui plus tard fit de cette princesse la femme la plus célèbre dont s'honore l'Italie.

La digression que nous venons de faire n'était pas inutile. Elle présente un tableau abrégé de la barbarie, de l'ignorance et

de la grossièreté qui régnaient aux siècles qui précédèrent la naissance de Mathilde. Nous avons vu comment les premiers germes de la civilisation italienne se manifestèrent dans la maison de Canosse sous la domination d'Azzo. Ces germes produisirent quelques fleurs sous Tedaldo, et Boniface eut la gloire de les multiplier encore. Le sage gouvernement de Béatrix fit éclore quelques fruits, et Mathilde put enfin se vanter d'avoir amené à leur maturité ces moissons d'intelligences élevées et de génies sans pareils qui firent de l'Italie du VIIIe siècle la première des nations, pour la sagesse, la vaillance et la civilisation.

C'est à Canosse que se leva l'aurore de la courtoisie italienne, courtoisie qui devait, comme un autre soleil, disperser les ténèbres de la barbarie d'Occident et illuminer l'Europe de cet éclat dont elle rayonne encore de nos jours. On peut dire avec raison que Canosse fut, pour l'an mil, l'heureux berceau de la politesse et des bonnes manières, l'abri des hommes vertueux que poursuivaient les tyrans de l'Italie, le refuge magnifique des beaux-arts au sortir de leur antique rudesse, l'école où les princes étrangers venaient, sous les yeux de la comtesse Mathilde et à sa cour, se former aux nobles usages de la chevalerie, aux discours choisis, à l'exercice des vertus, aux études sérieuses, aux coutumes polies, à tout ce qui peut faire le charme de la vie, à la facilité du caractère, à la civilité, à la bienveillance, enfin à tout ce qui orne, agrandit l'esprit et le cœur en les élevant aux plus nobles et aux plus saintes entreprises. Bref, la cour de Mathilde était le miroir de toutes les vertus, la palestre de la piété la plus héroïque, de la fermeté, de la constance chrétienne à vénérer et défendre l'Eglise dépouillée, humiliée, opprimée par le plus cruel persécuteur qui se fût jamais élevé contre elle.

A l'époque où s'ouvre notre récit, le saint pape Grégoire VII venait de quitter Rome, pour traverser la Lombardie et les Alpes et se rendre à Augsbourg, où devait se réunir à la Chandeleur, la diète des princes allemands. Ils étaient convoqués à l'effet de discuter, en présence de Sa Sainteté et de toute l'Allemagne, représentée par ses mandataires, la cause de l'empereur Henri IV, rebelle à l'Eglise et tyran de ses sujets. Lorsque la noblesse italienne apprit que le pape s'était mis en voyage, elle se piqua d'émulation et ses principaux membres invitèrent le pontife à daigner s'arrêter dans ceux de leurs châteaux qui se trouvaient sur son passage et à y prendre ses logements. La comtesse Mathilde se signala encore entre tous dans cette occasion. Elle envoya à sa rencontre quantité de ses barons feudataires, pour saluer le St. Père en son nom, aussitôt qu'il fut entré en Toscane. Il trouva

aux frontières un corps de chevaliers qui étaient chargés, de la part de leur souveraine, de lui servir d'escorte d'honneur et de défense au besoin jusqu'aux murs de Canosse.

Aussitôt que l'on eut appris le projet du pape de séjourner chez la comtesse, on vit, malgré les rigueurs de la saison, les neiges qui obstruaient les gorges des montagnes, les routes couvertes de glaces et rompues, les plus grands seigneurs de Bourgogne, de France et d'Italie accourir à Canosse, pour baiser les pieds du Pontife, et recevoir sa bénédiction (1). On remarquait dans leurs rangs Azzo d'Este, marquis de Ferrare, Hugues, abbé de Cluny, et Adelaïde de Suse qu'accompagnait le comte Amédée de Maurienne, son fils (2).

La marquise de Suse rehaussait grandement par sa présence l'éclat de la cour de Canosse. C'était une des plus illustres princesses de l'Italie ; et c'est grâce à l'immense héritage que la maison de Savoie fit de ses domaines, que cette famille dut la prépondérance dont elle commença à jouir en deça des Alpes. Mathilde s'empressa d'accueillir la noble visiteuse, ainsi que les autres gentilshommes qui se rendaient à sa cour, pour admirer l'esprit et le génie de ces deux femmes remarquables, l'orgueil de l'Italie. La splendeur de cette assemblée était si grande qu'elle égalait les pompes des plus riches monarques de la chrétienté, et les surpassait de beaucoup en ce qui touchait à la distinction de l'esprit, l'élégance des manières, la délicatesse des discours, les découvertes artistiques et même scientifiques, tandis que sur le reste de l'Europe et surtout au delà des monts s'étendaient encore les ténèbres d'une demi-barbarie. Parmi les divertissements offerts aux illustres hôtes, la chasse au faucon fut l'un des plus goûtés. Les plus nobles dames y prirent part elles-mêmes : on les voyait, montées sur de rapides coursiers, voler sur les rives des lacs, des étangs, des rivières, lieux que fréquentent volontiers les grues, les oies sauvages, les hérons et les autres oiseaux aquatiques.

Ce jour-là, les bords de l'Enza fournirent une chasse abondante. Les quatre fauconniers Gunzone, Marculfe, Vidbode et Goldasto furent comblés de louanges, de la part de la comtesse Mathilde, de marquise de Suse et des autres seigneurs. Tous étaient heureux de leur journée, et, en venant déposer aux genoux des deux princesses les fruits de leur adresse, chacun d'eux avait à conter les exploits de leurs faucons, leurs manières d'attaquer leur proie, les ruses de celle-ci pour s'échapper, et le triomphe du noble oiseau.

---

(1) Donizone, l. II.

(2) Muratori, notes sur Donizone.

Toutefois la plus heureuse et la plus adroite, celle qui eut l'honneur de la journée fut la belle et modeste Yolande. Toujours accompagnée du vieux Gunzone, elle lâchait son épervier avec tant d'à-propos qu'il ne manquait jamais de lui rapporter quelque proie sur le garot du blanc genêt d'Espagne qu'elle montait. Aussi put-elle, ce jour-là, venir offrir à la comtesse deux hérons, trois vanneaux, une oïe sauvage, une aigrette, un cygne et cinq jeunes canards. Tout le monde admira l'adresse de la jeune fille et la proclama la plus habile chasseresse de la journée. Cependant les jeunes seigneurs se demandaient l'un à l'autre quelle était cette charmante personne si timide et si modeste. Un jeune prince allemand se fit remarquer entre tous par les signes d'admiration non équivoques qu'il laissa échapper à la vue de ses exploits.

Yolande portait une cotte-hardie (1) de velours amaranthe à ligne d'or, fermée au corsage par des boutons de perles ; elle était coiffée d'un bicoquet en satin incarnat à lames d'argent, surmonté d'une longue plume blanche qui retombait ondoyante sur l'épaule. En revenant de la chasse, elle suivait la comtesse Mathilde : à sa gauche caracolait le marquis de Ceva, à sa droite le jeune allemand dont nous parlons plus haut et qui osait à peine lui adresser la parole, tant il était absorbé dans l'admiration qu'elle inspirait.

III.—YOLANDE DE GRONINGUE.

La nuit de la Sainte-Lucie de décembre, la comtesse, après avoir fait, selon l'usage du temps, de riches et nombreux présents tant aux chevaliers de sa cour qu'aux gentilshommes et aux seigneurs étrangers, qui étaient accourus de France, de Bourgogne, d'Angleterre, de Lombardie et de Toscane, dans ses Etats, à l'occasion de la prochaine arrivée du Pape, les avait laissés dans les grandes salles du château, occupés à abréger, par les jeux et les joyeux propos, la longueur des soirées d'hiver. A la même heure et dans la partie du palais qui donnait sur les cours intérieures, se réunissaient les demoiselles des deux princesses, et elles aussi raccourcissaient la veillée par des danses, des chants qu'animaient le son des instruments et une aimable conversation. Mathilde et Adélaïde de Suse, retirées dans un salon écarté, s'entretenaient de la position cruelle à laquelle l'empereur s'était réduit lui-même par ses perfidies envers l'Eglise, et sa cruauté envers les Saxons et les autres

(1) Jupe longue que les châtelaines du moyen âge portaient pour monter à cheval.

provinces de l'empire qu'il opprimait sans pitié. Aussi les électeurs et les princes allemands, réunis à Oppenheim, avaient-ils signifié à Henri IV que si, au bout d'une année, il ne s'était soumis à l'Eglise de Dieu, et s'il n'avait juré de gouverner la Germanie avec humanité et justice, ils le déposeraient et feraient choix d'un autre empereur. Entretemps, ils avaient supplié le Pape de vouloir bien se rendre à Augsbourg, vers l'époque de la Chandeleur, pour entendre en personne les justes plaintes d'une nation opprimée, et, dans sa haute sagesse, prononcer une sentence qui serait sans appel.

Tandis que les deux princesses se plaisaient à s'entretenir de la sainteté et de la constance de Grégoire qui, par l'amour seul du bien n'hésitait pas à entreprendre un long et pénible voyage dans une saison aussi rigoureuse et malgré sa mauvaise santé, ruinée plus encore par les inquiétudes et les soucis que par l'âge, le son mélancolique d'un instrument, placé sans doute dans une pièce voisine, attira leur attention. Le lieu où elles se trouvaient était le plus reculé et le plus isolé du palais, et, par conséquent, fort éloigné des salles où les jeunes seigneurs et les courtisans se livraient aux éclats d'une bruyante gaîté. Les deux amies suspendirent leur entretien et prêtèrent l'oreille à l'harmonie qui éveillait ainsi le calme de la nuit. Une main légère et délicate effleurait les cordes graves d'une harpe, dont les sons doux et plaintifs accompagnaient un chant d'une tristesse indicible ; la voix pure, argentine, tremblante descendait jusqu'aux notes les plus mélancoliques et leur donnait une expression émue et douloureuse qui pénétrait l'âme et l'inondait de compassion et de larmes.

Hélas ! que de douleurs
Ont flétri mon enfance !
De l'exil, de l'absence
Que je sens les rigueurs !

Cher Magdebourg, adieu ;
Ton fier donjon se mire
Dans l'Elbe qui soupire
En fuyant ce beau lieu !

Je ne verrai plus ;
Tout le dit, tout me crie :
Pour toi, plus de patrie....
O regrets superflus !....

Dès mon triste printemps
Au malheur condamnée,
Je suis infortunée,
Et je n'ai pas vingt ans !

A l'ombre de tes murs,
Que je serais heureuse !
Ton ciel bleu, tes flots purs
Me feraient radieuse.

Oublions désormais
Et Groningue et son golfe :
La fille de Pandolfe
Ne les verra jamais.

Et les dernières vibrations de la harpe semblèrent, sous les doigts de la chanteuse, répéter tristement : jamais, jamais !

A ces dernières paroles, qui se perdirent dans un soupir tout parfumé de cette piété et de cette résignation d'une âme qui a mis sa douleur et son espoir en Dieu seul, la marquise Adélaïde se sentit attendrie jusqu'aux larmes, et se tournant vers sa compagne :

—Mon amie, dit-elle, qui donc chante là avec tant de grâce et de sentiment ?...

—C'est ma chère Yolande, repondit Mathilde.

Eh quoi ! cette belle personne qui, l'autre jour, se montra si adroite à la chasse au faucon ? Elle me paraît avoir été bien favorisée de la nature, car outre la bonne grâce et l'élégance de ses manières, elle montre une modestie qui en double le prix, en les couvrant d'un air de timidité et de réserve plein de charme. Les demoiselles de ma suite s'y sont laissé prendre et ne parlent que d'elle ; à les entendre, cette jeune fille serait la plus accomplie de toutes celles de votre cour, qui cependant en renferme un si grand nombre, et de si parfaites. A vrai dire, je suis moi-même sous le charme, car de la tribune de votre chapelle, j'admire la piété et la ferveur de votre belle Yolande : croiriez-vous que son attitude et son extérieur m'excitent à la dévotion ? Le marquis de Saluces et le comte de Raconigi ont souvent parlé d'elle à l'Evêque de Reggio, à celui de Modène et au comte de Parme, mais aucun d'eux n'a pu satisfaire leur curiosité. Ils se sont bornés à répondre qu'ils l'avaient amenée de Mantoue et se sont tus sur le reste : ils conviennent cependant d'une chose, c'est qu'à en juger par la dignité et la distinction de son extérieur, elle doit être de haute naissance. Dites-moi, je vous prie, est-elle italienne ou est-elle née dans vos possessions de Lotharingie ?

—Non, chère Adélaïde. Yolande est de la haute Allemagne, mais je tais son origine pour des motifs sérieux que je puis cependant confier à votre prudence. Ma pauvre Yolande est de haut lignage : son père se nomme le comte de Groningue, et sa mère est fille du Landgrave de Hesse, femme de grand cœur et dévouée à son mari au-delà de ce qu'on peut imaginer. Le comte Pandolfe, homme prudent et sage, gouvernait ses Etats avec douceur et justice, son peuple vivait en paix lorsque se levèrent les tristes jours de l'antipape Cadolaûs, suscité sans doute par l'enfer, comme un brandon de discorde, allumé au sein de l'Eglise de Dieu pour la troubler et la ruiner de fond en comble. Pandolfe, en prince véritablement catholique, embrassa le parti de la justice, c'est-à-dire celui du pape Alexandre II, de sainte mémoire, et tous ses sujets suivirent son exemple. Cette conduite était d'autant plus digne de louange que l'attachement à la chaire de St. Pierre n'était pas une vertu commune et que plusieurs hauts barons de l'Allemagne avaient embrassé la cause de l'antipape, pour se concilier les bonnes grâces du jeune empereur.

" Le marquis de Brandebourg, homme tout dévoué au parti impérial, fit savoir au comte qu'il eût à quitter les intérêts du pape

Alexandre II, pour épouser ceux de Cadolaûs. Pandolfe s'y refusa et le Brandebourgeois marcha aussitôt contre lui à la tête de fortes troupes d'infanterie et de cavalerie. Le noble comte, réunissant toutes ses forces, voulut lui épargner la moitié du chemin : il traversa l'Elbe et alla chercher son ennemi jusques à Camink, afin d'engager l'action sur le territoire même de son adversaire. Le combat fut vif. Pandolfe, s'élançant au milieu des cavaliers brandebourgeois, les mit en déroute, et la victoire semblait déjà se déclarer pour lui, lorsque le comte de Dessau, sorti à l'improviste d'une embuscade, le prend en flanc et coupe en deux le corps de cavalerie de Groningue, dont le chef, cerné de toutes parts, et d'ailleurs blessé et jeté à bas de son cheval, est fait prisonnier, tandis que le reste de ses gens est réduit à prendre la fuite dans le plus grand désordre.

"Adeltrude, femme de Pandolfe, crut mourir de douleur, lorsqu'au retour de ses troupes épouvantées, vaincues et cherchant un asile sous les murs de Groningue, elle ne vit pas son époux au milieu de leurs rangs. Elle interrogea chaque soldat, aucun ne put lui dire ce qu'était devenu le comte. Soutenue par l'amour conjugal, elle s'adressa à Guinigise, frère cadet de Pandolfe, jeune homme plein de droiture et de générosité : " Partons, lui dit-elle, allons le chercher nous-mêmes sur le champ de bataille." Ils partirent le lendemain, à la pointe du jour, traversèrent l'Elbe dans une frêle barque et arrivèrent, au coucher du soleil, sur la plaine où s'était livrée la bataille. Ils aperçurent d'abord les traces du carnage qu'avaient fait les soldats brandebourgeois, le comte et ses guerriers, puis, arrivés au lieu de l'embuscade, ils reconnurent les cadavres des leurs dont la terre était jonchée. D'un pied ferme, Adeltrude alla de l'un à l'autre, soulevant la visière de leurs heaumes, examinant les traits de chacun d'eux, admirant dans son cœur la défense héroïque qu'ils avaient faite pour sauver leur seigneur, jusqu'à ce qu'enfin elle eût reconnu le léopard qui servait de cimier au casque de Pandolfe, et les plumes qui le décoraient ; ces plumes étant sanglantes et brisées, mais du comte, hélas ! pas de traces.

" Emportée par sa douleur, elle parcourut toutes les habitations des environs, même les plus humbles : granges, étables, écuries, rien n'échappa à ses regards ; elle interrogea les manants qui étaient accourus sur le champ de bataille pour dépouiller les morts. Elle osa même se glisser dans le château de Camink, pénétra jusqu'à l'hospice où gisaient des blessés allant de l'un à l'autre, étudiant leurs visages jusqu'à ce qu'elle eût enfin reconnu, parmi eux, un jeune cavalier de Groningue, auquel elle demanda des

nouvelles du comte. Le jeune homme était blessé mortellement d'un coup de lance dans le flanc, il se tourna cependant vers la comtesse, et lui dit d'une voix entrecoupée : " Mon noble maître était déjà vainqueur lorsque le traître Dessau le prit par derrière, le blessa, le renversa de cheval malgré une résistance héroïque et le fit prisonnier. Il aura été sans doute transporté au château de Brandebourg : mais vous, madame, que faites-vous ici ? Vous seriez victime de votre affection, si vous étiez reconnue : on vous livrerait au marquis de Brandebourg, à cet ennemi de notre sainte Eglise. Cependant, je vous en supplie, veuillez dire à ma mère qu'elle se console de ma mort, parce que la reçois en défendant le véritable vicaire du Christ et le comte Pandolfe, mon seigneur bien-aimé."

" Brisée par ces tristes nouvelles, la comtesse retourna à Groningue, où elle apprit que son époux avait été conduit, sous bonne escorte, jusqu'au monastère de Postdam, pour s'y remettre de ses blessures, grâce aux soins des saints moines de ce lieu ; car vous le savez, chère Adélaïde, au temps où nous sommes, il n'y a que les religieux qui s'entendent à la médecine et qui possèdent des pharmacies. Adeltrude fit partir des ambassadeurs pour Brandebourg. Ils étaient chargés de traiter de la paix et de la rançon du comte, mais l'impitoyable vainqueur se refusa à tout accommodement et jura de laisser mourir Pandolfe de misère et de faim dans un cachot, s'il ne se décidait à appuyer les prétentions de Cadolaüs. Inspirée par son amour, Adeltrude conçut un généreux projet : elle fit venir Guinigise, son beau-frère, lui ouvrit son âme, confia à la sagesse du jeune prince le gouvernement de ses états, puis, coupant ses beaux cheveux et prenant sur soi la plus grande partie de ses joyaux, elle revêtit un habit d'homme et sortit de Groningue par une nuit obscure, pour prendre la route de Postdam.

(à continuer)

DE LA FÉODALITÉ EN CANADA

(*suite et fin*)

Nous allons maintenant entrer dans un autre ordre de faits et examiner ce qu'était la banalité de moulins dans le Canada seigneurial.

Posons d'abord les questions soumises à la décision de la cour seigneuriale de 1854 par le procureur-général sur cette matière.

1° Lors de la passation de l'acte seigneurial de 1854, les seigneurs en Canada avaient-ils le droit exclusif de bâtir des moulins à farine, et avaient-ils le droit de demander la démolition de tous moulins de ce genre construits par d'autres personnes dans les limites de leurs censives ?

2° Ces droits s'étendaient-ils à toutes les seigneuries ? Sinon, à quelles seigneuries s'étendaient-ils ? Si les seigneurs pouvaient exercer ce droit vis-à-vis leurs censitaires, pouvaient-ils également demander la démolition des moulins à farine construits sur des terres dont la tenure avait été commuée en franc-aleu-roturier, ou en franc-commun-soccage, dans les limites de leurs fiefs respectifs ?

3° Ces droits, s'ils existaient, s'étendaient-ils aux moulins d'autre nature et à toutes usines mûes par l'eau ? Doivent-ils être considérés comme des accesoires du droit de banalité ? Avaient-ils leur origine dans la Coutume de Paris ou dans des lois spéciales ?

4° Quelle était, lors de la passation de l'acte seigneurial de 1854, la nature et l'étendue du droit de banalité réclamé par les seigneurs dans le Bas-Canada ? Quelle est son origine ? Etait-ce un droit féodal ou un droit de justice ? Etait-il reconnu par la Coutume de Paris ? A-t-il été introduit dans ce pays, réglé et défini pa r l'arrêt du 4 juin 1686 ? A quelles obligations, les seigneurs d'un côté et les censitaires de l'autre, étaient-ils assujettis par ce droit ?

La banalité de moulin était devenue uniquement conventionnelle dans la Coutume de Paris. (1) Naturellement, elle n'a pu exister qu'a ce titre, en Canada, après l'introduction de cette Coutume.

Ce droit de banalité originairement *conventionnel*, entre les parties qui le consentaient dans les titres de concessions, est devenu *légal* par la suite en vertu de l'arrêt du roi du 4 juin 1686. (2)

Il est en ces termes : " Le roi étant en son conseil, ayant été informé que la plupart des seigneurs qui possèdent des fiefs dans son pays de la Nouvelle-France négligent de bâtir des moulins banaux nécessaires pour la subsistance des habitants du dit pays, et voulant pourvoir à un défaut si préjudiciable à l'entretien de la colonie, S. M. étant en son conseil, a ordonné et ordonne que tous les seigneurs qui possèdent des fiefs dans l'étendue du dit pays de la Nouvelle-France, seront tenus d'y faire construire des moulins banaux dans le temps d'une année, après la publication du présent arrêt, et le dit temps passé, faute par eux d'y avoir satisfait, permet S. M. à tous particuliers, de quelque qualité et conditions qu'ils soient, de bâtir les dits moulins, leur en attribuant à cette fin le droit de banalité, faisant défense à toutes personnes de les y troubler.

Cet arrêt fut enrégistré à Québec, le 21 octobre 1686.

Cette loi est trop claire pour ne pas admettre que la banalité de moulin, de *conventionnelle* qu'elle était autrefois est devenue *légale*. Le roi a évidemment voulu donner aux seigneurs canadiens, en fait de banalité de moulin, un titre général qui leur donne le droit d'exercer cette banalité, soit qu'elle ait été stipulée ou non ; que ce titre est demeuré acquis au particulier qui, dans le cas prévu par l'arrêt, a obtenu la permission de construire un moulin avec attribution du droit de banalité, et l'a en effet construit. (3) Cette opinion était généralement admise sous la domination française ; on peut citer plusieurs jugements et ordonnances d'intendants qui la corroborent. On mentionne plus particulièrement deux arrêts du Conseil Supérieur de Québec qui ont été rendus sur cette matière, après celui du Conseil d'Etat de 1686, ceux du 16 Août et du 13 Septembre 1706. (4)

Sous la domination anglaise, les tribunaux ont constamment maintenu les seigneurs dans leur droit de banalité de moulin, comme étant un droit de banalité légale. Ce droit s'étendait à la quantité de grains nécessaire à la subsistance de la famille vivant

---

(1) *Coutume de Paris*, Art. 71, 72 ; Henrion de Pansey. Banalité, I., p. 175 ; Boutillier, *Somme rurale*.
(2) Edits et Ord. I., p. 255.
(3) Sir L. H. LaFontaine. Observations, p. 298.
(4) Edit et Ord. II, p. 139.

dans la seigneurie. L'assujettissement à la banalité ne s'étendait pas au-delà.

Nous avons déjà dit que les seigneurs qui avaient bâti des moulins à farine dans l'étendue de leur seigneurie pouvaient empêcher toute autre personne d'en construire dans les limites de leur banalité. Ils pouvaient demander la démolition de tout moulin non réputé banaux, en le faisant *dénaturer* de manière à n'être plus propre à servir comme moulin à farine. Mais les seigneurs n'avaient pas le droit d'empêcher la construction d'autres moulins que des moulins à farine, ni des usines d'aucune autre sorte. D'où l'on peut conclure :

1° Qu'en France, sous l'empire de la Coutume de Paris, la banalité était conventionnelle et n'avait pas d'existence légale en vertu du droit commun ;

2° Qu'en Canada, ce droit de banalité fut conventionnel comme en France jusqu'à 1686 ;

3° Que depuis l'arrêt de 1686, la banalité en Canada est légale et universelle, et consiste, pour les seigneurs, dans l'obligation de construire des moulins, et pour les censitaires, dans l'obligation d'y porter moudre les grains pour la consommation de leurs familles ;

4° Que le droit d'empêcher la construction de moulins à farine était un accessoire du droit de banalité qu'il était destiné à protéger.

La quatrième question que nous avons à étudier, avant de clore cette partie si importante de notre travail, est celle de savoir si les seigneurs canadiens pouvaient réclamer la propriété des rivières non navigables ni flottables qui arrosaient leurs censives. Ajoutons que leurs prétentions s'étendaient encore, dans certains cas particuliers, aux rivières navigables.

Pour réclamer la propriété exclusive des rivières non-navigables ni flottables, ils invoquaient trois moyens :

1o. Leur qualité de seigneur féodal, c'est-à-dire de propriétaire du fief ;

2o. La concession, soit expresse, soit tacite de la rivière même, résultant de leur titre ;

3o. La qualité de seigneur haut-justicier.

Dans les titres de concessions faites aux seigneurs, on lit généralement ces mots : " la dite rivière comprise," ou bien, " avec les rivières qui se trouvent dans l'étendue de la dite concession," ou autres provisions analogues.

En supposant même qu'il n'aurait pas été fait mention dans le titre de la concession de la rivière qui traversait la censive, le droit aux eaux n'aurait pas été perdu pour le concessionnaire à moins

d'une disposition contraire dans le titre constitutif. La preuve, c'est, comme dit Sir L. H. LaFontaine, " que les rivières non navigables ni flottables sont dans le domaine privé ; elles sont dans le commerce. Elles font naturellement partie des héritages qu'elles baignent ou au milieu desquels elles coulent. Elles sont destinées à arroser et fertiliser ces héritages. C'est là une des principales raisons que faisaient valoir les seigneurs féodaux en France et leurs tenanciers, pour en revendiquer la propriété à l'encontre des prétentions des seigneurs haut-justiciers, et que donnaient les meilleurs feudistes pour la leur attribuer, à l'exclusion des derniers. Ces rivières sont dans la circonscription du fief; les seigneurs canadiens peuvent invoquer la maxime en vertu de laquelle " tout seigneur féodal a, soit en domaine, soit en directe, *la propriété universelle et privée de sa circonscription censuelle* (1). Je dois donc reconnaître que les concessionnaires en fiefs en Canada sont devenus de plein droit propriétaires des rivières dont il s'agit, excepté dans les cas où leurs titres contiennent une exclusion expresse de ces mêmes rivières." (2)

Il y a un grand nombre de titres de seigneuries qui donnent au seigneur la haute, moyenne et basse justice. Mais si les seigneurs canadiens ont acquis, soit en vertu du droit commun, soit par les titres de leurs domaines, la propriété certaine des rivières non navigables ni flottables, ce droit ne leur est pas acquis en leur qualité de haut-justicier (3), c'est comme seigneur féodal et propriétaire du fief qu'ils ont pu jouir de ce privilége. Etant dans le domaine privé, ces rivières ont pu faire l'objet d'un bail à cens ou de tout autre contrat translatif de propriété. Ne pouvaient-elles pas, également, être acquise par prescription ? Il ne faut pas douter qu'un grand nombre de concessionnaires ont acquis leurs droits aux eaux par ce moyen.

Quant aux rivières navigables, les seigneurs comme les particuliers, ont pu acquérir des droits sur elles, mais pas comme seigneur riverain. Pour acquérir ces droits, il fallait une concession expresse de la part du souverain. On en a vu des exemples. L'acte de la 47 Geo. III. (1807) chap. 12, accorde certains priviléges de pêche sur certaines parties du fleuve St. Laurent. Il y a toutefois un *proviso* qui défend tout acte contraire à l'usage public de la rivière pour la navigation et le commerce, lequel

---

(1) *Revue Critique de la Jurisprudence*, année 1852, page 784.—Article de M. Duwarnet.
(2) *Loc. cit.*
(3) *Vide* Lebret, Henrion de Pansey, Basnage, Hervé, Guyot, Domat, Ferrières, Coquillé, Loyseau, etc.

usage est inaliénable et imprescriptible. Il va sans dire que la propriété des rivières non-navigables ni flottables était soumise aux mêmes règles. Le seigneur et le censitaire riverain sont obligés de souffrir les servitudes auxquelles le droit naturel et le droit civil, de même que les règlements de police faits par une autorité compétente, ont pu assujétir ces rivières.

De ces faits il découle :

1o. Que les seigneurs n'avaient aucun droit dans les rivières navigables, à moins qu'ils en eussent un titre spécial ;

2o. Que quand ils avaient un pareil titre, ils pouvaient accenser ou inféoder ces droits à titre de redevance ;

3o. Que les rivières non-navigables ni flottables forment partie du domaine privé, et suivent la propriété en quelques mains qu'elle passe ;

4o. Que sur les terres concédées les rivières non-navigables appartiennent aux censitaires, et que, dans ce cas, la réserve qui en serait faite par le seigneur dominant, serait illégale.

Telles étaient, en résumé, les principaux droits et obligations qui liaient le seigneur et le censitaire canadiens avant la passation de l'acte seigneurial de 1854.

III

Nous avons précédemment passé en revue les phases principales de la question seigneuriale ; également nous avons considéré les droits et les devoirs qui liaient les seigneurs et les vassaux entre eux avant la passation de la loi abolitive de 1854 ; examinons, maintenant, les réformes accomplies par cette loi et sactionnées par les tribunaux.

Après que la législature eut décrété l'opportunité de l'abolition de la tenure seigneuriale dans les deux fameuses résolutions que nous avons cité au commencement de cette étude, une question de la plus haute importance s'imposait naturellement à la chambre. Il fallait rechercher quels étaient les droits réels des seigneurs ; quels étaient ceux que le censitaire pouvait racheter ; quel mode à adopter pour atteindre cet objet.

La loi autorise le gouverneur à nommer des commissaires chargés de préparer le cadastre dans chaque seigneurie. Mais avant de procéder à cette œuvre longue et difficile, la loi conférait à un tribunal composé des juges de la Cour d'Appel et de la Cour Supérieure, le pouvoir de décider les points de droit qui devaient être

soumis à la considération des commissaires, afin de déterminer "la valeur des droits de la Couronne, du seigneur et des censitaires." Ces questions de droit étaient posées d'une manière abstraite par le procureur-général; les seigneurs et les censitaires étaient autorisés à soumettre des questions supplémentaires ou contre-questions. Les décisions de cette cour spéciale étaient sans appel et faisaient loi.

La Cour Seigneuriale s'assembla le 4 septembre 1855, sous la présidence de Sir L. H. LaFontaine. (1) Elle rendit jugement au mois de mai 1856. Elle marqua la limite des droits et des devoirs des seigneurs et des censitaires.

D'après ce jugement, il résulte : 1o. Que depuis l'arrêt de 1711, les seigneurs étaient obligés de concéder leurs terres; 2o. Qu'ils devaient les concéder à titre de redevances; 3o. Que ni la loi, ni l'usage n'avait fixé le taux des cens et rentes, excepté dans le cas d'une concession par le gouverneur et l'intendant sur le refus du seigneur; 4o. Que les cens et rentes doivent être maintenus conformément aux stipulations portées dans les contrats de concession; 5o. Que les seigneurs n'avaient aucun droit dans les rivières navigables, à moins qu'ils n'en eussent un titre spécial; 6o. Que quand ils avaient un pareil titre, ils pouvaient sous-inféoder ou accenser ces droits à titre de redevances; 7o. Que les rivières non-navigables forment partie du domaine privé, et suivent la propriété, en quelques mains qu'elle passe; 8o. Que sur les terres concédées, les rivières non-navigables appartiennent aux censitaires, et que, dans ce cas, la réserve qui en serait faite serait illégale; 9o. Que depuis l'arrêt de 1686, la banalité en Canada est légale et universelle, et consiste, pour les seigneurs, dans l'obligation de construire des moulins, et pour les censitaires, dans l'obligation d'y porter moudre leurs grains pour la consommation de leurs famille; 10o. Que le droit d'empêcher la construction de moulins à farine était un accessoire du droit de banalité, qu'il était destiné à protéger; 11o. Que telle prohibition ne donne pas lieu à une indemnité, le droit principal étant payé; 12o. Que toutes charges, réserves, prohibition, qu'on ne peut comprendre sous le terme de "redevances," et qui aurait l'effet de retenir partie du domaine utile, sont illégales et nulles; 13o. Que l'imposition des journées de corvée est légale; 14o. Qu'il y a lieu à constater l'augmentation de la valeur des terres non-concédées, données aux seigneurs

(1) La Cour Seigneuriale fut composée de Sir L. H. LaFontaine, Président, et des Juges Bowen, Aylwin, Duval, Caron, Day, Smith, Vanfelson, Mondelet, Meredith, Short, Morin et Badgley.

en franc-aleu ; 15o. Que les actes impériaux, communément appelés l'acte du commerce du Canada et l'acte des tenures, ne limitent point l'opération de l'acte seigneurial de 1854 ; 16o. Que les seigneuries concédées avant et depuis la conquête, sont également sujettes à l'opération de cet acte, sauf le cas de commutation en franc et commun soccage duement effectuée, quant aux terres non-concédées ; 17o. Qu'il sera permis aux intéressés de produire toutes espèces de preuves légales devant les commissaires à l'appui de leurs prétentions. (1)

Ces points de loi étant réglés, les commissaires, se guidant sur ces décisions, procédèrent à la confection du cadastre, c'est-à-dire à l'estimation de la banalité, des lods et ventes et autres charges accordées aux seigneurs. Les travaux et les décisions des commissaires étaient sujets au contrôle d'une Cour de Révision composée de trois d'entre eux. Les cadastres furent terminés en grande partie en 1859, mais tout le travail ne fut completé que trois ans plus tard.

L'acte seigneurial établissait, en outre, un fonds évalué à $1,500,000, et destiné à indemniser les seigneurs de la suppression de leurs droits. On comprend que cette somme ne fut pas suffisante. La mesure seigneuriale coûta à la province plus de dix millions. La législature racheta la banalité, les lods et ventes et autres droits, excepté les cens et rentes qui seuls restèrent à la charge du censitaire. Ce dernier avait encore la liberté de capitaliser ces rentes et libérer ses propriétés de tout droit seigneurial.

Ainsi, la mesure seigneuriale de 1854 eut pour effet médiat de substituer dans la province de Québec une tenure libre à l'ancienne tenure seigneuriale. Elle abolissait ensuite les lods et ventes, lourd impôt par lequel le seigneur réclamait à chaque mutation de propriété le douzième de sa valeur ; la banalité, c'est-à-dire le droit exclusif donné au seigneur de bâtir des moulins dans les limites de la censive et l'obligation du censitaire d'y porter moudre son grain ; le droit de retrait d'après la plus haute enchère, par lequel le seigneur pouvait contraindre l'acheteur, dans les quarante jours qui suivaient la vente, à lui céder la propriété qu'il venait d'acquérir, lorsqu'elle avait été achetée à bas prix. L'acte de 1854 abolit encore toutes ces charges, réserves et servitudes par lesquelles les seigneurs prenaient possession des rivières et des grêves, imposaient des journées de corvée, s'emparaient, sans indemnité, des

(1) Résumé du jugement par F. R. Angers.

bois de construction, etc., et qui, comme le disait le préambule de l'acte, " pesaient lourdement sur l'industrie et tuait l'esprit d'entreprise."

En 1859, l'acte seigneurial fut amendé ; permission est donnée au seigneur de toucher le capital de ses droits en déduisant 25 par cent sur le montant ainsi capitalisé.

L'acte seigneurial compilé avec tous les actes antérieurs en force, ainsi que l'amendement de 1859, sont refondus au ch. 41 des S. R. B.-C., aux biens-fonds et droits fonciers.

Telle fut la féodalité en Canada, telle fut sa fin. Son passage dura l'espace de trois siècles. Les rois de France, qui nous l'avaient imposée, empruntant aux institutions nationales ce vestige du passé, virent en elle un puissant moyen de colonisation. Elle était, dans l'esprit des ministres du monarque français, le seul moyen efficace de défricher, cultiver et mettre en valeur le sol de la Nouvelle-France. Les seigneurs canadiens avaient autant de devoirs à remplir que de droits à exercer. S'ils étaient de hauts justiciers ayant fourche patibulaire, il leur fallait être avant tout des colons, s'occupant non-seulement de défricher, mais encore de faire défricher. Leur premier devoir était de *peupler* et de faire *habiter* la colonie par autant de monde que possible. Jamais seigneur en Europe n'eut des devoirs d'une telle nature et dont l'accomplissement était si rigoureusement exigé que la confiscation ou le *retranchement* punissait le réfractaire.

Le seigneur suzerain retranchait de la concession les terres que son vassal n'avait pas fait défricher et les donnait à d'autres seigneurs d'une nouvelle fabrique. Les armes de la féodalité canadienne ont donc été la hache et la cognée, et les *éclaircis* dans la forêt, le premier titre de noblesse de nos seigneurs. Ainsi, en introduisant le système féodal en Canada, les rois de France n'avaient pas eu l'idée d'y établir une aristocratie ; ils voulaient seulement favoriser la colonisation et l'établissement facile et rapide des terres incultes.

Ce n'est donc pas le moment de discuter ici la valeur de ce système. Avant de le désapprouver, il faudrait passer condamnation sur toute la politique coloniale de la France monarchique ; or, le système entier reposait sur des bases fausses. La tenure seigneuriale n'était qu'un chaînon à la longue chaîne des abus, des monopoles et des priviléges ; qu'un simple rouage à cette lourde machine politique que le temps a relégué dans les ombres du passé.

EDMOND LAREAU.

LE PAYS DES FOURRURES

(*suite*)

CHAPITRE VI

UN DUEL DE WAPITIS

L'expédition avait franchi une distance de deux cents milles depuis son départ du fort Reliance. Les voyageurs, favorisés par de longs crépuscules, courant jour et nuit sur leurs traîneaux, pendant que les attelages les emportaient à toute vitesse, étaient véritablement accablés de fatigue, quand ils arrivèrent aux rives du lac Snure, près duquel s'élevait le fort Entreprise.

Ce fort, établi depuis quelques années seulement par la Compagnie de la baie d'Hudson, n'était en réalité qu'un poste d'approvisionnement de peu d'importance. Il servait principalement de station aux détachements qui accompagnaient les convois de pelleteries venus du lac du Grand-Ours, situé à près de trois cents milles dans le nord-ouest. Une douzaine de soldats en formaient la garde. Le fort n'était composé que d'une maison de bois, entourée d'une enceinte palissadée. Mais, si peu confortable que fût cette habitation, les compagnons du lieutenant Hobson s'y réfugièrent avec plaisir, et pendant deux jours ils s'y reposèrent des premières fatigues de leur voyage.

Le printemps polaire faisait déjà sentir en ce lieu sa modeste influence. La neige fondait par endroits, et les nuits n'étaient déjà plus assez froides pour la glacer à nouveau. Quelques légères mousses, de maigres graminées, verdissaient ça et là, et de petites

fleurs, presque incolores, montraient leur humide corolle entre les cailloux. Ces manifestations de la nature, à demi réveillée après la longue nuit de l'hiver, plaisaient au regard endolori par la blancheur des neiges, que charmait l'apparition de ces rares spécimens de la flore arctique.

Mrs. Paulina Barnett et Jasper Hobson mirent à profit leurs loisirs pour visiter les rives du petit lac. Tous les deux ils comprenaient la nature et l'admiraient avec enthousiasme. Ils allaient donc, de compagnie, à travers les glaçons éboulés et les cascades qui s'improvisaient sous l'action des rayons solaires. La surface du lac Snure était prise encore. Nulle fissure n'indiquait une prochaine débâcle. Quelques icebergs en ruine hérissaient sa surface, affectant des formes pittoresques du plus étrange effet, surtout quand la lumière, s'irisant à leurs arêtes, en variait les couleurs. On eût dit les morceaux d'un arc-en-ciel brisé par une main puissante, et qui s'entre-croisaient sur le sol.

" Ce spectacle est vraiment beau ! monsieur Hobson, répétait Mrs. Paulina Barnett. Ces effets de prisme se modifient à l'infini, selon la place que l'on occupe. Ne vous semble-t-il, pas comme à moi, que nous sommes penchés sur l'ouverture d'un immense kaléidoscope ? Mais peut-être êtes-vous déjà blasé sur ce spectacle si nouveau pour moi ?

—Non, madame, répondit le lieutenant. Bien que je sois né sur ce continent et quoique mon enfance et ma jeunesse s'y soient passées tout entières, je ne me rassasie jamais d'en contempler les beautés sublimes. Mais si votre enthousiasme est déjà grand, lorsque le soleil verse sa lumière sur cette contrée, c'est-à-dire quand l'astre du jour a déjà modifié l'aspect de ce pays, que sera-t-il lorsqu'il vous sera donné d'observer ces territoires au milieu des grands froids de l'hiver ? Je vous avouerai, madame, que le soleil, si précieux aux régions tempérées, me gâte un peu mon continent arctique !

—Vraiment, monsieur Hobson, répondit Mrs. Paulina Barnett en souriant à l'observation du lieutenant. J'estime pourtant que le soleil est un excellent compagnon de route, et qu'il ne faut pas se plaindre de la chaleur qu'il donne, même aux régions polaires.

—Ah ! madame, répondit Jasper Hobson, je suis de ceux qui pensent qu'il vaut mieux visiter la Russie pendant l'hiver, et le Sahara pendant l'été. On voit alors ces pays sous l'aspect qui les caractérise. Non ! le soleil est un astre des hautes zones et des pays chauds. A trente degrés du pôle, il n'est véritablement plus à sa place ! Le ciel de cette contrée, c'est le ciel pur et froid de l'hiver, ciel tout constellé, qu'enflamme parfois l'éclat d'une aurore

boréale. C'est ici le pays de la nuit, non celui du jour, madame, et cette longue nuit du pôle vous réserve des enchantements et des merveilles.

—Monsieur Hobson, répondit Mrs. Paulina Barnett, avez-vous visité les zones tempérées de l'Europe et de l'Amérique ?

—Oui, madame, et je les ai admirées comme elles méritent de l'être. Mais c'est toujours avec une passion plus ardente, avec un enthousiasme nouveau, que je suis revenu à ma terre natale. Je suis l'homme du froid, et, véritablement, je n'ai aucun mérite à le braver. Il n'a pas prise sur moi, et, comme les Esquimaux, je puis vivre pendant des mois entiers dans une maison de neige.

—Monsieur Hobson, répondit Mrs. Paulina Barnett, vous avez une manière de parler de ce redoutable ennemi, qui réchauffe le cœur ! J'espère bien me montrer digne de vous, et, si loin que vous alliez braver le froid du pôle, nous irons le braver ensemble.

—Bien, madame, bien, et puissent tous ces compagnons qui me suivent, ces soldats et ces femmes, se montrer aussi résolus que vous l'êtes ! Dieu aidant, nous irions loin alors !

—Mais vous ne pouvez vous plaindre de la façon dont ce voyage a commencé, fit observer la voyageuse. Jusqu'ici, pas un accident ! Un temps propice à la marche des traîneaux ! Une température supportable ! Tout nous réussit.

—Sans doute, madame, répondit le lieutenant, mais précisément ce soleil, que vous admirez tant, va bientôt multiplier les fatigues et les obstacles sous nos pas.

—Que voulez-vous dire, monsieur Hobson ?

—Je veux dire que sa chaleur aura avant peu changé l'aspect et la nature du pays, que la glace fondue ne présentera plus une surface favorable au glissement des traîneaux, que le sol redeviendra raboteux et dur, que nos chiens haletants ne nous enlèveront plus avec la rapidité d'une flèche, que les rivières et les lacs vont reprendre leur état liquide, et qu'il faudra les tourner ou les passer à gué. Tous ces changements, madame, dus à l'influence solaire, se traduiront par des retards, des fatigues, des dangers, dont les moindres sont ces neiges friables qui fuient sous le pied, ou ces avalanches qui se précipitent du sommet des montagnes de glace ! Oui, voilà ce que nous vaudra ce soleil qui chaque jour s'élève de plus en plus au-dessus de l'horizon ! Rappelez-vous bien ceci, madame ! Des quatre éléments de la cosmogonie antique, un seul ici, l'air, nous est utile, nécessaire, indispensable. Mais les trois autres, la terre, le feu et l'eau, ils ne devraient pas exister pour nous ! Ils sont contraires à la nature même des régions polaires ! "

Le lieutenant exagérait sans doute. Mrs. Paulina Barnett aurait

pu facilement retorquer cette argumentation, mais il ne lui déplaisait pas d'entendre Jasper Hobson s'exprimer avec cette ardeur. Le lieutenant aimait passionnément le pays vers lequel les hasards de sa vie de voyageuse la conduisaient en ce moment, et c'était une garantie qu'il ne reculerait devant aucun obstacle.

Et, cependant, Jasper Hobson avait raison lorsqu'il s'en prenait au soleil des embarras à venir. On le vit bien quand, trois jours après, le 4 mai, le détachement se mit en route. Le thermomètre, même aux heures les plus froides de la nuit, se maintenait constamment au-dessus de trente-deux degrés. (1) Les vastes plaines subissaient un dégel complet. La nappe blanche s'en allait en eau. Les aspérités d'un sol fait de roche de formation primitive se trahissaient par des chocs multipliés qui secouaient les traîneaux et, par contre-coup, les voyageurs. Les chiens, par la rudesse du tirage, étaient forcés de s'en tenir à l'allure du petit trot, et on eût pu sans danger, maintenant, remettre les guides à la main imprudente du caporal Joliffe. Ni ses cris ni les excitations du fouet n'auraient pu imprimer aux attelages surmenés une vitesse plus grande.

Il arriva donc que, de temps en temps, les voyageurs diminuèrent la charge des chiens en faisant une partie de la route à pied. Ce mode de locomotion convenait, d'ailleurs, aux chasseurs du détachement, qui s'élevaient insensiblement vers les territoires plus giboyeux de l'Amérique anglaise. Mrs. Paulina Barnett et sa fidèle Madge suivaient ces chasses avec un intérêt marqué. Thomas Black affectait, au contraire, de se désintéresser absolument de tout exercice cynégétique. Il n'était pas venu jusqu'en ces contrées lointaines dans le but de chasser le wison ou l'hermine, mais uniquement pour observer la lune, à ce moment précis où elle couvrirait de son disque le disque du soleil. Aussi, quand l'astre des nuits paraissait au-dessus de l'horizon, l'impatient astronome le dévorait-il des yeux. Ce qui provoqua le lieutenant à lui dire un jour :

" Hein ! monsieur Black ! si, par impossible, la lune manquait au rendez-vous du 18 juillet 1860, voilà qui serait désagréable pour vous !

—Monsieur Hobson, répondit gravement l'astronome, si la lune se permettait un tel manque de convenances, je l'attaquerais en justice ! "

Les principaux chasseurs du détachement étaient les soldats

---

(1) Ce chiffre du thermomètre Fahrenheit correspond au zéro du thermomètre centigrade.

Marbre et Sabine, tous les deux passés maîtres dans leur métier. Ils y avaient acquis une adresse sans égale, et les plus habiles Indiens ne leur en auraient pas remontré pour la vivacité de l'œil et l'habileté de la main. Ils étaient trappeurs et chasseurs tout à la fois; ils connaissaient tous les appareils ou engins au moyen desquels on peut s'emparer des martres, des loutres, des loups, des renards, des ours, etc. Aucune ruse ne leur était inconnue. Hommes adroits et intelligents, que ce Marbre et ce Sabine, et le capitaine Craventy avait sagement fait en les adjoignant au détachement du lieutenant Hobson.

Mais, pendant la marche de la petite troupe, ni Marbre ni Sabine n'avaient le loisir de dresser des piéges. Ils ne pouvaient s'écarter que pendant une heure ou deux, au plus, et devaient se contenter du seul gibier qui passait à la portée de leur fusil. Cependant, ils furent assez heureux pour tuer un de ces grands ruminants de la faune américaine qui se rencontrent rarement sous une latitude aussi élevée.

Un jour, dans la matinée du 15 mai, les deux chasseurs, le lieutenant Hobson et Mrs. Paulina Barnett, s'étaient portés à quelques milles dans l'est de l'itinéraire. Marbre et Sabine avaient obtenu de leur lieutenant la permission de suivre quelques traces fraîches qu'ils venaient de découvrir, et non-seulement Jasper Hobson les y autorisa, mais il voulut les suivre lui-même, en compagnie de Mrs. Paulina Barnett.

Ces empreintes étaient évidemment dues au passage récent d'une demi-douzaine de daims de grande taille. Pas d'erreur possible. Marbre et Sabine étaient affirmatifs sur ce point, et, au besoin, ils auraient pu nommer l'espèce à laquelle appartenaient ces ruminants.

" La présence de ces animaux en cette contrée semble vous surprendre, monsieur Hobson? demanda Mrs. Paulina Barnett au lieutenant.

—En effet, madame, répondit Jasper Hobson, et il est rare de rencontrer de telles espèces au-delà du cinquante-septième degré de latitude. Quand nous les chassons, c'est seulement au sud de l'Esclave, là où se rencontrent, avec des pousses de saule et de peuplier, certaines roses sauvages dont les daims sont très-friands.

—Il faut alors admettre que ces ruminants, aussi bien que les animaux à fourrures, traqués par les chasseurs, s'enfuient maintenant vers des territoires plus tranquilles.

—Je ne vois d'autre explication de leur présence à la hauteur du soixante-cinquième parallèle, répondit le lieutenant, en admet-

tant toutefois que nos deux hommes ne se soient pas mépris sur la nature et l'origine de ces empreintes.

—Non, mon lieutenant, répondit Sabine, non ! Marbre et moi, nous ne nous sommes pas trompés. Ces traces ont été laissées sur le sol par ces daims que, nous autres chasseurs, nous appelons des daims rouges, et dont le nom indigène est " wapiti."

—Cela est certain, ajouta Marbre. De vieux trappeurs comme nous ne s'y laisseraient pas prendre. D'ailleurs, mon lieutenant, entendez-vous ces sifflements singuliers ?

Jasper Hobson et ses compagnons étaient arrivés, en ce moment, à la base d'une petite colline dont les pentes, à peu près dépourvues de neige, étaient praticables. Ils se hâtèrent d'y monter, tandis que les sifflements signalés par Marbre se faisaient entendre avec une certaine intensité. Des cris, semblables au braiement de l'âne, s'y mêlaient parfois et prouvaient que les chasseurs ne s'étaient pas mépris.

Jasper Hobson, Mrs. Paulina Barnett, Marbre et Sabine, parvenus au sommet de la colline, portèrent leurs regards sur la plaine qui s'étendait vers l'est. Le sol accidenté était encore blanc par certaines places, mais une légère teinte verte tranchait en maint endroit avec les éblouissantes plaques de neige. Quelques arbustes décharnés grimaçaient çà et là. A l'horizon, de grands icebergs, nettement découpés, se profilaient sur le fond grisâtre du ciel.

" Des wapitis ! des wapitis ! les voilà ! s'écrièrent d'une commune voix Sabine et Marbre, en indiquant à un quart de mille dans l'est un groupe compacte d'animaux très-aisément reconnaissables.

—Mais que font-ils, demanda Mrs. Paulina Barnett ?

—Ils se battent, madame, répondit Jasper Hobson. C'est assez leur coutume, quand le soleil du pôle leur échauffe le sang ! Encore un effet déplorable de l'astre radieux ! "

De la distance à laquelle ils se trouvaient, Jasper Hobson, Mrs. Paulina Barnett et leurs compagnons pouvaient facilement distinguer le groupe des wapitis. C'étaient de magnifiques échantillons de cette famille de daims que l'on connaît sous les noms variés de cerfs à cornes rondes, cerfs américains, biches, élans gris et élans rouges. Ces bêtes élégantes avaient les jambes fines. Quelques poils rougeâtres, dont la couleur devait s'accentuer encore pendant la saison chaude, parsemaient leurs robes brunes. A leurs cornes blanches, qui se développaient superbement, on reconnaissait en eux des mâles farouches, car les femelles sont absolument dépourvues de cet appendice. Ces wapitis étaient autrefois répandus sur tous les territoires de l'Amérique septentrionale, et les Etats de

l'Union en recélaient un grand nombre. Mais, les défrichements s'opérant de toutes parts, les forêts tombant sous la hache de pionniers, le wapiti dut se réfugier dans les paisibles districts du Canada. Là encore, la tranquillité lui manqua bientôt, et il dut fréquenter plus spécialement les abords de la baie d'Hudson. En somme, le wapiti est plutôt un animal des pays froids, cela est certain ; mais, ainsi que l'avait fait observer le lieutenant, il n'habite pas ordinairement les territoires situés au delà du cinquante-septième parallèle. Donc ceux-ci s'étaient élevés si haut que pour fuir les Chippeways, qui leur faisaient une guerre à outrance, et retrouver cette sécurité qui ne manque jamais au désert.

Cependant, le combat des wapitis se poursuivait avec acharnement. Ces animaux n'avaient point aperçu les chasseurs, dont l'intervention n'aurait probablement point arrêté leur lutte. Marbre et Sabine, qui savaient bien à quels aveugles combattants ils avaient affaire, pouvaient donc s'approcher sans crainte et tirer à loisir.

La proposition en fut faite par le lieutenant Hobson.

" Faites excuse, mon lieutenant, répondit Marbre. Epargnons notre poudre et nos balles. Ces bêtes-là jouent un jeu à s'entretuer, et nous arriverons toujours à temps pour relever les vaincus.

—Est-ce que ces wapitis ont une valeur commerciale ! demanda Mrs. Paulina Barnett.

—Oui, madame, répondit Jasper Hobson, et leur peau, qui est moins épaisse que celle de l'élan proprement dit, forme un cuir très-estimé. En frottant cette peau avec la graisse et la cervelle même de l'animal, on la rend extrêmement souple, et elle supporte également bien la sécheresse et l'humidité. Aussi les Indiens recherchent-ils avec soin toutes les occasions de se procurer des peaux de wapitis.

—Mais leur chair ne donne-t-elle pas une venaison excellente ?

—Médiocre, répondit le lieutenant, fort médiocre en vérité. Cette chair est dure, d'un goût peu savourex ; sa graisse se fige immédiatement dès qu'elle est retirée du feu et s'attache aux dents. C'est donc une chair peu estimée, et qui est certainement inférieure à celle des autres daims. Cependant, faute de mieux, pendant les jours de disette, on en mange, et elle nourrit son homme tout comme une autre."

Mrs. Paulina Barnett et Jasper Hobson s'entretendient ainsi depuis quelques minutes, lorsque la lutte des wapitis se modifia subitement. Ces ruminants avaient-ils satisfait leur colère ! Avaient-ils aperçu les chasseurs et sentaient-ils un danger prochain ? Quoi qu'il en fût, au même moment, à l'exception de deux wapitis de haute taille, toute la troupe s'enfuit vers l'est avec une vitesse sans

égale. En quelques instants ces animaux avaient disparu, et le cheval le plus rapide n'aurait pu les rejoindre.

Mais deux daims, superbes à voir, étaient restés sur le champ de bataille, crâne baissé, cornes contre cornes, jambes de l'arrière-train puissamment arc-boutées, ils se faisaient tête l'un à l'autre. Semblables à deux lutteurs qui n'abandonnent plus prise dès qu'ils sont parvenus à se saisir, ils ne se lâchaient pas, et pivotaient sur leurs jambes de devant, comme s'ils eussent été rivés l'un à l'autre.

" Quel acharnement ! s'écria Mrs. Paulina Barnett.

—Oui, répondit Jasper Hobson. Ce sont des bêtes rancunières que ces wapitis, et elles vident là, sans doute, une ancienne querelle !

—Mais ne serait-ce pas le moment de les approcher, tandis que la rage les aveugle ? demanda la voyageuse.

—Nous avons le temps, madame, répondit Sabine, et ces daims-là ne peuvent plus nous échapper ! Nous serions à trois pas d'eux, le fusil à l'épaule et le doigt sur la gâchette, qu'ils ne quitteraient pas la place !

—Vraiment ?

—En effet, dit Jasper Hobson, qui avait regardé plus attentivement les deux combattants après l'observation du chasseur, et, soit de notre main, soit par la dent des loups, ces wapitis mourront tôt ou tard à l'endroit même qu'ils occupent en ce moment.

—Je ne comprends pas ce qui vous fait parler ainsi, monsieur Hobson, répondit Mrs. Paulina Barnett.

—Eh bien, approchez, madame, répondit le lieutenant. Ne craignez point d'effaroucher ces animaux. Ainsi que vous l'a dit notre chasseur, ils ne peuvent plus s'enfuir."

Mrs. Paulina Barnet, accompagnée de Sabine, de Marbre et du lieutenant, descendit la colline. Quelques minutes lui suffirent à franchir la distance qui la séparait du théâtre du combat. Les wapitis n'avaient pas bougé. Ils se poussaient simultanément de la tête, comme deux béliers en lutte, mais ils semblaient inséparablement liés l'un à l'autre.

En effet, dans l'ardeur du combat, les cornes des deux wapitis s'étaient tellement enchevêtrées, qu'elles ne pouvaient plus se dégager, à moins de se rompre. C'est un fait qui se produit souvent, et sur les territoires de chasse, il n'est pas rare de rencontrer ces appendices branchus gisant sur le sol et enlacés les uns aux autres. Les animaux, ainsi pris, ne tardent pas à mourir de faim, ou ils deviennent facilement la proie des fauves.

Deux balles terminèrent le combat des wapitis. Marbre et Sabine, les dépouillant séance tenante, conservèrent leur peau, qu'ils

devaient préparer plus tard, et abandonnèrent aux loups et aux ours un monceau de chair saignant.

CHAPITRE VII.

LE CERCLE POLAIRE.

L'expédition continua de s'avancer vers le nord-ouest, mais le tirage des traîneaux sur ce sol inégal fatiguait extrêmement les chiens. Ces courageuses bêtes ne s'emportaient plus, elles que la main de leurs conducteurs avait tant de peine à contenir au début du voyage. On ne pouvait obtenir des attelages surmenés plus de huit à dix milles par jour. Cependant, Jasper Hobson pressait autant que possible la marche de son détachement. Il avait hâte d'arriver à l'extrémité du lac du Grand-Ours et d'atteindre le fort Confidence. Là, en effet, il comptait recueillir quelques renseignements utiles à son expédition. Les Indiens qui fréquentent les rives septentrionales du lac avaient-ils déjà parcouru les parages voisins de la mer ? L'océan Arctique était-il libre à cette époque de l'année ? C'étaient là de graves questions, qui, résolues affirmativement, pouvaient fixer le sort de la nouvelle factorerie.

La contrée que la petite troupe traversait alors était capricieusement coupée d'un grand nombre de cours d'eau, pour la plupart tributaires de deux fleuves importants qui, coulant du sud au nord, vont se jeter dans l'océan Glacial arctique, à l'ouest, le fleuve Mackensie, à l'est, la Coppermine-river. Entre ces principales artères se dessinaient des lacs, des lagons, des étangs nombreux. Leur surface, maintenant dégelée, ne permettait déjà plus aux traîneaux de s'y aventurer. Dès lors, nécessité de les tourner, ce qui accroissait considérablement la longueur de la route. Décidément, il avait raison, le lieutenant Hobson. L'hiver est la véritable saison de ces pays hyperboréens, car il les rend plus aisément praticables. Mrs. Paulina Barnett devait le reconnaître en plus d'une occasion.

Cette région, comprise dans la Terre maudite, était, d'ailleurs, absolument déserte, comme le sont presque tous les territoires septentrionaux du continent américain. On a calculé, en effet, que la moyenne de la population n'y donne pas un habitant par dix milles carrés. Ces habitants sont, sans compter les indigènes déjà très-raréfiés, quelques milliers d'agents ou de soldats apparte-

nant aux diverses Compagnies de fourrures. Cette population est plus généralement massée sur les districts du sud et aux environs des factoreries. Aussi nulle empreinte de pas humains ne fut-elle relevée sur la route du détachement. Les traces conservés sur le sol friable appartenaient uniquement aux ruminants et aux rongeurs. Quelques ours furent aperçus, animaux terribles quand ils appartiennent aux espèces polaires. Toutefois, la rareté de ces carnassiers étonnait Mrs. Paulina Barnett. La voyageuse pensait, en s'en rapportant aux récits des hiverneurs, que les régions arctiques devaient être très-fréquentées par ces redoutables animaux, puisque les naufragés ou les baleiniers de la baie de Baffin, aussi bien que ceux du Groënland et du Spitzberg, sont journellement attaqués par eux, et, ici, c'est à peine si quelques-uns se montraient au large du détachement.

" Attendez l'hiver, madame, lui répondit le lieutenant Hobson, attendez le froid qui engendre la faim, et peut-être serez-vous servie à souhait ! "

Cependant, après un fatigant et long parcours, le 23 mai, la petite troupe était enfin arrivée sur la limite du Cercle polaire. On sait que ce parallèle, éloigné de 23° 27' 57' du pôle nord, forme cette limite mathématique à laquelle s'arrêtent les rayons solaires, lorsque l'astre radieux décrit son arc dans l'émisphère opposé. A partir de ce point, l'expédition entrait donc franchement sur les territoires des régions arctiques.

Cette latitude avait été relevée soigneusement au moyen des instruments très-précis que l'astronome Thomas Black et Jasper Hobson maniaient avec une égale habileté. Mrs. Paulina Barnett, présente à l'opération, apprit avec satisfaction qu'elle allait enfin franchir le cercle polaire. Amour-propre de voyageuse, bien admissible, en vérité.

" Vous avez déjà passé les deux tropiques dans vos précédents voyages, madame, lui dit le lieutenant, et vous voilà aujourd'hui sur la limite du Cercle polaire. Peu d'explorateurs se sont ainsi aventurés sous des zones si différentes ! Les uns ont, pour ainsi dire, la spécialité des terres chaudes, et l'Afrique et l'Australie, principalement, forment le champ de leurs investigations. Tels les Barth, les Burton, les Livingstone, les Speek, les Douglas, les Stuart. D'autres, au contruire, se passionnent pour ces régions arctiques, encore si imparfaitement connues, les Mackenzie, les Franklin, les Penny, les Kane, les Parry, les Raë, dont nous suivons en ce moment les traces. Il convient donc de féliciter Mrs. Paulina Barnett d'être une voyageuse si cosmopolite.

—Il faut tout voir, ou du moins tenter de tout voir, monsieur

Hobson, répondit la voyageuse. Je crois que les difficultés et les périls sont à peu près partout les mêmes, sous quelque zone qu'ils se présentent. Si nous n'avons pas à craindre sur ces terres arctiques les fièvres des pays chauds, l'insalubrité des hautes temperatures et la cruauté des tribus de race noire, le froid n'est pas un ennemi moins redoutable. Les animaux féroces se rencontrent sous toutes les latitudes, et les ours blancs, j'imagine, n'accueillent pas mieux les voyageurs que les tigres du Thibet et les lions de l'Afrique. Donc, au-delà des Cercles polaires, mêmes dangers, mêmes obstacles qu'entre les deux tropiques. Il y a là des régions qui se défendront longtemps contre les plus audacieuses tentatives des explorateurs.

—Sans doute, madame, répondit Jasper Hobson, mais j'ai lieu de penser que les contrées hyperboréennes résisteront plus longtemps. Au milieu des régions tropicales, ce sont principalement les indigènes dont la présence forme le plus insurmontable obstacle, et je sais combien de voyageurs ont été victimes de ces barbares africains qu'une guerre civilisatrice réduira nécessairement un jour ! Mais dans les contrées arctiques ou antarctiques, au contraire, ce ne sont point les habitants qui arrêtent l'explorateur, c'est la nature elle-même, c'est l'infranchissable banquise, c'est le froid, le cruel froid, qui paralyse les forces humaines !

—Vous croyez donc, monsieur Hobson, que la zone torride aura été fouillée jusque dans ses territoires les plus secrets en Afrique et en Australie, avant que la zone glaciale ait été parcourue tout entière ?

—Oui, madame, répondit le lieutenant, et cette opinion me semble basée sur les faits. Les plus audacieux découvreurs des régions arctiques, Parry, Penny, Franklin, MacClure, Kane, Morton, ne se sont pas élevés au-dessus du quatre-vingt-troisième parallèle, restant ainsi à plus de sept degrés du pôle. Au contraire, l'Australie a été plusieurs fois explorée du sud au nord par l'intrépide Stuart, et l'Afrique même—si redoutable à qui l'affronte—fut totalement traversée par le docteur Livingstone depuis la baie de Loanga jusqu'aux embouchures de Zambèze. On a donc le droit de penser que les contrées équatoriales sont plus près d'être reconnues géographiquement que les territoires polaires.

—Croyez-vous, monsieur Hobson, demanda Mrs. Paulina Barnett, que l'homme puisse jamais atteindre le pôle même ?

—Sans aucun doute, madame, répondit Jasper Hobson,—ou la femme, ajouta-t-il en souriant. Cependant, il me semble que les moyens employés jusqu'ici par les navigateurs afin de s'élever jusqu'à ce point, auquel se croisent tous les méridiens du globe,

doivent être absolument modifiés. On parle de la mer libre que quelques observateurs auraient entrevue. Mais cette mer, dégagée de glaces, si elle existe toutefois, est difficile à atteindre, et nul ne peut assurer, avec preuves à l'appui, qu'elle s'étende jusqu'au pôle. Je pense, d'ailleurs, que la mer libre créerait plutôt une difficulté qu'une facilité aux explorateurs. Pour moi, j'aimerais mieux avoir à compter, pendant toute la durée du voyage, sur un terrain toujours solide, qu'il fût fait de roc ou de glace. Alors, au moyen d'expéditions successives, je ferais établir des dépôts de vivres et de charbons de plus en plus rapprochés du pôle, et de cette façon, avec beaucoup de temps, beaucoup d'argent, peut-être en sacrifiant bien des hommes à la solution de ce grand problème scientifique, je crois que j'atteindrais cet inaccessible point du globe.

—Je partage votre opinion, monsieur Hobson, répondit Mrs. Paulina Barnett, et, si jamais vous tentiez l'aventure, je ne craindrais pas de partager avec vous fatigues et dangers, pour aller planter au pôle nord le pavillon du Royaume-Uni ! Mais, en ce moment, tel n'est point notre but.

—En ce moment, non, madame, répondit Jasper Hobson. Toutefois, les projets de la Compagnie une fois réalisés, lorsque le nouveau fort aura été élevé sur l'extrême limite du continent américain, il est possible qu'il devienne un point de départ naturel pour toute expédition dirigée vers le nord. D'ailleurs, si les animaux à fourrures, trop vivement pourchassés, se réfugient au pôle, il faudra bien que nous les suivions jusque-là !

—A moins que cette coûteuse mode des fourrures ne passe enfin, répondit Mrs. Paulina Barnett.

—Ah ! madame, s'écria le lieutenant, il se trouvera toujours quelque jolie femme qui aura envie d'un manchon de zibeline ou d'une pèlerine de wison, et il faudra bien la satisfaire !

—Je le crains, répondit en riant la voyageuse, et il est probable, en effet, que le premier découvreur du pôle n'aura atteint ce point qu'à la suite d'une martre ou d'un renard argenté !

—C'est ma conviction, madame, reprit Jasper Hobson. La nature humaine est ainsi faite, et l'appât du gain entraînera toujours l'homme plus loin et plus vite que l'intérêt scientifique.

—Quoi ! c'est vous qui parlez ainsi, vous, monsieur Hobson !

—Mais ne suis-je pas un simple employé de la Compagnie de la baie d'Hudson, madame, et la Compagnie fait-elle autre chose que de risquer ses capitaux et ses agents dans l'unique espoir d'accroître ses bénéfices ?

—Monsieur Hobson, répondit Mrs. Paulina Barnett, je crois vous connaître assez pour affirmer qu'au besoin vous sauriez vous dé-

vouer corps et âme à la science. S'il fallait dans un intérêt purement géographique vous élever jusqu'au pôle, je suis assurée que vous n'hésiteriez pas. Mais, ajouta-t-elle en souriant, c'est là une grosse question dont la solution est bien éloignée. Pour nous, nous ne sommes encore arrivés qu'au Cercle polaire, et j'espère bien que nous le franchirons sans trop de difficultés.

—Je ne sais trop, madame, répondit Jasper Hobson, qui, en ce moment, observait attentivement l'état de l'atmosphère. Le temps depuis quelques jours devient menaçant. Voyez la teinte uniformément grise du ciel. Toutes ces brumes ne tarderont pas à se résoudre en neige, et, pour peu que le vent se lève, nous pourrons bien être battus par quelque grosse tempête. J'ai vraiment hâte d'être arrivé au lac du Grand-Ours.

—Alors, monsieur Hobson, répondit Mrs. Paulina Barnett en se levant, ne perdons pas de temps, et donnez-nous le signal du départ."

Le lieutenant ne demandait point à être stimulé. Seul, ou accompagné d'hommes énergiques comme lui, il eût poursuivi sa marche en avant, sans perdre ni une nuit ni un jour. Mais il ne pouvait obtenir de tous ce qu'il eût obtenu de lui-même. Il lui fallait nécessairement compter avec les fatigues des autres, s'il ne faisait aucun cas des siennes. Ce jour-là donc, par prudence, il accorda quelques heures de repos à sa petite troupe, qui, vers trois heures après-midi, reprit la route interrompue.

Jasper Hobson ne s'était point trompé en pressentant un changement prochain dans l'état de l'atmosphère. Ce changement, en effet, ne se fit pas attendre. Pendant cette journée, dans l'après-midi, les brumes s'épaissirent et prirent une teinte jaunâtre d'un sinistre aspect. Le lieutenant était assez inquiet, sans cependant rien laisser paraître de son inquiétude, et, tandis que les chiens de son traîneau le déplaçaient, non sans grandes fatigues, il s'entretenait avec le sergent Long, que ces symptômes d'une tempête ne laissaient pas de préoccuper.

Le territoire que le détachement traversait alors était malheureusement peu propice au glissage des traîneaux. Ce sol, très-accidenté, raviné par endroit, tantôt hérissé de gros blocs de granit, tantôt obstrué d'énormes icebergs à peine entamés par le dégel, retardait singulièrement la marche des attelages et la rendait très-pénible. Les malheureux chiens n'en pouvaient plus, et le fouet des conducteurs demeurait sans effet.

Aussi le lieutenant et ses hommes furent-ils fréquemment obligés de mettre pied à terre, de renforcer l'attelage épuisé, de pousser à l'arrière des traîneaux, de les soutenir même, lorsque les brus-

ques dénivellements du sol risquaient de les faire choir. C'étaient, on le comprend, d'incessantes fatigues que chacun supportait sans se plaindre. Seul, Thomas Black, absorbé, d'ailleurs, dans son idée fixe, ne descendait jamais de son véhicule, car sa corpulence se fut mal accommodée de ces pénibles exercises.

Depuis que le Cercle polaire avait été franchi, le sol, on le voit, s'était absolument modifié. Il était évident que quelque convulsion géologique y avait semé ces blocs énormes. Cependant, une végétation plus complète se manifestait maintenant à sa surface, Non-seulement des arbrisseaux et des arbustes, mais aussi des arbres se groupaient sut le flanc des collines, là ou quelque encaissement les abritait contre les mauvais vents du nord. C'étaient invariablement les mêmes essences, des pins, des sapins, des saules, des bouleaux, dont la présence attestait, dans cette terre froide, une certaine force végétative. Jasper Hobson espérait bien que ces produits de la flore arctique ne lui manqueraient pas lorsqu'il serait arrivé sur les limites de la mer Glaciale. Ces arbres, c'était du bois pour construire son fort, du bois pour en chauffer les habitants. Chacun pensait comme lui en observant le contraste que présentait cette région relativement moins aride, et les longues plaines blanches qui s'étendaient entre le lac de l'Esclave et le fort Entreprise.

A la nuit, la brume jaunâtre devint plus opaque. Le vent se leva. Bientôt la neige tomba à gros flocons, et, en quelques instants, elle recouvrit le sol d'une nappe épaisse. En moins d'une heure, la couche neigeuse eut atteint l'épaisseur d'un pied, et comme elle ne se solidifiait plus et restait à l'état de boue liquide, les traîneaux n'avançaient qu'avec une extrême difficulté. Leur avant courbé s'engageait profondément dans la masse molle, qui les arrêtait à chaque instant.

Vers huit heures du soir, le vent commença à souffler avec une violence extrême. La neige, vivement chassée, tantôt précipitée sur le sol, tantôt relevée dans l'air, ne formait plus qu'un épais tourbillon. Les chiens, repoussés par la rafale, aveuglés par les remous de l'atmosphère, ne pouvaient plus avancer. Le détachement suivait alors une étroite gorge, pressée entre de hautes montagnes de glace, à travers laquelle la tempête s'engouffrait avec une incomparable puissance. Des morceaux d'icebergs, détachés par l'ouragan, tombaient dans la passe et en rendaient la traversée fort périlleuse. C'étaient autant d'avalanches partielles, dont la moindre eût écrasé les traîneaux et ceux qui les montaient. Dans de telles conditions, la marche en avant ne pouvait être continuée. Jasper Hobson ne s'obstina pas plus longtemps. Après

avoir pris l'avis du sergent Long, il fit faire halte. Mais il fallait trouver un abri contre " le chasse-neige," qui se déchaînait alors. Cela ne pouvait embarrasser des hommes habitués aux expéditions polaires. Jasper Hobson et ses compagnons savaient comment se conduire en de telles conjonctures. Ce n'était pas la première fois que la tempête les surprenait ainsi à quelques centaines de milles des forts de la Compagnie, sans qu'ils eussent une hutte d'Esquimaux ou une cahutte d'Indiens pour abriter leur tête.

" Aux icebergs ! aux icebergs ! " criait Jasper Hobson.

Le lieutenant fut compris de tous. Il s'agissait de creuser dans ces masses glacés des "snow-houses," des maisons de neige, ou, pour mieux dire, de véritables trous dans lesquels chacun se blottirait pendant toute la durée de la tempête. Les haches et les couteaux eurent vite fait d'attaquer la masse friable des icebers. Trois quarts d'heure après, une dizaine de tanières à étroites ouvertures, qui pouvaient contenir chacune deux ou trois personnes, étaient creusées dans l'épais massif Quant aux chiens, ils avaient été dételés et abandonnés à eux-mêmes. On se fiait à leur sagacité, qui leur ferait trouver sous la neige un abri suffisant.

Avant dix heures, tout le personnel de l'expédition était tapi dans les snow-houses. On s'était groupé par deux ou par trois, chacun suivant ses sympathies. Mrs. Paulina Barnett, Madge et le lieutenant Hobson occupaient la même hutte. Thomas Black et le sergent Long s'étaient fourrés dans le même trou. Les autres à l'avenant. Ces retraites étaient véritablement chaudes, sinon confortables, et il faut savoir que les Indiens ou les Esquimaux n'ont pas d'autres refuges, même pendant les plus grands froids. Jasper Hobson et les siens pouvaient donc attendre en sûreté la fin de la tempête, en ayant soin, toutefois, que l'entrée de leur trou ne s'obstruât pas de neige. Aussi avaient-ils pris la précaution de le déblayer de demi-heure en demi-heure. Pendant cette tourmente, à peine le lieutenant et ses soldats purent-ils mettre le pied au dehors. Fort heureusement, chacun s'était muni de provisions suffisantes, et l'on put supporter cette existence de castors, sans souffrir ni du froid ni de la faim.

Pendant quarante-huit heures, l'intensité de la tempête continua de s'accroître. Le vent mugissait dans l'étroite passe et découronnait le sommet des icebergs. De grands fracas, vingt fois répétés par les échos, indiquaient à quel point se multipliaient les avalanches. Jasper Hobson pouvait craindre avec raison que sa route entre ces montagnes ne fût, par la suite, hérissée d'obstacles insurmontables. A ces fracas se mêlaient aussi des rugissements sur la nature desquels le lieutenant ne se méprenait pas, et il ne cacha

point à la courageuse Mrs. Paulina Barnett que des ours devaient rôder dans la passe. Mais très-heureusement, ces redoutables animaux, trop occupés d'eux-mêmes, ne découvrirent pas la retraite des voyageurs. Ni les chiens, ni les traîneaux enfouis sous une épaisse couche de neige, n'attirèrent leur attention, et ils passèrent sans songer à mal.

La dernière nuit, celle du 25 au 26 mai, fut plus terrible encore. La violence de l'ouragan devint telle, que l'on put redouter un bouleversement général des icebergs. On sentait, en effet, ces énormes masses trembler sur leur base. Une mort affreuse eût attendu les malheureux pris dans cet écrasement de montagnes. Les blocs de glace craquaient avec un bruit effroyable, et déjà, par de certaines oscillations, il s'y creusait des failles qui devaient en compromettre la solidité. Cependant, aucun éboulement ne se produisit. La masse entière résista, et vers la fin de la nuit, par un de ces phénomènes fréquents dans les contrées arctiques, la violence de la tourmente s'étant épuisée subitement sous l'influence d'un froid assez rigoureux, le calme de l'atmosphère se refit avec les premières lueurs du jour.

CHAPITRE VIII

LE LAC DU GRAND-OURS.

C'était une heureuse circonstance. Ces froids vifs, mais peu durables, qui marquent ordinairement certains jours du mois de mai,—même sur les parallèles de la zone tempérée,—suffirent à solidifier l'épaisse couche de neige. Le sol redevint favorable. Jasper Hobson se remit en route, et le détachement s'élança à sa suite de toute la vitesse des attelages.

La direction de l'itinéraire fut alors légèrement modifiée. Au lieu de se porter directement au nord, l'expédition s'avança vers l'ouest, en suivant pour ainsi dire la courbure du Cercle polaire. Le lieutenant voulait atteindre le fort Confidence, bâti à la pointe extrême du lac du Grand-Ours. Ces quelques jours de froid servirent utilement ses projets ; sa marche fut très-rapide ; aucun obstacle ne se présenta, et le 30 mai sa petite troupe arrivait à la factorerie.

Le fort Confidence et le fort Good-Hope, situés sur la rivière Mackensie, étaient alors les postes les plus avancés vers le nord

que la Compagnie de la baie d'Hudson possédât à cette époque. Le fort Confidence, bâti à l'extrémité septentrionale du lac du Grand-Ours, point extrêmement important, se trouvait, par les eaux mêmes du lac, glacées l'hiver, libres l'été, en communication facile avec le fort Franklin, élevé à l'extrémité méridionale. Sans parler des échanges journellement opérés avec les Indiens chasseurs de ces hautes latitudes, ces factoreries, et plus particulièrement le fort Confidence, exploitaient les rives et les eaux du Grand-Ours. Ce lac est une véritable mer méditerranéenne, qui s'étend sur un espace de plusieurs degrés en longueur et en largeur. D'un dessin très-irrégulier, étranglé dans sa partie centrale par deux promontoires aigus, il affecte au nord la disposition d'un triangle évasé. Sa forme générale serait à peu près celle de la peau étendue d'un grand ruminant, auquel la tête manquerait tout entière.

C'était à l'extrémité de la " patte droite " qu'avait été construit le fort Confidence, à moins de deux cents milles du golfe du Couronnement, l'un de ces nombreux estuaires qui échancrent si capricieusement la côte septentrionale de l'Amérique. Il se trouvait donc bâti un peu au-dessus du Cercle polaire, mais encore à près de trois degrés de ce soixante-dixième parallèle, au delà duquel la Compagnie de la baie d'Hudson tenait essentiellement à fonder un établissement nouveau.

La fort Confidence, dans son ensemble, reproduisait les mêmes dispositions qui se retrouvaient dans les autres factoreries du sud. Il se composait d'une maison d'officiers, de logements pour les soldats, de magasins pour les pelleteries,—le tout en bois et entouré d'une enceinte palissadée. Le capitaine qui le commandait était alors absent. Il avait accompagné dans l'est un parti Indiens et de soldats qui s'étaient aventurés à la recherche de territoires plus giboyeux. La saison dernière n'avait pas été bonne. Les fourrures de prix manquaient. Toutefois, par compensation, les peaux de loutres, grâce au voisinage du lac, avaient pu être abondamment recueillies ; mais ce stock venait précisément d'être dirigé vers les factoreries centrales du sud, de telle sorte que les magasins du fort Confidence étaient vides en ce moment.

En l'absence du capitaine, ce fut un sergent qui fit à Jasper Hobson les honneurs du fort. Ce sous-officier était précisément le beau-frère du sergent Long, et se nommait Felton. Il se mit entièrement à la disposition du lieutenant, qui, désirant procurer quelque repos à ses compagnons, résolut de demeurer deux ou trois jours au fort Confidence. Les logements ne manquaient pas en l'absence de la petite garnison. Hommes et chiens furent bientôt

installés confortablement. La plus belle chambre de la maison principale fut naturellement réservée à Mrs. Paulina Barnett, qui n'eut qu'à se louer des attentions du sergent Felton.

Le premier soin de Jasper Hobson avait été de demander à Felton si quelque parti d'Indiens du nord ne battait pas en ce moment les rives du Grand-Ours.

" Oui, mon lieutenant, répondit le sergent. On nous a récemment signalé un campement d'Indiens-Lièvres, qui se sont établis sur l'autre pointe septentrionale du lac.

—A quelle distance du fort ? demanda Jasper Hobson.

—A trente milles environ, répondit le sergent Felton. Est-ce qu'il vous conviendrait d'entrer en relation avec ces indigènes ?

—Oui, dit Jasper Hobson. Ces Indiens peuvent me donner d'utiles renseignements sur cette partie du territoire qui confine à la mer polaire, et que termine le cap Bathurst. Si l'emplacement est propice, c'est là que je compte bâtir notre nouvelle factorerie.

—Eh bien, mon lieutenant, répondit Felton, rien n'est plus facile que de se rendre au campement des Lièvres.

—Par la rive du lac ?

—Non, par les eaux mêmes du lac. Elles sont libres en ce moment et le vent est favorable. Nous mettrons à votre disposition un canot, un matelot pour le conduire, et, en quelques heures, vous aurez atteint le campement indien.

—Bien, sergent, dit Jasper Hobson. J'accepte votre proposition, et demain matin, si vous le voulez...

—Quand il vous conviendra, mon lieutenant," répondit le sergent Felton.

Le départ fut fixé au lendement matin. Lorsque Mrs. Paulina Barnett eut connaissance de ce projet, elle demanda à Jasper Hobson la permission de l'accompagner,—permission qui, on le pense bien, lui fut accordée avec empressement.

Mais il s'agissait d'occuper la fin de cette journée. Mrs. Paulina Barnett, Jasper Hobson, deux ou trois soldats, Madge, Mac Nab et Joliffe, guidés par Felton, allèrent visiter les rives voisines du lac. Ces rives n'étaient point dépouvues de verdure. Les coteaux, alors débarrassés des neiges, se montraient couronnés çà et là d'arbres résineux, de l'espèce des pins écossais. Ces arbres s'élevaient à une quarantaine de pieds au-dessus du sol, et ils fournissaient aux habitants du fort tout le combustible dont ils avaient besoin pendant les longs mois d'hiver. Leurs gros troncs, hérissés de branches flexibles, offraient une nuance grisâtre très-caractérisée. Mais, formant d'épais massifs qui descendaient jusqu'aux rives du lac, uniformément groupés, droits, presque tous d'égale hauteur, ils

donnaient peu de variété au paysage. Entre ces bouquets d'arbres, une sorte d'herbe blanchâtre revêtait le sol et parfumait l'atmosphère de la suave odeur du thym. Le sergent Felton apprit à ses hôtes que cette herbe, très-odorante, portait le nom " d'herbe-encens," nom qu'elle justifiait, d'ailleurs, lorsqu'on la jetait sur des charbons ardents.

Les promeneurs quittèrent le fort, et après avoir franchi quelques centaines de pas, ils arrivèrent près d'un petit port naturel, encaissé dans de hautes roches de granit, qui le défendaient utilement contre le ressac du large. C'est là que s'amarrait la flotille du fort Confidence, consistant en un unique canot de pêche, — celui-là même qui, le lendemain, devait transporter Jasper Hobson et Mrs. Paulina Barnett au campement des Indiens. De ce point, le regard embrassait une grande partie du lac, ses côteaux boisés, ses rives capricieuses, déchiquetées de caps et de criques, ses eaux faiblement ondulées par la brise, et au-dessus desquelles quelques icebergs découpaient encore leur silhouette mobile. Dans le sud, l'œil s'arrêtait sur un véritable horizon de mer, ligne circulaire, nettement tracée par le ciel et l'eau, qui s'y confondaient alors sous l'éclat des rayons solaires.

Ce large espace, occupé par la surface liquide du Grand-Ours, les rives semées de cailloux et de blocs de granit, les talus tapissés, d'herbes, les collines, les arbres qui les couronnaient, offraient partout l'image de la vie végétale et animale. De nombreuses variétés de canards couraient sur les eaux, en jacassant à grand bruit ; c'étaient des eiders-ducks, des siffleurs, des arlequins, des " vieilles femmes," oiseaux bavards dont le bec n'est jamais fermé. Quelques centaines de puffins et de guillemots s'enfuyaient à tire-d'aile en toute direction. Sous le couvert des arbres se pavanaient des orfraies, hautes de deux pieds, sortes de faucons dont le ventre est gris-cendré, les pattes et le bec bleus, les yeux jaune-orange. Les nids de ces volatiles, accrochés aux fourches des arbres et formés d'herbes marines, présentaient un volume énorme. Le chasseur Sabine parvint à abattre une couple de ces gigantesques orfraies, dont l'envergure mesurait près de six pieds,—magnifiques échantillons de ces oiseaux voyageurs, exclusivement ichthyophages, que l'hiver chasse jusqu'aux rivages du golfe du Mexique, et que l'été ramène vers les plus hautes latitudes de l'Amérique septentrionale.

Mais ce qui intéressa particulièrement les promeneurs, ce fut la capture d'une loutre, dont la peau valait plusieurs centaines de roubles.

La fourure de ces précieux amphibies était autrefois très-recher-

chée en Chine. Mais, si ces peaux ont notablement baissé sur les marchés du Céleste Empire, elles sont encore en grande faveur sur les marchés de la Russie. Là, leur débit est toujours assuré, et à de très-hauts prix. Aussi les commerçants russes, exploitant toutes les frontières du Nouveau-Cornouailles jusqu'à l'océan Arctique, pourchassent-ils incessamment les loutres marines, dont l'espèce tend singulièrement à se raréfier. Telle est la raison pour laquelle ces animaux fuient constamment devant les chasseurs, qui ont dû les poursuivre jusque sur les rivages du Kamtchatka, et dans toutes les îles de l'archipel de Behring.

" Mais, ajouta le sergent Felton, après avoir donné ces détails à ses hôtes, les loutres américaines ne sont pas à dédaigner, et celles qui fréquentent le lac du Grand-Ours valent encore de deux cent-cinquante à trois cents francs la pièce."

C'étaient, en effet, des loutres magnifiques que celles qui vivaient sous les eaux du lac. L'un de ces mammifères, adroitement tiré et tué par le sergent lui-même, valait presque les enhydres de Kamtchatka. Cette bête, longue de deux pieds et demi depuis l'extrémité du museau jusqu'au pied de la queue, avait les pieds palmés, les jambes courtes, le pelage brunâtre, plus foncé au dos, plus clair au ventre, des poils soyeux, longs et luisants.

" Un beau coup de fusil, sergent ! dit le lieutenant Hobson, qui faisait admirer à Mrs. Paulina Barnett la belle fourrure de l'animal abattu.

—En effet, monsieur Hobson, répondit le sergent Felton, et si chaque jour apportait ainsi sa peau de loutre, nous n'aurions pas à nous plaindre ! Mais que de temps perdu à guetter ces animaux, qui nagent et plongent avec une rapidité extrême ! Ils ne chassent guère que pendant la nuit, et il est très-rare qu'ils se hasardent de jour hors de leur gîte, tronc d'arbre ou cavité de roche, fort difficile à découvrir, même aux chasseurs exercés.

—Et ces loutres deviennent de moins en mois nombreuses ? demanda Mrs. Paulina Barnett.

—Oui, madame, répondit le sergent, et le jour où cette espèce aura disparu, les bénéfices de la Compagnie décroîtront dans une proportion notable. Tous les chasseurs se disputent cette fourrure, et les Américains, principalement, nous font une ruineuse concurrence. Pendant votre voyage, mon lieutenant, n'avez-vous rencontré aucun agent des compagnies américaines ?

—Aucun, répondit Jasper Hobson. Est-ce qu'ils fréquentent ces territoires si élevés en latitude ?

—Assidûment, monsieur Hobson, dit le sergent, et quand ces fâcheux sont signalés, il est bon de se mettre sur ses gardes.

—Ces agents sont-ils donc des voleurs de grand chemin? demanda Mrs. Paulina Barnett.

—Non, madame, répondit le serget, mais ce sont des rivaux redoutables, et quand le gibier est rare, les chasseurs se le disputent à coups de fusil. J'oserais même affirmer que si la tentative de la Compagnie est couronnée de succès, si vous parvenez à établir un fort sur la limite extrême du continent, votre exemple ne tardera pas à être imité par ces Américains, que le Ciel confonde!

—Bah! répondit le lieutenant, les territoires de chasse sont vastes, et il y a place au soleil pour tout le monde. Quant à nous, commençons d'abord! Allons en avant, tant que la terre solide ne manquera pas à nos pieds, et que Dieu nous garde!"

Après trois heures de promenade, les visiteurs revinrent au fort Confidence. Un bon repas, composé de poisson et de venaison fraîche, les attendait dans la grande salle, et ils firent honneur au dîner du sergent. Quelques heures de causerie dans le salon terminèrent cette journée, et la nuit procura aux hôtes du fort un excellent sommeil.

Le lendemain, 31 mai, Mrs. Paulina Barnett et Jasper Hobson étaient sur pied dès cinq heures du matin. Le lieutenant devait consacrer tout ce jour à visiter le campement des Indiens et à recueillir les renseignements qui pouvaient lui être utiles. Il proposa à Thomas Black de l'accompagner dans cette excursion. Mais l'astronome préféra demeurer à terre. Il désirait faire quelques observations astronomiques et déterminer avec précision la longitude et la latitude du fort Confidence. Mrs. Paulina Barnett et Jasper Hobson durent donc faire seuls la traversée du lac, sous la conduite d'un vieux marin nommé Norman, qui était depuis de longues années au service de la Compagnie.

Les deux passagers, accompagnés du sergent Felton, se rendirent au petit port, où le vieux Norman les attendait dans son embarcation. Ce n'était qu'un canot de pêche, non ponté, mesurant seize pieds de quille, gréé en cutter, qu'un seul homme pouvait manœuvrer aisément. Le temps était beau. Il ventait une petite brise du nord-est, très-favorable à la traversée. Le sergent Felton dit adieu à ses hôtes, les priant de l'excuser s'il ne les accompagnait pas, mais il ne pouvait quitter la factorerie en l'absence de son capitaine. L'amarre de l'embarcation fut larguée, et le canot, tribord amure, ayant quitté le petit port, fila rapidement sur les fraîches eaux du lac.

Ce voyage n'était véritablement qu'une promenade et une promenade charmante. Le vieux matelot, assez taciturne de sa nature, la barre engagée sous le bras, se tenait silencieux à l'arrière de

l'embarcation. Mrs. Paulina Barnett et Jasper Hobson, assis sur les bancs latéraux, examinaient le paysage qui se déployait devant leurs yeux. Le canot prolongeait la côte septentrionale du Grand-Ours à une distance de trois milles environ, de manière à suivre une direction rectiligne. On pouvait donc observer facilement les grandes masses des coteaux boisés, qui s'abaissaient peu à peu vers l'ouest. De ce côté, la religion formant la partie nord du lac semblait être entièrement plane, et la ligne de l'horizon s'y reculait à une distance considérable. Toute cette rive contrastait avec celle qui dessinait l'angle aigu au fond duquel s'élevait le fort Confidence, encadré dans sa légère bordure de sapins verts. On voyait encore le pavillon de la Compagnie, qui se déroulait au sommet du donjon. Vers le sud et l'ouest, les eaux du lac, obliquement frappées par les rayons solaires, resplendissaient par places ; mais ce qui éblouissait le regard, c'étaient ces icebergs mobiles, semblables à des blocs d'argent, dont l'œil ne pouvait soutenir la réverbération. Des glaçons soudés par l'hiver, il ne restait plus aucune trace. Seules, ces montagnes flottantes, que l'astre radieux pouvait à peine dissoudre, semblaient protester contre ce soleil polaire, qui décrivait un arc diurne très-allongé, et auquel la chaleur manquait encore, sinon l'éclat.

Mrs. Paulina Barnett et Jasper Hobson causaient de ces choses, échangeant, comme toujours, les pensées que cette étrange nature provoquait en eux. Ils enrichissaient leur esprits de souvenirs, tandis que l'embarcation, ondulant à peine sur ces eaux paisibles, marchait rapidement.

En effet, le canot était parti à six heures du matin, et à neuf heures il se rapprochait sensiblement déjà de la rive septentrionale du lac qu'il devait atteindre. Le campement des Indiens se trouvait établi à l'angle nord-ouest du Grand-Ours. Avant dix heures, le vieux Norman avait rallié cet endroit, et il venait atterrir près d'une berge très-accore, au pied d'une falaise de médiocre hauteur.

Le lieutenant et Mrs. Paulina Barnett prirent terre aussitôt. Deux ou trois Indiens accoururent au-devant d'eux,—entre autres leur chef, personnage assez emplumé, qui leur adressa la parole en un anglais suffisamment intelligible.

Ces Indiens-Lièvres, de même que les Indiens-Cuivre, les Indiens-Castors et autres, appartiennent tous à la race des Chippeways, et conséquemment ils diffèrent peu de leurs congénères par leurs coutumes et leurs habillements. Ils sont, d'ailleurs, en fréquentes relations avec les factoreries, et ce commerce les a pour ainsi dire " britannisés ", autant que peut l'être un sauvage. C'est aux forts qu'ils portent les produits de leur chasse, et c'est aux forts qu'ils

les échangent contre les objets nécessaires à la vie, que, depuis quelques années, ils ne fabriquent plus eux-mêmes. Ils sont, pour ainsi dire, à la solde de la Compagnie ; c'est par elle qu'ils vivent, et l'on ne s'étonnera plus qu'ils aient déjà perdu toute originalité.

Pour trouver une race d'indigènes sur laquelle le contact européen n'ait pas encore laissé son empreinte, il faut remonter à des latitudes plus élevées, jusqu'à ces glaciales régions ordinairement fréquentées par les Esquimaux.

L'Esquimau, comme le Groënlandais, est le véritable enfant des contrées polaires.

Mrs. Paulina Barnett et Jasper Hobson se rendirent au campement des Indiens-Lièvres, situé à un demi mille du rivage. Là, ils trouvèrent une trentaine d'indigènes, hommes, femmes, enfants, qui vivaient de pêche et de chasse, et exploitaient les environs du lac. Ces Indiens étaient précisément revenus tout récemment des territoires situés au nord du continent américain, et ils donnèrent à Jasper Hobson quelques renseignements, fort incomplets il est vrai, sur l'état actuel du littoral aux environs du soixante-dixième parallèle. Le lieutenant apprit, cependant, avec une certaine satisfaction, qu'aucun détachement européen ou américain n'avait été vu depuis quelques années sur les confins de la mer polaire, et que cette mer était libre à cette époque de l'année. Quant au cap Bathurst proprement dit, vers lequel il avait l'intention de se diriger, les Indiens-Lièvres ne le connaissaient pas. Leur chef parla, d'ailleurs, de la région située entre le Grand-Ours et le cap Bathurst comme d'un pays difficile à traverser, assez accidenté et coupé de rios dégelés en ce moment. Il engagea le lieutenant à descendre le cours de la Coppermine-river, dans le nord-est du lac, de manière à gagner la côte par le plus court chemin. Une fois la mer polaire atteinte, il serait plus aisé d'en suivre les rivages, et Jasper Hobson serait maître alors de s'arrêter au point qui lui conviendrait.

Jasper Hobson remercia le chef indien, et prit congé de lui, après lui avoir fait quelques présents. Puis, accompagnant Mrs. Paulina Barnett, il visita les environs du campement, et ne revint trouver l'embarcation que vers trois heures après-midi.

(à continuer)

MONSEIGNEUR ALEXANDRE MACDONELL

V

(*suite*)

Comme on le voit, pendant longtemps le chapelain de Glengary fut le seul prêtre capable d'aider de son ministère les populations écossaises et même les colons irlandais dissiminés sur ce vaste territoire. Il faut, néanmoins, ajouter qu'il s'y trouvait ça et là des canadiens, même des sauvages qui faisaient de fréquents appels à sa charité. Obligé de parcourir des distances considérables, de dix, vingt et même de trente lieues et plus, quelles fatigues n'eut-il pas à endurer, ayant à voyager si souvent, et par des chemins peu fréquentés, dans un pays presque inhabité ?... A quelles privations presque continuelles il lui fallut se condamner, au milieu de populations qui avaient si souvent éprouvé les horreurs de la faim ! Cependant Monsieur Macdonell fut le pasteur de tous et son ministère ne fit défaut à personne. Il y a de la grandeur, comme l'a dit un illustre orateur, (1) à s'acquitter constamment de ses moindres devoirs ; quand un homme a le courage de s'en acquitter toujours, et au milieu des difficultés et des tribulations de toutes sortes, alors son héroïsme peut être présenté à l'admiration des autres.

Voici à quels expédients le zélé missionnaire eut recours pour assister le plus de monde possible. Un ordre merveilleux présidait à tous ses arrangements. D'abord, il établit des stations qui étaient comme les étapes de ses courses apostoliques. Il fit de ses

(1) Fléchier, Evêque de Nîmes.

soldats des catéchistes, des maîtres d'écoles, etc. Il les intéressa tous à veiller au bien commun. Dévoué au salut de cette troupe dont les services furent si précieux en Irlande et à Guernesey, à la défense de l'Empire et à la piété des bons catholiques, il les suivit, il les guida jusque dans les forêts qui bordaient le Saint-Laurent. Il les instruisit, eux et leurs enfants, avec le même zèle et la même constance que s'il eût parlé sous les voûtes dorées des cathédrales.

Controversiste éclairé, dialecticien profond et sévère, guide expérimenté, orateur brillant, il se distingua partout par cette éloquence qui puise ses inspirations dans un cœur aimant le bien, dans une raison élevée et illuminée par la foi. Ceux qui ont eu l'avantage de l'entendre nous assurent que ses discours accusaient la hauteur singulière de son talent et que sa parole avait une rare autorité. Sans doute le ciel peut seul départir de si heureux dons. C'est Dieu qui donne la santé, la force, les aptitudes et même la volonté nécessaires pour accomplir de si grandes choses, mais Monsieur Macdonell se montra coopérateur fidèle aux desseins du Seigneur.

En même temps que sa charité s'exerçait ainsi au profit de tous, le missionnaire des Ecossais faisait construire des églises, des écoles, des logements pour ses collaborateurs dans l'œuvre des missions. Il n'avait ni ressources, ni revenu fixe à part des honoraires assez minces et sujets à bien des éventualités. Le gouvernement, il est vrai, lui accordait une modique annuité, £400, cependant cette faible allouance dépendait des fluctuations de la politique. Les libéralités de ses chers Irlandais et celles de ses généreux concitoyens ne lui faisaient jamais défaut, il est vrai, mais, il y avait tant à faire et à créer! Tantôt les édifices du culte à pourvoir de meubles, de vases, de linges et d'ornements sacrés pour la célébration des saints mystères, tantôt des écoles, des églises, des presbytères qu'il était obligé de multiplier, ou d'agrandir, ou de restaurer, sans compter ses frais de voyages et autres dépenses indispensables et de tout genre, et à toute heure. Sa charité, malgré cela, n'excluait jamais personne. Ses discours, ses conversations, reflétaient son zèle continuellement en activité.

M. l'abbé Macdonell savait trouver des paroles aussi pressantes, aussi suaves pour engager les enfants à assister aux écoles, qu'il en avait trouvé d'énergiques et de plausibles pour décider les parents à construire les maisons pour cet objet, et à se cotiser pour donner un salaire convenable aux instituteurs. Ses lumières, ses revenus, son influence étaient toujours au service de quiconque venait réclamer son assistance ou ses conseils. Ce qu'il endura, ce qu'il s'imposa de privations et de sacrifices, nul ne le sait, nul ne l'a même soupçonné : car plus d'une fois il avoua, sur la fin de

sa vie, qu'il avait dû taire bien des peines, bien des mécomptes pour ne pas décourager ses pauvres ouailles.

Le gouvernement sut apprécier les services signalés d'un homme aussi distingué par la fermeté de ses principes qne par l'étendue de ses talents. Le Roi Georges III et le Prince Régent, (depuis Georges IV) lui donnèrent des preuves non équivoques de l'admiration avec laquelle ils avaient suivi son administration dans les diverses charges confiées à son patriotisme et à son habileté. Des lettres autographes du monarque qui présidait alors aux destinées de la Grande-Bretagne indiquent la place élevée que ses services avaient acquis dans l'estime du monarque. D'autres faveurs royales arrivèrent, d'ailleurs, à diverses époques jusqu'à sa modeste retraite. Appelé par son Souverain à faire partie du Conseil Législatif de la Province du Haut-Canada, Monseigneur Macdonell vit que cette dignité lui était conférée à la recommandation de deux des gouverneurs de la sœur province. Bientôt après, le Sécrétaire d'Etat pour les colonies, Lord Bathurst, l'informa qu'une pension de quatre cents louis sterling lui était allouée par le gouvernement de Sa Majesté. Quelques années plus tard cette annuité fut élevée à six cents louis. Pendant que le gouvernement de la Mère-Patrie reconnaissait ainsi les services éminents de cet homme distingué, Monseigneur Plessis, évêque de Québec, s'occupait, de son côté, à conférer les hautes dignités de l'Eglise à un sujet riche de tant de vertus apostoliques.

Dès 1805, il avait été envoyé un mémoire à la Cour de Rome pour solliciter l'érection d'un siége épiscopal dans le Haut-Canada. Cette demande avait été dès lors motivée sur l'immense étendue du Diocèse de Québec et sur l'augmentation rapide de la population de cette partie du pays.

Monseigneur Joseph-Octave Plessis, dont la juridiction spirituelle s'étendait sur les deux Canadas, avait su apprécier de bonne heure le mérite du digne Monsieur Macdonell. Il l'avait vu, depuis bien des années, remplir les fonctions les plus ardues du ministère sacré avec une exactitude au-dessus de tout éloge. Il avait remarqué son attachement aux règles de son état, son zèle infatigable et sa rare prudence dans les circonstances les plus difficiles.

En 1807, pour lui donner une preuve de la confiance qu'il reposait en lui, et pour lui faciliter l'immense desserte qui était dévolue à sa sollicitude, Monseigneur l'évêque de Québec lui avait donné des lettres de Grand-Vicaire pour cette partie du territoire confiée à son zèle ; et le prélat appelait de tous ses vœux le moment où il pourrait se décharger complètement sur lui d'une responsabilité

qui l'inquiétait de plus en plus, à mesure que les populations des deux provinces s'accroissaient.

La province du Haut-Canada ne contenait alors qu'environ cinq mille catholiques, y compris une poignée de charpentiers et de forgerons canadiens, de passage, autour des chantiers de construction de Kingston. Beaucoup d'individus, appartenant à diverses sectes, y affluaient de côté et d'autre. Aux catholiques et aux dissidents Monsieur l'abbé Macdonell témoignait une égale bienveillance. Comme il était, à la fois, savant théologien, habile dialecticien et très exercé aux discussions et aux controverses, il parlait toujours avec fruit, plaisait à tout le monde par le fonds de la doctrine qu'il exposait avec charité et par la facilité avec laquelle il donnait la solution des objections en apparence les plus difficiles.

Dans l'été de 1816, Monseigneur l'évêque de Québec ayant entrepris la visite pastorale des missions du Haut-Canada, fut, pendant près de trois mois, occupé sur le théâtre du zèle de M. le Grand-Vicaire Macdonell. Sa Grandeur vit qu'il fallait, et sans délai, ériger des paroisses, établir des écoles, construire des églises et les pourvoir de meubles et d'ornements. Il trouva ça et là des chapelles temporaires, mais dénuées de tout, faute de fonds. Peu d'établissements religieux, point d'institutions d'éducation, quoiqu'il se trouvât partout une population nombreuse et affamée de la nourriture intellectuelle.

Le grand prélat fit part à l'abbé Macdonell de ses vues et de son projet de faire ériger Kingston en évêché et de le faire proposer canoniquement à la direction de cette nouvelle église. Quel autre, en effet, eût mieux connu les détails de son administration ; eût été plus rompu aux affaires et plus acceptable au gouvernement qui avait eu tant de garantie de sa loyauté ?

Monsieur Macdonell, à l'instigation de l'illustre évêque, se décida, cette année même, (1816) à passer en Europe et à y accélérer l'exécution des plans de Monseigneur Plessis, auquel, de son côté il avait fait part de ses vues et de ses moyens de succès.

M. le Grand-Vicaire, en tournant ses pas vers l'Europe, croyait visiter, pour la dernière fois, son pays natal. Aussi, dans la sincère affection qu'il lui portait, se sent-il animé du désir de lui faire la plus grande somme de bien. Pour cela il se proposait de disposer la grande famille catholique d'Ecosse à favoriser par ses aumônes et par ses largesses les nouveaux établissements du Haut-Canada.

Les McAlister, les Alexander, les McDonald, les Macdonell et toute cette longue série de familles attachées les unes aux autres par les liens du sang et qui composaient ces clans dont ses ancêtres avaient fait partie, le missionnaire du Haut-Canada voulut les

intéresser à la grande œuvre qu'il avait en vue. Fondation d'églises, constructions d'asiles de charité, dotations d'écoles, création d'institutions de bienfaisance et d'établissements religieux, des œuvres de toutes espèces enfin devaient être entreprises, et chacun devait être excité à y contribuer selon ses goûts et selon ses facultés ; mais, dans l'esprit du Grand-Vicaire, tout le monde devait y mettre la main, puisqu'il s'agissait d'édifices pour les fins publiques et religieuses.

Outre les descendants des anciens clans qui le chérissaient comme un frère, M. Macdonell était environné d'un tel respect dans toutes les autres parties de l'Ecosse, son nom avait une telle influence dans toutes grandes familles que non-seulement il était partout accueilli et partout honoré des plus grands égards, mais que les grands seigneurs, les personnages les plus considérés, les chefs de familles les plus opulentes tenaient à le rechercher et à le prévenir en tout. Son noble caractère le portait toujours à se maintenir au-dessus des caresses et des séductions du monde. Il se servit de l'amitié des grands comme il utilisait les offrandes des humbles et charitables prolétaires.

En Angleterre, les hommes les plus hauts placés, les amis de la Cour et les Princes du sang le comptaient pour ami personnel et pour l'un des soutiens les meilleurs des grands intérêts de l'Etat. Le fils du roi Georges III, le duc de Sussex, l'admettait dans son intimité. Sir Augustus d'Este, son fils légitime (1) avait les plus grands égards pour le missionnaire du Haut-Canada. D'autres personnages importants dans l'Etat soutenaient son crédit déjà fort grand à la Cour. M. le Grand-Vicaire désirait donner, par leur moyen, l'impulsion requise aux affaires qui l'avaient conduit en Europe.

M. l'abbé Macdonell s'occupait généralement dans ces visites à instruire, à dissiper les préventions des protestants ; et, à faire disparaître par là toute mésintelligence que les préjugés de parti auraient pu fomenter ou exploiter. Souvent il avait à parler de l'enseignement et en prenait occasion de combattre une idée malheureusement trop facilement accréditée par un certain monde opposé à l'Eglise catholique. C'est ce que l'on propage et que l'on fait même répéter par tous les échos, que notre sainte religion est opposée à l'éducation. Cette croyance, Monsieur Macdonell montrait ce quelle avait d'erroné et combien elle était injurieuse à

(1) Mais d'une épouse, non réconnue par la loi, Lady Augusta Murray. On sait qu'une loi fut passée par le Parlement d'Angleterre, *Royal Marriage Settlement.* (Geo. III, ch. XI, 12e année,) pour annuler ce mariage.

l'Eglise et à ses enfants. Il montrait que cette fertile assertion était sans fondement et contraire à la vérité ; que ceux qui voudraient gouverner un peuple en le laissant dans l'ignorance, le maintiendraient dans un état de faiblesse qui l'empêcherait de progresser. Il montrait combien de pareils principes étaient détestables et comme ils étaient peu réfléchis ceux qui se laissaient dominer par ces maximes pernicieuses, anti-sociales et anti-religieuses. Tantôt ce prêtre zélé dissertait sur la nécessité de mettre l'éducation à la portée de toutes les classes afin de faire respecter davantage tous les citoyens, même les plus humbles. Tantôt il priait ses amis et ceux qu'il visitait de ne pas prêter l'oreille à des opinions si contraires à la justice et à la charité. D'ailleurs, ajoutait l'illustre voyageur, la preuve que la religion catholique n'était pas hostile à l'éducation c'est qu'elle a toujours encouragé les établissement d'instruction publique, qu'elle a toujours multipliés autour d'elle—et la preuve qu'elle n'a pas dégénéré sur cet article, c'est que je m'occupe moi-même en ce moment de la fondation d'écoles de grammaire dans notre jeune province, comme aussi de celle d'une maison de hautes études.

Pour le succès des négociations importantes dont le soin lui était dévolu, l'humble et fervent missionnaire ne négligea aucune des ressources que lui offraient le crédit et la faveur des grands ; " et bien des fois, disait cet homme apostolique, j'ai pu me convaincre que plusieurs de ces personnages étaient logiquement catholiques quoiqu'ils dussent, selon les Constitutions et les lois de l'Empire, agir et parler en partisans de l'église anglicane." L'estimable missionnaire sut faire apprécier partout les vues qui l'animaient, il put même disposer de hautes influences à la réalisation des plans concertés et des mesures qu'on devait tenter pour l'avancement des intérêts de la religion dans la province voisine.

Ainsi, en Ecosse, M. Macdonell recueillait les offrandes des fidèles pour subvenir aux frais des établissements qu'il avait en vue ; et, en Angleterre, il s'assurait l'appui et le patronage des grands, des ministres d'Etat et des Princes du sang royal pour donner plus d'élan aux institutions qu'il voulait créer ou qu'il voulait développer dans cette partie de la colonie échue à sa sollicitude.

Les affaires dont Mgr. Plessis avait chargé son Grand-Vicaire et dont il jugeait à propos de favoriser l'exécution par tous les moyens, c'était la division du diocèse de Québec en trois ou quatre circonscriptions épiscopales. Mais M. Macdonell devait s'entendre plus particulièrement avec les ministres d'Etat, en Angleterre, et leur faire agréer l'érection du Haut-Canada en Vicariat apostolique. Ce point étant assuré, sans froissement, sans heurt, on

devait reprendre de suite l'érection des autres siéges épiscopaux dans les colonies du golfe.

Monsieur Macdonell, toujours avide de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, intéressa le ciel à l'œuvre qu'il avait en vue, demanda à cet effet le concours des âmes pieuses dont les prières lui étaient, disait-il, d'un si grand bénéfice, et murit son plan dans la traversée avec autant de foi et de dévouement qu'il s'en était occupé aux pieds des autels avant de s'embarquer sur mer.

A l'aide des influences qu'il s'était ménagées, M. le Grand-Vicaire Macdonell sut disposer en faveur de ces importantes mesures Lord Castlereagh, secrétaire d'Etat de S. M. au département des affaires étrangères. Et ce diplomate impassible, ce politique obstiné auquel on reproche d'avoir eu peu de sentiments généreux, peu de noblesse dans ses procédés et qui n'avait su s'animer, disait-on, pour les belles causes dont, pour l'ordinaire, se passionnent les grands génies, se décida à prendre l'affaire en mains et à la mener avec célérité.

Cet homme si peu populaire dans la Grande-Bretagne, si insensible aux maux de l'Irlande, sa patrie, si odieux à ses compatriotes qu'il s'est toujours efforcé d'asservir aux vues de l'Angleterre avait succédé, depuis quelques années déjà, au ministère Perceval, dans l'administration des affaires du royaume. Castlereagh, qui avait su faire de la cause de l'Angleterre la cause des souverains de l'Europe et maintenir la Grande-Bretagne à la tête des nations, Castlereagh, qui avait dominé par son puissant génie le Congrès de Vienne, voulut bien s'associer aux vues d'un simple missionnaire. Ce grand homme, qu'un travail immense et prolongé a épuisé avant le temps, ou que les remords causés par le souvenir des anciennes rigueurs exercées contre les catholiques ont porté au désespoir, au suicide, se prêta sans hésiter à des mesures qui intéressaient à un haut degré les enfants de l'Eglise catholique en de-ça des mers. Aussi les journaux périodiques d'Angleterre et d'Irlande, peu amis de sa politique générale, lui firent-ils dans le temps un crime de donner les mains à ces projets, pendant que d'autres feuilles plus mesurées, mais peut-être moins sagaces, blâmaient le Saint-Siége de ne pas prêter un concours assez empressé aux projets de Castlereagh, et d'hésiter trop à sanctionner ou à mettre à exécution les suggetsions du premier ministre de l'Empire.

Dès les premiers jours d'août des négociations furent ouvertes au sujet de la division des provinces anglaises aux évêchés distincts, et un papier de Belfast, du 16 de ce mois, et un autre de Liverpool, du 22, nous informaient que M. Hayes *avait dû quitter*

Rome où il s'était, paraît-il, montré trop complaisant envers les amis de la Suprématie Pontificale. On voit que l'on se plaignait, dans les régions aristocratiques et dans la haute église anglicane, de ce que Lord Castlereagh, ministre d'Etat au département des affaires étrangères, avait écrit à Rome demandant l'érection de trois siéges épiscopaux dans les colonies anglaises de l'Amérique du Nord, un dans la Noouvelle Ecosse, un dans le Nouveau-Brunswick, et enfin le troisième dans le Haut-Canada et qu'on proposait pour ces siéges MM. Macdonell, McEachearn et Burke.

On y apprend aussi qne Son Emminence le Cardinal Consalvi aurait envoyé cette lettre, contenant les propositions du ministre du roi d'Angleterre, au Cardinal Litta, alors Préfet de la Congrégation de la Propagande, avant même de l'avoir soumise à l'examen des autres évêques qui faisaient partie de cette Congrégation.

Le bruit qui avait circulé que M. Ed. Burke était nommé évêque de la Nouvelle-Ecosse y était accrédité et l'on ajoutait que la Cour de Rome avait fait part de la nomination de Mgr. Burke au ministère d'Etat Castlereagh, et qu'ainsi un évêque catholique était donné à une province anglaise de la main et de la part du roi d'Angleterre.

On y ajoutait, de plus, que l'on se proposait de nommer M. Macdonell, évêque pour le Haut-Canada, mais qu'il ne fallait pas précipiter les choses, qu'on consulterait sur l'opportunité de la mesure les autorités du Canada, et qu'on aviserait plus tard, etc., etc. Quant à ce qui concernait la nomination de M. McEachern, on ne voulait rien régler définitivement, et les papiers politiques se récriaient contre ces délais réputés inutiles et qui n'avaient d'autre but, disait-on, que d'exempter la Cour de Rome de nommer des évêques à la demande de la Cour Protestante de Saint-James. On admettait que le pape consentait à la nomination de M. Burke, et même à l'élévation de Monsieur Macdonell à l'épiscopat, mais que le chef de l'Eglise catholique ne le faisait pas pour le moment, pour ne pas mécontenter le roi d'Angleterre, qui était bien le *Pape de ses sujets*, quoiqu'il n'en voulût pas prendre le nom, et pour ne pas se laisser conduire par un potentat hérétique.

Mais laissons de côté les commentaires des écrivains passionnés et des réflexions fanatiques, et puis, voyons dans les rumeurs qu'ils font circuler l'action de la Providence qui dispose les sectaires, non-seulement à accepter les arrangements et les dispositions arrêtées pour consoler les enfants de la foi, mais qui les met eux-mêmes en mouvement afin qu'ils provoquent de nouvelles mesures et qu'ils recueillent toutes celles qui seront désormais tentées dans l'intérêt de l'Eglise du Canada.

Plusieurs personnes de rang étaient aussi passées en Angleterre dans l'été de 1816 et l'on attribua à leur intervention le règlement de ces diverses questions. Citons entre autres M. John Nelson, alors éditeur de la *Gazette de Québec*, que l'on disait très-influent au bureau du ministre colonial. Ce grand ami du pays conduisait alors à l'université de Glasgow son fils Samuel. On a dit, dans le temps, que Monseigneur Plessis s'était servi de l'autorité de sa parole pour faire agréer ses plans au Cabinet Saint-James ; mais il n'en fut rien. Le grand prélat s'était entretenu à plusieurs reprises avec M. Neilson, écossais d'origine, du mérite transcendant de son compatriote M. Macdonell, mais il ne lui avait pas communiqué son dessein de diviser le diocèse de Québec, ni rien de ce qui se rattachait à cette mesure.

Sir Gordon Drummond, qui avait succédé à Sir Georges Prévost comme administrateur de la province, était parti de Québec au mois de mai, 1816, sur le vaisseau de guerre "Regalia." Son Excellence était accompagnée de Sir Sidney Beckwith, C. B. et du Major Howard. Avant même de laisser les rênes à son successeur, le Major-Général Wilson, il avait fait gracieusement des offres de service à l'évêque de Québec, dont il avait eu bien souvent occasion d'apprécier les heureuses qualités. L'éminent prélat s'était dispensé de solliciter des faveurs particulières par l'entremise de ce vaillant militaire, mais il lui avait fait connaître que tous les jours il appelait les bénédictions du ciel sur le petit troupeau qui lui était confié et qu'il n'ambitionnait rien de plus que de le voir toujours fidèle à Dieu et au Roi. Sur les offres renouvelées par le bienveillant gouverneur, le grand évêque se borna à ajouter : "Soyez bien persuadé, Milord, que je regarderai comme fait à moi-même tout ce qui sera fait pour l'avantage de la religion en cette partie des domaines de Sa Très-Excellente Majesté.

VI

Quoiqu'il en soit du mouvement de la diplomatie et des dires des ennemis de l'Eglise, l'immortel évêque Plessis allait, le 3 juillet 1819, porter aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ l'expression de sa reconnaissance pour toutes les faveurs dont l'Eglise du Canada avait été l'objet et lui offrir l'hommage de son parfait dévouement avec le témoignage de la foi sincère de son petit troupeau et du profond respect du clergé qui le guidait dans les voies spirituelles.

On sait que depuis longtemps le prélat méditait, comme ses illustres prédécesseurs au Siége épiscopal de Québec, une division en juridictions épiscopales distinctes, du territoire immense soumis à son autorité spirituelle, et dont la population s'augmentait rapidement. Persuadé qu'il n'avait qu'à soumettre ses vues au chef de l'Eglise pour qu'elles fussent approuvées, le grand évêque présenta le Très-Révérend Monsieur Macdonell au Saint-Siége comme le personnage le plus qualifié pour administrer le Haut-Canada dont l'érection en évêché était arrêtée. Il rehaussa par ses éloges l'activité et la persévérance avec lesquelles il avait travaillé au bien spirituel de ses diocésains, le caractère heureux, l'obligeance parfaite et la délicatesse de sentiments de ce digne prêtre, et demanda qu'il fût revêtu du caractère épiscopal. C'est alors que Sa Grandeur apprit que le Souverain Pontife avait nommé, et depuis près d'un an, Monsieur Macdonell, évêque de Rhésine et suffragant de l'archevêque de Québec, puis administrateur de la Province du Haut-Canada, suivant la demande qui lui en avait été faite quelques années auparavant.

En effet, c'est le 12 janvier 1819, que Monsieur le Grand-Vicaire Macdonell avait été nommé, par le Saint Pape Pie VII, Evêque de Rhésine, (aujourd'hui *Ras-el-Aïn*) en Mésopotamie. (1) Les Bulles lui conférant l'institution canonique avaient été expédiées. Elles étaient même arrivées à Québec, le jour du départ de Monseigneur Plessis pour Rome, mais trop tard pour qu'il lui en fût donné connaissance avant qu'il sortît de la ville épiscopale. Par cette regrettable circonstance, la cérémonie de la consécration de Monseigneur Macdonell fut retardée presqu'au retour de l'évêque de Québec de sa visite à la ville éternelle.

C'est dimanche, le 13 décembre, 1820, que se fit, de grand matin, la cérémonie de la consécration de Monseigneur l'évêque de Rhésine, dans l'église des Dames Ursulines de Québec.

Monseigneur Macdonell avait accepté l'épiscopat, non pour satisfaire son ambition, mais pour faire plus de bien aux enfants de l'Eglise. Il avait soif du salut de tous. Sa Grandeur retourna au Haut-Canada, vers la fin de janvier 1821, après avoir assisté, à Montréal, à la consécation épiscopale de Mgr. Lartigue, évêque de Telmesse. De retour au milieu de son troupeau, le prélat voulut visiter tout le monde. Il ne laissa pas un âpre sentier sans le par-

---

(1) Rhésine, Rœsène, Rœsinæ, est la même ville qu'on appelle aussi Theodosiopolis, dans l'Osrohène de Syrie. Cette ville était aussi appelée *Colonia Resainisorum*, et encore *Resena*. Au sixième siècle elle était une ville importante. Aujourd'hui, c'est un évêché éteint, dans la province de Mésopotamie, dont Aneida (aujourd'hui Diarbec, au sud-est de l'Edèse) est la métropole.

courir, pas une cabane sans s'y asseoir. Partout il répandait sur son passage les consolations et les bénédictions de la religion et demandait au ciel de les multiplier en faveur de son cher troupeau dont une partie avait grandi sous ses yeux, et l'autre avait vieilli avec lui. L'éloignement des lieux habités et le mélange des cathotiques avec des populations d'autres croyances multipliaient les embarras.

L'illustre évêque Plessis, qui comprenait tout ce que la tâche imposée à son suffrageant du Haut-Canada avait de pénible, avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour l'adoucir. Le prélat avait intéressé quelques amis et les communautés de sa ville épiscopale à la situation du nouvel évêque, et lui avait procuré quelques ornements, et surtout du linge et divers objets pour ses églises et pour ses offices pontificaux. Sa sollicitude alla plus loin ; il lui offrit deux missionnaires et des sujets propres à tenir des écoles et à diriger des œuvres de détail d'ordinaire nombreux et importants dans les pays de missions.

De plus, l'évêque de Québec suggéra à Mgr. Macdonell l'opportunité de prendre sans délai des mesures pour établir dans la province confiée à sa sollicitude des communautés religieuses qui se dévoueraient à l'enseignement et à envoyer, de suite, dans les maisons fondées en cette province, des sujets qualifiés qui se façonneraient à l'enseignement et qui se dévoueraient à la sainte et noble cause de l'éducation.

Ces deux pieux évêques, animés des mêmes vues, inspirés par la même charité, mus par le même esprit, unis dans les mêmes sentiments, se concertaient pour faire réussir toutes les mesures arrêtées entre eux pour le bien de la Religion ; mais Mgr. Macdonell se montrait toujours respectueux et toujours plein de déférence pour l'évêque de Québec, qui l'engageait à agir davantage par lui-même et à lui écrire souvent pour le tenir au courant des affaires de la juridiction à laquelle il s'intéressait à un si haut degré. C'était, en effet, la vraie sollicitude apostolique qui animait le grand prélat. Il désirait être tenu au fait de tout ce qui était projeté, de tout ce qui était entrepris dans l'intérêt spirituel des populations. De son côté, tout en faisant des vœux pour son retour dans son diocèse, l'évêque Macdonell savait ce qu'il gagnait à assurer, à lui et à ses diocésains, l'affection, la haute protection et les lumières de l'immortel Plessis.

Encore, aux dernières années de son administration, l'évêque de Kingston aimait à se souvenir des services inestimables que lui avait rendus l'évêque de Québec, Mgr. Plessis. " Non-seulement, disait-il un jour à un prêtre d'un autre diocèse qui le visitait, non-

seulement le pieux évêque a pourvu au personnel de nos missions, mais il s'est imposé de grands sacrifices pour nous aider à subsister ; et c'est un fait que l'on ne doit pas oublier qu'il m'a recommandé et mon diocèse à son vénéré coadjuteur."

Nous avons sous les yeux un extrait d'une lettre de l'évêque de Québec qui énumérait, en 1816, les dépenses auxquelles il lui fallait subvenir ; et l'on est forcé d'admettre que, pour suffire à de pareilles charges, non-seulement l'ordre le plus sévère présidait à l'administration de ses affaires, mais que ce n'était qu'à force de sacrifices et de privations même qu'il pouvait faire honneur à ses engagements.

".....Vous riez de me voir calme et presque gai avec de si lourdes redevances. J'ai des élèves au Séminaire de Québec, quelques autres à Montréal, deux à Sandwich, deux à St. Charles, et des filles au couvent. J'ai à payer aux uns, pensions, et aux autres, partie de leur dot. J'ai la cloche de Kingston à payer, l'emplacement de l'église St. Roch, quelques cents piastres à envoyer à Londres pour objets venus cette année, etc., etc., etc. J'en rirais bien moi aussi, et de meilleur cœur, si tout cela était payé..." —(Lettre à M. R., du 22 septembre 1816.)

Comme elle est gracieuse cette manière du grand évêque d'exposer rapidement à son ami les œuvres de toutes sortes qui pullulaient autour de lui ! Cependant, cette lettre pleine de grâce et de naïveté, en énumère d'autres que nous ne pourrions pas mettre au jour, sans méconnaître la pensée de l'immortel prélat. Ce que nous en avons reproduit suffit pour constater que la première cloche qui ait réjoui, à Kingston, le cœur et les oreilles des enfants de la foi, au jour des célébrations religieuses, était due à sa munificence. Du reste, ceux qui ont connu le vénérable pontife savent quelles jouissances éprouvait son grand cœur lorsqu'il pouvait donner et donner largement. *Beatius est dare quam accipere.* [Act. Cap. XXV. 35.] (1)

Ajoutons, comme complément, que l'illustre évêque avait eu la satisfaction de faire la bénédiction de cette cloche, à Kingston même, le 25 juillet 1816, et qu'elle eut pour parrain le colonel Macdonell, le vainqueur des Américains à Ogdensburg, catholique zélé et estimable.

Chargé des bénédictions de son Supérieur, avide de porter des consolations à son cher troupeau, Mgr. Macdonell s'était hâté de quitter le Bas-Canada, après avoir pris toutes les assurances du

---

(1) Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir.

grand évêque et des communautés, qu'on lui fournirait assistance, et que les deux diocèses seraient maintenus dans l'union et la paix. Le nouvel évêque témoigna toujours confiance et gratitude aux chefs des institutions de ce diocèse dont il avait tiré avantages et secours. Aussi répétait-il qu'il y priait tous les jours le Seigneur de remplir de plus en plus ses amis et les bienfaiteurs qu'il y comptait, de son esprit, afin qu'ils continuassent à conduire toute chose avec perfection.

Dès que M. Macdonell eût pris le gouvernement de l'Eglise du Haut-Canada, non-seulement sa sollicitude pastorale le porta à visiter ses sujets spirituels, mais il s'efforça de donner partout des avis pour maintenir l'ordre, la régularité qui sont le plus bel ornement d'une église.

Le prélat se trouvait heureux de prêter le concours si efficace de son ministère ; et, pour rénumérer, semblait-il, la force et la générosité avec lesquelles il se donnait constamment au travail, le ciel lui faisait trouver à son œuvre une satisfaction profondément sentie et les progrès de la religion ne tardèrent pas à justifier pleinement ses espérances.

Quoique remplissant avec bénédiction les divers emplois de sa charge, quoiqu'il travaillât constamment avec patience et résignation, l'évêque du Haut-Canada gémissait à la vue du petit nombre d'ouvriers évangéliques à sa disposition dans la partie de la vigne du Seigneur.

Monseigneur Macdonell n'avait alors que sept prêtres pour l'aider à desservir les nombreuses missions desséminées sur un aussi vaste territoire. Il était obligé de se multiplier pour suffire à tous, persuadé qu'il n'était revêtu de la plénitude du sacerdoce que pour être obligé à une plus grande charité envers tous. La tâche de l'évêque se compliquait à mesure que son troupeau grossissait ; mais, comme Saint-Paul, son cœur se dilatait pour embrasser tout ce qu'il avait à faire.—" Dilatatum est cor meum..... dilatentur viscera charitatis " (II Ep : *ad cor.* 6, 11.)

Cette belle conduite contribua beaucoup à faire taire les préjugés des dissidents autrefois hostiles à tout ce qui tenait au catholicisme. Son abnégation, son caractère noble, son cœur généreux lui attirèrent, non-seulement l'admiration, mais l'estime et le respect des citoyens de toutes les classes.

A mesure que son nom et que son inflence grandissaient, il devint plus humble ; et, malgré les exigences de sa nouvelle position, il ne consentit point à quitter la modeste habitation qu'il occupait à Kingston. Les autorités de la ville rivalisaient de zèle et d'empressement pour honorer le premier ministre de la religion

catholique dans le Haut-Canada. Il était partout environné d'amour et de respect par les bons écossais et les pieux irlandais ; mais toutes ces marques de respect, toutes ces preuves de dévouement et d'affection ne changèrent rien à ses allures ordinaires.

Pendant tout le temps de son administration dans le Haut-Canada, Mgr. Macdonell y encouragea activement l'émigration des écossais. Il y établit une association dont le devoir était de donner des informations et des secours de toutes sortes aux nouveaux venus. Ces mesures étaient établies, autant pour soulager les infortunes de ses compatriotes demeurés au pays de ses ancêtres, que pour fortifier et consolider les établissements qu'il avait faits en-deça des mers.

En 1818, on avait établi à Glengary une association dont le but principal était d'encourager l'éducation des enfants selon la méthode des montagnards d'Ecosse afin de perpétuer sur les plages du Nouveau-Monde les coutumes nationales et le costume si antique, proscrit par le parlement après le dernier soulèvement en faveur du dernier des Stuart, et redevenu général dans les montagnes.

Cette association toute patriotique et philantropique avait pris la résolution de répandre le goût des ballades et des autres poëmes des anciens bardes de la Calédonie et de conserver au milieu des clans, établis en ces climats, les habitudes, la langue et les mœurs des anciens, remises en si grande réputation en Europe, depuis la publication des poësies d'Ossian et des écrits du célèbre Sir Walter Scott.

Mgr. Macdonell s'était non-seulement empressé de faire partie de cette noble association, mais il en fut un des plus actifs promoteurs, parce qu'il voulait donner à l'association une direction avant tout religieuse et catholique ; aussi ne négligea-t-il aucun moyen pour lui assurer le concours des autorités et pour en grossir les rangs par les aggrégations les plus distinguées. Sir Peregrine Maitland, le gouverneur de la province, en fut pendant plusieurs années le président.

Les règlements et statuts de la Société avaient été honorés de l'approbation et de la haute protection de Son Altesse Royale le duc d'York et de faveurs d'autres illustrations de la mère-patrie qui lui avait donné des preuves d'adhésion et de considération. Mais cette énumération de sociétés de bienveillance, qui s'établissaient sous le souffle si vivifiant de l'évêque de Rhésine comme aussi celle des titres honorifiques qui lui furent conférés, nous mènerait trop loin. Quoiqu'il en soit de ces associations et de l'influence qu'elles ont exercée, plus ou moins longtemps, sur la

population, elles nous montrent comme le nom du digne prélat était populaire, comme il était toujours en mouvement pour donner à ses chers compatriotes la plus grande somme d'avantages possibles et pour faire servir à leur aise et confort des éléments qui semblaient parfois devoir leur rester à toujours étrangers.

Au reste, depuis plus de vingt ans que les Ecossais étaient établis dans le Haut-Canada, la plupart des familles paraissaient riches, ou du moins très à l'aise. Leur vie sobre, industrieuse et paisible leur procuraient toutes les jouissances d'un pays agricole, sain et fertile. Avec, et comme eux, grandissaient les associations, les institutions politiques et religieuses ; et l'évêque, toujours ingénieux à faire tourner à la gloire de Dieu et au bien-être des enfants de l'Eglise, trouvait au milieu d'eux ce qu'il fallait pour alimenter le zèle religieux et les dispositions patriotiques.

Cependant, l'Eglise naissante du Haut-Canada manquait de prêtres pour le service des populations religieuses qui se multipliaient. L'évêque Macdonell tourna de nouveau ses regards vers le pays de ses ancêtres pour y recruter quelques auxiliaires.

En 1823, Mgr. Macdonell passa de nouveau en Europe pour les intérêts de son diocèse. M. le curé Manseau, alors curé de Soulanges, fut choisi pour administrateur du Haut-Canada, était le prêtre le plus voisin de la résidence ordinaire de l'évêque, comme aussi le plus en mesure d'avoir près de lui les renseignements nécessaires sur les affaires et de correspondre avec l'évêque de Québec.

Dès 1826, la province du Haut-Canada était divisée en neuf districts dans lesquels l'émigration irlandaise augmentait considérablement le chiffre de la population catholique. Mgr. Macdonell, pour satisfaire à tous les besoins, construisit des édifices pour le culte dans les centres les plus populeux, pour le logement des missionnaires et pour l'instruction des enfants. Sa Grandeur s'occupa même, en prévision de l'avenir, de s'assurer la possession de plusieurs terrains pour y construire, plus tard, des églises et des écoles, selon que le besoin de la population le requèrerait.

VII

Le gouvernement avait, de tout temps, témoigné au pieux évêque de Rhésine beaucoup de bienveillance et d'estime, ses services ne furent jamais méconnus par les représentants de l'autorité royale. Pour intéresser les officiers publics qui se succédaient dans l'administration des affaires du Haut-Canada, à tout le bien qu'il voulait

faire à ses concitoyens, cet homme si généreux sut faire bien des sacrifices et surmonter bien des répugnances ; et toujours afin de ménager spécialement à son troupeau les libéralités du réprésentant de son roi.

On avait l'espérance d'obtenir quelques secours du gouvernement anglais au profit du petit nombre d'étudiants que l'on destinait à cette colonie et qui faisaient leur éducation, soit en cette province, soit en Europe. Mais les fonds manquèrent pour le soutien de cette œuvre ; et le système d'économie que le gouvernement anglais avait adopté, à cette époque, laissait absolument l'Eglise catholique, en cette partie des domaines de Sa Majesté, à ses propres ressources.

Le gouvernement avait donné sept cent cinquante livres sterling pour le soutien de tout le clergé catholique du Haut-Canada. Encore ces fonds provenaient-ils, mais aux conditions faites par la politique, de la *Compagnie* des terres du Canada, et cette société était menacée de sa ruine prochaine. Il y avait tout lieu de craindre que l'on ne fût privé de faibles secours, lorsque le vigilant évêque commença de nouveau à intéresser la sollicitude du gouvernement impérial à la situation de l'Eglise catholique dans le Haut-Canada. Les négociations furent reprises, les mesures furent examinées, puis débattues, où l'on finit par donner satisfaction aux réclamations légitimes du prélat.

Ses sentiments étaient trop chrétiens pour que le grand évêque se laissât influencer par les préjugés des sectaires, et il était trop imbu des doctrines catholiques pour dédaigner aucune personne, fut-elle d'une foi étrangère à celle qu'il professait. Il savait que la religion l'eut désavouée, aussi vivait-il fraternellement au milieu des populations qui différaient, avec lui, de croyance et d'opinion politiques.

A cette bienveillance, qui faisait le fonds du caractère du grand prélat, se joignait une autorité, une fermeté qui devenait inflexible lorsqu'il fallait faire respecter les enseignements de l'Eglise. Devant les hommes du pouvoir il ne sut jamais transiger pour aucune considération quelconque ; et, pour faire voir comme on se tromperait grandement si l'on pouvait soupçonner que sa vertu fût en défaut devant les dignitaires de l'Etat. Nous placerons sous les yeux du lecteur un extrait d'une lettre, qu'il adressait de York à Toronto, le 8 janvier, 1833, à Son Excellence Sir John Colborne, alors Lieutenant-Gouverneur du Haut-Canada, et qui semblait avoir trouvé une occasion de faire valoir la prétendue suprématie du roi d'Angleterre sur l'Eglise catholique du Haut-Canada. Voilà

la réponse que fit M. Macdonell à l'administrateur civil. C'est le cri d'une belle âme, digne de retentir dans l'histoire de l'Eglise.

" .....

.....Il paraîtrait, d'après cela, que M. O'G.* * * désire que Son Excellence Sir John Colborne commence maintenant à exercer la suprématie royale sur l'Eglise du Haut-Canada, quoique Sa Majesté Britannique se soit abstenue de l'exercer durant tout le temps que les Canadas ont été annexés à la couronne de la Grande-Bretagne, même sous les lois pénales contre les catholiques.

" Son Excellence sait très-bien que l'Angleterre et l'Irlande ont perdu leur meilleur sang sur l'échafaud pour la défense de la suprématie du chef de l'Eglise catholique et que je serais regardé comme un traître à mon Eglise et à ma religion, et que ma mémoire serait transmise avec opprobre à la postérité, si je refusais de sacrifier le peu de jours qu'il me reste à vivre pour la défense de la même cause, s'il était nécessaire, quoique j'aie donné, dans un mois, des preuves plus grandes de ma loyauté pour mon roi et pour mon pays que Monsieur O'G.'*** dans toute sa vie....."

En 1812, lorsque le Canada, attaqué par les Etats Unis, opposait ses phalanges invincibles, Monseigneur Macdonell avait beaucoup travaillé et beaucoup contribué au maintien de la paix jusqu'à cette époque. Mais dès que le commandant eut parlé, les paroles du prélat enflammèrent le courage de ses compatriotes qui se signalèrent à Prescott et à Newark (Niagara). La campagne s'était ouverte sous de brillants auspices, elle fut terminée par les glorieux faits d'armes des Montagnards écossais qui signalèrent leur valeur sur tous les champs de bataille.

L'invasion du sol canadien par les Américains était une guerre des plus injustes. Sir James Craig, dès qu'il eût appris cette détermination, avait voulu se renfermer dans Québec et se borner à préparer les villes à se défendre. Heureusement il fut forcé d'offrir sa résignation et de se démettre d'une charge au niveau de laquelle ses talents militaires ne lui permettaient guère de se maintenir.

Il fut remplacé par Sir Georges Prévost, qui donna sa confiance aux Canadiens. Sous un tel chef, on les vit voler avec courage à la défense des frontières, et les fanatiques les plus encroutés durent comprendre qu'ils avaient immensément tort de soupçonner la loyauté des soldats catholiques lorsqu'on leur confiait la garde du drapeau de leur souverain. (1)

---

(1) Voici comment les chroniques du temps racontent l'affaire de Prescott à laquelle nous avons fait allusion.

" Le fleuve entre Prescott et Ogdensburg a environ un mille de largeur. Le major George McDonald, du régiment de Glengary, le traversa, un jour, sur la

L'estrait suivant d'une lettre du colonel sir Isaac Brook, tué plus tard, (13 octobre 1812) à la bataille de Queenstown, prouve que les services de l'éminent prélat n'avaient pas été mis en oubli : (2)

" Quebec, February 12th 1807.

" I have the honor to transmit for your consideration a proposal of Lieut.-Col. John McDonald, late of the Royal Canadian Volunteers for raising a corps among the Scotch setlers in the county of Glengary, Upper Canada. .....

.....

" In regard to the Reverend Alexander Macdonell, I beg leave to observe, that the men being all catholics, it may be deemed a prudent measure to appoint him chaplain. His zeal and attachement to government were strongly evinced whilst filling the office of chaplain of the Glengary Fencibles, during the rebellion in Ireland, and were graciously acknowledged by His Royal Highness the Commander in chief.

" His influence over the men is deservedly great, and I have every reason to think that the corps, by his exertions, would be soon completed and here after become a nursery from which the army might draw a number of hardy recruts...

" I. B."

[TRADUCTION.]

Québec, 12 Février 1807.

J'ai l'honneur de vous transmettre, pour votre considération, la proposition du Lieut.-Col. John McDonald, ci-devant des " Royal Canadian Volunteers," demandant la permission de lever un corps de troupes parmi les colons écossais du comté de Glengary, Haut-Canada.....

.....

Quant au Révérend Alexandre Macdonell, je demande la permission de faire remarquer, que les soldats étant tous catholiques, ce serait une mesure prudente de le nommer chapelain. Son zèle et son attachement au gouvernement ont été bien fortement démontrés pendant qu'il remplissait la charge de chapelain des " Glengary Fencibles," pendant la révolte en Irlande, et ont été gracieusement reconnus par Son Altesse Royale le Commandant-en-chef.

Son influence sur les hommes est grande et bien méritée ; et j'ai toute raison de croire que, grâce à ses efforts, ce corps sera bientôt complet, et deviendra, par la suite, une pépinière d'où l'armée pourrait tirer un bon nombre de braves recrues.....

I. B.

---

glace, au mois de février 1813, à la tête d'une partie de ce corps, sous prétexte d'une parade qu'il avait coutume d'y faire tous les jours avec sa troupe ; et, fondant à l'improviste sur les Américains d'Ogdensburg, remporta un avantage qui a fait sa réputation et lui a valu le grade de lieutenant-colonel dans l'armée. Jusqu'à ce moment, la garnison d'Ogdensburg incommodait les habitants de la rive opposée. Le major McDonald, dans son attaque sur cette place, mit le feu aux casernes et ne se retira qu'après avoir obtenu une espèce de capitulation où il fut stipulé d'abord que les casernes ne seraient point rétablies ; et, secondement qu'il ne serait plus permis aux Américains de traverser du côté britannique. Ces conditions furent observées de bonne foi jusqu'à la fin de la guerre.

" A la petite ville de Cornwall, le régiment de Glengary donna la chasse dans l'automne de 1813, à une division de l'armée américaine, commandée par le général Wilkinson.

" A Chrystler farm, le colonel Morrisson fit une attaque heureuse et habile sur l'armée de Wilkinson, et lui fit abandonner le projet de s'emparer de Montréal."

(2) *Life of Sir Isaac Brook*, by F. B. Tucker, p. 309.

Combien d'autres marques d'estime et de respect d'une nature aussi flatteuse lui furent données, à diverses époques, par les autorités tant civiles qu'ecclésiastiques, dont il avait su se concilier l'estime, en secondant constamment leurs vues pour le bien du troupeau dont le soin lui était dévoulu.

En 1825, Mgr. Macdonell repassa en Europe pour les affaires de son diocèse. Il s'agissait de solliciter l'érection de la Province du Haut-Canada en évêché distinct et séparé de celui de Québec.

L'éloignement des lieux entre le métropolitain et le suffragant du Haut-Canada avait, en effet, déterminé les autorités à demander l'érection de Kingston (*Regiopolis*) en siége épiscopal, dans la persuasion que les rapports qui se multipliaient à l'infini entre le pasteur et son troupeau seraient suivis et réglés avec plus de soin et de régularité. Dès lors on se proposait de faire dépendre le Nord-Ouest, de l'évêché du Haut-Canada. Le gouvernement favorisa ce projet, parce qu'il donnait plus d'importance à la jeune cité en même temps qu'il élevait en dignité un personnage dont il se plaisait à reconnaître le vrai mérite et auquel il avait témoigné beaucoup de douceur, de bienveillance et d'estime en lui assurant un traitement annuel.

Des Bulles furent accordées à cet effet par le Pape Léon XII, le 7 janvier, 1826. Il y avait longtemps que la Cour de Rome connaissait le zèle du prélat, si propre par sa piété et par ses grands talents à consolider l'Eglise naissante confiée à sa sollicitude, aussi fut-il, par une autre bulle, mais de même date, transféré du Siége de Rhésine à celui de Kingston.

Mgr. Macdonell, dont les forces étaient beaucoup affaiblies par des voyages continuels et par les travaux d'une administration fort étendue, avait demandé un coadjuteur, en consentant à devenir évêque de Kingston. Un aide, en effet, lui était d'autant plus nécessaire, à cette époque, qu'il s'agissait d'ajouter le territoire du Nord-Ouest à la jurisdiction de l'évêque du Haut-Canada.

C'était pour se concerter avec le Saint-Siége et pour régler tout ce qui se rattachait à l'exécution de ce dessein que Mgr. Macdonell repassa en Europe. Il se rendit en Ecosse, s'empressant d'aller visiter Mgr. R. Macdonald qui avait succédé à l'évêque Æneas Chisolm dans l'administration spirituelle du district de l'Ouest de l'Ecosse (1) " Vicar apostolic of the Western District."

Par une faveur inespérée, l'évêque de Kingston obtint pour coadjuteur Monsieur Thomas Weld, riche catholique anglais, veuf

---

(1) Monseigneur Ronald Macdonald mourut en 1832. Il était le 15e évêque donné à l'Ecosse depuis l'ère de la Réforme.

depuis 1815, ordonné prêtre en 1820, et qui avait résidé en France pendant plusieurs années consécutives, pour se préparer à l'exercice du saint ministère. Au mois de juin, 1822, il avait quitté le Séminaire des Missions-Etrangères de Paris pour se dévouer au service des catholiques en Angleterre. Il était alors à Londres, chargé de la desserte d'une congrégation pauvre, mais nombreuse.

Cette démarche, faite à l'âge de quarante ans, attestait la vivacité de son amour et la pureté de son zèle pour le service de l'Eglise. Sa ferveur et sa mansuétude promettaient beaucoup de bénéfices à l'Eglise du Haut-Canada en particulier, si les vœux de Mgr. Macdonell avaient été exaucés.

Le Saint-Siége adopta les vues du digne évêque de Kingston ; et, au mois d'août, 1826, Mgr. Weld (1) ayant reçu l'institution canonique, fut nommé évêque d'Amycles (2) et sacré par le Vicaire Apostolique de Londres. Son zèle et sa piété devaient le mettre en état d'être d'autant plus utile au diocèse de Kingston qu'il joignait les plus heureuses qualités à tous les avantages de la fortune. Pendant plus d'un an il fut anxieusement attendu au Canada. Le coadjuteur ne cessa, de son côté, de s'intéresser à ce nouveau diocèse. Son désir de servir cette Eglise naissante le porta même jusqu'à faire en Ecosse des appels fréquents à la charité publique. Pendant deux ans, le prélat recommanda assidûment aux catholiques anglais les besoins de leurs frères du Haut-Canada. Sa Grandeur fit même publier (dans le *Laity's Directory*) une notice à ce sujet. Elle ne manqua pas d'être reproduite par d'autres journaux. Mgr. Weld y annonçait son intention de se rendre à Kingston, au printemps de 1830, et de solliciter de la Congrégation *de la Propagande*, dans un voyage qu'il devait, d'abord, entreprendre à Rome, quelques secours pour les missions de la Province au service de laquelle il était envoyé. Mais il en fut bien autrement. Sa Grandeur ayant été promue au Cardinalat, au mois de mars, 1830,

---

(1) M. Weld, était né à Londres, le 22 janvier, 1773. Il avait hérité de l'esprit bienveillant et du caractère de son vertueux père. Il se fit une gloire de soutenir les établissements fondés par lui : qui l'avait aussi rendu témoin de toutes les marques de bonté dont il environnait les amis de Dieu. Le ciel lui enleva de bonne heure sa vertueuse épouse et ce digne père dégagé des biens indissolubles du mariage donna tous ses soins à l'éducation de sa fille unique. Son éducation achevée, Mlle Weld épousa le jeune Clifford, qui fut élevé à la Pairie quelque temps après. C'est alors que devenu tout-à-fait libre, M. Weld put suivre l'attrait qui l'attachait plus encore à sa religion. (Vie du Révd. Père Antoine, p. 84.) Son dessein de servir l'Eglise le conduisit à Paris, où, après ses études, il fut tonsuré, dimanche, le 20 août, 1820, par Mgr. de Latil, évêque de Chartres et premier aumônier de Monsieur, et reçut en même temps les ordres moindres. M. l'abbé Weld avait quitté son pays l'année précédente pour se préparer au sacerdoce. La cérémonie eut lieu dans la chapelle de M. l'abbé Caron chez lequel il demeurait, et l'abbé Desjardins y assistait.... (*L'Ami de la Religion.*)

(2) *Amyclarum, Amyclæ* seu *Taygeta*, évêché *in partibus*, soumise à l'archevêché de Lacédémone ou Sparte, aujourd'hui Verdonia, dans la Morée.

Sa Sainteté le Pape VIII, le projet de passer en Canada fut abandonné et la coadjutorerie de Kingston devint encore vacante. La nouvelle dignité dont avait été revêtu M. Weld ne lui fit point oublier néanmoins une portion de la vigne du Seigneur qui lui fut toujours chère, quoiqu'il n'eût plus à lui donner ses soins.

Dans un consistoire, tenu lundi, le 15 mars 1830, le Souverain Pontife préconisa trois cardinaux, dont il fit l'éloge. Il s'exprima en ces termes sur l'illustre coadjuteur du Haut-Canada dans cette occasion solennelle :

" Thomas Weld, évêque d'Amycles et coadjuteur de l'évêque du Haut-Canada, est d'une famille alliée aux premières familles d'Angleterre. Son père, entr'autres qualités, était recommandable par une générosité telle, qu'il accueillit des religieux (les Jésuites), expulsés de leur pays par le malheur des temps, (1) et pourvut à leur subsistance, leur faisant, en outre, don d'un vaste bâtiment, où la plus grande partie de la jeunesse catholique de l'Angleterre se forme aujourd'hui à la pratique de la religion, aux bonnes mœurs et à la culture des sciences et des lettres. La charité de cet excellent homme ne se borna point là. Il fit aussi construire un monastère pour les trappistes français réfugiés en Angleterre (2) et un couvent pour les religieuses de la Visitation, couvent où deux de ses filles vivent encore dans la pratique de la piété. Il fournit avec libéralité à plusieurs églises tout ce qui était nécessaire pour leur décoration et pour la décence du culte divin.

" Emule d'une si rare générosité, l'évêque d'Amycles n'a rien épargné pour l'accroissement, l'utilité et l'honneur de la religion. C'est là le premier objet de ses soins. Il s'est montré également toujours prêt à soulager les pauvres et à consoler les malheureux. Pour ces services et autres du même genre, Nous Nous sommes déterminé à l'associer au Sacré Collége, afin de fournir un nouveau sujet de joie à tous les sujets de l'empire britannique qui se félicitent de la promulgation récente de lois plus favorables pour eux, évènement dont Nous rendons grâces à l'auteur de tout bien."

Son Eminence le Cardinal Thomas Weld était le premier personnage d'origine anglaise appelé à cette haute dignité par le Pape Pie VIII. (3)

---

(1) Les Jésuites, qui étaient réfugiés à Liége, ayant été forcés d'abandonner cette ville, où leurs biens furent confisqués, se retirèrent, vers le commencement de la révolution française, en Angleterre. Le père de Mgr. Weld leur céda une maison avec environ cent acres de terre, à Stonyhurst.

(2) Trappistes de Lutworth.

(3) Le Cardinal Weld, du titre de *San Marcello*, mourut à Rome le 10 avril 1837.

M. Weld, gentilhomme anglais, descendait d'une des plus catholiques famil- de l'Angleterre. Il était père d'une nombreuse famille, et employait en bonnes œuvres les revenus de ses vastes domaines. Non-seulement ses enfants ont pro-

En apprenant ces nouvelles, qui contrariaient les projets de Mgr. Macdonell, quoiqu'en lui causant une joie bien vive, Sa Grandeur jeta les yeux sur M. Jean Larkin, né à Durham, en Angleterre, qui, le 1er avril 1832, fut nommé évêque de Gerra et coadjuteur de Kingston. Ce digne ecclésiastique était alors au Séminaire de St. Sulpice de Montréal. Il déclina cet honneur inattendu. Ses confrères, qui avaient besoin de ses services au collége de cette ville, joignirent leurs représentations à celles de l'humble professeur ; et, par d'honorables interventions, ils obtinrent qu'il ne serait point investi de cet honneur. Plus tard, cet excellent prêtre fut proposé pour un autre siége épiscopal en Canada, pendant qu'il était professeur au Séminaire de Baltimore. C'est le siége épiscopal de Toronto, dont il aurait été le premier évêque. Mais M. Larkin ne put jamais souscrire aux vues de ceux qui l'appelaient à l'épiscopat. (2)

Alors Mgr. l'évêque de Kingston porta ses vues sur un sujet dont il avait eu occasion d'apprécier, en mainte circontance, le rare mérite, Monsieur Rémi Gaulin, curé de la paroisse de la Visitation du Sault-au-Récollet, au diocèse de Montréal.

L'abbé Gaulin fut agréé par Sa Sainteté le Pape XVI, au mois de mai, 1833, et consacré, au mois d'octobre suivant, dans l'Eglise

---

fessé la religion de leurs pères, mais la plupart ont illustré l'Eglise par leurs talents. Il possédait à Luthworh, paroisse du comté de Dorset, en Angleterre, le château de la famille, construction massive, érigée en 1508. Il jouissait d'une fortune colossale dont il distribuait la moitié des revenus annuels au soulagement des pauvres. Il fonda plusieurs chapelles catholiques et plusieurs communautés de femmes le reconnaissant pour leur fondateur. La maison qu'il offrit aux trappistes et qu'ils occupèrent plus de vingt ans, n'était qu'un asile provisoire qu'il se proposait de renouveler et de faire du tout un vaste établissement. Son château de Lutworth a été plusieurs fois honoré de la visite de Georges III qui respectait beaucoup M. Weld.

L'établissement qu'il donna aux Jésuites, à Stonyhurst, était assez vaste pour contenir huit cents élèves, C'est à Stonyhurst où ce digne enfant de l'Eglise s'était rendu, à la fin de juillet 1839, pour y célébrer avec la communauté la fête de St. Ignace de Loyola, que M. Weld mourut presque subitement. Son fils aîné, M. Thomas Weld, héritier de ses titres et de ses propriétés, se montra toujours animé de la piété et des sentiments de bienfaisance de son père.

M. Weld eut, en 1817, la douleur de voir les Trappistes abandonner Lutworth pour céder à la nécessité de repasser en France, après la restauration. Il alla les visiter à Melleray, après les avoir dédommagés généreusement des travaux, des frais et des améliorations qu'ils avaient fait dans ses domaines qu'ils lui avaient remis et qu'il transmit alors à son neveu, M. Joseph Weld. En 1818, l'église et la maison de Luthworth s'écroulèrent de fond en comble, et M. Weld eut le soin de faire murer les ouvertures pour conserver par ce moyen le respect dû à une terre où gisaient les dépouilles de tant d'hommes qui s'y étaient sanctifiés.

C'est après cette époque que son dessein de servir l'Eglise conduisit M. Weld à Paris, où, après ses études, il fut ordonné prêtre.

(2) Ce fervent ecclésiastique, prédicateur éloquent et profondément instruit, avait de grandes qualités qui étaient relevées par une inappréciable modestie. Après avoir refusé successivement deux évêchés, il laissa la province pour entrer au noviciat de la Compagnie de Jésus, vers 1842. Il est décédé subitement, au mois de décembre 1853, au collége de St. Jean de Fordham, dont il était recteur depuis trois ans. Le R. P. Larkin avait étudié dans sa jeunesse sous le célèbre Dr. Lingard.

cathédrale de Montréal, sous le titre d'évêque de Tabraca, en Numédie, et coadjuteur de l'évêque de Kingston, par Sa Grandeur Mgr. Jean-Jacques Lartigue, évêque de Telmesse, alors évêque auxiliaire de l'évêque de Québec, pour le district de Montréal, assisté de MM. Cadieux et Roque, Vicaires-Généraux. Mgr. Macdonell voulut assister à cette belle cérémonie. Ce jour apportait une bien grande consolation au cœur de l'évêque de Kingston ; mais, il s'en fallait bien que la satisfaction que goûtait le prélat fût sans mélanges et sans inquiétude. Il voyait son troupeau se multiplier toujours, les besoins devenir plus pressants et plus nombreux ; et, malgré ses efforts, il n'avait pas assez d'églises, pas assez de prêtres, pas assez d'institutions d'éducation et de charité pour des besoins qui réclamaient incessamment son attention.

Pour donner une preuve de son attachement à ses compatriotes, comme aussi pour offrir à la partie inférieure de son diocèse les avantages d'une administration régulière et plus soignée, Mgr. de Kingston voulut que son coadjuteur fixât sa résidence à Saint-Raphaël de Glengary. Les douces émotions que cette mesure fit naître dans les esprits des bons habitants de Glengary s'y perpétueront comme le souvenir de la pitié tendre, de la foi vive et de l'infatigable dévouement de leur nouvel évêque.

Mgr. Macdonell établit encore à Saint-Raphaël de Glengary un collége, qu'il transféra, plus tard, à Kingston, dans le but de rendre cette institution utile à un plus grand nombre de sujets. De plus, Sa Grandeur donna elle-même, pour l'y fonder plusieurs belles propriétés qui se trouvent aujourd'hui au centre même de cette cité. Ses illustres successeurs, Mgr. Gaulin, et Mgr. Phelan surtout, ont utilisé ces terrains de façon à correspondre au zèle du pieux fondateur. Le vénérable évêque de Kingston, en donnant un collége à sa ville épiscopale, voulait avoir sous ses yeux une maison qui pourrait fournir des prêtres à ses compatriotes et qui put donner aux jeunes gens, qui se destinaient aux professions libérales, une éducation convenable.

(à continuer)

MATHILDE DE CANOSSE.

(*suite*)

" Dès qu'elle fut arrivée au monastère, elle se présenta à l'abbé en qualité d'aide d'hôpital, se faisant passer pour un jeune homme d'Altembourg en Autriche, et se disant habile à soigner les malades. L'abbé se méprit sur son sexe, et, comme elle avait l'air d'un garçon discret et honnête, ne fit pas de difficulté pour l'admettre au rang des commensaux de la maison. Adeltrude se comporta si bien envers les religieux et les malades, elle montra tant de douceur et d'humilité, qu'elle ne tarda pas à se faire aimer de tous. Sans faire semblant de reconnaître le comte, elle s'occupait de ses malades avec un zèle infini, refaisant leur lit, mettant l'ordre et la propreté partout, distribuant à chacun les remèdes indiqués, toujours silencieuse, modeste, recueillie et attentive à se faire toute à tous. Cependant, quand elle vit les blessures du comte presque cicatrisées, une nuit que tout reposait au monastère, elle s'approcha du lit de Pandolfe, se fit reconnaître, l'embrassa tendrement et lui révéla le plan qu'elle avait conçu pour se délivrer.

" Tout en s'acquittant de ses fonctions dans le couvent, elle avait observé les issues, les chemins qui pouvaient mettre son époux en liberté sans que l'on sût par quel côté il s'était évadé. Le monastère est entouré de murs et de tours que baigne un large fossé, pour mettre l'asile saint à l'abri des incursions trop fréquentes des Pruteni. (1) On n'y pénètre que par un pont-lévis qui se redresse au couchér du soleil et ne s'abaisse plus qu'à son lever. Vis-à-vis du cloître, il existe cependant un petit bois bordé par un rideau de

(1) Les Prussiens de nos jours, à cette époque peuplade sauvage et féroce.

mélèzes qui surplombe un rocher au bas duquel roule la rivière de l'Hawell, plus large et plus profonde en cet endroit que partout ailleurs. Adeltrude examina ce rocher avec attention, pour découvrir quelque sentier, quelques aspérités du moins, au moyen desquelles on pût descendre dans cet abîme. Vain espoir, recherche inutile, il eût fallu des ailes pour s'échapper. Son amour l'avait faite hardie, son amour la rendit ingénieuse.

" Avant de quitter Groningue, elle s'était entendue avec Guinigise, son jeune beau-frère. Celui-ci devait lui envoyer Frédulfe, ancien et fidèle serviteur de sa maison ; caché sous les haillons d'un mendiant, il n'avait qu'à se tenir à la porte du monastère en feignant de demander l'aumône. Tout avait réussi, et Adeltrude, en portant chaque matin au vieillard sa maigre pitance, lui donnait des nouvelles et d'elle et de son mari. Elle put donc lui communiquer aussi son plan de fuite et fit dire à Guinigise qu'il eût à lui fournir au plus tôt une échelle de soie ayant cent brasses de long, puis à tout disposer pour qu'une barque se trouvât au pied du rocher en question, à l'endroit que dominait un vieux chêne séculaire : elle indiqua avec la même précision la nuit et l'heure qu'elle avait fixées pour l'exécution de son projet. Cependant Pandolfe commençait à quitter son lit : au jour fixé, Adeltrude, profitant du sommeil dans lequel tout le monastère était plongé, éveille son mari, sort doucement avec lui et se dirige, au travers du petit bois, vers les sapins dont nous avons parlé. Là, elle tire d'un sac la précieuse échelle que Frédulfe lui avait remise en secret, la tourne et l'assujettit au pied du chêne, puis, après avoir serré son époux dans ses bras, elle le fait descendre, en lui disant : " Attends-moi à la fontaine de Teltow, où je te rejoindrai à midi."

Au signal convenu, la nacelle s'approcha du rocher, Pandolfe y entra ; Adeltrude détacha l'échelle, la jeta au batelier, et, en quelques coups de rame, le fugitif était sur l'autre rive.

" Au jour suivant, à peine le pont-levis était-il abaissé, la courageuse comtesse, feignant d'avoir à sortir pour affaires du couvent, quitta le monastère et entra dans Postdam. Elle gagna rapidement la rivière qu'elle traversa : à peu de distance de la rive, se trouvait un cheval tout sellé que tenait un écuyer de Guinigise, et qui l'attendait comme un autre avait également attendu Pandolfe, la nuit précédente. Adeltrude était à la fontaine avant l'heure marquée, son époux l'y attendait ; renvoyer à Groningue les deux écuyers, et fuir en toute hâte par les chemins de traverse, c'est ce que la prudence ordonnait, car le marquis de Brandebourg ne manquerait pas de faire poursuivre les fugitifs. Ils ne s'arrêtèrent qu'aux frontières de Bohême, et voulurent d'abord se fixer à

Pilsen ; mais après avoir appris que le marquis, furieux de leur fuite, avait expédié de tous côtés des satellites pour s'emparer d'eux, ils ne se crurent pas assez en sûreté dans cette ville, se décidèrent à passer la Moldau et à se réfugier en Moravie. Ils y arrivèrent, en se faisant passer pour de pauvres bourgeois venus d'Autriche, et se fixèrent dans le bourg de Znaïm, où, grâce à l'existence modeste et retirée qu'ils menaient, ils n'attirèrent pas l'attention et purent attendre en sécurité que des jours meilleurs leur permissent de regagner leurs Etats.

" C'est à quelque temps de là, que Dieu accorda à la comtesse notre chère Yolande. Vous jugez de la joie d'Adeltrude, et combien Pandolfe trouva dans cette enfant d'adoucissements aux peines de son exil. A la même époque, Henri IV, le jeune empereur, bien qu'élevé par les soins de Hatton de Cologne qui l'avait soustrait à la tutelle de l'impératrice Agnès, sa mère, tomba, dès son adolescence, entre les mains d'hommes indignes, de vils courtisans qui, afin de pouvoir le dominer plus facilement et atteindre leur coupable but, le laissèrent s'abandonner à ses passions. Dès ce moment, son jeune cœur, déjà corrompu, ne sut plus nourrir que des sentiments hostiles à la sainte Eglise et à ses pasteurs. Il commença à braver ouvertement le pape Alexandre, et comme la plupart des princes allemands s'étaient laissé entraîner à reconnaître l'antipape pour plaire à l'empereur, le comte Pandolfe se trouvait dans l'impossibilité d'entrer en accommodement avec les ennemis du St. Siége, et n'avait d'autres ressources que de se tenir prudemment caché en Moravie.

" Yolande, belle et gracieuse enfant, avait atteint son premier son premier lustre. Son père voulut qu'elle fut élevée noblement et chrétiennement, et pour y parvenir, il la mit entre les mains de pieuses filles, dont le monastère s'élevait sur une riante colline, non loin de la ville de Brunn. L'abbesse qui le dirigeait était une noble femme déjà d'un certain âge, sœur du Landgrave de Thuringe, et célèbre dans toute la Moravie par sa sainteté et sa haute sagesse. Plus de cent religieuses, venues de Bohême, de Hongrie, de Pologne, vivaient sous son paisible empire, et se formaient à la vertu plus encore par ses exemples que par ses paroles. Théotberge, ainsi se nommait l'abbesse, ne tarda pas à s'attacher à cette enfant qui se faisait remarquer par sa gentillesse, sa douceur et sa soumission, entre toutes les jeunes filles que l'on élevait dans le monastère à la piété et à la pratique de toutes les vertus. Pandolfe et Adeltrude, qui passaient toujours, aux yeux de l'abbesse, pour de simples bourgeois, venaient souvent voir leur fille au couvent. Mais ils ne pouvaient si bien déguiser leurs manières

nobles et aisées, changer l'élégance de leur langage, voiler la perspicacité de leur jugement et atténuer la noblesse et la dignité de leurs personnes, que l'abbesse, femme d'un coup d'œil perçant et sûr, ne devinât quelque peu les gens de haut parage sous cette simplicité apparente et empruntée. Ses soupçons grandirent lorsque Yolande, parvenue à l'âge de raison, commença à recevoir, de la bouche d'Adeltrude sa mère, des exhortations, des encouragements pressants à bien profiter des études qu'on lui faisait faire, et qui n'étaient cependant nécessaires qu'à une jeune fille de haut lignage. Souvent aussi, la fausse bourgeoise, serrant avec transport son enfant dans ses bras, lui disait : " Mon Yolande bien-aimée, forme-toi à la vertu et prépare-toi à voir des jours meilleurs. Dieu nous éprouve sans doute, mais il est notre Père, et sa justice ne lui fait pas oublier ses miséricordes : sois toujours bonne et revêts ton cœur de force et d'espérance."

" Théotberge prenait note de ces paroles, et d'ailleurs elle lisait dans les yeux de la mère plus de choses encore que n'en exprimaient ses lèvres. Tout concourait à éclairer l'abbesse : la pâleur du visage, une respiration oppressée, un soupir échappé à l'anxiété de l'âme de la comtesse trahissaient souvent le mystère de son cœur. Un jour que Pandolfe était venu voir sa fille, il dit à Théotberge, au moment où il prenait congé d'elle :

" —Madame et vénérable mère, quoique je ne sois qu'un pauvre bourgeois, j'ose vous prier de vouloir bien faire enseigner à Yolande l'art de jouer de la harpe et du luth, à conduire sa voix avec méthode, et même à danser et à monter à cheval.

" —Je me conformerai à vos désirs, répondit Théotberge, mais je crois prudent de vous faire d'abord une simple observation, c'est que la musique, le chant, la danse, l'équitation, ne conviennent guère qu'aux filles de marquis, de comtes, de grands vasseaux de la couronne. Les personnes de notre condition se contentent ordinairement de faire enseigner à leurs enfants la lecture du Psautier et l'histoire des vierges et des martyrs. Il n'est pas de jeune fille, à moins qu'elle n'ait une baronie, qui osât s'élever au dessus de cette éducation.

" Ma révérende mère, reprit Pandolfe, vous avez raison, mais tout homme a ses projets, et moi, malgré le rang obscur dans lequel vous me voyez, j'ai eu relativement ma fille, et cela dès sa naissance, des prédictions que je ne saurais traiter légèrement. Je traversais un jour une sombre forêt, lorsqu'un orage terrible vint me surprendre ; la pluie, la grêle tombaient par torrents ; le tonnerre, les éclairs fouettaient et déchiraient les nues, et m'environnaient de toutes parts ; les éléments en fureur, l'obscurité de la

forêt, le vent qui courbait et brisait les arbres les plus robustes, tout enfin se réunissait pour augmenter mon trouble, et j'éperonnais mon cheval sans savoir ce que je faisais ni où j'allais. Tout-à-coup, j'aperçois une vive lumière au travers du feuillage touffu, je me dirige vers elle, et je me trouve bientôt au milieu d'une enceinte de rochers escarpés et arides, au sein desquels s'ouvrait une grotte profonde d'où partait la clarté qui m'avait attiré ; descendre de mon cheval, l'attacher au tronc d'un arbre mort, et entrer, en toute hâte, dans la caverne, fut l'affaire d'un moment. Une galerie longue et droite comme le corridor d'un cloître me conduisit à un foyer ardent auprès duquel je ne vis personne ; je m'approche toutefois, et me mets à sécher mes vêtements que la pluie avait percés. Je crus alors m'apercevoir que l'antre se divisait en deux branches dont l'une courait à gauche, tandis que l'autre se dirige vers la droite, mais ces ouvertures étaient si longues et si basses que l'œil se perdait bientôt dans l'obscurité.

Cette solitude et le silence qui y régnait augmentèrent encore le trouble que la tempête avait déjà jeté dans mon âme. Quelle main avait allumé ce feu ? Quel était l'habitant de cette caverne ? L'idée que des malfaiteurs, faux monnayeurs ou bandits, y faisaient peut-être leur séjour, m'obligeait à me tenir sur mes gardes et cela d'autant plus que des pas lents et lourds retentirent tout-à-coup dans la galerie de droite. J'essayai de percer les ténèbres qui y régnaient, et il me sembla voir une ombre s'approcher doucement ! A cette vue je sentis mon cœur bondir et mes cheveux se hérisser : " Dieu te garde, Pandolfe, dit alors une voix profonde, et je découvris un vieillard qui, entrant dans le cercle de lumière, offrit à mes yeux un visage pâle et maigre que de longs cheveux blancs et une barbe de neige rendaient encore plus vénérable. Cesse de craindre, Pandolfe, continua l'apparition ; à l'approche de l'orage qui te menaçait, j'ai allumé ce feu, pour qu'il te servît de guide et réchauffât tes membres glacés. Donne-moi ta main. " Sans savoir ce que je faisais, je la lui donnai, et tandis qu'il la retenait entre ses doigts longs et maigres, il me regardait immobile et avec attention. " Ecoute-moi, Pandolfe, reprit-il enfin : tu es père depuis peu, les yeux de ton Yolande si faibles encore deviendront un jour brillants et pleins de feu. Ils verront quatorze fois douze lunes, puis deux lunes et une demie, et un prince Morave briguera l'honneur d'obtenir sa main : mais ce prince ne verra qu'une fois ces yeux limpides ; ce sera le Landgrave qui méritera la main de ton Yolande. Pandolfe, conserve bien ta fille aux destins qui l'attendent." Il dit, puis lâchant ma main, du bout d'un long bâton qui soutenait ses pas, il attisa les charbons du foyer et en fit

jaillir des milliers d'étincelles. " Compte-les, si tu peux, ô Pandolfe ! s'écria-t-il d'un voix stridente. Autant d'étincelles ont jailli pétillantes du sein de cette flamme, autant d'infortunes éclateront sur la tête de ton Yolande ; mais sois sans crainte, Dieu la tirera de tous les périls et pour le plus grand bonheur de ton enfant." Tel fut, révérende mère, tel fut le discours de ce vieillard, que quelques-uns disent être un habile nécromancien, et que d'autres, avec plus de raison, affirment être un saint ermite qui, depuis trente ans, s'est enseveli tout vivant dans cette caverne. Et voilà pourquoi, Madame, je vous conjure de protéger mon Yolande.

" L'abbesse prit bonne note des mystérieuses paroles de Pandolfe, qui, tout en taisant à la sainte femme quelle était son origine, voulait cependant faire connaître la prédiction du solitaire touchant sa fille."

—Mais, reprit la marquise de Suse, croyez-vous donc, Mathilde, que tout cela soit la vérité ? Ne serait-ce pas plutôt un stratagème de Pandolfe, pour dissimuler à l'abbesse sa haute qualité de comtè souverain, tout en l'engageant, au moyen d'une prophétie feinte, à élever sa fille comme une princesse, qu'elle est en effet par sa naissance ?

—Quant à moi, répondit la comtesse, je tiens tout cela pour certain. Les événements ont répondu en tous points aux paroles du saint ermite. Ce n'est point par la magie, mais bien par une révélation divine, qu'il a lu dans l'avenir de cette jeune fille, de façon qu'il ne s'est trompé en rien.

—La pauvre Yolande a donc beaucoup souffert ? Pauvre enfant, mon cœur en saigne : elle me semble digne d'un sort plus doux Je comprends à présent le sens douloureux que contenait sa romance. Mais, dites-moi, comtesse, est-elle encore en danger à cette heure ? Pourrait-elle avoir quelque chose à redouter sous votre toit hospitalier, auprès de vous qui l'aimez comme une fille ? Vous ne semblez pas la traiter comme les autres damoiselles de votre suite, et toutes, jusqu'à vos plus respectables dames du palais, lui cèdent le pas : d'ailleurs, vous l'admettez à votre table avec les princes que vous y recevez.

—Mon amie, reprit la comtesse, je ne l'aimerai, je ne l'estimerai jamais autant que le mérite non-seulement son noble lignage, mais sa candeur, sa grâce, la noblesse et l'excellence de son âme ornée de mille vertus. Quand vous aurez entendu le triste récit de tous les malheurs que sa merveilleuse beauté et les desseins pervers d'un insensé lui ont attirés, vous mêlerez, j'en suis certaine, votre pitié à votre indignation. Si la sainte Mère de Dieu et son bon ange ne l'avaient protégée et soutenue d'une façon visible, il lui

eût été impossible d'échapper à tant d'embûches, d'éviter tant de piéges, de lutter contre tant d'obstacles et de sortir victorieuse de tant d'embarras. La fermeté, le bon sens, la prudence de cette jeune fille vous sembleront des prodiges d'autant plus grands, que vous la verrez quelquefois privée de tout appui, de tout conseil humain. Souvent quand, retirée avec moi au fond de mon appartement, elle chante en s'accompagnant de la cithare, à la vue de son noble et doux visage, je tressaille de tendresse, je me demande comment une aussi belle créature a pu essuyer d'aussi cruels revers, comment autant de force peut-elle habiter dans son âme, simple et pure comme la colombe ? Puis, cédant à l'entraînement de mon cœur, je me jette à son cou et je l'embrasse, tandis qu'elle pleure dans mes bras, en me nommant sa mère et me rendant mes caresses.

Adélaïde de Suse, touchée des paroles de la comtesse Mathilde, la pria de vouloir bien lui raconter les malheurs d'Yolande. La comtesse y consentit, et ce récit, commencé le soir même, les occupa toutes deux, pendant plusieurs des matinées suivantes. Nous le rapporterons dans les chapitres suivants, et l'on pourra s'assurer de leur véracité, en feuilletant les vieilles chroniques de Groningue.

IV.—OTTACAR DE BRUNN.

En réfléchissant aux paroles de Pandolfe, l'abbesse en vint à conclure qu'il n'était point ce qu'il semblait être, et qu'il était bien plutôt un homme d'importance, que des raisons secrètes et légitimes forçaient à se cacher sous des habits grossiers. Elle s'attacha donc à donner à Yolande une éducation telle, que son élève pût être digne de monter au trône, si le ciel l'y appelait. En agissant ainsi, Théotberge montrait sa prudence ; elle connaissait son époque, époque agitée et désastreuse pour l'Allemagne et même pour toute la chrétienté d'Occident, à cause des discordes civiles que l'ambition impériale suscitait de toutes parts. Les seigneurs allemands étaient divisés entre eux et irrités contre Henri IV. Les uns s'attachaient au parti d'Alexandre II et de son successeur Grégoire VII, véritables et légitimes souverains pontifes de l'Eglise romaine ; les autres suivaient la bannière de Cadolaûs de Parme, puis plus tard, de Guibert de Ravenne, antipapes, hommes superbes et dissolus, qui s'étaient glissés par fraude dans le troupeau de Jésus-Christ, pour le ravager. A cette rude époque, la raison ne

se soutenait qu'à la pointe de l'épée et de la lance : où la force était insuffisante, la trahison se frayait un passage. Aussi arrivait-il souvent qu'un prince, opprimé par ses ennemis et dépouillé de ses Etats, devait chercher, dans un exil lointain et sous des noms et des habits empruntés, un refuge contre la perfidie.

Cependant Yolande coulait en paix ses jours dans le monastère ; soumise à ses maîtresses, respectée de ses compagnes, chérie de toutes, elle se sentait heureuse. Par une belle matinée de la fin du mois de mai, les jeunes pensionnaires, sous la surveillance de quelques religieuses, se dirigèrent vers une chapelle dédiée à Notre-Dame-Auxiliatrice. Ce sanctuaire s'élevait au fond d'un petit bois situé en dehors de la clôture, non loin d'un ruisseau limpide que traversait un pont rustique. La douceur de la saison, la fraîche verdure, l'air pur et embaumé de senteurs aromatiques, le chant harmonieux de mille oiseaux divers qui sautillaient de branche en branche ou cachaient leurs nids sous le feuillage épais, tout invitait ces nobles damoiselles à se répandre dans les prairies ou à gravir les pentes fleuries des côteaux qui s'élevaient aux environs. Parmi ces jeunes filles, les unes s'amusaient à courir au milieu des herbes odorantes où bourdonnait l'abeille ; les autres poursuivaient le papillon aux ailes peintes de mille couleurs ; d'autres enfin, plus alertes et plus hardies, gravissaient d'un pied léger les collines des alentours. Une bande d'élèves assises à l'ombre des mélèzes chantait, au son d'un luth, que touchait délicatement la blonde Valdomire, un cantique pieux en l'honneur de Notre-Dame. Un autre groupe, près d'une fontaine qui bouillonnait aux flancs d'un rocher, cueillait de fraîches fleurs et les tressait en guirlande destinée à l'ornement de l'image sacrée, aux pieds de laquelle toute cette jeune troupe devait se réunir et prier, car tel était le but de cette promenade.

Yolande, chargée de sa moisson fleurie, la disposait en guirlandes tout en causant de la beauté de ces lieux enchantés, et s'avançait le long du ruisseau, avec la sœur Valburge, son habile maîtresse dans l'art d'enluminer le parchemin. Tout en causant, elles suivaient la rive que recouvrait un gazon vert et épais et se dirigeaient, sans s'en apercevoir, vers un endroit solitaire, où les eaux du torrent amassées formaient un bassin, autour duquel les rossignols chantaient plus joyeux, cachés qu'ils étaient sous l'ombrage des peupliers blancs, des saules et des coudriers. Elles s'arrêtèrent pour prêter l'oreille à ce doux concert et se mirer peut-être dans ces ondes limpides, quand, tout-à-coup, la forêt voisine retentit au loin du son de la trompe de chasse, de la voix des chiens et du hennissement des chevaux. Quelque peu troublées, elles tournè-

rent les yeux du côté de ce bruit, et distinguèrent au milieu des arbres les chasseurs, pressant à coups d'éperon les flancs de leurs coursiers poudreux. Tout-à-coup, à quelques pas derrière les deux jeunes femmes, un cerf de la plus grande taille s'élance du taillis; il court la tête haute, les ramures renversées; éperdu de terreur, il passe près d'Yolande, la heurte, la renverse, et fuit, tandis que la pauvre enfant roule sur le bord du bassin, y tombe et disparaît. Valburge pousse un cri terrible, se précipite vers la rive et a le bonheur de saisir un pan de la robe de son élève, au moment où elle remontait à la surface de l'eau : la religieuse l'attire à elle, la dépose sur le sable et se mettait en devoir de délacer son corsage pour la faire respirer, lorsqu'un jeune homme, armé d'un épieu, arriva sur les traces du cerf, au grand galop de son cheval.

A la vue de la jeune fille pâle et inanimée étendue sur l'herbe, le cavalier serra la bride de sa monture, sauta à terre, attacha son coursier aux racines d'un chêne antique, et se hâta d'accourir vers les deux jeunes femmes. Il portait, pendue à son côté, une gourde d'argent ciselé qui contenait du vieux vin de Chypre, précaution utile en chasse : en verser quelques gouttes sur les lèvres de la victime, lui en frotter les tempes et les mains fut l'affaire d'un instant; aussi la vit-il bientôt revenir à elle, ouvrir les yeux et regarder lentement autour d'elle en soupirant. Yolande, entièrement rendue à la vie, se leva, et, de concert avec sœur Valburge, remercia le chasseur du service qu'il venait de leur rendre; puis, appuyées l'une sur l'autre, elles s'éloignèrent doucement pour rejoindre leurs compagnes.

Le cavalier était le jeune Ottocar, fils du puissant marquis de Brunn qui, peu de jours auparavant, l'avait appelé à partager le gouvernement de ses Etats, car il se faisait déjà vieux. Dès son enfance, Ottocar avait été fiancé à Gisèle, fille du duc de Moravie, mais cela ne l'empêchait pas de vivre au gré de ses passions. Il laissa d'abord Yolande s'éloigner avec la sœur Valburge, puis, tout-à-coup, se redressant d'un air décidé, il tourna son destrier vers le point du bois, par où la demoiselle avait disparu, se mit sur ses traces et arriva bientôt à la prairie, où les pensionnaires et les religieuses étaient déjà réunis autour d'Yolande, l'aidant à changer une partie de ses vêtements, tandis qu'elles étendaient l'autre au rayon du soleil, pour les sécher.

Ottocar s'approcha de la jeune troupe, non sans quelque embarras, et demanda des nouvelles d'Yolande; celle-ci avait déjà raconté à ses compagnes ce qui venait de lui arriver et le service qu'un cavalier inconnu lui avait renu, aussi fut-il aussitôt entouré des religieuses et des demoiselles. Yolande, dont les couleurs

avaient reparu, s'avança d'un air modeste, et lui offrit une églantine, qu'elle venait de cueillir :

—Acceptez-la, Messire, lui dit-elle, acceptez-la en souvenir du beau cerf que vous avez perdu, pour me faire revenir à la vie.

Ottocar prit la fleur et l'attacha au côté gauche de son pourpoint, puis, faisant volte-face, il se dirigea vers la forêt, en éperonnant son coursier avec une ardeur fébrile et disparut sous la feuillée. Le jeune Marquis avait environ vingt ans ; il était haut de corps et robuste de sa personne, mais ses mœurs étaient rudes et son caractère dur et cruel. En rejoignant sa suite, il trouva que le cerf avait succombé sous les coups redoublés des chasseurs, mais au lieu de leur faire fête comme de coutume en pareille occasion, Ottocar reçut cette nouvelle d'un air distrait et froid. En vain ses compagnons accouraient de tous côtés, portant les trophées des victoires qu'ils avaient remportées sur les ours, les sangliers, les daims, les renards, hôtes de ces bois ; en vain les équipages chargés de gibier s'acheminaient vers Brunn au son des trompes, des timbales et des clochettes ; Ottocar regagna la maison paternelle sans prendre part au triomphe, et, se jetant à bas de son cheval, il se retira, en toute hâte, dans ses appartements.

Il s'empressa d'ôter son ceinturon, détacha la rose de haie qu'Yolande lui avait donnée, et préparait à la mettre dans un coffret d'or qui renfermait des parfums, quand il s'aperçut que deux pétales s'étaient détachés de la fleur. Son esprit étroit et superstitieux y vit un présage fâcheux, et il se prit à tirer un mauvais augure de cette légère perte. Il fit aussitôt appeler deux astrologues qu'il entretenait au château, leur montra la fleur précieuse, et leur ordonna de lui expliquer comment et pourquoi elle avait perdu deux de ses feuilles. Ces imposteurs étaient Catalans d'origine ; ils avaient longtemps vécu parmi les Maures de Grenade, et se disaient initiés à la science des astres par leur maître, le célèbre Avicenne. Il s'empressèrent de monter à leur observatoire et feignirent d'y passer la nuit à lire dans les constellations ; puis le lendemain, dès le point du jour, ils se rendirent auprès du jeune prince et lui dirent :

—Seigneur, les astres se sont montrés favorables ; nous avons vu le signe de la Vierge porter dans son ascension les pronostics des destins fameux qui te sont réservés par le Ciel. Cette rose aux cinq feuilles représente la couronne royale que décorent cinq joyaux précieux : une jeune fille de maison princière t'est désignée pour épouse, elle t'apportera en dot cinq villes entourées de murailles, cinq forteresses.... c'est-à-dire autant qu'il y avait de pétales à cette fleur.

A cette réponse insensée, Ottocar sentit son âme nager dans la joie, et se mit à rapprocher en idée cet oracle mensonger de la jeune fille du torrent, qu'il s'était si promptement décidé à préférer à Gisèle. Il se demandait sans cesse qui elle pouvait être, et d'où elle venait : sa grâce, sa dignité lui donnaient tout l'air d'une reine. Les ravages que les Danois exerçaient à cette époque sur les côtes de l'Angleterre lui faisaient parfois supposer que le père de cette jeune fille était peut-être quelque roi de Northumberland, de la Mercie, ou des Westangles, qui, après une défaite, était passé en Allemagne pour y lever des troupes, retourner en Angleterre et conquérir ses Etats. Dans l'espoir de découvrir la condition de la demoiselle, Ottocar finit par se décider à interroger l'abbesse du monastère, femme dont la renommée était répandue au loin et qu'il savait être de bon conseil.

Il annonça une grande chasse pour le lendemain, et y invita tous les seigneurs de ses domaines; il leur expédia des messages pour les engager à amener avec eux leurs meutes d'élite, chiens courants et lévriers. En effet, dès l'aube du jour suivant, la troupe des jeunes cavaliers des environs, tous bien armés d'épieux, de piques, de javelines, de viretons, se réunissait au pied du pont de Brunn, sonnant du cor à pleine poitrine et faisant piaffer et caracoler leurs coursiers. Ottacar se rendit aussitôt aux écuries où se tenait son cheval bai brun ; il allait se mettre en selle, lorsqu'il découvrit les deux feuilles de la rose d'Yolande accrochées aux broderies d'argent des arçons, lesquelles, étant fort relevées, les avaient retenues quand il avait quitté l'étrier, la veille au soir. Il recueillit avec soin les pétales de la fleur, les mit anxieusement dans son escarcelle, sauta à cheval, et ayant fait baisser le pont, rejoignit ses hôtes.

Quand ils eurent atteint la forêt qui se trouve au confluent de la Swarte et de la Switte, ils se dirigèrent vers les collines et les plaines d'Austerlitz; là, le grand veneur assigna à chacun des chasseurs et aux piqueurs qui l'accompagnaient le poste qui leur était destiné, tandis que les chiens, débarrassés de leurs laisses, battaient les taillis pour faire déboucher le gibier qui s'y tenait caché. Déjà la forêt tout entière résonnait des hurlements, des aboiements des chiens, du galop des chevaux, des sons aigus du cor; de toutes parts fuyaient épouvantés les cerfs, les daims et les chevreuils, se frayant un passage au milieu des clairières, des taillis et des futaies de chênes et de sapins. A ce moment, Ottaca, profitant de l'empressement de tous à poursuivre le gibier fugitif, tira à droite, traversa un vallon solitaire, et, pressant de l'éperon son coursier haletant, arriva sur les bords du torrent auprès duquel il

avait rencontré Yolande évanouie. Puis il tourna bride avec précipitation et s'éloigna au galop.

Il atteignit enfin les portes du monastère ; il attacha sa monture au pied d'un vieux tilleul qui ombrageait l'entrée, et pénétra dans la première cour où se trouvaient les appartements de l'abbesse. La tourière avait maintes fois vu Ottacar à l'église lorsqu'il y accompagnait le marquis son père, à certaines grandes solennités de l'année ; elle le reconnut aussitôt et s'empressa de l'annoncer. Au premier moment, la supérieure fut assez surprise de cette visite imprévue, mais en femme adroite et prudente, elle se remit et descendit au parloir où elle trouva le jeune prince auquel elle fit l'accueil le plus bienveillant, en lui demandant ce qui pouvait l'amener à honorer de sa présence l'humble communauté qu'elle dirigeait. Ottacar répondit que son ardeur pour la chasse l'avait entraîné sur les traces d'un daim effrayé, qu'il l'avait perdu de vue dans la forêt prochaine, et qu'en le cherchant dans les taillis et les clairières, il s'était trouvé tout-à-coup au milieu des prairies qui environnaient le monastère ; qu'à cette vue, il s'était proposé de venir saluer la révérende Mère, pour laquelle il avait toujours professé la plus haute estime.

Théotberge le remercia de son attention, et se mit à l'entretenir de choses indifférentes pendant qu'il goûtait à une délicate collation de fruits et de vins d'Italie qu'elle lui avait fait servir ; mais Ottacar, feignant de céder à une pensée subite, l'interrompit pour lui parler d'Yolande et lui demander si elle était bien remise de la chute qu'elle avait faite dans le torrent et de l'évanouissement qui en avait été la suite.

—Grâce au ciel, elle est très-bien, répondit l'abbesse, et elle ne semble même plus s'en souvenir, comme une noble et courageuse fille qu'elle est.

—Est-elle notre concitoyenne, ou bien une étrangère ? demanda le jeune homme ; on la dit étrangère. De qui est-elle fille ?

—D'un simple bourgeois déjà d'un certain âge, répondit l'abbesse.

Ottacar devint rêveur, il jeta les yeux d'un air vague sur les objets qui l'environnaient, puis rompant brusquement le silence :

—Madame, dit-il, vous dissimulez ; cette jeune fille révèle une royale origine ; son visage, sa démarche sont les indices de la royauté ; elle ne peut être de naissance commune. Où demeure son père ?

A ce changement de physionomie chez le jeune prince, l'abbesse devina qu'une noire tempête agitait son âme : elle sentit grandir les soupçons qu'elle avait conçus sur le véritable titre de Pandolfe.

Les dernières paroles d'Ottacar achevèrent de l'éclairer ; elle crut fermement qu'il avait des renseignements certains sur la condition de l'exilé, c'est pourquoi elle ajouta avec franchise :

—Je crois que vous ne vous trompez pas, Messire.

—Tant mieux, dit-il vivement.... car, de toute façon, je veux demander sa main. Interrogez Yolande, et, sous peu de jours, vous me rendrez sa réponse.

—Mais, seigneur, n'êtes-vous pas fiancé à la princesse Gisèle de Moravie ? demanda Théotberge. Le Duc vous tient déjà pour son fils, et tous vos vassaux se préparent à vous féliciter de cette alliance.

Le jeune homme rougit, puis regardant l'abbesse d'un air courroucé :

— Où demeure le père d'Yolande ? dit-il. A Brunn... à Olmütz ?

—Il demeure à Znaïm, répliqua la religieuse.

—Dieu vous garde, ma mère, reprit-il alors, dans trois jours vous me verrez ici pour avoir ma réponse.

Elle l'avait donc enfin, la pauvre femme, ce terrible secret ! Et dans la connaissance qu'elle possédait du caractère rude, hautain et inflexible du jeune seigneur, elle se prit à frémir en voyant les malheurs qui allaient fondre sur elle, sur Yolande et peut-être sur le monastère même. Néanmoins, elle se dit que Dieu, gardien de l'innocence et défenseur de la justice, étendrait son bras puissant pour le salut de la jeune fille et des épouses de son divin Fils. Cependant elle crut prudent d'écrire à Pandolfe ce qui venait d'avoir lieu, et, pendant la nuit, elle expédia sa lettre à Znaïm par un messager à cheval, lequel rapporta la réponse ; elle s'exprimait ainsi :

" La bassesse de sa condition, sa pauvreté, son titre d'étranger, ne lui permettaient pas de souffrir que sa fille aspirât à une alliance aussi brillante ; n'étant pas faite pour tant d'honneur, il serait indigne du marquis de l'élever jusqu'à lui ; il valait mieux la laisser suivre sa vocation pour le couvent, et si Dieu, après tout, ne voulait pas appeler Yolande à la vie religieuse, il se trouverait bien toujours quelque homme de naissance obscure qui l'accepterait pour épouse. "

L'abbesse prévit la tempête que cette réponse allait soulever dans le cœur du Morave ; elle fit mille plans pour protéger son élève et le manastère contre les violences du jeune tyran. Aucun ne lui parut plus sûr que celui-ci : engager Pandolfe à venir secrètement reprendre sa fille et la conduire au château de Znaïm, où elle serait à l'abri de tout, cette citadelle se trouvant hors des Etats de Brunn. De son côté, Ottocar, avec son astuce ordinaire, se

disait déjà, que dans le cas où son offre serait repoussée, le père ne laisserait pas sa fille au couvent, et qu'il viendrait la chercher le plus tôt possible. Aussi se promettait-il déjà de se placer sur la route avec ses gens, et de forcer le père à lui donner sa fille, ne fût-ce que pour se dérober au trépas. Toutefois, la première chose à faire était de s'informer des dispositions d'Yolande à son égard. Pour s'en assurer, il commanda qu'on lui amenât une de ces marchandes qui courent les foires et les fêtes du village, en vendant des épingles, des aiguilles, des petits miroirs, des rubans et autres bimbeloteries de cette sorte. Il lui confia une somme d'une certaine importance, lui ordonna de se rendre promptement à Vienne, et de s'y fournir de tous les objets de fantaisie, d'élegance et de goût qu'elle pourrait trouver dans la capitale du Duché d'Autriche.

Il ne pouvait mieux s'adresser. Cette femme était une Bohémienne Morlaque, d'environ trente ans, vive et alerte. Deux longues tresses d'un noir d'ébène flottaient sur ses épaules; son visage bruni était ovale, son front haut, ses yeux noirs brillaient d'un éclat étrange, et lorsqu'ils se fixaient perçants sur quelqu'un, ils l'embarrassaient et le stupéfiaient comme le regard du basilic. Elle était surtout voleuse de profession, et si adroite à ce métier, qu'elle vous eût dépouillé un homme avant qu'il s'en fût aperçu. A ce talent, elle joignit l'hypocrisie, l'art de feindre la vertu et la piété; sa fausse modestie, son apparente humilité, son maintien réservé, lui donnaient l'air d'une sainte, mais elle était maligne et corrompue. Auprès des paysannes, elle passait pour diseuse de bonne aventure, et les dupait adroitement; tout en feignant de lire dans la main des pauvrettes, d'examiner les plis, les sinuosités, les jointures de leurs doigts, elle les débarrassait subitement de leurs anneaux, de leurs bagues, de leurs boucles d'oreilles, puis les bonnes âmes s'en allaient cherchant par les champs ou dans leurs maisons, croyant les y avoir perdus, tandis que ces bijoux passaient de la poche de la bohémienne en échange de beaux deniers comptants dans les mains des Juifs. Elle réussissait surtout à faire disparaître les enfants au berceau, en profitant de l'éloignement momentané de la mère ou de la nourrice, et, comme un vautour ravissant une tourterelle, elle disparaissait avec sa proie, et allait vendre en Transylvanie les malheureux qu'elle avait enlevés en Hongrie; puis elle se défaisait en Lusace, en Westphalie, ou en Franconie, de ceux qu'elle avait ravis en Moravie ou en Bohême. Que de mères plongées dans les larmes par la cruelle! Vingt fois les paysans s'étaient mis à sa poursuite, vingt fois elle leur avait glissé des mains comme la couleuvre dans les broussailles.

Swatiza (c'était le nom de la bohémienne) se rendit à Vienne, où, de l'argent d'Ottocar, elle se fournit d'aumônières de velours pers et gaufré, ornées de soie et d'or, à broderies appliquées, à fermoirs d'argent, à clous d'acier : elle acheta de plus des flacons à essence, des cassolettes dorées et émaillées, des ceintures à franges d'argent couvertes de filigranes avec leurs boucles assorties, gravées, ciselées, damasquinées ; des bagues en nattes, en serpents, en chaînons ; des anneaux à châtons d'émeraudes, d'onyx, de rubis, de grénat ; des pendants d'oreilles de toutes les formes, en amandes, en rosaces, en clochettes ; dés en argent, étuis, pelotes, châtelaines et miroirs de Murano, colliers de corail lisse, à facettes, poli ou dépoli, fils de grains rouges, tablettes, boules de senteurs. Enfin la rusée avait fait ample provision de toutes ces bagatelles qui charment les jeunes filles. De retour à Brunn, elle se rendit auprès d'Ottocar qui, sous le sceau du secret, lui ouvrit son cœur et lui dit ensuite :

—Ma bonne Swatiza, tu me rendras le service que je vais te demander..... tu n'auras pas affaire à un ingrat, sois-en sûre.

—Messire, lui répondit la bohémienne, vous savez bien que je suis heureuse de faire plaisir aux gens, lorsque je le puis ; allez, si je suis pauvre, c'est que je me ruine à venir en aide à mon prochain, de mes peines et de ma bourse.

—En vérité, ma mie ?.... Eh bien ! connais-tu, au couvent de la révérende dame Théotberge, une jeune fille nommée Yolande de Znaïm ?

—Si je la connais, dites-vous, monseigneur ? Oh ! que oui, que je la connais. C'est bien la plus aimable d'entre toutes les pensionnaires. Et puis, si bonne, Dieu lui soit en aide, la chère enfant !... Quand je reviens des foires d'Olmutz, de Brunn, de Hradisch et de Prostnitz je donne toujours un coup de pied jusqu'au monastère avec mes marchandises, et l'on ne me laisse pas à la porte au moins, savez-vous bien !.... Il y a là sœur Cunégonde, et sœur Eriberte, et sœur Galswinthe qui ne me veulent pas de mal : aussi, dès qu'elles me sentent venir : "Holà, Swatiza, s'écrient-elles, qu'as-tu là de beau ? As-tu des Agnus-Dei ? As-tu des reliquaires en forme de cœur ? Montre-nous tout cela." Et là-dessus, je leur en montre.... Faut voir ! Dès que j'ai ouvert ma boîte, je me mets à genoux, et je m'enveloppe la main d'un chiffon de toile, en disant : "Ce n'est pas à moi, pécheresse, de toucher des choses aussi saintes.... Voilà des Agnus-Dei indulgenciés avec remise et pardon de péché et de peine par Saint Grégoire-le-Grand, quand la colombe descendait du ciel et venait lui parler à l'oreille. Voici des reliquaires qui contiennent des parcelles de l'arche de Noé,

des miettes du pain de Melchisédech, des cheveux de Mathusalem, des charbons du tourbillon de feu qui enleva le prophète Elie, des brins du manteau du prophète Habacuc." Et les bonnes sœurs de baiser tout cela très-dévotement. Puis, comme je ne fais pas commerce des choses saintes, elles me donnent, en échange, de belles aumônes que j'empoche parfaitement. Oh ! les bonnes âmes !.....

—C'est bien, c'est bien.... Et Yolande, la vois-tu parfois ?

—Oh ! oui, messire, parce que sœur Cunégonde me mène souvent dans le verger où les jeunes filles prennent leur récréation après le déjeûner. C'est là que je vois Yolande, une petite qui a de l'argent, je vous en réponds, et bon goût par-dessus le marché. Je n'ai pas plus tôt étalé mes marchandises que la rusée s'est déjà emparée de ce qu'il y a de mieux, et elle le garde, quel que soit le prix que j'en demande. La dernière fois que j'y allai, je lui vendis mon aumonière de velours cramoisi double, toute couverte de dorures et de paillettes, qu'elle me paya un bel écu d'or au soleil.

—S'il en est ainsi, reprit le jeune tyran de Brunn, tu vas te rendre au monastère et tu tâcheras d'entretenir Yolande, sans témoins ; tu la laisseras choisir tout ce qu'elle voudra et tu lui diras : que le seigneur Ottacar, marquis de Brunn, la prie de l'accepter en échange de la rose ; tu lui diras du bien de moi, tu l'instruiras du désir que j'ai de l'épouser. Si elle te répond qu'elle est de trop basse extraction pour aspirer au rang de marquise, demande à voir sa main et soutiens-lui, au contraire, qu'elle est de sang royal. Ne sais-tu pas reconnaître à certains signes le lignage d'un individu ?

—Oh ! je crois bien que je me connais en pareille matière, dit l'intrigante qui profita de l'occasion pour faire une dupe ; donnez-moi votre main. Voyez-vous ces trois plis sous la troisième phalange du petit doigt ? Ils m'indiquent que votre mère descend en droite ligne d'Othon-le-Grand et que, par conséquent, le sang impérial coule dans vos veines.

—Par ma barbe ! tu dis vrai. Et comment le sais-tu ? quelles marques en as-tu ?

—Les marques que mon art mystérieux et redoutable me fait connaître. Je vous dirai plus encore..... c'est que ce demi-cercle blanchâtre qui règne à la racine de l'ongle de votre pouce me révèle clairement que quelques gouttes du sang de Charlemagne bouillonnent dans votre cœur.

A cette jonglerie de la bohémienne, Ottacar se livra à l'espoir ; il ne douta plus de connaître le mystère de la naissance d'Yolande et il s'en tint même pour aussi certain que s'il avait eu sous les yeux l'arbre généalogique de sa famille, signé du notaire de la

couronne et scellé de la bulle d'or. La passion est aveugle et conduit l'homme à s'aveugler. Ottacar, ce seigneur orgueilleux et hautain, remet ses intérêts, dans une circonstance aussi délicate, aux mains d'une misérable qui se joue de lui et lui fait croire les impostures les plus grossières. Il ne voit pas qu'il joue un rôle perfide et déloyal, un rôle qui lui attirera la colère de son père, le mécontentement de ses vasseaux, la vengeance du duc de Moravie, son beau-père, auquel il fait une sanglante injure en refusant la main de sa fille à laquelle il s'est laissé engager. Aucune de ces considérations ne l'arrête, et se tournant vers la bohémienne :

—Va, lui dit-il, va, et rapporte-moi une réponse favorable ; tu t'en trouveras bien. Mais, si la vie t'est chère, veille bien sur ta langue, qu'il ne t'échappe rien de tout cela, autrement je te tue de ma propre main, je le jure sur la lame de mon épée.

V.—LA VOIX NOCTURNE.

Au reçu de la lettre de l'abbesse, Pandolfe comprit aussitôt qu'il fallait fuir à tout prix les poursuites d'Ottocar, qu'il connaissait pour un jeune homme hardi, emporté, résolu et s'irritant contre les obstacles à raison des difficultés qu'ils lui présentaient. Yolande était placée dans une localité qui dépendait de sa juridiction : les religieuses ne pouvaient opposer à la violence que leurs larmes, leurs prières et leurs gémissements ; la garde du marquis était un assemblage de gens grossiers et cruels, restes de ces barbares que l'empereur Henri Ier avait défaits en cent rencontres et qui cent fois s'étaient réunis de nouveau en hordes mercenaires, fléaux de la haute Germanie, et se vendaient au plus offrant. Ces misérables joignaient à la brutalité de l'ours l'astuce du renard et la rapacité du loup : ils ne respectaient ni la sainteté d'un lieu, ni la faiblesse d'une jeune fille, ni les cheveux blancs d'un vieillard. Ils étaient chrétiens, uniquement parce qu'ils étaient baptisés, du reste, avides par nature, voleurs par penchant, errants et nomades par goût.

Pandolfe se disait que si Ottocar voulait s'emparer de la personne d'Yolande, rien ne lui serait plus aisé : une troupe de ces mécréants en viendrait à bout aussi facilement que le vautour se saisit de l'agneau à la mamelle de sa mère. Que fallait-il faire ? A qui demander aide et protection ? Au père même du marquis ? C'était risquer beaucoup, et si d'aller était périlleux, le retour l'était davantage, à cause des embûches que les satellites d'Ottocar pouvaient lui tendre et dans lesquelles il devait nécessairement

succomber. Recourir au duc de Moravie, au père de Gisèle, de Gisèle lâchement abandonnée ? N'était-ce pas jeter la discorde entre les deux Etats, allumer la guerre peut-être, et par là mettre en danger la vie de la pauvre Yolande, car on n'hésiterait sans doute pas à la sacrifier, pour apaiser le différend ? Ce qui pressait le plus et semblait le plus sage, était donc de dérober la victime à la griffe du lion et de la cacher dans un lieu où l'insensé jeune homme ne pût la découvrir.

Un soir, au coucher du soleil, un cavalier traversait l'Igla sur un pont de bois. Les traits de ce cavalier disparaissaient sous le double abri d'un casque et d'un capuchon. Son haubert et son gorgerin étaient d'acier bruni ; sa cotte d'armes, d'un vert foncé, était retenue par un large baudrier qui soutenait un cimeterre à la mauresque, tandis que la ceinture supportait un estoc triangulaire. Les cuissards étaient d'écailles, les jambières à genouillères mobiles en acier poli, tandis que les pieds se perdaient dans des poulaines de fer. Une lance acérée brillait à sa main que défendaient des gantelets de fer articulés. Cet homme, ainsi armé, n'eut pas plus tôt traversé la rivière, qu'il se mit à presser son cheval avec inquiétude, évitant toutefois de tenir le milieu de la route, comme s'il eût craint quelque surprise. Il était presque nuit, quand il entra dans un sentier, qui se perdait dans la forêt : aussi son inquiétude sembla-t-elle redoubler ; il éperonna plus vivement son cheval, et, non content de jeter de droite et de gauche des regards perçants, il se retournait souvent encore, pour voir s'il n'était pas poursuivi.

Une épaisse obscurité ne tarda pas à remplir ces bois, qui n'étaient jamais très-éclairés, même en plein jour ; le cavalier ralentit le pas, et ne s'avança plus qu'avec précaution, en sondant le passage avec sa lance étendue en avant, pour écarter les obstacles. La lune, sur son déclin, ne faisait que se lever ; cependant sa faible lumière se frayait çà et là un chemin au travers du feuillage et éclairait, par moments, les sinuosités du sentier. Enfin, il arriva subitement à une clairière où la lune, tombant d'aplomb, éclairait une partie du bois d'une vive lumière, tandis qu'elle laissait l'autre dans les plus épaisses ténèbres.

(*à continuer*)

CHRONIQUE PARISIENNE

LES DICTIONNAIRES

Il y a trois choses que je déteste, disait Michelet : les babels de peinture qu'on appelle musées, où les tableaux se tuent l'un l'autre : les babels de ramages qu'on appelle volières, où le rossignol, mêlé aux oiseaux vulgaires, risque de tomber au patois : les babels de fleurs qu'on appelle bouquets, où parfums et couleurs se combattent et s'annulent.

Voilà trois jolis paradoxes que je ne voudrais pas endosser pour ma part, bien qu'ils ne soient point sans mélange de vérité. Mais, je vous le demande, puisqu'on était en si bon train que n'a-t'on joint à cette énumération, le Dictionnaire ? le Dictionnaire, cette babel de mots qui, bien plus que les tableaux et les fleurs, hurlent de se trouver ensemble...

Le seul besoin de les retrouver instantanément les a alignés et groupés : la seule lettre alphabétique les gouverne, ou plutôt les nivelle et les tyrannise. Entre eux, pas d'analogie éloignée ou prochaine, pas d'ordre logique, pas de transition. Ce sont des matériaux classés seulement pour la main qui les cherche, nullement pour l'édifice où ils figureront. Car ils sont d'eux-mêmes également aptes ou indifférents à l'emploi qu'on en fait.

" Seront-ils Dieu, table, ou cuvette ? " L'ouvrier seul en décide. Tout ce que j'en puis dire, c'est que, comme vous et moi, il ne saurait se passer d'eux, alors même qu'il les emploierait sans les chercher et les trier, et que, comme M. Jourdain, il ferait de la prose sans le savoir.

Or le nombre de ceux qui, aujourd'hui, ne veulent les employer qu'à bon escient est incalculable, et c'est peut-être, ce qui donne tant de crédit aux Dictionnaires.

Apprendre peu et savoir à fond, n'est certes pas l'objectif des peuples ultra-civilisés. Au contraire, ils préfèrent généralement savoir un peu de tout, que le savoir beaucoup de quelque chose. D'un autre côté, pressés comme ils le sont de marcher, de changer, d'innover, une grosse et solennelle encyclopédie ne serait point leur affaire. Ils n'auraient pas la patience d'en approfondir la méthode, d'en embrasser successivement toutes les parties. Il leur faut un oracle moins prolixe, un conseiller moins imposant et plus alerte quelque chose de portatif comme un trousseau de passe-partout ouvrant dix mille serrures.

Il est d'expérience en effet qu'on est en face de certains mots, comme devant un meuble dont on n'aurait pas la clef.—Eh bien, c'est le Dictionnaire qui la donnera : et vraiment, il est d'autant plus indispensable aujourd'hui, que les nouveaux mots nous ont envahis, en même temps que les anciens affectés à d'autres significations, devenaient énigmatiques.

Je sais bien que les premiers Dictionnaires ne sont pas d'hier, et qu'ils avaient été salués dès le principe, comme codes définitifs et immuables. Je n'ignore pas qu'ils se donnaient comme un répertoire officiel consacrant à jamais un sens et attribuant à chaque mot une idée fixe. Mais ainsi qu'on l'a dit spirituellement, un peuple, comme un homme, change souvent d'idées fixes. C'est ce qui ne pouvait manquer d'arriver au peuple français. D'où ce besoin de refaire sans cesse notre constitution littéraire et cette législation indéfinie, analogue aux refontes malheureusement bien autrement radicales de notre constitution politique.

Ce qui rend ces arrêts moins révolutionnaires et ces décrets plus motivés, c'est le tribunal qui les prononce.

L'Académie est depuis longtemps en possession du droit exclusif de légiférer, en matière de nomenclature, de prononciation, de grammaire, d'étymologie et de définitions. Elle travaille à son Dictionnaire, qu'on ne peut plus railler d'être *inachevé à perpétuité*, depuis que M. Cuvillier-Fleury a si bien fait justice de cette mauvaise plaisanterie.

C'est le répertoire de mots le plus autorisé, celui auquel on en réfère toujours en dernier ressort et qui dirime finalement toutes les controverses. Ce répertoire est le plus parfait : est-ce le plus complet ? Non, si nous l'envisageons au point vue spécial de la nomenclature.—De ce qu'un fleuve, a de ci, de là, et momentanément, rompu ses digues, il ne s'en suit pas qu'il ne puisse par un nouveau régime de sources, jamais prétendre à un accroissement normal. Or, cet accroissement s'est produit forcément, et, nous le pensons, légitimement, pour la langue française, et l'œuvre de

l'Académie ayant stationné, par le fait même de la sagesse de ses délais et de sa prudente lenteur à rendre des sentences, sa nomenclature est devenue notoirement insuffisante.

Aussi, d'autres Dictionnaires très autorisés, celui de Littré au premier rang, ceux de Bescherelles et de Landais ensuite, ont-ils augmenté la leur d'un grand nombre de termes de science et d'art; et de néologismes recommandés par l'usage et l'autorité de nos meilleurs écrivains. L'*Abrégé* de Littré renferme à lui seul 8500 de ces néologismes.

Il est difficile d'imaginer un plus beau monument et plus consciencieux que les 4 volumes grand in quarto dont se compose son *Grand-Dictionnaire*. C'est le travail de la vie de Littré : et que ne l'a-t-il été de toute sa vie ! Que n'a-t'il absorbé les moments beaucoup moins bien employés, d'ou est sorti le trop fameux *Dictionnaire de Médecine*.

Ici, le bout de l'oreille matérialiste passe moins. Il n'y a que de savantes recherches sur l'étymologie, que des arrêts motivés sur la prononciation et sur la grammaire, qu'une classification raisonnée et péremptoire des sens, depuis le sens primitif, jusqu'aux significations les plus éloignées et les plus métaphoriques.

Précieux travail ! Répertoire sûr et inépuisable ! Les jeunes générations qui s'élèvent aujourd'hui, et dont les oreilles sont assourdies de tant d'inexactitudes et d'argots usurpés, ne le consulteront jamais assez. Il ne sera pas de trop sur la table du savant de profession ; et tous les écrivains, les écrivains politiques surtout, y trouveront à préciser encore et à épurer leur langue. Qui sait ? tout serait sauvé peut-être, si on donnait leur vrai nom aux choses ! Mais les choses n'ont aujourd'hui que des sobriquets, et dans la peinture des idées comme dans celle des mœurs, tout tourne à la mode, si ce n'est à la caricature.

Il était réservé à notre siècle, non seulement de perfectionner les Dictionnaires déjà existants, mais d'appliquer à chaque branche du savoir humain la méthode du répertoire alphabétique. On a tout ramené à cette brutale et matérielle classification, sans prendre garde si le sujet se prêtait oui ou non à l'émiettement d'un dictionnaire. Il en est résulté une foule de bizarres encyclopédies, où l'explication de chaque mot a la prétention de valoir un traité et d'épargner la lecture de plusieurs volumes.

Ce sont des documents au rabais pour les travailleurs superficiels et un canevas tout trouvé pour les élucubrations de journalistes. Le dictionnaire les dispense d'aller pâlir sur les infolios, où l'on ne s'oriente point sans effort, où l'on ne s'instruit point sans fatigue. C'est l'auberge banale, où ne manquent pas de tom-

ber chaque jour diverses catégories d'affamés. Les uns y font des excès, tandis que d'autres en sortent à jeun. Un très petit nombre s'y restaure.

Tout cela soit dit à la honte de ceux qui ont déserté pour le travail sommaire dont nous parlons les grandes bibliothèques et les grands auteurs, mais sans préjudice du mérite réel de certains Dictionnaires.

M. Bouillet d'abord, MM. Dezobry et Bachelet ensuite, nous ont donné par lettre alphabétique une série d'études, qui sont toutes curieuses à consulter et dont plusieurs sont remarquables. Arrêté comme on l'est souvent par un mot, et talonné comme on l'est en même temps par la besogne, on n'est pas fâché d'avoir sous la main, un de ces bons gros volumes qui ont réponse à tout.

Voici d'abord un *Dictionnaire d'Histoire Universel et de Géographie*, où, sous la rubrique d'un nom, vous trouvez toute la série des renseignements qui s'y rapportent, et parmi eux, celui-là même que vous cherchez. Sans doute, ce n'est pas là apprendre la Géographie ou l'Histoire, c'est plutôt les retrouver dans un de leurs détails oblitéré, les compléter d'une partie perdue.

Tel aussi le *Dictionnaire Universel des Sciences, des Lettres et des Arts*, par les mêmes auteurs. Vous n'y trouverez ni toutes les sciences, ni toutes les lettres, ni tous les arts, ni même l'aspect général de ces diverses catégories d'études. Mais sous chacun des mots spéciaux qui s'y emploient, et dont aucun n'a été oublié par l'auteur, il y aura une masse de détails intéressants et groupés en vue de l'intérêt même qui vous arrête devant ce mot et de la lumière que vous voulez y faire.

Les mots par eux-mêmes, on l'a dit, sont des boîtes vides ; et le tout est de savoir ce qu'il faut mettre dedans. Est-ce à dire qu'éclairé par un Dictionnaire détaillé, on pourra toujours et immédiatement prendre la plume, et partir de là pour composer soi-même un gros livre ?

Ç'a été l'erreur de quelques ambitieux de se l'être imaginé ; et il en résultait de fades amplifications dont l'indifférence du public, ne tardait pas à faire justice. Chez eux, ni feu sacré, ni idées neuves. La pensée entrevue était la pièce de 5 francs ; leur phrase la résolvait en petite monnaie ; et ils se trouvaient dans la situation de celui qui avait décroché une étoile, mais n'avait point de ciel où la placer.

Plus sages seront ceux qui laisseront l'étoile où elle est si bien, et se contenteront de s'instruire modestement en consultant les Dictionnaires. Il y en a un si grand nombre que je serai obligé

d'en faire des catégories, ne pouvant entreprendre de les désigner un à un.

Les Sciences Sacrées à elles seules en ont produit une multitude ; et celui qui vient sous ma plume, le premier par le mérite comme par la date, est le savant, modeste et précieux travail de Bergier, la plus sérieuse sinon la plus belle réponse qui ait été faite à l'Encyclopédie et à toute l'infernale campagne scientifique du siècle dernier.— Le Dictionnaire historique de Feller, heureusement augmenté depuis, remonte à la même époque.

On sait que la Librairie Migne s'est donné le luxe d'une série de Dictionnaires sur toutes les branches de la science sacrée. S'y distingue celui d'*Ecriture*, *etc.*, bien propice aux prédicateurs et aux écrivains religieux même à côté des Concordances : celui de *Droit Canon*, celui de *Théologie morale*, *ascétique et mystique*. Les Directeurs des âmes en ont un pour les *Cas de conscience*, bien lourd à la vérité pour être feuilleté au confessionnal. Les jeunes prêtres en ont d'autres pour la *Liturgie*, *les Cérémonies et les Rites*. Tout récemment, l'abbé Decordes a fait paraître son *Dictionnaire raisonné du Culte Catholique ;* et à ceux que leurs loisirs ou leurs attributions engagent à pousser plus avant leurs études en matière de Religion, la même librairie offre les Dictionnaires de *Philologie Sacrée*,—de *Géographie Ecclésiastique*,—de *Physique et d'Astronomie Religieuse*, — d'*Iconographie Chrétienne* (très précieux, celui-là, et assez pratique) — d'*Apologétique*, — de *Patrologie*, — de *Musique* et d'*Eloquence*.

Les besoins toujours actuels de la controverse historique et philosophique leur rendront presque également utiles, les Dictionnaires—des *hérésies et des schismes*,—des *propositions et des livres condamnés*,—de *Diplomatie chrétienne des Conciles*,—des *persécutions*, —d'*Hogiographie*,—des *inventions et découvertes*,—des *erreurs sociales* et *de l'art de vérifier les dates*.

Voilà assurément de quoi justifier le titre d'*Encyclopédie Théologique* que les éditeurs donnent à leur collection. C'est à peine si j'ai cité la moitié des titres et l'abondance même de ces répertoires indique assez qu'on ne doit pas s'attendre à les trouver tous parfaits et complets. Ce sont des travaux consciencieux sans doute, mais hâtifs et qui portent la trace d'une collaboration multiple et souvent peu concordante. Tel article est prolixe et démesuré : tel autre est écourté jusqu'à en rester inintelligible.

Plusieurs matières, qui par elles-mêmes, il faut le dire, ne se prêtent qu'imparfaitement à ce morcellement alphabétique, ont eu la malchance d'écheoir à des rédacteurs peu habiles ou peu compétents qui ne les ont point traitées de main de maître. En

résumé, si quelques Dictionnaires sont mal faits les renseignements en général sont bons et il faut estimer heureux, quiconque à la triple Encyclopédie de Migne sur les rayons de sa Bibliothèque.

Pour en venir maintenant aux Dictionnaires qui sans être toujours les meilleurs, ont fait le plus parler d'eux, citons le tout nouveau *Dictionnaire des sciences philosophiques*, par M. Franck, membre de l'Institut :—le *Dictionnaire de chimie pure et appliquée* par M. Wurtz également de l'Institut : et le célébre *Dictionnaire de Médecine*, par M. Littré, aujourd'hui Sénateur et membre de l'Académie française.

J'ai ouï dire que M. Littré qui, en raison de sa prodigieuse laideur personnelle, a peut-être été moins coupable qu'un autre, de faire de l'homme un singe perfectionné, était en son particulier le plus honnête, le plus exquis, le plus acharné et le plus consciencieux des savants de cette époque. Voilà donc un écrivain qui serait fort blessé de s'entendre appelé libre-viveur, et pour qui le nom de libre-penseur est une gloire. Il y a pourtant plus que de l'analogie entre ces deux libertés, et l'usage que l'on fait du *Dictionnaire de Médecine* le prouve. Ouvrage presque indispensable en lui-même, tant il est riche de documents et bien rédigé, ce lexique médical, de répertoire scientifique qu'il devrait être, devient de plus une école de matérialisme et d'incrédulité. On a pu le dire sans trop d'exagération, il a fait plus de mal à notre génération que les œuvres de Voltaire.

Si M. Littré dans le Dictionnaire précité, (ne pas confondre avec le *Dictionnaire de la langue française*), distille l'incrédulité, M. Vapereau, pour son compte, dans son *Dictionnaire des Contemporains*, distribue la gloire.

De toutes les bizarres productions de notre temps, voilà celle qui d'elle-même semblait appelée à soulever le plus de critiques et à recueillir le moins de succès. Les critiques effectivement ont été vives; mais cela n'a pas empêché le succès d'être grand. Ranger dans un gros volume et par ordre alphabétique (le seul que les ambitieux veuillent subir) tous les noms notoires de ce siècle, en donner une biographie abrégée mais complète ; et par son actualité forcément saisissante contraindre tous ceux qui parlent ou agissent en public, à ambitionner une place dans ce Panthéon, et tous ceux qui sont curieux de connaître leur temps d'en consulter les volumes : voilà ce que se proposait Vapereau. Et nul, même parmi les plus mécontents et les plus oubliés, ne peut contester que ce ne soit une entreprise réussie.

Mais ce n'est que cela heureusement. L'insuffisance des renseignements et des appréciations, la partialité des choix, les incohé-

rences de rédaction et l'inexactitude de certains détails, empêcheront la postérité d'étudier l'histoire dans ce gros livre, qui peut être un répertoire curieux, je le veux bien, et un almanach Gotha passable, mais qui ne donnera à personne, ni n'obtiendra pour lui-même la moindre immortalité.

Après le dictionnaire des noms, voici maintenant le *Dictionnaire des pseudonymes*, dont l'intérêt ne me semble pas des plus palpitants : le *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, que j'ai le malheur de n'avoir pas encore lu, mais qui, si j'en crois ses éditeurs, pourrait bien être une merveille.

On nous le présente en effet comme la plus complète des encyclopédies, où environ 80,000 articles comprenant l'universalité des sciences, se trouvent alphabétiquement classés.—Mais l'auteur me semble malheureux, en ajoutant que ces 80,000 articles soit 16 volumes in-octavo, sont aux travaux de l'esprit et au monde de l'intelligence, ce qu'un almanach d'adresses est aux besoins du commerce et de l'industrie.—Enfin, "c'est un aide-mémoire universel, et un arsenal d'idées sagement mûries, sur la plupart des questions." Un tel ouvrage, vous le voyez, ne saurait être qu'un chef-d'œuvre ou une lanterne magique.

Ne parlons pas sans respect des nombreux et savants dictionnaires affectés aux beaux-arts, et en premier lieu du *Dictionnaire d'Esthétique*, par le chanoine Jouve. Il y a aussi le travail monumental de Viollet-Leduc sur l'*Architecture* et le *Mobilier français*, deux ouvrages uniques, qui n'ont pas empêché leur auteur, après avoir restauré Notre-Dame de Paris, de mériter les suffrages les plus radicaux et d'être nommé de ce fait, Conseiller Municipal de la Capitale.

Les musiciens amateurs ou compositeurs qui sont déjà en possession de l'incomparable recueil de Fétis, ont encore le dictionn ire pub li par Léon et Marie Esoudier. Les antiquaires à tous crins ont les répertoires variés sur l'*Archéologie*, l'*Héraldique*, la *Numismatique*, la *Paléographie* et la *Cryptologie*.

Ceux qui s'intéressent aux controverses soulevées par Littré et consorts, ont les dictionnaires d'*Antropologie* et de *Zoologie*. Ceux qu'un brin d'herbe rend pensifs, consulteront avec fruit M. Baillon et son répertoire de Botanique.

Enfin il y a un *Dictionnaire d'Orfèvrerie* pour les curieux amateurs de vieux bijoux, un des *Musées* pour les peintres et les sculpteurs, un d'*Hiéroglyphie* pour ceux que les momies ou l'Obélisque de Louqsor intriguent.

J'ai réservé pour la bonne bouche, le dictionnaire des *Sciences politiques* et celui des *Rimes françaises*. Le premier véritablement

stupéfiant par son titre et ses prétentions, nous conduit depuis l'A jusqu'à Z des mervilles dues au génie gouvernemental des hommes. Il met sous étiquette tous leurs précieux essais de constitutions, nous initie alphabétiquement à tous les régimes, fait un extrait méthodique de tous les philtres politiques connus, met en petits morceaux l'histoire des rapports des hommes entr'eux, depuis Caïn jusqu'à nos jours, et trouve dans cet effort d'élucidation, le moyen d'être constamment obscur, ennuyeux, inutile.

Quant au second, n'en parlons qu'avec discrétion, car nous touchons ici, aux secrètes infirmités des poëtes. Le jardin des racines-grecques pouvait s'avouer, le Dictionnaire latin-français n'ôte pas le mérite d'une version, le Dictionnaire français-latin ne déshonore pas un bon thème... Mais le Dictionnaire des rimes !... Mais le souffleur du poëte embarrassé ! Mais la pharmacie à l'aide de laquelle il panse ses vers estropiés et cheville ses strophes infirmes !... Non ce petit volume ne doit pas s'oublier sur le bureau où l'on écrit ou dans les bosquets où l'on va rêver. Il faut le cacher : il faut l'assimiler à ces instruments honnêtes sans doute, mais inavoués de chirurgie intime.

Qu'il repose sur le même rayon qu'eux et sous la même clef ! Qu'il y gise inconnu dans les mêmes ténèbres ! Qu'on ne sache jamais que ces beaux vers sont nés boiteux, ou qu'ils ont été faits à coups de Dictionnaire !

TH. B.

J. L. Taillefer Ecr.
Montebello

LA REVUE CANADIENNE

400 a

PHILOSOPHIE, HISTOIRE, DROIT, LITTÉRATURE, ÉCONOMIE SOCIALE, SCIENCES, ESTHÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE, RELIGION.

TOME TREIZIEME

Sixième Livraison, Juin 1876

SOMMAIRE

I.—LÉGISLATION DE LA SESSION 1875-1876..... **Edmond Lareau.**
II.—MONSEIGNEUR ALEXANDRE MACDONELL..... ***
III.—CHRONIQUE PARISIENNE..... **Th. B.**
IV.—LE PAYS DES FOURRURES..... **Jules Verne.**
V.—MATHILDE DE CANOSSE..... **Père Bresciani.**
VI.—LA ST. JEAN-BAPTISTE..... ***

MONTREAL

COMPAGNIE D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 222, RUE NOTRE-DAME.

1876

COMPAGNIE D'IMPRIMERIE CANADIENNE

ÉDITEUR-IMPRIMEUR

DU

NOUVEAU - MONDE

JOURNAL CATHOLIQUE

BUREAU :

NO. 222, RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

PRIX POUR MONTREAL :

ÉDITION QUOTIDIENNE	$6.00
" SEMI-QUOTIDIENNE	4.00
" HEBDOMADAIRE	2.00

PRIX POUR LA CAMPAGNE :

ÉDITION QUOTIDIENNE	$5.00
" SEMI-QUOTIDIENNE	3.00
" HEBDOMADAIRE	1.50

Impressions de toutes sortes

FAITES AVEC PONCTUALITÉ.

LEGISLATION DE LA SESSION 1875-1876

Le 24 décembre 1875, le lieutenant-gouverneur de la Province de Québec a sanctionné quatre-vingt-huit actes ou nouvelles lois. C'est le devoir de tous les citoyens de prendre connaissance de ces lois. Le législateur a décrété, il n'y a pas très longtemps (31 vict. ch. 8), que tout acte qui n'était pas déclaré acte privé devait être considéré comme acte public, renversant par là les dispositions de l'article 10 du Code Civil qui reconnaissent comme public que l'acte qui a été déclaré tel. L'amendement a donc posé le principe contraire. Chaque citoyen étant tenu de prendre connaissance des actes publics il s'en suit que le 24 décembre dernier nul ne pouvait plaider ignorance des quatre-vingt-huit lois nouvelles qui ont vu le jour pendant la dernière session du Parlement de la Province de Québec.

Malheureusement, ces lois, devenues en force le 24 décembre 1875, n'ont été publiées que dans le courant d'avril 1876. Il s'est écoulé quatre mois entre la promulgation et la publication, retard très préjudiciable en certains cas. Il y a plus. Les statuts ne sont distribués gratuitement qu'à un petit nombre de personnes ; et encore, ceux qui peuvent se les procurer ont beaucoup d'hésitation à entreprendre la lecture de ces infolios remplis d'une prose indigeste. Les législateurs devaient au moins faire publier dans la *Gazette Officielle* les lois d'une application générale, dès l'époque de leur sanction. On remédirait par là aux inconvénients graves qui résultent des retards apportés à la publication des statuts par l'imprimeur de Sa Majesté.

Les lois de la dernière session, connues sous le titre : *Statuts de Québec*, 39 *Victoria*, 1875, se divisent en quatre-vingt-huit chapitres que nous allons succinctement passer en revue, sans nous arrêter cependant aux actes qui s'occupent d'affaires administratives et non judiciaires.

La plus étendue, la plus importante peut-être de toutes ces lois concerne les notaires : *Acte pour amender et refondre les différents actes concernant le notariat en cette province.* Le grand nombre de dispositions législatives qui reféraient à cette matière entrainaient de graves inconvénients. C'est pourquoi on a senti le besoin d'amender et refondre les lois relatives à la profession de notaire.

L'acte du notariat est rédigé avec un soin scrupuleux. On voit que le législateur n'a pas voulu passer à la hâte et qu'il a soumis son travail au creuset de l'examen. L'ensemble offre de l'unité et chaque partie entre dans des développements où la clarté du texte le dispute à l'étendue des dispositions. En parcourant la série déjà longue de nos statuts on trouve peu d'actes aussi bien rédigés, aussi complets en eux-mêmes.

La loi en question commence par établir les fonctions, droits, privilèges et devoirs des notaires. " Les notaires, dit la clause quatrième, sont des fonctionnaires publics établis pour recevoir les actes et contrats auxquels les parties doivent ou veulent faire donner le caractère d'authenticité attaché aux actes de l'autorité publique ; pour en assurer la date, en conserver le dépôt et en avoir la garde, en délivrer des expéditions, copies ou extraits authentiques." Ils sont institués à vie, avec juridiction dans toute la province. Ils ne sont tenus de prêter leur ministère que sur paiement immédiat de leurs honoraires et déboursés, lesquels sont réglés par tarifs faits par la Chambre des Notaires. Dans l'exercice de leurs devoirs professionnels ils sont sous la sauvegarde de la loi. L'acte les exempte d'accepter aucune charge municipale. L'exercice de leur profession est incompatible avec celle d'arpenteur, de médecin, et d'avocat ; ils ne peuvent non plus pratiquer comme notaires et exercer les fonctions de protonotaires, député protonotaire, shérif, député shérif, régistrateur et député régistrateur.

Les notaires ont droit à des émoluments ou honoraires pour les actes qu'ils reçoivent et les services professionnels qu'ils rendent, en sus de leurs déboursés. Dans la classe des services professionnels susceptibles d'émolument sont compris, entre autres, les voyages, vacations, consultations, écrites ou verbales, et examens de pièces et papiers. Le notaire en est cru à son serment quant à la nature et à la durée des services rendus. Toutes les parties à un acte sont solidaires pour le paiement des frais, et aucun acte ou copie d'actes ne peuvent être exigé, à moins d'en payer le coût et les arrérages. Naturellement, il ne peut se dessaisir de ses minutes, si ce n'est dans les cas prévus par la loi ; il ne peut les détruire, ni les altérer, ni les supprimer. Pour être reçu notaire

il faut être sujet britannique, du sexe masculin, majeur d'âge, et subir un examen satisfaisant. On peut se présenter à la pratique avant sa majorité, mais il est défendu de pratiquer avant d'avoir atteint 21 ans révolus. Il faut de plus prêter les serments d'office et d'allégeance et faire une déclaration au secrétaire de la Chambre des Notaires contenant les noms, prénoms, date de l'admission, lieu de la résidence, etc., pour, le tout, être entré sur un tableau général des notaires pratiquants. A défaut de fournir ces informations le notaire pratiquant est soumis à certaines peines disciplinaires.

La seconde partie de la loi se rapporte aux actes notariés, leurs formes ou formalités et leurs effets.

Les actes notariés sont ceux qui sont reçus par un ou par des notaires publics ; ils sont considérés comme authentiques, font foi par eux-mêmes et sont rédigés en minutes ou en brevets. " L'acte en minute est celui qu'un notaire reçoit et qu'il garde dans son greffe pour en délivrer des copies ou extraits, à la différence de celui en brevet qu'il remet en original aux parties en simple, double, ou multiple."

Les notaires ne sont pas tenus d'écrire eux-mêmes les actes qu'ils reçoivent ; ils peuvent se servir de blancs imprimés.

La 53ième clause est si importante que nous la reproduisons ici en entier : " Tout acte notarié doit énoncer les noms, qualité officielle et lieu de résidence et la signature du notaire qui le reçoit, les noms, qualité et demeure des parties, avec désignation des procurations ou pleins pouvoirs et autorisations produits, le numéro de la minute, le lieu ou l'acte est reçu, le fait de la lecture de l'acte, la signature des parties, ou leur déclaration qu'elle ne savent ou ne peuvent signer, et la cause, après interpellation de signer ; la présence, les noms, qualité officielle, demeure et signature du notaire assistant, ou la présence, les noms, qualité et demeure des témoins requis ; la date de l'acte. Il faut mentionner le nombre et l'approbation des renvois et sous renvois en marge et au bas de l'acte, le nombre et la nullité reconnue des mots rayés ou raturés, le nombre et l'approbation des lignes allongées. L'acte se clôt par la signature des parties, du notaire assistant ou des témoins et par celle du notaire instrumentant. Lorsqu'un acte ou figurent plusieurs parties est signé ou consenti par chacune d'elles à des jours et endroits différents, il sera loisible au notaire d'exprimer cette pluralité de date et de lieu en énonçant qu'à l'égard de cette partie l'acte a été signé et consenti tel jour et à tel lieu, et qu'à l'égard de telle autre partie, il a été aussi signé à tel jour et à tel

endroit. Et l'acte ne sera clos et signé par le notaire que le jour de la dernière signature."

Il n'est pas nécessaire d'annexer les actes de procuration à la minute qui constitue l'acte principal. Il est également pourvu, par diverses clauses, aux renvois, ratures, apostilles, surcharges, interlignes, etc.

La clause 63 se rapporte aux actes en brevet. Voici ce qu'elle établit : " Peuvent être reçus et délivrés en brevets à la demande des parties, soit en simple, double ou multiple, les certificats de vies, quittances partielles, procurations, autorisations, actes de notoriété, quittances de loyer ou de fermage, de salaires, d'arrérages de rentes ou de pensions, obligations ou conventions purement personnelles, à moins toutefois que leur effet ne doive être perpétuel et se transmettre des parties contractantes à leurs hoirs ou ayant cause, déclarations, avis de conseils de famille, nominations et rapports d'experts, attestations des aveux et agissements, décharges de papiers et meubles, et autres dont l'effet ne peut être perpétuel, ou qui ne sont pas pour corroborer ou décharger l'effet d'un acte reçu en minute."

Il ne faut pas confondre les copies avec les extraits. Les copies sont la reproduction fidèle de la minute, ou annexe faite suivant les dispositions prescrites par le Code Civil ; l'extrait est fait aussi suivant les dispositions du même code. Le droit de délivrer telle copie ou extrait n'appartient qu'au notaire ou protonotaire qui en est le dépositaire.

Tout notaire est obligé de tenir un répertoire de ses actes reçus en minutes, et un index au répertoire.

La section cinquième pourvoit à la conservation des minutes, répertoires et index, et à leur dépôt.

Les greffes des notaires peuvent être cédés et transmis légalement à un confrère. Demande doit en être faite au lieutenant-gouverneur. Le cessionnaire pourra certifier les copies des actes ainsi cédés. Si le transport est autorisé par le gouverneur en conseil, le secrétaire provincial en donne avis dans la *Gazette Officielle*. Cette requête, dans tous les cas, n'est permise que si le notaire cessionnaire rempli les conditions suivantes : 1o Produire un certificat de la Chambre des Notaires, signé par le président de la dite Chambre, qu'il n'est sous le coup d'aucune censure ni punition de la part de la dite Chambre des Notaires ; 2o Accompagner la dite requête d'un rapport signé du notaire cessionnaire constatant le nombre et l'état des dites minutes, ainsi que le nombre des minutes manquant, et le secrétaire provincial informera le protonotaire du district de cette transmission ; 3o Se pourvoir d'une voûte

de sûreté suffisante et à l'épreuve du feu et de l'humidité, pour y déposer les dites minutes, répertoire et index ; et chaque fois qu'il en est requis, il doit livrer la dite voûte à telle inspection que la chambre des notaires peut de temps à autre ordonner, en vertu d'un mandat sous le seing du président ou du vice-président de la dite Chambre, le contre-seing de l'un de ses secrétaires. La première inspection est toujours faite aux frais du requèrant qui doit les payer immédiatement et avant de pouvoir obtenir l'ordre de possession du notariat à lui cédé et transporté.

Le chapitre troisième s'occupe du régime du notariat.

Il y a dans la province de Québec une seule chambre des notaires. Elle est une corporation et comme telle, elle jouit de tous les priviléges conférés à ces corps par la loi ; elle peut acquérir et posséder des biens meubles et immeubles et en jouir, pourvu qu'ils n'excèdent pas en valeur la somme de $50,000.

Cette chambre est composée de 43 membres élus par les notaires pratiquants dans chaque district. Ils demeurent en fonction pendant trois ans. Le quorum est de douze membres. Il y a réunion de la chambre deux fois par an, alternativement à Montréal et à Québec. Les officiers sont : 1° un président ; 2° un vice-président ; 3° deux secrétaires ; 4° un trésorier ; 5° un syndic. Le syndic est la partie poursuivante contre les notaires accusés devant la Chambre ou devant la Commission des accusations. L'élection des officiers a lieu tous les trois ans.

Quelles sont les attributions de la Chambre des Notaires ?

1° De maintenir la discipline intérieure entre les notaires de sa juridiction, et de prononcer en dernier ressort l'application des censures et autres dispositions de discipline ;

2° De prévenir et concilier tous différents entre notaire, et toutes plaintes et réclamations de la part des tiers contre les notaires à raison de leurs fonctions ; de donner simplement son avis sur les dommages qui peuvent en résulter ; et de réprimer par voie de censure ou autres dispositions de discipline, même de suspension ou de destitution, tout infraction qui en est l'objet, sans préjudice à l'action devant les Cours de justice, s'il y a lieu ;

3° De délivrer, ou de refuser, après examen, tous certificats de capacité et d'admission demandés par les aspirants à l'étude ou à la pratique du notariat, et prendre sur ce sujet toute délibération ;

4° Assigner devant elle, lorsqu'il est nécessaire, tout notaire du ressort de sa juridiction ;

5° De changer de temps à autre, si elle le juge à propos, son quorum pour l'expédition des affaires de routine, mais tel quorum ne doit pas être moins de cinq membres présent ; et lorsqu'il s'agit

de prendre une décision quelconque sur les matières portées devant la Chambre, le quorum doit être de douze membres présents pour la dépêche des affaires, et de huit pour l'examen des aspirants à l'étude ou la pratique de la profession ;

6° Suivant la gravité des cas et conformément aux dispositions de cet acte, de punir d'elle-même ou au moyen de l'action de la Commission des Accusations, tout notaire du ressort de sa juridiction, et ce par l'imposition de toute ou aucune des peines disciplinaires définies et énumérées dans la section 177 du présent acte, et des diverses amendes prescrites dans les différentes sections de cet acte ;

7° De faire les règles et réglements qui de temps à autre sont trouvés convenables pour l'administration et la régie des matières sous son contrôle, et pour la due exécution du présent acte.

Une Commission dite des accusations, composée de cinq membres, a pouvoir d'entendre et décider les poursuites portées contre les notaires pour indiscipline. Les jugements rendus par la Commission doivent être motivés et par écrit ; il y a appel à la Chambre des Notaires.

Une contribution annuelle de $4.00, imposée à chaque membre, contribue à la formation d'une bourse commune de la Chambre des Notaires.

La section cinquième se rapporte à l'examen et admission des aspirants à l'étude ou à la pratique du notariat.

Pour être admis à l'étude il faut subir un examen public devant la chambre des notaires et fournir la preuve que l'aspirant a reçu "une éducation libérale comprenant un cours complet d'études classiques." Pour être admis à la pratique il faut avoir servi de bonne foi comme clerc de notaire pendant quatre ans, ou trois ans si l'aspirant a suivi un cours universitaire et subi l'examen requis. Ces examens se font par la Chambre réunie en quorum, tant par écrit que de vive voix.

La clause 177 énumère les peines disciplinaires mentionnées plus haut ; ce sont les suivantes : 1° la privation de vote aux élections des membres de la chambre ainsi que dans les assemblées générales des notaires pendant un certain temps ; 2° la privation du droit d'élégibilité à la charge de membre de la Chambre ; 3° le rappel à l'ordre d'un membre de la Chambre, ce qui entraîne obligation pour lui de ne plus assister à la séance où il est rappelé à l'ordre, à moins de faire apologie à la Chambre ; 4° la censure ; 5° la déchéance comme membre de la Chambre des Notaires ; 6° la suspension de l'exercice de la profession de notaire qui entraîne de plein droit la déchéance de membre de la Chambre ; 7°

la destitution de la charge de notaire. Toutes ces peines disciplinaires sont imposées à la discrétion de la Chambre ou de la Commission des accusations, chacune selon ses attributions. Elles sont imposées séparément ou simultanément.

L'acte procède ensuite à énumérer les procédures qui accompagnent les poursuites intentées contre les notaires pour infractions disciplinaires.

Telles sont les dispositions principales de la loi des notaires. Nous allons maintenant examiner les actes qui affectent plus spécialement notre droit civil. De ce nombre se trouve l'*Acte pour amender la loi concernant les droits et obligations des aubergistes.*

On sait que les aubergistes et les maîtres de pensions, jusqu'à la passation de cet acte, n'avaient pas le droit de rétention sur les effets et les bagages de leurs pensionnaires ou des voyageurs pour sureté du paiement de leur créance. La loi ne leur donnait que l'action personnelle ; et si l'hôtellier ou le maître de pension s'avisait de retenir ces effets, le propriétaire ne manquait pas de les saisir revendiquer. Il en est disposé autrement par le 39 vict. ch. 23, qui accorde le droit de rétention sur les effets des pensionnaires et le pouvoir de les faire vendre, après les trois mois du départ du pensionnaire, jusq'au montant du paiement de la créance et des frais.

Ce statut limite aussi la responsabilité des auberges. Il ne sont plus tenus d'indemniser leurs hôtes pour toutes pertes ou dommages causés aux effets déposés à l'auberge " qui ne sera pas un cheval ou autre animal vivant, ou tout harnais lui appartenant, ou une voiture, d'un montant plus considérable que la somme de $200.00, excepté dans les cas suivants, savoir :

1° Dans le cas ou tels biens ou effets auront été volés, perdus ou endommagés, par la volonté, la faute ou la négligence de tel aubergiste ou de tout serviteur à son emploi ;

2° Dans le cas ou tels biens ou effets auront été déposés chez lui expressément pour être confiés à la garde de tel aubergiste ;

Pourvu toutefois que dans le cas de tel dépôt le dit aubergiste pourra, s'il le juge à propos, poser comme condition de sa responsabilité que ces biens ou effets seront déposés dans une boîte ou autre réceptacle fermé et scellé par les personnes qui les auront déposés."

Pour se prévaloir de ses dispositions l'aubergiste doit les afficher dans les chambres de son hôtel.

L'article 1816 du code civil est amendé à ces fins.

Le chapitre 24 amende l'article 210 du code civil. Par cet amendement la femme séparée de biens peut poursuivre l'aliénation de

ses immeubles en obtenant l'autorisation de son mari, ou à défaut du mari, celle du juge. Le code ne lui laissait d'autre alternative que la permission du juge.

L'article 2179 du code civil est amendé par le ch. 25. Cet amendement oblige le régistrateur à communiquer l'index aux immeubles à tous ceux qui désirent l'examiner sans déplacement, en payant l'honoraire légalement exigible. La loi le forçait déjà de communiquer, de la même manière, le livre de présentation et le régistre.

Le chapitre 26 énonce à quelle date commence à courir le délai pour le renouvellement de l'enrégistrement des hypothèques, après le cadastrage. Il est pourvu "qu'après le délai de deux années accordé par l'article 2172 du code civil, tel qu'amendé par l'acte 35 Vict. ch. 16 pour le renouvellement de l'enrégistrement des hypothèques requis par cet article 2172, il est déclaré commencer et commencera à l'avenir, au jour fixé pour la mise en force des dispositions de l'article 2168 du code civil, dans la proclamation lancée à cet effet."

Voilà toutes les dispositions législatives de la dernière session qui peuvent affecter le code civil.

Le code municipal, déjà si mutilé dans ses dispositions originaires par le 35 Vict. ch. 8 et le 36 Vict. ch. 21, est rendu presque méconnaissable par le 39 Vict. ch. 29. Ce dernier statut ne contient pas moins de vingt-cinq amendements notables. Il serait long, peut-être oiseux, de les citer ici *in toto*.

Nous passerons, sans nous y arrêter, le statut relatif aux assureurs les obligeant à prendre une licence. Cette loi ainsi que l'*acte pour aider à subvenir aux fins de l'administration de la justice*, imposent de nouveaux droits payables à la Couronne.

Le chapitre 13 et le chapitre 14 contiennent, le premier, des amendements à l'acte électoral de Québec ; le second, des amendements à l'acte des élections contestées de Québec.

Le chapitre 15 amende la loi concernant l'instruction publique. Par cet acte le département de l'instruction publique est remis à la charge d'un surintendant nommé par le lieutenant-gouverneur en conseil. Les pouvoirs lui sont conférés par l'exécutif et il agit d'après les instructions du Conseil de l'Instruction Publique.

Le Conseil de l'Instruction Publique se divise en deux sections ; la partie catholique romaine composée des évêques de la Province et d'un nombre égal d'autres personnes, et la partie protestante composée de sept personnes, dans la proportion d'un tiers sur la totalité du conseil.

Le surintendant est président du conseil.

Tout ce qui, dans les attributions du conseil concerne spéciale-

ment les écoles de l'instruction publique en général des catholiques romains, est de la juridiction exclusive du comité catholique romain du conseil. De même, tout ce qui dans ces attributions concerne spécialement les écoles de l'instruction publique en général des protestants, est de la juridiction exclusive du comité protestant. Les inspecteurs d'écoles, les professeurs, directeurs et principaux des écoles normales, les secrétaires, les membres des bureaux d'examinateur, sont nommés ou destitués par le lieutenant-gouverneur en conseil, sur recommandation du comité du Conseil de l'instruction publique catholique romain ou protestant, selon que ces nominations ou destitutions concernant les écoles catholiques ou protestantes.

Le chapitre 23 amende le chapitre 21 des S. R. B. C. concernant les inhumations et les exhumations. Un juge de la Cour Supérieure peut accorder, sur preuve des faits, les conclusions d'une requête alléguant la nécessité d'exhumer des corps inhumés dans une chapelle ou cimetière destiné au commerce. La permission de l'ordinaire est préalablement requise.

Le chapitre 19, concernant les inhumations dans les cimetières des catholiques romains, décrète que ces inhumations seront à l'avenir réglées par l'autorité religieuse seulement selon le jugement de l'ordinaire.

Le chapitre 20 pourvoit à la compilation des statistiques des naissances, mariages et causes de décès dans la province. Le département de l'agriculture et des travaux publics est chargé de ce soin. Des blancs seront envoyés aux protonotaires pour fournir les informations voulues. Ces blancs seront distribués aux fonctionnaires civils dans chaque localité et devront être remplis soigneusement. Des dispositions spéciales sont mises en force dans les cas d'épidémie.

Le chapitre 31 définit la juridiction de la cour des magistrats de district, en matière civile. Il est décrété que leur juridiction ne va pas au-délà des limites assignées par la 35 Vict. ch. 9, et les actes antérieurs à cette dernière loi.

Le chapitre 34 amende le chapitre 77 des S. R. C. concernant les arpenteurs et les arpentages.

Pour être admis clerc d'arpenteur il faut subir un examen devant le bureau des examinateurs d'arpenteurs. L'aspirant doit être capable d'écrire correctement sa langue maternelle et avoir de bonnes notions sur la géographie générale du globe et du Canada en particulier, l'arithmétique, la géométrie, la minéralogie, etc. Le mot clerc d'arpenteur est substitué au mot apprenti. Il

est ensuite pourvu à la manière d'établir les lignes latérales, directrices, de division et de front.

Le chapitre 36 érige civilement certaines paroisses démembrées du territoire de l'ancienne paroisse de Notre-Dame de Montréal. Ces paroisses sont St. Gabriel, St. Paul, Ste. Cunégonde, St. Jean-Baptiste et Sacré Cœur de Jésus.

Tels sont les principaux actes contenus dans le statut de 1875. Ceux qui ne sont pas mentionnés ici participent plutôt de la nature des actes privés. Ce sont des chartes d'incorporation de villes, villages, municipalités et compagnies. Ils n'offrent partant aucun intérêt public.

Dans la seconde partie de cette étude, nous passerons en revue les travaux législatifs de la dernière session fédérale.

EDMOND LAREAU.

MONSEIGNEUR ALEXANDRE MACDONELL

VII

suite et fin)

Après tout ce que nous avons vu du civisme et de la générosité du grand Evêque, il semble que nous devrions nous dispenser de rappeler le patriotisme dont il fit preuve en toutes circonstances. Mais il est des faits qu'on ne nous permettrait pas de négliger.

Nous avons déjà vu quelle fut sa conduite noble et ferme, en 1812, alors que les populations des Etats-Unis, trompées par le langage de leurs hommes d'Etat, croyaient avoir bon marché du Canada. Depuis plusieurs années ils s'étaient accoutumés à regarder nos provinces comme une conquête si facile qu'elles pouvaient déjà être considérées comme colonies de l'Angleterre. La fidélité des Canadiens aux principes constitutionnels les détrompa bientôt. Mais, pour ce qui est de Monseigneur Maçdonell en particulier, il appela aux armes le régiment *Glengarry Fencibles* et en recommanda l'organisation immédiate. Il fit lever quelques bataillons de milices dans le district de l'Est pour grossir ses rangs. Il leur inspira son enthousiasme, il les enhardit et les dirigea si bien que, non seulement ils défendirent leurs frontières, mais qu'ils portèrent la guerre dans le pays ennemi et réussirent, après un combat acharné à s'emparer d'Ogdensburg comme nous l'avons déjà raconté ci-dessus.

En 1837, lorsque l'émeute, qui prenait les proportions d'une révolte, eût ébranlé bien des dévouements, l'expérience de Monseigneur Macdonell lui fit comprendre le péril. Toujours anxieux de faire respecter les règles de l'Eglise, Sa Grandeur conféra, avec ses collègues dans l'Episcopat, des misères du temps, et usa de tous les moyens pour empêcher le mouvement insurrectionnel de deve-

nir général et de flétrir le caractère national ; car, presque toujours, les fautes des particuliers affectent le gros de la nation, surtout chez les esprits peu réfléchis. Le grand prélat ne recula devant aucune considération pour engager les promoteurs des troubles et les fauteurs du désordre à revenir à des sentiments de loyauté et d'attachement sincères à la Couronne. " Le but de ces agitations, écrivait le pieux Evêque, n'est pas tant le désir de voir les espérances nationales satisfaites ou d'amener des améliorations dans la condition des peuples, que celui de créer des embarras au gouvernement, dans la fermeté duquel les esprits remuants trouvent obstacle à l'exécution de leurs projets subversifs ou à la réalisation d'utopies creuses et souvent malsaines. Les mutins, en effet, ont d'ordinaire à se venger de ce que leurs prétentions ont été méconnues, de ce que leurs projets, tramés dans l'ombre, ont été déjoués, de ce que l'autorité les tient à l'écart, parce qu'elle a pour mission de comprimer les méchants et de faire respecter les droits acquis, que les mauvais citoyens cherchent à compromettre ou affectent de méconnaître."

Agisssant d'après ces grands principes, le vénérable prélat cherchait tous les moyens d'éclairer le peuple trompé par les verbeuses harangues des prétendus chefs du mouvement. C'est ainsi que l'autorité attaquée à diverses reprises, trouva dans le plus dévoué de ses fils, un défenseur habile et vigilant, que ses grands talents, son expérience et sa fermeté rendaient redoutable aux agitateurs. Il ne sépara jamais sa cause de celle de ses compatriotes et sut, avec un talent merveilleux, élever leurs esprits, dans les moments d'alarme, au niveau des dangers.

On se fera une meilleure idée des labeurs et des peines que le prélat eut à soutenir, comme aussi de ses opinions à l'égard du Souverain en lisant une de ses lettres que nous reproduisons. Elle est adressée à Son Excellence Sir Francis Bond Head, alors Lieutenant-Gouverneur de la Province de Haut-Canada (1) qui sembla un instant oublier ou méconnaître les services éminents du magnanime Evêque de Kingston. Ne nous semble-t-il pas entendre Saint-Paul obligé de se louer des immenses travaux qu'il avait accomplis, et énumérant les persécutions qu'il avait subies dans le cours de son apostolat. On y trouvera le chiffre des fondations dont ce grand Evêque avait déjà doté son diocèse. Après l'avoir lue on convien-

(1) Sir F. B. Head administra la Province Supérieure, de novembre 1835 à 1838. Ce brave militaire jouit d'une meilleure réputation comme homme de lettres que comme administrateur. Il fut du nombre de ces grands écrivains auxquels l'Etat faisait une pension annuelle. Sir Frs. B. Head est décédé le 20 juillet dernier, à Duppas Hall, Croydon, en Angleterre, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

dra que, si le prélat fut exposé à une mesure cruelle, il en sortit avec toute la dignité d'une belle âme.

EXTRAIT *d'une lettre de Monseigneur Macdonell* à Son Excellence Sir Francis Bond Head, Lieutenant-Gouverneur du Haut Canada, etc., etc.

.....

" Durant cette période il m'a fallu parcourir le pays depuis le Lac Supérieur jusqu'aux limites du Bas-Canada pour remplir mes devoirs pastoraux, transportant parfois les ornements sacrés à cheval, quelquefois sur mon dos et même dans des canots d'écorce, vivant avec les sauvages, sans autre abri, sans autre nourriture, que leur cabane et leur chasse, traversant les grands lacs et les rivières dans leurs frèles esquifs, sans être protégé contre la pluie, contre les vents tempétueux de l'automne et du printemps. Je n'ai jamais enduré de moindres fatigues et privations parmi les émigrés, dans leurs huttes exposées à toute l'intempérie des saisons et nullement pourvues des choses nécessaires à la vie. C'est ainsi que j'ai employé mon temps et que j'ai usé ma santé depuis que je suis dans le Haut-Canada.

" La construction de trente-cinq églises et chapelles catholiques, grandes et petites est due à mes efforts, quoique plusieurs ne soient pas encore achevées, et les services de vingt-deux ecclésiastiques, dont la plupart ont été formés à mes frais, prouvent suffisamment que je n'ai pas négligé mes fonctions spirituelles. Je puis produire des documents qui prouveront que depuis que j'ai établi mon séjour en cette province, j'ai dépensé trente mille louis de mes propres fonds, outre ce que j'ai reçu d'ailleurs pour construire des églises, des chapelles, des presbytères, des maisons d'école, pour former des jeunes gens pour l'Eglise et pour l'avancement de l'éducation en général.

" Le premier régiment de volontaires de Glengary a été levé par mon influence, comme corps catholique durant la révolte d'Irlande. J'ai partagé alors leurs dangers et leurs fatigues dans ce malheureux pays, et je n'ai pas peu contribué à réprimer la rapacité du soldat et à ramener le peuple au sentiment de son devoir et à la soumission aux lois. On peut trouver dans les Bureaux du Gouvernement, à Toronto, d'amples et honorables témoignages de mes services et de ma conduite.

" Le second régiment de Glengary a été levé en cette Province lorsque le Gouvernement des Etats-Unis commit une invasion et voulut faire la conquête du Canada. Il a été organisé par mon influence. Sa Majesté George IV et aussi George III ont reconnu

par l'entremise du secrétaire d'Etat, Lord Bathurst, mon zèle à servir le pays et mes efforts à défendre la Patrie.....

La lettre ci-dessous, adressée par Monsieur William Fraser à Monseigneur Macdonell donnera quelque idée de l'Etat de la religion catholique dans le Haut-Canada, alors qu'il y arrivait deux ou trois mille jusqu'à dix mille émigrés par année.

(COPIE) TRADUCTION (1)

KINGSTON, 11 OCTOBRE 1824.

Monsieur,

Je pense qu'il est de mon devoir, à présent que je suis de retour des pays hauts, de vous rendre compte de ma mission. Je suis demeuré quinze jours à York (2) occupé à entendre les confessions, à donner des instructions spirituelles, y disant la messe tous les jours. De là je passai à Niagara, où je trouvai encore plus à faire qu'il ne m'était possible. J'y suis demeuré quatorze jours ; chaque moment était bien employé ; et, plus je retardais à partir, plus il se présentait d'ouvrage. Comme j'avais employé un mois entre Niagara et York, je songeai à revenir à mon poste ; mais le soir précédent deux hommes vinrent de Dundas, qui est à soixante milles au-dessus de Niagara, tout-à-fait à l'extrémité du lac Ontario, me demandant, me priant, me suppliant d'aller avec eux. Ils gagnèrent sur moi de les accompagner. Arrivé à Dundas, je vis que je ne faisais que commencer la mission. Dundas, et les contrées d'alentour, sont remplis de catholiques et jamais il n'y avait encore paru de prêtre catholique, au souvenir du moins d'aucun des habitants. J'aperçus aussitôt que tout était dans le plus déplorable état, comme vous pouvez juger aisément en apprenant que plus de deux cents quarante personnes me suivaient en foule et étaient assemblées quatre jours avant mon arrivée, attendant avec impatience que je parusse. De ce nombre soixante-quinze n'avaient pas été baptisées ; des familles entières croissaient dans l'ignorance ; et, toute la foi que les plus instruits d'entre eux possédaient était que leurs ancêtres avaient été catholiques. Cette étincelle de foi, à moitié éteinte, a été, ces années dernières, plus ou moins ranimée et soutenue par l'intervention de quelques zèlés Irlandais catho-

(1) Cette lettre a été ainsi traduite de l'Anglais, il y a plus de quarante ans, par une plume anglaise. Ceci explique le négligé de certains passages où l'on rencontre des expressions peu exactes.

(2) Aujourd'hui Toronto.

liques. Voyant les choses dans cet état, je leur dis à tous qu'il ne me semblait pas pouvoir mieux employer mon temps qu'à leur rendre service, et que, s'ils voulaient me venir trouver avec assiduité et régularité, je demeurerais vingt jours auprès d'eux; ce qu'ils me promirent unanimement et exécutèrent fidèlement. Je me flatte de n'y avoir pas perdu mon temps. Nous avons obtenu un emplacement pour bâtir une église dans Dundas; et, avant mon départ, ils avaient déjà commencé à couper le bois nécessaire. De Dundas je retournai à York et je tentai d'en revenir par terre afin de visiter *Smith's Creek*, Marmora et Belleville; mais trouvant les chemins très mauvais et prévoyant qu'il fallait prendre un mois pour la desserte des catholiques entre York et Kingston, et retourner bientôt après; je me suis décidé à revenir ici par eau et je dois repartir demain matin dans le bateau à vapeur pour aller au fond de la Baie de Quinté. Il m'est impossible dans mes embarras présents de vous donner un détail de l'état des affaires dans cette partie. Ce que je puis dire, c'est que de toute ma vie j'en ai éprouvé de consolation plus grande que pendant cette dernière mission. Vous ne pouvez vous former une idée de tout le bien qu'on peut faire en ce pays. Il y existe tant de zèle et d'empressement à entendre les prédicateurs catholiques que des missionnaires actifs, zélés et pieux pourraient tout mener devant eux. Le moment de faire du bien est arrivé, dans ces endroits écartés. Je suis un membre inutile qui ne suis pas digne d'enseigner les autres à cause de mes fautes; mais le Tout-Puissant peut se servir de l'instrument qu'il lui plaît. Lorsque je laissai Glengary pour venir ici, il n'y avait aucune église construite, ni aucune en contemplation, entre Glengary et le Détroit, excepté Kingston. Maintenant, grâces à Dieu, le père des miséricordes, la religion catholique a des établissements à Prescott, Belleville, Brockville, Marmora, Port Hope, Caw, York, Niagara et Dundas. Entre Prescott et Dundas il y a trois cent vingt-cinq milles. Le nombre de catholiques que j'ai vus est de quatre cent soixante. J'ai confessé trois cent quarante-cinq personnes et baptisé quatre-vingt-sept pendant mon voyage. Je vous rendrai compte de ma mission de la Baie de Quinté et des autres lieux à mon retour.

Je suis, etc., etc.,

(Signé,) W. Fraser.

Un document, mis en 1837, devant les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, corrobore ce que nous venons de lire dans la lettre de M. Fraser. Nous en extrayons quelques lignes qui suppléeront à ce qui y aurait été omis.

" L'Evêché de Kingston comprend tout le Haut Canada, son érection ne date que de 1819. Quelques années auparavant, l'Evêque actuel, Monseigneur Macdonell, n'avait trouvé, à son arrivée dans le Haut-Canada que deux prêtres ; il y en a maintenant trente, en presque totalité Irlandais ou Ecossais, et un Coadjuteur depuis 1832. Ce Diocèse est un véritable pays de missions ; à part quelques villes habitées par des Anglais nouvellement arrivés, il n'est occupé, en grande partie, que par des sauvages.

" La population totale, sans comprendre les tribus errantes, est évaluée à 170,000 âmes, sur lesquelles 70,000 environ sont catholiques. Sur ce nombre on compte 40,000 blancs et 30,000 sauvages convertis. On ne trouve dans ce vaste diocèse que trois églises en pierre, dont une dans chacune des ville principales, Toronto, Glengary et Kingston ; et environ soixante chapelles en bois, ou troncs d'arbres, couvertes d'écorces, dont chacune peut contenir à peine trente personnes. C'est dans le Haut-Canada que les Jésuites possédaient autrefois de si florissantes missions. En 1819, elles n'étaient plus qu'au nombre de dix à douze et la plus nombreuse ne comptait pas trois cents âmes. Ce nombre a beaucoup augmenté aujourd'hui puisqu'il est de quarante-neuf.

L'Evêque Macdonell faisait instruire à ses frais des jeunes gens qu'il choisissait et c'était pour lui un grand plaisir dans ses dernières années de les voir élever aux divers degrés de la cléricature ou de leur imposer les mains et de les envoyer prêcher la parole sainte. Il visitait sans cesse la Province et travaillait, avec un zèle constant à ranimer parmi les populations l'attachement à la religion, aux institutions catholiques et au bon ordre. Cependant, le grand Evêque voyait qu'il ne pourrait faire de bien durable qu'autant qu'il aurait des prêtres pour le seconder et que ces prêtres feraient leur résidence dans les paroisses qu'ils desserviraient. Il disait souvent :—" Je n'ai pas vingt-cinq prêtres pour le service des paroisses et il m'en faudrait cent et même davantage." Monseigneur, néanmoins, ne négligeait aucun moyen pour attirer des diocèses étrangers autant d'ecclésiastiques qu'il pouvait, par les ressources et les avantages qu'il leur offrait.

Enfin, pour couronner tant d'œuvres, Monseigneur Macdonell légua, en mourant, sa maison de Kingston, à laquelle nous faisions allusion plus haut, pour qu'elle fût convertie en une école de filles, sous la direction des sœurs de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal. Cet établissement d'éducation, l'un des plus florissants de la Province Supérieure, est encore sous leur bienfaisante direction. Sa Grandeur sentait le besoin de fonder une institution de cette importance dans l'intérêt des familles catholiques qui, jusque

là, se trouvaient obligées, fort souvent, de laisser l'éducation de enfants à des mains suspectes. Le prélat s'était occupé, pendant bien des années, à réaliser le projet de fonder une maison d'Ursulines en sa ville épiscopale. Plusieurs fois il avait eu des entrevues à ce sujet avec les dames Ursulines de Québec ; il avait même envoyé quelques demoiselles, qui désiraient se vouer à l'enseignement, faire leur éducation au monastère de cette ville et s'imprégner de l'esprit de l'Ordre, dans le but de leur confier plus tard, la direction du Couvent qu'il se proposait de fonder. Une de ces demoiselles, sa nièce, s'est affiliée à la maison de Québec ; et, pendant bien des années, elle y a édifié les vierges du cloître. Il faut néanmoins l'avouer, les fonds nécessaires à la fondation d'un pareil établissement, firent toujours défaut ; mais ce n'est néanmoins, qu'à la dernière heure que l'illustre Evêque abandonna ce projet si cher à son cœur.

Le 11 juin 1839, Sa Grandeur posa la première pierre d'un Collége catholique qu'Elle construisait dans Selma-Park, à Kingston. Le prélat était accompagné en cette circonstance solennelle de son Coadjuteur, Mgr. Gaulin, de son Grand-Vicaire, M. McDonald et d'une foule d'autres citoyens distingués. Il fit abattre des pins séculaires, qu'il eût été heureux de conserver pour miner et extraire des carrières qu'ils recouvraient la pierre nécessaire pour cette construction ainsi que pour celle de la nouvelle Cathédrale et pour l'érection d'une maison à l'usage des Religieuses.

L'Evêque avait imprimé à l'enseignement, dans son Diocèse, un élan, un développement inconnus jusqu'alors. On voyait par la direction qu'il donnait à ses travaux que l'honneur de la Religion et l'amour de ses concitoyens étaient les deux grands mobiles de ses actes. La population se multipliait dans une proportion inouie par le flot continuellement croissant de l'immigration, mais la puissance de son génie permettait au grand Evêque de ne pas rester au-dessous des besoins de son peuple. A la satisfaction des amis du pays, il avait entrepris de fonder le Collége de Régiopolis et d'en faire une pépinière d'hommes d'élite où le Sanctuaire, le barreau et les diverses professions iraient recruter des sujets, des appuis et même des ornements. Il voulait enseigner aux élèves du Collége qu'il projettait, toutes les parties de la science ecclésiastique et prendre tous les autres moyens de la faire fleurir dans son Clergé. En effet, sans cette science, le clergé s'affaiblit, le culte perd de sa dignité, et les choses saintes sont traitées avec une criminelle indifférence. Comme on l'a déjà fait remarquer, Monseigneur avait compris de bonne heure la nécessité de grossir, ou du moins d'alimenter, pour le nouveau Diocèse, la milice du Sanc-

tuaire : aussi s'était-il appliqué à former des jeunes gens aux connaissances et aux vertus que requiert le ministère des autels. Auprès de lui s'étaient succédés bon nombre de sujets élevés, par ses soins, aux ordres sacrés, pour lesquels il avait toute l'affection d'un père et qui, bien qu'éloignés, le consultaient sur les meilleurs moyens de diriger la portion du troupeau confiée à leur zèle.

Pour faire réussir les projets qu'il méditait dans l'intérêt public, et pour en accélérer les succès, Mgr. Macdonell tourna ses regards vers l'Europe. Il y avait laissé des personnes qui se rappelaient encore la sagesse de ses conseils et qui aimaient à s'associer à ses œuvres religieuses. Ses vertus, ses mérites, ses services rendus à la cause publique le plaçaient très-avantageusement dans l'estime des amis du bien. Sa Grandeur voulut aussi intéresser aux œuvres qu'Elle avait en contemplation les conseils centraux de l'association de la Propagation de la foi, œuvre bénite, qui étend sa sollicitude sur toutes les missions.

VIII

Le vertueux prélat avait près de soixante-dix-huit ans lorsqu'il se décida, dans l'été de 1839, à traverser encore une fois les mers, malgré son grand âge, et les infirmités qui en sont la suite, quoique sa santé fut toujours excellente, selon ses propres expressions.

Il s'embarque !... le soin de ses jours, de son repos ne devait aucunement nuire aux intérêts de sa chère église. Chez lui la tête et le cœur, comme toujours, étaient bien. Sa conversation avait toujours le même charme. Sa Grandeur, arrivée à Liverpool le premier Août, se rendit à Londres presqu'aussitôt et les affaires l'y retinrent quelques semaines.

Monseigneur visita encore une fois la Haute et Basse-Ecosse, l'Irlande du nord au sud et retrouva à la vue de la terre natale, ces émotions dont la distance des lieux et l'éloignement des temps n'affaiblissent jamais le charme.

Le bon Evêque dans le parcours de sa visite donnait à tout le monde des renseignements sur les familles qui composaient son immense troupeau et savait intéresser toutes les classes de la société aux œuvres qu'il avait en contemplation ; il en calculait les frais à ses amis. Il leur énumérait les avantages qui devaient résulter pour ses chères ouailles, de l'augmentation de la population par une immigration forte et accélérée. Il leur démontrait les avantages que le pays offrait à la classe agricole et les moyens d'éducation présentés à la jeunesse, etc., etc. C'était avec zèle et avec chaleur qu'il travaillait à la réalisation de ses projete par tous

les moyens qui s'offraient à sa disposition lorsque la mort l'arrêta !...

Ainsi celui qui avait été si longtemps l'apôtre de la religion dans le Haut-Canada, mourut dans l'exercice même de la charité. Ce grand Evêque finit ses jours en collectant des secours pour hâter la prospérité de l'Eglise dans une grande province ! On peut donc dire à bon droit qu'il lui sacrifia son existence.

Au mois d'octobre Monseigneur Macdonell était passé en Irlande. Entre Clonmell et Waterford le froid le fit souffrir tellement que le prélat dut s'arrêter quelques semaines à Carlow, à Glongowes et à Dublin. S'étant néanmoins rétabli, Sa Grandeur se rendit le 4 janvier 1840 au château de Gosford, puis à Armagh, chez le Primat, l'Illustrissime Archevêque Crolly. Il y écrivit des lettres qui sont marquées au coin de cette bienveillance habituelle qu'il savait mettre même dans ses écrits.

En quittant Armagh, Monseigneur Macdonell voulut se rendre à Dumfries, port de mer en Ecosse, chez le Révd. M. William Reid, prêtre desservant cette petite ville, chef-lieu du comté de Dumfries. Sa Grandeur étant arrivée en ce lieu samedi, le onze janvier, sur les quatre heures du matin, par la malle-poste descendit d'abord à l'hôtellerie. C'était par pure délicatesse que l'Evêque ne se présentait pas tout d'abord chez son vieil ami M. Reid dont la résidence n'était qu'à huit ou dix arpents plus loin. Affaissé, abattu, le prélat avoua qu'il avait voyagé toute la nuit pour se rendre de Belfast à Dumfries. En mettant pied à terre l'illustre voyageur prit le lit et le quitta sur les onze heures pour faire un léger déjeuner ; et sur les deux heures de l'après-midi il reçut la visite de son ami M. Reid, qui l'invitait, le pressait même de prendre logement chez lui et qui lui reprocha de n'être pas descendu à son presbytère dès son arrivée. A toutes ces invitations et à ces prévenauces amicales le vieil Evêque se refusa en disant qu'il ne pouvait pas consentir à s'éloigner de son lit ni se permettre d'aller imposer l'embarras de son indisposition à un ami qu'il avait cru ne pas devoir importuner surtout par un samedi soir, puisque tant de personnes réclamaient d'ordinaire son ministère ce jour là. Il s'engagea néanmoins à se rendre à sa demeure hospitalière, le lendemain même le dimanche, si le ciel lui accordait encore assez de force et de vigueur. Monseigneur s'y transporta en effet le lendemain ; mais il y arriva absolument hors d'haleine et incapable même d'y parler. Ayant néanmoins repris vigueur après quelques instants de repos, le pieux Evêque demanda s'il lui serait permis de dire la messe. Malgré les observations des personnes présentes,

qui l'engageaient à s'en dispenser, le pontife se décida à célébrer les saints mystères; mais ce dernier effort parut l'épuiser.

Ce ne fut que moyennant l'assistance de quelques personnes que Monseigneur de Kingston, après avoir accompli ses devoirs religieux put revenir de la chapelle au presbytère qui lui était contigu.

En reprenant sa chambre le vénérable prélat, qui était très affaissé, prit le lit; et s'étant reposé tout le jour put, sur le soir, montrer une meilleure santé. Il donna à ses amis réunis autour de lui la satisfaction de passer toute la soirée avec eux. La nuit fut encore pénible et laborieuse, le bon Evêque parut affecté d'une difficulté bien grande à respirer. Il déclara avoir autrefois souffert de ce malaise, mais pas depuis quelques années.

Cependant, le lundi, Sa Grandeur se remit et son état de santé fut tel qu'Elle pût dîner avec un ami accouru d'Edimbourg pour lui présenter son hommage. Ses vues pour l'avancement de la Religion dans le Haut-Canada, son projet d'aller à Londres d'abord, puis à Rome, où le vertueux Evêque voulait rendre compte en personne, au Chef Suprême de l'Eglise, de l'état de son diocèse, et du désir d'emmener avec lui un grand nombre d'ecclésiastiques, furent constamment les sujets de sa conversation.

Monseigneur prit le lit, le soir, sur les dix heures et jusque vers minuit, tout alla assez bien. Puis, alors tout changea. Sur les quatre heures du matin, le prélat se plaignit du froid et demanda assistance. Bientôt un médecin fut mandé auprès de lui en toute hâte et le bon docteur Blacklock arriva; mais la maladie était mortelle et progressait avec une indicible célérité; c'était pour cela qu'on appelait les secours de l'art pour la combattre. Toutes les lumières de la science et toutes les ressources du dévouement le plus affectueux étaient inutiles (1). Le grand prélat rendit sa belle âme à Dieu, mardi, le 14 janvier 1840, à quatre heures et demi du matin.

C'est sans effort, sans la moindre souffrance apparente, que le vénéré Pontife rendit le dernier soupir. Dieu lui avait épargné les horreurs de l'agonie et à ses amis le chagrin d'en être les douloureux témoins. Les médecins attribuèrent sa mort à l'ossification des membranes du cœur.

Son ami, Monsieur Reid, lui avait donné l'Extrême-Onction et avait même pu réciter auprès de lui les prières des mourants. La

---

(1) Le docteur Blacklock avait alors un frère dans le Haut-Canada. Par l'influence de Monseigneur Macdonell, il s'était converti au catholicisme et le docteur en avait d'abord montré de l'humeur; mais quand il fut requis de donner ses services professionnels au grand prélat, il se montra empressé, prévenant et plein de courtoisie.

grande âme, épurée par les sacrifices et par la plus constante abnégation, quitta le monde fortifiée par les secours de la Religion.

Ainsi mourut Mgr. Macdonell avec le chagrin d'être éloigné de son troupeau, mais chéri tous ceux qui avaient été les objets de sa constante affection, de ses anxiétés, de ses souffrances et des sacrifices héroïques qui perpétueront sa mémoire et le rendront toujours chère aux enfants de l'Eglise et aux amis du pays. Heureusement la Providence l'avait conduit sous le toit hospitalier de son ami d'enfance et condisciple, le Révd. Monsieur Reid, qu'il avait connu et apprécié au Collége des Ecossais, à Valladolid, en 1789.

Le corps de Monseigneur Macdonell fut mis dans un cercueil de plomb, de l'avis de Monseigneur And. Carruthers, Evêque de Céramis (1) et enfermé ensuite dans un autre en chêne.

L'inhumation des dépouilles mortelles du grand Evêque se fit avec pompe à Edimbourg. Elles furent déposées dans les voutes de l'église du Couvent de Sainte-Marguerite qu'occupent les sœurs de la Présentation. La cérémonie funèbre n'eut lieu que samedi, le 25 janvier, à onze heures de la matinée. On jugea convenable d'attendre au douzième jour après son décès pour faire les obsèques afin de donner aux amis du grand prélat, aux chefs des diverses institutions, aux représentants des grandes familles, comme aussi aux autorités religieuses, civiles et militaires le temps de se rendre au lieu des funérailles.

Dès le 24, le corps du prélat, qu'on avait placé sur un char funèbre, quitta la maison de son ancien ami de Dumfries, pour être transporté à la Capitale, à environ vingt-trois lieues au Sud-Ouest de la petite ville de Dumfries. Il fut décidé, écrivait de Greenock, Monseigneur d'Erétrie (2) que les funérailles de l'illustre défunt seraient très-solennelles, parceque le vénérable prélat était bien connu et très respecté dans son ancienne patrie.

L'office des morts fut récité dans la soirée du 24 ; et, le 25, à onze heures, une grande messe fut célébrée en présence d'une assemblée très nombreuse, composée de catholiques et de protestants. Nos Seigneurs les Evêques Gillis (3) et Carruthers étaient présents.

---

(1) Vicaire-Apostolique pour le District de l'Est.

(2) Mgr. Andrew Scott, Evêque d'Erétrie, Vicaire-Apostolique du District de l'Ouest.

(3) Monseigneur Gillis, Evêque de Lymira, appelé l'*Evêque Canadien*, naquit à Montréal, le 7 avril 1802. Son père, Alexandre Gillis, était écossais ; il était maître de pension en cette ville, dit son acte de baptême, et sa mère, Elizabeth Langley, canadienne. Le fils étudia au Collége de Montréal jusqu'à l'âge de quatorze ans, qu'il repassa en Ecosse avec ses parents. Cependant, le 10 Mars 1816, il est entré à la Congrégation de Notre-Dame, au Collége, alors sous la direction de M. l'abbé J. Roque. Son père, qui vivait dans l'aisance, à Montréal, s'était acquis une propriété au village de Fachabers (Comté de Banff, en Ecosse),

Monseigneur John Murdoch, Evêque de Castabala, fit l'éloge funèbre du regretté pontife. Le texte sur lequel il parla, emprunté du livre de l'Ecclésiastique, était plein d'apropos. " Plus vous êtes élevé en dignité, plus vous devez vous humilier en toutes choses, et vous trouverez grâce devant le Seigneur " (1) furent les mots solennels qui servirent de début à l'orateur sacré. C'était une maxime bien judicieusement choisie par le prélat, interprête de la douleur des enfants de l'Eglise d'Ecosse, parceque c'est un de ces enseignements de la sagesse incréée que le pieux évêque Macdonell n'oublia jamais.

Après le service funèbre, le corps déposé sur un char traîné par six chevaux attelés sur deux de front, fut transporté, de la cathédrale à l'église de Sainte-Marguerite, à environ deux milles de distance. Six carosses, remplis d'ecclésiastiques, étaient accompagnés d'une foule nombreuse de catholiques, amis sincères et dévoués de l'Evêque, accourus pour honorer sa mémoire et pour lui donner encore une fois un éclatant tribut de respect.

A la grille du couvent, le corps fut enlevé du char et porté lentement, sur les épaules d'hommes d'élite, autour de la chapelle du monastère où il fut déposé pour quelque temps dans le sanctuaire.

La nouvelle de la mort du grand Evêque arriva en cette province avec la nouvelle de sa maladie. Son ami, l'ancien gouverneur du Bas-Canada, Lord Gosford (2) écrivit, avec une bienveil-

---

y alla finir ses jours; et le fils alla continuer les études au Collége Saint-Nicolas, à Paris, où il eut pour compagnon de classe d'autres compatriotes, et aussi Monseigneur Dupanloup, aujourd'hui Evêque d'Orléans. Il ne retourna en Ecosse qu'en 1826, se plaignant beaucoup de sa mauvaise santé. Il fut ordonné prêtre en 1827; et, en 1830, il fut demandé à Grégoire XVI, par l'Evêque Patterson pour être son Coadjuteur, mais le St. Père ne déféra pas à cette demande, cependant, en 1837, il fut sacré Evêque de Lymira et Coadjuteur de Monseigneur Carruthers, Evêque d'Edimbourg, et Vicaire apostolique du District oriental d'Ecosse. Mgr. Gillis avait le ton et les allures d'un gentilhomme français. C'était un homme distingué, un prêtre très-zélé, un orateur vraiment entraînant; et, pardessus tout, un controversiste pacifique et tenace qui jouissait d'une grande réputation.

Vers 1830, il avait été invité, par les Evêques de France, à prêcher le panégyrique de Jeanne d'Arc, à Orléans. On admira son éloquence suave et sa diction pure, facile et polie.

Le 24 mai 1851, Mgr. Gillis succéda au Siége Episcopal d'Edimbourg, à l'illustre Evêque Carruthers.

Ce vénérable prélat qui a rendu tant de services à la religion en Ecosse, mourut à Edimbourg, le 23 février 1864, à soixante-deux ans, après avoir souffert une cruelle maladie.

D'aprés une lettre de Mgr. Plessis, datée de 1816, nous sommes portés à croire que l'immortel Evêque de Québec avait été jusqu'à cette époque, le protecteur du jeune Gillis qu'il avait discerné parmi ses condisciples et qu'il avait préparé dès lors au service de l'Eglise.

(1) Quanto magnus es, humilia te in omnibus, et coram Deo invenies gratiam. Eccli. III. V. 20.

(2) Lord Gosford a été Gouverneur de cette province depuis le mois d'août 1835, jusqu'au mois de février 1838. Il est mort en Angleterre, le 27 mars 1849, à l'âge de soixante-quinze ans. Les Canadiens n'ont pas oublié les mesures toutes de bienveillance qu'il a déployées. Aussi son souvenir est toujours cher aux enfants du sol.

lance extrême, aux Evêques du Canada la relation minutieuse des circonstances de sa mort.

Le 18 mars, même année, Monseigneur Rémi Gaulin, Coadjuteur du défunt Evêque, par une lettre circulaire au clergé du HautCanada, invita tous les diocésains à prier pour le repos de l'âme de l'illustre prélat. Sa lettre est empreinte des expressions de la douleur la plus vive et de la tristesse la plus sentie. Dans toutes les églises des prières publiques furent faites et des oraisons funèbres furent prononcées. Partout le peuple pleura un bienfaiteur. Les uns se rappelaient qu'il leur avait conféré les sacrements ou qu'il les y avait préparés, les autres qu'il les avait mariés, tous se souvenaient qu'il avait prié pour eux et qu'il les avait guidés, dirigés et qu'il avait fait part en mainte occasion de ses services auprès des nombreuses familles des pélerins, des émigrés, qu'il avait accompagnés partout et au sort desquels il s'était, de tout temps, si noblement intéressé. Saint-Raphaël de Glengary, Cornwall, Saint-André, etc., etc., n'oublieront jamais son dévouement, ni les sacrifices qu'il s'est imposés, ni les bienfaits qu'il y a répandus. Que de souvenirs, à cette heure encore, que de douces émotions son nom éveille au milieu des enfants de ses bien-aimés colons ! Au récit de leurs vieux pères viennent se joindre dans leurs esprits les paroles d'encouragement qu'il a données à la jeunesse. Tous se rappellent leurs rapport avec ce grand bienfaiteur de leurs familles, de leurs clans. Ils avaient confondu ensemble leurs efforts, leur énergie, leurs sueurs, dans la fondation de cette colonie où ils vivaient heureux du bonheur que donnent la paix et l'abondance !

Monseigneur Macdonell, dans tout le cours de sa vie si pleine et si fructueuse, n'a jamais agi pour servir la politique des uns ou les désirs d'avancement de quelque prétentieux rival ou de castes ambitieuses. Toujours étranger aux intrigues, il n'eut jamais d'autre ambition que de suivre la voix de sa conscience. Aussi, Sa Grandeur légua à ses ouailles le souvenir d'une vie bien remplie et l'espérance de le revoir. Précieux sentiment que la religion fait luire à travers la douleur de la séparation jusque sur son tombeau !

Les journaux du pays tout entier s'empressèrent de publier des éloges aussi éloquents que sincères de la vie et des actes de Monseigneur Macdonell. Les feuilles protestantes elles-mêmes proférèrent de nobles paroles au souvenir du grand prélat. Nous extrayons de l'un d'eux, le *Whig*, de Kingston, le passage suivant, publié en 1861, lors de la translation des restes mortels de Sa Grandeur dans sa ville épiscopale.

" Parmi tous ceux qui ont disparu du milieu de nous pendant les vingt-cinq dernières années et qui ont pris quelque intérêt au progrès et à la prospérité du Canada Occidental, personne n'a su conquérir à un aussi haut degré l'estime de toutes les classes de ses concitoyens que l'illustre évêque Macdonell.

" Arrivé en Canada au commencement de ce siècle, à une époque où le travail, les privations et les exigences de la vie plus nombreuses dans un nouveau pays, attendaient le zélé missionnaire, comme le courageux colon, il se dévoua, avec le plus noble esprit de sacrifice, et avec une énergie infatigable, aux devoirs du sacerdoce et à l'amélioration morale et matérielle de tous ceux qui étaient confiés à ses soins. Ils trouvèrent en lui un ami et un conseiller; de son côté, il sut se rendre cher à tous, grâce à son extrême bienveillance et à sa grandeur d'âme. Comme il était continuellement en contact avec toutes les classes et toutes les croyances, sans se laisser dominer par les préjugés religieux, s'intéressant à tout ce qui tendait à développer les ressources ou contribuer à la prospérité générale du pays, cet illustre prélat acquit une popularité, encore toute vivace et obtint sur les esprits de ses concitoyens une influence qui ne peut être égalée qu'à leur respect pour lui. Ses nombreuses et estimables qualités comme savant, comme gentilhomme accompli et comme profond théologien, attirèrent bientôt sur lui les regards de la Cour de Rome qui l'éleva à la dignité d'Evêque de l'Eglise Catholique. Cette position nouvelle ne changea rien dans ses allures; il demeura toujours missionnaire zélé, pasteur infatigable.

" Sa loyauté envers la couronne d'Angleterre n'a jamais été surpassée : et, lorsque les plus chers intérêts de l'Empire sur le continent furent méconnus ou attaqués, il se constitua énergiquement leur courageux défenseur. Il prouva par ses paroles et par ses actes combien son attachement aux institutions britanniques était sincère et solide, et inculqua dans le cœur de ses concitoyens, et de tous ceux qui l'entendaient un égal enthousiasme pour leur maintien et pour leur conservation.

"Enfin, sa noble conduite dans plusieurs occasions contribua tellement à affermir cette loyauté dans les esprits qu'il mérita de recevoir de l'autorité souveraine l'expression répétée de ses remercîments et de sa reconnaissance. Comme membre du Conseil Législatif du Haut-Canada, son esprit actif, fortifié par l'expérience d'une vie continue au milieu de toutes les classes de la société, lui permit de suggérer plusieurs mesures très avantageuses aux vrais intérêts du pays ainsi qu'à la paix et à l'union de ses habitants."

IX

Les populations que Monseigneur Macdonell avait instruites et édifiées pendant le cours de son long et fructueux apostolat regrettaient de ne pouvoir posséder au milieu d'elles la dépouille mortelle de ce grand Evêque. La vue de son tombeau aurait été tout à la fois pour ces bons enfants de l'Eglise une gloire et une leçon encore vivante. Car la mort même a parfois un langage plus puissant et plus expressif que la parole. La tombe a des enseignements qui s'adressent aux passions dans un langage que nulle bouche humaine ne saurait répéter.

Leur pasteur, loin d'eux, leur semblait en exil, même après sa mort ; et la terre qui retenait ses restes sacrés, loin de sa patrie d'adoption et d'enfants qu'il avait si tendrement aimés, était coupable à leurs yeux de les avoir déshérités de leurs droits.

Aussi les principaux citoyens du diocèse songèrent-ils bientôt à prendre les moyens nécessaires pour transporter au Haut-Canada la dépouille mortelle de Monseigneur Macdonell, décédé à Dumphries, en Ecosse.

A une assemblée, tenue à cette effet à Glengary, le 7 juin 1840, il fut résolu :

" Que les catholiques des paroisses de Saint-Raphaël, de Saint-André et de Cornwall, ayant déterminé de transporter, d'Ecosse au Haut-Canada, les restes mortels de feu Monseigneur Macdonell, leur vénéré et très regretté Evêque, pour être inhumé dans les diocèse établi par son zèle et par ses efforts constants, et où son nom et sa mémoire seront à jamais conservés avec un souvenir affectueux, il soit nommé un comité pour faire exécuter ce projet.

" Qu'en reconnaissance des vertus et en souvenir du patriotisme sincère, de la loyauté et des services religieux du regretté Pontife, et de ceux rendus par lui à son pays, comme en souvenir du zèle et du dévouement qu'il manifesta en toute occasion pour le bien-être temporel et spirituel de son troupeau et de son ardent désir de hâter et d'accomplir tout ce qui se rattachait au bonheur de ses compatriotes, sans distinction de croyance, il soit érigé à Saint-Raphaël de Glengary un monument à sa mémoire.

Le vœu exprimé dans ces résolutions fut longtemps sans être réalisé par suite de divers obstacles sur lesquels la volonté de ces fervents catholiques n'avaient aucun contrôle.

Enfin, Monseigneur Horan, partant pour l'Europe, en 1860, se chargea de veiller à l'exécution du louable projet des catholiques de Glengary si reconnaissants et si dévoués. Tout réussit au gré

de leurs désirs, et le 10 août, 1861, les restes mortels de l'Evêque Macdonell arrivaient à Montréal où ils restèrent déposés dans les voûtes de l'Eglise paroissiale jusqu'au 18 septembre suivant. Ce jour-là le corps fut exposé à la vénération des fidèles dans l'église de Notre-Dame de Pitié où un service funèbre fut chanté le 19 pour le repos de l'âme du grand prélat.

Le 20, à sept heures du matin, une députation des principaux citoyens de Cornwall, de Kingston, etc., etc., accompagnée d'un grand nombre de prêtres du Haut-Canada, chargés d'accompagner le cercueil du vénéré pontife, se mit en route pour Kingston où il devait être inhumé.

Pour satisfaire la piété et le zèle des fidèles qui l'avaient connu et estimé on dut permettre que le corps fût déposé successivement dans les églises des différentes localités où cet Evêque avait desservi : Williamstown, Saint-Raphaël, Saint-André, etc.

Partout les populations empressées accompagnent et accueillent avec vénération ces restes précieux d'un homme qui avait été pour chacun d'eux un ami et un père.

Enfin, mardi le 24, la dépouille mortelle est apportée à Cornwal, suivie d'un grand cortége de voitures et de cavaliers.

Le cercueil fut placé au chœur de l'église, ornée et toute tendue de noir pour l'occasion, et le 25, un autre service funèbre fut célébré au milieu d'une foule émue et empressée, jalouse de témoigner sa reconnaissance envers leur pasteur qui avait été leur constant bienfaiteur.

Une grande partie du clergé des paroisses environnantes était aussi présente à cette lugubre cérémonie. Le sermon de circonstance fut prêché par M. l'abbé Quinlan. L'orateur fit verser bien des larmes au plus grand nombre des assistants qui se rappelaient encore les bontés et les vertus de ce grand apôtre de la Religion et de la Patrie, de cet homme zélé et infatigable qui avait bâti leurs églises, établi leurs écoles et fondé leurs couvents, et qui avait amené de leur pays, autrefois presque désolé, une pépinière de braves citoyens et de bons catholiques.

Le cortége funèbre s'étant remis en marche, arriva à Kingston dans l'après-midi du même jour. La ville, qui avait l'honneur d'être le siége épiscopal de ce grand diocèse, ne voulut pas rester en arrière de ses sœurs rivales en fait de démonstrations.

Le maire, à la tête d'une foule de citoyens, se présenta à l'arrivée du convoi funèbre. Le cercueil fut placé sur un char, tendu de noir, disposé avec goût et traîné par quatre chevaux. Il était précédé d'un corps de musique et escorté par la milice sous les armes. La procession, qui se déployait sur un parcours d'environ

deux milles, comptait dans ses rangs un grand nombre de citoyens de diverses croyances. Six évêques et plus de cent prêtres assistaient à cette imposante cérémonie.

C'était un beau et touchant spectacle que celui de l'entrée dans la ville de l'illustre pontife défunt, dans cette ville qu'il avait tant aimée et pour laquelle il avait tant fait. L'éloignement et les années n'avaient aucunement affaibli le respect et l'amour de ceux qu'il avait si sagement dirigés par ses conseils et qu'il avait édifiés par ses grandes vertus. On se rappelait encore et l'on se rappellera longtemps le zèle infatigable du premier missionnaire de ces contrées, les sacrifices immenses de leur premier pasteur, son dévouement sans bornes et cet amour si vif de leur bien être moral et matériel qui ne lui laissait manquer aucune occasion de leur être utile, cette soif dévorante du salut des âmes qui distinguait si singulièrement leur vénérable évêque. Et cette affection si vive et si sincère n'était pas seulement ressentie par les catholiques, mais bon nombre de leurs frères séparés étaient venus, eux aussi, offrir spontanément le témoignage de leur estime et de leur respect à la mémoire d'un homme distingué par sa grandeur d'âme, par l'élévation et la libéralité de ses vues comme par la générosité de ses sentiments. Leur présence au milieu du cortége qui accompagnait à sa dernière demeure l'illustrissime évêque Macdonell, était le plus éloquent des panégyriques. Il y avait dans cette solennité, unique en son genre, un mélange de bonheur et de deuil. C'était la joie que tout le monde ressentait de recevoir cette précieuse dépouille, bien qu'inanimée, et la tristesse qu'on éprouvait de ne pouvoir plus converser avec un père regretté, d'en être séparé à toujours sur cette terre. Cette confusion de larmes et de douce satisfaction, cette grande démonstration enveloppée, comprimée par un long voile de crêpe, rappelait, bien que dans un langage muet, à ceux qui en était les témoins, la vie du grand évêque qui avait eu elle aussi ses heures d'angoisses et de bonheur, ses jours d'amertume et de jouissance, ses épreuves et ses moments bénis.

Le lendemain, jeudi, 26 septembre, un service funèbre fut chanté, avec toute la pompe possible, dans cette église de Kingston, dont les murs bâtis par le grand prélat avaient revêtu leurs sombres habits de deuil qu'éclairait le feu de centaines de bannières disposées autour du catafalque et des autels. Une foule immense, mais pieuse et recueillie, remplissait le temple trop étroit pour contenir dans son enceinte tous ceux qui auraient désiré assister à cette touchante et lugubre cérémonie.

Mgr. Baillargeon, administrateur du diocèse de Québec, les évêques d'Ottawa, de Toronto, de St. Hyacinthe, de Hamilton, de St.

Boniface de la Rivière Rouge assistaient au chœur, entourés de plus de cent prêtres, accourus de toutes les parties du Haut et du Bas-Canada, ainsi que plusieurs vicaires-généraux au milieu desquels on remarquait le très-révérend J. Angus McDonald, grand-vicaire de Mgr. de Kingston, neveu du regretté prélat et noble représentant de ses vertus et de ses grandes qualités.

M. l'abbé Bently, ci-devant professeur de philosophie au Collége de Montréal, alors desservant l'église de St. Patrice, fut chargé de l'oraison funèbre. Il s'en acquitta avec talent, mais son organe trop faible l'empêcha d'être entendu de tout le monde.

L'orateur repassa rapidement dans son discours la vie et les actes qui signalaient la carrière de Mgr. Macdonell. Il le montra laissant ses chères montagnes d'Ecosse, disant adieu à tout ce qu'il avait de plus cher, pour aller chercher sur des rives moins tourmentées par la haîne et par les préjugés contre la religion, un champ libre pour l'exercice de son zèle, un asile plus calme et moins exposé aux tyrannies et à l'arbitraire des adversaires de sa foi. Il rappela les privations, les misères, les dangers de ses premières missions, son zèle pour le salut des âmes, son ardeur pour le bien, et cet amour constant et sans bornes qu'il avait toujours porté à ses malheureux frères d'Ecosse à qui il avait pu trouver sur cette heureuse terre du Canada, une église plus libre et une nouvelle patrie.

Il développa à leurs yeux, dans un brillant contraste, les changements prodigieux et les progrès considérables que cette partie de l'Eglise du Canada avait faits pendant l'administration du grand évêque : les églises bâties, les écoles établies et les couvents fondés, toutes les œuvres religieuses, charitables et patriotiques qu'il avait encouragées et assurées ; les préjugés déracinés ; les passions contenues, muselées et refoulées ; les vices détruits, l'hypocrisie démasquée et la vertu marchant le front haut, au milieu des populations paisibles, unies, industrieuses et reconnaissantes, et, à leur tête, toujours debout, malgré son âge, toujours vaillant et toujours priant, leur grand et saint évêque tenant d'une main ferme et assurée la houlette du pasteur, et leur indiquant, de la voix et de l'exemple, les sentiers de la foi et de la vertu.

En terminant ces pages, qu'il nous soit permis d'exprimer la vénération que nous inspirent les qualités éminentes et les vertus nombreuses qui ont embelli la carrière d'un grand prélat dont la vie reflète tant de lustre sur les dignités dont il a été honoré et investi, sur les établissements qu'il a multipliés en faveur de ses compatriotes. Nous n'avons pas dû nous occuper des nombreux moyens auxquels il a eu recours pour exciter le zèle de son clergé

et pour conduire dans les voies du salut tant d'âmes auxquelles il offrait continuellement les ressources de son ministère si fructueux. Bien qu'édifiants, ces récits nous auraient conduit trop loin. Qu'il nous suffise de dire que sa vie toute entière peut être regardée comme l'un des témoignages les plus glorieux de son attachement à l'Eglise.

Mgr. Macdonell ne visait à d'autre gloire qu'à celle de faire le bien. Il y a admirablement réussi. Ce grand évêque, trop tôt enlevé à l'affection de ses concitoyens et à l'estime ne tous, trouvait son bonheur dans ce que le monde regarde comme le dernier degré de la souffrance humaine, c'est-à-dire dans la privation et le sacrifice. Son abnégation, son amour constant pour la cause de Dieu révèlent un cœur des premiers âges de l'Eglise. Qui n'admirera pas dans le grand et généreux pontife, que nous oserions présenter comme le fondateur de l'Eglise dans la province-sœur, le vigoureux patriotisme toujours allié à l'esprit de foi, ou plutôt par lui suscité, entretenu et maintenu en constante activité ? Tant il est vrai que celui qui se conforme aux inspirations religieuses, sent grandir en lui la passion du bien et le dévouement à ses frères ! Lorsque l'âme de ce juste abandonna un corps périssable pour voler au sein du Créateur, il était consolant de voir que, dans ses derniers travaux, il avait été mû par la charité, et que tous ses actes avaient été des actes d'amour de l'Eglise montant vers Dieu avec l'âme de celui dont la vie n'avait été elle-même qu'une longue suite d'œuvres saintes.

Nul doute que le souvenir de cet homme incomparable ne vive toujours dans le cœur des habitants du Haut-Canada où, durant tant d'années, il a donné l'exemple de toutes les vertus civiques et religieuses. Et tous pourront dire de ce grand et vénérable évêque, comme St. Paul disait de Notre-Seigneur, le modèle des pasteurs : " Il a aimé l'Eglise, il a donné sa vie pour elle : *Tradidit se ipsum pro eâ.* Il l'a consumé dans des travaux pénibles et des difficultés sans nombre, *in labore et ærumná*, pour apprendre aux populations qu'il dirigeait qu'il faut se proposer la force et la constance de ceux qui souffrent pour l'Eglise, puisque les tribulations qu'ils supportent, font la joie et la gloire de ses enfants : *Quæ est gloria vestra.* [Ephes. III. 13.]

* * *

CHRONIQUE PARISIENNE

Il faut plus d'un jour, dit un proverbe russe, pour faire le tour d'un homme : et peut-être eût-il pu ajouter : surtout si cet homme est un paysan.

Etre à la fois simple et complexe, versatile et tenace, superficiel et profond, le paysan français, depuis son émancipation politique principalement, reste avant tout un problême, problême tel qu'il prime la question ouvrière elle-même, et que nos penseurs ne sont pas éloignés de croire qu'il faut chercher dans cette nouvelle couche sociale, à l'exclusion de toutes les autres, le mot de l'énigme de l'avenir et l'oracle de nos destinées.

Certes, l'idée de la souveraineté du nombre est jugée devant la logique ; car enfin, si le peuple est souverain, où sont donc les sujets ? Et si le suffrage universel est l'indiscutable principe d'autorité, qui ne voit que trois voleurs peuvent avoir plus raison que deux gendarmes ?

Mais tout cela n'empêche point qu'en fait, l'opinion ait attaché, comme un corollaire rigoureux, le suffrage universel au principe de l'égalité civile : que ce suffrage soit devenu une loi, plus qu'une loi, un axiôme ; et que, grâce à cet axiôme, cinq millions de paysans français sur neuf millions d'hectares, ne soient appelés à déléguer périodiquement, soit le pouvoir souverain à un homme, soit le pouvoir constituant ou législatif à une Assemblée.

Or, ce vote a cela de particulier, qu'outre son importance numérique, il est plus homogène, tout en étant plus inconséquent, plus unanime, tout en étant moins éclairé que celui des autres catégories sociales. Ce n'est pas un livre, ce n'est pas un discours, ce n'est pas une épée, c'est un soc de charrue qui tombe dans un des plateaux de la balance électorale, et là où il tombe, c'est le triomphe, le pouvoir, la loi..... par cela seul que c'est la majorité.

Jusqu'à présent, le paysan-électeur n'a eu ni pu avoir personnelle-

ment aucune opinion, mais des tendances, des instincts, et c'est peut-être ce qui a déterminé la moralité relative de ses votes.

Il a trompé ceux qui avaient déchaîné prématurément son pouvoir politique. Le torrent l'appelait : il y a roulé, mais comme une pierre, sur laquelle la Révolution a d'abord usé sa rage et amorti ses flots. Reste à savoir si cette pierre, à la longue, ne va pas se dissoudre, et c'est là que le problème se développe dans toute son importance, et qu'il présente à l'investigateur tout son intérêt.

L'avénement du paysan à la vie politique en France n'est pas bien ancien. Il remonte à la République de 1848, époque où le suffrage universel fut érigé en principe. Mais le paysan jouissait depuis longtemps des bienfaits de l'égalité civile.

Cette égalité, qu'il croit de bonne foi avoir conquise, comme la lui répètent ses adulateurs, mais qui en réalité lui a été, dans la nuit du 4 août, noblement sinon spontanément octroyée, cette égalité civile était une nécessité de la situation.

L'Ancien Régime, poussé à l'état aigu, avait approuvé, annihilé la France rurale ; et en ce temps-là, on pouvait dire de Paris relativement aux campagnes, ce que Gustave-Adolphe disait de Munich relativement au reste de la Bavière, que c'était une selle d'or sur un cheval maigre. Livré à lui-même, le cheval ne tardera pas à engraisser ; mais soit qu'il ait été grisé par cette soudaine abondance, soit que passant sans transition, de l'état de corvéable à l'état de propriétaire, le pays ait eu encore moins de souci de sa fortune présente que de ses rancunes passées, on le vit se livrer aux jacqueries qui désolèrent certaines provinces pendant la Terreur. Partout où il ne brûla pas lui-même les châteaux, il les laissa détruire, sauf en Vendée et en Bretagne, où les autels et les manoirs, les prêtres et les nobles furent défendus, on sait avec quel héroïsme, au même titre que les foyers.

Sous l'empire, le paysan, repu de biens nationaux, ne songe qu'à les exploiter et à les étendre. Il se tient coi : compte ses premiers bénéfices, suppute ses chances à venir. Mais si l'argent reste, le sang s'en va. Ses fils le versant à flots sur mille champs de bataille, la ferme se dépeuple, et le deuil aidant, la foi rentre dans ces cœurs matérialisés.

Sous la voûte des églises encore noires et lézardées, de vieux prêtres, blanchis par l'exil, font le catéchisme à ces pauvres ignorants des mauvais jours ; et peu à peu, dans cette nuit des campagnes, la foi retrouve et rallume ses flambeaux. Cette renaissance apparut surtout remarquable sous la Restauration, alors que les *grandes missions* furent prêchées et que les croix se dressèrent par-

tout à l'entrée des villages, comme un symbole de nouvelle prise de possession de la France par le Christ.

Mais la Révolution contreminait les efforts de l'Eglise. Par les nouvelles voies de communication, par les journaux, par les récits hyperboliques et les regrets des vieux soldats de l'empereur qui boudaient dans leurs foyers, un vent d'opposition soufflait sur les campagnes. C'étaient des rumeurs calomnieuses sur les intentions du gouvernement, des récriminations contre les émigrés et les nobles indemnisés par le fameux milliard, des bruits sur le retour de la dîme, de la corvée, etc., etc., tant et si bien, que lorsque la vieille monarchie croula en 1830, bon nombre de paysans saluèrent sa chute comme leur avénement.

Ce n'était que l'avénement de la bourgeoisie.

Mais le paysan ne laissa pas d'afficher dès lors plus d'importance. Il tend l'oreille anx rumeurs de la cité : il s'informe, il s'agite ; des attroupements ont lieu le dimanche à la sortie de l'église, et plus souvent sur le seuil de la mairie, en même temps qu'apparaît dans le village un nouveau fonctionnaire, qui est l'instituteur.

C'est à cette époque que le gouvernement resserra les mailles de son réseau administratif, et que par ses préfets, ses sous-préfets, ses maires, il afficha à l'égard du clergé la réserve la plus malveillante. Le paysan est très-frappé de ce fait, et aussi de la désertion des églises par les fonctionnaires ; et entre ces deux influences dont l'une ne vise que ses actes extérieurs, tandis que l'autre atteint sa conscience, il opte bien vite pour l'état qui lui prend plus d'argent, mais s'ingère moins dans sa vie privée.

C'est le mécontentement religieux d'abord, puis le mécontentement social et politique ; le paysan se meurtrit à secouer des chaînes qu'il se fatiguerait seulement à porter en paix.

Nous voici à la dernière étape de cette marche ascensionnelle du campagnard dans la vie publique. Le gouvernement de Louis-Philippe a sombré à son tour et la République reparaît, sanglante comme toujours, et portant au front la boue et les taches rouges des journées de Février. Comme cadeau de joyeux événement, elle accorde au paysan le suffrage politique.

Le village en est tout ému. Plus que jamais les candidats et les discoureurs l'envahissent, et s'enrouent à proclamer leur idéal gouvernemental et leur panacée particulière. Voulez-vous Cavaignac ? Préférez-vous Napoléon ? Ferons-nous la Monarchie ?

Le paysan en est ahuri. C'est pour lui une situation qui rappelle le mot de M. de Calonne, disant aux notables représentés en Dindons : "Je vous ai réunis, Messieurs, pour savoir à quelle sauce, vous voulez être mangés.

On sait que les électeurs hésitant, (ce qui était fort naturel,) Louis Napoléon un beau matin, trancha la question lui-même. Un coup d'état mit l'assemblée sous les verroux et le paysan consulté donna absolution pleine et entière.

Il convient de dire, que l'Empire ne fut pas ingrat. En retour des millions de *Oui* que la campagne inscrivait presque unanimement sur ses bulletins de vote, il lui donnait des chemins vicinaux, des Ecoles, des Eglises, des Chemins de fer : il encourageait son agriculture, et par un savant agiotage, faisait vendre ses céréales, ses bestiaux et ses denrées aux plus hauts prix.

Ce mariage de raison dura jusqu'à nos revers : mais le paysan s'en souvient encore ; et les Députés Légitimistes qu'il avait nommés en 1871, n'ayant pu s'entendre pour appeler Henri V : et les républicains qu'il a nommés cette année, ne montrant de tendresses que pour les cités et les faubourgs, il n'y aurait rien d'étonnant qu'il rêvât d'ores et déjà à Napoléon IV.

Il y a quelques années, M. Sardou écrivait une comédie, où, sous ce titre goguenard : *Nos bons villageois*, il soulignait, avec une pointe d'exagération peut-être, mais non sans quelque vérité, le revers des qualités attribuées *ab ævo* à l'habitant des campagnes. Le paysan y apparaissait retors, fripon, madré, sous un masque de bonhomie : grossier plutôt que simple, asservi plutôt qu'obéissant, rampant et vil plutôt qu'humble.

Evidemment, ce serait faire fausse route, que de généraliser de pareils traits. A la ferme, plus qu'ailleurs, les exceptions sont nombreuses et excellentes, et tel pays tout entier voudrait à bon droit y être rangé. Mais au point de vue des symptômes que nous étudions ici, il convient d'insister sur le mauvais côté plutôt que sur le bon, et de saisir avant tout la marche de la contagion sociale.

Cette contagion que l'on croit voir partir uniquement des cités, est au moins en germe dans les campagnes. Cela est si vrai, que les qualités même du paysan n'ont rien de spontané, et qu'elles empruntent beaucoup au milieu où s'écoule sa vie. Ce sont les qualités physiques principalement, et comme un moule vigoureux de conventions et d'habitudes qui l'enserrent de toutes parts.

Aussi voyons que tout ce qui en sort, immédiatement se déforme. Le paysan expatrié est la lie des villes et une recrue assurée pour le faubourg.

Quoiqu'il en soit, la Ferme est sans contredit le lien du monde, où l'habitude comme le lierre de nos murailles cimente et consolide le plus tout ce qu'elle ne détruit pas.

La première et la plus apparente est celle de la santé. Elle reluit

sur des visages d'enfants plus dodus que débarbouillés, sur l'épiderme bruni des jeunes filles, dans l'allure pesante mais infatigable de l'homme fait, dans le nombre étonnant de têtes blanches qu'on trouve prenant leur part de labeur en plein air, au milieu des jeunes gens, et dont la mort seule ou de rares cas d'infirmité déterminent la retraite. Tandis qu'un Notaire est fini à 70, parfois à 60 ans, un laboureur tient encore la queue de sa charrue.

L'exercice fortifiant au grand air y est sans doute pour beaucoup, et aussi ces longs repos de l'hiver où le paysan se recueille comme ses terres et ne sort guère de la chaude atmosphère de ses étables, que pour battre en grange, refaire ses clôtures, braconner un peu loin de l'œil des gendarmes et remuer le blé dans ses greniers.

Il y a d'ailleurs cette différence entre le labeur agricole et le labeur industriel, que le paysan qui travaille beaucoup ne se surmène jamais, parcequ'il n'est pas commandé par la machine comme l'ouvrier, et que ses muscles et son attention ne sont pas perpétuellement tendus par les exigences d'un travail brutal, essoufflé, mécanique.

Il faut aussi mettre en ligne de compte, une relative sobriété et les progrès successifs de l'alimentation dans les campagnes. A part quelques villages reculés de la Basse Bretagne, en dehors de quelques châlets des Alpes et de quelques chaumières d'Auvergne, on n'aperçoit sur la table rustique que de belles tranches de pain blanc. Le vin n'y est pas inconnu comme autrefois, surtout à la saison des grands travaux, et le paysan ayant appris à tailler ses arbres, peut manger de tous les fruits qu'il ne porte pas au marché de la ville voisine.

Son régime moins animalisé que celui du citadin le préserve d'une foule d'infirmités : goutte, gravelle, maladies d'estomac, etc., ce qui ne l'empêche pas de consommer moitié plus de viande que son grand-père.

Enfin ses nuits sont complètes, son sommeil profond ; et tandis qu'à Paris, le bruit du pavé n'est jamais plus violent qu'à certaines heures nocturnes et qu'il semble que les ténèbres y réveillent plus de monde que la lumière, tout repose à la ferme, machines, bêtes et gens, même les mères, qui pourtant veillent les dernières près de leur rouet, dont le ronflement sonore, endort également les enfants et les soucis.

Le paysan est-il réellement sobre ?—Oui et Non. Oui, à la ferme, et au sein de ses travaux ; non, aux foires et aux assemblées dominicales.

C'est là, dans ces cabarets, que la tolérance de l'Etat a laissés se

multiplier au-dela de toute proportion, que le villageois perd dans l'orgie, tout ce que l'isolement lui avait assuré, je ne dis pas de bénéfices (la plupart aliènent moins volontiers leur argent que leur raison,) mais de moralité et d'esprit de famille. Il y perd les plus solides qualités : il y subit les plus mauvaises influences.

Là, pérore le commis-voyageur, ce beau diseur fléau des âmes naïves, qui en échange de ses tirades, boit le cidre du paysan, son vin, sa bière, son cognac surtout, car ce qui est fort est son faible : là s'étalent les mauvais livres, que le colportage répand à flots, malgré la précaution de l'estampille. Là, se rencontrent infailliblement le soldat libéré, qui a pris sous l'épaulette plus de morgue que de savoir ; l'employé taré et vicieux attaché au service de la gare voisine ; l'émigré des villes retourné pour cause de mauvaises affaires à la campagne et enfin l'agent électoral payé pour toutes les besognes malpropres et tous les subornements effrontés.

Palabras ! Palabras ! comme disent les Espagnols. Le pauvre villageois en est d'abord assourdi, et, pour toute réponse, ouvre trois zéros : la bouche et les yeux. Mais il ne tarde pas à s'enhardir ; et, pour peu qu'il ait respiré les parfums civilisés du gaz, de la houille, du tabac et du journalisme, il se donne lui-même un petit rôle de discoureur. Le jour n'est pas loin où les Français parleront tous..... sauf peut-être à moins s'entendre.

Après cela, les statistiques n'ont plus rien qui étonne. On est plus attristé que surpris d'y relever pour la campagne une augmentation incessante : 1° des crimes et délits, 2° des naissances naturelles, 3° des suicides, 4° des procès et difficultés entre propriétaires et fermiers, entre serviteurs et maîtres.

Sous l'influence des désagréments réitérés et dans l'impuissance où elle croit être d'y porter remède, se voyant trompée par ses fermiers, dont la tendance est toujours la *culture intensive*, c'est-à-dire, l'épuisement des terres et des vignes par la production à outrance, la bourgeoisie vend ses biens-fonds au paysan, et réalisant ses capitaux, les convertit en actions et titres de rente. Ainsi se réalisera peu à peu l'objectif un peu socialiste du paysan : *la possession du sol par ceux qui le cultivent.*

Quoiqu'il en soit, fermier, propriétaire, ou colon, le villageois est perpétuellement exaspéré des imperfections de notre système fiscal et juridique (impôts, droits de greffe, d'hypothèque, d'enrégistrement), et il vote les yeux fermés pour quiconque lui promet le dégrèvement de ces charges. Il regarde de travers tout ce qui, de près ou de loin, paraît favorable à l'état de choses actuel. Il se défie du maire quand il n'entre pas dans ses griefs ; du curé, quand

celui-ci met à nu ses vices. Il veut être flatté par son député lui-même.

Son patriotisme est très-modéré, et si le champ de bataille le trouve aussi brave qu'un autre, son terrain de culture le montre égoiste et désintéressé de toute autre chose que des "affaires," c'est-à-dire la vente de ses denrées, de ses bestiaux et de ses blés.

Le sentiment de l'honneur est chez lui aussi peu développé que celui du respect humain est tenace : et nous avons dit que le respect humain, désertant les grandes villes françaises, semblait avoir fait élection de domicile dans les hameaux.

Au moins trouverons-nous chez le villageois les belles et traditionnelles vertus qui constituent l'esprit de famille ? Hélas ! pas toujours. Le paysan est trop porté à ne voir dans son épouse qu'une associée de ses rudes travaux. Il la traite sans délicatesse, et ne l'estime qu'en raison de son concours matériel. Aussi vieillit-elle rapidement.

Si elle lui donne des enfants, il préfèrera pour les mêmes motifs les garçons aux filles, voyant surtout dans les premiers une *main-d'œuvre auxiliaire* qui ne lui coûte rien. Est-il besoin d'ajouter qu'il les instruit le moins possible, les fait toujours travailler trop tôt, et qu'il les soigne peu délicatement dans leurs maladies. Lui-même d'ailleurs ne s'alite qu'à la dernière extrémité.

Après 60 ou 70 ans de cette vie terre-à-terre, le paysan est parfois saisi au milieu de ses champs d'une inexorable nostalgie. Ses années qui déclinent, ses longs espoirs qui fuient, ses fils qui s'en vont, son argent qui lui échappe avec ses forces, sans l'avoir consolé, tout cela le submerge d'une amertume contre laquelle il ne peut lutter.

Il la traîne quelque temps, plus qu'il ne la porte ; et un soir d'automne, au moment où la nature elle-même semble peser du poids de sa tristesse, sur ce pauvre cœur qui ne sait pas se soulager en s'épanchant, quelqu'un des siens le trouve pendu aux solives de sa grange ou à l'un des arbres de ses bois.

Ainsi s'expliquent les nombreux suicides de vieillards, que les statistiques ont relevés pour les campagnes.

Tels sont, avec des exceptions, et tempérés par des qualités que nous n'avons pu envisager, comme il l'eut fallu, les défauts et les tendances du paysan français. Tel est celui dont le suffrage instinctivement conservateur, a contrebattu jusqu'à présent les votes subversifs de l'ouvrier, et nous a empêchés dix fois de rouler dans l'anarchie.

Combien de temps va-t-il pouvoir nous sauver encore, entamé comme il l'est par la contagion ? Ou combien d'étapes devra-t-il

fournir, avant d'atteindre le bien-être, le confortable, et surtout la haute moralité de l'*habitant*, riverain de votre grand fleuve ?

Je ne sais ; mais je crains qu'il n'y ait pas à compter sur lui pour l'avenir. Je pense que, moins que toute autre, à moins d'un admirable réveil religieux, cette catégorie sociale n'arrivera à nous relever ; et j'en reviens uniquement à la devise que l'on avait inscrite sur nos monnaies de l'ancien temps : *Dieu sauve la France.*

TH. B.

Paris, Juin 1876.

LE PAYS DES FOURRURES

(*suite*)

CHAPITRE IX

UNE TEMPÊTE SUR UN LAC

Le vieux marin attendait avec une certaine impatience le retour de ses passagers.

En effet, depuis une heure environ, le temps avait changé. L'aspect du ciel, qui s'était subitement modifié, devait nécessairement inquiéter un homme habitué à consulter les vents et les nuages. Le soleil, masqué par une brume épaisse, ne se montrait plus que sous l'aspect d'un disque blanchâtre, alors sans éclat et sans rayonnement. La brise s'était tue, et cependant on entendait les eaux du lac gronder dans le sud. Ces symptômes d'un changement très-prochain dans l'état de l'atmosphère s'étaient manifestés avec cette rapidité particulière aux latitudes élevées.

" Partons, monsieur le lieutenant, partons ! s'écria le vieux Norman, en regardant d'un air inquiet la brume suspendue au-dessus de sa tête. Partons sans perdre un instant. Il y a de graves menaces dans l'air.

—En effet, répondit Jasper Hobson, l'aspect du ciel n'est plus le même. Nous n'avons pas remarqué ce changement.

—Craignez-vous donc quelque tempête ? demanda la voyageuse en s'adressant à Norman.

—Oui, madame, répondit le vieux marin, et les tempêtes du Grand-Ours sont souvent terribles. L'ouragan s'y déchaîne comme

en plein Atlantique. Cette brume subite, qui s'est faite, ne présage rien de bon. Toutefois, il est possible que la tourmente n'éclate point avant trois ou quatre heures, et, d'ici là, nous serons arrivés au fort Confidence. Mais partons sans retard, car l'embarcation ne serait pas en sûreté auprès de ces roches, qui se montrent à fleur d'eau."

Le lieutenant Hobson ne pouvait discuter avec Norman des choses auxquelles celui-ci s'entendait mieux que lui. Le vieux marin était, d'ailleurs, un homme pratique habitué depuis longtemps à ces traversées du lac. Il fallait donc s'en rapporter à son expérience. Mrs. Paulina Barnett et Jasper Hobson s'embarquèrent.

Cependant, au moment de détacher l'amarre et de pousser au large, Norman — éprouvait-il une sorte de pressentiment ? — murmura ces mots :

" On ferait peut-être mieux d'attendre ! "

Jasper Hobson, auquel ces paroles n'avaient point échappé, regarda le vieux marin, déjà assis à la barre. S'il eût été seul, il n'aurait pas hésité à partir. Mais la présence de Mrs. Paulina Barnett lui commandait une circonspection plus grande. La voyageuse comprit l'hésitation de son compagnon.

" Ne vous occupez point de moi, monsieur Hobson, dit-elle, et agissez comme si je n'étais pas là. Si ce brave marin croit devoir partir, partons sans retard.

—Adieu-vat ! répondit Norman, en larguant son amarre, et retournons au fort par le plus court ! "

Le canot prit le large. Pendant une heure, il fit peu de chemin. La voile, à peine gonflée par de folles brises qui ne savaient où se fixer, battait sur le mât. La brume s'épaississait. L'embarcation subissait déjà les ondulations d'une houle plus violente, car la mer " sentait ", avant l'atmosphère, le cataclysme prochain. Les deux passagers restaient silencieux, tandis que le vieux marin, à travers ses paupières éraillées, cherchait à percer l'opaque brouillard. D'ailleurs, il se tenait prêt à tout événement, et, son écoute à la il attendait le vent, prêt à la filer, si l'attaque était trop brusque.

Jusqu'alors, cependant, les éléments n'étaient point entrés en lutte, et tout eût été pour le mieux, si l'embarcation avait fait de la route. Mais, après une heure de navigation, elle ne se trouvait pas encore à deux milles du campement des Indiens, tant la brise était incertaine ou faible. En outre, quelques souffles malencontreux, venus de terre, l'avaient repoussée au large, et déjà, par ce temps embrumé, la côte se distinguait à peine. C'était une circonstance fâcheuse, car si le vent venait à se fixer dans la partie

du nord, ce léger canot, très-sensible à la dérive, et ne pouvant suffisamment tenir le plus près, courait risque d'être entraîné fort au loin sur le lac.

" Nous marchons à peine ! dit le lieutenant au vieux Norman.

—A peine, monsieur Hobson, répondit le marin. La brise ne veut pas tenir, et, quand elle tiendra, il est malheureusement à craindre que ce ne soit du mauvais côté. Alors, ajouta-t-il en étendant sa main vers le sud, nous pourrions bien voir le fort Franklin avant le fort Confidence !

—Eh bien, répondit en plaisantant Mrs. Paulina Barnett, ce serait une promenade plus complète, voilà tout. Ce lac du Grand-Ours est magnifique, et il mérite vraiment d'être visité du nord au sud ! Je suppose, Norman, qu'on en revient, de ce fort Franklin !

—Oui ! madame, quand on a pu l'atteindre, dit le vieux Norman. Mais des tempêtes qui durent quinze jours ne sont pas rares sur ce lac, et, si notre mauvaise fortune nous poussait jusqu'aux rives du sud, je ne promettrais pas au lieutenant Jasper Hobson qu'il fût de retour avant un mois au fort Confidence.

—Prenons garde alors, répondit le lieutenant, car un pareil retard compromettrait fort nos projets. Ainsi donc agissez avec prudence, mon ami, et, s'il le faut, regagnez au plus tôt la terre du nord. Mrs. Paulina Barnett ne reculera pas, je pense, devant une course de vingt-cinq milles par terre.

—Je voudrais regagner la côte au nord, monsieur Hobson, répondit Norman, que je ne le pourrais plus maintenant. Voyez vous-même. Le vent a une tendance à s'établir de ce côté. Tout ce que je puis tenter, c'est de tenir le cap au nord-est; et, s'il ne survente pas, j'espère que je ferai bonne route."

Mais, vers quatre heures, la tempête se caractérisa. Des sifflements aigus retentirent dans les hautes couches de l'air. Le vent, que l'état de l'atmosphère maintenait dans les zones supérieures, ne s'abaissait pas encore jusqu'à la surface du lac, mais cela ne pouvait tarder. On entendait de grands cris d'oiseaux effarés, qui passaient dans la brume. Puis, tout d'un coup, cette brume se déchira et laissa voir de gros nuages bas, déchiquetés, déloquetés, véritables haillons de vapeur, violemment chassés vers le sud. Les craintes du vieux marin s'étaient réalisées. Le vent soufflait du nord, et il ne devait pas tarder à prendre les proportions d'un ouragan en s'abattant sur le lac.

" Attention ! " cria Norman, en roidissant l'écoute de manière à présenter l'embarcation debout au vent sous l'action de la barre.

La rafale arriva. Le canot se coucha d'abord sur le flanc, puis il se releva et bondit au sommet d'une lame. A partir de ce mo-

ment, la houle s'accrut comme elle eût fait sur une mer. Dans ces eaux relativement peu profondes, les lames, se choquant lourdement contre le fond du lac, rebondissent ensuite à une prodigieuse hauteur.

"A l'aide! à l'aide!" avait crié le vieux marin, en essayant d'amener rapidement sa voile.

Jasper Hobson, Mrs. Paulina Barnett elle-même, tentèrent d'aider Norman, mais sans succès, car ils étaient peu familiarisés avec la manœuvre d'une embarcation. Norman ne pouvant abandonner sa barre, et les drisses étant engagées à la tête du mât, la voile n'amenait pas. A chaque instant, le canot menaçait de chavirer, et déjà de gros paquets de mer l'assaillaient par le flanc. Le ciel, très-chargé, s'assombrissait de plus en plus. Une froide pluie, mêlée de neige, tombait à torrents, et l'ouragan redoublait de fureur, en échevelant la crête des lames.

"Coupez! coupez donc!" cria le vieux marin au milieu des mugissements de la tempête.

Jasper Hobson, décoiffé par le vent, aveuglé par les averses, saisit le couteau de Norman et trancha la drisse tendue comme une corde de harpe. Mais le filin mouillé ne courait plus dans la gorge des poulies, et la vergue resta apiquée en tête du mât.

Norman voulut fuir alors, fuir dans le sud, puisqu'il ne pouvait tenir tête au vent; fuir, quoique cette allure fût extrêmement périlleuse, au milieu de lames dont la vitesse dépassait celle de son embarcation; fuir, bien que cette fuite risquât de l'entraîner irrésistiblement jusqu'aux rives méridionales du Grand-Ours!

Jasper Hobson et sa courageuse compagne avaient conscience du danger qui les menaçait. Ce frêle canot ne pouvait résister longtemps aux coups de mer. Ou il serait démoli, ou il chavirerait. La vie de ceux qu'il portait était entre les mains de Dieu.

Cependant, ni le lieutenant, ni Mrs. Paulina Barnet ne se laissèrent aller au désespoir. Accrochés à leurs bancs, couverts de la tête aux pieds par les froides douches des lames, trempés de pluie et de neige, enveloppés par les sombres rafales, ils regardaient sans frémir à travers les brumes. Toute terre avait disparu. A une encâblure du canot, les nuages et les eaux du lac se confondaient obscurément. Puis, leurs yeux interrogeaient le vieux Norman, qui, les paupières clignotantes, les dents serrées, les mains contractées sur la barre, essayait encore de maintenir son canot au plus près du vent.

Mais la violence de l'ouragan devint telle, que l'embarcation assommée ne put continuer à naviguer plus longtemps sous cette périlleuse allure. Les lames qui la choquaient par l'avant l'au-

raient inévitablement démolie. Déjà ses premiers bordages se disjoignaient, et quand elle tombait de tout son poids dans les creux des lames, c'était à croire qu'elle ne se relèverait pas.

" Il faut fuir, fuir quand même ! " murmura le vieux marin.

Et, poussant la barre, filant l'écoute, il mit le cap au sud. La voile, violemment tendue, emporta aussitôt l'embarcation avec une vertigineuse rapidité. Mais les immenses lames, plus mobiles, couraient encore plus vite, et c'était le grand danger de cette fuite vent arrière. Déjà même des masses liquides se précipitaient sur la route du canot, qui ne pouvait les éviter. Il se remplissait, et il fallait le vider sans cesse, sous peine de sombrer. A mesure qu'il s'avançait dans la portion plus large du lac, et, par cela même, plus loin de la côte, les eaux devenaient plus tumultueuses. Aucun abri, ni rideau d'arbres, ni collines, n'empêchait alors l'ouragan de faire rage autour de lui. Dans certaines éclaircies, ou plutôt au milieu du déchirement des brumes, on entrevoyait d'énormes icebergs, qui roulaient comme des bouées sous l'action des lames, poussés, eux aussi, vers la partie méridionale du lac.

Il était cinq heures et demie. Ni Norman, ni Jasper Hobson ne pouvaient estimer le chemin parcouru depuis le départ, non plus qne la direction suivie. Ils n'étaient plus maîtres de leur embarcation, et ils subissaient les caprices de la tempête.

En ce moment, à cent pieds en arrière du canot, se leva une monstrueuse lame, couronnée nettement par une crête blanche. Au-devant d'elle, la dénivellation de la surface liquide formait comme une sorte de gouffre. Toutes les petites ondulations intermédiaires, écrasées par le vent, avaient disparu. Dans ce gouffre mobile, la couleur des eaux était noire. Le canot était engagé profondément au fond de cet abîme, qui se creusait de plus en plus. La grande lame s'approchait, dominant toutes les vagues environnantes ; elle gagnait sur l'embarcation ; elle menaçait de l'aplatir. Norman, s'étant retourné, la vit venir. Jasper Hobson et Mrs. Paulina Barnett la regardèrent aussi, l'œil démesurément ouvert, s'attendant à ce qu'elle croulât sur eux et ne pouvant l'éviter !

Elle croula, en effet, et avec un bruit épouvantable. Elle déferla sur l'embarcation, dont l'arrière fut entièrement coiffé. Un choc terrible eut lieu. Un cri s'échappa des lèvres du lieutenant et de sa compagne, ensevelis sous cette montagne liquide. Ils durent croire que le canot sombrait en cet instant.

Le canot, aux trois quarts plein d'eau, se releva pourtant..., mais le vieux marin avait disparu !

Jasper Hobson poussa un cri de désespoir. Mrs. Paulina Barnett se retourna vers lui.

" Norman ! s'écria-t-il, montrant la place vide à l'arrière de l'embarcation.

—Le malheureux ! " murmura la voyageuse.

Jasper Hobson et elle s'étaient levés, au risque d'être jetés hors de ce canot qui bondissait sur le sommet des lames. Mais ils ne virent rien. Pas un cri, pas un appel ne se fit entendre. Aucun corps n'apparut dans l'écume blanche... Le vieux marin avait trouvé la mort dans les flots.

Mrs. Paulina Barnett et Jasper Hobson étaient retombés sur leur banc. Maintenant, seuls à bord, ils devaient pourvoir eux-mêmes à leur salut. Mais ni le lieutenant, ni sa compagne ne savaient manœuvrer une embarcation, et, dans ces déplorables circonstances, un marin consommé aurait à peine pu la maintenir en bonne direction ! Le canot était le jouet des lames. Sa voile toujours tendue l'emportait. Jasper Hobson pouvait-il enrayer cette course ?

C'était une affreuse situation pour ces infortunés, pris dans une tempête, sur une barque fragile, qu'ils ne savaient même pas diriger !

" Nous sommes perdus, dit le lieutenant.

—Non, monsieur Hobson, répondit la courageuse Paulina Barnett. Aidons-nous d'abord ! Le ciel nous aidera ensuite ! "

Jasper Hobson comprit bien alors ce qu'était cette vaillante femme, dont il partageait en ce moment la destinée.

Le plus pressé était de rejeter hors du canot cette eau qui l'alourdissait. Un second coup de mer l'eût rempli en un instant, et il aurait immédiatement coulé par le fond. Il y avait intérêt, d'ailleurs, à ce que l'embarcation, allégée, s'élevât plus facilement à la lame, car alors elle risquait moins d'être assommée. Jasper Hobson et Mrs. Paulina Barnett vidèrent donc promptement cette eau, qui, par sa mobilité même, pouvait les faire chavirer en se déplaçant. Ce ne fut pas une petite besogne, car, à chaque moment, quelque crête de vague embarquait, et il fallait avoir constamment l'écope à la main. La voyageuse s'occupait plus spécialement de ce travail. Le lieutenant tenait la barre et maintenait tant bien que mal l'embarcation vent arrière.

Pour surcroît de danger, la nuit, ou, sinon la nuit,—qui, sous cette latitude et à cette époque de l'année, dure à peine quelques heures,—l'obscurité, du moins, s'accroissait. Les nuages, bas, mêlés aux brumes, formaient un intense brouillard, à peine imprégné de lumière diffuse. On n'y voyait pas à deux longueurs du

canot, qui se fût mis en pièces s'il eût heurté quelque glaçon errant. Or, ces glaces flottantes pouvaient inopinément surgir, et, avec cette vitesse, il n'existait aucun moyen de les éviter.

" Vous n'êtes pas maître de votre barre, monsieur Jasper ? demanda Mrs. Paulina Barnett, pendant une courte accalmie de la tempête.

—Non, madame, répondit le lieutenant, et vous devez vous tenir prête à tout événement !

—Je suis prête ! répondit simplement la courageuse femme.

En ce moment, un déchirement se fit entendre. Ce fut un bruit assourdissant. La voile, éventrée par le vent, s'en alla comme une vapeur blanche. Le canot, emporté par la vitesse acquise, fila encore pendant quelques instants ; puis il s'arrêta, et les lames le ballottèrent alors comme une épave. Jasper Hobson et Mrs. Paulina Barnett se sentirent perdus ! Ils étaient effroyablement secoués, ils étaient précipités de leurs bancs, contusionnés, blessés. Il n'y avait pas à bord un morceau de toile que l'on pût tendre au vent. Les deux infortunés, dans ces obscurs embruns, au milieu de ces averses de neige et de pluie, se voyant à peine, ils ne pouvaient s'entendre, et, croyant à chaque instant périr, pendant une heure peut-être, ils restèrent ainsi, se recommandant à la Providence, qui seule les pouvait sauver.

Combien de temps encore errèrent-ils ainsi, ballottés sur ces eaux furieuses ? Ni le lieutenant Hobson ni Mrs. Paulina Barnett n'auraient pu le dire, quand un choc violent se produisit.

Le canot venait de heurter un énorme iceberg,—bloc flottant, aux pentes roides et glissantes, sur lesquelles la main n'eût pas trouvé prise. A ce heurt subit, qui n'avait pu être paré, l'avant de l'embarcation s'entr'ouvrit, et l'eau y pénétra à torrents.

" Nous coulons ! nous coulons ! " s'écria Jasper Hobson.

En effet, le canot s'enfonçait, et l'eau avait déjà atteint à la hauteur des bancs.

" Madame ! madame ! s'écria le lieutenant. Je suis là... Je resterai... près de vous !

—Non, monsieur Jasper ! répondit Mrs. Paulina Barnett. Seul, vous pouvez vous sauver... A deux nous péririons ! Laissez-moi ! laissez-moi !

—Jamais ! " s'écria le lieutenant Hobson.

Mais il avait à peine prononcé ce mot, que l'embarcation, frappée d'un nouveau coup de mer, coulait à pic.

Tous deux disparurent dans le remous causé par l'engouffrement subit du bateau. Puis, après quelques instants, ils revinrent à la surface. Jasper Hobson nageait vigoureusement d'un bras et sou-

tenait sa compagne de l'autre. Mais il était évident que sa lutte contre ces lames furibondes ne pourrait être de longue durée, et qu'il périrait lui-même avec celle qu'il voulait sauver.

En ce moment, des sons étranges attirèrent son attention. Ce n'étaient point des cris d'oiseaux effarés, mais bien un appel proféré par une voix humaine. Jasper Hobson, par un suprême effort, s'élevant au-dessus des flots, lança un regard rapide autour de lui.

Mais il ne vit rien au milieu de cet épais brouillard. Et cependant il entendait encore ces cris, qui se rapprochaient. Quels audacieux osaient venir ainsi à son secours ? Mais, quoi qu'ils fissent, ils arriveraient trop tard. Embarrassé de ses vêtements, le lieutenant se sentait entraîné avec l'infortunée, dont il ne pouvait déjà plus maintenir la tête au-dessus de l'eau.

Alors, par un suprême instinct, Jasper Hobson poussa un dernier cri, puis il disparut sous une énorme lame.

Mais Jasper Hobson ne s'était pas trompé. Trois hommes, errant sur le lac, ayant aperçu le canot en détresse, s'étaient lancés à son secours. Ces hommes—les seuls qui pussent affronter avec quelque chance de succès ces eaux furieuses—montaient les seules embarcations qui pussent résister à cette tempête.

Ces trois hommes étaient des Esquimaux, solidement attachés chacun à son kayak.

Le kayak est une longue pirogue, relevée des deux bouts, faite d'une charpente extrêmement légère, sur laquelle sont tendues des peaux de phoques, bien cousues avec des nerfs de veau marin. Le dessus du kayak est également recouvert de peaux dans toute sa longueur, sauf en son milieu, où une ouverture est ménagée. C'est là que l'Esquimau prend place. Il lace sa veste imperméable à l'épaulement de l'ouverture, et il ne fait plus qu'un avec son embarcation, dans laquelle aucune goutte d'eau ne peut pénétrer. Ce kayak, souple et léger, toujours enlevé sur le dos des lames, insubmersible, chavirable peut-être,—mais un coup de pagaie le redresse aisément,—peut résister et résiste, en effet, là où des chaloupes seraient immanquablement brisées.

Les trois Esquimaux arrivèrent à temps sur le lieu du naufrage, guidés par ce dernier cri de désespoir que le lieutenant avait jeté. Jasper Hobson et Mrs. Paulina Barnett, à demi suffoqués, sentirent, cependant, qu'une main vigoureuse les retirait de l'abîme. Mais, dans cette obscurité, ils ne pouvaient reconnaître leurs sauveurs.

L'un de ces Esquimaux prit le lieutenant, et il le mit en travers de son embarcation. Un autre procéda de la même façon à l'égard

de Mrs. Paulina Barnett, et les trois kayaks, habilement manœuvrés par de longues pagaies de six pieds, s'avancèrent rapidement au milieu des lames écumantes.

Une demi-heure après, les deux naufragés étaient déposés sur une plage de sable, à trois milles au-dessous du fort Providence.

Le vieux marin manquait seul au retour.

X

UN RETOUR SUR LE PASSÉ

Vers dix heures du soir, Mrs. Paulina Barnett et Jasper Hobson frappèrent à la poterne du fort. Ce fut une joie de les revoir, car on les croyait perdus. Mais cette joie fit place à une profonde affliction quand on apprit la mort du vieux Norman. Ce brave homme était aimé de tous, et sa mémoire fut honorée des plus vifs regrets. Quant aux courageux et dévoués Esquimaux, après avoir reçu flegmatiquement les affectueux remercîments du lieutenant et de sa compagne, ils n'avaient même pas voulu venir au fort. Ce qu'ils avaient fait leur semblait tout naturel. Ils n'en étaient pas à leur premier sauvetage, et ils avaient immédiatement repris leur course aventureuse sur ce lac, qu'ils parcouraient jour et nuit, chassant les loutres et les oiseaux aquatiques.

La nuit qui suivit le retour de Jasper Hobson, le lendemain, 1er juin, et la nuit du 1 au 2, furent entièrement consacrés au repos. La petite troupe s'en trouva fort bien, mais le lieutenant était bien décidé à partir le 2, dès le matin, si le temps le permettait, et, très-heureusement la tempête se calma.

Le sergent Felton avait mis toutes les ressources de la factorerie à la disposition du détachement. Quelques attelages de chiens furent remplacés, et, au moment du départ, Jasper Hobson trouva ses traîneaux rangés en bon ordre à la porte de l'enceinte.

Les adieux furent faits. Chacun remercia le sergent Felton, qui s'était montré fort hospitalier dans cette circonstance. Mrs. Paulina Barnett ne fut pas la dernière à lui exprimer sa reconnaissance. Une vigoureuse poignée de main que le sergent donna à son beau-frère Long termina la cérémonie des adieux.

Chaque couple monta dans le traîneau qui lui fut assigné, et, cette fois, Mrs. Paulina Barnett et le lieutenant occupaient le même véhicule. Madge et le sergent Long les suivaient.

D'après le conseil que lui avait donné le chef indien, Jasper Hobson résolut de gagner la côte américaine par le chemin le plus court, en coupant droit entre le fort Confidence et le littoral. Après avoir consulté ses cartes, qui ne donnaient que fort approximativement la configuration du territoire, il lui parut bon de descendre la vallée de la Coppermine, cours d'eau assez important qui va se jeter dans le golfe du Couronnement.

Entre le fort Confidence et l'embouchure de la rivière, la distance est au plus d'un degré et demi,—soit quatre-vingt-cinq à quatre-vingt-dix milles. La profonde échancrure qui forme le golfe se termine au nord par le cap Krusenstern, et, depuis ce cap, la côte court franchement à l'ouest, jusqu'au moment où elle s'élève au-dessus du soixante-dixième parallèle par la pointe Bathurst.

Jasper Hobson modifia donc la route qu'il avait suivie jusqu'alors, et il se dirigea dans l'est, de manière à gagner, en quelques heures, le cours d'eau par la droite ligne.

La rivière fut atteinte, le lendemain, 3 juin, dans l'après-midi. La Coppermine, aux eaux pures et rapides, alors dégagée de glaces, coulait à pleins bords dans une large vallée, arrosée par un grand nombre de rios capricieux, mais facilement guéables. Le tirage des traîneaux s'opéra donc assez rapidement sur ce terrain plat. Pendant que leur attelage les entraînait, Jasper Hobson racontait à sa compagne l'histoire de ce pays qu'ils traversaient. Une véritable intimité, une sincère amitié, autorisée par leur situation et leur âge, existait entre le lieutenant Hobson et la voyageuse. Mrs. Paulina Barnett aimait à s'instruire, et, ayant l'instinct des découvertes, elle aimait à entendre parler des découvreurs.

Jasper Hobson, qui connaissait " par cœur " son Amérique septentrionale, put complètement satisfaire la curiosité de sa compagne.

" Il y a quatre-vingt-dix ans environ, lui dit-il, tout ce territoire traversé par la rivière Coppermine était inconnu, et c'est aux agents de la Compagnie de la baie d'Hudson que l'on doit sa découverte. Seulement, madame, ainsi que cela arrive presque toujours dans le domaine scientifique, c'est en cherchant une chose qu'on en découvre une autre. Colomb cherchait l'Asie, et il trouva l'Amérique.

—Et que cherchaient donc les agents de la Compagnie de la baie d'Hudson ? demanda Mrs. Paulina Barnett. Etait-ce ce fameux passage du nord-ouest ?

—Non, madame, répondit le jeune lieutenant, non. Il y a un siècle, la Compagnie n'avait point intérêt à ce qu'on employât

cette nouvelle voie de communication, qui eût été plus profitable à ses concurrents qu'à elle-même. On prétend même qu'en 1741, un certain Christophe Middleton, chargé par le gouvernement anglais d'explorer ces parages, fut publiquement accusé d'avoir reçu cinq mille livres de la Compagnie pour déclarer que la communication par mer entre les deux océans n'existait pas et ne pouvait exister.

—Ceci n'est point à la gloire de la célèbre Compagnie, fit observer Mrs. Paulina Barnett.

—Je ne la défends pas sur ce point, répondit Jasper Hobson. J'ajouterai même que le parlement blâma sévèrement ses agissements, quand, en 1745, il promit une prime de vingt mille livres à quiconque découvrirait le passage en question. Aussi vit-on, en cette année même, deux intrépides voyageurs, William Moor et Francis Smith, s'élever jusqu'à la baie Repulse, dans l'espoir de reconnaître la communication tant désirée. Mais ils ne réussirent pas dans leur entreprise, et, après une absence qui dura un an et demi, ils durent revenir en Angleterre.

—Mais d'autres capitaines ne s'élancèrent-ils pas aussitôt sur leurs traces ? demanda Mrs. Paulina Barnett.

—Non, madame, et, pendant trente ans encore, malgré l'importance de la récompense promise par le parlement, aucune tentative ne fut faite pour reprendre l'exploration géographique de cette portion du continent américain, ou plutôt de l'Amérique anglaise, car c'est le nom qu'il convient de lui conserver. Ce ne fut qu'en 1769 qu'un agent de la Compagnie tenta de reprendre les travaux de Moor et de Smith.

—La Compagnie était donc revenue de ses idées étroites et égoïstes, monsieur Jasper ?

—Non, madame, pas encore. Samuel Hearne—c'est le nom de cet agent—n'avait d'autre mission que de reconnaître la situation d'une mine de cuivre, que les coureurs indigènes avaient signalée. Ce fut le 6 novembre 1769 que cet agent quitta le fort du Prince-de-Galles, situé sur la rivière Churchill, près de la côte occidentale de la baie d'Hudson. Samuel Hearne s'avança hardiment dans le nord-ouest ; mais le froid devint si rigoureux, que, ses vivres épuisés, il dut retourner au fort du Prince-de-Galles. Heureusement ce n'était point un homme à se décourager. Le 23 février de l'année suivante, il repartit, emmenant quelques Indiens à sa suite. Les fatigues de ce second voyage furent extrêmes. Le gibier et le poisson, sur lesquels comptait Samuel Hearne, manquèrent souvent. Il lui arriva même une fois de rester sept jours sans manger autre chose que des fruits sauvages, des morceaux de vieux

cuir et des os brûlés. Force fut encore à ce voyageur intrépide de revenir à la factorerie, sans avoir obtenu aucun résultat. Mais il ne se rebuta pas. Il partit une troisième fois, le 7 décembre 1770, et, après dix-neuf mois de luttes, le 13 juillet 1772, il découvrit la Coppermine-river, qu'il descendit jusqu'à son embouchure, et là il prétendit avoir vu la mer libre. C'était la première fois que la côte septentrionale de l'Amérique était atteinte.

—Mais le passage du nord-ouest, c'est-à-dire cette communication directe entre l'Atlantique et le Pacifique, n'était point découvert ? demanda Mrs. Paulina Barnett.

—Non, madame, répondit le lieutenant, et que de marins aventureux le cherchèrent depuis lors ! Phipps en 1773, James Cook et Clerke de 1776 à 1779, Kotzebue de 1815 à 1818, Ross, Parry, Franklin et tant d'autres se dévouèrent à cette tâche difficile, mais inutilement, et il faut arriver aux découvreurs de notre temps, à l'intrépide Mac Clure, pour trouver le seul homme qui ait réellement passé d'un océan à l'autre en traversant la mer polaire.

—En effet, monsieur Jasper, répondit Mrs. Paulina Barnett, et c'est un fait géographique dont, nous autres Anglais, nous devons être fiers ! Mais, dites-moi, la Compagnie de la baie d'Hudson, revenue enfin à des idées plus généreuses, n'a-t-elle donc encouragé aucun autre voyageur depuis Samuel Hearne ?

—Elle l'a fait, madame, et c'est grâce à elle que le capitaine Franklin a pu exécuter son voyage de 1819 à 1822, précisément entre la rivière de Hearne et le cap Turnagain. Cette exploration ne s'opéra pas sans fatigues et sans souffrances. Plusieurs fois la nourriture manqua complètement aux voyageurs. Deux Canadiens, assassinés par leurs camarades, furent dévorés... Malgré tant de tortures, le capitaine Franklin n'en parcourut pas moins un espace de cinq mille cinq cent cinquante milles sur cette portion, inconnue jusqu'à lui, du littoral de l'Amérique du Nord.

—C'était un homme d'une rare énergie ! ajouta Mrs. Paulina Barnett, et il l'a bien prouvé quand, malgré tout ce qu'il avait déjà souffert, il s'élança de nouveau à la conquête du pôte nord.

—Oui, répondit Jasper Hobson, et l'audacieux explorateur a trouvé sur le théâtre même de ses découvertes une cruelle mort ! mais il est bien prouvé, maintenant, que les compagnons de Franklin n'ont pas péri avec lui. Beaucoup de ces malheureux errent certainement encore au milieu de ces solitudes glacées ! Ah ! vraiment, je ne puis songer à cet abandon terrible sans un serrement de cœur ! Un jour, mistress Paulina, ajouta le lieutenant avec une émotion et une assurance singulières, un jour je

fouillerai ces terres inconnues sur lesquelles s'est accomplie la funeste catastrophe, et...

—Et ce jour-là, répondit Mrs. Paulina Barnett en serrant la main du lieutenant, ce jour-là je serai votre compagne d'exploration. Oui ! cette idée m'est venue plus d'une fois, ainsi qu'à vous, monsieur Jasper, et mon cœur s'émeut comme le vôtre à la pensée que des compatriotes, des Anglais, attendent peut-être un secours...

—Qui viendra trop tard pour la plupart de ces infortunés, madame, mais qui viendra pour quelques-uns, soyez-en sûre !

—Dieu vous entende, monsieur Hobson ! répondit Mrs. Paulina Barnett. J'ajouterai que les agents de la Compagnie, vivant à proximité du littoral, me semblent mieux placés que tous autres pour tenter de remplir ce devoir d'humanité.

—Je partage votre opinion, madame, répondit le lieutenant, car ces agents sont, de plus, accoutumés aux rigueurs des continents arctiques. Ils l'ont souvent prouvé, d'ailleurs, en mainte circonstance. Ne sont-ce pas eux qui ont assisté le capitaine Black pennant son voyage en 1834, voyage qui nous a valu la découverte de la Terre du roi Guillaume, cette terre sur laquelle s'est précisément accomplie la catastrophe de Franklin ? Est-ce que ce ne sont pas deux des nôtres, les courageux Eease et Simpson, que le gouverneur de la baie d'Hudson, en 1838, chargea spécialement d'explorer les rivages de la mer polaire,—exploration pendant laquelle la terre Victoria fut reconnue pour la première fois ? Je crois donc que l'avenir réserve à notre Compagnie la conquête définitive du continent arctique. Peu à peu, ses factoreries monteront vers le nord,—refuge obligé des animaux à fourrures,—et, un jour, un fort s'élevera au pôle même, sur ce point mathématique où se croisent tous les méridiens du globe !"

Pendant cette conversation et tant d'autres qui lui succédèrent, Jasper Hobson raconta ses propres aventures depuis qu'il était au service de la Compagnie, ses luttes avec les concurrents des agences rivales, ses tentatives d'exploration dans les territoires inconnus du nord et de l'ouest. De son côté, Mrs. Paulina Barnett fit le récit de ses propres pérégrinations à travers les contrées intertropicales. Elle dit tout ce qu'elle avait accompli et tout ce qu'elle comptait accomplir un jour. C'était entre le lieutenant et la voyageuse un agréable échange de récits qui charmait les longues heures du voyage.

Pendant ce temps, les traîneaux, enlevés au galop des chiens, s'avançaient vers le nord. La vallée de la Coppermine s'élargissait sensiblement aux approches de la mer Arctique. Les collines latérales, moins abruptes, s'abaissaient peu à peu. Certains bou-

quets d'arbres résineux rompaient çà et là la monotonie de ces paysages assez étranges. Quelques glaçons, charriés par la rivière, résistaient encore à l'action du soleil, mais leur nombre diminuait de jour en jour, et un canot, une chaloupe même eût descendu sans peine le courant de cette rivière, dont aucun barrage naturel, aucune agrégation de rocs ne gênait le cours. Le lit de la Coppermine était profond et large. Ses eaux, très-limpides, alimentées par la fonte des neiges, coulaient assez vivement, mais sans jamais former de tumultueux rapides. Son cours, d'abord sinueux dans sa partie haute, tendait peu à peu à se rectifier et à se dessiner en droite ligne sur une étendue de plusieurs milles. Quant aux rives, alors larges et plates, faites d'un sable fin et dur, tapissées en certains endroits d'une petite herbe sèche et courte, elles se prêtaient au glissage des traîneaux et au développement de la longue suite des attelages. Pas de côtes et, par conséquent, un tirage facile sur ce terrain nivelé.

Le détachement s'avançait donc avec une grande rapidité. On allait nuit et jour,—si toutefois cette expression peut s'appliquer à une contrée au-dessus de laquelle le soleil, traçant un cercle presque horizontal, disparaissait à peine. La nuit vraie ne durait pas deux heures sous cette latitude, et l'aube, à cette époque de l'année, succédait presque immédiatement au crépuscule. Le temps était beau d'ailleurs, le ciel assez pur, quoique un peu embrumé à l'horizon, et le détachement accomplissait son voyage dans des conditions excellentes.

Pendant deux jours, on continua de côtoyer sans difficultés le cours de la Coppermine. Les environs de la rivière étaient peu fréquentés par les animaux à fourrures, mais les animaux y abondaient. On aurait pu les compter par milliers. Cette absence presque complète de martres, de castors, d'hermines, de renards, ne laissait pas de préoccuper le lieutenant. Il se demandait si ces territoires n'avaient pas été abandonnés comme ceux du sud par la population, trop vivement pourchassée, des carnassiers et des rongeurs. Cela était probable, car on rencontrait fréquemment des restes de campement, des feux éteints qui attestaient le passage plus ou moins récent de chasseurs indigènes ou autres. Jasper Hobson voyait bien qu'il devait reporter son exploration plus au nord, et qu'une partie seulement de son voyage serait faite lorsqu'il aurait atteint l'embouchure de la Coppermine. Il avait donc hâte de toucher du pied ce point du littoral entrevu par Samuel Hearne, et il pressait de tout son pouvoir la marche du détachement.

D'ailleurs, chacun partageait l'impatience de Jasper Hobson. Chacun se pressait résolûment, afin d'atteindre dans le plus bref

délai les rivages de la mer Arctique. Une indéfinissable attraction poussait en avant ces hardis pionniers. Le prestige de l'inconnu miroitait à leurs yeux. Peut-être les véritables fatigues de l'expédition commenceraient-elles sur cette côte tant désirée ? N'importe. Tous, ils avaient hâte de les affronter, de marcher directement à leur but. Ce voyage qu'ils faisaient alors, ce n'était qu'un passage à travers un pays qui ne pouvait directement les intéresser, mais aux rivages de la mer Arctique commencerait la recherche véritable. Et chacun aurait déjà voulu se trouver sur ces parages, que coupait, à quelques centaines de milles à l'ouest, le soixante-dixième parallèle.

Enfin, le 5 juin, quatre jours après avoir quitté le fort Confidence, le lieutenant Jasper Hobson vit la Coppermine s'élargir considérablement. La côte occidentale se développait suivant une ligne légèrement courbée et courait presque directement vers le nord. Dans l'est, au contraire, elle s'arrondissait jusqu'aux extrêmes limites de l'horizon.

Jasper Hobson s'arrêta aussitôt, et, de la main, il montra à ses compagnons la mer sans limites.

CHAPITRE XI

EN SUIVANT LA CÔTE

Le large estuaire que le détachement venait d'atteindre, après six semaines de voyage, formait une échancrure trapézoïdale, nettement découpée dans le continent américain. A l'angle ouest s'ouvrait l'embouchure de la Coppermine. A l'angle est, au contraire, se creusait un boyau profondément allongé, qui a reçu le nom d'Entrée de Bathurst. De ce côté, le rivage, capricieusement festonné, creusé de criques et d'anses, hérissé de caps aigus et de promontoires abrupts, allait se perdre dans ce confus enchevêtrement de détroits, de pertuis, de passes, qui donne aux cartes des continents polaires un si bizarre aspect. De l'autre côté, sur la gauche de l'estuaire, à partir de l'embouchure même de la Coppermine, la côte remontait au nord et se terminait par le cap Kruzenstern.

Cet estuaire portait le nom de golfe du Couronnement, et ses eaux étaient semées d'îles, d'îlets, îlots, qui constituaient l'archipel du Duc-d'York.

Après avoir conféré avec le sergent Long, Jasper Hobson résolut d'accorder, en cet endroit, un jour de repos à ses compagnons.

L'exploration proprement dite, qui devait permettre au lieutenant Hobson de reconnaître l'endroit propice à l'établissement d'une factorerie, allait véritablement commencer. La Compagnie avait recommandé à son agent de se maintenir autant que possible au-dessus de soixante-dixième parallèle et sur les bords de la mer Glaciale. Or, pour remplir son mandat, le lieutenant ne pouvait chercher que dans l'ouest un point qui fût aussi élevé en latitude et qui appartînt au continent américain. Vers l'est, en effet, toutes ces terres si divisées font plutôt partie des territoires arctiques, sauf peut-être la terre de Boothia, franchement coupée par ce soixante-dixième parallèle, mais dont la conformation géographique est encore très-indécise.

Longitude et latitude prises, Jasper Hobson, après avoir relevé sa position sur la carte, vit qu'il se trouvait encore à plus de cent milles au-dessous du soixante-dixième degré. Mais au delà du cap Kruzenstern, la côte, courant vers le nord-est, dépassait par un angle brusque le soixante-dixième parallèle, à peu près sur le cent trentième méridien, et précisément à la hauteur de ce cap Bathurst, indiqué comme lieu de rendez-vous par le capitaine Craventy. C'était donc ce point qu'il fallait atteindre, et c'est là que le nouveau fort s'élèverait, si l'endroit offrait les ressources nécessaires à une factorerie.

" Là, sergent Long, dit le lieutenant en montrant au sous-officier la carte des contrées polaires, là nous serons dans les conditions qui nous sont imposées par la Compagnie. En cet endroit, la mer, libre une grande partie de l'année, permettra aux navires du détroit de Behring d'arriver jusqu'au fort, de le ravitailler et d'en exporter les produits.

—Sans compter, ajouta le sergent Long, que, puisqu'ils se seront établis au delà du soixante-dixième parallèle, nos gens auront droit à une double paye !

—Cela va sans dire, répondit le lieutenant, et je crois qu'ils l'accepteront sans murmurer.

—Eh bien, mon lieutenant, il ne nous reste plus qu'à partir pour le cap Bathurst," dit simplement le sergent.

Mais, un jour de repos ayant été accordé, le départ n'eut lieu que le lendemain, 6 juin.

Cette seconde partie du voyage devait être et fut effectivement toute différente de la première. Les dispositions qui réglaient jusqu'ici la marche des traîneaux n'avaient pas été maintenues. Chaque attelage allait à sa guise. On marchait à petites journées,

on s'arrêtait à tous les angles de la côte, et le plus souvent on cheminait à pied. Une seule recommandation avait été faite à ses compagnons par le lieutenant Hobson,—la recommandation de ne pas s'écarter à plus de trois milles du littoral et de rallier le détachement deux fois par jour, à midi et le soir. La nuit venue, on campait. Le temps, à cette époque, était constamment beau, et la température assez élevée, puisqu'elle se maintenait en moyenne à 59 degrés Farenheit (15° centig. au-dessous de zéro). Deux ou trois fois, de rapides tempêtes de neige se déclarèrent, mais elles ne durèrent pas, et la température ne fut pas sensiblement modifiée.

Toute cette partie de la côte américaine comprise entre le cap Krusenstern et le cap Parry, qui s'étend sur un espace de plus de deux cent cinquante milles, fut donc examinée avec un soin extrême, du 6 au 20 juin. Si la reconnaissance géographique de cette région ne laissa rien à désirer, si Jasper Hobson,—très-heureusement aidé dans cette tâche par l'astronome Thomas Black,—put même rectifier quelques erreurs du levé hydrographique, les territoires avoisinants furent non moins observés à ce point de vue plus spécial qui intéressait directement la Compagnie de la baie d'Hudson.

En effet, ces territoires étaient-ils giboyeux ? Pouvait-on compter avec certitude sur le gibier comestible non moins que sur le gibier à fourrure ? Les seules ressources du pays permettraient-elles d'approvisionner une factorerie au moins pendant la saison d'été ? Telles étaient les graves questions que se posait le lieutenant Hobson et qui le préoccupaient à bon droit. Or, voici ce qu'il observa.

Le gibier proprement dit—celui auquel le caporal Joliffe, entre autres, accordait une préférence marquée—ne foisonnait pas dans ces parages. Los volatiles, appartenant à la nombreuse famille des canards, ne manquaient pas, sans doute, mais la tribu des rongeurs était insuffisamment représentée par quelques lièvres polaires, qui ne se laissaient que difficilement approcher. Au contraire, les ours devaient être assez nombreux sur cette portion du continent américain. Sabine et MacNap avaient souvent relevé des traces fraîchement laissées par ces carnassiers. Plusieurs même furent aperçus et dépistés, mais ils se tenaient toujours à bonne distance. En tout cas, il était certain que, pendant la saison rigoureuse, ces animaux affamés, venant de plus hautes latitudes, devaient fréquenter assidûment les rivages de la mer Glaciale.

" Or, disait le caporal Jolifie, que cette question des approvisionnements préoccupait sans cesse, quand l'ours est dans le garde-manger, c'est un genre de venaison qui n'est point à dédaigner.

tant s'en faut. Mais quand il n'y est pas encore, c'est un gibier fort problématique, très-sujet à caution, et qui, en tout cas, ne demande qu'à vous faire subir à vous chasseurs, le sort que vous lui réservez ! "

On ne pouvait parler plus sagement. Les ours ne pouvaient offrir une réserve assurée à l'office du fort. Très-heureusement, ce territoire était visité par des bandes nombreuses d'animaux plus utiles que les ours, excellents à manger, et dont les Esquimaux et les Indiens font, dans certaines tribus, leur principale nourriture. Ce sont les rennes, et le caporal Joliffe constata avec une évidente satisfaction que ces animaux abondaient sur cette partie du littoral. Et, en effet, la nature avait tout fait pour les y attirer, en prodiguant sur le sol cette espàce de lichen dont le renne se montre extrêmement friand, qu'il sait adroitement déterrer sous la neige, et qui constitue son unique alimentation pendant l'hiver.

Jasper Hobson fut non moins satisfait que le caporal en relevant, sur maint endroit, les empreintes laissées par ces ruminants, empreintes aisément reconnaissables, parce que le sabot des rennes, au lieu de correspondre à sa face interne par une surface plane, y correspond par une surface convexe,—disposition analogue à celle du chameau. On vit même des troupeaux assez considérables de ces animaux qui, errant à l'état sauvage dans certaines parties de l'Amérique, se réunissent souvent à plusieurs milliers de têtes. Vivants, ils se laissent aisément domestiquer et rendent alors de grands services aux factoreries, soit en fournissant un lait excellent et plus substantiel que celui de la vache, soit en servant à tirer les traîneaux. Morts, ils ne sont pas moins utiles, car leur peau, très-épaisse, est propre à faire des vêtements; leurs poils donnent un fil excellent; leur chair est savoureuse, et il n'existe pas un animal plus précieux sous ces latitudes. La présence des rennes, étant dûment constatée, devait donc encourager Jasper Hobson dans ses projets d'établissement sur un point de ce territoire.

Il eut également lieu d'être satisfait à propos des animaux à fourrure. Sur les petits cours d'eau s'élevaient de nombreuses huttes de castors et de rats musqués. Les blaireaux, les lynx, les hermines, les wolvérènes, les martres, les visons, fréquentaient ces parages, que l'absence des chasseurs avait laissés jusqu'alors si tranquilles. La présence de l'homme en ces lieux ne s'était encore décelée par aucune trace, et les animaux savaient y trouver un refuge assuré. On remarqua également des empreintes de ces magnifiques renards bleus et argentés, espèce qui tend à se raréfier de plus en plus et dont la peau vaut pour ainsi dire son poids d'or. Sabine et MacNap eurent, pendant cette exploration, mainte occa-

sion de tirer une bête de prix. Mais, très-sagement, le lieutenant avait interdit toute chasse de ce genre. Il ne voulait pas effrayer ces animaux avant la saison venue, c'est-à-dire avant ces mois d'hiver pendant lesquels leur pelage, mieux fourni, est beaucoup plus beau. D'ailleurs, il était inutile de surcharger les traîneaux pendant la marche. Sabine et MacNap comprirent ces bonnes raisons, mais la main ne leur en démangeait pas moins, quand ils tenaient au bout de leur fusil une martre zibeline ou quelque renard précieux. Toutefois, les ordres de Jasper Hobson étaient formels, et le lieutenant ne permettait pas qu'on les transgressât.

Les coups de feu des chasseurs, pendant cette seconde période du voyage, n'eurent donc pour objectif que quelques ours polaires, qui se montrèrent parfois sur les ailes du détachement. Mais ces carnassiers, n'étant point poussés par la faim, détalaient promptement, et leur présence n'amena aucun engagement sérieux. Cependant, si les quadrupèdes de ce territoire n'eurent point à souffrir de l'arrivée du détachement, il n'en fut pas de même de la race volatile, qui paya pour tout le règne animal. On tua des aigles à tête blanche, énormes oiseaux au cri strident, des faucons-pêcheurs, ordinairement nichés dans les troncs d'arbres morts, et qui, pendant l'été, remontent jusqu'aux latitudes arctiques ; puis, des oies de neige, d'une blancheur admirable, des bernaches sauvages, le meilleur échantillon de la tribu des ansérinées au point de vue comestible, des canards à tête rouge et à poitrine noire, des corneilles cendrées, sortes de geais moqueurs d'une laideur peu commune, des eiders, des macreuses et bien d'autres de cette gent ailée qui assourdissait de ses cris les échos des falaises arctiques. C'est par millions que vivent ces oiseaux en ces hauts parages, et leur nombre est véritablement au-dessus de toute appréciation sur le littoral de la mer Glaciale.

On comprend que les chasseurs, auxquels la chasse des quadrupèdes était sévèrement interdite, se rabattirent avec passion sur ce monde des volatiles. Plusieurs centaines de ces oiseaux, appartenant principalement aux espèces comestibles, furent tuées pendant ces quinze premiers jours, et ajoutèrent à l'ordinaire de corn-beef et de biscuit un surcroît qui fut très-apprécié.

Ainsi donc, les animaux ne manquaient point à ce territoire. La Compagnie pourrait facilement remplir ses magasins, et le personnel du fort ne laisserait pas vides ses offices. Mais ces deux conditions ne suffisaient pas pour assurer l'avenir de la factorerie. En effet, on ne pouvait s'établir dans un pays si haut en latitude, s'il ne fournissait pas, et abondamment, le combustible nécessaire pour combattre la rigueur des hivers arctiques.

Très-heureusement, le littoral était boisé. Les collines, qui s'étageaient en arrière de la côte, se montraient couronnées d'arbres verts, parmi lesquels le pin dominait. C'étaient d'importantes agglomérations de ces essences résineuses, auxquelles on pouvait donner quelquefois le nom de forêts. Quelquefois aussi, par groupes isolés, Jasper Hobson remarqua des saules, des peupliers, des bouleaux-nains et de nombreux buissons d'arbousiers. A cette époque de saison chaude, tous ces arbres étaient verdoyants, et ils étonnaient un peu le regard, habitué aux profils apres et nus des paysages polaires. Le sol, au pied des collines, se tapissait d'une herbe courte, que les rennes paissaient avec avidité, et qui devait les nourrir pendant l'hiver. On le voit, le lieutenant ne pouvait que se féliciter d'avoir cherché dans le nord-ouest du continent américain le nouveau théâtre d'une exploitation.

Il a été dit également que si les animaux ne manquaient pas à ce territoire, en revanche, les hommes semblaient y faire absolument défaut. On ne voyait ni Esquimaux, dont les tribus courent plus volontiers les districts rapprochés de la baie d'Hudson, ni Indiens, qui ne s'aventurent pas habituellement aussi loin au delà du Cercle polaire. Et en effet, à cette distance, les chasseurs peuvent être pris par des mauvais temps continus, par une reprise subite de l'hiver, et être alors coupés de toute communication. On le pense bien, le lieutenant Hobson ne pensa point à se plaindre de l'absence de ses semblables. Il n'aurait pu trouver que des rivaux en eux. C'était un pays inoccupé qu'il cherchait un désert auquel les animaux à fourrures devaient avoir intérêt à demander asile, et, à ce sujet, Jasper Hobson tenait les propos les plus sensés à Mrs. Paulina Barnett, qui s'intéressait vivement au succès de l'entreprise. La voyageuse n'oubliait pas qu'elle était l'hôte de la Compagnie de la baie d'Hudson, et elle faisait tout naturellement des vœux pour la réussite des projets du lieutenant.

Que l'on juge donc du désappointement de Jasper Hobson, quand, dans la matinée du 20 juin, il se trouva en face d'un campement qui venait d'être plus ou moins récemment abandonné.

C'était au fond d'une petite baie étroite, qui porte le nom de baie Darnley, et dont le cap Parry forme la pointe la plus avancée dans l'ouest. On voyait en cet endroit, au bas d'une petite colline, des piquets qui avaient servi à tracer une sorte de circonvallation, et des cendres refroidies entassées sur l'emplacement des foyers éteints.

Tout le détachement s'était réuni auprès de ce campement. Chacun comprenait que cette découverte devait singulièrement déplaire au lieutenant Hobson.

" Voilà une fâcheuse circonstance, dit-il en effet, et certes j'aurais mille fois mieux aimé rencontrer sur mon chemin une famille d'ours polaires !

—Mais les gens, quels qu'ils soient, qui ont campé en cet endroit, répondit Mrs. Paulina Barnett, sont déjà loin sans doute, et il est probable qu'ils ont déjà regagné plus au sud leurs territoires habituels de chasse.

—Cela dépend, madame, répondit le lieutenant. Si ceux dont nous voyons ici les traces sont des Esquimaux, ils auront plutôt continué leur route vers le nord. Si, au contraire, ce sont des Indiens, ils sont peut-être en train d'explorer ce nouveau district de chasse, comme nous le faisons nous-mêmes, et, je le répète, c'est pour nous une circonstance véritablement fâcheuse.

—Mais, demanda Mrs. Paulina Barnett, peut-on reconnaître à quelle race ces voyageurs appartiennent ? Ne peut-on savoir si ce sont des Esquimaux du nord ou des Indiens du sud ? Il me semble que des tribus si différentes de mœurs et d'origine ne doivent pas camper de la même manière."

Mrs. Paulina Barnett avait raison, et il était possible que cette importante question fût résolue après une plus complète inspection du campement.

Jasper Hobson et quelques-uns de ses compagnons se livrèrent donc à cet examen, et recherchèrent minutieusement quelque trace, quelque objet oublié, quelque empreinte même qui pût les mettre sur la voie. Mais, ni le sol, ni ces cendres refroidies n'avaient gardé d'indice suffisant. Quelques ossements d'animaux, abandonnés çà et là, ne disaient rien non plus. Le lieutenant, fort dépité, allait donc abandonner cet inutile examen, quand il s'entendit appeler par Mrs. Joliffe, qui s'était éloignée d'une centaine de pas sur la gauche.

Jasper Hobson, Mrs. Paulina Barnett, le sergent, le caporal, quelques autres, se dirigèrent aussitôt vers la jeune Canadienne, qui restait immobile, considérant le sol avec attention.

Lorsqu'ils furent arrivés près d'elle :

" Vous cherchiez des traces ? dit Mrs. Joliffe au lieutenant Hobson. Eh bien, en voilà ! "

Et Mrs. Joliffe montrait d'assez nombreuses empreintes de pas, très-nettement conservées sur un sol glaiseux.

Ceci pouvait être un indice caractéristique, car le pied de l'Indien et l'Esquimau, aussi bien que leur chaussure, diffèrent complètement.

Mais, avant toutes choses, Jasper Hobson fut frappé de la singulière disposition de ces empreintes. Elles provenaient bien de

la pression d'un pied humain, et même d'un pied chaussé, mais circonstance bizarre, elles semblaient n'avoir été faites qu'avec la plante de ce pied. La marque du talon leur manquait. En outre, ces empreintes étaient singulièrement multipliées, rapprochées, croisées, quoiqu'elles fussent, cependant, contenues dans un cercle très-restreint.

Jasper Hobson fit observer cette singularité à ses compagnone.

" Ce ne sont pas là les pas d'une personne qui marche, dit-il.

—Ni d'une personne qui saute, puisque le talon manque, ajouta Mrs. Paulina Barnett.

—Non, répondit Mrs. Joliffe, ce sont les pas d'une personne qui danse ! "

Mrs. Joliffe avait certainement raison. A bien examiner ces empreintes, il n'était pas douteux qu'elles n'eussent été faites par le pied d'un homme qui s'était livré à quelqu'exercice chorégraphique,—non point une danse lourde, compassée, écrasante, mais une danse légère, aimable, gaie. Cette observation était indiscutable. Mais quel pouvait être l'individu assez joyeux de caractère pour avoir été pris de cette idée ou de ce besoin de danser si allègrement sur cette limite du continent américain, à quelques degrés au-dessus du Cercle polaire ?

" Ce n'est certainement point un Esquimau, dit le lieutenant.

—Ni un Indien ! s'écria le caporal Joliffe.

—Non ! c'est un Français ! " dit tranquillement le sergent Long.

Et de l'avis de tous, il n'y avait qu'un Français qui eût été capable de danser en un tel point du globe !

(à continuer)

MATHILDE DE CANOSSE.

V.—LA VOIX NOCTURNE

(*suite*)

Le cavalier s'arrêta un instant, leva sa visière et reprit haleine. La place où il se trouvait était de forme ovale et tapissée d'une herbe fine et serrée : cet endroit était entouré de tous côtés par de hauts sapins, dont les longues branches touffues se touchaient et l'entrelaçaient en formant une muraille de laquelle pendaient les cônes et les touffes vertes hérissées, qui sont les fruits et les feuilles de ces arbres. Au milieu, s'élevaient vers le ciel trois hêtres antiques, dont l'immense feuillage s'étendait aux alentours. L'ombre qu'ils projetaient du côté opposé à la lune ressemblait au corps d'un affreux géant étendu sur l'herbe. Ce lieu sauvage et mélancolique, le silence de la nuit, l'obscurité des bois, le cri lugubre des hiboux et des orfraies, le grondement sourd d'une cascade lointaine, tout s'unissait pour remplir l'âme du voyageur d'un trouble qui ressemblait à la terreur.

Il allait abaisser sa visière et se remettre en chemin, déjà il rassemblait les rênes de sa monture, quand une voix profonde, s'élevant du sein de la forêt, lui cria :

—Arrête, Pandolfe, arrête ; tourne bride et reprends le sentier que tu as suivi ! Si tu avances, tu es mort ! Ottocar, pévoyant que tu te rendrais sans doute au monastère pour y reprendre ta fille, te tend, depuis plusieurs nuits, des piéges à la sortie du bois. Ses satellites armés te guettent et tu ne peux leur échapper, car ils sont nombreux et féroces. Garde-toi de passer le pont de l'Igla, mais remonte le fleuve ; tu trouveras un gué, attendu que les eaux

sont basses. Dès que tu seras arrivé à Znaïm, rends-toi chez le seigneur abbé Daufer, il te dira ce que tu as à faire. Laisse ton Yolande à la garde de Dieu, de l'abbesse et de celui qui te parle en ce moment. Et maintenant, pars, je ne te retiens plus.

Ce cavalier n'était, comme vous le supposez déjà, rien autre que le comte Pandolfe de Groningue, qui se dirigeait en secret vers le monastère, où sa fille était renfermée, et voulait, s'il était possible, l'en retirer, avant qu'Ottocar ne tentât quelque violence pour s'emparer d'elle. Peindre l'étonnement du comte aux ordres impérieux, que lui dictait la voix rude, mais loyale, dont la forêt venait de retentir, n'est pas chose facile. D'abord il s'arrêta tout court, puis il serra sa lance et la mit en arrêt ; son oreille et sa personne entière devinrent plus attentives, il chercha à découvrir au milieu de l'obscurité, s'il n'apercevrait pas l'individu qui lui parlait aussi impérieusement, et à mesure que la voix s'élevait, il sentait son cœur battre avec plus de violence. Le groupe des trois hêtres attira surtout ses regards, car les paroles semblaient venir de là : un moment il crut voir un corps blanchâtre se mouvoir à l'entour, grandir peu à peu, diminuer tout à coup et disparaître dans la forêt ; mais il ne tarda pas à reconnaître que ce n'était là qu'un effet des rayons de la lune se jouant au travers des branches, agitées par la brise nocturne. Cependant, le comte s'était remis de sa surprise, et élevant la voix à son tour :

—Holà ! s'écria-t-il, qui es-tu donc, toi qui me parle avec tant de bienveillance ?

Tout resta muet. Il dirigea son cheval vers le bouquet de hêtres, sonda le feuillage de la pointe de sa lance, personne ne s'y trouvait caché. Il fit le tour de la clairière, les sapins dont elle était entourée ne trahirent la présence d'aucun individu, ni souffle, ni bruit de pas. Il réfléchit alors un instant, puis se raffermissant sur ses étriers, il reprit la route de la rivière, en pensant à cette aventure et se demandant d'où lui pouvait venir un pareil avis. Il se disait que, connaissant les projets du marquis, la révérende mère abbesse avait peut-être ordonné à quelque serviteur du monastère de venir à sa rencontre, pour lui révéler les piéges qui l'attendaient. Cependant cette voix, partie d'une bouche invisible, lui semblait plutôt celle de quelque âme en peine, errante par la forêt, et suscitée pour son salut par la Providence divine : son bon ange qu'il avait si pieusement invoqué en entrant dans la forêt, n'avait-il pas voulu par ce moyen le faire échapper à la mort ? Dans ces pensées, il cheminait toujours, et sortit bientôt de ces bois sombres, n'avançant qu'avec précaution et comme quelqu'un qui redoute une attaque subite.

Il était enfin arrivé sur les rives de l'Igla et les suivait depuis l'espace d'une portée de trait environ, lorsqu'il vit sortir derrière un bouquet de saules deux hommes armés de lances, qui se jetèrent sur lui, en s'écriant :

—Rends-toi, chien, ou tu es mort !

Pandolfe s'attendait à une surprise, il était sur ses gardes : au premier de ses agresseurs, il porta un coup de sa lance si vigoureusement, qu'il l'atteignit dans le flanc gauche et l'étendit mort sur la rive ; puis dirigeant son cheval sur le second et saisissant son cimeterre, il allait le lui décharger sur la tête, quand le bandit fit un bond de côté et chercha à lui enfoncer son arme au défaut de la cuirasse. Mais Pandolfe détourna le fer par un écart, auquel il força son destrier. Ce fut le noble animal qui pâtit, le fer lui effleura la croupe, mais l'assassin était hors de garde, et comme il se hâtait de donner un second coup, le comte lui porta un coup de pointe entre le col et l'épaule : il le vit chanceler. D'un coup d'éperon, il fit entrer sa monture dans le fleuve, le passa à gué, et atteignit l'autre rive sans difficulté.

Sorti de ce danger, Pandolfe marcha toute la nuit et se trouva vers le lever de l'aurore à peu distance du monastère, que présidait le vénérable abbé Daufer. Dans ces temps malheureux, les abbayes étaient les asiles les plus sûrs pour les misérables, pour ceux qui voulaient échapper aux poursuites des tyrans, pour ceux qui étaient fatigués d'une vie aventureuse, désabusés des vanités du monde et des illusions de la fortune. Là on trouvait le repos, la paix, la justice, un refuge assuré, des conseils salutaires, aide et protection, liberté et sécurité. Dans ces asiles si saints et si respectés, le malheureux trouvait des consolations, le pauvre du pain, l'agriculteur un abri, des instruments, des semences. A l'intérieur, le chœur résonnait, nuit et jour, des louanges de Dieu ; les cellules s'emplissaient de manuscrits, trésors de la science ; les ateliers voyaient naître les métiers et les arts nécessaires aux besoins et aux charmes de la vie. C'est aux moines seuls que nous devons les principes les plus sûrs et les plus élégants des arts manuels, tels que l'orfèvrerie, la mosaïque, l'incrustation, la ciselure ; leurs jardins abondaient en herbes médicinales, et leurs officines fournissaient aux malades les thériaques, les baumes, les potions et les remèdes les plus salutaires. Quelques-uns d'entre les religieux pratiquaient la chirurgie, et connaissaient la médecine, et s'il n'y avait eu des couvents à cette époque, l'homme serait mort sans le secours de l'homme, sans les consolations de la religion. C'est aux moines du moyen-âge que nous devons même l'amélioration des

races chevaline et bovine, l'art de cultiver les troupeaux, les abeilles, le travail des laines et de la cire.

Enfin, les monastères étaient des oasis fleuries, qui s'élevaient çà et là, pour égayer les steppes arides et les déserts brûlés de la barbarie occidentale. Si un couvent s'élevait aux bords d'un fleuve, on voyait bientôt surgir à côté un pont pour la commodité des voyageurs, et un moulin à blé; une route conduisait le peuple vers l'église. Etait-ce auprès d'un lac? Une barque était soudain établie, pour passer les gens et les animaux d'une rive à l'autre; d'autres esquifs portaient des pêcheurs, qui, en rassemblant leurs chaumières, éparses çà et là, formaient peu à peu des villages et des bourgs. Si le couvent était entouré de marais, de fondrières, de landes marécageuses, creusant des canaux spacieux pour l'écoulement des eaux stagnantes; ils comblaient les ravins, aplanissaient les collines, donnaient une pente aux prairies, et, par ces longs et pénibles travaux, ils assainissaient d'immenses étendues de terres noyées ou arides; ils défonçaient le sol et offraient une terre vierge et fertile à la culture des céréales, dont la rareté était souvent désastreuse, à cette époque, pour les villes et les cités. Ils chassaient ainsi le mauvais air, peuplaient les solitudes et ouvraient le chemin aux relations entre les peuples. Le siècle qui regarde aujourd'hui les moines comme des gens inutiles et comme les plantes parasites de la société, oublie que c'est à eux qu'il doit cette civilisation dont il est si fier. Et nous-mêmes, nous, Italiens qui nommons notre pays le jardin de l'Europe, nous qui admirons, à juste titre, les plaines fertiles de la Lombardie, de la Vénétie, les côteaux de l'Emilie, et des provinces méridionales jusqu'à La Pouille, nous ignorons qu'à l'époque dont nous parlons, les pays aujourd'hui les plus fertiles et les plus riches n'étaient que des marécages et des forêts desséchées ou déboisées par les religieux. Mais l'humanité est oublieuse, ingrate et lâche, elle insulte au lion devenu vieux: un temps viendra pourtant, où Dieu, juste rémunérateur, rendra à chacun selon ses mérites. (1)

La voix mystérieuse avait commandée à Pandolfe de se rendre auprès du saint et puissant abbé Daufer: il obéissait, et tout en

---

(1) Ceux qui voudront s'assurer de la vérité de ces assertions n'ont qu'à lire les Dissertations de Muratori, et surtout l'Histoire des monastères de Nonantola, de Bresello, de Saint-Pierre de Modène, de Saint-Benoit de Ferrare, de Polirone de Mantoue, de Saint-Zénon de Verone, de Praglia et de Sainte-Justine de Padoue, de Saint-Sixte à Plaisance, de Saint-Jean de Parme. Ils verront dans quelle situation étaient la Lombardie et la Vénétie aux IXe, Xe et XIe siècles et compareront les marécages, les landes, les forêts d'alors avec les campagnes d'aujourd'hui cultivées par les moines, campagnes qui leur furent enlevées en 1810 pour les vendre aux juifs, aux usuriers et aux étrangers, et cela au grand dommage des pauvres du pays, qui tous les jours, et par milliers, trouvaient du pain aux portes des couvents.

se demandant de quelle façon l'abbé avait pu connaître son projet d'aller reprendre sa fille, il était arrivé sous les hautes murailles qui entouraient le monastère. Dans ces temps de guerres continuelles, les lieux consacrés à la religion, en Germanie, étaient eux-mêmes défendus de murs épais, fortifiés de tours, de créneaux, de boulevards, de machicoulis et de tourelles, pour protéger les hommes et les propriétés des incursions toujours renaissantes des Hongrois, des Russes, des Prussiens et des autres peuples barbares venus du fond de la Sarmatie. Nous voyons encore des restes de ces formidables défenses dans quelques endroits de l'Italie, par exemple, à Nonantola, au Mont-Cassin, à Saint-Zénon de Vérone, au Vatican et à Sainte-Sabine sur le Mont-Aventin, à Rome.

Pandolfe trouva le pont-levis encore dressé, parce qu'on ne l'abaissait qu'une fois le jour venu : il fut donc obligé d'attendre ; c'est pourquoi, mettant pied à terre, il se retira à quelques pas des fortifications, derrière un bouquet de chênes verts, jusqu'à l'ouverture des portes et l'abattage du pont. A peine s'était-il assis qu'il entendit un bruit de pas de chevaux, le long des fossés, et, après avoir écarté le feuillage, il découvrit une petite troupe de soldats du couvent qu'il prit pour une patrouille de retour de sa ronde nocturne, autour des murs, pour la sécurité du dedans et du dehors. Dès que cette troupe fut arrivée à la tête du pont, elle s'arrêta : les soldats levèrent leurs visières, essuyèrent la poussière dont ils étaient couverts, se mirent à donner du cor, et firent signe à l'homme de garde qui était apparu sur le haut de sa tourelle dès le premier signal. Cependant, un des soudards, individu de taille gigantesque, et aux moustaches hérissées, se tournant vers un de ses camarades, lui dit :

—Holà, Porc-Epic, ton épaulière est tout en sang : il paraît que le brigand de cette nuit frappait ferme ?

—Et toi, regarde ton casque, on dirait que celui qui te donna sur la tête un coup d'estoc à deux mains, a voulu te la fendre jusqu'à la barbe.

—Oui dà !... Eh bien, je lui ai donné entre le bras et le poignet un coup de manchette si bien appliqué, que le drôle ne pourra plus faire de mal à personne ; la main lui pendait, retenue qu'elle était seulement par un lambeau de chair. Ah ! mais c'est qu'on plaisante pas avec Sans-Quartier : gare à qui le touche. Qui s'y frotte, s'y pique.

—Mais, dites-moi un peu, s'écria Bras-de-Fer, à qui, diantre, le marquis Ottocar en avait-il, cette nuit, avec ses embuscades de coquins ? Les pendards ! ils en voulaient, sans doute, à quelque pauvre diable de voyageur... Mais mal leur en a pris, et ils en ont

eu tout leur soûl, je vous en donne ma parole. Des quatre premiers que nous avons découverts auprès des piliers de Saint-Boniface, pas un ne rentrera à Brunn pour donner des nouvelles au marquis, je vous le garantis.

—Et les cinq barbus qui faisaient le guet au carrefour de la forêt, reprit le Terrible, ils y ont perdu leur temps et leur peine : à l'un, j'ai fendu le crâne avec ma masse d'armes, si bien que sa cervelle en a jailli de tous côtés ; à l'autre, j'ai abattu la joue et une partie de la mâchoire, de façon à lui faire cracher toutes les dents, et elles étaient grosses comme celles d'un vieux sanglier.

—Et moi donc, dit l'Ourson, n'ai-je pas fait gentiment avec ma javeline un grand trou à l'âme de celui qui menaçait de frapper Sans-Quartier de sa hache ? et Porc-Epic n'a-t-il pas bravement donné de son couteau dans le ventre à celui qui levait son fléau de fer contre le Rouge ?

—A propos, s'écria le Rouge, avez-vous remarqué ces deux drôles étendus sur les bords de l'Igla ? L'un avait déjà fait son paquet pour l'autre monde, et son compagnon poussait des gémissements sans fin pour une pauvre petite égratignure qu'il avait entre le cou et l'épaule : ne criait-il pas merci, en me tendant les mains, le lâche ! mais je lui donnai de ma hallebarde dans l'estomac et l'envoyai rejoindre son camarade. Ces braves se seront, sans doute, attaqués à quelque chevalier errant, et voulaient, par passe-temps, lui tordre le cou ; mais pour cette fois, au lieu de prendre, ils ont été pris. Ils l'attendaient peut-être à la tête du pont, tandis qu'il suivait la route du bois, et ils ne l'auront rejoint que sur le bord de l'eau. Je ne crois pas, du reste, que ce soit un des nôtres, parce que le Camerlingue n'a envoyé personne autre que nous pour battre la campagne pendant la nuit dernière.

En prêtant l'oreille à ces affreux propos, Pandolfe remerciait Dieu tout bas d'avoir échappé à tant de périls. D'ailleurs, il se perdait, de plus en plus, dans ses conjectures sur cette voix mystérieuse de la forêt, sur la connaissance parfaite que le seigneur Abbé semblait avoir eue des indignes projets d'Ottocar, de sa propre visite à l'abbesse Théotberge ; et plus il réfléchissait, plus il se croyait le jouet d'un songe.

Cependant, tout en attendant que le guetteur fût descendu pour baisser le pont, les soldats continuaient à polir leur harnais et à faire la conversation :

—Corbœuf ! disait l'un, cette petite brise du matin me donne un appétit à manger le père Cellérier en vinaigrette.

—Hé ! reprenait un autre, ce ne serait déjà pas si mauvais... il est gras, le père Cellérier. Quant à moi, je me pousse dans les

bonnes grâces du frère Colomban. Il tient les clefs de la dépense, et l'on gagne avec lui quelques tranches de lard, quelques morceaux de viande fumée... l'eau m'en vient à la bouche, rien que d'y penser. Vous allez voir les côtelettes et les gigots de mouton rôtis qu'on va nous mettre sur nos tailloirs.

—Et tu vas t'en donner à cœur joie, n'est-ce pas ? Mais que serait-ce que tout cela, si le frère Candide le sommelier ne l'arrosait de quelques cruches de bierre ?

—Et de la double encore ! Avec deux hanaps de cette bierre-là dans l'estomac, je sauterais comme un léopard sur une douzaine de piquiers bohèmes. Si le Camerlingue veut me porter de faction, chaque nuit, je le veux bien, à condition qu'il me mettra d'abord dans les mains du frère Candide ; je deviendrais un paladin, et, pour peu qu'il ajoutât un verre d'eau-de-vie, j'attaquerais un éléphant.

Pendant cet entretien, le guetteur était descendu ; il ouvrit la porte, descendit le pont, et tous les soudards, rangés deux à deux, entrèrent dans la première enceinte ; puis la porte se referma, le pont fut relevé, car le soleil n'était pas encore à l'horizon. Les hommes se rendirent à leur quartier ; ils déposèrent leurs armes, accrochèrent leurs cuirasses aux murailles, et, sans quitter leurs casques, ils entrèrent dans le réfectoire réservé aux étrangers : là, demandèrent à grands cris le frère Colomban.

—Hé bien, hé bien ! mes agneaux, dit celui-ci, en arrivant, quelqu'un de vous a-t-il besoin du maître mire (1) ? Combien en avez-vous mis à bas de ces mécréants, la nuit dernière ? Vous avez dû voir qu'il ne s'agissait pas de plumer des poulets ou fumer des jambons. Eh bien ! où donc est ton épaulière, Sans-Quartier ? Et toi, Porc-Epic, qu'est-il donc arrivé à ton casque ? Il paraît que l'affaire a été chaude ?

On le leur a rendu, je vous le promets, et on leur a fait bonne mesure encore ! Voyez-vous, frère Colomban, quand les hommes d'armes d'armes de l'abbé Daufer ont déroulé la bannière aux couleurs du couvent, les malandrins de Brunn sentent que leur heure est venue ; ils font bien un peu les fanfarons d'abord, mais nos lances leur apprennent bientôt à changer de ton. Pendant que ces braves mangeaient au réfectoire du monastère, Pandolfe, voyant que la porte s'était refermée, venait de s'étendre sur l'herbe et succombait au sommeil, fatigué du voyage de la nuit. Il fut réveillé par le bruit des trompettes qui retentirent, auprès de lui,

(1) Le médecin.

sous les murs du couvent: aussitôt il fut sur pied. Deux hommes à cheval sonnaient de toutes leurs forces de ces instruments ; ils étaient suivis de quatre gens d'armes également bien montés et portant l'épée nue : derrière eux s'avançaient deux moines encapuchonnés, cheminant sur deux mules blanches couvertes de drap écarlate. A quelque distance, marchaient une douzaine d'hommes, casque en tête, fauchard en main, qui précédaient deux hérauts d'armes, en riches hauberts damasquinés d'or, aux cimiers éclatants, aux tabards chargés du blason de l'abbé Daufer, qui portait d'azur au lion rampant d'argent, timbré de mître, accosté de l'épée et du bâton pastoral. Ils portaient sur l'épaule deux masses à clous d'argent, retenues à leurs bras par deux chaînes de même métal.

Enfin s'avançait l'abbé Daufer lui-même entre deux chevaliers armés de ces longues épées, dont on ne se servait qu'avec les deux mains réunies. Il chevauchait sur un magnifique palefroi blanc comme la neige, à la têtière d'argent ciselé, surmontée de trois plumes ondoyantes : le mors et les rênes étaient éclatants d'or, le harnais et les caparaçons frangés d'or et de soie cramoisie, le nœud de la croupière formé d'une riche topaze. Ce que l'on voyait de la selle était de velours rouge brodé d'or et semé de pierres précieuses, tandis que le coursier disparaissait presque tout entier sous une longue housse de tabis bleu de ciel à pièces appliquées : des étriers d'argent supportés par des étrivières de velours complétaient ce riche équipage. Quant à l'abbé, il était simplement vêtu d'un ample manteau blanc à capuchon, par-dessus son habit religieux. La marche était fermée d'abord par quatre hommes de pied tenant en laisse autant de chevaux chargés de la vaisselle, des matelas, des couvertures et des autres objets nécessaires en voyage ; car, à cette époque, tout pèlerin devait porter avec lui ce dont il avait besoin, les hôtelleries étant rares. Enfin, une forte troupe de hallebardiers formait l'arrière-garde du cortége.

Aussitôt que le guetteur eut entendu le son de la trompette, il se hâta d'ouvrir la porte, les cavaliers firent la haie de chaque côté du pont, le seigneur abbé passa au millieu d'eux, en leur donnant sa bénédiction, puis ayant pénétré dans les cours intérieures, il descendit promptement de sa monture, aidé des deux hérauts d'armes, dont l'un tenait la bride et l'autre l'étrier. Cependant Pandolfe, qui avait assisté à cette scène, était plus curieux que jamais de sonder le mystère.

Ainsi donc, se disait-il, l'abbé est sorti du monastère, il a chevauché toute la nuit, il était accompagné d'une forte escorte : une cause grave et imprévue doit l'avoir forcé à cette course nocturne et mystérieuse. La voix de la forêt m'a commandé de me rendre

auprès de ce prélat, en ajoutant que je trouverais chez lui aide, conseil et protection : ses gens ont veillé et battu l'estrade pendant toute la nuit. Comment savait-il qu'Ottacar me tendait des embûches ? Où a-t-il été depuis hier soir ? Quelle route a-t-il prise ? Je m'y perds.

Dans ces pensées, Pandolfe se remit en selle, et ayant traversé le pont, il se présenta à la grande porte, en demandant le sire abbé.

—Il est bien las, répondit le portier, et ne fait que de rentrer. Sorti depuis hier, au coucher du soleil, il n'est revenu que depuis un quart d'heure : serait-il courtois de le déranger avant qu'il ait pris un peu de repos ? Venez plutôt avec moi, chez le père Cellérier, vous pourrez vous rafraîchir et vous remettre un peu, car vous me semblez également assez fatigué.

Parlant ainsi, il faisait entrer le voyageur que deux valets d'écurie aidèrent à descendre de cheval en disparaissant aussitôt après, avec le noble animal, du côté des cours. Le Cellérier accueillit Pandolfe d'un air franc et cordial :

—Soyez le bienvenu, seigneur chevalier, lui dit-il, et que Dieu vous garde ! Vous me semblez encore à jeun ; quelque nourriture vous remettra.

Et il le fit passer dans la salle des hôtes, où une gigue de cerf, du pain blanc et une cruche de bierre le remirent de ses fatigues.

S'il eût vécu de nos jours, Pandolfe aurait largement déjeûné avec une tasse de café au lait et quelques tranches de pain rôti, parce qu'un estomac délicat de notre époque n'en pourrait soutenir davantage sans s'exposer à une indigestion ; mais ces hommes des temps anciens voulaient du solide, et après avoir déjeûné copieusement, ils faisaient encore bonne figure au dîner. Ce repas qui se composait de grosses viandes, de pâtes nourrissantes qu'arrosaient des vins généreux, ne faisait aucun tort au souper. A la vérité, quelques estomacs tudesques,—Dieu les tienne en joie !—possèdent encore de nos jours cette vertu digestive capable de dissoudre du fer : nous en voyons qui, après un ample dîner, trouvent encore un petit coin libre pour un souper abondant ; mais, dans nos pays méridionaux, un léger repas est suivi d'une collation plus légère encore, et néanmoins, on passe quelquefois une assez mauvaise nuit ; il faut de la rhubarbe et de la scammonée pour remettre ce pauvre estomac du XIXe siècle.

Après avoir réparé ses forces, Pandolfe demanda au Cellérier si l'heure était convenable pour voir le sire abbé, car il avait à l'entretenir. Le moine lui répondit de bonne grâce :

—A vous dire la vérité, le révérend père vient de rentrer au monastère et s'est retiré dans sa cellule pour quitter son habit de

voyage, mais il m'a dit passant que si, par aventure, un chevalier nommé Pandolfe se présentait ici, j'eusse à l'en informer aussitôt après la messe de communauté et à lui amener le voyageur.

— Ce chevalier, c'est moi-même, reprit Pandolfe, et je vous serai très-reconnaissant de vouloir bien me présenter à Sa Révérence, dès que vous le jugerez à propos. Mais il vient de rentrer, dites-vous, et comme il est déjà d'un certain âge, pourquoi, au lieu d'assister au chœur, ne prend-il pas un peu de repos dans sa cellule ?

—Oh ! le révérend père ne manquerait au chœur pour rien au monde : à l'office de la nuit, il est toujours le premier dans sa stalle ; et pendant l'hiver si rigoureux en ces climats, il devient si faible, par suite des pénitences et des mortifications qu'il s'impose, qu'il est souvent obligé de se faire reconduire dans sa cellule par deux frères converts, qui le soutiennent par-dessous les bras. Pas de danger qu'il manque jamais aux exercices communs ; et depuis trente ans qu'il est abbé, personne ne l'a vu se dispenser des Matines, quand il est au couvent. Hier, je ne sais pourquoi, il s'est mis en route après Complies, et il a voyagé pendant toute la nuit. Quelque affaire importante l'aura forcé de sortir aussi tard : il s'agissait, sans doute, de quelque grand acte de charité, de sauver quelqu'un de quelque grand péril, car, en pareille circonstance, cet homme de Dieu oublie le poids des ans, les intempéries des saisons, les difficultés du voyage : il braverait la cruauté d'un tyran, les forces d'une armée entière. J'ai voulu, par curiosité, savoir des soldats de son escorte où ils s'étaient rendus cette nuit avec tant de diligence : ils m'ont répondu qu'après avoir traversé la rivière de l'Igla, il leur avait donné ordre de s'arrêter et de se tenir dans les rangs en silence profond ; puis, en compagnie de deux de nos frères, il s'est dirigé vers Krumau. J'ai questionné les deux moines, mais ils ont reçu de l'abbé, et cela en vertu de la sainte obéissance, l'injonction de ne dire à personne le lieu où il les avait conduits ; au reste, ils voudraient parler qu'ils ne le pourraient pas, car arrivé à cet endroit mystérieux, le sire abbé s'est séparé d'eux pour aller entretenir quelqu'un que l'on ne pouvait voir, mais dont on distinguait pourtant la voix au milieu des ténèbres de la nuit.

Pandolfe écoutait tous ces détails avec la plus grande attention, et, comme son repas était achevé, il suivit le Cellérier à l'appartement qui lui était destiné dans l'hospice : le père l'y laissa, en lui disant qu'il viendrait l'y prendre après Tierce.

L'hospice était un grand bâtiment qui s'élevait hors de la clôture. Il était divisé en deux corps, dont l'un était réservé aux

hommes exclusivement et l'autre uniquement aux femmes : ce dernier était subdivisé en logements pour les gens mariés et leurs enfants. Le rez-de-chaussée était consacré aux écuries, aux remises, aux magasins à provendes, immenses salles voûtées et bien aérées, où abondaient les provisions de toutes sortes, viandes sèches et fumées, fromages, fruits, poissons marinés ou salés. Sous les arcs des cloîtres régnaient les cuisines, les offices, les caves à la bierre, les réfectoires : derrière ces cuisines, des fourneaux et de vastes cuves offraient aux voyageurs fatigués ou surpris par la gelée le rafraîchissement ou le puissant secours du bain tiède. Sur l'extérieur du couvent s'ouvraient les fenêtres de la pharmacie et de ses laboratoires garnis d'appareils, d'alambics, de mortiers, de baumes et de remèdes de toute espèce. Chaque jour amenait au monastère deux ou trois cents pauvres qui y étaient nourris ; quant à l'hospice, il était toujours rempli de voyageurs : les hôtelleries publiques faisaient défaut, c'était aux couvents qu'il fallait demander l'hospitalité.

De chaque côté d'un long corridor s'ouvraient des portes numérotées, qui donnaient accès aux chambres réservées aux pèlerins. Toujours conduit par son guide, Pandolfe s'arrêta devant l'entrée du numéro dix, où il trouva que les serviteurs du couvent avaient déjà déposé sa valise, son casque, sa targe, sa lance, ainsi que le harnais de son cheval.

VI. — MESSIRE ABBÉ DAUNER

Aussitôt que la messe fut terminée et l'office de Tierce fini, le Cellérier revint chercher Pandolphe qu'il trouva assis sur un bahut placé au pied de son lit et se livrant à ses réflxions. Le comte se leva et suivit en silence le moine, qui le conduisit à l'appartement de l'abbé, où il le laissa. Pandolphe vit une enfilade de pièces richement meublées pour cette rude époque. Les murs de la première salle présentaient une suite de tableaux grossièrement peints, rappelant des traits de la vie de saint Benoit ; les figures étaient longues et sèches, sans aucune intelligence du dessin ni de la couleur : au-dessous de chacune d'elles, des distiques en vers barbares faisaient connaître le nom du saint qu'elles représentaient. On voyait Benoit, jeune encore, retiré dans son antre, où un corbeau lui apportait du pain ; puis les moines de Saint-Côme lui offrant du vin empoisonné, et la coupe se brisant en éclats sous la bénédiction du saint ; plus loin, saint Placide s'étant laissé choir

dans le lac, en était retiré par saint Maur, qui venait à lui en marchant sur l'eau et le sauvait en le saisissant par les cheveux.

La seconde salle était ornée de faits tirés de la vie de saint Grégoire-le-Grand : on y voyait ce saint pontife envoyant le moine Augustin à la conversion des Angles ; ces nouveaux fidèles produisent, à leur tour, saint Boniface, apôtre des Bavarois, saint Wilfrid, apôtre des Saxons, saint Ludger, celui des Frisons, saint Rumbert, qui éclaire le Danemark et la Norwége, saint Gérard, qui baptise les Hongrois et les Bohémiens.

Les autres pièces plus reculées étaient tendues de cuir cordeau rouge, vert ou bleu, poli ou chamoisé, uni ou rehaussé de fleurs d'or, d'argent ou de minium. Les plafonds à poutrelles, à solives ou à caissons, dorés et peints, portaient des têtes de saints, des rosaces, des blasons pour décorations. Les meubles sévères et pesants étaient, pour la plupart, en noyer, mais chargés de riches sculptures, d'ornements de cuivre et d'or : les siéges aux pieds tords, les fauteuils à bras, à dossiers élevés, n'offraient à l'œil que masques grimaçants et têtes d'animaux fantastiques. Les tables massives fléchissaient sous le poids des mets et des coupes en verres caloriés, d'objets en ivoire et en bois incrustés d'écailles et de nacre de perle. Les planchers étaient faits de bois variés et rapportés avec art, et sous le pied se déroulaient des tapis de peaux d'ours, de loup, de lynx, de cerf et de daim moucheté.

Pandolfe s'étonnait de ce luxe et de cette richesse qui, pour l'époque, avaient réellement quelque chose de royal, quand tout-à-coup une porte latérale vint à s'ouvrir, et l'abbé en personne se dirigea vers lui d'un air affectueux.

—Bienvenu, dit-il, en lui serrant la main, bienvenu soit le comte de Groningue, au nom de Jésus-Christ !

Il est impossible de peindre la surprise de Pandolfe, en s'entendant appeler par son titre et son nom ; lui, qui se croyait totalement inconnu en Moravie, être nommé ainsi par l'abbé !... Il se remit pourtant et baisa la main du saint vieillard qui l'introduisit aussitôt dans la pièce la plus reculée de son appartement, celle qui lui servait de chambre à coucher. Mais combien ce réduit était différent des salles qui le précédaient ! Le lit, composé de quelques planches assemblées, était couvert d'une simple peau de mouton ; une petite table de bois de noyer pour écrire, deux escabeaux pareils pour s'asseoir formaient le mobilier. Si, dans les galeries, les fenêtres brillaient de magnifiques vitreaux peints et de verrières splendides, ici le jour ne trouvait d'accès qu'au travers d'un châssis de toile grossière. Une tablette supportait un crucifix,

une statuette de très-sainte Vierge et une tête de mort. Tout, en ce lieu, respirait la pénitence et la pauvreté.

—Veuillez vous asseoir, seigneur comte, dit le moine, et me pardonner de vous recevoir dans un lieu aussi indigne de votre naissance et de votre titre. Les hauts et puissants princes du siècle n'ont pas coutume de pénétrer jusqu'ici ; mais vous, bien que de royal lignage, vous souffrez, je le sais, pour l'Eglise de Dieu, pour demeurer fidèle aux droits justes et saints du Vicaire de Jésus-Christ, et partant, vous ne dédaignerez pas de vous asseoir dans une pauvre cellule avec un serviteur de Dieu. Hélas ! c'est l'orgueil, c'est l'ignorance des gens du monde qui force les abbés à déployer toute cette magnificence, parce que, de nos jours, là où le droit repose sur la force à défaut de la raison, la pauvreté, la douceur et l'humilité chrétiennes sont méprisées et foulées aux pieds. Les grandes possessions dont l'Eglise est la maîtresse, font de nous les princes de riches et magnifiques contrées dont les fruits sont voués au culte de Dieu et à l'entretien des pauvres : et cependant les princes séculiers nous dédaignent, et si nous n'étions sur nos gardes, ils nous envahiraient par avidité et réduiraient en servitude nos vasseaux bien-aimés. Et voilà pourquoi il faut que nous tâchions de paraître puissants, d'avoir des murs fortifiés autour de nos monastères, et des soldats à nos gages, non pas pour porter la guerre au loin, mais pour défendre les droits de l'Eglise, nos personnes, la substance des veuves et des orphelins, le pain des pauvres et des malades, la paix et la sécurité de tous les fidèles. C'est dans les galeries splendides que vous venez de traverser que j'ai coutume de recevoir les barons et les grands vasseaux dont les fiefs relèvent de ce monastère, mais mon séjour à moi est dans cette cellule, où je pleure mes péchés et les pénibles épreuves de la sainte Eglise en butte à l'avidité et à l'avarice des grands. Quand, il y a quelques années, je venais présider aux conseils et aux jugements qui se tenaient dans la salle du trône de l'abbaye, et que je me disais qu'en ce moment-là même, Alexandre, seul et légitime pape, fuyait les fureurs de l'anti-pape Cadolaus, oh ! croyez-moi, seigneur comte, je rougissais de me voir au milieu de tant de splendeurs, tandis que le Vicaire de Jésus-Christ, en proie à la misère, mendiait un abri loin du Vatican. De nos jours, c'est l'impie Guibert de Ravenne qui essaie de ravir la tiare à Grégoire : il lui fait une guerre acharnée. Je vous rappelle ces faits avec intention, parce que vous êtes aussi, je le sais, au ban de l'empire et que les domaines que vous tenez de vos aïeux sont aux mains des rebelles qui déchirent l'Eglise. Mais gardez-vous de perdre courage, rappelez-vous que le Seigneur ne laisse jamais tenter

l'homme au-dessus de ses forces ; il donne aux affligés la vertu nécessaire pour soutenir noblement les adversités, et fait de la tentation même une consolation et une couronne de gloire immortelle.

" Vous avez, en outre, je le sais encore, un autre combat à soutenir, combat qui est plus rude, plus douloureux pour votre cœur que la perte de votre couronne de comte : je veux parler des dangers qui menacent votre Yolande. Je sais que le marquis a juré votre mort, parce que vous lui avez refusé la main de votre fille d'une façon indirecte. Toutefois, si le Seigneur nous protége, il ne tombera pas un cheveu de votre tête, et Yolande échappera à son persécuteur : la Providence la destine à une plus digne alliance. Znaïm, j'en conviens, n'est pas sur les terres du marquisat de Brunn, mais il en est trop voisin et vous pourriez succomber à quelque trahison. Vous partirez aussitôt que possible pour Boleslau, où se trouve le célèbre sanctuaire de Notre-Dame Auxiliatrice, et vous amènerez avec vous votre fidèle et vertueuse Edeltrude.

" J'ai en Bohême quelques amis généreux et puissants, et votre séjour en ce pays ne sera pas troublé : je vous donnerai une escorte jusqu'à Budweiss, et mes gens vous précèderont, la nuit prochaine, pour écarter les dangers de la route : demain, dès l'aube, vous vous mettrez en voyage, et comme vous avez besoin d'argent, voici une bourse d'or, et une autre vous est tenue en réserve pour vos besoins à venir."

Pandolfe saisit la main du vénérable abbé, et, dans l'élan de son cœur, la couvrit de baisers et de larmes, lui exprimant ainsi, mieux que par des paroles, la reconnaissance dont il était pénétré.

—Oui, messire, ajouta-t-il, c'est à vous que je devrai la liberté, la sécurité à venir. Permettez-moi, cependant, de vous recommander encore mon Yolande bien-aimée, seul bien qui me reste de tous ceux que j'ai possédés et dont l'avidité des hommes m'a dépouillé. Je ne vis plus que pour ma fille chérie, c'est elle seule qui me console de tous mes maux.

—Ne craignez rien, dit le moine, de bons yeux veillent sur elle : dans le cas où Ottocar voudrait avoir recours à la violence, sa sécurité est déjà assurée. Cette sainte enfant est sous la garde de la Mère de Dieu, protectrice de l'innocence, elle la protége de sa puissante main : nous ferons en sorte que votre fille soit promptement dans vos bras et dans ceux d'Edeltrude. Toutefois, si cet heureux moment devait tarder encore, ne perdez pas courage, et ne désespérez pas du secours divin. Vous verrez des prodiges, car Dieu est fidèle.

Encouragé par ces paroles, Pandolfe reprit :

—Cette nuit, m'étant revêtu de mes armes, je me suis mis en route pour la dérober aux poursuites d'Ottocar, lorsque, parvenu dans un lieu solitaire, au milieu de la forêt qui entoure les plaines de Brunn, je fus arrêté par la voix inconnue d'un être invisible qui m'appela par mon nom, m'ordonna impérieusement de suspendre ma marche, et me révéla les embuches que me tendait Ottocar. Je questionnai la voix, et je ne reçus pas de réponse ; je cherchai sous les arbres, et je ne trouvai personne : je demeurai interdit de ce prodige, et depuis je cherche vainement à deviner quelle est la personne qui a pu épier mes démarches et veiller à ma sûreté. Je me dis quelquefois que c'était quelqu'âme en peine, condamnée à errer par la forêt jusqu'au jour du jugement.

—Non, reprit l'abbé, les âmes bienheureuses ne sont pas errantes comme vous semblez le croire : ce n'est point l'une d'elles qui vous a parlé cette nuit. C'est un homme.... un homme comme vous et moi, un homme qui admire votre courage et qui vous aime, parce que vous souffrez persécution pour la justice. Moi-même je me suis rendu auprès de lui, cette nuit, pour le consulter, non loin de la place où il vous a parlé : il m'avait donné rendez-vous à la fontaine de Saint-Wolfgang.

—Mais, qui donc est-il ?

—Ne vous inquiétez pas, cher comte ; vous le saurez quand il en sera temps. Maintenant qu'il vous a mis en lieu sûr, il ne veut plus s'occuper que de votre Yolande.

A ces mots, l'abbé se leva, et comme la cloche se faisait entendre :

—Je vais au chœur, dit-il, je vais chanter Sexte et None avec mes frères ; puis vous voudrez bien honorer ma pauvre table de votre présence ; nous dînerons ensemble.

(*à continuer*)

LA ST. JEAN-BAPTISTE

La fête nationale des Canadiens-Français a été célébrée, cette année, avec pompe et éclat, non-seulement dans toute la Puissance du Canada, mais encore parmi les différents groupes de nos compatriotes disséminés au milieu des Etats-Unis. Là, comme chez nous, la voix du pays natal parle haut au cœur du Canadien. L'image de la patrie absente se dresse souvent devant l'exilé ; il chôme avec transport la fête qui lui rappelle tous les souvenirs, toutes les joies, tous les liens sacrés qui le rattachent à son pays. Grand nombre d'émigrés chez nos voisins ont quitté avec joie leur contrée pour venir s'établir de ce côté-ci de l'Atlantique, ils n'y retourneront jamais. La persécution, la misère ou l'oppression ont défiguré pour eux les traits aimés de cette patrie autrefois si chère, désormais il ne l'aimeront plus, ils n'y penseront plus, si ce n'est peut-être pour maudire ses oppresseurs. Le Canadien, au contraire, quelque prospère que soit sa situation à l'étranger, quelque chose qu'il aît à se féliciter d'être venu y chercher fortune, caresse toujours en son cœur le rêve d'aller finir ses jours sur les bords de son grand fleuve, et de reposer ses cendres à l'ombre de la croix qui protége les restes de ses aïeux.

La fête nationale des canadiens revêt un caractère éminemment religieux, voilà pourquoi depuis sa fondation, elle a produit dans notre Canada, d'aussi beaux résultats. Comme tout ce que la religion consacre et bénit, elle a contribué plus que tout autre chose à rattacher les habitants du Canada, aux traditions d'honneur de loyauté et de fidélité qui sont les marques des races fortes, et qui nous avaient été léguées par nos pères. Plus que jamais, les Canadiens-Français doivent rester unis, s'ils veulent conserver la place que la Providence leur a faite au milieu des populations qui les entourent. Si nous savons marcher fermement sous la bannière arborée par les fondateurs de la St. Jean-Baptiste, notre rôle sera grand sur cette terre privilégiée du Canada qui a imposé son nom à cette vaste confédération s'étendant d'un océan à l'autre. Serrons

nos rangs, groupons-nous autour du drapeau, et il faudra bien que l'on compte avec nous et qu'on laisse la nationalité canadienne-française accomplir ses glorieuses et providentielles destinées.

Nous donnons ci-après le résumé du sermon prononcé, le 26 juin à Montréal, par le Révérend Père Lefebvre, O. M. I., dans l'église de Notre-Dame.

ANALYSE DU SERMON PRONONCÉ PAR LE RÉV. PÈRE LEFEBVRE, O. M.I., DANS L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE MONTRÉAL, LE 26 JUIN 1876, A L'OCCASION DE LA ST. JEAN-BAPTISTE.

Erit magnus coram Domino.
(St. Luc, I, 15.)

Parmi les plus beaux jours du plus beau des mois, il en est un qui apporte à tout Canadien la joie la plus pure, l'émotion la plus douce, les souvenirs les plus glorieux. Ce jour, qui réunit au pied des autels tant de cœurs palpitants du plus noble patriotisme, c'est la fête de celui dont il a été écrit: "Il sera grand devant le Seigneur." Oui, il sera grand, St. Jean-Baptiste, par sa *naissance*, par sa *mission*, par ses *vertus*. Et le peuple canadien, qui a été si heureusement placé sous son patronage, participera à cette triple grandeur; lui aussi sera grand par son *origine*, par sa *mission*, par ses *vertus*.

I

Frappés des merveilles qui éclatèrent à la naissance de St. Jean-Baptiste, les habitants de la Judée se demandaient les uns aux aux autres: "Que pensez-vous que sera un jour cet enfant, car la main du Seigneur est avec lui?" Et nous, qu'avons-nous été à notre naissance comme peuple? D'abord nous descendons de cette noble France, qui a été proclamée, par la plus haute autorité qu'il y ait ici-bas, la *fille aînée de l'Eglise*, qui a été dans tous les temps le bras droit du St. Siége au point de faire admettre par l'Europe et consacrer par les siècles cette parole si glorieuse pour notre ancienne mère-patrie: *Gesta Dei per Francos.*

Que se proposait-elle, cette noble France, en envoyant de ce côté de l'Océan les Jacques-Cartier, les Champlain et les Maisonneuve?

Une seule chose : *étendre les limites de l'Eglise nouvelle.* Ce fut aussi ce zèle apostolique qui, plus tard, fit fonder Ville-Marie.

Maintenant, que penser des premières familles qui vinrent se fixer en Canada et qui servirent de base à notre nationalité ? L'histoire nous apprend que ces familles furent choisies parmi ce qu'il y avait de mieux dans la mère-patrie sous le rapport moral et religieux, et ce sont ces familles d'élite qui nous ont légué cette foi vive, ces mœurs douces, toutes ces qualités précieuses qui assurent au Canadien-Français l'estime et la confiance de ses concitoyens d'origine étrangère. Et ce qui est vrai des premiers colons canadiens en général, peut se dire surtout des colons de Montréal, qui, selon un de nos plus savants écrivains, étaient des *héros*, des *apôtres*, des *martyrs*.

II

Notre mission est d'accomplir en Amérique l'œuvre de St. Jean-Baptiste : faire connaître Jésus-Christ, continuer le *Gesta Dei per Francos.* Voyez comme nos pères ont compris et accompli cette noble mission. Le premier acte de Jacques-Cartier, en mettant le pied sur la terre canadienne, c'est d'y planter la croix, d'en prendre possession au nom du Christ. Et ce grand homme, nous le voyons, la croix à la main, catéchisant les sauvages, et nous disant que le plus beau jour de sa vie, c'était celui où il lui fut donné de porter sur les fonds du baptême le premier enfant qui reçut la grâce de la régénération en ce pays.

Et Champlain, ce vrai père de la nationalité canadienne, ce chrétien, digne des premiers temps de l'Eglise, écrivait à Henri IV que la conversion d'un seul infidèle vaut mieux que la conquête d'un royaume.

Enfin, Maisonneuve, l'immortel fondateur de cette ville, était un véritable apôtre qui, sous l'habit séculier, pratiquait les plus belles vertus du religieux.

Et nos héroïques missionnaires, qui nous redira tout ce qu'ils ont fait et souffert pour conquérir ce pays à la foi ? Qu'il est beau, le baptême de sang, qu'ils ont administré à la nationalité canadienne ?

Voilà comment nos pères ont accompli leur noble mission, et, grâce à Dieu, nous n'avons pas été infidèles. De même que St. Jean-Baptiste a travaillé jusqu'à sa mort à faire connaître Jésus-Christ ; de même l'ancienne France a toujours été la terre classique du dévouement, du zèle apostolique et de toutes les bonnes œuvres ;

de même, aussi, le Canada a toujours été le pays de la foi vive, du zèle ardent, des œuvres vraiment catholiques.

Et la démonstration de tout ceci, qui ne la voit pas écrite en lettres d'or au frontispice de nos magnifiques églises, de nos brillantes maisons d'éducation, de nos innombrables institutions de charité, sur la croix de nos infatigables missionnaires, de nos intrépides religieuses, et sur l'immortel étendard de nos zouaves pontificaux.

Que faire pour n'être pas infidèle à une mission si noble et à un passé si glorieux? Imiter les vertus de St. Jean-Baptiste, marcher dans la voie tracée par nos magnanimes ancêtres.

III

Ces vertus, je les résume dans ces trois mots : *foi*, *union*, *dévouement*. C'est à la foi de St. Jean-Baptiste et à celle de nos pères qu'il faut attribuer tout ce qu'ils ont accompli de grand et de glorieux. C'est la foi qui a fondé le Canada ; c'est elle qui assurera notre avenir.

Mais ne l'oublions pas. La foi qui doit animer le Canadien-Français ce n'est pas une foi de compromis, une foi qui transige avec les principes et avec le devoir, une foi qui ne sorte pas de l'Eglise, qui ait soin de ne blesser aucune susceptibilité, qui se défie du prêtre, qui ne lui permet pas d'éclairer ses ouailles sur leurs devoirs de citoyens, qui le regarde comme une sorte de paria politique, qui fasse de l'Eglise l'humble servante de l'Etat. Non. Cette foi pusillanime, cette foi amoindrie ne pourrait que nous conduire à cet abaissement religieux et moral que nous avons à déplorer en tant de lieux.

Ce qu'il nous faut, c'est la foi de St. Jean-Baptiste, cette foi vraiment héroïque qui, qui en face même de la mort, lui faisait dire à un souverain esclave de ses passions : *Non licet—cela ne vous est pas permis.* C'est cette foi qui ne craint pas le sacrifice, qui, au contraire, sait se dépenser pour la gloire de Dieu et le bonheur de la Patrie ; c'est la foi de nos chevaleresques ancêtres qui devrait être le mobile et la boussole surtout de l'homme politique, de celui à qui Dieu a confié les destinées de la patrie. C'est à lui surtout qu'incombe le rigoureux de manifester sa foi et d'opposer l'énergique *non licet* de St. Jean-Baptiste à toute mesure qui serait préjudiciable à nos intérêts religieux ou nationaux.

Cependant, le grand mal des sociétés modernes, il ne faut pas se le dissimuler, c'est précisément le manque de foi qui se traduit par l'exclusion de l'élément religieux dans la politique. Partout on

veut détrôner le Christ, on veut exiler du monde Celui à qui le monde est redevable non-seulement du bienfait inestimable de la Rédemption, mais encore de la civilisation et de tous les biens qu'elle renferme. Et ce mal profond, ce mal qui conduit les sociétés à l'abîme, est-il étranger à notre pays. Hélas ! ne nous crie-t-on pas sans cesse sur tous les tons que la Religion n'a rien à faire avec la politique. Et que signifient ces récriminations incessantes contre la conduite du clergé en temps d'élection et même contre les Pastorales de nos Evêques ?

Il est temps que nous revenions à des idées plus chrétiennes et plus patriotiques ; que comme nos bien-aimés ancêtres, la foi soit le fond de toutes nos pensées, le mobile de toutes nos actions. Vous l'avez vu : en venant en ce pays, ils se proposèrent non pas de *fonder une société sans Dieu*, mais de *faire chanter ses louanges dans un désert où il n'avait pas encore été nommé.* Ils voulurent non pas *s'affranchir de l'autorité de l'Eglise*, mais *étendre ses limites dans tout le Nouveau-Monde.*

Nos religieux ancêtres ! c'étaient des hommes de foi ; c'étaient des catholiques dans tout le sens que ce beau mot comporte, et ils savaient se montrer tels.

Voyez-les au lendemain de la conquête. Ils sont encore tout saignants des cruelles blessures qu'ils ont reçues dans les combats meurtriers. Ils se trouvent en face d'un adversaire tout-puissant dont ils ne connaissent que trop les hostiles dispositions, surtout sous le rapport religieux. Néanmoins ils se lèvent comme un seul homme et disent : " Nous nous rendrons, mais ce ne sera qu'à la condition expresse que nous serons maintenus dans le libre exercice de notre sainte religion."

Vous le voyez, chez les chrétiens trempés à l'antique, la question religieuse n'était pas reléguée à l'arrière-plan ; bien moins encore était-elle supprimée. Ah ! ces nobles devanciers ! ils ne se défiaient pas du prêtre ; ils ne le considéraient pas comme opposé à leurs véritables intérêts. Sachant au contraire que le ministre de Dieu fut de tout temps le plus fidèle, le plus dévoué, le plus généreux ami du peuple, celui qui comprend mieux ses besoins et qui a moins de raisons de lui cacher la vérité, ils le regardaient comme un père ; sa parole faisait loi parmi eux, et c'est ce qui a fait que, jusqu'à ces derniers temps, nous avons été considérés comme un des peuples les plus heureux du monde.

Ressuscitons donc en nous la foi robuste de nos ancêtres. La foi qui, comme dit St. Paul, après la charité, cimentera cette *union* salutaire qui fera notre salut. C'est le besoin de cette union qui a fait naître notre belle Société St. Jean-Baptiste.

C'est la même pensée qui a porté les pères de notre cité à faire graver sur un écusson ces paroles si pleines de sens : *Concordia salus* (l'union, c'est le salut.) Pourquoi faut-il que ces belles paroles soient si souvent oubliées ? Pourquoi faut-il que nous ayons à déplorer l'absence de cette union inestimable, alors qu'il serait de la plus haute importance que tous les Canadiens-Français fussent unis comme un seul homme ? N'est-il pas souverainement regrettable de voir des dissidences se produire jusque dans nos grandes démonstrations nationales ? Et puis, que dire de l'acharnement des partis qui déchirent sans cesse le sein de la patrie, notre mère commune ? Que dire enfin de cette guerre de plume, de tribune et de *husting* qui neutralise nos forces au profit de nos adversaires ? N'y a-t-il pas de quoi faire saigner tout cœur véritablement ami de son pays ?

Cette union précieuse, sans laquelle nous nous annihilons, demandons-la à la foi. La foi, qui engendre la charité et l'union, produira encore ce *dévouement* sans borne qui devrait caractériser tous les descendants des Champlain, des Montcalm et de tant d'autres dont les noms devraient être sans cesse présents à notre souvenir. Et cette foi, cette union, ce dévouement, fruits bénis du catholicisme, produiront à leur tour en nous l'*espérance nationale*, car, selon un éminent publiciste, *un peuple vraiment catholique ne meurt pas.* Nos adversaires peuvent être nombreux et puissants ; ils peuvent sans cesse redoubler d'efforts ; les difficultés qui se dressent contre nous peuvent paraître humainement insurmontables, si nous sommes de véritables hommes de foi, d'union et de dévouement, si nous savons marcher avec fidélité dans la voie que nous ont tracée nos héroïques ancêtres,—comme cela s'est vu aux époques les plus critiques de notre histoire,—nous triompherons de tous les obstacles, nous nous montrerons dignes de notre origine et du glorieux patronage sous lequel nous avons été placés ; nous correspondrons à notre sublime vocation, nous continuerons l'œuvre de Dieu, les *Gesta Dei per Francos* en ce pays, nous aurons la consolation de voir prospérer notre patrie de la terre, en attendant le bonheur ineffable d'habiter la patrie du ciel.

J. L. Taillefer Ecr.
Montebello

LA REVUE CANADIENNE

480a

PHILOSOPHIE, HISTOIRE, DROIT, LITTÉRATURE, ÉCONOMIE SOCIALE, SCIENCES, ESTHÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE, RELIGION.

TOME TREIZIEME

Septième Livraison, Juillet 1876

SOMMAIRE

I.—AU PUBLIC CATHOLIQUE..... **G. Lamarche, Ptre., Chan.**
II.—DOULEURS ET JOIES..... **A. Gagnon.**
III.—LE CHRISTIANISME DANS L'HISTOIRE..... **F. X. Demers.**
IV.—LE PAYS DES FOURRURES..... **Jules Verne.**
V.—DE LA DESTINÉE PROVIDENTIELLE DES EMPIRES... **J. S. Raymond, Ptre., V. G.**
VI.—MATHILDE DE CANOSSE..... **Père Bresciani.**
VII.—CHRONIQUE PARISIENNE..... **Th. B.**
VIII.—CHRONIQUE DU MOIS..... **P. Hudon.**

MONTREAL

COMPAGNIE D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 222, RUE NOTRE-DAME.

1876

COMPAGNIE D'IMPRIMERIE CANADIENNE

ÉDITEUR-IMPRIMEUR

DU

NOUVEAU - MONDE

JOURNAL CATHOLIQUE

BUREAU :

NO. 222, RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

PRIX POUR MONTREAL :

ÉDITION	QUOTIDIENNE	$6.00
"	SEMI-QUOTIDIENNE	4.00
"	HEBDOMADAIRE	2.00

PRIX POUR LA CAMPAGNE :

ÉDITION	QUOTIDIENNE	$5.00
"	SEMI-QUOTIDIENNE	3.00
"	HEBDOMADAIRE	1.50

Impressions de toutes sortes

FAITES AVEC PONCTUALITÉ.

481

AU PUBLIC CATHOLIQUE.

Des circonstances imprévues n'ayant pas permis à l'Editeur de la *Revue Canadienne* de réaliser ce qu'il s'était proposé de faire pour la rendre de plus en plus digne du patronage du public, il en a cédé la propriété à la COMPAGNIE D'IMPRIMERIE CANADIENNE dans l'espoir de voir donner à cette utile publication une impulsion nouvelle et des garanties plus certaines.

En acquérant la propriété de cette *Revue*, la Société susdite se propose de tenter tous les moyens en son pouvoir pour en faire une publication réellement sérieuse et utile, sans cependant rien lui faire perdre de ce qu'elle a déjà d'agréable.

Pendant ses douze années d'existence, la *Revue*, nous devons le reconnaître, a rendu des services aux lettres Canadiennes, et le recueil de ses travaux fait certainement honneur à notre littérature nationale. Or, c'est l'intention bien arrêtée de ses nouveaux Editeurs de lui conserver ce trait de son caractère propre, tout en s'évertuant à la rendre plus intéressante que jamais. Dans ce but, ils se sont assuré la collaboration de plusieurs écrivains de doctrine irréprochable, d'un vrai mérite littéraire et d'aptitudes très variées.

Nous dirons toute notre pensée. Il nous semble qu'il y a eu jusqu'ici une lacune dans le programme des matières de la *Revue Canadienne*. Nous aurions, pour notre part, aimé à y rencontrer plus souvent quelque chose des lettres ecclésiastiques et de ces fortes études de principes, si propres à en relever le ton et redoubler l'intérêt aux yeux des esprits plus sérieux. Nous traversons des temps critiques, où les travaux du genre de ceux des grandes Revues Catholiques qui se publient aujourd'hui en Europe, ne doivent pas rester étrangers aux défenseurs et aux amis de la cause de l'Eglise en Canada. Les graves questions que le *Syllabus* a partout mises à l'ordre du jour et de la solution desquelles dépend la

paix et le bonheur des deux sociétés, civile et religieuse, devraient, à notre sens, occuper une place distinguée dans une publication comme celle-ci. Tout le monde ici ne peut pas facilement se procurer les savantes dissertations des lettres Catholiques ; mais il peut devenir très possible de leur faire une place dans cette *Revue* et de les rendre par là accessibles à tous ceux que ces matières intéressent. C'est ce que nous nous proposons de faire, en demandant surtout au Clergé de nous prêter le secours de son haut patronage.

La partie de l'apologétique Catholique sera donc particulièrement soignée, ce qui n'empêchera pas des plumes plus élégantes de mêler les fleurs de la belle littérature aux études plus sérieuses de la philosophie, aux leçons de l'histoire et à l'exposé des principes chrétiens en économie politique et sociale. Comme les lecteurs s'attendront à trouver toujours dans la *Revue* des feuilletons littéraires, un soin particulier sera donné à leur choix, afin qu'ils soient toujours absolument irréprochables et s'accordent parfaitement avec ce haut esprit moral qui doit avant tout distinguer les publications catholiques. Autant que possible, ces feuilletons seront canadiens, afin de donner un charme de plus à la *Revue* et encourager davantage notre littérature nationale.

Enfin, on y trouvera toujours une chronique mensuelle des principaux événements, tant du Canada que des pays étrangers, avec les commentaires qui nous sembleront les plus appropriés. Tel est succinctement le programme que la *Revue Canadienne* suivra à l'avenir. Il serait oisif de dire ici que nous osons compter sur un nouvel encouragement de la part des esprits sérieux et des amis des lettres en faveur d'une publication qu'il y va de notre intérêt à tous, comme aussi de l'honneur national de soutenir et de répandre.

On m'a prié d'en être le Directeur. Comme preuve de mon désir de seconder, autant que mes faibles forces et mes occupations d'un autre genre me le pourront permettre, les louables efforts de ses entreprenants Editeurs, j'ai accepté cette charge, avec l'espoir que cette marque de bonne volonté pourrait profiter à l'entreprise, en provoquant, peut-être, en sa faveur des dévouements plus efficaces et un concours plus précieux.

G. Lamarche,
Ptre., Chanoine.

Montréal, le 12 juillet 1876.

483

DOULEURS ET JOIES

> Il n'est point de plus grande douleur que de se rappeler dans les jours de malheur les jours où l'on fut heureux.
>
> (Dante—L'Enfer)

I

Dans un village de la belle Normandie, près de Dieppe, vivait en l'année 17... le comte de Raimbaut. Le château qu'il habitait datait des temps de la plus antique féodalité. Une splendide allée, ombragée par de hauts peupliers, conduisait de la grande route à l'entrée principale.

Le comte de Raimbaut descendait d'une race illustre dont il était fier d'être le rejeton. Doué des plus nobles qualités, il avait hérité des sentiments chevaleresques de ses aïeux. Il avait toujours préféré cependant une vie douce et tranquille à une vie d'aventures.

Au temps où commence notre récit, rien n'était venu troubler son heureuse existence, et il en aurait sans doute été ainsi jusqu'à la fin de ses jours, si, à cette époque, il n'eût éprouvé aucune déception politique, et surtout sans la perte douloureuse qu'il fit de la femme qu'il adorait.

Le noble comte jouissait d'un haut crédit à la cour où il avait occupé une position importante quelques années auparavant, mais par suite de ces revirements si communs des choses humaines, il arriva qu'un jour il fut disgracié.

Semblable à un volcan en effervescence dont le cratère embrasé vient à lancer des torrents de lave qui ensevelissent les villes et détruisent la richesse des campagnes, l'époque où vivait M. de

Raimbaut était une époque où toutes les passions humaines commençaient à gronder sourdement pour produire plus tard de terribles révolutions. La vertu s'effaçait de tous les rangs de la société. La philosophie, cette philosophie de l'impie Voltaire, répandait sur toute la France son souffle empoisonné. La cour et la noblesse s'endormaient, folles et insouciantes, au sein des plaisirs. Si quelqu'homme courageux et que la mollesse n'avait pas gagné osait élever la voix, opposer à cette dissolution des mœurs, une conduite dictée par des principes chrétiens, il ne s'attirait rien moins que le ridicule de tous ces courtisans obséquieux et efféminés.

M. de Raimbaut avait été nourri, dès son enfance, des principes religieux, principes qu'il avait toujours conservés, même au milieu de la cour du faible Louis XV. Son caractère franc et loyal n'avait pu, sans se révolter, voir se généraliser à un tel dégré l'injustice et la corruption. Il s'était par là créé des ennemis puissants qui réussirent à le faire tomber en défaveur. Cette épreuve, unie à la perte de celle qui avait tant contribué à son bonheur, blessa son cœur sensible si douloureusement qu'il résolut de changer son existence pour dissiper ses chagrins.

Bien des années s'étaient écoulées depuis le jour heureux de leur union : années de bonheur telles qu'il est possible à l'homme de les désirer sur cette terre.

Dieu avait béni leur mariage par la naissance de deux enfants, dont l'aînée, une fille, pouvait compter dix-huit ans et un fils encore bien jeune.

La jeune fille qui s'appelait Angeline, avait reçu une éducation distinguée. Douée d'un caractère heureux, elle avait développé en elle toutes ces précieuses qualités de l'esprit et du cœur qui ajoutent tant de charmes aux personnes de son sexe. Ses traits fins et réguliers ajoutaient à ses dix-huit ans une rare distinction. Une abondante chevelure brune encâdrait gracieusement sa figure et retombait en boucles soyeuses sur ses épaules. Sa physionomie était naïve et ingénue et dans le sourire franc et ouvert de ses lèvres semblait luire son âme innocente.

Il est certains hommes chez qui la sensibilité, le délicatesse des sentiments et le besoin d'aimer l'emportent sur tous les autres penchants et lorsque leur cœur est blessé, leur nature les pousse plutôt à une vie d'aventures qui distrait leur esprit et dissipe leurs chagrins. Il en fut ainsi du comte de Raimbaut qui comme nous l'avons déjà dit, ne supportait qu'avec peine la perte de celle qu'il avait tant aimée.

Le silence, un silence morne régnait à l'intérieur du château,

c'était le silence de la tombe. Plus de fêtes, de divertissements, ni de plaisirs. Lorsque le soleil avait disparu à l'horizon et que la nuit envahissait l'espace, tout dans cette demeure naguère encore si joyeuse était plongé dans le calme le plus profond. Le rossignol, caché dans l'alcôve d'un bosquet voisin, faisait entendre parfois une mélodie suave et triste. Des plaintes douloureuses, comme les derniers soupirs d'un être qui nous est cher, semblaient s'échapper des grands arbres du parc quand la brise du soir venait les agiter.

Dans ces circonstances pénibles, au milieu des souvenirs accablants qui l'agitaient, le comte de Raimbaut tourna ses pensées vers le Nouveau-Monde. Cette terre, qu'il ne connaissait que de nom, semblait lui promettre le repos. La vie lui apparaissait moins amère dans ces contrées vierges où il espérait trouver un baume salutaire pour calmer ses peines. Il lui fallait la solitude, l'espace, une nouvelle existence, il trouverait tout cela dans les vastes régions de l'Amérique.

Le malheureux, a dit quelqu'un, trouve seul des entraînements dans la solitude et le silence, parce que rien ne convient au malheur comme la solitude et le silence.

II

Le changement d'existence du comte de Raimbaut était donc décidé. C'en était fait, il venait habiter, au moins pendant quelques années, la terre de Colomb.

Il se prépara à franchir l'océan, pour chercher dans les possessions françaises de l'Amérique un lieu où il put vivre tranquille et ignoré.

Comme cette année-là plusieurs colons devaient s'embarquer à bord d'un navire en destination de la Louisiane, il résolut de profiter de cette circonstance pour aller choisir sa nouvelle demeure.

A cette époque, la Louisiane comprenait une grande étendue de pays sur le golfe du Mexique. Le Mississipi, ou le Meschacébé, immortalisé par le grand écrivain, promène majestueusement ses eaux dans l'intérieur des terres et va se jeter dans le golfe du Mexique. Ce fut l'intrépide Iberville qui, le premier, eut l'honneur de fouler les bords de son embouchure perdue au milieu de terres basses couvertes de roseaux. Les habitants des Etats-Unis appellent cette nouvelle contrée le Nouvel Eden, à cause de la douceur du climat ; elle fut appelée Louisiane en l'honneur du grand roi Louis XIV.

Après les malheureux efforts de La Salle pour y fonder une

colonie, Iberville vint y jeter en 1707 les bases d'un établissement qui grandit peu à peu, malgré bien des obstacles.

M. de Raimbaut, cependant, n'emmena pas avec lui ses deux enfants ; il voulait leur épargner les fatigues d'un voyage pénible et dont lui-même n'avait aucune idée. Il devait leur faire savoir quand il serait prêt à les recevoir, ce qui, pensait-il, aurait lieu peu de temps après son arrivée.

Non loin du château de M. de Raimbaut demeurait un M. de Longchamp. Les liens de la plus étroite amitié unissaient les deux familles. S'il y avait une fête, une partie de chasse, on était certain de les voir ensemble.

La famille de M. de Longchamp n'était pas nombreuse ; il n'avait qu'une fille unique âgée d'environ cinq ans : c'était une petite fleur que les parents adoraient. Jusqu'à l'avénement des faits que nous venons de raconter, les enfants, à l'exemple de leurs parents, s'amusaient gaiement. Le jeune de Raimbaut, qui avait à peu près le même âge que la petite Yvonne, jouait tous les jours avec elle. Souvent, ils chassaient les papillons dans les jardins du comte. Parfois le jeune bambin cueillait une rose qu'il portait à Yvonne, en l'appelant sa petite sœur.

Or, M. de Longchamp, appelé, par ses intérêts, à la Nouvelle-Orléans, devait s'y rendre bientôt avec sa famille, et M. de Raimbaut lui avait confié ses deux enfants.

Le comte, après son arrivée, trouva le climat de la Nouvelle-Orléans et l'aspect du pays en général très en rapport avec ses goûts, et il résolut de suite d'y fixer sa résidence. Sa détermination prise, il écrivit à sa fille et lui enjoignit de venir le rejoindre avec son jeune frère, lors de la venue prochaine de M. de Longchamp.

Angeline, que l'idée de traverser l'océan n'effrayait guère, quoiqu'elle se sentît vivement affectée à la pensée de quitter le lieu qui l'avait vu naître et tout ce qu'elle avait aimé pour aller vivre dans des pays inconnus et sauvages, répondit à son père qu'elle s'embarquerait sous trois semaines. Elle lui mandait en même temps de les attendre, et de prier Dieu pour qu'il leur accordât une heureuse traversée.

Cette âme juvénile et courageuse avait déjà beaucoup souffert ; d'abord de la perte de sa mère chérie, et ensuite par la nouvelle détermination de son père. Elle avait versé bien des larmes, lutté avec énergie, et sa volonté enfin avait triomphé.

L'affection qu'elle portait à son père était si ardente, le dévouement de son âme si grand, qu'elle n'aurait pas voulu le contrarier dans le moindre de ses désirs. Aussi, aucune observation n'était

sortie de sa bouche à la proposition qu'il fit de venir demeurer en Amérique. Elle prenait enfin une part légitime à ses malheurs. Pauvre fleur née hier à peine sous les premiers rayons d'un beau jour et que déjà la tempête allait assaillir !

Quant au petit Léon, qui n'était pas d'âge à se rendre compte de la gravité de sa position, ce fut avec cette joie enfantine que l'on éprouve à cet âge à la pensée de revoir un père ou une mère bien-aimée, qu'il se disposa à traverser l'océan.

III

En commençant ce nouveau chapitre, nous devons dire, pour l'intelligence du lecteur, que M. de Raimbaut, voulant jouir d'une parfaite tranquillité pendant les quelques années qu'il se proposait de passer sur ce continent, avait changé son nom de noblesse pour un nom ordinaire. Ainsi devrons-nous désormais l'appeler Jean Villars.

Contre toute prévision, ce ne fut que deux mois après l'époque indiquée dans sa lettre qu'Angéline put prendre passage à bord du navire qui devait traverser l'océan.

La veille de son départ, mue par un sentiment facile à comprendre, elle voulut visiter une dernière fois le tombeau où reposait sa mère. Elle s'agenouilla sur la terre nue, pria longtemps, puis, plaça sur la croix qui protégeait le repos éternel de celle qui l'avait tant aimée, une couronne d'immortelles que ses mains délicates avaient tressée, et s'éloigna en pleurant.

Nos aïeux ne connaissaient pas ces puissants navires, qui, mus par la vapeur, franchissent aujourd'hui l'océan avec une rapidité si prodigieuse. Alors la traversée était longue et pleine de périls. Cependant, deux mois au plus suffisaient pour se rendre en Amérique. Il y avait trois mois que le navire avait dû quitter la France, et M. de Raimbaut, ou plutôt M. Villars, s'étonnait de ce qu'il n'eut pas encore été signalé.

Quelques semaines s'écoulèrent encore.

Ne voyant point arriver la voile si impatiemment attendue, Jean Villars, dont le cœur saignait déjà si amèrement, commence à concevoir des craintes à la pensée des dangers anxquels sont exposés ses enfants. Il sait, qu'à moins d'accident, le vaisseau devrait être à cette époque rendu à destination. Bientôt il se laisse aller aux plus vives inquiétudes.

Plusieurs semaines s'écoulent dans une vaine attente. Son agitation d'esprit augmente chaque jour. Son anxiété est à son comble. La vie lui devient un fardeau sans ses deux enfants. Hélas ! il est

des moments bien pénibles à passer ici-bas, moments de malheur où l'homme est accablé, anéanti sous le poids des chagrins.

La Nouvelle-Orléans d'alors n'est pas la grande et majestueuse cité que l'on admire aujourd'hui. Fondée en 1717 par l'intrépide de Bienville, elle avait progressé peu rapidement et n'était, à l'époque dont nous parlons, qu'un établissement naissant. Jean Villars n'y pouvait donc guère jouir des plaisirs qu'offre une grande ville. Mais en retour le pays qu'il habitait était favorisé d'un climat sain et chaud, d'un ciel serein. Des plaines remarquables par leur végétation luxuriante s'étendaient aussi loin que la vue pouvait porter. Çà et là on voyait des rivières, des lacs et des bocages riants. La nature dans toute sa richesse se déroulait partout où il promenait ses pas. Et après que les rayons du soleil couchant s'étaient enfuis à l'approche de la nuit, le doux zéphir venait caresser les bosquets d'orangers et de magnolias, et des senteurs balsamiques se répandaient dans l'espace comme l'encens dans un sanctuaire.

IV

La beauté de la nature, le climat tempéré du pays, l'aspect sombre et majestueux des forêts, le charme indéfinissable qui s'empare d'une âme troublée au milieu des tableaux enchanteurs d'une nature primitive auraient pu procurer à Jean Villars des jouissances réelles s'il avait eu auprès de lui les deux êtres qui lui étaient plus chers que l'existence.

Voulant tromper la lenteur du temps et s'oublier lui-même, il se livra à la chasse. La Louisiane lui offrait tous les avantages de cet exercice, car le gibier y était abondant et varié. En ces temps difficiles, malheureusement, il était dangereux de s'éloigner des habitations, de s'aventurer seul, même armé, dans les profondeurs des forêts, car non-seulement le monde ailé animait ces déserts de leur sauvage harmonie, mais ils récélaient une multitude de tribus barbares dont quelques-unes nourrissaient une haîne invétérée contre les Français.

Là comme au Canada, ces courageux colons s'étaient attaché plusieurs de ces tribus, mais aussi, nombre d'autres, à l'instigation des Anglais et des Espagnols, n'avaient cessé de les inquiéter. Ce fut surtout après la destruction de la puissante tribu des Natchez qu'ils se virent en butte aux attaques incessantes des restes éparpillés de cette nation.

Après l'établissement des Français au Biloxi et à la Nouvelle-Orléans, les Natchez avaient d'abord fait alliance avec les nou-

veaux colons dont le caractère et les mœurs étaient si différents de ceux des autres nations européennes qui venaient s'établir au milieu d'eux. Plus tard des dissensions, des jalousies s'élevèrent. En général, les Sauvages de l'Amérique du Nord voyaient d'un œil haineux et jaloux les progrès des Européens dans ces contrées où naguère ils régnaient en souverains. Certaines prophéties jointes à l'instinct superstitieux de ces peuples leur faisaient entrevoir dans un avenir plus ou moins éloigné l'anéantissement de la race blanche.

Les Français reclamaient le territoire de la Louisiane comme leur propriété. L'orgueil d'indépendance des Natchez, ces rois du désert, se révolta. Un complot formidable dans lequel prirent part presque toutes les nations indigènes, amena, en 1731, la destruction presque complète des Natchez. Bien que plusieurs années se fussent écoulées depuis cet événement, elles n'avaient pas suffi pour faire oublier ces temps douloureux.

Les Anglais d'ailleurs voulant entraver les tentatives de colonisation des Français dans le Nouveau-Monde, ne cessaient, par leurs présents et par leurs discours, d'entretenir cette rancune. Aussi était-il à cette époque téméraire de pénétrer seul dans ces solitudes : ce à quoi cependant Jean Villars ne faisait guère attention. Il passait quelquefois des journées entières dans les bois malgré les dangers qu'il y courait.

L'homme propose et Dieu dispose, dit la Sagesse, et souvent dans la vie on rencontre des épines où on espérait trouver des roses. Jean Villars avait beaucoup souffert, mais il était loin de prévoir le sort qui l'attendait dans le Nouveau-Monde où il avait espéré trouver, sinon le bonheur au moins la tranquillité et le repos.

Un jour que son esprit est dévoré par les soucis, il part pour l'intérieur des forêts. Il suit un sentier qui conduit au nord, le long du Mississipi. Après avoir parcouru une distance considérable, il s'arrête, desselle son cheval qu'il laisse libre et continue à s'avancer de solitude en solitude.

A l'heure où le soleil était sur son déclin il se trouva tout-à-coup en face d'un des mille tributaires du Mississipi. Il s'assit tout pensif sur le bord de la rive et repassa dans sa mémoire les heurenses années de sa vie et les malheurs qui le frappaient presqu'en même temps. Les traits de sa physionomie peignaient le cours de ses pensées ; ils s'assombrissaient ou devenaient sereins suivant le souvenir amer ou le rayon d'espérance qui traversait son esprit. Ne le troublons pas dans ses réflexions quelque amères qu'elles soient. Laissons-le un instant à lui seul et revenons aux autres personnages de notre récit.

V

Vous êtes sans doute anxieuse, aimable lectrice, de connaître le sort d'Angeline. Que s'était-il donc passé depuis le départ annoncé du navire ? Quels événements avaient pu tant retarder son arrivée ? Depuis longtemps il aurait dû être au port et on n'en avait aucune nouvelle. Comme nous l'avons déjà dit, Angeline n'avait pu s'embarquer que deux mois après la date fixée dans sa lettre à son père. Des causes imprévues avaient empêché le vaisseau de faire voile avant ce temps. Ce contre-temps l'avait elle-même fort inquiétée, car son arrivée en Amérique se trouvait d'autant plus retardée et elle dévinait les angoisses qui devaient assaillir son père. Si, toutefois, rien n'était survenu durant le voyage, elle serait déjà depuis longtemps entre les bras de son père. Durant vingt jours, la traversée fut très-heureuse. Un vent favorable n'avait cessé de souffler. Le navire, parti de Dieppe, avait franchi un espace immense. Souvent Angéline montait sur le pont pour respirer l'air sain et pur de l'Océan. Son regard plongeant dans l'espace cherchait à découvrir cette terre promise, objet de tous ses vœux. Qu'elle était belle alors ! La tristesse de son âme se peignait sur ses traits en une douce mélancolie. Qu'il l'eut vue dans cette attitude triste et pensive n'eût pu s'empêcher d'éprouver pour cette noble jeune fille un sentiment de respectueuse commisération.

Les passagers se flattaient d'être bientôt en vue du port ; mais, hélas ! il ne devait pas en être ainsi.

Un jour qu'ils se félicitaient mutuellement sur l'heureuse et prochaine issue de leur voyage et se laissaient bercer par les plus douces espérances, quelques nuages assombrirent le ciel. Le calme qui précède la tempête tenait immobile les eaux de l'abîme. Le tonnerre grondait au loin. Des éclairs d'un blanc mat déchirent le ciel noir chargé d'électricité. Tout-à-coup les vagues déchaînées s'élèvent et s'abaissent telle qu'une forêt agitée par les vents. Les regards épouvantés interrogent l'océan, tandis que les cœurs frémissent sous l'appréhension d'un malheur. Les craquements sinistres du navire sous l'effort des vagues avertissent l'équipage d'un danger imminent. Plus d'illusion possible, on allait éprouver une de ces furieuses tempêtes qu'engendrent l'immensité des eaux sous l'action du vent. Le capitaine, homme d'un grand courage et de beaucoup de sang-froid, est sur le pont. Il donne des ordres que les matelots s'empressent d'exécuter. En un instant, les voiles sont cargnées ; les mâts offrent l'aspect de troncs dépouillés. Les eaux

soulevées et poussées par un vent tempétueux, ébranlent le vaisseau qui gémit lugubrement. Tout l'équipage est sur le pont.

En vain le capitaine veut rassurer les passagers.

Angéline est muette de terreur. Le péril dont elle est menacée et la pensée de perdre son père jettent son âme dans un trouble inexprimable. Tenant son jeune frère enlacé dans ses bras, elle se jette à genou, demande la vie, non pour elle-même, mais pour cet enfant dont la perte serait si cruelle à l'auteur de ses jours.

Sa prière fut exaucée ; quoique la tempête continuât à souffler avec violence, elle n'atteignit pas cependant ce dégré de fureur auquel peu de navires résistent. Le vaisseau, obligé de céder à la violence des vagues, dévia de sa course et fut ballotté pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'enfin il vint en vue des côtes du Cap Breton. Un cri de joie monta vers le ciel comme une action de grâces : terre ! terre ! sauvés ! s'écrie-t-on de toutes parts.

On se trouvait presqu'en face de Louisbourg, qui, à cette époque, était une ville fortifiée et la clef des possessions françaises dans l'Amérique du Nord. Protégée par de hautes murailles, elle était la terreur des Anglais.

Cependant les flots courroucés redoublent de fureur devant les rochers de l'Ile qui se dressent comme une barrière infranchissable. On donne des signaux de détresse. Aussitôt accourt sur le rivage une foule nombreuse. Scène navrante ! les naufragés désespérés tendent vers les spectateurs saisis d'effroi leurs mains suppliantes implorant assistance. En vain quelques hardis nautonniers veulent vaincre la fureur des événements et porter secours au navire en détresse, mais force leur est de rester sur le rivage. Le navire menace de s'abîmer sur les rochers. Quelques instants encore et tout est perdu. Mais, ô effet de la Providence ! un cri d'espoir s'échappe de toutes les poitrines haletantes : le navire entre dans le port non sans avoir éprouvé une avarie sérieuse. Une voie d'eau s'était déclarée et on n'eut que le temps nécessaire pour débarquer les passagers et mettre le navire en sûreté. Ainsi on évita un grand malheur pour un moindre et qui n'était à vrai dire qu'un contretemps. Il fallait attendre à Louisbourg que le batiment fut réparé, ce qui retarda encore d'un mois l'arrivée des immigrants impatients d'atteindre le terme de leur voyage.

Angéline dut se résigner à son mauvais sort. Elle rendit à Dieu des actions de grâces de l'avoir préservé dans un si grand danger. Oh ! en ce moment si elle avait pu communiquer avec son père, lui faire connaître sa situation et dissiper les inquiétudes dont elle le savait tourmenté, elle aurait été au comble de ses vœux. La

tendresse et la sollicitude qu'elle lui portait lui faisaient appréhender quelque nouveau malheur.

Enfin, par un beau jour où les hautes tours de la ville se mirent dans les ondes qu'une brise légère fait frissonner, le navire peut reprendre la mer. Les voiles sont déployées et un vent favorable aidant, il est bientôt hors de vue du port hospitalier de Louisbourg.

VI

Le soleil disparaissait à l'horizon ; les mille voûtes de la forêt en réflétaient les derniers feux ; les oiseaux le saluent d'un chant d'adieu et regagnent leurs retraites ; la tendre mesange, perchée sur la branche du ormeau, redit son dernier refrain d'amour et tout devient silence. La nuit étend son manteau ténébreux et les ombres pénètrent furtivement dans l'épaisseur des forêts.

Jean Villars, abîmé dans ses pensées, demeurait insensible aux charmes de cette belle nature, et contemplait d'un œil distrait l'onde fugitive de la rivière.

Les coups de bec rapides d'un pivert sur un tronc d'arbre creux et sonore le tirèrent de sa rêverie. Levant la tête il s'aperçut que l'heure était avancée. Il voulut partir dans la direction de la Nouvelle Orléans, mais bientôt les ténèbres l'environnèrent de toutes parts.

Ne sachant sur quel point se diriger, il n'osa pas s'aventurer davantage de peur de s'égarer de plus en plus. Ayant erré tout le jour par des sentiers inconnus, et ignorant à quelle distance il était de la Nouvelle-Orléans, il résolut de passer la nuit au milieu de la forêt et d'attendre la lumière du lendemain pour regagner les habitations.

A quelques pas s'ouvrait une grotte dans un rocher qui lui promettait un abri confortable. Toutefois, la faim que le temps ne fait qu'accroître au lieu de la modérer se faisait vivement sentir chez lui. Il n'avait presque rien pris depuis le matin.

Malheureusement, c'était à l'heure du repos de la nature : nul être ne revelait sa présence. Néanmoins il voulut allumer un feu. A l'aide du briquet qu'il portait toujours sur lui dans ses excursions, il fit jaillir de la pierre une étincelle qui communiqua son feu au bûcher. Bientôt une vive flamme s'éleva en faisant entendre des pétillements semblables à ceux de branches mortes foulées aux pieds du chasseur. Les arbres d'alentour sont enveloppés comme d'un vêtement écarlate.

En ce moment, un cri se fit entendre dans les airs : une tourterelle fuyait sur un arbre voisin du lieu où la fumée s'élevait en

épais tourbillons. Saisissant son fusil, il ajuste, le coup part, et la pauvre victime toute palpitante tombe à ses pieds. Un bruit effroyable retentit dans l'espace; les échos de la forêt en transmettent le son à une distance infinie et troublent le silence des bois.

Jean Villars, entendant le bruit lugubre de la détonation répercuté par toutes les voix de la forêt, sentit un frisson convulsif agiter ses membres. Sous l'empire du spectacle de la forêt au milieu de la nuit, il se sentit presque dominé par la crainte. Quelque chose d'intime de notre âme qu'on appelle le pressentiment, et qui semble nous avertir lorsqu'un malheur plane sur notre tête, lui faisait redouter ce qui allait arriver.

Combien il désirait en ce moment n'avoir jamais cédé à la pensée de venir en Amérique, pensée qu'avait enfantée son cerveau exalté sous l'effet des malheurs !

Bientôt, cependant, tout redevient silence. Le bûcher, alimenté sans-cesse, continuait à projeter de vives flammes.

A peine Jean Villars venait-il de terminer son léger repas, qu'il croit entendre au milieu des broussailles un bruit semblable à celui produit par le froissement de branches sèches. Ses regards plongent dans cette direction, mais il ne voit rien. Ce bruit a été si imperceptible qu'il croit s'être trompé ; il n'y fait plus attention.

Il se réfugie dans la grotte du rocher, mais une minute ne s'est pas écoulée, que son attention est de nouveau attirée par un bruit semblable à celui qu'il venait d'entendre, mais plus distinct, plus accentué. Cette fois, il n'y a plus à s'y tromper. Il entrevoit à la lumière blafarde du bûcher deux ombres qui dardent sur lui des yeux brillants comme des tisons enflammés. Une froide sueur vient glacer tous ses membres. Il veut parler, mais sa parole reste suspendue à ses lèvres. Il fait un mouvement pour s'emparer de son arme, mais presqu'en même temps il se sent saisi et comme enchaîné.

Au même instant retentit un cri formidable. Jean Villars était sous la puissance des sauvages. Un instant après il fut entouré d'une douzaine de ces barbares qui le lièrent fortement et le privèrent de tous ses mouvements.

VII

Les figures sinistres de ces sauvages exprimaient une joie féroce et accusaient les desseins les plus horribles contre leur prisonnier.

Ces sauvages faisaient partie de la tribu des Chichacas, autrefois alliés des Natchez. Ils avaient trempé dans la grande conspiration de cette nation pour la destruction des Français, et avaient eu à

déplorer des pertes douloureuses. Une grande partie de leur peuplade avait été anéantie, et le reste errait à l'aventure dans les régions encore inexplorées de la Louisiane. Ils n'avaient pas perdu le souvenir du jour néfaste qui les obligea à se disperser et ils cherchaient à se venger par tous les moyens en leur pouvoir. Ceux des Natchez qui avaient échappé à la mort ou à la servitude s'étaient réfugiés dans cette tribu à laquelle ils avaient communiqué leur haîne et leur esprit de vengeance.

D'un autre côté, les insinuations perfides et intéressées des Anglais de la Caroline ne contribuaient pas peu à entretenir cette animosité contre les Français. (1)

La prise de Jean Villars fut exécutée si rapidement qu'il se crut d'abord sous l'effet d'une terrible hallucination. Mais revenant bientôt à lui-même, il comprit toute la gravité de sa situation. Il était bien réellement prisonnier et entouré de sauvages. Sa surprise se changea bientôt en une espèce de rage et de désespoir. Il fit de grands mais vains efforts pour se débarrasser de ses liens et recouvrer sa liberté. De fortes courroies de peau de buffle lui liaient les deux mains.

Il demanda alors à ses barbares pourquoi ils le retenaient ainsi prisonnier et ce qu'il voulait faire à un homme qui ne leur avait jamais fait de mal.

Un rire satanique répondit à ses plaintes.

Quelques sauvages même vinrent le frapper à la figure en disant que ces soufflets ne ressemblaient point aux boulets que ceux de sa nation savaient si bien lancer contre les peaux rouges.

—Guerrier, lui dit un Chichacas de haute stature et dont la tête ornée de grandes plumes semblaient indiquer la supériorité, nous allons t'emmener à notre bourgade. Le feu éprouvera ton courage et ta mort apaisera les mânes de nos aïeux.

Jean Villars comprit à peine le sens de cette menace prononcée dans un très-mauvais français. Il lisait plutôt sur les figures repoussantes de ces barbares les projets qu'ils formaient contre lui.

La nuit régnant dans toute son intensité, on attendit pour partir que les ténèbres eussent fait place à la lumière.

VIII

Dès que l'aube parut on procéda au départ. Quatre Sauvages se placèrent aux côtés du prisonnier, une partie des autres prit le devant et le reste de la troupe ferma la marche. On marcha ainsi

---

(1) Garneau.

tout le jour au milieu de forêts, de montagnes et de marécages, avançant toujours dans le Nord. Vers le soir on fit halte dans un endroit où nul Européen ne révélait sa présence.

Le captif fut attaché à un arbre et gardé à vue tandis que d'autres sauvages s'éloignèrent en quête de gibier.

Le lendemain dès l'aurore, on se remit en marche toujours dans l'ordré indiqué par le chef.

A midi on était à quelques lieues du village. Déjà le sol accusait la présence de l'homme. Des sentiers à travers les forêts indiquaient le passage récent des enfants des bois.

On atteignit enfin le sommet d'un côteau au pied duquel s'étendait une plaine. Cette plaine refermait le village des Chicacas. Vingt-cinq cabanes composaient ce village.

Ces cabanes ou huttes présentaient la forme d'un cône. Sur le sommet perçait une ouverture d'un pied de diamètre pour le passage du jour et de la fumée. Une double rangée de pieux élancés formaient les deux parois de la hutte. Ils se recourbaient vers le haut et étaient entrelacés par des liens d'écorce de tilleul. La plupart était couvertes de feuilles de maïs.

Ces sauvages ne formaient pourtant pas la nation des Chichacas, mais plutôt un morcellement de cette tribu dont un grand nombre avaient émigré dans des régions plus au Nord. Souvent il arrivait à l'occasion de grandes guerres, par exemple, qu'une partie ou plusieurs parties d'une tribn se trouvaient séparées du corps principal de la nation et devenaient plus tard des nations distinctes. C'est sans doute à ces causes qu'il faut attribuer le grand nombre de peuplades qui parlaient un dialecte dérivant d'une langue mère ou d'une même famille lors de la découverte du Nouveau-Monde. "D'ailleurs l'Indien était le type de migrations locales et de la transformation perpétuelle." (1)

Aussitôt que les sauvages furent entrés dans le village avec leur prisonnier, les hommes, les femmes et les enfants les entourèrent en poussant de grands cris. Cette foule traduisait par les gestes les plus grotesques une joie barbare. Le tumulte devenait grand; des cris de mort vinrent retentir aux oreilles du malheureux Jean Villars.

IX

Le Grand Chef n'était pas là pour réprimer les excès de ces Sauvages: il avait conduit un parti de Chichacas chez les Anglais de la Caroline. On l'attendait sous peu.

---

(1) Parkman.

Il n'était pas nécessaire cependant qu'il fût présent pour condamner un prisonnier au supplice. Aussi la mort du Français fut-elle de suite résolue.

On conduisit le prisonnier à une extrémité du village. Une foule curieuse s'y trouvait déjà assemblée. On dansait, on se pressait autour du prisonnier.

De vieilles et hideuses sauvagesses venaient l'accabler d'injures, tandis que les sauvages cueillaient des branches sèches qu'ils entassaient en forme de bûcher.

Ces préparatifs terminés, les indiens se rangèrent sur deux lignes. Aussitôt un jongleur donna le signal du prélude des supplices. Jean Villars en passant entre ces deux rangées de sauvages recevait de violents coups de bâton. Ils attachèrent ensuite le prisonnier au pôteau, au pied duquel s'élevait un amas d'écorces et de branches sèches. La rage se peignait sur toutes les figures. Encore quelques instants, et les flammes auront consumé Jean Villars.

Le jongleur tenant une torche enflammée s'approche du prisonnier et allonge le bras pour communiquer la flamme au bûcher. Mais au moment où sa main va accomplir cet acte barbare, il s'arrête. La foule qui l'entoure s'agite et s'ébranle dans une même direction en poussant des cris de joie. Le bras du jongleur reste immobile et la torche s'éteint entre ses mains.

Qu'était-il donc arrivé ? Qu'est-ce qui avait pu attirer à ce point l'attention des sauvages ? Vous avez déjà sans doute déviné, lecteur, l'arrivée du Grand Chef accompagné du reste de la tribu. Ils venaient du pays des Anglais où ils avaient échangé quantité de peaux et d'ouvrages travaillés de la main des sauvages contre des armes à feu de toutes sortes, des épées, des haches et quantité des marchandises européennes. Ils arrivaient donc ivres de joie, car jamais ils n'avaient été si heureux, et jamais les Anglais ne leur avaient fait tant de présents.

Cette excursion avait été l'objet de plusieurs mois de préparatifs, les Anglais leur ayant promis de riches présents tant pour se les attacher d'avantage que pour faire fleurir leur commerce.

La place où se trouvait Jean Villars demeura déserte. Les spectateurs étaient accourus vers l'autre extrémité du village par où arrivait le Grand Chef.

Il lui aurait été facile alors de fuir s'il avait été libre de ses mouvements. Personne ne le surveillait ; à quelques pas, il entrait dans l'épaisseur des bois et regagnait sa liberté. En vain essaya-t-il de briser les liens qui le retenaient cloué au pôteau. Il fit des efforts surhumains pour s'arracher de ce bois fatal. Ses mains

furent ensanglantées, son corps inondé de sueurs : tout fut inutile rien ne céda ! Il passa ainsi quelque temps dans la plus mortelle attente.

Cependant, le Grand Chef fut bientôt instruit de ce qui s'était passé. Il s'était fait raconter tous les détails de la capture du Français, et il s'en était réjoui comme d'un heureux événement.

Kironkis, c'était son nom, était un guerrier qui avait vu au moins cinquante neiges, disaient les plus anciens. Il jouissait d'une grande autorité parmi les siens, et sa sagesse était connue de plusieurs nations. Les anciens guerriers admiraient sa bravoure et son agilité à courir le chevreuil et le cerf, tandis que les jeunes gens s'inspiraient de son courage pour enlever un grand nombre de chevelures.

Une demi-heure s'était écoulée depuis l'arrivée du Grand Chef et des sauvages.

On ne voyait plus le soleil. Les ombres du soir se répandaient sur les montagnes et dans la plaine. Le ciel était pur et les étoiles s'allumaient les unes après les autres : la voûte illuminée présentait la forme d'un lustre immense. La lune montait silencieuse dans le firmament, et ses blancs et mystérieux rayons couraient comme des frissons sur le haut des collines. La température était douce. De petits feux allumés à la porte de plusieurs cabanes jetèrent une vive flamme sur différents points du village.

Cependant, Kironkis a ordonné qu'on ne troublât pas davantage le prisonnier. Le Conseil des Sachems devait décider sur son sort.

C'est ainsi que les sauvages de l'Amérique du Nord avaient l'habitude d'agir en pareille circonstance.

X

Vers le milieu du village s'élevait un sycomore gigantesque sous lequel les sachems tenaient leurs assemblées. Ses feuilles, larges et nombreuses, les garantissaient des ardeurs du soleil pendant le jour, tandis que, au dire des sauvages, son ombre protectrice servait de retraite aux esprits bienfaisants durant la nuit.

Le Conseil s'assembla au pied de cet arbre.

Les sachems s'assirent en rond sur la terre nue, les jambes croisées.

Kironkis se leva et prit le premier la parole :

—Vaillants guerriers, dit-il, pendant que nous sommes allés fumer le calumet de la paix chez nos amis les Anglais, quelques autres guerriers de la tribu des Chichacas et des Natchez ont surpris un ennemi dans les forêts autrefois habitées par nos pères. Ils

l'ont saisi et amené au grand village pour que sa mort pût venger les mânes de ceux qui ont péri en défendant leur patrie. C'est celui-là même que vous voyez en ce moment attaché au pôteau attendant l'heure du supplice. Il appartient à la nation des Français, nos plus grands ennemis. Sachems de la sage tribu des Chichacas, vous êtes appelés à décider de son sort. Devons-nous le condamner au supplice du feu ou le retenir prisonnier ? Que les bons esprits président à la décision que vous allez donner.

Après ces quelques mots, le Grand Chef se rassit et céda la parole à d'autres guerriers.

Alors le jongleur se leva et dit :

—Frères qui avez connu la grandeur et la puissance de la nation des Chichacas, il s'agit ici de décider du sort du prisonnier qui est tombé entre nos mains. Sans l'arrivé du Grand Chef, il serait déjà consumé par le feu car la nation voulait sa mort. Depuis longtemps les esprits ne nous protègent plus ; les mânes des guerriers tués par la nation du guerrier blanc demandent vengeance. M'est avis qu'il faut le faire mourir : les bons génies nous seront plus favorables et les ombres de nos pères seront satisfaites.

Le jongleur reprit sa place au milieu du plus profond silence et promena ses regards sur l'assemblée pour voir si elle partageait son avis.

Quelques sachems firent un signe d'assentiment tandis que d'autres se tinrent sous la réserve.

Un deuxième guerrier que chacun admirait pour sa sagesse et son courage, se leva à son tour et parla ainsi :

—Le guerrier blanc mérite la mort pour les outrages que ceux de sa nation ont infligés à nos pères et à nous-mêmes. Nous ne sommes point les amis des Français : nous les avons combattus depuis bien des neiges. Toutefois le prisonnier ici présent semble être étranger aux pays des bois. Il n'a pas levé la hache contre la peau rouge. Il s'est égaré dans les forêts et les esprits l'ont conduit près du pays des Chichacas où il a été trouvé. Je suis d'avis que nous lui donnions l'hospitalité. Le guerrier blanc vient de la nation où règne le Grand Soleil : (1) il nous apprendra le maniement des armes nouvelles dont les Anglais viennent de nous faire présents. Nous pourrons toujours plus tard le mettre à mort lorsqu'il plaira au Grand Chef et aux sachems. Ces paroles d'Ontaya produisirent une vive excitation. Plusieurs sachems se levèrent pour approuver ce qu'avait dit le sage guerrier. D'autres agitèrent leurs mains en signe de désapprobation. Tous les membres du Conseil voulaient

(1) Le roi de France.

parler à la fois. La voix du jongleur dominait toutes les autres : le désordre devenait grand.

Jean Villars toujours cloué à son pôteau voyait de l'extrémité du village à la lueur des flammes des bûchers, les débats du Conseil. Il ne comprenait rien à leur langage mais il pensa bien qu'il s'agissait de son sort.

En entendant les clameurs qui divisaient l'assemblée, il jugea que l'opinion des sachems n'était pas unanime. Qu'allaient-ils faire de lui ? Qu'allait-il devenir, lui prisonnier au milieu de ces sauvages cruels ?, Allaient-ils le condamner au supplice ou lui laisser la vie sauve en le retenant prisonnier ? Il ne pouvait le dire ! mais comme entre deux malheurs inévitables on choisit le moindre, il espérait qu'on le retiendrait prisonnier seulement. Dans cette dernière alternative toute espérance n'était pas perdue. La Providence et le temps lui procureraient l'occasion de reconquérir sa liberté. Il pourrait gagner l'affection des sauvages ou de quelque sauvage qui le laisseraient aller. Les ténèbres le protégeraient contre la poursuite de ses ennemis, s'il parvenait à s'échapper de leurs mains.

Comme cette pensée le consolait ! avec quelle avidité son âme savourait ces illusions. Oui, il se retrouverait libre ; il presserait sur son cœur ses deux enfants qu'il reverrait bientôt. L'espoir et la crainte s'emparaient tour à tour de son esprit.

Combien est pénible la situation de l'homme dans l'attente de son bonheur !

Que de craintes et d'espérances l'agitent à la fois ! A quelles tortures son âme inquiète est-elle soumise ! La moindre des circonstances, un signe, un rien, le transporte au plus fol espoir ou le précipite dans l'abîme du plus triste découragement ! !

Le Grand Chef, cependant, parvient à rétablir la paix parmi le Conseil. Un signe de sa main annonce qu'il veut parler. Le silence succède aux clameurs. Elevant la voix, il dit :

—Sages guerriers, je vois que les avis sont partagés sur le châtiment qu'il convient d'infliger au prisonnier. Un d'entre vous a demandé sa mort, tandis que le vaillant Ontaya et plusieurs du Conseil se prononcent contre. Permettez au Grand Chef de dire ce qu'il pense sur le sort du prisonnier.

—Il y aura bientôt quarante neiges que j'ai levé la hache contre les Français. J'ai été présent à bien des combats dans les forêts de la Louisiane. Je les ai chassés comme on chasse les loups partout où je croyais les rencontrer. J'étais du nombre de ceux qui prirent part à la grande conspiration des Natchez. Malheureusement ce complot formidable ne réussit qu'en partie. Je ne péris

point, mais voulant un jour avec plusieurs guerriers surprendre un parti ennemi, je fus fait prisonnier et amené dans un camp de guerriers blancs. La mort ou l'esclavage m'étaient réservés. Une nuit, cependant, retenu par mes liens, j'étais couché près de plusieurs guerriers. La honte et la colère m'empêchaient de dormir. Un des guerriers blancs veillait sur nous. Souvent il approchait de moi : son regard exprimait la bonté. L'astre bienfaisant de la nuit brillait dans l'espace. Tout-à-coup j'entendis une voix qui prononçait mon nom en sanglottant. Je regardai dans la direction d'où partait la voix, et je vis une ombre se glisser dans la forêt et s'approcher de moi en me tendant les bras : je reconnus ma femme. Un cri de douleur s'échappa de ma poitrine. Je m'agitai sur ma couche et voulut briser mes liens, mais ce fut en vain. "Fuis, malheureuse femme, m'écriai-je, va trouver tes enfants qui pleureront ma mort." Je voulais encore parler, mais le guerrier blanc s'était approché et me fit signe de me taire. Et, se penchant vers moi :

"Frère, me dit-il, d'une voix basse pour ne pas réveiller ses compagnons, cette femme est ton épouse à ce que je vois ; tu as des enfants comme tu viens de le dire.—Oui, lui dis-je, d'une voix que la colère m'empêchait de réprimer.—Silence, ou tu es perdu, me répéta le guerrier blanc. Ecoute, c'est moi qui commande les guerriers que tu vois ici. Je puis en ce moment même te faire mourir ; je n'ai qu'un mot à dire, et ton âme ira rejoindre celle de tes frères qui sont morts. Mais si, à l'instant même, je te rends à la liberté, à ta famille, me promettras-tu d'agir de même envers un guerrier de ma nation qui tomberait entre tes mains ? Me promettras-tu de le défendre même au milieu des tiens et de l'arracher au supplice du feu ? Parle, décide de ton sort.

En entendant ces paroles je sentis mon cœur battre avec une extrême violence. Le guerrier blanc aimait l'homme des bois ; sa générosité vainquait ma colère. "Oui, frère, je te jure par les os de mon père que je conserverai les jours d'un guerrier de ta nation qui pourrait tomber en mon pouvoir ; je le défendrai au milieu des miens." La douleur me fit prêter ce serment. Je me le rappelle maintenant que l'occasion s'en prèsente.

—C'est bien, me dit le guerrier blanc après que j'eus fait ce serment et il coupa mes liens un à un. Lorsque je fus libre, il ajouta : "Rappelle-toi ta promesse, tu es libre maintenant, fuis loin de ce pays et retourne auprès de ta famille."

Après ce discours, le Grand Chef se tut ; de douloureux souvenirs se présentaient à son esprit. Le Conseil était visiblement ému. Tous, à l'exception du jongleur, étaient d'avis de laisser la vie au

prisonnier. Lui aussi pouvait avoir une femme et des enfants qui pleureraient sa mort.

Après quelques instants de silence il reprit :

—Que les mauvais esprits ne divisent pas le Conseil des sages sachems ; qu'il donne l'hospitalité au Français. Parmi les présents que nous ont faits les Anglais nous avons des armes nouvelles dont nous ne connaissons pas parfaitement l'usage, le prisonnier nous apprendra comment nous en servir.

Lorsque le Grand Chef eut cessé de parler le Conseil adopta son avis et fit grâce au prisonnier de la vie sinon de la liberté immédiate.

Après cette décision le Conseil se dispersa et chacun regagna sa cabane.

A. Gagnon.

(*à continuer.*)

LE CHRISTIANISME DANS L'HISTOIRE

Il y a dix-huit siècles, un prodige éclatant s'opéra dans l'univers. Les esprits qui languissaient partout au sein des ténèbres allaient être enfin éclairés. Au milieu de cette nuit païenne, qui enveloppait le monde comme d'un suaire, tout-à-coup une grande lumière se fit au ciel, et, au même moment, une voix mystérieuse, sortie de l'immensité, frappa l'oreille humaine ; elle disait l'hymne de la délivrance : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis!* Cette voix d'En Haut, plus douce que la suave harmonie qui s'exhale de la lyre des poëtes, plus puissante que les éclats de la foudre, ranima la nature endormie ; et les gorges des vallées, et l'orchestre des bois, mariant leurs murmures au céleste concert, renvoyèrent joyeusement aux échos des montagnes ce chant sublime : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis !*

Or, que signifiaient ces prodigieuses paroles jetées dans l'espace à une sphère où Dieu seul n'était pas adoré, et où le mal exerçait de temps immémorial un contrôle souverain ? Etait-ce un présage de mort ? Non certes, c'était la nouvelle de la vie !

Un homme, unique dans les annales de l'humanité, venait de toucher au seuil de l'existence. Rien ne le distinguait extérieurement du reste des mortels, mais déjà il portait dans les profondeurs lumineuses de sa pensée la réhabilitation et le salut de sa race. Prédit longtemps d'avance, appelé depuis trois mille ans par les vœux ardents de tout un peuple, salué du haut des cieux par des anges, les merveilles qui entourèrent son berceau semblaient être le prélude d'une ovation continuelle.

Mais né pour souffrir, cet homme ne connut jamais dans sa carrière extraordinaire que la pauvreté, la persécution, l'outrage et la douleur. Honni, repoussé par ceux mêmes qui avaient attendu le plus impatiemment sa venue, sans prestige, sans autre autorité que celle que donnent la vertu et un commerce intime avec la Divinité, il marcha sans faste, sans armes et sans char de triomphe, songeant à quelque chose de plus durable et de plus grand que les conquêtes d'Alexandre et de César.

Mais visiblement destitué de tout appui, il paraissait devoir faillir à l'exécution de la tâche surhumaine qu'il attestait hautement avoir mission de remplir.

Que voulait cet homme ?

Une chose étonnante, impossible.

Armé d'une croix, instrument de supplice des brigands et des esclaves, il rêvait à l'empire universel, et pourtant, il proclamait aussi que son royaume n'était pas de ce monde. Il prêchait une religion nouvelle, dont il devait être le premier martyr, religion toute de mortification, de dévouement et de prière, ennemie des passions et des préjugés dominants, exigeant la soumission entière de la raison à ses dogmes, et du cœur à ses préceptes, se posant en face du polythéisme et des sectes hébraïques comme une contradiction et une censure, comme l'antagoniste de toutes les idées reçues, la réformatrice des mœurs, enfin, comme la suprême et exclusive expression de la vérité ; non moins propre, puisque l'événement l'a démontré, à satisfaire la haute intelligence du philosophe que l'esprit borné du vulgaire.

Couvert d'opprobres et de mépris, en proie à la haine commune des Juifs et des Gentils, cet homme allait partout s'affirmant le Fils de Dieu, Dieu lui-même en présence d'amis et d'ennemis, exposant avec simplicité sa doctrine qu'il devait finir par sceller de son sang, la prouvant et la confirmant par une multitude de miracles marqués au coin de la bonté, n'ayant pour cortége que des misères à bénir, des afflictions à soulager, des fautes à pardonner et des malades à guérir, illustrant chacun de ses pas par des actions miraculeuses qui furent autant de bienfaits. Sa charité n'eut pas de bornes non plus que ses malheurs. Mais indifférent à ses propres maux, on le retrouve toujours séchant les pleurs, ou attendrissant les coupables pour noyer leurs péchés dans leurs larmes repentantes, n'usant jamais de ses pouvoirs surnaturels qu'en faveur des malheureux. Doué de toutes les qualités imaginables de l'esprit et du cœur, il fut en toutes choses un modèle accompli. Ses discours et ses actes, empreints d'une sagesse plus pratique, plus élevée, infiniment plus parfaite que celle de Socrate, d'une philosophie plus consolante et bien autrement divine que celle de Platon, rayonnant d'une clarté et d'une originalité incomparables, respirent l'amour le plus profond et la connaissance la plus entière de Dieu et des hommes. Tout en la perfectionnant, ils reproduisent comme dans un miroir, et en traits ineffaçables, cette image pure et sereine de l'idéal que nous entrevoyons dans les secrets replis de nos âmes.

Il n'a point cet extérieur affecté, dur et farouche, cette apparence stoïque et superbe dont font parade les sages de l'antiquité. En lui au contraire, tout est simple, gracieux, naturel. Son extrême amabilité, le charme attrayant de son caractère se dévoilent jusque dans les pages pénétrées de son souffle, qui, sous le nom d'Evangile, consacrent et perpétuent sa mémoire. Il fut le plus

grand, le plus juste entre les enfants de la femme : il en fut aussi le plus aimable et le plus doux.

Cependant, il commande en maître à la nature, qui reconnaît sa voix et se hâte d'obéir ; avec lui, la mort même n'est plus sûre de sa proie : il la lui arrache plusieurs fois, touché par l'amitié, ou les sanglots d'une mère, ou par la foi du centenier ; et dans l'exercice de cette puissance redoutable, son langage et son attitude n'ont rien qui trahisse un mouvement d'orgueil ou la plus légère émotion. Il parle simplement d'une gloire éternelle comme s'il en était le dispensateur ; et tandis qu'il émeut, qu'il étonne le monde par des faits d'une grandeur inouïe, et des paroles telles que jamais il n'en vint de semblables aux lèvres de personne, lui demeure calme et digne : l'étonnement des autres lui laisse toute sa présence et sa liberté d'esprit.

En une seule circonstance, il se troubla lui-même : *turbavit seipsum :* nul ne pouvant avoir ce pouvoir sur sa personne divine. Ce fut à l'occasion de la mort de Lazare qu'il aimait. En cette conjoncture mémorable, il pleura avec Marie, la sœur désolée de Lazare, et avec les juifs qui étaient accourus avec elle pour lui faire part du malheur qui les avait frappés durant son absence de Béthanie. *Dixerunt ergo Judæi : Ecce quomodo amabat eum.*

L'Evangéliste, remarque saint Cyrille, raconte avec une sorte de stupeur les pleurs de Jésus. Et qu'y a-t-il de plus attendrissant dans les lettres profanes que toute cette narration de la résurrection de Lazare ? Le trait qui la termine fait peu d'honneur à cette triste nature humaine : *Ab illo ergo die cogitaverunt ut interficerent eum.* Jésus venait de rappeler à la vie le meilleur de leurs concitoyens, et ce fut de ce jour-là même que les Pharisiens et les Princes des prêtres, instruits du miracle, pensèrent à en tuer l'auteur.

Haï des grands dont il censure l'égoïsme, l'orgueil, l'hypocrisie, le luxe et l'insensibilité, c'est aux foyers glacés de l'indigence et parmi les innombrables déshérités de la terre qu'il se plaît davantage à exercer son bienfaisant ministère. Avec une douceur ineffable, il les exhorte à sanctifier leurs peines, et à supporter patiemment les épreuves, il leur inspire le dédain des choses matérielles, leur révèle qu'ils n'ont point la plus mauvaise part ici-bas, puisque leurs souffrances leur préparent ailleurs une place où ils connaîtront un bonheur infini ; à chaque instant, il montre, veillant au-dessus de leurs têtes, un Dieu bon, protecteur, consolateur, rémunérateur et sauveur qui veut être aimé, qui leur demande leur cœur et leur prière, prêt à leur donner en retour la paix, le contentement intérieur, en attendant qu'il les introduise à la fin de

leur exil dans la patrie permanente des âmes, terme de leur rapide voyage aux mystères de cette vie.

Ni les persécutions, ni les insultes, ni la haine n'ont prise sur lui. Il désarme les unes et les autres par son inénarrable bonté, ou les lasse par son inaltérable patience. Trahisons, promesses, menaces, et même la vue des supplices qu'on lui réserve, tout cela est impuissant à lui faire abandonner le but grandiose vers lequel il s'achemine impassible, toujours seul contre tous !

Sa vie, dont il consacra toutes les heures au service des autres, ne fut qu'un long et douloureux martyre depuis le jour à jamais béni où il quitta pour notre rédemption la chaumière de Nazareth, berceau de son obscure et laborieuse jeunesse, jusqu'à celui où gravitant au Calvaire, ses épaules courbées sous le faix de la croix, il y consomma par un sacrifice suprême l'œuvre pour laquelle il avait déjà tant souffert.

Ses dernières paroles furent une formule de pardon, une invocation touchante à son Père, et l'annonce de l'accomplissement des choses. Son dernier soupir fut un soupir de miséricorde ; et lorsqu'arriva le moment solennel où le soleil voila sa face d'un nuage de deuil, pour ne pas éclairer le crime inouï qui allait se commettre, où la terre, sur le point d'enfanter un nouvel univers, tressaillit soudain comme frappée de vertige, où les morts réveillés brusquement de leur sommeil, et secouant la poussière du tombeau, se répandirent couverts de leurs linceuils dans les rues de Jérusalem, enveloppées de ténèbres, alors on aperçut réunies sur la montagne, à genoux devant le Dieu Martyr, Marie immaculée et Madeleine pénitente, pour nous apprendre par ce spectacle sublime d'une Mère sans tache et d'une pécheresse purifiée gémissant ensemble au pied de la croix sur laquelle gisait leur commun Amour, que les bras de sa charité s'ouvrent avec une pareille tendresse à l'innocence et au repentir !

Ignem veni mittere in terram; quid volo nisi ut accendatur? " Je suis venu apporter un feu nouveau à la terre, s'était-il écrié, et qu'est-ce que je veux sinon qu'il l'enflamme ? "

Il y a une grande vérité cachée dans cette fable du dieu mourant lentement sur un rocher de la main d'un dieu pour avoir ravi le feu sacré du ciel. Le divin Prométhée de l'Evangile expiant au milieu des tortures les bienfaits dont il dotait le genre humain, est la réalisation historique de cette figure prodigieuse qu'on est étonné de voir resplendir au sein des ombres du paganisme.

Ainsi s'accomplit le dernier acte de la Justice Suprême. Il fallait que le Christ fût mis à mort pour que la miséricorde de Dieu pût éclater ensuite dans sa vivifiante splendeur.

Jésus-Christ avait révélé tous les mystères. Il avait déchiré le voile qui obscurcissait le sens des prophéties complètement réalisées en sa personne. Il avait inculqué aux mortels la science de la vie et la science de la mort, de la vie qui fait les saints, de la mort qui fait les martyrs. Il vécut et mourut ainsi qu'il l'avait enseigné. Le premier, il offrit un parfait modèle de cette perfection qu'il ordonnait à ceux aspirant à le suivre de plus près, et qu'il conseille à tous, afin qu'au jour des rétributions, il y ait multitude dans le Ciel, dont l'homme s'était volontairement fermé les portes au sortir de la création.

Certain du triomphe avant même d'avoir combattu, le Christ ne s'associe que douze hommes choisis aux degrés infimes de l'échelle sociale : malgré leur ignorance et l'infériorité de leur condition, c'est eux qu'il destine, dans son plan merveilleux, à devenir les apôtres, c'est-à-dire, les maîtres spirituels et les régénérateurs des nations, plongées depuis des siècles dans un abîme de maux, d'où elles n'avaient plus l'espérance de sortir.

Pour les gagner et les attacher à sa cause, il ne fait pas briller et miroiter à leurs yeux le vain éclat des honneurs et des richesses. Les poursuites, les humiliations, le mépris, les tourments, l'oppression, l'exil et le martyre : voilà la désolante perspective que son génie prophétique déroule et expose à leurs regards consternés. Sans trésors, il leur faudra parcourir des régions lointaines, fonder des églises, nourrir les pauvres, pourvoir à tous les besoins de la communauté chrétienne. Mais qu'importe ! Sans lettres, ils devront triompher des lumières des savants, de l'éloquence des rhéteurs, des raisonnements des philosophes, des artifices des prêtres, des calculs compromettants de la politique, des superstitions et des préjugés, de l'ignorance de la plèbe. Que leur importe ? Sans armes, ils auront à vaincre des myriades d'adversaires. Qu'importe ? Le Maître leur a prédit, promis et assuré la victoire.

Allez, leur a-t-il prescrit, et ils iront, sans regarder en arrière, sans compter les obstacles, sans songer aux ennemis.

S'inclinant sous cet ordre, croyant obstinément à la foi jurée, ils iront, ces hommes simples et pusillanimes qui, quelques jours auparavant, fuyaient éperdus, épouvantés devant quelques soldats ; ils iront, ces ignorants dans l'art de bien dire, ne possédant pour toute science que Jésus-Christ et sa parole, ils iront, pleins d'une sainte audace, animés d'une force irrésistible, émouvoir les proconsuls dans leurs prétoires, les Césars sur leur trône, remplir de fureur et d'effroi les faux dieux sur leurs autels. Ils iront ensevelir les idoles sous les ruines de leurs temples, enchaîner les multitudes à leur char triomphal. Ils iront planter l'étendard de la Croix plus

loin qu'Alexandre et César n'ont porté leurs armes, délivrer de la servitude, en les évangélisant, plus de peuples que ces fameux conquérants n'en ont autrefois réduit en esclavage. En leur disant au revoir dans les cieux où il s'en allait reprendre place à la droite de son Père, le Rédempteur leur avait donné le monde à conquérir. Aussi, ils ne s'arrêteront, ils ne déposeront le lourd fardeau de l'apostolat que quand ils l'auront fait passer sous sa loi. Témoins oculaires de tant de prodiges, ils les proclameront aux quatre vents du ciel, et plutôt que de se taire ou d'être parjures, ils se laisseront égorger.

Mais s'ils expirent dans les supplices, ils ne périront pas tout entiers. Arrosé de leurs sueurs, fécondé de leur sang, l'arbre de la foi dont ils ont jeté partout la semence, fleurira, il fructifiera sur leur tombe. Leur mémoire sainte, victorieuse de l'oubli, traversera le temps et l'espace, pour venir, après deux mille ans, consoler l'âme affligée et fortifier encore l'indomptable courage de leurs succcesseurs.

Parmi eux, il en est un à qui le Chef Suprême a remis ses pouvoirs, lui conférant avec la plénitude du sacerdoce, une autorité souveraine, imprescriptible, infaillible sur les brebis et les pasteurs du troupeau confié pour toujours à sa garde. *Pasce agnos meos, pasce oves meas.*

Et après lui avoir découvert l'étendue immense des attributions de sa charge qui prime toutes les autres, si colossale que l'accomplissement en semble impossible à un simple mortel ; après lui en avoir également signalé les redoutables devoirs en lui prophétisant de quelle vie de dévouement il devait vivre, il ranima son ardeur presqu'éteinte par ces révélations terribles, en lui annonçant que la persécution ne ferait que le grandir et accroître sa puissance ; que l'enfer dût-il rassembler toutes ses forces, comme l'océan furieux qui s'efforce de rompre ses digues, ne saurait ébranler le roc sur lequel il bâtira son Eglise : *Tu es Petrus, et super hanc petram œdificabo ecclesiam meam, et portas inferi non prœvalebunt adversus eam.* Et l'Evangéliste ajoute : *Et cùm hoc dixisset dicit ei : Sequere me.* Ce fut donc aussitôt après cette investiture de St. Pierre que Jésus-Christ se retournant vers lui, lui fit à part un commandement exprès de le suivre ; il le lui répéta deux fois : montrant ainsi que le Premier Pontife doit marcher d'un effort continu, d'un pas infatigable, dans la voie qui mène à Dieu par le chemin du Calvaire.

Après avoir lutté obscurément dans l'arène sociale, l'Eglise est entrée sur la scène publique comme martyre sous le règne de Néron ; depuis, tous les acteurs qui y figuraient à des titres divers,

se sont successivement éclipsés ; mais elle, seul personnage qui ait survécu à de si épouvantables désastres, après avoir été pourtant attaquée avec plus d'emportement et de constance que les autres, continue de remplir ce théatre de sa présence ; et si elle ne mène plus le drame en apparence, au fond, c'est elle qui en est encore le principal inspirateur.

D'abord frêle arbrisseau, transplanté des plaines de la Judée sur un sol ingrat qui se refuse à la culture, dans une atmosphère meurtrière où tout se fane, dépérit, s'empoisonne et meurt ; violemment secoué par des vents en furie qui l'assaillent de toutes parts, impatients de cette résistance inattendue qu'il oppose à leurs coups, il ne succombera pas néanmoins dans cette lutte inégale où tous les éléments se déchaînent contre lui. Sa nature, vivace et impérissable, puisera plutôt dans ces agitations une vigueur si étonnante que par elle, il soumettra les obstacles qui contrarient son développement, et leur faisant changer d'objet, il les réunira tous contre ses deux principaux antagonistes : le polythéisme des Gentils et le despotisme théocratique des Césars. Vainement croit-on l'avoir enseveli sous la cendre des bûchers ; il se relève toujours plus verdoyant et plus ferme sur sa base de ces secousses passagères qui servent à multiplier ses forces, et affaiblissent l'ennemi. Longtemps alors, on le tint éloigné du grand jour, car le ciel s'était fait d'airain au-dessus de sa tête, nulle brise éthérée ne passait par les airs pour caresser de son aile le triste et pauvre feuillage de l'arbre de la foi. Caché dans les entrailles de la terre, il prit une seconde naissance au sein des tombeaux, pendant que retentissait de tous côtés le cri barbare : " *Aux lions, les chrétiens aux lions !* " et que le colosse romain, s'affaissant sur lui-même, répondait à ces clameurs par de sourds mugissements . Mais enfin, lorsque le calme eut succédé aux terribles orages que l'enfer avait soulevés en tous lieux pour l'anéantir, il sortit de la prison où l'avait enfermé l'amour des nobles proscrits du césarisme : et il put s'épanouir librement au soleil qui, cette fois, devait favoriser son essor.

Fécondé ensuite par les rosées bienfaisantes que peuples et rois font pleuvoir sur lui de concert, l'arbre grandit, et bientôt il couvre de ses branches tutélaires et chargées de fruits toute la surface de l'Europe. Les cœurs brisés s'empressent de chercher sous son ombre l'oubli ou la guérison de leurs infortunes, tandis que les âmes énergiques viennent y retremper leur valeur. Cultivé avec amour, avec une sollicitude et un zèle sans limites, il va finir par envelopper rapidement de ses innombrables réseaux la vaste étendue des deux mondes, quand le mal et l'erreur vaincus par le Christ, mais avides de venger leur défaite, tentent un suprême effort pour ressaisir

l'empire qui leur avait sans cesse échappé depuis la chute de l'ancienne Rome, et surtout depuis la création de cette forte société chrétienne du moyen-âge.

Un homme qui (plus que tout autre peut-être,) avait senti dans sa solitude son influence généreuse, conçut le projet de le dépouiller d'un certain luxe de végétation qui menaçait la circulation spontanée de la sève nourricière ; mais cette entreprise déjà commencée par l'intelligente initiative des papes, ne pouvait et ne devait être conduite à bonne fin que par eux. Luther gâta tout en voulant tout réformer : d'autres, mieux inspirés, devaient extirper les rejetons inutiles et accroître la vitalité de l'arbre de l'Eglise. En continuant l'allégorie, nous dirons que, au lieu de ne retrancher que les pousses qui absorbaient une portion des sucs végétaux au détriment de la masse, en jardinier inhabile, le moine de Wittemberg s'attaqua à la racine de l'arbre, et une bonne partie s'en détacha aussitôt sous ses coups. Depuis lors, les fléaux n'ont pas cessé de fondre sur l'Eglise. Autour de l'*arbre de vie*, de nouveau le sol se fait aride. Des souffles mortels, semblables au simoun qui brûle l'air de ses feux, ont flétri, desséché sa couronne de verdure. Mais le tronc demeure indestructible : et la hache, et les leviers, et les torches des " démolisseurs stupides " peuvent à peine entamer l'enveloppe qui le protége contre leur aveugle fureur !

Sous une forme allégorique, nous venons de voir l'origine, le développement, les travaux, les joies et les souffrances de cette divine Eglise du Christ, dont le devoir est de combattre jusqu'à la fin les combats du bien contre le mal, et qui, fidèle à sa mission, a combattu toujours sans compter les ennemis.

Reprenons maintenant les choses à leur principe, et les faits dans leur ordre, pour nous rendre compte par le détail des situations diverses et des obstacles variés au milieu desquels se sont heureusement produits ces événements qui ont changé la face de l'univers. L'étude du passé est l'instruction du présent, et elle sert à prévoir et préparer l'avenir.

Notre intention n'est pas de tracer un cours d'histoire, ou de condenser dans une rigoureuse synthèse une série d'arguments en faveur d'un système : mais elle consiste simplement à poursuivre l'œuvre que nous avons commencée, tout en espérant que, plus tard, nous trouverons le loisir et les forces de compléter ce que nous n'avons fait qu'esquisser jusqu'ici.

F. X. Demers.

(*à continuer*)

LE PAYS DES FOURRURES

(*suite*)

CHAPITRE XII

LE SOLEIL DE MINUIT

Cette affirmation du sergent Long n'était-elle pas peut-être un peu hasardée. On avait dansé, c'était un fait évident, mais quelle que soit sa légèreté, pouvait-on conclure que, seul, un Français avait pu exécuter cette danse ?

Cependant, le lieutenant Jasper Hobson partagea l'opinion de son sergent,—opinion que personne, d'ailleurs, ne trouva trop affirmative. Et tous tinrent pour certain qu'une troupe de voyageurs, dans laquelle on comptait au moins un compatriote de Vestris, avait séjourné récemment en cet endroit.

On le comprend, cette découverte ne satisfit pas le lieutenant. Jasper Hobson dut craindre d'avoir été devancé par des concurrents sur les territoires du nord-ouest de l'Amérique anglaise, et, si secret que la Compagnie eût tenu son projet, il avait été sans doute divulgué dans les centres commerciaux du Canada ou des Etats de l'Union.

Lors donc qu'il reprit sa marche un instant interrompue, le lieutenant parut singulièrement soucieux ; mais, à ce point de son voyage, il ne pouvait songer à revenir sur ses pas.

Après cet incident, Mrs. Paulina Barnett fut naturellement amenée à lui faire cette question :

" Mais, monsieur Jasper, on rencontre donc encore des Français sur les territoires du continent arctique ?

—Oui, madame, répondit Jasper Hobson, ou sinon des Français, du moins, ce qui est à peu près la même chose, des Canadiens, qui descendent des anciens maîtres du Canada, au temps où le Canada appartenait à la France,—et à vrai dire, ces gens-là sont nos plus redoutables rivaux.

—Je croyais cependant, reprit la voyageuse, que depuis qu'elle avait absorbé l'ancienne Compagnie du nord-ouest, la Compagnie de la baie d'Hudson se trouvait sans concurrents sur le continent américain ?

—Madame, répondit Jasper Hobson, s'il n'existe plus d'association importante qui se livre maintenant au trafic des pelleteries en dehors de la nôtre, il se trouve encore des associations particulières parfaitement indépendantes. En général, ce sont des sociétés américaines, qui ont très-judicieusement conservé à leur service des agents ou des descendants d'agents français.

—Ces agents étaient donc tenus en haute estime ? demanda Mrs. Paulina Barnett.

—Certainement, madame, et à bon droit. Pendant les quatre-vingt-quatorze ans que dura la suprématie de la France au Canada, ces agents français se montrèrent constamment supérieurs aux nôtres. Il faut savoir rendre justice, même à ses rivaux.

—Surtout à ses rivaux ! ajouta Mrs. Paulina Barnett.

—Oui... surtout... A cette époque, les chasseurs français, quittant Montréal, leur principal établissement, s'avançaient dans le nord plus hardiment que tous autres. Ils vivaient pendant des années entières au milieu des tribus indiennes. Ils s'y mariaient quelquefois. On les nommait *coureurs des bois* ou *voyageurs canadiens*, et ils se traitaient entre eux de cousins et de frères. C'étaient des hommes audacieux, habiles, très-experts dans la navigation fluviale, très-braves, très-insouciants, se pliant à tout avec cette souplesse particulière à leur race, très-loyaux, très-gais, et toujours prêts, en n'importe quelle circonstance, à chanter comme à danser !

—Et vous supposez que cette troupe de voyageurs, dont nous venons de reconnaître les traces, ne s'est avancée si loin que dans le but de chasser les animaux à fourrures ?

—Aucune autre hypothèse ne peut être admise, madame, répondit le lieutenant Hobson, et, certainement, ces gens-là sont en quête de nouveaux territoires de chasse. Mais puisqu'il n'y a aucun moyen de les arrêter, tâchons d'atteindre au plus tôt notre but, et nous lutterons courageusement contre toute concurrence !"

Le lieutenant Hobson avait pris son parti d'une concurrence probable, à laquelle, d'ailleurs, il ne pouvait s'opposer, et il pressa la marche de son détachement afin de s'élever plus promptement

au-dessus du soixante-dixième parallèle. Peut-être—il l'espérait du moins—ses rivaux ne le suivraient-ils pas jusque-là.

Pendant les jours suivants, la petite troupe redescendit d'une vingtaine de milles vers le sud, afin de contourner plus aisément la baie Franklin. Le pays conservait toujours son aspect verdoyant. Les quadrupèdes et les oiseaux déjà observés le fréquentaient en grand nombre, et il était probable que toute l'extrémité nord-ouest du continent amérioain était ainsi peuplée.

La mer qui baignait ce littoral s'étendait alors sans limites devant le regard. Les cartes les plus récentes ne portaient, d'ailleurs, aucune terre au nord du littoral américain. C'était l'espace libre, et la banquise seule avait pu empêcher les navigateurs du détroit de Behring de s'élever jusqu'au pôle.

Le 4 juillet, le détachement avait tourné une autre baie très-profondément échancrée, la baie Wasburn, et il atteignit la pointe extrême d'un lac peu connu jusqu'alors, qui ne couvrait qu'une petite surface du territoire,—à peine deux milles carrés. Ce n'était véritablement qu'un lagon d'eau douce, un vaste étang, et non point un lac.

Les traîneaux cheminaient paisiblement et facilement. L'aspect du pays était tentant pour le fondateur d'une factorerie nouvelle, et il était probable qu'un fort, établi à l'extrémité du cap Bathurst, ayant derrière lui ce lagon, devant lui le grand chemin du détroit de Behring, c'est-à-dire la mer libre alors, libre toujours pendant les quatre ou cinq mois de la saison chaude, se trouverait ainsi dans une situation très-favorable pour son exportation et son ravitaillement.

Le lendemain, 5 juillet, vers trois heures après-midi, le détachement s'arrêtait enfin à l'extrémité du cap Bathurst. Restait à relever la position exacte de ce cap, que les cartes plaçaient au-dessus du soixante-dixième parallèle. Mais on ne pouvait se fier au lever hydrographique de ces côtes, qui n'avait encore pu être fait avec une précision suffisante. En attendant, Jasper Hobson résolut de s'arrêter en cet endroit.

" Qui nous empâche de nous fixer définitivement ici ? demanda le caporal Joliffe. Vous conviendrez, mon lieutenant, que l'endroit est séduisant !

—Il vous séduira sans doute bien davantage, répondit le lieutenant Hobson, si vous y touchez une double paye, caporal !

—Cela n'est pas douteux, répondit le caporal Joliffe, et il faut se conformer aux instructions de la Compagnie.

—Patientez donc jusqu'à demain, ajouta Jasper Hobson, et si, comme je le suppose, ce cap Bathurst est réellement situé au-delà

du soixante-dixième degré de latitude septentrionale, eh bien ! nous y planterons notre tente ! ”

L'emplacement était favorable, en effet, pour fonder une factorerie. Les rivages du lagon, bordés de collines boisées, pouvaient fournir abondamment les pins, les bouleaux et autres essences nécessaires à la construction, puis au chauffage du nouveau fort. Le lieutenant, s'étant avancé avec quelques-uns de ses compagnons jusqu'à l'extrémité même du cap, observa que, dans l'ouest, la côte se courbait suivant un arc très-allongé. Des falaises assez élevées fermaient l'horizon à quelques milles au-delà. Quant aux eaux du lagon, on reconnut qu'elles étaient douces, et non saumâtres, comme on eût pu le penser, à raison du voisinage de la mer. Mais, en tout cas, l'eau douce n'eût pas manqué à la colonie, même au cas où ces eaux eussent été impotables, car une petite rivière, alors limpide et fraîche, coulait vers l'océan Glacial et s'y jetait par une étroite embouchure, à quelques centaines de pas dans le sud-est du cap Bathurst. Cette embouchure, protégée, non par des roches, mais par un amoncellement assez singulier de terre et de sable, formait un port naturel, dans lequel deux ou trois navires eussent été parfaitement couverts contre les vents du large. Cette disposition pouvait être avantageusement utilisée pour le mouillage des bâtiments qui viendraient, dans la suite, du détroit de Behring. Jasper Hobson, par galanterie pour la voyageuse, donna à ce petit cours d'eau le nom de Paulina-river, et au petit port le nom de port Barnett, ce dont la voyageuse se montra enchantée.

En construisant le fort un peu en arrière de la pointe formée par le cap Bathurst, la maison principale aussi bien que les magasins devaient être abrités absolument des vents les plus froids. L'élévation même du cap contribuerait à les défendre contre ces violents chasse-neiges, qui, en quelques heures, peuvent ensevelir des habitations entières sous leurs épaisses avalanches. L'espace compris entre le pied du promontoire et le rivage du lagon était assez vaste pour recevoir les constructions nécessités par l'exploitation d'une factorerie. On pouvait même l'entourer d'une enceinte palissadée, qui s'appuyerait aux premières rampes de la falaise, et couronner le cap lui-même d'une redoute fortifiée,—travaux purement défensifs, mais utiles au cas où des concurrents songeraient à s'établir sur ce territoire. Aussi, Jasper Hobson, sans songer à les exécuter encore, observa-t-il avec satisfaction que la situation était facile à défendre.

Le temps était alors très-beau et la chaleur assez forte. Aucun nuage, ni à l'horizon, ni au zénith. Seulement, ce ciel limpide des pays tempérés et des pays chauds, il ne fallait pas le chercher

sous ces hautes latitudes. Pendant l'été, une légère brume restait presque incessamment suspendue dans l'atmosphère ; mais, à la saison d'hiver, quand les montagnes de glace s'immobilisaient, lorsque le rauque vent du nord battait de plein fouet les falaises, quand une nuit de quatre mois s'étendait sur ces continents, que devait être le cap Bathurst ? Pas un seul des compagnons de Jasper Hobson n'y songeait alors, car le temps était superbe, le paysage verdoyant, la température chaude, la mer étincellante.

Un campement provisoire, dont les traîneaux fournirent tout le matériel, avait été disposé pour la nuit, sur les bords mêmes du lagon. Jusqu'au soir, Mrs. Paulina Barnett, le lieutenant, Thomas Black lui-même et le sergent Long parcoururent le pays environnant afin d'en reconnaître les ressources. Ce territoire convenait sous tous les rapports. Jasper Hobson avait hâte d'être au lendemain, afin d'en relever la situation exacte, et de savoir s'il se trouvait dans les conditions recommandées par la compagnie de la baie d'Hudson.

" Eh bien, lieutenant, lui dit l'astronome, quand ils eurent achevé leur exploration, voilà une contrée véritablement charmante, et je n'aurais jamais cru qu'un tel pays pût se trouver au-delà du Cercle polaire.

—Eh ! monsieur Black, c'est ici que se voient les plus beaux pays du monde ! répondit Jasper Hobson, et je suis impatient de déterminer la latitude et la longitude de celui-ci.

—La latitude surtout ! reprit l'astronome, qui ne pensait jamais qu'à sa future éclipse, et je crois que vos braves compagnons ne sont pas moins impatients que vous, monsieur Hobson. Double paye, si vous vous fixez au-delà du soixante-dixième parallèle !

—Mais vous-même, monsieur Black, demanda Mrs. Paulina Barnett, n'avez-vous pas un intérêt—un interêt purement scientifique—à dépasser ce parallèle ?

—Sans doute, madame, sans doute, j'ai intérêt à le dépasser, mais pas trop, cependant, répondit l'astronome. Suivant les calculs des éphémérides, qui sont d'une exactitude absolue, l'éclipse du soleil, que je suis chargé d'observer, ne sera totale que pour un observateur placé un peu au-delà du soixante-dixième degré. Je suis donc aussi impatient que notre lieutenant de relever la position du cap Bathurst !

—Mais j'y pense, monsieur Black, dit la voyageuse, cette éclipse de soleil, ce n'est que le 18 juillet qu'elle doit se produire, si je ne me trompe ?

—Oui, madame, le 18 juillet 1860.

—Et nous ne sommes encore qu'au 5 juillet 1859 ! Le phénomène n'aura donc lieu que dans un an !

—J'en conviens, madame, répondit l'astronome. Mais si je n'étais parti que l'année prochaine, convenez que j'aurais couru le risque d'arriver trop tard !

—En effet, monsieur Black, répliqua Jasper Hobson, et vous avez bien fait de partir un an d'avance. De cette façon, vous êtes certain de ne point manquer votre éclipse. Car, je vous l'avoue, notre voyage du fort Reliance au Cap Bathurst s'est accompli dans des conditions très-favorables et très-exceptionnelles. Nous n'avons éprouvé que peu de fatigues, et conséquemment peu de retards. A vous dire vrai, je ne comptais pas avoir atteint cette partie du littoral avant la mi-août, et si l'éclipse avait dû se produire le 18 juillet 1859, c'est-à-dire cette année, vous auriez fort bien pu la manquer. Et d'ailleurs, nous ne savons même pas encore si nous sommes au-dessus du soixante-dixième parallèle.

—Aussi, mon cher lieutenant, répondit Thomas Black, je ne regrette point le voyage que j'ai fait en votre compagnie, et j'attendrai patiemment mon éclipse jusqu'à l'année prochaine. La blonde Phœbé est une assez grande dame, j'imagine, pour qu'on lui fasse l'honneur de l'attendre ! "

Le lendemain, 6 juillet, peu de temps avant-midi, Jasper Hobson et Thomas Black avaient pris leurs dispositions pour obtenir un relèvement rigoureusement exact du Cap Bathurst, c'est-à-dire sa sa position en longitude et en latitude. Ce jour-là, le soleil brillait avec une netteté suffisante pour qu'il fût possible d'en relever rigoureusement les contours. De plus, à cette époque de l'année, il avait acquis son maximum de hauteur au-dessus de l'horizon, et, par conséquent, sa culmination, lors de son passage au méridien, devait rendre plus facile le travail des deux observateurs.

Déjà, la veille, et dans la matinée, en prenant différentes hauteurs, et au moyen d'un calcul d'angles horaires, le lieutenant et l'astronome avaient obtenu avec une extrême précision la longitude du lieu. Mais son élévation en latitude était la circonstance qui préoccupait surtout Jasper Hobson. Peu importait, en effet, le méridien du cap Bathurst, si le cap Bathurst se trouvait situé au-delà du soixante-dixième parallèle.

Midi approchait. Tous les hommes composant le détachement entourèrent les observateurs, qui s'étaient munis de leurs sextants. Ces braves gens attendaient le résultat de l'observation avec une impatience qui se comprendra facilement. En effet, il s'agissait pour eux de savoir s'ils étaient arrivés au but de leur voyage, ou

s'ils devaient continuer à chercher sur un autre point du littoral un territoire placé dans les conditions voulues par la Compagnie ?

Or, cette dernière alternative n'aurait probablement amené aucun résultat satisfaisant. En effet,—d'après les cartes, fort imparfaites, il est vrai, de cette portion du rivage américain,—la côte, à partir du cap Bathurst, s'infléchissant vers l'ouest, redescendait au-dessous du soixante-dixième parallèle, et ne le dépassait de nouveau que dans cette Amérique russe sur laquelle des Anglais n'avaient encore aucun droit à s'établir. Ce n'était pas sans raison que Jasper Hobson, après avoir consciencieusement étudié la cartographie de ces terres boréales, s'était dirigé vers le cap Bathurst. Ce cap, en effet, s'élance comme une pointe au-dessus du soixante-dixième parallèle, et, entre les cent et cent-cinquantième méridiens, nul autre promontoire, appartenant au continent proprement dit, c'est-à-dire à l'Amérique anglaise, ne se projette au-delà de ce cercle. Restait donc à déterminer si réellement le cap Bathurst occupait la position que lui assignaient les cartes les plus modernes.

Telle était, en somme, l'importante question que les observations précises de Thomas Black et de Jasper Hobson allaient résoudre.

Le soleil s'approchait, en ce moment, du point culminant de sa course. Les deux observateurs braquèrent alors la lunette de leur sextant sur l'astre qui montait encore. Au moyen des miroirs inclinés, disposés sur l'instrument, le soleil devait être, en apparence, ramené à l'horizon même, et le moment où il semblerait le toucher par le bord inférieur de son disque serait précisément celui auquel il occuperait le plus haut point de l'arc diurne, et, par conséquent, le moment exact où il passerait au méridien, c'est-à-dire le midi du lieu.

Tous regardaient et gardaient un profond silence.

" Midi ! s'écria bientôt Jasper Hobson.

Les lunettes furent immédiatement abaissées. Le lieutenant et l'astronome lurent sur les limbes gradués la valeur des angles qu'ils venaient d'obtenir, et se mirent immédiatement à chiffrer leurs observations.

Quelques minutes après, le lieutenant Hobson se levait, et, s'adressant à ses compagnons :

" Mes amis, leur dit-il, à partir de ce jour, 6 juillet, la Compagnie de la baie d'Hudson, s'engageant par ma parole, élève au double la solde qui vous est attribuée !

—Hurrah ! hurrah ! hurrah pour la Compagnie ! " s'écrièrent d'une commune voix les dignes compagnons du lieutenant Hobson.

En effet, le cap Bathurst et le territoire y confinant se trouvaient indubitablement situés au-dessus du soixante-dixième parallèle.

Voici, d'ailleurs, à une seconde près, ces coordonnées, qui devaient avoir plus tard une importance si grande dans l'avenir du nouveau fort :

Longitude : 127° 36′ 12′ à l'ouest du méridien de Greenwich ;

Latitude : 70° 44′ 37″ septentrionale.

Et ce soir même, ces hardis pionniers, campés, en ce moment, si loin du monde habité, à plus de huit cents milles du fort Reliance, virent l'astre radieux raser les bords de l'horizon occidental, sans même y échancrer son disque flamboyant.

Le soleil de minuit brillait pour la première fois à leurs yeux.

CHAPITRE XIII

LE FORT ESPÉRANCE

L'emplacement du fort était irrévocablement arrêté. Aucun autre endroit ne pouvait être plus favorable que ce terrain, naturellement plat, situé au revers du cap Bathurst, sur la rive orientale du lagon. Jasper Hobson résolut donc de commencer immédiatement la construction de la maison principale. En attendant, chacun dut s'organiser un peu à sa guise, et les traîneaux furent utilisés d'une manière ingénieuse pour former le campement provisoire.

D'ailleurs, grâce à l'habileté de ses hommes, le lieutenant comptait qu'en un mois, au plus, la maison principale serait construite. Elle devait être assez vaste pour contenir provisoirement les dix-neuf personnes qui composaient le détachement. Plus tard, avant l'arrivée des grands froids, si le temps ne manquait pas, on élèverait les communs destinés aux soldats, et les magasins dans lesquels les pelleteries et les fourrures devaient être déposées. Mais Jasper Hobson ne supposait pas que ces travaux pussent être achevés avant la fin du mois de septembre. Or, après septembre, les nuits déjà longues, le mauvais temps, la saison d'hiver, les premières gelées, suspendraient forcément toute besogne.

Des dix soldats qui avaient été choisis par le capitaine Craventy, deux étaient plus spécialement chasseurs, Sabine et Marbre. Les huit autres maniaient la hache avec autant d'adresse que le mousquet. Ils étaient, comme des marins, propres à tout, sachant tout faire. Mais en ce moment, ils devaient être utilisés plutôt comme ouvriers que comme soldats, puisqu'il s'agissait de l'érection d'un fort qu'aucun ennemi encore ne songeait à attaquer. Petersen,

Belcher, Raë, Garry, Pond, Hope, Kellet, formaient un groupe de charpentiers habiles et zélés, que MacNap, un Ecossais de Stirling, fort capable dans la construction des maisons et même des navires, s'entendait à commander. Les outils ne manquaient pas : haches, besaiguës, égoïnes, herminettes, rabots, scies à bras, tarières, masses, marteaux, ciseaux, etc. L'un de ces hommes, Raë, plus spécialement forgeron, pouvait même fabriquer, au moyen d'une petite forge portative, toutes les chevilles, tenons, boulons, clous, vis et écrous nécessaires au charpentage. On ne comptait aucun maçon parmi ces ouvriers, et, de fait, il n'en était pas besoin, puisque toutes ces maisons des factoreries du nord sont construites en bois. Très-heureusement, les arbres ne manquent pas aux environs du cap Bathurst, mais par une singularité que Jasper Hobson avait déjà remarquée, pas un rocher, pas une pierre ne se rencontrait sur ce territoire, pas même un caillou, pas même un galet. De la terre, du sable, rien de plus. Le rivage était semé d'une innombrable quantité de coquilles bivalves, brisées par le ressac, et de plantes marines ou de zoophytes, consistant principalement en oursins et en astéries. Mais, ainsi que le lieutenant le fit observer à Mrs. Paulina Barnett, il n'existait pas, aux environs du cap, une seule pierre, un seul morceau de silex, un seul débris de granit. Le cap n'était formé lui-même que par l'amoncellement de terres meubles, dont quelques végétaux reliaient à peine les molécules.

Ce jour-là, dans l'après-midi, Jasper Hobson et maître MacNap, le charpentier, allèrent choisir l'emplacement que la maison principale devait occuper, sur le plateau qui s'étendait au pied du cap Bathurst. De là, le regard pouvait embrasser le lagon et le territoire situé dans l'ouest jusqu'à une distance de dix à douze milles. Sur la droite, mais à quatre milles au moins, s'étageaient des falaises assez élevées, que l'éloignement noyait dans la brume. Sur la gauche, c'étaient, au contraire, d'immenses plaines, de vastes steppes, que, pendant l'hiver, rien ne devait distinguer des surfaces glacées du lagon et de l'Océan.

Cette place ayant été choisie, Jasper Hobson et maître MacNap tracèrent au cordeau le périmètre de la maison. Ce tracé formait un rectangle allongé qui mesurait soixante pieds sur son grand côté, et trente sur son petit. La façade de la maison devait donc se développer sur une longueur de soixante pieds, et être percée de quatre ouvertures : une porte et trois fenêtres du côté du promontoire, sur la partie qui servirait de cour intérieure, et quatre fenêtres du côté du lagon. La porte, au lieu de s'ouvrir au milieu de la façade postérieure, fut reportée sur l'angle gauche, de manière

à rendre la maison plus habitable. En effet, cette disposition ne permettrait pas à la température extérieure de pénétrer aussi facilement jusqu'aux dernières chambres, reléguées à l'autre extrémité de l'habitation.

Un premier compartiment formant antichambre et soigneusement défendu contre les rafales par une double porte ;—un second compartiment servant uniquement aux travaux de la cuisine, afin que la cuisson n'introduisît aucun principe d'humidité dans les pièces plus spécialement habitées ;—un troisième compartiment, vaste salle dans laquelle les repas devaient chaque jour se prendre en commun ;—un quatrième compartiment, divisé en plusieurs cabines, comme le carré d'un navire : tel fut le plan très-simple, arrêté entre le lieutenant et son maître charpentier.

Les soldats devaient provisoirement occuper la grande salle, au fond de laquelle serait établi une sorte de lit de camp. Le lieutenant, Mrs. Paulina Barnett, Thomas Black, Madge, Mrs Joliffe, Mrs. Mac Nap et Mrs. Raë, devaient se loger dans les cabines du quatrième compartiment. Pour employer une expression assez juste, " on serait un peu les uns sur les autres," mais cet état de choses ne devait pas durer, et, dès que le logement des soldats serait construit, la maison principale serait uniquement réservée au chef de l'expédition, à son sergent, à Mrs. Paulina Barnett que sa fidèle Madge ne quitterait pas, et à l'astronome Thomas Black. Peut-être alors pourrait-on diviser le quatrième compartiment en trois chambres seulement, et détruire les cabines provisoires, car il est une règle que les hiverneurs ne doivent point oublier : " faire la guerre aux coins ! " En effet, les coins, les angles, sont autant de réceptacles à glaces ; les cloisons empêchent la ventilation de s'opérer convenablement, et l'humidité, bientôt transformée en neige, rend les chambres inhabitables, malsaines, et provoque les maladies les plus graves chez ceux qui les occupent. Aussi, la plupart des navigateurs arctiques, lorsqu'ils se préparent à hiverner au milieu des glaces, disposent-ils à l'intérieur de leur navire une salle unique, que tout l'équipage, officiers et matelots, habite en commun. Mais Jasper Hobson ne pouvait agir ainsi, pour diverses raisons qu'il est aisé de comprendre.

On le voit par cette description anticipée d'une demeure qui n'existait pas encore, la principale habitation du fort ne se composait que d'un rez-de-chaussée, au-dessus duquel devait s'élever un vaste toit, dont les pentes très-raides devaient faciliter l'écoulement des eaux. Quant aux neiges, elles sauraient bien s'y fixer, et, une fois tassées, elles avaient le double avantage de clore hermétiquement l'habitation et d'y conserver la température intérieure à un

degré constant. La neige, en effet, est, de sa nature, très-mauvaise conductrice de la chaleur ; elle ne permet pas à celle-ci d'entrer, il est vrai, mais, ce qui est beaucoup plus important pendant les hivers arctiques, elle l'empêche de sortir.

Au-dessus du toit, le charpentier devait dresser deux cheminées, l'une correspondant à la cuisine, l'autre au poêle de la grande salle, qui devait chauffer en même temps les cabines du quatrième compartiment. De cet ensemble, il ne résulterait certainement pas ce qu'on appelle une œuvre architecturale, mais l'habitation serait dans les meilleures conditions possibles d'habitabilité. Que pouvait-on demander de plus ? D'ailleurs, sous ce sombre crépuscule, au milieu des rafales de neige, à demi enfouie sous les glaces, blanche de la base au sommet, avec ses lignes empâtées, ses fumées grisâtres tordues par le vent, cette maison d'hiverneurs présenterait encore un aspect étrange, sombre, lamentable, qu'un artiste saurait apprécier.

Le plan de la nouvelle maison était conçu. Restait à l'exécuter. Ce fut l'affaire de maître MacNap et de ses hommes. Pendant que les charpentiers travailleraient, les chasseurs de la troupe, chargés du ravitaillement quotidien, ne demeureraient pas oisif. La besogne ne manquerait à personne.

Maître MacNap alla d'abord choisir les arbres nécessaires à sa construction. Il trouva sur les collines un grand nombre de ces pins qui ressemblent beaucoup au pin écossais. Ces arbres étaient de moyenne taille, et très-convenables pour la maison qu'il s'agissait d'édifier. Dans ces demeures grossières, en effet, murailles, planchers, plafonds, murs de refend, cloisons, chevrons, faîtage, arbalétriers, bardeaux, tout est planches, poutres et poutrelles.

On le comprend, cette construction ne demande qu'une main-d'œuvre très-élémentaire, et MacNap put procéder sommairement, —ce qui ne devait nuire en rien à l'habitation.

Maître MacNap choisit des arbres bien droits, qui furent coupés à un pied au-dessus du sol. Ces pins, ébranchés au nombre d'une centaine, ni écorcés ni équarris, formèrent autant de poutrelles longues de vingt pieds. La hache et la besaiguë ne les entamèrent qu'à leurs extrémités, pour y entailler les tenons et les mortaises, qui devaient les fixer les unes aux autres. Cette opération ne demanda que quelques jours pour être achevée, et bientôt tous ces bois, traînés par des chiens, furent transportés au plateau que devait occuper la maison principale.

Préalablement, ce plateau avait été soigneusement nivelé. Le sol, mêlé de terre et de sable fin, fut battu et tassé à grands coups de pilon. Les herbes courtes et les maigres arbrisseaux qui le

tapissaient avaient été brûlés sur place, et les cendres résultant de l'incinération formèrent à la surface une couche épaisse, absolument imperméable à toute humidité. MacNap obtint ainsi un emplacement net et sec, sur lequel il put établir avec sécurité ses premiers entre-croisements.

Ce premier travail terminé, à chaque angle de la maison et à l'aplomb des murs de réfend, se dressèrent verticalement les maîtresses poutres, qui devaient soutenir la carcasse de la maison. Elles furent enfoncées de quelques pieds dans le sol, après que leur bout eut été durci au feu. Ces poutres, un peu évidées sur leurs faces latérales, reçurent les poutrelles transversales de la muraille proprement dite, entre lesquelles la baie des portes avait été préalablement ménagée. A leur partie supérieure, ces poutres furent réunies par des élongis, qui, étant bien encastrés dans les mortaises, consolidèrent ainsi l'ensemble de la construction. Ces élongis figuraient l'entablement des deux façades, et ce fut à leur extrémité que reposèrent les hautes fermes du toit, dont l'extrémité inférieure surplombait la muraille, comme la toiture d'un chalet. Sur le carré de l'entablement s'allongèrent les poutrelles du plafond, et sur la couche de cendres, celles du plancher.

Il va sans dire que ces poutrelles, celles des murailles, extérieures comme celles des murs de refend, ne furent que juxtaposées. A de certains endroits, et pour en assurer la jonction, le forgeron Raë les avait taraudées et liées par de longues chevilles de fer, forcées à grands coups de masse. Mais la juxtaposition ne pouvait être parfaite, et les interstices durent être hermétiquement bouchés. Mac Nap employa avec succès le calfatage, qui rend le bordé des navires si impénétrable à l'eau et qu'un simple boufetage ne tiendrait pas étanches. Pour ce calfatage, on employa, en guise d'étoupe, une certaine mousse sèche, dont tout le revers oriental du cap promontoire était abondamment tapissé. Cette mousse fut engagée dans les interstices au moyen de fers à calfas battus à coups de maillet, et dans chaque rainure, le maître charpentier fit étendre à chaud plusieurs couches de goudron que les pins fournirent à profusion. Les murailles et les planchers, ainsi construits, présentaient une imperméabilité parfaite, et leur épaisseur était une garantie contre les rafales et les froids de l'hiver.

La portes et les fenêtres, percées dans les deux façades, furent grossièrement, mais solidement établies. Les fenêtres à petits vitraux, n'eurent d'autres vitres que cette substance cornée, jaunâtre, à peine diaphane, que fournit la colle de poisson séchée, mais il fallait s'en contenter. D'ailleurs, pendant la belle saison, on devait tenir ces fenêtres ouvertes, afin d'aérer la maison.

Pendant la mauvaise saison, comme on n'avait aucune lumière à attendre de ce ciel obscurci par la nuit arctique, les fenêtres devaient être hermétiquement fermées par d'épais volets à grosses ferrures, capables de résister à tous les efforts de la tourmente.

A l'intérieur de la maison, les aménagements furent assez rapidement exécutés. Une double porte, installée en arrière de la première dans le compartiment qui formait antichambre, permettait aux entrants comme aux sortants de passer par une température moyenne entre la température intérieure et la température extérieure. De cette façon, le vent, tout chargé de froidures aiguës et d'humidité glaciales, ne pouvait plus arriver directement jusqu'aux chambres. D'ailleurs, les pompes à air qui avaient été apportées du fort Reliance furent installées de manière à pouvoir modifier dans une juste proportion l'atmosphère de l'habitation, pour le cas où des froids trop vifs eussent empêché d'ouvrir portes et fenêtres. L'une de ces pompes devait rejeter l'air du dedans, lorsqu'il serait trop chargé d'éléments délétères, et l'autre devait amener sans inconvénient l'air pur du dehors dans un réservoir. Le lieutenant donna tous ses soins à cette installation, qui, le cas échéant, devait rendre de grands services.

Le principal ustensile de la cuisine fut un vaste fourneau de fonte, qui avait été apporté, par pièces, du fort Reliance. Le forgeron n'eut que la peine de le remonter, ce qui ne fut ni long ni difficile. Mais les tuyaux destinés à la conduite de la fumée, celui du poêle de la grande salle, exigèrent plus de temps et d'ingéniosité. On ne pouvait se servir de tuyaux de tôle, qui n'eussent pas résisté longtemps aux coups de vent d'équinoxe, et il fallait de toute nécessité employer des matériaux plus résistants. Après plusieurs essais qui ne réussirent pas, Jasper Hobson se décida à utiliser une autre matière que le bois. S'il avait eu de la pierre à sa disposition, la difficulté eût été rapidement vaincue. Mais, on l'a dit, par une étrangeté assez inexplicable, les pierres manquaient absolument aux environs du cap Bathurst.

En revanche, on l'a dit aussi, les coquillages s'accumulaient par millions sur le sable des grèves.

" Eh bien, dit le lieutenant à maître Mac Nap, nous ferons nos tuyaux de cheminées en coquillages !

—En coquillages ! s'écria le charpentier.

—Oui, Mac Nap, répondit Jasper Hobson, mais en coquillages écrasés, brûlés, réduits en chaux. Avec cette chaux, nous fabriquerons des espèces de plaquettes, et nous les disposerons comme des briques ordinaires.

—Va pour les coquillages ! " répondit charpentier.

L'idée du lieutenant Hobson était bonne, elle fut mise aussitôt en pratique. Le rivage était recouvert d'une innombrable quantité de ces coquilles calcaires qui forment en partie les pierres à chaux dont se compose l'étage inférieur des terrains tertiaires. Le charpentier Mac Nap en fit ramasser plusieurs tonnes, et une sorte de four fut construit afin de décomposer par la cuisson le carbonate qui entre dans la composition de ces coquilles. On obtint ainsi une chaux très-propre aux travaux de la maçonnerie.

Cette opération dura une douzaine d'heures. Dire que Jasper Hobson et MacNap produisirent par ces procédés élémentaires une belle chaux grasse, pure de toute matière étrangère, se délitant bien au contact de l'eau, foisonnant comme les produits de bonne qualité, et pouvant former une pâte liante avec un excès de liquide, ce serait peut-être exagérer. Mais telle était cette chaux, lorsqu'elle fut réduite en briquettes, qu'elle put être convenablement utilisée pour la construction des cheminées de la maison. En quelques jours, deux tuyaux coniques s'élevaient au-dessus du faîtage, et leur épaisseur en garantissait la solidité contre les coups de vent.

Mrs. Paulina Barnett félicita le lieutenant et le charpentier MacNap d'avoir mené à bien et en peu de temps cet ouvrage difficile.

" Pourvu que vos cheminées ne fument pas! ajouta-t-elle en riant.

—Elles fumeront, madame, répondit philosophiquement Jasper Hobson, elles fumeront, gardez-vous d'en douter. Toutes les cheminées fument! "

Le grand ouvrage fut complètement terminé dans l'espace d'un mois. Le 6 août, l'inauguration de la maison devait être faite. Mais, pendant que maître MacNap et ses hommes travaillaient sans relâche, le sergent Long, le caporal Joliffe,—tandis que Mrs. Joliffe organisait le service culinaire,—puis les deux chasseurs Marbre et Sabine, dirigés par Jasper Hobson, avaient battu les environs du cap Bathurst. Ils avaient, à leur grande satisfaction, reconnu que les animaux de poil et de plume y abondaient. Les chasses n'étaient pas encore organisées, et les chasseurs cherchaient plutôt à explorer le pays. Cependant, ils parvinrent à s'emparer de quelques couples de rennes vivants, que l'on résolut de domestiquer. Ces animaux devaient fournir des petits et du lait. Aussi se hâta-t-on de les parquer dans une enceinte palissadée, qui fut établie à une cinquantaine de pas de l'habitation. La femme du charpentier MacNap, qui était une Indienne, s'entendait à ce service, et elle fut spécialement chargée du soin de ces animaux.

Quant à Mrs. Paulina Barnett, secondée par Madge, elle voulut s'occuper d'organisation intérieure, et on ne devait pas tarder à

sentir l'influence de cette femme intelligente et bonne dans une multitude de détails dont Jasper Hobson et ses compagnons ne se seraient probablement jamais occupés.

Après avoir exploré le territoire sur un rayon de plusieurs milles, le lieutenant reconnut qu'il formait une longue presqu'île, d'une superficie de cent cinquante milles carrés environ. Un isthme, large de quatre milles au plus, la rattachait au continent américain, et s'étendait depuis le fond de la baie Whasburn, à l'est, jusqu'à une échancrure correspondante de la côte opposée. La délimitation de cette presqu'île, à laquelle le lieutenant donna le nom de presqu'île Victoria, était très-nettement accusée.

Jasper Hobson voulut savoir ensuite quelles ressources offraient le lagon et la mer. Il eut lieu d'être satisfait. Les eaux du lagon, très-peu profondes d'ailleurs, mais fort poissonneuses, promettaient une abondante réserve de truites, de brochets et autres poissons d'eau douce, dont on devait tenir compte. La petite rivière Paulina donnait asile à des saumons qui en remontaient aisément le cours, et à des familles frétillantes de blanches et d'éperlans. La mer, sur ce littoral, semblait moins richement peuplée que le lagon. Mais, de temps en temps, on voyait passer au large d'énormes souffleurs, des baleines, des cachalos, qui fuyaient sans doute le harpon des pêcheurs de Behring, et il n'était pas impossible qu'un de ces gros mammifères ne vînt s'échouer sur la côte. C'était à peu près le seul moyen que les colons du cap Bathurst eussent de s'en emparer. Quant à la partie du rivage située dans l'ouest, elle était fréquentée, en ce moment, par de nombreuses familles de phoques; mais Jasper Hobson recommanda à ses compagnons de ne point donner inutilement la chasse à ces animaux. On verrait plus tard s'il ne conviendrait pas d'en tirer parti.

Ce fut le 6 août que les colons du cap Bathurst prirent possession de leur nouvelle demeure. Auparavant, et après discussion publique, ils lui donnèrent un nom de bon augure, qui réunit l'unanimité des voix.

Cette habitation, ou plutôt ce fort,—le poste le plus avancé de la Compagnie sur le littoral américain,—fut nommé fort *Espérance*.

Et s'il ne figure pas actuellement sur les cartes les plus récentes des régions arctiques, c'est qu'un sort terrible l'attendait dans un avenir très-rapproché, au détriment de la cartographie moderne.

JULES VERNE.

(*à continuer*)

DE LA DESTINÉE PROVIDENTIELLE DES EMPIRES

Cette dissertation a eu lieu sous la forme d'un entretien à la destribution des prix au Séminaire de St. Hyacinthe. Les interlocuteurs sont désignés par les premières lettres de l'alphabet.

A.—Dans notre dernier entretien nous avons lu une allocution du Pape adressée à la grande députation internationale qui lui avait rendu ses hommages. Nous avons été frappés de la vigueur des facultés intellectuelles de ce vieillard de 84 ans, qui lui permet de faire si fréquemment des discours où il exprime les vues les plus élevées avec une éloquence énergique d'une grande beauté littéraire. Nous avons reconnu là un de ces rayons célestes qui forment pour Pie IX même sur cette terre une si éclatante auréole. En même temps nous avons été surpris de ces paroles d'espérance qu'il fait entendre au milieu de cet état de la société qui ne menace que catastrophes et que ruines. Mais notre attention a été particulièrement fixée sur ce passage de son allocution où après avoir dit qu'on venait de lui présenter un livre dans lequel il est montré que tous les ennemis de l'Eglise ont fini misérablement, il ajoutait que les persécuteurs actuels auraient la fin de leurs devanciers.

Nous aurions voulu avoir sous les yeux ce livre remis entre les mains du Pape, car il nous semblait que si les faits qu'il rapporte sont bien constatés, c'est une arme puissante avec laquelle on peut effrayer les adversaires de notre foi.

Mais l'un de vous, Messieurs, s'est écrié : " Ces faits ils sont dans l'histoire, nous pouvons les y trouver facilement ; nous les connaissons même en plus ou moins grand nombre. Pourquoi ne chercherions-nous pas à en acquérir une notion plus etendue,

plus précise ? Ce serait là une étude extrêmement intéressante ; mettons-y nos heures de loisir." Cette proposition fut accueillie avec empressement. Nous sommes convenus de faire des recherches historiques sur la question, et de nous en communiquer le résultat. Les connaissances de l'un, confirmant, développant celles de l'autre, jetteront une grande clarté sur les faits qui pourraient être en discussion.

Voici le jour fixé pour l'échange des fruits de nos études ; je suis heureux de ce que pour personne d'entre nous il ne se soit rencontré d'obstacle au rendez-vous en ce lieu.

B.—Pour moi, je ne me suis pas borné au fait des châtiments subis par les persécuteurs de l'Eglise. Je me suis rappelé une parole sacrée, redite par Pie IX dans une autre allocution. *Justitia elevat gentem ; miseros autem facit populos peccatum.* (Prov. XIV.) " C'est la justice qui élève une nation, et le péché qui rend les peuples malheureux." Et mes recherches m'ont fait voir que l'histoire tant ancienne que moderne, confirmait parfaitement cette assertion de Salomon. Cette thèse est plus générale : la discussion que nous en ferions nous offrirait encore un plus grand intérêt.

C.—Je crois que la question, telle que nous l'avons posée d'abord, embrasse celle que vous voulez traiter. L'apôtre a dit : *Christus heri et hodiè, et ipse in sæcula.* " Le Christ était hier, il est aujourd'hui, et il sera dans les siècles " Il a été figuré, prédit, annoncé de diverses manières dans les temps qui ont précédé son avènement. Tout a été coordonné dans les desseins de la Providence pour préparer sa voie : Il a été révélé dès les premiers jours du monde ; il a été l'attente de l'ère patriarcale, dans laquelle nombre de faits étaient le symbole de ce qu'il devait être, de ce qu'il devait faire : un peuple a été choisi de Dieu pour conserver dans ses livres et sa tradition la révélation primitive qui l'avait annoncé, pour entendre lui-même, et répéter aux autres nations, des prophéties plus explicites à son égard, et pour être une figure de la société qu'il devait établir. Déjà l'Eglise du Christ existait aux temps anciens dans les fidèles croyant aux enseignements divins, et attendant le Sauveur du monde. L'histoire des empires de l'antiquité nous les montre heureux ou malheureux selon leur coopération ou leur opposition aux desseins de Dieu concernant le peuple qu'il s'était choisi, et selon l'observation ou la transgression des lois morales qui doivent régir les sociétés.

D.—Oui, c'est de ce point de vue que l'histoire doit être étudiée. Elle est le tableau des œuvres de Dieu dans le genre humain. La Providence divine pourvoit à tout. Elle a ses fins qu'elle sait toujours atteindre. Si Dieu, a dit Descartes, n'intervenait pas dans tous

les événements du monde, il ne serait pas Dieu. Si l'humanité échappe à sa Providence elle n'est plus qu'un vaisseau abandonné sans capitaine, ni pilote sur l'océan du monde, et dont l'équipage sans autorité se déchire dans d'incessants combats.

Dans notre siècle, l'histoire est devenue toute matérialiste, comme la philosophie, les lettres, les arts : on ne voit en elle que les faits bruts sans remonter à leur cause, sans les suivre jusque dans leur fin. L'intervention divine est partout exclue. Ainsi dans la Philosophie, on veut tout expliquer par la raison seule ; on est pourtant bientôt forcé de reconnaître que sa lueur faible et vacillante jette peu de clarté sur les grandes questions, objets des investigations de l'intelligence humaine ; on se heurte à chaque instant aux plus obscurs mystères ; et plutôt que d'avoir recours à la lumière de la révélation pour pénétrer dans leur profondeur, on aime mieux rester dans l'obscurité, et faire un aveu plus ou moins déguisé de son ignorance. Il en est ainsi dans les lettres, telles qu'elles sont traitées aujourd'hui : on ne reconnait aucun principe de beauté, aucune règle de goût, aucune fin morale ; tout contrôle religieux révolterait ces écrivains qui ne font de l'art que pour l'art.

Avec le matérialisme dans l'histoire, les sociétés ont paru n'exister que pour des fins terrestres. On ne donne pour piédestal à leur élévation que les causes, les ressources, les industries humaines, sans voir au-dessus de tout cela la main de Dieu, disposant tout en leur faveur pour parvenir à ses fins ; et leur ruine s'explique à la manière du matérialiste Broussais qui ne voyait dans la mort que l'altération et la décomposition des organes, sans tenir compte du principe vital qui anime tout.

Sous le travail de l'impiété, le champ de l'histoire s'est rétréci ; il n'est devenu qu'une misérable arène où se débattent les passions et les intérêts ; la force brutale apparait décidant tout et souvent par la violence, et l'on donne pour cause à d'étranges événements qui déjouent toute vue humaine ce mot vide de sens, le hasard.— On soustrait donc les faits historiques, la grandeur ou la décadence des sociétés, à toute action de celui qui a dit : Pas un seul cheveu ne tombera de votre tête sans ma permission.

Oui, l'histoire des peuples, examinée à la seule lumière de la raison, renferme une foule d'enseignements inexpliquables ; elle ne donne ni le secret des élévations, ni les véritables modèles des conquêtes, ni les causes réelles des abaissements et des ruines. Pour bien juger de l'histoire, il importe de s'élever sur la sainte montagne de l'Eglise qu'éclaire la lumière de la foi projetant au loin ses brillantes clartés sur tous les objets. Alors on a des vues

nettes et distinctes sur l'ensemble des scènes qui se déroulent à ses pieds.

E.—On a exclu systématiquement de l'histoire les faits de l'ordre religieux : on n'a parlé du peuple juif que pour contester les événéments merveilleux consignés dans ses annales ; on n'a tenu aucun compte de la chronologie des livres saints et de ce qu'ils disent de l'Egypte, des empires de Babylone, de Ninive et du royaume de Perse. Dans les annales racontant l'histoire des temps écoulés depuis le Christ, on ne parle qu'incidemment, pour ainsi dire, de l'Eglise dont l'établissement et la conservation sont le fait le plus saillant de l'histoire de l'humanité : on laisse dans l'ombre ses héros qui ont opéré des œuvres si éclatantes ; on méconnaît son influence salutaire sur la société ; toute la civilisation lui est dûe, et on n'en parle que comme d'une ennemie des lumières, des sciences, des progrès, de la liberté. D'une autre part, on raconte dans leurs plus petits détails les faits de l'histoire de la Grèce et de Rome, même ceux dont l'authenticité est fort douteuse. On excite l'admiration pour tous les dires et les gestes des prétendus grands hommes de l'antiquité. Jusqu'à ces dernières années, les élèves de tous les colléges étaient forcés de connaître la biographie de tous les généraux dont a parlé *Cornelius Nepos* ; et ils ignoraient l'histoire des grands Papes, des grands Evêques, dont l'action a été si puissante, non-seulement dans l'ordre religieux, mais aussi dans l'ordre social. Le *De viris illustribus urbis Romæ* faisait admirer, quels qu'aient été leurs crimes ou leurs vices, les hommes célèbres de la ville, devenue maîtresse du monde. C'est tout récemment qu'on a vu dans les classes un *De viris illustribus Ecclesiæ.* Il en a été de l'histoire comme de la littérature ; on n'a jamais présenté les faits, les institutions que du point de vue purement humain ; on n'a point élevé la pensée vers Dieu, premier moteur de tout événement, vers le Christ, centre de toute la vie de l'humanité, au règne duquel se rattachent toutes les révolutions des empires. Ce dégagement du surnaturel dans l'histoire, comme dans tout autre ordre de choses, a tenus abaissés les esprits et les cœurs vers tout ce qui est terrestre ; et cela a contribué à ce goût effréné et exclusif des jouissances matérielles, qui est aujourd'hui la passion dominante d'une si grande partie de la société.

B.—Grâce à Dieu, une réaction puissante en faveur de la vérité s'opère. L'histoire s'étudie au point de vue providentiel : c'est à cette étude que nous nous livrons en ce moment. Disons avec Bossuet : "Mettons l'éternité en face de l'histoire des temps, rapportons tout à Dieu, comme à la cause universelle."

C'est Dieu qui a formé les nations ; il a constitué, dit le texte

sacré, les termes de chaque peuple. (Deut., 32. 8.) Il veut que son autorité à leur égard soit reconnue ; il affirme que c'est par lui que les rois règnent, et que c'est lui qui donne le pouvoir de faire des lois. (Prov. 8.) Il a montré par assez d'interventions extraordinaires de sa Providence que c'est lui qui a fait et défait les empires terrestres. Il a dit au Christ, roi des hommes, même dans l'ordre temporel : Je te donnerai toutes les nations en héritage ; tu briseras les rois de la terre comme le vase fragile du potier. (Ps. 2.)

Les Etats ont une mission : Dieu, dans le plan de la création, a assigné à chaque être sa destination spéciale, à chaque homme sa fonction dans la société ; aura-t-il refusé à ces immenses réunions d'hommes, qu'on appelle nations, une fin à poursuivre, une mission à remplir ? Les peuples, comme les individus, sont formés pour louer Dieu. *Laudate Dominum omnes gentes, laudate eum omnes populi.* (Ps. 150.) Ils ne sont point constitués pour être comme ces troupeaux sauvages dont l'occupation est de brouter l'herbe de la terre, et qui se dévorent lorsque les uns ont la pâture que d'autres envient. Laissons cette ignoble assertion, qui est tout le fond de la philosophie de l'histoire, dite humanitaire.

La Sagesse divine a établi les nations pour que le Christ exerçât son empire sur elles, soit par le bonheur et la gloire qu'il leur donnerait, lorsqu'elles concourraient à ses desseins, et accompliraient ses lois ; soit par les châtiments dont il les punirait, lorsqu'elles seraient rebelles à son autorité, infidèles à la mission qu'elles auraient reçue. Chaque homme, pris séparément, doit travailler à compléter en lui l'image divine à laquelle il a été formé. Cependant, la grâce, qui est, selon le langage de la théologie, une certaine participation à la nature divine, varie ses dons, et appelle tel homme à une ressemblance plus spéciale à tel attribut de Dieu, à sa sagesse, à sa bonté, à sa justice. Il en est ainsi des nations ; l'une devra rendre spécialement hommage à la sagesse divine en mettant à profit, pour la glorification de Dien, les dons du génie, de la science plus abondamment répandue sur elle. Une autre sera investie d'une plus grande participation à la puissance du Seigneur, par la force et l'étendue de son empire, qui lui assurera la domination sur d'autres peuples à l'égard desquels elle sera appelée à exercer une influence qui favoriserait les desseins de la Providence. Chez tel peuple, Dieu voudra voir briller un reflet de sa justice dans une législation ayant un cachet spécial d'équité ; telle autre nation sera particulièrement choisie de Dieu pour imiter son amour envers son Eglise dans le secours qu'elle lui prêtera contre ses ennemis, et son zèle pour la propagation de la foi dans les contrées les plus lointaines.

Etant posée cette divine vocation des peuples, il importe pour juger des faits de leur histoire de considérer en quoi ils se sont éloignés ou rapprochés de la fin que Dieu leur a assignée. Là se trouve l'explication de leur grandeur ou de leur décadence. Le surnaturel doit donc nécessairement entrer dans l'histoire ; là, comme ailleurs, il est la seule clé qui fasse pénétrer dans la raison des choses. Le créateur ne s'est point soustrait à lui-même le domaine de la création. C'est dans les lois qu'il a établies, et que la révélation fait connaître qu'il faut chercher l'explication des grands faits sociaux dont les causes provoquent les investigations de notre esprit. Celui-là a une intelligence sans portée, qui ne sait pas comment en tout le ciel est mêlé à la terre, Dieu à l'homme, et le surnaturel anx réalités que nos facultés saisissent.

A.—Il est un peuple surtout dont l'histoire montre à chaque page en caractères éclatants la vérité de cette assertion ; je veux dire le peuple juif. Mais avant de voir comment chez lui l'état temporel a été toujours l'effet de son état spirituel, remontons aux premiers temps du monde. Voyez comme Dieu punit le crime qui l'offense par d'épouvantables châtiments. " Toute chair avait corrompu sa voie, dit le texte sacré ; toute pensée était tournée au mal." Et voilà que le Tout-Puissant dans sa colère noie les abominations de la terre dans les flots de ce déluge qui, à l'exception de Noé et de sa famille, engloutit tous les habitants du monde. Voyez-vous ces villes coupables de crimes si horribles. Le cri de leurs iniquités monte vers le ciel : et une pluie de feu et de soufre embrase Sodome et Gomorre, et la contrée voisine ; tous leurs habitants périssent dans ces flammes allumées par le courroux céleste, dont les traces sont encore si visibles en ces lieux désolés. Des bords de la Mer Morte, passons à ceux de l'Euphrate ; là nous voyons les ruines de la tour de Babel, où Dieu punit l'orgueil qui en avait commencé la construction, par cette confusion des langues dont tout le genre humain souffre encore aujourd'hui. Mais parmi ces nations diverses que forme la dispersion des peuples à la suite de cet évènement, occupons-nous d'abord du peuple juif.

D.—N'oubliez pas une malédiction divine des temps primitifs dont l'effet est si sensible aujourd'hui, je veux dire celle que Noé, au nom de Dieu, a portée contre la postérité de son fils coupable. " Maudit Chanaan, qu'il soit le serviteur de ses frères ; que Dieu dilate Japhet et qu'il habite dans les tabernacles de Sem et que Chanaan soit son esclave." L'Afrique a été le partage de la descendance de Cham : c'est encore la terre des esclaves : la malédiction de Dieu s'y fait sentir sous tous rapports. La terre de Chanaan a été assujettie à Israël, issu de Sem, et la race de ce patriarche

a eu aux temps antiques ses jours de prospérité et de grandeur. Mais comme Japhet s'est magnifiquement dilaté dans sa postérité européenne ! C'est la race puissante ; celle de Sem l'a vue souvent planter son étendard sous ses tentes ; Rome a soumis Carthage, fille de Chanaan : l'Afrique a fourni des millions d'esclaves aux colonies fondées par les peuples issus de Japhet, et elle voit encore çà et là sur ses côtes des nations européennes exercer leur empire.

C.—Ce que vous venez de dire me fait penser aux sauvages.—Dans le siècle dernier on les appelait les enfants de la nature, qui disait-on, se décèle chez eux dans toute sa simplicité et son énergie ; ils seraient un reste de la race primitive que certaines circonstances auraient empêché de s'élever à notre civilisation ; quant à nous, nous ne sommes que des sauvages perfectionnés. Aujourd'hui l'on nous fait remonter de plus bas. On nous enseigne que l'homme tire son origine du singe ; et qu'ainsi l'état sauvage n'est pas l'état primitif, mais un état mitoyen entre l'animal et l'homme civilisé. —Voilà le titre de noblesse que nous donne l'érudition matérialiste de notre époque.—Il y a, on le sent, quelque difficulté à l'accepter. Laissons cette ignominieuse folie,—Mais ne pouvons-nous pas dire avec le comte de Maistre que le sauvage est un être dégradé, parce que la race à laquelle il appartient aurait été dans des temps plus ou moins éloignés l'objet d'une malédiction divine. " Un chef de peuple, dit-il, aurait altéré chez lui le principe moral par quelques-unes de ces prévarications, qui, suivant les apparences, ne sont plus possibles dans l'état actuel des choses, parce que nous n'en savons plus heureusement assez pour devenir coupable à ce point Ce chef de peuple transmit l'anathème à sa postérité, laquelle de dégradation en dégradation en serait venue à faire ce que nous appelons les sauvages. Aussi, continue le grand écrivain, on ne saurait fixer un instant ses regards sur le sauvage sans lire cet anathème écrit, je ne dis pas seulement sur son âme, mais jusque sur la forme extérieure de son corps. C'est un enfant difforme, robuste et féroce, en qui la flamme de l'intelligence ne jette plus qu'une lueur pâle et intermittente. Une main redoutable, appesantie sur ces races dévouées, efface en elles les deux caractères distinctifs de notre grandeur, la prévoyance et la perfectibilité. Depuis plus de trois siècles, le sauvage n'a rien voulu recevoir de nous, excepté la poudre pour tuer ses semblables, et l'eau de vie pour se tuer lui-même. Les vices naturels de l'humanité sont encore viciés chez le sauvage. Il a l'appétit du crime, il n'en a pas le remords. Il arrache la chevelure sanglante de son ennemi vivant, il le déchire, il le rôtit et le dévore en chantant. Dans ses excès il est également dépourvu de la raison qui commande à

l'homme et de l'instinct qui écarte l'animal par dégoût. Il est visiblement dévoré et frappé dans les dernières profondeurs de son essence morale."

Qui peut contester la fidélité de cette énergique peinture du sauvage, faite par l'auteur des *Soirées de St. Pitersburg.* J'ajouterai que la race des sauvage est condamnée à périr ; nous le voyons de nos yeux. Si sur d'autres terres envahies par les Européens, elle a été poursuivie, traquée comme une bête fauve, et détruite par le fer et le feu, le sauvage a trouvé dans le colon venu de la France une bienveillance qui a travaillé à sa conservation et à son perfectionnement. Le Canadien a voulu se faire un frère de l'Iroquois et du Huron. Nous avons entouré les bourgades sauvages formées au milieu de nos établissements de tous les soins de la religion et de la charité. Et cependant malgré le christianisme qui a adouci ses mœurs, la race indigène a conservé les principaux traits de son caractère distinctif ; elle n'a pu parvenir à notre état social : les vices qui lui semblent inhérents la font périr. Il ne reste plus que quelques descendants des fiers Iroquois, et Lorette a vu s'éteindre le dernier des Hurons. Evidemment c'est une race destinée à mourir. Elle était trop dégradée pour s'élever par l'échelle d'un perfectionnement progressif jusqu'à la civilisation qui fait vivre les peuples.

A.—Comme j'avais commencé à le dire, c'est surtout chez le peuple de Dieu qu'éclatent la récompense et le châtiment dans l'ordre temporel. Nous avons déjà exprimé la mission de la nation issue d'Abraham : selon qu'elle y a été fidèle ou rebelle elle a été glorieuse et prospère, ou humiliée et misérable.

Les fils d'Israël accomplissent dans toutes ses prescriptions le commandement qui leur a été fait de manger l'Agneau pascal. Et ils sont soustraits aux coups de l'Ange exterminateur ; ils sont délivrés de la servitude ; ils échappent à la poursuite de leurs ennemis par la merveille que Dieu opère en leur faveur en leur ouvrant un passage à pied sec au milieu de la Mer Rouge.

Dieu par Moïse proclame sa loi sur le Mont Sina ; son premier précepte est de n'adorer que lui seul. Mais les Israëlites se prosternent devant le veau d'or. Par l'ordre de Dieu vingt-trois mille de ces prévaricateurs sont exterminés.

La terre de Chanaan d'où coulent le lait et le miel a été promise à ce peuple : mais des murmures et des prévarications diverses le font condamner à passer 40 ans dans le désert où tous moururent à l'exception de Caleb et de Josué, demeurés seuls fidèles aux préceptes divins.

Avant de finir sa carrière, Moïse, dans un cantique qui est peut-

être le plus beau morceau de poésie qui existe, prédit tous les malheurs qui doivent fondre sur Israël en punition de ses prévarications.

Toute l'histoire du peuple de Dieu est la réalisation de promesses et des menaces du Seigneur révélées par son Prophète. Les Israëlites entrent dans la terre de Chanaan ; ils en font la conquête au milieu des plus grands prodiges que Dieu accomplit en leur faveur. Les rives du Jourdain, comme celles de la Mer Rouge, s'ouvrent pour leur donner un passage ; les murs de Jéricha tombent au son de la trompette des prêtres et au bruit des cris du peuple ; Josué combat contre les cinq rois qui attaquent Israël. Victorieux, il veut achever complètement leur défaite ; mais les ombres de la nuit apparaissent. Josué s'écrie : Soleil, arrête-toi en face de Gabaon ; lune, n'avance pas contre la vallée d'Aaïlon ; et le soleil s'arrête au milieu du ciel, Dieu obéissant à la voix d'un homme.

Mais ce peuple si merveilleusement aidé du ciel se rend coupable des crimes de la race qu'il était chargé d'exterminer ; il tombe à plusieurs reprises sous le joug de Philistins ; il ne le secoue qu'après l'expression de son repentir et d'ardentes supplications appelant la miséricorde du Seigneur.

C.—La forme du gouvernement change chez cette nation ; mais la même action de la justice du ciel se fait toujours sentir à son égard. Saul remporte de nombreuses victoires sur Anmon, Moab, Edom et sur les Philistins ; bientôt l'orgueil l'égare, il désobéit aux prescriptions divines que lui avait fait connaître Samuel ; il est rejeté du Seigneur, et dans un combat contre les Philistins, il trouve la défaite et la mort. Mais voici David. Quelle étrange et sublime fortune que la sienne ! Pâtre obscur, il a vécu sous la tente avec les pasteurs chananéens ; appelé de cet état sans faste au métier plus bruyant des armes, il débute dans cette nouvelle carrière par le plus étonnant triomphe ; il tue avec sa fronde un géant qui bravait impunément toute une armée. Cette victoire lui vaut la promesse d'une alliance royale, et le voilà qui, de la cabane des bergers, va tout d'abord s'asseoir sur le premier degré du trône. La défection de Saül envers le Seigneur le revêt de la pourpre royale ; il est sacré roi de Juda ; il accomplit fidèlement toutes les ordonnances divines. Son règne se signale par une suite d'éclatantes victoires, par l'établissement de son trône à Jérusalem, par la translation de l'arche d'alliance dans sa nouvelle capitale, par un essor plus ardent donné aux arts et à l'industrie, libres enfin de se développer à l'ombre de la victoire et de la paix.

Doué des plus heureux dons de la nature, favorisé des inspira-

tions divines, David a joint à la gloire du héros celle du prophète et de l'un des plus sublimes poëtes que la terre ait entendus. Sa harpe a redit toutes les joies, toutes les douleurs, toutes les passions de l'homme ; elle a célébré toutes les merveilles de la nature ; elle a chanté toutes les grandeurs, tous les bienfaits du Très-Haut ; elle a gémi d'avance sur toutes les douleurs du Messie, Rédempteur des hommes ; elle a vibré avec la plus éclatante allégresse pour chanter son triomphe et sa gloire ; elle a modulé tous les chants par lesquels l'Eglise glorifie Dieu et le Christ ; les cantiques sacrés que nous-mêmes faisons entendre pour redire notre reconnaissance et notre amour ont résonné sur ses cordes ; jusqu'à la consommation des siècles, ses accents se répèteront dans tous les sanctuaires, et les dômes mêmes de la Jérusalem céleste en retentiront pendant l'éternité.

Toutefois, le Roi David a connu lui aussi les égarements des passions humaines. En punition, d'affreux malheurs tombant sur la famille ont désolé son cœur. Mais parceque, comme roi, il a toujours agi selon le cœur de Dieu, qu'il n'a cherché que sa gloire, et à faire triompher sa loi, son règne a reçu toutes les bénédictions du ciel, et il lui a été révélé que le Messie naîtrait de sa race. En effet, le premier mot que l'Evangile nous dit du Dieu fait homme, c'est qu'il est fils de David.

Salomon, héritier du trône et d'abord des vertus de son père, en récompense du culte qu'il rend au Seigneur, on reçoit une sagesse qui lui a donné une gloire immortelle ; il a l'honneur de construire un temple, la plus grande merveille des temps anciens, qui a aussi attaché un éclat impérissable à son nom. Mais les désordres de sa vieillesse lui font entendre des menaces des châtiments divins qui vont tomber sur le trône qu'il laisse à son fils. En effet, Jéroboam enlève à celui-ci la plus grande partie de ses états, et constitue ce royaume d'Israël dont les souverains infidèles aux lois divines, attirent sur le peuple une suite de désastres jusqu'à ce qu'enfin Salmanasar, Roi d'Assyrie, mette fin par sa conquête à son existence nationale, et transporte les dix tribus dans ses propres domaines.

Plus tard l'idolâtrie dans laquelle tombe le royaume de Juda irrite le Seigneur. Il appelle Nabuchodonosar, le puissant roi de Babylone, qui brûle le temple, renverse les murs de Jérusalem, emmène le peuple dans l'Assyrie où pendant 70 ans il subit la captivité.

E.—Le peuple de Dieu sur les fleuves de Babylone a chanté sa tristesse et son repentir ; la douleur de la captivité l'a ramené vers Dieu. Voici que Cyrus, vainqueur de Babylone, lui permet le

retour dans la Judée. Israël devient de nouveau le peuple du Seigneur. Dieu renouvelle son alliance avec lui. Une paix profonde de plus de deux siècles développe la prospérité publique ; mais il faut que sa vertu connaisse l'épreuve : la domination tyrannique des rois de Syrie pèse sur lui. Mathatias mourant remet à ses enfants la vengeance de son peuple. Et voyez quelle suite d'actes glorieux accomplissent Judas Machabée et ses frères. Dans nulle histoire on ne lit le récit de faits aussi héroïques ; le nom d'Israël redevient célèbre et Rome même fait un traité d'alliance avec Jérusalem.

La prospérité de Judas ramène dans son sein les vices qui vont précipiter sa décadence ; les fausses doctrines, l'attachement aux biens sensuels, l'esprit de division furent les causes qui ont préparé ses désastres ; l'orgueil domine dans ses prêtres, l'immoralité règne dans le peuple. Il a perdu le sens des prophéties ; il ne voit plus dans le Messie qu'un conquérant qui va mettre le monde à ses pieds.

Il apparaît au milieu des Juifs, le désiré des nations ; il fait éclater sa parole divine par des miracles ; il multiplie ses enseignements pour éclairer ce peuple égaré ; il cherche à le ramener à lui par les prodiges de sa bienfaisance. Le Christ ne trouve que résistance à sa doctrine, jalousie et haîne contre sa personne. Un jour, il descendait de la montagnes des Oliviers ; apercevant la ville de Jérusalem, il pleure sur elle en disant : "Ah ! si tu avais connu, et même, encore en ce jour, si tu connaissais ce qui peut t'apporter la paix. Mais maintenant tout est caché à tes yeux. Des jours viendront où tes ennemis t'environneront de retranchements ; ils te renverseront, et ils ne laisseront pas de toi pierre sur pierre."

Voyez ce qui se passe quelques jours après. Jésus a été conduit au milieu de tout le peuple devant le proconsul de Rome par les princes des prêtres qui profèrent toutes sortes d'accusations contre lui. Pilate en sent la fausseté. S'adressant à la multitude :—Que ferai-je, dit-il, de Jésus que vous appelez le Christ ? Le peuple s'écrie :—Qu'il soit crucifié.—Mais quel mal a-t-il fait ? Le peuple répète et crie plus fort :—Qu'il soit crucifié. Alors le juge inique se lave les mains, et il dit :—Je suis innocent de la mort de cet homme. Et de tous les endroits que couvre cette foule immense s'élève une clameur épouvantable qui ébranle le ciel et la terre :—Que son sang soit sur nous et sur nos enfants. Et le désir des Juifs est satisfait, Jésus est crucifié.

Trente-sept ans plus tard, Jérusalem révoltée voit les légions romaines à ses portes : elle soutient une défense désespérée ; jamais calamités plus horribles ne se firent sentir dans une ville assiégée ; la famine força les mères de manger leurs enfants ; onze cent mille

Juifs périrent dans cette guerre. Titus voulait épargner le temple ; mais un soldat romain, poussé par une inspiration divine, jeta, malgré sa défense, un tison ardent dans l'intérieur, et ce magnifique édifice fut consumé. La cité de David, livrée au pillage, fut ensuite dévorée par l'incendie ; on passa la charrue sur l'emplacement de Jérusalem, et ainsi, selon la prédiction du Christ, il ne resta d'elle pierre sur pierre. Après la conquête, l'empereur dit : Ce n'est pas moi qui ai vaincu ; je n'ai fait que prêter mon bras à la vengeance divine. L'arc de triomphe de Titus, élevé à Rome même, est un monument encore subsistant de l'accomplissement des menaces de l'Eternel sur le peuple infidèle. En vain, plus tard, Julien l'Apostat voulut réédifier le temple de Jérusalem. Au rapport d'un historien payen de ce temps, des globes de feu, s'élançant des fondements que l'on creusait, par des éruptions fréquentes, forcèrent d'abandonner l'entreprise. Elle s'est accomplie à la lettre la prophétie que ce peuple sera sans roi, sans sacrifice, sans autel. *Sedebunt filii Israel, sine rege, sine sacrificio, sine altari.*, et que sa désolation persévèrera jusqu'à la fin et à la consommation : *usque ad consummationem et finem perseverabit desolatio.* (Dan. 9.)

Les juifs ont conservé l'anathème divin. Qu'il me soit permis de rappeler ici les paroles de l'un des plus grands écrivains de notre siècle, hélas ! devenu juif lui-même par sa révolte obstinée contre le Christ et son Eglise : " Un sceau a été mis sur le cœur des juifs, sceau qui ne sera brisé qu'à la fin des siècles. Son existence tout entière n'avait été qu'un long prodige : un nouveau miracle commence, miracle toujours le même, miracle universel, perpétuel, et qui manifestera jusqu'au dernier jour l'inexorable justice et sainteté du Dieu que ce peuple osa renier. Sans principe de vie apparent, il revivra, rien ne pourra le détruire, ni la captivité, ni le glaive, ni le temps même. Isolé au milieu des nations qui le repoussent, nulle part il ne trouve un lieu de repos. Il porte en ses mains un flambeau qui éclaire le monde entier, et lui-même est dans les ténèbres. Il attend ce qui est venu ; il lit ses prophètes, et ne les comprend pas. Sa sentence écrite à chaque page des livres qu'il a l'ordre de garder fait sa joie. Au mépris, à l'outrage, il oppose une stupide insensibilité ; rien ne le blesse, rien ne l'étonne ; il se sent fait pour le châtiment. Sous l'opprobre qui l'écrase, de temps en temps il soulève sa tête, il se tourne vers l'Oorient, verse quelques pleurs, non de repentir mais d'obstination ; puis il retombe. Et courbé, ce semble, par le poids de son âme, il poursuit en silence, sur une terre où il sera toujours étranger, sa course pénible et vagabonde. Tous les peuples l'ont vu passer ; tous ont été saisis d'horreur à son aspect : il était marqué

d'un signe plus terrible que celui de Caïn; sur son front, une main de fer avait écrit: Deicide."

B.—La punition des nations payennes n'a pas été immédiate après le crime comme elle l'a été chez les Juifs; mais l'histoire démontre qu'en général leur grandeur ou leur décadence a été selon le plus ou moins de respect qu'elles ont gardé pour les lois morales, et leur ruine finale porte le caractère marqué d'un châtiment divin.

Commençons par l'Egypte : l'Ecriture a loué elle-même la sagesse qui y dominait. Ce peuple s'est distingué par une grande soumission à l'autorité de ses rois et de ses prêtres et une singulière vénération des enfants à l'égard de leurs parents; on y voyait régner l'amour de la justice; toutes les classes de cette société se livraient avec ardeur au travail; les sciences et l'industrie y étaient cultivées avec le plus grand succès; le despotisme de l'autorité royale avait un frein dans les lois auxquelles elle était assujettie sous le contrôle de la religion, et dans le jugement que les princes subissaient après leur mort, lequel pouvait flétrir leur mémoire et les priver de la sépulture due à leur dignité. Aussi quelle n'a pas été pendant plusieurs siècles la prospérité de ce peuple! Ses richesses étaient immenses. Nulle cité sous le soleil n'a égalé Thèbes, sa capitale, en étendue, en monuments gigantesques, en merveilles de toutes sortes. Sa magnificence a été chantée par les prophètes et par Homère, et aujourd'hui encore ses ruines colossales font l'étonnement des voyageurs forcés d'avouer que l'art et l'industrie modernes ne peuvent rien élever qui approche de ces immenses constructions. Rome et Paris, pour embellir leurs places publiques vont demander à l'Egypte ses obélisques élevés sur son sol, il y a trois ou quatre mille ans. La gloire militaire de cette contrée a aussi brillé d'un grand éclat, il suffit de nommer Sésostris.

L'Egypte a eu pour mission d'être l'école des autres nations pour les sciences et l'agriculture. Même au jour de sa décadence, elle a vu les plus beaux génies et les plus grands législateurs de la Grèce aller s'instruire à ses leçons, entre autres, Lycurgue, Solon, Pythagore, Platon; enfin elle a été l'institutrice du peuple de Dieu dans les arts.

Mais les revers sont venus pour cette contrée célèbre. L'orgueil et le despotisme cruel de Pharaon le portaient à opprimer les enfants d'Israël, et son obstination lui fit mépriser les plaies qui, à la voix de l'envoyé de Dieu, désolèrent son royaume. Il poursuit les Hébreux auxquels d'abord, forcé par le plus terrible châtiment du ciel, il avait permis de sortir de ses états; mais la mer Rouge

l'engloutit avec toute son armée, et sa ruine est éternisée dans la mémoire des hommes par ce sublime cantique de Moïse dont les accents retentiront jusqu'à la fin des siècles.

Après le désastre de Pharaon, on voit l'Egypte, opprimée par ses propres souverains, subissant diverses invasions, ou en proie à de cruels fléaux, Dieu y recevait le plus ignominieux outrage par l'idolâtrie allant jusqu'à adorer les animaux, et une épouvantable dépravation de mœurs apparaissant surtout dans les mystères religieux que l'on célébrait.

Ecoutez maintenant la parole d'Ezéchiel : " Fils de l'homme, dit le Seigneur, prophétise en mon nom contre l'Egypte ; je vais tirer le glaive contre elle ; j'exterminerai une partie de ses habitants, je disperserai l'autre parmi les nations ; je détruirai ses animaux. Les appuis de l'Egypte tomberont ; l'orgueil de son empire sera détruit ; ses villes seront abandonnées ; j'exercerai mes jugements contre Thèbes ; elle tombera en ruine. Le sceptre d'Egypte sera brisé, et il n'y a aura plus à l'avenir de prince Egyptien. Et lorsque j'aurai ainsi désolé cette terre, on saura que c'est moi qui suis le Seigneur. " Nabuchodonosor fut chargé d'être l'instrument des vengeances divines ; il soumit l'Egypte d'une extrémité à l'autre, et il y fit de si horribles ravages que sa puissance a été pour jamais affaiblie. Plus tard, Cambyse, Roi des Perses, envahit cette contrée, y promena le glaive et la torche, et en enleva toutes les richesses. L'Egypte passa du joug des Perses à celui des Grecs, puis elle devint l'esclave de Rome ; elle a subi ensuite la domination des Arabes et celles des Ottomans. Aujourd'hui l'autorité qui la gouverne, mal affermie, l'offre en proie aux convoitises des puissances européennes ; mais on le voit, la prédiction d'Ezéchiel a été réalisée ; depuis vingt-cinq siècles ce pays n'a pas eu à sa tête de souverains Egyptiens.

D.—Jetons un coup-d'œil sur un peuple de l'antiquité doué aussi d'une mission providentielle, et dont la ruine va prouver la thèse que nous soutenons.

Voyez les Phéniciens, avec leurs deux puissantes cités, Tyr et Sidon : ce sont les plus habiles navigateurs, les plus riches commerçants de l'ancien monde. Ils sont chargés de mettre en relation mutuelle des contrées éloignées. La Phénicie est l'entrepôt des nations-*negociatio gentium*, comme l'appelle Isaïe ; elle porte aux extrêmités du monde les produits de son industrie pour échanger contre les riches productions que recèlent les terres et les mers lointaines. Elle est aussi chargé de donner au peuple de Dieu toutes les choses nécessaires à sa subsistance et à son entretien, en lui fournissant mille objets d'importation exigés par les

besoins sociaux. Dieu la fait concourir à la construction de son temple, et lui demande l'or et l'argent dont se composeront les vases qui seront consacrés à son culte, ainsi que les parfums et les aromates qui brûleront sur son autel.

Mais la Phénicie retient chez elle le culte des idoles. Tyr bâtit à Astarté, la déesse de la volupté, un temple qui devient le théatre des plus grandes infamies. En même temps, sa cupidité effrénée ne reconnait plus de bornes ; son trafic se signale par de criantes injustices ; ses richesses exaltent son cœur, et la superne de son roi lui fait dire qu'il est Dieu. Tyr se réjouit du malheur de Jérusalem, et veut s'agrandir de ses ruines. Mais voici que se fait entendre la voix du prophète : " Tu seras renversée comme Jérusalem ; tes superbes édifices seront précipités au milieu des eaux ; tu seras semblable à une pierre nue, et ne serviras plus qu'à sécher les filets des pêcheurs." Nabuchodonosor est encore chargé d'être l'exécuteur des vengeances divines. Il s'empare de la cité opulente, enlève ses richesses et la race. Elle se relève de ses ruines, dans une île voisine ; mais pour continuer ses fraudes et ses crimes. Alexandre vient à son tour ; et après un siège qui est un des plus mémorables de l'histoire, il s'empare de la capitale de Phénicie, il l'incendia, et réduit à l'esclavage ce qui reste de ses habitants. Sidon, objet aussi pour ses crimes, des malédictions de Jérémie, avait déjà subi une ruine épouvantable. Pour se soustraire à la vengeance du roi de Perse contre lequel ils s'étaient révoltés, ses habitants font de leur ville un immense foyer, où quarante mille hommes se précipitent avec leurs familles et leurs trésors.

Que reste-t-il à présent de Tyr et de Sidon ? " Lorsque nous y arrivâmes, dit le P. de Géramb, des pêcheurs faisaient sécher leurs filets sur l'emplacement de ces deux illustres cités de la Phénicie. Quelques tas de pierres recouvertes d'herbes et de gravier, des masures éparses, un monceau de ruines ; voilà ce qui reste de ces grandes cités sur lesquelles a passé la justice de Dieu.

E.—La bénédiction de Noé donnée à Sem avait eu son effet dans la gloire de l'empire fondé par Assur, fils de celui-ci. Cette puissance colossale s'est élevée par le travail, l'esprit d'entreprise, et la conquête de pays que Dieu voulait soustraire à une entière barbarie, en les assujettissant à ces puissants états de Ninive et de Babylone, où la science était cultivée, et où se développait une étonnante industrie. Mais voyez toutefois la justice divine frappant ses coups vengeurs au milieu de toutes les grandeurs de ces peuples. Sémiramis, en punition de son orgueil et de ses mœurs infâmes, éprouve dans les Indes une défaite ignominieuse où elle perd les deux tiers de son armée. Sardanapale, dont le nom rappelle la

plus ignominieuse lubricité, voyant sa ville, qu'il croyait imprenable, au pouvoir de ses ennemis, fait changer son palais en bûcher où il se précipit eavec ses femmes et ses trésors. Rappelez-vous la prédiction qu'avait faite Jonas à Ninive : " Encore quarante jours, et Ninive sera détruite." La ville coupable fit pénitence et fut épargnée ; mais une rechute dans ses crimes amena sa ruine totale.

La mission propre de l'empire chaldéen a été de châtier les nations payennes et la Judée prévaricatrice ; le livre sacré le dit expressément. Le pays de Moab, l'Idumée, la Syrie, le royaume de Damas, l'Egypte, tombent sous les coups des Assyriens. Le roi de Ninive, Salmanasar, mit feu au royaume d'Israël. Mais Sennachérib ayant insulté Dieu au siége de Jérusalem, l'ange du Seigneur extermina 185 mille hommes de son armée, et ce prince, retiré honteusement dans ses états, fut assassiné par ses propres enfants. Le Seigneur punit aussi l'injuste attaque d'Holopherne contre Béthulie en lui faisant couper la tête par Judith.

Mais les crimes de Judas sont parvenus à leur comble. Nabuchodonosor, surnommé le Grand, est envoyé de Dieu, comme il a été dit, pour ruiner Jérusalem, ainsi que les prophètes l'avaient expressément annoncé. Ce souverain orgueilleux va subir à son tour la plus éclatante humiliation que Dieu ait jamais infligée à un homme. Un jour qu'il se complaisait dans la grandeur et la beauté de cette Babylone qu'il avait si magnifiquement décorée, une voix du ciel se fait entendre : " Tu vas perdre ton empire, lui dit-elle, tu seras chassé de la société des hommes, tu demeureras avec les bêtes, tu mangeras le foin comme le bœuf, jusqu'à ce que tu reconnaisses le pouvoir absolu du Très-Haut sur les empires des hommes." Et cette parole s'accomplit à la lettre. Pennant sept ans, Nabuchodonosor vit au milieu des bêtes, exposé à la pluie du ciel ; ses cheveux deviennent comme la plume des aigles, ses ongles comme les griffes des oiseaux ; il fut, selon l'opinion reçue, changé en bête.

Maintenant, il faut aussi le reconnaître, jamais souverain n'a donné une plus grande leçon d'humilité. Lui-même a écrit une lettre à tout son empire pour faire connaître les détails de son ignominieuse puniiion ; en même temps, il a proclamé la grandeur du vrai Dieu, et ordonné de l'adorer. Il devint en récompense de cet acte plus puissant qu'auparavant, et plusieurs saints Pères, entr'autres St. Augustin, persuadés de la fidélité de sa conversion, out cru à son salut.

Cependant, son empire devait être ruiné sous son petit-fils. Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel, et plusieurs des autres prophètes

l'avaient annoncé dans leurs prophéties. Je citerai ces paroles d'Isaï : "Cette altière Babylone sera détruite; elle demeurera déserte jusqu'à la fin des siècles, elle deviendra le repaire des bêtes féroces, ses palais seront remplis de serpents, des oiseaux de nuit y feront entendre leurs gémissements lugubres." Et Jérémie a dit : Son emplacement où se seront répandus les flots de son fleuve deviendra entièrement désolé, et le fils de l'homme n'y passera plus.

Babylone avait comblé la mesure de ses iniquités. Son roi impie, Balthazar, au milieu d'une orgie, fait une horrible profanation des vases sacrés du temple du Seigneur. Mais voici qu'il tremble de tout son corps, la pâleur est sur son visage. C'est qu'il voit une main mystérieuse écrire sur les murs de la salle du festin : *Mane, Thecel, Phares.* Daniel en donne la signification terrible, annonçant que ses jours sont comptés, ses crimes pesés, et son royaume divisé entre ses ennemis. Et la nuit même, les Perses et les Mèdes s'emparent de la ville et Balthazar est tué.

Ninive et Babylone, quel exemple de la justice divine sur les empires coupables ! Jusqu'à ces dernières années, on ne savait pas d'une manière précise où était l'emplacement de Ninive, de cette cité dont il fallait trois jours pour parcourir l'enceinte. Quant à Babylone, la destruction la dévasta ; peu à peu elle fut délaissée. Dans son enceinte, les rois de Perse établirent un parc où ils renfermèrent des bêtes sauvages. Dans la suite ses murs tombèrent ; seuls, les serpents et les léopards en firent leur retraite, et le voyageur qui visite ces lieux est frappé de la désolation qu'ils présentent de toutes parts.

J. S. Raymond, Ptre., V. G.

(*à continuer.*)

MATHILDE DE CANOSSE.

(suite)

La table fut mise dans une petite salle du rez-de-chaussé ; elle s'ouvrait sur l'étang du jardin : d'antiques platanes entouraient le bassin et le couvraient d'ombrage tout en se mirant dans ses eaux. Lorsque l'heure eut sonné, on présenta à laver aux deux convives, l'abbé s'assit sur un escabeau de bois, le comte sur un fauteuil couvert de velour rouge. Au milieu de la table s'élevait un magnifique groupe d'argent qui représentait saint Benoit assis sur un rocher : à ses pieds était prosterné l'échanson de Totila, roi des Goths, qui, sur l'ordre de son maître, s'était fait passer pour lui : saint Benoît découvrait la feinte, et, tourné vers le prince barbare, il lui prédisait la prise de Rome et le jour de sa mort à lui-même. Le dîner abondait en gibier et mets choisis ; tout était servi sur des plats d'argent, que des valets et des pages, aux livrées de l'abbé, transportaient de la table à des dressoirs chargés de riche vaisselle. Mais au milieu de ce luxe princier, le prélat ne mangea qu'une écuelle de soupe d'avoine, à laquelle il ajouta quelques petits poissons marinés, une poignée d'avelines, avec du pain grossier et de l'eau. Il entretint son hôte d'une façon si gracieuse que celui-ci ne se lassait pas d'admirer tant de science, d'esprit et de politesse, mêlé à une aussi grande abstinence. Cependant les pages et les officiers de service regardaient Pandolfe, à la dérobée, se disant à l'oreille :

—Savez-vous qui est ce seigneur ? Ce doit être un homme d'importance, car il est admis à la table du sire abbé, où ne s'assoient jamais que des margraves ou des barons de l'empire.

—Hum ! disait un autre, je ne comprends rien de ce qu'ils disent : ils ne parlent qu'allemand, ce doit être quelque parent de l'abbé.

—Il me fait plutôt l'effet d'un pèlerin, de ceux qui s'en vont à Rome par dévotion, car il voyage seul sans même avoir d'écuyer.

—Et cependant il est merveilleusement armé. Je pense que c'est plutôt encore un chevalier errant qui va soutenir en lice l'honneur de quelque noble dame faussement accusée. Rappelez-vous donc qu'il est arrivé casque en tête, avec camail en fer, lance en main, épée et poignard au flanc : il me paraît être un vaillant champion.

—A la vérité, il me déplairait fort d'avoir à sentir le fer de sa lance ou le tranchant de son épée. Voyez un peu quel poignet il vous a ! quel bras nerveux ! quel œil d'aigle !... ventrebœuf !...

Aussitôt que le dîner fut terminé, l'abbé se leva de table et se rendit à sa cellule, tandis que Pandolfe, ayant revêtu ses armes, monta à cheval, et piqua des deux vers Znaïm.

L'abbé Daufer était issu d'une noble famille de Thuringe et proche parent du Landgrave. Dans sa jeunesse, il avait été chevalier de l'empereur Henri III et très-avant dans la confiance de ce monarque. Il l'avait suivi dans ses campagnes d'Italie, deux fois accompagné jusqu'à Rome, et plus souvent encore à Vérone, où l'empereur avait longtemps fait son séjour pendant les guerres de Lombardie et à l'époque des querelles qui s'étaient élevées entre les habitants de cette cité et les seigneurs lombards. Pendant ces voyages répétés, Daufer avait beaucoup connu et plus encore admiré la valeur et la vertu de Boniface de Canosse ; il fréquentait sa cour, et avait été chargé de nombreuses missions auprès de lui, de la part de l'empereur, à l'occasion de la guerre de Parme et de celle de Bourgogne : ce fut ainsi qu'il se fit apprécier de la comtesse Béatrice et de la jeune Mathilde, à cause de son courage et de ses nobles qualités. Dans les ambassades qui lui furent confiées auprès de plusieurs souverains de l'Occident, pour les affaires de l'Eglise et l'extirpation de l'hérésie, de la simonie et du relâchement des mœurs, objets de la sollicitude des pontifes et des conciles, il avait fait la connaissance du cardinal Hildebrand (depuis Grégoire VII), et avait eu de fréquents et graves entretiens avec lui. Un jour que le chevalier exprimait au prélat son étonnement de le voir, lui si pur et si saint, lui si éclairé et si puissant auprès des rois de la terre, vivre cependant d'une vie si humble, si mortifiée et si pénitente, il lui demanda, d'un air de douce familiarité, de lui dire par quelle vertu il en était arrivé à unir tant de simplicité et tant de grandeur, tant de douceur et tant de fermeté.

—Par la seule vertu de Jésus-Christ, répondit le cardinal ; une pareille science ne s'acquiert qu'au pied de la croix et non à la cour.

Ces paroles, prononcées avec la chaleur de la foi qui enflammait le cœur du saint prélat, produisirent une telle impression sur l'âme de Daufer, que, de retour en Allemagne avec l'empereur, il dit adieu aux richesses qu'il possédait, à l'amitié du prince qui l'avait élevé en dignité, et se fit moine dans l'abbaye de Fulde, au grand étonnement de toute la cour. Il en avait été cependant le plus bel ornement par son amabilité, les grâces de sa personne et ses talents ; la vie qu'il y menait était noble et somptueuse, ses fêtes magnifiques, et, dans les tournois comme dans les autres exercices en honneur parmi les jeunes gentilshommes de cette époque, il n'avait jamais rencontré d'égal.

Ce brillant seigneur, naguère si délicat, si élégant, si riche et si gracieux, fut à peine soumis aux épreuves de la vie religieuse et pénitente, qu'à la grande surprise de tous les moines, même des profès, il devint l'homme le plus humble et le plus mortifié. Sa blonde et soyeuse chevelure tomba sous les ciseaux ; ses riches et somptueux habits firent place à une bure rude et grossière ; sa chaussure, fine et soignée, fut remplacée par des sandales de cuir épais ; sa taille, droite et fière, se courba, s'humilia ; sa voix douce et bienveillante s'éteignit, son langage élégant et correct fit place au silence ou à de rares et simples discours ; enfin, sa nourriture, ses aliments si recherchés, si choisis jadis, ne furent plus qu'un peu de légumes, de pain dur ; l'eau fut sa boisson, sa couche un fagot de sarments.

En vérité, on ne saurait trop admirer l'efficacité de la grâce divine qui seule peut opérer dans l'homme des merveilles aussi sublimes ; elle le transforme en un moment, le rend vainqueur de l'empire des habitudes qui font, pour ainsi dire, corps avec la personne et même avec l'âme. Et en effet, comment et pourquoi le moyen-âge nous offre-t-il tant d'exemples de ces complètes métamorphoses chez des hommes hautains, dédaigneux, violents, sanguinaires même, avides du bien d'autrui, plongés souvent dans la mollesse et les voluptés ? Nous voyons à chaque pas des comtes, des margraves, des landgraves, des ducs et des rois qui, après avoir consumé leur jeunesse dans les plaisirs et les délices, dans les tournois ou dans les batailles, prennent tout-à-coup la résolution de se faire moines, et cela dans les ordres les plus sévères, sous les règles les plus dures, dans les cloîtres privés de toute communication avec les hommes, aimant à être mal vêtus, pauvrement nourris, dormant peu, veillant au chœur, et se livrant sans cesse à de rudes et pénibles travaux. Et cependant ces hommes étaient de chair et d'os comme nous ! Comme nous, ils avaient de l'inclination naturelle pour une vie douce, les amusements, les plaisirs, le bon temps

enfin, ni plus ni moins que de nos jours. Et nous, outre que nous ne sommes pas faits aux exercices belliqueux et aux fureurs de la guerre, comme ils l'étaient, nous ne savons même pas, à l'exemple de ces hommes vaillants, vaincre le goût inné que nous avons tous pour le bien-être et le repos. C'est, voyez-vous, que ces rudes chrétiens avaient une foi vive et pure en Jésus-Christ et au dernier jugement : cette foi, jointe à la grâce divine, leur était un aiguillon, leur donnait une énergie victorieuse contre les rébellions de la chair lâche et misérable. Ne voyons-nous pas, même de nos jours, la puissance de la foi dans tant de jeunes filles délicates qui, bien qu'élevées dans les douceurs et les recherches de l'opulence, se mettent à fouler d'un pied ferme les sentiers ardus et étroits de la vie claustrale chez les Clairistes, les Carmélites, les Capucines : et elles y rencontrent tant de joies, tant de délices intimes qu'elles sont au comble du bonheur dans les veilles, les jeûnes et les plus dures mortifications ? Laissons les apôtres du *christianisme civilisé* proclamer que les austérités ne s'accordent plus avec la civilisation actuelle, comme si le Christ n'avait souffert, comme s'il n'était mort que pour la société ancienne, comme s'il avait promis à la moderne qu'elle parviendrait à la gloire éternelle, en se promenant au travers de jardins délicieux et non en gravissant péniblement les rochers du Calvaire.

Après avoir passé quelques années sous l'austère discipline de l'abbaye de Fulde, Daufer crût et se développa si fort dans la vertu et dans la science, qu'il fut demandé par les moines de Moravie pour leur servir de père et de guide dans la vie spirituelle. L'abbé de Fulde y consentit ; et Daufer, arrivé à son nouveau séjour, y fit, par ses paroles et son exemple, refleurir l'esprit religieux. Le bruit de sa science et de sa vertu se répandit bientôt dans la Bohême et dans la Haute et la Basse-Saxe, et il ne tarda pas à y être en grande réputation. Il s'appliqua d'abord à guérir les plaies principales qui rongeaient la société du temps, c'est-à-dire, la licence des mœurs, l'avarice et la tyrannie des puissants ; il réussit si bien, tantôt par ses exhortations paternelles, tantôt par ses paroles menaçantes, qu'il put bientôt commencer à recueillir dans bien des âmes les fruits les plus abondants des vertus chrétiennes. Il parcourut presque toute la sauvage Moravie, malgré les périls nombreux que ce pays offre au voyageur, soit dans les profondeurs des forêts qu'il faut traverser, soit par l'impétuosité des torrents qu'il faut franchir.

Il fallait échapper à l'avidité de certains petits seigneurs qui, du haut d'un rocher surplombant la route, épiaient, cachés dans leurs castels, le malheureux pèlerin que le sort leur amenait. De ces

repaires, ils envoyaient leurs satellites attendre aux défilés les passants désarmés et les dépouiller de leurs bagages et de leurs montures. Si ces malheureux essayaient de faire quelque résistance, d'autres assaillants, sortis des bois voisins, se joignaient aux premiers et finissaient par triompher du plus petit nombre. On faisait des prisonniers que l'on mettait aux fers, et qu'on chassait vers le château ; ils n'y étaient pas plus tôt arrivés qu'ils étaient jetés dans des cachots creusés dans le sein du rocher ; là, ils cessaient de voir la lumière du jour, et mouraient bientôt de misère et de faim.

D'autres seigneurs plus perfides encore dispersaient dans la campagne leurs sicaires déguisés en bergers, en chasseurs, en gardes forestiers ; les traîtres s'approchaient des voyageurs et sous prétexte d'enseigner à ces imprudents la route qu'ils avaient à suivre pour se rendre à la ville, ils les dirigeaient vers des marécages sans fonds, où ces malheureux trop confiants allaient s'enfoncer et où ils étaient alors dépouillés sans miséricorde. Plus souvent, les infâmes pillards se bornaient à disparaître avec chevaux et marchandises, laissant les victimes de leurs rues au milieu des marais et des fondrières. Ces infortunés, en cherchant à se dégager des piéges où ils étaient tombés, ne faisaient qu'user le reste de leurs forces ; la nuit les surprenait au milieu de ces efforts inutiles et ils périssaient de froid dans les eaux glacées ou devenaient tout vivants la pâture des animaux sauvages et des oiseaux de proie.

(*à continuer*)

CHRONIQUE PARISIENNE

Il ne semble pas qu'il puisse y avoir aujourd'hui une bonne gloire, je veux dire une gloire humaine complète, sans que le mérite littéraire y jette au moins un de ses rayons. Les lettres sont l'auréole aussi obligée que populaire de toutes les célébrités, la seule qui en impose encore aux passions et aux partis, la seule qui puisse inspirer à quelque impartialité de la part d'une certaine critique.

Aussi voyons-nous en ce moment la plume dans toutes les mains. Il y a des femmes de Lettres, et nous y pensions plus que jamais hier, en enterrant George Sand : des acteurs de Lettres qui publient des mémoires de leur vivant, comme Laferrière : des peintres de Lettres qui frappent à fa porte de l'Académie avec un livre magistral, comme Fromentin : des généraux, qui se souvenant de César, racontent *ex-professo* leurs campagnes, comme Chanzy, Ducrot, d'Aurelles-Paladine : des chimistes qui arrivent à l'Institut, comme Dumas et Claude Bernard : d'héroïques voyageurs, qui, à la gloire de découvertes qui ont enrichi la science et reculé tous les horizons du monde connu, joignent le mérite à peine moins apprécié, de bien conter leurs aventures.

Voilà bien des catégories de Lettrés, dont il sera au moins permis de rappeler, qu'elles ne sont généralement guère anciennes. Dieu me garde d'en inférer quoique ce soit contre leur mérite ! Mais ce ce ne sera pas les abaisser, que de leur préférer une phalange d'écrivains qui porte depuis longtemps le flambeau des Lettres françaises ; depuis Vénonce Fortunat jusqu'à St. Bernard, depuis St. Bernard jusqu'à Bossuet, jusqu'aux grands prélats de notre époque.

Si les Evêques ont fait la France, selon le mot devenu célèbre

de M. Guizot : s'ils lui ont donné des mœurs, des lois, un gouvernement, une religion, n'ont-ils pas été aussi, d'abord les imitateurs, ensuite les conservateurs et les modèles du langage national.

N'est-ce pas à bon droit, qu'on les a comparés à des abeilles, qui, dans l'ombre même des siècles barbares, amassaient industrieusement et sauvegardaient le miel des Lettres antiques? héritage qu'eux seuls alors étaient à même d'apprécier et dont la postérité leur devra une éternelle reconnaissance.

Les Evêques d'aujourd'hui n'ont point démérité d'un si beau passé, et plus que jamais peut-être la mître brille au milieu de nous de tous les rayons de la gloire littéraire.

Quoiqu'il ne puisse être question ici que de noms contemporains, n'omettons pas de recueillir en première ligne, ceux qu'une mort récente a consacrés, sans en affaiblir le retentissement, et qui signent des ouvrages que tout le monde religieux lit encore. Ce sont les noms du cardinal Gousset, sage théologien, qui osa publier des Traités de Morale, en français, et qui porta sur le siége de Rheims, une illustration qui était venue le prendre au dernier échelon de la société, illustration qu'il ne dut qu'à son mérite personnel et à un travail opiniâtre : de Mgr. Doney, évêque de Montauban, qui laisse de si beaux travaux dogmatiques: de Mgr. Rousseau, évêque d'Angoulême, archéologue et linguiste distingué : de Mgr. Ginouilhac, archévêque de Lyon, qui a écrit l'*Histoire du Dogme Catholique.*

Parmi les prélats qui dûrent défendre, à la tribune du Sénat impérial, la Souveraineté Pontificale, on remarquait à bon droit le Cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, qui donna publiquement de si bons conseils aux Ministres de Napoléon III, et stigmatisa si vigoureusement leur politique. Mais les bons conseils sont comme les morts, on ne sait ce qu'ils valent que lorsqu'ils ont fait leur temps.

Mgr. Darboy, plus diplomate, plus voisin de la Cour, montrait un égal talent à gazer le même sujet et à atténuer les mêmes craintes. Il fut plus remarquable dans ses Mandements, si admirablement écrits, et surtout dans son attitude pendant nos malheurs civils, dont il devait être le martyr à jamais glorieux et la plus précieuse victime.

Il est bien peu d'esprits délicats qui n'aient lu les ouvrages de Mgr. Gerbet, évêque de Perpignan, et spécialement son *Esquisse de Rome chrétienne.* "Le livre de Mgr. Gerbet, dit Louis Veuillot, " brillera dans la glorieuse élite des modèles de l'érudition litté- " raire, également honoré des savants, des poëtes et des sages. " La langue qu'on y parle, est digne des majestueuses douceurs

" de la Ville Sainte. C'est une langue sereine, mélodieuse, admira-
" blement pure, dont le caractère fondamental est la grâce, mais qui
" atteint sans effort et comme naturellement à toutes les hauteurs.
" Nous n'avons point aujourd'hui d'écrivain plus parfait que Mgr.
" l'Evêque de Perpignan, et jamais, la poésie de Rome n'a eu
" d'interprètre qu'on lui puisse comparer."

A la même époque pourtant, deux autres prélats qui ne devaient survivre que peu d'années à Mgr. Gerbet, faisaient des discours et écrivaient des livres justement célèbres.

Mgr. Plantier, évêque de Nimes, avec toute la verve ardente d'un génie prime-sautier et méridional, publiait des lettres éloquentes, faisait paraître des brochures, prononçaient des discours qui retentissaient par toute la France et trouvaient des échos dans le monde entier. La prodigieuse facilité le trouvait prêt à improviser sur tous les événements. Il se portait à temps au secours de toutes les bonnes causes menacées. Seulement la lame peu à peu usait le fourreau, et un jour, on apprit que cette belle âme, encore jeune dans un corps en ruine, venait prématurément de s'envoler.

Mgr. Landriot, esprit facile aussi, mais d'une aboondance moins originale et moins militante, publiait à la Rochelle d'abord, puis à Rheims, où il avait été transféré, ses charmantes Conférences sur la *Femme forte* et la *Femme pieuse*, où il traitait dans un style heureux et doucement imaginé des vertus et des obligations de la Chrétienne dans le mohde.

Telles sont les pertes que l'épiscopat catholique et les lettres françaises viennent de faire en peu d'années, et je suis loin d'avoir cité tous les noms marquants.

Si je me tourne maintenant vers les célébrités heureusement survivantes, il m'est impossible de ne point saluer en première ligne l'illustre cardinal-archevêque de Paris, non parce qu'il est le premier de tous par l'importance de son siége, mais parce que ses aimables qualités de cœur, son talent administratif incontesté, sa parole grave, profonde, mesurée, le mérite littéraire exceptionnel de ses œuvres pastorales, font réellement de Mgr. Guibert l'un des plus grands évêques de la France. Point de lecture plus profitable que celle de ses Mandements. C'est un style qui brille comme l'ébène. Il a un éclat sérieux.

A côte de Lui, et soutenant, comme Lui, le poids des rapports fréquents avec le Chef de l'Etat et ses ministres éphémères, Mgr. Mabile, occupe à Versailles une haute situation ; et aux jours des prières publiques pour l'ouverture du parlement, il donne à nos législateurs des conseils qui, par leur forme élevée et leur franchise toute apostolique, forcent les attentions les plus rebelles.

On regrette de ne plus entendre à la tribune du Sénat Républicain l'éminent cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen, dont les discours si pleins de logique et de vigueur ont élucidé tant de sophismes et vengé tant de bonnes causes sous le second Empire.

Heureusement, il nous reste Mgr. Dupanloup.

Dans un temps comme celui où nous vivons, temps où il nous semble que le Démon fait la moisson et que c'est Dieu qui glane, l'évêque d'Orléans a été donné à la France pour y être, depuis trente ans, l'avocat et le porte-voix de l'Eglise persécutée. Le premier sur la brèche toujours, et le dernier sous la tente, c'est le Phinéas de nos combats religieux, le Macchabée de nos revendications, le gardien des murs toujours assaillis de la Ville-Sainte.

Quelle puissance de travail chez ce vieillard, que l'on rencontre encore s'arrêtant dans la rue, pour fixer une note sur son carnet, et tirant de sa soutane des crayons taillés aux deux bouts, pour n'être jamais pris au dépourvu, au passage d'une idée allant au sujet qu'il médite... Qnelle fécondité et quelle aisance ! Quel bonheur d'expression ! Quelle éloquence entraînante ! Le voilà qui a 73 ans, et cependant, il est jeune et vif à la tribune, quand il nous défend contre M. Challemel-Latour : il met encore la main à de longs mandements, compose ou improvise de beaux discours, jette au vent de la publicité des brochures toujours efficaces, parce qu'elles sont toujours inspirées et toujours actuelles.

Appelé par toutes les bonnes œuvres et par toutes les bonnes causes, il ne sait se refuser à aucune, et joignant au mérite de tant de services forcément éclatants le plus charmant, le plus entier oubli de lui-même. L'Académie, qu'il a noblement reniée pour ne pas s'asseoir à côté de M. Littré, n'ose pas disposer du fauteuil que sa démission a laissé vacant, et continue à l'ombrager de loin de ses palmes vertes. L'enseignement lui doit le plus bel ouvrage que ce siècle ait produit sur l'éducation. La France religieuse enfin le considère comme son représentant naturel sur les bancs du Sénat, et la liberté de l'enseignement supérieur était son œuvre.

Les évêques militants ne manqueront jamais d'ailleurs, il faut l'esperer, à l'Eglise de France. Parmi les plus jeunes, Mgr. Freppel, évêque d'Angers, est connu pour ses beaux travaux sur l'éloquence sacrée. Son cours à la Sorbonne l'avait rendu célèbre, longtemps avant sa promotion à l'épiscopat ; et il est un des cinq qui aient pris l'initiative de restaurer à l'ombre de leur palais et à la faveur de la loi d'ailleurs menacée sur la liberté de l'enseignement, les vieilles universités catholiques.

Le premier de tous, Mgr. Pie, évêque de Poitiers, avait obtenu

l'érection canonique d'une faculté de théologie. Son rôle éminent au Concile du Vatican, son passé, ses travaux, et, par-dessus tout, son immense savoir exégitique, le désignaient assez pour cette œuvre.

Qui n'a pas ouvert les sept volumes de Mandements, Discours, Instructions, Panégyriques et autres œuvres pastorales de l'évêque de Poitiers, ne peut imaginer combien il est encore supérieur à tout ce que la renommée lui attribue. Ce n'est pas un écho, c'est un prolongement, une continuation des Pères de l'Eglise. On n'est pas plus heureux dans le choix des textes et l'appropriation des circonstances bibliques aux temps présents : on n'est pas plus ancien et plus nouveau tout à la fois. La pensée, dans ces pages, se pousse d'elle-même à l'éloquence sans accessoires, sans déclamation, j'allais dire sans ornements, j'aime mieux dire sans parure empruntée : cela rendra mieux la splendeur d'un style où tout est pur comme l'or, et dans lequel ornement ne sera jamais sans richesse.

Les idées brillantes plaisent d'abord, a dit un auteur, les idées simples plaisent ensuite. On s'en aperçoit en lisant Mgr. Pie. Mais c'est que personne n'a le don de faire ressortir comme lui la majesté d'une idée, soit qu'il la prenne dans l'Ecriture, soit qu'il l'emprunte à l'Histoire, soit qu'il la demande à la Liturgie catholique. C'est à cette dernière surtout qu'il aime à puiser, avec un bonheur d'expression qui ne se dément jamais ; avec un à-propos, une autorité, une sûreté de doctrine, qui fait l'admiration de tous les maîtres de la science sacrée.

Le Concile du Vatican, dont les premiers chapitres ont inspiré à Mgr. de Poitiers un Commentaire si magistral, et dont les décrets ont été, comme on sait, unanimement acclamés par les évêques de France, a inspiré, à d'autres prélats, d'autres travaux diversement remarquables. Tel, Mgr. de la Tour d'Auvergne, qui a publié tout récemment un livre sur la *Tradition Pontificale*. On raconte qu'une grande partie de ses notes ayant péri dans l'incendie de son palais archiépiscopal, il a dû refaire son œuvre de toutes pièces, la reconstituant à force de patience, de recherches et de mémoire dans son état primitif.

Mgr. de la Bouillerie, ancien évêque de Carcassonne, aujourd'hui Coadjuteur de Bordeaux, a écrit de délicieuses *méditations sur l'Eucharistie* et a même fourni au Père Hermann les paroles de ses plus beaux cantiques au St. Sacrement. On a aussi de lui, une série d'études sur le *Symbolisme de la Nature*.

Mgr. Lyonnet, archevêque d'Oloy, qui vient de mourir, laisse une histoire estimée du cardinal Fesch. Mgr. Perraud, évêque

d'Autun, est l'historien de l'Oratoire, aux XVIIième et XIXième siècles. Mgr. Meignan, évêque de Châlons s'est occupé des questions scientifiques dans leurs rapports avec l'Ecriture. Sa Grandeur a publié les *Prophéties Messianiques de l'Ancien Testament*, réponse aux attaques les plus récentes du rationalisme allemand, puis le *Monde et l'homme primitif selon la Bible.*

Le plus lettré peut-être ou du moins la plus poëte de nos Evêques français est celui de tous qui écrit le moins, Sa Grandeur Mgr. Bertaud, évêque de Tulle. On n'a pas idée, à moins de l'avoir entendu, de ces improvisations étranges tout étincelantes d'images bibliques et de traits empruntés aux Pères de l'Orient et de l'Occident. L'orateur jette cela pêle mêle, avec une aimable confusion qui n'empêche point de reconnaître que ce sont des perles.

Il a des audaces de traduction qui sans laisser d'être exactes, profitent toutes à l'éclat du discours. Il appelle tous les rayons sur une même idée, la fait miroiter en la juxtaposant à d'autres, et de ce rapprochement, sortent toujours des flots de lumière théologique. C'est une mélodie, un rêve, un hymne enflammé c'est l'abondance d'une source qui se soulage elle-même en désaltérant ce qui l'entoure, et à l'épanchement de laquelle tout l'auditoire est réellement suspendue. Aucun ne prouve mieux que l'Evêque de Tulle, que si le beau veut être défendu par la règle, il peut être étendu par l'exception.

Une éloquence plus humaine et moins extraordinaire, une voix que l'on peut estimer comme chaleureuse et entrainante entre toutes, (puisqu'il faut bien laisser celle de Mgr. Mermillod à la Suisse,) c'est l'éloquence, c'est la voix de Mgr. Besson.

Le nouvel évêque de Nimes est jeune et déjà célèbre, grâce à ses Conférences de Besançon alors qu'il n'était que Supérieur du Petit Séminaire. Ses conférences qui ont été publiées renferment sous des titres rajeunis, toute la Doctrine du catéchisme de Trente. Elles feront que le diocèse de Nimes, même après avoir perdu Mgr. Plantier, pourra toujours et à bon droit, se montrer fier de son Evêque.

Même au strict point de vue que nous envisageons ici, nous ne devrions peut-être pas encore arrêter cette liste. Nous devrions au moins ajouter, que Mgr. Turinaz, évêque de Tarentaise, publie des lettres remarquables sur les questions de l'enseignement et de l'émigration des campagnes dans les villes, que Mgr. Tsoard, auditeur de Rote, par son bel ouvrage sur *la vie chrétienne*, promet un digne évêque à la France : que Mgr. de Ségur, chanoine de l'ordre des évêques de St. Denys, a rendu d'immenses services par ses opuscules à bon marché : que Mgr. de Conny a bien mérité

de la Liturgie, par ses études sur le rit romain : que le regretté Dom Guéranger enfin, par les traités que tout le monde connaît, marchait de pair avec nos plus savants Pontifes.

Mais ce n'est la qu'une causerie, et j'en ai dit assez, pour établir qu'au point de vue littéraire, l'épiscopat français, non seulement n'a rien à envier aux autres nations, mais qu'en France même il fait la plus grande figure, au milieu des corps lettrés et savants, et qu'il est armé de toutes pièces pour combattre sur le terrain de la presse et de la tribune.

Les radicaux, athées, matérialistes et tous autres de même acabit le savent, et on peut dire qu'ils en enragent secrètement. L'opinion, ils le sentent, n'est pas encore complètement pervertie ; l'influence appartient encore quelquefois au vrai mérite ; le mal a encore quelques places à prendre, quelques conquêtes à faire. C'est le désespoir de nos modernes apostats. Voulez-vous savoir, où sont en ce temps, les hommes vraiment supérieurs ? Regardez où sont leurs haînes.

TH. B.

CHRONIQUE DU MOIS.

La politique chôme depuis plusieurs semaines ; aucun événement digne d'intérêt général n'est venu rompre la monotonie qui prévaut toujours à cette époque de l'année. Les chaleurs excessives, dont nous avons été gratifiés, ont chassé aux eaux et à la campagne la plus grande partie des citadins et la stagnation dans les affaires comme dans le commerce est à peu près générale. Cependant les économistes croient que les affaires seront meilleures en Canada cet automne, qu'on ne le pouvait augurer au commencement de la saison. Cela ne veut pas dire que l'on verra bientôt la fin de la crise qui nous afflige depuis deux ans. Les causes multiples qui l'ont amenée ne sont pas disparues tout-à-fait et les suites continueront malheureusement à se faire sentir encore longtemps, avant que l'on revoie les années florissantes dont la Puissance du Canada jouissait naguère. Espérons que la dûre leçon que nous avons reçue ne restera pas sans profit, et que les gens d'affaires rendus clairvoyants par une dure expérience, conduiront leur barque avec la prudence et l'habileté qui font arriver au port sans encombre.

Les nouvelles reçues des diverses provinces de la Confédération nous apportent les plus belles espérances d'une abondante moisson. A peu d'exceptions près, la récolte promet d'être aussi rémunérative que celle de l'an dernier. Quelque affligeants que soient les divers fléaux qui peuvent affecter la prospérité des villes, lorsque les campagnes ne font pas défaut, il y a une sorte de compensation, la détresse ne saurait devenir générale et l'équilibre se maintient.

Un des événements les plus remarquables de ce mois a été l'ouverture du chemin de fer intercolonial, reliant la province de Québec à la Nouvelle-Ecosse, en passant par le Nouveau-Brunswick. Cette entreprise gigantesque, commencée depuis plus de cinq ans, est enfin achevée, et nous n'avons pas le moindre doute qu'elle soit destinée à opérer le résultat le plus magnifique, en permettant aux

provinces, jusque-là sans communications faciles, d'échanger leurs produits, et en reliant les villes disséminées le long de son immense parcours avec les grands centres commerciaux. Déjà nous apprenons que le commerce de transit, qui s'opère sur cette ligne, est considérable, et cet état de choses ne peut que s'améliorer, si l'on considère qu'en hiver ce sera la seule voie de communication avec les provinces maritimes.

Les travaux du chemin de fer du Nord se poursuivent activement, malgré tous les obstacles que l'on suscite au gouvernement local qui s'est chargé des travaux. D'après les calculs des contracteurs, les trains marcheront, cet automne, sur plusieurs sections, et certainement la voie ferrée reliera Trois-Rivières à la vieille cité de Champlain. Nous ne sommes que l'écho de l'opinion publique en déclarant que l'achèvement de cette importante entreprise sera salué avec enthousiasme, surtout par la population échelonnée sur la rive nord, depuis Québec jusqu'à Ottawa. Depuis longtemps, cette partie du pays manquait de voies de communications, surtout pendant la mauvaise saison, et ce n'est que justice qu'elle ait sa part des améliorations publiques. D'ailleurs, en contribuant à cette œuvre, la province de Québec ne fait que travailler pour la prospérité générale, puisque par là elle assure le développement d'une vaste section, remarquable par la fertilité de son sol et la variété de ses productions. Aussi ce sera un jour remarquable que celui où la première locomotive partira de l'ancienne capitale pour se rendre à Ottawa, en passant par la métropole commerciale du Canada.

La condition des classes ouvrières de nos villes s'est considérablement améliorée, grâce aux grands travaux en voie d'exécution sur les chemins de fer et sur le canal Lachine. La hideuse misère qui a sévi parmi un grand nombre de nos concitoyens a disparu, mais, en dépit de tout, le semestre qui vient de se terminer laissera dans la mémoire de plusieurs de sombres souvenirs. Les personnes riches ont sans doute rivalisé de zèle pour soulager la détresse des frères déshérités ; la charité a fait des prodiges, elle s'est multipliée pour alléger la souffrance de tant de malheureux ; malgré tout, la saison écoulée emporte dans les replis de son lugubre manteau le secret de bien des larmes ignorées, de bien des soupirs étouffés.

***

La question qui préoccupe actuellement l'attention de nos voisins d'Amérique est le choix d'un président. La carrière politique de Grant

est décidément close. Il n'emportera pas avec lui la renommée d'un réformateur. C'est sous son administration surtout que le système exécrable de corruption, de brigues et de fraudes s'est inoculé dans tous les membres du corps administratif. Depuis quelque temps, on a vu crouler dans la poussière la réputation des plus hauts fonctionnaires, jusque-là entourés de l'estime et de la confiance publiques. L'agiotage le plus éhonté a été pratiqué sur une immense échelle; une infinité de gens se payaient un luxe princier, en extorquant des sommes énormes pour les priviléges de l'Etat qu'ils vendaient. Des révélations du caractère le plus flétrissant ont forcé le secrétaire de la guerre Belknap à résigner ses fonctions. Beaucoup de personnes de l'entourage du président se trouvent gravement compromises. Enfin l'enthousiasme des admirateurs de Grant s'est éteint pour toujours.

Tout le monde est persuadé qu'il faut avoir recours à un système de réformes radicales, oour faire cesser ce lamentable état de choses. Démocrates comme républicains sont unanimes sur ce point.

La convention républicaine réunie à Cincinnati a choisi le gouverneur de l'Ohio, M. Hayes, pour son candidat à la présidence. Le gouverneur de l'Etat de New-York, M. Tilden est le candidat que les démocrates ont nommé, à St. Louis. Les programmes adoptés par les deux conventions promettent des réformes dans le service civil, le tarif, les douanes, etc., etc. Le programme des démocrates comme celui des républicains, se prononce pour la séparation absolue de l'Eglise et de l'état, et le système des écoles mixtes. Cependant les démocrates font une restriction importante, en déclarant que la question de l'éducation est du contrôle exclusif des législatures provinciales, tandis que la convention républicaine de Cincinnati s'est déclarée pour l'immixtion du congrès fédéral dans cette matière. Les démocrates déclarent la guerre au monopole, et réclament l'égalité de tous les citoyens devant la loi et la protection de la liberté individuelle.

En somme, le programme des démocrates nous semble plus acceptable et moins agressif pour les catholiques que celui qui a été adopté par les chefs du parti républicain. La lutte sera sérieuse. Déjà les républicains exploitent les plus mauvaises passions, en faisant appel aux préjugés de religion et aux antipathies sectionnelles. Ils s'efforcent de faire passer les démocrates pour un parti vendu au clergé catholique romain, qu'ils veulent bien représenter comme un ennemi des institutions républicaines et méditant la ruine de la liberté. Ils essaient de faire croire aux noirs que leur liberté et leur salut dépendent du maintien des républicains au

pouvoir, et que si les démocrates y arrivaient, l'esclavage serait rétabli. Il est à souhaiter, pour la paix et la prospérité des Etats-Unis, que les républicains perdent le pouvoir dont ils ont fait un si mauvais usage.

L'exposition de Philadelphie, ouverte au commencement de mai, continue à attirer nombre de visiteurs. En dépit des efforts déployés par nos voisins, l'exposition du Centenaire sera loin d'atteindre les succès remportés par celles de Vienne et de Paris. Les Américains avaient contre eux un grand obstacle : un océan immense qui a empêché les exposants d'Europe d'y envoyer les produits de leur industrie.

***

L'illustre Pie IX a terminé le dix-huit juin dernier la trentième année de son glorieux pontificat. En dépit des vains désirs et des complots de ses ennemis, il préside toujours avec la même sérénité et la même assurance aux destinées de l'univers catholique.

Le Prisonnier du Vatican voit ses décrets plus religieusement reçus et observés que les lois des monarques les plus puissants et les plus absolus de la terre. Parmi tous les personnages qui ont occupé l'attention du monde entier dans ce siècle, nul n'a comme Pie IX mérité le respect et l'admiration de ses contemporains. Ses ennemis, même les plus acharnés, ne peuvent s'empêcher de reconnaître cette fermeté que rien n'ébranle, cette patience que rien ne lasse, cet espoir que rien n'abat. En réfléchissant sur le pontificat si long du St. Père, il nous semble que Dieu ait voulu, dans ces temps de défaillances profondes, donner au monde un modèle de constance et de fidélité aux principes immortels de la justice et de la vérité.

Pie IX n'a point voulu entrer en compromis avec ses oppresseurs et les usurpateurs de ses domaines. Lorsque ses enfants ont été opprimés, sa voix s'est élevée pour soutenir et revendiquer les droits de l'Eglise dans tous les Etats du monde.

***

Les chambres de France sont en session, depuis le mois de juin. Le résultat des dernières élections a été désastreux. Le suffrage universel, en envoyant à l'Assemblée Nationale une majorité radi-

cale, a porté un coup mortel à la cause de l'ordre et de la sécurité publique. Que peut-on attendre de cette majorité dont plusieurs membres sont de près ou de loin responsables des excès de la commune ? Que faut-il espérer d'individus de l'espèce des Gambetta et des Floquet dont la haine contre l'Eglise et ses ministres s'est affichée en maintes occasions ! Ne dirait-on pas que le vertige s'est emparé de cette nation jadis si chrétienne et si héroïque, et la pousse vers de nouveaux abîmes ? Est-ce que les jours sanglants et funèbres de 1871 ne lui a pas ouvert complètement les yeux.

Après l'époque néfaste de la commune, une réaction salutaire semblait s'être opérée au sein du peuple français. Après avoir sondé la profondeur et la gravité de ses blessures, il paraissait avoir compris la nécessité de protéger ses intérêts les plus chers, en élisant une assemblée dont la grande majorité était dévouée aux principes conservateurs et monarchiques. Malheureusement elle fut loin de se rendre aux espérances qu'elle avait fait concevoir. La gauche sut habilement profiter des divergences d'opinions qui divisaient la droite, et après bien des tâtonnements, on eut recours à l'expédient du septennat qui eut pour effet de frustrer les vues du parti monarchique. Aujourd'hui les idées révolutionnaires ont fait leur chemin et malgré les assurances des chefs du gouvernement que les intérêts et les droits de tous seront sauvegardés, il n'est plus permis de se faire illusion. Les faits d'ailleurs parlent éloquemment. Le premier acte de la nouvelle législature a été de contester l'élection des champions les plus fidèles et les plus énergiques de la cause catholique. Puis on a demandé l'amnistie de toutes les personnes impliquées dans les outrages de la commune. Cette proposition a été repoussée, parcequ'elle aurait sans doute nui à la cause républicaine. Quelques membres seuls de l'extrême gauche ont voté avec Victor Hugo.

Un peu plus tard, on a attaqué la loi qui donnait aux universités libres le droit de conférer des dégrés. On présenta un nouveau projet de loi qui attribuait exclusivement ce pouvoir à l'université de l'Etat. Cette loi fut votée à l'Assemblée, mais tout dernièrement elle a été repoussée par une majorité de cinq voix, au Sénat, qui est tant soit peu mieux composé que la Chambre d'Assemblée. En présence de pareilles tentatives, les esprits sérieux se demandent avec angoisse où se précipitent les destinées de la fille aînée de l'Eglise. La France retrouvera-t-elle le chemin de la véritable grandeur, ou est-elle vouée à périr misérablement dans les convulsions socialistes ? Nul ne saurait le dire. Pour nous, nous croyons avec l'illustre publiciste espagnol, Donozo Cortès, que le mal triomphe actuellement des sociétés comme des individus, et qu'elles

ne peuvent être sauvées que d'une manière surnaturelle par un miracle de Dieu.

***

La question d'Orient, ce point noir qui, sans-cesse, reparaît à l'horizon et menace la paix de l'Europe depuis quarante ans, absorbe plus que jamais l'attention des diplomates du vieux monde. Les provinces slaves, tributaires de la Turquie, se soulèvent les unes après les autres, et déclarent la guerre à la Porte, entraînées par l'exemple de l'Herzégovine, qui, la première, a secoué le joug musulman. Jusqu'ici, les succès ont été partagés, ou plutôt on ne peut dire de quel côté penche le plateau de la balance, vu la contradiction des dépêches que nous transmet le câble.

Ce qui est sûr c'est que la lutte est atroce et implacable comme le sont d'ailleurs toutes les guerres civiles. Les Monténégrins et les Serbes ont juré de combattre pour la liberté jusqu'à la mort ; ils déclarent que sous l'empire des Turcs, il ne pourront jamais former une nation prospère. Le mouvement insurrectionnel s'est aussi propagé en Bulgarie et menacé de s'étendre à toutes les parties de l'empire Ottmoan où se trouvent des sujets chrétiens. D'un autre côté, les Turcs ont arboré le drapeau du prophète et fait de cette lutte une guerre religieuse, afin de soulever le fanatisme musulman.

Les diverses puissances de l'Europe suivent anxieusement les phases de ce conflit. La Russie qui depuis Pierre-le-Grand rêve la conquête de Constantinople serait heureuse de voir se former une confédération de tous les peuples slaves sous son protectorat, quoique tout haut, elle recommande la soumission aux insurgés.

L'Autriche et l'Allemagne conseillent la paix, en demandant des garanties pour l'exécution des réformes que promet la Turquie. L'Angleterre se prononce pour l'intégrité de la Turquie en faveur de laquelle elle a pris l'initiative en 1854. L'attitude de la France est celle de l'indifférence absolue. L'*Evénement* de Paris résume ainsi la position de la France, à propos de la question d'Orient. " Si l'Europe se bat, je regarderai faire et je jugerai des coups. La France est en congé de convalescence ; elle reprendra du service quand le temps sera venu. Aujourd'hui, nous attendrons les victoires des autres. Les vaincus nous tendront les mains et le vainqueur aura besoin de nous. Nous choisirons. "

Comme on le voit, l'issue de la lutte est difficile à prévoir.

L'empire de l'Islamisme est décrépit et incline depuis longtemps vers sa chute. Les Turcs, a dit de Bonald, ne sont que campés en Europe. C'est vrai, mais il y a quelque quatre cents qu'ils y ont planté leurs tentes, et il faut du temps pour déplacer les piquets du campement. D'un autre côté, l'Angleterre, l'Allemagne, et même l'Autriche, ne verraient pas d'un bon œil leur rivale du Nord, déjà si puissante, s'agrandir aux dépens de l'inoffensif et caduc empire ottoman.

P. Hudon.

561

VACANCES

Enfants, amusez-vous ! et, sans songer à l'heure,
Laissez couler ce temps si propice à vos jeux,
Trop tôt vous apprendrez comme ici-bas on pleure ;
Et tristes, vous direz : " O jeunesse, âge heureux ! "

Votre franche gaîté, chacun de nous l'envie ;
Car vous, rien du passé, nul souci d'avenir
Ne saurait vous troubler. Bonne et facile vie,
Eden trop méconnu, pourquoi sitôt finir ?

Qu'importe à ces petits blottis sous la feuillée
L'œil courroucé du maître, et l'école, et demain ?
Ce demain est si loin ! Sur la page effeuillée
Ils sont là, pleins d'ardeur, les osselets en main.

Qui n'a pas, ainsi qu'eux, dans sa sainte ignorance,
Gaspillé sans remords tant de fortunés jours ?...
Lorsqu'arrivait le soir, précurseur du silence :
" Déjà ? " s'écriait-on... Et l'on jouait toujours.

Beaucoup plus vite, hélas ! s'est effacé le rêve,
Orgueil de nos vingt ans, si beaux d'illusions.
Puis, plus tard, le front morne, et quand tarit la sève,
De ces jours regrettés l'on cherche les rayons.

O riante nature ! ô printemps des montagnes !
La brise, ce matin, m'envoya les senteurs
De la blanche aubépine éclose en nos campagnes,
Au bord des verts sentiers, sur les buissons en fleurs.

Et, dans l'enivrement de ce souffle éphémère,
Aux doux mois d'autrefois, un instant reporté,
Il me semblait ouïr de fraîches voix... Chimère !
Il m'a semblé revoir tout ce qui m'a quitté !

Rien, plus rien ! Entraîné par les saisons rapides,
On erre à l'aventure, on s'épuise à souffrir.
Et, quand la coupe échappe à nos lèvres arides,
Que tout nous abandonne..., on ne veut plus mourir !

Enfants, amusez-vous sans plus songer à l'heure !
Laissez-le fuir ce temps, si propice à vos jeux.
Trop tôt vous apprendrez comme ici-bas on pleure ;
Et, tristes, vous direz : " O jeunesse, âge heureux ! "

CHARLES DUVAL (Louisiane).

LE CHRISTIANISME DANS L'HISTOIRE

(suite)

I

Pour convaincre que la Révélation ne fut en aucun temps nécessaire ; que le Christianisme, qui est la pure et complète expression, n'a causé nulle amélioration sensible dans l'ordre intellectuel, matériel ou moral ; et que l'Eglise, sa forme positive, a fait entrer le monde dans une période de décadence, les sophistes du dernier siècle servilement imités par ceux du nôtre, ne se sont lassés d'écrire avec un enthousiasme de commande le panégyrique de l'antiquité, d'exalter ses grands hommes parfaitement éclipsés par ceux qui leur ont succédé depuis dans les grandes scènes de l'histoire, de vanter ses philosophes qui n'ont servi qu'à multiplier les erreurs, et leurs systèmes qui n'ont de profond que le mal qu'ils peuvent faire. Cette tactique d'un usage général chez la secte philosophique, a été mise en honneur particulièrement par Voltaire, qui l'emploie à satiété et y revient sans cesse, répétant avec l'obstination aveugle du parti pris les fausses représentations, accumulant à outrance les mensonges historiques pour mieux les inculquer dans les esprits frivoles qui ne savent ni ne veulent raisonner leurs lectures. Mais là ne s'arrête pas encore son audace accoutumée à tout oser. Au risque de se rendre ridicule et de manquer le but en l'outrepassant, cet étrange critique qui prend un malin plaisir à soutenir les thèses les plus paradoxales, élève la mythologie, toute informe qu'elle soit, au-dessus du symbole catholique, dont la grandeur et la merveilleuse unité font l'étonnement de l'intelligence humaine ; il suppose le culte des dieux plus rationnel et plus noble que celui décerné à la Vierge-Mère, aux anges et aux saints ; il dit en toutes lettres " que la religion chrétienne surpasse en démence les fables

du paganisme;" il se plaît en outre à accorder aux anciens une supériorité immense sur les modernes en toutes choses, et harcelant sans mesure de ses absurdes anathèmes les Juifs et les Chrétiens, qu'il confond dans une aversion commune et un égal mépris, il réserve ses éloges et toutes ses admirations pour les Chinois, les Grecs et les Romains.

Lors même que nous écarterions les enseignements les plus avérés de l'histoire, absolument en désaccord avec ces données fantaisistes de Voltaire, pour nous borner à l'examen intrinsèque du paganisme, il nous serait impossible de croire qu'aux époques où la superstition et une crédulité malsaine métamorphosaient en dieux des prodiges de luxure et d'orgueil comme Jupiter et Vénus, des monstres de cruauté comme Saturne dévorant ses enfants ou faisant subir à son père les traitements les plus ignobles, et déifiaient des vices contre nature sous la figure de Priape; que dans un état social organisé d'une manière fausse et violente, où l'on faisait reposer le gouvernement humain sur trois abominations, l'idolâtrie, la corruption et l'esclavage, on pût se glorifier d'être parvenus à l'apogée de la civilisation et du progrès. Un pareil ordre de faits et d'idées constituait au contraire un état de barbarie plus ou moins policée par le contact et le rayonnement des lettres et des arts. Il nous semble que ceux qui inventèrent les scandaleuses folies de l'Olympe déraisonnaient d'une façon incroyable; que ces monstruosités de la théogonie païenne sont peu en rapport avec l'avancement de l'esprit et des mœurs, qu'elles sont loin d'offrir des principes sûrs de morale et une règle honnête pour la conduite de chacun, et que Voltaire qui s'en fait officieusement l'apologiste et le prôneur, n'aurait pas tort de s'appliquer à ce propos le vers du poëte :

Quos vult perdere priùs Jupiter dementat.

En dépit de ses raisonnements contraires, le Dieu qu'on adore nous paraît plus digne de confiance et d'amour que les dieux matériels d'Epicure, le dieu fataliste de Zénon, le dieu mixte et impuissant de Platon, le dieu impie de Lucrèce, ou ces divinités impossibles de la plèbe n'usant de leur puissance que pour le malheur de tout ce qui respire, mettant leurs délices à corrompre l'innocence et à l'abandonner ensuite aux inspirations fatales du désespoir, à tourmenter la faiblesse, à accabler de maux les petits et les pauvres pour combler les puissants de leurs dons, à faire régner enfin le désordre au ciel et sur la terre.

Partant d'opinions si erronées, n'ayant pas en général de la Divinité un sentiment beaucoup plus élevé, il n'est pas étonnant

que l'auteur de *Candide* ait fini par douter de tout, même de son existence ; la logique contre laquelle il eut beau regimber devait l'amener fatalement à la négation du surnaturel et du divin dans l'humanité réduite par lui à n'avoir plus d'autre loi que le hasard, ni d'autre partage que l'ignorance et l'erreur : de sorte que le poëte-philosophe qui s'écriait en un moment de lyrisme :

"Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer !"

fut un de ceux qui contribuèrent davantage à obscurcir les véritables et saines notions sur Dieu et la Providence, à restreindre, en la faisant méconnaître, l'action du Suprême Moteur dans le gouvernement temporel de l'univers.

Car l'athéisme ou le scepticisme universel est au fond de la philosophie antique, dont Voltaire a essayé de ranimer le cadavre, sans y rien ajouter que de nouveaux éléments de destruction.

Le polythéisme, qui n'est qu'une des formules du panthéisme si répandu de nos jours, sanctionne, par ses mystères et ses mythes, les plus déplorables extravagances, tant dans le domaine des idées que dans le domaine des faits. Sa doctrine est très-favorable aux passions auxquelles elle ouvre libre carrière, sans s'inquiéter des ravages qu'elles peuvent faire. Elle ne défend que ces forfaits universellement abhorrés que la plupart évitent sans effort ni contrainte. Hors cette prohibition d'une observance facile, tout est permis d'après elle ; et satisfaite de sa part, quoiqu'aussi étrangement réduite, elle n'intervient pas pour ordonner dans le bien les mouvements, les affections du cœur, et régler les actes de la vie.

Quant à la faveur des dieux, elle s'achète par des présents et des victimes ; chacun peut et doit l'obtenir à ce prix. Il importe peu qu'il soit innocent ou coupable, pourvu qu'il paie des sacrifices ; et cette condition remplie, rien n'empêche que son âme ne jubile, fût-elle chargée de toutes les fautes, puisque pour être en paix avec les souverainetés de l'Olympe, il suffit de se montrer libéral à leur égard, et de suivre ostensiblement les cérémonies prescrites. Le reste est arbitraire, et l'affaire de chacun qu'il arrange à sa manière, se façonnant une conscience capable de toutes les hontes, sans s'incommoder du remords.

Les pratiques tiennent lieu de vertus dans cette religion purement extérieure qui ne s'embarrasse ni des pensées ni des actions humaines, et qui ne conserve un semblant d'ordre dans la société que pour mieux corrompre les individus qui la professent dans ses raffinements de perversité. Ses sectateurs ont satisfait à tous les devoirs qu'elle exige, dès qu'ils assistent à la célébration de ses

fêtes pompeuses, et presque toujours immorales. Jamais dans leurs prières les païens ne demandent à leurs dieux la chasteté, la justice, la sagesse : ils jugent d'un commun accord que l'homme doit tirer de son propre fonds et par les seules forces de sa volonté sa vertu tout entière, qu'il appartient seulement à lui d'acquérir par une suite d'efforts et de combats ces qualités morales d'un ordre trop élevé apparemment pour être octroyées par les Immortels qui, d'ailleurs, ne les possèdent pas eux-mêmes et sont soumis d'une certaine façon à la loi commune de la prévarication et du mal. Leurs adorateurs se bornent à implorer d'eux la santé, les richesses, la délivrance des peines physiques, et souvent la réalisation de vœux impudiques ou barbares.

Ils aiment à associer à leurs propres fautes, pour les en rendre solidaires, ces déités impuissantes qui avaient bien assez des leurs à porter ; et quoiqu'il arrive, ils sont prêts à s'autoriser de quelque scandale olympien pour consacrer ou pallier leurs crimes. L'histoire de ces dieux n'est qu'un tissu de contes puérils, ou obscènes, ou terribles, nés de la corruption en délire. On chercherait longtemps avant de concevoir quelque chose de plus vil, de plus hideux que ces récits épicés d'aventures galantes, tragiques ou grotesques, qui ne prennent pas seulement le ciel pour théâtre de leur action, mais étendent aussi un voile de sang et d'infamie sur toute la nature, qu'ils souillent en la remplissant de créations et d'images où la barbarie marche de pair avec la volupté.

" Ils imitent, dit St. Cyprien en parlant de Gentils, les dieux qu'ils honorent, et par là les désordres les plus honteux passent pour des actes de piété." Certes, il n'était pas nécessaire, pour faire aimer le vice, de le diviniser avec ses attraits corrupteurs, il n'avait déjà que trop de séduction pour des êtres déchus dont toutes les facultés étaient à sa merci !

La perversion des mœurs, on le voit, s'alliait naturellement à l'idolâtrie, et on sait que rien n'est plus difficile à extirper que la démoralisation du cœur d'un peuple : cette œuvre est même d'un accomplissement impossible sans une intervention directe et active de la Providence. Cela explique pourquoi les cultes idolâtriques, qui trouvaient leurs racines et leur point d'appui dans la dégradation générale, furent lents à disparaître après que le soleil de l'Evangile se fut levé radieux sur les sombres horizons de l'ancien monde.

Cependant, le paganisme demeurait stationnaire, ou plutôt se pervertissait de plus en plus au milieu des progrès de la morale et de la science ; et bien que ces progrès fussent d'assez peu de valeur, si on les compare à ceux opérés depuis, on doit avouer que dans

l'état où était alors l'humanité, ils touchaient du prodige si on les met en parallèle avec les faits et les opinions à travers lesquels ils durent se frayer un chemin pour s'affirmer au grand jour. De là il s'ensuivit que cette portion du public qui avait quelque teinte de savoir put avec droit se prétendre meilleure et plus éclairée que les dieux auxquels elle adressait ses hommages. Cette singulière anomalie devait avoir et eut effectivement pour effet d'éloigner des croyances établies tous ceux devenus, par leurs lumières, supérieurs au vulgaire. Elle contribua en outre à fausser davantage les rapports de l'homme avec la Divinité et avec ses semblables. Sans précipiter la chute du polythéisme qui se soutenait extérieurement par la protection intéressée du pouvoir à tous ses degrés, et dans le for intérieur, par la complicité des mauvais instincts, elle donnait naissance à l'athéisme, au scepticisme ou à l'incrédulité. Voilà ce qu'introduisirent dans l'ordre intellectuel les recherches philosophiques et l'esprit d'examen et de discussion qui naquirent du génie inquiet de la Grèce pour se répandre partout par le charme des lettres et la puissance de rayonnement de la pensée.

Dans l'ordre politique, la société domestique et civile, après ce résultat acquis, dut, pour se maintenir, être plus morale que l'Olympe ; et le législateur condamna chez les citoyens ce qu'il était censé approuver chez les dieux : en sorte que celui qui aurait voulu suivre la belle conduite de Mars, de Jupiter, de Priape ou de Vénus, aurait été puni des derniers supplices, malgré qu'il eût pu représenter aux magistrats qu'il n'avait fait que réduire en pratique ce qui était publiquement enseigné ou célébré dans les temples.

Lucien a peint sans railler cette situation anormale, désespérante, intenable, et les perplexités que faisait naître dans la conscience de chacun cette opposition manifeste entre les lois de la religion et les lois de l'état. Il s'énonce en ces termes :

" Encore enfant, quand je lisais dans Homère et dans Hésiode le récit des guerres et des séditions, non-seulement des héros, mais des dieux eux-mêmes, avec leurs adultères, leurs viols, leurs enlèvements, leurs procès, leurs parricides, leurs mariages incestueux, je m'imaginais que tout cela était fort beau, et j'en étais agréablement ému. Mais lorsque, entrant dans l'âge viril, je vis les lois ordonner le contraire des poëtes, défendre l'adultère, les séditions, le rapt, je fus dans un grand embarras, ne sachant plus comment me gouverner. Je ne pouvais croire ni que les dieux eussent été adultères et factieux, s'ils ne l'eussent trouvé honnête, ni que les législateurs eussent ordonné le contraire s'ils ne l'eussent trouvé utile."

Pouvait-il y avoir de plus sûrs moyens pour séduire l'enfance,

corrompre la jeunesse, fausser toutes les idées, et préparer à l'Etat par cette éducation vicieuse des générations ignorantes du devoir, avides de licence, impatientes de tout frein? Cependant, le fanatique Julien avec ses plans de restauration polythéiste mêlée à la philosophie platonicienne, ordonnait qu'on mît dans toutes les mains les poëtes-théologiens du polythéisme; il écrivait à l'un de ses pontifes: "Homère et Hésiode sont des poëtes; mais ce sont aussi des théologiens: je ne veux pas qu'on les enseigne sans y croire." C'était commettre un étrange anachronisme et vouloir ramener la barbarie que de chercher ainsi, après trois siècles de christianisme, à la suite du règne de Constantin, la résurrection de toute cette fantasmagorie païenne évidemment inventée dans les âges barbares par des imaginations puissantes sans doute, mais dépourvues de saines notions de morale, et privées de tout principe civilisateur.

Le mélange des mythes et des pratiques païennes entraînait tant d'abus et d'absurdités que Lucien en prenait occasion pour stigmatiser de quelques mots indignés tout ce système du paganisme: "Tant de superstitions, s'écrie-t-il, demandent un Héraclite et un Démocrite, l'un pour en pleurer, l'autre pour en rire!"

Ces réflexions nous font suffisamment sentir en quelles incertitudes, dans combien de ténèbres et d'erreurs la mythologie plongeait les esprits assez aveugles pour y croire, tandis qu'elle remplissait les imaginations de fantômes impurs, et que, par ses peintures voluptueuses, elle enflammait les sens, en activait les penchants pervers, et y réveillait sans cesse les coupables désirs. De pareilles fables, vides de tout sentiment supérieur et de toute valeur morale, étaient un insolent défi jeté à la raison humaine, en même temps qu'un danger permanent pour les mœurs. Elles ne pouvaient conduire qu'à l'impiété, au doute et à la crapule. Loin d'être liées à la morale, elles la sapaient et la détruisaient dans sa racine, en avilissant la divinité qui doit être choisie pour modèle, puisqu'elle est la règle et la source éternelle des devoirs. La loi naturelle est mutilée, violée et réduite à néant dans ces légendes sacriléges qui transportent par une audace inouïe le ciel en enfer, et peuplent la terre d'une multitude infinie de démons, qu'elles transforment en héros, en dieux et en génies.

C'est en vain que l'on chercherait quelqu'unité de doctrine au sein de l'informe chaos du polythéisme. Il y avait autant de cultes que de peuples différents. Chaque individu même, suprême arbitre de sa créance, avait sa profession de foi particulière variant avec le temps, les goûts et les lieux. Pas de dogmes, ni de principes fixes, uniformes et nettement définis; pas d'autorité enseignante

ou jugée infaillible ; pas de symbole professé et proclamé par une aggrégation de prêtres ou de citoyens : l'anarchie religieuse, l'anarchie intellectuelle, et partant, l'anarchie politique dès que manque la force matérielle, règnent en souveraines dans le monde qui s'affaisse de l'autre côté de la Croix. Les croyances les plus diverses, les plus contradictoires, vivaient en paix à côté l'une de l'autre, dans ce vaste milieu du polythéisme, pourvu qu'elles fussent toutes unanimes sur le principe fondamental de la pluralité des dieux. Les Juifs, et les Chrétiens qui furent longtemps confondus avec eux parmi les Gentils, furent seuls persécutés, parce qu'ils ne reconnaissaient qu'un Dieu personnel et existant par lui-même, unique créateur et régulateur de toutes choses, d'une nature essentiellement spirituelle, invisible aux regards, mais présent à la pensée, et non susceptible d'être représenté sous des traits corporels.

Le paganisme n'a jamais été une religion, soit qu'on entende par là un ensemble de doctrines arrêtées, invariables, résolvant les grands problèmes qui ont le privilége de fixer l'esprit humain, et propres à réprimer les écarts de l'entendement comme à régler les penchants du cœur; ou bien une série de rites institués pour honorer la Divinité et nous mettre en communication plus directe avec elle ; ou la connaissance et l'application des moyens destinés à nous faire atteindre la fin de notre être. Le paganisme, c'est la matière qui s'anime, s'emplit de génies, de nymphes, de monstres, de satyres, de dieux grands et petits, depuis Jupiter qui préside au mouvement des cieux jusqu'à Lucine qui veille aux soins du ménage ; le paganisme, c'est la nature qui revêt la substance divine et se place d'elle-même sur l'autel ; c'est l'homme qui s'adore, c'est la bête qu'on invoque et qui prédit l'avenir, c'est l'impuissance ou le mal qui jubile ; le paganisme, c'est l'ignorance absolue élevée à la hauteur d'un système sacro-saint, c'est l'œuvre de l'orgueil et de la volupté en délire. Bref, le paganisme est la négation de Dieu, la déification des forces physiques et des mauvais instincts, l'adoration stupide de la matière et du néant. Tel il apparaît aux temps de sa plus brillante splendeur, en Grèce, quand au milieu de l'Aréopage, il demandait et obtenait la mort de Socrate, coupable d'avoir percé à jour ses absurdes mystères ; en Egypte, quand il faisait remporter à Cambyse cette facile victoire sur la superstition portée au plus haut point de démence, et dont l'histoire a conservé le souvenir ; ou en Italie, quand, assis sur la pourpre à côté de César, il commandait l'immolation de millions de martyrs, dans le but de perpétuer son abjecte tyrannie sur les âmes.

Or, tout était devenu sa proie. Le vulgaire, qui ne raisonne pas

plus ses croyances que ses impressions, et qui suit passivement le sentier battu de la routine sans voir au-delà, vénérait sans les comprendre ses symboles de corruption et de servitude. Les savants et les habiles faisaient semblant de partager là-dessus les préjugés populaires, sauf à s'en moquer entre eux dans le charme de l'intimité, loin des oreilles indiscrètes des profanes. Un respect de convention qu'ils témoignaient pour les formules religieuses établies, les mettait en règle avec le pouvoir devenu uniformément théocratique, et c'est à cela qu'ils bornaient d'ordinaire leurs soucis en fait de religion.

Mais si telle était généralement la pratique dans la classe éclairée, alors peu nombreuse et distinguée des castes inférieures par une multitude d'avantages et de priviléges consacrés par la législation et reconnus par les mœurs, la théorie était en retour beaucoup plus rigoureuse et étendue.

Socrate, le père et en quelque sorte le martyr de la philosophie antique, qui lui dut l'honneur dont on l'entoura dans les siècles suivants, avait foi dans la divination et les songes; il sacrifiait aux dieux, et il mourut en recommandant à Criton, son ami, d'offrir en mémoire de lui un coq à Esculape, tant il est difficile, même aux grands esprits, de se soustraire au joug des opinions de leur temps ! Lorsque dans le cours de son procès, qui lui fut intenté par la haine, et qui fut jugé par le fanatisme, on l'adjura de déclarer s'il était vrai qu'il méconnût les dieux publics, il répondit hautement qu'il y croyait plus qu'aucun de ses accusateurs, et que Mélitus avait inventé cette calomnie pour le perdre, en préjugeant par là le tribunal contre lui. Le premier sage de l'antiquité, après avoir enseigné le dogme de l'unité et de la spiritualité de Dieu, n'en était donc pas assez intimement persuadé pour le confesser devant ses juges, et le soutenir courageusement à l'heure décisive de la mort.

Ses disciples, interprétant ses leçons, professaient qu'en matière de culte, il faut se soumettre aux lois de son pays : et c'était là une règle commune à tous les philosophes du paganisme, malgré leurs divergences d'opinion sous tout autre rapport. Certes, ils étaient loin d'ajouter foi à toutes les absurdités mises en honneur touchant les dieux, et les hommages qu'on estimait à propos de leur rendre pour s'attirer leurs faveurs. Mais autant ils s'élevaient avec force, dans le secret des écoles, contre les superstitions croissantes qui étouffaient les derniers germes de ce qu'ils disaient être la croyance primitive, autant ils célébraient avec complaisance ce qui, selon eux, constituait la religion des premiers hommes.

" Une très-ancienne tradition, parvenue sous le voile de l'allé-

gorie jusqu'à nous, observe Aristote, porte que les astres sont des dieux, et que la divinité est répandue dans toute la nature. L'anthropomorphisme et les fables ont un but civil ou politique, ils furent inventés pour le bien du vulgaire ; mais elle est divine assurément cette tradition que les essences premières sont des dieux."

N'est-ce pas là la quintessence de l'idolâtrie ? Le panthéisme et le système analogue de la pluralité des dieux ne se détachent-ils pas de ce dogmatisme en caractères saillants, en affirmations tranchantes ?

" Conserver le culte des ancêtres, c'est le devoir du sage, déclare Cicéron ; et qu'il existe une nature parfaite, éternelle, vers laquelle tous doivent élever avec admiration leur esprit et leur cœur : la beauté du monde, et l'ordre des cieux ne nous forcent-ils pas à l'avouer ? C'est pourquoi, autant on doit travailler au progrès de la religion, autant il est utile d'extirper la superstition, qui nous poursuit et nous presse de toutes parts." Et pour que personne ne puisse se méprendre sur ses intentions, l'orateur romain proteste à plusieurs reprises de son attachement à la foi de ses pères : " J'ai toujours défendu, je défendrai toujours les croyances que nous avons reçues des anciens sur les dieux immortels ; et nulle parole n'ébranlera jamais en moi ces croyances." Ailleurs, il remarque qu'il est des matières qu'on ne doit pas agiter devant la foule ou dans des entretiens publics, de peur que de semblables disputes ne détruisent les religions publiquement constituées. Aussi, quoique sceptique au fond, Cicéron qui, en philosophie, fut le plagiaire des Grecs, ne laissa pas de feindre extérieurement autant de piété envers les dieux, par lui proclamés les protecteurs de Rome, qu'il eut de dévouement pour la république dont il sera toujours la gloire et dont il fut un instant le salut à une époque où l'éclipse totale des vieilles vertus romaines présageaient l'approche du sombre despotisme des Césars.

Son contemporain Varron ne craint pas d'exprimer dans son ouvrage sur le polythéisme, dont il ne nous reste que des fragments, cette proposition qui soulèverait aujourd'hui la réprobation universelle, " qu'il y a bien des choses vraies qu'il n'est pas à propos de faire connaître au peuple, comme il y en a beaucoup d'autres très fausses en elles-mêmes qu'il est nécessaire de lui donner pour vraies." C'est ainsi que le zélateur païen défend ses idoles qui, nées de l'ignorance et l'entretenant à leur tour, ne se soutenaient plus que par elle et par l'imposture.

Et ce sentiment n'est pas particulier à Varron ; il formait au contraire l'une des bases de l'enseignement philosophique. S'ima-

ginant que le paganisme avait jeté partout des racines si profondes qu'il ne restait aucun espoir de le détruire sans amener la destruction même de la société civile, retenus d'ailleurs dans leurs tièdes désirs de réforme par la crainte du pouvoir politique qui exploitait habilement les cultes établis et s'en servait comme d'un instrument d'absolutisme, les philosophes, à l'exemple des prêtres, adoptèrent une double doctrine, l'une exotérique ou publique, conforme aux erreurs reçues auxquelles elle prêtait encore plus de force en les réduisant en système, l'autre ésotérique ou secrète ne s'adressant qu'à un petit nombre d'esprits, jugés dignes de pénétrer les mystères de la science. Mais avec cette méthode qui accuse bien plus d'égoïsme et d'indifférence doctrinale que d'amour de la vérité, le genre humain serait toujours demeuré idolâtre, et les quelques vérités retrouvées en Orient par les Thalès, les Pythagore, les Platon, n'auraient jamais pu dépasser le seuil des écoles. Le prosélytisme est une chose chrétienne, parce qu'il ne s'exerce que sous l'empire de fortes convictions qui font braver tout et tout souffrir pour gagner des âmes à la grande cause qui l'inspire et l'anime.

" Il est difficile de trouver l'Auteur et le Père de l'univers, et impossible, après l'avoir trouvé, de le faire connaître à tout le monde." Ainsi parle Platon, en cela l'interprète du sentiment commun des maîtres de la philosophie ancienne. Du reste, ils étaient loin d'avoir dans leurs idées cette foi solide qui commande le respect et entraîne les esprits. Platon explique que tout raisonnement qui ne s'appuie que sur la vraisemblance, est rempli de vanité, et c'est, ajoute-il, uniquement à la vraisemblance qu'aboutissent nos plus fermes convictions. Si la Divinité, dit-il excellemment, déclarait par un oracle que tout ce que nous venons de dire est la vérité, alors seulement nous pourrions l'affirmer. Il faut donc, conclut-il, choisir, parmi tous les raisonnements humains ce qu'il y a de meilleur et de plus solide, et s'y embarquant comme sur une nacelle plus ou moins sûre, passer ainsi la mer orageuse de cette vie, à moins qu'on puisse découvrir pour ce voyage un vaisseau à toute épreuve, une révélation divine pour achever heureusement la traversée."

On voit à quelles perplexités étaient livrés ces penseurs, tâtonnant sans flambeau dans la nuit du polythéisme, et à combien d'embûches, de difficultés et d'obstacles ils heurtaient leurs pas, incapables de retrouver le fil perdu de la vraie tradition en cet obscur labyrinthe qu'avaient tracé dans le monde moral les égarements de l'esprit humain, jeté par sa faute en dehors de ses voies naturelles.

Or, comment auraient-ils pu persuader aux autres ce dont ils n'étaient pas pleinement convaincus eux-mêmes? Aussi, non contents de se contredire sans cesse entre eux, ils se mirent en contradiction perpétuelle chacun avec soi-même; et quoiqu'ils ne possédassent en propre que le doute, arme dangereuse dont ils surent tirer le plus mauvais parti possible pour la marche de la civilisation et du progrès, ils affirmèrent ou nièrent selon les besoins du moment, prêts à embrasser avec ardeur les plus étranges paradoxes dans l'intérêt d'une vaine gloire. Pour eux, plongés dans le chaos des opinions et des systèmes, rien de sacré, rien d'absolument vrai ou d'absolument faux; ils ne s'accordent que pour disputer sans trève ni merci, ou pour proclamer que la certitude n'est pas de cette terre.

Volontiers ils eussent demandé comme Pilate : *Quid viritas ?* et pas plus que lui ils n'eussent attendu la réponse ; car la vérité à leurs yeux n'existait pas : c'était un mot qui leur aidait à vivre, et leur fournissait un prétexte à de brillantes déclamations, mais quant à la chose exprimée par ce mot, ils ne s'en souciaient pas, ne la cherchaient pas et la voulaient encore moins. Elle les aurait compromis auprès du pouvoir; et la triste fin de Socrate leur inspirait par la crainte assez de soin de leurs intérêts pour qu'ils tinssent à marcher en paix avec l'Etat qui reposait alors entièrement sur l'erreur.

Le théisme ou la religion naturelle que les encyclopédistes et surtout Voltaire font remonter jusqu'à eux, leur était une conception profondément inconnue. S'ils ont connu Dieu, ils ne l'ont pas adoré et lui ont refusé leur prière, parce qu'ils le présumaient indifférent ou étranger au mouvement des choses humaines, insensible aux supplications des mortels.

Ainsi, tandis que les Juifs restés fidèles aux traditions de leurs pères, réservaient leurs hommages à Celui qui seul en est digne, les Gentils, suivant une marche toute contraire, déifiaient la nature sensible, la création et ses merveilles n'étant dans leur pensée que des émanations, des attributs de la substance divine. Leur mauvaise physique ou la fausse notion qu'ils avaient des lois de la nature fut la source principale de leurs aberrations religieuses. L'imagination venait au secours de la science en défaut. Les problèmes que celle-ci était dans l'impossibilité de résoudre, faute de lumières suffisantes, retombaient naturellement dans le domaine de la fiction, qui brodait sur ce thème inépuisable ces allégories et ces fables extravagantes formant, sous le nom vague de mythologie, la théodicée des anciens.

Leurs égarements en morale n'étaient pas moins pernicieux, et

provenaient également de l'ignorance, doublée de passions, que la religion et la politique s'entendaient à ménager de concert. Leurs idées étaient au niveau de leurs actions, et on sait que ces dernières étaient marquées au coin de l'égoïsme et de l'immoralité. Manquant d'idéal, ils bornaient le cercle de leurs opérations intellectuelles aux horizons de cette vie, et la plupart ne désiraient rien tant que le néant ou un sommeil éternel après la mort. Ils pensaient de bonne foi que certains vices parmi les plus odieux peuvent se concilier aisément avec la vertu, pourvu qu'ils ne violent pas ouvertement quelque loi existante, de sorte qu'ils s'y abandonnaient sans scrupule, et tout en se croyant vertueux.

" Si l'homme meurt tout entier, se dit Cicéron, quel plus grand avantage que d'échapper à tant de misères et d'entrer dans la douceur du sommeil éternel ! Tant que je serai, je ne souffrirai point, *parce que je n'ai rien à me reprocher*. Anéanti, je n'éprouverai non plus aucune douleur." Quand un des penseurs les plus éclairés du paganisme s'abusait aussi étrangement sur lui-même, quand il tranchait avec cette légèreté une question dont dépendent nos destinées, quand l'âme souillée de débauches, il ne s'en prétendait pas moins au-dessus du reproche, il est facile de juger ce que devaient être les croyances et les mœurs dans les classes inférieures de la société.

" Par un excès de misère qui fait frémir, observe Châteaubriand, l'idée de l'existence des dieux, qui nourrit la vertu chez les hommes, entretenait les vices parmi les païens, et semblait éterniser le crime en lui donnant un principe d'éternelle durée." Ces dieux, immonde produit du sensualisme qui, alors, était partout dans les lois et l'organisation sociale, recevaient le seul culte qui leur convînt, culte voluptueux et charnel, ennemi de la raison qui ne devait souffrir qu'avec peine son joug abrutissant, ennemi de l'âme dont il réprimait l'élan vers quelque chose de meilleur que ce qu'elle trouve en ce monde, et non moins contraire à l'ordre public qu'à la véritable nature de l'homme. Ce culte ne s'adresse qu'aux sens et ne satisfait que les mauvais penchants. Loin de mettre un frein au torrent du mal qui le déborde, il en grossit le cours par le scandale de ses fêtes, toujours accompagnées de spectacles lubriques ou de jeux sanguinaires. Les temples où se célèbrent ses mystères ne sont que des écoles de démoralisation : là, dans cette nuit impure et profonde qui enveloppe le sanctuaire, se consomment des attentats inouïs. Ovide défend aux jeunes filles d'y pénétrer seules, de peur qu'elles n'en sortent couvertes de déshonneur.

F. X. Demers.

(*à continuer*)

DE LA DESTINÉE PROVIDENTIELLE DES EMPIRES

(*suite*)

A.—Si Dieu abaisse les empires et les souverains qui transgressent ses lois et lui refusent l'adoration, il élève ceux qui lui rendent hommage et exécutent ses volontés. Deux cents ans d'avance, le Seigneur, empruntant la voix d'Isaïe, dit à Cyrus, roi de Perse : " Je t'ai pris par la main pour t'assujétir les nations ; je marcherai devant toi ; je ferai tomber devant toi les remparts ; je te donnerai des trésors cachés ; tu sauras que je suis le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui t'ai appelé par ton nom. C'est moi qui t'ai aimé dans ma justice, afin que tu délivres mon peuple et rebâtisses ma ville."

Cyrus, ce nom rappelle le prince le plus accompli de toute l'antiquité profane, l'un des plus glorieux monarques qui aient commandé à des peuples. Les paroles sacrées que nous venons d'entendre donnent la cause de sa puissance et de sa grandeur. Il a été fidèle à sa mission divine ; aussi la victoire le suit partout : le colossal empire de Babylone est brisé par ses armes ; il hérite de toute la domination des rois d'Assyrie. Maître de tout l'Orient, il donne les lois les plus sages à son vaste empire. La Perse jette pendant un certain temps un grand éclat : le ciel récompense l'esprit de justice, la sobriété, l'obéissance aux lois, la sagesse de la constitution politique qui distinguent ce peuple. Toutefois, nous voyons la vengeance divine se faire sentir à Cambyse, qui prête l'oreille aux ennemis du peuple de Dieu, et veut empêcher la reconstruction du temple, et qui, d'ailleurs, étuit un prince cruel et dissolu. Son ambition le porte, après la conquête de l'Egypte, à assujétir l'Ethiopie ; ses armées y éprouvent les plus affreux désastres ; il est forcé au retour, après avoir perdu une immense multitude des siens, et bientôt une mort violente met fin à ses jours.

Un empire puissant reste à ses successeurs immédiats qui continuent à favoriser le peuple de Dieu. Mais l'ambition qui porta Darius à s'emparer de la Seythie, amena la perte de ses armées dans cette contrée barbare, et il eut la honte de voir ses lieutenants battus aux plaines de Marathon par une poignée de Grecs. En proie au plus fol orgueil, Xercès déclare à son conseil que les possessions de la Perse n'auraient d'autres limites que la voûte des cieux. Il veut envahir l'Europe, en commençant par la Grèce ; mais la tempête brise une partie de sa flotte, et le reste est anéanti à Salamine. Les petites villes d'Athènes, de Thèbes et de Sparte couvrent de honte par leurs victoires l'immense empire persan. Bientôt une insigne mauvaise foi, une cupidité sans bornes, un luxe effréné, des alliances incestueuses, mènent cette puissance à sa ruine.

Alexandre met le pied sur la terre asiatique ; en trois étapes, le Granique, Issus, Arbelles, il la parcourt en la subjuguant ; sa main incendie l'immense capitale où étaient réunies les richesses de l'Asie et de l'Egypte. Paersépolis a le sort de Babylone, et le royaume de Cyrus a sa ruine comme celui de Nabuchodonosor. Il est enseveli dans ce tombeau commun des nations dont parle le prophète Ezéchiel en un langage d'une si poétique énergie. Il s'adresse à l'Egypte, et il lui dit, parlant au nom de Dieu : " Je t'étendrai par terre ; tu seras la pâture des oiseaux du ciel ; je nourrirai de ta chair les bêtes de la terre ; les vallées seront remplies de ton sang ; les restes de ton cadavre seront traînés sur la montagne. A l'aspect de ta ruine, les autres nations trembleront ; l'horreur les saisira quand elles verront mon glaive voler sur elles à leur tour. Oui, continue le Seigneur, fais entendre un chant lugubre sur le peuple de l'Egypte, et précipite-le avec les nations les plus puissantes dans la terre la plus basse, avec ceux qui descendent au fond de la fosse. Là est Assur, avec toute sa multitude, ses sépulcres sont autour de lui, qui autrefois portait la terreur dans la terre des vivants ; là est Elam, c'est-à-dire la Perse, avec toute sa multitude, tuée par le glaive, et qui, après avoir effrayé les autres peuples, subit l'ignominie du tombeau. Là est Moloch et Thubal, et leur multitude ; là est l'Idumée et ses rois et ses chefs ; là tous les princes de l'Aquilon et tous les conquérants ; ils ont été conduits là tout tremblants et confus ; ils sont là avec ceux que la mort a frappés. J'ai répandu ma terreur sur la terre des vivants par ces coups de ma justice."

E.—A l'empire des Perses devait succéder celui des Grecs, selon la prophétie de Daniel. La Grèce quelle gloire rappelle ce nom ! Quelle est la cause de son étonnante prospérité ? Elle est due aux

vertus sociales de ses fondateurs. L'amour du bien public préside à ses commencements ; l'expédition des Argonantes délivre les mers des pirates qui les infestaient ; les travaux des héros à l'extérieux défrichant la terre inculte des Pelasges, purgent le pays des brigands qui le dévastaient. La guerre de Troie fait éclater le dévouement, le courage et la patience de ce peuple naissant. On voit chez les Grecs des vertus qui contrastent avec les vices des nations asiatiques, le mépris des richesses et du luxe, le sentiment de la dignité humaine, l'honneur personnel, un amour de la liberté civile et politique, qui, maintenu dans de certaines limites, est assurément louable, et un dévouement à la patrie animant d'un grand courage à la défendre et à contribuer à sa prospérité. La législation de Lycurgue, toute repréhensible qu'elle ait été sous plusieurs points, soumettait les Spartiates à une vie dure et frugale.

La justice de l'Aréopage à Athènes a été célèbre, et le conseil des Amphictyons était une institution magnifique propre à maintenir la paix, au moyen de la justice, entre les divers états de la Grèce. Et puis ce peuple, non plus que celui de Rome, n'a point connu la polygamie.

La Grèce a reçu une double mission de la Providence, d'abord celle d'être l'instrument de la justice divine à l'égard des Perses, et ensuite celle de cultiver et de répandre le goût des arts libéraux, des belles-lettres, de donner à l'intelligence humaine, une culture, un développement plus général, qui honorât Dieu et servit à ses fins. La Providence voulut étendre dans toutes les contrées de la terre la connaissance de la belle langue grecque pour répandre la notion des livres sacrés qui devaient être traduits en cette langue, contribuer puissamment à la propagation du christianisme, et aider à la défense de l'Eglise par les écrits de ces Pères, de ces Docteurs éloquents, qui ont employé cet idiome avec un si grand éclat pour eux-mêmes et une si salutaire lumière pour les autres. Voilà les causes providentielles de la gloire militaire, sociale et intellectuelle de la Grèce. Mais il faut le dire, la prospérité si resplendissante de cette contrée a été passagère ; elle s'est promptement éclipsée comme un brillant météore. L'opulence amena chez les Grecs l'oisiveté et le luxe, qui engendrèrent la corruption des mœurs ; la justice et l'ambition entrèrent dans l'administration de la chose publique ; la jalousie ne pouvait souffrir la supériorité d'un citoyen même sous le rapport de la vertu. Cette terre, si avide de sa liberté, regorgea d'esclaves. Athènes en comptait 350,000 sur 20,000 citoyens ; le patriotisme devint un fanatisme exigeant le sacrifice de l'honnêteté, de l'équité, des plus justes sentiments de la nature ; la fourberie s'insinua

dans les relations des divers états ; enfin ce peuple était aussi voué à une idolâtrie d'autant moins excusable chez lui qu'il était plus éclairé, et il avait incliné son oreille à l'enseignement des plus monstrueuses erreurs.

A ces causes diverses on sent arriver la décadence ; les guerres civiles la commencent, puis l'or, la fourberie et les armes de Philippe la consomment. La Grèce, victorieuse du grand Roi de Perse, maître de l'Orient, devient l'esclave du petit roi de la Macédonie.

B.—Cependant la gloire du nom des Grecs chez les autres nations est surtout due à Alexandre, le héros le plus extraordinaire de l'histoire profane des temps anciens. Ecoutons ce que dit de lui l'écrivain sacré : " Alexandre, fils de Philippe, régna d'abord sur la Grèce, puis étant sorti de la terre de Cethim, il vainquit Darius, roi des Perses ; il livra un grand nombre de batailles, s'empara des villes puissantes, il parvint jusqu'aux extrémités de la terre, et reçut les dépouilles d'une multitude de nations ; la terre se tut en sa présence ; puis son cœur s'éleva et s'enorgueillit. Après cela il tomba sur son lit, et il connut qu'il allait mourir. Il partagea son royaume à ses officiers, et les maux se multiplièrent sur la terre."

Ces brèves mais énergiques paroles expriment toute la destinée d'Alexandre. Dieu l'a suscité pour faire de la Grèce une seule nation, abattre l'empire des Perses, renverser la puissance de Tyr, répandre au loin, par la conquête, la connaissance des arts et de la langue grecque, et préparer par là ses voies à la diffusion de l'Evangile. Ses prodigieux succès ont pu être une récompense des nobles qualités que son cœur a d'abord fait apparaître, et de ses égards à Jérusalem pour le Pontife et le peuple du Seigneur. Mais bientôt la puissance de son immense domination l'enivre ; il se livre à l'orgueil et à la débauche ; la main de Dieu le frappe à l'âge de 32 ans, et il ne laisse pas à sa race le monde qu'il a conquis.

Le partage de ses états amène des guerres sanglantes ; le règne des Sélencides en Asie, des Lagides en Egypte, n'est qu'une suite de violences, d'injustices, de carnages, punition de l'ambition, de la perfidie de ces primes. La vengeance divine atteint Sélencus Philopator dans son lieutenant Holopherne que les anges battent de verges, parceque, par l'ordre de son maître, il voulait s'emparer des trésors du temple ; et l'impie Antiochus, le sanguinaire bourreau des Machabés, après avoir vu son corps tout vivant dévoré par les vers, sa chair tombant en pourriture et causant une infection insupportable à son armée, meurt sur une terre étrangère en

confessant la justice de Dieu dont il avait si cruellement traité le peuple.

Bientôt les divers états qui avaient formé l'empire d'Alexandre tombèrent sous la puissance des Romains. Athènes et Sparte subissent un ignominieux esclavage ; le nom de Grec est un objet de mépris et de risée à Rome. Sous le souffle chrétien, le génie de la Grèce se ranime pour briller dans les écrits des Basile, des Grégoire, des Chrysostôme. Mais l'hérésie et le schisme répandent bientôt sur cette terre un venin qui pour jamais détruit en elle tout germe de gloire. Plus tard, le pied des Musulmans foule la tête des descendants de Périclès et d'Agésilas. Les superbes cités de la Grèce ne sont plus, en tout ou en partie, que des ruines ; quelque chose de la désolation de Babylone se fait sentir en cette contrée, et sur les débris de Sparte, dont il a peine à retrouver l'emplacement, Châteaubriand a fait entendre cette lamentation qu'on dirait empruntée à Jérémie : " Quel triste spectacle ! L'Eurotas coulant solitaire sous les débris du pont Babyx, des ruines de toutes parts, et pas un homme parmi ces ruines. Je restai immobile, dans une espèce de stupeur, à contempler cette scène. Un mélange d'admiration et de douleur arrêtaient mes pas et ma pensée ; le silence était profond autour de moi ; je voulus du moins faire parler l'écho dans ces lieux où la voix humaine ne se faisait plus entendre, et je criai de toute ma force : Léonidas ! Aucune ruine ne répéta ce grand nom, et Sparte même sembla l'avoir oublié ! "

La Grèce, grâce aux puissances européennes, a recouvré, de nos jours, une certaine existence politique ; mais c'est pour ainsi dire une vie d'emprunt, sans énergie, sans éclat.

A. Rome.—C'est de cette cité fameuse qu'il faut maintenant nous entretenir. La destinée de cette ville dans ses caractères essentiels a été prédite par le prophète Daniel, au milieu même de Babylone, la Rome de l'Orient. Après avoir vu, sous les formes de diverses bêtes, les royaumes des Assyriens, des Perses, des Grecs, le prophète voit apparaître une quatrième bête, plus forte, plus épouvantable que les autres. Elle brise tout et foule tout aux pieds. Il fut dit à Daniel que l'empire figuré par cette bête soumettrait tout à sa domination, mais que lui-même serait détruit, et que sa puissance serait donnée aux peuples des saints du Très-Haut.

Quelle est la raison de cette domination si glorieuse pour elle, exercée par Rome ancienne ? St. Augustin n'a pas hésité à dire que Dieu a voulu récompenser, en leur donnant la victoire, les vertus morales et civiles de ce peuple, quoiqu'elles fussent purement naturelles. Tout erroné et vicieux qu'il fut dans son objet

immédiat, Rome conserva toujours un esprit religieux, qui était un hommage rendu à la divinité. Longtemps elle se distingua par nn caractère spécial de justice et de légalité ; l'établissement de la censure montre chez elle le respect pour les mœurs publiques ; l'agriculture y était en haute estime, et l'on se livrait volontiers au travail qu'elle demande ; la vie des citoyens, dans les premiers temps de la république, était sévère et frugale ; l'amour de la patrie était porté à un bien haut degré, et quelle patience, quelle constance, quel courage a manifesté ce peuple, dans cette longue suite de guerres qu'il a eues à soutenir ! On trouve assurément dans l'histoire de Rome ancienne des traits nombreux de grandeur morale, et il est permis de croire que la justice, ou plutôt la bonté divine, a voulu récompenser une société dont l'esprit et les institutions étaient propres à les inspirer.

Mais si la gloire s'attache à Rome dès ses premiers jours, elle fut loin de goûter le bonheur ; il y a un revers pénible au tableau de ces vertus que je viens de présenter : l'autorité paternelle était un cruel despotisme ayant droit de vie et de mort sur l'enfant ; la femme, comme chez toutes les sociétés païennes, n'était guère qu'une esclave ; l'avarice et l'usure infectèrent de bonne heure cette société ; l'esclavage y était horrible ; de tout temps on a trouvé chez les Romains une grande dureté de cœur, qui devait dégénérer plus tard en la plus sanguinaire cruauté. Aussi la félicité intérieure n'a guère été goûtée par ce peuple ; les séditions étaient fréquentes chez lui ; il y a toujours eu une lutte pénible entre les patriciens et les plébéiens. Puis au temps de sa plus grande gloire extérieure, éclatent ces épouvantables guerres civiles, où Rome est livrée, par ses propres enfants, au pillage, à l'incendie, au plus terrible carnage ; les rues de cette ville regorgent du sang de ses citoyens, dans les proscriptions de Marius et de Sylla, d'Octave et d'Antoine. Et quelle destinée pour un peuple d'avoir toujours les armes à la main ; d'être contraint par une force qui le domine de se livrer aux plus pénibles fatigues, dans des expéditions aux contrées les plus lointaines ; que de sang Rome a versé en répandant celui des autres ; et elle a connu aussi l'ignominie de la défaite sous les coups de Brennus, d'Annibal, de Mithridate, d'Arminius. Et que dire de l'affreux esclavage auquel a été assujétie, sous les empereurs, la ville maîtresse du monde ! Quels cruels tyrans que Tibère, Néron, Domitien, Commode, Caracalla, et plusieurs autres ; aucune pudeur, aucune propriété, aucune vie n'était en sûreté pendant le règne de ces affreux despotes ; le sang coulait à leur caprice ; comme ils se jouaient impunément de ce Sénat et de ce peuple Romain dont la majesté avait semblé si

grande ! nulle ville n'a subi une si ignominieuse servitude que Rome pendant la plus grande partie de la durée de l'Empire. Quelle punition de ses crimes la grande cité n'a-t-elle donc pas éprouvée ! Comme tout ce qu'elle a souffert compense la gloire de ses conquêtes !

Rome n'a remporté tant de triomphes que parce qu'elle a été l'instrument des vengeances divines sur les divers états qu'elle a soumis à son empire. Partout régnait l'idolatrie, l'iniquité, la corruption la plus effrénée ; Rome, selon l'expression du prophète, était chargée de tout briser. Qui a mieux mérité le sort qu'elle a subi que Carthage ? Une fourberie qui a flétri pour jamais son nom, *fides punica*, une horrible immoralité, l'oppression dont cette cité accablait les contrées soumises à son empire, une affreuse cruauté à l'égard des prisonniers de guerre, les sacrifices humains qui sans cesse ensanglantaient ses autels, avaient fait donner par le ciel à Caton l'inspiration du mot fameux *Delenda Carthago.*

B.—L'universalité de la domination de Rome s'explique par une autre cause ; elle devait faciliter la propagation de l'Evangile ; les diverses nations, ne formant qu'un empire, ne parlant que les deux langues grecques et latines, étant soumises aux mêmes lois, liées entre elles par les communications les plus étroites, tout cela frayait la voie aux apôtres de la doctrine du Christ. A la suite des armées des empereurs payens, marchaient les envoyés des pontifes chrétiens qui pénétraient avec elles chez les barbares pour évangéliser la paix du Seigneur. Sans cette fusion des peuples, bien des lenteurs et des difficultés eussent retardé les progrès de la sainte doctrine, tandis que par elle, en si peu d'années, elle s'est répandue d'une extrémité de l'empire à l'autre.

J'ajouterai que si jamais la Providence s'est manifestée dans le sort des empires, c'est dans ce qui concerne Rome. On voit dans toute sa destinée une idée qui la domine, qui en ramène ses diverses phases à un but unique. Rome chrétienne explique, complète Rome païenne. Rome ancienne devait être grande pour être la figure prophétique de Rome, centre du monde catholique. Tout dans le passé de la grande cité est un symbole de la destinée que la croix devait lui faire. Ne voyez-vous pas que l'autorité qui préside à Rome, le roi, le consul, le dictateur, l'empereur, c'est le Pape ; le Sénat, le Sacré Collége ou les conciles ; les proconsuls, les Evêques qui régissent les provinces ecclésiastiques ; les généraux envoyés à la conquête des royaumes, les missionnaires qui vont évangéliser les peuples ; le triomphe des vainqueurs, la magnifique cérémonie de la canonisation des saints qui ont remporté la victoire sur le monde ennemi de l'Eglise ?

C.—Cependant cette transformation de Rome payenne en Rome chrétienne ne devait avoir lieu que par l'anéantissement de la première ; la voix de ses crimes avait crié trop fortement pour que la justice du ciel ne l'atteignit pas, et ne lui fit pas sentir ses coups. Son ambition de conquête avait servi les desseins de la Providence ; mais elle avait inondé le monde d'une mer de sang ; outre son idolâtrie qui avait deifié tous les monstres et tous les vices, et son affreuse immoralité, qui, suivant l'expression de l'un de ses poëtes, faisait rougir le soleil, il y avait en elle une cruauté qu'aucun peuple sauvage n'a surpassé. Quelle horreur que ces combats où l'on forçait 10, 15, jusqu'à 20 mille hommes de s'égorger pour l'amusement de l'empereur ou du peuple. Mais c'était un autre sang qui surtout demandait vengeance au ciel, celui des apôtres du Christ, des chefs de son Eglise et de 12 millions de martyrs, qui ont été successivement, pendant trois siècles, l'objet de la plus atroce barbarie dont les horreurs aient fait frémir le genre humain. Aussi quel terrible châtiment a amené la ruine de l'empire Romain !

D.—Il est à propos de remarquer d'abord quelle aété la punition personnelle des bourreaux des martyrs. Presque tous les auteurs des dix grandes persécutions dont l'Eglise a souffert pendant les trois premiers siècles, ont péri d'une mort où la main vengeresse de la Providence se faisait sentir. Qui a fait mourir le premier pape ? C'est cet homme qui porte le nom de Néron, l'horreur du genre humain, monstre de cruanté et de débauches, qui voyant la révolte de ses sujets indignés, menacé de leur vengeance, va se cacher dans la plus misérable retraite, et finit par se donner la mort. Domitien meurt d'un coup de poignard. Sévère expire dans le désespoir, disant ce mot fameux : " J'ai été tout et rien ne m'a servi : " *omnia fui, et nihil expedit.* Dèce périt dans la fange d'un marais ; son corps devient la pâture des bêtes et des oiseaux de proie. Valérien, fait prisonnier par le roi de Perse, devient l'esclave et le jouet de son vainqueur, qui le fait incliner pour mettre le pied sur son dos quand il monte à cheval, et ne le fait mettre à mort qu'après plusieurs années d'affreux traitements. Dioclétien, forcé d'abdiquer l'empire, après des jours de douleur et de désespoir, s'ôte la vie par la faim ou le poison. Maximien, chassé de Rome par son fils, est condamné à la mort par son gendre, qu'il avait voulu assassiner. Maxence vaincu périt dans le Tibre. Galère expire dans les plus affreuses douleurs, implorant les prières des chrétiens qu'il avait si horriblement persécutés. Maximin, poursuivi par son ennemi, prend un poison qui lui cause, pendant plusieurs jours, d'épouvantables souffrances ; il meurt en

croyant voir le Christ irrité contre lui. Julien rétablit le culte des idoles et renouvelle les persécutions. Il se promet l'empire du monde, et après deux ans de règne, il meurt au combat, frappé d'une main inconnue, et faisant entendre ce mot célèbre : "Tu as vaincu Galiléen."

E.—Il ne faut pas croire que le paganisme ait cessé aussitôt après la conversion de Constantin : il était trop enraciné dans les mœurs, dans toute la vie sociale ; il favorisait trop les païens pour qu'il ait pu disparaître en si peu de temps. A Rome une grande partie des familles patriciennes en demeurèrent longtemps affectées. Sous Théodose nous voyons Symmaque demander le rétablissement de la statue de la Victoire. Le paganisme s'était surtout refugié dans les bourgs, de qui il a reçu son nom *Pagani*, habitants des bourgs. Et il faut le dire, il avait repris un certain empire sur la société chrétienne, dans une grande partie de laquelle il avait fait passer ses mœurs. Lisez les écrits de tous les Pères de ce temps ; vous y voyez une désolante peinture de la corruption qui se trouvait chez les fidèles. Aussi attribuent-ils les malheurs, préludes de sa chute, dont souffrait déjà l'empire, aux vices de la société, toute chrétienne qu'elle fut.

Cependant on peut dire que c'est Rome, à cause de ses iniquités d'autrefois, que Dieu a voulu surtout châtier ; il a attendu toutefois que le christianisme fut dominant dans l'empire, afin que la société ne périt pas tout entière sous les coups des barbares, et que ceux-ci fussent conquis par la croix et civilisés par elle.

A.—Quelle manifestation de la justice divine que l'invasion de ces peuples féroces et leurs épouvantables ravages. Chateaubriand dans ses Etudes historiques, l'a décrite avec une plume empruntée à Bossuet. Nous voyons ces nations barbares partir des contrées les plus obscures animées d'une fureur de détruire que rien ne peut calmer. Je ne puis m'arrêter, disait Alaric, quelqu'un me pousse et me presse à saccager Rome." Athaulphe, son successeur, repétait : "J'ai la pensée d'effacer le nom romain de la terre." Maître, dit le pilote qui conduit Genséric, "à quel peuple veux-tu porter la guerre ? "—"A celui contre qui Dieu est irrité."

Et les voyez-vous ces Goths, ces Vandales, qui se ruent sur la grande cité ? Mais Rome saccagée par ces peuples devait subir une humiliation plus grande. Elle devait voir sa domination anéantie par une peuplade tout-à-fait inconnue. Les Hérules ! qui jamais avaient ouï ce nom ? Les voici : leur chef dépose Augustule, l'héritier d'Auguste. C'en est fait, il n'y a plus d'empire romain. Ce colosse a succombé sous les coups des Hérules ; ceux-ci ont accom-

pli leur œuvre ; ils ont soumis le peuple roi du monde, ils disparaissent ; on n'en entend plus parler.

Cependant Rome n'avait pas encore payé toute sa dette : Totila met la dernière main à sa ruine ; il entre dans la ville, la saccage de fond en comble, la dépeuple de tous ses habitants. Rome devint, à la lettre, un désert. Lorsque Bélisaire s'avança, quelques temps après, pour y entrer, il ne pénétra qu'avec peine, au milieu des immenses débris des fastueux monuments de la maîtresse de l'univers. Tout à-coup son oreille est frappée, qu'entend-il ? le cri des bêtes féroces, se jouant au soleil sous des restes de portiques de marbre, ou mugissant, en rongeant les os déjà blanchis des squelettes jetés ça et là parmi les décombres. Il appelle les Romains. Pas une voix humaine ne lui répond. Le silence règne partout, c'est la paix du tombeau. Il n'y a plus un seul habitant dans Rome, devenue une immense solitude ; seulement on croit entendre résonner, sortant du tombeau de Tacite, le mot fameux : *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant.* Mais bientôt le Pontife Romain accourt ; et sur les ruines de la ville des Césars, il médite les paroles du prophète, concernant le grand empire : Le jugement aura lieu afin que sa puissance soit détruite ; et le pouvoir sera donné au peuple des saints du Très-Haut.—Daniel VII.

D.—Le christianisme a dominé la société ; sous son empire, la même loi providentielle se fait sentir ; la soumission à la foi, la pureté des mœurs, le dévouement à l'Eglise font la prospérité des princes et des peuples ; des dispositions opposées amènent tôt ou tard des châtiments qui laissent leur trace dans l'histoire. Voyez dès les premiers jours du triomphe de l'Eglise. Par la prospérité de ses armes, la sagesse de sa législation, l'honneur attaché à sa mémoire, Dieu a récompensé Constantin d'avoir fait briller la croix sur sa couronne. Comme il est glorieux aussi le nom de cet empereur si soumis à l'Eglise, et si terrible à ses ennemis, Théodose le Grand !

Regardez maintenant ces hordes barbares qui font irruption au centre et au midi de l'Europe. Pourquoi n'ont-elles pas toutes le même sort ? Les unes qui ont eu pour rois Alaric, Genséric, Attila, Théodoric, et qui ont fait souffrir l'Eglise, ont passé en détruisant tout, et laissé un nom abhorré. Les Ostrogoths, les Vandales, les Huns, n'ont point eu, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, de postérité. Les Francs, les Saxons, les Visigoths acceptent la foi chrétienne, et ils font ces grandes nations, la France, l'Angleterre, l'Espagne. Le premier des peuples que je viens de nommer a été le plus prompt à embrasser la foi catholique ; aussi la France a-t-elle eu l'honneur de porter le nom de fille aînée de l'Eglise.

Le Pape Saint Grégoire le Grand a dit d'elle que c'était le plus beau royaume après celui du ciel, et Alexandre III que ce royaume est béni et chéri de Dieu, et que son exaltation est inséparable de celle de l'Eglise.

Il faut observer que chez les nations chrétiennes le châtiment des fautes qui s'y commettent n'est pas aussi terrible, aussi prompt que chez les peuples infidèles. Dieu n'y est pas offensé par la monstruosité de l'idolâtrie. Si, malgré les désordres moraux, la foi s'y conserve, elle est un honneur constant rendu à Dieu qui calme sa colère : le sacrifice de l'autel est une expiation, une réparation continuelle : un grand nombre de fidèles, d'âmes saintes, font compensation aux vices des autres, et il se trouve des voix puissantes auprès de Dieu pour implorer sa miséricorde. De temps à autre sans doute la justice divine se fait sentir par des coups plus ou moins éclatants, mais ils vont rarement jusqu'à amener la ruine totale des Etats, la destruction complète des nationalités. Les fléaux du ciel, en punissant les crimes, deviennent pour la société sur laquelle ils tombent, une leçon qui peut lui être salutaire.

Cependant nous voyons les nations orientales perdre bientôt l'éclat de leur nom et subir la domination étrangère. Antioche, Alexandrie avaient brillé d'une grande gloire par ces docteurs de l'Eglise, d'une science si profonde, d'une si admirable éloquence, Origène, Clément, Cyrille, Chrysostôme ; mais le caractère grec ne cèda pas assez à l'iufluence du christianisme ; son esprit de subtilité, de division amena ces diverses hérésies d'Arius, de Nestorius, d'Eutychès, qui ont causé tant de troubles dans l'Eglise. La foi catholique fut persécutée. Une grande dissolution de mœurs avait corrompu ces sociétés. Quand la mesure des iniquités fut rendue à son comble, elles furent condamnées à subir la terrible invasion de l'Islamisme. Mahomet a été l'Attila de l'Orient, un fléau de Dieu chargé de punir des nations qui avaient, par leurs vices, déshonoré leur nom de chrétiennes. L'étonnante rapidité de ses conquêtes et de celles de ses premiers successeurs ne s'explique que par une mission semblable à celle que nous avons vu donner aux chefs des barbares qui ont détruit l'empire romain. Cette terre d'Afrique sur laquelle le christianisme avait jeté une splendeur si éclatante par les écrits de Tertulien, de Saint Cyprien et de Saint Augustin avait oublié depuis longtemps les enseignements de ces immortels génies. La foi s'éteignait graduellement dans diverses hérésies et dans la corruption morale. Elle aussi était prête à l'envahissement de la puissance musulmane. Celle-ci passa bientôt en Espagne. Elle y fut appelée immédiate-

ment par le Comte Julien, voulant venger l'outrage qu'il avait reçu dans l'enlèvement de sa fille par Rodrigue, roi des Visigoths. Mais la voie était toute frayée dans ce pays pour les Arabes, par les conséquences funestes de l'Aréanisme qui l'avait longtemps désolé, par les agressions de plusieurs de ses souverains contre les libertés de l'Eglise, par ses fréquentes révolutions dynastiques, par une immoralité qui infectait en partie le clergé même, et par une misère générale qui se faisait sentir chez ce peuple et lui ôtait toute énergie. Aussi la défaite de Xérès le soumit pour des siècles à la domination de l'Islamisme. Mais Pélage, prince de la dynastie royale, se réfugia dans les montagnes des Asturies ; une protection sensible du ciel lui fait repousser les troupes qui le poursuivent, il demeure docile aux enseignements et aux préceptes de la foi, et fonde, pour ainsi dire, cette nation espagnole, qui devait fournir une suite de rois si glorieux par leur valeur et leurs exploits, reconquérir sur les Arabes tout son territoire, découvrir le Nouveau-Monde, et acquérir un empire étendu sur lequel, d'après le mot fameux du plus puissant de ses monarques, le soleil ne se couchait point.

Le Croissant a voulu soumettre aussi la France à son empire. Mais il a rencontré la Croix dominant de toute sa puissance les esprits et les cœurs. Aussi là, il a été écrasé par un marteau dont les coups étaient portés par la main puissante du père de Pepin, de l'aïeul de Charlemagne, les futurs défenseurs du Vicaire du Christ. La défaite des Musulmans à Poitiers par Charles Martel a sauvé l'Europe civilisée de la barbarie musulmane.

E.—Ces mots de civilation, de barbarie que vous venez de proférer m'inspirent une observation qui est, ce me semble, bien décisive en faveur de la thèse que nous soutenons. La civilation, c'est pour une société, la prospérité matérielle et intellectuelle. La barbarie, c'est tout l'opposé. Personne assurément, dans ce siècle surtout, soi disant si ami des lumières, du progrès, ne soutiendra que les nations barbares soient aussi heureuses que les peuples civilisés : Eh bien, maintenant, faisons le tour du monde. Regardons... où la barbarie subsiste encore ? Là où la foi évangélique ne domine pas... Quels sont les peuples civilisés, ceux chez qui se cultivent avec éclat les sciences, les lettres, les arts, et se conserve le respect des lois sociales ? Ceux-là seuls qui croient à la divinité du Christ... Est-il des nations dont la civilation autrefois florissante s'est à peu près éteinte ? oui, celles qui ont quitté l'Evangile pour le Coran. Il est donc vrai de dire avec Châteaubriand : la croix c'est l'étendard de la civilation. Oui l'ignorance, des superstitions grossières, un despotisme qui fait subir un honteux esclavage, la

violation des lois de la justice et de l'humanité, voilà ce qui se trouve partout où l'empire du Christ n'est pas reconnu. Cela ne prouve-t-il pas que le bonheur de l'ordre temporel est en mesure de la soumission aux révélations divines ?

B.—Revenons au cours des faits de l'histoire. — L'empire de Constantinople a jeté quelque splendeur tant qu'il s'est tenu attaché à Rome. Le règne de Justinien fut glorieux parce que Dieu l'avait appelé à détruire par ses deux grands capitaines Bélésaire et Narsès la puissance des Vandales et des Ostrogoths, dont les crimes avaient excité sa colère. La foi et la piété d'Héraclius lui firent remporter sur les Perses cette éclatante victoire qui amena la restitution de la Sainte Croix. Mais voici bientôt l'hérésie des Iconoclastes, puis le schisme de Photius, enfin la séparation totale d'avec Rome sous Michel Cérulaire.—Depuis, quelle ignoble existence pour l'empire grec, quelle suite de révolutions de palais, de défaites ignominieuses, de bassesses et d'immoralités ! Il a duré longtemps mais ce n'est que pour être voué au mépris de la postérité sous le nom de Bas-empire. Enfin aussitôt après un dernier refus de revenir à l'unité catholique, il a été détruit par Mahomet II. Ce peuple rebelle à l'autorité du Vicaire de Dieu est devenu l'esclave des Ottomans qui ont fait peser sur lui le joug le plus cruel.

J. S. Raymond, Ptre.

(*à continuer*)

DOULEURS ET JOIES

Suite.

XI.

Cette nuit fut longue et triste pour Jean Villars.

Le lendemain, aux premières heures du jour, tout le village était sur pied. Personne n'ignorait la nouvelle de la décision du Conseil à l'égard du prisonnier. Les plus ardents de la nation étaient fort mécontents, mais ils n'osèrent pas désobéir au Grand Chef. Le prisonnier ne fut donc pas inquiété. Souvent il voyait venir des sauvages qui le regardaient d'un œil de mépris et passaient outre. D'ailleurs leur attention était toute entière à examiner les présents des Anglais. Les diverses armes à feu qu'on avait apportées excitaient au plus haut point leur curiosité.

Jean Villars vit s'avancer vers lui le Grand Chef. Plusieurs sachems l'accompagnaient. Lorsqu'il fut près du captif il s'arrêta et sembla l'examiner attentivement. Il lisait sur son visage et cherchait à découvrir les pensées de son âme. Après quelques instants, il dit :

—Frère, les esprits ont voulu que tu tombasses entre nos mains. La nation voulait ta mort, mais j'ai intercédé pour toi et je t'accorde la vie, moi, ainsi que les sachems qui composent le Conseil de la nation des Chicacas. Tu resteras au milieu des peaux rouges qui te regarderont comme un frère, et tu leur enseigneras le maniement des armes que nos amis les Anglais viennent de nous fournir, après quoi il te sera peut-être permis de retourner chez les tiens.

Il donna ordre de couper les liens du prisonnier, qui fut conduit dans une cabane préparée par le Grand Chef. On lui apporta ensuite à manger. Ce repas consistait en maïs bouilli et en une

espèce de sagamité. Quelque répugnance que Jean Villars eût à prendre ces aliments, la faim dont il était dévoré lui fit surmonter son dégoût.

Il passa le reste de la journée dans sa cabane, à réfléchir sur le sort qui l'attendait. On comprend que de bien pénibles pensées affluaient dans son esprit. Il se voyait captif au milieu des Indiens, condamné à mener la vie des bois. Néanmoins il s'estimait heureux d'avoir échappé à une mort affreuse. C'est ainsi qu'on accepte avec joie un malheur, lorsqu'il nous fait échapper à un malheur plus grand.

Ce bienfait que Dieu nous a accordé, notre sauvegarde en cette vie de contrariétés, l'espérance, vint ranimer son courage. Il était maintenant à peu près certain de recouvrer tôt ou tard sa liberté. Mais d'un autre côté, que deviendraient ses deux pauvres enfants ? Qu'étaient-ils devenus à cette heure même ? Peut-être le navire était-il rendu à la Nouvelle-Orléans, et quel désappointement pour sa fille de n'y pas rencontrer son père !

La nuit vint interrompre l'amertume de ses réflexions. La fatigue et le sommeil le gagnèrent bientôt. Il s'étendit sur une couche de planches fort étroites recouvertes d'une natte. Son état d'extrême lassitude lui fit goûter un sommeil bienfaisant. Deux Indiens avaient été commis à sa garde.

Il serait superflu de raconter la vie que menait Jean Villars, au milieu des sauvages, de décrire toutes les amertumes, les ennuis et les découragements qui s'emparaient parfois de son âme.

Les Indiens, cependant, ne le maltraitaient point. Ils suivaient en cela la volonté du Grand Chef qui s'était constitué son protecteur. Voyant les égards qu'il lui portait, ils tâchaient de l'imiter en témoignant au guerrier blanc des marques de bienveillance. Souvent Kironkis le prenait à part et lui adressait une foule de questions sur les usages des Français où régnait le Grand Soleil, et Jean Villars le satisfaisait en tous points. Il espérait qu'en gagnant ainsi l'affection des Indiens il obtiendrait sa liberté. Comme il était constamment sous la surveillance des Sauvages, il lui aurait été inutile et même dangereux de tenter de s'évader.

XII

On était en janvier. Deux mois s'étaient écoulés sans qu'il ne fût survenu aucun changement particulier dans l'existence de Jean Villars. Mais à cette époque, un événement, aussi pénible

qu'inattendu, vint jeter la consternation parmi les Indiens : le Grand Chef était atteint d'une maladie dont la mort devait être le résultat inévitable.

Grand fut le désespoir des Chichacas de perdre leur chef que le courage et l'intrépidité avaient rendu célèbre. Le village en apprenant cette nouvelle remplit l'air de cris et de hurlements. Lorsque sa dernière heure arriva, les sachems se rendirent à la cabane du mourant pour entendre ses sages et derniers avis. Le jongleur y était aussi et ce fut en vain qu'il se livra au plus violent désespoir. Son art ne servit à rien dans le traitement du malade qui rendit bientôt l'esprit.

Ce ne furent que pleurs et gémissements durant toute la nuit et le lendemain.

Les funérailles eurent lieu deux jours plus tard. Le mort fut revêtu de ses plus précieux ornements. Les sachems, les guerriers, les femmes et les enfants prirent place, chacun suivant son rang.

Quatre guerriers enlevèrent le corps qu'ils portèrent sur leurs épaules jusqu'à un champ appelé le *bocage de la mort*.

Arrivés près de la fosse, plusieurs guerriers prononcèrent des discours qui rappelaient les vertus du défunt. La fosse dans laquelle le mort devait être placé était large et profonde. Les parois en étaient tapissées de belles pelleteries. Les quatre sauvages déposèrent leur frère dans le *cercueil*, que l'on planta debout à la tête de la fosse ouverte.

Ses armes furent placées à ses côtés et on le revêtit de terre de manière à ne pas le toucher.

Les parents du Grand Chef coupèrent leurs cheveux en signe de deuil, cessèrent de se peindre le visage et furent quelque temps sans reparaître aux assemblées publiques.

La mort de Kironkis enleva à Jean Villars sa dernière espérance. Il était maintenant à la merci des Sauvages, et le nouveau chef n'avait pas pour lui les mêmes attentions que le chef défunt.

Cependant un événement d'un autre genre eut lieu, peu de temps après la mort de Kironkis.

Quoique les sombres inquiétudes de Jean Villars le rendissent d'ordinaire indifférent à tous les usages des Indiens, ce ne fut pourtant pas sans intérêt qu'il vit comment se faisaient les traités de paix et d'alliance entre eux.

Les Chichacas avaient été en guerre depuis longtemps avec les Illinois. La mort du Grand Chef avait suspendu les hostilités. Une députation de ces derniers qui étaient venus assister aux funérailles amena des pourparlers. Il fut même convenu que les Chichacas recevraient une ambassade des Illinois.

Au jour convenu, dès que le Grand Chef fut averti de l'arrivée prochaine des ambassadeurs, il ordonna aux maîtres des cérémonies de faire les préparatifs de la réception, nommant en même temps ceux qui devaient nourrir les envoyés.

Le jour de l'entrée au village des ambassadeurs, chacun prit place suivant son rang.

Les Illinois arrivèrent bientôt. Lorsqu'ils furent à cinq cents pas du Grand Chef, ils s'arrêtèrent. Six des meilleurs chanteurs s'avancèrent à la tête du cortège et entonnèrent le chant de la paix. Le Grand Chef fit signe ensuite aux ambassadeurs d'approcher. Les principaux de l'ambassade prirent les devants et se présentèrent en dansant et se donnant de grands mouvements. Ils portaient un calumet, symbole de la paix.

Ce calumet se composait d'un fourneau de pierre rouge et d'un tuyau de bois long d'environ quatre pieds et peint de diverses couleurs.

Un des chefs le remplit de tabac, puis, le tenant d'une main, il s'avança vers le Grand Chef et le lui présenta. Celui-ci tira quelques bouffées. Les ambassadeurs fumèrent ensuite poussant vers le ciel la première bouffée de fumée de leur tabac, la seconde vers la terre et la troisième autour de l'horizon. Cela fait ils présentèrent le calumet aux parents du Grand Chef et aux chefs subalternes. Puis, ils le posèrent sur des fourches plantées dans l'enceinte et l'orateur de l'ambassade prononça son discours qui dura une heure.

Alors le Grand Chef fit signe aux ambassadeurs qui étaient demeurés debout de s'asseoir sur des siéges placés pour eux auprès de lui. Il répondit à leur discours et parla aussi une heure entière.

Ces préliminaires terminés, le maître des cérémonies alluma un grand calumet de paix et y fit fumer les ambassadeurs qui avalèrent la première gorgée. Le Grand Chef leur demanda ensuite des nouvelles de leur santé, après quoi on les conduisit dans la cabane qui leur était réservée et où on leur servit un grand festin.

Le soir du même jour, le Grand Chef se disposa à leur rendre visite. Mais au moment de sortir de sa cabane, ils vinrent le chercher et le portèrent sur leurs épaules dans leur logis et le firent asseoir sur une grande peau. L'un d'eux se plaça derrière lui, appuya ses deux mains sur ses épaules et le secoua assez longtemps, tandis que les autres, assis en rond par terre, chantaient leurs belles actions de guerre.

Tous les matins pendant plusieurs jours, ces visites se renouvelèrent ; mais à la dernière, le cérémonial changea. Un poteau fut planté au milieu de la cabane des ambassadeurs, qui s'assirent tout

autour. Le Grand Chef, accompagné de plusieurs vaillants guerriers, se rendit à leur cabane. Ces guerriers étaient parés de leurs plus belles robes. Ils dansèrent et tour à tour frappèrent le poteau en racontant leurs plus beaux faits d'armes, après quoi ils firent des présents aux ambassadeurs. La paix pouvait être considérée maintenant comme conclue.

Le lendemain de cette fête, les ambassadeurs eurent, pour la première fois depuis leur arrivée, la permission de se promener par tout le village. Tous les soirs, on leur donnait des fêtes qui ne consistaient que dans des danses.

Quand ils furent sur leur départ, on leur fournit toutes les provisions dont ils avaient besoin durant leur voyage.

La saison de l'hiver finissait. La paix conclue avec les Illinois, on songea à d'autres occupations. D'ailleurs le retour prochain de l'été leur rappelait les belles promesses des Anglais à propos de l'échange de leurs produits de chasse contre des marchandises européennes.

Ce qu'il y avait de plus noble pour l'Indien après la guerre, c'était la chasse, car c'était là qu'il pouvait obtenir la gloire pour laquelle il bravait tout, la faim, les fatigues et la mort même. Une partie de chasse qui devait durer un mois fut donc organisée. Tout le village y prit part.

Après les invocations aux dieux à qui on demandait non pas de terrasser les animaux, mais de les rencontrer, les chasseurs partirent pour les forêts. Jean Villars fut contraint de les accompagner. Il suivait une troupe de jeunes sauvages.

Ce ne fut cependant pas sans une certaine satisfaction qu'il se vit obligé de prendre part à cette expédition. En s'éloignant de ce lieu où il avait mené une si triste vie, il espérait que l'existence nouvelle qui s'offrait à lui pourrait lui ménager une chance de salut. Il se trompait ; il vit bientôt s'évanouir son illusion. Le temps n'avait pas encore marqué l'heure de sa délivrance. Toujours surveillé par quelques Indiens il s'aperçut bientôt que toute tentation d'évasion pourrait lui devenir fatale. Il dut tout ce mois encore traîner sa misérable existence dans les forêts.

Les sauvages furent de retour au bout d'un mois. La chasse avait réussi au-delà de leurs espérances. Cela était dû en grande partie au fait qu'ils avaient pu parcourir une plus grande étendue de pays sans craindre d'être inquiétés. Ce ne furent que rejouissances pendant plusieurs jours On dansait en faisant mille grimaces et contorsions.

Le Grand Chef fit cesser les fêtes. Un soir il assembla la plupart des guerriers et leur annonça qu'on partirait le lendemain

pour aller faire la traite chez les anglais de la Caroline. Il fut décidé d'amener le guerrier blanc.

XIII.

L'aurore du lendemain vit tous les sauvages activement occupés ; les femmes et les enfants étaient mêlés aux hommes. Quelques-uns dansaient en poussant des cris de joie ; d'autres préparaient des peaux ou des ouvrages travaillés de leurs propres mains.

Le Grand Chef, entouré de plusieurs guerriers, semblait tenir conseil. La plus grande partie de la journée fut employée aux préparatifs du départ.

Vingt-cinq guerriers devaient faire partie de l'expédition. Vers le soir ils se mirent en marche. Ils suivirent un sentier connu et désert le long de la rivière des Aliboumous. Après une journée et demie de marche, ils arrivèrent à un village appelé Kitaba, et habité autrefois par des Chichacas.

Ce village était désert. Des touffes de lianes s'élevaient sur les lieux où jadis des cabanes avaient été construites.

A l'extrémité de la place on voyait encore un temple construit des mêmes matériaux que les cabanes. C'était un carré long d'environ quarante pieds sur vingt. Il avait aux deux extrémités comme deux girouettes de bois représentant fort grossièrement deux aigles. Une entrée donnait vers le milieu de la longueur du bâtiment. De petits amas de pierres placées aux deux côtés servaient de bancs. Ce temple était tapissé en dedans et le pavé couvert de nattes de cannes, mais ces décorations portaient les marques de la décrépitude causée par le temps.

On voyait de ces temples dans plusieurs parties de la Louisiane. (1)

Ces édifices étaient consacrés au culte du soleil.

Le Grand Chef, suivi des Indiens, pénétra dans l'enceinte grossière. Ils offrirent sur une bûche allumée les prémices de leur chasse pour se rendre les esprits favorables.

Ils repartirent le même soir, et deux jours plus tard, Jean Villars apercevait les habitations des Anglais. C'était la première fois depuis qu'il était prisonnier qu'il voyait des villages habités par des Européens. Aussi la pensée de revoir des hommes civilisés fit tressaillir son cœur de joie et d'espérance. Il sentait approcher l'heure de sa délivrance.

---

(1) Charlevoix.

A la vue des villages des Anglais, les Indiens poussèrent des cris de joie. Deux sachems furent expédiés pour prévenir le Gouverneur de leur arrivée. Celui-ci leur avait promis audience, honneur qu'ils regardaient comme extraordinaire. Ils gardèrent cependant la gravité qui convenait et qu'ils savaient de mise en pareilles circonstances. Ils entrèrent bientôt dans la capitale du gouvernement de la Caroline.

Aussitôt que l'arrivée des Indiens fut connue, une foule curieuse et empressée accourut sur leur passage.

On y voyait surtout des commerçants qui venaient échanger leurs marchandises pour les produits des Sauvages. Les fenêtres regorgeaient de spectateurs. Un détachement de soldats vint à leur rencontre et les conduisit à un édifice public où les attendait le Gouverneur.

Dans la salle principale était le Gouverneur, les officiers du gouvernement et les notables de la ville. Plusieurs dames avaient pris place sur des siéges réservés. Une jeune demoiselle, qui devait être sans doute sa fille, se tenait à côté du gouverneur. Ses grands yeux bleus révélaient une grande douceur et une extrême sensibilité. Lorsque les sauvages parurent, ils furent très-étonnés et presque interdits en présence de tant de magnificences. Le gouverneur fit signe au Grand Chef d'approcher, tandis que les Indiens s'asseyaient sur des siéges placés au centre de la salle.

Le chef fit alors un discours dans le langage figuré des Indiens. Il raconta d'abord la mort du grand Kironkis, puis la conclusion du traité de paix avec les Illinois, enfin il dit combien la chasse avait été heureuse et vanta fort haut les produits qu'ils apportaient.

Pendant qu'il prononçait cette harangue, les regards des spectateurs allaient du Grand Chef aux autres sauvages et alternativement. Leur costume et leurs manières excitaient au plus haut point la curiosité. Les uns étaient enveloppés d'une peau de buffle ; les autres, tatoués de la tête aux pieds, ressemblaient à des statues égyptiennes. D'autres encore avaient entremêlés à des porcelaines, à des plumes, à des becs d'oiseau, à des griffes d'ours, à des cornes de buffle, etc., des ornements européens. Leurs visages étaient bariolés de diverses couleurs ou peinturés de blanc et de noir.

Cependant, il y avait un personnage qui attirait l'attention d'une manière toute spéciale. C'était un homme déjà assez avancé en âge, que l'on reconnut pour être français. Sa démarche était noble et sa figure révélait de grands chagrins. Et qu'y a-t-il de plus triste que le cœur de l'homme dont un destin cruel a enlevé les espérances, a détruit les illusions d'un avenir brillant et heureux ! Tout y est désolation, ruines, tristesse. La mort ne laisse pas de

traces plus dignes de pitié sous le toit où elle moissonne ses victimes! Il ne parlait point et semblait implorer la pitié des spectateurs. Cet homme, c'était Jean Villars.

La jeune fille dit quelques mots à l'oreille du chef de l'Etat, son père. Celui-ci inclina la tête en signe d'assentiment à ce qu'elle venait évidemment de lui demander. Cette action n'échappa point à l'attention de Jean Villars. Les regards que la jeune fille jetait parfois sur lui exprimaient la plus vive sympathie.

Lorsque le Grand Chef eut cessé de parler, le gouverneur lui demanda des nouvelles de sa santé et de celles des sauvages. Il le félicita d'avoir été élu chef des guerriers de la nation des Chichacas et de la réussite de la chasse. Il annonça que le lendemain on s'occuperait de l'échange des marchandises et qu'ils recevraient de grands présents.

S'adressant ensuite au Grand Chef :

—Mais, dit le gouverneur, j'aperçois ici un guerrier de la nation des Français. Serait-ce un frère qui est venu chercher l'hospitalité dans vos cabanes ou bien est-il retenu prisonnier au village des guerriers à la peau rouge? Dans ce cas, quel crime aurait-il donc commis pour mériter un pareil sort? Raconte à ton ami l'Anglais ce que tu sais à propos du guerrier blanc.

Alors le Grand Chef relata au gouverneur l'histoire de la capture de Jean Villars, comment il s'était égaré dans les bois, la décision du Conseil à son égard, l'amitié que lui avait vouée Kironkis, les services rendus aux Chichacas en leur enseignant le maniement des armes à feu qu'ils avaient reçues des Anglais l'année précédente. Il ajouta que le guerrier blanc avait plusieurs fois demandé à être remis en liberté, mais qu'on lui avait refusé cette faveur de peur qu'il ne revint avec un parti de Français porter la guerre contre la nation.

Pendant qu'il parlait ainsi la jeune fille pleurait. Appuyée sur le dos du fauteuil de son père elle avait écouté attentivement ce qu'avait dit le chef sauvage. Elle parla de nouveau à son père, tandis que plusieurs personnes de l'assemblée crièrent : "Grâce! grâce! pour le prisonnier."

La figure de Jean Villars brillait d'espérance ; allait-il obtenir sa liberté? Le gouverneur proposa au Grand Chef de garder le prisonnier. Celui-ci hésita sur la réponse qu'il devait donner ; il ne voulait pas offenser par un refus celui dont il espérait recevoir de riches présents. Il se tourna du côté des sauvages pour connaître leur avis. Quelques-uns, élevant la voix, dirent qu'ils ne consentiraient pas à laisser aller le prisonnier. D'autres, avec le Grand Chef, proposèrent de le lui céder moyennant rançon. Le

gouverneur promit de payer la rançon exigée, laquelle serait divisée entre le Grand Chef et les sauvages.

Les Indiens furent ensuite congédiés.

Lorsqu'ils eurent quitté la salle, Jean Villars, rendu à la liberté, s'approcha de la jeune fille, la figure rayonnante de bonheur, baisa la main qu'elle lui abandonna et ses lèvres balbutièrent quelques paroles de la plus vive reconnaissance.

Il remercia ensuite le gouverneur qui, le lendemain, lui donna un sauf-conduit, pour traverser les Etats de la Nouvelle-Angleterre. Arrivé à Boston, dans l'Etat du Massachusetts, le gouverneur de cet Etat l'obligea à séjourner en cette ville pendant quelques jours. Les gouverneurs du Massachusetts et de la Nouvelle-York étaient alors en active correspondance avec le gouverneur du Canada, à propos de certaines limites coloniales. Après ces quelques jours d'arrêt, qui lui parurent bien longs, on le chargea d'un message important pour le gouverneur de la Nouvelle-France et force lui fut de s'embarquer pour ce pays avant de regagner la Louisiane.

XIV

Que la nature était grandiose le 1er Juin de l'année 1745, à la Nouvelle-Orléans ! Avec quelle éclat le soleil parcourait l'espace ! Comme les clochers et les toitures en reflétaient joyeusement les rayons !

Et dans la ville, quelle activité ! mais c'était surtout sur le quai que se manifestait le plus de remuement : on allait, on venait. Des chariots chargés de diverses marchandises circulaient du quai à la ville et de la ville au quai. Bourgeois, marchands, soldats et matelots se confondaient en vaquant à leurs affaires.

Au moment où l'astre du jour allait marquer dix heures, on vit venir une voiture traînée par deux chevaux richement caparaçon nés. Elle s'arrêta proche de la jetée. Un gentilhomme sauta de la voiture, donna la main à une dame qui descendit, puis à une jeune fille et enfin à un tout jeune enfant qui, s'élançant du siège, glissa de ses bras sur le sol.

La jeune fille, enveloppée d'un vêtement de deuil, parlait peu ; sa démarche était indécise. Si elle avait relevé le long voile qui recouvrait sa figure, on aurait remarqué qu'une inquiétude mortelle planait sur son front. Ses yeux ne répandaient pas de larmes, mais paraissaient en avoir beaucoup versées.

En ce moment apparut un homme à la physionomie franche et noble et dont l'accoutrement accusait un marin.

—Eh bien ! monsieur le capitaine, je croyais être en retard.

—Aucunement, monsieur, le départ n'est fixé que pour dix heures et demie et il n'est guère plus de dix heures.

—Espérez-vous une heureuse traversée ? Croyez-vous être longtemps en mer avant d'arriver en Canada ?

—Jamais la saison n'a été plus favorable et si le bon vent continue, je me flatte d'arriver sous peu à Québec.

—Bien ! bien ! merci de votre bonté, monsieur le Capitaine, je compte maintenant sur vous ; n'oubliez pas les instructions que je vous ai données, et surtout que le gouverneur apprenne son arrivée.

Tout en causant ainsi le groupe s'avançait vers l'endroit du quai où un gros navire marchand laissait le vent s'engouffrer dans ses voiles déployées.

Ce navire partait pour le Canada. Bientôt la cloche se fit entendre : c'était le signal du départ.

—Allons, monsieur, il faut se dire adieu et hâter le départ, pendant qu'un bon vent nous favorise. Et ce disant, le brave marin serra une dernière fois la main que lui tendit le gentilhomme, salua la noble dame et alla commander la manœuvre du départ.

Puis ceux-ci embrassèrent la jeune fille qui fondit en larmes, et enveloppant ensuite d'un bras nerveux le cou de l'enfant, elle déposa un suprême baiser sur son front, puis, courageusement, se rendit à bord du bâtiment où l'attendait son nouveau protecteur. Une demi-heure plus tard le navire était hors de vue. A peine avait-il quitté le port de la Nouvelle-Orléans qu'un autre vaisseau de la même nationalité y entrait.

Pendant que le voilier, poussé par un bon vent, fend l'onde avec rapidité, nous dirons qui étaient ces personnages.

On a déjà deviné quels étaient ces personnages dont nous venons de parler : c'étaient M. de Longchamp, sa femme et la douce Angeline. Angeline partait seule pour le Canada, à la recherche de son père.

Après une traversée dont nous avons raconté quelques-unes des pénibles circonstances et que le lecteur sans doute n'a pas oubliées, Angeline était arrivée à la Nouvelle-Orléans au commencement de Décembre de l'année précédente. Sa joie était grande en arrivant, mais hélas ! elle fit bientôt place à la plus amère déception : elle ne retrouvait pas son père. Pendant plusieurs jours elle nourrit l'espérance de le voir revenir, mais son attente fut toujours trompée. Elle ne perdit cependant pas espoir.

M. de Longchamp la garda au milieu de sa famille, qui la traita avec toute la tendresse et l'affection que sa pénible situation réclamait plus haut que son titre d'amie. Il avait bien pris tous les renseignements possibles sur son malheureux ami, mais toutes ses démarches étaient restées infructueuses. En effet personne dans la Louisiane entière n'avait vu ni entendu parler du comte de Raimbaut. Or, on sait que voulant rester étranger aux affaires coloniales il avait changé son titre de noblesse pour un nom ordinaire : il s'était appelé Jean Villars. Ceci explique l'insuccès des recherches de M. de Longchamp et d'Angeline.

On sait aussi par quelle malheureuse aventure Jean Villars avait été éloigné de la Nouvelle-Orléans, ayant été fait prisonnier par les indiens avant l'arrivée de sa fille.

Tristes et douloureuses furent pour Angeline les semaines qui suivirent. L'hiver entier se passa dans une anxieuse et vaine attente.

Malheureusement le printemps arriva sans que ses vœux fussent exaucés. Fortement dominée par la pensée de la mort de son père elle prit le deuil. Ce vêtement la protégeait d'ailleurs contre les regards indiscrets que lui attirait sa grande beauté.

Un jour qu'elle avait prié longtemps, un rayon d'espérance illumina son âme. Elle se ressouvint que le Canada était une des possessions françaises de l'Amérique et elle forma la dessein de venir en ce pays pour s'enquérir de son père. C'était cette résolution qu'elle accomplissait en s'embarquant pour le Canada.

M. de Longchamp et le gouverneur de la Louisiane lui avaient remis des lettres d'introduction auprès du gouverneur de la Nouvelle-France, non-seulement pour qu'il accordât à la jeune fille la protection nécessaire, mais aussi afin de l'engager à l'aider dans ses recherches pour retrouver son malheureux père, si, toutefois, il était du nombre des vivants.

Le capitaine qui commandait le navire à bord duquel Angeline s'était embarqué était un brave Canadien-Français, d'un âge mûr et connu de tous pour son courage et la noblesse de son caractère.

A. Gagnon.

(à continuer.)

LE PAYS DES FOURRURES

(*suite*)

CHAPITRE XIV

QUELQUES EXCURSIONS

L'aménagement de la nouvelle demeure s'opéra rapidement. Le lit de camp, établi dans la grande salle, n'attendit bientôt plus que des dormeurs. Le charpentier Nac Nap avait fabriqué une vaste table, à gros pieds, lourde et massive, que le poids des mets, si considérable qu'il fût, ne ferait pas gémir. Autour de cette table étaient disposés des bancs non moins solides, mais fixes et par conséquent peu propres à justifier ce qualificatif de " meubles " qui n'appartient qu'aux objets mobiles. Enfin, quelques siéges volants et deux vastes armoires complétaient le matériel de cette pièce.

La chambre du fond était prête aussi. Des cloisons épaisses la divisaient en six cabines, dont deux seulement étaient éclairées par les dernières fenêtres ouvertes sur les façades antérieure et postérieure. Le mobilier de chaque cabine se composait uniquement d'un lit et d'une table. Mrs. Paulina Barnett et Madge occupaient ensemble celle qui prenait directement vue sur le lac. Jasper Hobson avait offert à Thomas Black l'autre cabine éclairée sur la façade de la cour, et l'astronome en avait immédiatement pris possession. Quant à lui, en attendant que ses hommes fussent logés dans des bâtiments nouveaux, il se contenta d'une sorte de cellule à demi-sombre, attenant à la salle à manger, et qui s'éclairait tant bien que mal au moyen d'un œil-de-bœuf percé dans le

mur de refend. Mrs. Joliffe, Mrs. Mac Nap et Mrs. Raë occupaient avec leurs maris les autres cabines. C'étaient trois bons ménages, fort unis, qu'il eût été cruel de séparer. D'ailleurs, la petite colonie ne devait pas tarder à compter un nouveau membre, et maître Mac Nap—un certain jour—n'avait pas hésité à demander à Mrs. Paulina Barnett si elle voudrait lui faire l'honneur d'être marraine vers la fin de la présente année. Ce que Mrs. Paulina Barnett accepta avec grande satisfaction.

On avait entièrement déchargé les traîneaux et transporté la literie dans les différentes chambres. Dans le grenier, auquel on arrivait par une échelle placée au fond du couloir d'entrée, on relégua les ustensiles, les provisions, munitions, dont on ne devait pas faire un usage immédiat. Les vêtements d'hiver, bottes ou ou casaques, fourrures et pelleteries, y trouvèrent place dans de vastes armoires, à l'abri de l'humidité.

Ces premiers travaux terminés, le lieutenant s'occupa du chauffage futur de la maison. Il fit faire, sur les collines boisées, une provision considérable de combustible, sachant bien que, par certaines semaines de l'hiver, il serait impossible de s'aventurer au dehors. Il songea même à utiliser la présence des phoques sur le littoral, de manière à se procurer une abondante réserve d'huile,—le froid polaire devant être combattu par les plus énergiques moyens. D'après son ordre, et sous sa direction, on établit dans la maison des condensateurs destinés à recueillir l'humidité interne, appareils qu'il serait facile de débarrasser de la glace dont ils se rempliraient pendant l'hiver.

Cette question du chauffage, très-grave assurément, préoccupait beaucoup le lieutenant Hobson.

" Madame, disait-il quelquefois à la voyageuse, je suis un enfant des régions polaires, j'ai quelque expérience de ces choses, et j'ai surtout lu et relu bien des récits d'hivernage. On ne saurait prendre trop de précautions, quand il s'agit de passer la saison du froid dans les contrées arctiques. Il faut tout prévoir, car un oubli, un seul, peut amener d'irréparables catastrophes pendant les hivernages.

—Je vous crois, monsieur Hobson, répondait Mrs. Paulina Barnett, et vois bien que le froid aura en vous un terrible adversaire. Mais la question d'alimentation ne vous paraît-elle pas aussi importante ?

—Tout autant, madame, et je compte bien vivre sur le pays pour économiser nos réserves. Aussi, dans quelques jours, dès que nous serons à peu près installés, nous organiserons des chasses de ravitaillement. Quant à la question des animaux à fourrrures,

nous verrons à la résoudre plus tard et à remplir les magasins de la Compagnie. D'ailleurs, ce n'est pas le moment de chasser la martre, l'hermine, le renard et autres animaux à fourrures. Ils n'ont pas encore le pelage d'hiver, et les peaux perdraient vingt-cinq pour cent de leur valeur si on les emmagasinait en ce moment. Non. Bornons-nous d'abord à approvisionner l'office du fort Espérance. Les rennes, les élans, les wapitis, si quelques-uns se sont avancés jusqu'à ces parages, doivent seuls attirer nos chasseurs. En effet, vingt personnes à nourrir et une soixantaine de chiens, cela vaut la peine que l'on s'en préoccupe ! "

On voit que le lieutenant était un homme d'ordre. Il voulait agir avec méthode, et, si ses compagnons le secondaient, il ne doutait pas de mener à bonne fin sa difficile entreprise.

Le temps, à cette époque de l'année, était presque invariablement beau. La période des neiges ne devait pas commencer avant cinq semaines. Lorsque la maison principale eût été achevée, Jasper Hobson fit donc continuer les travaux de charpentage, en construisant un vaste chenil destiné à abriter les attelages de chiens. Cette " dog-house " fut bâtie au pied même du promontoire, et s'appuya sur le talus même, à une quarantaine de pas sur le flanc droit de la maison. Les futurs communs, appropriés pour le logement des hommes, devaient faire face au chenil, sur la gauche, tandis que les magasins et la poudrière occuperaient la partie antérieure de l'enceinte.

Cette enceinte, par une prudence peut-être exagérée, Jasper Hobson résolut de l'établir avant l'hiver. Une bonne palissade, solidement plantée, faite de poutres pointues, devait garantir la factorerie, non seulement de l'attaque des gros animaux, mais aussi contre l'agression des hommes, au cas où quelque parti ennemi, Indiens ou autres, se présenterait. Le lieutenant n'avait point oublié ces traces qu'une troupe quelconque avait laissées sur le littoral, à moins de deux cents milles du fort Espérance. Il connaissait les procédés violents de ces chasseurs nomades, et il pensait que mieux valait, en tout cas, se mettre à l'abri d'un coup de main. La ligne de circonvallation fut donc tracée de manière à entourer la factorerie, et aux deux angles antérienrs qui couvraient le côté du lagon, maître MacNap se chargea de construire deux petites poivrières en bois, très convenables pour abriter des hommes de garde.

Avec un peu de diligence,—et ces braves ouvriers travaillaient sans relâche,—il était possible d'achever ces nouvelles constructions avant l'hiver.

Pendant ce temps, Jasper Hobson organisa diverses chasses. Il

remit à quelques jours l'expédition qu'il méditait contre les phoques du littoral, et il s'occupa plus spécialement des ruminants, dont la chair, séchée et conservée, devait assurer l'alimentation du fort pendant la mauvaise saison.

Donc, à partir du 8 août, Sabine et Marbre, quelquefois seuls, quelquefois suivis du lieutenant et du sergent Long qui s'y entendaient, battirent chaque jour le pays dans un rayon de plusieurs milles. Souvent aussi, l'infatigable Mrs. Paulina Barnett les accompagnait, ayant à la main un fusil qu'elle maniait adroitement, et elle ne restait pas en arrière de ses compagnons de chasse.

Pendant tout ce mois d'août, ces expéditions furent très-fructueuses, et le grenier aux provisions se remplit à vue d'œil. Il est bon de dire que Marbre et Sabine n'ignoraient aucune des ruses qu'il faut employer avec les animaux qui fréquentent ces territoires, et particulièrement les rennes, dont la défiance est extrême.

Quelle patience les deux chasseurs mettaient à prendre le vent pour échapper au subtil odorat de ces animaux ! Quelquefois, ils les attiraient en agitant au-dessus des buissons de bouleaux nains quelque magnifique andouiller, trophée des chasses précédentes, et ces rennes,...ou plutôt ces " caribous," pour leur restituer leur nom indien,—trompés par l'apparence, s'approchaient à portée des chasseurs, qui ne les manquaient point. Souvent aussi, un oiseau délateur, bien connu de Sabine et de Marbre, un petit hibou de jour, gros comme un pigeon, trahissait la retraite des caribous. Il appelait les chasseurs en poussant comme un cri aigu d'enfant, et justifiait ainsi le nom de " moniteur " qui lui a été donné par les Indiens. Une cinquantaine de ces ruminants furent abattus. Leur chair, découpée en longues lanières, forma un approvisionnement considérable, et leurs peaux, une fois tannées, devaient servir à la confection des chaussures.

Les caribous ne contribuèrent pas seuls à accroître la réserve alimentaire. Les lièvres polaires, qui s'étaient prodigieusement multipliés sur ce territoire, y concoururent pour une part notable. Ils se montraient moins fuyards que leurs congénères d'Europe, et se laissaient tuer assez stupidement. C'étaient de grands rongeurs à longues oreilles, aux yeux bruns, avec une fourrure blanche comme un duvet de cygne, et qui pesaient de dix à quinze livres. Les chasseurs prirent un grand nombre de ces animaux, dont la chair est véritablement succulente. C'est par centaines qu'on les prépara en les fumant, sans compter ceux qui, sous la main habile de Mrs. Joliffe, se transformèrent en pâtés excellents.

Mais, tandis que les ressources de l'avenir s'amassaient ainsi, l'alimentation quotidienne n'était point négligée. Beaucoup de

ces lièvres polaires servirent au repas du jour, et les chasseurs comme les travailleurs de maître Mac Nap le charpentier n'étaient pas gens à dédaigner un morceau de venaison fraîche et savoureuse. Dans le laboratoire de Mrs. Joliffe, ces rongeurs subissaient les combinaisons culinaires les plus variées, et l'adroite petite femme se surpassait, au grand enchantement du caporal, qui quêtait incessamment pour elle des éloges qu'on ne lui marchandait pas, d'ailleurs.

Quelques oiseaux aquatiques varièrent aussi fort agréablement le menu quotidien. Sans parler des canards de diverses sortes, qui pullulaient sur les rives du lagon, il convient de citer certains oiseaux qui s'abattaient par bandes nombreuses dans les endroits où poussaient quelques maigres saules. C'étaient des volatiles appartenant à l'espèce des perdrix, et auxquels les dénominations zoologiques ne manquent pas. Aussi, lorsque Mrs. Paulina Barnett demanda pour la première fois à Sabine quel était le nom de ces oiseaux :

" Madame, lui répondit le chasseur, les Indiens les appellent des " tétras de saules," mais pour nous autres, chasseurs européens, ce sont de véritables coqs de bruyère."

En vérité, on eût dit des perdrix blanches, avec de grandes plumes mouchetées de noir à l'extrémité de la queue. C'était un gibier excellent, facile à préparer, car il n'exigeait qu'une cuisson rapide devant un feu clair et pétillant.

A ces diverses sortes de venaison, les eaux du lac et de la petite rivière ajoutaient encore leur contingent. Personne ne s'entendait mieux à pêcher que le calme et paisible sergent Long. Soit qu'il laissât le poisson mordre à son hameçon amorcé, soit qu'il cinglât les eaux avec sa ligne armée d'hameçons vides, personne ne pouvait rivaliser avec lui d'habileté et de patience,—si ce n'était la fidèle Madge, la compagne de Mrs. Paulina Barnett. Pendant des heures entières, ces deux graves disciples du célèbre Isaac Walton (1) restaient assis l'un près de l'autre, la ligne à la main, guettant leur proie d'un œil sévère, ne prononçant pas une parole ; mais, grâce à eux, la " marée ne manqua jamais " à la factorerie, et le lagon ou la rivière leur livraient journellement de magnifiques échantillons de la famille des salmonées.

Pendant ces excursions, qui se poursuivirent presque quotidiennement jusqu'à la fin du mois d'août, les chasseurs eurent souvent affaire à des animaux fort dangereux. Jasper Hobson constata, non sans une certaine appréhension, que les ours étaient nom-

(1) Auteur d'un traité sur la pêche à la ligne.

breux sur cette partie du territoire. Il était rare, en effet, qu'un jour se passât sans qu'un ou deux couples de ces formidables carnassiers fussent signalés. Bien des coups de fusil furent adressés à ces terribles visiteurs. Tantôt c'était une bande de ces ours bruns qui sont fort communs sur toute la région de la Terre maudite, tantôt une de ces familles d'ours polaires d'une taille gigantesque, que les premiers froids amèneraient sans doute en plus grand nombre aux environs du cap Bathurst. Et, en effet, dans les récits d'hivernage, on peut observer que les explorateurs ou les baleiniers sont plusieurs fois par jour exposés à la rencontre de ces animaux.

Marbre et Sabine aperçurent aussi, à plusieurs reprises, des familles de loups qui, à l'approche des chasseurs, détalaient comme une vague mouvante. On les entendait " aboyer ", surtout quand ils étaient lancés sur les talons d'un renne ou d'un wapiti. C'étaient de grands loups gris, hauts de trois pieds, à longue queue, dont la fourrure devait blanchir aux approches de l'hiver. Ce territoire, très-peuplé, leur offrait une nourriture facile, et ils y abondaient. Il n'était pas rare de rencontrer, en de certains endroits boisés, des trous à plusieurs entrées, dans lesquels ces animaux se terraient à la façon des renards. A cette époque, bien repus, ils fuyaient les chasseurs du plus loin qu'ils les apercevaient, avec cette couardise qui distingue leur race. Mais, aux heures de la faim, ces animaux pouvaient devenir terribles par leur nombre, et, puisque leurs terriers étaient là, il fallait conclure qu'ils ne quittaient point la contrée, même pendant la saison d'hiver.

Un jour, les chasseurs rapportèrent au fort Espérance un animal assez hideux que n'avaient encore vu ni Mrs. Paulina Barnett, ni l'astronome Thomas Black. Cet animal était un plantigrade qui ressemblait assez au glouton d'Amérique, affreux carnassier, ramassé de torse, court de jambes, armé de griffes recourbées et de mâchoires formidables, les yeux durs et féroces, la croupe souple comme de tous les félins.

" Quelle est cette horrible bête ? demanda Mrs. Paulina Barnett.

—Madame, répondit Sabine, qui était toujours un peu dogmatique dans ses réponses, un Écossais vous dirait que c'est un " quickhatch " ; un Indien, que c'est un " okelcoo-haw-gew " ; un Canadien, que c'est un " carcajou... "

—Et vous ? demanda Mrs. Paulina Barnett.

—Nous, nous appelons cela un " wolvérène ", répondit Sabine, évidemment enchanté de la tournure qu'il avait donnée à sa réponse.

En effet, wolvérène était la véritable dénomination zoologique

de ce singulier quadrupède, redoutable rôdeur nocturne, qui gîte dans les trous d'arbre ou les rochers creux, grand destructeur de castors, de rats musqués et autres rongeurs, ennemi déclaré du renard et du loup, auxquels ils ne craignent pas de disputer leur proie, animal très-rusé, très-fort de muscles, très-fin d'odorat, qui se rencontre jusque sous les latitudes les plus élevées, et dont la fourrure, à poils courts, presque noire pendant l'hiver, figure pour un chiffre assez important dans les exportations de la Compagnie.

Pendant ces excursions, la flore du pays avait été observée avec autant d'attention que la faune. Mais les végétaux étaient nécessairement moins variés que les animaux, n'ayant point comme ceux-ci la faculté d'aller chercher, pendant la mauvaise saison, des climats plus doux. C'étaient le pin et le sapin qui se multipliaient le plus abondamment sur les collines qui formaient la lisière orientale du lagon. Jasper Hobson remarqua aussi quelques " tacamahacs ", sortes de peupliers-baumiers, d'une grande hauteur, dont les feuilles, jaunes quand elles poussent, prennent dans l'arrière-saison une teinte verdoyante. Mais ces arbres étaient rares, ainsi que quelques mélèzes assez étiques, que les obliques rayons du soleil ne parvenaient pas à vivifier. Certains sapins noirs réussissaient mieux, surtout dans les gorges abritées contre les vents du nord. La présence de cet arbre fut accueillie avec satifaction, car on fabrique avec ses bourgeons une bière estimée, connue dans le North-Amérique sous le nom de " bière de sapin." On fit une bonne récolte de ces bourgeons, qui fut transportée dans le cellier du fort Espérance.

Les autres végétaux consistaient en bouleaux-nains, arbrisseaux hauts de deux pieds, qui sont particuliers aux climats très-froids, et en bouquets de cèdres, qui fournissent un bois excellent pour le chauffage.

Quant aux végétaux sauvages, qui poussaient spontanément sur cette terre avare et pouvaient entrer dans l'alimentation, ils étaient extrêmement rares. Mrs. Joliffe, que la botanique " positive " intéressait fort, n'avait jusqu'alors rencontré que deux plantes dignes de figurer dans sa cuisine.

L'une, racine bulbeuse, difficile à reconnaître, puisque ses feuilles tombent précisément au moment où elle entre dans la période de floraison, n'était autre que le poireau sauvage. Ce poireau fournit une ample récolte d'oignons, gros comme un œuf, qui furent judicieusement employés en guise de légumes.

L'autre plante, connue dans tout le nord de l'Amérique sous le nom de " thé du Labrador," poussait en grande abondance sur les bords du lagon, entre les bouquets de saules et d'arbousiers, et

elle formait la nourriture favorite des lièvres polaires. Ce thé, infusé dans l'eau bouillante, additionné de quelques gouttes de brandy ou de gin, composait une excellente boisson, et cette plante réserve permit d'économiser la provision de thé chinois apporté du fort Reliance.

Mais, pour obvier à la pénurie des végétaux alimentaires sous cette latitude. Jasper Hobson s'était muni d'une certaine quantité de graines qu'il comptait semer, quand le moment en serait venu. C'étaient principalement des graines d'oseille et de cochléariase qu'il avait emportées, et dont les propriétés antiscorbutiques sont inappréciables sous cette zone. On pouvait espérer qu'en choisissant un terrain abrité contre les brises aiguës qui brûlent toute végétation comme une flamme, ces graines réussiraient à la saison prochaine.

Au surplus, la pharmacie du nouveau fort n'était pas dépourvue d'antiscorbutiques. La Compagnie avait fourni quelques caisses de citrons et de " lime-juice," précieuses substances dont aucune expédition polaire ne saurait se passer. Mais il importait d'économiser cette réserve comme bien d'autres, car une série de mauvais temps pouvait compromettre les communications entre le fort Espérance et les factoreries du sud.

CHAPITRE XV.

A QUINZE MILLES DU CAP BATHURST.

Les premiers jours de septembre étaient arrivés. Dans trois semaines, même en admettant les chances les plus favorables, la mauvaise saison allait nécessairement interrompre les travaux. Il fallait donc se hâter. Très heureusement, les nouvelles constructions avaient été rapidement conduites. Maître Mac Nap et ses hommes faisaient des prodiges d'activité. La " dog-house " n'attendit bientôt plus qu'un dernier coup de marteau. La palissade se dressait presque en entier sur le périmètre assigné au fort. On s'occupa alors d'établir la poterne qui devait donner accès dans la cour intérieure. Cette enceinte, faite de gros pieux pointus, hauts de quinze pieds, formait une sorte de demi-lune ou de cavalier sur sa partie antérieure. Mais, afin de compléter le système de fortification, il fallait couronner le sommet du cap Bathurst, qui commandait la position. On le voit, le lieutenant Jasper Hobson

admettait le système de l'enceinte continue et des forts détachés. Grand progrès dans l'art des Vauban et des Cormontaigne. Mais, en attendant le couronnement du cap, la palissade suffisait à mettre les nouvelles constructions à l'abri "d'un coup de patte," sinon d'un coup de main.

Le 4 septembre, Jasper Hobson décida que ce jour serait employé à chasser les amphibies du littoral. Il s'agissait, en effet, de s'approvisionner à la fois en combustible et en luminaire, avant que la mauvaise saison fût arrivée.

Le campement des phoques était éloigné d'une quinzaine de milles. Jasper Hobson proposa à Mrs. Paulina Barnett de suivre l'expédition. La voyageuse accepta. Non pas que le massacre projeté fût très attrayant par lui-même, mais voir le pays, observer les environs du cap Bathurst, et précisément cette partie du littoral que bordaient de hautes falaises, il y avait de quoi tenter sa curiosité.

Le lieutenant désigna pour l'accompagner le sergent Long, les soldats Petersen, Hope Kellet.

On partit à huit heures du matin. Deux traîneaux, attelés chacun de six chiens, suivaient la petite troupe, afin de rapporter au fort les corps des amphibies.

Ces traîneaux étant vides, le lieutenant, Mrs. Paulina Barnett et leurs compagnons y prirent place. Le temps était beau, mais les brumes de l'horizon tamisaient les rayons du soleil, dont le disque jaunâtre disparaissait déjà, à cette époque de l'année, pendant quelques heures de la nuit.

Cette partie du littoral dans l'ouest du cap Bathurst présentait une surface absolument plane qui s'élevait à peine de quelques mètres au-dessus du niveau de l'Océan polaire. Or, cette disposition du sol attira l'attention du lieutenant Hobson, et voici pourquoi.

Les marées sont assez fortes dans les mers arctiques, ou, du moins, elles passent pour telles. Bien des navigateurs qui les ont observées, Parry, Franklin, les deux Ross, Mac Clure, Mac Clintock, ont vu la mer, à l'époque des syzygies, monter de vingt-cinq pieds au-dessus du niveau moyen. Si cette observation était juste,—et il n'existait aucune raison de mettre en doute la véracité des observateurs,—le lieutenant Hobson devait justement se demander comment il se faisait que l'Océan, gonflé sous l'action de la lune, n'envahît pas ce littoral peu élevé au-dessus du niveau de la mer, puisqu'aucun obstacle, ni dune, ni extumescence quelconque du sol, ne s'opposait à la propagation des eaux, comment il se faisait que ce phénomène des marées n'entraînât pas la submersion com-

plète du territoire jusqu'aux limites les plus reculées de l'horizon, et ne provoquât pas la confusion des eaux du lac et de l'océan Glacial ? Or, il était évident que cette submersion ne se produisait pas et ne s'était jamais produite.

Jasper Hobson ne put donc s'empêcher de faire cette remarque, ce qui amena sa compagne à lui répondre que, sans doute, quoi qu'on en eût dit, les marées n'étaient pas fortes dans l'océan Glacial arctique.

" Mais au contraire, madame, répondit Jasper Hobson. Tous les rapports des navigateurs s'accordent sur ce point que le flux et le reflux sont très-prononcés dans les mers polaires, et il n'est aucunement admissible que leur observation soit erronnée.

—Alors, monsieur Hobson, reprit Mrs. Paulina Barnett, veuillez m'expliquer pourquoi les flots de l'Océan ne couvrent pas ce pays, qui ne s'élève pas à dix pieds au-dessus du niveau de la basse mer ?

—Eh ! madame, répondit Jasper Hobson, voilà précisément mon embarras, et je ne sais comment expliquer ce fait. Depuis un mois que nous sommes sur ce littoral, j'ai constaté, à plusieurs reprises, que le niveau de la mer s'élevait d'un pied à peine, en temps ordinaire, et j'affirmerais presque que dans quinze jours, au 22 septembre, en plein équinoxe, c'est-à-dire au moment où le phénomène atteindra son maximum, le déplacement des eaux ne dépassera pas un pied et demi sur les rivages du cap Bathurst. Du reste, nous le verrons bien.

—Mais enfin, l'explication, monsieur Hobson, l'explication de ce fait, car tout s'explique en ce monde ?

—Eh bien, madame, répondit le lieutenant, de deux choses l'une : ou les navigateurs ont mal observé,—ce que je ne puis admettre quand il s'agit de personnages tels que Franklin, Parry, Ross et autres,—ou bien les marées sont nulles sur ce point du littoral américain, et peut-être pour les mêmes raisons qui les rendent insensibles dans certaines mers resserrées, la Méditerranée entre autres, dans laquelle le rapprochement des continents riverains et l'étroitesse des pertuis ne donnent pas un accès suffisant aux eaux de l'Atlantique.

—Admettons cette dernière hypothèse, monsieur Jasper, répondit Mrs. Paulina Barnett.

—Il le faut bien répondit le lieutenant en secouant la tête, et pourtant elle ne me satisfait pas, et je sens là quelque singularité naturelle dont je ne puis me rendre compte."

A neuf heures, les deux traîneaux, après avoir constamment suivi un rivage plat et sablonneux, étaient arrivés à la baie ordinairement fréquentée par les phoques. On laissa les attelages en

arrière, afin de ne point effrayer ces animaux, qu'il importait de surprendre sur le rivage.

Combien cette partie du territoire différait de celle qui confinait au cap Bathurst !

Au point où les chasseurs s'étaient arrêtés, le littoral, capricieusement échancré et rongé sur sa lisière, bizarrement convulsionné sur toute son étendue, trahissait de la façon la plus évidente une origine plutonienne, bien distincte des formations sédimentaires qui caractérisaient les environs du cap Bathurst. Le feu des époques géologiques, et non l'eau, avait évidemment produit ces terrains. La pierre, qui manquait au cap Bathurst,—particularité, pour le dire en passant, non moins inexplicable que l'absence de marées,—reparaissait ici sous forme de blocs erratiques, et roches profondément encastrées dans le sol. De tous côtés, sur un sable noirâtre, au milieu de laves vésiculaires, s'éparpillaient des cailloux appartenant à ces silicates alumineux, compris sous le nom collectif de feldspath et dont la présence démontrait irréfutablement que ce littoral n'était qu'un terrain de cristallisation. A sa surface scintillaient d'innombrables labradorites, galets variés, aux reflets vifs et changeants, bleus, rouges, verts, puis, ça et là, des pierres-ponces et des obsidiennes. En arrière s'étageaient de hautes falaises, qui s'élevaient de deux cents pieds au-dessus du niveau de la mer.

Jasper Hobson résolut de gravir ces falaises jusqu'à leur sommet, afin d'examiner toute la partie orientale du pays. Il en avait le temps, car l'heure de la chasse aux phoques n'était pas encore venue. On voyait seulement quelques couples de ces amphibies qui prenaient leurs ébats sur le rivage, et il convenait d'attendre qu'ils se fussent réunis en plus grand nombre, afin de les surprendre pendant leur sieste, ou plutôt pendant ce sommeil que le soleil de midi provoque chez les mammifères marins. Le lieutenant reconnut, d'ailleurs, que ces amphibies n'étaient point des phoques proprement dits, ainsi que ses gens le lui avaient annoncé. Ces mammifères appartenaient bien au groupe des pinnipèdes ; mais c'étaient des chevaux marins et des vaches marines qui, formant dans la nomenclature zoologique le genre des morses, sont reconnaissables à leurs canines supérieures, longues défenses dirigées de haut en bas.

Les chasseurs, tournant alors la petite baie que semblaient affectionner ces animaux, et à laquelle ils donnèrent le nom de baie des Morses, s'élevèrent sur la falaise du littoral. Petersen, Hope et Kellet demeurèrent sur un petit promontoire, afin de surveiller les amphibies, tandis que Mrs. Paulina Barnett, Jasper Hobson et

le sergent gagnaient le sommet de la falaise, de manière à dominer de cent cinquante à deux cents pieds le pays environnant. Ils ne devaient point perdre de vue leurs trois compagnons, chargés de les prévenir par un signal dès que la réunion des morses serait suffisamment nombreuse.

En un quart d'heure, le lieutenant, sa compagne et le sergent eurent atteint le plus haut sommet. De ce point, ils purent aisément observer tout le territoire qui se développait sous leurs yeux.

A leurs pieds s'étendait la mer immense, que fermait au nord l'horizon du ciel. Nulle terre en vue, nulle banquise, nul iceberg, l'océan était libre de glaces jusqu'au delà des limites du regard, et probablement, sous ce parallèle, cette portion de la mer Glaciale restait ainsi navigable jusqu'au détroit de Behring. Pendant la saison d'été, les navires de la Compagnie pourraient donc facilement atterrir au cap Bathurst, y importer les objets nécessaires aux factoreries et en exporter les productions par cette voie plus facile.

En se retournant vers l'ouest, Jasper Hobson découvrit une contrée toute nouvelle, et il eut alors l'explication de ces débris volcaniques dont le littoral était véritablement encombré.

A une dizaine de milles s'étageaient des collines ignivomes, à cône tronqué, qu'on ne pouvait apercevoir du cap Bathurst, parce qu'elles étaient cachées par la falaise. Elles se profilaient assez confusément sur le ciel, comme si une main tremblante en eût tracé la ligne terminale. Jasper Hobson, après les avoir observées avec attention, les montra au sergent et à Mrs. Paulina Barnett, sans prononcer une seule parole ; puis il porta ses regards vers le côté opposé.

Dans l'est, c'était cette longue lisière de rivage, sans une irrégularité, sans un mouvement de terrain, et qui se prolongeait jusqu'au cap Bathurst. Des observateurs, munis d'une bonne lorgnette, auraient pu reconnaître le fort Espérance, et même la petite fumée bleuâtre qui, à cette heure, devait s'échapper des fourneaux de Mrs. Joliffe.

En arrière, le territoire offrait deux aspects bien tranchés. Dans l'est et au sud, une vaste plaine confinait au cap, sur une étendue de plusieurs centaines de milles carrés. Au contraire, en arrière-plan des falaises, depuis la baie des Morses jusqu'aux montagnes volcaniques, le pays, effroyablement convulsionné, indiquait clairement qu'il devait son origine à un soulèvement éruptif.

Le lieutenant observait ce constrate si marqué entre ces deux parties du territoire, et il faut bien l'avouer, cela lui semblait presque "étrange."

" Pensez-vous, monsieur Hobson, demanda alors le sergent Long, que ces montagnes qui ferment l'horizon dans tout l'ouest de la côte soient des volcans ?

—Sans aucun doute, sergent, répondit Jasper Hobson. Ce sont elles qui ont lancé jusqu'ici ces pierres-ponces, ces obsidiennes, ces innombrables labradorites, et nous n'aurions pas trois milles à faire pour fouler du pied des laves et des cendres.

—Et croyez-vous, mon lieutenant, que ces volcans soient encore en activité ? demanda le sergent.

—A cela, je ne puis vous répondre, sergent.

—Cependant, nous n'apercevons en ce moment aucune fumée à leur sommet.

—Ce n'est pas une raison, sergent Long. Est-ce que vous avez toujours la pipe à la bouche ?

—Non, monsieur Hobson.

—Eh bien, Long, c'est exactement la même chose pour les volcans. Ils ne fument pas toujours.

—Je vous comprends, monsieur Hobson, répondit le sergent Long, mais ce que je comprends moins, c'est qu'il existe des volcans sur les continents polaires.

—Ils n'y sont pas très-nombreux, dit Mrs. Paulina Barnett.

—Non, madame, répondit le lieutenant, mais on en compte, cependant, un certain nombre : à l'île de Jean Mayen, aux îles Aléoutiennes, dans le Kamtchatka, dans l'Amérique russe, en Islande ; puis dans le sud, à la Terre de Feu, sur les contrées australes. Ces volcans ne sont que les cheminées de cette vaste usine centrale où s'élaborent les produits chimiques du globe, et je pense que le Créateur de toutes choses a percé ces cheminées partout où elles étaient nécessaires.

—Sans doute, monsieur Hobson, répondit le sergent, mais au pôle, sous ces climats glacés !....

—Et qu'importe, sergent, qu'importe que ce soit aux pôles ou à l'équateur. Je dirai même plus, ces soupiraux doivent être plus nombreux aux environs des pôles qu'en aucun autre point du globe.

—Et pourquoi, monsieur Hobson ? demanda le sergent, qui paraissait fort surpris de cette affirmation.

—Parce que ces soupapes se sont ouvertes sous la pression des gaz intérieurs, c'est précisément aux endroits où la croûte terrestre est moins épaisse. Or, par suite de l'aplatissement de la terre aux pôles, il semble naturel de penser que.... Mais j'aperçois un signal de Kellet, dit le lieutenant, interrompant son argumentation. Voulez-vous nous accompagner, madame ?

—Je vous attendrai ici, monsieur Hobson, répondit la voyageuse. Ce massacre de morses n'a vraiment rien qui m'attire !

—C'est entendu, madame, répondit Jasper Hobson, et si vous voulez nous rejoindre dans une heure, nous reprendrons ensemble le chemin du fort."

Mrs. Paulina Barnett resta donc sur le sommet de la falaise, contemplant le panorama si varié qui se déroulait sous ses yeux.

Un quart d'heure après, Jasper Hobson et le sergent Long arrivaient sur le rivage.

Les morses étaient alors en grand nombre. On pouvait en compter une centaine. Quelques-uns rampaient sur le sable au moyen de leurs pieds courts et palmés. Mais pour la plupart, groupés par famille, ils dormaient. Un ou deux, des plus grands, des mâles longs de trois mètres, à pelage peu fourni, de couleur roussâtre, semblaient veiller comme des sentinelles sur le reste du troupeau.

Les chasseurs durent s'avancer avec une extrême prudence, en profitant de l'abri des rochers et des mouvements de terrain, de manière à cerner quelques groupes de morses et à leur couper la retraite vers la mer. Sur la terre, en effet, cés animaux sont lourds, peu mobiles, gauches. Ils ne marchent que par petit sauts, ou en produisant avec leur échine un certain mouvement de reptation. Mais dans l'eau, leur véritable élément, ils redeviennent des poissons agiles, des nageurs redoutables, qui souvent mettent en péril les chaloupes qui les poursuivent.

Cependant, les grand mâles se défiaient. Ils sentaient un danger prochain. Leur tête se redressait, et leurs yeux se portaient de tous côtés. Mais, avant qu'ils eussent eu le temps de donner le signal d'alarme, Jasper Hobson et Kellet, s'élançant d'une part, le sergent Peterson et Hope se précipitant de l'autre, frappèrent cinq morses de leurs balles, puis ils les achevèrent à coups de pique, pendant que le reste du troupeau se précipitait à la mer.

La victoire avait été facile. Les cinq amphibies étaient de grande taille. L'ivoire de leurs défenses, quoique un peu grenu, paraissait être de première qualité ; mais, ce que le lieutenant appréciait davantage, leur corps gros et gras promettait de fournir une huile abondante. On se hâta de les placer sur les traîneaux, et les attelages de chiens en eurent leur charge suffisante.

Il était une heure alors. En ce moment, Mrs. Paulina Barnett rejoignit ses compagnons, et tous reprirent, en côtoyant le littoral, la route du fort Espérance.

Il va sans dire que ce retour se fit, puisque les traîneaux étaient alors en pleine charge. Ce n'étaient qu'une dizaine de milles à

franchir, mais en ligne droite. Or, " rien n'est plus long qu'un chemin qui ne fait pas de coudes ", dit le proverbe anglais, et ce proverbe a raison.

Aussi, pour tromper les ennuis de la route, les chasseurs causèrent-ils de choses et d'autres. Mrs. Paulina Barnett se mêlait fréquemment à leur conversation, et s'instruisait en profitant des connaissances spéciales à ces braves gens. Mais, en somme, on n'allait pas vite. C'était un lourd fardeau pour les attelages que ces masses charnues pesant plusieurs milliers de livres, et les traîneaux glissaient mal. Sur une couche de neige bien durcie, ils auraient franchi en moins de deux heures la distance qui séparait la baie des Morses du fort Espérance.

Plusieurs fois, le lieutenant Hobson dut faire halte pour donner quelques instants de repos à ses chiens, qui étaient à bout de forces.

Ce qui amena le sergent Long à dire :

" Ces morses, dans notre intérêt, auraient bien dû établir plus près du fort leur campement habituel.

—Il n'y auraient point trouvé un emplacement favorable, répondit le lieutenant en secouant la tête.

—Pourquoi donc, monsieur Hobson ? demanda Mrs. Paulina Barnett, assez surprise de cette réponse.

—Parce que ces amphibies ne fréquentent que des rivages à pente douce, sur lesquels ils peuvent ramper en sortant de la mer.

—Mais le littoral du cap ?...

—Le littoral du cap, répondit Jasper Hobson, est accore comme un mur de courtine. Son rivage ne présente aucune déclivité. Il semble qu'il ait été coupé à pic. C'est encore là, madame, une inexplicable singularité de ce territoire, et quand nos pêcheurs voudront pêcher sur ses bords, leurs lignes ne devront pas avoir moins de trois cents brasses de fond ! Pourquoi cette disposition ? je l'ignore, mais je suis porté à croire qu'il y a bien des siècles une rupture violente due à quelque action volcanique, aura séparé du littoral une portion du continent, portion maintenant engloutie dans la mer Glaciale ! "

JULES VERNE.

(*à continuer*)

MATHILDE DE CANOSSE.

(*suite*)

Sur les rivières et les fleuves, les dangers n'étaient pas moins grands. Si l'on y trouvait des ponts, ces seigneurs avides et cruels les fortifiaient aux deux bouts, de bastilles, de herses et de tours, de façon que l'on ne pouvait les traverser sans se soumettre à un péage exorbitant, ou à d'infâmes exactions à la suite desquelles les bagages, et quelquefois même les femmes et les enfants, étaient enlevés. Si les victimes étaient riches, on les retenait en otages pour ne les relâcher que contre d'énormes rançons. Là où il n'y avait pas de ponts, les bateliers du baron voisin louaient leurs barques aux passants, puis, dès qu'ils étaient au milieu du courant, ils se laissaient entraîner jusqu'au pied du château où les voyageurs étaient aussitôt dépouillés et faits prisonniers.

Ces dangers existaient dans tous les pays de l'Europe occidentale à cette époque, mais ils se rencontraient plus particulièrement en Moravie et en Silésie, ces provinces étant encore sauvages et très-éloignées du centre de l'empire. Aussi l'abbé Daufer, que ces cruautés et ces vexations révoltaient, se voyant seigneur de riches et vastes domaines, et se sentant assez fort pour imposer des lois, commandait-il souvent à ces insolents barons de laisser libres et sûres les routes et les communications, et s'opposait-il à leurs violences contre les voyageurs. L'Eglise, mère toujours tendre envers ses enfants, portait des peines très-graves contre l'iniquité de ces châtelains. L'excommunication attendait quiconque persécutait ou opprimait les passants, surtout lorsqu'ils se rendaient en pèlerinage au tombeau des saints apôtres Pierre et Paul, ou bien à Saint-Jacques de Compostelle en Galice, ou au Saint Sépulcre.

C'était, pour cette époque, la seule garantie de sécurité que l'on eût en voyage.

A peine Daufer eut-il pris possession de son abbaye, qu'il défendit aux barons et aux vassaux liges du monastère, et cela sous peine de déchéance du fief, de tendres des piéges aux voyageurs; il commanda de plus qu'ils eussent à rendre la liberté aux prisonniers qu'ils pouvaient avoir et à leur restituer leurs montures, leurs gens et leurs biens. Auprès des barons séculiers, il se servit de l'intermédiaire de ceux d'entre ses religieux qui jouissaient de plus de crédit; et lorsque les négociations, les conseils et les prières avaient échoué, lui,même, à la tête de ses gens de pied et de ses cavaliers, allait assaillir les repaires et brigands, et en arracher les tristes victimes qu'ils renfermaient. Ce religieux, d'ordinaire si humble et si doux avec tout le monde, attaquait vaillamment les rebelles, et les assiégeait dans leurs forteresses: mangonneaux, balistes et béliers (1), faisaient alors leur office: échelles d'assaut et d'escaladet, engins à ouvrir la brèche étaient employés sans scrupule, et les murs brisés lui ouvrant un passage, il s'élançait le premier dans la place.

Son premier soin était de voler aux prisons et d'arracher à ces sépulcres les malheureux qui y gémissaient retenus par de pesantes entraves, par des colliers de fer, par des ceintures et des chaînes scellées aux murailles.

Ces infortunés n'avaient plus rien d'humain, tant leurs membres étaient décharnés, leurs yeux caves, leur barbe hérissée, leurs cheveux longs et en désordre. Dans ces antres affreux, les uns avaient perdu l'usage de la vue, les autres sentaient leur chair tomber en lambeaux sous le frottement des fers. Ceux-ci étaient devenus difformes, obligés qu'ils se trouvaient de se courber sous la tension de la chaîne qui reliait leurs pieds à leur cou et ne leur permettait pas de se redresser; ceux-là se traînaient avec peine sur des jambes gonflées et raidies par l'humidité des souterrains où ils avaient été ensevelis. Telles étaient les prisons où plutôt tels étaient les cachots des châteaux du moyen âge: de nos jours, nous en voyons encore les restes, et la seule vue nous fait frémir. C'est cependant au fond de ces abîmes que gémissaient, pendant de longues années, de pauvres voyageurs dont le seul crime était de passer pour riches auprès des cruels, aux mains desquels ils étaient tombés, et qui espéraient tirer de leurs parents une forte rançon.

---

(1) Machines de guerre en usage à cette époque.

Daufer ne pouvait sans doute se proposer une œuvre plus sainte et plus belle : aussi les déclamateurs modernes qui, dans leur ignorance et leur avidité, ne cessent de crier contre les richesses de l'Eglise d'autrefois, ne savent pas ou ne veulent pas savoir avec quelle générosité les évêques et les moines employaient leurs trésors aux services des malheureux. Toutefois le digne abbé avait encore d'autres soucis non moins importants, poussé qu'il était toujours par sa droiture, son amour pour la justice, et son zèle pour la vérité.

Alexandre II venait d'être, à Rome, reconnu pour souverain Pontife de la sainte Eglise : cette élection déplaisait aux hommes sans principes. Sous prétexte qu'Alexandre avait été couronné sans le consentement de l'empereur, ils choisirent un antipape nommé Cadolaüs, intrigant sans foi et sans honneur, qui, soutenu par les troupes allemandes et lombardes, marcha sur Rome pour forcer le Vicaire du Christ à lui céder le trône.

Aussitôt que Daufer eut connaissance de la nouvelle calamité qui accablait l'Eglise, il écrivit à l'impératrice Agnès, pour la supplier, au nom de l'Agneau de Dieu, de ne pas souffrir que des méchants déchirassent la robe sans couture du Rédempteur et causassent un pareil scandale dans la chrétienté. Qu'elle voulût bien considérer qu'Alexandre, ayant été légitimement élu, était le seul pape véritable, et que quiconque était contre lui était contre le Christ, la sagesse de Dieu et la vérité éternelle. Il soutenait que Cadolaüs n'était qu'un intrus, qui s'était frauduleusement introduit dans l'Eglise par la fenêtre, et non par la porte : comme le loup se glisse dans le troupeau pour mordre et dévorer les brebis et les agneaux, ce larron perfide s'était glissé dans le troupeau du Seigneur. Il suppliait la princesse de prévenir le massacre sacrilége qui se préparait, d'écouter, dans la bonté de son cœur maternel, le sang des martyrs, les larmes des vierges, les prières des confesseurs, les cris, les gémissements, le désespoir de tous les chrétiens. Que c'était Dieu lui-même qui mettait l'épée à la main des princes pour la défense de l'Eglise, le soutien des opprimés, la garde de la justice, la terreur de l'impiété... Que Dieu lui donnerait la force qu'il donna au bras de Judith, et que toute la chrétienté la saluerait, d'une commune voix, comme la gloire et le salut d'Israël.

Il ajoutait encore que si les murmures perfides des puissants mal intentionnés se faisaient entendre autour d'elle, il ne fallait s'en occuper non plus que du sifflement des serpents venimeux, mais, au contraire, reprendre courage plus vaillamment que jamais. Qu'elle fît ses efforts pour que le jeune Henri, l'espoir de l'empire,

environné des fauteurs de l'antipape, ne méprisât pas les pasteurs légitimes, ou bien qu'à force de respirer l'air empoisonné de la désobéissance, sa foi deviendrait plus faible, son intelligence obscure, son cœur corrompu. Qu'une fois devenu homme, et monté sur le trône, il tomberait d'erreur en erreur, d'obstination en obstination, avec l'orgueil pour guide, l'avidité des biens de l'Eglise pour aiguillon, la tyrannie pour but et pour terme final la misère des peuples qui lui seraient confiés. Mais les larmes de l'épouse retombent brûlantes sur le Cœur du Christ qui l'aime et l'honore ; Henri ne trouverait jamais la paix, parce que Dieu, qui se réserve de punir dans l'autre vie les péchés commis dans celle-ci, a le secret d'empoisonner, dès ce monde, les jours de ceux qui affligent sa sainte Eglise.

Les secrètes menées de plusieurs princes allemands, l'avarice et la dissolution de quelques ecclésiastiques, qui redoutaient la juste sévérité du pieux Alexandre à l'endroit de leur mauvaise conduite, tout faisait prévoir à Daufer que le cœur noble et droit de l'impératrice Agnès deviendrait le but de leurs intrigues. Cet homme de Dieu, s'élevant encore au-dessus de lui-même, par son zèle, réunit toute son énergie pour combattre sans relâche l'impie Cadolaüs, raffermir dans leurs principes les partisans d'Alexandre, ramener les égarés, fortifier les irrésolus, enflammer les tièdes, et instruire les ignorants. Il devint comme un mur d'airain pour les schismatiques, et soutint avec intrépidité les assauts de l'enfer entier qui semblait animer ces malheureux à la ruine de toute l'Allemagne et de toute l'Italie.

Daufer avait coutume de dire que lorsqu'une maison brûlait, il ne suffisait pas d'avoir la bonne volonté d'éteindre le feu et de se borner à gémir et se battre les flancs : qu'il fallait mettre la main à l'œuvre, appeler au secours, apporter de l'eau de toutes parts, et la verser par torrents. Les grandes crises sociales ne manquent pas de pleureurs, de traînards, de prophètes de malheurs qui, les mains dans les poches, ne cessent de crier : "Malheur à nous ! Infortunés que nous sommes ! Le monde va tout de travers ! Il n'y a plus de remède !..." Ce n'est pas ainsi que les fourbes et les agitateurs se conduisent : doucement, à petit bruit, ils intriguent, se poussent, se ménagent ; ici ils attirent l'un, là ils se moquent de l'autre, ils flattent, promettent et menacent, ne se donnant ni trève ni repos, qu'ils n'aient atteint leur but. Oui, sans doute, les peuples n'ont que de belles intentions, leurs âmes sont droites, mais ils ignorent les roueries des hommes, et c'est précisément par les apparences du bien et du vrai qu'on les fait tomber dans le mal et dans l'erreur. C'est aux chefs qu'il faut donc s'adresser ; ce sont

eux qu'il faut éclairer, convaincre et persuader. Un seul chef vous gagne une armée, un seul chef vous en fait perdre une.

C'est avec des opinions si sages, si prudentes, que l'abbé Daufer parcourait les cours des princes, les diocèses des évêques, les cloîtres des monastères. Dédaigné ici, il s'adressait là ; rebuté dans un autre ; chez les uns, il éveillait les remords ; chez les autres, la crainte ou le doute ; il invoquait la conscience chez celui-ci, il provoquait chez celui-là un juste mépris des ennemis de Dieu et de l'Eglise ; il trouvait pour tous des paroles d'encouragement, de reproche, de lumière ou de consolation, selon l'occurrence, et il en venait même, au besoin, à menacer franchement et librement les coupables des châtiments de la justice divine. Pendant tout le pontificat d'Alexandre II, Daufer ne prit pas de repos, et lorsque Cadolaüs, vaincu et poursuivi par les Romains, se fut à grand'peine réfugié dans le château Saint-Ange, le saint abbé sollicita vivement Godefroid de Lotharingie, de ne pas le laisser échapper. Il y réussit pourtant, mais Daufer le poursuivit encore par la parole et par ses écrits.

Un homme d'un cœur aussi haut et d'une activité pareille pouvait et devait craindre de se créer des ennemis de tous côtés. Et cependant, il poursuivait son chemin avec intrépidité, se servant toutefois de ces moyens qu'un soldat sage et discret ne rejette pas, méprisant les mauvais, attaquant ses ennemis en face, se défiant, autant que possible, des traîtres, et mettant, en toutes choses, une confiance illimitée dans la divine Providence, qui veille si tendrement sur ses serviteurs fidèles. Il en eut souvent des preuves flagrantes : un jour, il tomba au milieu d'une troupe d'assassins qui l'attendaient pour lui donner la mort, et qui ne le reconnurent pas. Une autre fois, il avait déjà le poignard sur la gorge ; il fut délivré sans savoir comment. Souvent, il traversa des contrées peuplées de ses plus cruels ennemis, entendit mettre sa tête à prix, vit la récompense promise à tout homme qui livrerait Daufer, mort ou vif, et il ne rencontra jamais de traître.

Une fois entre autres, il se rendait à Rottenstein : escorté de douze hommes d'armes, il arriva, sur le soir, dans un village qui avait une bonne hôtellerie. Il voulut en profiter, pour faire rafraîchir ses gens et leurs chevaux ; il leur dit de mettre pied à terre et de se reposer, tandis qu'il continuerait sa route seul, jusqu'au monastère des Prémontrés, que l'on voyait sur la colline à deux milles environ de cette bourgade. L'aubergiste lui fournit une humble monture, et l'abbé sans valise, ni manteau, ni armes d'aucune espèce, se mit paisiblement en route. Il avait fait un mille à peine, qu'un nuage noir se montra au sommet de la montagne ;

chassé par un vent violent, le nuage s'étendit et finit par se résoudre en une pluie torrentielle, qu'accompagnaient des éclairs et des coups de tonnerre redoublés. L'abbé pressa le pas de son cheval, afin de gagner l'abri que lui offraient les ruines d'un château dévasté par les Hongrois à l'époque de leurs invasions. Le lecteur qui sera allé de Vellétrie aux restes du vaste château de Nympha, au pied de la roche élevée qui sert de base à l'antique cité de Norma, peut, en se rappelant ce site, se faire une idée de celui que traversait Daufer.

Les tours et les murs de la forteresse étaient encore tout entiers, mais l'intérieur n'offrait, aux yeux, que décombres d'église, de maisons et d'édifices publics ; au milieu de ces débris, l'ortie, le chardon et la ronce s'étaient frayé un passage : des crevasses, des murs éventrés, le lierre et le liseron sauvage laissaient pendre leur mélancolique verdure, qui ajoutait à la désolation de ce lieu. Un petit ruisseau coulait un peu plus bas, et mettait en mouvement la roue d'un pauvre moulin. Le monastère était encore éloigné, et d'ailleurs la pluie tombait trop violemment. L'abbé se résolut à gagner un édifice crénelé, sous la porte duquel, à son grand étonnement, il trouva une sorte de taverne ; il mit pied à terre, et attacha son cheval sous un hangar voisin. L'hôte vint à sa rencontre, et, de l'air le plus gracieux qu'il put prendre, l'invita à entrer dans la cuisine, où flambait un grand feu. Cet homme était, selon l'usage du temps, entièrement vêtu de cuir ; une large ceinture de peau de buffle entourait sa taille épaisse ; à cette ceinture pendait un long coutelas et un acier à aiguiser la lame, qui s'émoussait sous les énormes tranches de mouton, qu'il taillait pour ses convives ; sa barbe touffue était hérissée, et ses cheveux longs et durs luisaient sous les onctions de graisse qu'ils avaient reçues. Toute sa physionomie annonçait un coquin fieffé.

Tandis qu'il se séchait, Daufer découvrit, assis autour d'une dable de chêne, une demi-douzaine d'hommes de mauvaise mine, casqués et cuirassés, dont les lances et les rondaches étaient déposées contre le mur, et qui mangeaient avidement, en s'abreuvant à une large cruche de bierre.

—Allons, hé ! camarade, dit d'une voix enrouée l'un de ces hommes au tavernier, dépêchons, et tôt : cette nuit nous partagerons la somme. Ce sont quarante deniers d'argent, que nous donnera le baron, si nous lui portons la tête de ce Daufer. Il y en aura six pour chacun de nous, et quatre pour toi. Allons ! à boire !

—Mais, imbécile, tu comptes sans ton hôte. Daufer n'est pas encore arrivé ; et, d'ailleurs, il est accompagné de douze porteurs de lances bien armés... Nous ne sommes que six.

—Que la fièvre te serre, bélitre ! Et l'hôte et ses garçons, les comptes-tu pour rien ? Ou il viendra ici, et il y couchera ; et l'hôte a, là-haut, une chambre, qui a une jolie trappe, où d'autres ont déjà passé... tu m'entends... Ou il passera son chemin, pour se rendre tout droit au monastère, et notre sentinelle est là-haut, qui fait le guet à un mille à la ronde. Nous nous mettons en embuscade, parmi ces ruines, que nous connaissons bien, et de là deux d'entre nous suffisent pour éventrer vingt hommes, avant qu'ils aient eu le temps de se reconnaître. Laisse-le venir seulement, et nous l'accommoderons comme il le mérite, cet oiseau de mauvais augure qui voyage avec sa besace, toujours garnie d'excommunications et d'interdits... Un pareil coup n'est qu'un jeu pour des gaillards de notre trempe... Mangeons bien et buvons mieux.

—Ohé ! là-bas !... l'homme au feu !... cria un bandit, l'as-tu rencontré ce coureur de nuit ?

—De qui parlez-vous ? demanda Daufer.

—Du loup, répondit un autre qui, plus avisé que ses compagnons, s'était aperçu de l'imprudence.

—Non, reprit Daufer, je n'ai vu de loup d'aucune espèce.

—Tant mieux pour toi et pour nous, murmura l'hôte.

L'abbé, voyant que la pluie s'était apaisée, paya son écot, reprit sa monture, et, la pressant un peu, tout en bénissant le Seigneur qui l'avait tiré de ce mauvais pas, il atteignit le monastère à la nuit tombante.

VII.—LES EMBUCHES.

Tandis que ces événements arrivaient à Pandolfe, à cause de sa fille, dont Ottocar avait résolu d'obtenir la main malgré tous les obstacles, la pauvre enfant vivait tranquille, sans se douter des malheurs qui la menaçaient. Son humeur douce, affable et gaie, la rendait chère à toutes ses compagnes qui, avec l'instinct de la jeunesse, devinaient tout ce que cette jeune âme renfermait de sentiments affectueux et fraternels à leur égard. Elles la regardaient même comme une conseillère prudente, une protectrice, et cela sans aucune difficulté, tant sa supériorité était reconnue, tant la sagesse et la charité se révélaient, chez elle, par ses regards, sa physionomie, ses actions et ses discours.

Yolande était l'anneau d'or qui reliait, les unes aux autres, toutes ces inclinations, ces humeurs, ces affections variées. Elle

avait le talent de trouver, dans chacune de ses campagnes, ce côté heureux du caractère, qui peut s'accorder, s'entendre, s'harmoniser avec les natures les plus difficiles. Cette précieuse qualité lui conciliait la confiance générale, et ses maîtresses elles-mêmes savaient en tirer avantage dans l'intérêt commun. Yolande avait, entre autres vertus, celle qui rend une jeune fille si estimable, je veux dire la fidélité à garder scrupuleusement le secret d'une amie, l'adresse de se faire toute à toutes sans sévérité, mais aussi sans flatterie, et tout en conservant une noble franchise. Là où elle voulait bien intervenir, on était sûr de voir les adversaires, quelquefois au moment d'éclater, se calmer tout à coup, s'accommoder, et la paix et la concorde se rétablir aussitôt.

C'est par là qu'elle s'était rendue, sans le vouloir, l'âme de ce petit univers. Elle conduisait les affaires, proposait les jeux, et était l'interprète des désirs de ses compagnes auprès des maîtresses. Elle savait aussi profiter adroitement de son influence sur les pensionnaires, pour obtenir d'elles plus de soumission au règlement de la maison et d'obéissance aux ordres de l'abbesse. Par là, la régularité était plus entière et plus facile, les résultats des études plus satisfaisants, à la grande joie des religieuses, cela va sans dire. Il ne faut pas croire qu'Yolande, chargée qu'elle était d'un rôle si sérieux et si difficile, perdit quoi que ce fût en amabilité ; nullement. Dans certaines âmes d'élite, il y a de ces qualités tellement séduisantes, que tout en elles, jusqu'à leur silence même, a de la grâce, plait, attire la confiance et commande l'affection.

Par une belle après-dinée que le folâtre essaim se jouait sous les arbres du jardin, Swatiza la bohémienne se présenta au monastère, portant sur son dos son petit magasin de babioles et de bijoux. Elle fit demander la sœur Cunégonde, et, prenant un air de componction et de modestie :

—Ma sainte et aimable sœur, lui dit-elle, je viens de bien loin, et je vous apporte des choses qui ont l'air de sortir du paradis : mais ce sont choses saintes et sacrées, et je n'oserais les toucher de mes mains profanes ; c'est tout au plus si celles d'un prêtre sont assez pures pour cela. Mais les vôtres, ma sœur, celles de l'épouse du Seigneur, que ne peuvent-elles point toucher, ces mains virginales ? Tout, jusqu'aux calices sacrés et aux saintes palles. Quant à nous, mettons-nous vite à genoux, tandis que la chère sœur Cunégonde ôtera la première enveloppe du sac qui contient les précieuses reliques.

Et ce disant, elle tira d'une poche de cuir un petit paqnet recouvert de toile, sous laquelle se trouvait un sachet de taffetas cramoisi.

Pendant que la crédule Cunégonde ouvrait la poche de cuir, Swatiza se courbait jusqu'à terre en signe de profonde vénération ; elle se tint dans cette posture jusqu'à ce que le sachet de taffetas fût ouvert, et que ce qu'il contenait fût exposé. Or, ce contenu était une vingtaine de grains de la grosseur d'une olive environ, et de couleur foncée.

—Que sont ces grains-là ? demanda la sœur.

—O ma douce sœur, répondit Swatiza, en relevant la tête, c'est bien la plus sainte chose que vous autres, filles de Saint Benoit, puissiez avoir sur la terre. Ces grains-là !... savez-vous de quoi ils sont faits ? Hé bien, je m'en vais vous le dire. Et-là-dessus elle se prosterna jusqu'à terre. Ces grains ont été tournés avec la béquille de Saint Benoit, avec cette béquille dont il se servait, lorsqu'il fut devenu vieux et sur laquelle il s'appuyait. Quel trésor ! dame Cunégonde ! Ce Fulde, un moine, (je rougis de le dire), voulut me les acheter pour vingt marcs la pièce ; mais je le réprimandai vertement de sa simonie et lui dis, en le regardant de travers : " Vilain simoniaque que vous êtes, fils de Bélial, sont-ce là des objets de commerce ? " Et je ne voulus pas lui en donner un seul. Je les gardais pour vous, pour vous seules et pour votre monastère, où ces grains ne peuvent manquer d'attirer toutes les bénédictions célestes. Eh ! vite, ma sœur, remettez-les dans l'enveloppe ; l'air même n'est pas digne de les effleurer : donnez-en un, je vous prie, à dame Eriberte, et un autre, à dame Alimburge. C'est par un vrai miracle qu'ils sont en mes mains. Oh ! que saint Benoit est un grand saint. Figurez-vous donc que je passais un soir dans la Forêt Noire ; la nuit approchait, quand un gémissement long et sourd retentit au plus profond du bois. Je me dirigeai vers l'endroit d'où il partait, et j'arrivai à une petite clairière où s'élevait une petite cabane ombragée de quelques sapins. Sur le seuil était étendu un vieillard à demi évanoui, c'était lui qui poussait des plaintes lamentables. Je lui demandai aussitôt ce qu'il avait : " Hélas ! ma chère fille, me dit-il, ne voyez-vous pas que j'ai la jambe gauche déchirée ? Ce matin, pendant que j'étais occupé à bêcher mon jardin, un ours énorme et furieux se jeta sur moi, me laboura l'épaule de ses griffes aiguës, et de ses dents cruelles m'enleva les chairs de ma jambe. Je jetai vainement de grands cris arrachés par la douleur, puis je me traînai jusqu'ici comme je pus, mais alors les forces me manquèrent. Je vous en supplie, ma bonne fille, aidez-moi à gagner ma pauvre couche, j'y rendrai sous peu le dernier soupir sans nul doute, car la nature est vaincue chez moi par la souffrance." Je le soulevai de terre, et l'aidai à atteindre son humble lit de paille. Ces efforts l'épuisèrent, et

comme il sentait la mort s'approcher à grands pas : " Bonne fille, me dit-il, je sens que je m'en vais, mais je veux, avant de rendre mon âme à mon créateur, je veux reconnaître votre charité. Voyez-vous ma boîte suspendue au-dessus de cette tablette ? Apportez-la moi." J'obéis, et quand il l'eut ouverte de sa main mourante : " Voyez-vous ce sachet, ma fille ? Il contient quelques grains merveilleux qui furent faits de la béquille de saint Benoit. Ils ont été longtemps conservés avec soin dans la célèbre abbaye de Frising, à l'époque où les Hongrois dévastaient la Bavière, et mettaient tout à feu et à sang. Ils venaient de piller et de brûler la fameuse abbaye et son église, lorsqu'un saint religieux, échappé au massacre, qui était revenu pour pleurer sur les débris de son ancien séjour, crut voir au milieu des ruines et des cendres fumantes le petit sachet de soie rouge que vous tenez en main. Il le ramassa, l'ouvrit, et, à sa grande surprise, trouva intacts les grains qu'il contenait ainsi qu'un parchemin sur lequel étaient indiqués le nom de l'abbé du Mont-Cassin qui avait fait ce présent à l'abbaye de Frising et l'époque où cette rare faveur avait été accordée. Vous dire comment ce trésor est aujourd'hui entre mes mains serait trop long... recevez-le des miennes, faites-en grand cas et puisse-t-il vous attirer toutes sortes de bénédictions. Celui qui l'aura en sa possession, possèdera un trésor inestimable, et ne pourra sentir les atteintes du feu." Ainsi parla le vieillard, puis il expira. Hé bien ! sœur Cunégonde, est-ce là un miracle ? Celui qui porte ce sachet ne peut être brûlé. Puissions-nous, du moins, brûler de l'amour de Dieu !...

Comme nous l'avons dit, sœur Cunégonde était crédule, elle prit les grains avec respect, tenant déjà Swatiza pour une sainte, et aurait volontiers baisé le bas de sa robe. C'est qu'à cette époque de foi vive et simple, il était facile d'abuser de la crédulité du peuple. Des imposteurs colportaient çà et là de fausses reliques pour en faire un commerce honteux : vainement les Souverains Pontifes, sentinelles vigilantes d'Israël, recommandaient-ils aux fidèles de ne point se fier à ces trompeurs effrontés, et de ne tenir pour véritables et saintes que les reliques qui étaient revêtues du sceau du Saint-Siége, de celui des Légats *à Latere* ou de celui des Evêques. Aussi les protestants n'ont-ils pas manqué de rendre l'Eglise, et cela bien à tort, responsable de ces abus ; ils l'ont accusée de se jouer de la bonne foi des fidèles dans les reliques des saints, tandis qu'au contraire, elle s'est toujours montrée, à cet égard d'une sévérité qui a paru outré aux hommes éclairés. Mais la calomnie n'a pas moins prévalu. Ces protestants, qui, de nos jours, achètent à grands frais, comme étrusques, grecs ou

romains, des bronzes ou des vases *antiques*, fabriqués hier dans les ateliers de Naples et de Rome, et qui les emportent en Angleterre ou en Allemagne, comme des objets sans prix de Porsenna, de Périclès et de Scipion, s'emportent contre l'Eglise romaine, dont ce n'est pas la faute, parce que quelques gens de bien du moyen-âge tenaient pour des reliques, des objets que des charlatans leur avaient donnés, comme saints, ou ayant été rapportés de la Terre Sainte par les Croisés.

Dès que la bohémienne eut vu sœur Cunégonde prête à tomber en extase spirituelle à l'endroit des grains miraculeux, elle sourit agréablement, et d'un air insinuant :

—Sainte petite Sœur, lui dit-elle, vous serait-il permis de me conduire auprès de vos belles demoiselles. J'ai ici beaucoup de jolies petites choses qui font plaisir à voir, et vous le savez, les jeunes filles sont curieuses de ces bagatelles. Allons, ma révérende Mère, faites-moi cette faveur.

Sœur Cunégonde la mena au jardin et dès que les pensionnaires eurent reconnu celle qui l'accompagnait :

—Voici Swatiza ! s'écrièrent-elles toutes, voici Swatiza ! Oh ! Swatiza, que nous apportez-vous de beau ? d'où venez-vous ? Avez-vous des aumônières de velours ? Avez-vous des bracelets ? Avez-vous des ceintures et des rubans ? Allons, vite, la mère, montrez-nous tout cela.

Swatiza avança le menton, cligna de l'œil, plissa les lèvres et de la main leur envoyait des baisers.

—Mes chères jouvencelles, leur disait-elle, vous n'avez jamais rien vu de plus beau, de plus riche, de plus admirable que ce que je vous apporte. Voici des escarcelles de damas brodées en Bourgogne, des bijoux montés à Venise, une ville placée au milieu de la mer comme une perle dans sa coquille : des réseaux d'acier de Milan, des anneaux de toutes espèce arrivés de Grenade, des draps de Trébisonde, des ceintures de Tartarie, des tissus de Golconde, des dentelles d'Anvers, des toiles peintes d'Arménie, des miroirs d'Amalfi, des émaux des Pyramides d'Egypte.

—Qu'est-ce que ces Pyramides d'Egypte ?

—Ignorante ! ce sont des princesses turques qui portent des pantalons de mousseline longs, larges et traînants.

—En vérité !... des femmes en pantalons ? Avez-vous vu cela, Swatiza ?

—Mille fois, au pays des Sarrasins, quand je visitai le Saint-Sépulcre.

—Et Grenade, où est-ce ?...

—Au pays des Maures, de l'autre côté de la mer...

—Et Milan ?...

—C'est bon, c'est bon, babillardes.

Quand la bohémienne eut fini d'étaler sur une table son magasin de séduction, toutes les jeunes filles s'empressèrent autour d'elle, comme un essaim d'abeilles prêt à essaimer ; l'une prenait un objet, l'autre en louait un autre ; celle-ci se mirait, celle-là essayait un bracelet, se passait au doigt un anneau, approchait un collier de son cou ; beaucoup avaient plus de désir que d'argent, toutes demandaient les prix de tout, et lorsqu'elles le savaient, elles baissaient les yeux, pinçaient les lèvres, inclinaient la tête et s'entreregardaient, comme pour se dire :

—J'en ai bien envie, mais mon escarcelle est vide.

Les plus hardies disaient :

—Swatiza, mes parents vont m'envoyer de l'argent, fais-moi crédit, je te paierai plus tard.

—Mes belles, répondait la rusée, je ne puis rien me procurer. Savez-vous ce qu'il faut faire ?

Et là-dessus elle baissait la voix.

—Si vous avez quelques jupes, chemises ou voiles, faites-en un paquet et remettez-le-moi en cachette, vous aurez une bague ou un bracelet en échange.

C'est ainsi que l'indigne femme leur apprenait à voler pour se procurer leurs fantaisies. Tout en dupant ces pauvres enfants, Swatiza cherchait Yolande de tous ses yeux. Elle l'aperçut auprès d'un rosier qu'elle dépouillait de ses plus belles fleurs. Abandonner ses marchandises aux pensionnaires, s'approcher du rosier et faire mille amitiés à Yolande fut l'affaire d'un instant

—Heureuse, bienheureuse jeune fille, lui dit-elle, qui vous occupez de bagatelles, tandis que la fortune pleut à vos pieds. Voyez-vous cette couronne en filigranes, constellée de pierreries ? Voyez-vous ce bracelet d'or avec cette escarboucle au milieu ? Cette pierre jouit d'une étrange propriété, elle brille la nuit comme une étoile ; elle vaut seule le prix d'une ville. Cette ceinture semée d'émeraudes et de rubis est digne d'une impératrice : ces trois objets sont à vous. Un prince vous les offre...

Yolande regardait fixement la bohémienne sans dire mot. Swatiza s'animant continua :

—Vous me regardez-là, toute stupéfaite. Sachez, ma fille, sachez qu'Ottocar, Margrave de Brunn, veut demander votre main. Il m'envoie pour vous prier d'accepter ce léger présent. Oh ! chère Yolande, quel beau sort vous est réservé ! Ottocar, vous le savez, est le plus riche et le plus puissant seigneur de la Moravie, et le vieux duc l'a fiancé à sa fille Gisèle, qui lui apporte en dot plu-

sieurs villes et châteaux. Et pourtant, il vous préfère à toutes les princesses d'Allemagne et de Bohème : il veut vous élever, vous une étrangère, au rang de marquise de Brunn, et vous couronner sous ce titre. Hé bien ! qu'en dites-vous ? Parlez ! quelle réponse dois-je porter au sire ? Que vous êtes heureuse, contente, n'est-ce pas ? Que vous le remerciez de ces présents, et vous vous rendez à ses vœux. Laissez-moi faire seulement, chère Yolande, je vais le combler de joie, en lui disant de votre part....

—De ma part, interrompit fièrement Yolande, vous lui direz, Swatiza, que je ne suis qu'une pauvre fille du peuple, et que je ne puis aspirer à la main d'un puissant seigneur. Que j'ai encore mon père, et que c'est à lui, non à moi, de règler mon établissement selon sa condition. Que je ne puis, que je ne dois, accepter aucun don, sans l'agrément de l'abbesse, parce que je me déshonorerais par là.

(*à continuer*)

CHRONIQUE PARISIENNE

Il y a une chose en France,—une seule peut-être,—sur laquelle la révolution a vainement porté ses dents de vipère : c'est le culte catholique. Non seulement il a survécu à l'épreuve, mais il semble qu'il s'y soit rajeuni.

Songez qu'il y a moins de cent ans, ces belles nefs craquaient sous les flammes de l'incendie ; que ces délicieux vitraux étaient éteints, ces meneaux brisés—pour laisser passer les fourrages des troupes,—ces cloches converties en gros sous et ces stalles harmonieuses en bois de chauffage... Les voies de Sion pleuraient ; et comme autrefois pendant la captivité des Hébreux, les herbes, se faufilant entre les pavés, envahissaient le sanctuaire.

Le prêtre en fuite, la chaire muette, l'Eglise fermée comme un mauvais lieu, les araignées suspendant sur l'orgue leurs hamacs grisâtres, l'humidité salpêtrant les rinceaux, et le silence et l'isolement, s'attachant comme une lèpre à ces murailles désormais suspectes : tel était le spectacle que présentaient en province les temples mis hors la loi.

A Paris, quelques forcenés tentèrent vainement de les approprier à d'autres usages. Les clubs se sentaient mal à l'aise pour blasphémer, sous ces arceaux suppliants ; et quand de lugubres échos partis du fond des nefs, répondaient à la voix des tribuns, ils faisaient frissonner leur auditoire. Peu à peu les églises furent évacuées par les clubs, et Camille Desmoulins préféra porter en plein air son orageuse éloquence. Çà et là, les chaires chrétiennes ne tombèrent même pas. L'église fermée protestait ainsi contre un abandon dont personne ne pouvait tirer parti ; et du milieu des bourgeoises constructions qu'elle dominait encore de toute sa masse et de toute son antiquité, sa flèche s'élançait " comme un doigt qui montre le ciel à la terre."

C'est merveille de voir aujourd'hui comme ce signal a été compris. Nos vieux historiens, s'ils revenaient au monde, pourraient encore parler de la France comme étant couverte *de la blanche robe des églises*, tant les restaurations ont été générales et les constructions nombreuses.

Il n'est presque pas de village si reculé, qui n'ait aujourd'hui son église neuve ou copieusement réparée. Vous les apercevez de loin émergeant comme des fleurs blanches, dans la verdure des bois et des prés. Leurs flèches de pierre ou d'ardoise se découpant sur le ciel annoncent au voyageur les populations dont elles sont le centre, de même qu'en pleine mer, la mâture signale d'abord la présence d'un navire à l'horizon.

Les cloches non fondues par la Révolution ont regagné le beffroi où elles ont carillonné le baptême de nos aïeux : les autres sont avantageusement remplacées. Pas une paroisse qui n'ait la sienne ; et l'émulation chrétienne s'en mêlant, on a vu se multiplier à l'infini ces carillons qui étaient autrefois le privilége envié des monastères. Je pourrais citer tels pays, où l'on entend deux, trois et souvent quatre cloches dans les plus humbles clochers. On peut dire qu'elles représentent les sueurs du pauvre, ses gros sous péniblement économisés et la dîme spontanée de ses récoltes.

Ce sont elles qui mettent l'air en fête, le dimanche matin. Deux, trois fois elles appellent les fidèles à l'église, dans cet heureux pays qui a retenu, de la vie monastique d'autrefois, l'usage des Vêpres.

Dans les paroisses fort nombreuses, où il y a plus d'une messe, la première est extrêmement matinale. Les villageois arrivent les pieds dans la rosée en été, bravant la glace et la neige en hiver. Cette première messe est courte, mais touchante dans les pays de foi, par le grand nombre des fidèles qui se pressent à la Table Sainte, et par les cantiques en langue française qui s'y chantent presque toujours.

Lorsque, cette première assistance écoulée, vous parcourez la nef, du Maître-Autel aux Fonts baptismaux, vous êtes frappé par la fraîcheur de la décoration et le bon goût du mobilier liturgique. Les affreuses statues de plâtre ou de bois improvisées au siècle dernier, dans un moment où le pire ouvrier ne croyait pas pouvoir moins faire que d'imiter les draperies flottantes et les déhanchements de Bernin, ont fait place à de plus graves compositions et à de plus suaves modèles.

Voici de belles Vierges romaines, des Madones d'Overbeck, des statues richement décorées selon le système allemand appelé : *genre Munich*. L'œil n'est plus choqué par ces figures outrageuse-

ment vermillonnées, et ces rétables, où des débauches de dorure ne peuvent corriger un dessin fantastique ou des ajustements puérils.

Aujourd'hui l'unité artistique a reparu dans nos sanctuaires; et les vieilles voutes gothiques s'harmonisent encore une fois avec les autels, la chaire, les stalles, les vitraux, la table de communion. Il n'est pas jusqu'aux vases sacrés qui, jetés au creuset, en sont sortis avec des formes parfaitement archéologiques: le calice s'ouvrant en corolle sur un pied orné de filigranes et rehaussé d'émaux, l'ostensoir se parant de rayons aigus, moins nombreux, mais d'un dessin plus ferme, l'encensoir et les chandeliers s'amincissant et perdant de leur hauteur, mais pour se découper au gré d'une décoration charmante et fouillée dans les moindres détails.

Ceux qui ont vu au sortir de notre grande Révolution, le mobilier avarié des églises, l'autel de bois peint rongé par les termites, la rampe de communion branlante, la chaire vermoulue, le confessionnal disjoint, les bénitiers de cuivre oxidé, les encensoirs rouillés, les calices à pieds de fer, les ostensoirs de plomb, les croix professionnales bossuées et ternies, ne peuvent se lasser de célébrer cette efflorescence admirable et cette merveilleuse restauration. Aujourd'hui, on peut le dire, c'est une sorte de renaissance artistique et religieuse, à la faveur de laquelle tout le matériel du culte a été heureusement renouvelé.

On ne retrouve pas ailleurs, même dans des pays aussi catholiques que la France, cet air de jeunesse et de fraîcheur dont l'église se pare chez nous. Il n'y a pas ce rayon vivace au front des autels et des monuments, cet entrain progressif dans les cérémonies saintes, cette absence de monotonie et de *convenu* qui distingue ici les moindres solennités, les moindres actes de la vie liturgique.

Alors qu'ailleurs, le culte semble tombé dans une sorte de marasme, ou de routinière familiarité, l'office dominical a revêtu chez nous, je ne sais quel plus grand air de bien être et de majesté attachante, dont le moindre fidèle se sent énorgueilli. Le temple chrétien est comme une fête du regard en permanence, et comme une salle, dont le décor ne tombe jamais, parceque le banquet y dure toujours.

Voilà sans doute, ce que le paroissien et l'habitué ne songe pas toujours à se dire : mais ce qu'observe infailliblement l'étranger qui assiste à nos solennités. Pour qui a vécu en Espagne, en Autriche ou même en Italie, il y a en effet quelque chose de remarquable dans l'aspect d'une église française un jour de service paroissial. Non que l'assistance, soit toujours plus nombreuse

qu'ailleurs—cette décoration, la plus belle de toutes, ne manque que trop souvent hélas ! aux églises de certains pays français.—Mais les fleurs de l'autel sont si fraîches, les verrières si radieuses, le chant si grave, la tenue des fidèles si digne, l'ensemble de la fonction si correct et si bien entendu, que le plus impie est pris d'un respect involontaire, et qu'il lui devient difficile de ne pas plier les genoux.

Dans le cours de la matinée—vers 10 heures habituellement,—les cloches s'ébranlent pour une plus longue et plus joyeuse volée, et alors les portes des maisons se ferment de toutes parts, les groupes se forment et arrivent par tous les chemins, l'église se remplit peu à peu d'une nouvelle assistance. Voici les écoles primaires qui prennent place, les petits garçons sous la surveillance de l'instituteur, les petites filles le plus souvent sous l'œil de quelques religieuses.

Le banc de velours rouge des châtelains n'est occupé que dans la belle saison. Il n'en est pas de même de celui des Marguilliers qui y paraissent été comme hiver, beaucoup plus pour y faire acte de bons chrétiens que pour y faire montre d'un privilége. Quant au reste de la nef, il n'y a de distinction que pour les places louées, et ce que l'on appelle ici : les chaises volantes. Dans les villes, les places louées ne sont que de doubles-chaises à demeure et rivées les unes aux autres par une tringle de fer. Dans les campagnes, ce sont des bancs symétriques plus confortables peut-être, mais moins favorables au coup d'œil dans une vue d'ensemble sur l'intérieur du monument. Il y a là—grâce à la location qui se fait toujours à l'enchère et au plus offrant,—une source de revenus souvent considérables.

Je ne décrirai pas une grand'messe paroissiale. Je dirai seulement que le prône, où, quoiqu'on en ait dit, les pasteurs, évitent soigneusement toute personnalité et toute allusion même éloignée à la politique, est généralement écouté avec intérêt, et que le chant, fortifié par la diffusion des orgues à bon marché, y est moins mauvais, qu'il a pu être à une autre époque.

Monotone et triste de lui-même, le plain-chant a toujours eu ce désavantage, d'être exécuté par des chantres peu musiciens et complètement ignorants de la langue latine. Aussi le lutrin en est-il resté un peu déconsidéré, à ce point que les chantres sont plus rares que jamais aujourd'hui, et qu'il faut les payer au poids de l'or, même pour les cathédrales. Heureusement, les chœurs de chanteuses organisés dans le principe pour les exercices du *Mois de Marie* ont été presque partout rendus permanents. On leur a appris les psaumes, les hymnes, les motets, l'ordinaire de la

messe, et moyennant un accompagnement convenable, on a obtenu ainsi un chant fort agréable et suffisamment varié.

Parfois une musique instrumentale vient prêter son concours. C'est dans le cas d'une messe militaire ou d'une cérémonie à laquelle " les autorités " sont officiellement requises d'assister. Il y a aussi la fête de Ste. Barbe qui amène la musique des pompiers, la Fête-Dieu où le concours de tous est traditionnel, les fêtes des corporations ouvrières

Sans parler des messes funèbres où en l'honneur d'un grand artiste ou d'un homme d'Etat les virtuoses de l'Opéra et du Conservatoire ont coutume de se faire entendre à Paris, il y a en province des troupes de chantres religieux ambulants que l'on désigne sous le nom de " Montagnards." Ils n'interprêtent qu'une musique sévère et le plus souvent le plain-chant harmonisé dit " faux-bourdon ; " mais avec une telle puissance de voix et un ensemble si parfait, qu'ils font aisément oublier toute musique d'un autre genre et que les églises sont toujours trop petites ces jours-là.

Je ne pense pas qu'il y ait au monde un seul pays, ou le culte ait été frappé de plus de lois restrictives qu'en France. Si notre sol, comme celui de Rome, eut possédé des catacombes on eut certainement fait des lois pour nous y renfermer. Mais les églises étant solidement assises au soleil, et l'essai de sécularisation qu'on a fait, ayant décidément été ridicule, il a bien fallu nous les rendre.

De plus, la paroisse avait ses bannières que le peuple aime à voir flotter au vent, sa Croix processionnale à la suite de laquelle nos pères ont marché, ses traditions de la Fête-Dieu et de la Première-Communion, ses Litanies des Rogations que le monde catholique nous a empruntées ; elle avait enfin ses pélerinages. Ajoutez à cela, notre tempérament national essentiellement " manifestant" et vous comprendrez qu'après quelques années, les portes de l'église se soient rouvertes toutes grandes, laissant sortir les processions. Sauf à Paris, on a repris partout, et avec plus de magni ficence que jamais, les anciennes *théories* liturgiques.

Nos convois mortuaires eux-mêmes ont un caractère qu'on ne retrouve pas partout ailleurs, surtout quand on y voit figurer, à la suite du clergé, comme il arrive au décès d'un grand, l'Etat-Major en uniforme, la Cour et les professeurs en robes, les autorités civiles d'une capitale ou d'un département. Et ce qui ressort toujours de ce déploiement, c'est que les pompes funèbres ne sont rien, quand elles ne sont pas en même temps des pompes religieuses.

Un bon moment pour méditer sur les beautés et les saines influences du culte chrétien, c'est le dimanche soir, quand le *Salve*

chanté et le Salut fini, les fidèles lentement descendent la nef et regagnent leurs demeures.

Dans cet encens qui rampe encore le long des piliers, dans ces exhalaisons des fleurs de l'autel qui donnent leur dernier parfum, dans cet écho plus sonore du temple à moitié vide, il y a un charme particulier à se recueillir et à méditer. Le soleil couchant frappant les vitraux, émaille le pavé de mille couleurs, le silence se fait plus profond autour du saint lieu, mais sur la figure et dans le cœur des bons paroissiens, les impressions de ce beau jour durent encore.

Bien que le cabaret ne voie point diminuer ses clients : bien que les danses plus ou moins champêtres et les parties de plaisirs, en été surtout, soient plus que jamais un péril pour la jeunesse chrétienne, il y a quelque chose de consolant à penser que Dieu a eu presque toutes les heures actives de ce jour et que, malgré les plus décevantes attractions, sa maison n'a guère désempli qu'au crépuscule. Le grand acte est accompli, le tribut d'hommages est payé, la prière a été entendue de Dieu : une semaine est commencée.

TH. B.

Paris, Août 1876.

CHRONIQUE DU MOIS.

Les événements politiques du mois sont à peu près nuls. La température tropicale, à laquelle nous avons été soumis, a amené une trève générale dans les débats de la politique, le commerce, les opérations financières, et jusque dans la polémique des journaux. Tout le monde éprouve la nécessité de se rafraîchir le sang ; chacun voudrait devenir touriste, et n'étaient des obligations incontrôlables, la ville serait devenue déserte, pour quelques semaines au moins.

Nous avons cependant à noter un fait d'une certaine importance pour la Puissance du Canada. C'est la voix discordante qui se fait entendre de l'autre côté des Montagnes Rocheuses. La population de la Colombie Anglaise a profité du passage du Gouverneur général sur ce territoire, pour se plaindre des injustices dont elle se croit victime. Déjà, à la dernière session, ses députés avaient réclamé contre la négligence du gouvernement fédéral, à remplir les conditions sous lesquelles cette province s'est annexée au Canada. Les débats furent assez animés dans le temps. Toutefois on croyait que la question ne serait pas soulevée aussi vite, vu que des deux côtés de la Chambre, il avait été déclaré que l'on ne devait pas trop presser l'exécution de travaux qui exigeaient et du temps et d'immenses capitaux. De fait, avec la meilleure volonté du monde, le gouvernement ne pouvait suivre à la lettre les stipulations de l'entrée de la Colombie dans la Confédération. Il aurait été insensé d'endetter le pays pour relier à Ontario, sous une période assez restreinte, un territoire qui ne comprend pas dans ses limites une population égale à un dixième de celle de la ville de Montréal et de ses faubourgs. Aujourd'hui, dans une requête à Lord Dufferin, on demande rien moins que la Colombie Anglaise cesse de faire partie de la Puissance, à moins que les conditions ne soient scrupuleusement remplies.

Nous doutons que cette démarche soit sage. Malgré toutes les récriminations que les petites provinces ont élevées depuis quelques années, nous sommes persuadé qu'elles ont profité plus que toute autre de leur réunion aux anciennes provinces du Canada, et qu'elles ont par là atteint un degré de développement et d'importance auquel elles n'auraient pu prétendre avant nombre d'années.

L'emprunt provincial qui vient d'être lancé sur le marché de Londres, pour le parachèvement du chemin de fer du Nord, est en voie de réussite. En dépit des tempêtes soulevées contre cette entreprise d'un intérêt vital pour le Bas-Canada, et des mensonges effrontés du grand journal de Londres, le *Times*, les souscripteurs se sont déjà inscrits pour les deux tiers du montant requis. Ce sera un beau succès, en considération des obstacles que l'on a eu à surmonter. Nous sommes plus qu'étonné de la persistance de la Compagnie du Grand Tronc à payer ainsi les gens pour amoindrir le crédit de notre province. Après avoir retiré de nous des sommes énormes, depuis des années, cette compagnie se montre plus qu'ingrate en essayant de faire échouer une ligne qui ne peut être considérée comme une rivale, puisqu'elle traverse un territoire où le Grand Tronc n'a pas un seul mille de chemin de fer. Certes, si la grande et puissante compagnie anglaise est venue établir une voie ferrée en Canada, ce n'était pas dans le seul but de rendre service aux Canadiens. Elle voulait, avant tout, y réaliser des profits. Si ses calculs ont échoué, elle ne doit pas accuser le gouvernement canadien qui ne lui a jamais refusé des subsides libéraux, et encore moins entraver une entreprise considérée comme nécessaire par tous les partis indistinctement.

Les nouvelles de la moisson sont de plus en plus rassurantes. Grâce à une température exceptionnellement chaude, les grains ont mûri rapidement et les travaux sont déjà avancés en beaucoup d'endroits. On se plaint, toutefois, que la sécheresse a quelque peu endommagé les céréales dans quelques districts de la Puissance. Malgré tout, le rendement promet de dépasser la moyenne.

Le commerce des villes reprend vigueur peu à peu et tout fait espérer qu'il sera meilleur cet automne que l'an dernier à pareille époque. Cependant, il ne faudrait pas se faire illusion sur notre situation financière et commerciale. Si l'on veut que les affaires retrouvent leur prospérité d'autrefois, il faut agir avec prudence et circonspection.

***

Les élections présidentielles qui auront lieu au commencement de novembre prochain, sont le grand thême de discussion, aux Etats-Unis. De part et d'autres, on se prépare activement à la lutte qui est pour ainsi dire commencée. Les partis et les influences se dessinent plus nettement. Les programmes des candidats sont pesés, scrutés, et ceux qui peuvent encore se former une opinion, cherchent à se guider à travers le dédale des promesses, des récriminations et des moyens divers suggérés pour guérir les maux nombreux de la grande république.

Nous apprenons de beaucoup d'endroits des Etats-Unis que la majorité des Canadiens-Français fixés chez nos voisins votera en faveur du candidat démocrate, M. Tilden, qui nous semble offrir le plus de garanties d'honnêteté et de véritable dévouement au bien de l'Etat.

M. Tilden, dans la lettre d'acceptation, donne une nouvelle preuve de ses vues larges et de son habilité politique. Il ne se contente pas, comme son adversaire, M. Hayes, de faire des promesses ; il indique les moyens à prendre pour venir au secours des intérêts du pays en souffrance. Il fait voir que pendant les onze années qui ont suivi le rétablissement de la paix, le peuple a payé la somme énorme de quatre milliards et demi de piastres, et cependant le pays n'est pas plus préparé à reprendre les paiements en espèces qu'il l'était en janviers 1875, lorsque le Congrès statuait par une résolution qu'à partir du 1er janvier 1879, le Trésorier des Etats-Unis rachèterait en or le papier-monnaie national. M. Tilden suggère plusieurs moyens, pour résoudre le problème de la situation financière et économique. D'abord diminuer autant que possible les dépenses du gouvernement fédéral qui ont atteint un chiffre énorme. Par là, on pourrait à la fois alléger le fardeau des taxes, et remettre les finances nationales dans un état meilleur. Cette mesure permettrait d'augmenter l'encaisse métallique dans le trésor, moyen le plus prompt et le plus sûr de se préparer au rachat du papier-monnaie. Il s'ensuivrait, comme conséquence naturelle l'amélioration du crédit américain à l'étranger et la possibilité d'abaisser le taux d'intérêt sur les emprunts du gouvernement. On peut se faire une idée du montant requis pour la reprise des paiements en espèces, lorsqu'on saura que les billets des Etats-Unis atteignent le chiffre de trois cent soixante-dix millions de piastres.

M. Tilden fait de la question financière, envisagée au triple point de vue du retranchement des dépenses inutiles, de la reprise des paiements en espèces et de l'amélioration du crédit national, la principale question à l'ordre du jour, et il a raison. Il ne s'arrête pas, à parler de la question des écoles, n'imitant pas en cela l'hy-

pocrisie des chefs du parti républicain, lesquels cherchent à attiser les haînes des préjugés et du fanatisme d'une certaine classe de protestants contre l'Eglise catholique, en la représentant faussement comme l'ennemie jurée des institutions américaines.

Le parti républicain fait actuellement beaucoup de promesses magnifiques, mais pourquoi n'a-t-il pas réalisé toutes ces réformes depuis si longtemps qu'il est au pouvoir. On peut déjà juger de sa sincérité, lorsque l'on voit les délégués de la convention républicaine de Cincinnati décerner des éloges et des approbations à l'administration Grant, à ce gouvernement taré dont les abus et les écarts sont devenus tellement odieux que les républicains eux-mêmes se voient forcés de demander des réformes.

Cet exposé de faits suffit pour démontrer que le peuple américain ne saurait que gagner à changer l'administration de son gouvernement.

Comme la carrière de Grant touche à sa fin, nous croyons qu'il n'est pas sans intérêt de citer l'opinion d'un journal américain, l'*Evening Express*, sur le message que le président vient d'envoyer au Sénat, à propos du massacre de Hamburg, dans la Caroline du Sud.

En voici un extrait :

" La lettre et le message du président Grant au sujet de l'échauffourée de Hamburg sont livrés à la publicité, et nous n'hésitons pas à dire que, comme le récent message à la chambre sur les crédits, ces deux documents manquent de dignité officielle et, ce qui est plus important, de l'ingrédient de la vérité—ainsi, à ce dernier égard, qu'il a été prouvé par le président du comité des voies et moyens dans sa réponse à la chambre. Les habitants du Sud sont accusés de toute sorte de crimes, meurtres, massacres, fraudes, violences dont les sauvages seraient à peine capables, et tout à fait indignes d'un peuple civilisé et chrétien, etc. Des accusations spécifiques sont dirigées contre les habitants de la Caroline du Sud et du Mississippi, et " le droit de tuer les nègres et les républicains sans crainte de punition et sans perdre son rang ou sa réputation, est représenté par le président des Etats-Unis comme un privilége réclamé par quelques Etats."

" De telles accusations, émanant d'une si haute source officielle, sont aussi brutales et inconvenantes de la part du président qu'elles sont insultantes et inexactes en elles-mêmes. Elles déshonorent le premier magistrat du pays. Elles prouvent qu'il est un homme de parti acharné plutôt qu'un chef du pouvoir exécutif engagé par serment à obéir à la constitution et aux lois."

" La tolérance par le président Grant de fripons et d'usurpateurs

dans le Sud, de voleurs dans l'Ouest et d'hommes malhonnêtes à Washington, telle est l'histoire de sept ans et demi de son administration. Toutes ses sympathies ont été pour les pires éléments de son parti. Il a préféré la démission de M. Jewell à son avis, et il a expulsé des emplois des hommes comme Bristow, Pratt, Yaryan, Henderson et Dyer, de Saint-Louis, et en dernier lieu l'attorney de district des Etats-Unis dans le Kentucky. Le même homme a accepté à regret la démission de Belknap et a préparé son acquittement."

" Heureusement pour la paix du pays, le général Grant approche du terme de son mandat. Son successeur, que ce soit Tilden ou Hayes, lui sera sans comparaison supérieur en dignité de conduite, capacité pour le service public, instruction et modération ; mais, comme contraste à tous ceux qui ont été chargés auparavant du service exécutif fédéral, quelle douloureuse réflexion inspire le fait qu'un premier magistrat, honoré plus que tous ses prédécesseurs, dans sa lettre et son message au congrès, qui seront une de ses dernières adresses au peuple, saisit l'occasion d'adresser un appel incendiaire de parti, non-seulement contre certaines localités de certains Etats, mais contre des Etats entiers."

Un événement qui a dû humilier profondément l'orgueil national des Américains est la destruction complète de la troupe de Custer par les Sioux. Le carnage a été effroyable, puisque sur un corps de près de 400 hommes, pas un seul n'a pu s'échapper pour rapporter la nouvelle du désastre. Cette défaite est une leçon sévère pour le gouvernement américain qui ne s'est jamais montré scrupuleux dans l'exécution des traités avec les Indiens. Presque toujours, ces enfants de la prairie ont été la dupe des agents chargés de leur remettre l'indemnité à laquelle ils ont droit pour la cession de leurs réserves. Aujourd'hui les Etats-Unis recueillent le fruit des rapines et des déprédations de leurs employés. Les sauvages, tant de fois trompés, ne croient plus aux promesses du gouvernement et sont entrés dans le sentier d'une guerre implacable. Les troupes américaines auront finalement le dessus, mais ce ne sera qu'au prix de beaucoup de sang versé et d'énormes dépenses ; la guerre se prolongera, car les Indiens se retirent dans les montagnes où il sera difficile et probablement impossible de les suivre cette année. Plusieurs pensent que les autorités militaires ne visent à rien moins qu'à la destruction complète des tribus indiennes qui sont depuis si longtemps le cauchemar des colons de l'ouest. Cette mesure serait cruelle et inhumaine, et nous espérons pour l'honneur de nos voisins que ces rapports sont exagérés. Dans tous les cas, on ne peut s'empêcher de remarquer le

contraste qui existe entre l'attitude des Sioux, habitant de l'autre côté des lignes, et celle de leurs frères qui occupent les territoires du Nord-Ouest. Ces derniers ne se sont jamais montrés hostiles aux Canadiens et ont toujours été satisfaits du gouvernement anglais. La raison de cette différence est que notre gouvernement ne les a jamais trompés et que ses agents n'ont jamais spéculé sur l'ignorance et la misère du pauvre indien.

***

Le parlement anglais a été prorogé, le 15 de ce mois. Le discours du trône a été lu par le Grand Chancelier.

La Reine y affirme que les relations du royaume avec toutes les puissances étrangères sont du caractère le plus bienveillant, et elle exprime l'espoir que la bonne entente, qui règne actuellement, se maintiendra. En touchant à la question d'Orient, elle avoue que les efforts qu'on a faits de concert avec les autres puissances, pour amener le règlement du conflit existant entre le gouvernement turc et ses tributaires chrétiens, ont échoué. Toutefois dès qu'une occasion favorable se présentera, le gouvernement anglais proposera sa médiation entre les parties belligérantes, en conciliant les devoirs imposés par les traités avec les obligations que suggèrent l'humanité et la politique.

Le discours fait allusion au différend qui s'est élevé avec les Etats-Unis, au sujet du traité d'extradition, et il fait espérer qu'un nouvel arrangement règlera la question à la satisfaction des deux peuples. Sa Majesté déclare qu'en prenant le titre d'Impératrice des Indes, elle a voulu reconnaître l'intérêt particulier que ses sujets élognés lui portent, et prouver la sollicitude qui l'anime pour le bonheur de ses peuples de l'Inde.

En terminant, elle remercie les chambres des subsides qui ont été votés pour le service public, en faisant remarquer qu'il a été nécessaire d'élever les taxes, vu la stagnation des affaires, afin de placer l'armée et la marine sur un pied efficace.

***

Les chambres françaises sont entrées en vacances, le 12 courant, par décret de M. le président MacMahon. Aucune loi impor-

tante n'a été sanctionnée, et ceux qui ont suivi les débats de la chambre des députés pendant la dernière session ont pu se convaincre de la profonde incapacité des radicaux. La majorité jacobine qui se vantait de changer et de renouveler la face de la France n'a mis en lumière ni une idée nouvelle ni un nomme marquant. Elle n'a pu que proscrire brutalement les honorables députés qui avaient le malheur de ne pas penser comme elle. Pour résumer, elle a prouvé une fois de plus son impuissance pour le bien et ses tendances traditionnelles à opprimer ce qu'il y a de plus respecté et honoré : la vertu et le mérite. Nous avons du moins la consolation de constater que les radicaux n'ont pu opérer tout le mal qu'ils se proposaient de faire ; ils ont été obligés de battre en retraite devant l'opinion publique justement indignée de leurs odieuses tentatives.

Ainsi, leur projet d'amnistier indistinctement tous les condamnés de la Commune et celui d'expulser les Jésuites de la France, en se prévalant à faux de l'ordonnance royale de 1828, sont tombés sous les coups du ridicule. En attendant, le pays jouira d'une tranquillité relative et n'aura plus le triste spectacle des divagations et des harangues déclamatoires des Hugo, des Floquet et autres. Cependant pour être juste, il faut convenir que les attaques brutales de ces démagogues ont provoqué du côté des députés catholiques d'éloquentes répliques ; et au témoignage des journaux les moins suspects de partialité, les orateurs catholiques sont restés maîtres du champ de bataille, au point de vue de la véritable éloquence et de la saine logique.

***

La position de la Servie et des autres provinces soulevées contre la Turquie n'est pas très-rassurante. Les troupes ottomanes s'avancent peu à peu dans le pays insurgé, et il ne reste plus aux habitants qu'à abandonner leurs champs et à se réfugier dans les montagnes pour éviter les horreurs de la guerre. Les troupes serbes occupent les défilés dont l'accès est le plus difficile et défient les Turcs de les y suivre. Toutefois, on comprend que cette situation ne saurait se prolonger et qu'une intervention des puissances européennes est imminente. Aussi une dépêche de Berlin, qui semble autorisée, nous apprend-elle que les puissances paraissent décidées à offrir leur médiation, et qu'elles proposent aux parties belligérantes de rétablir les relations entre vassal et suzerain telles qu'elles étaient

avant la l'insurection. On rapporte que le Czar est anxieux de voir la guerre se terminer au plus vite, et qu'il a prié personnellement les empereurs d'Autriche et d'Allemagne d'offrir leurs services aux belligérants pour amener la paix.

La Turquie ne s'accommodera peut-être pas de cet arrangement, car la victoire l'a rendue plus exigeante, et elle voudra au moins se faire rembourser les frais de la guerre.

Les Serbes et les Montenégrins ne seront pas plus satisfaits du joug ottoman qui opèrera aussi lourdement sur leurs épaules qu'avant la prise des armes ; à moins, ce qui est difficile à croire, que les Turcs ne soient enfin résolus à poursuivre, de bonne foi, les réformes qu'ils promettent depuis tant d'années.

Une clameur d'indignation s'est élevée par tout le monde civilisé, lorsqu'on a appris les atrocités commises en Bulgarie et en Bosnie par les troupes irrégulières de la Turquie. Dans ces pays désolés, on a vu les Circassiens égorger impitoyablement les femmes et les vieillards, jeter les enfants en l'air et les recevoir tout sanglants sur la pointe des bayonnettes. Puis on jetait les cadavres dans les rivières et on brûlait les villages et les moissons ; comme si ces nouveaux Vandales eussent voulu ne laisser que des ruines sur leur passage.

Ces horreurs ont paru tellement révoltantes, que Lord Derby, ministre des Affaires Etrangères, a envoyé dernièrement, à l'ambassadeur anglais à Constantinople la note suivante :

" Je vous enjoins strictement d'appuyer avec énergie auprès de la Porte, afin que ses troupes soient maintenues sous contrôle, que les gens soient épargnés, et que l'on évite la répétition des outrages commis en Bulgarie. Vous ferez comprendre que le renouvellement de pareils massacres serait plus désastreux pour la Turquie que la perte d'une bataille. L'indignation de l'Europe deviendrait incontrôlable et une intervention hostile à la Turquie en serait la conséquence inévitable."

Il faut espérer que la voix de Lord Derby a été entendue et que l'on n'aura plus le spectacle de scènes effroyables, dignes des siècles les plus barbares.

P. Hudon.

BENEDICTUS ES, DOMINE.

CANTIQUE DES ENFANTS.

Que chante, ô Jéhovah ! l'insecte qui bourdonne,
L'alouette qui monte et se perd dans les cieux,
L'airain trois fois ému, qui longuement frissonne
Ou lugubre ou joyeux ?

Et l'astre qui, sans fin, par l'espace gravite,
Et l'ouragan au ciel qui gronde avec fracas,
Et la vague en courroux qui s'entrouvre et palpite
Au signe de ton bras ?

Astre, vague, ouragan, bronze, alouette, insecte,
Chaque jour qui s'éteint, chaque soleil qui luit,
Chaque brin d'herbe aux champs que chaque aurore humecte
Des pleurs de chaque nuit ;

O Jéhovah ! tout chante avec des voix fidèles,
Que le souffle du vent porte vers ton séjour,
Tout chante, ô Jéhovah ! les noces éternelles
De l'éternel amour !

V. D. Jacques.

DE LA DESTINÉE PROVIDENTIELLE DES EMPIRES

(*suite*)

A.—L'Occident avait présenté un spectacle tout différent. Les nations barbares avaient fléchi le genou devant la croix ; au contact du christianisme, elles avaient perdu ce qu'il y avait dur et de grossier dans leurs mœurs : elles se civilisèrent chaque jour de plus en plus : elles se donnèrent des lois fortes et sages : elles constituèrent ces nationalités devenues si glorieuses sous le nom d'Angleterre, de France, d'Espagne, d'Allemagne etc. Leur prospérité croissait sous l'influence de l'Eglise ; c'est elle qui les a formées. On connait le mot de Gibbon : " Les évêques ont fait la France comme les abeilles font la ruche," et l'histoire des moines d'Occident nous montre quelle part ils ont eue au progrès matériel, intellectuel et moral des peuples auxquels ils ont dévoué leur zèle.

C'est surtout chez les Anglo-Saxons que cette influence s'est fait sentir. Aussi des exemples de vertu, portée jusqu'à l'héroïsme, sont donnés par nombre de rois de cette nation ; la justice et le respect des droits se manifestent dans le mouvement de la société ; les lettres s'y cultivent avec un éclat qui dès la première partie du moyen âge fait briller l'Angleterre d'une gloire bien vive : l'Ile des savants devient en même temps l'Ile des saints. Elle a répandu ses lumières dans les autres contrées chrétiennes, et elle est devenue la grande voie d'opération des conquêtes spirituelles de la Papauté dans le nord et le centre de l'Europe. Quelle prospérité ont donnée à l'Angleterre Egbert et surtout Alfred le Grand, princes si religieux et si dévoués à l'Eglise !

Voyez maintenant la France ; la première race de ses rois si glorieusement inaugurée par la conversion et les conquêtes de Clovis, avait perdu la couronne par la fainéantise de ses derniers

monarques. Une nouvelle dynastie monte sur le trône dans la personne de Pepin le Bref, fils de Charles Martel, le vainqueur des Musulmans. Le Pape se voit ravir ses états par le roi des Lombards. Il appelle le roi de France, qui bientôt force ce prince à rendre à l'Eglise ce qu'il lui a enlevé. Cet acte a donné une grande gloire à son nom. Mais voici un règne illustre entre tous dans l'histoire par la multiplicité et l'importance des victoires du souverain, l'amour et le respect des peuples à son égard, la paix, l'ordre à l'extérieur, le développement intellectuel par la culture des sciences et des lettres et une prospérité de près d'un demi-siècle ; c'est celui de l'empereur avec le nom duquel la grandeur s'est identifiée : Charlemagne ! Eh bien, c'est le souverain qui a consolidé le pouvoir temporel du Pape ; c'est de tous les princes celui qui s'est montré le plus soumis et le plus dévoué à l'Eglise.

Le Moyen Age nous montre un certain nombre de souverains que leur sainteté a élevés à la gloire de la canonisation ; leurs états ont joui sous leur règne de la plus grande prospérité. On voit en Suède St. Eric. On l'a appelé le serviteur de tous ses sujets, à raison de son application infatigable à leur rendre justice. La sagesse de ses lois a assuré la tranquillité publique, et sa valeur lui a fait remporter de grandes victoires sur les ennemis. S'il termina sa vie d'une manière tragique, c'est que le ciel lui réservait la palme du martyr.

St. Etienne, Roi de Hongrie, fut l'apôtre de son peuple qu'il convertit à la foi catholique, son législateur par un code de lois admirables qu'il lui donna, son glorieux défenseur par les nombreuses victoires qu'il remporta contre les nations étrangères qui voulaient envahir ses états. L'empereur d'Allemagne, Saint-Henri, fit le bonheur de ses peuples par le soin qu'il prit d'entretenir chez eux le respect aux lois divines, et il s'honora par la gloire de ses armes qui ont triomphé des Grecs et des Sarrasins. Le règne de Saint-Ferdinand en Espagne n'a été qu'une suite de glorieuses conquêtes sur les Maures auxquels il a enlevé plusieurs des provinces qu'ils possédaient encore en ce pays. A la même époque, Saint-Louis faisait la félicité de la France par son amour pour la justice, la sagesse de ses lois, l'édification si puissante de ses vertus, la repression des abus de la féodalité ; s'il subit la défaite dans son expédition contre les Sarrasins, c'est que Dieu voulait lui donner une gloire plus grande que celle de la victoire, dans cet héroïsme moral qu'il fit apparaître et qui lui conquit l'admiration de ses vainqueurs, et attacha un si grand honneur à son nom. Quels règnes glorieux et prospères que ceux de Waldemar-le-Victorieux, en Danemark, Canut-le-Grand, en Angleterre, Jacques-le-Conqué-

rant, en Espagne, princes distingués par leur fidélité aux lois de Dieu : le dernier de ceux que je viens de nommer, dans 64 ans de règne et de combats n'a jamais été vaincu ; il a remporté plus de 30 victoires en bataille rangée ; mais il a fondé 2,000 églises. Je pourrais citer nombre d'autres monarques dont le ciel a récompensé l'esprit religieux par la gloire de leur armes et la félicité dont ils ont fait jouir leurs peuples.

C.—Considérons maintenant la punition des princes qui ont combattu contre l'Eglise. Regardez cette famille des Hohenstaufen, ennemie acharnée du St. Siége ; ses membres ont été frappés de l'anathème pontifical. Voyez ce qu'ils sont devenus. Henri IV qui, après s'être humilié à Canossa devant Grégoire VII, avait manqué à tous ses serments au Souverain Pontife, est dépossédé de l'empire par son propre fils ; il erre de ville en ville, implorant pour subsister une place de chantre dans une église, et il meurt dénué de tout, laissant un corps qui pendant cinq ans est privé de la sépulture religieuse. Frédéric Barberousse, qui faisait soutenir que c'était une hérésie de nier ses droits à la monarchie universelle, se voit, après les plus humiliantes défaites, obligé de venir demander solennellement pardon de ses injustices à Venise, devant le Pape Alexandre III. Henri VI, coupable de tant de forfaits, est empoisonné par sa propre épouse. Mais la sanction de la Providence donnée à l'excommunication n'a jamais paru plus sensible qu'à l'égard de Frédéric II. Cet empereur si puissant avait prétendu asservir l'Eglise de Dieu, pour asservir par elle tous les royaumes du monde. Il est anathématisé par Innocent IV. En apprenant cette nouvelle, il se met la couronne sur la tête, et dit : Elle tient bien, et ce n'est pas la main du Pape qui me l'ôtera. Bientôt des revers de toutes sortes l'accablent, et le pouvoir lui échappe : il meurt étouffé par son fils naturel. Tous ses enfants et les ministres qu'il a employés dans ses violences contre le Vicaire du Christ ont une fin tragique et sa race s'éteint dans la personne de Conradin expirant à Naples sur l'échafaud.

D.—En remontant dans les siècles précédents, on trouverait des traits nombreux montrant comme le ciel punit les ennemis de son Eglise. On a vu quelle a été la fin terrible des empereurs romains, auteurs des persécutions qui ont couler le sang de tant de martyrs. Les princes hérétiques, ou rebelles à l'autorité pontificale ont eu souvent le même sort. Constance, le persécuteur de Saint-Athanase, voit Julien armé pour lui ravir l'empire. Valens meurt brûlé vif dans une chaumière où il s'était retiré pour éviter d'être pris par ses ennemis. Theodoric, Roi des Visigoths, laisse mourir dans une prison le Pape Jean : il meurt trois mois après, le jour même

où par ses ordres toutes les églises catholiques devaient être livrées aux païens. Bélisaire, général de Justinien, se saisit du pape Silvère et l'envoie en exil : lui-même subit bientôt après la disgrâce de son maître. Constant II, le persécuteur du Pape Saint-Martin, est tué dans un bain à 38 ans. Le cruel empereur Constantin Copronyme, frappé de la main de Dieu, meurt en disant : Je suis livré à un feu inextinguible. Le royaume de Lombardie a succombé comme nous l'avons vu, sous les armes de Pepin et de Charlemagne, parcequ'il avait fait la guerre au Pontife Romain. Nicephore troubla l'Eglise de Constantinople, et persécuta les moines opposés à ses volontés ; il périt avec presque toute son armée dans une expédition contre les Bulgares. L'empereur Lothaire trompe le Pape Andrien II par une communion sacrilége en jurant qu'il était innocent d'un crime qu'il avait commis : un certain nombre de seigneurs de sa suite se rendent coupable du même attentat, et voici que peu après, Lothaire est atteint d'une maladie étrange ; il meurt dans d'atroces tourments sans signe de repentir, et ceux qui avaient participé à son sacrilége périrent tous dans le cours de l'année. Je pourrais rappeler aussi la mort funeste de plusieurs antipapes et celle de ces tribuns qui ont voulu s'emparer de la puissance temporelle, Crescentius, Arnaud de Bresse, Nicolas Rienzi ; mais les faits cités suffisent pour démontrer comme Dieu traite sévèrement ceux qui attaquent l'autorité de son Vicaire.

C.—Je crois à propos de prévenir une objection que l'on ne manquerait pas de faire. La voici : La cause de Dieu ne triomphe pas toujours dans le monde; le moyen âge à l'histoire duquel vous empruntez les traits que vous citez nous montre des faits qui semblent ne pas donner gain de cause à votre thèse. Voyez le croisades ; elles ont été entreprises à la suggestion du chef de l'Eglise, Urbain II : elles avaient le but le plus religieux, rendre aux chrétiens le tombeau du Christ, et délivrer les fidèles de l'Orient du joug des Musulmans. Or l'on sait qu'elles n'ont pas réussi : et la plupart ont eu une issue très funeste.—Et que de guerres à cette époque, comme à toutes les autres, où le combat est loin d'avoir donné la victoire à la bonne cause? Que de fois au contraire les armes ont fait triompher l'iniquité, et amené l'oppression !

Il n'est pas difficile de faire disparaître cette difficulté. La première croisade eut un succès magnifique : elle soumit aux chrétiens la Terre Sainte, et ils en demeurèrent les maîtres pendant plus de 80 ans. Les divisions qui se mirent entre les princes chrétiens, l'ambition personnelle de quelques-uns d'entre eux dans ces expéditions, l'immoralité d'une partie des armées, ces diverses

causes ont pu enlever la bénédiction du ciel à ces entreprises commencées avec une si noble et si pure intention. Au reste les croisades eurent un résultat favorable à la chrétienté : elles affaiblirent la puissance musulmane et mirent une barrière à ses invasions ; elles firent cesser les guerres intestines si fréquentes sous la féodalité; elles commencèrent l'affranchissement des communes ; elles ouvrirent au commerce une large voie de prospérité ; elles répandirent partout des connaissances favorables au progrès de la civilisation ; elles ont fait éclater des traits d'héroïsme et de valeur, qui ont fait l'honneur du nom chrétien, et produit cette institution de la chevalerie si glorieuse et si utile à la société de ces temps.

La guerre est un fléau de toutes les époques, et malheureusement rien ne fait pressentir que le passé belliqueux du genre humain, déjà si long, soit suivi d'un avenir où le bruit des armes ne se fasse plus entendre. Ce bruit n'a jamais retenti avec autant de force que dans notre siècle. La guerre est un effet des passions humaines, mais aussi elle est un châtiment de la justice divine. Il faut que celle-ci éclate de temps à autre sur la terre coupable. Les cataractes du ciel ne s'ouvrent plus pour laisser tomber les eaux du déluge : un feu mystérieux ne consume plus les cités immorales : mais les hommes deviennent eux-mêmes les exécuteurs de la sainteté suprême outragée par leurs crimes. Quand les iniquités plus énormes ou plus multipliés, provoquent la colère du Très-Haut, il laisse souffler par les puissances infernales, avides du sang humain, l'esprit de carnage et de destruction : et bientôt des champs immenses, couverts de cadavres montrent une action plus puissante de la grande vengeance de Dieu : la Mort.

Par ce qui déjà a été dit, il est facile de voir que les guerres les plus désastreuses ont eu lieu en punition des grandes infractions à la loi divine dans les sociétés.

Mais la guerre ne détruit pas toujours la nation vaincue, comme cela s'est vu si fréquemment dans l'antiquité ; chez les peuples chrétiens, tout en étant un châtiment des crimes qui s'y commettent, elle a été souvent une leçon, qui a porté des fruits salutaires. Le moyen âge a senti ce fléau ; car il a eu sa part des vices de l'humanité. Mais les guerres, quoique fréquentes, étaient en général de peu de durée, et beaucoup moins désastreuses que celles des temps modernes : sans doute la victoire n'a pas été toujours favorable à la justice, mais tôt ou tard l'iniquité, triomphante d'abord, a eu ensuite de bien funestes revers. Au reste, au moyen-âge la religion intervint souvent avec l'autorité dont elle disposait pour amener des trèves ou une paix définitive ; elle faisait réparer les injustices, et élevait contre l'oppression une voix souvent écoutée.

B.—Le Seigneur s'appelle le Dieu des armées, *Deus Sabbaoth.* Il a montré la réalité de ce qu'exprime ce nom par les victoires merveilleuses qu'il a fait remporter aux armées qui, avant la bataille, ont imploré son secours avec une vive confiance. Il suffit de rappeler la victoire de Las Novas de Tolosa, où 100 mille musulmans périrent, et à peine 100 chrétiens ; celle de Muret, où Simon de Montfort, avec 800 cavaliers, a défait 40,000 Albigeois ; celle de Bouvines, où Philippe-Auguste, avec 50,000 mille hommes, a battu si complètement les armées de l'empereur d'Allemagne et du roi d'Angleterre, composées de 150,000 combattants. Et la délivrance de la France par une jeune fille de 17 ans, l'immortelle Jeanne d'Arc, prouve-t-elle l'action de la providence dans le sort des empires ? Ce n'est pas d'ailleurs au moyen-âge seulement que l'on voit de ces victoires prodigieuses dues à une véritable protection du ciel. La bataille de Lépante, qui a détruit la puissance maritime de l'empire ottoman, la délivrance de Venise par Sobiesky, plusieurs autres triomphes éclatants remportés dans les temps modernes par des armées animées de l'esprit de foi, attestent que la prière fait gagner des batailles. Et il y a vingt-cinq ans à peine, le vainqueur des Russes à Sébastopol, le général Pélissier, a écrit : "C'est le lendemain de l'Assomption que j'ai battu l'ennemi à Tratkir, et le jour de la Nativité de N.-D. que j'ai pris Malakoff. Aussi ce sont les bonnes prières à la Sainte Vierge et la foi que nous y avons qui, plus que le vulgaire ne pense, nous ont été d'un si grand secours dans ces deux glorieuses journées."

C.—On entend répéter souvent que la foi, qui dominait au moyen-âge, a tenu la société de cette époque dans les ténèbres de l'ignorance, qu'elle l'a asservie au despotisme des souverains, et a mis obstacle au développement des richesses, des arts et de l'industrie.

Nous sommes en droit de dire à ceux qui expriment cette opinion qu'elle est une honte pour eux ; elle dénote la plus complète ignorance de l'histoire de ces âges de foi. Il n'est pas permis de le contester aujourd'hui, le moyen-âge n'a pas supporté le joug de la tyrannie ; la liberté politique y a brillé d'un vif éclat ; les sciences y ont été cultivées avec le plus grand soin. Jamais la théologie ne s'est élevée à une sphère plus haute que dans les œuvres de St. Thomas d'Aquin et de nombre de docteurs de cette période. La poésie y a fait apparaître de grandioses productions ; l'architecture y a élevé ces cathédrales gothiques dont n'approche aucun édifice de ces derniers temps ; les cités de cette époque, décorées par les arts, avaient une splendeur dont les restes excitent avec droit la jalousie des peuples modernes. La richesse y était moins

factice qu'aujourd'hui, plus également répartie et incomparablement moins sujette aux fluctuations que nous la voyons la subir ; la pauvreté y avait les secours les plus abondants, l'infortune la plus puissante consolation; le cœur de ces populations goûtaient la paix et la joie dans les sentiments que lui donnait la foi aux plus touchants et plus sublimes mystères : les anxiétés du doute relativement aux destinées éternelles, et la crainte de bouleversements imminents dans la société temporelle ne tourmentaient pas les esprits et les cœurs. L'industrie n'y tenait pas des milliers d'hommes esclaves dans les manufactures ; elle se développait toutefois dans un progrès sage et contenu. Le moyen-âge se termine par l'invention de l'imprimerie et la découverte du Nouveau-Monde. N'oublions pas que celui sur qui tombe la gloire du dernier fait que je viens d'énoncer subissait tellement l'influence de la foi, qu'il s'agit de demander pour lui l'honneur de la canonisation.

D.—Au moyen-âge succède une époque bien différente ; le schisme d'Avignon avait diminué sensiblement le respect et l'obéissance envers le Chef de l'Eglise ; la discipline ecclésiastique s'était affaiblie dans une grande partie de la chrétienté ; la fatale renaissance avait introduit le paganisme dans toutes les études ; elle donna une foule de notions funestes à l'intelligence ; elle amena le mépris pour les grands théologiens du moyen-âge et les Pères de l'Eglise ; elle produisit bientôt un rationalisme qui enleva la foi d'un très grand nombre d'esprits ; et l'on vit même l'athéisme s'affirmer peut-être plus généralement qu'aujourd'hui. En même temps, par suite de la même cause, il y eut dans les hautes classes de la société une affreuse dépravation de mœurs ; l'art et la littérature étaient d'une obscénité révoltante. Une épouvantable catastrophe devait menacer la société tombée dans cette dépravation ; elle éclata au commencement du XVIe siècle : ce fut le protestantisme. Je ne veux point en parler sous le point de vue dogmatique ; je constate seulement son effet social. Il a rompu l'unité de croyance de la chrétienté ; il a amené une divergence d'idées qui a produit une déplorable division des esprits ; les faux principes qu'il a émis ont été en grande partie la cause du bouleversement intellectuel et moral qui a troublé la société. En affranchissant l'esprit humain de tout contrôle, il a accordé à toutes les erreurs une pleine liberté d'exercer leur funeste influence. A la foi qui donne aux intelligences le calme dans la certitude relativement aux objets qui doivent l'intéresser le plus, il a substitué un doute qui ronge les âmes, ou une indifférence pour les destinées de la vie future propre à matérialiser la société ; il a remplacé le dévouement de la charité par l'avidité de toutes les jouissances demandées par l'égoïsme

Ne donnant à la loi morale d'autre guide qu'une conscience que les passions égarent, il a produit une grande corruption de mœurs. Il a amené partout où il s'est établi la violence et une large effusion du sang humain. Henri VIII a préparé l'Angleterre au protestantisme par 70 mille condamnations à mort. Quelle persécution atroce exercée dans cette contrée par Elizabeth et Cromwell! Christien II en Danemark, Gustave Wasa en Suède, n'ont protestantisé leurs peuples que par la plus affreuse tyrannie. Le luthéranisme a couvert l'Allemagne d'une mer de sang. Le calvinisme a produit les guerres cruelles de la France et des Pays-Bas signalées par d'horribles attentats. A tous ces effets, qui ne reconnaît dans l'erreur de Luther et ses résultats un châtiment sur la société coupable? La perte de la vérité, voilà le plus grand malheur dont Dieu puisse punir un peuple.

C.—Je sais que plusieurs des assertions que vous venez d'émettre trouveront des contradicteurs; on contestera que la réforme ait nui au bonheur et à la gloire des peuples qui l'ont embrassée. Voyez l'Angleterre, vous dira-t-on: elle regorge de richesses, elle est la reine du monde par l'industrie; elle a joué, surtout dans la première partie de ce siècle, le rôle le plus brillant parmi les autres puissances; ses armes ont vaincu le vainqueur de l'Europe; elle domine dans les Indes; au Nord de l'Amérique son pavillon couvre les vastes contrées qui s'étendent d'un océan à l'autre. Elle a formé une colonie qui, il est vrai, s'est séparée d'elle, mais qui constitue un peuple de sa race, de sa langue, de sa religion destiné à l'égaler en prospérité.

Voici ce que, je crois, on peut répondre à cette objection. Il y a des fortunes colossales en Angleterre; mais la richesse générale de la nation est-elle plus grande qu'avant la réforme? Cette question a été traitée dans les fameuses lettres de Cobbett; elle a été résolue dans un sens contraire; et ce livre est resté sans réplique. Quelle nation a été dévorée comme l'Angleterre par la lèpre du paupérisme? Quel lourd fardeau que la taxe des pauvres, et après tout, que sont ces résultats pour le secours de l'indigence, comparés aux effets de la charité catholique? Il y a quelques années, il a paru un livre qui a fait sensation. Il est intitulé *Rome et Londres;* il est l'œuvre d'un publiciste italien. C'est une comparaison entre les deux villes sous le rapport de la civilisation examinée dans les divers éléments qui le constituent; la culture intellectuelle, les arts, la moralité, le bien-être naturel constaté non dans une classe privilégiée, mais dans la généralité de la population, l'assistance donnée à la pauvreté; et le parallèle est loin de tourner à l'avantage de la capitale de l'Angleterre; on ne peut nier les faits qui en

sont la substance ; ils sont tous empruntés à des auteurs anglais, et servent aux documents officiels.

Certes, l'énergie, l'esprit d'entreprise, les autres nobles qualités du caractère britannique ne peuvent être contestés ; mais il n'y a rien dans notre foi qui ait pu les empêcher de se développer. Catholique, l'Angleterre eut conservé, augmenté même ce qui fait sa vraie grandeur ; elle doit au protestantisme tout ce que l'on peut blâmer chez elle, et ce qui sera peut-être la cause de sa ruine, la prédominence des intérêts de l'ordre matériel sur ceux de l'ordre moral.

L'Angleterre a brillé d'une grande gloire militaire à Waterloo ; mais remontez à cinq siècles, et voyez quel éclat ont jeté sur son nom les victoires de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt. La Providence l'a choisie pour abattre l'orgueil et la puissance de Napoléon, devenu l'oppresseur du vicaire du Christ. Elle est aussi son instrument pour l'introduction de la foi dans le vaste empire des Indes ; toutefois, ce ne sera pas l'œuvre de ces sociétés bibliques, mais celle des missionnaires catholiques auxquels la soumission d'une grande partie de cette immense contrée à la puissance britannique ouvre la voie. L'Angleterre a réparé dans notre siècle de grandes injustices : elle a émancipé les catholiques, et, malgré les cris fanatiques qui s'élèvent de temps à autre encore, elle a laissé à l'Eglise une liberté qui permet chaque jour à son Chef d'augmenter le nombre de ses sujets sur cette terre si ennemie naguère de son autorité. Il faudra peut-être moins de temps que l'on ne pense pour réaliser la fameuse prédiction du comte de Maistre : la messe se dira à Westminster.

Redevenue Catholique, la noble Albion, brillera un jour d'une gloire plus éclatante et surtout plus pure, que celle qui s'est attachée à son nom.

Quant à la fille de l'Angleterre, la nation qui nous avoisine, il n'est pas permis de dire avec de Maistre : qu'elle n'est qu'un enfant au maillot. Elle n'est encore cependant que dans l'adolescence, elle n'a point eu une durée qui permette de la juger dans ce qu'elle est, et de prévoir ce qu'elle deviendra. Mais la guerre civile qui a déjà couvert cette contrée de flots de sang, une immoralité politique qui brave toute pudeur, un appétit fébrile de toutes les jouissances matérielles qui comprime les nobles élans de l'âme, une fluctuation continuelle des éléments de la richesse, qui ôte toute sécurité, un dépérissement progressif de tout esprit religieux ; ces diverses causes ne sont pas pour un peuple les signes d'une puissante et longue vitalité. Souhaitons qu'elle trouve dans une rapide extension de la foi catholique qui déjà l'a envahie en une large

proportion, une force morale qui dirigeant et contrôlant son activité matérielle, lui assure une glorieuse destinée.

A.—Il est une autre objection que l'on pourra faire à notre thèse ; on nous dira : Voici un peuple éminemment catholique qui a maintenu sa foi malgré les plus longues et les plus dures épreuves : Eh bien ! depuis huit siècles, il subit le joug d'une puissance étrangère qui ne lui a épargné aucune humiliation, aucune persécution.—Voyons ce que nous pouvons dire à la gloire de l'Irlande. Cette contrée avait joui du plus grand renom dans la première partie du moyen âge. On venait de toutes parts à ses écoles : nombre de saints y répandaient une édification dont l'odeur s'étendait au loin ; les missionnaires hiberniens ont évangélisé d'autres peuples. Qui ne sait ce que la Calédonie doit à St. Colomba et l'influence civilisatrice de St. Colomban dans une partie de la France. Je ne veux pas examiner si à l'époque de l'invasion anglaise sous Henri II, l'Irlande n'avait point des dettes à payer à la justice divine. Mais elle a tiré de l'oppression, dont elle a été l'objet depuis le Protestantisme, son plus beau titre de gloire. Dites-le moi, à qui revient le plus grand droit à l'honneur, au persécuteur ou au martyr ?... Ni l'oppression, ni l'exil, ni la faim, ni le glaive, ni des tortures dignes de Néron n'ont pu affaiblir la foi de l'Irlande : ce peuple c'est une longue génération d'héroïques martyrs. Il a souffert, mais il a conservé la fidélité à son culte. Quand on voit à la même époque la lâche apostasie de l'Angleterre et de l'Ecosse, sacrifiant si facilement leur foi à la peur, la servilité de ces parlements changeant en si peu d'années de religion au caprice de despotes soumis eux-mêmes aux plus ignobles passions, et que l'on contemple la fermeté de ce peuple à qui nulle souffrance n'arrache une parole contraire à sa conscience, qui ne se sent porter à crier : Gloire à l'Irlande. Et voyez cette belle mission que la Providence lui a donnée. Les fils d'Erin enrolés dans les armées anglaises ou forcés par le besoin de s'expatrier, se répandent dans toutes les possessions britanniques : ils s'y multiplient par une bénédiction du ciel : et voilà que partout ils élèvent l'église catholique à côté du temple protestant, ils soutiennent l'honneur de leur foi, ils la font connaître et respecter. Grâce à eux le culte catholique s'exerce partout, où naguère la voix de l'hérésie seule se faisait entendre. Dans les Indes, les colonies anglaises de l'Afrique, les îles de l'Océanie comme dans notre propre pays, la nationalité irlandaise célèbre ses fêtes religieuses et patriotiques : le nom de St. Patrice y est glorifié, invoqué ; de nombreux sièges épiscopaux sont remplis par les fils de pauvres émigrés de la terre hiberniennne. Aux Etats-Unis, la race Irlandaise force de compter avec elle à

cause de sa population, de son industrie, de sa richesse : elle forme presque la moitié des habitants de la plus grande ville de la république ; une très grande partie des 70 diocèses de ce pays sont gouvernés par des évêques de cette race, et la pourpre romaine, brillant pour la première fois sur la terre d'Amérique, décore l'un de ses descendants. Que l'on montre dans l'histoire une nation soumise à une autre, ayant depuis tant de siècles une telle vitalité et une telle influence : on ne la trouvera pas. L'Irlande doit toute la gloire dont elle jouit à la foi catholique à laquelle elle a été si généreusement fidèle.

B.—Il n'est point de nation à l'égard de laquelle la récompense ou le châtiment se soit manifesté d'une manière si sensible que celle dont nous tirons notre origine, je veux dire la France. Nous avons vu la cause de sa grandeur sous Clovis, sous Charlemagne, et pendant le moyen-âge. La dissolution des mœurs de la noblesse avait failli l'entraîner dans les égarements du calvinisme. Elle a échappé à ce malheur, grâce à la Ligue. Elle est prospère sous Henri IV et Louis XIII, et voici le règne de Louis XIV avec ses magnificences en tout genre. On a expliqué la gloire de ce règne comme une bénédiction du ciel donnée à la France, en retour d'une efflorescence extraordinaire de foi, de piété, de sainteté même qui a distingué la première partie de ce siècle. Le grand roi demeura toujours plein d'une foi vive qui lui fit prescrire l'erreur. Mais il donna l'exemple d'une immoralité scandaleuse, et il soutint les quatre articles si contraires à l'autorité pontificale. Cela donnerait la raison des défaites de ses armées dans la guerre de la succession d'Espagne et des coups de la mort sur les membres de sa famille.

Avec Louis XV règnent l'impiété et l'immoralité : la guerre est déclarée au Christ et à ses enseignements. Dieu se venge par les humiliations que subit la France dans la guerre de Sept ans, qui lui enlève ses colonies ; mais ce n'était que le prélude de cette terrible effusion de la colère divine qui apparaît en traits si éclatants dans la Révolution Française. Ce mot rappelle les plus grandes horreurs qu'ait éclairées le soleil. Jamais le mal ne s'est montré avec une puissance si hideuse et si cruelle. L'homme alors n'était plus qu'une bête féroce. A quelle dégradation descend un peuple qui renie Dieu !

Mais voici qu'un homme paraît. Jeune encore, il tient à la main une épée qui lui a fait remporter d'éclatantes victoires. Il arrive de l'Orient, et, poussé par une puissance dont il ne se rend pas compte, il s'empare avec la plus grande facilité du pouvoir chez ce peuple qui avait commis tant de crimes au nom de la liberté, et il en fait un esclave qu'il foule ignominieusement sous ses pieds.

Sentant qu'il n'y a pas de sécurité possible pour l'ordre social, si la Religion ne le domine pas, il rétablit les autels, et va jusqu'à demander au Chef de l'Eglise une consécration qui fortifie et sanctifie pour ainsi dire son pouvoir. Alors la gloire l'entoure de ses plus éclatantes splendeurs. Il parcourt l'Europe en conquérant ; tout cède à ses armes : il voit les empereurs et les rois s'incliner devant lui et lui demander humblement la paix. Dans cette suite de victoires, Napoléon était le vengeur de Dieu. La Prusse, l'Allemagne, la Russie avaient des dettes à payer à la justice divine ; leurs humiliantes défaites, à Austerlitz, à Iéna et à Wagram, ont été leurs châtiments. Mais l'orgueil égare le grand homme de guerre. Il rêve un empire universel ; il veut l'étendre sur l'Eglise même. Il enlève ses Etats au Vicaire du Christ et le retient captif pendant cinq ans. A son tour, il va connaître les ignominies de la défaite et de la fuite : quelle désastreuse expédition que la campagne de Russie ! Il y perd son armée, et le voici qui recule devant ses ennemis qui le poursuivent. Sa capitale tombe entre leurs mains ; il est forcé de signer l'abdication à l'empire dans la maison même où il avait retenu le Pontife prisonnier. En vain il veut tenter de nouveau la fortune ; il est vaincu pour jamais à Waterloo, et il est transporté dans une île, à l'extrémité du monde, où, après cinq ans de captivité, il trouve la mort, en jetant toutefois un éclat nouveau sur sa mémoire par une profession solennelle de la foi catholique. Il n'est point d'homme, dans l'histoire purement profane, dans les destinées duquel l'action de la Providence soit aussi visible.

La Restauration fut trop faible de volonté ou de pouvoir pour comprimer les mouvements de l'incrédulité. Charles X, malgré sa foi, cède aux exigences du parti ennemi de l'Eglise ; la révolution de juillet emporte son trône. Le règne de Louis-Philippe n'est qu'une lutte entre ses prétentions et les droits de l'Eglise. L'archevêque de Paris, celui qui devait être le martyr des barricades, réclamait avec fermeté en faveur de l'autorité ecclésiastique auprès du fils de Philippe-Egalité. Celui-ci s'emporte et va jusqu'à dire : —Il ne me serait pas difficile de jeter par terre la mitre d'un évêque.—Encore moins à Dieu, reprit le prélat, d'abattre une couronne. Très-peu de temps après, aux journées de février, le diadême tombait de la tête de ce roi qui avait enlevé le trône au chef de sa famille.

Pour la troisième fois, la république est proclamée en France ; on crie de toutes parts : vive la liberté ! Mais il y a un héritier du nom et des idées de Napoléon. Lui aussi, il a l'instinct de la domination. Par un acte d'une hardiesse étonnante, il s'empare en une seule nuit du pouvoir ; le peuple français le laisse faire, et consent

encore à devenir pendant 18 ans le valet de ce prince, qui donna une certaine prospérité à la France, mais dont toute la politique a été de corrompre, d'avilir, de tromper pour régner sans obstacle. Il avait d'abord favorisé la religion : cela expliquerait peut-être la gloire de la campagne de Crimée. Mais il se hâte de donner des gages de sa faveur à la franc-maçonnerie et à l'incrédulité, à qui il laisse, toute liberté de se développer et d'attaquer la foi catholique. Il fait injure ensuite par le *Memorandum* de son ambassadeur à la dignité de l'Eglise, assemblée en Concile, et comme il l'a dit lui-même, il répond à la proclamation du dogme de l'infaillibilité du Pape, en retirant ses troupes de Rome, qu'il laisse ainsi à la merci de ceux qui sont tous prêts à l'envahir. Et quelques semaines après, dans une guerre qu'il avait follement provoquée, il est ignomineusement vaincu et forcé de ce rendre prisonnier. En même temps le peuple qui venait de reconnaître encore son empire par huit millions de suffrages, proclame sa déchéance, il est forcé d'aller chercher un asile sur une terre étrangère : il y trouve bientôt la mort, laissant un nom qui ne retentira pas d'une grande gloire dans la postérité.

La Prusse est l'exécutrice des vengeances de Dieu contre cette nation française dont, depuis un siècle, la passion dominante semble être la haine contre tout ce qu'a établi l'autorité divine ; quelles suites de défaites elle lui fait subir ! Elle ne lui accorde la paix qu'en lui enlevant deux de ses provinces, et l'écrasant d'un lourd impôt. Mais aucune leçon ne sert à l'esprit révolutionnaire qui n'est autre que l'esprit satanique ; la guerre civile succède à la guerre étrangère ; la Commune signale son empire à Paris par le pillage, l'incendie et le massacre. Sa puissance a été momentanément comprimée : mais, on le sent, elle est à la veille de la reprendre. Dieu lassé de tant d'impiétés, de blasphêmes contre le Christ, de profanations du jour qu'il s'est consacré, de haine contre son Eglise, d'une si épouvantable corruption de mœurs, Dieu doit, ce semble, à sa justice de livrer à sa propre fureur une nation aussi énormement coupable. Cependant toute espérance d'un autre ordre de choses n'est pas éteinte. Il y a dans une partie de la France tant de foi vive, d'ardente piété, de dévouement à l'Eglise et à son chef, et tant d'œuvres généreuses ; il y a d'ailleurs des signes si éclatants de la bienveillance que le ciel conserve encore à la nation jadis appelée très-chrétienne, qu'il est permis de se laisser aller à l'espoir qu'elle échappera aux horreurs dont elle est menacée. Qui ne le sent, la destinée de la France est aujourd'hui plus que jamais à la merci de la Providence, dont elle doit craindre la justice, sans désespérer encore de sa miséricorde.

D.—La France n'est pas la seule nation qui doive craindre la justice divine : quelles persécutions l'Eglise ne subit-elle pas aujourd'hui dans la Prusse et la Suisse ? Ses droits sont en partie méconnus en Autriche et en Espagne ; la Russie fait peser une cruelle oppression sur ses sujets catholiques. Aussi on craint un bouleversement général dans la société européenne, des guerres où il se fera un carnage affreux. Les instruments de la colère divine, excités par tant de crimes et d'iniquités, semblent chargés : on attend à chaque instant l'étincelle qui va leur faire produire d'épouvantables ravages..... L'Eglise aura à souffrir sans-doute de cette catastrophe, si toutefois elle se fait sentir ; mais elle dominera bientôt sur les ruines qu'elle aura faites. Dieu ne punira ses ennemis que pour lui donner un triomphe éclatant. C'est elle qui semble, aujourd'hui, menacée d'une ruine complète ; tout conspire contre elle ; mais quel catholiqne entretiendrait la crainte sur son sort ? Les portes de l'enfer ne sauraient prévaloir contre elle. Toute son histoire nous la montre plus puissante et plus glorieuse au moment où sa perte semble assurée.

Voyez-la à son berceau : les Juifs veulent imposer silence à ses premiers Apôtres ; ils répondent le mot fameux : *Non possumus.* "Nous ne pouvons taire ce que nous sommes chargés de dire." On les emprisonne, puis on les exile ; et voilà qu'ils se répandent sur la surface du monde, et quelques années après, St. Paul leur applique la parole du Roi prophète : "Leur voix s'est fait entendre jusqu'aux extrémités de la terre.—*In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum.*

Pendant trois siècles, le monde est inondé du sang des martyrs ; les trente premiers Papes périssent dans les supplices. Dioclétien fait élever un monument où il se vante d'avoir exterminé le nom chrétien ; mais la croix apparaît dans les cieux ; elle donne la victoire à Constantin, et voici qu'elle domine la couronne des empereurs maîtres du monde.

Les Barbares arrivent ; ils ne font qu'une ruine de l'Europe entière ; toutes les institutions périssent sous leurs coups. Rome même éprouve leurs ravages, mais l'Eglise va à leur rencontre, le crucifix à la main ; elle calme leur fureur, et les soumet à sa propre domination. Ces nations deviennent ses filles soumises et dévouées.

Les Lombards, tout-puissants en Italie, veulent s'emparer de la grande cité, siège du Vicaire du Christ ; l'épée de Pepin et de Charlemagne délivre l'Eglise, dont le Chef alors se voit revêtu d'une puissance temporelle qui assure son indépendance.

Plus tard, les empereurs d'Allemagne désirent entraver l'Eglise dans sa liberté, disposer des élections du Souverain Pontife pour

en faire un instrument docile à leur volonté ; mais Grégoire VII paraît ; la Providence l'a doué d'une énergie invincible ; les rôles se changent : les souverains abaissent leurs couronnes devant la Papauté qui, lorsqu'ils sont coupables, les frappe d'excommunication, et soustrait à leur tyrannie leurs sujets opprimés.

Au XVIe siècle, le Protestantisme enlève de vastes et puissantes contrées à la domination de l'Eglise ; mais à cette même époque, elle brille par la gloire de la sainteté, des sciences et des arts ; et la découverte du Nouveau-Monde semble n'avoir lieu que pour le soumettre dans sa plus grande partie à son empire.

A la fin du siècle dernier, la Révolution, plus ennemie encore de l'autel que du trône, triomphe partout. Elle règne à Rome, elle fait le Chef de l'Eglise son prisonnier. Pie VI meurt à Valence ; l'incrédulité fait entendre ce cri : " C'en est fait. La Papauté a cessé d'être ; " mais voici que la Providence envoie les Russes délivrer l'Italie de la domination française ; les cardinaux peuvent se rendre à Venise, et ils élisent Pie VII, qui va prendre son siége à Rome.

Aveuglé par son insatiable ambition, jaloux de toute puissance qui ne subit pas la sienne, Napoléon s'empare de Rome, fait prisonnier le Pape qu'il garde captif pendant cinq ans. Nouvel ordre du ciel aux Russes de délivrer le Chef de l'Eglise à l'autorité duquel ils ne croient pas. C'est en effet à l'approche de leurs armées triomphantes que, pour intéresser le ciel en sa faveur, l'empereur rend la liberté à Pie VII ; il était trop tard. Avant que le Pape fut entré à Rome, Napoléon, déchu, avait été conduit à l'île d'Elbe, pour aller ensuite mourir captif à Ste. Hélène.

Nous voici au règne de Pie IX. En vain il montra la plus grande libéralité envers ses sujets, la révolution le chassa de ses Etats et le força de se réfugier à Gaëte. Mais la République française le rétablit sur son siége par les armes du général Oudinot. Maintenant, je le demande, jamais homme a-t-il joui d'une gloire morale plus grande que Pie IX. Voici trente ans qu'il exerce la charge de représentant du Christ sur la terre. Qui n'est dans l'admiration à l'aspect de tant d'œuvres éclatantes qu'il a opérées ! Quelle domination il a exercée sur les esprits ! Environ 250 millions d'âmes se soumettent à ses décrets ; entouré d'ennemis qui le menacent sans-cesse, il condamne hardiment leurs doctrines et leurs actes ; ils peuvent à chaque instant porter la main sur lui, mais Dieu met un frein à leur désir de s'emparer de sa personne. Une voix céleste leur dit comme à la mer : Tu viendras jusqu'ici, là tu briseras la fureur de tes flots.—*Usque hic veniens, et hùc confringes tumentes fluctus tuos.* (Job, 38.) Mais supposez que Dieu veuille

couronner la gloire de Pie IX par celle du martyre, allez-vous dire : C'en est fait, l'empire de Rome est fini, l'incrédulité triomphe ?

Rappelons un fait dont toute l'histoire de l'Eglise n'est en quelque sorte qu'une répétition. Il y a plus de dix-huit siècles, un homme avait paru à Jérusalem se disant le Messie désiré des Nations, le Fils de Dieu lui-même. Par les plus grands prodiges, il semblait avoir prouvé sa mission divine ; mais il a des ennemis puissants ; il tombe entre leurs mains ; ils le font condamner à mort ; il est crucifié, un peuple immense applaudit à son supplice et maudit son nom. Et après qu'il a été mis au tombeau, ses disciples s'attristent et s'entretiennent en pleurant de la déception des espérances qu'il leur avait fait concevoir. Oui, tout est fini du Christ et de sa doctrine ; il est mort et enterré. Mais voici que, le troisième jour après sa mort, il reprend la vie et apparaît à ses Apôtres ; il leur donne le pouvoir de continuer son œuvre, en évangélisant toutes les nations ; il s'élève plein de gloire au ciel. Et quelques jours après, son esprit, se répandant sur ses Apôtres, leur fait jeter les fondements de cette Eglise une, sainte, catholique, apostolique, qui depuis, malgré toutes les persécutions, a maintenu son empire, et par laquelle le Christ règne sur le monde, glorifiant son Père, sanctifiant les âmes, préparant ses élus pour l'éternité, et ne laissant de temps à autre ses ennemis prévaloir que pour briser leur puissance au jour de sa colère. *Confregit in die iræ suæ reges.*

Oui, le sort de l'Eglise, c'est celui du Christ ; après la persécution, une gloire, une domination plus grande.

B.—Nous avons rappelé les grands événements de l'histoire tant ancienne que moderne, laissant cependant de côté nombre de faits importants dont l'examen aurait aussi produit en nous la même conclusion, que nous pouvons maintenant tirer. Elle est conforme à la proposition que nous avons émise : c'est que la Providence veille sur les empires, que leur grandeur est due à l'observation des lois qu'elle impose à la société, et leur ruine une punition de leurs vices ou de l'opposition qu'ils font au Christ et à son Eglise. Celle-ci survit à toutes les décadences : elle voit disparaître autour d'elle les diverses nationalités, et elle se maintient toujours telle que la main de Dieu l'a constituée ; les institutions humaines croulent, et elle se montre toujours dans la glorieuse unité de sa doctrine et de son culte ; les dynasties passent en se succédant les unes aux autres ; la succession du siége de St. Pierre n'a pas failli. De toutes parts, et plus que jamais dans notre siècle, on a vu briser les couronnes des potentats : la tiare orne toujours la tête du Vicaire du Christ. L'Eglise a le sort de la croix sur laquelle elle

s'appuie. *Stat crux dùm vovitur orbis.* Elle durera sur la terre jusqu'à ce que l'Ange, chargé d'annoncer la consommation des siècles, ait dit : C'en est fait, le temps est fini. *Tempus non erit ampiùs.*

A.—C'est une parole de son Chef qui a été l'objet de cette discussion. Dans l'allocution qu'il a prononcée, il a fait entendre aux pèlerins qui venaient lui rendre leurs hommages d'autres paroles qui sont une puissante leçon, et donnent la ferme espérance du triomphe prochain de notre foi ; nous ne pouvons mieux terminer cet entretien qu'en nous les rappelant.

Après avoir parlé du triste spectacle que le monde présente par les crimes qui s'y commettent contre la loi divine, la violation des décrets de l'Eglise, et les malheurs de tout genre dont souffre la société, il fait entendre une prédiction dans un langage inspiré que je ne redis, et que vous n'entendrez sans doute, qu'avec un sentiment de vénération et de foi :

" En considérant ce tableau lugubre, la vision d'Ezéchiel me revient à la mémoire. Le prophète fut transporté en esprit par Dieu dans uu vaste champ tout rempli d'ossements desséchés. Et tandis que, étonné et stupéfait, il considérait ce triste spectacle, il entendit une voix d'en haut qui criait à son oreille : " Crois-tu que ces ossements puissent retourner à la vie ? " Et le prophète humilié et le front courbé répondait : " Vous seul pouvez le faire, ô mon Dieu."—*Domine Deus. tu nosti.* Eh bien ! répondit le Seigneur : " Pophétise sur ces ossements, *Vaticinare de ossibus istis.* Apprends que ces ossements vivront ; je ferai entrer en eux l'esprit, je les couvrirai de nouveau de nerfs, de muscles, de veines et de sang ; la chair reviendra les envelopper, et la peau revêtira tous ces corps et ils vivront." Le prophète répéta les paroles de Dieu, et dans cet instant commença un léger murmure, et puis une commotion, celle des ossements mêmes qui cherchaient à se réordonner pour former corps, comme ils étaient auparavant : *Factus est et sonitus..... et ecce commotio.*

" La prophétie, mes chers amis, indiquait la fin de l'esclavage d'Israël et son retour dans les terres de la patrie. Or, maintenant, je dirai : Dieu, en considérant ce champ de décombres et de ruines, dont j'ai parlé tout-à-l'heure, accumulées avec les dépouilles de l'Eglise de Jésus-Christ, ne pourrait-il pas demander aussi à chacun de nous : *Putasne vivent ossa ista ?.....Vaticinare de ossibus ?* Et que répondrons-nous ? Avec une âme ferme, avec un accent décidé nous répondrons : Oui, tous ces os ressusciteront, car l'Eglise de Jésus-Christ, à qui ils appartiennent, ne peut jamais périr ; elle doit durer jusqu'à la consommation des siècles.

" Ces ruines se relèveront, mais, avant de se relever, elles éprou-

veront, elles aussi, leur commotion. *Et ecce commotio.* Et la commotion paraît dès à présent. C'est une commotion que votre venue, la venue des fils obséquieux devant leur père; c'est une commotion que l'agitation des peuples catholiques dans de si nombreux pèlerinages; c'est une commotion que l'écho de ces prières ferventes qui s'élèvent vers Dieu dans les temples sacrés. Et les tribunaux de la pénitence assiégées, et les tables eucharistiques fréquentées, et les bonnes œuvres multipliées, tout prouve que parmi les ruines de l'Eglise de Jésus-Christ il y a commotion.

" Que si les os ne reviennent pas encore former les corps primitifs, souvenez-vous donc, ô fils bien-aimés, que l'Eglise du Christ est fondée sur la pierre, qu'elle est figurée par un rocher assailli de tous côtés par la furie des vents et par la rage des ondes. La commotion, elle, existe dans l'Eglise, mais les os épars ne reviennent pas encore à leur place, parce qu'ils en sont empêchés par les ouragans, par les tempêtes qui reçoivent l'impulsion d'en haut, et ne cesseront de battre le rocher juspu'à ce qu'il soit poli et nettoyé de toute tache.

" Quand les taches qui la souillent auront disparu, Dieu nous consolera, et à la présente commotion succèderont les triomphes. Les persécuteurs actuels de l'Eglise auront la fin de leurs devanciers. Dans un temps fixé par la Providence, Dieu tendra une main miséricordieuse à son Eglise entièrement purifiée et délivrée des chaînes dont l'ont chargée ses ennemis. Alors il la couvrira d'un vêtement d'or, et la fera asseoir comme une reine à la droite de son divin fondateur. *Astitit regina à dextris tuis in vestitu deaurato.*"

J. S. Raymond, Ptre.

FIN.

LE CHRISTIANISME DANS L'HISTOIRE

I

(*suite*)

Voilà à quoi se réduisent en dernière analyse les diverses formes religieuses comprises sous le nom générique de paganisme. Elles cachaient sous un semblant de *religiosité* les tendances les plus pernicieuses, les plus opposées au développement du progrès et à l'essor d'une véritable civilisation. Au lieu de réfréner la corruption, elles servaient plutôt d'encouragement à toute espèce d'iniquités et de désordres. On les croirait inventées pour échapper à Dieu et à la conscience humaine, pour éterniser l'ignorance, la servitude et la barbarie sur la terre. On n'aperçoit nul précepte de vie, aucune règle morale dans cet assemblage fantaisiste d'absurdités toutes plus choquantes les unes que les autres, mises au jour par l'imagination dévergondée des poëtes. Après la confusion des langues, qui fut le châtiment infligé à l'orgueil, cette incroyable aberration en matière de doctrine, conséquence de l'oubli de Dieu, est peut-être le plus grand étonnement de l'histoire.

Et pourtant, c'est ce culte absurde, dissolu, monstrueux ; ce culte qui viole ouvertement la religion ou la loi naturelle et que finit par repousser l'instinct moral des humains ; ce culte, admirable instrument de despotisme entre les mains des puissants, et qui ferait douter du bon sens de l'antiquité ; ce culte, inspiré par le mauvais génie des mortels pour les séduire et les mener à l'abîme par la route souriante des plaisirs,—c'est ce culte que semble regretter Voltaire, et qu'il oppose hardiment au culte des Juifs et des chrétiens ! De ce qu'il a subsisté presqu'en tous lieux pendant

trois mille ans à la honte des nations qu'il divisa, avilit et souilla de ses poisons corrupteurs, il conclut qu'il valait mieux que le judaïsme qui ne s'étendit pas au-delà des frontières de la Palestine ! Il invoque cette trop longue durée, cette prodigieuse extension de l'idolâtrie comme un argument contre le Christianisme, sans songer que celui-ci se soutient par sa propre vertu, indépendamment des pouvoirs politiques, tandis que le polythéisme s'est effondré ainsi qu'un palais en ruines, aussitôt que lui ont manqué les appuis humains. D'ailleurs, pourquoi aurait-on si énergiquement travaillé à détruire une religion toute négative, laquelle n'ayant pas de dogmes ni de morale, laissait chacun livré à lui-même, et n'exerçait de rigueurs que contre ceux qui voulaient la combattre ?.

Souvent, hélas ! au spectacle que nous offre l'histoire, on dirait que le désordre et l'erreur sont les hôtes inévitables des déshérités de l'Eden ; que l'aveuglement de l'esprit et le dérèglement du cœur sont les conditions obligées de leur existence ; qu'ils se plaisent à errer en aveugles dans toutes les voies où Dieu n'est pas, ce qui les empêche de convertir en réalité leur rêve éternel de bonheur. Ah ! si plutôt de courir aux autels des faux dieux, les descendants de Noé eussent gardé purs le souvenir de leur origine et l'amour de leur Auteur qui récompense si magnifiquement les hommages dont on l'honore, s'ils se fussent unis comme un seul homme par les liens de la fraternité et d'une foi commune pour surmonter de concert les assauts de l'antique ennemi, s'ils se fussent donné la main dans une entente unanime pour marcher sous un même étendard à la conquête des belles destinées qui leur étaient ouvertes : quelle ère de prospérité se serait levée à l'horizon ! Qui pourrait tracer un tableau assez brillant de la félicité et de la grandeur qui seraient devenues leur partage ? On aurait connu les délices de cet âge d'or fabuleux chanté par les poëtes, alors que les hommes, au lieu de s'entre-dévorer dans des guerres fratricides, ne respiraient que générosité et confiance mutuelle au sein de l'abondance et de la paix. L'unité de croyance aurait produit et entretenu l'union des intelligences et des cœurs. Forts par cette communauté religieuse de principes et de sentiments, ils auraient vécu libres et prospères sous l'égide d'institutions pacifiques. Une noble émulation aurait partout engagé la lutte sublime du devoir. De l'intérêt de chacun serait résulté l'intérêt général. La violence eût été bannie de ce séjour qui lui doit la plupart de ses maux. La tyrannie, armée de poignards et de chaînes, avec son cortége de bourreaux et d'imposteurs sacrés, ne se serait pas ruée sur la liberté sainte pour enchaîner ce Prométhée immortel au rocher des superstitions païennes. Les citoyens n'auraient eu qu'une

patrie, l'univers, qu'une ambition, celle de devenir meilleurs, qu'une religion, qu'une loi, qu'une morale, la morale, la loi, la religion du vrai Dieu. Jésus-Christ n'aurait eu qu'à paraître pour éblouir les esprits de ses lumières, subjuguer les âmes par ses préceptes, attirer les cœurs par ses exemples. La terre, au lieu d'être un théâtre de discordes, de haine, de scandales et d'oppression, aurait réjoui le ciel par son harmonie. Tout aurait été pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, et les optimistes seraient témoins de la réalisation de leur idéal qui, malheureusement, n'est qu'une chimère, grâce aux erreurs qui se sont disputé, dès le commencement, le domaine que nous habitons, et l'ont métamorphosé en un temple d'idoles.....

La croyance que nous professons nous enseigne ces maximes ; elle nous montre à son berceau les bienfaits qui en couronnèrent l'application chez les premiers chrétiens. Sommes-nous à ce point privés d'énergie et vides d'idées sérieuses que nous ne pourrions plus faire renaître au milieu de nous ces merveilles qu'enfanta l'union dans la charité et la vertu ?

Mais détournons nos regards du présent et de l'avenir pour les reporter sur le passé.

Au moyen de la révélation et par l'intervention continuelle de sa providence, Dieu pourvoit à ce que l'erreur comme le mal ne règnent jamais d'une manière absolue ici-bas : c'est d'ordinaire quand ils semblent avoir assis solidement leur empire dans les âmes qu'il intervient d'une façon inattendue sur la scène changeante des événements pour faire sentir leur néant et signaler davantage sa puissance. Cette réflexion, applicable à tous les temps, l'est particulièrement à l'époque de la venue du Sauveur. Aussi, est-ce là que nous nous arrêterons pour observer un moment les mœurs de ce monde où, dit-on, Jésus-Christ n'était pas nécessaire. La philosophie, montée sur le trône en la personne des Antonins, ne put les changer. Elle ne possédait pas ce qu'il faut pour opérer un changement dans les masses qui connaissent à peine le nom des philosophes et nullement leurs leçons. Cette œuvre était au-dessus des forces humaines. Un Dieu seulement pouvait l'entreprendre pour la conduire à bonne fin. Une grande réforme morale n'est possible qu'au moyen de l'élément religieux.

Le peuple, façonné à l'image de ses dieux, plonge plus avant dans l'abjection après la mort du premier empereur, et s'attelle au char de Néron qui lui fournit libéralement ce qu'il souhaite : du pain et du sang. Il lèche la main qui le frappe, et consent à tout, même à ce qu'on le ravale au rang des esclaves en lui ôtant toute sa part dans la direction de ses propres destinées, pourvu qu'on

l'alimente et qu'on l'amuse, sans qu'il soit obligé de subir la loi abhorrée du travail. Le sénat avait cédé promptement à l'entraînement général; sa bassesse dégoûte Tibère qui, retiré à Caprée, où il invente des trahisons, des voluptés et des supplices, gouverne Rome et l'empire avec une armée soudoyée de délateurs. Les philosophes, au lieu de chercher à éclairer la foule, se concertent avec les prêtres pour la river de plus en plus au joug de ses superstitions et de ses préjugés. Les augures, au dire de Cicéron, ne peuvent se regarder entre eux sans rire du rôle stupide qu'ils jouent aux dépens de la crédulité qui en paie tous les frais, mais en public, ils s'arment d'un front d'airain dès qu'il s'agit de prédire l'avenir par le vol incertain des oiseaux ou en consultant les entrailles palpitantes des victimes.

Au Colysée, les gladiateurs s'égorgent par milliers pour charmer les loisirs des grands, de la plèbe et des matrones romaines; une vestale y donne le signal des combats, et, de son pouce renversé, elle défend de faire grâce aux vaincus. Souvent, à l'effroyable spectacle du meurtre et de l'agonie d'un mourant, succèdent les spectacles riants de la volupté. Car la mort se mêle à l'orgie dans les amusements antiques; elle est l'accompagnement obligé de toutes les fêtes; on promène son image au milieu des convives, dans la salle où banquettent les viveurs; elle est là comme pour inviter ceux qui restent à se hâter de jouir des courts moments de la vie.

Dans les temples sont convoquées des assemblées nocturnes, où les deux sexes, à l'ombre de l'autel de Vénus protégeant leurs amours, s'abandonnent librement à ce qu'il y a de plus honteux dans les penchants de la nature. Les théâtres retentissent des leçons du vice. Jupiter, Mercure, Apollon, Mars, Vénus, enfin, toute cette cohue de scélérats qu'un reste de pudeur semblait avoir relégués dans le ciel avec leurs crimes, en descendent pour apprendre au parterre blasé sur les jouissances ordinaires, des débauches inconnues, des artifices ignorés, des ruses nouvelles pour escamoter l'innocence et réveiller les sens assoupis. Prise d'un délire étrange, l'humanité presqu'entière, abdiquant la raison et la dignité humaine, répudiant tout frein religieux et moral, se laisse aller sans honte ni remords, telle qu'une courtisane en ivresse n'ayant plus conscience de ses actes, à des excès inouïs dans les annales des peuples modernes.

Nulle faute ne se cachait; le mal, sous toutes ses formes, s'épanouissait au soleil dans une libre et puissante floraison. Des faits criminels, des désordres contre nature étaient prônés par les sophistes, permis ou du moins tolérés par la loi. L'amour socratique florissait dans les républiques de la Grèce, il se répandait à

Rome, où bientôt les garçons en servitude se vendirent à des prix fabuleux. Messaline épouvantait l'Italie de ses débordements; Néron épousait publiquement l'affranchi Pythagore; Héliogabale, qui imita aussi cet exemple, choisissait ses ministres et ses serviteurs d'après les qualités qui les rendaient propres à la débauche; Adrien faisait placer au rang des dieux son giton Antinoüs. Les filles faisant commerce de leur vertu, acquéraient facilement l'influence et la richesse, tandis que les honnêtes femmes ne comptaient pour rien dans la famille et le milieu social. Les premières se faisaient porter en d'opulentes litières, suivies d'un cortège de sybarites et d'esclaves ; plus d'une fois, du fond de leurs somptueuses retraites de Parthénope ou de Tibur, elles dirigèrent les affaires d'Etat. Horace, d'une morale pourtant si facile, saisissait sa lyre pour marquer d'un stigmate immortel les vierges romaines qui se faisaient initier au mystère des danses lascives d'Ionie, et qui, enfants encore, méditaient de coupables amours.

Déjà de son temps Cicéron disait: "Il n'y a plus de Camille ni de Fabricius; ces antiques vertus ne sont plus que dans les livres, et dans des livres surannés. On lit et on pratique Epicure plus que le vieux Caton ; et si de tels sages revenaient au monde, à voir leur vie austère, nous les plaindrions comme des malheureux maudits du ciel."

La corruption était si universelle et si effrénée que Caton le censeur applaudissait en voyant entrer un jeune homme dans un mauvais lieu, en s'écriant qu'au moins l'honneur des familles n'avait pas à souffrir de sa luxure. Enfin, les Romains, gloire et opprobre de l'univers, dégradés depuis qu'ils étaient devenus les maîtres du monde, n'avaient plus d'autre pensée que de jouir. Il nous faut renoncer à peindre dans ses détails cette crapule étonnante, de peur d'effrayer trop vivement la pudeur. Les mœurs païennes sont horribles à ce point que vouloir en reproduire fidèlement tous les traits conduirait presqu'à un attentat contre la morale chrétienne.

L'histoire, ce phare qui se dresse solitaire entre le passé et l'avenir pour signaler aux générations successives les écueils qui parsèment l'océan de la vie, ce maître d'expérience à l'école duquel on apprend plus de choses qu'il y en a dans tous les livres des faiseurs de systèmes, nous enseigne avec un redoublement de sagesse que les époques fameuses par leur perversité furent aussi remarquables par une affluence de maux inouïs. Lorsque saturés de boue, plongés dans l'indifférence et la matière, les hommes descendent aux derniers degrés de l'abjection, la mort, pour les dévorer, multiplie alors ses formes affreuses ; les plus corrompus sont natu-

rellement les moins épargnés, et elle ne suspend le carnage qu'après que l'orgie s'est ralentie sous ses coups.

Le hideux empire du mal physique se développe ou se resserre dans la même proportion que le mal moral dont il est la conséquence naturelle. Le vice rendu à l'état d'habitude et de besoin, dépose dans la chair et l'âme qu'il infecte de son venin, un virus qui désorganise l'être humain et se propage souvent dans plusieurs générations. Hélas ! la vertu est rarement héréditaire ici-bas, tandis que l'héritage du désordre nous revient tout entier ! Cette triste hérédité à laquelle il est impossible de se soustraire, est une des preuves les plus sensibles de ce péché originel qui explique tout, sans lequel rien en nous ne s'explique d'une manière rationnelle, et qui a si profondément vicié dans son principe notre pauvre nature que nous en sommes frappés par le fait même de notre origine.

Qui croira que l'homme soit sorti corrompu et dégradé de la sorte des mains bienfaisantes du Créateur ? Cette idée est tellement en désaccord avec celle des perfections divines qu'il faudrait avoir perdu l'intelligence pour la soutenir. L'homme est mauvais, et les témoignages ne manquent pas pour établir cette assertion ; mais Dieu l'a-t-il créé ainsi ? La négative est attestée d'un accord unanime par les traditions de tous les peuples ; et Platon, répondant pour toute l'antiquité, déclare que l'Etre bon ne veut ni ne fait de mal à personne.

Or, si l'homme est mauvais, s'il est la proie de la douleur, s'il traîne péniblement sur ses épaules cette lourde croix de la vie qu'il ne dépose que pour tomber dans les bras de la mort, c'est qu'il est coupable, qu'il a prévariqué et qu'il pèche encore contre Dieu en violant le pacte originaire qui l'unissait à Lui. Son bonheur de l'Eden s'est évanoui comme un songe qui se dissipe tristement au réveil ; ses facultés qu'il possédait dans leur entité et leur perfection, ont diminué de force, de puissance et d'ampleur, elles se sont flétries comme des fleurs à peines écloses privées tout-à-coup d'air, de rosée et de soleil, des divers éléments qui les font s'épanouir en brillante floraison ; d'excellente qu'elle était au sortir de la création, sa nature est devenue désordonnée et perverse. Le changement qui s'est produit en lui l'instant après sa chute, n'est pas moins grand que celui qui s'est opéré en même temps autour de lui. La terre qui, auparavant, était un jardin enchanté où les mille productions qu'elle renferme en son sein s'étalaient sans culture, s'est couverte aussitôt de ronces et d'épines, tandis que lui sentait grandir et se multiplier au fond de son cœur les ferments de perversité et de révolte qui allaient en faire l'opprobre de la

nature. Et à qui doit-il s'en prendre de cette révolution subite, de cette dégradation profonde de son être, sinon à lui-même qui l'a bien voulue ? C'est lui qui, en transgressant l'ordre primitif, a introduit le désordre dans l'univers ; les tourments qu'il éprouve lui viennent de ses passions ; et il serait moins malheureux s'il était plus fidèle au devoir.

Les matérialistes et les athées, qui ne voient dans l'être humain que la partie inférieure ou les sens, témoignent de l'aversion et du mépris pour les vertus chrétiennes qu'au contraire, ils devraient admirer d'autant plus qu'ils ne se trouvent pas le courage d'y soumettre leur conduite. Sous prétexte qu'il n'y a pas de mal à suivre les impulsions de la nature, ils laissent chacun libre d'agir suivant son bon plaisir ; ils proclament avec des transports de lyrisme que la volupté est le bien suprême pour s'étourdir eux-mêmes et communiquer aux autres l'horreur que leur inspire l'austérité des mœurs. Leur doctrine est, par essence, ennemie de la chasteté, de la sujétion des facultés passionnelles : et il n'est pas nécessaire de connaître et d'approfondir davantage cette doctrine pour la juger fausse et funeste dans ses rapports avec l'homme, avec les principes qui le constituent. Car la chasteté est avant tout une loi de conservation faite pour perpétuer les espèces, et qui s'applique sans restriction à tous les êtres vivants. Violer cette loi, c'est contrarier la nature qui l'impose et compromettre l'avenir de sa race. La création animale obéit par instinct à cette loi qui fait abonder la vie, et c'est parce qu'on l'enfreint sans besoin ni mesure que l'ignoble empire du mal physique se développe dans la société humaine à un point qu'il n'est pas donné de fixer, phénomène qu'on n'observe nulle part ailleurs. Cependant, l'homme a plus besoin d'être chaste et de se maîtriser que le reste des créatures qui s'ignorent : son esprit ne s'élève, sa conscience n'est tranquille, son cœur même n'est à l'aise qu'après avoir réduit au silence cette voix impérieuse de la chair et du sang qui l'arrache à ses méditations, à ses études, à son calme intérieur pour rompre l'équilibre de son être, le remplir d'agitation et de trouble, de rêves insensés, de sensations étranges, bientôt suivies d'horribles dégoûts.

La chasteté est le nerf de l'intelligence, elle lui communique une vigueur, une exubérance de vitalité qui ne s'épuise point avec l'âge ; elle la conserve lucide, lumineuse, capable d'embrasser de vastes horizons ; elle est enfin la santé de l'âme et du corps ; en nous en faisant un précepte, la religion ne fait que seconder et fortifier la nature. Il n'est pas jusqu'aux païens qui n'en aient compris l'avantage inappréciable pour les travaux de l'esprit. Les sages de l'antiquité la recommandaient à leurs disciples. Dans la

fable, Uranie, déesse du génie, et Minerve, déesse de la sagesse, étaient vierges toutes deux.

Heureux qui, dès l'enfance, s'est écarté avec une sainte horreur des sentiers foulés par le vice, et a contracté de bonne heure sous les auspices du culte et de la prière, la douce habitude de la vertu ! Heureux le mortel qui porte un cœur pur, et qui peut jeter un regard satisfait sur son passé ! Mille fois heureux celui qui a pu acquérir la science de l'homme sans perdre la candeur et la pureté de l'enfant !

Il n'a jamais éprouvé ce malaise indéfinissable, ces peines désolantes, ce profond ennui de vivre et cette lassitude morbide qui tourmentent le sybarite en vain se couronnant de roses pour chasser les soucis. Ses jours qu'il consacre religieusement à bien faire, coulent limpides et paisibles, pareils à une onde rafraîchissante qui répand l'abondance sur ses rives. Imbu de solides principes et de la fermeté qu'ils inspirent, il a su conserver et mettre à profit les forces de son âme, au lieu de les dissiper en aveugle à la poursuite d'un bonheur impossible au sein de coupables jouissances dont il n'ignore point les funestes retours. Il jouit pleinement des facultés de son être, et se voit entouré de respect et d'estime. Même sous les glaces de l'âge, il reste jeune de corps et d'esprit ; une sève abondante circule encore dans l'économie qui ne s'use que par degrés insensibles ; l'entendement garde sa puissance de perception, sa lucidité et sa fraîcheur. Exempt dans la vieillesse des infirmités qui sont ordinairement le fruit d'une jeunesse orageuse, il mourra chargé de mérites et d'années pour renaître à une vie meilleure, sans avoir guère passé par d'autres souffrances corporelles que celles que Dieu envoie aux mourants pour les détacher de ce monde où personne n'est exempté de souffrir, et les avertir que le temps de l'exil va toucher à son terme.

Quel contraste entre le sort de l'homme de bien pénétré de l'excellence de son être, et celui réservé au voluptueux disciple d'Epicure ! Quel enseignement ressort de ce contraste !

Les suites de l'abus des plaisirs ne sont pas les mêmes chez tous les individus : elles varient suivant l'organisation et le tempérament de chacun. Mais quoiqu'elles sévissent avec plus ou moins de violence selon la grandeur des excès et la constitution du sujet, elles n'en attaquent pas moins l'homme tout entier. La nature outragée, surmenée dans ses mystérieuses expansions, se venge en défigurant son ouvrage. L'âme et le corps ayant péché contre elle de concert, sont soumis tous deux à ses représailles qui s'exercent tôt ou tard. Il résulte que les effets produits par les dérèglements érotiques sont de deux genres qui réagissent l'un sur

l'autre : physiques et moraux. Mais ces derniers, beaucoup plus désastreux, sont pour ce motif généralement plus sensibles aux yeux de l'observateur. S'ils amènent assez rarement la stupidité et la folie, qui sont les conséquences extrêmes du libertinage, en revanche ils émoussent les ressorts de l'intelligence, éteignent l'imagination qu'ils déparent de ses couleurs les plus brillantes et dépouillent de ses plus riches ornements ; ils troublent, affaiblissent ou altèrent la mémoire, miroir où se peint et se grave l'image des choses du passé ; ils modifient d'une manière fâcheuse le goût, les tendances, le caractère et les aptitudes, rendent indolents, égoïstes, cruels, et conduisent finalement aux langueurs de l'apathie ou aux sombres agitations du désespoir les infortunés qui en subissent les atteintes.

Hanté de désirs toujours renaissants et qui le tiennent en un état de surrexcitation fiévreuse, assailli de fantômes impurs qui le poursuivent jusqu'au sein du sommeil, le libertin livré à lui-même devient promptement incapable d'efforts pour le bien, d'étude et d'application d'esprit : inhabile à tout après avoir tout essayé sans succès, il promène tristement, dans une stérile indolence, sa nullité, sa suffisance et son cynisme. Blasé par le long abus de toutes choses, il ne sait plus aimer, ni reprendre d'empire sur soi-même, ni s'émouvoir même du spectacle de sa propre misère dont il fait ses délices, et qui devrait être bien plutôt l'objet d'un inconsolable gémissement. La source des saines émotions, des grandes pensées et des sentiments généreux s'est tarie en son cœur. Il n'y a plus de vivant en lui que l'idée du mal qui absorbe et galvanise toutes les puissances de son être.

Il n'existe que dans le monde physique pour y adorer et savourer la matière ; il ne croit qu'à ce qui frappe les sens et provoque les appétits de la chair pour s'arroger dans son ignorance factice, le triste privilége de nier tout, excepté le plaisir. Le monde intellectuel, où il est si doux de vivre en compagnie des penseurs, entouré des fruits de l'expérience et des recherches savantes du passé, est pour lui de nul prix. Nul principe de vertu, nul élément de vie morale n'a surnagé dans le naufrage de cette âme, hors quelques épaves restées debout, éparses ça et là, et qui achèvent de crouler à mesure qu'il y porte la main. Seul le désordre lui plaît, parce qu'il lui semble être en harmonie avec l'état violent d'agitation où s'épuisent ses facultés detournées de leur but.

Arrêtez un instant le regard sur ce malheureux que la dégradation a marqué de son sceau : quel avilissement incompréhensible ! quelle pénible transformation s'est accomplie dans son être ! A la vigueur, à l'énergie des organes ont succédé une débilité, une

caducité précoces. Plus d'expression noble ou élevée sur ces traits effacés, que la sensibilité seulement anime parfois de rayons fugitifs. Ses yeux qui naguère éclairaient la physionomie d'une lumière pure et sereine, n'ont qu'une lueur incertaine et voilée comme celle du crépuscule qui annonce les ténèbres épaisses de la nuit. Epuisé de luxure, de sensations et d'amour, déjà intérieurement en proie à la dissolution qui n'attend pas même pour agir la solitude de la tombe, à son aspect on se rappelle involontairement ces vampires qu'on nous représente altérés de sang avec une pâleur livide et le froid de la mort dans les veines. Et pourtant, tout lui souriait sur la terre ; ses jeunes années, préservées des souillures qui l'ont ensuite avili, paraissaient être l'aurore d'un beau jour, d'une existence pleine de charme et d'œuvres méritoires ; peut-être l'éclat de ses talents lui promettait-il un brillant avenir, la fortune et la gloire, se tenant par la main, l'invitaient à joindre leur cortége.

Mais il refusa de prêter l'oreille à la voix de la conscience qui est l'écho du ciel ; dans le délire où l'emportaient les premières fumées de l'orgie, il s'est détourné de Dieu, se tournant par là contre lui-même et sa destinée ; il crut prendre la meilleure part des biens de la vie et il a choisi la plus mauvaise, n'ayant pas voulu profiter des avertissements et des exemples qu'il avait partout sous les yeux. Il n'a pas compris que, pour se vaincre soi-même, il faut être inflexible, et ne rien accorder aux aspirations illégitimes de la chair, que plus on consent à leurs exigences sous quelque forme que ce soit, et plus on se constitue leur esclave ; que l'homme n'a point de plus redoutable ennemi que lui-même, et qu'il ne saurait être trop en garde contre ces moyens termes que lui suggère l'entraînement du moment ; qu'il doit craindre de s'abuser au point de mettre le bien-être et les satisfactions de sa vie dans les joies coupables du cœur, qui n'apportent que désenchantement et amertume, sans combler ce vide infini qui nous fait souvenir de la grandeur de nos destinées.

Aujourd'hui brisé, flétri, broyé par le choc énervant des voluptés, vieux et infirme avant le temps, perdu dans l'opinion publique, ce juge sévère qui se venge par le mépris des outrages que le roué lui prodigue, il a même renoncé à l'espoir d'être autre chose que le pourvoyeur docile d'une passion dévorante qui abrutit ses victimes avant de leur porter le coup mortel. De l'abrutissement et de l'indifférence il s'est fait une seconde nature ; il s'est dit qu'il n'y a pas de Dieu, ou que s'il existe quelque part, il n'a rien de commun avec lui ; dans son sensualisme effréné, oubliant que l'exercice de la raison est le plus noble privilége de l'être pensant, il s'est écrié

avec Rousseau : " *L'homme qui médite est un animal dépravé.*" et sur la foi de cette maxime satanique, il s'est figuré semblable à la brute, dont il a envié le repos et l'ignorance ! Un instinct secret ne cesse cependant de l'avertir qu'il outrage ainsi la partie la plus excellente de son être : car l'esprit ne subit jamais sans révolte le honteux esclavage de la chair.

Or, quel est le remède capable de guérir ce mal pire que la lèpre, puisqu'il s'attaque à l'être humain tout entier ?

Il n'y en a qu'un d'efficace, et c'est la Religion qui le fournit.

Mais ce spécifique n'agit point sur l'incrédule qui s'obstine dans l'erreur. Pour acquérir ou recouvrer la dignité des mœurs chrétiennes, la foi est absolument nécessaire. En la repoussant, le naufragé qui s'agite sur le gouffre de la débauche, perd du même coup son unique planche de salut. Vainement cherche-t-il à se faire illusion sur son état : tout lui manque s'il n'a point de croyance pour le sauver de l'abîme où il tend, et il périra en proie aux douleurs poignantes qui sont le fruit du libertinage, à moins que justement effrayé de l'énormité de ses fautes et n'en espérant pas le pardon en l'absence d'un sincère repentir, il ne se décide, dans une heure de vertige, à sortir de ce monde par la porte fatale du suicide.

Chez les anciens, Libitina, qui présidait aux saturnales païennes, était en même temps la déesse des funérailles !

Son espérance est morte : au banquet de la vie,
Où l'obsède toujours la puissance ennemie,
Il est venu s'asseoir en face du malheur !
La coupe de ses jours a perdu sa douceur.
Virginité de l'âme et parfums d'innocence,
Joies pures du jeune âge et charmes de l'enfance,
Rêves de poésie, de bonheur et d'amour :
Hélas ! tout est passé, disparu sans retour !
Volupté ! tu te ris des pleurs de ta victime,
Tu t'acharnes sur elle, et la pousses au crime :
Toi seul l'a conduite au sombre désespoir
Qui, pareil au vautour, la broie dans son pressoir !
L'âme qui fuit tes bras y retombe affolée,
A moins que par le ciel elle ne soit aidée.
Qui la retirera de l'abîme qui gronde ?
Qui pourrait secouer sa léthargie profonde ?
A son aspect lugubre, on imagine entendre
Le pas du fossoyeur qui, fatigué d'attendre,
S'empresse d'accourir, en funèbre appareil,
Enlever ce cadavre à l'horreur du réveil !

Si cette peinture de l'épicuréisme en action a quelque mérite, c'est celui de la vérité. Que de malheureux formés à l'école de la philosophie moderne, pourraient s'en appliquer les traits caractéristiques s'ils s'interrogeaient sincèrement dans le silence des pas-

sions? Et quels sont ceux qui n'en présentent pas quelques-uns? Ah! si les vulgarisateurs et les apôtres du matérialisme pouvaient embrasser du regard toutes les ruines qu'il a faites dans l'humanité, nous présumons qu'ils seraient saisis d'épouvante à l'aspect des résultats vraiment monstrueux causés par la pratique de cet infâme système qui peut convenir à des esclaves abrutis par la servitude, mais non à des hommes raisonnables et libres!

Personne n'a jugé les habitudes voluptueuses en termes plus sévères que les médecins, et n'en a fait ressortir avec plus d'énergie les conséquences déplorables; tous s'accordent à les regarder comme une source intarissable de maux inconnus qui déconcertent leur art, mettent en défaut toute leur expérience, résistent aux traitements les mieux suivis pour demeurer incurables en dépit des progrès incessants de la science, et on remplirait plusieurs volumes des témoignages et récits circonstanciés qu'ils ont publiés à cet égard.

Ces maux ne meurent point avec la génération chez laquelle ils ont d'abord pris naissance; ils infectent encore de leur contagion les générations suivantes, et renaissent soit moralement sous la forme de penchants innés et irrésistibles qui s'affirment de bonne heure par des actes d'une perversité précoce, ou physiquement sous la forme de *maladies originelles* qui trop souvent se lèguent de même qu'un héritage qu'on n'a pas la capacité de répudier, et se perpétuent dans les familles pour devenir un monument de honte et d'effroi. Car tout être qui possède la faculté de se reproduire ne peut engendrer qu'un être semblable à lui; et s'il a usé son âme et ses forces dans la fièvre putride des plaisirs, ne doit-il pas s'attendre à laisser derrière lui une postérité qui lui ressemble?

C'est ainsi que par une loi constante et invariable de la nature, on hérite des fautes de ses pères, et qu'on en porte la peine pour la transmettre à ses descendants. Ces fautes subsistent du moins dans leurs effets comme autant de témoignages vivants, perpétuels, et de notre fragilité, et de la condition misérable où nous sommes réduits par suite de la prévarication première. Combien d'êtres humains, mortellement atteints au seuil de l'existence, pourraient accuser leurs auteurs de leur avoir en quelque sorte ôté la vie qu'ils leur avaient donnée? Combien de personnes, dont les mœurs sont restées pures, périssent cependant à la fleur de l'âge, victimes d'une consomption cruelle qui n'est qu'une longue agonie? Combien d'autres ont puisé dans le sein maternel le germe d'affections pathologiques que les hommes de l'art s'efforcent vainement de détruire?

Et chacun de nous ne doit-il pas mourir de quelque mal qui gît à l'état latent dans les profondeurs de son être dès l'heure où il a reçu le jour? Tel est l'ordre de la nature depuis qu'ont été altérés les rapports primitivement établis entre les êtres et le Créateur; car toute chair a corrompu sa voie; l'homme, en s'examinant, aperçoit en lui un coupable frappé par la justice divine; nous sommes pécheurs, *omnes peccavimus*, disait la philosophie païenne par l'organe de Sénèque, et nous méritons toujours les épreuves, les souffrances, les afflictions et les maux qui nous arrivent. Ils forment la suite nécessaire de la déchéance profonde de notre nature. On y voit le fruit amer du péché et de la mort qui sont œuvre humaine.

Tandis que la doctrine qui nous inculque ces idées si propres à la régénération de l'individu par la connaissance qu'elles lui procurent des causes de sa misère, sert de supplément à tout ce qui nous manque en ce monde, pendant qu'elle est la lumière de l'esprit, la règle de nos affections, le principe constituant de notre vie morale, notre point d'appui pour nous élever vers le ciel, le centre autour duquel on gravit pour parvenir à la perfection de l'entendement et de la volonté dans laquelle consiste la plénitude de la loi fondée par le Christ, on étouffe dans l'atmosphère viciée du sensualisme qui n'est apte qu'à détruire ce qu'il y a de grand, de bon et de vrai en chacun de nous, le disposant par là à n'être plus qu'un objet de dégoût pour lui-même et d'horreur pour les autres.

Plus la religion étendra ses conquêtes pacifiques dans l'univers, plus celui-ci verra diminuer la somme des vices, et les fléaux qui marchent constamment sur les traces du désordre, sans compter qu'il se trouvera mieux en mesure de remplir la double fin qui lui est assignée, et d'atteindre à cet état de félicité par le progrès qu'il poursuivra toujours sans succès en dehors des voies chrétiennes.

F. X. Demers.

(*à continuer*)

Erratum.—A la seconde ligne de la première page de la livraison du mois d'Août, on doit lire: que le Christianisme, qui *en* est la pure et complète expression.

DOULEURS ET JOIES

Suite.

XV

Le navire qui entrait dans le port amenait Jean Villars. Rendu au Canada, il s'était hâté de revenir à la Nouvelle-Orléans, et y arrivait au moment où sa fille en partait.

Angeline, cependant, avait laissé une lettre en prévision du retour de son père. Voici ce qu'elle disait :

" *Mon bien tendre père*,

" Avant de partir pour le Canada, je trace ces quelques lignes qui vous seront remises au cas où vous reviendriez ici. Vous dire, ô mon bien-aimé père, quelle a été ma douleur de ne pas vous revoir en arrivant à la Louisiane l'automne dernier, et les larmes que j'ai versées depuis me serait impossible. Je priais, j'espérais toujours, mais hélas ! chaque jour aggravait ma douleur, car vous ne reveniez pas. La pensée d'un affreux malheur torturait mon esprit. Je ne pouvais croire cependant à votre mort.

" Votre longue absence avait fait naître dans mon esprit mille suppositions ; peut-être étiez-vous prisonnier parmi quelque tribu sauvage, comme, nous a-t-on dit, ils sont très-hostiles envers le Français ; ou encore, pour dissiper les ennuis amenés par notre retard, aviez-vous pris part à quelque expédition qui vous eût en-

traîné dans des pays lointains, au Canada, par exemple, mais alors vous seriez revenu ; votre absence prolongée renversait toutes ces idées. Toutefois, bien-aimé père, ne me condamnez pas si j'ai pris la résolution d'aller au Canada ; c'est l'ardente affection que je vous porte qui me fait agir ainsi ; je veux tenter un dernier effort pour vous retrouver.

" Je dois une éternelle reconnaissance à M. de Longchamp pour les soins et la sollicitude dont nous avons été l'objet.

" Bénissez, Seigneur ! ma résolution ; faites que je retrouve mon malheureux père, car sans lui que deviendrions-nous sur cette terre étrangère ?....."

Ces dernières lignes étaient encore humides des larmes qu'avait versées Angeline.

Elle n'avait pu continuer, son courage l'avait abandonnée. Sa main s'était refusée à tracer les idées qui affluaient dans son esprit comme des flots pressés qui se précipitent dans un abîme.

Jetons maintenant un coup-d'œil sur le quai, et voyons ce qui s'y passe.

L'arrivée du nouveau navire fut signalée par des hourrahs frénétiques poussés par la foule qui encombrait encore la place.

M. de Longchamp et sa femme, tout occupés du départ d'Angeline, ne s'étaient pas hâtés de regagner leur logis. Pendant longtemps, leurs regards furent comme rivés sur le vaisseau qui emportait la noble et courageuse jeune fille. Le bruit de la foule pressée qui attendait le nouveau navire, finit cependant par attirer leur attention.

Le navire approchait. Le pont regorgeait de passagers. On y voyait des colons, des soldats et quelques sauvages. Sur l'avant se tenaient plusieurs personnes dont l'extérieur révélait des gens de distinction.

—Mon Dieu, s'écrie Madame de Longchamp en portant ses regards avides sur ces personnages, M. de Raimbaut ? Mais ce n'est pas possible, ma vue se trouble ; regarde donc, fit-elle, en s'adressant à son mari !

Madame de Longchamp avait reconnu le comte de Raimbaut.

L'attention de M. de Longchamp se porta alors dans cette direction.

Pendant ces quelques instants, le navire accostait. Les joyeux passagers franchissaient lentement l'étroit espace qui les séparait du quai.

M. de Longchamp s'était avancé à la rencontre de ce personnage qu'il prenait avec raison pour son malheureux ami. A peine se

furent-ils aperçus qu'ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre sans pouvoir proférer aucune parole.

—Mes enfants ! Angeline ! dit cet infortuné père d'une voix entrecoupée de sanglots, après quelques instants du plus pénible silence. Se débarrassant de l'étreinte de son ami, M. de Raimbaut aperçut son fils qui le tenait par un des pans de son habit. Il l'enleva de deux mains fébriles, et lui prodigua les baisers les plus passionnés.

Après ces premiers épanchements, M. de Longchamp lui serra affectueusement la main et l'engagea à prendre place dans sa voiture et à regagner sa demeure, où il aurait des nouvelles d'Angeline.....

Chemin faisant, M. de Longchamp lui adressa maintes questions sur ses malheurs passés.

Il fallait pourtant répondre d'une manière précise aux incessantes demandes de M. de Raimbaut à l'égard d'Angeline.

Ce fut Madame de Longchamp qui lui raconta, avec les ménagements dont les femmes sont capables en ces circonstances, ce qui s'était passé depuis leur arrivée à la Nouvelle-Orléans jusqu'au départ de sa fille pour le Canada.

Cette nouvelle du départ de sa fille au moment de la revoir lui fit éprouver un amer dépit. Il venait de rencontrer Angeline ; quelques centaines de pas seulement l'avaient séparé d'elle, et il ne l'avait pas reconnue.

La pensée de reprendre la mer, de revenir sur ses pas, fut aussitôt décidée que conçue.

Cependant, depuis quelque temps, M. de Longchamp avait formé le dessein de retourner en son pays. Pendant le séjour d'Angeline à sa maison, il n'avait jamais osé faire connaître sa détermination, de peur d'affliger davantage la pauvre enfant. Il avait préféré attendre quelque temps, espérant que la Providence changerait le cours des événements. Disons aussi que l'amitié qu'il portait à M. de Raimbaut l'avait fortement engagé à ajourner son départ. Maintenant que son ami était revenu, il ne crut pas devoir plus longtemps cacher son projet. M. de Raimbaut lui confia son jeune fils pour qu'il reçût une éducation convenable, et lui donna en même temps l'administration d'une partie de ses biens en France.

Quant à lui, il demeurerait en Amérique jusqu'à ce qu'il eut retrouvé sa fille, et retournerait ensuite en son pays.

Deux semaines après, M. de Longchamp s'embarquait pour l'Europe, et à la première occasion M. de Raimbaut partait pour le Canada.

XVI

Les faits qu'on va lire se passaient à Québec.

C'était par un beau jour d'automne. Le soleil avait disparu à l'horizon, et le pâle crépuscule enveloppait d'une ombre légère la plaine et les bois. Dans cette demi-obscurité, les Laurentides se dessinaient au loin comme de magiques fantômes. La lune, voilée par une vapeur transparente, montait lentement dans le firmament. Ça et là des nuages légers s'étendaient mollement sous la voûte azurée : c'était le ciel du Canada, si beau quand il est beau, si brillant, si calme.

M. de Raimbaut se promenait dans sa chambre la tête inclinée, abîmé sous le poids de ses pensées. Il se dirigea après quelques instants vers un cabinet, au fond duquel était un lit. Il s'y laissa choir comme un homme qui succombe, incapable de lutter davantage contre le malheur. Il s'agita sur sa couche pendant longtemps, jusqu'à ce qu'enfin, accablé de lassitude, ses paupières se fermèrent un instant. Mais bientôt sa vie si éprouvée se présenta de nouveau devant son âme, et l'obligea à prolonger sa veille. Se levant, il alla s'accouder à la fenêtre.

—Comme tout est paisible autour de moi, murmurait-il en regardant au loin l'espace. Quelle belle nuit ! Aucun bruit, aucune plainte ! Un silence profond s'étend sur le fleuve et sur les montagnes. O ciel du Canada, faut-il que tu viennes aussi rappeler à mon âme de si tristes souvenirs en me représentant le ciel de ma patrie ! Belle Normandie ! pourquoi le destin m'a-t-il fait t'abandonner ? Qui me rendra les jours d'autrefois sous ton dôme si brillant, ô ma chère patrie ? Hélas ! le bonheur a fui loin de moi ! C'est en vain que je l'appelle par tous les élans de mon âme. C'est en vain que j'épuise mes forces, que je me consume pour retrouver celle qui était ma consolation. Angeline ! Angeline ! pourquoi ne viens-tu pas consoler ton pauvre père ? Que ton âme doit aussi souffrir en quelque lieu que tu sois ! Je ne t'accuse pas, noble enfant, mais pourquoi cette destinée fatale, qui semble me poursuivre, t'a-t-elle éloignée de moi au moment où j'allais te revoir ?

Des pensées toujours plus pénibles les unes que les autres affluaient à l'esprit de M. de Raimbaut. Sa tête était en feu. Il se leva et sortit.

Il promena ses pas pendant quelques minutes, et atteignit bientôt le pied de la Côte du Palais.

Instinctivement, il remonta cette rue. Il passa sous cette sombre

masse de pierres connue alors sous le nom de Porte du Palais. Son ombre se dessina sur les murs inondés de la blanche lumière de la lune.

Toujours occupé de l'unique pensée de sa fille il fit encore quelques pas lorsque, tout à coup un son vint frapper ses oreilles. C'était la cloche du couvent de l'Hôtel-Dieu qui annonçait l'heure du repos des religieuses.

Le son, vibrant dans l'air immobile, avait troublé le silence de la nuit.

Levant la tête il aperçut le vaste bâtiment plongé dans une demi-obscurité.

—Là règne le bonheur, se dit-il à lui-même ; là ne pénètre aucun souci, aucune crainte ! Au moins on trouve des amies, une mère, dans ces saintes maisons du Seigneur. On s'aime, on se console, on prie enfin pour ceux qui souffrent. Oui, âmes privilégiées priez pour moi, pour un malheureux ; que vos puissantes intercessions montent vers le ciel en ma faveur !

Hélas ! il n'en était pourtant pas tout-à-fait ainsi dans cette demeure bénie. Le bonheur, ce bonheur qui est l'avant-goût de celui du paradis, était bien descendu dans chaque âme qui habitait ce lieu, mais il n'était pas parfait, sans souci pour tous. Si ses regards avaient pu pénétrer dans l'intérieur d'une étroite cellule dont la faible lumière éclaira un instant la vue tandis qu'un nuage obscurcit l'éclat de la lune, il aurait aperçu une jeune fille, sa chère Angeline, agenouillée sur un prie-Dieu et arrosant de larmes brûlantes son crucifix qu'elle tenait entre ses mains. Elle avait trouvé de grandes consolations dans cet asile, mais néanmoins une angoisse mortelle déchirait encore son âme. En ce moment l'esprit transporté au pied du trône de Dieu, elle invoquait la divine Providence en faveur de l'auteur de ses jours.

Dès son arrivée à Québec, Angeline avait appris que le gouverneur, pour qui elle tenait des lettres d'introduction, était absent. Se voyant tout-à-fait étrangère, elle avait demandé l'hospitalité chez les religieuses de l'Hôtel-Dieu.

La prise de Louisbourg, qui eut lieu le 16 Juin de cette même année (1745), et les craintes qu'inspiraient les succès des Anglais dans l'Acadie et ailleurs absorbaient complètement l'attention des fonctionnaires du pays et des habitants. Le gouverneur du Canada, alors M. de Beauharnois, se trouvait à Montréal, où il présidait une nombreuse assemblée de Sauvages, dont il comptait se servir au besoin. Angeline, que tant d'épreuves et d'obstacles avaient complètement découragée, n'avait pas même songé à se faire connaître. Elle avait prié le chapelain de s'informer s'il n'existait pas

dans la colonie un homme portant le nom de comte de Raimbaut : mais celui-ci n'apprit rien qui pût satisfaire la pauvre enfant. Alors convaincue de l'inutilité de ses recherches, elle mit une barrière entre elle et le monde en vouant à Dieu le reste de ses jours. Toutefois elle n'avait pas pris cette résolution sans informer M. de Longchamp de son projet, et le prier de veiller sur les jours de son jeune frère qu'elle confiait à ses soins. Cette lettre, écrite trop tard, ne parvint jamais à destination.

La première démarche de M. de Raimbaut en arrivant au Canada fut d'aller voir le gouverneur, pensant bien obtenir de lui les renseignements qui le mettraient en possession immédiate de sa fille. Mais celui-ci, tout occupé aux affaires alors si sérieuses de la colonie menacée, n'avait rien appris. C'était le soir du jour où il avait fait cette démarche que nous le retrouvons.

D'ailleurs tant de jeunes filles de naissance distinguée habitaient alors le pays ou se retiraient dans des communautés religieuses, qu'on comprend facilement qu'Angeline put arriver à Québec sans attirer l'attention publique, surtout si on considère que les graves événements de l'époque tenaient les esprits dans une excitation fébrile.

M. de Raimbaut, cependant, marchait toujours ; il atteignit l'encoignure des rues St. Jean et de la Fabrique. Il longea cette dernière rue et continua à s'avancer. Il fut bientôt devant l'ancienne et vénérable église de Notre-Dame. La pensée lui vint de pénétrer dans l'enceinte sacrée et d'épancher son âme dans le sein du Seigneur. Il se rappela cette maxime du Sauveur : " Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés."

Tous les bruits, toutes les clameurs du jour s'étaient apaisées ; nul ne révélait sa présence en ces lieux.

Il voulut entrer dans le temple, mais les portes en étaient fermées.

S'agenouillant sur les marches de l'entrée du saint lieu, il murmura une prière fervente. Son esprit devint plus tranquille. Cette élévation à Dieu fut pour son âme comme une rosée bienfaisante. Bientôt une douce sérénité y descendit. C'est ainsi que Dieu, dans son infinie bonté, ménage à l'homme des consolations qui soutiennent son âme au milieu des grandes épreuves de la vie.

Après une prière qui monta vers le ciel comme un doux parfum, il se leva et regagna sa demeure, espérant que ses désirs seraient un jour accomplis.

Dieu a tellement enraciné l'espérance au fond du cœur de

l'homme qu'elle semble n'en pouvoir être détruite. C'est un feu latent que le temps, l'espace et l'anéantissement de ses illusions peuvent affaiblir, mais non éteindre !

XVII

Bien des années s'étaient écoulées depuis les événements que nous venons de raconter.

On était au 13 septembre 1759, journée mémorable où l'Angleterre tentait un dernier et suprême effort pour arracher à la France le plus pur de ses joyaux, que dis-je, le territoire le plus vaste et le plus riche de ses possessions : la Nouvelle-France. Elle avait grandi cette autre France, prospéré même au milieu des plus grandes adversités. Délaissée par la mère-patrie au moment du péril, seule elle osa affronter le danger, tant le courage de ses enfants était vivace. Si elle succomba, la drapeau fleurdelisé put, sans souillure, repasser l'océan, et faire monter la honte au front de ceux qui l'avaient si indignement trahi, mais, hélas ! la mère-patrie elle-même, quelques années plus tard, n'était plus digne de le garder pour emblême.

On sait que ce fut le 13 septembre de cette année, par une nuit sombre, que le général Wolfe, après deux mois d'échecs successifs devant Québec, réussit à escalader les escarpements du Foulon et à atteindre les hauteurs des plaines d'Abraham.

C'était un parti hardi, dangereux, mais que les circonstances favorisèrent singulièrement.

Au point du jour, l'armée anglaise était rangée en bataille. M. de Vaudreuil, alors gouverneur du Canada, ainsi que le général Montcalm, apprirent de grand matin la nouvelle bien extraordinaire de ce débarquement. Grand fut l'étonnement des troupes et des habitants de la ville ; Montcalm lui-même avait peine à ajouter foi à ce fait si inattendu.

Ce général, dont le courage et l'intrépidité l'emportaient sur la prudence, résolut de marcher aussitôt contre les Anglais. Il ne pensait rencontrer que quelque détachement qui se serait par hasard aventuré jusqu'en ces lieux. En conséquence, il rallia une partie des troupes disponibles campées à Beauport, et, vers les huit heures, il était en vue de l'ennemi. Il reconnut alors la vérité de ce qu'on lui avait rapporté : il avait devant lui toute l'armée ennemie.

Se confiant de nouveau à la fortune, espérant qu'elle couronne-

rait son audace comme à Carillon, il voulut en ce moment même engager la bataille, malgré les avis contraires et la défense expresse du gouverneur. (1)

Malheureusement, la division régnait entre ces deux personnages, et réduisait souvent à néant les plans les mieux combinés. Si Montcalm avait obéi aux ordres de son supérieur, dans quelques heures il aurait eu deux à trois mille hommes de plus à sa disposition, et aurait pu éviter la défaite si désastreuse qui s'ensuivit. Les Anglais comptaient deux contre un : la force dut nécessairement triompher.

Emporté par son caractère bouillant, Montcalm rangea sa petite mais brave armée en bataille et commença le combat.

Nous ne décrirons pas ici tous les détails de cette sanglante journée, détails du plus vif intérêt, mais superflus pour le modeste cadre de notre récit.

D'ailleurs, personne n'ignore quel en a été le résultat. Non-seulement ces deux généraux si vaillants, Montcalm et Wolfe, y perdirent la vie, mais le terrain resta jonché de cadavres tant des enfants du sol que des envahisseurs. La Providence venait de fixer le sort de notre cher pays, et ceux qui l'avaient si noblement défendu reprirent tristement le chemin de leur foyer en pensant que l'avenir pourrait amener des jours meilleurs. Mais que le deuil fut long, que de larmes coulèrent avant le retour de ces jours meilleurs. Pendant longtemps, les rives du St. Laurent ne retentirent plus de ces accents joyeux dont nos pères seuls connaissaient tout le charme. De même que l'on s'attache plus fortement à un être chéri dont on craint la perte, le nom de Français ne parut jamais si beau qu'au moment de le perdre ; jamais la vue du drapeau sans tache n'inspira autant d'amour qu'au moment où le tissu glorieux allait cesser de flotter sur la tête des enfants de la France. Il fallait cependant accepter le joug de l'étranger, laisser tomber le rideau sur le spectacle d'un passé sublime et dire un éternel adieu à ces nobles souvenirs.

On transporta un grand nombre de blessés dans les différents hôpitaux de la ville.

Le soir de ce même jour on emportait à l'Hôtel-Dieu un vieux soldat blessé. Un jeune officier récemment arrivé de France l'accompagnait et lui administrait avec une touchante sollicitude les soins que réclamait son état.

Les blessures du vieillard paraissaient dangereuses, mais pou-

---

(1) Historique.—Garneau.

vaient n'être pas mortelles. Il semblait beaucoup souffrir. Il parlait peu ; sa figure, noble et calme, attestait une humble soumission à la volonté de Dieu. Ceux qui le voyaient ne pouvaient s'empêcher de ressentir pour lui une vive sympathie.

Ce blessé était M. de Raimbault.

Pour l'intelligence du lecteur, nous allons rapporter par quelle suite de circonstances, nous le retrouvons à Québec en ce pénible état.

M. de Raimbault était demeuré en Amérique dans l'espérance d'obtenir des renseignements qui pussent le mettre sur les traces de sa fille, si elle vivait encore, ce qu'il regardait comme peu probable.

La correspondance, entretenue avec son fils en France, l'assurait d'un autre côté qu'Angeline n'était pas retournée en ce pays.

Un peu plus tard, il avait pris du service dans l'armée, dans le dessein de rompre la monotonie de son existence. Le grade de simple soldat fut le sien. Le soin qu'il prit de dissimuler son origine l'avait tenu éloigné des postes plus élevés.

Il s'était trouvé aux guerres de l'Ohio, avait assisté à la défaite du colonel Washington en 1755, et à la Monongahéla il était dans les rangs de la petite armée de braves, commandée par de Beaujeu et Dumas. Il suivit les péripéties des guerres de l'Ouest pendant les deux années suivantes. Enfin, en 1759, il se trouvait à Québec, et prenait part, comme nous venons de le dire, à la bataille des plaines d'Abraham.

Il avait préféré une vie d'aventures et de distractions à une molle oisiveté. Cette vie active l'avait puissamment aidé à chasser de son esprit les soucis qui le minaient.

Cependant les grandes douleurs abrègent la vie, et les chagrins profonds amènent rapidement les traces de la vieillesse. Bien des années s'étaient écoulées et il était impossible de reconnaître en ce vieux soldat courbé sous le poids des ans et des chagrins le jeune et vaillant Raimbault d'autrefois. Les fatigues et les larmes avaient creusé sur sa figure des rides profondes.

A la prière du jeune officier une chambre spéciale fut mise à la disposition du blessé. Une sœur qui faisait l'admiration de tous par l'éclat de ses vertus et par son dévouement pour les malades, fut chargée de lui administrer les soins que réclamaient son état. Cette religieuse portait le nom de Sœur Marie de la Croix.

A la vue de ce vieillard elle fut prise d'une vive compassion et son cœur de femme se révéla alors dans toute sa grandeur.

Plusieurs jours se passèrent sans qu'il se manifestât aucun changement dans la condition du malade.

Sœur Marie de la Croix se multipliait pour lui procurer tous les soins en son pouvoir. Elle veillait à ce que rien le lui manqua qui put le soulager. Elle était réellement sublime dans son esprit de sacrifice.

Souvent elle se tenait au chevet du malade épiant ses moindres désirs. En ces moments ses lèvres semblaient murmurer une courte prière.

En ces moments aussi elle considérait ce vieillard aux joues creuses, à l'œil terne et aux lèvres pâlies. De vagues et lointains souvenirs se présentaient à son esprit. Des larmes venaient briller au bord de sa paupière. Parfois se retirant à l'écart, elle murmurait tout bas " serait-ce possible."

De son côté le vieillard portait ses yeux sur cette femme. Sur sa figure il croyait découvrir certains indices qui lui rappelaient les traits de sa chère Angeline. C'était bien le timbre de sa voix. Elle seule, dans son idée, pouvait faire preuve d'un tel dévouement pour lui.

Dans ces instants on aurait pu observer une ombre soucieuse sur son front et de sa poitrine s'exhaler de profonds soupirs semblaient expirer sur ses lèvres. Mais l'âge et peut-être aussi les chagrins avaient pareillement fait disparaître de la figure de cette bonne sœur les traces de la jeunesse.

Au vingt de ce mois, le malade n'avait pas repris de forces.

Grâce aux soins du médecin, les blessures se refermaient peu à peu, mais un état de langueur difficile à expliquer n'en continuait pas moins à le miner sourdement.

Souvent il recevait la visite du jeune officier qui l'affectionnait comme un père.

Quelques jours se passèrent encore.

On touchait à la fin de septembre.

Déjà les premières heures de la nuit s'étaient écoulées. C'était une de ces nuits calmes mais chaudes et pesantes que l'on voit encore, quoique rarement, à cette saison de l'année, et qui ne permettent aux hommes ni sommeil ni repos.

M. de Raimbaut était très-souffrant. Une fièvre ardente le dévorait. Il s'agitait sur sa couche et ne pouvait jouir d'aucun repos ; la fièvre brûlait son sang dans ses veines.

Sur la demande du malade, Sœur Marie de la Croix trempa légèrement un linge qu'elle passa d'une main tremblante sur son front.

—Merci ! ma fille ! murmura-t-il d'une voix faible, merci ! que vous me faites du bien !

Hélas ! la fièvre égarait son esprit.

A ces paroles, la religieuse parut vivement affectée.

—Ma fille ! dit-elle en s'éloignant du lit du moribond pendant qu'une grosse larme vient perler sur sa joue, ma fille ! comme si réellement j'étais son enfant. Oh ! mon père ! mon pauvre père ! qu'il y a longtemps que la mort a dû me ravir le bonheur de vous revoir. Mon Dieu ! mon Dieu ! et elle faillit succomber sous le poids des plus douloureux souvenirs.

Son cœur battait dans sa poitrine avec violence. Des sentiments étranges et indéfinissables agitaient son âme.

Elle eut cependant la force de se traîner dans l'embrasure d'une fenêtre. L'air était pur. Quelle splendeur dans le firmament ! Des milliers d'étoiles parsemaient la voûte azurée. Les pâles reflets de la lune jetaient sur le paysage environnant une douce et mélancolique clarté. Un léger voile de vapeur enveloppait les Laurentides. De temps à autre un de ces éclairs qu'on appelle éclairs de chaleur, sillonnait le firmament. Ce spectacle était bien propre à enivrer l'âme de félicité. La solitude et le silence non-seulement élèvent les pensées de l'âme, mais l'invitent à la prière. Aussi, Sœur Marie de la Croix pria, mais sa prière fut de celles qu'une femme seule peut trouver dans les plus profonds replis de son cœur.

Les mains jointes et les regards élevés vers le ciel, son âme semblait s'être envolée aux pieds de l'Eternel.

Enfin elle resta ainsi longtemps abîmée en Dieu.

Lorsqu'elle eut cessé de prier, son âme était plus tranquille ; son visage rayonnait de bonheur. Et, pleine de courage, elle s'avança et se tint à quelque distance du vieillard. Celui-ci, qui dormait en ce moment d'un léger et pénible sommeil, se réveilla. Ses regards, pleins d'intelligence et de douce tristesse, rencontrèrent ceux de la noble fille. Il la pria de vouloir lui soulever la tête. Dans l'effort qu'il fit pour s'aider dans ce mouvement, un médaillon s'échappa soudain de sa poitrine. A la vue de cette relique, un éclair sillonna l'esprit de Sœur Marie de la Croix.

—Mon père ! s'écrie-t-elle.

—Ma fille ! mon enfant ! répliqua le vieillard, et la tête d'Angeline retomba sur le sein de M. de Raimbaut qui eut encore assez de forces pour la presser de ses mains tremblantes. Angeline venait de reconnaître son père, et M. de Raimbaut retrouvait sa fille.

Au cri de la religieuse, on accourut ; on la trouva la tête inclinée sur la poitrine du vieillard.

—Ma pauvre enfant ! répétait encore celui-ci.

Les religieuses contemplaient en silence cette scène émouvante,

où l'amour paternel et l'amour filial se confondaient dans une suprême étreinte.

Le malade demanda la Mère supérieure, désirant avoir avec elle un entretien privé. On la vit ensuite sortir et rentrer peu de temps après.

Angeline, évanouie, fut enlevée et transportée dans un appartement voisin de la chambre du malade.

Ce bonheur suprême et si inattendu du vieillard l'a vivement affecté. Ses forces l'abandonnent rapidement ; sa voix est presque éteinte.

A peine une demi-heure s'était-elle écoulée depuis le moment où le malade avait parlé à la Supérieure qu'on vit entrer le jeune officier. Il s'avança vers M. Raimbaut qui lui tendait les bras en portant sur lui des regards d'un indicible bonheur, tandis que ses lèvres répétèrent ces mots : " Mon fils ! ta sœur ! "

Le jeune officier déposa un ardent baiser sur le front du vieillard.

C'était son fils, Léon de Raimbaut, qui, après avoir fait un cours d'études en France, avait embrassé la carrière des armes.

Cependant, Angeline, revenue peu à peu à la vie, aperçut à ses côtés la Mère supérieure du monastère.

Après quelques instants, celle-ci revint dans la chambre du malade, dit quelques mots à voix basse au jeune officier et le conduisit dans l'appartement où était sa sœur.

—Ma sœur ! dit-il en s'avançant vers elle et lui tendant les bras.

—Mon frère ! et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre sans pouvoir exprimer d'autres paroles.

Un moment après, ils revinrent tous deux dans la chambre du malade. Plusieurs religieuses étaient agenouillées, car le vieillard se mourait.

Ses deux enfants se placèrent à ses côtés, et pressèrent de leurs mains tremblantes celles de leur père. Ils étaient muets d'angoisse.

Après quelques instants d'un pénible silence, le malade ouvrit les yeux, jeta sur ses deux enfants un regard d'adieu, ses lèvres remuèrent mais ne purent rendre aucun son, sa poitrine se souleva et son âme heureuse s'envola vers l'Eternel en qui elle avait toujours espéré.

ÉPILOGUE.

> **Celui qui a trouvé une femme vertueuse a trouvé un trésor ; il a reçu du Seigneur une source de félicité.**
>
> **Proverbes XVIII, 22.**

Le soleil jetait ses derniers rayons sur une des plus belles plaines de la Normandie, le 1er juillet de l'année 1760. Une splendide verdure couronnait le versant d'une colline au pied de laquelle s'élevait un château. La fraîcheur de la nuit se répandait dans les campagnes. Partout il se faisait grand silence.

Quelques valets causaient tranquillement sous l'un des porches du vaste manoir. Ce n'était pourtant pas là les seuls habitants de ce domaine, car s'il avait été donné au voyageur attardé de pénétrer dans une des salles de cette antique demeure, il aurait entendu les derniers mots d'un entretien de deux personnes qui devaient converser depuis longtemps.

—Oui, Yvonne, mon pauvre père est mort content, heureux ; il avait retrouvé sa fille et ma sœur Angeline, malgré la douleur profonde qui lui a causée la mort de notre père, elle se console dans la douce espérance de le revoir un jour dans le ciel, et, tranquille dans sa retraite obscure, elle vit sans inquiétude sur mon sort me sachant heureux avec toi. Que de souhaits n'a-t-elle pas formés lors de notre séparation pour ton bonheur et le mien. Ne laisse plus ton âme aller à des inquiétudes, mon ange ; rien ne m'oblige maintenant de retourner en Amérique. Tu comprends quel sacrifice j'ai dû m'imposer pour traverser l'Océan et aller à la rencontre de mon malheureux père et adoucir les dernières années de sa vie. Dieu l'avait exigé, la voix du devoir parlait en moi ; il fallait obéir, sinon, Yvonne, je n'aurais pas été digne de lever les yeux sur toi. Puisque Dieu a voulu exaucer nos vœux en permettant que nous fussions unis, remercions-le et sachons jouir de notre bonheur. Allons, profitons de cette charmante soirée. Faisons une promenade dans le parc où jadis mon bon et infortuné père, le comte de Raimbaut, aimait à errer.

Et ce disant le gentilhomme se leva, donna le bras à une jeune femme, tandis que ses lèvres déposèrent sur son front un baiser des plus affectueux. Ils trouvèrent le grand salon en se dirigeant vers l'entrée qui donnait sur le parc. En ce moment le soleil

darda un rayon indiscret sur la jeune femme qui parut une vision de beauté et de bonheur.

Que pouvait donc être ces deux personnes? Deux amoureux? Mais l'espèce d'intimité qui les unissait disait plus : ils étaient mari et femme. Léon de Raimbaut venait d'épouser mademoiselle de Longchamp.

Noble jeune homme, lui aussi avait eu sa part de souffrances. Lancé dans le monde sans mère, éloigné d'un père et d'une sœur, il avait éprouvé les ennuis de l'isolement. Mais deux voix puissantes, celle d'un devoir à remplir et d'un bonheur à conquérir, n'avaient cessé de parler en lui. Bien jeune il sentait toute la noblesse et la vivacité du sang qui coulait dans ses veines. Les difficultés de la vie n'épouvantèrent pas sa généreuse âme. Il étudia d'abord les sciences avec succès et embrassa la carrières des armes où sa bravoure le fit aussitôt remarquer. Puis, obligé de venir en Amérique, sa belle conduite en Canada lui valut un poste important à son retour en France.

De son côté, mademoiselle de Longchamp avait atteint ses dix-neuf ans, et, tous deux venaient de réaliser leur rêve de bonheur en resserrant à jamais aux pieds des autels le lien tressé par une longue et sainte amitié !

A. Gagnon.

LE BISON DES PRAIRIES

Nous associons volontiers dans notre esprit l'Indien et le bison, comme les traits caractéristiques et inséparables du Far West américain, et spécialement des prairies immenses qui s'étendent depuis le Mexique jusqu'auprès des régions polaires, du Mississipi jusqu'aux Montagnes Rocheuses. Sous bien des rapports, ce rapprochement n'est pas l'œuvre de notre imagination. L'Indien dépend du bison pour vivre, et tous les deux, derniers vestiges de bandes autrefois nombreuses, disparaissent rapidement devant la marche progressive de la civilisation. Tous deux ils devront faire place à des organismes d'un ordre supérieur et permettre le développement des ressources naturelles du pays.

Toutes les fois que l'homme est devenu le plus fort, les grands fauves ont toujours été menacés d'un anéantissement plus ou moins complet. Tous doivent lui céder la place, depuis les hôtes les plus dangereux des forêts jusqu'aux espèces herbivores les plus inoffensives et dont il peut le moins utiliser les dépouilles : les inspirations prudentes de l'intérêt personnel cèdent à la rage de la destruction.

L'histoire du bison américain n'est autre chose que le martyrologe d'un de ces grands fauves. Son plus proche parent, l'aurochs de l'ancien monde, qui, à des temps peu reculés, errait sur la plus grande partie de l'Europe tempérée, ne survit plus que grâce à la judicieuse protection qu'on lui accorde dans les parcs du czar en Lithuanie, où, pour le moment, il compte encore quelques centaines de représentants. L'urus, qui, aux temps préhistoriques, existait sur une étendue bien plus vaste, et qui avait encore des survivants à l'époque des conquêtes de Jules César, ne se rencontre plus du tout à l'état sauvage, et n'a plus de représentants en vie que dans nos races domestiques de bêtes à cornes qui en descendent en partie. Sur le continent américain l'élan, autrefois si

nombreux dans les provinces septentrionales et occidentales des Etats-Unis, est, à l'heure qu'il est, presque anéanti à l'est du Mississipi et ailleurs aussi. Cette belle espèce tend à s'éteindre. Le cerf de la Virginie, jadis abondant dans les anciens de l'Union, n'existe plus maintenant que ça et là dans les districts peu habités. Dans les nouveaux Etats et territoires de par-delà le Mississipi, on parle de la disparition rapide non-seulement de l'élan et du cerf, mais encore des moufflons et des wapiti. Dans bien des *parcs* et vallées des Montagnes Rocheuses, depuis le Nouveau-Mexique jusqu'au Montana, où, il y a peu d'années seulement, ces animaux vivaient en nombre inépuisable en apparence, la destruction est un fait accompli. Cependant le cas du bison restera sans doute un des exemples d'extermination les plus remarquables à enregistrer dans les annales de la zoologie. Au commencement du dix-huitième siècle, cet animal couvrait plus des deux tiers des contrées de l'Amérique septentrionale tempérée ; il ne dépasse plus les trois territoires de Dakota, de Montana et Wyoming, et on peut déjà prévoir le jour où il n'existera plus qu'à l'état légendaire.

On sait que la région comprise entre le Mississipi et les Montagnes Rocheuses a toujours été celle où les *buffalos* étaient le plus abondants. Avant 1830, ils avaient déjà été refoulés jusqu'à une certaine distance à l'ouest du Mississipi, sur presque toute la longueur du fleuve. L'émigration sur l'autre rive, qui s'opéra si vigoureusement vers 1849, et la construction de l'*Union Pacific Railroad* servirent à diminuer considérablement leur nombre et à les diviser en deux bandes distinctes, connues vulgairement sous le nom de "bande septentrionale" et "bande méridionale." Une persécution incessante, et spécialement vers ces derniers temps, le long de la ligne des chemins de fer du Kansas (Kansas Pacific, and Atchinson, Topéka and Santa-Fé), a réduit la bande méridionale à sa plus simple expression. Tandis qu'on trouve actuellement les bisons massés au sud de la "Canadian river," dans le Texas septentrional, où le chasseur blanc les laisse parfois jouir d'une tranquillité relative, on voit encore ces intéressants animaux éparpillés irrégulièrement et en petit nombre, sur une partie ouest du Kansas et tout le long des bords est du Colorado. L'étendue totale occupée par la bande méridionale, qui se répandait, il y a peu d'années, des "Staked plains" à la rivière Platte, et depuis le Kansas oriental jusqu'aux montagnes Rocheuses, n'embrasse plus qu'une faible portion de l'étendue du Kansas actuel.

La bande septentrionale a éprouvé dans ses rangs une réduction semblable. Vers 1850, elle s'étendait encore, dans les Etats-Unis, de la rivière Platte aux limites de l'Amérique anglaise et depuis

les montagnes Rocheuses jusqu'aux plaines du Mississipi et à la rivière Rouge, tout en se répandant vers le nord bien loin dans les possessions britanniques. Au sud des confins septentrionaux des Etats-Unis, elle est maintenant limitée à la contrée arrosée par les principaux affluents de la " Yellowstone " (les rivières Big Horn, Tongue et Powder) et à une langue étroite de terrain s'étendant de là vers le nord, en s'élargissant quelque peu, à travers la Yellowstone, la Musselshell, le Missouri et la Milk river.

Le bison, comme les autres représentants de la race bovine, est éminemment sociable : il erre toujours par troupeaux de quelques milliers, et parfois de quelques millions de têtes. Certains écrivains disent avoir vu des millions de " buffalos " à la fois ; d'autres ont décrit les plaines comme littéralement couvertes par leurs rangs serrés, et cela à perte de vue. D'autres prétendent avoir rencontré des troupeaux couvrant plusieurs milles d'étendue, ou avoir voyagé pendant des jours entiers au milieu de la même bande. Il n'était pas rare jadis que des convois d'émigrants fussent arrêtés pendant des heures entières par le passage d'immenses troupeaux au travers de leur route, tandis que plus tard les trains du " Kansas railway " ont souvent eu à subir la même épreuve.

Les Indiens ont pris nécessairement une large part à cette œuvre de destruction, car les tribus qui vivent à côté des troupeaux en tirent toute leur subsistance, se servent de leurs peaux pour se vêtir, ou pour meubler leurs habitations. Quoique bien moins prodigue que l'homme blanc, l'Indien se livre pourtant à des massacres inutiles, tuant généralement plus qu'il ne lui faut, plus qu'il ne sait utiliser. Lorsque les bisons sont abondants, les Indiens ne choisissent ordinairement que les plus belles têtes, et pendant la saison où ils les tuent pour la peau, il ne tirent aucun parti de la viande. Catlin rapporte un incident, arrivé en 1832, près de l'embouchure de la " Teton river," qui donne une preuve éclatante de leur imprévoyance : une bande de cinq cents à six cents Sioux passèrent en armes la rivière vers midi, pour attaquer un troupeau de bisons qu'ils virent sur l'autre rive, et à la fin du jour ils rapportèrent au fort de la Compagnie des fourrures quatorze cents langues fraîches, qu'ils échangèrent contre quelques gallons de whisky ; quant aux peaux et à la viande, ils les avaient laissé perdre.

Mais qu'est-ce que tout cela auprès de l'œuvre de carnage des colonisateurs ! Il y a environ un siècle que le chasseur blanc rencontra le bison pour la première fois, et depuis lors il ne s'est pas arrêté de le poursuivre ; après l'avoir anéanti à l'est du Mississipi, il continuait à le poursuivre sans relâche à l'ouest, lorsque,

vers 1820, le commerce des cuirs accéléra encore son œuvre. Depuis cette date jusqu'à ces dernières années, le commerce des peaux de bison a été le principal mobile de la guerre qui leur a été faite, et de plus, on achetait chaque année plus de cent mille peaux aux Indiens, qui en utilisaient un nombre à peu près égal pour leurs propres besoins.

Dans ces derniers temps, le commerce de cuirs a beaucoup décliné, autant par suite de la décroissance du nombre des bisons que par celle des Indiens eux-mêmes. A peine le chemin de fer avait-il pénétré dans l'habitat du bison, qu'un essaim de chasseurs se répandit dans la région qu'on venait d'ouvrir, et, prenant la voie ferrée comme base d'opérations, ils déclarèrent aux immenses troupeaux une guerre à outrance, qui ne cessa que faute de combattants. Il est établi que, pendant la saison de 1872-73, plus de deux mille chasseurs se sont livrés à la chasse au bison le long de la voie ferrée d'Atchinson, Topeka and Santa Fé railroad ", et que, dans cette seule année, ils n'ont pas fait tomber moins de deux cent cinquante mille têtes. Bientôt même il ne restera plus trace de ce carnage ; comme pour faire disparaître le corps du délit, on recueille les ossements des victimes qui blanchissent au soleil sur la route pour les revendre, comme engrais, sur les marchés de l'Est. Enfin les statistiques les plus précises accusent en moyenne une destruction de trois à quatre millions de têtes par an pour les trente à quarante dernières années.

Le bison américain, avec la forte bosse de son garrot, avec son immense crinière laineuse et frisée, ses yeux malicieux, présente un aspect effrayant, fort peu en rapport avec son caractère, qui est timide et inoffensif. Le front baissé et l'air sournois, les vieux taureaux feront tête, avec une grande apparence de calme et de courage, à un ennemi qui s'approche ; mais ils prennent la fuite dès qu'ils voient que leur attitude n'a pas fait impression sur leurs assaillants, ce n'est que lorsqu'il est blessé et serré de près que l'animal se tourne vers son adversaire ; alors malheur au pauvre cheval et à l'infortuné cavalier ou au piéton, encore plus dépourvu de ressources, s'ils ne peuvent éviter les coups de corne de ces bêtes furieuses. Ordinairement, cependant, la rencontre d'un troupeau de bisons offre moins de dangers que celle des bestiaux domestiques à demi sauvages des plaines du Texas.

Comme la plupart des espèces bovines, le bison est lourd et inintelligent, et n'a pas cet instinct du danger qui protége si efficacement presque tous les animaux sauvages ; c'est pourquoi il devient si aisément la proie de ses persécuteurs. Si le chasseur a soin d'approcher un troupeau à bon vent, il n'a aucune diffiulté à le

rejoindre, car la vue de l'homme et le bruit des armes à feu ne l'effarouchent pas aisément. Mais si les bisons ont eu vent de leur ennemi, fût-il même invisible et à un mille de distance, ils fuient précipitamment. Le chasseur peut donc pénétrer au milieu des rangs serrés des "buffalos" en rampant sur le sol, en tuer une dizaine avant qu'ils changent seulement de place; s'ils ne s'éloignent pas trop, il peut, en se cachant derrière les cadavres des animaux qu'il a abattus, continuer son œuvre meurtrière. Les bisons semblent rester indifférents à la mort de leurs compagnons, qu'ils voient tomber autour d'eux, et un seul chasseur en abattra donc souvent quinze à trente coup sur coup, et parfois soixante à quatre-vingts en un jour; en un mot, deux à trois mille par saison.

Un troupeau de bisons en marche suit aveuglément ses guides, ceux de l'arrière poussent les autres en plein danger. C'est ainsi que les Indiens font entrer des troupeaux entiers dans les enclos qu'ils préparent afin de les détruire plus facilement, ou les poussent dans des précipices, dont ceux qui sont en tête n'aperçoivent le danger que lorsqu'il est trop tard pour l'éviter, pressés qu'ils sont par le gros de la troupe. D'autres fois, en traversant des courants perfides, des bandes nombreuses s'ensablent dans des bas-fonds, ou, avec un aveuglement semblable, se jetteront au travers de la voie ferrée au-devant d'une locomotive. Les mœurs des bisons, dans leur vie paisible de chaque jour, ne diffèrent pas essentiellement de ceux des bestiaux domestiques. Ils se livrent aux mêmes gambades, et dans leurs luttes, aux mêmes démonstrations bruyantes. Les taureaux se plaisent à frapper le sol du pied et à labourer la terre de leurs cornes, ce qu'ils font en s'agenouillant. Ils aiment aussi à se frotter contre tout ce qui peut leur offrir une résistance suffisante; les arbres, les buissons et même les rochers font à cet égard partie de leur nécessaire de toilette; on voit les pôteaux télégraphiques, dont ils ont traversé la ligne, leur servir également de grattoirs et rester couverts de touffes de poils et de crasse. Mais leur plus grand plaisir consiste à se rouler par terre et à se vautrer dans la fange, et quand ils se relèvent après un de ces exercices, ils ressemblent assez à un bloc de boue animé. Ils se rafraîchissent ainsi la peau, comme le font nos élégantes avec la poudre de riz, et se débarrassent des parasites qui les importunent; les moustiques et les taons n'ont plus de prise alors sur la cuirasse qui les recouvre.

Malgré ses formes massives et son apparence lourde, il faut un bon cheval pour atteindre un bison lancé de toute vitesse, et encore celui-ci peut-il mettre son fonds à une rude épreuve; si le bison fait de fréquents faux pas dans sa fuite, il semble que ce ne soit

que pour se relever plus frais et plus vigoureux, comme Anthée après avoir touché la terre ; talus, ravines, escarpements, irrégularités de terrain, rien ne l'arrête. Ordinairement, cependant, le bison fait preuve d'une louable sagacité dans le choix de son itinéraire, préférant les pentes faciles et les chemins les plus directs, de sorte qu'on peut être sûr que sa piste donne le chemin le plus court du point d'où il vient à celui où il veut aller.

Il a été parfaitement démontré que le bison peut être très-bien apprivoisé, mais il n'a pas été fait encore d'essai suivi et systématique pour perpétuer soit une race pure, soit une race croisée, ni pour mettre à l'épreuve sa valeur comme bête de somme. On savait déjà, il y a un siècle, dans le Kentucky et dans la Virginie occidentale, que le " buffalo " peut être réduit à l'état de domesticité, et que, en liberté, il donne des produits avec notre bétail domestique. Avant 1750, de jeunes bisons avaient été pris par les colons, qui les élevaient avec leurs autres bestiaux ; mais c'était plutôt à titre d'objets de curiosité que dans un but utilitaire. Selon Gallatin, une race croisée, dans certains comtés nord-ouest de la Virginie, se fondit graduellement dans la race domestique, et devint tout à fait commune après quatre-vingt dix ans. D'autres auteurs encore se sont occupés de la possibilité de domestiquer le bison et d'en obtenir par le croisement une amélioration de nos bœufs de travail. Plus récemment, une sérieuse tentative de domestication du bison a été faite dans le Kentucky, par M. Robert Wickliffe, qui en éleva pendant plus de trente ans, après s'être procuré des sujets sauvages dans le Missouri ; l'expérience réussit pleinement, mais le troupeau finit par se fondre avec la race commune. Les croisements sont plus prolifiques que la race sauvage ou que la race domestique, mais ils sont d'un rendement inférieur ; par contre, ils donnent des animaux de trait beaucoup plus vigoureux. Aucune époque ne serait, du reste, plus favorable que la nôtre à la poursuite de ces tentatives : beaucoup de colons des frontières du Kansas, du Colorado et du Texas vivent, pour ainsi dire, côte à côte avec les bisons ; ils sont donc à même de se procurer les jeunes sujets nécessaires à l'entreprise, avec peu de frais et sans beaucoup d'embarras, et l'expérience pourrait se faire sur place.

Si le bison est condamné à disparaître, ce ne sera pas toutefois sans avoir pris une part importante à l'histoire de la région qui l'a vu naître et mourir, et sans avoir contribué pour sa part aux progrès de la civilisation. Après avoir formé pendant des milliers d'années la subsistance de centaines de mille de naturels du continent, ses produits ont augmenté le confort d'une race plus civili-

sée, et ont facilité l'exploration et le développement de nos plaines immenses sans imposer à l'homme trop de sacrifices pécuniaires, ni trop de privations, ce qui n'aurait pu se faire autrement. Les excréments desséchés des animaux eux-mêmes n'ont pas été d'une moindre importance pour l'explorateur que la viande fraîche qu'il lui procurait, car la bouse du " buffalo " a pendant longtemps été le seul combustible employé sur ces grandes plaines dénudées.

La présence d'immenses troupeaux d'herbivores sauvages dans n'importe quels pays est nécessairement incompatible avec l'existence simultanée de l'agriculture, aussi à peine le bison avait-il disparu des parties les plus fertiles de nos plaines et de nos prairies, qu'aussitôt apparurent dans les mêmes endroits de vastes champs de froment et de blé : c'est là son arrêt de mort ! Si, cependant, on le laisse anéantir dans telles parties de nos domaines qui, pendant bien longtemps encore, sinon toujours, seront sans utilité pratique pour l'agriculture, ce sera un fait vraiment déplorable et honteux à inscrire dans les annales de l'empire américain.

Il importe donc que la législature prenne en main la cause du proscrit, et c'est à notre honte qu'il faut reconnaître que l'on n'a rien fait encore pour arrêter cette tuerie en masse, soit sous forme de loi générale, soit sous celle de règlements appropriés aux Etats que cette question intéresse. Mais quelle serait la protection la plus efficace dans des régions si peu habitées, et où les lois sont si difficiles à appliquer ? Voilà une question qui n'est pas facile à résoudre, on peut espérer cependant une solution. L'énorme trafic des peaux pourrait être limité et contrôlé avec soin. On pourrait défendre le massacre en dehors de certaines saisons de l'année, et sauvegarder les femelles et les jeunes. On nommerait des inspecteurs du gouvernement ; aucune vente de peaux ne serait tolérée sans un examen préalable de ces agents, qui puniraient toute violation de la loi d'une amende ou d'une pénalité analogue. La chasse au bison serait prohibée durant l'époque comprise entre juin et octobre, et la destruction des femelles interdite à partir du mois de décembre. Puis il serait défendu de tuer un seul de ces animaux pour le seul plaisir de la chasse, sans en tirer un profit quelconque, quelque soit la saison de l'année. Enfin certaines parties du domaine de l'Etat, actuellement comprises dans l'aire d'habitation du " buffalo ", pourraient très-bien devenir des réserves où la chasse serait interdite en tous temps.

Il n'est que temps d'aviser, et nous espérons que le prochain Congrès saura comprendre sa tâche et accordera à cette question l'attention qu'elle mérite.

Truduit du (*Penn Monthly.*)

LE VAISSEAU

C'est un vaisseau battu par l'orage implacable.
Les ancres de salut se brisent sur leur câble ;
Le grand mât écrasé se couche sur le pont.
Le capitaine appelle, et nul ne lui répond :
Le fracas du tonnerre étouffe ses paroles ;
Et dans le désespoir de leurs angoisses folles,
Les matelots perdus ne voient de tous côtés
Que la mer et le ciel, ces deux immensités !
Tout-à-coup, au milieu du déchirement sombre
D'un éclair, qui flamboie en ensanglantant l'ombre,
Le capitaine, au loin, voit le port qui l'attend.
"—Terre ! terre ! " dit-il. Et ce cri qu'on entend
Ranime l'espérance et le besoin de vivre.
Le pilote, qui pense au chemin qu'on va suivre,
S'élance au gouvernail, naguère abandonné ;
Et chaque matelot, après l'ordre donné,
Muet, contemple l'homme auquel le ciel confie
Le labeur effrayant qui peut sauver sa vie.
Mais, soudain, une vague écrasante s'abat.
On n'entend que les cris du terrible combat
Que livrent à la mort les hommes qu'elle entraîne ;
Et quand le flot vainqueur, roulant sa proie humaine,
Redescend lentement à l'abîme affamé,
Le pilote est de ceux sur qui tout s'est fermé.
C'est la fin. Le vaisseau que nulle main ne guide,
Tel qu'un cheval fougueux qui ne sent plus la bride,
S'emporte, et devant lui court par bonds effarés ;
On dirait qu'il a peur des cris désespérés
Des matelots, devant la mer qui veut sa dîme.
Puis il touche aux rochers, tourbillonne et s'abîme.

Ainsi vont à la mort, leur éternel enjeu,
Les vaisseaux sans pilote et les peuples sans Dieu !

ALBERT DELPIT

LE PAYS DES FOURRURES

(*suite*)

CHAPITRE XVI

DEUX COUPS DE FEU

La première moitié du mois de septembre s'était écoulée. Si le fort Espérance eût été situé au pôle même, c'est-à-dire vingt degrés plus haut en latitude, le 21 du présent mois, la nuit polaire l'aurait déjà enveloppé de ténèbres. Mais sur ce soixante-dixième parallèle, le soleil allait se traîner circulairement au-dessus de l'horzon pendant plus d'un mois encore. Déjà, pourtant, la température se refroidissait sensiblement. Pendant la nuit, le thermomètre Fahrenheit tombait à trente-et-un degrés au-dessus de zéro (1° centig. au-dessus de glace.) De jeunes glaces se formaient çà et là, que les derniers rayons solaires dissolvaient pendant le jour. Quelques bourrasques de neige passaient au milieu des rafales de pluie et de vent. La mauvaise saison était évidemment prochaine.

Mais les habitants de la factorerie pouvaient l'attendre sans crainte. Les approvisionnements, actuellement emmagasinés, devaient suffire et au-delà. La réserve de venaison sèche s'était accrue. D'autres morses avaient été tués. MacNap avait eu le temps de construire une étable bien close pour les rennes domestiques, et, en arrière de la maison, un vaste hangar, qui renfermait le combustible. L'hiver, c'est-à-dire la nuit, la neige, la glace, le froid, pouvait venir.

Mais, après avoir pourvu aux besoins futurs des habitants du

fort, Jasper Hobson songea aux intérêts de la Compagnie. Le moment arrivait où les animaux, revêtant la fourrure hivernale, devenaient une proie précieuse. L'époque était favorable pour les abattre à coups de fusil, en attendant que la terre, uniformément couverte de neige, permît de leur tendre des trappes. Jasper Hobson organisa donc les chasses. On ne pouvait compter sur le concours des Indiens, qui sont habituellement les fournisseurs des factoreries, car ces indigènes fréquentent des territoires plus méridionaux. Le lieutenant Hobson, Marbre, Sabine et deux ou trois de leurs compagnons durent donc chasser pour la Compagnie, et, on le pense, ils ne manquèrent pas de besogne.

Une tribu de castors avait été signalée sur un affluent de la petite rivière, à six milles environ dans le sud du fort. Ce fut vers ce point que Jasper Hobson dirigea sa première expédition. Autrefois, le duvet de castor valait jusqu'à quatre cents francs le kilog., au temps où la chapellerie l'employait communément. Mais si l'utilisation de ce duvet a diminué dans une certaine proportion, les peaux, cependant, conservent encore un prix élevé, parce que cette race de rongeurs, impitoyablement traquée, tend à disparaître.

Les chasseurs se rendirent sur la rivière, à l'endroit indiqué. Là, le lieutenant fit admirer à Mrs. Paulina Barnett les ingénieuses dispositions prises par ces animaux pour aménager convenablement leur cité sous-marine. Il y avait là une centaine de castors, qui occupaient par couples des terriers creusés dans le voisinage de l'affluent. Mais, déjà, ils avaient commencé la construction de leur village d'hiver, et ils y travaillaient assidûment.

En travers de ce ruisseau, aux eaux rapides et assez profondes pour ne point geler dans ses couches inférieures, même pendant les hivers les plus rigoureux, les castors avaient construit une digue un peu arquée en amont; cette digue était un solide assemblage de pieux plantés verticalement, entrelacés de branches flexibles et d'arbres ébranchés, qui s'y appuyaient transversalement; le tout lié, maçonné, cimenté avec de la terre argileuse, que les pieds du rongeur avaient gâchée d'abord; puis, sa queue aidant, —une queue large et presque ovale, aplatie horizontalement et recouverte de poils écailleux,—cette argile, disposée en pelotte, avait revêtu toute la charpente de la digue.

" Cette digue, madame, dit Jasper Hobson, a eu pour but de donner à la rivière un niveau constant, et elle a permis aux ingénieurs de la tribu d'établir en amont ces cabanes de forme ronde dont vous apercevez le sommet. Ce sont de solides constructions que ces huttes ; leurs parois de bois et d'argile mesurent deux pieds d'épaisseur, et elles n'offrent d'autre accès intérieur que par-

une étroite porte située sous l'eau, ce qui oblige chaque habitant à plonger, quand il veut sortir de chez lui ou y rentrer, mais ce qui assure par là même la sécurité de la famille. Si vous démolissiez une de ces huttes, vous la trouveriez composée de deux étages, un étage inférieur, qui sert de magasin et dans lequel sont entassées les provisions d'hiver, telles que branches, écorces, racines, et un étage supérieur, que l'eau n'atteint pas et dans lequel le propriétaire vit avec sa petite maisonnée.

—Mais je n'aperçois aucun de ces industrieux animaux ? dit Mrs. Paulina Barnett. Est-ce que la construction du village sera déjà abandonnée ?

—Non, madame, répondit le lieutenant Hobson, mais, en ce moment, les ouvriers se reposent ou ils dorment. Ces animaux ne travaillent que la nuit, et c'est dans leurs terriers que nous allons les surprendre."

Et, en effet, la capture de ces rongeurs ne présenta aucune difficulté. Une centaine furent saisis dans l'espace d'une heure, et, parmi eux, une vingtaine d'une grande valeur commerciale, dont la fourrure était absolument noire. Les autres présentaient un pelage soyeux, long, luisant, mais d'une nuance rouge mêlée de marron, et sous ce pelage un duvet fin, serré et gris d'argent. Les chasseurs revinrent au fort, très-satisfaits du résultat de leur chasse. Les peaux de castors furent emmagasinées et enregistrées sous la dénomination de " parchemins " ou de jeunes castors, suivant leur prix.

Pendant tout le mois de septembre et jusqu'à la mi-octobre, à peu près, ces expéditions se poursuivirent et produisirent des résultats favorables.

Des blaireaux furent pris, mais en petite quantité. On les recherchait pour leur peau, qui sert à la garniture des colliers de chevaux de trait, et pour leurs poils, dont on fait des brosses et des pinceaux. Ces carnivores—qui ne sont véritablement que de petits ours (1)—appartenaient à l'espèce des blaireaux-carcajous, qui sont particuliers à l'Amérique du Nord.

D'autres échantillons de la tribu des rongeurs, et presque aussi industrieux que le castor, comptèrent pour un très-haut chiffre dans les magasins de la factorerie. C'étaient des rats musqués, longs de plus d'un pied, queue déduite, et dont la fourrure est assez estimée. On les prit au terrier, et sans peine, car ils pullulaient avec cette abondance spéciale à leur espèce.

---

(1) Les blaireaux sont tellement voisins du genre " ursus ", que Linné les considérait comme une simple espèce de ce genre.

Quelques animaux de la famille des félins, les lynx, exigèrent l'emploi des armes à feu. Ces animaux souples, agiles, à pelage roux-clair et tacheté de mouchetures noirâtres, redoutables, même aux rennes, sont des sortes de loups-cerviers qui se défendent bravement. Mais ni Marbre, ni Sabine n'en étaient à leurs premiers lynx, et ils tuèrent une soixantaine de ces animaux.

Quelques wolvérènes, assez beaux de fourrures furent abattus aussi dans les mêmes conditions.

Les hermines se montrèrent rarement. Ces animaux, qui font partie de la tribu des martres, comme les putois, ne portaient pas encore leur belle robe d'hiver, qui est entièrement blanche, sauf un point noir au bout de la queue. Leur pelage était encore roux en dessus, et d'un gris jaunâtre en dessous. Jasper Hobson avait donc recommandé à ses compagnons de les épargner momentanément. Il fallait attendre et laisser " mûrir ", pour employer l'expression du chasseur Sabine, c'est-à-dire blanchir sous la froidure de l'hiver.

Quant aux putois, dont la chasse est fort désagréable, à cause de l'odeur fétide que ces animaux répandent et qui leur a valu le nom qu'ils portent, on en prit un assez grand nombre, soit en les traquant dans les trous d'arbre qui leur servent de terriers, soit en les abattant à coups de fusil, quand ils se glissaient entre les branches.

Les martres, proprement dites, furent d'une chasse toute spéciale. On sait combien la peau de ces carnivores est estimée, quoique à un degré inférieur à la zibeline, dont la riche fourrure est noirâtre en hiver. Cette zibeline ne fréquente que les régions septentrionales de l'Europe et de l'Asie jusqu'au Kamtchatka, et ce sont les Sibériens qui lui font la chasse la plus active. Mais sur le littoral américain de la mer arctique se rencontraient d'autres martres, dont les peaux ont néanmoins une très-grande valeur, telles que le vison et le pékan, autrement dit " martre du Canada."

Ces martres et ces visons, pendant le mois de septembre, ne fournirent à la factorerie qu'un petit nombre de fourrures. Ce sont des animaux très-vifs, très-agiles, au corps long et souple, qui leur a valu la dénomination de " vermiformes." Et, en effet, ils peuvent s'allonger comme un ver et conséquemment se faufiler par les plus étroites ouvertures. On comprend donc qu'ils puissent échapper aisément aux poursuites des chasseurs. Aussi, pendant la saison d'hiver, les prend-on plus facilement au moyen de trappes. Marbre et Sabine n'attendaient que le moment favorable pour se transformer en trappeurs, et ils comptaient bien, qu'au retour du printemps, ni les visons, ni les martres ne manqueraient dans les magasins de la Compagnie.

Pour achever l'énumération des pelleteries dont le fort Espérance s'enrichit pendant ces expéditions, il convient de parler des renards bleus et des renards argentés, qui sont considérés sur les marchés de Russie et d'Angleterre, comme les plus précieux animaux à fourrures.

Au-dessus de tous se place le renard bleu, connu zoologiquement sous le nom d'isatis. Ce joli animal est noir de museau, cendré ou blond-foncé de poil, et nullement bleu, comme on pourrait le croire. Son pelage, très-long, très-épais, très-moelleux, est admirable, et possède toutes les qualités qui constituent la beauté d'une fourrure: douceur, solidité, longueur du poil, épaisseur et couleur. Le renard bleu est incontestablement le roi des animaux à fourrures. Aussi, sa peau vaut-elle six fois le prix de toute autre peau, et un manteau, appartenant à l'empereur de Russie, fait tout entier avec des peaux du cou de renard bleu, qui sont les plus belles, fut-il estimé, à l'exposition de Londres, en 1851, trois mille quatre cents livres sterling. (1)

Quelques-uns de ces renards avaient paru aux environs du cap Bathurst, mais les chasseurs n'avaient pu s'en emparer, car ces carnivores sont rusés, agiles, difficiles à prendre. Mais on réussit à tuer une douzaine de renards argentés, dont le pelage, d'un noir magnifique, est pointillé de blanc. Quoique la peau de ces derniers ne vaille pas celle des renards bleus, c'est encore une riche dépouille, qui trouve un haut prix sur les marchés de l'Angleterre et de la Russie.

L'un de ces renards argentés était un animal superbe, dont la taille surpassait un peu celle du renard commun. Il avait les oreilles, les épaules, la queue d'un noir de fumée, mais la fine extrémité de son appendice caudale et le haut de ses sourcils étaient blancs.

Les circonstances particulières dans lesquelles ce renard fut tué, méritent d'être rapportées avec détail, car elles justifièrent certaines appréhensions du lieutenant Hobson, ainsi que certaines précautions défensives qu'il avait cru devoir prendre.

Le 24 septembre, dans la matinée, deux traîneaux avaient amené Mrs. Paulina Barnet, le lieutenant, le sergent Long, Marbre et Sabine à la baie des Morses. Des traces de renard avaient été reconnues, la veille, par quelques hommes du détachement, au milieu de roches, entre lesquelles poussaient de maigres arbrisseaux, et certains indices indiscutables avaient trahi leur passage. Les chasseurs s'occupèrent de retrouver une piste qui leur promet-

(1) 85,000 francs.

tait une dépouille du plus haut prix, et, en effet, les recherches ne furent pas vaines. Deux heures après leur arrivée, un assez beau renard argenté gisait sans vie sur le sol.

Deux ou trois de ces carnivores furent encore entrevus. Les chasseurs se divisèrent alors. Tandis que Marbre et Sabine se lançaient sur les traces d'un renard, le lieutenant, Mrs. Paulina Barnett et le sergent Long essayèrent de couper la retraite à un autre, bel animal qui cherchait à se dissimuler derrière les roches.

Il fallut naturellement ruser avec ce renard qui, se laissant à peine voir, n'exposait aucune partie de son individu au choc d'une balle.

Pendant une demi-heure, cette poursuite continua sans amener de résultat. Cependant, l'animal était cerné sur trois côtés, et la mer lui fermait le quatrième. Il comprit bientôt les désavantages de sa situation, et il résolut d'en sortir par un bond prodigieux, qui ne laissait d'autre chance au chasseur que de tirer au vol.

Il s'élança donc, franchissant une roche ; mais Jasper Hobson le guettait, et au moment où l'animal passait comme une ombre, il le salua d'une balle.

Au même instant, un autre coup de feu éclatait, et le renard, mortellement frappé, tombait à terre.

" Hurrah ! hurrah ! s'écria Jasper Hobson. Il est à moi !

—Et à moi ! " répondit un étranger, qui posa le pied sur le renard à l'instant où le lieutenant y portait la main.

Jasper Hobson, stupéfait, recula. Il avait cru que la seconde balle était partie du fusil du sergent, et il se trouvait en présence d'un chasseur inconnu, dont le fusil fumait encore.

Les deux rivaux se regardèrent.

Mrs. Paulina Barnett et son compagnon arrivaient alors et étaient bientôt rejoints par Marbre et Sabine, tandis qu'une douzaine d'hommes, tournant la falaise, s'approchaient de l'étranger, qui s'inclina poliment devant la voyageuse.

C'était un homme de haute taille, offrant le type parfait de ces " voyageurs canadiens " dont Jasper Hobson redoutait si particulièrement la concurrence. Ce chasseur portait encore ce costume traditionnel dont le romancier américain Washington Irving a fait exactement la description : couverture disposée en forme de capote, chemise de coton à raies, larges culottes de drap, guêtres de cuir, mocassins de peau de daim, ceinture de laine bigarrée supportant le couteau, le sac à tabac, la pipe et quelques ustensiles de campement, en un mot, un habillement moitié civilisé, moitié sauvage. Quatre de ses compagnons étaient vêtus comme lui, mais moins

élégamment. Les huit autres qui lui servaient d'escorte étaient des Indiens Chippeways.

Jasper Hobson ne s'y méprit point. Il avait devant lui un Français, ou tout au moins un descendant des Français du Canada, et peut-être un agent des compagnies américaines chargé de surveiller l'établissement de la nouvelle factorerie.

" Ce renard m'appartient, monsieur, dit le lieutenant Hobson, après quelques moments de silence, pendant lequel son adversaire et lui s'étaient regardés dans le blanc des yeux.

—Il vous appartient si vous l'avez tué, répondit l'inconnu en bon anglais, mais avec un léger accent étranger.

—Vous vous trompez, monsieur, répondit assez vivement Jasper Hobson, cet animal m'appartient, même au cas où votre balle l'aurait tué et non la mienne ! "

Un sourire dédaigneux accueillit cette réponse, grosse de toutes les prétentions que la Compagnie s'attribuait sur les territoires de la baie d'Hudson, de l'Atlantique au Pacifique.

" Ainsi, monsieur, reprit l'inconnu, en s'appuyant avec grâce sur son fusil, vous regardez la Compagnie de la baie d'Hudson comme étant maîtresse absolue de tout ce domaine du nord de l'Amérique ?

—Sans aucun doute, répondit le lieutenant Hobson, et si vous, monsieur, comme je le suppose, vous appartenez à une association américaine...

—A la Compagnie des pelletiers de Saint-Louis, dit le chasseur en s'inclinant.

—Je crois, continua le lieutenant, que vous seriez fort empêché de montrer l'acte qui lui accorde un privilége sur une partie quelconque de ce territoire.

—Actes ! priviléges ! fit dédaigneusement le Canadien, ce sont là des mots de la vieille Europe qui résonnent mal en Amérique.

—Aussi n'êtes-vous point en Amérique, mais sur le sol même de l'Angleterre ! répondit Jasper Hobson avec fierté.

—Monsieur le lieutenant, répondit le chasseur en s'animant un peu, ce n'est point le moment d'engager une discussion à ce sujet. Nous connaissons quelles sont les prétentions de l'Angleterre en général et de la Compagnie de la baie d'Hudson en particulier au sujet des territoires de la chasse ; mais je crois que, tôt ou tard, les événements modifieront cet état de choses, et que l'Amérique sera américaine depuis le détroit de Magellan jusqu'au pôle Nord.

—Je ne le crois pas, monsieur, répondit sèchement Jasper Hobson.

—Quoi qu'il en soit, monsieur, reprit le Canadien, je vous proposerai de laisser de côté la question internationale. Quelles que soient les prétentions de la Compagnie, il est bien évident que dans les portions les plus élevées du continent, et principalement sur le littoral, le territoire appartient à qui l'occupe. Vous avez fondé une factorerie au cap Bathurst, eh bien, nous ne chasserons pas sur vos terres, et, de votre côté, vous respecterez les nôtres, quand les pelletiers de Saint-Louis auront créé quelque fort, en un autre point, sur les limites septentrionales de l'Amérique."

Le front du lieutenant se rida. Jasper Hobson savait bien que, dans un avenir peu éloigné, la Compagnie de la baie d'Hudson rencontrerait de redoutables rivaux jusqu'au littoral, que ses prétentions à posséder tous les territoires du North-Amérique ne seraient pas respectées, et qu'un échange de coups de fusil se ferait entre les concurrents. Mais il comprit aussi, lui, que ce n'était point le moment de discuter une question de priviléges, et il vit sans déplaisir que le chasseur, très-poli d'ailleurs, transportait le débat sur un autre terrain.

" Quant à l'affaire qui nous divise, dit le voyageur canadien, elle est de médiocre importance, monsieur, et je pense que nous devons la trancher en chasseurs. Votre fusil et le mien ont un calibre différent, et nos balles seront aisément reconnaissables. Que ce renard appartienne donc à celui de nous deux qui l'aura véritablement tué ! "

La proposition était juste. La question de propriété touchant l'animal abattu pouvait être ainsi résolue avec certitude.

Le cadavre du renard fut examiné. Il avait reçu les deux balles des deux chasseurs, l'une au flanc, l'autre au cœur. Cette dernière était la balle du Canadien.

" Cet animal est à vous, monsieur," dit Jasper Hobson, dissimulant mal son dépit de voir cette magnifique dépouille passer à des mains étrangères.

Le voyageur prit le renard, et, au moment où l'on pouvait croire qu'il allait le charger sur son épaule et l'emporter, s'avançant vers Mrs. Paulina Barnett :

" Les dames aiment les belles fourrures, lui dit-il. Peut-être, si elles savaient au prix de quelles fatigues et souvent de quels dangers on les obtient, peut-être en seraient-elles moins friandes. Mais enfin elles les aiment. Permettez-moi donc, madame, de vous offrir celle-ci en souvenir de notre rencontre."

Mrs. Paulina Barnett hésitait à accepter, mais le chasseur canadien avait offert cette magnifique fourrure avec tant de grâce et de si bon cœur, qu'un refus eût été blessant pour lui.

La voyageuse accepta et remercia l'étranger.

Aussitôt celui-ci s'inclina devant Mrs Paulina Barnett; puis il salua les Anglais, et, ses compagnons le suivant, il disparut bientôt entre les roches du littoral.

Le lieutenant et les siens reprirent la route du fort Espérance. Mais Jasper Hobson s'en alla tout pensif. La situation du nouvel établissement fondé par ses soins était maintenant connue d'une compagnie rivale, et cette rencontre du voyageur canadien lui laissait entrevoir de grosses difficultés pour l'avenir.

JULES VERNE.

(à continuer)

MATHILDE DE CANOSSE.

(*suite*)

—Oh ! folle et imprudente fille que vous êtes ! Ottocar est-il donc un parti à rejeter ? Cessez de tenir de pareils discours. Prenez ces riches présents, et ne laissez point échapper l'occasion : une fois perdue, la retrouve-t-on jamais ?... Dites-moi, du moins, que vous réfléchirez, qu'en attendant vous agréez ses présents, et l'offre qu'il vous fait de sa main.

Yolande se trouvait dans une de ces épreuves qui n'arrivent que trop souvent aux jeunes filles vertueuses égarées par la ruse, et entourées de trahisons. Mais ces âmes pures, bien que simples, innocentes et inexpérimentées, reçoivent de Dieu de telles lumières, qu'elles prévoient presque instinctivement les piéges qu'on leur tend, et finissent par en sortir d'un pied franc et léger. Et en effet, malheur à elles, si elles hésitaient à fuir. Le lacet qu'on cherche à leur jeter est souvent si ténu, que si, au lieu de le couper hardiment, elles veulent le défaire et le dénouer, il se resserre, s'attache et se noue à leurs pieds, de telle façon, qu'il n'y a plus d'espoir de le rompre. Yolande, devinant les projets de la bohémienne, les renversa d'un seul mot : elle lui répéta de nouveau, que sans le consentement de son père, et celui de l'abbesse, elle ne voulait pas continuer à écouter ses propos, et s'éloignant, elle alla rejoindre ses compagnes.

Cette fois, la corruptrice fut vaincue, et elle demeura seule avec sa honte. Elle sortit du monastère, la tête basse, et se dirigea sur Brunn, pour remplir auprès du Margrave, la pénible mission dont elle était chargée. Celui-ci ne l'eut pas plus tôt aperçue :

—Hé bien, Swatiza, lui cria-t-il de loin, quelle réponse apportes-tu ?

—La meilleure du monde, reprit-elle, si vous savez être homme.

—Tire-moi d'inquiétude et dis-moi si Yolande a fait bon accueil à mes présents ?

—Comme toutes les jeunes filles, elle a commencé par faire des difficultés, en disant qu'il fallait que le sire de Brunn s'adressât à son père... Or, ce père n'est pas un idiot, j'aime à le croire, et aux premiers mots que vous lui direz, il sera transporté de joie.

A l'embarras qui régnait dans les réponses de la sorcière, Ottocar sentit la colère s'emparer de lui. Il la regarda de travers :

—Et de mes présents, lui dit-il, qu'en est-il advenu ? Les a-t-elle acceptés de bonne grâce ? A-t-elle essayé le bracelet ? Et la couronne et la ceinture ?

—Messire... c'est que... vous voyez bien... seigneur... les jeunes filles sont ainsi faites, elles meurent d'envie d'une chose et ne le laisseraient voir pour rien au monde. Une fois qu'elles ont pris le parti de mettre leur père en avant, elles font semblant d'y tenir, mais...

—Mais... mais... la peste t'étouffe, gibier de potence. Je ne sais ce qui m'empêche de t'écorcher vive, vieille scélérate.

Et en disant ces mots, il tourmentait la manche de son poignard. En voyant la tempête qui la menaçait, Swatiza s'écria :

—Hé ! pitié de moi, messire. Envoyez chercher le père, et vos désirs s'accompliront.

—Le père... le père..., reprit Ottocar en se calmant un peu, il a quitté Znaïm et l'on ne sait où il se rend ; mais ce qui m'intrigue le plus, c'est de ne pouvoir découvrir comment il a appris que j'avais placé plusieurs de mes gens sur sa route pour s'emparer de lui, me l'amener et le forcer ainsi à céder à mes desseins. Mes émissaires m'ont raconté, et ils le savaient de bonne source, que Pandolfe s'était mis en chemin pour venir chercher Yolande et l'emmener dans quelque pays éloigné ; mais au milieu du voyage, il changea de dessein et tourna bride, si bien qu'au lieu de lui, mes vaillants n'ont trouvé que les soldats de l'abbé Daufer avec lesquels ils ont eu maille à partir, et non à leur avantage, car plusieurs y sont restés, les autres ont pris la fuite. Tu vois donc bien, malheureuse, que Pandolfe m'étant échappé, je ne pourrai jamais obtenir la main de sa fille.

—N'est-ce que cela ? reprit l'astucieuse créature. Quelques-uns de vos fidèles ne peuvent-ils se rendre au monastère et porter à la fille un consentement simulé de la part de son père ?

Le stratagème plaisait assez au jeune homme et il y applaudit, bien qu'il lui parût difficile à exécuter. Toutefois, poussé par le démon, il dit à la bohémienne :

—Il faudrait du moins avoir sous la main quelqu'objet qui eût appartenu à Pandolfe, afin de pouvoir le montrer à Yolande, si elle hésitait à croire que ce message vînt de son père ; aurais-tu l'adresse de te procurer quelque chose ?

—S'il s'est éloigné de Znaïm en toute hâte, ce ne sera pas difficile. Laissez-moi le temps de m'introduire dans la maison qu'il y occupait ; j'y trouverai bien quelque objet qu'il y aura oublié ou mis de côté pour le retour. Bornez-vous à chercher un homme capable de bien jouer le rôle de faux-messager, je me charge du reste.

Cependant Yolande avait bien d'autres pensées. Après avoir quitté brusquement Swatiza, elle alla trouver l'abbesse Théotberge et lui raconta de point en point la démarche que le Margrave de Brunn avait tentée auprès d'elle, les riches présents qu'il lui avait envoyés. A cette révélation, Théotberge la regardant avec affection, lui dit :

—Hélas ! ma chère fille, le Seigneur vous réserve de dures épreuves, je le crains, mais soyez sûre que sa main puissante vous défendra de tout malheur : les saints anges vous porteront plutôt eux-mêmes de leurs propres mains avant de permettre que les mauvais desseins d'Ottacar, son humeur impérieuse et la colère que votre refus excite en lui, deviennent la cause de votre ruine. Yolande, vous le savez, j'ai pour vous les sentiments d'une mère tendre, souffrez que je vous fasse une question que la prudence et la délicatesse m'ont défendu de vous poser jusqu'ici. Dites-moi franchement, répondez loyalement et ne doutez pas de ma fidélité à conserver votre secret d'une façon inviolable, je vous le jure : Pandolfe, votre père, vous a-t-il découvert votre véritable origine ?

A cette question subite et imprévue, Yolande baissa les yeux en rougissant un peu, et répondit :

—Ma mère, je me suis toujours crue la fille d'un simple vassal : cependant, il faut vous l'avouer, la dernière fois que mon père est venu me voir, il m'a prise à part, si vous vous le rappelez, et pendant que vous vous entreteniez avec ma mère, il me dit, en tenant ma main dans les siennes : " Ma fille, vous êtes arrivée à un âge où je puis confier à votre raison et à votre tendresse un secret que je vous ai caché jusqu'ici ; le trahir peut me coûter la vie, songez-y. Vous saurez donc, ma chère Yolande, que j'ai, jusqu'à ce jour, dissimulé mon rang. Je ne suis pas de ce pays : je suis le comte de Groningue, et souverain de cette belle contrée ; votre mère est fille du Landgrave de Hesse, maître de vastes états. Le Margrave de Brandebourg, naguère partisan de Cadolaus, comme il l'est encore aujourd'hui de Guibert de Ravenne, a juré ma perte, parce

que j'ai embrassé jadis le parti d'Alexandre II, de même que je soutiens de nos jours les intérêts de Grégoire VII, vicaire de Dieu ici-bas. Tel est le véritable motif de la guerre qu'il m'a déclarée, guerre dans laquelle je remportai les premiers avantages, bien que mon armée fût inférieure à la sienne. Mais dans un autre engagement, le sire de Dessau m'ayant pris en traître, je fus blessé dans la mêlée, et de plus je devins prisonnier du Margrave. Le courage héroïque de votre mère et sa tendresse dévouée me firent recouvrer la liberté. Mon frère Guinigise tint, en mon absence, les rênes du gouvernement, mais l'empereur et d'autres princes allemands qui favorisaient l'anti-pape, blessés de ma fidélité au Saint-Siége, aidèrent le Margrave de Brandebourg à m'arracher la couronne et s'emparer de mes états. Vous le voyez, ma fille, tant que les circonstances ne deviendront pas meilleures, tant que l'empereur, revenu à des sentiments chrétiens, ne se sera pas réconcilié avec le saint pape Grégoire VII, la prudence ordonne que je vive caché afin de vous conserver l'héritage de vos aïeux. J'ai confiance en Dieu ; c'est pour sa justice que je souffre ces peines ; j'espère qu'il n'est pas loin le jour de la délivrance et de la consolation."

Yolande cessa de parler ; alors l'abbesse la prit dans ses bras, et la pressant contre son cœur :

—Oh ! que jamais, lui dit-elle en pleurant, que jamais les espérances de Pandolfe ne soient déçues par les revirements de la fortune et les vicissitudes des temps ! Votre père, ma chère fille, est un confesseur du Dieu vivant dans la personne de son Vicaire : or, celui qui souffre pour la justice sera élevé et glorifié dès ce bas monde, selon la mesure des peines et des humiliations qu'il aura endurées, parce que Dieu est la fidélité et la vérité éternelle, et qu'il a promis que ce serait ainsi. Quant à vous, mon enfant, vous qui êtes née dans l'exil, vous qui fûtes nourrie du pain des larmes, vous trouverez encore d'heureux jours, et vous mourrez sur le trône. Ottacar ne serait pas indigne de vous, s'il était vertueux ; si, au lieu de vous tendre lâchement un piége, il vous avait franchement demandée à votre père, ainsi que l'eût fait tout loyal chevalier, bien qu'à vrai dire Pandolfe lui eût toujours refusé votre main, Ottacar étant déjà fiancé à Gisèle, fille du duc de Moravie. Je prierai, et je ferai prier pour vous, ma fille. En attendant, attachez-vous à Dieu plus solidement que jamais : approchez-vous souvent de Jésus dans le sacrement de son amour, car la victoire, en pareille circonstance, ne s'obtient que par la prière.

Le même jour où Swatiza avait eu avec Ottacar l'entretien que nous avons rapporté, elle se rendit à Znaïm et s'empressa d'y faire des connaissances, grâce à ses marchandises : elle se faufilait dans

les maisons, causait avec les femmes, leur offrait de bons marchés à conclure, donnant presque pour rien une partie de son assortiment. Aussi, en moins de trois jours, sut-elle se faire des amis de tous les gens qui pouvaient lui donner des renseignements sur Pandolfe: elle ne parvint cependant à découvrir que peu de chose. Une nuit, disait-on, les voisins entendirent un grand bruit de chevaux, et, le jour suivant, sa femme et lui avaient disparu. Ayant néanmoins réussi à découvrir la maison qu'avait habitée Pandolfe, elle s'introduisit auprès de la vieille femme qui en avait la garde, et par de petits présents d'épingles, d'aiguilles, de ciseaux, de miroirs, elle gagna sa confiance à ce point qu'elle en obtint de pouvoir visiter le logis. La pauvre femme, sans concevoir le moindre soupçon, la fit entrer, et Swatiza put s'assurer de la précipitation avec laquelle avait eu lieu le départ de Pandolfe : il n'avait rien apporté de ce qui pouvait contrarier un voyage rapide. Les meubles étaient tous à leur place : lui et sa femme chevauchaient en vrais pèlerins. Vainement Swatiza chercha-t-elle un cachet, un anneau dont elle put s'emparer, elle ne trouva rien de ce genre, et dut changer de batteries. Elle se trouvait précisément dans un réduit voisin de la chambre de Pandolfe : un petit lit, un dressoir, une statuette en ivoire, représentant Notre-Dame, en étaient le seul ameublement.

—C'est ici, dit la vieille, c'est ici la chambre d'Yolande, la fille de Pandolfe, lorsqu'elle était enfant. Elle est en ce moment au couvent de Brunn, et sa mère, qui l'aime tendrement, a tout conservé ici dans l'état que vous voyez, comme si sa fille y habitait encore.

Swatiza n'en voulait pas davantage : aussi, pendant que sa compagne ouvrait la porte, la bohémienne saisit la statuette d'un mouvement rapide et sortit aussitôt. Une fois libre, elle fit un paquet de ses marchandises, et reprit en toute hâte la route de Brunn. Ottacar l'y attendait.

—Et maintenant, lui dit-elle, en lui montrant l'image sacrée, maintenant il faut profiter de cet objet ; il est connu d'Yolande, et depuis son enfance.

(a continuer)

709

CHRONIQUE PARISIENNE

Je ne sors jamais d'un salon, sans remarquer les singulières attitudes, dans lesquelles la société, en se retirant, laisse les fauteuils et les chaises. Il y en a qui sont formés en groupe, comme pour entendre un principal discoureur ; il y en a d'isolés qui semblent jeter un regard de suprême investigation sur toute la compagnie ; il y en a d'accouplés dans les coins, comme pour une confidence.

Les uns se regardent comme pour se rapprocher ou s'interpeller, tandis que d'autres se tournent le dos, comme s'ils étaient en délicatesse. C'est l'empreinte et le moule encore chaud de la conversation qui vient d'avoir lieu, le cadre de cette réunion, le témoin encore parlant des incidents de cette soirée.

Ce que nous voyons le plus, est sans contredit ce que nous regardons le moins. Tels, pour ne parler que d'eux, les meubles de nos demeures.

Une fois le choix arrêté et le marché conclu, une fois leurs installation débattue et organisée, quand nous avons fini de les montrer aux autres et que leur petit effet de luxe est produit, nous cessons, et pour jamais, de les regarder nous-mêmes.

Si l'homme sort, en effet, c'est qu'il est bien persuadé n'avoir rien à apprendre ou à admirer chez soi ; et s'il rentre, c'est qu'il est résigné, pour un instant de repos qu'il lui faut, à faire trève à toute curiosité et à remettre à plus tard, toute sorte d'étude. Sa porte est l'éteignoir qu'il pense abaisser sur sa vie studieuse, sa chambre, l'oreiller où il croit endormir toute activité.

En serait-il ainsi, s'il regardait ses meubles ? Et n'y a-t-il point là, à deux pas de lui, un petit musée à parcourir, une série de problêmes à étudier, des mots curieux à déchiffrer, quelques leçons d'histoire à prendre ?

Ceux qui ont voyagé,—ne fut-ce que dans les livres,—savent ce qu'il y a d'intéressants contrastes, dans la manière de se meubler

des divers peuples de l'univers. Les Indiens, par exemple, qui aiment le repos immobile par dessus tout, ont cette maxime : Il vaut mieux être assis que debout, être couché qu'être assis, et mort que tout cela. Telle n'est pas, nous le savons, l'opinion des peuples occidentaux, chez lesquels la chaise et le fauteuil occupent une place si importante.—Fauteuils Moyen-âge armoriés et baldaquinés, fauteuils-Renaissance à pieds tors, fauteuils Louis XV aux allures cambrées et mutines : fauteuil-Voltaire indolent, fauteuil de malade frileux, Chauffeuse, Causeuse, Coins de feu, fauteuil-pouff..... ce serait une énumération à n'en pas finir même en se bornant aux sièges mobiles et comme tels susceptibles de prendre des poses.

Seule, la famille des sièges collectifs est impénétrable, ainsi qu'il convient aux dignités inamovibles ; et parmi ces siéges, je distingue le Divan, le Canapé et le Sofa, qui tous trois, comme on pouvait s'y attendre, nous viennent des régions de la langueur et du repos prolongé, c'est-à-dire de l'Orient.

Dans le principe le canapé était une tente inventée contre les moustiques, bien plus encore qu'en faveur des membres fatigués. Des draperies habilement jetées et transparentes amortissaient les feux du jour et garantissaient des moucherons qui pullulent dans les Marais du Nil et sur tous les rivages de l'Egypte. D'où le mot Canapé, dérivé du grec *Konops*, qui signifie cousin ou moustique. Ce qui distingue le Canapé du Sofa et du Divan, c'est qu'il est pourvu du dossier qui manque totalement à celui-ci, et que ce dossier n'est pas divisé en trois compartiments distincts, comme dans celui-là. Le Canapé est tout d'une pièce, le Sofa en a trois. Quant au Divan il règne le long des murs où les Orientaux se couchent à peu près pour délibérer, les yeux demi-clos, en se noyant de nuages de fumée odorante. C'est d'ailleurs un mot qui joue un grand rôle en Turquie, ou *Divan* et *Sublime porte* signifient Conseil impérial, siège du Pouvoir, Assemblée des Ministres. N'en soyons pas scandalisés, nous qui avons donné au mot *Cour* qui, étymologiquement, n'est guère plus relevé, une acception tout à fait analogue.

En y regardant bien je suis ainsi tout heureux et tout surpris de la valeur expressive de tant de noms qui me sont familiers et de tout ce qu'il y a d'idées cachées dans ma batterie de cuisine. Chacun de ces mots s'éclaire subitement, quand je l'approfondis et sur chacun de ces riens méprisés jusqu'à présent, quoique bien précieux, s'allume une idée.

Mon *soufflet* souffle, mes *pincettes* pincent, mon *flambeau* flambe, mon *candelabre* porte des chandelles (en latin candela). Je remar-

que que ma *paillasse* est justement faite de paille, que mon *traversin* se place à travers le lit, que les *rideaux* indiquant les rides que causent le froncement et les plis de l'étoffe et que mon *oreiller* reçoit mes oreilles, quand je dors.

Quand je reviens de la chasse, et que m'étant débarrassé de mon carnier, je m'étends les pieds vers l'âtre, les soirs d'hiver, j'avais bien remarqué que Phanor, mon fidèle compagnon, se couchait de tout son long sur le foyer et me permettait même d'allonger familièrement ma botte sur son échine. Et cependant, il m'a fallu visiter les musées d'antiquités pour comprendre le mot *chenet*, chennet, chiennet, attendu qu'autrefois ces utiles instruments avaient la forme de deux petits chiens couchés sur le ventre. Les chiens étant le symbole de la fidélité, nos pères leur avaient confié ainsi la garde de leurs foyers, tandis que les Allemands (j'en suis fâché pour eux), adoptaient pour le même objet une autre figure animale. D'où vient qu'aujourd'hui encore le chant des Prussiens s'appelle *feuer-bock*, le bouc du feu.

Il ne semble pas qu'une maison puisse être confortable et achevée sans cacher soigneusement une grande partie des objets qu'elle contient. Il ne suffit point que notre appartement soit parqueté et plafonné, qu'il ait des tapisseries sur les murs et des rideaux aux fenêtres. Car il y a une foule de choses pour lesquelles cet espace est trop grand : les comestibles et les vêtements, par exemple. On a donc imaginé des *armoires*, appartements en miniature, et je vous avoue que j'ai ouvert les miennes bien longtemps avant de penser que ce mot rappelait toute autre chose que les vêtements que j'y mets tout pliés et les comestibles que j'y range.

Il est pourtant incontestable que les *armoires* d'autrefois ne servaient qu'à renfermer des armes. Grande serait la surprise de nos aïeux s'ils voyaient de combien d'objets futiles et encombrants sont remplis les meubles de leurs descendants, et l'on ne peut se figurer sans rire un preux y cherchant son épée et en retirant un pantalon : un écuyer y voulant prendre un baudrier et y mettant la main sur un gilet de flanelle.....

Se nourrir et se défendre, telle était la vie d'autrefois, et cela simplifiait bien des choses : dans l'armoire, des armes ; dans le *buffet*, de la viande et du pain.

Il faut dire que ce dernier meuble n'a pas changé de destination, et qu'il mérite toujours son nom, s'il faut en croire les lexicographes, qui le font dériver du vieux verbe *bouffer*, bouffi, avoir les joues gonflées et la bouche pleine.

J'y mets ma vaisselle, mes couverts, mon linge de table, mes victuailles et mes viandes froides. J'y range mes desserts et mes

fruits. Mais je sais des garde-manger qui, plus ambitieux que le mien, occupent tout un appartement, tels que les buffets de bal, et aussi les buffets de chemins de fer qui prennent à eux seuls des aîles entières.

Je ne pense pas qu'il soit possible de payer plus cher et de plus mal déjeûner que dans ces derniers, où tout est tarifié sur la nécessité où vous êtes de manger pour ne pas mourir de faim, et où tout est arrangé de manière à ce que votre bouillon ne soit à peu près refroidi, qu'au moment précis de remonter en voiture. Le prochaine fournée de voyageurs profitera ainsi, sans payer moins cher, de tout ce que vous laissez sur votre assiette.

Si, après le buffet, un meuble a pu être flatté unanimement, c'est bien celui que le 18me siècle inventa sous le nom de *commode :* ce qui n'empêche pas qu'il ne fut jamais que joli ou *meublant*, comme on disait alors. Notre siècle n'a pas manqué de le dépouiller de cette unique qualité, en le transformant en un lourd rectangle épais et maussade, sorte de bille de bois creusé, qui boude accroupi le long des murailles. Comment n'a-t-on pas vu que l'étymologie de commode—*cum modus*—avec mesure, avec réserve, se trouvait offensée pour ne pas dire massacrée, par les dimensions véritablement démesurées que ce meuble affecte aujourd'hui? Voilà un mot et un objet qui hurlent d'être accouplés. Il n'en est pas de même dans le cas du *secrétaire.*

Vous n'avez peut-être pas de secrets, cher lecteur ; mais je serais bien étonné, pour peu que vous écriviez, que vous n'ayez jamais mis les coudes sur un *secrétaire.*

Appliqué aux personnes, ce mot désigne aujourd'hui celui qui fait notre correspondance,—secrète ou non,—et signifiait autrefois un confident, un dépositaire de nos sentiments, de nos vœux, de nos secrètes pensées. Si vous êtes dans ce dernier cas, permettez-moi de vous souhaiter un ami plutôt qu'un secrétaire.

Mais s'il s'agit du meuble à écrire, du meuble à secrets, je dois vous dire que celui-ci me semble à bon droit en train de se démoder et que c'est bien l'objet le plus agaçant, le plus desobligeant que je connaisse. Il est morne et raide au repos, avant qu'on ait abaissé cette partie mobile qui constitue la table à écrire. L'avez-vous abaissée ? cette planche vous craque sous les coude, ou laisse glisser vos feuilles sur le parquet. Appuyez-vous un peu fort ? le meuble entier s'ébranle et menace de vous coiffer en vous tombant sur la tête.

Avec cela, pas d'espace pour établir les volumes que vous consultez, ou les épreuves que vous annotez : pas de sécurité contre l'encrier qui menace votre copie, et pour le porte-plume qui, pen-

dant que vous feuilletez un in-octavo, ne peut se retenir de tomber vingt fois par terre.

Parlez-moi plutôt du *Bureau.* Voilà un meuble commode à la fois et de bon goût. Les quatre pieds tournés qui isolent sa longue caisse vous permettent d'allonger vos jambes par dessous, donnant du même coup l'hospitalité au panier des rebuts et à la voluptueuse chancelière. Il y a aussi les roulettes, qui vous permettent de l'approcher de l'embrasure de la fenêtre en été, et de notre cheminée en hiver, et qui en font d'abord un meuble des plus confortables.

Des tiroirs spacieux sont étagés devant la longue table où vous vous accoudez. Il y en a à droite, à gauche, en face : il y en a même de chaque côté, à portée de la main et à la hauteur de vos genoux. L'argent n'a qu'un bond à faire de votre poche à ces derniers tiroirs et réciproquement. Les livres ne sont pas moins à l'aise. Vous pouvez en ouvrir un certain nombre à portée du regard, sans exiler pour cela votre carton ou vos couteaux à papier, et sans mettre en danger votre écritoire.

Je dis que le Bureau est un meuble vraiment providentiel et que notre siècle s'est honoré et a fait preuve de goût, en le préférant au secrétaire. Il est pourtant étymologiquement, beaucoup moins relevé que ce dernier, puisqu'il emprunte son nom à l'étoffe de laine—*la bure*, *le bureau*—dont étaient couvertes les tables servant à compter et à écrire.

" L'étoffe a donné son nom au meuble, dit un charmant auteur, et à son tour, le meuble l'a transmis à la chambre, au local où les employés travaillent. C'est ainsi que la modeste bure se trouve avoir donné naissance à ces importantes et nombreuses choses, qui s'appellent les bureaux, et la burocratie. Exemple nouveau des grands effets produits par une toute petite cause. Ainsi, les bureaux des Ministres, des Assemblées, des réunions électorales, les employés et les membres des commissions, le bureau des Longitudes et mille autres encore ont tous pour parrain, un simple tapis de laine.

Après cet inventaire raisonné, fait par un désœuvré qui se recueille subitement, sur les meubles de sa maison, admettons que son ennui ne se soit pas dissipé, et qu'il ait même, par le poids de si graves considérations, ajouté à sa fatigue. Reste toujours le *lit*, sur lequel il ne s'endormira pourtant pas peut-être, sans faire comme Garo, son petit raisonnement, avec force souvenirs, mythologiques, historiques et étymologiques.

Le lit de Procuste et le lit de justice se présentent tour-à-tour à son esprit ; puis, sans plus de transition, les trois lits des anciens :

circulaire, *funéraire* et *tricliniaire*. Il trouve le premier bien étouffant avec sa boîte rectangulaire s'ouvrant d'un seul côté; le second, bien triste, et, à tout prendre, plus horrible que nos cercueils, qui cachent au moins la figure des morts; le troisième, bien incommode, pour découper le *beefsteak*, porter des toasts et sabler le champagne.

Puis, revenant sur le mot lui-même, il reste stupéfié de retrouver dans ces trois lettres un dérivé de *legere :* non pas *legere*, qui signifie lire,—bien qu'il soit très-doux de lire avant son sommeil, quand il n'y a rien à craindre entre la bougie et les rideaux,—mais du *legere*, qui signifie recueillir, ramasser.

Eh ! oui, mon pauvre Garo, les premiers lits ont été des *litières*, des ramassis de branches, de feuilles et d'herbes. Rien plus. Loue donc pompeusement dans tes discours les premiers Romains d'avoir dormi sur les roseaux; exalte donc dans tes écrits les Spartiates d'avoir couché sur des feuilles sèches; célèbre le Japonais qui s'étend sur sa natte avec un billot pour oreille.....Après quoi, applaudi de tes auditeurs et admiré de tes chants, reviens étendre tes jambes vertueuses sous l'édredon et noyer ta tête dans la plume !

TH. B.

Paris, Sept. 1876.

CHRONIQUE DU MOIS.

Le mandement de Sa Grandeur Mgr. Bourget, annonçant sa démission du siége épiscopal de Montréal, et l'accession de Mgr. Fabre, comme son successeur, a été lu dimanche, le 17 de ce mois, dans toutes les églises de ce diocèse. Le dernier mandement du vénéré prélat est l'un des écrits les plus touchants qui soient sortis de sa plume et de son cœur. C'est comme le testament de son âme aux nombreux enfants qu'il a gouvernés pendant près de quarante années de sa vie. Ses adieux attendrissants à l'Eglise de Montréal et ses suprêmes recommandations à son troupeau chéri ne devront pas de sitôt s'effacer du souvenir de tous ceux qui ont pu apprécier les grandes œuvres opérées pendant son long et difficile épiscopat.

En acceptant la démission de Mgr. de Montréal, le St. Siège l'a nommé Archevêque de Marzianapolis.

Le commencement du mois a été lugubrement marqué par le désastre de St. Hyacinthe. En quelques heures, l'élément dévastateur a ruiné de fond en comble toute la partie commerciale de cette ville naissante, déjà si prospère. Les pertes sont énormes, et malheureusement les assurances ne couvrent pas plus du quart des dommages éprouvés. Nous sommes allé voir les ruines encore fumantes de la ville incendiée, et certes ce n'est pas sans faire de douloureuses réflexions que nous avons contemplé le spectacle d'un malheur aussi complet et presque irréparable. Là où régnaient la vie, l'activité, le bruit, on n'entendait plus que les plaintes et les gémissements des infortunés qui ont tout perdu. A l'endroit où s'élevaient naguère de magnifiques constructions, on n'apercevait plus que des cendres ou des débris informes. Les gens encore jeunes et qui possèdent des ressources pourront refaire leur fortune ébranlée, mais ceux qui sont déjà arrivés au déclin de l'âge, ne sauraient conserver cette espérance. Quelques moments ont

suffi pour faire évanouir le fruit de longues années de travail, et anéantir des épargnes péniblement amassées. C'est cette classe de malheureux qui mérite surtout la sympathie des âmes charitables.

Nous n'avons pas le moindre doute, cependant, que la ville de St. Hyacinthe ne se relève de ses cendres et ne reprenne dans quelques années le rang qu'elle occupait parmi nos villes provinciales. Nous croyons devoir conseiller, en passant, aux petites villes et aux villages considérables de se munir d'appareils à incendie les plus complets possibles, afin de détourner des catastrophes qui affectent si profondément la prospérité générale du pays.

L'année 1876 sera tristement célèbre dans nos annales par les nombreuses conflagrations qui ont ravagé les villes du Canada. Après Québec, Kingston, St. Jean et St. Hyacinthe ont été successivement visités par le fléau dévastateur. Comme on le voit, la province de Québec a été particulièrement éprouvée. Au milieu des temps de crise que nous traversons, ces désastres réitérés ne peuvent que prolonger l'état de gêne dont nous souffrons depuis plusieurs années.

En dépit des espérances que nous concevions d'une reprise d'affaires à l'automne, nous constatons dans le monde financier de Montréal une recrudescence de faillites. La chute d'une maison considérable de cette ville a amené celle d'un bon nombre d'établissements inférieurs.

L'exposition provinciale, qui vient d'avoir lieu à Montréal, a été un grand succès. Les entrées ont été plus nombreuses qu'à la dernière exhibition et les produits, surtout dans certaines classes, étaient véritablement remarquables. Ce résultat est encourageant pour la prospérité matérielle de notre pays où les intérêts agricoles priment tous les autres. On s'aperçoit que les idées de progrès dans la bonne voie ont fait leur chemin et que le temps est déjà loin où nos cultivateurs se montraient esclaves aveugles de la routine. Une singulière émulation s'est emparée de nos districts ruraux, et c'est à ces tournois pacifiques des expositions que l'on a pu juger des immenses résultats obtenus. Les Canadiens-Français, malgré leurs ressources inférieures, se sont montrés de dignes rivaux des autres nationalités, et l'on n'aurait plus bonne grâce à leur reprocher de se montrer retrogrades et sans aptitude pour tout ce qui concerne l'amélioration de la culture. Puisse ce mouvement se généraliser et s'étendre à toutes les sections du pays ! Si nos compatriotes comprenaient une bonne fois quelles richesses ils ont à exploiter sur le sol si fertile du Canada, ils ne déserteraient pas leur patrie pour s'en aller chercher la fortune à l'étran-

ger. Nous avons vu avec infiniment de plaisir grand nombre de nos fermiers assister à la convention agricole qui s'est tenue le 11 et le 12 de ce mois à Montréal. Les résolutions que l'on y a passées ne sauraient que favoriser le progrès de notre agriculture et entretenir, entre les divers cercles agricoles, ces relations amicales qui assurent et complètent le succès d'une entreprise vraiment patriotique.

***

Les élections des gouverneurs d'Etats chez nos voisins ont quelque peu distrait les esprits de la grande campagne présidentielle, tout en démontrant la force relative des partis dans les Etats qui ont déjà élu leurs gouverneurs. M. Tilden continue à recevoir l'adhésion de beaucoup de personnages influents qui jusque-là s'étaient montrés indépendants ou appartenaient au parti républicain.

Le général McClellan, une des figures qui sont sorties les plus pures et les plus estimées de la fournaise de la guerre civile, vient d'adresser au comité national démocratique une lettre aussi remarquable par la lucidité des vues que par la sincérité des sentiments. Il y démontre avec une logique rigoureuse, appuyée sur l'expérience, la nécessité pour les partis de veiller incessamment sur les agissements du pouvoir, et de se transmettre alternativement l'autorité, afin que le gouvernement ne s'immobilise pas dans les mêmes mains et n'encourage pas des ambitions corruptrices. Le parti républicain est arrivé au point qu'il doit céder la place aux démocrates, sous peine de voir ses meilleurs éléments débordés par le flot montant des affiliations impures qu'il est désormais impuissant à dominer. Il cite, à son appui, le fait que si une chambre démocratique n'avait pas été élue en 1874, il aurait été impossible de mettre en lumière les nombreux abus administratifs qui ont été révélés, et il est évident, dit-il, que si le gouvernement ne change pas de mains, on ne connaîtra jamais qu'une partie de la vérité ; or le peuple a besoin de savoir la vérité tout entière dans le passé afin qu'elle serve de leçon à l'avenir. Le général s'exprime ainsi en parlant de M. Tilden :

" M. Tilden a eu le rare courage de poursuivre les abus jusque dans son propre parti. Contre des obstacles qui paraissaient insurmontables, il a entrepris et accompli la tâche herculéenne de combattre la corruption et la spoliation, et il est presque superflu de dire que l'abnégation, l'énergie, la persévérance et le jugement qu'il a déployés dans ces mémorables conflits prouvent qu'il pos-

sède à un très éminent degré les qualités que nous devons exiger de notre premier magistrat dans la présente crise de nos affaires nationales."

Cette lettre est destinée à avoir un grand retentissement dans toutes les parties de l'Union. Et en dépit de la lutte déloyale que l'on fait à M. Tilden, en l'attaquant dans son honorabilité pour le ruiner dans l'opinion publique, nous pensons que tous les citoyens qui veulent réellement le bien de leur pays, se rangeront sous la bannière de l'homme qui a déjà donné tant de preuves de son intégrité et de son habileté en administrant les affaires de l'Etat.

L'affront infligé au drapeau américain par la défaite de Custer n'est pas encore vengé. Les Sioux dont on annonçait la destruction prochaine se portent aussi bien que jamais. Les colonnes de Crook et de Terry ont fini de suivre les pistes des Indiens qui sont restés invisibles, et les troupes américaines se dirigent actuellement vers les différents forts de la frontière. On en est venu à cette détermination, parce qu'il était clair, dit une dépêche, que les opérations n'aboutiraient à rien. Pour résumer, la campagne contre les Sioux n'a été qu'un fiasco. Ce n'était pas la peine d'annoncer, à son de trompe, l'anéantissement complet des tribus indiennes qui ne veulent pas se laisser voler impunément.

L'arrestation du fameux Tweed est confirmée. Le dilapidateur du trésor de New-York est sous verrous en Espagne, et il sera livré aux autorités de l'Etat de New-York. Il paraît que son retour en Amérique doit faciliter le recouvrement d'une partie au moins des sommes énormes qu'il a détournées au préjudice de la ville et de l'Etat de New-York.

Le dossier de Tweed est fort chargé. Mis en accusation sur divers chefs, en vertu d'*indictments* impliquant Connolly et le maire Hall le 17 octobre 1872, il a été mis en jugement le 5 novembre 1873, déclaré coupable le 19, écroué aux Tombes, et condamné le 22, à douze ans d'emprisonnement au pénitencier, avec $12,500 d'amende. Son affaire a été déférée à la cour d'appel, laquelle a décidée qu'une cour inférieure n'avait pas le droit de prononcer une sentence cumulative ; que la condamnation ne pouvait atteindre qu'un seul fait de *misdemeanor*, et que, par conséquent, Tweed ne devait pas être détenu plus longtemps pour ce fait. Aussitôt libéré, il a été réarrêté à raison d'un litige civil, et sommé de fournir une caution de $6,000,000. Il fut, par suite, consigné à la prison de Ludlow Street, et ne pouvant présenter la caution demandée, il s'est évadé le 4 décembre 1875.

Tweed est, en outre, sous le coup de vingt-trois *indictments* criminels prononcés par divers grands jurys depuis 1871 ; mais

toutes ces préventions ressortissent, comme les précédentes, à la juridiction d'Etat, dans laquelle le gouvernement fédéral n'a aucune compétence.

Les journaux américains ont fait grand bruit de l'inauguration récente de la statue de Lafayette, sur une des places de New-York. Cette statue a été offerte à la ville par la république française. De longs discours ont été prononcés à la louange d'un des héros de l'indépendance américaine. Les américains ont peut-être raison d'être reconnaissants pour les services que le marquis de Lafayette a pu rendre à leur cause, mais pour nous, il nous est impossible d'admirer l'homme qui, par la tendance de ses idées et la participation à la révolution de 89, contribua à inonder de sang notre ancienne mère-patrie, et à attirer sur elle un déluge de maux dont malheureusement la France est loin d'être guérie. L'histoire a déjà reproché à Lafayette beaucoup de fautes et de faiblesses, et tous les panégyristes de New-York n'en feront certainement pas un grand homme.

***

Aucun événement remarquable ne s'est passé en France, depuis la prorogation des Chambres. Tandis que les autres puissances sont préoccupées du réglement de la question d'Orient, la France reste muette, et l'on dirait que depuis ses désastres elle n'a plus voix dans les conseils de l'Europe. D'un autre côté, la prudence lui conseillait de se maintenir sur un pied de neutralité complète, afin de ne pas être mêlée dans l'imbroglio qui aurait bien pu se dénouer par une guerre européenne. Nous avons à noter un incident de mauvaise augure qui a marqué le passage du Président, M. de MacMahon, à Lyon. Tandis que le chef du pouvoir exécutif était à recevoir des députations, des délégués des conseils généraux, arrivés trop tard pour assister à l'audience, se sont retirés en criant devant l'hôtel-de-ville : " Vive la république ! vive l'amnistie ! " Cette dernière note qui, heureusement, n'a pas eu d'écho parmi la foule, n'a pas dû cependant résonner harmonieusement aux oreilles du Président.

***

En Angleterre, les membres les plus distingués de l'opposition, lord Russell, Gladstone et John Bright, se montrent les avocats les plus chaleureux de la cause des chrétiens d'Orient. Au nom de l'humanité, ils pressent le gouvernement anglais d'ordonner des enquêtes sur les atrocités qui ont été commises et d'exiger le châtiment des coupables.

Le premier ministre, lord Derby, a répondu aux députations que le gouvernement britannique n'était en aucune façon responsable des horreurs commises en Bosnie par les Turcs, et qu'il avait tout fait pour empêcher une guerre de religion. " Toute tentative, a-t-il dit, de partager la Turquie, serait le signal d'une guerre européenne, mais les rapports entre la Turquie et ses sujets de races diverses ont déjà été modifiés plusieurs fois, et peuvent l'être de nouveau sous la garantie des puissances médiatrices." Nous verrons bientôt à quoi se borneront toutes ces réformes.

***

Les provinces basques de l'Espagne commencent à s'agiter. Les populations sont excessivement mécontentes de l'abolition des *fueros*, ou libertés municipales qui leur étaient propres. Plusieurs craignent un mouvement insurrectionnel et prévoient que le retour de don Carlos en Europe sera le signal d'une nouvelle guerre.

***

Le drame oriental touche à son dernier acte. Quoique les Serbes n'aient reculé que graduellement et en défendant le sol de leur pays pied à pied, les troupes turques sont arrivées presque sous les murs de Belgrade. Les dernières dépêches nous apprennent que les hostilités sont momentanément suspendues, en attendant les réponses que les diverses puissances doivent faire aux conditions de paix posées par la Turquie. Les termes fixés par la Porte sont excessivement rigoureux, et nous doutons qu'ils soient acceptés par toutes les puissances et en particulier par la Russie dont l'attitude belliqueuse a poussé les Serbes dans une lutte évidemment inégale. Le joug musulman ne fait que s'appesantir davantage sur la tête des malheureuses populations chrétiennes, et la Turquie, en demandant la démolition de plusieurs forteresses et l'occupation des autres par les forces ottomanes, veut enlever pour toujours au Serbes l'espoir de reconquérir leur indépendance. Le Monténégro est traité avec moins de rigueur, on lui accorde le même état de choses qu'avant la guerre.

Le télégraphe nous apprend également qu'il y aura de notables modifications dans les propositions de paix soumises par la Porte et qu'on exigera de cette dernière des garanties pour l'exécution des réformes tendant à améliorer le sort des sujets chrétiens.

P. Hudon.

721

LE CHRISTIANISME DANS L'HISTOIRE

(*suite*)

Les passions, qui tombent dans le lot de chacun de nous, et qui mènent, sous des formes diverses, le drame accidenté de l'histoire, ne sont point absolument mauvaises en elles-mêmes ; elles sont bonnes au contraire, et utiles tant qu'on en reste le maître ; mais elles ne tardent pas à devenir funestes lorsque, au lieu de les dominer et de les régler pour le bien, on se laisse aveuglément guider par elles. Or, telle est l'irrémissible faiblesse de la nature déchue que de nous-mêmes on ne saurait ni les modérer ni les contenir au point de les empêcher d'être une cause active, une source féconde de confusion, d'anarchie et de mal. Il faut donc chercher en dehors de soi une puissance neutre, souveraine, inflexible, qui leur en impose et s'en fasse obéir. Cette puissance, on le devine, n'est autre que celle de la Religion, qui soumet la nature en la restaurant. Seule, elle suggère les moyens et donne le courage d'asservir les passions en les assujettissant au joug du devoir. Elle ne se contente pas de les mettre dans l'impuissance de nuire en les pliant sous le frein de son autorité. Elle fait plus : elle s'en sert pour l'utilité et l'avantage de tous ; elle les rend éminemment sanctifiantes. En les dépouillant de ce qu'elles peuvent avoir de charnel, de fragile ou de trop personnel, elle les porte sur l'aile de la foi à l'amour et au culte de la Divinité : ce culte et cet amour, une fois qu'ils se sont emparés de l'esprit et du cœur, écartent aisément tout ce qui, dans le mouvement ordinaire de la vie, serait de nature à contredire l'idée noble et sublime que l'Evangile fait concevoir des perfections divines. Peut-il y avoir œuvre plus belle de moralisation et de perfectionnement que celle-là, qui s'opère au plus intime de l'être pour éclater au dehors par une libre et puissante floraison de vertus ?

Les saints, ces véritables héros du Christianisme, bien autrement dignes d'admiration et d'éloges que les sages qu'a vantés l'antiquité, parce que les vertus dont ils offrirent en eux le modèle dépassent humainement toutes les limites du possible, les philosophes, les poëtes, les artistes dont les œuvres sont restées dignes de mémoire, étaient doués pour la plupart d'une nature sensible et passionnée, en sorte qu'on serait tenté de croire que les facultés affectives ou passionnelles sont en proportion des facultés intellectuelles et morales ; ce qui est constant du moins, c'est que plus ces dernières sont développées chez l'individu, et plus les premières grandissent et poussent en tous sens, comme les branches d'un chêne vigoureux qui se multiplient par suite de l'extrême abondance de la sève nourricière. Cette observation, fondée sur l'expérience et les données de l'histoire, montre que les passions sont inhérentes à la nature de l'homme, qu'elles constituent chez lui une de ses conditions d'existence ; et elles forment son bonheur ou sa perte, son opprobre ou sa gloire, suivant l'usage bon ou funeste qu'il en fait.

Le tout est de savoir les diriger, et la croyance à laquelle nous appartenons leur donne la vraie direction qui les préserve des égarements du vice ou de l'orgueil. Pourvu qu'elles écoutent ses préceptes, elles se maintiennent pures et intactes dans la dignité convenable, également éloignées des extrêmes qui excluent le bon sens. Elle leur apprend que l'indépendance qu'elles convoitent forme une pente rapide qui les entraînerait bientôt à la plus honteuse des servitudes ; qu'au-dessus de la sphère où nous nous mouvons, il existe d'autres jouissances plus étendues, plus complètes, plus durables et variées que celles que nous rechercherions dans la matière et les corps ; que les biens les meilleurs et les plus dignes d'envie résident ailleurs que dans la perturbation de l'âme causée par l'ivresse des sens et la possession violente des objets corporels, qui ne laissent après elles que satiété et dégoût ; que celui qui s'abandonne aux instincts pervers, rétrograde jusqu'au niveau de la bête, tandis qu'au contraire il se rapproche de l'ange en suivant la loi de sa bonne nature qui, elle, le porte vers les choses spirituelles ; que les sentiments qui puisent leur source dans la chasteté des mœurs sont les plus délicats, les plus élevés, les plus fertiles en inspirations fortes et généreuses, et que rien n'égale la volupté qui inonde un cœur pur, dégagé du poids des misères humaines. Est-ce là donc anéantir les passions, ou les proscrire de l'intérieur de l'homme ? Certes non. C'est seulement leur ôter ce qu'elles ont de faux, d'énervant, de mauvais en principe pour les rendre par là même plus énergiques, plus vivaces et ardentes pour le bien, ce but

suprême de l'ambition chrétienne, qu'aucun ne se lasse d'aimer, en dépit des inclinations vicieuses, et dont on est plus heureux et plus fier sitôt qu'on le possède, que Crésus ne l'était de ses trésors, Alexandre de ses conquêtes, ou Socrate de sa philosophie.

La Religion, qui n'est que le couronnement divin de la loi naturelle, ne peut ni ne doit exiger le sacrifice d'aucun des éléments constitutifs de l'homme. Il faut, quand il s'agit de restauration religieuse ailleurs que dans une société corrompue jusqu'en ses dernières bases, diriger et non pas détruire, redresser et non abattre, réparer et non démolir, gouverner et non opprimer : et voilà ce que fait le Christianisme par l'action bienfaisante de l'Eglise qui n'a jamais oublié qu'elle devait au monde la vérité qui sauve, et le dévouement qui s'immole.

Elle a réformé l'être humain en réformant ses facultés perverties par l'abus ; mais elle ne lui a rien enlevé des principes qui le constituent. En agissant autrement, elle abdiquerait ; elle renierait sa mission au milieu de l'humanité, et cesserait d'être la sauvegarde et la libératrice de tous pour devenir une cause de ruine, d'asservissement et d'oppression.

Dieu, qui a créé l'homme, et la religion pour l'homme qu'elle est appelée à régénérer et conduire, ne s'est pas contredit dans ses deux œuvres capitales. Il a su les disposer de façon qu'elles s'accordent et se complètent l'une par l'autre, afin que l'homme, en s'unissant à Dieu par le lien indissoluble de la religion, rentre dans l'ordre et l'unité primitifs, se perfectionne dans toutes les parties de son être, et soit sauvé en écoutant cette double voix qui parle du haut des cieux et du fond de son âme.

Hors de là, en l'absence de la religion, cette chaîne de diamant qui relie le ciel à la terre, et la nature à Dieu, qu'est-ce que l'homme, et que valent son existence et ses actes ici-bas ?

Il n'est plus qu'un malheureux voué en vertu de sa faute, à la domination tyrannique de l'erreur et du mal.

Un instinct secret l'avertit que son principe n'est point en lui, que sa fin est hors de lui, qu'il doit tendre avec effort et constance vers un autre objectif que sa personnalité pour y adhérer fortement comme à la partie supérieure de son être. Il ne saurait être heureux s'il demeure seul en face de ses imperfections et de ses misères, sans intervention céleste qui le soutienne et l'éclaire. Or tel est cependant son état, à moins qu'il ne soit soulevé par quelque chose d'idéal qui le force à sortir de lui-même, et l'enlève par une attraction mystérieuse en des sphères plus sereines.

Que s'il refuse de remplir cette obligation naturelle qui est aussi un besoin de son âme ; si, plutôt de tout subordonner à l'Auteur

de toutes choses, il se concentre en égoïste dans les préoccupations mesquines du moi, ne songeant qu'à jouir vite et brutalement de ce qui l'entoure, l'égoïsme, en ne lui apportant que quelques satisfactions passagères, dressera un mur d'airain entre lui et ses semblables; un vide sombre et désespérant se fera dans sa vie livrée au caprice, au hasard ou au crime; des déceptions de jour en jour plus cruelles le détacheront peu à peu de tout ce qu'il aura aimé, lui laissant en retour le fruit amer d'une expérience dont il ne sera plus temps de profiter. Las de traîner par le monde des jours solitaires qu'il n'aura pas voulu rendre utiles, incapable de bonheur et d'affection parce qu'il en aura tari la source sacrée en son sein, il sentira avec une sorte de joie le poids des années s'appesantir lourdement sur son front, et se hâtera vers la tombe dans l'espoir d'y trouver un asile qui le défendra du mépris.

Quelle situation intolérable, quel supplice que d'être ainsi un fardeau à soi-même, un ennui pour les autres, sans but moral qui absorbe la pensée, sans attachement sérieux, sans passé qui repose des tristesses du présent, et sans avenir qui console par l'espérance d'un sort meilleur au-delà des horizons de cette vie! Est-ce là vivre? Et pourtant, combien en sont arrivés à cet excès de misère par suite de leur abandon des croyances qu'ils estimaient trop rigides quand elles leur prescrivaient de refréner leurs passions dans l'intérêt même de leur bien-être en ce monde!

J'interroge ce libertin qui a parcouru le cercle entier des plaisirs sensuels, et je lui demande s'il a goûté là le bonheur? Son front attristé, la souffrance empreinte dans ses yeux, ses traits pâles et fatigués, toute sa personne enfin respire la lassitude et le dégoût; et ce témoignage sensible, cette preuve vivante et palpable me suffit pour conclure que les voluptés, loin de tenir ce qu'elles promettent, ravissent encore ce trésor d'espérance qui empêche l'homme de douter de Dieu!

Et maintenant qu'il a bu jusqu'à la lie la coupe fatale qu'il n'aurait pas dû même effleurer de ses lèvres, chaque tentative qu'il fait pour atteindre à la félicité qu'il convoite rend son malheur plus grand, sa chute plus profonde. Car ses désirs sont immenses, et pour en combler le vide infini, il n'aperçoit que ces mêmes jouissances d'un jour dont il a éprouvé l'illusion; nulle perspective riante ne s'ouvrira désormais devant lui parcequ'en s'éloignant de l'Etre Suprême, il s'est fermé les portes de l'Eden, et s'est trouvé sans refuge et sans force en face des réalités désolantes de cette vie qu'il faut accepter ou subir. La matière le presse, l'envahit et l'écrase; la voix de la chair et du sang a étouffé ce cri de l'âme qui appelle Dieu dans le silence des mauvaises passions. Déjà

flétrie, énervée par l'abus, cette pauvre âme, liée à une espèce de cadavre qui l'attire de son poids dans l'abîme, pleure au fond de sa profane solitude et sa virginité morte, et ses illusions évanouies, et son rêve d'éternel amour dont il ne reste plus qu'un peu de boue périssable. Dans l'ardeur de sa rayonnante jeunesse, la voluptueuse n'avait entrevu, au prisme à travers lequel elle voyait les choses de la vie, que le roman de l'homme, jamais son histoire ; et à peine s'est-elle élancée à la poursuite des chimères qui l'avaient perfidement bercée dans leurs bras, que le sol s'est dérobé sous elle : ce qui lui avait paru si enchanteur et si beau avec le mirage séduisant de l'imagination, perdait subitement sa fraîcheur, sa grâce, et son éclat. Le roman n'eut qu'une page qui fut bien vite dévorée, et le drame lugubre de l'histoire s'est aussitôt déroulé devant son regard assombri !

L'ordre et l'harmonie n'étant plus en elle, tout a changé autour d'elle d'aspect, de forme et de sens. La femme, cette touchante et gracieuse poésie de la nature intelligente et sensible, d'abord objet de culte pour elle, lui est devenue un sujet de dérision et de mépris sitôt qu'elle s'est dépouillée de sa vertu qui forme son plus bel ornement ; la volupté, dont la simple pensée la faisait naguère tressaillir d'un trouble inconnu, a effeuillé ses roses printanières sous ses pas, et n'a plus à lui offrir que les épines. Elle a voulu, cette âme ignorante et crédule, composer à elle seule le livre de sa vie, mais la vie humaine fut soumise dès l'origine à des règles immuables : telle qu'elle est, il faut l'accepter avec la résignation de la foi ou la subir dans ses vicissitudes décevantes, et il n'est donné à personne d'en changer l'ordre ou les lois.

Or, il n'y a que Dieu qui soit le foyer et la source de la vie humaine. Se séparer de Lui, c'est ôter à la vie humaine ce qu'elle a de bon, de réconfortant, de doux et de fort ; c'est se retrancher du même coup la pudeur et la raison ; c'est tuer l'*homme spirituel* pour ne laisser vivant que la bête ; c'est renoncer à la force morale qui réprime les écarts des passions, ennoblit le caractère, donne de l'ascendant sur les autres et l'empire sur soi-même ; c'est en un mot détruire autant qu'il se peut la créature douée d'intelligence et du sens religieux, et défaire la création dans son œuvre principale. Voilà ce que fait l'incroyant : rien d'étonnant, après cela, qu'il se dépravе et désespère de tout.

Les suites de cette sorte de reniement sacrilége qui se généralise de plus en plus, ne sont que trop visibles au siècle où nous vivons. De là provient cet effacement du sens moral, si manifeste dans la société contemporaine presque tout-à-fait dépourvue de sentiment religieux. Plus il y a d'impies, moins il y a d'hommes dignes de

porter ce nom ; et l'impiété qui s'accroît avec la corruption des mœurs qu'elle active pour multiplier ses victimes, menace d'éteindre entièrement le feu sacré de la religion dans les cœurs. Cette immoralité, qui s'étend comme un voile de deuil entre le ciel et la terre, et qui infecte de ses poisons subtils l'air de notre temps, est la cause première de l'incrédulité régnante ; c'est aussi le secret de cette antipathie singulière d'un bon nombre à l'égard du Christianisme. Leur intelligence alourdie par les âcres fumées de l'orgie, obscurcie par le nuage des sens, n'est plus en état de percevoir tout ce qu'il y a d'élevé, de généreux, de sublime en cette personnification surnaturelle de la pensée divine incarnée dans les faits. L'ignorance est le principe et la cause de la haine des uns, de l'indifférence des autres. Quant à cette ignorance coupable qui devrait être un rare phénomène parmi les nations que le Christianisme a tirées des ténèbres de la barbarie en les dotant des bienfaits d'une civilisation progressive, elle puise son germe et sa force dans la dépravation de l'âme, trop dominée par le culte des intérêts matériels pour s'élever à l'étude et à la recherche des choses divines. Une âme dégradée est incapable de sentir Dieu ; elle fuit les méditations supérieures, la contemplation des vérités célestes qui sont l'écueil où se brise souvent la sagesse purement humaine ; elle s'absorbe, en un mot, dans la matière, et la matière est rudement traitée par l'Evangile. C'est pourquoi la guerre contre le Christ et sa doctrine est plus active, plus soutenue et plus inplacable que jamais à cette époque de libre sensualité et de libre-pensée où le matérialisme, théorique ou pratique, est partout, hormis dans les temples où un peuple rare de croyants s'assemble encore à des heures solennelles pour protester, par l'expression publique de sa foi, contre l'apostasie générale qui menace le monde d'une autre invasion de barbares.

Le naturalisme païen ressuscité à la Renaissance des lettres, le rationalisme païen restauré par la Réforme et la philosophie moderne, ont fait monter le flot de la corruption qui a produit tant de ruines et de maux à tous les âges de l'histoire. C'est surtout parce que le sensualisme est ainsi à l'ordre du jour, qu'il imprègne de sa funeste influence les institutions, les hommes, les arts et les sciences, que nous avons cru devoir nous arrêter longuement pour en signaler les déplorables effets et pour parler avec quelque développement de l'unique remède qui puisse en préserver ou les guérir.

Reprenons maintenant le cours de nos observations sur l'état des esprits et des mœurs dans la cité antique au moment où l'esprit chrétien allait faire irruption au centre de l'univers des faux dieux pour purifier l'air infecté par le paganisme, et introduire pacifi-

quement sur le débris des idoles, par la seule puissance des principes, tout un nouvel ordre de choses.

Nous avons déjà tracé le commencement d'une esquisse historique qui indique par une vue d'ensemble à quel degré d'abomination en était arrivée la démoralisation païenne vers la fin de la république et sous le règne des premiers empereurs. Le désordre sous toutes les formes et dans sa plus libre expansion, était devenu la loi commune à laquelle bien peu avaient le courage de se soustraire. Aussi une affluence de maux, plus hideux les uns que les autres, signala cette phase de la décadence où la société, corrompue jusqu'à la moëlle, avait assez peu conscience de son état qu'elle ne se sentait pas abjectement mourir. Une étrange émulation de perversité engendra un état social monstrueux ; et la période d'expiation, précurseur de celle du rajeunissement au sein du Christianisme, s'ouvrit longtemps avant l'apparition des Barbares. Elle dura tout le temps que mit à se désagréger l'empire des Césars que la Providence semble avoir donnés à ce monde pour le châtier et le mener à l'abîme par la voie de l'ignominie. Aujourd'hui qu'il est disparu du théâtre des événements pour prendre place à son rang dans les longues perspectives de l'histoire, il se détache des sombres toiles du passé comme un monument d'abjection et de servitude.

Mais il paya cher ses attentats de toutes sortes avant de s'en aller et de se démolir pièce à pièce, autant sous l'effet de sa dissolution intérieure que sous les coups des Barbares. Il avait demandé au mal et au dérèglement des passions les éléments de son existence : aussi eut-il à souffrir toutes les hontes et tous les genres de supplices et d'opprobres, pour achever enfin de périr dans le sang et les ruines. Il s'était formé violemment par l'usurpation et les iniquités de la force en dehors des lois de la vérité et de la justice. La civilisation particulière qu'il avait réussi à fonder, était le triomphe et l'ouvrage de l'erreur sensualiste réduite en système. L'esclavage constituait la base de cet édifice élevé sur les débris de la liberté humaine, l'oppression y régnait à tous les degrés, et la corruption en était le couronnement suprême. Il ne pouvait donc se maintenir davantage sans abâtardir l'humanité sans ressource, et la rendre à jamais incapable de progrès. Les sanglantes persécutions qu'il fit subir aux chrétiens mirent le comble à la série interminable de ses crimes ; cet ostracisme aveugle et inintelligent de l'œuvre divine, de la seule doctrine capable de le guérir de ses maux, fut la plus grande faute qu'il pouvait commettre, et activa la désorganisation profonde à laquelle il était en proie.

Sous l'influence d'un sacerdoce corrupteur et de pouvoirs cor-

rompus qui s'entendaient entre eux pour tenir le peuple dans l'ignorance, afin de le dominer sans crainte et de le maintenir plus à l'aise sous le joug, les païens, perdant toute raison, toute retenue, toute dignité, étaient descendus au point d'adorer tout, hors Dieu même, et de sacrifier en aveugles à n'importe quels dieux nés du sein de cette dégradation intellectuelle et morale où s'enfonçait tristement l'espèce humaine livrée à son sens réprouvé. Les superstitions, fruits des préjugés et d'une éducation vicieuse, avaient étouffé dans leurs replis et leurs cercles impurs la religion qui vient de Dieu. Elles assujettissaient leurs victimes aux pratiques les plus perverses, et leur ôtaient tout sentiment des choses divines. Les philosophes qui voyaient le travail infâme de destruction qu'elles accomplissaient dans les âmes, y prêtaient la main ou n'osaient protester, de peur d'ameuter contre eux le fanatisme appuyé par l'autorité publique qui exploitait au profit du despotisme cette dépravation systématique des intelligences et des cœurs. Devenus tout matière et tout chair, par suite de leur total oubli de la Divinité, vivant matériellement du présent où ils concentraient leurs désirs, et ne croyant à aucun avenir au-delà des horizons étroits de cette courte existence, les sectateurs des faux dieux allaient offrant à chaque être matériel leur adoration, s'inclinant devant tout, excepté Celui qui a tout créé, divinisant indistinctement tout ce qui tombe sous les sens pour joindre à cette déification de la nature sensible, qui est le propre du paganisme, des allégories et des fables énigmatiques, par lesquelles ils s'efforçaient en vain d'expliquer la création et ses merveilles qui, dans leur croyance, n'étaient que des émanations, des attributs de la substance éternelle, répandue dans l'univers.

Leurs idées ne valaient pas mieux que leurs actions; elles n'étaient pas plus pures ni plus généreuses, ni d'un ordre plus élevé. Les lumières naturelles de l'entendement qui n'est pas éclairé du flambeau de la Révélation, ne projettent pas assez de clarté pour dissiper les ténèbres qui le pressent de toutes parts, et indiquer une marche sûre à travers les écueils qui se multiplient sous ses pas. Elles ne servent qu'à le convaincre de son impuissance, et découragent ainsi ses recherches, de sorte qu'il s'abandonne ensuite à l'indifférence et ne veut plus rien connaître des problèmes qui s'offrent à lui. Or, telle était en général la situation d'esprit où se complaisaient les idolâtres, trop abandonnés à la fougue des passions pour réfléchir longuement sur les matières de doctrine. Leurs plus belles théories étaient pleines de chimères et déparées par des aberrations grossières de morale. Platon même, dont on a tant vanté les brillantes utopies, approuvait les coutumes

les plus dissolues et les vices les plus frappants de la société de son temps. Malgré certaines notions plus ou moins obscures d'honnêteté et de justice, il professait des erreurs dont l'immoralité ou la violence le feraient proscrire avec sa république d'un état au milieu duquel serait établi l'ordre social chrétien. Les principes qui avaient cours alors et qu'on respirait avec l'air, étaient essentiellement pervers : ils menaient à tout, hormis le bien dont ils étaient ennemis ; et ceux qu'ils gouvernaient de leurs inspirations malsaines, n'étaient guère capables de s'inspirer d'autres maximes par suite de leur séparation d'avec Dieu, sans l'aide duquel il est aussi impossible de trouver la vérité que de pratiquer constamment la vertu.

Aussi, le crime capital de l'antiquité, la cause génératrice des excès où elle se porta, est d'avoir par son fait perdu la connaissance du vrai Dieu, d'avoir défiguré, travesti le caractère auguste de la Divinité en la peignant sous des traits tellement odieux, méprisables ou ridicules que, modifiée de la sorte, elle ne pouvait commander ni respect, ni crainte, ni amour. Plus rien qui doive étonner dans sa conduite après ce premier crime dont on ne saurait approfondir toute la noirceur, et qui effraie à l'aspect de l'influence terrible qu'il allait avoir sur l'avenir. Humainement, peut-être n'était-il pas possible que les païens fussent meilleurs et plus sages que les décrivent les historiens tant anciens que modernes. Car tout se tient et s'enchaîne dans le monde moral, qui a pour principe, pour règle et pour appui Dieu dans la vérité de ses perfections. Ce principe méconnu, ce fondement enlevé, tout manque et croule à la fois. Il ne reste plus rien debout des éléments qui constituent la morale et la religion, ces deux assises de l'édifice social à l'ombre duquel s'abritent les générations pour marcher ensemble dans les sentiers de la vie. Et voilà précisément ce qui arriva avec le panthéisme idolâtrique qui, pour le malheur de l'humanité, l'asservit durant trente siècles à sa domination implacable !

Les conséquences d'un mauvais principe sont toujonrs déplorables, et on voit que tous les mauvais principes s'étaient réunis pour la pousser à l'abîme. Devenue impuissante à lutter contre le mal qui l'envahissait par tous les pores, elle se voilait la tête et, dans son désespoir, sacrifiait en tremblant aux dieux infernaux.

Exister pour jouir, et bannir de l'existence ce qui est peine, contrainte, devoir ou travail : telle était la pensée dominante de ces êtres pervertis qui ne faisaient par là que suivre les impulsions de la nature, et dont les aspirations ne s'élevaient point au-dessus des besoins matériels. Tous s'accordaient, au moins en pratique, à re-

garder le plaisir et le bien-être physique comme l'unique fin de l'homme, comme le mobile de ses sentiments et le souverain but de ses actes. Egoïstes et cruels de même que tous ceux qui ne vivent que par les sens, ils divisaient les humains en deux races ennemies, l'une excellente et issue des dieux, faite pour le commandement, l'autre perverse et maudite dès l'origine, née pour la servitude. De là les castes, une haine inextinguible pour l'étranger, un insolent mépris pour le pauvre et l'esclave. " Ici, observe Aristote, ce sont les heureux qui rendent grâces au ciel et qui espèrent en lui ; les malheureux ne sont point dévots." Pourquoi l'auraient-ils été en effet puisqu'ils se considéraient réprouvés du ciel, fatalement voués à la misère et à toutes les rigueurs de l'adverse fortune ?

Quelle différence infinie entre cette doctrine du polythéisme qui condamnait la pauvreté aux enfers, lui ôtait même l'espérance pour la soutenir dans le désert de ce monde, en faisait une honte, un opprobre, et celle du Christianisme qui en a fait une source de mérites, lui a donné droit à la pitié, aux consolations religieuses, et l'a consacrée dans les ordres mendiants !

Pour les païens chez qui les distinctions ou les inégalités sociales étaient bien plus nombreuses et plus tranchées qu'elles le furent au moyen-âge dans le monde féodal, et qu'elles le sont surtout de nos jours où presque partout l'esprit démocratique règne et gouverne, le droit était tellement le privilége du plus fort que l'égalité n'existait pas même au-delà de la tombe. On continuait par-delà le tombeau les traditions et les mœurs barbares d'une société qui reposait sur l'esclavage et sur l'annihilation des classes indigentes, lesquelles formaient pourtant l'immense majorité de la population : mais elles n'étaient qu'un instrument entre les mains des patrons qui les soutenaient de leurs libéralités, les préservaient des angoisses de la faim, les faisaient vivre en un mot sans travailler, en les dressant à toutes les bassesses pour les mieux dominer. La vie future, telle que la concevait les anciens qui, pour la plupart, y croyaient peu ou point, n'était que le prolongement, l'image vaporeuse, le rayonnement ou l'ombre de la vie présente ; et les infortunés n'étaient pas mieux partagés en sortant de ce monde, où ils avaient gémi et souffert, pour entrer dans cette nuit triste et sombre d'une seconde existence.

Dans les bosquets de l'Elysée se promènent mélancoliquement les héros, les puissants, les heureux de la terre inondés de lumière, s'imprégnant de parfums ou s'enivrant de nectar. Mais malgré le charme et la permanence de leur position au sein de l'empyrée, ces favoris des dieux s'ennuient dans leur ciel. L'illusion dont ils

ne peuvent déchirer les voiles, et dans laquelle ils s'agitent en répétant comme un jeu les actions qu'ils avaient accoutumé de faire au séjour des mortels, les fatigue, les amollit, les énerve. Elle n'équivaut pas à leurs yeux aux réalités bonnes ou mauvaises qui nous entourent en nous occupant ici-bas. Homère, le chantre d'Achille, fait dire à ce haut et céleste personnage qu'il aimerait mieux être garçon de ferme quelque part dans la patrie de ses pères que de régner sur tous les morts.

Quant aux femmes, aux enfants, et ceux généralement qui meurent ignorés après de longs jours de souffrance ou dans l'indigence ou l'horreur de l'esclavage, ils sont destinés à errer sans espoir et sans joie au fond des noires solitudes du Tartare. La barque traînante qui traverse de ce lieu aux régions de l'aurore, ne les reçoit pas à son bord, car ils n'ont pas de quoi payer ou séduire Caron, le rude nocher des rives infernales.

N'ayant au reste que peu ou point de foi en ces contes puérils qu'avaient inventés les poëtes, théologiens naturels du paganisme, et principaux créateurs de la théodicée mythologique, ne redoutant pas d'ailleurs avec un vif effroi des supplices qui consistaient plutôt en l'absence et la privation de plaisirs qu'en des tourments réels s'attaquant à toutes les facultés de l'âme et du corps, on s'effrayait peu de la mort, dans l'incertitude où l'on était de ce qui doit la suivre. Même on lui décernait un culte, on lui offrait des sacrifices, on l'honorait à l'égal des plus puissantes déités. Après César, qu'on craignait et qu'on adorait plus que Jupiter, parce qu'il disposait des hommes et des choses avec une autorité absolue, bien autrement tyrannique que celle des souverainetés impuissantes de l'Olympe, c'était de tous les dieux le plus invoqué ! " Si la mort est un bien suprême, s'écrie Pline le Naturaliste après une éloquente description des misères humaines, pourquoi ne pas se hâter vers la mort ? " Et il poursuit le cours de sa déclamation véhémente par l'éloge du suicide qu'il proclame un refuge assuré contre la maladie, l'ennui, la honte ou le malheur, et, chose étrange, il plaint la Divinité de ne pouvoir y recourir avec le même effet que les simples mortels. Lucain admire dans cette frénésie du désespoir le comble de la sagesse, le plus bel effort de l'héroïsme. L'homicide de soi-même est la conclusion suprême de la philosophie stoïcienne, de cette forte doctrine, quoiqu'entachée de grandes erreurs, qu'on s'étonne de voir rayonner avec un éclat grandissant à mesure que s'épaississent les ombres du polythéisme et que les mœurs se dépravent.

Aussi se suicidait-on sous le moindre prétexte, soit pour éviter les vengeances du pouvoir et laisser derrière soi un renom de cou-

rage et d'indépendance virile, soit pour se délivrer de maux incurables qu'on n'avait pas la patience de subir avec la résignation stoïque, ou simplement par orgueil, par caprice, par dégoût ou lassitude de la vie, tandis que le Chrétien, résigné par avance à tous les genres d'afflictions ou d'infortunes, souffre et meurt comme il plaît à Dieu, ne cessant d'estimer l'existence qui lui fut donnée pour le préparer par l'épreuve à de hautes destinées, et ne songeant jamais à répudier ce don de la Providence qui, en tout état de cause, est à ses yeux une source de vertus pour lui-même et d'utilité pour les autres. Cette sinistre folie du suicide, qui se propage de nos jours avec la corruption et l'impiété qui lui mettent l'arme fatale à la main, devint une véritable épidémie dans les derniers temps de l'Empire. L'attrait mystérieux qu'elle exerce sur les âmes solitaires et les imaginations tournées à la mélancolie et au découragement, gagna comme une contagion jusqu'aux femmes qui, ayant pris les vices de l'autre sexe, durent éprouver par une conséquence naturelle les mêmes aberrations de jugement et de conduite.

F. X. Demers.

(*a continuer*)

BELGRADE.

Belgrade est située au confluent de la Save et du Danube. Son importante forteresse se dresse sur un plateau élevé, juste à l'endroit où ces deux puissants cours d'eau se réunissent. Le quartier turc, maintenant désert, s'étend sur la rive du Danube ; la ville serbe, Belgrade, est bâtie sur les bords de la Save et occupe un espace considérable. Elle compte 26,770 habitants.

L'étranger qui parcourt pour la première fois les rues de Belgrade regarde avec étonnement autour de lui. Ici commence l'Orient ; on le sent par les yeux, les oreilles, le nez et les pieds. Les maisons sont basses, irrégulières et couvertes de tuiles ; par endroits, on aperçoit le toit en zinc d'un minaret ; à chaque pas, ce sont des visages, des costumes, des marchandises et des sons inconnus. La façade des maisons, pour la plupart du temps, consiste en une grande fenêtre, ou, pour mieux dire, en un volet qui s'ouvre le jour et sert d'enseigne, et qui se ferme la nuit. A l'intérieur, l'artisan travaille sous les yeux du public. Ici, on trouve des représentants de toutes les provinces de la péninsule des Balkans, et même de l'Europe entière.

Ce que l'on rencontre le plus souvent, ce sont naturellement les Serbes, dans leur costume national plein d'originalité, revêtus de fesques rouges ou de noirs *schubars* (1). Il y a aussi les Serbes du Banat ; ceux-là ne portent pas de fesques, mais des chapeaux en paille ou en feutre. Les Bosniaques couvrent leurs longs cheveux blonds avec des turbans rouges.

A côté, c'est le Monténégrin, à la démarche fière, portant un bonnet noir, une jupe, des *sharovari* (2) bleus, et des bas blancs. Après les Serbes, les plus nombreux sont les Bulgares, qui fournis-

(1) "Schubar," bonnet

(2) "Sharovari," pantalons très-larges.

sent des jardiniers, des maçons, des potiers, etc. En été, ils viennent de loin pour travailler, comme les Slovaques en Hongrie, les Tchèques à Vienne, les Slovènes en Croatie. A Belgrade, on entend aussi le langage sonore des Rouméniens. L'Arbanash (1) trapu, aux longues moustaches, parle dans la langue la plus ancienne de la péninsule ; langue qui, par ses formes archaïques, charme les oreilles du philologue. Les Tsiganes en haillons, au teint bronzé, aux dents blanches comme l'ivoire, parlent entre eux la langue des Indes. Les marchands aux cheveux noirs, au visage pâle, à la barbe longue, conversent en arménien et en grec, et courent fiévreusement à leurs affaires. L'Osmanlia, (2) revêtu d'un long caftan, marche lentement : son visage est orné d'une barbe aussi blanche que la neige ; un turban couvre sa tête ; sous d'épais sourcils brille une paire d'yeux perçants et pleins de mépris pour ces maudits *giaours*, ces chiens d'infidèles qui, au mépris de toute justice, l'ont dépouillé de sa souveraineté et disposent librement d'eux-mêmes. En parcourant les rues, nous entendons aussi les sons agréables et bien connus du français, de l'allemand, de l'italien, et même de l'espagnol ; non pas du pur castillan, mais de ce jargon que parlent les Juifs chassés d'Espagne. Belgrade a une colonie juive.....

Les rues sont très-animées du matin au soir. Les paysans arrivent sur des voitures d'une construction primitive, attelées de petits chevaux ; les paysannes apportent au marché les produits de leur village ; les marchands font leurs préparatifs de départ. On voit aussi des caravanes arrivant de Turquie à dos de mulet. Les Serbes civilisés portent des chapeaux confectionnés à Paris ou à Vienne. Le clergé se protége contre les rayons du soleil au moyen de parasols jaunes. Les dames, comme autrefois, portent des fesques rouges. Leur costume est simple et élégant ; on en rencontre cependant habillées à la dernière mode de Paris, coiffées de chapeaux que surmontent une quantité extraordinaire de cheveux. Les voitures à l'européenne se mêlent aux chariots rustiques. Des pelotons de soldats, revêtus d'un uniforme très-simple, vont monter la garde la baïonnette au bout du fusil.

Le pavé des rues s'appelle *kaldrma*. Ce mot vient du grec qui veut dire : *belle route*. C'est la plus grande ironie qu'on puisse imaginer.

Les premiers jours, vous avez les pieds brisés par la *kaldrma*, et la tête brûlée par un soleil d'Afrique. Du reste, on finit par s'ha-

---

(1) "Arbanash," Albanais.

(2) "Osmanlia," le Turc.

bituer à cette *kaldrma*. Il y a cependant des rues et des trottoirs à l'européenne ; mais les rues éloignées du centre ne sont pas pavées. Dans la belle saison, elles vous font oublier les *kaldrma* ; mais quand il pleut, c'est un abîme de boue.

Les rues sont bordées d'une double rangée d'arbres, de peupliers et de platanes, dont l'ombre est agréable en été. Elles ont deux directions : elles sont ou perpendiculaires ou parallèles à la Save. Après avoir traversé les rues perpendiculaires, on trouve une prairie qui s'étend le long de la Save ; elle est très-jolie, mais ses marais exhalent des vapeurs pestilentielles.

La chaleur en été est insupportable. Les variations de la température sont très-rapides. Souvent, à midi, on n'ose sortir à cause de la chaleur excessive ; le soir, le vent souffle des vallées de la Hongrie, l'orage éclate, les *belles routes* sont inondées, et vous devez prendre un plaid pour vous protéger contre le froid.

Les boutiques méritent d'être vues ; elles sont complètement ouvertes aux yeux des passants. Dans l'une, vous trouverez une belle collection d'armes, de longs fusils d'Arnautes, qui coûtent de 3 à 6 ducats ; des vieux fusils à pierre, des pistolets à formes variées ; dans une autre, ce sont des sabres, des couteaux, des kandjars et des yatagans dans de magnifiques étuis. Les orfèvres et les bijoutiers, qui sont, pour la plus grande partie, des Rouméniens de Macédoine, travaillent d'après de vieux modèles ; quelquefois même des anciennes monnaies leur fournissent des dessins ; ailleurs, ce sont des fesques, des schubars, des cuisines en plein air et munies de broches, puis des boulangeries, etc. Les marchandises européennes, qui arrivent principalement de l'Autriche, sont réparties dans de jolis magasins situés près du port. Là, à côté d'enseignes serbes, on en trouve d'écrites en allemand.

Au coin des rues se tiennent des Bulgares qui vendent au poids des raisins et d'autres fruits, en criant à haute voix : " Hé ! du raisin ! " Plus loin, un autre Bulgare traverse la rue, deux seaux sur l'épaule, et criant à gorge déployée : " Mléko kisélo ! " (1) Un troisième porte toute une collection de gâteaux turcs.

La foule se dirige surtout du côté du marché. Là, vous trouvez des montagnes de légumes et de fruits, des citrouilles et des melons gigantesques, des raisins de toute espèce, des poires, etc. Ce qui intéresse le plus les étrangers, ce sont les *patlapjanas* (solanum melongena), qui ressemblent aux melons et qu'on mange cuits et rôtis. Dans un coin du marché se tiennent des marchandes de Zémonne ; elles sont de nationalité serbe, mais leur costume se

(1) Lait caillé.

rapproche beaucoup plus du costume européen. Le beurre est une chose inconnue dans toute la péninsule des Balkans ; la Serbie le tire du Banat.

A Belgrade, non-seulement les dames, mais encore les hommes, les marchands et les employés vont au marché, et achètent des légumes, de la viande, du poisson, etc. (comme en Italie et en Grèce.) Les domestiques se recrutent parmi les Serbes du Banat, les Allemands, les Hongrois et les Slovaques. Le Serbe indigène est trop fier pour servir.

Il y a beaucoup d'hôtels à Belgrade, mais peu d'entre eux sont arrangés à l'européenne Les habitants passent la plus grande partie du temps chez eux ; cela ne veut pas cependant dire qu'il n'y ait pas de vie publique, ou qu'ils soient indifférents à la politique. Au contraire, le moindre marchand lit chaque jour son journal, et les fréquents changements qui snrviennent en Serbie servent d'aliment aux discussions..... Presque chaque maison a son jardin. La végétation dans les jardins est d'une variété et d'une richesse étonnantes.....

L'une de mes premières promenades fut la forteresse, ou les Turcs tinrent garnison jusqu'en 1867..... L'importance de Belgrade est basée sur sa forteresse ; l'histoire de Belgrade est avant tout son histoire..... Autrefois le voyageur européen qui visitait le quartier turc de Belgrade qu'on appelle *Dortiol* se trouvait en plein Orient. Il y voyait des maisons turques, des Turques enveloppées dans leur voile, des jardins orientaux, des *djamias* et des mosquées remplies de croyants, des derviches..... Aujourd'hui le *Dortiol* est un désert. Il n'y a plus qu'une seule *djamia* où prient les Turcs ; toutes les autres sont fermées, bien qu'en vertu du traité de 1862 les Serbes ne doivent les démolir que quand elles tombent en ruine. Le gouvernement entretient à ses frais un *hodja*, afin que les marchands turcs qui arrivent de Bosnie et du reste de la Turquie puissent prier. Dans le Dortiol, en se dirigeant du côté du Danube, on ne voit que de pauvres cabanes, débris de l'ancien bazar turc. Plus loin, rien que des ruines qui disparaissent dans l'herbe ; de temps en temps, des maisons neuves. Le bétail erre dans les vieilles mosquées mauresques.

Quant à la ville serbe, le quartier le plus animé est celui qui longe la Save ; là, on rencontre, à chaque pas, des comptoirs de marchands et des dépôts. Après avoir gravi cent quarante degrés, on se trouve sur une terrasse où s'élève la cathédrale, construite en 1844. Son style est tout-à-fait occidental et n'a rien de bysantin. Vis-à-vis est le palais du métropolitain serbe. Un peu plus loin, un vieux palais dans le style turc, du temps de Milosch ; il a été

pendant quelque temps transformé en lycée. A côté se trouve le bâtiment qui contenait autrefois l'Ecole supérieure ; c'est une baraque en bois avec de petites fenêtres, et complètement affaissée.

En suivant une petite rue qui commence près de la cathédrale, on arrive au temple protestant. On compte, à Belgrade, 500 protestants. Les catholiques, qui sont pourtant très-nombreux, n'ont qu'une petite chapelle au consulat autrichien.

La rue principale de Belgrade s'appelle *Térasia.* Les maisons sont bâties d'après le goût moderne et presque toutes à un étage. Le boulevard est bordé de platanes et de peupliers. C'est là que se trouve le palais du prince, simple édifice d'un étage, ayant quinze fenêtres qui donnent sur la rue ; en été, il est noyé dans un océan de verdure. Un peu plus loin s'élèvent les ministères des affaires étrangères, des finances, de la guerre, etc., dans de modestes maisons ; le Sénat est un édifice à un étage qui a sept fenêtres. En arrivant à l'extrémité de la Térasia qui aboutit au *Topchidère* (parc en dehors de la ville,) vous apercevez un vaste hôpital, d'immenses casernes et l'Académie militaire. A l'extrémité orientale de la ville s'élève, depuis vingt ans, un nouveau quartier, composé de jolies petites maisons qui sont entourées de magnifiques jardins.

L'édifice que je visitai le plus souvent est l'Ecole supérieure, qui s'élève sur la grande place. C'est un magnifique bâtiment, où les styles bysantin, romantique et le style de la renaissance sont mélangés. Il a été construit par le Tchèque Névoléï et terminé en 1862. Son inscription nous apprend qu'il a été offert au peuple serbe par le célèbre patriote Michel Anastasévitch, l'homme le plus riche de la Serbie. Cette construction a coûté plus de 100,000 ducats. Elle renferme un gymnase, l'Ecole supérieure, (lycée), le Musée et la Société savante.

Dans le vestibule, on aperçoit des établissements tumulaires de l'ancienne Serbie. Les salles inférieures contiennent la bibliothèque publique, qui compte aujourd'hui 22,000 volumes, plus 3,000 cartes et dessins. Les littératures slaves y tiennent la meilleure place. Le nombre des manuscrits et des anciens livres serbes et bulgares s'élève à 200 ; les catalogues sont très-bien tenus.

La Société savante a une jolie salle de séances, de riches archives qui concernent particulièrement l'histoire moderne de la Serbie, une collection de manuscrits et une belle bibliothèque.

Ce fut en 1840 que les professeurs du lycée serbe, qui était alors à Kroujévatz, conçurent l'idée de fonder une société littéraire. Mais les circonstances étaient alors peu favorables pour la littérature. Le règlement fut cependant ratifié en 1841, " la Société

littéraire serbe" fut solennellement inaugurée le 7 juin 1842. Mais les changements politiques qui survinrent ne lui permirent pas de se développer ; ce ne fut que sous Alexandre Kara-Georgevitch qu'une paix solide fut établie. L'honneur de cette fondation est dû principalement à Popovitch, alors ministre de l'instruction publique († 1856) ; à Stoïtch, docteur en médecine ; au docteur Yanko Schafarzyk et au professeur Brankovitch († 1865). Cette société s'occupa d'abord de recueillir les matériaux concernant l'histoire moderne de la Serbie, ainsi qu'à établir une terminologie régulière. Lorsque s'engagea la célèbre lutte concernant l'orthographe serbe, elle se mit contre le gouvernement. Ce dernier, partisan de l'antiquité, désapprouva la réforme commencée par Vouk Karadjitch, qui est partout adoptée aujourd'hui. La société fut dissoute en 1874, et, la même année, réorganisée sur des bases plus larges, sous le nom de " Société savante serbe." Elle comprend aujourd'hui quatre sections : philosophique et philologique, histoire et jurisprudence, mathématique et physique, et enfin artistique. Chacune d'elles a des réunions régulières. La Société reçoit du gouvernement un subside annuel de 1,000 ducats.

En 1847 parut la première livraison du *Glasnik*, son organe officiel, qui paraît à des époques irrégulières, ordinairement deux fois par an. Depuis 1847, il est déjà paru quarante livraisons. Ceux qui veulent étudier la Serbie y trouveront des matériaux précieux, et on peut dire que le *Glasnik* a rendu de grands services à la littérature serbe.

Jusqu'en 1869, Ivan Gavrilovitch, également remarquable comme homme d'Etat et comme savant, fut président de cette société. En 1869, il fut remplacé par le docteur Yanko Shafazyk, neveu de l'auteur des *Antiquités slaves*, et arrivé à Belgrade en 1843, où il fut pendant longtemps professeur d'histoire au lycée. Ce savant s'occupe beaucoup d'archéologie et de numismatique. Il a décrit et publié un grand nombre d'anciens monuments ; il a, en outre, extrait des archives de Venise et publié deux volumes concernant l'histoire des Yongo-Slaves.

Citons encore, parmi les principaux savants de Belgrade, Danitchitch, élève de Karadjitch. Né à Novi-Sad, (1) il fut professeur au lycée de Belgrade, puis secrétaire de la société. Il termina la lutte provoquée par Vouk au sujet de la langue et de l'orthographe serbes. Il a publié une longue série d'antiques monuments serbes, un dictionnaire du vieux serbe, une grammaire de la langue serbo-

(1) Ville serbe de Hongrie ; en allemand "Neustadt." *N. R.*

croate, (1) une traduction de l'Ancien Testament et un grand nombre de monographies et d'études littéraires, historiques et philologiques. Sous sa rédaction doit paraître un dictionnaire serbo-croate, pour lequel l'Académie Yongo-slave prépare depuis longtemps des matériaux.

L'élève de Danitchitch, Stoïan Novakovitch, d'abord professeur au lycée, puis employé à la Bibliothèque publique, a été deux fois ministre de l'instruction publique. On a de lui une histoire et une biographie de la littérature serbe, ainsi qu'une grande quantité de monographies et d'éditions de monuments antiques qui ont paru dans le *Glasnik*.

N'oublions pas Miatovitch, ancien ministre des finances, qui a laissé des ouvrages traitant de la culture, du commerce dans la vieille Serbie, des finances et une histoire politique ; Milosch Militchévitch, employé au ministère de l'instruction publique et rédacteur du journal pédagogique l'*Ecole*, etc.

Mais entrons au musée réparti dans quatre salles de l'Ecole supérieure. Dans la première, nous trouvons une collection de glaives et une planchette en argile trouvée sur la frontière bulgare, et sur laquelle sont gravés des caractères étranges qu'on n'a pas encore pu déchiffrer, et que quelques-uns prennent pour de l'écriture glagolitique. (2)

La seconde salle renferme une jolie collection d'antiquités celtiques, grecques, romaines et slaves. Belgrade elle-même est bâtie sur des assises romaines, et on y fait chaque jour de précieuses découvertes.

Dans la troisième salle se trouve une collection numismatique, qui se compose de monnaies grecques, macédoniennes, romaines et serbes. Chaque année, la Turquie en envoie de nouvelles. Il y a un an, sur le champ de bataille de Kossovo (3), on en a trouvé pour la première fois, à Prisrène, des anciennes monnaies d'or serbes, qui étaient du quatorzième siècle, c'est-à-dire du règne du célèbre Douschan. Le jeune prince Milan, qui a eu pour professeur d'histoire serbe le professeur Schaforzyk, possède aussi une magnifique collection d'antiquités et de monnaies serbes.

La quatrième salle est remplie de souvenirs de la lutte de la Serbie pour son indépendance. C'est une collection d'armes, de de flèches, de drapeaux, etc.

---

(1) Le serbe et le croate ne diffèrent entre eux que par l'alphabet. *N. R.*

(2) Alphabet slave adopté autrefois par les Slaves catholiques du Sud. Les savants ne sont pas encore bien d'accord sur son origine ni sur son antériorité par rapport à l'alphabet cyrillique. *N. R.*

(3) Bataille où la Serbie perdit son indépendance (1389). *N. R.*

Les murs sont couverts de cent vingt tableaux dus au pinceau de peintres serbes. Leur valeur artistique est à peu près nulle ; au point de vue historique, ils ont une grande importance. Les plus intéressants sont les portraits des chefs et des héros de l'insurrection..., des prince Kara-Georges, Milosch Obrénovitch, de l'archimandrite Mélétii. Vis-à-vis sont les portraits des savants Vouk Karadjitch, Milutinovitch, Danitchitch, Obradovitch, etc.

Le reste de l'édifice est occupé par le gymnase et le lycée. La Serbie possède cinq progymnases et deux gymnases, dont l'un est à Belgrade et l'autre à Kroujevatz. Le lycée, ou école supérieure, a trois facultés, de droit, de philosophie et de technologie ; il compte dix-sept professeurs et près de deux cents étudiants. Il a été fondé par le prince Milosch, en 1838, sur le modèle des écoles philosophiques qui existaient autrefois en Autriche ; depuis, il a été réorganisé.

La Serbie possède encore onze écoles professionnelles. A Belgrade, il y a un gymnase de filles, qui a été fondé en 1863 ; il se compose de quatre classes et est entretenu aux frais du gouvernement. " L'instruction, dans tous les établissements du gouvernement, est gratuite."

Il y cinquante ans, la Serbie ne possédait pas une seule école primaire ; aujourd'hui, on en compte près de 600 ; on attend une réforme de l'Ecole supérieure, par la suite de la fondation à Zagreb, (Agram) d'une université croate.

Disons aussi quelques mots du journalisme serbe. Le journalisme paraît se développer plus heureusement dans le Banat que dans la principauté. Cette année a vu paraître à Belgrade une revue mensuelle *Otadjbina* (la Patrie,) sous la direction du docteur Georgévitch. L'an dernier, en octobre, deux jeunes écrivains serbes, Tchourtchitch et Stéfanovitch ont fondé à Vienne un journal illustré : *Srbadia* (la Serbie.) En 1873, Belgrade comptait huit journaux politiques, dont trois quotidiens, plus deux feuilles satiriques.

Quant à la politique serbe, qui, depuis quelque temps, a de nouveau attiré sur elle l'attention de l'Europe, nous n'en dirons que quelques mots. La Serbie, délivrée du joug turc (il y a à peu près soixante ans), était ravagée par les guerres, appauvrie par un esclavage de plusieurs siècles et dépourvue de toute civilisation. Il était fort rare de trouver quelqu'un qui sût lire ; plus rare encore de trouver quelqu'un qui sût écrire. Ce pays, une fois émancipé, dut commencer par en bas. L'énergie de ses premiers princes, le malheureux Kara-Georges (1801-1813) et le célèbre Milosch Obrénovitch (1815-1839), ressembla beaucoup à du despotisme. Nous

ne nierons pas que le régime de fer de Milosch n'ait été utile au pays et que ce prince n'ait donné à la Serbie ses premières voies de communication, ses écoles, ses gymnases, son lycée, ses premières églises, ses imprimeries, son organisation militaire, son administration politique et religieuse. Mais la législation empruntée à l'Autriche ne concordait guère avec les particularités et les besoins du pays.

Les vaillants chefs et voïévodes qui luttèrent pour l'indépendance de leur pays ne supportaient que difficilement le joug de Milosch ; leur caractère indépendant faillit même amener le démembrement de la jeune principauté. Cette situation produisit des troubles qui eurent pour résultat l'exil des Obrénovitches et l'avénement d'Alexandre Kara-Georges.

L'existence de deux dynasties, dont les fondateurs ont également rendu des services à leur pays, ne fit que compliquer les difficultés intérieures ; les intrigues personnelles et l'influence étrangère y prirent une large part, au détriment des vrais intérêts nationaux. La jeune Serbie joue un grand rôle dans la péninsule des Balkans. Ce n'est pas en vain que beaucoup l'appellent le " Piémont slave." Les raïas qui parlent slave, depuis un demi-siècle, suivent avec attention ce qui se passe à Belgrade et à Kroujévatz. La marche des affaires à la cour et à la skouptchina a plus d'importance, pour la solution de la question d'Orient, que la marche des affaires à Bucharest et à Athènes ; le vaillant Monténégro, depuis longtemps, tend une main fraternelle à la Serbie.

Il ne faut donc pas s'étonner si les puissances européennes, depuis les premiers jours de l'indépendance de la Serbie, s'efforcent d'avoir de l'influence sur sa politique. Elles profitent de la lutte des partis pour atteindre leur but, et cette rivalité ne constitue pas un des moindres dangers qui menacent la Serbie. A côté de l'Autriche agit la politique prussienne, qui, en Rouménie, a acquis une influence considérable. Les Hongrois, les Turcs et les Anglais veillent à leurs intérêts respectifs. La diplomatie russe, représentée par le général Rodofinikine, sous Kara-Georges, et par le consul Vastchenko sous Milosch, a joué un rôle assez important. La politique de la France, en Orient, s'est le plus rapprochée des intérêts nationaux de la Serbie.

L'époque la plus brillante fut le règne de Michel Obrénovitch (1860-1868.) Il jouissait d'une immense popularité ; aujourd'hui, on parle encore de lui avec respect, et vous trouverez son portrait presque à chaque pas.. Il s'occupa surtout d'augmenter la prospérité du pays, ses forces défensives, et de la délivrer des colonies turques. Il organisa la milice, dans laquelle est compris tout Serbe

de vingt à quarante-cinq ans... On se rappelle le fatal événement du 10 juin 1868. (1) Les causes véritables qui précédèrent au honteux assassinat du prince Michel sont encore inconnues; ce fait restera une tache inaffaçable dans l'histoire de la Serbie. L'époque des trois régents, Blasnavatz, Ristitch et Gabrilovitch, laissa des souvenirs peu brillants. Le ministre de la guerre Blasnavatz († 1863), qui avait alors l'autorité suprême, sera autrement jugé par l'histoire que par ses contemporains. Le prince Milan Obrénovitch, le prince actuel promet beaucoup. (2) Le Français Huet et le Ragusien Poutchitch, célèbre écrivain yongo-slave, lui ont donné une instruction sérieuse.

En automne, l'an dernier, l'horizon politique était calme. Le prince voyageait alors en Europe. En hiver, la Skouptchina se réunit; il se passa alors des choses incroyables, qui intéressèrent non-seulement la Serbie, mais encore l'Europe entière. Plusieurs ministères se succédèrent en peu de temps, et le 23 mars, la Skouptchina fut dissoute, à la grande satisfaction du parti conservateur.

La Serbie a surtout besoin d'être consolidée à l'intérieur. Les pays les plus riches d'avenir ne sont pas ceux où l'on écrit et parle beaucoup politique, mais ceux où le travail est collectif. Il y a quelque temps, un journal slave a publié une comparaison très-instructive entre la Serbie et la Grèce. La Serbie, au point de vue des finances et des forces défensives, est dans une meilleure situation que la Grèce; en revanche, elle est plus faible que cette dernière au point de vue du développement intérieur.

En Grèce, il y a 87 fabriques et usines à vapeur, où travaillent 13,602 ouvriers. En Serbie, il n'y a que 8 moulins à vapeur et quelques brasseries, qui sont entre les mains des étrangers. La Serbie compte 507 écoles primaires, fréquentées par 22,756 élèves; la Grèce, 1,175, avec 66,066 élèves. En Serbie, il y a 1 lycée, avec 17 professeurs et 208 étudiants; en Grèce, 1 université, avec 85 professeurs et 1,248 étudiants (1872). La Grèce possède 95 imprimeries, la Serbie 6. Et cependant ces deux pays ont recouvré leur indépendance à peu près à la même époque, et le chiffre de leur population est presque le même.

---

(1) Ce jour-là, le prince Michel fut assassiné dans le parc de Topchidère.

(2) Le prince Milan, né en 1854, a été élevé à Paris. La princesse Nathalie, sa femme, née à Odessa en 1854, a eu pour mère une Stourdza. Elle possède de grands biens en Bessarabie et en Moldavie. Sa famille est alliée aux princes Gortschakoff, Mourouzi, Ypsilanti et au baron autrichien Sina. *N. R.*

Avant de finir, disons quelques mots du théâtre et de Topchidère.

Le théâtre est un édifice nouvellement construit, joli et très-vaste. A côté est une " djamia " turque ; cette ancienne chapelle musulmane sert maintenant d'usine à gaz pour le théâtre. Les rues sont éclairées au pétrole. Je fus une fois au théâtre le dimanche. On donnait *le Janissaire* de Glogitch, pièce de peu de mérite, mais faite exprès pour le public du dimanche. Le public avait l'air européen ; mais dans les galeries supérieures dominait le costume national. Les acteurs furent parfaits. La pièce était tout à fait dans le goût du public des galeries ; le sujet, emprunté à l'époque de l'insurrection. Sur la scène défilèrent successivement des détachements turcs et des haïdouques serbes ; les Turcs radotaient, se grisaient et étaient mis en pièces ; on entendait des coups de fusils et de pistolet, et le champ de bataille était jonché de cadavres. Au moment où les Turcs furent battus, surtout lorsque apparut le voïevode à la tête de ses haïdouques, armé de moustaches terribles, les galeries supérieures firent entendre des applaudissements frénétiques qui atteignirent leur apogée, lorsqu'au dernier acte, les " junaks " serbes marchèrent à l'assaut de Belgrade...

L'endroit le plus remarquable des environs de Belgrade est le Topchidère, situé dans une vallée pittoresque, à l'ouest de la ville. La route qui y conduit est bordée de gigantesques peupliers. Dans la belle saison, elle est encombrée, le soir de voitures et de cavaliers. La jolie vallée du Topchidère est coupée en deux par la route. On voit, au-delà, la colline boisée où le prince Michel a été assassiné. A droite s'étend le parc du prince. Il renferme un château qui était en été la résidence favorite du prince Milosch. C'est une villa turque, comme les pachas en construisent pour eux. Près de la barrière est une pierre qui servait de marchepied à Milosch pour monter à cheval. Le premier étage se compose d'une vaste salle, dont le plancher est noir, et qui est entourée de chambres de domestiques. Il en est de même du rez-de-chaussée. Le balcon qui donne sur le jardin a le plafond orné de dessins grotesques dus au pinceau d'un peintre schwabe. (1) C'était là qu'assis sur un tapis turc, Milosch donnait ses audiences. Passons dans la chapelle où Milosch improvisait à haute voix ses prières. Elle renferme un coffret mystérieux où, lors de son exil, il cacha des hosties qu'il retrouva à son retour. Plus loin est la chambre où il mourut. Ce prince énergique, qui conduisait à la victoire son peuple affaibli par l'esclavage et qui l'administra despotiquement

---

1) C'est ainsi que les Slaves appellent les Allemands. (*N. R.*)

pendant tant d'années, vivait d'une façon très-modeste. On montre encore ses bottes et ses tcharapas (bas) raccommodés plusieurs fois, et un chasse-mouche, qu'il fit lui-même. (1)

[*Revue Britannique*]

C. Courrière.

---

(1) J'emprunte au journal tchèque *Loumir* (1875) une anecdote qui dépeint on ne peut mieux le caractère de ce prince : " Lors de son séjour à Vienne, il faisait presque tous les matins une promenade à cheval, acompagné de son aide de camp. Un jour, en traversant une rue qui conduisait au Prater, il aperçoit une pauvre marchande qui vendait des petits pains. Il ordonna à son aide de camp d'en acheter un. Ce dernier tâche de l'en dissuader : " Prince, lui dit-il, on se moquera de vous si vous achetez du "pain au Prater." Le prince, sans l'écouter, s'approcha de la marchande, lui donna un ducat et choisit le pain le plus grand qu'il met sous son bras, puis continue sa promenade sans remarquer que son uniforme est tout blanc de farine. Arrivé sur la hauteur, le prince jette au loin son pain et ordonne à son aide de camp de le lui rapporter. Ce dernier descend de cheval et obéit. " Maintenant, porte-le toi-même," lui dit-il. Le pauvre aide de camp dut traverser les rues de Vienne, portant le pain sous son bras." C. C.

LE RADIOMÈTRE.

Il n'est bruit depuis quelques mois, en Angleterre, que d'un petit appareil appelé *radiomètre*, inventé par M. Crookes, dans le but de prouver l'existence d'une force répulsive de la lumière ; cet appareil vient de passer le détroit et il occupe aujourd'hui le monde savant parisien : il a eu déjà plusieurs fois les honneurs de la séance à l'Académie des sciences et on le voit à l'étalage de tous les fabricants d'instruments de physique. Nous regretterions de ne pas faire part à nos lecteurs de cette actualité.

Le radiomètre de Crookes se compose d'un petit croisillon en fil d'aluminium porté par un axe vertical en verre qui peut tourner avec une extrême facilité entre deux supports également en verre faisant crapaudines. Chacun des bras du croisillon est terminé par un petit disque vertical de mica dont une face est noircie et l'autre a conservé son brillant. Les faces noires et les faces blanches sont disposées de telle façon qu'en regardant l'un quelconque des bras, l'on ait à sa gauche une face noire et à sa droite une face blanche. Enfin, le tourniquet tout entier est renfermé dans une ampoule en verre, grosse comme un œuf, dans laquelle on a fait le vide aussi parfaitement que possible. Lorsqu'on fait tomber sur l'appareil un rayon de lumière, on voit immédiatement les disques se mettre à tourner dans le sens des aiguilles d'une montre, si l'on se place, pour les regarder, du même côté que la source lumineuse. Les disques noirs semblent donc repoussés par la lumière. La vitesse de rotation du tourniquet est d'autant plus grande que l'intensité de la source lumineuse est plus considérable ; d'autre part, si l'on fait varier la distance de la source au radiomètre, on constate que la vitesse de rotation varie en raison inverse du carré de cette distance. D'après les lois connues des radiations lumineuses, ces faits

signifient que les actions reçues par les disques sont proportionnelles aux quantités de lumière tombant sur leur surface.

Quelle est la cause de ces phénomènes curieux ? C'est ici que commence le désaccord entre les physiciens. M. Crookes le trouve dans une force répulsive dont seraient doués les rayons lumineux; la force vive du mouvement vibratoire qui constitue la lumière se transformerait, d'après le savant anglais, en mouvement de l'appareil au moment où les rayons sont éteints par le disque noirci. M. Crookes a développé cette explication avec beaucoup d'entrain et de conviction devant la Société royale de Londres. Elle vient, en outre, d'obtenir l'appui de M. W. de Fonvielle qui a cru pouvoir la corroborer en citant une expérience qu'il a faite récemment à l'usine à gaz de La Villette.

Nous croyons toutefois que l'existence de la force répulsive de la lumière est encore loin d'être démontrée. Il faut remarquer en premier lieu que l'idée n'est pas nouvelle. Fresnel d'abord a cherché longtemps à réaliser une expérience tout à fait semblable, et n'a reculé que devant la difficulté qu'on éprouvait alors à réaliser un vide à peu près parfait. Plus tard, en 1828, Mark Watt publia également dans le *Journal philosophique d'Edimbourg*, des expériences sur les mouvements imprimés par l'action de la lumière et de la chaleur à des corps suspendus dans le vide. Enfin, vers 1850, le docteur Récamier reprit des essais sur ce qu'il appelait l'*actinisme* de la lumière. Mais toutes ces tentatives ne pouvaient pas éclaircir la question à cause de l'incertitude qui régnait toujours sur le degré du vide obtenu dans les appareils des expérimentateurs.

Malgré qu'aujourd'hui on soit arrivé à cet égard à une beaucoup plus grande perfection qu'il y a quelques années, il est encore impossible, et il le sera toujours, de réaliser le vide absolu. Eh bien ! lorsqu'on fait fonctionner le radiomètre de Crookes dans le vide le plus parfait qu'on puisse obtenir, il devient moins sensible à l'action de la lumière. Si, au contraire, on opère dans des atmosphères de pression graduellement croissante, on constate que, pour un même tourniquet et une même source lumineuse, la répulsion devient de moins en moins énergique ; pour une certaine pression, l'action est nulle ; enfin, pour une pression supérieure, la répulsion se change en attraction. Ce sont même ces faits contradictoires en apparence qui, constatés par Fresnel, l'avaient conduit à renoncer à y voir une intervention de la lumière. Enfin, quoiqu'en ait dit M. Crookes, la chaleur obscure agit très-sensiblement sur le radiomètre ; il en a même donné lui-même une preuve en montrant que l'action exercée par les différents rayons du spectre va

en diminuant, depuis le rouge extrême jusqu'au violet, exactement dans les proportions suivant lesquelles varie l'intensité *calorifique* de ces rayons.

Aussi n'avons-nous pas été étonné de voir M. Fizeau, à l'occasion de la communication de M. de Fonvielle, faire remarquer que les conclusions de l'auteur en faveur de l'existence d'une force impulsive dans les rayons de lumière lui paraissaient réclamer les réserves les plus formelles. L'éminent académicien considère l'instrument de M. Crookes comme un véritable appareil thermique, dans lequel le mouvement de rotation, avec toutes ses circonstances, peut s'expliquer de la manière suivante. Sous l'action de la lumière, les ailettes s'échauffent, mais celle qui présente sa surface noircie s'échauffe beaucoup plus que l'autre. Comme d'ailleurs il est absolument impossible de faire le vide parfait, il reste toujours dans l'ampoule une petite quantité d'air ou de vapeur d'eau; les couches de fluide voisines de la surface noircie acquièrent de petits excès de force élastique qui sont suffisants pour chasser devant elles les ailettes dont la mobilité est extrême. Certains mouvements inverses, produits passagèrement par le froid, seraient des conséquences analogues des mêmes causes.

Une explication des phénomènes observés dans le radiomètre, basée également sur l'existence nécessaire d'un fluide gazeux dans l'ampoule, avait déjà été développée par M. Moutier devant la Société française de physique, dans une des séances du mois de mai dernier.

Pour élucider la question, M. Hirn, le savant physicien du Logelbach, a cherché, en partant des principes de la thermodynamique, quelle pouvait être la valeur maxima de la pression que l'on suppose exercée par un rayon solaire sur les ailettes du radiomètre. Il a trouvé que cette pression ne pouvait en aucun cas dépasser 8/10 de milligramme par mètre carré. Or M. Crookes a évalué à 1 gramme par mètre carré de surface la répulsion apparente exercée par les rayons solaires. Cette pression est près de 2,000 fois supérieure à la pression maxima possible calculée par M. Hirn. On peut donc affirmer que les phénomènes dont il s'agit doivent être attribués à une cause beaucoup plus puissante que la prétendue force impulsive de la lumière. M. Hirn, sans se prononcer nettement, semble pencher vers l'explication déjà donnée par quelques physiciens allemands, d'après laquelle les mouvements du radiomètre sont dus à l'action de forces électriques se développant à la surface intérieure du verre de l'ampoule.

Un habile ingénieur de la marine, M. Ledieu, de Brest, soutient au contraire l'opinion de Crookes et démontre qu'elle n'est pas

nécessairement incompatible avec la théorie des ondulations : il a, en outre, institué, soit avec l'appareil ordinaire, soit avec des appareils convenablement modifiés, plusieurs expériences que les théories opposées sont, d'après lui, impuissantes à expliquer.

La science, on le voit, n'est donc pas encore entièrement fixée sur la nature des phénomènes qui se produisent dans le radiomètre de Crookes. Il nous semble toutefois peu probable qu'il permette jamais de démontrer la nécessité de faire intervenir dans l'étude de la lumière une nouvelle hypothèse, d'ailleurs peu compatible avec l'idée que l'on se fait du mode de propagation de cet agent depuis les magnifiques travaux de Young et de Fresnel. Ce petit appareil n'en reste pas moins un instrument très-intéressant, susceptible même d'applications, à la photométrie, par exemple, mais pourtant pas assez nouveau ni assez important pour motiver le bruit qui se fait autour de lui.—(*Le Correspondant.*)

P. Sainte-Claire Deville.

LE CHIEN ET L'ENFANT

Médor avec Bébé faisait une partie,
Et ce n'était qu'éclats de rire, bonds joyeux,
Fraternelle amitié, commune sympathie,
Médor dans son ivresse en roulait de gros yeux.

Il fallait voir comment jouant à cache-cache
Au fond du jardin et à l'ombre d'un tonneau
Se laissant doucement tirer par la moustache
Médor faisait le mort, comme il faisait le beau !

Soudain n'en pouvant plus, Bébé prit sa tartine
Et sur son oreiller mollement s'étendit.
Puis le folâtre chien, dans son humeur mutine
A côté de l'enfant essouflé s'arrondit.

Mais comme il n'avait pas mangé depuis la veille,
Le bon chien, beaucoup plus affamé que gourmand,
Cueillit avec ses crocs sur la bouche vermeille,
Du dormeur le pain bis couvert d'un miel friand.

Bébé se réveille ; d'ici voyez ses larmes !
" Méchant, s'écria-t-il, ma tartine est à moi,
Rends-la moi ! vite ! ou bien j'appelle le gendarme,
Notre cher philosophe, au-dessus de la loi,

Moins peureux qu'un voleur surpris sur une meule,
Fort du droit qu'il croyait tenir de l'amitié
Trancha la question qui pendait à sa gueule,
Et du morceau de pain dévora la moitié !

Notre enfant irrité, de son regard terrible,
Raidi par la fureur qui ne raisonne pas...
Tordit ses bras avec une grimace horrible
Médor, sans s'émouvoir acheva son repas.

Chez l'enfant comme chez l'homme, même colère,
Quand la sainte amitié si joyeuse au départ,
Alors que le plaisir a cessé de lui plaire,
Même du superflu, ne cède point la part.

Mais du chacun pour soi l'implacable devise,
Qui veut qu'on prenne tout, sans jamais donner rien,
Dans le camp des amis que l'intérêt divise
Disparait aussitôt sous la loi du chrétien.

LÉONTINE ROUSSEAU.

LES ORIGINES DE LA PHOTOGRAPHIE

NIEPCE (1765-1833)—DAGUERRE (1787-1851)

I

Notre siècle est, par excellence, celui des conquêtes scientifiques, et plût à Dieu qu'il n'en eût jamais connu d'autres ! La vapeur, le gaz, la lumière, l'électricité, forces longtemps inconnues, indomptées, ont tour à tour subi notre joug. Qui pourrait dire où s'arrêtera le monde dans cette voie, s'il ne se rencontre pas, suivant l'heureuse expression de M. Nisard, "quelque paille qui le fasse craquer dans sa marche triomphante ;" si des passions perverses, qui semblent aussi en progrès, ne viennent pas entraver, détruire peut-être l'œuvre du génie !

Parmi les grandes inventions modernes, la photographie tient sa place au premier rang. Ce n'est pas une des moindres gloires de l'homme, d'être parvenu à discipliner, à s'assujettir cette clarté fulgurante du soleil, devant laquelle il se prosternait jadis. Cette découverte est absolument nouvelle, toute française, l'antiquité n'en avait rien soupçonné. C'est seulement au seizième siècle que nous rencontrons deux précurseurs lointains, inconscients de la photographie, le médecin alchimiste Fabricius (1556), et le physicien Porta (1540-1615), qui eut aussi le pressentiment de l'emploi de la vapeur comme force motrice.

Porta est l'inventeur de la *Chambre noire.* Il observa que la lumière, pénétrant par une ouverture unique dans une pièce d'ailleurs close hermétiquement, venait former sur un écran blanc l'image réduite et renversée des objets extérieurs. Puis, au moyen d'une lentille convexe fixée dans l'ouverture, et d'un miroir réflecteur, il obtint cette image remise dans sa position naturelle. Il recommandait avec raison l'usage de cet appareil aux artistes, surtout aux paysagistes et à ceux qui s'adonnent à la reproduction

des monuments. Parmi les peintres qui firent dans la suite le plus habile emploi de la chambre noire, on cite deux maîtres du dix-huitième siècle, les derniers, à vrai dire, qu'ait produits l'Italie, Canaletto et son élève Guardi (1). C'est à l'aide de cet appareil qu'ils ont pu reproduire les édifices de Venise avec une exactitude mathématique qui, d'ailleurs, n'est pas le seul mérite de leurs tableaux.

Le physicien napolitain, justement fier de sa découverte, était loin pourtant d'en deviner toute l'importance. Rien n'indique qu'il ait conçu la possibilité de retenir, de fixer au moyen d'agents chimiques, l'image formée dans la chambre noire. Et pourtant le médecin alchimiste Fabricius (Fabrice d'Acquapendente) avait déjà effleuré, sans s'en douter, la solution de cette autre partie du problème. Ayant obtenu le premier, par la combinaison du sel marin avec un sel d'argent, le précipité connu aujourd'hui sous le nom de chlorure d'argent, il s'aperçut que cette substance, fort blanche d'abord, noircissait immédiatement sous l'action des rayons solaires. Il remarqua ensuite que l'image projetée par une lentille de verre sur une couche de ce chlorure d'argent ou *lune cornée*, comme on l'appelait alors, s'y imprimait momentanément en noir ou en gris, suivant que la lumière était plus ou moins vive. Fabricius mentionna dans son livre *des Métaux* (1556), cette observation dont il était loin de soupçonner l'importance. Ce chercheur de trésors imaginaires en avait tenu et laissé échappé un véritable, le talisman qui devait soumettre à l'homme la lumière. Ces aberrations sont fréquentes dans l'histoire des alchimistes. Exclusivement préoccupés du grand œuvre, ils daignaient à peine regarder tout ce qui semblait étranger à leur problème de la transmutation des métaux. Qu'importe à Brandt, s'il découvre le phosphore (1669) ; à Basile Valendin, si l'antimoine sort de ses creusets ; à Albert le Grand, si l'acide nitrique se distille dans sa cornue ? Ce n'est pas la pierre philosophale : ils passent outre. Pareils au héros de la célèbre ballade américaine : *Excelsior !* rien ne pouvait les distraire, les décourager de la poursuite de leur idéal. Cet idéal, il est vrai, n'était qu'une chimère malsaine, le rêve d'un bonheur égoïste, exclusivement matériel. Avons-nous bien le droit de rire aujourd'hui d'une telle folie ?

> Quid rides ? mutato nomine, de te
> Fabula narratur...

Combien de nous sont alchimistes en ce point !

---

(1) Le premier est mort en 1768, l'autre en 1793.

L'importance corrélative de ces deux découvertes, la chambre noire et les propriétés du chlorure d'argent, demeura complètement inaperçue pendant deux siècles. La possibilité d'utiliser l'effet de la lumière sur une surface *sensibilisée*, pour former et retenir les images, est signalée pour la première fois dans un livre bizarre, publié en 1760, qui contient, parmi une foule d'extravagances, une véritable pronostication des merveilles de la photographie. On a vu surgir de ces lueurs prophétiques dans toutes les voies de la science et du progrès. Roger Bacon avait annoncé, dès le treizième siècle, les prodiges futurs de la vapeur. Au seizième l'avocat Raoul Spifame, un fou qui avait d'étonnants accès de lucidité, proposait des réformes administratives et financières qui n'ont été opérées que depuis 1789. Un autre maniaque moins connu, le sieur de Romp-Saillant, auteur de la *France guerrière* (1644), conseilla le premier l'établissement de l'unité monétaire, la construction d'un hôtel pour les Invalides, etc. On sait que Cyrano, dans son voyage fantastique, a décrit exactement les procédés d'aviation employés cent cinquante ans après par les frères Montgolfier.

Le Normand Tiphaine de la Roche semble de même un photographe anticipé. Il suppose qu'un génie qui a mission de l'initier aux secrets de la nature, lui explique en ces termes comment s'y prennent ses confrères pour fixer les images produites par les rayons solaires. "Tu sais que les rayons de lumière réfléchis des différents corps font tableau, et peignent les corps sur toutes les surfaces polies, sur la rétine de l'œil par exemple, sur l'eau, sur les glaces. Les esprits ont cherché à fixer ces images passagères. Ils ont composé une matière subtile, au moyen de laquelle un tableau est fait en un clin d'œil. Ils enduisent de cette matière une pièce de toile, et la présentent aux objets qu'ils veulent peindre.

"Le premier effet de la toile est celui du miroir; mais ce qu'aucune glace ne saurait faire, la toile, au moyen de son enduit visqueux, retient les simulacres. Le miroir nous rend fidèlement les objets, mais n'en garde aucun. Nos toiles ne nous les rendent pas moins fidèlement, mais les gardent tous. *Cette impression des images est l'affaire du premier instant. On ôte la toile, et on la place dans un endroit obscur.* Une heure après, l'enduit est sec, et vous avez un tableau d'autant plus précieux, qu'aucun art ne peut en imiter la vérité."

Cette fiction semble basée sur la connaissance des propriétés du chlorure d'argent, signalées par Fabricius. Il n'y a sans doute là ni divination, ni hasard miraculeux, mais un de ces tours de force d'induction scientifique, dont on trouve tant d'exemples.

En 1777, Scheele, habile chimiste suédois, étudia soigneusement

l'action des rayons solaires sur le chlorure d'argent. Il remarqua le premier que cette influence était exercée d'une façon fort inégale par les différents rayons du spectre. Quelques années après, ces observations de Scheele furent utilisées par le physicien français Charles, pour l'exécution de ses portraits à la silhouette, qu'on doit considérer comme le plus ancien essai pratique de photographie. Ces portraits étaient une première tentative pour combiner les découvertes de Fabricius et de Porta. Un rayon de soleil, pénétrant par l'unique ouverture de la chambre noire, projetait la silhouette du modèle sur un écran imbibé de chlorure d'argent. Sous l'influence de la lumière, les parties éclairées de cet écran ne tardaient pas à noircir ; celle que protégeait l'ombre restait blanche, de sorte que la silhouette du personnage interposé se découpait en blanc sur un fond noir. Mais, comme Charles ne connaissait pas les agents fixateurs, il n'obtenait que des résultats éphémères. Dès que le modèle se retirait, la silhouette ne tardait pas à disparaître.

Charles imagina aussi, dit-on, d'appliquer sur son écran sensibilisé des gravures dont il obtenait ainsi des calques, grossiers, il est vrai, et fugitifs comme ses silhouettes humaines. Nous n'avons malheureusement que des renseignements vagues sur cette autre expérience dont le souvenir a peut être mis Niepce, vingt ans plus tard, sur la voie de sa grande découverte.

En 1802, le grand potier anglais Wedgwood, qui s'occupait aussi de physique et de chimie, publia un Mémoire curieux sur la reproduction des images par la lumière. Il avait réussi, comme Charles, à obtenir des silhouettes, mais en plein air et non à la chambre noire, sur un papier imbibé de *nitrate* d'argent. Il avait remarqué " que le papier, ainsi préparé, ne subissait aucune modification dans l'obscurité, mais qu'à la lumière du jour il changeait rapidement de couleur, et finissait par noircir tout-à-fait : que la rapidité de ce changement était proportionnelle à l'intensité de la lumière ; qu'ainsi il n'était complet qu'au bout de plusieurs heures à la lumière diffuse, tandis qu'au soleil deux ou trois minutes suffisaient." Une autre observation du physicien anglais confirmait celle de Scheele : " la lumière, transmise à travers un verre rouge, avait une action beaucoup moins active que celle qui traversait un verre bleu ou violet."

Ces expériences avec le nitrate d'argent furent réitérées par le célèbre chimiste Humphry Davy, qui pressentit nettement l'importance du problème de la fixation des images, mais ne réussit pas à le résoudre. " C'est là, pourtant, disait-il, qu'est le véritable intérêt de ces recherches."

Ainsi, il n'y avait eu, encore, dans cette région à peine entrevue, que des tentatives d'occupation équivoque, éphémère ; des images négatives, fugitives, que la quantité de jour indispensable pour les entrevoir, faisait promptement disparaître. Davy n'avait pu trouver d' " agents fixateurs ; " il ne soupçonnait même pas l'existence d' " agents révélateurs, " capables de forcer en quelque sorte la lumière dans ces derniers retranchements, en la contraignant de restituer aux regards humains son œuvre secrètement empreinte sur la surface sensibilisée.

Cette conquête de la lumière, cette transformation du dieu Phœbus en serviteur docile et utile de la science, allait être inaugurée par deux Français, Niepce et Daguerre.

II.

Nicéphore Niepce, de Châlon-sur-Saône (1765-1833), investigateur ingénieux, infatigable, eut, comme Pâpin et Philippe de Girard, le tort d'éparpiller longtemps, sur trop d'objets divers, sa force inventrice. Son frère Claude et lui avaient montré, dès l'enfance, un goût très-vif pour les applications mécaniques. " Ils employaient les heures des récréations à fabriquer, sans autres outils que leurs couteaux, de petites machines en bois, munies de roues et d'engrenages." Nicéphore, qui avait étudié pour être prêtre, s'engagea en 1792, et fut bientôt nommé officier, comme la plupart des volontaires qui possédaient quelque instruction ; mais, dès la seconde campagne, sa mauvaise santé l'obligea de renoncer à l'état militaire. Il se maria et revint aux problèmes de mécanique. Pendant plusieurs années, son frère et lui s'absorbèrent dans la recherche d'une force motrice propre à remplacer les voiles et les rames. Malheureusement ils avaient fait fausse route dès le début. La machine qu'ils imaginèrent et baptisèrent *pyréolophore* (porteuse de feu et d'eau), était mise en mouvement non par la vapeur, mais par l'air chaud, à l'imitation des premiers ballons Montgolfier. Ils avaient laissé de côté la véritable solution trouvée par Papin dès le commencement du dix-huitième siècle, et retrouvée depuis par Jouffroy et Fulton. Le *pyréolophore* inspirait une telle confiance à ses inventeurs, qu'ils firent construire à grands frais un bateau de leur système. Le nouveau moteur fut essayé sur la Saône avec un succès médiocre. Les frères Niepce ne se décourageaient pas facilement. Ils sollicitèrent longtemps, mais en vain, l'autorisation de recommencer l'expérience à Paris. Ils prirent

part aussi à un concours pour la nouvelle machine de Marly ; le modèle qu'ils envoyèrent ne leur rapporta que de vains compliments. Enfin, pendant la période du blocus continental, ils avaient fait de grandes dépenses pour acclimater dans leur département la culture du pastel (*Isatis tinctoria*), plante sur laquelle notre industrie comptait pour remplacer l'*indigo-flor* d'Amérique. Cette matière colorante se trouve aussi, en effet, dans le pastel, mais en bien moindre quantité que dans les plantes exotiques. Aussi le rétablissement des communications maritimes fit tomber cette nouvelle culture.

Déjà, à cette époque, les frères Niepce avaient dû se séparer, Claude était allé s'établir en Angleterre, tandis que Nicéphore continuait d'habiter *les Gras*, modeste retraite située au bord de la Saône, non loin de Châlon. La correspondance des deux frères, récemment publiée, leur fait honneur de toute manière. Elle prouve que la mauvaise fortune, en les contraignant de vivre désormais éloignés l'un de l'autre, n'avait pu produire cette fois son effet le plus désolant et le plus ordinaire, la désunion des cœurs.

Dès 1813, Nicéphore, rebuté des applications mécaniques qui ne lui avaient valu que des déceptions, s'était pris de passion pour la lithographie, procédé plus économique qu'artistique d'impression de dessins sur pierre à l'encre grasse, inventé vers 1799 par le Bavarois Senefelder. Nicéphore était impatient de passer de la théorie à la pratique, entreprise alors plus que difficile. Comment faire venir d'Allemagne, au temps des batailles de Lutzen et de Leipzig, des appareils et des pierres lithographiques ? Ces obstacles ne faisaient que stimuler l'ardeur de Niepce ; il entreprit de fabriquer lui-même son outillage. C'est ici surtout que sa vie offre un enseignement salutaire. Ce furent précisément ses efforts persévérants et infructueux pour suppléer à cette insuffisance d'atelier, qui le mirent sur la voie d'une découverte bien autrement importante que celle de Senefelder. La photographie n'existerait peut-être pas encore si Niepce avait eu sous la main, en 1813, les instruments nécessaires pour l'impression lithographique.

Le voilà donc qui se met, avec son fils, en quête de matériaux propres à ce travail. Des pierres cassées, provenant des carrières de Chagny, et destinées à réparer la route de Châlon à Lyon, leur paraissent susceptibles d'être utilement employées à la lithographie. Ils choisissent les plus grandes, les polissent, les vernissent, y tracent, y gravent des dessins. Mais bientôt Nicéphore s'aperçoit que ces pierres sont d'un grain trop grossier, trop irrégulier pour ce travail. Il entreprend alors, à l'exemple de Senefelder, de remplacer les pierres par des planches métalliques, sur lesquelles

l'impression se fait moins facilement que sur les bonnes pierres lithographiques, mais qui sont moins coûteuses, moins encombrantes. Senefelder avait employé le zinc ; Niepce se servit de lames d'étain, sur lesquelles il traça d'abord des notes de musique. On s'efforçait, dès lors, en effet, de remplacer par l'impression lithographique le procédé plus long et plus dispendieux de la gravure sur cuivre, pour les publications musicales.

Mais la grande préoccupation de Niepce était d'arriver, par ce procédé, à la reproduction économique des estampes en taille douce. Dans ce but, il essaya successivement de différents vernis pour préparer le travail d'impression. Ce fut alors qu'il eut un jour l'idée d'appliquer sur quelques plaques de métal ainsi préparées, des gravures également couvertes d'un enduit qui les rendait transparentes, et d'exposer le tout au grand soleil, à la fenêtre de sa chambre. Qu'attendait-il de cette expérience ? Se souvenait-il des silhouettes, des calques fugitifs de gravures obtenus jadis par Charles dans la chambre noire ? en avait-il seulement entendu parler ? C'est ce qu'on ne saura probablement jamais. Peut-être n'y eut-il chez lui aucune réminiscence, mais l'idée spontanée, l'espoir de faire collaborer le soleil, d'une façon quelconque, à l'œuvre de reproduction qu'il poursuivait. " Même dans la science, où la préparation et la part du travail sont considérables, il y a l'éclair qui vient on ne sait d'où, mais de plus haut assurément que cet amas de matériaux accumulés."

On peut deviner, et non décrire ce que Niepce dut éprouver, quand il aperçut pour la première fois, sur une des planches métalliques, une reproduction, un calque en traits blanchâtres, des linéaments principaux de la gravure superposée. Telle avait dû être l'émotion de Palissy en présenee de ses premiers émaux *réussis*. Ce sont là de ces moments de joie, d'extase triomphante, qui récompensent l'inventeur au centuple de longues années d'angoisses et de déceptions.

Déjà quinquagénaire, Nicéphore Niepce se lança avec une ardeur juvénile dans cette voie nouvelle. Un buste de lui, qui passe pour très ressemblant, doit se rapporter à cette époque. C'est une physionomie régulière, sérieuse jusqu'à l'austérité. Dans la bouche, fine mais légèrement contractée, surtout dans le regard, profondément enfoncé sous l'arcade sourcillière, on retrouve l'habitude invétérée, la ténacité indomptable de l'investigation.

Nous n'avons que des renseignements incomplets sur ses premiers travaux. La vie de ce vaillant pionnier de la science ressemble, sous plus d'un rapport, à celle des alchimistes. C'est la même constance, la même âpreté dans les recherches, mais non plus

cette fois à la poursuite d'une folle chimère. Pour étendre et fortifier sa conquête, il a bien vite compris la nécessité de recourir à la chambre noire. "Mais il est seul, dans un pays éloigné de tout centre scientifique." Ajoutons qu'à cette époque (1814-16), en raison des douloureuses préoccupations du moment, et de l'imperfection des voies de communication, les relations étaient encore singulièrement lentes et difficiles entre la province et Paris ; que notre inventeur habitait une campagne isolée, qu'il lui était impossible d'aller à Châlon et d'en revenir le même jour. "Il faut donc que Nicéphore s'ingénie à fabriquer de ses mains ce qui lui manque. Il se fait menuisier, opticien, façonne lui-même ses chambres obscures, ses appareils." On retrouve des détails intéressants sur cette période de sa vie dans sa correspondance avec son frère Claude, confident de ses émotions et de ses travaux. A chaque instant, des incidents vulgaires, des avaries d'outillage viennent interrompre ses études, et mettre sa patience à de rudes épreuves. Un jour, l'objectif de sa chambre obscure se trouve cassé par accident. Il en possédait un de rechange, mais celui-là avait le foyer plus court que le diamètre de la boîte; impossible de s'en servir. Il faut aller en chercher un autre à Châlon, et c'est un voyage qui ne peut se faire du jour au lendemain. En attendant, il trouve moyen de poursuivre ses expériences, sur une échelle réduite, avec un petit appareil composé d'une des lentilles d'un ancien microscope solaire et d'un *baguier*, " petite boîte de seize à dix-huit lignes en carré. L'image des objets s'y peignait d'une manière très nette et très vive, sur un *champ* de treize lignes de diamètre." Quelques jours après, il racontait à son frère le résultat heureux de l'expérience faite au moyen de cet appareil improvisé. " Je le plaçai dans la chambre où je travaille, en face de la volière, et les croisées ouvertes. Je fis l'expérience d'après le procédé que tu connais, et je vis, sur le papier blanc sensibilisé au moyen d'un enduit (dont il n'indique pas la composition), toute la partie de la volière qui pouvait être aperçue de la fenêtre, et une légère image des croisées qui se trouvaient moins éclairées que les objets extérieurs. On distinguait les effets de la lumière dans la représentation de la volière, et jusqu'au châssis de la fenêtre. Ceci n'est qu'un essai encore bien imparfait, mais (c'est que) l'image des objets était extrêmement petite. La possibilité de peindre de cette manière me paraît à peu près démontrée.... Je ne me dissimule point qu'il y a de grandes difficultés, surtout pour fixer les couleurs ; mais avec du travail et beaucoup de patience, on peut faire bien des choses.... Le fond du tableau est noir, et les objets sont blancs, c'est-à-dire plus clairs que le fond."

Toute cette lettre du 5 mai 1816 est un document des plus curieux sur l'origine de la photographie. Nous y trouvons la suite des tribulations de l'inventeur à l'occasion de sa chambre noire. L'unique opticien de Châlon, auquel il s'adresse pour remplacer l'objectif détérioré, n'en avait qu'un seul qui s'adaptait mal à l'appareil. Le travail d'appropriation indispensable a pris une journée entière, et Niepce n'a pu rentrer chez lui que le surlendemain. Depuis ce jour-là le ciel est resté obstinément couvert, et Niepce n'a pu, à son grand regret, reprendre ses expériences. Il lui faut d'ailleurs se déplacer de temps à autre ; faire ou recevoir des visites, que de moments perdus pour ce travail qui l'intéresse si passionnément ! Il préfèrerait être dans un désert. Toute distraction, toute interruption de travail lui était insupportable, dans ce moment où il pressentait déjà la plupart des conséquences de sa découverte. Il songeait tout à la fois à donner plus de relief aux images produites par la lumière, soit par le perfectionnement de l'appareil, soit par l'emploi d'agents sensibilisateurs plus parfaits à fixer ces images, et même à aborder un problème dont il entrevoyait déjà les difficultés, et qui aujourd'hui n'est pas encore complètement résolu, celui de l'*héliocromie* ou de la reproduction et de la fixation des couleurs. Dès le 28 mai 1816, il envoyait à son frère quatre plaques portant des gravures héliographiques.

On ignore quelle était la composition de l'enduit employé par Niepce dans ses premiers essais. Mais, dès la première année, nous le voyons abandonner ce procédé primitif, quel qu'il fût ; essayer successivement des solutions alcooliques ou chlorure de fer, puis, en 1817, le chlorure d'argent, auquel il eut peut-être le tort de renoncer trop vite pour passer à la résine de gaïac, puis au phosphore, qui de blanc devient rouge au contact de la lumière ; toutefois il se hâta d'abandonner cet agent dangereux.

Dans ces évolutions rapides et multipliées, on peut suivre aisément la trace d'une préoccupation dominante qui semble avoir échappé à tous les biographes, celle d'une solution immédiate du problème de l'héliochromie. On vient de voir, en effet, que " la possibilité de *peindre* avec la lumière, et de fixer les couleurs obtenues par ce moyen, lui paraissait à peu près démontrée," au commencement de mai 1816. Peu de jours après, il signalait comme une de ses plus vives préoccupations, la *transposition des couleurs*, expression dont il est facile de comprendre le véritable sens, quand on se rend un compte exact de l'état des connaissances chimiques à cette époque. Depuis plusieurs années déjà, Davy, puis Wollaston et Seebeck avaient publié des observations, constatant qu'une même substance pouvait prendre des couleurs diverses, dans les

diverses parties du spectre solaire. Davy citait l'oxyde pure de plomb; Wollaston, le papier enduit de *résine de gaïac*, substance que nous voyons aussi figurer dans les essais de Niepce, ce qui semble bien indiquer qu'il aurait eu connaissance, par son frère établi en Angleterre, des travaux des chimistes anglais. Il est vrai que les teintes obtenues par l'emploi de ces substances ne correspondaient pas aux couleurs du spectre; d'où cette nécessité de " transposer les couleurs " mentionnée par Niepce. Enfin, ce défaut de concordance était déjà moins sensible dans le chlorure d'argent noirci, étudié par Seebeck dès 1810, et dont Niepce tenta de se servir en 1816 ou 17. Dans cette substance, en effet, le jaune du spectre devient blanc, le violet brun, mais le bleu garde une teinte bleuâtre, et le rouge demeure rouge.

Niepce ne devait pas atteindre ce but.... Peut-être même la poursuite simultanée de tant de résultats (augmentation du relief, et fixation de l'image, reproduction, transposition et fixation des couleurs) entreprises avec des moyens aussi imparfaits, lui fut-elle plus nuisible qu'utile. Quoiqu'il en soit, au mois de juillet 1817, il avouait que ses expériences n'avaient pas encore réussi, mais s'empressait d'ajouter qu'il ne se considérait pas encore comme battu, et ne perdait pas courage.

III

Ici, nous rencontrons dans la correspondance de Niepce une lacune de neuf ans (1817-26), pendant laquelle nous sommes réduits aux conjectures sur la suite de ses travaux. Les péripéties de ces luttes scientifiques ressemblent à celles de la guerre. Tantôt ce sont des coups d'éclat, des surprises, des positions enlevées d'un élan ; tantôt de longs et patients blocus, des années, des mois de tranchée ouverte autour de citadelles réputées inaccessibles.

Après des essais multipliés et infructueux, Niepce avait abandonné la recherche de l'héliochromie. Nous le retrouvons en 1826, concentrant tous ses efforts sur les moyens de donner plus de relief et de fixité à l'image incolore, produite dans la chambre obscure. Il limitait désormais ses recherches à l'emploi de l'héliographie, comme procédé économique de gravure. Après avoir étudié l'action de la lumière sur bien des substances, il s'arrêta à l'asphalte ou *bitume de Judée*, dont une longue série d'observations lui avait dévoilé les propriétés. Il avait découvert qu'en dissolvant ce bitume au moyen de l'essence de lavande, et l'étendant en couche

mince sur une plaque métallique exposée au foyer de la chambre noire, la partie de cet enduit ainsi soumise à l'action de la lumière, prenait insensiblement une teinte moins foncée, et que l'image finissait par apparaître en traits blanchâtres sur un fond noir. Il reconnut également que cette portion impressionnée de l'enduit devenait insoluble dans la composition qui avait servi à le préparer.

En conséquence, Niepce étendait, à l'aide d'un tampon, son bitume dissous sur une plaque d'étain ou de cuivre argenté, qu'il exposait dans la chambre noire. Il obtenait ainsi des calques d'estampes superposées, et aussi des images directes d'objets extérieurs, mais bien imparfaites, à cause de l'extrême lenteur de l'opération. Quand la lumière avait enfin accompli son œuvre sur cette plaque sensibilisée, Niepce la soumettait à l'action de son dissolvant, composé de dix parties d'huile de pétrole contre une d'essence de lavande. Ce dissolvant enlevait le bitume partout où la lumière n'avait pas agi. De cette opération, il résultait des photographies rudimentaires, où les parties de bitume blanchies et devenues réfractaires au dissolvant, figuraient les grands clairs du modèle. Quant aux ombres, elles étaient représentées tant bien que mal, par les endroits de la plaque que le dissolvant avait mis à nu, en faisant disparaître les parties de la couche sensible non atteintes par la lumière.

Tel fut le premier mode d'opération auquel arriva Niepce, après treize années d'investigations. C'était un résultat relativement prodigieux, puisqu'il avait fallu, dans les conditions les moins favorables, tout rechercher, tout coordonner, tout créer. Mais ces procédés primitifs d'héliographie offraient des inconvénients graves et nombreux. Le bitume de Judée est une substance qui d'elle-même ne se modifie que très-lentement, et d'une façon peu sensible, sous l'action de la lumière. Il fallait laisser la plaque métallique au foyer de la chambre noire pendant huit heures au moins, et quelquefois bien plus longtemps. Dans ce long intervalle, les lumières et les ombres se déplaçaient ; l'image n'apparaissait que trouble et indécise. Aussi ces productions inanimées, exécutées dans les meilleurs conditions, manquaient de netteté, de relief. A plus forte raison était-il impossible d'obtenir la représentation, même grossière, d'un être animé quelconque.

Nicéphore Niepce ne se dissimulait pas ces imperfections de son œuvre et tenta inutilement d'y remédier, ou d'accentuer l'effet de ses dessins, les contrastes de lumière et d'ombre, en exposant ses plaques impressionnées à l'action du sulfure de potassium, et même des *vapeurs d'iode*. Il effleurait ainsi, sans l'apercevoir, le perfectionnement décisif dont la gloire était réservée à Daguerre. Il ne

connut point la sensibilité exquise de l'iodure d'argent, principe sur lequel reposent les procédés actuels. Ses observations demeurèrent toujours circonscrites aux impressions directement visibles de la lumière ; il ne soupçonna ni l'existence d'impressions latentes, ni à plus forte raison la possibilité de s'en emparer au moyen d'agents révélateurs.

A l'époque où commencèrent ses relations avec Daguerre, Niepce se préoccupait surtout d'appliquer sa découverte à la reproduction des estampes et à l'amélioration économique des procédés de gravure. Dans les plaques impressionnées, il creusait, au moyen d'un acide, les endroits où le lavage avait enlevé l'enduit, et qui par conséquent correspondaient aux parties ombrées. Il arriva ainsi à produire des planches dont l'emploi pouvait économiser bien du temps et du travail aux imprimeurs en taille-douce. Ce procédé ingénieux fut le principe de l'*héliogravure*, à laquelle on est revenu de nos jours. Cette préoccupation industrielle n'avait rien que de très légitime. Il était bien naturel que Niepce qui, à cette époque, avait déjà passé la soixantaine, songeât sérieusement pour lui et pour son fils à tirer enfin quelque profit d'un travail long et dispendieux. Mais, d'autre part, cette préoccupation nuisit au progrès de l'art naissant de l'héliographie. Si Niepce, enfin découragé par tant d'essais infructueux, n'avait pas circonscrit ses recherches à des reproductions d'estampes, pour lesquelles une grande célérité dans les opérations n'était pas de rigueur, il ne se serait pas contenté d'une substance aussi indolente que le bitume de Judée. Il n'aurait pas renoncé si promptement, ou serait revenu à l'usage des sels d'argent, dont ses successeurs devaient tirer un si grand parti. L'art nouveau, dont il eut la gloire de jeter les bases, ne serait pas resté stationnaire dans ses mains, jusqu'à l'intervention décisive de Daguerre.

IV.

Peu de physionomies offrent un contraste plus frappant que celles de Niepce et de Daguerre, ces deux gloires jumelles dans l'histoire de la science. Tandis que sur la figure austère et déjà fatiguée du premier on retrouve la trace d'une tension d'esprit incessante, de l'obcession d'une idée fixe, d'une fermeté stoïque luttant encore, mais tristement, contre d'amères déceptions ; tout, dans la figure irrégulière, mais heureuse de Daguerre, respire la confiance, l'entrain, l'intelligence vive et primesautière. La tête de

Niepce est d'un penseur, celle de Daguerre d'un artiste. La plupart des portraits gravés de ce dernier ne donnent d'ailleurs qu'une idée assez imparfaite du seul portrait authentique qui existe de lui. La destinée de l'illustre auteur du diorama et du Daguerréotype se révèle dans ce regard clair et jeune, dans ces méplats des sourcils fortement accusés, dans cette bouche à laquelle la lèvre inférieure, un peu forte et fendue légèrement, donne une expression marquée de résolution et de sagacité.

Daguerre était presque un enfant de Paris, et plusieurs traits de son caractère sont essentiellement parisiens, notamment cette bonne humeur, cette verve légèrement gouailleuse, cette imagination pleine de ressources et toujours en éveil qui ne lui firent jamais défaut. Il était né en 1787 à Cormeilles *en Parisis*, village agréablement situé au milieu de ces vignobles d'Argenteuil, plus célèbres aujourd'hui par la quantité que par la qualité de leurs produits, sur le versant de la chaîne de collines qui s'étend de Sannois à Montigny-Herblay. Guy-Patin, célèbre médecin du dix-septième siècle, possédait à Cormeilles une maison dont le jardin s'étendait jusque sur la crête des hauteurs. Il parle, dans ses lettres, de l'air salubre, de Cormeilles, et de la belle vue dont on y jouit. Le souvenir de ce panorama, que Daguerre avait souvent contemplé dans son enfance, ne fut sans doute pas étranger au goût passionné qu'il montra plus tard pour la reproduction des effets les plus audacieux de perspective lointaine.

Tandis que Niepce, travailleur solitaire, avançait pas à pas avec la ténacité infatigable et discrète du mineur dans la tranchée vers la solution de son grand problème ; son futur collaborateur, plus jeune que lui de vingt ans, abordait joyeusement en tirailleur la bataille de la vie. Dès l'enfance, la passion de la peinture s'était révélée chez Daguerre. Mais il ne se sentait aucun attrait pour le style académique alors seul en vogue, où la couleur ne figure que comme un accessoire secondaire, et qui avait envahi jusqu'au paysage, comme en font foi les œuvres aujourd'hui si démodées des Bidault et des Bertin. Ce genre répugnait au tempérament comme aux aptitudes de Daguerre, impatient de produire, et coloriste d'instinct. Son éducation, d'ailleurs, comme celle de bien d'autres, avait été singulièrement négligée pendant la période révolutionnaire : ce qu'il savait de dessin, il l'avait appris lui-même. Dès qu'il avait pu tenir un crayon, puis un pinceau, il s'était exercé, non à reproduire des figures de dieux et de héros en tenue mythologique, mais à improviser des paysages, principalement de ces panoramas comme celui de Cormeilles, dans lesquels, au rebours de l'usage alors consacré, la ligne était sacrifiée à la couleur. On

y remarquait surtout une recherche des effets de perspective hardie jusqu'à la témérité. Ces antécédents expliquent comment Daguerre, au lieu d'étudier l'architecture comme le voulait d'abord son père, ou de devenir élève de David ou de Guérin, entra dans l'atelier de Degotti, peintre décorateur, qui travaillait surtout pour l'Opéra. Doué d'une facilité prodigieuse pour ce genre de peinture, il ne tarda pas à égaler, puis à surpasser son maître.

La réputation des meilleurs peintres de décors ressemble à celle des grands artistes dramatiques et lyriques, à celle aussi de bien des auteurs ; elle ne survit guère à la génération qui les a vus à l'œuvre. C'est ainsi que les noms jadis populaires des plus habiles successeurs de Daguerre, des Cicéri, des Philastre, des Cambon, des Feuchères, des Diéterle, sont déjà presque oubliés aujourd'hui. Il en serait de même de l'auteur des décors du *Vampire*, au théâtre de l'Ambigu, de la *Lampe merveilleuse* à l'Opéra, s'il n'avait su se créer des titres plus durables à la renommée.

Daguerre fut pourtant un décorateur de premier ordre. On peut encore juger de son talent de peintre par le tableau important qu'il fit pour l'église de Petit-Bry et dont nous reparlerons, et par quelques esquisses des grandes toiles du Diorama qui ont été conservées, notamment par celle des *environs de Naples* qui appartient à sa nièce, et celle plus remarquable encore du *Commencement du Déluge*, qui fit sensation au Salon de 1840. De tous les artistes qui ont abordé ce sujet, le Poussin et Daguerre sont les seuls qui, au lieu de se borner à des scènes épisodiques, ont osé présenter l'ensemble de ce tableau de désolation et de désespoir suprêmes. Daguerre a eu le mérite de décliner une comparaison redoutable ; sa composition était absolument différente de celle de son immortel devancier. Il avait représenté une vallée longue et profonde, se prolongeant à perte de vue entre deux immenses chaînes de montagnes, et dont les eaux avaient déjà envahi la partie inférieure. Çà et là à travers la brume, on distinguait à la lueur des éclairs, des groupes humains chassés par l'inondation de ce dernier asile, s'acharnant en vain à escalader des pentes inaccessibles. Cette esquisse, brossée avec une verve, une *furia* magistrales, produisit, malgré ses dimensions très restreintes, presque autant d'effet au Salon que le même sujet exécuté en grand au diorama !

Esprit ingénieux et inventif, Daguerre opéra en quelques années une véritable révolution dans le genre qu'il avait adopté. Il était, d'instinct, non-seulement peintre, mais machiniste ; aussi ne craignit-il pas d'aborder quelques-uns des problèmes mécaniques les plus difficiles de la mise en scène. Il y apporta d'importantes amé-

liorations favorables à l'illusion scénique, qui n'existait pas pour ainsi dire avant lui. S'inspirant de ce sentiment du pittoresque, du grandiose, qu'il possédait à un aussi haut degré que l'Anglais Martyn son contemporain, il substitua aux châssis mobiles des coulisses, quand la situation l'exigeait, des toiles de fonds représentant de vastes horizons. Enfin il eut le premier l'heureuse idée de varier et de renforcer l'effet des décorations au moyen de l'éclairage. Il obtint ainsi des succès d'autant plus méritoires, qu'à cette époque les ressources dans ce genre étaient singulièrement limitées. On n'employait encore au théâtre que l'éclairage à l'huile ; le gaz était à peine connu, vivement contesté ; on ne soupçonnait pas les lumières électrique et oxhydrique, d'un si grand usage aujourd'hui. Daguerre parvint néanmoins à obtenir des effets de soleil et de lune mobiles absolument nouveaux alors, et qui firent sensation. Il est aussi le premier qui se soit préoccupé d'approprier le caractère des décors aux situations. Il y réussit notamment dans les décorations du ballet de la *Lampe merveilleuse* à l'Opéra ; mieux encore à l'Ambigu dans celles du *Vampire*, un de ces bons gros mélodrames de l'ancienne roche, où le crime était invariablement puni, la vertu récompensée, et dont la vogue était, après tout, moins regrettable que celle de certaines opérettes modernes. Daguerre avait à peine vingt-cinq ans quand il exécuta ses fameux décors du *Vampire* en 1812. Il y avait là, dans le tableau représentant le cimetière où est censé reposer le cadavre récalcitrant du Vampire, un superbe effet de lune mobile sur les tombes, dont le souvenir a inspiré plus tard le beau décor du cloître de Sainte Rosalie dans *Robert*.

Ces travaux de Daguerre faisaient sensation ; pour la première fois, les applaudissements du public s'adressaient autant au décorateur qu'à la pièce et à ses interprètes. Surexcité par ce succès, Daguerre conçut l'idée d'un spectacle diurne, d'un genre alors nouveau, dont tout l'attrait consisterait dans le prestige du décor et de la mise en scène. Il s'associa à Bouton, habile peintre d'intérieurs, pour reproduire alternativement de grandes scènes de la nature et des monuments célèbres, sur d'immenses toiles souvent peintes des deux côtés, où les sujets seraient présentés sous des aspects divers tour à tour mis en relief, grâce à d'ingénieux procédés de mise en scène, et à des changements rapides dans la disposition de l'éclairage.

Telle fut l'origine du diorama, installé dans un terrain qui se trouvait alors en contre-bas du boulevard Bonne-Nouvelle, et qui a été remblayé depuis au niveau de ce boulevard. Ce remaniement a fait également disparaître l'ancienne rue Basse-Porte-Saint-Denis,

où se trouvait l'entrée principale. L'inauguration du diorama eut lieu le 1er juillet 1822. A cette époque, on ne connaissait pas encore le luxe des réclames hyperboliques, des affiches gigantesques bariolées de couleurs voyantes, des annonces illuminées. Le nom de *Diorama* était tout simplement peint en lettres noires sur la partie de l'édifice qui regardait le boulevard. L'effet produit par cette exhibition n'en fut pas moins grand et prolongé. Le succès populaire qu'elle obtint tout d'abord est attesté par un incident intime de la vie parisienne, recueilli par Balzac dans le *Père Goriot ;* la manie qui s'était introduite dans les ateliers, et même dans la petite bourgeoisie, de parler en *rama ;* c'est-à-dire d'ajouter facétieusement à tous les substantifs la désinence de l'intitulé du spectacle à la mode.

Pendant cette longue vogue du diorama, les tableaux les plus remarqués furent ; l'*Intérieur de Saint-Pierre de Rome*, le chef-d'œuvre de Bouton ; la *Messe de Minuit à Saint-Etienne du Mont* (le premier et l'un des meilleurs tableaux de Daguerre), les *Vues des basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul hors les murs*, celles du *Temple de Salomon, d'Edimbourg et de Naples,* des *vallées suisses de Sarnen, de Chamonix et de Goldau,* des *tombeaux de Napoléon à Ste. Hélène et de Charles X à Holyrood,* et le *Commencement du Déluge* (Daguerre). Chaque *représentation* se composait de deux tableaux. Jamais Daguerre ni aucun autre décorateur n'ont poussé plus loin la puissance d'illusion scénique que dans *la vallée de Chamonix* prise en hiver. L'artiste, il faut le dire, n'avait pas dédaigné quelques artifices de mise en scène qui favorisaient encore cette illusion. Au premier plan, des deux côtés, s'élevaient des châlets *praticables* dont on distinguait aisément l'intérieur ; un peu au-delà, sous un hangar, on apercevait, broutant une botte de foin très réelle, une chèvre non moins authentique, dont on disait facétieusement qu'il n'y en avait de vrai que la moitié, que le reste faisait partie de la toile de fond. Il était absolument impossible, même aux spectateurs les plus rapprochés de la rampe et munis des meilleures lorgnettes, de discerner où commençait cette toile, le point de partage entre l'effet d'optique et la réalité.

Les tableaux favoris du public étaient ceux *à double effet*, qui après un entr'acte, reproduisaient le même sujet sous un aspect différent. Parfois, ces changements s'obtenaient avec la même peinture plus ou moins éclairée à certaines places, et par la combustion de poudres lumineuses simulant une éruption ou un incendie. Ainsi à la seconde reprise de la *Vue des environs de Naples*, le Vésuve apparaissait en feu dans l'obscurité ; à celle de la *Vue d'Edimbourg*, on n'apercevait plus la ville qu'à la lueur de l'embra-

sement. Mais les modifications plus radicales, comme celles de la vallée de Goldau après l'éboulement, de l'église Saint-Paul après l'incendie, exigeaient un surcroît de travail. La toile alors était peinte des deux côtés, et l'une ou l'autre peinture apparaissait, suivant que l'appareil mobile d'éclairage y faisait arriver la lumière par réflexion ou par réfraction.

L'honneur de ce succès prolongé revient pour la meilleure part, à Daguerre. Ce fut lui qui exécuta le plus grand nombre de tableaux, ceux qui obtinrent le plus de vogue. Pourtant il n'employait que deux auxiliaires, tandis que son associé en avait jusqu'à douze et quinze. Mais, quand Daguerre se sentait en verve, et dans les moments pressés, il déployait une activité inouïe, passant des journées entières et jusqu'à trois et quatre nuits de suite au travail, sans désemparer. Il fallait, alors, employer la force pour lui faire prendre quelque repos. Par les résultats auxquels il était arrivé, il y a cinquante ans, avec des moyens aussi rudimentaires, qu'on juge de ceux qu'aurait pu obtenir, de nos jours, ce puissant et ingénieux artiste, armé de toutes les ressources de la science moderne !—*Le Correspondant.*

Baron Ernouf.

(*à continuer*)

LE PAYS DES FOURRURES

(*suite*)

CHAPITRE XVII

I.

L'APPROCHE DE L'HIVER.

On était au 21 septembre. Le soleil passait alors dans l'équinoxe d'automne, c'est-à-dire que le jour et la nuit avaient une durée égale pour le monde entier, et qu'à partir de ce moment, les nuits allaient être plus longues que les jours. Ces retours successifs de l'ombre et de la lumière avaient été accueillis avec satisfaction par des habitants du fort. Ils n'en dormaient que mieux pendant les heures sombres. L'œil, en effet, se délasse et se refait dans les ténèbres, surtout lorsque quelques mois d'un soleil perpétuel l'ont obstinément fatigué.

Pendant l'équinoxe, on sait que les marées sont ordinairement très-fortes, car lorsque le soleil et la lune se trouvent en conjonction, leur double influence s'ajoute et accroît ainsi l'intensité du phénomène. C'était donc le cas d'observer avec soin la marée qui allait se produire sur le littoral du cap Bathurst. Jasper Hobson, quelques jours avant, avait établi des points de repère, une sorte de marégraphe, afin d'évaluer exactement le déplacement vertical des eaux entre la basse et la haute mer. Or, cette fois encore, il constata, quoi qu'il en eût, et malgré tout ce qu'avaient pu rapporter les observateurs, que l'influence solaire et lunaire se faisait à

peine sentir dans cette portion de la mer Glaciale. La marée y était à peu près nulle,—ce qui contredisait les rapports des navigateurs.

" Il y a là quelque chose qui n'est pas naturel ! " se dit le lieutenant.

Et véritablement, il ne savait que penser ; mais d'autres soins le réclamèrent, et il ne chercha pas plus longtemps à s'expliquer cette particularité.

Le 29 septembre, l'état de l'atmosphère se modifia sensiblement. Le thermomètre tomba à quarante et un degrés Farenheit (5° centig. au-dessus de zéro). Le ciel était couvert de brumes qui ne tardèrent pas à se résoudre en pluie. La mauvaise saison arrivait.

Mrs. Joliffe, avant que la neige couvrît le sol, s'occupa de ses semailles. On pouvait espérer que les graines vivaces d'oseille et de cochléarias, abrités sous les couches neigeuses, résisteraient à l'âpreté du climat et lèveraient au printemps. Un terrain de plusieurs acres, caché derrière la falaise du cap, avait été préparé d'avance, et il fut ensemencé pendant les premiers jours de septembre.

Jasper Hobson ne voulut pas attendre l'arrivée des grands froids pour faire revêtir à ses compagnons leurs habits d'hiver. Aussi, tous ne tardèrent-ils pas à être convenablement vêtus, portant de la laine sur tout le corps, des capotes de peau de daim, des pantalons de cuir de phoque, des bonnets de fourrure et des bottes imperméables. On peut dire que l'on fit également la toilette des chambres. Les murs de bois furent tapissés de pelleteries, afin d'empêcher, par certains abaissements de la température, les couches de glace de se former à leur surface. Maître Raë établit, vers ce temps-là, les condensateurs destinés à recueillir la vapeur d'eau suspendue dans l'air, et qui durent être vidés deux fois par semaine Quant au feu du poêle, il fut réglé suivant les variations de la température extérieure, de manière à maintenir le thermomètre des chambres à cinquante degrés Farenheit (10° centig. au-dessus de zéro). D'ailleurs, la maison allait être bientôt recouverte d'une épaisse couche de neige, qui empêcherait toute déperdition de la chaleur interne. Par ces divers moyens, on espérait combattre victorieusement ces deux redoutables ennemis des hiverneurs, le froid et l'humidité.

Le 2 octobre, la colonne thermométrique s'étant encore abaissée, les premières neiges envahirent tout le territoire du cap Bathurst. La brise était molle, et ne forma point un de ces tourbillons si communs dans les régions polaires, auxquels les Anglais ont donné le nom de *drifts*. Un vaste tapis blanc, uniformément disposé,

confondit bientôt dans une même blancheur le cap, l'enceinte du fort et la longue lisière du littoral. Seules, les eaux du lac et de la mer, qui n'étaient pas encore prises, contrastèrent par leur teinte grisâtre, terne et sale.. Cependant, à l'horizon du nord, on apercevait les premiers icebergs qui se profilaient sur le ciel brumeux. Ce n'était pas encore la banquise, mais la nature amassait les matériaux que le froid allait bientôt cimenter pour former cette impénétrable barrière.

D'ailleurs, *la jeune glace* ne tarda pas à solidifier les surfaces liquides de la mer et du lac. Le lagon se prit le premier. De larges taches d'un blanc gris apparurent ça et là, indice d'une gelée prochaine que favorisait le calme de l'atmosphère. Et en effet, le thermomètre s'étant maintenu pendant une nuit à quinze degrés Fahrenheit au-dessus de zéro (9° centig. au-dessous de la glace), le lac présenta le lendemain une surface unie qui eût satisfait les plus habiles patineurs de la Serpentine (1). Puis, à l'horizon, le ciel revêtit une couleur particulière que les baleiniers désignent sous le nom de *blink*, qui était produite par la réverbération des champs de glace. La mer gela bientôt sur un espace immense, un vaste icefield se forma peu à peu par l'agrégation des glaçons épars et se souda au littoral. Mais cet icefield océanique, ce n'était plus le miroir uni du lac. L'agitation des flots avait altéré sa pureté Ça et là ondulaient de longues pièces solidifiées, imparfaitement réunies par leurs bords, quelques-unes de ces glaces flottantes connues sous la dénomination de *drift-ices*, et, en maint endroit, des protubérances, des extumescences souvent très-accusées, produites par la pression, et que les baleiniers appellent des *hummocks*.

En quelques jours, l'aspect du cap Bathurst et de ses environs fut entièrement changé. Mrs. Paulina Barnett, dans un perpétuel ravissement, assistait à ce spectacle nouveau pour elle ! De quelles souffrances, de quelles fatigues son âme de voyageuse n'eût-elle pas payé la contemplation de telles choses ! Rien de sublime comme cet envahissement de la saison hivernale, de cette prise de possession des régions hyperboréennes par le froid de l'hiver ! Aucun des points de vue, aucun des sites que Mrs. Paulina Barnett avait observés jusqu'alors, n'était reconnaissable. La contrée se métamorphosait. Un pays nouveau naissait, pour ainsi dire, devant ses regards, pays empreint d'une tristesse grandiose. Les détails disparaissaient, et la neige ne laissait plus au paysage que ses grandes lignes, à peine estompées dans les brumes. C'était un décor qui succédait à un autre décor, avec une rapidité féerique.

(1) Petite rivière de Hyde-Park, à Londres.

Plus de mer, là où naguère s'étendait le vaste Océan. Plus de sol aux couleurs variées, mais un tapis éblouissant. Plus de forêts d'essences diverses, mais un fouillis de silhouettes grimaçantes, poudrées par les frimas. Plus de soleil radieux, mais un disque pâli, se traînant à travers le brouillard, traçant un arc rétréci pendant quelques heures à peine. Enfin, plus d'horizon de mer, nettement profilé sur le ciel, mais une interminable chaîne d'icebergs, capricieusement ébréchée, formant cette banquise infranchissable que la nature a dressée entre le pôle et ses audacieux chercheurs !

Que de conversations, que d'observations, les changements de cette contrée arctique provoquèrent ! Thomas Black fut le seul peut-être qui restât insensible aux sublimes beautés de ce spectacle ! Mais que pouvait-on attendre d'un astronome aussi absorbé, et qui jusqu'ici ne comptait véritablement pas dans le personnel de la petite colonie. Ce savant exclusif ne vivait que dans la contemplation des phénomènes célestes, il ne se promenait que sur les routes azurées du firmament, il ne s'élançait d'une étoile que pour aller à une autre ! Et précisément voilà que son ciel se bouchait, que les constellations se dérobaient à sa vue, qu'un voile brumeux, impénétrable, s'étendait entre le zénith et lui. Il était furieux ! Mais Jasper Hobson le consola en lui promettant avant peu de belles nuits froides, très-propices aux observations astronomiques, des aurores boréales, des halos, des parasélènes et autres phénomènes des contrées polaires, dignes de provoquer son admiration.

Cependant, la température était supportable. Il ne faisait pas de vent, et c'est le vent surtout qui rend les piqûres du froid plus aiguës. On continua donc les chasses pendant quelques jours. De nouvelles fourrures s'entassèrent dans les magasins de la factorerie, de nouvelles provisions alimentaires remplirent ses offices. Les perdrix, les ptarmigans, fuyant vers des régions plus tempérées, passaient en grand nombre, et fournirent une viande fraîche et saine. Les lièvres polaires pullulaient, et déjà ils portaient leur robe hivernale. Une centaine de ces rongeurs, dont la passée se reconnaissait aisément sur la neige, grossirent bientôt les réserves du fort. Il y eut aussi de grands vols de cygnes-siffleurs, l'une des belles espèces de l'Amérique du Nord. Les chasseurs en tuèrent quelques couples. C'étaient de magnifiques oiseaux, longs de quatre à cinq pieds, blancs de plumage, mais cuivrés à la tête et à la partie supérieure du cou. Ils allaient chercher, sous une zone plus hospitalière, les plantes aquatiques et les insectes nécessaires à leur alimentation, volant avec une rapidité extrême, car l'air et l'eau sont leurs véritables éléments. D'autres cygnes, dits " cygnes-trompettes ", dont le cri ressemble à un appel de clairon, furent

aperçus aussi, émigrant par troupes nombreuses. Ils étaient blancs comme les siffleurs, ayant à peu près leur taille, mais noirs de pieds et de bec. Ni Marbre, ni Sabine ne furent assez heureux pour abattre quelques-uns de ces trompettes, mais ils les saluèrent d'un " au revoir " très-significatif. Ces oiseaux devaient revenir, en effet, avec les premières brises du printemps, et c'est précisément à cette époque qu'ils se font prendre avec plus de facilité. Leur peau, leur plume, leur duvet les font particulièrement rechercher des chasseurs et des Indiens, et, en de certaines années favorables, c'est par dizaines de mille que les factoreries expédient sur les marchés de l'ancien continent ces cygnes, qui se vendent une demi-guinée la pièce.

Pendant les excursions, qui ne duraient plus que quelques heures et que le mauvais temps interrompait souvent, des bandes de loups furent fréquemment rencontrées. Il n'était pas nécessaire d'aller loin, car ces animaux, plus audacieux quand la faim les aguillonne, se rapprochaient déjà de la factorerie. Ils ont le nez très-fin, et les émanations de la cuisine les attiraient. Pendant la nuit, on les entendait hurler d'une façon sinistre. Ces carnassiers, peu dangereux individuellement, pouvaient le devenir par leur nombre. Aussi, les chasseurs ne s'aventuraient-ils que bien armés en dehors de l'enceinte du fort.

En outre, les ours se montraient plus agressifs. Pas un jour ne se passait sans que plusieurs de ces animaux fussent signalés. La nuit venue, ils s'avançaient jusqu'au pied même de l'enceinte. Quelques-uns furent blessés à coups de fusil, et s'éloignèrent, tachant la neige de leur sang. Mais, à la date du 10 octobre, aucun n'avait encore abandonné sa chaude et précieuse fourrure aux mains des chasseurs. Du reste, Jasper Hobson ne permettait point à ses hommes d'attaquer ces formidables bêtes. Avec elles, il valait mieux rester sur la défensive, et peut-être le moment approchait-il où, poussés par la faim, ces carnivores tenteraient quelque attaque contre le fort Espérance. On verrait alors à se défendre et à s'approvisionner tout à la fois.

Pendant quelques jours, le temps demeura sec et froid. La neige présenta une surface dure, très-favorable à la marche. Aussi fit-on quelques excursions sur le littoral et au sud du fort. Le lieutenant Hobson désirait savoir si, les agents des pelletiers de Saint Louis ayant quitté le territoire, on retrouverait aux environs quelques traces de leur passage, mais les recherches furent vaines. Il était supposable que les Américains avaient dû redescendre vers quelque établissement plus méridional, afin d'y passer les mois d'hiver.

Ces quelques beaux jours ne durèrent pas, et, pendant la première semaine de novembre, le vent ayant sauté au sud, bien que la température se fût adoucie, la neige tomba en grande abondance. Elle couvrit bientôt le sol sur une hauteur de plusieurs pieds. Il fallut chaque jour déblayer les abords de la maison, et ménager une allée qui conduisait à la poterne, à l'étable des rennes et au chenil. Les excursions devinrent plus rares, et il fallut employer les raquettes ou chaussures à neige.

En effet, quand la couche neigeuse est durcie par le froid, elle supporte sans céder le poids d'un homme et laisse au pied un appui solide. La marche ordinaire n'est donc pas entravée. Mais quand cette neige est molle, il serait impossible à un marcheur de faire un pas sans y enfoncer jusqu'au genou. C'est dans ces circonstances que les Indiens font usage des raquettes.

Le lieutenant Hobson et ses compagnons étaient habitués à se servir de ces *snow-shoes*, et sur la neige friable ils couraient avec la rapidité d'un patineur sur la glace. Mrs. Paulina Barnett s'était déjà accoutumée à ce genre de chaussures, et bientôt elle put rivaliser de vitesse avec ses compagnons. De longues promenades furent faites aussi bien sur le lac glacé que sur le littoral. On put même s'avancer pendant plusieurs milles à la surface solide de l'Océan, car la glace mesurait alors une épaisseur de plusieurs pieds. Mais ce fut une excursion fatigante, car l'icefield était raboteux ; partout des glaçons superposés, des hummocks qu'il fallait tourner ; plus loin, la chaîne d'icebergs, ou plutôt la banquise présentait un infranchissable obstacle, car sa crête s'élevait à une hauteur de cinq cents pieds ! Ces icebergs, pittoresquement entassés, étaient magnifiques. Ici, on eût dit les ruines blanchies d'une ville, avec ses monuments, ses colonnes, ses courtines abattues ; là, une contrée volcanique, au sol convulsionné, un entassement de glaçons, formant des chaînes de montagnes avec leurs lignes de faîte, leurs contreforts, leurs vallées,—toute une Suisse de glace ! Quelques oiseaux retardataires, des pétrels, des guillemots, des puffins, animaient encore cette solitude et jetaient des cris perçants. De grands ours blancs apparaissaient entre les hummocks et se confondaient dans leur blancheur éblouissante. En vérité, les impressions, les émotions ne manquèrent pas à la voyageuse ! Sa fidèle Madge, qui l'accompagnait, les partageait avec elle ! Qu'elles étaient loin, toutes deux, des zones tropicales de l'Inde ou de l'Australie !

Plusieurs excursions furent faites sur cet océan glacé, dont l'épaisse croûte eût supporté sans s'effondrer des parcs d'artillerie ou même des monuments. Mais bientôt ces promenades devinrent

si pénibles qu'il fallut absolument les suspendre. En effet, la température s'abaissait sensiblement, et le moindre travail, le moindre effort produisait chez chaque individu un essoufflement qui le paralysait. Les yeux étaient aussi attaqués par l'éclatante blancheur des neiges, et il était impossible de supporter longtemps cette vive réverbération, qui provoque de nombreux cas de cécité chez les Esquimaux. Enfin, par un singulier phénomène dû à la réfraction des rayons lumineux, les distances, les profondeurs, les épaisseurs n'apparaissaient plus telles qu'elles étaient. C'étaient cinq ou six pieds à franchir entre deux glaçons, quand l'œil n'en mesurait qu'un ou deux. De là, par suite de cette illusion d'optique, des chutes très-nombreuses et douloureuses fort souvent.

Le 14 octobre, le thermomètre accusa trois degrés Fahrenheit au-dessous de zéro (16° centig. au-dessous de glace). Rude température à supporter, d'autant plus que la bise était forte. L'air semblait fait d'aiguilles. Il y avait danger sérieux pour quiconque restait en dehors de la maison, d'être *frost bitten*, c'est-à-dire gelé instantanément, s'il ne parvenait à rétablir la circulation du sang, dans la partie attaquée, au moyen de frictions de neige. Plusieurs des hôtes du fort se laissèrent prendre de congélation subite, entre autres Garry, Belcher, Hope ; mais, frictionnés à temps, ils échappèrent au danger.

Dans ces conditions, on le comprend, tout travail manuel devint impossible. A cette époque, d'ailleurs, les journées étaient extrêmement courtes. Le soleil ne restait au-dessus de l'horizon que pendant quelques heures. Un long crépuscule lui succédait. Le véritable hivernage, c'est-à-dire la séquestration, allait commencer. Déjà les derniers oiseaux polaires avaient fui le littoral assombri. Il ne restait plus que quelques couples de ces faucons-perdrix mouchetés, auxquels les Indiens donnent précisément le nom d'*hiverneurs*, parce qu'ils s'attardent dans les régions glacées jusqu'au moment de la nuit polaire, et bientôt ils allaient eux-mêmes disparaître.

Le lieutenant Hobson hâta donc l'achèvement des travaux, c'est-à-dire des trappes et piéges qui devaient être tendus pour l'hiver aux environs du cap Bathurst.

Ces trappes consistaient uniquement en lourds madriers, supportés sur un 4 formé de trois morceaux de bois, disposés dans un équilibre instable, et dont le moindre attouchement provoquait la chute. C'était, sur une grande échelle, la trappe même que les oiseleurs tendent dans les champs. L'extrémité du morceau de bois horizontal était amorcée au moyen de débris de venaison, et tout animal de moyenne taille, renard ou martre, qui y portait la

patte, ne pouvait manquer d'être écrasé. Telles sont les trappes que les fameux chasseurs, dont Cooper a si poétiquement raconté la vie aventureuse, tendent pendant l'hiver, et sur un espace qui comprend souvent plusieurs milles. Une trentaine de ces piéges furent établis autour du fort Espérance, et ils durent être visités à des intervalles de temps assez rapprochés.

Ce fut le 12 novembre que la petite colonie s'accrut d'un nouveau membre. Mrs. MacNap accoucha d'un gros garçon bien constitué, dont le maître charpentier se montra extrêmement fier. Mrs. Paulina Barnett fut marraine du bébé, qu'on nomma Michel-Espérance. La cérémonie du baptême s'accomplit avec une certaine solennité, et ce jour-là fut jour de fête à la factorerie, en l'honneur du petit être qui venait de naître au-delà du soixante-dixième degré de latitude septentrionale !

Quelques jours après, le 20 novembre, le soleil se cachait au-dessous de l'horizon et ne devait plus reparaître avant deux mois. La nuit polaire avait commencé !

JULES VERNE.

(*a continuer*)

VARIÉTÉ.

LES MINES D'ARGENT—LEUR RICHESSE ET LES PAYS OU ELLES SE TROUVENT.

En 1850, le Nevada n'était pas compté au nombre des régions argentifères. En cette année, le Mexique et l'Amérique du Sud ont produit 35,000,000 de piastres, c'est-à-dire près de cinq fois autant qu'ont produit l'Europe, l'Asie et l'Afrique dans le cours de la même année. Le rendement des mines d'argent du Piémont pendant l'année 1850 a été plus considérable que celui des autres mines de l'ancien continent, et s'est élevé à environ 1,500,000 piastres. Les mines d'Autriche ont rendu environ 1,000,000 de piastres ; le surplus est sorti des mines de Russie, de Norvège, de Saxe, d'Espagne, du Devonshire et de Cornouailles, en Angleterre.

On a souvent représenté l'Inde comme un pays ne contenant pas de mines d'argent ; mais on sait par les rapports de Sir Roderick Murchison et autres voyageurs que la vallée de Kulu est si riche en mines d'argent qu'on pourrait en tirer pour des sommes énormes pendant des siècles. Ce qui était autrefois connu comme la région argentifère des Vazurs dans Kulu, comprend le pays montagneux situé entre les rivières Beas, Saingi et Parbutti. Ces mines sont aujourd'hui presque complètement oubliées, même par les habitants du pays, quoiqu'elles aient été largement exploitées pendant les jours de grandeur de l'Inde. On sait que les mines de Manikarn, situées dans la même vallée, sont d'une richesse incalculable, mais elle ne sont pas en exploitation. Les autorités indiennes et les habitants eux-mêmes, de crainte d'appauvrir le pays, suscitent toutes sortes d'obstacles pour empêcher qu'on ne les exploite.

On a calculé que 160,000 tonnes d'argent pur ont été exportées du Pérou et du Mexique seulement dans les trois cents ans qui ont suivi la découverte de l'Amérique. Cette quantité réunie serait suffisante pour faire une boule d'argent massif de cent pieds de diamètre. Ce n'est pas une bagatelle si l'on tient compte de la façon grossière d'extraire le minerai à cette époque. La différence entre l'exploitation des mines du Pérou et celles des mines du Mexique dépend seulement du climat des régions minières. Les mines de Potosi, qui ont rendu d'énormes quantités d'argent, sont situées à une élévation égale à celle du sommet du Mont Blanc, dans une région de neiges perpétuelles. Les mines du Mexique se trouvent dans des régions moyennes, où il n'y a ni grands froids ni grandes chaleurs. L'immense richesse minérale du Pérou a été développée par la patiente industrie des Indiens natifs. Ils se nourrissent presque exclusivement de cacao. Leur salaire est, en moyenne, d'une piastre et demie de notre monnaie par semaine.

On raconte une histoire romantique sur la mine de Salcado, qui est perdue depuis cent ans. Salcado était un jeune Espagnol, qui s'étant épris d'une jeune Indienne, l'épousa ; celle-ci révéla à son mari l'existence d'une mine d'une richesse fabuleuse à laquelle on n'avait pas encore touché. Salcado, aidé par sa femme, trouva la mine, et se liant d'amitié avec les Indiens, commença l'exploitation de sa découverte. En peu d'années il devint immensément riche. Le gouverneur espagnol, en voyant ces richesses si rapidement amassées, voulut s'emparer de la mine de Salcado, pour s'enrichir à son tour. En conséquence il accusa ce dernier de conspirer contre l'autorité royale, le fit arrêter, juger et condamner, quoique l'accusation fut entièrement imaginaire.

En attendant son exécution, Salcado promit au gouverneur senor de Lemos, s'il voulait permettre d'envoyer des pièces de la procédure à Madrid pour être soumise à l'examen du roi, de lui payer cent livres d'argent chacun des jours qui s'écoulerait entre le départ du navire et son retour d'Espagne. Comme à cette époque il fallait seize mois rien que pour aller, il est facile de voir combien était énorme la rançon offerte par le condamné. Salcado fut exécuté.

Lemos, débarassé du propriétaire, se hâta de se rendre à la mine, mais elle avait disparu. On ne l'a jamais retrouvée. La veuve de Salcado et les Indiens qui lui étaient dévoués, avaient juré que le meurtrier ne profiterait pas de son crime ; ils avaient inondé et enterré la mine de telle façon qu'il fut impossible à Lemos de la découvrir.

Les mines d'argent les plus riches du monde sont probablement

celles de Potocchi, situées près de La Plata, découvertes en 1545. Quoiqu'elles aient toujours été exploitées par des procédés grossiers, ces mines ont, dit-on, rendu 250,000,000 de piastres. Pendant plusieurs années seize cents esclaves indiens étaient employés aux travaux d'exploitation ; ils étaient si cruellement traités qu'ils mourraient à la peine ; ils étaient aussitôt remplacés par d'autres qui ne vivaient pas plus longtemps. Aujourd'hui on emploie deux mille ouvriers salariés : le rendement du métal est satisfaisant, et rien ne fait supposer que les mines soient près d'être épuisées.

Le produit total des mines d'argent du monde entier de 1850 à 1865, a été évaluée à 1,025,000,000 de piastres, dans laquelle somme les Etats-Unis d'Amérique entrent pour un dixième. Le rendement annuel des mines du Mexique est à présent de 20,000,000 de piastres. Le rendement de celles du Pérou diminue graduellement, et il n'a guère dépassé 3,000,000 de piastres en 1874. L'exploitation des mines du Chili et de la Bolivie se développe avec rapidité ; elles fourniront sous peu un appoint considérable au produit annuel.

En 1867, le Nevada avait produit 12,500,000 piastres ; en 1869, il produisit à peine la moitié de cette somme. On compte, cette année, sur un rendement de plus de 25,000,000 de piastres.

Le produit annuel des mines d'Idaho est de 3,000,000 de piastres, ou à peu près égal à celui des fameuses mines du Pérou. On estime que les mines du Colorado, pendant l'année 1874, ont donné 1,000,000 de piastres.

***

MATHILDE DE CANOSSE.

Suite.

Ottacar fit appeler aussitôt l'un des deux magiciens espagnols dont nous avons parlé, gens trop prompts malheureusement à lui obéir en tout. Il lui commanda de revêtir l'habit et l'apparence d'un moine de Cluny, puis de se rendre auprès d'Yolande, et de l'exhorter, au nom de son père, à lui accorder sa main.

Le fourbe qui, contrairement à l'usage d'alors, portait une longue barbe pour se donner l'air et la majesté d'un philosophe, la peigna soigneusement et la divisa en deux longues mèches : il se lava le visage avec le suc de certaines herbes qui le rendit pâle et défait, endossa le froc blanc à large capuchon, puis, ainsi fait, il prit le chemin du monastère. Il se présenta à la porte du couvent, d'un air pieux et modeste, puis, au nom de Pandolfe, demanda à voir Yolande et à lui parler. La tourière en avertit l'abbesse qui fit appeler la jeune fille, lui parla du moine, et l'accompagna au parloir. A la vue de Théotberge, l'imposteur se troubla, mais reprenant bientôt son assurance :

—Très-révérende Mère, dit-il, je suis de l'abbaye de Cluny. Notre saint abbé, successeur du célèbre Odilon, m'envoie en Pologne, pour y fonder un monastère de notre ordre. Je me suis arrêté quelques jours au couvent de Znaïm auprès du vénérable Daufer, pour me remettre des fatigues du voyage. J'ai appris là que Pandolfe était depuis plusieurs années établi en ce lieu. Or, je suis un vieil ami, un compagnon d'armes de Pandolfe, j'ai passé ma jeunesse avec lui à la cour de Henri II ; nous avons fait ensemble les guerres d'Allemagne et d'Italie, où il se signala par sa valeur. Mais enfin Dieu, par son infinie miséricorde, daigna me montrer la vanité du monde. La réputation de l'abbé Odilon étant venue jusqu'à moi, je quittai la cour, j'abandonnai les armes, et je me

mis à servir Dieu dans la pauvreté, l'humilité et la mortification. Quelques années après ma profession, notre supérieur m'envoya en Gothie et en Norwége, pour répandre la foi de Jésus-Christ : j'habitai longtemps ces contrées. Plus tard, je passai les mers, en compagnie de quelques prêtres, pour travailler à la conversion de la froide Islande, qui est l'ancienne Thulé. Hélas !.... ma vénérable dame, quels pays ! quelles mers ! Là, règne pendant six mois une nuit profonde : le jour du midi ressemble au dernier crépuscule d'une soirée avancée ; pendant les autres heures, la nuit est si complète, qu'il faut de la lumière pour dîner comme pour souper, au lever comme au coucher, à l'église comme au marché, au chœur pour Matines comme pour Tierce. Et les lumières que l'on emploie ne sont que des branches de pin enflammées, ou des étoupes trempées de graisse de phoque ou de baleine.

—Qu'entendez-vous, mon père, par des phoques et des baleines ? demanda Yolande, qui écoutait attentivement cet étrange récit.

—Ma fille, répondit le faux moine, les phoques sont de grands animaux qui vivent dans l'eau et sur la terre : ils sont si longs que l'un d'eux remplirait un des côtés de votre cloître. Ils ont un ventre, une tête énormes : leurs yeux saillants ont l'air de deux boules de verre : l'ouverture de leur gueule est si haute et si profonde, que vous pourriez vous y tenir debout ; leurs lèvres épaisses ressemblent à deux gouttières retournées, et de là s'avancent six ou huit dents plus longues que votre bras : ils ont des pattes fort courtes, et ils sont obligés de ramper sur leur ventre monstrueux. Quant à la baleine, c'est le plus grand poisson de l'Océan : il y en a de si prodigieuses, que lorsqu'elles flottent à la surface de l'eau, elles ressemblent à de petits îlots couverts de mousse. Phoques et baleines sont remplis d'une graisse blanche, dont on fait l'huile et en telle quantité que les habitants de ces pays-là retirent, de chacun d'eux, jusqu'à dix tonnes.

" Ces hommes se font au front et aux joues des incisions circulaires ou sinueuses, qu'ils colorent en rouge ou en bleu : plus ils sont peints, plus ils sont admirés et estimés. Ils vivent du produit de leur chasse, de leur pêche et de l'exploitation des mines de fer, de plomb et d'étain, dont le pays abonde, et qui fait une des branches de leur commerce avec la Norwége, le Danemark et l'Angleterre. Ils passent leur vie au milieu des glaces que les ouragans et les flots en furie amènent et amoncellent sur les rivages, où elles forment des montagnes, des châteaux avec leurs tourelles de cristal, de hautes pyramides, des arcs surmontés d'aiguilles acérées. Au milieu de cet étrange paysage, on voit se mouvoir des troupeaux de phoques, courir des bandes d'ours blancs, leurs ennemis

acharnés : ces derniers s'élancent sur les larges échines de leur paisible proie, y enfoncent leurs dents avides, et de leurs ongles aigus les déchirent et les démembrent pour se repaître de leur chair.

" Mais ce n'est pas tout encore ; mes courses ne se bornèrent pas là : un vaisseau baleinier d'Islande me porta jusqu'aux rives inconnues du Groënland, dont les habitants, de taille courte et ramassée, ont le visage entièrement aplati, et les yeux obliquement placés. Ils s'habillent avec les dépouilles des ours blancs, portent sur la tête des bonnets de peaux de martres, et aux mains des gants de poils de lapins blancs comme la neige. Ils se donnent, dans leur langue, le nom d'Esquimaux, et voyagent sur la glace, dans des traîneaux tirés par des rennes ou des chiens très-agiles. Leurs habitations sont construites en blocs de glace d'une telle dureté que la nuit comme le jour, ils y entretiennent des feux ardents sans que les murs se fondent : le plancher de ces habitations est recouvert de peaux de bisons, d'ours et de rennes. Quelques cabanes ont pour toiture des côtes de baleine sur lesquelles sont appliquées des peaux de phoques qui retombent de tous côtés jusqu'à terre en guise de tentes ; et, le croiriez-vous ? on trouve déjà dans ce pays des chrétiens, des naturels du pays convertis par les moines, des siéges épiscopaux, des églises épiscopales tout comme en Islande." (1)

Yolande écoutait avec admiration les beaux récits du faux moine, mais l'abbesse se demandait à qui tendaient tous ces longs discours, et elle priait Dieu qu'il daignât l'éclairer. Lorsque l'imposteur eut fini d'énumérer toutes ces merveilles, qu'il avait entendu raconter à un religieux, autrefois missionnaire, en effet, dans ces pays-là, il s'adressa à Yolande, d'un air tout paternel :

—Je n'eus pas plus tôt appris que mon cher Pandolfe habitait Znaïm, que je me rendis auprès de lui. Mais jugez de ma douleur !... Je le trouvai au lit d'un coup de pied de cheval qui, sans lui briser l'os de la jambe, lui a meurtri les chairs si cruellement, qu'il ne pourra chevaucher de longtemps. Vous vous imaginez bien l'accueil qu'il m'a fait en me retrouvant après une si longue séparation.... Que de souvenirs de notre jeunesse nous avons réveillés ! Aussi suis-je resté à Znaïm quelques jours de plus que je ne voulais, pour jouir de cette rencontre : mais avant-hier, au moment où je lui faisais mes adieux : " Thibault, me dit-il tout à coup, avant de vous rendre en Pologne, il faut que vous me rendiez un

(1) Le christianisme fut en effet porté en Islande et au Groenland par des moines sortis de Norwége, vers l'époque dont nous parlons.

service d'ami. J'ai confié au monastère de Brunn mon Yolande, ma fille unique, pour qu'elle fût élevée d'une façon conforme à sa naissance, et comme une bonne chrétienne, par cette admirable femme que l'on nomme Théotberge, et qui dirige ce couvent avec tant de prudence, (que votre modestie me pardonne, ô ma révérende Mère !) Or, vous saurez, mon ami, que le Margrave de Brunn, le jeune Ottocar, a rencontré ma fille par hasard. Il me l'a fait demander en mariage, mais, en comparant ma condition à la sienne, je m'en suis franchement défendu : rien n'y a fait. Le prince a insisté et de telle façon qu'il a fallu me rendre. Toutefois, je ne veux pas abuser de l'autorité paternelle : voyez donc Yolande, je vous en prie, cher ami, et engagez-la à écouter les propositions du Margrave."

" Vous voyez, mon enfant, qu'il n'est pas nécessaire de discourir plus longtemps pour vous faire voir tous les avantages de la bonne fortune qui vous arrive. Votre futur époux est jeune, courageux, riche et puissant : vous êtes étrangère, peu favorisée des dons de la fortune, de naissance obscure, comparée à celle du jeune prince : il vous donne une couronne, il vous fait dame et maîtresse de tant de villes et de peuples ; quelle folie ce serait de refuser le magnifique établissement qui se présente ! Votre père, retenu qu'il est au logis par son accident, vous invite à accepter : il vous en prie, par l'affection paternelle qu'il vous porte, et votre mère ajoute que, si vous refusez, ce serait lui donner la mort."

Les deux femmes gardèrent un instant le silence, quand tout à coup Yolande, comme frappée d'une idée subite, regarda le moine en face, et lui dit :

—Mais, mon père, pardonnez-moi cette question, quel signe auriez-vous à me donner pour me prouver que vous m'êtes réellement envoyé par mon seigneur et père ?

—Vous avez raison, répondit l'indigne : Pandolfe, qui sait que votre prudence est au-dessus de votre âge, a prévu votre demande, et, se faisant apporter une petite statuette de Notre-Dame à laquelle vous avez une grande dévotion, et qui se trouvait au chevet de votre lit, me la remit en disant : Portez-la à ma fille de ma part et en mon nom.

Ce disant, il tira de son sac la Vierge d'ivoire que nous connaissons, et la mit sur la table.

—O chère et sainte image, s'écria la jeune fille, je te reconnais ! Tu fus la joie de mon enfance, tu seras la consolation de ma jeunesse : jamais plus tu ne me quitteras. Tu seras dorénavant ma conseillère, ma gardienne, ma protectrice, le guide de mes pas en ce monde. O douceur de ma vie, ô lumière et amour de mon âme !

—Que je me sais donc bon gré, reprit l'imposteur, d'avoir pris avec moi l'image de la divine Mère ! La voici, questionnez-la : elle vous dira d'être soumise aux volontés de votre père, aux désirs de celle qui vous donna le jour, aux vœux du puissant seigneur qui désire obtenir votre main. Voyons : dites-moi, que me faut-il répondre au Margrave de Brunn ?

—Vous lui répondrez, dit Yolande en regardant Théotberge, que je ne puis rien décider que je n'aie d'abord parlé à mon père.

—Comment ! s'écria le traître en rougissant de dépit, seriez-vous assez insensée, assez téméraire, pour répondre d'une façon aussi peu convenable au Margrave ?

—Pardon, mon père, dit alors froidement l'abbesse, mais Yolande fait en ce moment la réponse que toute jeune fille prudente doit faire en pareille occurrence. D'après vos propres paroles mêmes, l'indisposition de Pandolfe ne peut durer longtemps ; il ne rendra ici, et verra sa fille. En voulant attendre l'arrivée de son père, elle n'offense, ce me semble, ni le Margrave, ni vous.

VIII.—TROUVÈRES ET MAGICIENS.

Aucune plume, aucun langage ne pourrait décrire la colère d'Ottacar, lorsqu'il vit, pour la seconde fois, ses ruses inutiles. Ce fut le malencontreux messager qui en ressentit les premiers effets : il essuya imprécations, menaces, injures et mauvais traitements.

—Hé bien ! s'écriait le jeune homme hors de lui-même, le voilà donc ce rare génie qui lit dans les cieux, qui pèse les influences des astres, qui dirige les planètes dans leur course, et règle la marche du soleil et de la lune ! Imposteur ignorant ! maladroit ! qui n'a pas su persuader une enfant, vaincre une vieille femme. Il parle merveilleusement et fait l'entendu devant les sots qui croient à sa science douteuse, à ses mystères ténébreux, à ses diaboliques sortiléges, mais vienne quelqu'un qui lui résiste, et le lâche cède et fuit. Va-t'en d'ici, ôte-toi de mes yeux.... Je ne sais ce qui m'empêche de te fendre le crâne avec ma hache.

Au premier moment, l'astrologue fut un peu déconcerté de cette apostrophe, mais se remettant aussitôt et prenant un air effrayé et assuré tout à la fois, il dit à son jeune maître :

—Je suis marri jusqu'au fond de l'âme, Messire, de n'avoir pu réussir à votre gré, mais veuillez bien vous rappeler que personne n'a encore trouvé le secret de vaincre l'obstination d'une femme, quand elle s'est mise en tête de dire non. Oui, chercher à la faire

changer d'idée, c'est vouloir essayer de sauter par-dessus son ombre. Il faut beaucoup de douceur et de patience avec elles, c'est ainsi qu'il faut les prendre, et l'on finit par vaincre sans peine une résistance que n'auraient pu ébranler vingt paires de bœufs ou d'éléphants. Tentez d'autres moyens. Votre cour rassemble des Trouvères et des Ménestrels de grand talent; ils savent chanter, sur le luth et la mandore, les plus doux, les plus suaves refrains. Tâchez de découvrir si la chambre d'Yolande donne sur la prairie qui entoure le monastère, puis envoyez pendant quelques nuits de suite, l'un ou l'autre de vos Troubadours, qui lui chante les plus touchantes de ses ballades et de ses romances, celles surtout qui sont le mieux appropriées à votre position. Vous avez ici Godevise d'Aquitaine, Hildegarde de Lotharingie, qui pincent la harpe à ravir, puis Clet de Spolète, dont le chant l'emporte sur celui des fauvettes et des rossignols.

—En vérité, l'avis est bon ! s'écria Ottacar. Swatiza.... ici, fais en sorte de savoir si la fenêtre d'Yolande s'ouvre sur la prairie. Toi, cours de ce pas dire à mes chanteurs que je veux leur parler. Qu'ils attirent Yolande au balcon, c'est tout ce que je leur demande.... ils s'en trouveront bien.

Le couvent de Brunn était situé à moins d'une lieue de la ville, dans un lieu retiré, mais agréable ; un parc antique l'entourait de ses épais ombrages, sous lesquels courait un ruisseau clair et limpide, qui se divisait en deux branches, dont l'une baignait les hautes murailles du monastère, le verger et le pied de l'église, pour aller se perdre au loin dans la prairie voisine. Pour pénétrer soit dans le couvent, soit dans l'église, il fallait traverser ce fossé sur de beaux ponts en pierres brunes, et comme les gardiens du lieu avaient soin d'arracher les plantes et les herbes aquatiques qui y croissaient, rien n'empêchait les fenêtres extérieures du bâtiment de se mirer dans les ondes pures, qui coulaient au-dessous. Celui des deux ponts qui conduisait à la porte principale, était mobile ; les gardiens le relevaient après Complies pour ne l'abattre qu'après Prime. La partie extérieure des murs était extrêmement escarpée jusqu'au cordon de pierre, au-dessus duquel s'élevaient les quatre immenses façades latérales de l'édifice, qu'éclairaient des fenêtres à balcons, d'où l'on pouvaient jouir de la vue de la campagne, et, pendant les soirées d'été, respirer la brise nocturne.

L'intérieur du monastère était fort vaste ; il contenait, au rez-de-chaussée, plusieurs cloîtres, que surmontaient des galeries couvertes où, pendant l'hiver, aux jours de pluies, lorsque la neige venait ensevelir les campagnes, les jardins et les prés, les religieuses pouvaient se promener, et les jeunes filles prendre leur récréa-

tion. Au dehors était l'*hospice*, (1) disposé en appartements commodes, car à cette époque on donnait volontiers l'hospitalité aux voyageurs et aux pèlerins, et une image miraculeuse de la Sainte Vierge, qui reposait dans l'église du couvent, en attirait chaque jour un grand nombre. D'un autre côté, s'étendaient les bâtiments réservés aux élèves : les parents seuls pouvaient y pénétrer, surtout quand ils venaient visiter une enfant malade ; enfin, plus loin, s'élevait le logement des religieuses, que la clôture rendait inaccessible aux séculiers, si ce n'est dans le riche quartier qui était réservé à l'abbesse.

Dans les salles du rez-de-chaussée, on recevait chaque jour, après le dîner, trois cents pauvres, auxquels on distribuait de la soupe, du pain, de la bière, et un plat de lard ou de viande salée.

Pour accoutumer ses élèves à la compassion envers les malheureux, la pieuse abbesse envoyait souvent quelques-unes d'entre elles aider les sœurs converses dans cette œuvre de charité. Pour que ces jeunes filles comprissent bien tout le mérite qu'il y avait à s'humilier aux pieds de ceux que Jésus-Christ avait appelés ses frères, Théotberge ne permettait de descendre qu'à celles dont la conduite était irréprochable. Yolande cependant avait tant supplié, et d'ailleurs sa manière d'être était tellement édifiante en tout, qu'elle avait obtenu la permission de descendre chaque jour auprès des pauvres femmes pour les consoler et les servir. Et en vérité, la noble enfant s'acquittait merveilleusement de cette tâche ; elle semblait rechercher les plus âgées, les plus infirmes, et s'empressait pour elles avec une sollicitude, une charité qui excitait l'attendrissement.

Pour savoir si la chambre d'Yolande donnait sur le jardin, et connaître au juste où elle était située, la diabolique Swatiza s'était adressée à celle de ces pauvresses qui semblait le mieux convenir à ses projets ; elle lui fit un léger présent, en lui disant :

—Bonne femme, fais en sorte de savoir où repose Yolande, mais sois prudente... demande-le, comme si cela venait de toi seule, et surtout que personne ne t'entende : tâche de me dire aussi l'étage et le numéro de sa fenêtre... il y en a tant dans cette façade !...

—Oh ! que oui ; rien qu'au dehors, il y en a autant que de jours dans l'année ; ce couvent est si grand ! Figurez-vous qu'à l'intérieur, chaque sœur en a deux, et l'abbesse plus de vingt, peut-être. Est-ce que vous voulez vous faire religieuse ?

---

(1) C'est ainsi que l'on nomme, dans les couvents, cette partie des bâtiments qui est réservée aux étrangers et aux voyageurs.

—Hé ! hé ! le monde a peu de charmes pour moi, et si l'on voulait bien me recevoir...

—Mais... au fait... pourquoi voulez-vous donc connaître la fenêtre d'Yolande ? Qu'est-ce que cela vous fait ?...

—Oh ! cela ne me fait guère... pourtant, je te le dirai. J'ai fait l'autre soir un pari avec une de mes compagnes. Nous passions le long des murs du monastère, au moment où les hirondelles vont et viennent, à la tombée de la nuit, en quêtes des insectes qui font leur pâture. L'une d'elles, dont le nid pendait aux anneaux d'une fenêtre, après avoir voleté ça et là, retournait en toute hâte donner la becquée à ses petits, tandis qu'une autre, se mettait en chasse à son tour, revenait aussi au même nid, et ainsi de suite à tour de rôle. A cette vue, je ne pus m'empêcher de dire : " C'est sans doute la fenêtre d'Yolande ?—Et pourquoi ? répondit ma compagne.—Pourquoi ? fis-je ; eh ! parce que c'est une jeune fille si charitable, que les hirondelles elles-mêmes la reconnaissent, et ont placé leur nid sous sa protection. Tu ne me crois pas ?—Non.—Gageons un gâteau.—Ça va : gageons." Et pour m'assurer de la chose, je me suis adressée à toi, qui la vois tous les jours.

—Oh ! oui, je la vois tous les jours... elle est si bonne pour moi ! Si vous saviez quelle perle de jeune fille c'est là ! nous la nommons l'ange de la Providence, parce qu'ici elle nous sert de ses propres mains, là elle nous fait une amitié, un jour elle nous apporte le meilleur de son dîner. Mais devinez un peu ce qu'elle fait pendant que nous attendons que la sœur converse nous apporte notre soupe ? Elle nous peigne, nous raccommode nos haillons, enfin, faut-il le dire ? elle nous coupe les ongles, avec ses jolies petites mains blanches, tandis que nous pleurons de tendresse, et que nous lui donnons mille bénédictions.

Peu de temps après cet entretien, par une nuit limpide et calme, au moment où la lune s'élevait à l'horizon, on entendit, au milieu des arbres du parc, les doux sons d'un luth, qu'accompagnait une harpe. Il faisait obscur sous le feuillage épais ; les rameaux entrelacés ne laissaient pénétrer aucun rayon de la lune ; pas une feuille ne tremblait sous la brise ; le petit ruisseau qui baignait les murs du monastère semblait traîner plus silencieusement ses ondes, la lune éclairait les fenêtres du dortoir d'un reflet plus calme, tout dans la nature reposait aux environs. Après les premiers accords, une douce et triste symphonie se répandit dans l'air, puis une voix tendre et sonore fit entendre un chant si expressif, si plein d'émotion, qu'il pénétrait jusqu'au fond de l'âme.

Pendant que ce chant plaintif s'élevait du milieu des arbres, accompagné des sons doux et harmonieux de la harpe, on vit, à la

lueur de la lune, plusieurs fenêtres s'ouvrir et quelques têtes s'avancer furtivement, pour jouir de cette musique nocturne ; mais la huitième fenêtre, celle de la chambre d'Yolande, restait obstinément fermée. Alors le chant recommença, mais sur un ton plus animé.

—Pourquoi, reprit la voix, pourquoi, jeune fille, veux-tu refuser un si beau parti ? Crains-tu donc que mon chant t'attendrisse ? Trembles-tu que les accords du luth et de la harpe ne te rendent moins inflexible ? Ce puissant seigneur est le plus noble et le plus brave des jeunes gentilshommes de la Moravie ; nul autre ne sait mieux que lui dompter un coursier ardent, ou le fatiguer dans les forêts, sur les traces d'un cerf agile, le guider au milieu des batailles, ou le faire manœuvrer dans un tournoi. Nul chevalier ne porte un haubert plus brillant, un cimier plus magnifique, aucune main ne manie mieux une épée. En un mot, il est la fleur des chevaliers, la joie de la cour ; et pourtant, ce n'est qu'à toi seule qu'il veut offrir sa main, son trône et sa couronne de pierreries.

Et le chant continuait encore, plus expressif et plus harmonieux, lorsqu'au travers le taillis du bois, s'avança un cavalier revêtu de son armure : il leva sa visière, et s'arrêta pour écouter ; il paraissait ému. C'était Ottacar lui-même qui, impatient de connaître les effets de sa sérénade, était venu rejoindre ses musiciens. Mais la fenêtre restait impitoyablement fermée, tandis que celles des autres pensionnaires s'ouvraient les unes après les autres ; on voyait même de temps en temps, à l'étage inférieur, apparaître le visage d'une sœur converse que la curiosité attirait, mais la huitième fenêtre ne s'ouvrait pas un instant. Aussi, comme l'horizon se teignait déjà d'une blanche lueur à l'Orient, la troupe chantante se remit en chemin pour Brunn, escortée du jeune Margrave. Au jour suivant, la sérénade nocturne fut le sujet de l'entretien de tout le monastère, d'autant plus que personne ne pouvait dire à l'intention de qui elle avait été donnée. Yolande se taisait tout en écoutant, mais après Tierce, elle se rendit auprès de l'abbesse, lui expliqua le sens caché des paroles du chanteur, en suppliant qu'on voulût bien la faire changer de chambre.

L'époque dont nous essayons de donner une esquisse était remplie de superstitutions, auxquelles la profonde ignorance du Xe siècle avait donné naissance. Les peuples unissaient à une foi vive en Jésus-Christ, les préjugés antiques des nations, d'au delà des monts où ils avaient pris naissance. Ainsi que nous l'avons dit dans les chapitres précédents, beaucoup de ces nations teutoniques et slaves étaient encore nouvelles dans la foi chrétienne ;

elles conservaient quelque chose de leur rudesse native, et de leur barbarie naturelle ; elles dédaignaient de se soumettre à la plupart des lois civiles, faisaient consister l'équité et le droit dans la force brutale, et lorsque cette dernière leur faisait défaut, ils n'hésitaient pas à recourir aux moyens surnaturels. C'est ainsi que, dans leurs différends, soit publics, soit particuliers, ils rendaient la divinité elle-même arbitre de leur cause, et recouraient à l'épreuve de l'eau bouillante, à celle du feu et aux combats singuliers ; c'est ce qu'ils nommaient le jugement de Dieu. La querelle avait-elle lieu entre deux guerriers, ils en venaient au duel, et celui qui tombait mort, blessé ou vaincu, était reconnu coupable. Un homme était-il accusé de vol ou d'homicide, et ignorait-il le maniement des armes ? il invoquait le jugement de Dieu. Pour cela, on allumait un grand feu, et au moment où la flamme était dans toute son ardeur, l'accusé s'y élançait pour la traverser ; s'il en sortait sain et sauf, le peuple proclamait son innocence.

L'Eglise, toujours douce et sage, avait ces épreuves en horreur, et recommandait instamment aux évêques d'enseigner à ces chrétiens crédules et grossiers, qu'il ne fallait pas exiger de Dieu des miracles, que c'était le tenter, qu'il nous avait donné la raison et les lois pour décider du juste et de l'injuste; mais il n'était pas facile d'éclairer ces esprits grossiers, et de dompter ces âmes féroces. Les lois n'ayant point de rigueur, les hommes n'avaient pour elles que du mépris ; ils aimaient mieux recourir aux vengeances particulières, qui, trop souvent, passaient en héritage de génération en génération. C'est pourquoi, l'Eglise avait institué les trêves de Dieu, qui étaient des temps consacrés à la prière, à la pénitence, et pendant lesquels il était défendu de combattre et de tuer un adversaire.

(*à continuer*)

CHRONIQUE PARISIENNE

Ceux qui nous voient à distance et à travers la fumée de ces vains combats de la polémique quotidienne, doivent avoir une bien triste idée de la France, au point de vue politico-religieux.

A première, vue en effet, tout semble désespéré. Nous sommes en république, et cela, dans un pays où république et révolution sont presque toujours synonymes, et où, d'autre part, les luttes électorales affectent toujours un caractère religieux très prononcé, les candidats ne manquant guère de se recommander de leur haine ou de leur amour pour le catholicisme.

Il semblerait donc que dans les élections de février, la France s'est prononcée en majorité contre les défenseurs avoués de son antique religion et qu'elle a voulu *réagir*,—c'est le mot consacré,—contre le *Syllabus*, le concile, les tendances unanimement ultramontaines de son clergé, les projets d'ailleurs avortés de restauration monarchique en faveur de Henri V., et généralement, contre la bonne volonté religieuse et les errements bien connus de la défunte Assemblée nationale.

Et ce qui donnait encore plus de relief à cette supposition, c'est l'éclatante et multiple défaite électorale de M. Buffet alors ministre dirigeant et en pleine possession de la confiance de l'ancien Parlement et de l'amitié du maréchal, président de la république.

M. Buffet, excellent catholique, mais parlementaire à l'excès, avait fait la république en haine d'un provisoire qui pesait à tous, mais d'où chacun ne voulait sortir que par la porte de sa préférence. Dans sa pensée, il s'agissait simplement de mettre l'étiquette républicaine sur le septennat et d'assurer ainsi le pouvoir tutélaire du maréchal MacMahon. Et nul ne peut dire en effet ce qui fût arrivé, si, épousant cette illusion, les conservateurs de droite se fussent ralliés en masse à la fiction dont il s'agit et eussent pris

à leur compte ce nouvel *essai loyal*, qu'ils avaient justement interdit à M. Thiers à une autre époque.

Mais il ne pouvait en aller ainsi, sans engager les principes. M. Buffet ne fut suivi que par une partie du centre-droit ; et ainsi fut obtenue cette fameuse majorité d'*une voix*, à laquelle nous devons d'être légalement, sinon définitivement en république. Car, par la plus plaisante des contradictions, la république avait été reconnue à la fois définitive et..... révisable.

Révisable, elle devait l'être en effet, mais à brève échéance et d'une toute autre façon que l'entendaient M. Buffet et les orléanistes qui avaient imité son vote. Tandis qu'ils se flattaient de s'imposer ainsi en quelque sorte, aux conseils du maréchal, qui ne pouvant plus prendre ses ministres à droite, ne voudrait pas non plus les prendre à gauche, le centre gauche, affamé de pouvoir et à jeûn de portefeuilles ministériels, perça à jour cette manœuvre, et, la période électorale ouverte, ne cessa de dénoncer à l'opinion le faux républicanisme du cabinet et ses secrets agissements en faveur des monarchistes.

En ce temps-là, toutes les préfectures de France étaient aux mains de ceux que depuis on a appelés par ironie les fonctionnaires de l'*ordre moral*. C'étaient des hommes de talent, presque tous bons chrétiens, et plusieurs de haute naissance. M. de Broglie avait fait appel à leur concours après la chute de M. Thiers, conservant toutefois un certain nombre de préfets non suspects de faiblesse radicale et donnant en même temps aux grandes villes des maires énergiques et dévoués au maréchal.

Il arriva,—ce qui arrive toujours en pareilles circonstances,—que ces honnêtes gens et ces hommes de cœur se rapprochèrent du clergé, avec lequel ils se maintinrent généralement dans les meilleurs termes et qu'ils défendirent, ça et là, contre d'inqualifiables agressions.

Ce fut le prétexte d'attaques aussi passionnées que déloyales. Les candidats agréables aux préfets furent tous représentés comme des cléricaux ou des monarchistes déguisés ; et mettant habilement en opposition le ministre et le maréchal, on représenta la situation de celui-ci comme menacée au même titre que l'idée républicaine ; on parla de bouleversements éventuels et de changements de gouvernement, changements inévitables, si les candidats du préfet et de l'évêque venaient à l'emporter.

Bref, et le gouvernement n'intervenant pas par un scrupule exagéré d'impartialité et dans la crainte de retomber dans les candidatures officielles si reprochées à l'empire, le terrain fut miné ainsi sous les pieds des conservateurs et les candidats républicains

sortant vainqueurs en grande majorité, le ministère et les catholiques parurent sombrer à la fois sous les mêmes ruines.

Il n'en était rien pourtant, et le clergé ne s'était pas commis à ce point dans la lutte politique et électorale. Dans beaucoup d'arrondissements, il n'avait même pas eu à opter entre des candidats également suspects au point de vue religieux, particulièrement là où la lutte se circonscrivait entre républicains et bonapartistes.

Là même où des champions décidés de la cause catholique se présentaient aux électeurs, les évêques et les prêtres n'avaient en aucune façon pressuré les consciences chrétiennes, comme on le leur a tant reproché depuis. Ce ne sont là que des calomnies profitables aux esprits sans pudeur qui les inventent, à ceux auxquels Voltaire disait : *Mentez, mentez : il en restera toujours quelque chose.*

Quoi qu'il en soit, ce fut à ce point de vue agressif, que les radicaux s'obstinèrent à expliquer leur victoire ; et pour que l'agitation religieuse durât plus longtemps, ils s'appliquèrent à invalider pendant deux mois, toutes les élections plus ou moins entachées de cléricalisme. Le cas de M. le comte de Mun, élu trois fois par un arrondissement du Morbihan et renvoyé nonobstant devant le même collége électoral, a été l'un des plus curieux épisodes de cette mauvaise guerre.

Pendant ce temps, le centre gauche arrivait enfin au pouvoir dans la personne de tous ses orateurs un peu marquants et le maréchal, séparé violemment de M. Buffet, acceptait les choix de M. Dufaure.

M. Dufaure, épave de l'ancien cabinet où, avec MM. Decazes et Léon Say, où il représentait l'élément républicain, et boudait, aux applaudissements de la gauche, la politique conservatrice de ses collègues, ne pouvait pourtant pas, personnellement, effrayer le clergé et les catholiques. Chacun le connaissait comme un bon chrétien et portant, dans la pratique de ses devoirs, cette inflexibilité quelque peu rogue d'une indépendance que ne semblent pouvoir entamer ni la crainte servile ni le respect humain.

Mais nous ne sommes que trop habitués en France à distinguer entre l'homme d'Etat et l'homme privé ; et M. Dufaure,—ce roseau peint en fer,—comme on l'a si bien défini, ne tarda guère à donner lui-même, au point de vue religieux, toute la mesure de son insuffisance. Son programme parlait bien de la nécessité de sauvegarder *les saintes lois de la religion*, mais il indiquait en même temps comme nécessaire, un ramaniement,—lisez : une restriction de la loi, sur la liberté d'enseignement, si récemment et si chèrement obtenue de l'Assemblée nationale.

C'était l'os à ronger jeté aux gauches impatientes d'abord, puis à la presse républicaine qu'il fallait bien acheter, puis enfin aux radicaux qu'il fallait payer de leur concours. On prenait pour soi les portefeuilles ministériels et on leur laissait des promesses.

Il n'est pas téméraire de supposer que, dans la pensée de M. Dufaure, il ne s'agissait que de cela, témoin la visible mauvaise humeur et la faiblesse insolite avec lesquels il appuya le projet de loi de son collègue à la Chambre haute. Mais il n'en était pas de même de M. Waddington, protestant, libérâtre et universitaire, très engagé avec les gauches et très désireux de se faire un peu de cette gloire parlementaire, qui, par malheur, ne précède pas toujours l'avènement de certains hommes au pouvoir et dont alors, sous peine de décheoir, la conquête oblige.

Son rôle fut facile à la Chambre basse, acquise d'avance en majorité à toute entreprise vexatoire et anti-catholique. Malgré les beaux discours de M. de Mun et de M. Keller, malgré l'appoint des bonapartistes et les mordantes philippiques de Paul de Cassagnac, le projet Waddington fut voté et—sauf opposition du sénat,—il fut décidé, que la collation des grades au lieu d'être attribuée à des jurys mixtes, comme le voulait la loi Dupanloup, serait rendue aux professeurs de l'Etat, dont elle assurait ainsi encore une fois, l'ancien et odieux monopole.

Heureusement, le Sénat fut d'un autre avis, et après 5 jours de la joute oratoire la plus brillante qui ait jamais illustré la tribune française, gain de cause fut donné à la loi et aux universités catholiques.

Il faut avoir été malheureux comme nous le sommes en ce moment, pour comprendre l'immense soupir de satisfaction et de soulagement qui accueillit ce vote. Déjà le Sénat s'était honoré en appelant M. Buffet, catholique et conservateur à la succession d'un sénateur décédé, qui n'était rien moins que M. Ricard, l'éphémère ministre de l'intérieur du nouveau cabinet et cela, malgré l'estampille gouvernementale donnée à la candidature de M. Renouard, son adversaire.

Si depuis, et par suite d'un déplorable malentendu, M. Dufaure a pu passer contre M. Chesnelong, tout fait espérer que la majorité se reformera sur ce nom sympathique au prochain scrutin et que la Chambre haute donnera ainsi un nouveau gage de ses sentiments conservateurs et catholiques.

L'histoire d'hier s'arrête là. Si maintenant nous jetons un regard sur le présent, et si nous nous demandons quelle est, au point de vue politique, la situation religieuse de notre pays, il ne sera peut-être que juste de dire qu'elle est encore plus menacée que

réellement compromise. Je vais tâcher de résumer impartialement et succinctement ce qu'il y a à craindre, puis, ce qu'il y a à espérer.

Ce qu'il y a à craindre, c'est hélas ! la Révolution si malheureusement acclimatée dans l'esprit français, si perfide, si souple, si aveugle chez les grands, si altérée, si féroce et si violente chez les petits : ce sont les sociétés secrètes, les mauvais livres et surtout la mauvaise presse qui pillule et prospère sous les coups mêmes de la justice, qui tendent à la paralyser, sinon à l'anéantir.

Nous avons un journal intitulé : *Les Droits de l'Homme* auquel le trop fameux Rochefort envoie des correspondances incendiaires. La prison, les amendes, les rigueurs judiciaires pleuvent sur cette feuille, sans autre effet que d'en augmenter la clientèle et d'en raviver le succès. J'en citerais plusieurs autres à peine moins violents dont les scandaleux démêlés avec l'Etat ou les particuliers ne font qu'activer les affaires et élargir la veine des abonnements. Et parmi les feuilles républicaines réputées sages, quelles préventions anti-religieuses ! quelle ignorance, quels honteux compromis ! Des gens qui ne vont pas à la messe et qui ne savent plus leur *Pater*, invoquent Bossuet avec des larmes dans la voix et parlent de ressusciter le gallicanisme, qui n'a pas un seul—mais pas un seul—représentant en France. Le *Syllabus*, le concile, les jésuites, la papauté sont chaque jour trainés sur la claie, avec l'idée avouée de pervertir les masses et de pousser à une guerre sociale et religieuse.

Chaque matin vingt grandes feuilles au moins, dans la seule capitale, font feu de toutes pièces contre les empiètements du clergé, l'intolérance des évêques et les menées jésuitico-monarchistes. Chaque nuit, la hotte de ces chiffonniers littéraires s'emplit et le lendemain, c'est un débordement d'ordures.

C'est ainsi que nous avons en ce moment trois ou quatre grosses *affaires* dont 15 jours de déclamations injurieuses et de calomnies n'ont pas réussi à refroidir l'intérêt. L'affaire du général Ducrot se permettant de faire donner la bénédiction papale à ses troupes par l'évêque de Nevers : l'affaire du général Maurice ne craignant pas de déplorer, dans un banquet officiel, la suppression du traitement des aumôniers militaires : l'affaire des obsèques du maëstro Félicien David à qui l'armée conformément à son réglement, a refusé, pour cause d'absence des ministres du culte, les honneurs attribués aux grands hommes décorés : enfin l'affaire du général Barry, célébrant dans un discours de distribution des prix les bienfaits de l'enseignement religieux comparé à l'enseignement matérialiste...

En même temps et de la même plume encore humide, averse de

compliments aux conseillers radicaux de Figeac, de Carpentras et de Toulon, qui, toujours sur l'estrade d'une distribution des prix, viennent d'insulter la religion de la majorité des Français de la façon la plus grossière.

Certes ! voilà bien des dangers, bien des avertissements, bien des menaces sinistres : et pourtant, rien ne me semble aussi déplorable que la division politique du parti religieux. En immense majorité, est-il besoin de le dire, nous sommes monarchistes et monarchistes convaincus. Cependant le second empire ne nous ayant pas fait que du mal et ayant même débuté sous les auspices les plus religieux, plusieurs d'entre nous sont restés bonapartistes ; et cela d'autant mieux que l'échec récent de la restauration des Bourbons, rend Napoléon IV plus près du trône que qui que ce soit et que ses adhérents affectent partout de se mettre à l'avant-garde du parti de l'ordre.

D'autres, en moindre quantité, mais d'une égale bonne foi, mettent leur confiance dans le régime républicain. Ce sont ceux qui se persuadent que plusieurs juges valent mieux qu'un roi en Israël et qui ont vu M. Dufaure à la messe.

L'unité d'action devenant chimérique en raison de ce morcellement du parti religieux, quelles peuvent être,—je reste toujours au point de vue humain,—nos ressources et nos espérances.

Bien peu de chose, si je m'en rapporte anx apparences et aux probabilités. Et cependant je ne puis m'empêcher de me reporter par la mémoire au lendemain des élections de février, alors que de bons prêtres se prédisaient avec conviction un exil ou une persécution à courte échéance, et qu'ils ne parlaient de rien moins, que de l'éventualité d'un convoi ramenant les communards de Nouméa et y déportant les curés en leur lieu et place.

Assurément, beaucoup de nos législateurs de l'extrême-gauche ne verraient pas d'inconvénient à cet échange, mais les modérés plus nombreux n'entendent pas de cette oreille. Qui servirait de cible aux passions révolutionnaires, si les curés n'étaient pas là ? Qui couvrirait le bourgeois et ses capitaux ? Qui ferait les frais des concessions ministérielles ?... Le clergé est le paravent d'une foule d'intérêts inférieurs qui ne peuvent vivre qu'à son ombre et ce serait se découvrir par trop, que de le livrer autrement qu'en détail, lentement et pièce à pièce. *Lentement et sûrement :* M. Spuller l'a dit, et c'est le mot d'ordre.

Mais l'occasion n'a qu'un cheveu, comme dit le proverbe : et souvent, l'on perd tout, à ne pas le saisir. Pendant ce *lentement*, on a vu la révolution se déchirer de ses propres mains et le bon Dieu, sans efforts, rétablir ses affaires. Je ne vois pas pourquoi

nous en désespérerions, du moment surtout que l'honorable maréchal est encore au pouvoir pour 4 ans et qu'il s'avoue,—mais est-ce bien sûr ?—au bout de ses concessions et de ses faiblesses.

M. Dufaure lui-même ne se laissera pas forcer sans en découdre, dans les retranchements extrêmes de l'ordre public où il s'est cantonné, et si, comme c'est assez probable, il est renversé par la gauche, il est possible que cet échec le rejette alors sur la droite avec une grande partie de ses coreligionnaires politiques. Alors la France pourra peut-être prendre peur, et qui ne sait que c'est lorsqu'elle a peur qu'elle se sauve et qu'elle s'aide !

D'autre part, toutes les œuvres catholiques sont plus florissantes que jamais. Les universités libres ont déjà poussé quelques racines et donné quelques fruits. L'armée, dans ses officiers généraux surtout, est en majorité conservatrice. La magistrature n'est pas encore entamée : l'épiscopat n'est pas encore amoindri, et les nouveaux préfets eux-mêmes prennent avec le clergé des ménagements et ont pour lui des égards, qui démontrent à quel point ils se sentent impuissants à gouverner, en dehors de l'idée religieuse.

Non, ne fut-ce que par intérêt, ce divorce ne se fera pas, tant que la centre-gauche sera au pouvoir. Il ne se ferait même pas avec un ministère Jules Simon ; et par le fait même de son attitude à la fois fière et dégagée de tout compromis malsain, le parti catholique est en mesure de se voir sollicité et flatté plus ou moins ouvertement, par tous les prétendants au pouvoir suprême. On ne gouvernera pas contre lui, tous les hommes politiques le savent, même ceux qui s'évertuent à gouverner sans lui. Dieu fasse pour le bonheur de la France, qu'il nous vienne quelqu'un ayant le courage de gouverner avec lui !

H. B.

Paris, Octobre 1876.

CHRONIQUE DU MOIS

Son Excellence le gouverneur-général est revenu de sa tournée d'excursion dans la Colombie Auglaise, après une absence de près de deux mois. Lord Dufferin a été partout accueilli avec la faveur à laquelle a droit, à tous égards, l'illustre représentant de la Reine. Les Colombiens ont voulu profiter de son passage pour l'intéresser en leur faveur et obtenir qu'il les aidât à revendiquer les prétendus droits que leur assurent les termes d'entrée dans la Confédération, mais le noble lord les a courtoisement priés de porter leurs plaintes au pied du trône même. C'était assurément la meilleure manière d'écarter une question épineuse pour lui-même et pour son cabinet.

La récente nomination de l'honorable M. Laird, ministre de l'intérieur, au poste de lieutenant-gouverneur de la nouvelle province de Kewatin, dans le Nord-Ouest, a créé une vacance dans le cabinet fédéral. M. Mills vient d'être nommé pour remplir le poste laissé vacant. Ontario compte donc maintenant cinq représentants dans le cabinet fédéral.

La législature provinciale de Québec s'ouvrira le 10 novembre prochain. Sans connaître le programme du ministère, nous ne pensons pas que la session soit très orageuse, car les questions qui pouvaient susciter le plus de discussion ont été définitivement réglées l'an dernier. Toutefois il ne serait pas impossible qu'il passât quelque léger nuage sur le ciel politique de nos législateurs.

Les premiers ministres de Québec et d'Ontario ont eu dernièrement à Ottawa, une conférence sur la distribution des deniers qui lors de la confédération, se trouvaient dans le trésor de l'ancienne province du Canada. Quoique cette question n'ait pas été encore réglée, puisqu'on l'a référée au conseil privé de Sa Majesté, nous sommes heureux de constater au moins qu'elle a fait un pas vers sa solution.

Les honorables ministres provinciaux ont profité de la circonstance, pour conférer avec le ministre des finances, au sujet d'autres questions à régler entre l'ancienne province du Canada et la Puissance. On assure que cette entrevue aura pour résultat de hâter le règlement de ces difficultés.

Au commencement de ce mois a eu lieu l'inauguration de l'em-

branchement du chemin de fer du Nord, se rendant à St. Jérome. C'est le premier tronçon de cette grande voie ferrée qui doit bientôt sillonner la rive Nord et assurer la prospérité et le développement de cette partie si importante de notre pays. Déjà les trains circulent régulièrement tous les jours entre St. Jérôme et Montréal, distance de plus de trente milles, et la facilité des communications devra nécessairement influer sur notre commerce local. L'achèvement de cette partie de la nouvelle ligne nous donne l'assurance que l'an prochain, il nous sera permis de voir inaugurer le chemin de fer qui doit relier Montréal à Ottawa, en attendant que la ligne s'étende jusqu'à la capitale provinciale.

Les commissaires de l'Exposition du Centenaire ont octroyé les prix mérités par les exposants. Le Canada n'a pas été oublié et la part qu'il a reçue est certainement très belle. Il nous a fait cependant peine de voir le petit nombre de Canadiens-Français dont les noms ont été proclamés. Les Haut-Canadiens ont certainement figuré avec plus davantage que les habitants de Québec. Le nombre et la variété de leurs produits leur ont assuré une place marquante, tandis que notre part a été assez minime. Il faut attribuer ce résultat à l'apathie de nos manufacturiers qui ont ainsi manqué la plus magnifique occasion de faire connaître leurs produits et d'en assurer un marché avantageux, par le prestige qui réjaillit naturelment sur les articles qui ont remporté la palme dans cette joute pacifique.

La récolte est maintenant terminée dans la plus grande partie du pays, elle a dépassé l'attente de nos fermiers qu'un printemps langoureux avait d'abord fait désespérer. On peut affirmer que cette année a été exceptionnellement favorable à la campagne. On ne peut en dire autant des villes qui subissent de plus en plus les conséquences de la crise financière, s'il faut en juger par le nombre de maisons qui se voient forcées de déposer leur bilan. Sans être alarmiste, il est permis de penser que l'hiver se présente sous un aussi sombre aspect que l'an dernier. Le travail n'a pas fait défaut aux classes ouvrières, mais la modicité générale des prix a été telle que peu ont dû amasser des épargnes pour les jours mauvais. Tout le monde se rappelle les tristes démonstrations dont la ville de Montréal a été le théâtre l'hiver dernier. Si les autorités civiques prolongeaient le plus tard possible les travaux actuellement en opération dans la ville, peut-être éviterions-nous cette année le spectacle de milliers de gens parcourant nos rues en demandant du pain ou de l'ouvrage. On pourrait aussi appliquer les mêmes remarques aux travaux qui se poursuivent en dehors de la ville, tels que le nouvel aqueduc et le chemin de fer du Nord.

***

En approchant du terme, la campagne électorale aux Etats-Unis redouble d'activité. Les deux partis ne négligent aucune chance de victoire, et rivalisent d'efforts pour assurer le succès de leur cause. Dans toutes les élections qui viennent d'avoir lieu, on a remarqué le nombre étonnant de votes qui ont été donnés de part et d'autre. On attachait partout une immense importance aux élections de l'Ohio et de l'Indiana, car on considérait ces deux Etats comme la clé de voûte de la campagne et du verdict que rendrait le scrutin, dépendait dans l'opinion générale l'issue finale de l'élection présidentielle. Aussi la lutte a-t-elle été rude, et les avantages partagés. Le parti républicain l'a emporté dans l'Ohio, par une assez faible majorité, tandis que l'Indiana a donné une majorité peu considérable aux démocrates. De sorte que les deux partis sont restés à peu près dans les mêmes conditions l'un vis-à-vis de l'autre.

Le Colorado, qui pour la première fois votait comme état, a donné la majorité au parti républicain qui l'avait élevé du rang de territoire à celui d'état. Dans la Georgie, les démocrates l'ont emporté par 80 mille voix. Ce dernier résultat est d'autant plus intéressant qu'il indique le progrès de la conciliation et de l'ordre dans les Etats du Sud, qui ont pu se dégager de la pression extérieure. Après la guerre, la Géorgie fut pendant plusieurs années livrée à la domination des *carpet baggers*, qui l'avaient réduite à une condition pitoyable. Il n'était question que de conflits entre blancs et noirs, jusqu'en 1872 où un gouverneur démocrate fut élu par une majorité de 56,886 voix. Depuis cette époque on n'entendit plus parler de troubles d'aucune sorte et l'Etat s'est trouvé tout-à-coup aussi calme que ceux de New-York et du Massachusetts.

Jusqu'ici les chances semblent assez divisées et il serait téméraire de prédire lequel des deux partis, qui se disputent le pouvoir, remportera la victoire. Il reste trop d'états considérables à voter, pour que l'on puisse faire un calcul même approximatif. Toutefois la perspective des démocrates est excellente. Elle aurait pu devenir mauvaise, si le Sud avait été découragé par des majorités républicaines écrasantes dans l'Ohio et l'Indiana; mais avec un résultat comme celui que nous avons constaté dans ces deux états, les populations du Sud ne peuvent que se sentir encouragées et redoubler d'efforts pour assurer, par un concert énergique, le triomphe du parti dans lequel résident toutes leurs espérances de justice et de réparation. Les états de New-York, du New-Jersey et du Con-

necticut n'ont pas encore été appelés à donner leur scrutin. Ces trois états se sont prononcés du côté démocratique aux dernières élections et ont chacun un gouverneur démocrate.

***

La question d'Orient absorbe tellement l'attention de l'Europe que toutes les dépêches transmises par le câble ne nous entretiennent que des complications qui ont surgi à la suite de la guerre de la Servie. Dans la situation actuelle tous les efforts et toute l'habileté de la diplomatie semblent impuissants à prévenir une rupture entre la Russie et la Turquie. Il pourrait bien arriver qu'avant un mois toute l'Europe se trouvât entraînée dans une guerre universelle.

La Russie arrêtée dans ses plans d'agrandissement, par la guerre de Crimée, veut reprendre la partie qu'elle a perdue en 1855. Les circonstances la favorisent singulièrement et elle semble prête à mettre à exécution la clause du testament de Pierre-le-Grand, qui léguait à ses successeurs le soin de s'emparer de Constantinople. Cette fois, elle ne rencontrera pas d'opposition du côté de la France, bien décidée à ne pas intervenir. L'Angleterre tout en ne voyant pas d'un bon œil les futures conquêtes de la Russie, ne peut prendre fait et cause pour la Turquie et les journaux anglais les plus influents déclarent emphatiquement que ce serait une folie de sacrifier la plus petite parcelle de sang ou d'argent anglais pour le soutien de l'empire ottoman.

Le cabinet anglais est décidé à n'intervenir que dans le cas où ses intérêts du côté de l'Orient et sa suprématie sur les mers seraient sérieusement menacés par les empiètements de la Russie. D'ailleurs l'opinion publique s'est fortement prononcée en faveur des populations chrétiennes actuellement aux prises avec la Turquie et ne permettrait guère une intervention qui tournerait à l'oppression des rebelles. Tout ce que l'Angleterre peut faire actuellement se réduit à presser la Porte d'accepter les dernières propositions de la Russie: conditions qui ne sont pas elles-mêmes éloignées de celles qu'ont déjà posées les diplomates anglais.

La Russie réclame la complète indépendance de la Servie et la reconnaissance du Monténégro comme état libre, avec un agrandissement de territoire. De plus, elle veut l'établissement d'un gouvernement autonome en Bosnie, en Herzégovine et en Bulgarie. Puis pour elle-même elle exige cette lisière de la Bessarabie qui lui fut enlevée par le traité de 1856. On sait bien que ce n'est là qu'une partie de ce qu'elle convoite, mais on peut croire qu'elle

veut jusqu'au bout conserver les apparences de la modération, en attendant que d'autres circonstances lui permettent de mener ses projets à bonne fin.

La Porte sera-t-elle assez sage pour accepter ces conditions, quelque dures qu'elles puissent lui paraître, où préfèrera-t-elle tenter les chances de la guerre, dans la conviction où elle est que tôt ou tard il lui faudra toujours en venir à une lutte avec sa mortelle ennemie. Il est difficile de prédire quelle sera sa réponse à cet *ultimatum* de la Russie. Peut-être aussi que le fanatisme musulman, qui depuis le commencement de la guerre serbe s'est développé d'une manière étonnante, ne lui laissera d'autre alternative que de combattre une puissance bien supérieure en forces.

Il serait à souhaiter, pour le repos de l'Europe et la sécurité des populations chrétiennes disséminées dans les diverses parties de l'empire ottoman, que la Turquie acceptât les conditions que la Russie pose comme *ultimatum*. Car, il ne faut pas en douter, la déclaration de la guerre sera le signal d'un massacre général des chrétiens partout où ils ne seront pas suffisamment protégés. Toute l'influence des autorités, même bien disposées, ne suffirait pas pour les préserver de la haîne héréditaire des mahométans.

L'Autriche ne se montre pas disposée non plus à intervenir. Une partie de l'empire de la Hongrie est opposée à l'affranchissement des Slaves, tandis que l'Autriche proprement dite se déclare en leur faveur. D'ailleurs l'empire autrichien ne peut suivre d'autre politique que celle que lui tracera sa voisine redoutable, l'Allemagne dont la ligne de conduite est plus que jamais énigmatique. Jusqu'ici Bismarck, qui conduit les destinées du grand empire allemand, n'a pas fait connaître sa pensée, et il laisse agir la Russie. Toutefois, on ne peut douter que le rusé diplomate n'ait quelque plan en réserve, et que, lorsque l'heure de partager les dépouilles sera venue, il ne soit à son poste pour réclamer sa part.

Les derniers bulletins nous apprennent que la politique d'abstention attribuée à l'Angleterre n'est qu'un leurre et que le Conseil des ministres a décidé de faire occuper Constantinople par une armée de quatre-vingt mille hommes, dès que la Russie sera entrée sur le territoire turc. Le ministère de la guerre aurait déjà donné ordre à la flotte anglaise stationnant dans la baie de Besika de se rendre dans le port même de Constantinople. Comme on le voit les complications surgissent à chaque instant et la situation en Europe est telle que l'on peut s'attendre à d'effroyables bouleversements.

P. Hudon.

800a

LA REVUE CANADIENNE

PHILOSOPHIE, HISTOIRE, DROIT, LITTÉRATURE, ÉCONOMIE SOCIALE, SCIENCES, ESTHÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE, RELIGION.

TOME TREIZIEME

Onzième Livraison, Novembre 1876

SOMMAIRE

I.—LE CHRISTIANISME DANS L'HISTOIRE..... **F. X. Demers.**
II.—DE LA MUSIQUE RELIGIEUSE..... **C. M. Panneton.**
III.—LE MARQUIS DE MONTCALM..... **Ch. De Bonnechose.**
IV.—L'ÉGLISE ET L'ÉTAT..... **R. P. Liberatore, S. J.**
V.—L'ÉGLISE ET LE MONDE INTELLECTUEL (Traduct. par A. de P.) **R. P. Thébaud, S. J.**
VI.—LE PAYS DES FOURRURES..... **Jules Verne.**
VII.—LETTRE DU MEXIQUE..... *******
VIII.—CHRONIQUE PARISIENNE..... **Th. B.**
IX.—CHRONIQUE DU MOIS..... **P. Hudon.**

MONTREAL

COMPAGNIE D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 222, RUE NOTRE-DAME.

1876

COMPAGNIE D'IMPRIMERIE CANADIENNE
(LIMITÉE)
Editeur-Propriétaire

DE LA

REVUE CANADIENNE

Philosophie, Histoire, Droit, Littérature, Economie Sociale, Sciences, Esthétique, Apologétique Chrétienne, Religion, etc.

Paraît tous les Mois par Livraison de 80 Pages

ABONNEMENT:

$3.00 par an, frais de port compris

Toutes les lettres, communications, articles à publier et envois d'argent, etc., doivent être adressés à la

Compagnie d'Imprimerie Canadienne

222 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

☞ Toute personne qui nous fera tenir l'argent de cinq abonnements nouveaux, aura droit à une commission de 15 par cent.

E01

LE CHRISTIANISME DANS L'HISTOIRE

I

Suite.

Ces sybarites, après avoir vainement demandé le bonheur à l'égoïsme et à la volupté, cherchaient enfin dans une mort volontaire le repos au sein du néant ou une rénovation d'existence, sans frémir de l'énormité de leurs fautes, ni se douter qu'il leur faudrait paraître devant un Juge qui ne pardonne qu'à l'innocence et au repentir. Tant et si pleinement avaient-ils réussi à étouffer en eux le cri accusateur de la conscience et du remords ! L'abîme s'entr'ouvrait sous leurs pas, et consommant leur perte, ils couraient s'y jeter en aveugles dans l'espoir d'y trouver un asile qui les défendrait des misères qu'ils fuyaient. Tant qu'ils avaient vécu, ils ressemblaient dans leur désolante abjection à ces damnés du Dante qui participent encore à la vie physique et agissent à l'instar des autres hommes, mais dont l'âme est déjà en proie aux châtiments divins qui atteignent même sur la terre les violateurs obstinés des lois du ciel. Mais en se tuant, au lieu de se soustraire à ces peines intérieures qui tourmentent le méchant comme un coupable sous la main implacable de la justice, ils ne faisaient que combler la mesure de leurs forfaits et se livrer sans ressource aux horreurs d'un supplice éternel. Tel est le sort dont ils se constituaient volontairement les victimes dans l'ignorance où ils étaient des réalités à la fois consolantes et terribles qui surgissent à la limite des deux mondes. Ils auraient été plus criminels s'ils eussent été plus éclairés, s'ils eussent été à même de connaître aussi bien que

les modernes incroyants les principes d'une religion fondée pour consoler toutes les douleurs, soulager tous les besoins, alléger le poids de toutes les infortunes, et réparer toutes les ruines qui s'accumulent dans une âme en voie de se perdre.

Mais toutes les notions se confondaient dans un sensualisme effréné. Le sens moral s'était éteint avec le sentiment religieux. On obéissait passivement, par instinct et par habitude, à la loi commune de la prévarication et du mal. On ne savait plus résister aux sollicitations de la matière de même qu'aux égarements de l'esprit. L'être humain tout entier était perverti. La nature était viciée dans sa source, et ne pouvait plus être restaurée dans les individus que par un nouveau miracle de la puissance créatrice. On était avide de jouissances sensuelles parce qu'on ne voyait plus rien au-delà. Ceux qui essayaient de lutter par un enseignement un peu élevé ou des mœurs moins perverses contre la marée montante de la démoralisation générale, se décourageaient bientôt de cette croisade inutile, et finissaient souvent par céder au torrent qui emportait dans son cours le flot des générations successives sans rien laisser debout des forces sociales. L'indifférence avait amoli les âmes les mieux faites pour s'attacher au culte du vrai et du beau. Quelques-unes, sous l'empire d'une forte exaltation qui les soulevait momentanément au-dessus de la sphère des actions ordinaires, offrirent de beaux traits d'héroïsme ou de grandeur d'âme, et empêchèrent ainsi l'homme de douter absolument de la vertu. Mais cet enthousiasme tombé, elles redevenaient faibles et sans énergie généreuse pour le bien.

Aussi serait-ce une profanation de les placer sur la même ligne que tant de martyrs, de saints et de confesseurs de la foi qui fournirent l'exemple continuel de tous les sacrifices, de tous les dévouements, d'une abnégation sublime, sans rechercher l'admiration de personne, et qui, s'ils ne purent entraîner tous les païens dans le mouvement de réforme commencé par l'immolation du Calvaire, surent du moins forcer leur estime ! Que sont les grands hommes de l'antiquité, comparés à cette pléïade de héros qui n'agissaient point pour la gloire, mais en vue de remplir leur destinée ? Des uns aux autres, quelle incommensurable distance !

Socrate devant l'Aréopage reniait la meilleure partie de sa doctrine pour se concilier la faveur de ses juges Scipion renonçait à sa patrie après l'avoir dotée de conquêtes, parce qu'elle ne l'entourait pas à son gré d'assez de priviléges et d'honneurs. Caton se suicidait pour ne pas avoir à subir les humiliations de la défaite et n'être pas témoin du triomphe de César. Brutus se perçait de son épée en blasphémant la vertu qui ne lui avait pas apporté

la victoire. Sénèque, pour conserver les bonnes grâces de Néron, écrivait en tremblant l'apologie d'un parricide :

" L'intérêt est le Dieu qui les gouverne tous."

Une alliance systématique, raisonnée, s'était partout formée au sein des classes supérieures pour soutenir cet édifice chancelant du paganisme à l'ombre duquel s'abritaient tous les vices. Elles pressentaient qu'en tombant, il amènerait avec lui dans sa chute les institutions de servitude qu'elles avaient intérêt à conserver pour maintenir leur situation dans la société et leurs prérogatives exorbitantes, qui tenaient le peuple à la merci d'une caste composée de quelques milliers de privilégiés. Elles tinrent bon devant le Christ, elles fermèrent les yeux à l'évidence ; leur aveuglement intéressé fut quelque chose de prodigieux ; et il fallut une longue succession de miracles pour triompher de cette conjuration universelle qui s'était promis d'étouffer le Christianisme au berceau.

Loin de songer à refaire l'œuvre immorale du passé, on cherchait plutôt à l'éterniser, les hommes par un despotisme plus machiavélique, les femmes par une abjection plus profonde. Celles-ci, dégradées, détournées de leur mission religieuse et morale, soumises à la domination sans contrôle d'un maître dont la volonté était l'unique loi, ne contribuaient pas peu à accroître l'état de malaise et d'opprobre qui se généralisait chaque jour davantage. Il n'y avait dans le milieu social d'autre travail que celui d'une immense décomposition ; et en évoquant tous les âges historiques, on trouvera que jamais l'humanité n'a été plus incapable de christianisme, plus contraire à ses idées et à ses tendances, plus ennemie de ses préceptes de liberté, de perfectionnement et de progrès qu'à l'époque où le Christianisme est entré en conquérant au centre de l'empire des faux dieux : preuve qu'en lui agit une force toute divine.

Depuis longtemps, l'écho de la tradition ne répétait plus les célestes oracles qui avaient révélé la vérité et la justice aux mortels. Sans une lumière surnaturelle, sans une seconde révélation plus complète et plus éclatante que la première, il n'était plus possible de se guider dans les chemins de la vie ou de débrouiller le chaos des opinions humaines. Le monde avait besoin que la voix de Dieu se fît entendre derechef pour éclaircir les épaisses ténèbres que trente siècles d'erreurs avaient propagées dans les âmes, pour justifier ce sentiment religieux qui ne s'éteint jamais au cœur de l'homme, et achever par là en quelque sorte la création morale de l'univers.

On se croyait sous la loi d'une décadence inexorable, et il n'y avait aucune espérance raisonnable de changement dans les principes et les mœurs avec les doctrines dominantes, qui tendaient plutôt à accélérer le mouvement rétrograde qui précipitait tout en arrière. On n'espérait ni rajeunissement ni aurore, mais on apercevait le déclin sans travailler à en écarter l'approche, et on attendait la décrépitude qu'une foule de présages annonçait.

Mélange étonnant de servilisme et d'orgueil, de volupté et d'égoïsme, de tyrannie et de licence, de violences, de meurtres et d'orgies, la civilisation païenne est le grand scandale de l'histoire. Elle a tout profané, n'a pas connu le respect, et s'est joué indignement de la vie, de la conscience et de la dignité humaines. Puissante seulement pour détruire, corrompre ou opprimer, ses œuvres sont une série d'attentats contre Dieu, contre la nature et la société. Ses progrès hâtent la décadence de toutes choses. Par ses sophistes, elle n'éclaire les esprits que pour les perdre, en les éloignant de plus en plus des enseignements traditionnels qui apprenaient, avec la science du vrai et du juste, celle de la vertu qui n'était plus qu'un vain nom sous son règne, où les mauvaises passions étaient souveraines. Elle écrase des multitudes sous son char triomphal, et ne subsiste dans son éclat qu'à condition de sacrifier une moitié de l'humanité à la cupidité et aux plaisirs de l'autre. A sa base, sous ses pieds est l'esclave, qui supporte agenouillé dans la poussière tout le poids du fardeau social, comme ces cariatides portant sur leur tête une charge qui semble trop lourde pour leurs forces, et qui plient et se tordent sous le faix. Dans l'ordre assez étendu qu'elle parcourt, elle promène l'impiété, l'athéisme, la terreur, l'oppression, le désespoir, la misère, l'anarchie. De leur vivant, ses Césars se font dieux ; ses sages se suicident ; ses prêtres se dépravent ; et ses femmes se prostituent. Son dernier mot est le matérialisme grossier d'Epicure, et le fatalisme implacable de Zénon. Son dernier acte public est un arrêt de mort contre les disciples de Jésus. Son dernier effort pour se survivre en quelque sorte à elle-même et perpétuer son esprit, sinon ses modes particuliers, est l'entreprise sacrilége de Julien l'Apostat contre la Religion chrétienne qui venait de s'affirmer en pleine lumière pour le bien de tous sous le protectorat de Constantin.

Elle se disloque ensuite sous l'effet de la transformation intellectuelle et morale qui s'opère graduellement dans l'Empire. Elle se décompose et se dissout concurremment avec le panthéisme idolâtrique qui va s'ensevelir dans les ruines qu'il a faites. Sa puissance est détruite, son prestige évanoui, son venin neutralisé par l'action purifiante de l'Eglise. L'influence délétère qu'en d'autres conditions

elle aurait exercée sur les Barbares, se réduit à peu de chose, et elle achève de périr par la constitution des nations modernes qui se civilisent à la voix de l'Eglise en s'inspirant des maximes de l'Evangile qu'elles incorporent à leur législation, à leurs mœurs, à leurs relations réciproques pour former sous les auspices du Christianisme, dans l'unité de la foi, cette agglomération puissante et féconde des Etats Européens qu'on appelle encore la Chrétienté.

Or cette civilisation antique, basée sur le naturalisme et se traînant dans la boue de l'abjection pour étouffer l'homme en ses replis impurs, est par excellence l'œuvre satanique, fertile en fruits de luxure, en éléments de haine, de révolte et d'asservissement. Son développement coïncide avec la période la plus odieuse de l'histoire, et cette coïncidence est loin d'être un simple effet du hasard. Du reste, elle ne s'est pas développée seulement au sein de l'empire romain, elle avait auparavant fleuri en Orient, parmi les races voluptueuses de l'Asie, et y avait produit des résultats aussi mauvais, sinon pires que ceux constatés dans la zône méridionale de l'Europe.

Telle qu'elle se présente avec ses faux sages, et son cortége d'erreurs et de maux, elle correspond dans l'ordre des faits au philosophisme dont les doctrines, partageant la même origine, constitueraient de même un état de barbarie policée si elles étaient appliquées avec toutes les conséquences qu'elles comportent et sans aucun mélange de christianisme. Elle fut en effet pour le monde ancien ce qu'est pour le monde moderne cette civilisation philosophique qui aspire à usurper la place de la civilisation chrétienne pour paganiser la société de nouveau. Mêmes tendances chez l'une comme chez l'autre ; même mépris de Dieu, même horreur pour ce qui est effort et sacrifice, même répulsion pour le bien, même amour pour le mal. Leur but est identique, et elles ne diffèrent que dans leurs moyens d'action.

Tandis que la première se servait de l'idolâtrie, sorte de sensualisme religieux, pour corrompre et abrutir par les jouissances physiques, la seconde est ouvertement sensualiste et athée.

Celle-ci ayant abdiqué toute croyance et répudié le Christianisme dont elle connaît pourtant la vertu vivifiante, est plus perverse, en conséquence de cette axiôme : *corruptio optimi pessima.* Celle-là est plus désordonnée dans son expansion, moins coordonnée dans sa marche, plus fantaisiste et plus volontaire parce qu'elle agit moins systématiquement, n'étant pas dominée au même degré par la haine du bon et du vrai.

L'une ne laisse pas que d'admirer la vertu, les actions nobles et généreuses, quand elle les rencontre accidentellement sur sa route ;

si elle n'est pas capable d'abnégation, de dévouement, et si elle manque d'énergie morale, elle apprécie cependant ces fortes qualités et ne leur ménage pas son estime. L'autre, moins naïve ou plutôt corrompue davantage, n'a de respect pour rien de ce qui élève et ennoblit ; elle tourne en ridicule les mouvements vertueux de l'âme, traite de chimères les sentiments désintéressés qui poussent au renoncement de soi-même, pour réserver au vice ses admirations ; elle le revêt d'un attrait séducteur, et lui prête un vernis d'élégance.

La civilisation sortie du paganisme ignore surtout, et pèche autant par manque de lumières que par méchanceté naturelle. La civilisation née de l'indépendance de la raison humaine, hait de toutes les puissances de son être, et fait le mal par principe, par antipathie du bien, par aversion calculée pour l'Etre Suprême dont elle veut défigurer l'ouvrage dans le monde des esprits.

Mais elle a beau nier son existence et méconnaître sa nature, Dieu s'impose à ses regards ; il lui fait sentir son pouvoir toujours présent et agissant par l'intermédiaire de l'Eglise : et voilà pourquoi elle déteste si fort tout ce qui tient à l'ordre surnaturel, tout ce qui contredit ses négations par une affirmation quelconque du divin dans l'humanité.

D'ailleurs, elle aussi adore la matière ; elle s'y absorbe comme dans l'élément exclusif des progrès et du bonheur de l'homme.

Disons pour conclure que cette perversité réfléchie, qui est la marque caractéristique de la barbare civilisation qu'on doit au rationalisme contemporain, la met au-dessous de la civilisation pourtant si dégradante qui se pavanait au soleil lors de l'apparition du Christianisme sur le théâtre de l'histoire.

Nous avons opposé l'une à l'autre la conduite du malheureux qui, soit par indifférence ou par impiété, s'abandonne à la vie des sens pour se renfermer dans le cercle des choses matérielles, et celle de l'homme de bien qui soumet ses facultés aux lois de la Religion pour conserver l'harmonie entre les diverses parties de son être. Pendant que le voluptueux, en retour de courts moments de plaisirs, se voit devenir la proie de toute espèce d'afflictions morales ou physiques, l'observateur des préceptes chrétiens vit dans une atmosphère de calme et de sérénité que rien ne saurait profondément altérer. Le flot des passions orageuses ne monte pas jusqu'à son cœur ; les tempêtes qu'elles soulèvent viennent expirer à ses pieds. Il s'observe toujours, et évite ainsi aisément les chutes qui meurtrissent et dégradent. L'expérience amèrement acquise par les autres, le préserve des mêmes égarements dont les suites sont quelquefois si funestes. Il sait que l'on a beau se dis-

simuler la grandeur du danger, ou compter, pour le vaincre, sur les promesses d'une constitution robuste, les excès portent fatalement leur châtiment avec eux, et ce châtiment est proportionné à la gravité de l'abus.

Les annales de la médecine en font foi. Plutarque, frappé de la même idée, l'exprimait par cette image saisissante : "Chaque genre particulier de vice porte en soi l'instrument de son propre supplice ; c'est ainsi que chaque malfaiteur porte lui-même sa croix, quand il marche à la mort qu'il a méritée." De même que le siège des opérations intellectuelles, le cerveau, ne peut supporter qu'une certaine contention d'esprit, qu'il s'épuise et se consume à la suite d'un travail excessif, ainsi en est-il de l'organisme tout entier : il ne saurait souffrir qu'une certaine mesure de jouissances animales au-delà de laquelle il tombe dans la décrépitude, symptôme d'une prompte et inévitable destruction.

Quand le plus vil des peuples, le peuple-roi du temps des Césars, eut enseveli dans ses saturnales les quelques vertus qui avaient porté Rome à l'empire, tant de désastres et d'afflictions fondirent sur lui de toutes parts que le monde romain se crut l'objet spécial de la malédiction céleste. Outre la famine, les dissensions intestines, les guerres civiles et les incursions ruineuses des Barbares, effets directs de la justice divine, les maladies, expiations tardives, s'élevèrent à la hauteur des désordres. St. Augustin en parle avec une sorte d'effroi. Sénèque en a esquissé un tableau qui ne semble si surchargé et si repoussant que parce qu'il est trop véridique, et il faut le lire pour juger de ce que sont capables de produire les passions, détournées de la fin ou dépassant les bornes que leur fixe la nature. Déjà par ces simples aperçus, on peut voir combien il était temps que le Christianisme s'emparât de l'univers pour l'empêcher d'être sans retour la proie du matérialisme et la victime de sa lubricité.

La corruption arrivée à cette extrême limite et gangrenant toutes les forces vives du corps social, était devenue un fléau qui exerçait plus de ravages que la guerre. Elle n'aurait fait que redoubler d'intensité si le principe chrétien n'eût pas prévalu, et les Barbares au lieu d'être les instruments de la régénération universelle, auraient continué les traditions sensualistes de la civilisation païenne en adoptant les mœurs des vaincus.

Et pourtant, ce fut au milieu de cette immense publicité du scandale, alors que ce qu'il y a de plus révoltant dans les instincts mauvais de l'homme se manifestait librement pour n'inspirer nulle horreur ; quand la morale était sans principe ni sanction supérieure, la législation sans force, la religion sans influence sur les

âmes ; ce fut à cette phase d'abaissement et de décadence qu'apparut le Christianisme et que s'organisa la plus grande révolution morale dont il soit question dans les fastes de l'histoire.

Entre ces deux faits généraux d'une perversité inouïe et d'une perfection sans exemple, qui se développent aux mêmes points de l'espace et du temps, il existe une disproportion si énorme, un contraste si complet, l'un est si peu la conséquence de l'autre, et le résultat définitif est si contraire au cours naturel des événements et des choses, qu'il serait insensé de ne point percevoir dans ce phénomène unique sur la terre quelque chose de surnaturel et de divin.

On s'étonne de l'épouvantable barbarie des empereurs romains, et nous avons cherché la cause de ce phénomène vraiment étrange au milieu d'une société policée. Nous la trouvons dans le fait qu'ils se livrèrent de bonne heure à tous les emportements de la chair ; ils ne parurent des monstres de cruauté que parce qu'ils étaient avant tout des monstres de luxure, élevés dès l'enfance dans les bras des courtisanes, ayant sans cesse sous les yeux le spectacle de la bassesse des autres et de leur propre infamie. " O hommes nés pour la servitude ! " s'écriait Tibère, le plus perfide et le plus dépravé des Césars. Et Caligula, estimant indigne de vivre ce peuple de sybarites qui se couchait servilement à ses pieds, proférait à haute voix le vœu stupide qu'il n'eût qu'une tête pour la trancher d'un seul coup.

Leurs instincts sanguinaires s'accrurent en proportion de la perversion de leur âme. Ce profond abaissement des facultés mentales et physiques auquel ils ne peuvent échapper, cette fièvre délirante de jouissances, joints à la satiété insupportable qu'éprouvent les êtres blasés par un long abus de toutes choses : tout cela les irrite, les sature de dégoût, les gonfle d'amertume et de fiel, leur met du feu dans les veines. Ayant épuisé toutes les sensations que peuvent donner les choses réelles dans la combinaison presque infinie de leurs rapports, ils aspirent à essayer de même des choses impossibles. Pour se fuir eux-mêmes et échapper à l'ennui de leur destinée, ils s'élancent sur l'inconnu, le *monstrum*, l'inouï. Ils ont besoin d'émotions violentes pour surexciter leurs forces qui s'affaissent, pour se réconcilier avec leur irrémédiable misère qui les abrutit, et oublier ces peines, ces tourments intérieurs qui torturent le méchant comme un criminel sous la main du bourreau.

Sans les impudicités du théâtre et les boucheries du cirque, ils ne peuvent vivre ni se supporter eux-mêmes ; et plus il y aura de meurtres, d'orgies, plus il y aura d'incestes et d'adultères, et plus ils applaudiront les infâmes qui font les frais de ces divertissements

où la vie se mêle à la mort, où des hommes s'égorgent, où des femmes se prostituent, et où la nature humaine devient un monstre dans la nature ! Voilà ce que sont les Césars, ce que sont les Romains de l'empire : les uns et les autres étaient faits pour respirer cet air abrutissant de volupté et de servitude qui enveloppait l'univers païen. Dans leurs furieux accès de démence, tous ils souhaiteraient que l'humanité n'eût qu'un cœur pour le souiller d'abord et le jeter ensuite pantelant aux bêtes qui rugissent dans l'arène. Cette sorte d'hydrophobie, cette rage délirante, résultat d'abominables excès, explique l'étrange conduite de presque tous les Césars, conduite qui, autrement, ne saurait se comprendre. Leurs violences et leurs turpitudes arrêtent et glacent le sourire que leurs folies amènent sur les lèvres ; et en présence de ces êtres dégradés, les sourcils peints, les bras, les pieds, la poitrine ornés de bracelets, de diamants, parés de toute la magnificence du luxe oriental, on ne sait de quoi s'étonner davantage ou de leur audace, ou de la lâcheté de tant de peuples qui se soumettent à leur merci, et qui élèvent sur un trône cette opprobre, digne de l'égoût ou d'un échafaud.

Sévère força les sénateurs à admettre Commode au rang des dieux : " Il leur convient bien d'être difficiles, disait-il à ses courtisans, valent-ils mieux que ce tyran ! " " Tuez, commandait Gallien, quiconque s'est permis une parole, une pensée contre moi." Et l'ignoble Vitellius, parcourant le champ de bataille où, en son absence, ses soldats lui avaient conquis l'empire, laissait échapper ce mot qui respire, dans sa hideur, tout le génie de Rome : " Le cadavre d'un ennemi sent toujours bon." Rome aima Néron ; car avec lui, elle ne manquait ni de combats de gladiateurs, ni de prostitutions publiques ; il prodiguait l'or et les fêtes pour amuser et corrompre la foule ; lorsqu'il ne fut plus, il eut des partisans zélés pour honorer sa mémoire. Titus, si vanté, se délectait dans les combats sanglants de l'amphithéâtre.

Les empereurs, ayant à gouverner des multitudes indisciplinées, ne régnèrent que par la terreur ; le polythéisme n'était pas un frein, mais une invitation à tous les déréglements : et moins la religion est réprimante, plus l'autorité politique doit réprimer.

Les successeurs d'Octave-Auguste, sentant s'en aller en lambeaux la pourpre qui couvrait leurs épaules trop viles pour porter avec dignité ce fardeau de géant, songèrent à se faire dieux de leur vivant ; et les Romains, esclaves, depuis qu'ils s'étaient enrichis de tant de dépouilles, acclamèrent le despote le pied sur leur cou et la tête dans l'Olympe. Ils firent trôner au Capitole au-dessus même de Jupiter, le simulacre du tyran, à condition qu'on ne les

fît pas travailler, et qu'on leur donnât sans compter des spectacles et du pain. *Panem et circenses!* tel est le cri de fauves qu'on retrouve continuellement sur les lèvres des descendants de ces fiers républicains qui marchaient mal nourris, mal vêtus, à la conquête de l'univers. Les Césars trouvaient bon de passer pour dieux dans l'esprit public afin de contenir leurs sujets dans la servitude ; la plupart cependant ne purent échapper aux gémonies, récompense ordinaire des puissants qui oppriment et avilissent les malheureux exposés sans défense à leur merci. Malgré tout, l'idolâtrie de César fut poussée à un tel délire, que déjà même du temps de Tibère, ce monstre se crut obligé de mettre un terme aux apothéoses dont il était comblé et accablé de tous côtés. Il refusa la dédicace de plusieurs temples, et limita le nombre de ses statues. Des Juifs serviles, entr'autres l'historien et philosophe Josèphe, prétendirent que Vespasien était le Messie promis à la terre. Cette singulière émulation de servilisme est un des traits caractéristiques de la Rome impériale.

Les Romains brisaient leur idole quand ils étaient las d'adorer ; après quoi, ils s'en donnaient une autre, incapables, tels qu'ils étaient, de liberté à cause de l'extrême licence de leurs mœurs. Tous leurs coups portèrent sur les tyrans, aucun sur la tyrannie qui surgissait plus sanglante et plus terrible à chaque immolation nouvelle. Le mode de succession à l'empire n'étant pas fixé, maintes fois ils auraient pu rétablir la république en l'absence de César, qui réunissait en lui tous les pouvoirs religieux et civils : mais rarement ils en eurent l'idée, et jamais le courage. Il fallait des despotes pour dominer cette plèbe avilie : pour la régénérer, il fallait les Barbares.

Veut-on savoir comment alors on élevait l'enfance ? Nous citerons Quintilien, parlant d'une manière générale de l'éducation romaine : " Cette molle éducation, dit-il, énerve les ressorts du corps et de l'âme. Nos repas ne résonnent que de chansons obscènes. La bouche n'ose dire ce que les yeux y contemplent. Tout cela devient habitude, devient nature, et le malheureux enfant s'imbibe de nos vices avant de savoir même que ce sont des vices." " Hideuses turpitudes que je ne puis comprendre, exclame Juste-Lipse commentant un intraduisible passage de Sénèque sur le même sujet, Dieu me garde de porter la lumière dans ces ténèbres digne du Styx ! "

L'enfance ! on la dressait à la fourberie et au vol à Sparte, à la prostitution dans Rome et dans toute l'étendue de la Grèce. Tertullien s'écriait en face de ce monde, traîné par Tacite aux gémo-

nies de l'histoire : " Quel est celui d'entre vous, austères magistrats, qui n'ait pas donné la mort à son propre enfant ? "

La jeunesse est une sève vivifiante qui fait circuler un fleuve d'amour et de vie dans les veines ; c'est un rayon détaché du soleil qui fait briller et s'épanouir comme une fleur, la grâce et la beauté sur la figure de la jeune fille, l'intelligence sur le front pensif du jeune homme ; elle est ardente et sensible, mais généreuse et dévouée ; elle tombe plus facilement peut-être dans l'excès, mais aussi elle se relève plus vite et avec moins de regret ; elle est la force la plus vive d'une nation et l'espoir rayonnant de l'avenir. La corrompre est est le plus grave attentat contre la société et la nature, puisqu'en elle repose tout entier le sort de la race humaine ; l'asservir est une honte, une insigne lâcheté ; que serait-ce de la prostituer au même titre qu'une vulgaire courtisane ? Or, la jeunesse surtout était dégradée dans les sociétés antiques : d'ordinaire, elle ne parvenait à l'âge viril que par le chemin du déshonneur. La loi Scantinia pensait sans doute être sévère en n'exceptant des lieux infâmes que les garçons de condition ; quant aux filles, il était reconnu qu'il n'y avait de vierges parmi elles que les vestales : celles-ci n'étaient qu'au nombre de sept ; dès leur septième année on les soustrayait aux horreurs du foyer domestique pour les renfermer dans le sanctuaire de Vesta pendant l'espace de trente ans, et après l'expiration de ce terme, elles étaient libres d'en sortir et de se choisir un époux. Néanmoins, malgré ce célibat limité, malgré les honneurs et les priviléges extraordinaires dont elles étaient comblées, des historiens attestent qu'on ne pouvait les remplacer qu'avec peine.

L'inhumanité et la débauche : voilà le double sceau qu'on voit buriné en stigmates indélébiles sur toutes les faces de la civilisation païenne qui fut le naturalisme appliqué sans ménagement ni mesure.

F. X. Demers.

(à continuer)

DE LA MUSIQUE RELIGIEUSE

La question de la Musique Religieuse, déjà soulevée dans le *Nouveau-Monde* par une personne autorisée, est une question propre à effrayer les esprits stagnants, parce qu'elle est pour ainsi dire révolutionnaire, et qu'il est bien peu de monde ami d'une révolution, cette dernière même serait-elle bonne.

Par les jours que nous traversons, nous avons comme actualité—que l'on nous pardonne le parallèle—une seconde édition probablement revue et augmentée de la question d'Orient. Question d'Orient à Constantinople, et question de musique d'Eglise dans notre pays : qui croirait l'une et l'autre pareillement éloignée du caractère religieux ? Le Turc emprunte sa religion à Mahomet, et nos chants ecclésiastiques ressemblent le plus souvent au genre opéra-comique. Le coup est peut-être dur à donner, la dénonciation triste à faire, mais rien ne peut effacer la pénible réalité de l'insuffisance de notre musique religieuse.

A une telle sortie, nous voyons d'ici les bonnes âmes ne pouvoir se remettre d'une surprise d'ailleurs bien justifiable pour elles, se récrier, et essayer, peut-être, de défendre leur foi qu'elles croient attaquée par des jaloux, des malveillants, voire même des *puritains*. Teutefois que l'on se rassure, car après une exposition aussi consciencieuse que possible du sujet de cet article, nous espérons ramener dans la bonne voie les personnes portées à l'amour de la justice et de la vérité.

Rien de nouveau sous le soleil, et le dicton est vrai, parce qu'une réforme opérée dans notre liturgie musicale—s'il nous est possible d'avoir cette espérance—ne serait certes pas une nouveauté puérile ou inutile. Nous réclamons donc la bienveillance de nos lecteurs en abordant le sujet de cette étude.

L'art religieux a son principe dans le catholicisme, et comme ce dernier il est immuable et exclusif ; s'il s'en dégage, il devient

sujet à des transformations diverses et marche le plus souvent à la décadence. Tout le monde sait, que comme les autres sciences de l'antiquité, la musique des Grecs nous a été conservée avec une grande partie de ses modes par la vigilante activité des monastères, et que ce fut à l'Eglise de fixer, au moyen de ces traditions, le caractère et les règles du chant sacré.

St. Ambroise, vers 384, et deux siècles plus tard, St. Grégoire le Grand, formèrent le plain-chant, et lui firent prendre le rang important qu'il occupe dans la liturgie. St. Augustin écrivit lui-même un ouvrage sur la musique, tant il jugeait cet art important pour le culte. Par conséquent, on peut s'occuper sans crainte d'une chose qui paraitrait à tort inutile, puisque le plain-chant, qui en est l'objet principal, puise sa source presque jusqu'au foyer de la primitive Eglise, et a été l'objet de la sollicitude des plus grands docteurs.

Connaissons d'abord ce que l'on entend par plain-chant :

" Le plain-chant, dit d'Ortigue (Dict. de l'abbé Migne), est le genre diatonique de la musique, *planus et simplex cantandi modus*, c'est-à-dire, le chant le plus grave, le plus simple et le plus naturel, qui va plus uniment que ce qu'on entend généralement par musique, et qui n'admet point cette multitude d'inventions de mélodie, et qui rejette cette variété d'harmonie dont la plupart sont peu propres à la majesté de l'office divin." De plus, le caractère de ce chant est noble, élevé, grandiose, héroïque même, comme tout ce qui tient à la psalmodie ; et la preuve de ces diverses qualités se rencontre particulièrement dans Bach et Gluck, qui, au moyen de leurs récitatifs, ont appliqué à dessein les accents psalmodiques pour obtenir plus de grandeur et de solennité.

L'effet rhythmique qui asservit la musique moderne à une division proportionnelle plus exacte, disparaît presque complètement dans le chant Grégorien, mais il lui laisse, en même temps qu'un charme mystérieux, des qualités plutôt propres à élever les sentiments, qu'à les distraire par l'analyse et la curiosité.

La musique religieuse a donc son style, comme elle a son histoire et ses droits indiscutables. Cependant, quoique nul catholique sage et éclairé ne nie l'importance et la dignité des attributs liturgiques du temple de Dieu, la musique sacrée, seule, est incomprise et délaissée de la plus étrange façon ; on dirait qu'elle n'est qu'un jouet et même un jouet secondaire pour le plus grand nombre. Cela tient évidemment à quelque chose, et pour parler franc et net, nous avouons que le manque d'éducation spéciale est la cause principale de cette lacune. On sait que la statue d'un saint ou une peinture religieuse nous excitent à la piété, mais on semble ignorer

que la musique soit un art aussi beau et aussi influent que celui de la statuaire ou de la peinture. A quoi cela tient-il ? Serait-ce par hasard parce que cet art, qui fut celui du Roi prophète, des anciens philosophes, de St. Grégoire-le-Grand, de Palestrina et de Mozart, reposerait en partie sur des principes abstraits et sur un sentiment vague et mystique ? Serait-ce encore parce qu'il ne posséderait pas une expression aussi généralement accessible aux sens que celle qui se communique au moyen de la parole ou de la voix ?

Prenons garde, car en jugeant la musique de cette façon, on commettrait envers elle un acte d'injustice et d'ignorance ; d'injustice : en ce qu'elle nous délecte par sa merveilleuse harmonie, qu'elle ravit nos sens et adoucit nos mœurs ; d'ignorance : parce que de tout temps elle a attiré l'attention de la philosophie, et qu'elle n'en possède pas moins des règles plus positives qu'on ne le pense.

La musique occupe donc sa place respective dans l'intelligence humaine ; et de même que l'on signale ses diverses transformations et ses différentes écoles, de même il ne faut oublier de remonter à une source plus éloignée pour rencontrer l'art religieux, le cultiver et l'appliquer dans toute la pureté de sa forme. Alors on se rend naturellement à cette évidence, que la musique d'église, c'est-à-dire le chant Grégorien, est une école à part, avec ses modes, ses procédés, et non une chimère ou une simple convention dont on emprunterait les moyens au style profane et moderne.

Nous accordons notre enthousiasme au beau, quel qu'il soit, et quoique nous semblions exclusif, il nous est cependant impossible de n'adopter et de n'admettre qu'une seule forme de perfection ; mais nous avons entrepris de relever les beautés incontestables du chant ecclésiastique, et malgré le cadre restreint de notre travail, nous ferons tous nos efforts pour parvenir à ce but. Ce qui est beau n'est pas beau de la même façon, et cette riche variété existe heureusement dans les œuvres qui émanent directement ou indirectement de la création ; l'Apollon du Belvedère n'a rien de commun avec le Moïse de Michel-Ange ; de même, le Parthenon avec nos temples chrétiens. Sachons donc mettre chaque chose à sa place, et ne refusons pas de reconnaître le mérite d'une œuvre, parceque cette œuvre serait différente d'une autre par son ordre d'idées et par son style. Comme l'art gothique, le plain-chant convient au culte catholique ; tous deux ont pris naissance dans la religion, et si, de nos jours, ils sont tombés en désuétude, c'est sans doute parce que nous n'avons plus la foi naïve qui rattachait autrefois à l'Eglise la société tout entière. Cependant l'art religieux n'est, et ne peut

être entièrement oublié ; s'il est négligé, il existe encore dans ses archives, et la main sur la conscience, nous pouvons le faire revivre, sinon dans son entière splendeur, partiellement du moins, par de nobles et de courageux efforts.

L'unité est un des caractères distinctifs du catholicisme, et travailler à l'unité de forme dans l'art musical religieux, serait travailler dans l'esprit de l'Eglise et l'aider dans ses réformes toujours intelligentes et sûres. Par cette unité, les fidèles n'éprouveraient plus d'impressions multiples et heurtées, et ils s'habitueraient bien vite à une tranquillité intérieure propre aux pieuses réflexions, à la méditation et à la prière. Oh ! qu'alors nous serions heureux, si comprenant la dignité de l'art, on ne lui faisait pas subir de bizarres transformations et on ne l'appliquait pas à contre-sens, aux moments les plus solennels de nos cérémonies.

Que de fois avons-nous été peu édifié, stupéfait, car c'est le mot, d'entendre le *Tantum* sur un rhythme de barcarolle, ou sur des airs populaires anglais et autres, tout comme si le culte ne dût accepter que de tristes débris, ou ne comportât rien que d'indigne.

Si l'on ne connaissait pas la sincérité, et si l'on n'appréciait pas les bonnes intentions des fidèles qui chantent, on serait tenté de croire qu'il existe chez eux une arrière pensée d'incrédulité et de moquerie.

On ne tolère pas de peintures profanes à l'Eglise, mais l'on ne se fait aucun scrupule d'y chanter sans goût et sans réflexion ; en un mot, on s'occupe moins d'y être consciencieux qu'on ne le ferait pour un spectacle profane : on craint le public, mais on ne craint pas Dieu. Tels sont les écarts auxquels peuvent nous entraîner l'indifférence et le peu de soin que l'on prend de la musique religieuse ; tel est l'état des choses : aussi faut-il nous efforcer d'y remédier au plus vite en nous pénétrant de l'esprit du plain-chant. Donnons nous la peine d'écouter un instant le *Vexilla Regis*, hymne merveilleuse qui rappelle la poétique naïveté du moyen âge ; le *Pange lingua*, sublime, grave, et qui—si la chronologie le permettait—pourrait nous représenter les premiers chrétiens chantant les louanges du Très-Haut, sous les sombres voûtes des catacombes ; et le *Lauda Sion ;* et pour le jour des saints Innocents : le *Crudelis Herodes.* Ces quelques exemples, et il y en a beaucoup d'autres, suffisent à eux seuls, pour nous démontrer la sublimité des chants de l'Eglise catholique, et pour nous prouver que, pas moins que les autres attributs de la liturgie, la musique ne doit être qu'en parfait rapport avec l'idée religieuse.

Nous avons dit que la musique d'Eglise devait être noble et simple ; elle doit être en même temps correcte et digne. Rien, en

effet ne convient mieux à la majesté du sanctuaire, que la correction unie à la dignité de la forme : Les cathédrales du moyen-âge, St. Pierre de Rome, la vraie musique religieuse, sont des œuvres marquées au coin de cette dignité et de cette perfection, et par leur concours harmonieux elles élèvent bien haut le génie de l'homme, et proclament ouvertement qu'il a été rechauffé au feu sacré de la foi et de l'amour divin. La convenance est donc une chose à observer avec ménagement et avec soin ; car si comme nous l'avons déjà dit, on n'admet pas toutes sortes de peintures dans une église, et même dans un musée, il est impossible qu'il n'en soit pas ainsi pour la convenance du genre musical. M. X. possède de grandes richesses, de vastes propriétés et de magnifiques galeries ; il est sérieux de son naturel, et ses goûts sont cultivés jusqu'à la quintessence : aussi ne verra-t-on chez lui que des toiles authentiques, des livres choisis, des objets rares et précieux ; si, parfois, on se réunit dans ses salons pour y faire de la musique, on y entendra jamais d'autres œuvres que celles des plus grands maîtres. M. X. a parfaitement raison de s'entourer de beaux tableaux et de se nourrir de bonne musique ; mais Dieu qui est au dessus de tout, n'exige-t-il pas, à plus forte raison, que nous lui rendions nos hommages, avec plus de grandeur et d'élevation, et ne nous commande-t-il pas de perfectionner autant que possible, ce qui se rapporte à lui ? Pénétrons-nous donc de ce sentiment, ayons l'ambition de bien faire, et nous laisserons facilement de côté les préjugés, les hésitations et les craintes.

Pour bien comprendre le fond de cette étude, il est à propos de citer quelques autorités dont le jugement incontestable et les connaissances en matière de goût corroboreront notre travail, et éclaireront les personnes spécialement désireuses de s'instruire.

M. Fétis dont les opinions religieuses n'étaient pas très..... religieuses, a dit : " Il est certains systèmes de tonalités dans la musique, qui ont un caractère calme et religieux, et qui donnent naissance à des mélodies douces et *dépouillées de passion*, comme il en est qui ont pour résultat nécessaire l'expression vive et passionnée..... *Quoiqu'on fasse, on ne donnera jamais un caractère véritablement religieux à la musique, sans la tonalité austère et l'harmonie consonnante du plain-chant ;* il n'y aura d'expression passionnée et dramatique possible qu'avec une tonalité susceptible de beaucoup de modulations, comme celle de la musique moderne."

Jean-Jacques Rousseau, écrivain encore moins *orthodoxe* que Fétis, s'exprime ainsi dans son Dictionnaire de Musique : " Il (le plain-chant) est de beaucoup préférable à ces musiques efféminées

et théâtrales, ou maussades et plates, qu'on y substitue dans quelques églises, sans gravité, sans goût, sans convenance et sans respect pour le lieu qu'on ose ainsi profaner." Et pourtant, Rousseau était un *philosophe* doublé de protestant. Jumilhac, cité par d'Ortigue, affirme "que l'Eglise a toujours eu un soin particulier du chant, comme d'une chose qui est la plus importante et la plus considérable du culte extérieur." Plus loin le même auteur continue : " .... Car si la maxime des plus sages philosophes est véritable, que le seul changement d'un genre, ou d'une espèce de chant en un autre genre ou espèce, quoyque légitime, cause insensiblement de l'altération et de la corruption dans les mœurs, quel désordre n'apporta pas, et dans les bonnes mœurs, et dans la piété, le chant qui est altéré et corrompu par le mauvais usage et la mauvaise coustume? C'est donc un des principaux sujets, pour lequel les divins cantiques de l'Eglise ne produisent point ces excellents effets dont l'on a cy-dessus parlé : et partant, il est du devoir de ceux qui sont occupez en ce ministère angélique de se bien instruire de la science et de la pratique du chant et d'en observer soigneusement les moindres règles, afin de se rendre capables de recevoir eux-mêmes et de donner aussi au peuple de la dévotion et de l'édification en chantant ou récitant comme il faut les divins offices.

"C'est ce que leur recommanda le concile d'Aix-la-Chapelle, tenu l'an 816, par les soins et en présence de Louis le Débonnaire ; en ces termes : *Que l'on établisse dans l'Eglise, des personnes pour lire, chanter et psalmodier, qui rendent à Dieu les loüanges qui Luy sont deuës, non avec superbe, mais avec humilité, qui par la douceur de leur lecture et de leurs chants, charment les doctes; et qui, en lisant ou en chantant ayent à cœur l'édification du peuple, non la très vaine opinion dont ils pourraient les flatter. Que s'il se rencontre quelques-uns qui ne puissent pas le faire avec science, qu'ils se fassent instruire par les maîtres; et lorsqu'ils seront bien instruits, qu'ils s'estudient d'accomplir ces choses, afin que ceux qui les entendent soient édifiez.*" Enfin Madame de Sévigné rapporte que Baptiste—c'est ainsi que les contemporains nommaient Lulli—entendant un jour chanter à la messe un air qu'il avait fait pour le théâtre, s'écria : "Seigneur, je vous demande pardon, je ne l'avais pas fait pour vous."

Voilà donc la musique religieuse jugée au même point par des auteurs de diverses croyances, et cela seul suffit pour rétablir ses droits, mieux qu'on ne le pourrait faire en un long ouvrage.

Il reste encore à connaître le vrai caractère de l'accompagnement du Chant Grégorien. "Les modes de la tonalité du plain-chant, dit d'Ortigue, ayant été conçus sur un système de musique

uniquement mélodique, différent essentiellement de la tonalité moderne.....

Avant le VIIme siècle, l'idée de l'harmonie n'existait pas, et le chant ecclésiastique était déjà constitué ..... aussi rien de compliqué, de plus difficile et de plus incertain que le moyen de faire concorder l'harmonie moderne avec la tonalité ancienne." L'accompagnateur devra donc connaître parfaitement les modes du plain-chant ainsi que les règles principales de l'harmonie, et les appliquer ensuite, non pas d'une manière capricieuse et multiforme, comme le veulent à tort certains théoriciens, mais tel que l'admet une convention judicieuse et raisonnée, laquelle recommande exclusivement l'emploi de l'accord parfait et de son renversement. Par ce moyen, l'accompagnement soutient l'unisson mélodique obligé—le plain-chant en parties vocales n'étant guère praticable—et ne le noie pas dans une harmonie fastidieuse et surchargée. Autrement, on pourrait dire avec Rousseau " qu'il n'y a rien de plus ridicule et de plus plat que ces *plains-chants* accommodés à la moderne, *pretintaillés* des ornements de notre musique, et *modelés sur les cordes de nos modes :* comme si l'on pouvait jamais *marier* notre système harmonique avec celui des modes anciens, qui *est établi sur des principes tout différents.*"

Qu'auraient dit les puristes ci-dessus nommés, si, comme nous, ils avaient entendu un plain-chant harmonisé à la moderne, accompagné par des cuivres, et ressemblait plutôt à la fanfare d'un régiment de ligne qu'à une douce mélodie inspirée par la prière et la dévotion ?

L'orgue est donc le seul instrument qui puisse convenir à l'accompagnement des chants de l'Eglise, car son harmonie grave et solennelle le rend inhérent au culte religieux. Châteaubriand a dit avec raison, que l'orgue était né du christianisme, et il est très facile de s'en convaincre par les sentiments qu'il fait naître. Ceux qui ont eu l'avantage d'entendre cet instrument, particulièrement dans un temple gothique, se rappellent sans doute les tressaillements intérieurs, les douces impressions, les pensées élevées que cette divine harmonie leur a donnés, ainsi que la poétique extase, et les saintes aspirations vers le ciel qu'elle a le secret d'entr'ouvrir. Rien n'est comparable à l'orgue dans la nombreuse liste des inventions instrumentales ; il possède la variété de l'orchestre unie à la majesté du timbre, et, par dessus tout, un effet mystérieux et indéfinissable. En dehors du système liturgique, il a servi de champ au génie de J. S. Bach, qui en est le maître des maîtres, comme l'orchestre est tout un monde sous le souffle véhément et passionné de Beethoven. Le premier possède, au point le plus étonnant, les

ressources d'une imagination savante et inspirée; anticipe même sur les découvertes futures de son art, enrichit particulièrement l'orgue de ses chefs-d'œuvre incomparables, et lui assigne le rang suprême qu'il occupe aujourd'hui ; le second, plus véhément, plus passionné, se plaît dans l'audace et l'imprévu, adopte l'orchestre et pose les bornes de la belle école romantique.

Bach, Beethoven, Mozart! noms immortels, mais qu'aucun d'eux,—le croirait-on,—n'a illustré en faisant oublier la saine musique religieuse : le premier, malgré ses tendances personnelles, ne fut poussé ni par l'esprit de son époque, ni par les croyances d'alors ; les deux autres furent entraînés, on le sait, par le torrent impétueux du romantisme et de la symphonie. Donc, le plain-chant est né d'une idée générale et d'un sentiment universel ; donc, il a été définitivement établi et consacré par l'impulsion du catholicisme ; il en est d'ailleurs une des plus pures et des plus immuables émanations.

Enfin, la musique d'église a un but d'autant plus déterminé que sa mission est innée et obligatoire ; elle est un noble accessoire et non une attraction spéciale ou une gymnastique propre à faire valoir le talent, ou réel ou douteux, de celui-ci ou de celle-là. Briller d'un faux éclat, compter sur l'effet, s'abaisser vers la terre, tel n'est pas ce qu'on doit attendre de l'art religieux. Malheureusement, on s'est matérialisé en rejetant les belles traditions du plain-chant ; et insensiblement on en est venu jusqu'à se servir d'affreuses bribes, au lieu et place d'une école déjà existante.

La foi est la grande initiatrice des œuvres saines et solides ; et si l'on se reporte au temps où les fidèles s'unissaient dans un même esprit de confraternité et de parfaite croyance, on saura comprendre ce qui devait en découler de vrai, de beau et de noble. On obéissait si bien à la discipline religieuse pendant les premiers siècles, que l'ambition ni l'orgueil n'avaient de prise sur la société alors si forte et si fidèle ; aussi, tout se reportait vers Dieu, et subissait une influence commandée par le respect et la sévérité. La philosophie, la théologie, la littérature, la musique enfin, s'imprégnaient de la substance immatérielle du catholicisme, et comme ce dernier se formaient à l'idée unitaire et universelle.

Pas plus que la littérature sacrée, la musique religieuse n'a fait de progrès depuis sa formation, car sa source est trop vive et trop limpide, de cette limpidité que rien ne saurait troubler, à cause de l'essence divine qui constitue l'ordre spirituel du Christianisme. Rien n'échappe au contrôle et à la sollicitude maternelle de la Religion ; son jugement ne faiblit jamais lorsqu'il s'agit de discerner et de choisir parmi les œuvres qu'enfante l'humanité ; elle en

élague ce qu'il y a de pernicieux ou d'inutile, et tout à coup, sans qu'elle ait besoin du secours du temps et de la science, elle trouve le dernier mot d'une école, d'un art, et en transmet les règles à la postérité pour son instruction et pour sa jouissance. Qu'elle est grande et belle cette institution divine ! maîtresse de nos goûts comme de nos sens, elle sait les diriger dans la voie qu'ils doivent suivre, et les retient lorsqu'ils tentent d'en sortir. Si le malheur frappe une époque en l'écartant de son vrai point d'attraction, la Religion se tient toujours là, debout comme un phare salutaire, et la dirige de nouveau vers son seul et unique refuge.

Nous sommes certainement dans un temps de décadence et de délaissement ; nous oublions, sans le vouloir peut-être, que nous avons un rôle, ou plutôt une obligation à remplir : celle de régénérer le goût en général, et en particulier celui qui se rapporte à l'art musical religieux. Travaillons comme les chrétiens du moyen-âge l'ont fait pour la liturgie musicale, c'est-à-dire dans l'esprit de vérité, d'humilité et de désintéressement, et guidés par la foi, nous retournerons à la lumière étincelante du vrai goût et à la fontaine vivifiante des saines traditions.

A ce propos, voici ce que raconte une vieille chronique : " Le très pieux roi Charles (Charlemagne) revenant du Duché de Bénévent, célébrait à Rome les fêtes de Pâques avec le Saint-Père, lorsque durant ces solennités, il s'éleva une contestation entre les chanteurs de France et les chanteurs Romains. Les Franks se vantaient de chanter mieux et plus agréablement que leurs adversaires. Ceux-ci se prétendaient beaucoup plus savants dans le chant ecclésiastique, instruits qu'ils étaient par le Pape Saint Grégoire ; ajoutant que les Franks avaient corrompu le chant, et avaient détruit la saine mélodie en la mutilant. Cette dispute fut portée en présence du seigneur roi Charles. Les Franks, forts de la présence du roi Charles, se déchaînaient sans mesure contre les chanteurs romains.

" Les Romains, se prévalant de l'autorité de la grande doctrine (*magnæ doctrinæ*), affirmaient que les Franks étaient des insensés, des rustres, des gens incultes, de vraies brutes, et ils mettaient fort au-dessus de la rusticité de ceux-ci la doctrine de St. Grégoire. Et comme des deux parts cette altercation n'était plus sur le point de finir, le très-pieux roi Charles, s'adressant à ses chanteurs, leur dit : " Répondez sans détour, quel est le plus pur et le meilleur, ou la " source vive, ou les ruisseaux qui coulent au loin ? " Tous répondirent unanimement que l'eau de la source était la plus pure, et que, quant aux ruisseaux, ils étaient d'autant plus troubles et souillés d'immondices qu'ils s'en éloignaient davantage. Et le

seigneur roi Charles leur dit: "Remontez donc à la source de "St. Grégoire, car il est manifeste que vous avez corrompu la "mélodie ecclésiastique." Le seigneur roi se hâta donc de demander au pape Adrien des chanteurs capables de régénérer le chant en France."

Suivons donc le conseil du roi Charles, en remontant à la source de la musique religieuse; agissons en artistes consciencieux, en chrétiens même, et nous nous écrierons avec St. Augustin : "Combien ai-je versé de pleurs par la violente émotion que j'éprouvais lorsque j'entendais dans votre église chanter des hymnes et des cantiques à votre louange! En même temps que ces sons si doux et si agréables frappaient mes oreilles, votre vérité se glissait par eux dans mon cœur."

C. M. Panneton.

LE MARQUIS DE MONTCALM

ET LA PERTE DU CANADA

D'APRÈS LES RÉCENTES PUBLICATIONS ET DES DOCUMENTS INÉDITS.

Pourquoi nous sommes Français, par O. Dunn, Montréal, 1870.—*Guide historique*, par J. Le Moine. Québec, 1872.—Collection de mémoires et relations sur l'*Histoire ancienne du Canada*, d'après les manuscrits des archives de France.—*Histoire du Canada*, par Laverdière. Québec, 1869.—*Revue Canadienne*. Montréal.—*History and general Description of New-France*, by the R. F. F. de Cnarlevoix, translated with notes by John Gilmary Shea. 6 vol. New York. 1872.—*Mémoires historiques*, publiés par la Société littéraire et historique de Québec.—*Histoire du Canada*, par H. Milos, Montréal, 1872.—*The old regim in Canada*, by Fr. Parkman. Boston, 1875.—*Notes on the plains of Abraham*, by colonel Beatson, Gibraltar.—*Le marquis de Montcalm et les dernières années de la colonie française au Canada*, par le R. P. Martin. Paris, 1875.—*Comment on servait autrefois, le marquis de Montcalm*, par le R. P. Sommervogel. Paris, 1872.—*Documents inédits*, etc.

Vers la fin de l'année 1870, dans l'assemblée des Artisans de Montréal, un sujet de la reine Victoria finissait ainsi son discours d'ouverture des classes du soir : " Et si quelqu'un veut savoir " maintenant jusqu'à quel point nous sommes Français, je lui " dirai : Allez dans les villes, allez dans les campagnes, adressez-" vous au plus humble d'entre nous et racontez-lui les péripéties " de cette lutte gigantesque qui fixe l'attention du monde ; annon-" cez-lui que la France a été vaincue ; puis mettez la main sur sa " poitrine et dites-moi ce qui peut faire battre son cœur aussi fort, " si ce n'est l'amour de la patrie."

L'invincible attachement de la race franco-canadienne à la mère-patrie fut toujours connu : on savait que le temps, la distance, la domination étrangère n'avaient pu bannir la vieille France de la mémoire de ce pays qui, seul entre toutes nos colonies, porta le nom si doux, le nom si plein d'avenir et si décevant de *Nouvelle-France*. Mais qui aurait pu compter sur un témoignage aussi touchant que celui de cette instinctive douleur, éveillée par nos malheurs mêmes, et qui révéla peut-être à plus d'un Canadien

jusqu'alors insouciant de son origine, quel sang coulait dans ses veines. Hélas ! qui l'oublie : depuis cette première séparation, d'autres chers pays nous ont été ravis ; d'autres lambeaux de notre chair nous ont été arrachés. La France a connu de nouveaux adieux, de nouvelles douleurs. Mais, ainsi que sur les bords du Saint-Laurent, on s'est souvenu ; on se souviendra : l'image de la France vaincue reste longtemps assise, au foyer de ses enfants exilés, puisque, à 1,500 lieues de nos côtes, après un siècle écoulé, l'Angleterre compte encore un million de sujets dont elle n'a pu faire des Anglais.

Depuis longtemps, de chaque côté de l'Atlantique, des publications réciproques entretiennent, dans la même langue, les traditions du temps où Français et Canadiens ne formaient qu'une famille.

Aux grands travaux historiques des Holmes, des Garneau, des Ferland, des Faribault ont succédé, en Canada, dans ces dernières années, d'autres œuvres dont quelques-unes sont citées en tête de cet article et où sont racontées avec érudition, talent et patriotisme, les annales antérieures à la conquête anglaise.

En France, on n'entend jamais parler sans intérêt de ce Canada où nous pouvons, disent nos voyageurs, retrouver notre image comme en un miroir ancien. Dans la perte de ce beau pays, notre instinct national a trouvé son héros en Louis de Montcalm, périssant sur les ruines de notre vieille colonie. Cependant de ce glorieux vaincu on n'a longtemps connu que la fin : la grande scène de sa défaite remplissait tout le tableau. Coup sur coup deux biographies viennent d'être publiées, l'une écrite par le R. P. Sommervogel, l'autre par le R. P. Martin qui, en 1855, lors de l'inauguration du monument élevé par la ville de Québec à son défenseur, a prononcé l'oraison funèbre du général. Est-ce le dernier mot sur cet homme de guerre si vaillant et si lettré ? on peut en douter. Ayant eu, à notre tour, la bonne fortune d'être admis à puiser dans les archives de la famille de Montcalm, nous y avons trouvé des documents encore inédits qui montrent cette belle et très-originale figure sous un aspect peut-être plus humain que ne l'ont vue les pieux auteurs nommés plus haut. La mémoire de Montcalm, hâtons-nous de le dire, n'a rien à craindre de ces découvertes : il est du petit nombre des héros du dix-huitième siècle dont on puisse, sans hésiter, offrir au public un portrait en pied.

Avant d'aborder le sujet de cette étude et d'expliquer avec toutes les ressources que nous offrent les récentes publications et les correspondances inédites, par quel enchaînement de fautes et de malheurs la Nouvelle-France fut perdue, peut-être sera-t-il pas inutile

de rappeler au lecteur, d'après les derniers travaux historiques, ce ce qui a précédé dans le Canada la conquête anglaise. Un point surtout mérite l'attention. C'est l'origine assez obscure de la fatale querelle qui nous coûta notre colonie nationale. On sait que la guerre de Sept-Ans eut l'Amérique pour berceau, mais on peut ignorer comment elle naquit : sera-ce une consolation de savoir que jamais guerre ne fut plus inévitable pour la France, que jamais, notre pays ne fut plus provoqué, plus menacé, et qu'en vérité nos adversaires abusèrent de la permission accordée à Fontenoy quand, en les saluant, on leur avait dit : " Messieurs les " Anglais, tirez les premiers ! "

I

En jetant les yeux sur les vieilles cartes de l'Amérique septentrionale, dressées au dix-septième siècle par les Delisle, on est frappé d'étonnement de voir qu'à cette époque les deux tiers de ce continent appartenaient à la France. Dans un coin de l'immense espace, enfermé entre les terres arctiques et la frontière du Mexique, voici, sur le bord de la mer Atlantique et en dedans du demi-cercle décrit par les Monts-Alleghanys ou Apalaches, le petit groupe des colonies anglaises, noyau des futurs Etats-Unis ; le reste, tout le reste, sauf la Floride encore aux Espagnols, était à nos pères, aux compatriotes des Cartier, des Champlain, des Marquette et des Cavelier de la Salle. Un peu diminuée par les cessions exigées lors de la paix d'Utrecht, notre colonie du continent Américain était encore, au milieu du dix-huitième siècle, grande comme la moitié de l'Europe. Au nord, le Canada et le Labrador, à l'ouest et au sud la Louisiane, c'est-à-dire tout le bassin du Mississipi entre les Alleghanys et les Montagnes-Rocheuses, constituaient le nouveau monde français. Sans doute rien encore dans nos vastes possessions du Sud et de l'Ouest n'eût fait prévoir à cette époque leurs merveilleuses et prochaines destinées. La Louisiane ne comptait qu'une ville, la Nouvelle-Orléans, et en remontant vers l'Ouest les rives du Mississipi, on ne rencontrait que des établissements chair-semés, jalons de l'avenir au milieu des déserts. Cependant une ligne de postes militaires reliait nos possessions méridionales à celles du Nord, la Louisiane à la Nouvelle-France, les deux colonies sœurs, appelées en cas de danger à se prêter un appui mutuel : à vrai dire la civilisation n'était assise que dans le Canada dont la capitale était Québec. Exploré, en 1535, par " un

chercheur de monde," Jacques Cartier, de Saint-Malo, colonisé dans les premières années du dix-septième siècle par Samuel de Champlain, le Canada, avait reçu de Henri IV le nom de *Nouvelle-France*. Sous le règne de Louis XIV, la main du grand Colbert donna à la colonisation une vigoureuse impulsion, encore sensible cinquante ans plus tard. Des relations étroites se nouèrent entre le Canada et la métropole ; la coutume de Paris devint le code du pays. Deux villes neuves, Montréal et Trois-Rivières. s'élevèrent le long du Saint-Laurent. La Nouvelle-France, administrée comme une province du royaume, avait alors pour gouverneur un lieutenant général, le vaillant comte de Frontenac, et pour intendant un homme d'Etat éminent, J.-B. Talon, petit-neveu du célèbre magistrat Omer Talon. Enfin, en 1671, on créa à Québec un évêché dont le premier titulaire fut un Montmorency-Laval.

C'était un beau fleuron de la couronne de France que le Canada, avec ses trois villes et ses florissants villages, semés sur les rives du Saint-Laurent ; avec ses forteresses, ses comptoirs, sa flotte, ses pêcheries, ses entrepôts regorgeant de toutes les pelleteries de la baie d'Hudson, et sa ceinture de peuplades amies et soumises. Et puis, là, quel amour pour la mère patrie ! Dans ce pays, sans passé historique, sur cette terre vierge, à peine effleurée par les pas errants de quelques tribus sauvages, rien n'existait qui ne fut français. Pas une maison qui n'eût été bâtie, pas un champ qui n'eût été défriché par des mains gauloises : tout y était né par la France, tout y vivait pour elle. C'était bien moins une colonie qu'une province d'outre-mer, ou plutôt c'était la Nouvelle-France. (1)

A peine naissante, notre conquête nous fût disputée par d'autres Européens, d'abord des Hollandais, puis des Anglais ; et les anciens maîtres de ces grèves et de ces bois, les sauvages vengés contemplèrent, d'un œil étonné et joyeux " les visages pâles " venant de si loin à travers " le grand lac " pour s'égorger sous les érables des forêts américaines. A la paix de Saint-Germain, en 1632, Richelieu se fit rendre l'Acadie et le Canada, que l'Angleterre avait conquis une première fois. La guerre de la ligue d'Augsbourg ensanglanta le territoire sans rien changer aux délimitations des frontières : c'est l'époque des grands exploits du chevalier d'Yberville, l'intrépide marin, et du comte de Frontenac, ce gouverneur de la Nouvelle-France, qui sommé, en 1690, de rendre Québec, répondait, suivant son mot, " par la bouche de ses canons." Malheureusement, la guerre de la succession d'Espagne eut des consé-

(1) Nous sommes heureux de reconnaître que la ville Paris vient d'honorer la mémoire des grands hommes de notre colonie nationale en donnant à des rues nouvelles les noms de Jacques Cartier, de Champlain et de Montcalm.

quences plus fatales et nous enleva les contours de la baie d'Hudson, l'île de Terre-neuve, et, à l'entrée du golfe Saint Laurent, la fertile Acadie. L'Acadie, quel souvenir touchant de fidélité et de malheur son nom réveille ! Elle était la plus ancienne de colonies françaises en Amérique : son peuple naïf, aux mœurs patriarcales, coupable seulement de ne pas haïr la France, la terre des aïeux, était suspect au maître étranger. Déporter ces laboureurs et ces pasteurs ne le rassurait pas assez ; il fallait les disperser. Un jour de l'année 1755, il y avait un demi-siècle que les Acadiens obéissaient docilement à l'Angleterre, on les rassemble par cantons comme de vastes troupeaux : ce qui put s'échapper s'enfuit dans les forêts, mais le reste, au nombre de 12,000 hommes, femmes et enfants, est embarqué sur des navires anglais, puis jeté au hasard sur les côtes des deux Amériques : la mère ici, là le père, les enfants partout. Pauvre Acadie, son nom même a disparu sous celui de Nouveau-Brunswick : de sa capitale, Port-Royal, les Anglais, sujets de la reine Anne, ont fait Annapolis, et la baie Française est devenue la baie de Fundy. Ainsi tout a changé de nom, la terre et l'eau ; seul le rapt d'un peuple innocent s'appelle et s'appellera partout de même, car la conscience de l'humanité ne parle qu'une langue. (1)

Le contre-coup d'une dernière conflagration européenne, soulevée par la querelle de la succession d'Autriche, avait de nouveau bouleversé les deux colonies voisines quand intervint, en 1748, le traité d'Aix-la-Chapelle, qui stipula qu'en Amérique toutes choses seraient rétablies sur le même pied qu'avant les hostilités.

Chacune de ces luttes, sans cesse renaissantes, remettait aux prises les colons des nations ennemies ; mais à défaut des querelles des deux couronnes, la rivalité des races, des religions et des intérêts commerciaux, surtout pour la traite des pelleteries, suffisait et au delà pour pousser, les uns contre les autres, Anglo-Américains et Canadiens. Avec cette haine séculaire entre les deux peuples, il n'était douteux pour personne, en Amérique, que la paix au delà de l'Atlantique ne serait qu'une trève en deça et que, tôt ou tard, les colonies anglaises, vingt fois plus peuplées, abuseraient de leur force pour jeter au fond du Saint-Laurent la colonie rivale. La

---

(1) Une partie des Acadiens qui s'étaient évadés sont rentrés dans leur pays après de longues années d'exil, ils ont retrouvé entre des mains étrangères les champs que leurs pères avaient défrichés, et se sont remis à l'œuvre pour cultiver les terres dédaignées par les vainqueurs. Ils sont aujourd'hui au nombre d'environ cent mille, répartis dans le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Ecosse, l'île du Prince-Edouard et l'île du Cap-Breton, tous catholiques, ne parlant que la langue française et ne se mariant qu'entre eux. M. Rameau prépare une histoire complète de l'Acadie. Je signale aussi, sur ce sujet, une remarquable série d'articles publiée dans la *Revue Canadienne* de 1875.

flamme couvait en Amérique sous les traités de paix européens et allait bientôt les dévorer. Parmi toutes les luttes entre la France et l'Angleterre, la guerre de Sept-Ans, dont la conquête du Canada fut un épisode, présente à ses débuts un côté original ; les gouvernements ne donnèrent pas le signal des hostilités et les deux nations, la France, du moins, furent traînées malgré elles, dans l'arène déjà ensanglantée. La guerre naquit au loin d'une espèce de génération spontanée ; elle sortit tout armée du sol américain. Nous avons dit plus haut que, d'après le Traité d'Aix-la-Chapelle, les choses devaient être remises en Amérique sur le même pied qu'avant la guerre ; sur ce continent, si vaste qu'on n'en connaissait pas encore les bornes, et dont un coin à peine était peuplé, on trouva le moyen de se disputer quelques lieues carrées. Quelles étaient les véritables frontières de l'Acadie, cédée à l'Angleterre par la paix d'Utrecht ? Cette délimitation fût le premier prétexte de querelle entre les deux colonies. Mais là n'était pas la question brûlante ; la véritable partie, celle dont l'enjeu fut le Canada, se jouait sur les bords de l'Ohio. Le lecteur sait que la chaîne des monts Alleghanys ou Apalaches, était la frontière naturelle des possessions anglaises qu'elle séparait des nôtres aussi nettement que les Pyrénées isolent l'Espagne de la France. Du haut des rochers stériles de leurs montagnes, les colons anglo-américains avaient entrevu à leurs pieds, du côté de l'Occident, des espaces sans fin et un Océan de verdure : c'était l'Ouest, tel qu'il apparaissait alors dans l'éclat et la fraîcheur de son premier réveil : " avec " ses prairies vierges, couvertes de seigle sauvage, d'herbes bleues " et de trèfle blanc, au milieu desquelles paissaient ensemble des " troupeaux de buffles." C'était l'Ouest " avec ses campagnes " ouvertes, plantées d'arbres fruitiers et délicieusement arrosées " par des cours d'eau." Entre tous les paysages de cette terre enchantée, s'il en est un riant et plantureux, c'est l'immense vallée au fond de laquelle coulent, pendant trois cents lieues, vers le Mississipi, les eaux de l'Ohio ou " Belle-Rivière." A qui, de la France ou de l'Angleterre, appartenait cette vallée ? Il faudrait, pour éclaircir ce point, exposer la théorie des principes qui, en Amérique, réglèrent entre Européens le droit de souveraineté et d'après lesquels la pauvreté d'un territoire résultait de l'exploration suivie d'une possession effective. C'était, depuis soixante-dix ans le cas des Français sur les rives de l'Ohio, et la vallée qui aboutit au Mississipi d'un côté et de l'autre près du lac Erié, était devenue pour eux la plus courte voie de communication entre le Canada et la Louisiane. Mais, sous prétexte qu'en 1496 le Vénitien Sébastien Cabot, naviguant pour le compte de Henri VII, roi d'Angleterre,

aurait longé la côte orientale de l'Amérique, sans même y débarquer, les Anglais qui, de ce côté, n'avaient jamais posé le pied au-delà des Alleghanys, prétendirent, vers le milieu du siècle dernier, à la propriété de la vallée de l'Ohio (1). Parlons net : l'invasion de la vallée de l'Ohio ne fut pas une question de droit, mais elle fut peut-être une loi de nécessité, une condition de vie ou de mort, pour les futurs Etats-Unis. Thomas Ponwall, un des gouverneurs des colonies anglaises, l'avouait franchement quand il disait, dans un mémoire adressé à son gouvernement : " Un " établissement dans la vallée de l'Ohio donnera de la force et de " l'unité à notre empire d'Amérique, et nous assurera la possession " du pays. Mais pardessus tout, la chose est nécessaire : les plan- " tations anglaises sont à bout : elles sont colonisées jusqu'aux " Montagnes." L'Ouest, c'était l'avenir. Les planteurs de la Virginie commencèrent par créer une association de défrichements qui prit le nom de Compagnie de l'Ghio et obtint en 1750 du gouvernement britannique, soi-disant propriétaire, la concession de 600,000 acres de terre à prendre dans la vallée de l'Ohio.

Cette même année, la nouvelle compagnie lança ses agents de l'autre côté des Alleghanys avec mission de soulever contre les Français les peuplades sauvages dans ce pays, Iroquois, Miamis, Mingos, Delawares. " Nos chefs ont levé la hache de guerre, nous " avons tué et mangé dix Français et deux de leurs nègres ; nous " sommes vos frères, venez à notre aide ; les Français ont chanté " leur chanson de guerre." Voilà ce que bientôt, en apportant un collier de wampum, une chevelure fraîchement scalpée et un calumet orné de plumes, l'envoyé des Miamis venait dire au gouverneur de la Virginie, l'habile Dinwiddie qui menait l'affaire. La Virginie, avec des Peaux-Rouges pour avant-garde et sentant derrière elle toutes les colonies, n'hésita plus : elle ouvrit une route à travers les défilés des montagnes et envoya des ouvriers pour construire un fort à la fourche formée par la rivière des Alleghanys et par la Monogahéla, quand, en se réunissant, elles donnent naissance à l'Ohio. La marche du peuple américain vers l'Ouest commençait : elle ne devait plus s'arrêter avant que les fils de Pen n'eussent atteint les rivages alors ignorés de l'océan Pacifique.

---

(1) Les Anglais sentaient si bien que ce droit qu'ils invoquaient, n'existait pas, qu'ils essayerent de s'en créer un autre, et M. Bancroft raconte qu'en 1744, moyennant 400 livres sterling, les députés des cinq nations Iroquoises et les Fuscaroras, reconnurent le droit du roi d'Angleterre " à la propriété de toutes " les terres qui sont ou doivent être comprises dans la colonie de la Virginie, " *d'après la désignation de Sa Majesté.*" Convention aussi ridicule dans ses termes que nulle dans le fond, même au point de vue Indien, puisque les six nations Iroquoises contractantes, n'occupaient qu'un coin imperceptible du territoire de l'Ouest, partagé entre un grand nombre de peuplades.

Les Français, de leur côté, après avoir châtié les Miamis, dispersé sans violence les ouvriers anglais, construisent eux-mêmes à la place et sur les plans adoptés par la Compagnie Virginienne, un fort auquel on donna le nom de Duquesne, alors gouverneur de la Nouvelle-France ; c'est là que s'élève aujourd'hui la grande ville de Pittsburg. Désormais les événements vont grandir et se précipiter. A la nouvelle des travaux exécutés à la fourche de l'Ohio, un régiment de volontaires américains, qui se tenait aux ordres d'un ardent jeune homme de vingt-deux ans, lieutenant-colonel dans les milices virginiennes, descend avec des canons, dans la vallée ; grossi par des guerriers Mingos, le corps expéditionnaire marche sur le nouveau fort. Le 28 mai 1754, date fatale dans l'histoire commune des Etats-Unis et de la France, un feu de peloton, au lever du soleil, retentit dans les " Grandes Prairies : " une petite troupe française vient d'être surprise au bivouac et les trente hommes qui la composent ont été, sans sommation, tués ou faits prisonniers. Au milieu du feu, un des Français avait essayé de donner lecture d'un papier, il était tombé mort sur les cadavres de ses compagnons. C'était un officier, nommé Villiers de Jumonville, envoyé comme parlementaire à la rencontre des Anglais : ceux-ci se réfugient derrière les remparts du fort de la Nécessité, construit sur les rives de la Monogahéla. La vengeance court sur leurs pas : le frère de Jumonville, le parlementaire, avec six cents Canadiens, se rue sur le fort et impose à ses défenseurs une implacable capitulation au bas de laquelle le chef de l'expédition anglaise, appose comme signature le nom inconnu de " Georges Washington (1)." Malgré cette fâcheuse entrée en campagne, les Anglo-Américains pouvaient se féliciter : ils avaient atteint le but poursuivi par eux depuis dix ans. La trouée était faite, il n'y avait plus d'Alleghanys ; l'honneur national des deux métropoles, engagé dans l'engrenage ainsi mis en mouvement, n'en sortira plus qu'avec des flots de sang. La question de l'Ouest était posée.

---

(1) Le texte de cette capitulation, dans laquelle les Anglais se reconnaissaient coupables d'*assassinat* sur la personne de Jumonville et de ses compagnons existe au Dépôt de la guerre, vol. 3393, pièce 102 bis. Je me hâte d'ajouter qu'elle fut rédigée en français et que Washington, quand il la signa, ne connaissait pas notre langue. M. Dussieux en a publié le texte dans son *Histoire du Canada*.

(a continuer)

L'ÉGLISE ET L'ÉTAT [1]

PAR LE R. P. LIBERATORE, S. J.

CHAPITRE I

LE CONCEPT LIBÉRAL

§ I.—*Les trois formes de ce Concept*

Emanciper l'Etat de l'Eglise est le mot d'ordre du libéralisme contemporain.

Il y a deux manières d'entendre cette émancipation, suivant qu'elle est soutenue ou par le libéralisme absolu ou par le libéralisme modéré; à ce dernier se joignent beaucoup de ceux qui sont catholiques de cœur, sinon d'esprit, et qui prennent le nom de catholiques libéraux. Le premier de ces deux libéralismes veut la susdite émancipation par voie de suprématie de la part de l'Etat; le second, par voie de pleine indépendance vis-à-vis de l'Eglise; pour les catholiques libéraux, ils soutiennent la séparation réciproque, non comme vérité spéculative, mais comme méthode pratique.

Le libéralisme absolu conçoit l'Etat comme le plus haut point auquel s'élève l'humanité dans son progrès social. Pour lui, l'Etat a la toute-puissance; nul pouvoir supérieur à lui, nul même qui lui soit égal ou qui ne lui soit soumis. Il est le pouvoir souverain et universel; rien ne lui peut résister et tout doit lui obéir. Il est le droit par excellence, source de tous les autres droits et suprême régulateur de toutes les relations humaines. En face de lui, il n'y a pas de droit, individuel ou domestique, inviolable, et beaucoup

---

(1) *(La traduction de l'italien en français de ce remarquable ouvrage du savant jésuite, n'est pas encore terminée.)*

moins un droit sacré dont puisse se glorifier une autre société. Tous les droits sont inclus dans le droit public ; et de celui-ci, l'Etat seul est promulgateur et juge. Les autres droits inférieurs dérivent de lui en vertu de la loi qu'il sanctionne, si bien que les lois de l'Etat sont la règle dernière des actes humains. Et parce que la société n'est pas stationnaire mais progressive, il s'ensuit que pas une loi, pas un droit et pas une institution n'est immuable, mais que tout dépend de la volonté sociale obéissant au progrès ; or, cette volonté se manifeste par l'opinion publique de ceux en qui progresse l'humanité et devient loi par les représentants du peuple dans les Parlements.

A la bien considérer, cette théorie constitue l'esprit qui anime plus ou moins les constitutions de la moderne Europe, basées sur les fameux principes de 89. En face d'une pareille théorie, l'Eglise non-seulement perd toute sa prééminence par rapport à l'Etat, mais disparaît entièrement comme société parfaite et indépendante. Elle reste tout au plus simple collége comme toute autre association civile inférieure, soumise à l'Etat, tenant de l'État son existence morale. Et comme c'est l'Etat qui, par son bon plaisir, octroie à l'Eglise la jouissance de la vie publique, ainsi c'est lui-même qui en détermine et en mesure les droits, s'en réservant à lui-même le contrôle. C'est pour l'Eglise une condition sous quelque rapport inférieure à celle dans laquelle elle était sous les empereurs païens quand ils faisaient trève à leurs sanglantes persécutions.

Les libéraux modérés n'en viennent pas à cet excès. Ils défendent, non la suprématie, mais l'autonomie et la pleine indépendance de l'Etat, soit qu'ils la veuillent comme transaction, soit, pour dire plus vrai, qu'ils la veuillent comme transition. Pour eux l'Eglise et l'Etat forment deux sociétés parfaitement libres et séparées l'une de l'autre, ayant chacune leur sphère propre. Ce qu'ils expriment par la formule : l'Eglise libre dans l'Etat libre.

La fin de l'Etat, dans leur opinion, n'est aucunement ordonnée à la fin de l'Eglise, et partant le pouvoir de l'un n'est en aucune manière subordonné au pouvoir de l'autre. Une telle subordination emporterait confusion. L'Etat est entièrement *sui juris*, maître de ses actes, sans aucun rapport aux intérêts religieux de ses sujets. C'est lui qui fait ses lois, sans souci d'autre chose, et qui en exige l'observation, quelque opposition qu'il y ait entre elles et les lois canoniques. Ce qui le guide dans ses déterminations, c'est l'intérêt politique seul et la prospérité temporelle des peuples. Tout au plus, par esprit de concorde, pourra-t-il s'entendre avec l'Eglise sur certains points, conclure des pactes libres et de libres conventions, traitant avec elle d'égal à égal, et ces conventions et

et ces pactes cessent leur effet par le changement des temps et des circonstances, de quoi l'Etat est juge. L'Eglise n'a pas de droits publics proprement dits et par elle-même elle ne s'étend point à l'ordre matériel. Comme société spirituelle, elle est restreinte au seul domaine de la conscience interne; pour l'extérieur elle ne peut jouir que du droit individuel de la liberté commune. D'ailleurs, le devoir de l'Etat est d'élargir le plus possible, au profit de tous, les frontières de cette liberté, en la faisant pleine et entière dans ce qui regarde le culte, la conscience, la presse, l'enseignement, les associations, bref toute la pensée et toute l'action de l'homme, pourvu toutefois que la paix publique n'en soit pas troublée.

De ce sytème se rapprochent, nous l'avons dit, un certain nombre de catholiques mêmes au cœur bon, mais à l'esprit égaré. Ils évitent la discussion des raisons abstraites, mais s'en tenant aux faits concrets, ils estiment plus prudent et plus utile à l'Eglise qu'elle soit séparée totalement de l'Etat. Ils rappellent les dommages qu'elle a soufferts en raison de la servitude où les princes des temps passés essayaient de la tenir sous prétexte de protection. Ils lui conseillent de rompre cette union désastreuse : et se réduisant à ses seules forces morales, de ne requérir, de n'attendre du pouvoir civil aucun secours et de ne plus prétendre exercer influence sur quelque partie que ce soit du gouvernement politique. Quant aux libertés mentionnées plus haut, l'Eglise, disent-ils, peut et doit les accepter sans grande inquiétude. Car elles ne peuvent être qu'utiles puisque rien n'est plus conforme à la nature humaine que la jouissance de la pleine liberté politique et religieuse, étant secoué le joug de toute servitude et de toute contrainte. Du reste, c'est la tendance universelle de la société moderne; et aller contre, c'est le fait d'un insensé, et cela ne peut avoir d'autre résultat que d'aliéner toujours plus les esprits de la religion, au grand et irréparable détriment non-seulement de la société civile, mais aussi de l'Eglise. Ainsi parlent ces valeureux apologistes; et avec une simplicité qui nous ravit, ils se croient les vrais voyants, les vrais connaisseurs du monde, les prudents par excellence, les vrais zélateurs des intérêts catholiques; et ils se déchaînent avec fureur sur ceux qui les contredisent, tout en faisant néanmoins le panégyrique obligé de la charité et de la modération.

§ II.—*Absurdité du Libéralisme absolu*

Il est aisé de le voir, le libéralisme absolu ne reconnaît pas la divinité de l'Eglise; autrement pourrait-il méconnaître en elle les

droits qu'il a plu à son divin Fondateur de lui attribuer ? Il nie l'ordre surnaturel, il nie le Christ en se renfermant dans les limites du pur rationalisme. D'où il suit qu'il se condamne lui-même par sa propre incrédulité, et qu'il appartient à ce monde réprouvé que le Rédempteur a exclu de la prière qu'il fit à son divin Père (1). Donc et sans plus discuter, il n'est pas simplement anticatholique, il est antichrétien ; impossible à tout fidèle de le professer ou d'y adhérer de quelque manière. La question par rapport à lui est tranchée : *qui non credit, jam judicatus est* (2).

Néanmoins, pour faire comprendre la laideur d'un pareil système, même dans l'ordre purement rationnel, faisons observer, en outre, la spiritualité et l'immortalité de l'âme. Et, en effet, lui serait-il possible de concevoir l'Etat comme une association souveraine, s'il ne limitait la destinée de l'homme à la sphère de la vie purement organique et matérielle ? Toute société est spécifiée par sa fin, et celle-là est société suprême qui se rapporte à la fin suprême. Supposé donc que le sort de l'homme n'est pas achevé ici-bas, mais que d'immortelles destinées lui sont réservées au-delà de la tombe, il est clair, à ne s'en tenir même qu'à la seule lumière de la raison, qu'il ne peut y avoir d'autre association suprême que l'association religieuse, c'est-à-dire celle qui mène et conduit l'homme à son dernier et impérissable bien. Pour soutenir le contraire, il faut faire de l'homme le produit de la pure matière, destiné à se résoudre dans la matière. Seulement alors, l'Etat pourra juger que la fin de la prospérité temporelle, à quoi il veille, est de tous les biens de l'homme le plus grand et que rien ne dépasse les limites de cette sphère. Et voilà pourquoi le système libéral absolu est applaudi non-seulement par les rationalistes, mais encore par les matérialistes. D'ailleurs en ce système l'erreur radicale, source de toutes les autres, c'est proprement la négation de Dieu. C'est ce qui explique comment les athées et les panthéistes en sont les plus grands promoteurs. Si Dieu est exclu ou (ce qui revient au même) s'il n'est pas distingué du monde, on comprend très-bien que la plus haute puissance de l'univers c'est l'homme, mais agrandi dans la société, je veux dire l'homme qui se développe au sein de la multitude, qui est régi dans la communauté. Un tel homme, au dire de l'athéisme, est le dernier perfectionnement auquel parvient la matière improduite. Par conséquent, il sera absolument maître de lui-même et se dictera, comme à ceux qui dépendent de lui, les règles de ce qu'il lui plaira d'ap-

(1) *Non pro mundo rogo.* Joan XVII, 9.

(2) Joan. III, 18.

peler bien ou mal, juste ou injuste. Au contraire, Dieu admis, Dieu seul sera le Seigneur absolu et l'absolu législateur de l'univers comme il en est le créateur. Et partant l'homme, la société, le pouvoir, ne se regarderont plus que comme des créatures de Dieu, qui par là même reçoivent de lui la fin et la règle de toute activité honnête. Ce ne sera donc pas l'Etat, ni l'opinion publique, ni les caprices du progrès, mais ce seront les immuables principes de moralité et de justice dictés de Dieu et gravés par lui dans l'esprit de sa créature qui seront la mesure suprême des actes humains dans la vie privée comme dans la vie publique. L'Etat saura qu'il est une souveraineté subordonnée, qu'il remplit l'office de ministre d'une souveraineté supérieure, et qu'il doit conduire les peuples d'après la volonté de Dieu auquel il est lui-même soumis.

" Ecoutez-moi, rois, et entendez ; juges de la terre, instruisez-vous. Prêtez-moi l'oreille, vous qui menez les multitudes et qui vous plaisez à voir les nations soumises à votre empire ! C'est le Seigneur qui vous a donné la puissance, et votre force vient du Très-Haut, qui examinera vos œuvres et sondera vos pensées. Etant les ministres de son royaume, vous n'avez pas jugé avec rectitude, et vous n'avez pas gardé les lois de la justice, et vous n'avez pas marché selon la volonté de Dieu. Vous le verrez bientôt et d'une manière terrible, il y aura un jugement très-dur d'exercé contre ceux qui commandent. Car le faible, on usera de miséricorde envers lui, mais les puissants seront puissamment tourmentés." (1)

Telle est, d'après les divines Ecritures, l'idée du pouvoir. C'est bien autre chose qu'un prince, première et dernière source du droit ! Ces divines paroles nous font voir dans le gouvernement un simple ministre applicateur d'une loi qu'il reçoit ; et au cas où il s'en écarte, ce qui lui est dû, ce n'est pas l'obéissance de ses sujets, mais, au contraire, un terrible châtiment qui lui viendra de son Seigneur. Et puisque Dieu, libre ordonnateur des choses, n'est pas tenu de nous faire connaître sa volonté uniquement par le moyen naturel de la raison, mais qu'il peut aussi nous la manifester, ce qu'il a fait du reste, par le moyen surnaturel d'une révélation positive, l'Etat est obligé de se conformer aussi à cette

---

(1) *Auditis ergo, reges, et intelligite ; discite, judices finium terræ.*
Præbete aures, vos, qui continetis multitudines et placetis vobis in turbis nationum.
Quoniam data est a Domino potestas vobis, et virtus ab Altissimo ; qui interrogabit opera vestra, et cogitationes scrutabitur.
Quoniam cum essetis ministri regni illius, non recte judicastis, nec custodistis legem justitiæ, neque secundum voluntatem Dei ambulastis.
Horrende et cito apparebit vobis, quoniam justicium durissimum his qui præsunt, fiet.
Exiguo enim conceditur misericordia ; potentes autem potenter tormenta patientur. (Sap. VI, 2-8.)

dernière dans le gouvernement des peuples et de la chercher là précisément où Dieu l'a placée. Or, Dieu l'a placée dans son Eglise. De l'Eglise donc l'Etat doit recevoir la règle morale suprême, et par conséquent accepter cette Eglise et la reconnaître non comme il lui plaît de l'envisager, mais telle que Dieu l'a constituée, respectant en elle les droits et prérogatives que son divin Fondadeur a voulu lui départir. Tout cela est de la dernière évidence et de la logique la plus serrée pour qui admet Dieu. Le libéralisme absolu ne peut donc le nier sans s'appuyer sur la négation de Dieu. Mais c'est justement ce qui le condamne sans retour aux yeux des catholiques comme de tous ceux qui n'ont pas encore perdu toute intelligence.

§ III.—*Absurdité du Libéralisme modéré*

Le libéralisme modéré, à l'entendre du moins, veut non pas la suprématie de l'Etat, mais la pleine indépendance de celui-ci par rapport à l'Eglise. Il ne nie pas l'ordre surnaturel, il en fait seulement abstraction et l'écarte du gouvernement politique des sociétés. Néanmoins, quoique moins repoussant, il est tout aussi absurde que le libéralisme absolu, car tandis que celui-ci se fonde sur l'athéisme, celui-là se fonde sur le dualisme. Il ne nie pas l'existence de Dieu, mais il nie son unité. Et c'est ce qui fut très-bien remarqué par le Pape Boniface VIII dans sa fameuse bulle *Unam Sanctam* où il reproche aux fauteurs de l'autonomie absolue de l'Etat, de supposer qu'il y a dans le monde deux premiers principes. Aussi les libéraux de cette classe pourraient-ils fort bien être appelés nouveaux Manichéens.

Assurément si autre est le créateur de l'Eglise et autre le créateur de l'Etat, si l'homme est ordonné à la vie civile par un principe et à la vie religieuse par un autre, il est tout-à-fait naturel que les deux fins soient séparées, comme séparés aussi sont les deux pouvoirs qui y conduisent. Seulement comme en une pareille hypothèse le sujet soumis à l'une et à l'autre direction est identique, on pourrait, pour éviter la contrariété de deux impulsions opposées qui paralyseraient le mouvement, introduire un rapport librement conclu entre les deux moteurs, par voie de concessions réciproques, à peu près comme dans le Manichéisme, ou, suivant quelques-uns, le principe bon et le principe mauvais en vinrent à une espèce de traité afin qne les effets de l'un ne fussent pas entièrement détruits par ceux de l'autre. Au contraire, si tout le créé n'a qu'un seul principe, comme nous l'enseignent la raison et la

foi, *unus est altissimus Creator omnipotens* (1), le système libéral, modéré tant qu'on le voudra, ne peut tenir debout. Si Dieu est un, une est l'ordonnance de l'univers, une la fin dernière de la création. Cette fin par rapport à celui qui ordonne les choses doit être la plus sublime et la plus avantageuse pour les choses qui sont ordonnées, ce qui ne peut être que la glorification de Dieu et la béatitude éternelle des créatures raisonnables. Or, c'est justement la fin où mène l'Eglise. L'Eglise n'est donc pas simplement une société parfaite (comment ne serait pas parfaite une société qui conduit au bien le plus parfait ?), mais elle est aussi une société suprême entre toutes, sa fin étant suprême. Et il faut qu'à cette fin soit subordonnée toute autre fin inférieure, s'il est vrai que les biens secondaires revêtent, relativement au bien suprême, la nature de moyens, et que les moyens sont subordonnés à la fin. Il résulte de là avec une irrésistible évidence que *toute* société doit se soumettre à l'Eglise et recevoir d'elle et la règle et la direction. Donc qu'on exalte l'Etat et qu'on en exagère la perfection tant qu'on voudra, il est une chose qu'on ne peut décliner, sa subordination à l'Eglise, à moins pourtant qu'on ne veuille transformer l'Etat même en Eglise et le prince en pontife. Mais alors il faudrait adhérer à la doctrine boiteuse de l'anglicanisme ou du schisme russe, et prouver que ce n'est pas à Pierre, mais à Tibère, que le Christ a dit ces paroles de l'Evangile : " *Pais mes brebis, je t'établis fondement de mon Eglise.*"

Et il ne sert de rien d'invoquer la diversité des deux ordres dont l'un est temporel et l'autre spirituel. Cette diversité emporte avec soi pour l'Etat une indépendance relative, mais nullement une indépendance absolue. Voici seulement ce qu'elle peut faire : que dans les choses qui par elles-mêmes et directement se rapportent exclusivement au bien-être de la vie présente, comme les finances, l'armée, le commerce, la paix publique, les relations internationales, l'Etat agisse de son propre mouvement et en pouvoir suprême. Mais en aucune manière elle ne peut faire que dans les choses qui regardent directement et par elles-mêmes la piété et la justice et les mœurs, l'Etat ne doive se conformer aux prescriptions de l'Eglise ; et que de plus dans les choses qui sont, comme nous l'avons dit, de sa compétence il n'ait le devoir négatif de ne rien faire de préjudiciable à la moralité de ses sujets et au culte dû à Dieu.

Le contraire aurait-il lieu, il est évident que l'Eglise a le droit de corriger et d'annuler toutes les dispositions injustes et immora-

(1) Eccl. 1, 8.

les qui auraient été prises dans l'ordre même temporel, cela étant absolument requis pour qu'il y ait harmonie entre les deux ordres dans le mouvement qu'ils impriment au corps moral un et identique, à la société une et soumise à tous les deux.

Cette indépendance, dit-on, produit la confusion, c'est le fantôme agité par les adversaires. Mais pour en faire voir la puérilité, pas n'est besoin de longs raisonnements. Y a-t-il confusion de la société domestique et de la société civile, parce que celle-là, tout autonome et indépendante qu'elle est dans sa sphère, est subordonnée à celle-ci ? Et pourtant les deux fins sont beaucoup plus rapprochées entre elles, puisqu'elles sont toutes deux contenues dans l'ordre naturel. Il y a confusion entre deux termes différents, seulement quand l'un perd sa nature pour prendre celle de l'autre. Absolument comme pour qu'il y ait confusion entre l'âme et le corps, il faut ou matérialiser la première, ou spiritualiser le second. Il suit de là qu'il y aurait confusion de l'Eglise et de l'Etat, si l'Eglise était subordonnée à l'Etat, cela ne pouvant arriver sans faire perdre à l'Eglise son caractère naturel et sans rabaisser sa fin aux seuls intérêts de la vie présente. Mais il ne résulte aucune confusion de la subordination de l'Etat à l'Eglise. La raison en est que par une telle subordination on ne dénature aucun des deux termes, on les relie seulement ensemble en vertu d'une relation qui est dans l'ordre. Usons ici encore de l'exemple de l'âme et du corps. Le corps se confond-il avec l'âme parce qu'il lui est subordonné ? Cela aurait lieu si, par une telle subordination, le corps se transformait en une faculté de l'âme. De même l'Etat se confondrait avec l'Eglise, si, renonçant à tout bien terrestre, la société civile devenait un couvent de religieux, et s'il ne restait plus au pouvoir politique qu'à exécuter les ordres de l'évêque.

Mais est-ce là ce que nous défendons ? Est-ce même une hypothèse réalisable ? Sans compter la sainteté de l'Eglise et sa position dans le monde, sainteté et position qui sont une garantie contre un pareil renversement d'idées et une pareille usurpation de droit, la nature même de l'homme y oppose un obstacle insurmontable. Quoiqu'on dise pour faire servir la vie présente à l'acquisition de la vie future, il n'arrivera jamais que la société (loin de pécher en cela par excès) soit généralement parlant dans son état normal sous ce rapport, si grande est la tendance de notre nature viciée vers les biens sensibles. Imaginez s'il est à craindre que tous les hommes deviennent des cénobites ! Le pouvoir politique de son côté est d'un naturel si envahisseur que c'est un miracle de pouvoir l'empêcher d'usurper les droits d'autrui, tant il est loin de se laisser dépouiller des siens. Du reste le péril de l'abus n'est jamais

un bon argument pour exclure l'usage, surtout quand l'usage est imposé par la nature, et que sans lui il est impossible au sujet d'accomplir même les actes qui lui sont propres.

Et c'est justement notre cas. Séparé de l'Eglise, l'Etat ne peut plus, comme il le devrait, parvenir à la fin même de la société civile. Il est forcé d'accorder les libertés dont nous avons parlé plus haut, et ces libertés répugnent grandement à l'idée de société et de gouvernement. Par lui-même l'Etat n'est pas juge de ce qui regarde la religion. Donc séparé de l'Eglise qui de par le Christ est la promulgatrice infaillible de la vérité, il ne peut se dispenser d'accorder la liberté des cultes. L'Etat n'est pas même bon juge de la morale. Donc, s'il n'est assisté par l'Eglise, il doit accorder la liberté de conscience et la faculté de suivre toute doctrine qui ne contredit pas de prime-abord l'enseignement des premiers principes de la raison. Et sur quoi s'appuierait-il pour restreindre encore cette liberté ? sur la science et la philosophie naturelle ? Mais les philosophes à meilleur droit que les princes pourraient enseigner l'une et l'autre. Nous interrogerons donc les philosophes ? Mais, outre que les philosophes eux-mêmes sont souvent en désaccord, qui leur donnerait le droit d'imposer leurs propres idées à toutes les autres intelligences ? Que Dieu puisse commander à l'esprit de ses créatures, c'est une chose incontestable. Qu'il exerce de droit par le moyen d'un *magistère* visible qu'il a établi lui-même et auquel il a promis son assistance pour qu'il de défaille jamais, il n'y a rien non plus en cela qui ne soit raisonnable et très-conforme au besoin de l'humanité. Mais que ce même droit vienne à être dévolu à un homme, seulement parce qu'il est ou qu'il se croit plus savant que les autres, c'est ce que personne n'admettra, et surtout ceux qui, à tort ou à raison, sont convaincus de pouvoir rivaliser avec lui. La séparation de l'Eglise et de l'Etat étant admise, il doit être libre à tout citoyen de dire et de faire tout ce qu'il lui plaît, jusqu'à la limite au-delà de laquelle il heurterait les premiers principes de l'intelligence et les premières prescriptions de la syndérèse.

Mais alors l'idée de société humaine et de chef politique subsiste-t-elle encore ? Quiconque n'est pas égaré par les délires du rationalisme moderne, répondra que non. Et, en effet, l'état social est donné à l'individu comme une aide pour parvenir à sa destination de la terre, et l'élément principal et essentiel de cette destination c'est, à n'en pas douter, l'honnêteté des mœurs : *Virtuosa vita est congregationis humanæ finis*, dit St. Thomas (1). Et il donne pour

(1) *De Regimine Principum*, XIV.

raison qu'il faut porter le même jugement sur la fin de la multitude que sur la fin de l'individu, la multitude n'étant que l'individu agrandi par son union avec d'autres. *Idem judicium oportet esse de fine totius multitudinis et unius* (1). Si donc la vertu est la fin de l'individu, la fin principale de la multitude associée ne peut être que la vertu. Mais de quelle manière le prince pourvoit-il à cette fin, si, excepté dans les premiers principes du vrai et de l'honnête, il lâche la bride dans tout le reste à tous les désordres moraux ? Et cet inconvénient grandit bien davantage s'il accepte intégralement le système libéral dans lequel on pose en principe que le prince n'a pas à s'occuper de l'ordre moral et qu'une seule chose lui revient : le souci de l'ordre matériel. D'après ce sytème, celui qui gouverne devra ne plus se souvenir qu'il est homme et qu'il a une société d'hommes à conduire, attendu qu'il est impossible de séparer dans l'homme l'ordre matériel de son rapport à l'ordre moral, tout comme il est impossible de séparer en lui, tant qu'il reste homme, le corps de l'âme.

On doit en dire autant de l'état de société. Elle emporte avec elle une union d'efforts pour obtenir la fin commune. Or, de même que l'acte extérieur se fait sous l'empire de la volonté libre, ainsi la volonté libre est mue par le bien que lui propose l'intelligence. Par suite l'union des hommes n'est pas humaine, si avec l'union des corps ne se trouve aussi celle des intelligences, et si l'unité d'action n'est pas accompagnée de l'unité de volonté et de sentiment. Mais cette unité, comment est-elle possible, quand le système même tend à la division des pensées et des affections, par la liberté qu'il accorde de professer et d'inculquer toute doctrine, de suivre et d'acréditer toute tendance ? Et l'expérience le démontre avec l'évidence du fait ; au vu de tout le monde, dans les Etats qui jouissent d'une constitution libérale, les dissentiments, les dissensions, les partis, les haines divisent tellement la même nation, le même peuple qu'on peut bien dire d'eux que :

.....l'un l'altro si rode
Di quei che un muro ed una fossa serra (2)

C'est assez de regarder un Parlement où se trouve pourtant la crême du libéralisme pour voir la concorde que cette théorie est capable de produire. Et tandis que dans les Parlemeuts la mani-

(1) *Ibid.*, I, *c.*

(2) Dante. *Purgatorio*, VI.

festation de ce désaccord ne va guère au-delà des violences de langage, dans les multitudes élévées à la libérale, elle passe à des actes beaucoup plus déplorables qu'il faut parfois réprimer avec du sang. Est-ce là la paix, principale fin de l'institution de la société civile ?

La division des esprits, dit-on, se rencontre aussi dans les gouvernements qui ne sont pas libéraux. C'est vrai, mais au moins n'éclate-t-elle pas au dehors pour étendre aux autres sa contagion, et, en tout cas, ce n'est pas en vertu même du système gouvernemental qu'elle se produit, mais seulement par suite de la fragilité humaine. Dans les gouvernements libéraux, rien ne l'empêche de s'étendre, et elle naît du système lui-même qui est, nous l'avons vu, l'inévitable conséquence de la séparation d'avec l'Eglise.

(à continuer.)

L'EGLISE ET LE MONDE INTELLECTUEL (1)

PAR LE RÉV. P. AUG. J. THÉBAUD, S. J.

Dans un article précédent (2) sur "la situation actuelle de l'Eglise," nous avons dit qu'elle a perdu une portion considérable de son ancienne influence sur la partie intellectuelle de l'humanité. C'est notre pénible tâche de consacrer quelques pages à l'examen de ce côté très remarquable de sa position présente. En faisant cela, nous aurons peut-être à dévoiler la trame d'un complot ténébreux, aussi hardi que celui par lequel l'Eglise a été dépouillée de son pouvoir temporel; complot dont l'existence apparaît évidente en ce moment même dans beaucoup de mesures d'Etat déplorables, qui deviennent de jour en jour plus répandues, et qui certainement entraîneraient la ruine de l'Eglise, si son esprit n'était pas véritablement "la lumière du Saint-Esprit sur la terre," comme il est éloquemment dépeint dans les Lectures du Révérend chanoine Hedley, aujourd'hui évêque.

Mais pour comprendre plus à fond l'esprit de l'intellectualisme moderne,—comme il a été justement appelé par un collaborateur de la *Revue de Dublin*—pour juger exactement de son détestable dessein et du succès qu'il a obtenu jusqu'à présent, en même temps pour raviver notre espérance par la vue du remède infaillible toujours prêt lorsque le mal empire, il est à propos d'examiner d'abord l'Eglise comme un corps essentiellement intellectuel et, au fait, comme le plus puissant qui ait jamais paru sur la terre. Cet examen peut à la fin convaincre le lecteur que comme l'Eglise

---

(1) Traduit de la *American Catholic Review*, juillet 1876.—Hardy et Mahony, éditeurs-propriétaires, Philadelphie, 505 Chestnut Street; P. O. Box 2465. $5.00 par année.

(2) *Am. C. R.*—Livraison d'avril.

ne peut changer en quoi que ce soit d'essentiel à sa constitution ; que comme la source vive de foi et de raison placée dans son sein pour satisfaire la soif de l'humanité ne peut jamais tarir, toutes les tentatives des " hommes d'intelligence " de notre temps, si étroitement ligués contre elle, doivent échouer à la fin. Ces hommes pourront-ils jamais étouffer la lumière intellectuelle qui rayonne si brillante, allumée par le ciel, dans l'âme de milliers d'hommes d'une foi ardente, dévoués à l'Eglise, habiles à manier la plume, ou à parler à la tribune ou dans la chaire? Si dans le siècle dernier de pareils hommes se montrèrent en plus petit nombre par suite de plusieurs causes déplorables, voyez comme ils abondent dans notre siècle, et combien ils sont à la fois habiles et courageux! On ne peut pas dépouiller l'homme de son intelligence comme on le dépouille de ses biens terrestres. Quand vous avez pris au prêtre tout ce qu'il possédait, il y a encore un foyer brûlant dans son âme ; il a encore une langue comme vous. Mais nous viendrons à cela tout à l'heure.

Les ardents promoteurs de l' " Intellectuallisme moderne " peuvent très bien, en conséquence, être déçus de leurs calculs. En ce moment, ils sont cependant tout à fait convaincus de leur puissance, et leur puissance est certainement aussi grande que l'était celle des " ténèbres " lors de la passion de notre Sauveur. Ils voudraient évidemment s'affermir dans leur haute situation, et comme ils ont une tournure d'esprit libérale, ils aimeraient, au lieu d'engager une guerre perpétuelle, à conclure un accommodement pacifique avec l'Eglise. C'est pourquoi ils font des propositions, ils offrent des conditions, des termes d'accommodement en vue de résoudre à leur aise la grande question de savoir à qui appartiendra la direction intellectuelle de l'humanité. Car c'est là le problème solennel agité maintenant tout autour de nous. Dans une certaine mesure, il en a été de même à toutes les époques; maintenant cette question domine toutes les autres.

Voici les termes et les conditions précis des hommes d'intelligence: que le prêtre reste dans son église, qu'il y explique les dogmes de son catéchisme et la morale de son évangile. A nous appartient tout le reste, la tribune, le sénat, l'atmosphère sociale et.....l'école. Ils affirment que cette division du travail est nécessaire pour assurer la tranquillité du monde. Quand cela sera bien entendu et accepté des deux côtés, l'humanité avancera rapidement dans la voie de la civilisation et du progrès. Les " hommes d'intelligence " seront naturellement, comme il est convenable, les principaux facteurs du grand problème. La religion ne perdra pas toute son utilité, du moins en ce qui concerne une classe toujours nom-

breuse de la société, les femmes et les enfants. Par ce moyen seulement on atteindra au grand but qu'on a maintenant en vue, c'est-à-dire qu'on obtiendra la paix certaine, et alors commencera le millénaire depuis si longtemps promis à l'humanité.

Si l'Eglise était réduite à accepter ces conditions,—elle ne l'est pas encore tout à fait—elle pourrait dire : " La paix est le résultat de la perfection de l'ordre que moi seule je puis apporter ; et la paix viendra certainement quand on me laissera mon entière liberté. La guerre, je le vois, doit continuer sur la terre un peu plus longtemps. Mais avec ce que vous avez la bonté de me laisser, Messieurs, je puis vous battre. La part que vous m'assignez généreusement est la seule chose que j'avais au commencement, et, avec elle seule, j'ai vaincu vos pères. Votre intelligence est-elle si bornée, avec tous les moyens dont vous disposez pour la cultiver, que vous ne compreniez pas que, avec les dogmes du catéchisme et la morale de l'Evangile, je suis, bien mieux que vous, capable de conduire le monde ? Ce que vous appelez le catéchisme, Proudhon, un *intellectualiste* comme vous, l'appelait *théologie.* Conséquemment puisque vous rejetez de votre arsenal l'arme appelée catéchisme, vous êtes parfaitement incompétents pour discuter, bien plus encore pour résoudre n'importe quelle question appartenant à l'ordre social, politique et moral. Proudhon peut avoir avancé et écrit dans le cours de sa vie bien des paradoxes et bien des propositions fausses. Mais la proposition que nous venons de citer est incontestablement une des plus vraies qu'un homme puisse avancer. Aussi puisque vous me laissez le catéchisme, c'est assez pour vous battre sur tous les points de ces grandes questions. Tôt ou tard le monde devra venir à moi—à cause de vos fatales erreurs, Messieurs, qui vous êtes constitués ses guides—sinon le monde doit périr.

Ce peu de mots que nous avons la hardiesse de mettre sur les lèvres de l'Eglise, peignent la position des deux armées en lutte dans le champ de l'intelligence. La première, toute de cette terre, a rejeté avec mépris tout ce qui contenait le moindre atome de surnaturel, ou même de spirituel, et prétend gouverner le monde—une pure machine—au moyen de roues et de leviers, ou de poids et d'engrenages. Dans ce système l'homme est un animal, la vie un passage de quelques années, et la création entière une mécanique céleste, comme Laplace l'a ingénieusement appelée. Bien différent est l'autre système partant du principe qu'il y a une suprême effusion intellectuelle qui est " la lumière du Saint Esprit " par laquelle le monde doit être gouverné et dirigé, parce que l'homme tient à Dieu par son origine, et est, en dernier lieu, destiné

à retourner à Dieu comme sa fin dernière. C'est là simplement le texte du catéchisme ; mais c'est aussi une théologie sublime. La guerre doit donc être perpétuelle entre ces deux systèmes jusqu'à ce que le plus faible, qui est à coup sûr le premier, soit entièrement et finalement vaincu. Mais ce ne sont là que de légères escarmouches. Nous entrons immédiatement dans le vif du sujet.— *We must throw ourselves at once in medias res.*

Est il vrai, comme il a été dit, que l'Eglise a toujours été et est encore le corps le plus intellectuel qui ait jamais existé sur la terre ? Peut-on le prouver historiquement ? Nous le pensons ; et, en entreprenant de faire la preuve, nous ne mettons aucune restriction quelconque à la signification du mot *intellect.* Cela peut surprendre quelques personnes qui pensent sérieusement que, à la fin, la science a été *sécularisée*, et que désormais elle ne peut plus faire partie du domaine du *cléricalisme.* Pensée très étrange, pour ne rien dire de plus, qui ne peut supporter la moindre discussion, car l'intellect appartient à l'esprit, et l'esprit est le même pour les *cléricaux* et pour les séculiers ; seulement les premiers appliquent plus leur esprit aux hautes questions du monde spirituel que, par exemple, aux détails des termes techniques de l'histoire naturelle ; chose pour laquelle, ils sont cependant tout à fait compétents, s'il leur plaît d'abaisser le niveau de leurs études. Il est vrai que quand Notre Seigneur envoya ses apôtres pour enseigner l'humanité, il les investit surtout de la grande fonction de diriger infailliblement l'intellect dans la voie de la vérité et de la justice, mais il n'exigea pas qu'ils fussent des littérateurs ni des savants. Cependant il est remarquable, et l'histoire en témoigne, que ce dernier privilége inférieur a toujours paru accompagner le premier, qui est plus élevé. Entrons dans quelques détails et développons-les.

En général, on suppose que la véritable puissance intellectuelle de l'Eglise dans le sens que nous avons indiqué, a commencé lorsque les barbares, ayant détruit l'empire romain, se jetèrent avec leur farouche sauvagerie au milieu de populations corrompues, imposant leur grossière féodalité comme un joug de fer à l'Europe vaincue. L'Eglise chrétienne, amis et ennemis s'accordent sur ce point, rendit alors à l'humanité un service inappréciable en portant les premiers éléments de la civilisation à ces sauvages enfants des forêts et des marais du Nord. Elle se présenta à eux l'Evangile à la main ; elle devint le précepteur de tribus grossières qui, au premier abord, furent frappées de crainte à sa vue, mais furent bientôt convaincues que sa doctrine venait du ciel. Ainsi l'Eglise commença à les adoucir, à vaincre leurs naturel féroce, et à préparer un état de société plus tranquille.

Beaucoup d'" hommes d'intelligence " modernes ajoutent avec un demi-sourire de moquerie, " après tout une Eglise théocratique et autocratique était l'interprète convenable pour parler en un langage grossier à des populations grossières. Si ce ne sont pas là exactement leurs paroles, c'est au moins ce qu'elles veulent dire. Nous donnerons bientôt une explication tout à fait différente de l'œuvre de l'Eglise à cette époque. Il ne sera pas difficile de prouver qu'elle fit beaucoup plus que cela ; qu'elle instruisit, en fait, les barbares du Nord, et les éleva à cette suprême civilisation grâce à laquelle l'Europe a pu diriger le monde depuis lors et obtenir la suprématie qu'elle possède encore sur toutes les nations du globe. Mais ce n'était pas la première fois que l'Eglise donnait la preuve complète de sa puissance intellectuelle. Longtemps avant cette époque, lorsque la société était le plus civilisée et avait atteint le plus haut degré de prospérité matérielle et de culture des arts et de la littérature, l'Eglise avait montré la puissance de son esprit d'une façon que les hommes paraissent avoir oubliée, car ils n'en parlent jamais. Ce fut cette soudaine explosion d'éloquence sublime, de perfection littéraire, et d'éducation si développée, qui ont valu aux quatrième et cinquième siècles le nom bien connu de : *Ere des Docteurs.* Cependant cette glorieuse dénomination ne donne pas une idée suffisante de ce remarquable phénomène intellectuel, le plus surprenant qui se soit jamais produit sur la terre, puisque ce fut la substitution presque soudaine d'une littérature complète, nouvelle, en même temps inattendue, à la place de la littérature qui avait jeté un lustre immortel sur la Grèce et sur Rome, laquelle, chose étonnante à constater, expirait précisément à cette époque. Ceci mérite une attention particulière.

L'ancienne littérature de la Grèce et de Rome a été sans contredit la plus influente qui ait jamais existé sur la terre. Le sanscrit, seul dans l'antiquité, pourrait avoir des droits à une mention particulière ; mais quoique il paraisse y avoir des compositions en cette langue qui peuvent, dit-on, surpasser en fraîcheur et en profondeur tous les ouvrages grecs et latins que nous possédons, elles sont tellement orientales que les habitudes plus calmes de la race dominante sur la terre, c'est-à-dire la race européenne, ne peuvent être ni aussi puissamment pénétrées ni aussi facilement façonnées par ces compositions, qu'elles l'ont toujours été par les productions du génie de la Grèce et de Rome. Dans ces classiques, comme nous les appelons, il y a en dehors de l'élément mythologique, sans valeur pour nous, mais qui cependant peut devenir un levain de corruption dans quelques cerveaux mal équilibrés, il y a souvent, dirons-nous, une profondeur de sagesse, une appréciation juste de

la nature humaine, une précision de pensée, une perfection de style, qui ont assuré leur immortalité, et qui ont porté les moines du moyen âge à passer de longues heures, des mois et des années de leur vie à les transcrire pour nous les transmettre. Il est inutile de s'étendre sur ce sujet ; aucune opposition ne parviendra à faire disparaître ces classiques.

Il est arrivé que la plus brillante période de la littérature latine a précisément coïncidé avec le siècle d'Auguste ; époque même où notre divin Sauveur naquit en Judée. Le génie grec avait atteint son apogée quelques siècles auparavant, au temps de Périclès ; mais le déclin avait à peine été perceptible, si ce n'est dans la perfection du style ; et Rome, elle-même, dont la langue était si riche sous les premiers empereurs, s'inclina devant l'art, la langue et la sagesse de la Grèce et les classes riches reçurent invariablement par des maîtres grecs l'éducation artistique, littéraire et philosophique. Il en était ainsi lorsque Pierre arriva à Rome, et la société religieuse, qui devait être à jamais glorieuse sous le nom d'Eglise catholique romaine, commença à se servir des deux langues, mais principalement de la langue *grecque*. Ceux d'entre nous qui ont lu avec délices les œuvres des premiers enfants de Pierre, Saint Clément de Rome, Ignace d'Antioche et Hermas, les lettres de l'Eglise de Smyrne sur le martyre de saint Polycarpe, et celles des Eglises de Vienne et de Lyon sur le martyre de saint Pothin, et finalement les quelques fragments qui restent de divers auteurs des premier et deuxième siècles, ne pourront jamais oublier le parfum étrange, mais délicieux qui s'exhale en maints endroits de mots grecs nouveaux et de phrases originales,—premier bégaiement d'un langage surhumain—d'un caractère vraiment céleste, qu'on n'avait jamais rencontré dans les auteurs païens de l'antiquité.

Bientôt une littérature nouvelle commence à paraître sous la plume d'Irénée, de Justin, d'Athénagore et de Théophile d'Antioche. En même temps on entend les solennels accents latins de Cyprien et de Tertullien. Combien ils diffèrent de ceux des auteurs profanes de la même époque. C'est la naissance d'une nouvelle ère intellectuelle, le genre sensuel des maîtres de l'ancienne littérature a complètement disparu, et, *seul*, l'esprit prend son essor, enrichi de nouveaux dons du ciel.

Mais au même moment un phénomène inexplicable, qui doit attirer notre attention, se produit avec rapidité. C'est la disparition tranquille, sans cause visible, de la brillante littérature de la Grèce et de Rome, pour faire place à la merveille intellectuelle qui va lui succéder. Quelles expressions seraient assez majestueuses pour peindre la grande scène qui s'est passée dans le temps com-

parativement court de la période comprise entre les Antonins et Théodose ? Combien il est regrettable qu'il n'y ait pas d'autre moyen que de froides statistiques pour la faire connaître aux lecteurs.

Nous avions l'idée de passer en revue les diverses histoires de la littérature de cette époque, et de noter sur le papier les gradations du déclin et de l'apogée des anciens classiques d'une part, et des nouveaux Pères de l'autre, en comparant en même temps, si c'était possible, leur valeur littéraire. Ce n'était pas une tâche agréable à cause de son aridité ; et nous avons été très satisfait de voir qu'elle avait été très savamment accomplie, aux Etats Unis, au moins pour le grec, par le professeur E. A. Sophocles, de *Harvard University.* Cet érudit en langue grecque place en tête de sa liste commençant à la naissance du Christ,—l'époque antérieure n'a pas d'intérêt pour nous dans la question—les remarquables paroles suivantes : " Du premier siècle de l'ère chrétienne en descendant vers nous, les écrivains sont divisés en séculiers et en ecclésiastiques. Les premiers sont les successeurs légitimes de ceux du siècle précédent ; les seconds peuvent être considérés comme des intrus, ou " une force pertubatrice." Cette appréciation est certes très piquante, et il sera curieux de donner, tout à l'heure, quelques moments d'attention à la valeur comparative des successeurs légitimes des anciens classiques, d'une part, et des intrus ou force pertubatrice " ce qui veut dire ici les nouveaux écrivains chrétiens ou Pères, de l'autre part. Comme nous ne pouvons donner la liste entière dans ces quelques pages, nous compterons seulement les écrivains des deux côtés. Pour le premier siècle plusieurs inscriptions ou de courts fragments sont rangés parmi les auteurs classiques — nous trouvons trente-quatre successeurs légitimes des anciens classiques, et déjà quinze intrus au nombre desquels sont les quatre Evangélistes et les quatre écrivains des Epitres apostoliques.

Le deuxième siècle donne, pour les premiers, quarante-huit noms y compris des inscriptions, et trente-trois sur la liste des seconds, où, il est vrai, sont placés plusieurs auteurs gnostiques. Le troisième siècle donne dix-huit noms seulement sur la liste des premiers, et le même nombre sur celle des seconds. Mais à partir du quatrième siècle, il se produit subitement un immense changement. Le quatrième siècle fournit trente-et-un successeurs légitimes des anciens classiques, dont dix problématiques, et il fournit à la liste des seconds les noms authentiques de quarante-sept auteurs. Le cinquième siècle fournit quatorze noms seulement d'un côté, et trente-huit de l'autre. Il est inutile d'ajouter que dès le septième

siècle les successeurs légitimes des anciens classiques avaient complètement disparu.

La comparaison du mérite littéraire des écrivains des deux côtés prendrait trop de place ; il suffira de dire que les noms à jamais glorieux des Pères grecs sont, sur la liste, placés en face de ceux de simples sophistes ou grammairiens inconnus. L'étude de la littérature séculière et de la littérature ecclésiastique de Rome, durant la même période, donnerait le même résultat. Nous verrions, comme il a été dit précédemment, la substitution complète de la seconde de ces littératures à la première. Mais comme nous traitons une question de mérite intellectuel, comme notre but est de montrer comment l'intellect de l'Eglise prit à la fois possession de l'esprit de la Grèce et de Rome, il est convenable, pour apprécier justement ce sujet, de peser, de montrer et d'estimer, autant qu'on peut le faire dans un écrit abrégé, le nouvel élement qui prit alors possession du genre humain.

L'ordre dans les écrits étant une condition essentielle de clarté, nous parlerons de l'empire intellectuel que l'Eglise prit d'abord sur le monde grec, ensuite sur le monde romain ; enfin du même phénomène en dehors des limites de l'Europe. Nous ne dirons qu'un mot sur chacune des trois phases de ce phénomène, cependant un gros volume serait à peine suffisant.

C'est à Alexandrie que se produisit la première de ces merveilles. Cette grande ville était alors le cerveau du monde entier. Au moment de sa disparition, dont nous avons dit un mot en passant, la littérature grecque avait concentré tout son éclat à l'embouchure du Nil. Il n'est pas besoin de rappeler les écoles, les bibliothèques, les immenses collections d'œuvres scientifiques ni la foule des professeurs érudits et des philosophes illustres de cette époque. L'éclectisme et le néoplatonisme étaient évidemment la concentration de l'ancien univers intellectuel dans un immense foyer. L'histoire, la philosophie, la théurgie, l'archéologie scientifique de l'ancien polythéisme, les sciences naturelles aussi, dans leur plus large acception comme on les comprenait dans ce temps, étaient les sujets enseignés et étudiés avec le plus vif intérêt dans les écoles d'Alexandrie. Et le but final de toutes ces études c'était d'étayer la base intellectuelle de l'ancien monde, y compris son idolâtrie, que la raison à son réveil menaçait de renverser.

Mais malheureusement pour ces grandes espérances, Marc, le disciple de Pierre, avait, quelques années après l'ascension de Notre Seigneur, parcouru, d'une manière inexplicable en apparence, tout le chemin de Rome à Alexandrie, passant d'abord par la Cyrénaïque pour apprendre le grec, probablement, puis dans

l'Egypte centrale, par la Thébaïde, où il resta douze ans, sans doute pour apprendre la langue égyptienne ; et finalement, quelque beau jour, à Alexandrie, où il se fixa, nous en sommes sûr, dans le quartier juif de la ville, puisqu'il était lui-même juif. Cette ville était également partagée entre les Grecs, les Egyptiens et les Juifs, et ainsi Marc s'était préparé à faire face aux trois populations à la fois. Il commença immédiatement à enseigner le catéchisme, occupation assez peu prisée par les intellectualistes de nos jours. Cependant il fit des convertis, et bientôt il ouvrit une église, chose certainement fort peu importante aux yeux des mêmes *gentlemen*. Ses successeurs suivirent la même voie, jusqu'à ce que sous Alexandre, l'un d'eux, Pantænus, pensons-nous, fût placé à la tête des catéchistes d'Alexandrie, ce que nous appellerions maître de l'école du dimanche de cette église. Et chose étrange à dire, Pantænus fit dans cette institution un changement, qui ne put certes paraître qu'une tentative désespérée, sans aucune chance de succès. Ce changement consistait à placarder des affiches dans les rues de la ville, ou quelque chose dans ce genre, pour inviter les élèves grecs du Museum, c'est-à-dire les élèves des grandes écoles publiques, à se rendre aux instructions données par Pantænus et par ses assistants.

Chose impossible en apparence, et cependant fait positif, les étudiants, auditeurs quotidiens des cours des savants philosophes éclectriques et néoplatoniciens et des plus grands érudits du temps, qui, sans doute, possédaient encore dans leurs immenses collections scientifiques et d'objets naturels quelques-uns des spécimens envoyés autrefois par Alexandre à son précepteur Aristote, ces étudiants entrèrent dans les modestes salles où l'on enseignait le catéchisme ; et, dans la suite, un grand nombre d'entre eux embrassèrent le christianisme.

Ainsi l'école fut fondée. Après Pantænus vinrent d'autres catéchistes, et il y en eut même au moment où la persécution était la plus ardente contre la nouvelle religion. C'est précisément durant cette terrible époque qu'apparaît la grande figure d'Origène. Nous voyons en lui l'athlète destiné à remplacer l'ancienne littérature par la nouvelle. Que ne pourrait-on pas dire sur l'entreprise gigantesque par laquelle le paganisme devait être conquis avec toutes les beautés de sa poésie, de ses arts, de ses sciences, enfin avec tout ce qui est le partage d'une race d'hommes réellement intelligents ? Car, il faut bien le remarquer, c'était seulement une lutte de l'esprit contre l'esprit—de l'esprit du vieux monde païen au temps de sa plus grande civilisation, dans la ville dotée de cette civilisation portée à son plus haut degré, contre l'esprit de la nouvelle

société spirituelle—l'Eglise—rassemblant ses forces par un sublime effort, et n'ayant que l'intellect pour seule arme. Et dans cette lutte gigantesque l'Eglise a triomphé ! Alexandrie était une ville chrétienne lorsque plus tard vint l'islamisme. D'autres athlètes suivirent Origène, le plus illustre d'entre eux fut Clément, le savant auteur des *Stromates*, du *Proteptricon* et du *Pédagogue*. Ces ouvrages immortels attirèrent aussitôt l'attention universelle, et comme dans les trois, la nouvelle et l'ancienne religion sont mises face à face, les païens intelligents abandonnèrent l'ancienne littérature et adoptèrent la nouvelle.

Dans l'intervalle, la lutte s'était étendue dans tout le monde hellénique. Comment pourrions-nous résumer en quelques paragraphes le récit de cette guerre de géants ? Les noms seuls de ceux qui ont combattu pour l'Eglise, ou plutôt pour l'humanité, rempliraient des pages, si l'on ajoutait un mot à chaque nom pour peindre brièvement le caractère particulier de celui qui l'a porté. Cyrile, de Jérusalem, apparaîtrait avec la simplicité de son style et la lucidité de sa doctrine ; Grégoire, de Néo-Cesarée, pourrait être appelé celui qui le premier a élevé l'éloquence à la sublimité dans son *Discours de remerciements à Origène;* Basile, de Cappadoce, pourrait prendre rang parmi les meilleurs écrivains de la Grèce antique ; Grégoire, de Nazianze, son ami intime, mériterait non seulement une haute position parmi les meilleurs orateurs de tous les siècles et de tous les pays, mais encore à nos yeux son plus bel attribut serait la poésie ; car il a été le premier qui ait tressé les fils d'or et de soie du rhytme grec autour des dogmes sublimes de la religion du Christ. A lui revient l'honneur d'avoir agité les douces vagues de l'harmonie sur lesquelles le monde grec s'était balancé jusqualors, et d'avoir, dans plus de cent-cinquante-huit poëmes, exprimé son enthousiasme et son amour pour l'Etre suprême, le Verbe éternel, le Saint Esprit et une légion de saints, au lieu de chanter Jupiter, les autres divinités et les héros de la mythologie païenne.

Que ne pourrait-on pas dire de Grégoire de Nysse, frère de Basile, et presque son égal pour l'élévation de la pensée, la beauté du style et la force de la logique ? On peut à coup sûr affirmer que l'esprit grec n'a jamais atteint, dans l'explication des mystères de la religion, la sublimité et la profondeur des ouvrages d'Athanase et de Cyrile d'Alexandrie, qualités qui n'ont cependant pas préservé le second de ces deux grands hommes des calomnies de quelques écrivains protestants et de beaucoup d'écrivains infidèles. Si Cyrille n'atteint pas la perfection littéraire des autres Pères, probablement par suite de son long séjour parmi les moines aus-

tères de la Nitrie, les sublimes sujets, qu'il discute avec grandeur et avec clarté, suffisent pour le placer au rang des grands écrivains ; et Athanase est à tous égards un modèle de langage, si ce n'est peut-être dans quelques opuscules qu'il a écrits dans sa fuite à travers les solitudes de la haute Egypte.

La nécessité nous oblige à omettre plusieurs écrivains importants ; aussi devons-nous nous borner à mentionner Jean d'Antioche, surnommé Chrysostôme, le plus grand d'entre eux tous par l'éloquence. Mais tout homme instruit doit avoir lu au moins quelques unes de ses œuvres immortelles, car personne ne peut se dire versé dans la littérature grecque, s'il ne connait pas les *Homélies* de Chrysostôme au peuple d'Antioche.

Voilà quelques-uns des géants intellectuels qui ont accompli la grande révolution littéraire que nous étudions. Cependant il est impossible de ne pas dire un mot sur le caractère général de leur esprit par rapport à leur manière de s'exprimer dans le langage qu'ils ont employé, et par rapport à l'essence et à la substance de leurs œuvres, tirées principalement de la Bible. Leur esprit, pour s'exprimer, n'avait pas d'autre voie que l'emploi de l'idiome attique, et le texte de l'Ecriture sainte fut le sujet de son magnifique développement. Rien ne pourrait, mieux que ces deux faits, nous donner une plus haute idée de l'œuvre réellement intellectuelle que l'Eglise a ainsi accomplie aux Ve et VIe siècles.

On sait que juste avant la diffusion primitive du christianisme tous les anciens dialectes de la Grèce avaient disparu et s'étaient partout fondus dans l'idiome attique, alors universel. Le professeur Sophocles, que nous avons cité plus haut, donne dans son *Lexique*, des détails curieux sur ce sujet. Dans notre opinion ce fut une partie du grand et providentiel dessein sur lequel il est impossible de nous étendre en ce moment. Tous les Pères grecs ont écrit dans ce l'impide, riche, parfait et harmonieux idiome, le mieux adapté à l'expression des plus hautes, des plus saintes et des plus douces conceptions de l'esprit. Si tel était le sublime moyen dont ils se servaient, l'essence et la substance de tout ce qu'ils ont dit avait un caractère encore plus élevé, car ils l'avaient tiré de l'Ancien Testament et du Nouveau. Les Pères commencèrent dès le principe à répandre dans le monde la divine doctrine de l'Ecriture. Mais ce fut surtout après qu'Origène eut donné une édition exacte et fidèle de l'Ecriture sainte dans ses *Hexaples* et que Jérôme eut publié sa *Vulgate*, que les écrivains chrétiens s'étendirent longuement sur un si grand thème. Il est difficile de trouver des Pères, même en petit nombre, qui n'aient pas donné l'explication littérale de la Bible entière, et impossible d'en trouver un seul qui ne

l'ait pas expliquée au moins pour une partie. Ce fut la première fois que l'humanité entendit le Verbe de Dieu expliqué dans une langue magistrale par les maîtres les plus intelligents.

Mais nous devons nous hâter. Nous n'avons encore rien dit de la mort ignominieuse de l'ancienne littérature latine, ni des sublimes épanchements de la vie intellectuelle du christianisme latin qui l'a remplacé. Dès que Cyprien et Tertullien, et un peu plus tard Lactance, se firent entendre, les brillants écrivains du siècle d'Auguste n'eurent plus de successeurs. Si nous avions le temps de faire pour Rome ce que nous avons brièvement fait pour la Grèce, on trouverait à peine assez forte l'épithète d'ignominieuse que nous venons d'appliquer à la mort de l'art romain. Tacite, Juvénal et Pline sont les seuls hommes marquants qui parurent immédiatement après Néron, et ils apparaissent flottant seuls au milieu d'une mer d'écrivassiers déplorables. Quels sont les six ou huit *hommes illustres*—les auteurs qui ont écrit sur la littérature latine diffèrent quant au nombre—qui ont employé leur rare talent à composer ce qu'on appelle *Historia Augusta*, et qui sont plus ou moins connus sous la désignation de *Scriptores Augustorum*? N'est-ce qu'ils ont mentionné quelques faits qui seraient ignorés s'ils n'eussent pris la peine d'écrire, autant vaudrait, pour ce qui concerne le bien intellectuel de l'humanité, qu'ils n'eussent jamais existé. Ils ont vécu depuis Adrien jusqu'à Dioclétien. Cet effondrement étonnant d'une chose aussi grande et aussi puissante que la poésie de Virgile et d'Horace, le talent historique de Tite Live et de Tacite, l'éloquence judiciaire d'Hortensius et de Cicéron; cet effondrement étonnant est un fait qui n'a pas encore été expliqué, et qui, probablement, ne le sera jamais.

Mais voyez la cohorte des illustres écrivains qui, après avoir été nourris avec le lait de l'Eglise, paraissent à la fois sur la scène du monde et donnent à la littérature latine une vie nouvelle qui durera plusieurs siècles.

Aux noms de Cyprien et de Tertullien, déjà cités, nous avons à ajouter ceux d'Arnobe et de Minutius Félix, dans les premiers temps; un peu plus tard, ceux de Lactance, d'Hilaire de Poitiers, de Vincent de Lerins, de Maxime de Turin, de Claudien Mamert, de Paul Orose et de Salvien de Marseille, simple prêtre, auteur de nombreux ouvrages dont nous ne possédons que deux, dont voici les titres: *Adversus Avaritiam* et *De Gubernatione Dei*. Avec quelle vigueur il parle des abus qui, déjà de son temps, se glissaient dans l'Eglise! Avec quelles sombres couleurs il peint la dévastation de l'empire par les barbares, mais en annonçant cependant avec clarté que l'Eglise sauverait l'empire, et en prédisant, comme un pro

phète, que le monde ne périrait pas, mais qu'il serait rappelé à la vie et renouvelé par le châtiment même. Ces quelques noms d'auteurs chrétiens suffiraient pour montrer la richesse intellectuelle de l'Eglise à cette époque dégénérée. Cependant rien n'a encore été dit des plus grands hommes d'alors, qui, par eux-mêmes, illustreraient la littérature dans tous les siècles, au moins lorsqu'il s'agit seulement de la puissance de l'esprit. Ces hommes s'appelaient Ambroise, Augustin et Jérôme.

Quels génies le monde a-t-il jamais produits qui puissent aller de pair avec Augustin ? Peut-être deux ou trois. Mais combien peu de nos jours peuvent même comprendre et sonder la profondeur de sa philosophie, comprendre son admirable connaissance du cœur humain, sa sublime intelligence des dogmes de la religion, et ce qui paraît beaucoup plus aisé, sa touchante charité envers les malheureux de toute sorte. Quant à Jérôme, les hommes de notre siècle peuvent mieux le comprendre ; car il unit à une immense érudition une prodigieuse activité d'esprit, un merveilleux pouvoir pour exercer de l'influence sur les hommes de toutes les classes de la société : le riche et le pauvre, le savant et l'ignorant, l'austère anachorète, la douce et tendre jeune fille et la mère de famille ; grandes qualités qui attirent particulièrement l'attention de tout le monde dans notre siècle de machines à vapeur, de vie pleine d'agitation et d'ardeur, de vie facile et commode, et de mélange social de toutes les nuances de l'humanité.

Mais ne pouvant, faute d'espace, développer les preuves de la supériorité intellectuelle de l'Eglise sur le monde grec et romain des Ve et VIe siècles, nous nous bornerons à citer quelques lignes de César Cantu sur ce sujet : " On est frappé de la vie puissante, de l'accord parfait, de l'harmonieux fonctionnement de la société religieuse à cette époque, quand on la compare à la société civile où tout était sans vie et marchait rapidement vers la décomposition Nous ne voyons parmi les hommes de lettres que de froids grammairiens, des rhétoriciens bavards, des chroniqueurs sans mérite, des poëtes langoureux chantant des épithalames ou des bucoliques ; toutes choses qui peuvent exister en même temps que la servitude et l'abaissement moral. Parmi les chrétiens, nous voyons, au contraire, des philosophes, des hommes d'Etat et des orateurs qui agitent les questions les plus élevées ; la plupart de ceux qui ont écrit étaient activement mêlés à la politique ; c'étaient des évêques, des penseurs engagés dans la politique, voués en même temps à la méditation et à l'action, appliqués à convaincre les hommes et à les gouverner. Pour cette raison, leurs écrits dénotent quelquefois une certaine précipitation ; ils sont composés en vue des circons-

tances actuelles du jour, et résolvent des questions qui viennent pour la première fois devant le public. Cependant ils brillent par une liberté de penser et par une facilité de style totalement inconnues aux littérateurs païens." Ce remarquable passage de Cantu tranche la question.

Avant de conclure sur ce point, nous devons remplir une promesse, nous n'y consacrerons cependant que quelques lignes. L'Eglise, avons-nous dit, montra alors son intellect non seulement par la supériorité qu'elle acquit si rapidement dans le champ de la littérature grecque et latine ; mais le même fait nous frappe dans les pays civilisés situés en dehors des limites même de l'empire romain. Quand nous avons fait cette promesse, nous avions en vue la partie orientale de la Syrie et l'Arménie.

En parlant de la Syrie, dont le point central de civilisation était à Edesse, un seul paragraphe doit renfermer ce qui comporterait un long développement. Tout est compris dans cette simple mais substantielle observation : la littérature syriaque doit avoir existé antérieurement à l'établissement du christianisme à Edesse. Il a certainement existé quelque chose de la sorte dans ce pays, même du temps de l'ancien empire d'Assyrie. Une partie de la bibliothèque de ses rois, on le sait, a été transportée de nos jours des ruines de Ninive à Londres et à Paris. A plus forte raison doit-il en avoir été ainsi immédiatement avant l'ère chrétienne.

Cependant, tout cela a péri en entier ; mais l'éloquence, la poésie et l'histoire chrétiennes, écrites dans le grand idiôme araméen appelé syriaque, ont laissé quelques vestiges de la perfection que cet idiome atteignit dès que la dynastie des Abgars eut embrassé la religion chrétienne. Ceci se passa probablement à une époque très-rapprochée de la mort du Christ, et dans les temps apostoliques. Nous avons encore, au moins, le texte de l'Ancien Testament et du Nouveau en excellent syriaque, publié en Orient à une époque au moins aussi reculée que celle où Origène publia ses Hexaples, et longtemps avant que Jérôme ait donné à l'Occident sa précieuse Vulgate. Le *Peshito* de l'Ancien Testament et du Nouveau, c'est-à-dire le texte syriaque, excite à l'heure présente l'étonnement des savants, qui peuvent à peine comprendre cet étrange phénomène.

Le monde a perdu les œuvres de Bardesanes, écrivain du IIe siècle, lesquelles auraient accru cet étonnement, si nous en avions une partie considérable. Mais les productions du grand Ephrem, du moins quelques-unes, existent encore ; elles donnent au lecteur moderne une idée suffisante de la supériorité littéraire que l'Eglise acquérait immédiatement dans tous les endroits où elle était solidement établie. Nous ne pouvons en dire davantage.

Le résultat est presque aussi frappant en Arménie qu'en Syrie. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à consulter la première colonne de l'article sur la Littérature arménienne, dans la première édition de l'Encyclopédie arménienne d'Appleton. L'auteur connaît bien son sujet : il dit avec raison que "la littérature arménienne, jusqu'à l'introduction du christianisme, se composa de quelques chants ou ballades, qui ont été recueillis par Moïse de Chorene..... La foi nouvelle des Arméniens eut une influence puissante et favorable sur leur littérature." Cet auteur aurait exprimé sa pensée avec plus de clarté et plus de force, s'il eût dit que la foi nouvelle des Arméniens créa pour eux, et donna une pleine vigueur à ce qui avait à peine existé auparavant, c'est-à-dire créa une vie littéraire abondante, riche, immortelle, d'abord imitée des Grecs, mais prenant bientôt la forme arménienne propre après que Mesrole eut inventé les trente-huit lettres de l'alphabet qui, depuis lors, est resté l'alphabet national. Nous regrettons de n'en pouvoir dire davantage sur ce sujet, mais ce ne serait que la répétition du paragraphe relatif à Edesse.

(*à continuer*)

LE PAYS DES FOURRURES

(*suite*)

CHAPITRE XVIII.

LA NUIT POLAIRE.

Cette longue nuit débuta par une violente tempête. Le froid était peut-être un peu moins vif, mais l'humidité de l'atmosphère fut extrême. Malgré toutes les précautions prises, cette humidité pénétrait dans la maison, et, chaque matin, les condensateurs que l'on vidait renfermaient plusieurs livres de glace.

Au dehors, les drifts passaient en tourbillonnant comme des trombes. La neige ne tombait plus verticalement, mais presque horizontalement. Jasper Hobson dut interdire d'ouvrir la porte, car il se produisait un tel envahissement, que le couloir eût été comblé en un instant. Nos hiverneurs n'étaient plus que des prisonniers.

Les volets des fenêtres avaient été hermétiquement rabattus. Les lampes étaient donc continuellement allumées pendant les heures de cette longue nuit que l'on ne consacrait pas au sommeil.

Mais si l'obscurité régnait au dehors, le bruit de la tempête avait remplacé le majestueux silence des hautes latitudes. Le vent, qui s'engageait entre la maison et la falaise, n'était plus qu'un long mugissement. L'habitation, qu'il prenait d'écharpe, tremblait sur ses pilotis. Sans la solidité de sa construction, elle n'eût certainement pas résisté. Très-heureusement, la neige, en s'amoncelant autour de ses murs, amortissait le coup des rafales. Mac Nap ne craignait que pour les cheminées, dont le tuyau extérieur, en chaux briquetée, pouvait céder à la pression du vent. Elles résis-

tèrent cependant, mais on dut fréquemment en dégager l'orifice obstrué par la neige.

Au milieu des sifflements de la tourmente, on entendait parfois des fracas extraordinaires, dont Mrs. Paulina Barnett ne pouvait se rendre compte. C'étaient des chutes d'icebergs qui se produisaient au large. Les échos répercutaient ces bruits, semblables à des roulements de tonnerre. Des crépitations incessantes accompagnaient la dislocation de quelques parties de l'icefield, écrasées par ces chutes de montagnes. Il fallait avoir l'âme singulièrement aguerrie aux violences de ces âpres climats pour ne point éprouver une impression sinistre. Le lieutenant Hobson et ses compagnons y étaient faits, Mrs. Panlina Barnett et Madge s'y habituèrent peu à peu. Elles n'étaient point, d'ailleurs, sans avoir éprouvé, pendant leurs voyages, quelque attaque de ces vents terribles qui font jusqu'à quarante lieues à l'heure et déplacent des canons de vingt-quatre ! Mais ici, à ce cap Bathurst, le phénomène s'accomplissait avec les circonstances aggravantes de nuit et de neige. Ce vent, s'il ne démolissait pas, il enterrait, il ensevelissait, et il était probable que douze heures après le début de la tempête, la maison, le chenil, le hangar, l'enceinte, auraient disparu sous une égale épaisseur de neige.

Pendant cet emprisonnement, la vie intérieure s'était organisée. Tous ces braves gens s'entendaient parfaitement entre eux, et cette existence commune, dans un si étroit espace, n'entraîna ni gêne, ni récrimination. N'étaient-ils pas, d'ailleurs, accoutumés à vivre dans ces conditions, au fort Entreprise comme au fort Reliance ? Mrs. Paulina Barnett ne s'étonna donc pas de les trouver d'aussi facile composition.

Le travail, d'une part, la lecture et les jeux, de l'autre, occupaient tous les instants. Le travail, c'était la confection des vêtements, leur raccommodage, l'entretien des armes, la fabrication des chaussures, la mise à jour du journal quotidien tenu par le lieutenant Hobson, qui notait les moindres événements de l'hivernage, tels que le temps, la température, la direction des vents, l'apparition des météores si fréquents dans les régions polaires, etc. ; c'était aussi l'entretien de la maison, le balayage des chambres, la visite journalière des pelleteries emmagasinées, que l'humidité aurait pu altérer ; c'était aussi la surveillance des feux et du tirage des poêles, et cette chasse incessante faite aux molécules humides qui se glissaient dans les coins. Chacun avait sa part dans ces travaux, suivant les prescriptions d'un règlement affiché dans la grande salle. Sans être occupés outre mesure, les hôtes du fort n'étaient jamais sans rien faire. Pendant ce temps, Thomas

Black vissait et dévissait ses instruments, revoyait ses calculs astronomiques ; presque toujours enfermé dans sa cabine, il maugréait contre la tempête qui lui défendait toute observation nocturne. Quant aux trois femmes mariées, Mrs. MacNap s'occupait de son baby, qui venait à merveille, tandis que Mrs. Joliffe, aidée de Mrs. Raë et talonnée par le " tatillon " de caporal, présidait aux opérations culinaires.

Les distractions se prenaient en commun, à certaines heures, et le dimanche pendant toute la journée. C'était, avant tout, la lecture. La Bible et quelques livres de voyage composaient uniquement la bibliothèque du fort, mais ce menu suffisait à ces braves gens. Le plus ordinairement, Mrs. Paulina Barnett faisait la lecture, et ses auditeurs éprouvaient véritablement un grand plaisir à l'entendre. Les histoires bibliques comme les récits de voyage prenaient un charme tout particulier, lorsque sa voix pénétrante, convaincue, lisait quelque chapitre des livres saints. Les imaginaires personnages, les héros légendaires s'animaient et vivaient alors d'une vie surprenante ! Aussi était-ce un contentement général, lorsque l'aimable femme prenait son livre à l'heure accoutumée. Elle était, d'ailleurs, l'âme de ce petit monde, s'instruisant et instruisant les autres, donnant un avis et demandant un conseil, prête partout et toujours à rendre service. Elle réunissait en elle toutes les grâces d'une femme, toutes ses bontés jointes à l'énergie morale d'un homme : double qualité, double valeur aux yeux de ces rudes soldats qui en raffolaient et eussent donné leur vie pour elle. Il faut dire que Mrs. Paulina Barnett partageait l'existence commune, qu'elle ne se confinait point dans sa cabine, qu'elle travaillait au milieu de ses compagnons d'hivernage, et qu'enfin, par ses interrogations, par ses demandes, elle provoquait chacun à se mêler à la conversation. Rien ne chômait donc au fort Espérance, ni les mains, ni les langues. On travaillait, on causait, et, il faut ajouter, on se portait bien. De là une bonne humeur qui entretenait la bonne santé et triomphait des ennuis de cette séquestration.

Cependant, la tempête ne diminuait pas. Depuis trois jours, les hiverneurs étaient confinés dans la maison, et le chasse-neige se déchaînait toujours avec la même intensité. Jasper Hobson s'impatientait. Il devenait urgent de renouveler l'atmosphère intérieure, trop chargée d'acide carbonique, et déjà les lampes pâlissaient dans ce milieu malsain. On voulut alors mettre en jeu les pompes à air ; mais les tuyaux étaient naturellement engorgés de glace, et elles ne fonctionnèrent pas, n'étant destinées à agir que dans le cas où la maison n'eût pas été ensevelie sous de telles masses de neige. Il fallut donc aviser. Le lieutenant prit conseil du sergent

Long, et il fut décidé, le 23 novembre, qu'une des fenêtres percée sur la façade antérieure, à l'extrémité du couloir, serait ouverte, le vent donnant avec moins de violence de ce côté.

Ce ne fut point une petite affaire. Les battants furent facilement rabattus à l'intérieur, mais le volet, pressé par les blocs durcis, résista à tous les efforts. On fut obligé de le démonter de ses gonds. Puis, la couche de neige fut attaquée à coups de pic et de pelle. Elle mesurait au moins dix pieds d'épaisseur. Il fallut donc creuser une sorte de tranchée qui donna bientôt accès à l'air extérieur.

Jasper Hobson, le sergent, quelques soldats, Mrs. Paulina Barnett elle-même s'aventurèrent aussitôt à travers cette tranchée, non sans peine, car le vent s'y engouffrait avec une fougue extraordinaire.

Quel aspect que celui du cap Bathurst et de la plaine environnante ! Il était alors midi, et c'est à peine si quelques lueurs crépusculaires nuançaient l'horizon du sud. Le froid n'était pas aussi vif qu'on l'eût pu croire, et le thermomètre n'indiqua que quinze degrés Fahrenheit au-dessus de zéro (9° centig. au-dessous de glace). Mais le chasse-neige se déchaînait toujours avec une incomparable violence, et le lieutenant, ses compagnons, la voyageuse auraient été immanquablement renversés, si la couche neigeuse, dans laquelle ils étaient entrés jusqu'à mi-corps, ne les eût maintenus contre la poussée du vent. Ils ne pouvaient parler, ils ne pouvaient regarder sous l'averse de flocons qui les aveuglait. En moins d'une demi-heure, ils eussent été enlisés. Tout était blanc autour d'eux, l'enceinte était comblée, le toit de la maison et ses murs se confondaient dans un égal enfouissement, et sans deux tourbillons de fumée bleuâtre qui se tordaient dans l'air, un étranger n'aurait pu soupçonner en cet endroit l'existence d'une maison habitée.

Dans ces conditions, la " promenade " fut très-courte. Mais la voyageuse avait jeté un coup-d'œil rapide sur cette scène désolée. Elle avait entrevu cet horizon polaire, battu par les neiges, et la sublime horreur de cette tempête arctique. Elle rentra donc, emportant avec elle un impérissable souvenir.

L'air de la maison avait été renouvelé en quelques instants et les mauvaises vapeurs se dissipèrent sous l'action d'un courant atmosphérique pur et revivifiant. Le lieutenant et ses compagnons se hâtèrent à leur tour d'y chercher un refuge. La fenêtre fut refermée, mais, depuis lors, chaque jour on eut soin d'en déblayer l'ouverture, dans l'intérêt même de la ventilation.

La semaine entière s'écoula ainsi. Très-heureusement, les rennes et les chiens avaient une nourriture abondante, et il ne fut pas

nécessaire de les visiter. Pendant huit jours, les hiverneurs se virent ainsi séquestrés. C'était long pour des hommes habitués au grand air, des soldats, des chasseurs. Aussi avouera-t-on que peu à peu la lecture y perdit quelque charme, et que le "cribbage" (1) finit par sembler monotone. On se couchait avec l'espoir d'entendre, au réveil, les derniers mugissements de la rafale, mais en vain. La neige s'amoncelait toujours sur les vitres de la fenêtre, le vent tourbillonnait, les icebergs se fracassaient avec un roulement de tonnerre, la fumée se rabattait dans les chambres, provoquant des toux incessantes, et non seulement la tempête ne finissait pas, mais elle ne paraissait pas devoir finir !

Enfin, le 28 novembre, le baromètre anéroïde, placé dans la grande salle, annonça une modification prochaine dans l'état atmosphérique. Il remonta d'une manière sensible. En même temps, le thermomètre, placé extérieurement, tombait presque subitement à moins de quatre degrés au-dessous de zéro (10° centig. au-dessous de glace). C'étaient là des symptômes auxquels on ne pouvait se tromper. Et en effet, le 29 novembre, les habitants du fort Espérance purent reconnaître, au calme du dehors, que la tempête avait cessé.

Chacun alors de sortir au plus vite ! L'emprisonnement avait assez duré. La porte n'était pas praticable, on dut passer par la fenêtre et la déblayer des derniers amas de neige. Mais, cette fois, il ne s'agissait plus de percer une couche molle. Le froid intense avait solidifié toute la masse, et il fallut l'attaquer à coups de pic.

Ce fut l'ouvrage d'une demi-heure, et bientôt tous les hiverneurs, à l'exception de Mrs. Mac Nap, qui ne se levait pas encore, arpentaient la cour intérieure.

Le froid était extrêmement vif, mais le vent était entièrement tombé, il fut supportable. Cependant, au sortir d'une chaude demeure, chacun dut prendre quelques précautions pour affronter une différence de température de cinquante-quatre degrés environ (30° centig.).

Il était huit heures du matin. Des constellations d'une admirable pureté resplendissaient depuis le zénith, où brillait la polaire, jusqu'aux dernières limites de l'horizon. L'œil eût cru les compter par millions, bien que le nombre des étoiles visibles à l'œil nu ne dépasse cinq mille sur toute la sphère céleste. Thomas Black s'échappait en interjections admiratives. Il applaudissait ce firmament tout constellé, que pas une vapeur, pas une brume ne voilait. Jamais plus beau ciel ne s'était offert aux regards d'un astronome.

---

(1) Jeu de cartes très-usité en Amérique.

Pendant que Thomas Black s'extasiait, indifférent aux choses de la terre, ses compagnons se portaient jusqu'à la limite de l'enceinte fortifiée. La couche de neige avait la dureté du roc, mais elle était fort glissante, et il y eut quelques chutes sans conséquences.

Il va sans dire que la cour était entièrement comblée. Le toit seul de la maison excédait la masse blanche qui présentait une horizontalité parfaite, car le vent avait promené son rude niveau à sa surface. De la palissade, il ne restait que le sommet pointu des pieux, et, dans cet état, elle n'eut pas arrêté le moins souple des rongeurs! Mais qu'y faire? On ne pouvait songer à déblayer dix pieds de neige durcie sur un si large espace. Tout au plus essayerait-on de dégager la partie antérieure de l'enceinte, de manière à former un fossé dont la contrescarpe protégerait encore la palissade. Mais l'hiver ne faisait que commencer, et on devait craindre qu'une nouvelle tempête ne comblât ce fossé en quelques heures.

Pendant que le lieutenant examinait les ouvrages qui ne pouvaient plus défendre la maison principale, tant qu'un rayon de soleil n'aurait pas fondu cette croûte neigeuse, Mrs. Joliffe s'écria :

" Et nos chiens ! et nos rennes ! "

Et, en effet, il fallait se préoccuper de l'état de ces animaux. La " dog-house " et l'étable, moins élevés que la maison, devaient être entièrement ensevelis, et il était possible que l'air y eût manqué. On se précipita donc, qui vers le chenil, qui vers le hangar des rennes, mais toute crainte fut immédiatement dissipée. La muraille de glace qui reliait l'angle nord de la maison à la falaise avait protégé en partie les deux constructions, autour desquelles la hauteur de la couche de neige ne dépassait pas quatre pieds. Les "jours" ménagés dans les parois n'étaient donc point obstrués. On trouva les animaux en bonne santé, et la porte ayant été ouverte, les chiens s'échappèrent en jetant de longs aboiements de satisfaction.

Cependant, le froid commençait à piquer vivement, et après une promenade d'une heure, chacun songea au poêle bienfaisant qui ronflait dans la grande salle. Il n'y avait rien à faire au dehors en ce moment. Les trappes, enfouies sous dix pieds de neige, ne pouvaient être visitées. On rentra donc. La fenêtre fut fermée, et chacun prit sa place à table, car l'heure du dîner était arrivée.

On pense bien que, dans la conversation, il fut question de ce froid subit, qui avait si rapidement solidifié l'épaisse couche des neiges. C'était une circonstance regrettable, qui compromettait, jusqu'à un certain point, la sécurité du fort.

"Mais, monsieur Hobson, demanda Mrs. Paulina Barnett, ne pouvons-nous compter sur quelques jours de dégel qui réduiront en eau toute cette glace?

—Non, madame, répondit le lieutenant, un dégel à cette époque de l'année n'est pas probable! Je crois plutôt que l'intensité du froid s'accroîtra encore, et il est fâcheux que nous n'ayons pu enlever cette neige, quand elle était molle.

—Quoi! vous pensez que la température subira un abaissement plus considérable?

—Sans aucun doute, madame. Quatre degrés au-dessous de zéro (1) (20° centigr. au-dessous de glace), qu'est cela pour une latitude aussi élevée?

Mais que serait-ce donc si nous étions au pôle? demanda Mrs. Paulina Barnett.

—Le pôle, madame, n'est pas, très-probablement, le point le plus froid du globe, puisque la plupart des navigateurs s'accordent pour y placer la mer libre. Il semble même que, par suite de certaines dispositions géographiques et hydrographiques, l'endroit où la moyenne de la température est la plus basse est situé sur le quatre-vingt-quinzième méridien et par soixante-dix-huit degrés de latitude, c'est-à-dire sur les côtes de la Géorgie septentrionale. Là, cette moyenne serait seulement de deux degrés au-dessous de zéro (19° centig. au-dessous de glace) pour l'année entière. Aussi ce point est-il connu sous le nom de "pôle du froid."

—Mais, monsieur Hobson, répondit Mrs. Paulina Barnett, nous sommes à plus de huit degrés en latitude de ce point redoutable.

—Aussi, répondit Jasper Hobson, je compte bien que nous ne serons pas éprouvés au cap Bathurst comme nous le serions dans la Géorgie septentrionale! Mais si je vous parle du pôle du froid, c'est pour vous dire qu'il ne faut point le confondre avec le pôle proprement dit, quand il s'agit de l'abaissement de la température. Remarquons, d'ailleurs, que de grands froids ont été éprouvés sur d'autres points du globe. Seulement, ils ne duraient pas.

—Et en quels points, monsieur Hobson? demanda Mrs. Paulina Barnett. Je vous assure qu'en ce moment cette question du froid m'intéresse particulièrement.

—Autant qu'il m'en souvient, répondit le lieutenant Hobson, les voyageurs arctiques ont constaté qu'à l'île Melville, la température s'était abaissée jusqu'à soixante et un degrés au-dessous de zéro, et jusqu'à soixante-cinq degrés au port Félix.

---

(1) Il s'agit du zéro Fahrenheit

—Cette île Melville et ce port Félix ne sont-ils pas plus élevés en latitude que le cap Bathurst ?

—Sans doute, madame, mais dans une certaine limite, la latitude ne prouve rien. Il suffit du concours de diverses circonstances atmosphériques pour amener des froids considérables. Et si j'ai bonne mémoire, en 1845...Sergent Long, à cette époque, n'étiez-vous pas au fort Reliance ?

—Oui, mon lieutenant, répondit le sergent Long.

—Eh bien, cette année-là, est-ce qu'en janvier nous n'avons pas constaté un froid extraordinaire ?

—En effet, répondit le sergent, et je me rappelle fort bien que le thermomètre marqua soixante-dix degrés au-dessous de zéro (50°, 7 centig. au-dessous de zéro).

—Quoi ! s'écria Mrs. Paulina Barnett, soixante-dix degrés au fort Reliance, sur le grand lac de l'Esclave ?

—Oui, madame, répondit le lieutenant, et par soixante-cinq degrés de latitude seulement, un parallèle qui n'est que celui de Christiana ou de Saint-Pétersbourg !

—Alors, monsieur Hobson, il faut s'attendre à tout !

—Oui, madame, à tout, en vérité, quand on hiverne dans les contrées arctiques ! "

Pendant les journées des 29 et 30 novembre, l'intensité du froid ne diminua pas, et il fallut chauffer les poêles à grand feu, car l'humidité se fût certainement changée en glace dans tous les coins de la maison. Mais le combustible était abondant et on ne l'épargna pas. La moyenne de cinquante-deux degrés (10° centig. au-dessus de zéro) fut maintenue au dedans en dépit des menaces du dehors.

Malgré l'abaissement de la température, Thomas Black, tenté par ce ciel si pur, voulut faire des observations d'étoiles. Il espérait dédoubler quelques-uns de ces astres magnifiques qui rayonnaient au zénith. Mais il dut renoncer à toute observation. Ses instruments lui " brûlaient " les mains. Brûler est le seul mot qui puisse rendre l'impression produite par un corps métallique soumis à un froid. Physiquement, d'ailleurs, le phénomène est identique. Que la chaleur soit violemment introduite dans la chair par un corps brûlant, ou qu'elle en soit violemment retirée par un corps glacé, l'impression est la même. Et le digne savant l'éprouva si bien, quoiqu'il en eût, que la peau de ses doigts resta collée à la lunette. Aussi suspendit-il ses opérations.

Mais le ciel le dédommagea en lui donnant, vers cette époque, le spectacle indescriptible de ses plus beaux météores : un parasélène d'abord, une aurore boréale ensuite.

Le parasélène ou halo lunaire formait sur le ciel un cercle blanc, borné d'une teinte rouge, autour de la lune. Cet exergue lumineux, dû à la réfraction des rayons lunaires à travers les petits cristaux prismatiques de glace, qui flottaient dans l'atmosphère, présentait un diamètre de quarante-cinq degrés environ. L'astre des nuits brillait du plus vif éclat au centre de cette couronne, qui ressemblait aux arcs laiteux et diaphanes des arcs-en-ciel lunaires.

Quinze heures après, une magnifique aurore boréale, décrivant un arc de plus de cent degrés géographiques, se déploya au-dessus de l'horizon du nord. Le sommet de l'arc se trouvait placé sensiblement dans le méridien magnétique, et, par une bizarrerie quelquefois observée en de moins hautes latitudes, le météore était paré de toutes les couleurs du prisme, entre lesquelles le rouge s'accusait plus nettement. Entre certains endroits du ciel, les constellations semblaient être noyées dans le sang. De cette agglomération brumeuse disposée à l'horizon et qui formait le noyau du météore, s'irradiaient des effluves ardentes, dont quelques-unes dépassaient le zénith et faisaient pâlir la lumière de la lune submergée dans ces ondes électriques. Ces rayons tremblotaient comme si quelque courant d'air eût agité leurs molécules. Aucune description ne saurait rendre la sublime magnificence de cette "gloire," qui rayonnait dans toute sa splendeur au pôle boréal du monde. Puis, après une demi-heure d'un incomparable éclat, sans qu'il se fut resserré ni concentré, sans un amoindrissement même partiel de sa lumière, le superbe météore s'éteignit soudain, comme si quelque main invisible eût subitement tari les sources électriques qui le vivifiaient.

Il n'était que temps pour Thomas Black. Cinq minutes encore, et l'astronome eût été gelé sur place !

JULES VERNE.

(*a continuer*)

LETTRE DU MEXIQUE

HEROICA MATAMOROS.—UNE LUTTE FRATRICIDE.—L'INFLUENCE MORALE DE WASHINGTON EN FAVEUR DE LERDO.—L'AIGLE AUX PRISES AVEC UNE BUSE.—LA BUSE A LE DESSUS.—LE 2 NOVEMRRE DANS LES PAYS DU SUD.

Les journaux, en dehors du Mexique, semblent s'intéresser bien peu à la révolution mexicaine en voie de supplanter la présente administration par la force des armes. Le fait est qu'il n'y a aucun principe engagé dans la lutte actuelle. Le président Lerdo de Tejada est la franc-maçonnerie incarnée qui gouverne le Mexique à l'heure qu'il est. Porfirio Diaz, son concurrent, se donne comme le champion de la constitution de 1857, laquelle est un produit de la franc-maçonnerie, et bannit de la société toute influence religieuse et conservatrice. On voit qu'il n'y a pas lieu de s'émouvoir sur l'issue de la lutte, quelle qu'elle soit, du moins en ce qui regarde les chefs des deux partis. Toutes les villes sur le bord du Rio Grande sont au pouvoir de la révolution, à l'exception de Matamoros, qui soutient sa renommée (mexicaine) de *Heroica* en soutenant les assauts des *pronunciados* depuis trois mois. A l'encontre, il me semble, des autres nations, les Mexicains ne livrent bataille que la nuit. Ils ont encore ceci de particulier, c'est qu'ils font beaucoup de vacarme et bien peu de besogne. Nos oreilles commencent à se faire à la musique militaire, où le canon donne les notes de la basse. Cependant, une ces dernières nuits, le concert s'était tellement prolongé et avec une si belle ardeur,—tant de fois le boum boum des canons et le pif paf des fusils nous avaient éveillés,—que le lendemain nous consultions le journal avec une certaine anxiété. Les résultats du terrible assaut étaient rapportés en quatre lignes: beaucoup de poudre brûlée et un malheureux

âne étendu sur le carreau, frappé d'un boulet. Le pauvre animal était une bête utile, remarquait le journal : *but he kicked up to much dust for his personal safety.*

Voilà ce qu'on appelle ici une lutte fratricide. Si les Mexicains savent se ménager en guerre, dira-t-on, au moins ils n'épargnent pas la poudre ! Ils ont leur raison pour cela : c'est que ce sont les Américains qui la payent. Toutes les munitions de Matamoros sont tirées du fort Brown, à Brownsville. Les autorités américaines de la frontière ont reçu ordre de Washington d'appuyer Lerdo de leur influence *morale*, et on sait ce que cela veut dire.

Le drapeau mexicain est un tricolore, rouge, blanc et vert ; il porte une aigle aux ailes déployées sur la bande blanche. Les Américains paraissent jalouser un peu l'aigle mexicaine, tant modestement perchée qu'elle est sur une branche de nopale en fleurs, et ils l'appellent le *mexican buzzard*, par opposition à l'*american eagle*. En ces derniers temps, la buse et l'aigle en sont venus à une prise de bec à propos d'une prise de corps.

Un capitaine américain, J. J. Smith, de Brownsville, a été arrêté sur la place publique de Matamoros, et jeté en prison, sous prévention d'espionnage en faveur des *pronunciados*. Ça été le signal d'une grosse tempête dans les journaux. On s'est efforcé de faire comprendre aux autorités mexicaines toute la *folie* qu'il y avait pour eux d'oser porter la main sur un citoyen américain, " l'ami personnel de Grant," et cela à la barbe des forces américaines, représentées par la garnison de Brownsville et l'équipage de la canonnière, le *Rio Bravo*, ancrée en face de Matamoros. " Y pensez-vous, disaient les fiers républicains de Brownsville, si l'aigle américaine vous lançait une de ses foudres, votre buse, à l'instant terrassée, ne s'en relèverait jamais."

Les Mexicains firent la sourde oreille à toutes les menaces ; Smith resta en prison, et les munitions de guerre continuèrent de passer du fort Brown à Matamoros.

J'en exprimais dernièrement ma surprise à un officier du *Rio Bravo*. " Vous ne savez peut être pas, me dit-il, que Matamoros est dès aujourd'hui terre américaine. Un de mes amis a vu, à Washington, le traité qui nous cède toute la région de la *Sierra Madre*, c'est-à-dire, plus de la moitié du Mexique. En retour, nous appuyons la candidature de Lerdo pour un second terme de présidence. "

La nouvelle ne surprend pas ici : mais il n'est pas probable que Lerdo se maintienne en charge. Diaz devra arriver à Mexico d'ici à deux mois. On annonce que Mejia, ex-ministre de la guerre, et Yglesias, président de la cour suprême, vont donner le concours

de leur influence au chef des *pronunciados*, et par là lui assurer le succès.

Dans tous les pays catholiques, le 2 Novembre rappelle aux *fidèles* la bonne et salutaire pensée de prier pour les morts. En Canada, le *jour des morts* se célèbre d'ordinaire sous un ciel gris ; le glas funèbre nous arrive sur les ailes de la rafale qui jette à la tombe de nos parents les dernières feuilles d'automne : c'est un jour lugubre qui nous porte aux réflexions sérieuses. Le 2 Novembre est tout différent dans les pays du Sud. Le soleil étincelle dans un ciel bleu profond ; les arbres ont leur verdure, les parterres sont fleuris. C'est encore l'été avec une brise attiédie. Le jour des morts est religieusement observé, mais avec un caractère particulier, en rapport avec les mœurs et le climat exceptionnel du pays. C'est une fête, une véritable fête, avec un cachet de recueillement et de gravité qui n'est pourtant pas la tristesse : comment être triste sous un ciel si riant ? La fête commence à l'église et se termine au cimetière. La population tout entière s'y transporte ce jour-là : c'est une allée et venue ininterrompue du matin à la nuit. Tout se passe dans un ordre parfait ; il n'y a pas de bruit, pas de causeries. Le spectacle du cimetière en ce jour a quelque chose d'attendrissant qui fait du bien à l'âme. Le gazon est fraîchement rasé ; chaque tombe est ornée de couronnes, de guirlandes ou de simples bouquets de fleurs. Ici et là, on voit des cierges brûler au milieu des fleurs. Pas un seul monument qui ne soit en ordre, la plus modeste croix en bois brut a sa couronne. Les familles sont dispersées par groupes près des tombes de leurs parents ; quelques-unes semblent prier avec émotion, mais personne ne se hâte de quitter le coin de terre qu'il vient d'embellir, par respect pour ceux dont il contient les restes.

***

CHRONIQUE PARISIENNE

En termes de ponts et chaussées, les meilleures digues sont celles qui *flottent*, les vagues de la mer. Ce sont des glacis en plan incliné qui, au lieu de rompre brusquement le flot qui les émiette, ralentissent par degrés sa poussée et la réduisent sans la violenter. Excellent procédé ! alors même que la vague à contenir est celle des passions humaines.

Plus ameutées et plus furieuses, plus aveugles et plus sourdes que les lames de l'Océan, il y a bon temps déjà qne celles-ci ont rompu leurs digues. Aujourd'hui, c'est la marée montante de tous les appétits, l'effort suprême de toutes les ambitions, le déchaînement de toutes les convoitises. C'est la *nouvelle couche sociale* s'apprêtant à couvrir les hauteurs : c'est la fange pesant sur les eaux et se substituant à leurs surfaces transparentes..... Et nulle part, cet élan n'est plus prononcé que dans les villes et leurs faubourgs, c'est-à-dire dans la jeunesse ouvrière.

Ce que l'Eglise a fait pour conjurer ce mal ne se résumerait facilement ni dans un article, ni même dans un livre. On sait que lorsque les filets de St. Pierre se rompent, l'Eglise ne se borne pas à les raccommoder. De nouveaux moyens ou, comme nous le disons aujourd'hui, de nouvelles *œuvres* surgissent : le mal est étudié, puis approché, puis circonscrit : ces assiégeants fougueux sont eux-mêmes enveloppés de toutes parts ; et la vague épanchée mollement sur la digue imprévue qui la contient, vient mourir au pied du mur qu'elle comptait abattre.

Je voudrais vous faire connaître aujourd'hui l'une de ces œuvres, par où nos ennemis deviennent nos recrues, l'une de ces œuvres ingénieuses, où nous faisons des prisonniers qui veulent embrasser le drapeau. Je choisis l'œuvre des Cercles-Ouvriers catholiques.

Certes! s'il y a quelque chose de triste et de désolant en ce monde, c'est la ruine d'une chose jeune. Mais quand cette chose est l'avenir lui-même dans son genre, quand elle représente les forces vives d'un peuple en marche, et la préparation, et les éléments, et la suite de son histoire, le cœur se navre de la voir périr. Telle la jeunesse des villes françaises depuis un demi-siècle, ou, pour mieux dire, depuis la Révolution.

Il est bien loin de nous, en effet, le temps où, selon l'expression d'un auteur, la jeunesse n'était qu'un beau chagrin dans une belle prairie..... Maintenant, plus émancipée et plus précoce, elle représente surtout des forces, mais des forces sauvages et qui s'annulent les unes les autres comme des chevaux mal attelés.

Songez, qu'aujourd'hui, tout ouvrier émigre, qu'il quitte au moins pour un temps sa famille, et que dans la ville populeuse où ce nouveau venu s'installe, son cœur est seul. Là, il se perfectionne au point de vue technique, mais qu'il se détériore souvent au point de vue moral! Paris surtout est une grande meule qui aiguise, mais qui use encore plus. Les sabres et les couteaux les mieux trempés s'y affilent comme des canifs, mais en regardant bien, on voit qu'ils n'ont plus que le dos..... L'ouvrier sort de là épuisé, compromis, vermoulu, sachant parler mais ne sachant plus agir, et bientôt ne sachant plus vivre. Car il a gaspillé en quelque temps son avenir et écoulé tout son fonds de ressources.

Ce fut pour défendre l'ouvrier de ces excès et le sauvegarder pour ainsi dire contre lui-même, que l'on organisa d'abord à Paris l'œuvre des Patronages.

De zélés ecclésiastiques s'associèrent dans ce but certains laïques riches, bienfaisants et d'une situation indépendante, et après avoir acquis quelques immeubles avec cours, murs de clôture et salles de jeux, ils s'occupèrent d'y rassembler chaque dimanche un certain nombre de pauvres apprentis. Les premiers accueillis amenèrent leurs camarades, qui se constituèrent en véritable association, avec président, secrétaire, trésorier, conseil administratif et caisse d'épargne. Chaque dimanche, il y eut là une sorte de réunion de famille, commençant par le service divin et se poursuivant par des lectures, des conversations, des jeux animés, toujours relevés de l'agréable commerce des jeunes membres-fondateurs, qui, oubliant leurs salons luxueux et leurs fastueuses soirées, pressaient la main calleuse du jeune apprenti, se faisaient raconter ses projets, ses craintes, ses peines, ses joies, remplissaient en un mot, à force d'humble et séduisante abnégation, leurs véritables fonctions de *classe dirigeante.*

Pour comprendre le bien qu'ont fait les Patronages parisiens, il

ne suffit pas de penser aux pauvres petits provinciaux émigrés auxquels ils ont constitué un centre d'attraction et rendu presque une famille. Il faut envisager aussi ce type d'originalité quasi séculaire qu'on a appelé le gamin de Paris.

Imaginez un enfant qui rit de tout, qui sait tout—et quelques autres choses encore—et qui, précoce à 12 ans comme d'autres ne le sont pas à 20, met sans-cesse les pieds dans le plat, comme on dit, et parle pertinemment, souvent insolemment, de ce que se chuchottent gravement entre elles les grandes personnes. Indépendance indomptée, noble cœur, mauvaise tête, malice sans fiel, jeunesse éblouissante et ébouriffée, tous les instincts les plus généreux avec l'extérieur le plus pervers, le regard le plus fin, la vanité la plus charmante, riant aux éclats si vous l'appelez polisson, mais vous recevant à grands coups de poing, si vous l'appelez laquais ; tel est le gamin de Paris.

Sachez qne personne, même les rois, même les dictateurs, même les préfets de police, n'ont pu trouver un moyen de dominer et de réfréner cet indomptable petit bonhomme : qu'il monte dans tous les bateaux des blanchisseuses sans peur du battoir, qu'il pêche à la barbe des sergents et que pas un goujon ne se prend sans sa permission immédiate, qu'il s'en va tout nu, malgré le gendarme, à la saison des bains, et qu'il se promène ainsi les mains derrière le dos, à la façon de Napoléon le Grand, sur toutes les îles de la Seine.....

Un jour pourtant ce vilain caniche des rues s'est laissé débarbouiller, et sa mère apprend avec stupeur qu'il a contracté ce qui semblait devoir lui être à jamais incompatible : une bonne habitude. Il est entré au Patronage, il y a trouvé un directeur, s'y est créé des amis, s'y est donné du travail et un patron ; et ce moineau-franc, cet aimable et effronté coquin est en train de devenir un garçon raisonnable. Il pioche et apprend son métier pendant six jours, fait toilette et prie Dieu le dimanche ; il a des vues d'avenir ; encore un peu, et comme il le dit dans son naïf et pratique langage, il *s'établira.*

Mais le Patronage ne suit pas d'assez près et assez loin l'apprenti devenu ouvrier. De là la pensée d'instituer des Cercles.

Si l'on parle chez vous, comme je n'en doute pas, le dialecte parisien de l'an de grâce 1876, vous savez déjà à merveille ce que c'est qu'un Cercle, et que, comme la muscade du poëte, on en a mis partout. Cercle de turfistes et d'élégants selon la formule, comme le Jockey-club : cercle des patineurs en toute saison, comme au Skating-club : cercle des Beaux-Arts : cercle agricole : cercle des Chemins de Fer : cercle du Commerce, etc., etc., il semble que trois

personnes ne puissent se rencontrer le cigare à la bouche, un livre ou des cartes à la main, sans tracer immédiatement au dessus d'elles une ligne idéale et circonférente, dont le but de la réunion est le centre, en un mot, sans se constituer en cercles : nobles, bourgeois et ouvriers.

Il appartenait à l'Eglise catholique, ou du moins à quelques-uns de ses plus fervents adeptes, de prendre, en ce qui concerne ces derniers une première et généreuse initiative. Depuis les confréries et les corporations du moyen-âge, nous avions eu l'odieux plagiat des sociétés secrètes : franc-maçonnerie, carbonarisme, internationale, et aussi les ridicules affiliations du compagnonnage, qui tomba rapidement, non pas faute d'utilité, mais faute de principes. Une pieuse ligue de jeunes officiers catholiques nous donna le véritable Cercle-ouvrier.

Ils avaient été frappés de l'indiscipline croissante de l'ouvrier des villes enrôlé, de sa dépravation précoce, de son scepticisme contagieux. Ils avaient entendu les sourdes rumeurs du faubourg, vu les flammes de l'incendie de Paris et glissé dans le sang de ses criminelles barricades. En mettant en regard le mouvement industriel de la seconde moitié de ce siècle et l'émigration proportionnée de l'ouvrier des campagnes dans les villes, ils s'écrièrent : si l'ouvrier n'est pas ramené à Dieu, c'en est fait de la société, c'en est fait de la France !

Ce fut sans doute en proférant ce cri et en commentant devant quelques-uns de ses compagnons ces patriotiques alarmes, que M. le comte de Mun entrevit sa vocation et se trouva à lui-même, comme disait le premier conférencier de Notre-Dame, des accents qui l'étonnaient et qu'il ne connaissait pas.

Toujours est-il qu'on vit ce jeune et brillant officier de cavalerie résigner ses épaulettes pour vaquer plus librement aux soins de l'œuvre désormais créée et viable des Cercles catholiques. Membre de cette famille privilégiée que les *Récits d'une Mère* venaient de faire connaître à tous les lettrés de France, fils de cette aimable Eugénie de la Ferronnays, dont on ne raconte point la vie sans émotion, dont on ne lit point la mort sans larmes, M. le comte de Mun, quand on le considère de plus avec son rare talent d'orateur et d'administrateur, les persécutions dont il a déjà été l'objet, l'éclatant triomphe de sa triple élection en Morbihan et ses débuts à la tribune de Versailles, apparaît facilement comme un homme prédestiné.

Mais où il faut le voir, c'est au milieu de son œuvre, c'est au sein de ces sociétés ouvrières dont il semble posséder l'âme et prendre la voix, alors que parcourant la France, il est reçu comme

un messie dans un de ces Cercles provinciaux, qui rivalisent déjà admirablement avec ceux de la capitale. Chaleur communicative, entrain, franchise, onction, poésie, enthousiasme, simplicité : il y a dans cette parole éminemment populaire non-seulement tout ce qui attire, mais tout ce qui retient. C'est la semence qui ne tombe jamais en vain ; c'est la pensée appelant immédiatement et infailliblement les actes. Et si ces actes n'étaient pas sous nos yeux et ne parlaient pas assez haut par eux-mêmes, nous n'aurions pour les apprécier comme ils le méritent qu'à écouter les cris de rage qu'ils arrachent à la Révolution.

J'ai mieux aimé toutefois les étudier *de visu* et de toutes pièces, et c'est dans ce but que j'ai visité, il y a quinze jours, un Cercle-ouvrier.

La ville a 40,000 âmes. Sur le versant d'un des plateaux qui la dominent, le front de sa chapelle dans les nues et le pignon de son hôtellerie dans les eaux, s'étend le local de l'œuvre. C'est une stituation splendide, moins belle toutefois par elle-même que par le parti qu'on en a tiré.

Nous entrons dans un long vestibule, où le concierge, quittant sa besogne,—car c'est un jour ouvrable,—apparaît avec un trousseau de clefs. Plusieurs guichets s'ouvrent sur ce vestibule, celui des jetons de présence, celui des renseignements, celui de la caisse d'épargne, etc. Nous débouchons dans une petite cour formée par quatre corps de bâtiments composant l'hôtellerie. C'est là qu'on accueille le pauvre ouvrier étranger recommandé par un autre Cercle, et qu'on le loge, jusqu'à ce qu'il ait trouvé du travail. Inutile d'ajouter que, pour se faire admettre dans les bons ateliers, il y trouvera non-seulement les meilleurs renseignements, mais les meilleures recommandations.

Toujours au rez-de-chaussée, voici la salle du conseil. Le président, les assesseurs, les conseillers, les secrétaires, le trésorier, le bibliothécaire, le sacristain, y ont des séances périodiques. On y discute les admissions, on y décide les dépenses, on y équilibre le budget de la société ; et toutes ces opérations sont consignées en procès-verbaux, délibérations et mémoires, qui passeront à titre de documents profitables à une autre génération.

Un escalier taillé dans le roc vif nous conduit à une autre cour plus vaste bornée au midi par un nouveau corps de bâtiment. Ces jets d'eau, ces bancs ombragés, ces massifs de fleurs et de verdure vous préparent à entrer dans un des sanctuaires de l'œuvre : la bibliothèque.

S'il y a de bons livres sous ces armoires vitrées et luisantes, je n'ai pas besoin de vous le dire : ce dont il faut louer le directeur,

c'est qu'il a choisi parmi les bons livres, ceux qui sont excellents au point de vue ouvrier. Il y a joint tout un musée d'objets curieux qui se grossit tous les jours, des collections, des cartes, des tableaux synoptiques sur l'histoire de France, le gouvernement de l'Eglise, les beaux-arts et les sciences naturelles. Regarder, a-t-on dit, est une façon de posséder ; et, Dieu soit béni ! la pauvreté a des yeux, comme la richesse.

On reprend l'escalier toujours taillé dans le rocher, et voici se déroulant devant nous, une plus vaste plateforme sur laquelle s'ouvre la grande salle de jeu. J'y ai compté 10 billards et une riche collection de tous les jeux d'adresse. La cour est piétinée par les joueurs de boule, les gymnastes, les coureurs, les amateurs de balle. Il y a des lances hydrauliques pour abattre la poussière en été, et pour préparer aux patineurs en hiver un brillant parquet de glace. Les uns sont au tremplin, les autres aux mâts de cocagne : ceux-ci se promènent, ceux-là jouent, ces autres mangent ou boivent dans un *buffet* installé à cet effet, et comme le silence n'est pas français, du haut en bas du cercle aux heures de récréation, éclatent les plus vives causeries.

Nous arrivons à un autre étage, c'est-à-dire à une autre terrasse plus étendue encore et diversement aménagée. Voici la chapelle d'un côté ; et de l'autre côté voici le théâtre.

Inutile de vous dire que celui-ci n'est qu'une salle de soirées dramatiques et musicales où les chefs-d'œuvre de Dumas et d'Offenbach n'ont rien à voir, quoique ce soit d'ailleurs un vrai théâtre *machiné* avec le plus grand soin et pourvu d'une grande variété de décors et de costumes. N'oublions pas que le cercle a son corps de musique médaillé et couronné à plusieurs concours et qui fait le charme de toutes les solennités religieuses de la ville. Le dimanche et quelques soirées sur la semaine sont employés aux répétitions où règne toujours le plus parfait entrain. Car les heures sont courtes quand le plaisir est long, et comme l'a dit un spirituel *dilettante*, la musique, c'est le temps mis en morceaux.

L'évêque, le préfet, l'état-major, les fonctionnaires ne dédaignent pas d'assister aux soirées dramatiques et musicales du cercle, et les esprits les plus mal disposés en faveur de l'œuvre, commencent bientôt à en prendre leur petite part de fierté, quand ils l'entendent louer par les étrangers ou même par les indigènes.

Il n'est que temps que je parle de l'âme de tant de belles choses, du directeur qui circule à travers tous ces groupes animés, après les avoir réunis deux ou trois fois au pied des autels et se les être associés dans les pompeuses et touchantes fonctions du culte catholique. Vous le trouverez de préférence avec tel pauvre garçon qui

a besoin d'une charité d'un avertissement ou d'un conseil, auprès de tel apprenti qui n'a pas d'ouvrage pour demain, de tel ouvrier qui vient de perdre sa mère ou qui a le malheur d'avoir des parents irréligieux, bref auprès de tous ceux qui ont quelque peine au milieu de toute cette joie.

Il leur parle avec bonté toujours, avec animation parfois ; et vous ne pouvez voir sans émotion ces chers visages d'enfants dont la tristesse toute neuve n'a pas encore recouvert la trace de gaietés mal effacées et qui, sous un regard limpide, laissent voir leur belle âme épanouie, comme une fleur sous la transparence des eaux. Et vous ne sortez point de là, sans envier le sort de ces jeunes âmes qui sourient au présent entre deux oublis : celui du passé qui n'a guère pour eux ni regrets ni remords : celui de l'avenir pour lequel ils n'ont ni prévisions ni craintes.

TH. B.

Paris, novembre 1876.

CHRONIQUE DU MOIS

L'événement le plus saillant du mois a été l'ouverture du parlement provincial par l'honorable juge-en-chef Dorion, qui a été nommé administrateur pendant la maladie de Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur Caron.

Le discours du trône constate l'état satisfaisant où se trouve la province de Québec. Il félicite les ministres du succès de l'emprunt contracté en Angleterre, ce qui assure la construction de la grande voie ferrée, appelée le chemin de fer Québec, Montréal, Ottawa et Occidental. Il fait voir que des subsides seront accordés pendant cette session aux lignes de chemin de fer du Sud, en proportion des moyens dont peut disposer le trésor de la province. Cette nouvelle ne peut manquer d'être très-agréable aux populations de la rive sud, qui semblaient voir avec chagrin notre gouvernement s'occuper davantage de l'achèvement du chemin de fer du Nord, et qui se croyaient délaissées. Nous n'avons pas le moindre doute que cette mesure ralliera au ministère bon nombre de députés, dont le zèle paraissait pour le moins grandement refroidi depuis la dernière session. Le discours contient aussi une appréciation flatteuse de la politique suivie par notre gouvernement à l'égard du repatriement. Il montre que depuis deux ans grand nombre de nos compatriotes sont venus des Etats-Unis s'établir dans les cantons mis en réserve pour eux dans une des parties les plus fertiles du pays. Les défrichements y sont déjà considérables, et ce qui est mieux encore, les nouveaux colons sont enchantés du changement de leur position.

Il est à espérer que le mouvement ne s'arrêtera pas là et que le nombre, hélas trop considérable, de canadiens qui habitent au-delà des lignes diminuera de plus en plus. Il est à peu près inutile de faire remarquer que c'est le devoir de nos gouvernements de favoriser le repatriement par tous les moyens possibles. Qui ne voit, combien notre population est peu considérable, eu égard aux vastes territoires que nous possédons. On essaie d'y remédier, en enga-

geant, à grands frais, les habitants de l'autre côté de l'océan à venir se fixer au milieu de nous. Cependant il faut l'avouer, ces mesures ont été loin, jusqu'ici, de produire les résultats qu'on en attendait. La plupart des émigrants se plaignent de ce qu'on les a trompés, ils sont effrayés de nos hivers rigoureux, et ils laissent le Canada pour se diriger vers l'ouest, avant même d'avoir pu juger des ressources du pays. N'est-il pas plus logique de chercher à ramener ici les canadiens qui tiennent encore par tant de liens à leur ancienne patrie, qui sont habitués à notre climat et qui peuvent plus facilement apprécier les avantages que l'on y trouve.

M. Louis Beaubien, député d'Hochelaga a été nommé orateur de la Chambre d'Assemblée, à la suite de la résignation de l'honorable M. Fortin. Tout en regrettant la retraite de ce dernier, nous croyons que la chambre ne pouvait faire un choix plus judicieux. Nul plus que M. Beaubien n'avait de titre à ce poste. Sa longue expérience parlementaire, son impartialité et son tact parfait le désignaient d'avance au choix de ses collègues. Cette nomination a dû être bien vue par la classe agricole dont le nouvel orateur est l'un des avocats les plus zélés et les plus éclairés.

Les débats parlementaires n'ont encore rien offert de remarquable. L'adresse en réponse au discours du trône a été votée à l'unanimité. L'opposition s'est montrée tout-à-fait débonnaire. Il y a lieu de croire toutefois que la session entière ne se passera pas d'une façon aussi paisible, et que nous aurons à noter quelques passes d'armes entre les partisans du ministère et la loyale opposition de Sa Majesté.

Nous avons à enregistrer la mort de deux honorables conseillers législatifs, l'hon. M. Louis Richard et l'hon. M. Fraser de Berry. M. Richard était l'un des premiers pionniers des cantons de l'Est, et avait pris une large part au développement de cette partie aujourd'hui si florissante de la province de Québec. L'hon. M. Fraser de Berry est décédé presque subitement. Quoiqu'il se sentît faible depuis quelque temps, il avait voulu se rendre à l'ouverture des chambres, et l'on peut dire qu'il est mort sur la brèche. Lundi, le 13 du courant, se sentant mourir, il fit des adieux touchants dans la salle du conseil à ses collègues, en leur disant qu'il ne les reverrait plus. En effet, il n'eut que le temps de se rendre à sa résidence, où il expira quelques heures après son arrivée. Quel que soit le jugement que l'on porte sur la carrière politique de l'hon. M. Fraser, tout le monde reconnaîtra en lui un des types les plus rares de l'ancienne courtoisie française, et sa perte sera vivement ressentie par tous ceux qui ont pu apprécier les précieuses qualités de son cœur.

La Chambre des Communes vient de perdre aussi l'un de ses membres les plus distingués, l'honorable John Hylliard Cameron. Il était l'un des plus anciens députés, étant entré au Parlement en 1846, en même temps que Sir John A. Macdonald et l'hon. M. Cauchon. M. Cameron s'est plus illustré au barreau que dans la politique. Il passait à juste titre comme l'un des avocats les plus savants du Haut-Canada. Il appartenait au parti conservateur.

L'élection du nouveau ministre, M. Laflamme, qui remplace l'hon. M. Geoffrion, comme Receveur du Revenu de l'Intérieur, préoccupe actuellement l'attention publique. La présentation des candidats a eu lieu le 21 et la votation se fera le 28. L'adversaire de M. Laflamme est M. Girouard, avocat de Montréal. La lutte promet d'être l'une des plus vives et des plus intéressantes que l'on ait vue depuis longtemps. Des deux côtés, on déploie une grande activité, et chaque parti se montre à peu près certain du succès.

La condition financière ne semble guère améliorée. Les plaintes sur la dureté des temps continuent à s'accentuer. Le commerce est languissant et les produits agricoles ont considérablement baissé en valeur. Les habitants des villes pourraient peut-être se féliciter du bas prix des denrées et autres produits alimentaires, mais lorsque l'on considère la question à son véritable point de vue, on s'aperçoit facilement que cet état de choses indique une pénurie générale et un manque de débouché pour nos produits qui encombrent les marchés. Ce qui indique la prospérité ce n'est précisément la facilité de vivre à bon marché, mais c'est la faculté de pouvoir aisément échanger avec profit des deux côtés. Les cultivateurs ont beau avoir de belles récoltes, s'ils ne trouvent pas à les écouler, où est l'avantage? D'un autre côté, les vivres sont à bas prix, mais l'argent manque aux classes ouvrières pour les acheter. Dans les temps prospères, au contraire, lorsque l'argent est commun, il est facile à tous de se procurer les objets de première nécessité même à des prix plus élevés. Ainsi il ne faudrait pas s'arrêter à ces apparences factices pour juger de la situation véritable du pays. Les affaires de la campagne pourraient être comparativement bonnes, vu la moisson abondante, que la condition générale restât la même parce que le numéraire continue à être très rare et que les capitalistes se montrent excessivement circonspects dans leurs opérations. Pour résumer, cette année ne verra pas encore s'améliorer d'une manière sensible la situation commerciale et financière du Canada, et la crise aura porté des coups plus durables et plus désastreux que l'on se l'imaginait d'abord.

Le bruit d'une invasion fénienne a pendant quelques jours pré-

occupé assez vivement l'attention publique. Déjà l'on voyait se dessiner à l'horizon la sombre silhouette de ces envahisseurs, qui, jusqu'ici, ont réussi plutôt à faire faire des dépenses de préparatifs à notre département militaire, qu'à organiser une véritable invasion. Toutefois, les autorités d'Ottawa ont cru devoir vérifier la véracité de ces rumeurs, et tout le monde a été heureux d'apprendre qu'il n'y avait pas l'ombre d'appréhension de ce côté. Il paraîtrait que ces bruits de guerre ne sont rien moins qu'un stratagème mis à profit par les chefs féniens qui, par ce moyen, réussissent à mettre à flot leur trésor, en exploitant sans scrupule la bonne foi des enfants de la Verte Erin.

***

Les élections présidentielles ont eu lieu le 7 du courant chez nos voisins d'Amérique.

La lutte a été d'une vivacité sans exemple peut-être dans les annales de la République américaine. Après le jour d'élection, tout le monde reconnaissait que M. Tilden était élu, même les organes les plus accrédités du parti républicain. Depuis, les chances se sont à peu près égalisées, et l'on demeure dans un doute qui ne se dissipera qu'au jour où les bulletins seront officiellement comptés par le *Returning Board*. Jusqu'ici, dix-sept états donnent à Tilden une majorité de 184 votes dans le collége électoral ; dix-huit autres en donnent 166 à Hayes. Dix-neuf votes restent douteux ; ce sont ceux de la Louisiane, de la Floride et de la Coroline du Sud que les deux partis réclament. Comme il ne manque plus à Tilden qu'une seule voix pour être élu, nous pouvons regarder son élection comme certaine ; en effet, à moins que les chiffres du scrutin ne soient falsifiés, il est impossible que les démocrates perdent ces trois états. Le vote populaire s'est vivement accentué en faveur de Tilden, car, en comptant les votes certains, nous arrivons à la majorité écrasante de 269,000. La majorité démocrate à la chambre des représentants de Washington sera d'environ vingt-cinq voix. Le délai inexplicable apporté au résultat final de l'élection du 7 novembre, force les esprits sérieux à se demander ce qu'est devenue la constitution du pays.

En constatant les faits lamentables qui se sont passés dernièrement dans la Caroline du Sud, la Floride et la Louisiane, et l'intimidation que le gouvernement y a pratiquée, l'*Echo des Deux Mondes* fait les réflexions suivantes :

" Nous le demandons avec douleur : où est l'esprit de Washington ; où est l'esprit de ses vaillants compagnons d'armes ; où est

l'esprit des 13 Etats qui ont fondé l'indépendance ? L'Angleterre, avec toutes ses injustices, a-t-elle jamais infligé au peuple américain un affront plus sanglant ? Certes nous sommes loin de vouloir pousser un cri de guerre dans un journal qui parle au nom d'une religion de paix et de pardon, mais nous ne pouvons oublier que cette même religion est une religion de justice, et nous disons franchement à l'auteur évident de tant de prévarications : Prenez garde de réveiller brutalement un patriotisme qui n'est qu'assoupi; Samuel J. Tilden a pour lui deux fois plus de voix que l'homme que vous voulez asseoir de force sur le siége présidentiel. Vous osez dire que l'armée et la marine de la République seront mises en campagne pour vous aider à la trahir, prenez garde : vos partisans même, quand l'heure viendra de la réprobation nationale, se lèveront contre vous, et passeront au camp des vrais amis de la patrie ! Arrêtez-vous pendant qu'il en est temps encore ; ne ternissez pas à jamais un nom qui aurait pu briller à côté de ceux des plus grands hommes de l'Union. Il est grand pour un parti d'atteindre le faîte des dignités publiques ; il est plus grand encore de savoir en descendre quand le peuple a parlé ! "

L'exposition du centenaire a été fermée au commencement de ce mois.

En somme, les Etats-Unis ont bien fait les choses et se sont montrés dignes de marcher à côté des premières nations européennes. L'entreprise n'a pas été lucrative, mais on se rappellera que l'exposition de Paris s'est soldée par un déficit de douze cents millions de francs. Dans tous les cas, le vrai succès d'une exposition ne s'apprécie pas d'après le chiffre des recettes.

Les Etats-Unis, en donnant la première exposition universelle sur le continent de l'Amérique, ont fait preuve d'un véritable esprit d'entreprise et de progrès dont il faut leur tenir compte.

***

La question d'Orient a fait un pas vers sa solution. Un armistice de plusieurs mois a été conclu, en attendant le résultat de la conférence qui doit se tenir au commencement du mois prochain. Le gouvernement turc n'a accédé aux propositions des puissances qu'avec la plus grande répugnance. A part l'Angleterre et la Russie, les autres nations de l'Europe paraissent assez peu préoccupées de l'issue de la lutte. Tout en envoyant des délégués à la conférence, ces deux puissances poursuivent des armements formidables. La Turquie de son côté se prépare de plus en plus à la guerre et appelle ses réserves sous les drapeaux. On dirait que tous les inté-

ressés ont si peu de confiance dans le succès de la conférence qu'ils prévoient que, tôt ou tard, il faudra régler cette interminable question sur le champ de bataille. En effet, si l'on considère avec quelle difficulté, on a pu amener la Porte à consentir à cette conférence, on peut douter qu'elle veuille accorder toutes les réformes que la Russie se propose d'introduire dans les provinces de l'empire turc. Le fanatisme musulman est trop profondément ancré au cœur des gouvernants et des sujets, pour que l'on puisse attendre une véritable amélioration, pour les populations chrétiennes.

Quoiqu'il arrive, l'Angleterre paraît prête à soutenir la Turquie jusqu'à la fin, ainsi qu'on en peut juger par le discours que M. Disraeli prononçait dernièrement à Londres. Nous en citons la conclusion ci-après :

" Nous n'avons rien à gagner à la guerre. Nous ne convoitons aucune ville ni aucune province. Notre plus grand orgueil est que l'empire britannique repose autant sur la sympathie que sur la force. Mais si une lutte surgissait, on doit se rappeler qu'il n'y a pas de pays aussi préparé à la guerre que l'Angleterre, parce qu'il n'en est aucun dont les ressources soient aussi grandes dans une cause juste ; et j'ai la confiance que l'Angleterre ne s'embarquera jamais dans la guerre excepté dans une telle cause—une cause qui concerne sa liberté ou son empire. L'Angleterre n'est pas un pays qui aura à s'assurer s'il faut entrer dans une seconde ou troisième campagne. Si elle commence, elle ira jusqu'au bout."

Le lendemain, l'empereur de Russie relevait le gant et ripostait en ces termes, en répondant à une adresse présentée par les citoyens de Moscou :

" Mon plus ardent désir est que nous arrivions à une entente générale ; si toutefois cette entente ne peut se faire, et si je vois que nous ne pouvons obtenir les garanties nécessaires pour mener à bien ce que nous avons l'intention de demander à la Porte, je suis fermement résolu à agir indépendamment. Je suis convaincu que toute la Russie répondra à mon appel, si je juge cela nécessaire et si l'honneur de la Russie l'exige. Moscou sera la première à donner l'exemple. Que Dieu nous aide à remplir cette mission sacrée ! "

Ainsi, sans être prophète, on peut s'attendre à une rupture prochaine, à moins que la Turquie ne montre une extrême docilité, ou que la Russie n'adoucisse l'âpreté de ses conditions.

P. Hudon.

DON GARCIA MORENO

PRÉSIDENT DE L'ÉQUATEUR.

> **L'histoire de la civilisation est l'histoire du christianisme : l'histoire du christianisme est l'histoire de l'Eglise catholique.**
>
> DONOSO CORTEZ.

Un poëte ancien disait : " Je suis homme ; rien de ce qui se " rapporte à l'homme ne saurait donc m'être étranger." Nous sommes catholiques, dirons-nous aussi, et, comme tels, nous devons nous intéresser à tout ce qui concerne l'Eglise, notre mère. Nous ne saurions être indifférents à ses travaux, à ses luttes, à ses victoires. Son histoire doit nous être familière jusque dans ses moindres détails; car dans ses moindres détails, aussi bien que dans son ensemble, nous trouvons la preuve de sa divine origine et de l'infaillibilité de ses enseignements.

Dépositaire de l'éternelle Vérité, l'Eglise ne change pas ; le présent, comme le passé, nous fait voir qu'elle seule peut assurer le bonheur des individus et des société, et toutes les époques de l'histoire nous la montrent poursuivant son œuvre de régénération et de salut.

Dans le siècle où nous vivons, lorsque la Révolution bouleverse le monde, et veut s'attribuer la direction de l'humanité, il a plu à Dieu de manifester d'une manière éclatante la puissance civilisatrice de l'Eglise, par le succès et les heureux résultats d'un gouvernement fondé entièrement sur les principes catholiques. En même temps, la divine Providence a voulu montrer à une génération abâtardie le type de la véritable grandeur dans la personne d'un souverain soumis à Dieu et à l'Eglise, aimé de ses sujets, et redouté de ses ennemis. C'est ainsi que la vie de don Garcia Moreno et l'histoire de l'Equateur sous sa présidence, formeront

une des pages les plus belles et les plus glorieuses de l'histoire de l'Eglise au XIXe siècle. Persuadé que l'on ne saurait trop étudier cette vie féconde en leçons et en exemples et ce caractère étonnant de force et de dignité, nous avons entrepris ce travail, dans lequel, en rendant hommage à la mémoire de Garcia Moreno, nous voulons, avant tout, rendre hommage à la cause catholique dont il fut le champion intrépide, et pour laquelle il a versé son sang.

On comprend qu'il ne s'agit pas ici de faire l'histoire de ce grand homme, mais simplement de reproduire, en les coordonnant, quelques documents, relatifs à sa vie, à son gouvernement et à sa mort. Quelque incomplets que soient les renseignements que nous avons eus jusqu'à présent sur don Garcia Moreno, ils suffiront, croyons-nous, pour faire connaître les travaux qu'il a accomplis, les principes dont il s'est inspiré, et pour faire voir en lui le modèle parfait du magistrat catholique.

I

Gabriel Garcia Moreno naquit à Guayaquil, le 24 décembre 1821, de don Gabriel Garcia Gomez, noble castillan, et de dona Rosario Moreno. Par sa mère, il était neveu de Son Eminence le cardinal Moreno, aujourd'hui archevêque de Tolède. Il fit de brillantes études au collége de Quito, et se distingua par sa précocité et son caractère. Sorti du collége, il choisit la carrière de la médecine, et il voulut aller en Europe, au centre des lumières et de la civilisation, pour se perfectionner dans l'étude des sciences. En 1850, il parcourt l'Angleterre, la France et l'Allemagne. Il revient dans son pays, au lendemain d'une révolution. Les révolutions, disons-le en passant, étaient alors, à l'Equateur, encore plus fréquentes que les tremblements de terre. Heureux pays ! Cette fois, c'était le général Urbina qui avait opéré le changement politique, en s'emparant du pouvoir. Mais, peu confiant dans sa popularité, il avait eu le soin de mettre en avant, comme chef apparent du mouvement, Naboa, citoyen respecté et honoré. Ce fut sur ces entrefaites qu'arriva le Dr. Moreno. Mais il n'arriva pas seul. Il avait rencontré sur les côtes de la Nouvelle-Grenade les jésuites que le gouvernement de cette République venait d'expulser. Il apprit bientôt à les connaître et devint leur ami dévoué.

Les pauvres religieux venaient demander un asile à l'Equateur. Naturellement, les libéraux s'opposent à leur entrée de tout leur

pouvoir. Mais les jésuites ont désormais en Moreno un protecteur sur lequel ils peuvent compter. Avec cette activité qui le caractérise, il se rend auprès de Naboa, s'entretient avec lui, et en obtient le débarquement des premiers jésuites que l'Equateur ait vus dans ce siècle. C'était un événement. La Révolution admettait dans ses murs ses plus redoutables ennemis : et ils arrivaient, guidés et soutenus par la main puissante de l'homme qui devait plus tard être le vainqueur de la Révolution dans la République de l'Equateur. Le doigt de Dieu était là.

En attendant, ce premier séjour devait être de courte de durée. Fatigué du rôle secondaire qu'il s'était d'abord imposé, Urbina s'empare bientôt du pouvoir exécutif, et s'entoure des libéraux.

Naturellement, encore, leur premier soin est de chasser les jésuites, non sans leur prodiguer les tourments et les avanies. Le gouvernement des radicaux se signale, à son ordinaire, par le désordre et l'anarchie, et se maintient par la terreur. " Ce que " les populations de l'Equateur eurent alors à souffrir est à peine " croyable, dit M. Ascatuhé. La force armée ne se composait plus " que d'une soldatesque sans frein, à tel point que les autorités ne " pouvaient donner aux pères de famille d'autre conseil que celui " de ne jamais sortir de chez eux la nuit, quelle qu'en fût la néces- " sité, et cela dans la capitale même de la République. Il ne res- " tait plus un seul collége, les écoles étaient totalement abandon- " nées, les revenus de l'Etat étaient à la discrétion des soudards, et " pour combler les vides du trésor, on criblait les propriétaires " d'impôts."

L'âme généreuse de Garcia Moreno ne pouvait rester indifférente et inactive en présence d'un tel état de choses. Il fonde un journal afin de signaler les abus monstrueux et de combattre le mal sans nom qui afflige sa patrie. C'était poser aux yeux des libéraux comme un ennemi de la liberté, un traître, un jésuite déguisé, et il était facile de présager le sort qui l'attendait. A peine le journal eut-il paru, que Urbina fit arrêter Moreno et quelques-uns de ses amis, et les envoya en exil.

Cependant, malgré la tristesse des temps, la cause du bien avait conservé des partisans dans l'Equateur, et Moreno s'y était créé des sympathies qui ne lui firent pas défaut. Il était encore en exil lorsque la province de Guayaquil le nomma sénateur. Il voulut alors aller prendre place au Congrès en se prévalant de l'immunité due aux représentants de la nation, mais, au mépris de ce droit, il fut détenu dans le fort de Guayaquil, et encore une fois exilé.

Sans se laisser abattre par ce nouvel échec, il veut le faire servir à son profit et pour le but qu'il a donné à toute sa vie. Il revient

en France, et s'y livre de nouveau avec ardeur à l'étude des sciences. Il veut se mettre en état de remplir la mission à laquelle il se sent appelé. Il se prépare au combat. Paris sera l'atelier où ce génie puissant ira fourbir ses armes. Il veut emprunter à la civilisation européenne les éléments de progrès qu'elle renferme, pour les consacrer à la régénération de son pays.

Pendant qu'il travaille ainsi, les événements marchent à l'Equateur, c'est-à-dire que les révolutions y succèdent aux révolutions. Enfin la chute du général Urbina permet à Moreno de retourner dans sa patrie. Sa renommée a grandi. On a appris à connaître son mérite et ses grandes qualités. A peine arrivé à Quito, il est nommé en même temps alcade par la municipalité de cette ville, et recteur de l'Université par le corps des docteurs. Son premier soin est d'établir dans l'Université un cours de chimie complètement gratuit, qui n'existait pas, et qu'il dirigea lui-même.

Il fut élu sénateur une seconde fois par la ville de Quito, capitale de la République, mais à partir de ce moment le Congrès se tient à Guayaquil. Urbina n'était plus au pouvoir, mais le gouvernement était toujours aux mains des libéraux, c'est à-dire des ennemis de Moreno. Ce dernier fut arrêté à Guayaquil, et banni sans autres formes de procès. Heureusement, ce nouvel exil ne fut pas de longue durée. Le peuple de l'Equateur était las de ses misérables gouvernants. Une réaction se faisait, lente mais puissante, irrésistible. Elle eut pour effet une nouvelle révolution opérée, non par l'intrigue et les sourdes menées, mais par la seule force de l'opinion publique. Le 1er mai 1859, le gouvernement libéral fut remplacé par un gouvernement provisoire, composé de trois consuls, et de trois suppléants. Et le premier nommé à ces charges importantes fut le proscrit Garcia Moreno. Il se rendit sur le champ à Quito où on le reçut comme un sauveur. Le gouvernement lui donna plein pouvoir, et le mit à la tête de l'armée, conjointement avec le général Florès. Grâce aux efforts énergiques et à l'habileté de don Moreno, le parti de l'ordre finit par triompher entièrement.

Une convention fut assemblée en 1864. Un de ses premiers actes fut de nommer le Dr. Garcia Moreno, président de la République. Les premières années de son gouvernement furent paisibles.

Après une longue période d'anarchie et de terreur, l'Equateur respirait enfin. Cependant les révolutionnaires vaincus n'avaient pas renoncé à prendre leur revanche. Ils firent tant qu'une révolte éclata, vers la fin ne cette première présidence de Moreno. Les rebelles, guidés par le général Urbina, s'emparèrent du seul vaisseau de guerre que possédait alors l'Equateur, après en avoir

assassiné le capitaine, et ils en firent leur repaire. En apprenant ces faits Garcia Moreno accourt à Guayaquil. A défaut de vaisseau de guerre, il prend un vapeur de transport, l'arme comme il peut, et marche sur les révoltés. Il dirige lui-même les manœuvres, et attaques les insurgés avec une telle résolution qu'il coule à fond le vaisseau qu'ils avaient volé, fait l'équipage prisonnier et s'empare des autres vaisseaux de moindre importance.

En partant de Guayaquil, il avait excité l'hilarité de quelques marins étrangers à cause de l'aspect étrange de ses forces improvisées. Mais à son retour, ils avaient à le complimenter sur son courage et sur sa victoire.

Il revient donc à Quito en triomphateur. Comme le terme de sa présidence était expiré, il s'empressa de remettre ses pouvoirs pour se retirer dans la vie privée.

En 1869, l'Equateur vit s'opérer un nouveau changement politique, mais d'une nature tout-à-fait pacifique. Une convention se réunit pour faire le constitution qui régit aujourd'hui le pays— et Garcia Moreno fut réélu président. " Comme il refusait cet " honneur, dit son biographe, l'assemblée tout entière se trans- " porta auprès de lui, regardant son acceptation comme absolu- " ment nécessaire au maintien de l'ordre." On l'avait vu à l'œuvre, et chacun avait pu se convaincre qu'il était vraiment l'homme de la situation. Ses hautes capacités, ses aptitudes multiples, son intégrité et son énergie lui avaient acquis la confiance du peuple, condition essentielle au succès d'un gouvernement, et dont Garcia Moreno avait surtout besoin pour remplir ses fonctions difficiles, et accomplir la tâche qu'il s'était imposée, en acceptant le pouvoir.

Cette tâche était immense. Il s'agissait, non d'une réforme partielle, mais d'une réforme totale et absolue. Nous avons le tableau tracé par un Equatorien, du désordre effroyable qui régnait alors dans ce malheureux pays. Certes, il y avait de quoi décourager l'âme la plus vaillante. Mais le nouveau président était soutenu par la force d'en haut, et n'ayant à cœur que le bonheur de sa patrie, il se mit courageusement à l'œuvre.

Je l'ai dit : tout était à refaire, et l'on pouvait se demander par où il fallait commencer. Mais le président n'en était pas à se poser cette question. Voulant du petit Etat de l'Equateur faire une grande nation, voulant transformer ce peuple, il savait qu'il devait commencer par le moraliser.

Moraliser le peuple : c'est le but que se proposent, en théorie, sinon en pratique, tous ceux qui dirigent, ou prétendent diriger les sociétés modernes. Mais ayant rompu avec toutes les traditions du passé, et, surtout, avec les traditions chrétiennes, ils veulent se

servir d'une morale nouvelle, inventée par les philosophes du siècle dernier, et adoptée par la Révolution. Depuis cent ans, ils la proclament et la prônent leur morale sans Dieu destinée à faire le bonheur de l'humanité en l'affranchissant du joug ridicule et vieilli de la superstition. On a vu les effets de cette morale aux jours de la Terreur et de la Commune : on peut les voir encore tous les jours dans les prisons et les bagnes.

Mais ce n'était pas suivant les idées et les principes modernes que le catholique président entendait travailler au bonheur de son peuple. A ses yeux, éclairés de la lumière de la foi, il ne pouvait y avoir de morale sans religion, et la première chose qu'il avait à faire c'était de travailler à la réforme religieuse. Le malheur des temps avait été cause que le relâchement et l'indiscipline s'étaient introduits dans les rangs du clergé, régulier et séculier. Ce fut de ce côté que se portèrent d'abord l'attention et les efforts du président. Avant tout, il fallait ramener au devoir ceux à qui il a été dit : " Vous êtes le sel de la terre ; si le sel perd sa force avec quoi conservera-t-on les aliments ? (1) Grâce à sa fermeté et à sa vigilance, Garcia Moreno vint à bout de cette entreprise délicate, et les évêques virent sous leurs ordres des prêtres et des religieux fervents et disciplinés. En même temps Moreno eut soin que les biens du clergé ne fussent pas dissipés. Quatre nouveaux diocèses furent fondés, et des missionnaires furent envoyés dans les provinces les plus reculées de la République pour évangéliser les peuplades sauvages qui s'y trouvent encore. La licence de la presse fut réprimée, le jugement des productions littéraires fut déféré au magistère ecclésiastique. Des peines sévères frappèrent non seulement les crimes contre les mœurs, mais encore toute action ou tout discours offensant publiquement l'honnêteté ; la mise en circulation des gravures indécentes ou irréligieuses fut également prohibée.

L'instruction publique venait aussi en premier lieu dans le plan de régénération sociale. Le désordre des gouvernements antérieurs avait ruiné les établissements scolaires. Moreno consacra la plus grande partie de son revenu à les rétablir et à en fonder de nouveaux. Le gouvernement surveilla avec sollicitude le progrès de ces écoles, et en 1875 on constatait que dans une période de huit ans, le nombre des élèves s'était accru de 13,000 à 32,000. La haute éducation ne fut pas moins encouragée, comme on le voit par la fondation d'une école polytechnique, d'un grand nombre de colléges, d'un conservatoire de musique, et la création

---

(1) *Vos estis sal terræ ; quod si sal evanuerit, in quo salietur ?* Math. 5, 13.

de quatre musées et d'un observatoire astronomique. Cet observatoire a été construit et dirigé par les Pères jésuites. C'est un des plus beaux qu'il y ait au monde. Garcia Moreno a donné la plupart des instruments. Très versé dans les sciences mathématiques, il s'intéressait vivement au succès de cet établissement, et il voulait le rendre incomparable. Enfin, il a complété ses travaux pour l'éducation publique par l'établissement d'un protectorat catholique, vaste et magnifique école des métiers, destinée à rendre les plus grands services au pays.

Les institutions de bienfaisance réclamaient aussi l'attention et les soins du chef de l'Etat. Moreno se fit nommer président de l'hôpital de Quito, en réforma le service, et le mit sur très un bon pied. Pour la direction de ces derniers établissements, Moreno fit venir des jésuites, des Frères des Ecoles Chrétiennes, des Sœurs de la Charité, du Sacré-Cœur, du Bon-Pasteur, de la Providence et des Petites Sœurs des Pauvres. C'est de Montréal que sont parties les Sœurs du Bon-Pasteur que le président Moreno demandait ponr en faire des auxiliaires dans sa grande œuvre de civilisation catholique. Il était dans l'ordre des choses et des événements que Moreno reçut cette aide et cette coopération de notre pays, dont la mission spéciale, on l'a dit tant de fois et on le voit chaque jour avec plus d'évidence, est de répandre la foi catholique jusqu'aux limites les plus reculées du nouveau continent.

On comprend que les travaux publics n'avaient pas été plus favorisés que les autres branches de l'administration dans l'état de pénurie où la République s'était trouvée réduite. La capitale se trouvait pendant l'hiver privée de communications avec la mer, à cause du mauvais état des chemins. Moreno entreprit sans tarder la grande route qui doit relier Quito à Guayaquil, le principal port de mer de l'Equateur. Cette route qui, l'année dernière, était à peu près terminée, s'étend sur un parcours de 80 lieues. Elle est pavée et compte 120 ponts. C'est un travail admirable. On a construit des phares, il n'y en avait pas sur toute la côte.

A l'activité et au talent de Moreno, l'Equateur est aussi redevable de la formation de l'armée. Auparavant, l'armée était un amas qui n'avait ni organisation, ni obéissance. Elle constituait plutôt un danger et une source de trouble et de désordre qu'une protection et une garantie de paix. Elle est maintenant organisée à la française et bien disciplinée.

Enfin, nous avons à considérer le changement véritablement prodigieux qui s'est opéré dans la condition financière de l'Equateur sous l'administration de Moreno. Lorsqu'il fut nommé président, en 1864, l'Etat était en banqueroute.

En 1875, après les dépenses énormes nécessitées pour l'accomplissement des travaux que nous venons d'énumérer, Moreno pouvait, dans son dernier message au Congrès, constater que le pays se trouvait dans une situation des plus prospères. En 1873, les revenus publics dépassaient de 154,782 pesos (1) ceux de 1872 ; ils baissaient en 1874, par suite de la crise commerciale qui se faisait sentir alors. Les importations de janvier 1873 à décembre 1874 ont augmenté du triple. Et ce qu'il importe de remarquer particulièrement, c'est qu'au lieu d'augmenter les impôts, Moreno en a supprimé six. Dans les deux dernières années de sa présidence, le gouvernement a pu satisfaire à toutes les dépenses ordinaires, éteindre plusieurs dettes, payer 358,000 pesos, et dégrever de 4,845,598 pesos la dette publique. La dette consolidée allait être éteinte en 1876, et la dette flottante était réduite au chiffre de 1,668,904 pesos, et bientôt éteinte.

Ces chiffres parlent d'une manière assez éloquente pour qu'il soit besoin de démontrer autrement les capacités administratives du président Moreno. Qu'un ministre quelconque des gouvernements libéraux fasse seulement la plus petite partie de ce qu'a fait le président de l'Equateur, on n'aurait pas assez d'éloges pour lui, et son nom serait porté aux nues. Mais c'est à peine si le nom de Garcia Moreno a été prononcé. A part quelques feuilles religieuses, la presse, en général, s'est tue à son égard, et n'a rien dit des œuvres merveilleuses qu'il a accomplies. Ou, si l'on a parlé de lui cela a été ou pour essayer de le tourner en ridicule, comme a fait le *Figaro*, ou pour répandre sur son compte les calomnies les plus atroces, et les mensonges les plus impudents. Le *Herald* de New-York n'a-t-il pas été jusqu'à représenter le président de l'Equateur comme un cannibal altéré de sang humain ?

Certes, il y a lieu de s'étonner en voyant le monde méconnaître à un tel point le mérite évident de ce grand homme. Et pourtant, il n'est pas difficile d'en trouver la raison. Garcia Moreno était et s'est montré ouvertement et sincèrement catholique ;—cela explique l'oubli auquel on a voulu condamner sa mémoire, et le silence qu'on a gardé sur les heureux résultats de sa politique. Le publier, c'eût été admettre qu'une nation peut vivre heureuse et prospère en reconnaissant Dieu et en obéissant à l'Eglise : et cet aveu n'entrait pas dans le programme de l'école libérale. On trouvait beaucoup plus facile de rire et de calomnier.

---

(1) Le peso vaut à peu près une piastre de notre monnaie.

J. DESROSIERS.

(*à continuer*)

LE CHRISTIANISME DANS L'HISTOIRE

(*Suite*)

II

Heureusement, le Christianisme est arrivé qui a réformé ou fait disparaître tout cela. Une rénovation universelle était devenue absolument nécessaire, et il sut l'accomplir par la vertu toute-puissante qui sort de la Croix. Toutes les voies avaient été essayées dans la philosophie, la politique, la science ; et on n'avait fait que rétrograder davantage sous l'action de l'intelligence cultivée en recherche d'une règle morale et d'une loi religieuse. La multitude des systèmes avait engendré la contradiction des principes et des opinions. Tandis que la vérité restait toujours à l'état de chose inconnue, l'erreur s'était multipliée sous les formes les plus diverses, et parfois sous des images attrayantes pour étreindre les esprits et les cœurs dans un réseau de misères qui enveloppait l'homme tout entier. Après tant de tâtonnements et d'efforts, on n'avait embrassé que le vide, et bien qu'on parût encore attaché à la tradition païenne et au culte des faux dieux, on était en proie au scepticisme, terme fatal où succombe l'entendement avide de connaître quand il manque du flambeau de la Révélation pour éclairer sa marche à travers le dédale des mystères de la vie. La raison humaine était pleinement convaincue d'impuissance ; ses lumières n'avaient été que ténèbres, ses combinaisons, qu'aberrations insensées. Désabusée de son rêve présomptueux de savoir par ses seules forces naturelles, déçue dans ses fières espérances de progrès en contemplant l'inutilité de ses travaux, dégoûtée d'elle-même et n'ayant plus l'illusion de faire mieux, elle refusait de se lancer de nouveau dans la carrière qu'elle pensait avoir parcourue jusqu'au bout, et cherchait tristement le repos dans sa stérilité.

En effet, aux premiers siècles de l'Eglise, et même avant les grands faits opérés en Judée, le monde savant, au lieu d'accroître le trésor commun des idées, vivait surtout du passé, et produisait peu en dehors des œuvres purement littéraires. On était las de théories ne menant à rien, se contredisant entre elles pour aboutir au doute systématique qui ne saurait satisfaire un esprit curieux de problèmes, mais que la certitude seulement peut fixer. On ne voulait plus d'utopies plus ou moins chimériques, et on n'estimait que les réalités de ce monde qui, d'ailleurs, étaient, aussi bien qu'aujourd'hui, loin de tenir ce qu'elles promettaient à la foule. La Providence choisit cette heure de désenchantement et de lassitude après quoi il ne reste plus que le désespoir ou la mort, pour intervenir avec éclat dans l'univers et venir en aide à l'humanité sur le point de périr, en la renouvelant au sein de l'Eternel. "Le genre humain, dit Quinet, haletant, épuisé, dégoûté de lui-même, fit comme le disciple bien-aimé, il pencha la tête, et se reposa dans l'ample sein du Christ." Cet événement, l'un des plus heureux de l'histoire, et peut-être le plus fertile en résultats de toute sorte, fut pour le monde l'aurore d'une ère qui ne ressemble en aucune façon aux époques plus ou moins désolantes qui l'ont précédée.

Jusque-là, on s'était cru, et avec trop de raison, sous la loi d'une décadence invincible à laquelle on n'apercevait ni fin ni remède, et on attribuait avec non moins de justesse ce triste ordre de choses à une malédiction divine encourue par la prévarication humaine dans un état entièrement changé depuis. Mais sous l'influence de la religion nouvelle, on allait sortir de cette période de la vengeance et du châtiment pour renaître à un autre mode d'existence où l'oppression ne serait plus qu'un accident au lieu d'être la règle générale, le fait permanent, comme dans l'antiquité. Au règne d'une justice vengeresse, toujours armée contre le coupable, et qui ne cessait jamais de sévir, allait succèder, grâce à la victime expiatoire du Calvaire et à l'action perpétuelle de l'Eglise, le règne de la miséricorde et du pardon. Ce règne à la durée duquel il n'est pas assigné de limites, s'affirme non-seulement dans l'ordre spirituel où il est plus sensible en ses effets salutaires, mais encore dans l'ordre temporel où il se manifeste à chaque page des archives des nations. Aux quarante siècles de malheur et d'abjection qui ont pesé de tout leur poids sur l'espèce humaine avant la venue de son Rédempteur, nous pouvons opposer les dix-huit siècles de grandeur et de gloire qui se sont écoulés depuis lors. La réhabilitation par l'exercice des vertus n'est pas moins évidente que l'était autrefois la dégradation par le vice. La liberté ayant pour fondement le droit, pour condition le devoir, et pour

attribut la justice, a remplacé l'asservissement antique qui se développait à tous les degrés de l'échelle sociale. La charité avec ses prodiges de bienfaisance et de dévouement, s'est substituée à l'égoïsme qui isolait les hommes et les rendait réciproquement ennemis dans les sociétés formées au sein de l'idolâtrie ; et c'est là le meilleur changement que l'on doive au principe chrétien, si profondément pénétré du dogme sauveur de la fraternité humaine et de la paternité divine.

Le type du paganisme, c'est l'être intelligent divinisé avec son orgueil et ses misères, ses abaissements et ses hontes, sa soif de jouissances et son horreur du sacrifice et de l'épreuve ; c'est le sensualisme élevé à la hauteur d'un système sacro-saint, confondant la licence avec la liberté naturelle, et prenant souvent le mal pour le bien ; c'est la matière usurpant la place de l'esprit, requérant l'adoration au profit des passions, c'est le ciel tombé sur la terre,

" Marchant et respirant dans un peuple de dieux,"

c'est Vénus sortant des flots et respirant la luxure qu'elle inspire pour convier toute créature au plaisir.

Le symbole du Christianisme au contraire, c'est l'expiation, fille de la douleur, se dévouant pour effacer les fautes dans l'âme des mortels ; c'est Jésus expirant sur une croix et nous invitant à le suivre dans la voix sanctifiante de la souffrance où, bon gré mal gré, il faut entrer tôt ou tard ; c'est le spiritualisme décrétant la servitude de la chair pour en prévenir les abus, et élargissant à l'intelligence son domaine en lui ouvrant par la sublimité de sa doctrine des perspectives infinies ; c'est Dieu se faisant homme pour régénérer l'homme déchu, le délivrer de soi-même et de ses inclinations vicieuses, lui inoculer ce sang précieux qui lui donne une valeur inestimable en le libérant de l'esclavage du péché et de la mort, le restaurer dans l'excellence de sa condition première, le détacher de la terre où il ne saurait trouver le bonheur inconnu auquel il aspire, et l'entraîner à sa suite vers le ciel.

Par la différence de leur but, on peut juger d'un coup d'œil de la différence des effets que l'une et l'autre de ces formes religieuses engendrent dans l'humanité qui a alternativement subi leur empire.

Le Christianisme est un fait qui s'impose forcément à la considération de tous, fait unique dans sa cause surnaturelle et ses développements historiques, sans rien qui lui ressemble et sans rien qui le suive ; fait générateur d'une époque de perfectibilité et de

progrès que nul principe de vie, aucun élément de salut ne faisait pressentir au moment où il se produisit dans l'univers ; fait miraculeux qui domine de sa hauteur prodigieuse tous les phénomènes de l'histoire ; le plus grand, le plus providentiel qui se soit incarné au sein du genre humain puisqu'il créa au milieu de la confusion, de l'anarchie et de l'effrayante immoralité de la civilisation païenne, tout un nouvel ordre de choses différant essentiellement des institutions du passé.

De ce fait historique et divin découlent comme de leur source la plupart des idées et des événements qui ont pris place sur la scène du monde depuis Constantin jusqu'à nos jours. Partout, dans tous les ordres de connaissances et dans toutes les branches de l'activité humaine, son influence généreuse s'est fait voir et sentir. La politique, la législation, les sciences, les arts et les lettres, durant cette longue et active période, ont évolué d'un mouvement continu autour du Christianisme soit pour l'affermir ou en tirer parti, soit pour l'attaquer ou le défendre, le protéger ou le proscrire. Il a rempli de sa présence l'arène sociale ou s'agitent les destinées des peuples, et s'incorporant à la société domestique et civile pour les régler et les contenir dans le bien, il a mené à lui seul, depuis le quatrième siècle, le drame mouvementé de l'histoire. Personne n'est resté indifférent à son égard. Tous, avec des sentiments divers, se sont intéressés à son œuvre. Tous, même les incrédules, ont été saisis de respect et d'admiration à son aspect. Les uns sont allés le chercher dans leurs doutes, et l'ayant connu dans sa vérité, dans sa perfection, dans ses preuves, ils ont incliné leur raison devant son génie, et s'y sont attachés avec amour. Les autres l'ont fui ou renié dans leur orgueil, et l'ont combattu à outrance. On a crié *Hosanna* ou *Tolle* sur son passage, on a chanté son éternelle jeunesse et l'immortalité qui le couronne, ou prophétisé follement ses funérailles ; la foi l'a élevé jusqu'aux nues et l'incroyance a essayé de le faire descendre aux abîmes ; chacun, en un mot, a pris parti pour ou contre lui dans la lutte des principes et des opinions : mais jamais il n'a cessé de remuer profondément les entrailles de l'humanité. C'est uniquement par la vertu surhumaine de son concours et de ses lumières que celle-ci a réalisé infiniment plus de progrès dans une phase de quinze siècles qu'elle n'en avait fait dans l'espace des trois mille ans compris entre l'époque de la dispersion des hommes dans les plaines de Sennaar, après la tentative infructueuse de la tour de Babel, jusqu'à celle de l'invasion des Barbares. Le rayonnement de sa doctrine a éclairé et civilisé le monde presqu'aussi vite que l'avaient aveuglé et perverti les ténèbres du polythéisme.

Abstraction faite des prophéties qui prédisaient dans leur langage symbolique l'avénement du Christ attendu en Judée, rien, à considérer l'état des esprits, n'annonçait quelque chose de semblable au Christianisme quand il parut rayonnant de lumière et de vie au milieu des ombres mortelles du paganisme. Il régnait bien alors, il est vrai, en différentes parties ds l'univers, une attente de quelque grand changement qu'on croyait devoir bientôt arriver. Car la situation universelle était si mauvaise et si désespérante qu'on se réfugiait en quelque sorte dans l'avenir pour échapper aux tristesses du présent. L'espérance, qui ne s'éteint jamais entièrement au cœur de l'homme, reprenait vigueur à l'approche de Celui que le Prophète appelle le Désiré des nations, par une de ces attractions mystérieuses que la raison est forcée d'admettre sans pouvoir en expliquer la nature. Mais nulle part on n'avait le pressentiment ou l'idée de cette religion nouvelle à laquelle on était loin de s'attendre, et de cette immense révolution religieuse qui allait déplacer en les renouvelant, toutes les bases du monde moral. Dans l'horrible condition où se trouvaient les idées et les mœurs, cela était une utopie absolument irréalisable dans l'ordre des faits. Les intelligences étaient tellement matérialisées, les doctrines prédominantes si profondément vicieuses, et les tendances générales si imprégnées de sensualisme qu'on n'aurait pu même s'élever à une conception si sublime, si parfaite et si pure de Dieu, du monde et de leurs rapports.

On nous objectera peut-être Sénèque et sa philosophie effectivement supérieure en substance aux créations du génie philosophique de la Grèce. Mais ce philosophe moraliste écrivit après que le Christianisme se fut introduit à Rome aussi bien que dans les provinces de l'empire ; il avait dû entendre St. Paul qui y prêcha en toute liberté pendant deux ans, et dont l'éloquence ainsi que l'originalité doctrinale devaient impressionner vivement les païens qui l'écoutaient. Quelques écrivains ont même soutenu qu'il avait entretenu une correspondance épistolaire avec le grand Apôtre, et qu'il n'était pas éloigné de partager ses enseignements. Par des extraits comparés, on a confronté beaucoup de ses maximes et de ses sentences avec des passages empruntés aux épitres de St. Paul, et on est frappé de la ressemblance des uns et des autres. Or, il est certain que Paul ne connaissait pas les écrits de Sénèque : le Juif converti sur le chemin de Damas mettait toute sa gloire à ne savoir que Jésus, et Jésus crucifié. Sans croire donc au christianisme de Sénèque et à sa prétendue conversion, nous restons persuadé qu'il eut une connaissance plus ou moins étendue des Livres Saints et

de la prédication évangélique : ce qui explique les beautés clairsemées de sa morale si peu d'accord avec l'esprit qui anime généralement ses ouvrages, remarquables sans doute pour le temps, mais trop admirés par un certain nombre de penseurs plus enclins au paradoxe que sincèrement amoureux de la vérité. A part lui dont les œuvres, surtout ses *Epitres* et son traité sur la *Providence*, méritent mieux que celles de Platon d'être appelées *la préface humaine de l'Evangile*, il n'y a personne dans l'antiquité profane qui ait exprimé des sentiments ou des opinions approchant du Christianisme.

Mais pour se convaincre davantage qu'il fut exclusivement l'ouvrage du ciel, et non le résultat des progrès de l'entendement humain, il suffit de rappeler la guerre implacable que lui déclarèrent dès sa naissance les esprits les plus lettrés chez les Juifs et les Gentils. S'il n'eût été que le fruit, le couronnement du travail intellectuel accompli dans la succession des âges, il eût, dès l'origine, acquis les sympathies des savants qui, y apercevant l'œuvre du génie développé, mûri par l'expérience et la science, auraient été les premiers à l'accueillir et à le répandre comme le chef-d'œuvre de la pensée au service de l'idée religieuse. Mais ils virent bien qu'au lieu d'être l'expression perfectionnée des systèmes en vogue, il en était au contraire la négation manifeste et vivante ; qu'il rompait violemment et ouvertement avec le passé pour créer un avenir inconnu dont ils redoutaient le mystère ; qu'il renversait avec leurs doctrines toutes les idées reçues en philosophies et en science sociale, de même qu'il contredisait tous les préjugés populaires.

Aussi, irrités d'une pareille audace, et jaloux d'une innovation qui échappait naturellement à leur contrôle, firent-ils un pacte avec l'ignorance, la politique et la superstition pour courir sus à l'ennemi commun dont le triomphe menaçait de ruiner leur prestige en même temps que leurs utopies. Ils ne pardonnaient pas à un Juif obscur, qui n'avait jamais fréquenté leurs écoles, d'avoir sans effort laissé fort loin derrière lui le Lycée et le Portique ; d'avoir, par ses leçons et ses exemples, inspiré l'amour d'une sagesse très-supérieure à tout ce qu'ils avaient rêvé dans leur plus haute présomption ; d'avoir établi entre Dieu et l'homme des rapports de subordination et de tendresse qu'ils n'avaient pas même soupçonnés, et enfin, d'avoir résumé en quelques préceptes d'une compréhension facile toute la science de la vie.

Quand on s'est fatigué dans l'étude de ces vieux systèmes qui s'adressent à l'intérêt, flattent les passions, autorisent le plaisir, épaississent les ténèbres à l'horizon du monde moral, et qu'on

ouvre ensuite l'Evangile pour lui demander la lumière et le repos, on se croirait transporté dans un autre univers.

Loin donc d'avoir préparé les voies au Christianisme, la philosophie antique fut plutôt un obstacle à la régénération universelle qu'il devait entreprendre.

Avant lui, il n'y avait qu'une institution sur laquelle on pût fonder une espérance quelconque de réforme, c'était le judaïsme. Mais soit qu'on l'examine en lui-même, ou dans ses rapports avec les sociétés païennes, le judaïsme était impuissant à renouveler l'univers. La législation mosaïque faite spécialement pour un peuple peu nombreux, règlant tout par des prescriptions minutieuses et compliquées, se mêlant à tout, même aux actes les moins importants de la vie commune pour les gouverner au moyen d'observances gênantes d'un accomplissement difficile, décrétant la constitution politique et civile aussi bien que la constitution religieuse des tribus confiées à sa garde, donnant des règles invariables de gouvernement et d'administration en même temps qu'elle établissait une foule de cérémonies et de rites d'une complication infinie, cette législation particulière, admirablement combinée, il est vrai, pour une œuvre de conservation rendue nécessaire au milieu de l'idolâtrie générale afin de maintenir la race choisie de Dieu dans le culte de l'unité divine en l'éloignant des idolâtres et de leurs coutumes, n'était pas, on le sent, destinée dans la pensée même de son auteur, à captiver le genre humain tout entier sous ses lois. L'aurait-elle été d'ailleurs, que ceux qui en possédaient le privilége n'auraient pas voulu le partager sans restriction avec les profanes.

Les Juifs, fiers de leur situation unique dans le monde ancien, et jaloux de leurs prérogatives que leur avaient méritées la foi des aïeux, n'avaient pas le pouvoir ni surtout la volonté d'inculquer leur croyance aux Gentils qu'ils regardaient à tort comme irrévocablement réprouvés du ciel. De plus, l'esprit de secte et de contradiction devait finir par exercer des ravages terribles parmi eux. S'ils témoignaient encore un respect affecté pour la loi de Moïse dont ils observaient la lettre sans en pénétrer le sens sacré, ils l'outrageaient sans remords par le scandale de leur conduite. Ils la faisaient mépriser et haïr des étrangers en la surchargeant de pratiques superstitieuses, puériles, et en la faisant servir de texte à d'interminables disputes. Au reste, leur condition politique était trop misérable et trop dépendante, leurs principes et leurs mœurs ne se distinguaient point assez de ce qui se voyait ailleurs pour faire surgir de là une réaction morale dans le monde, devenu esclave en devenant Romain. Obéissant à la destinée commune,

suivant ce même chemin de la décadence où les autres nations privées de règle précipitaient leurs pas, les enfants d'Israël opprimés dans leur patrie, victimes, eux aussi, de la conquête qui avait tout absorbé : les nationalités, les libertés et les droits, n'avaient plus d'espérance que dans le Messie pour les affranchir des misères de la servitude.

Plus on étudie les origines du Christianisme, plus on approfondit les obstacles au sein desquels il s'est produit, et l'absence de tout principe régénérateur, de tout établissement favorable pour l'aider dans son travail de géant lorsqu'il s'affirma en face des esprits comme un signe de contradiction, comme une marque de censure, mieux on est en état de conclure avec St. Augustin qu'en supposant même, contre la vérité historique, qu'il se soit établi sans l'assistance des miracles, sa fondation au milieu de la civilisation matérialiste du siècle d'Auguste, des prestiges de la théurgie, de l'opposition des philosophes, des souverains et des prêtres, et du nombre innombrable des bourreaux, constitue en vérité le plus grand des miracles.

Pour restaurer tout, les hommes et leurs institutions anti-naturelles ou anti-sociales, il lui fallait s'emparer du mouvement des choses humaines afin de pouvoir leur imprimer une direction différente. Cette nécessité qui formait la condition obligée de ses succès dans l'avenir, le mettait aux prises avec toutes les passions et toutes les puissances de la terre. Mais il naquit tout armé, et descendant aussitôt dans l'arène, il engagea la lutte.

Elle dura trois siècles avec un emportement inouï d'un côté, et une abnégation infinie de l'autre. Elle se ralentit ensuite pour éclater par intervalles avec une vigueur nouvelle, et elle se prolonge en passant par des vicissitudes diverses pour perpétuer, au milieu du sang et des ruines, dans les générations qui se succèdent, ce duel redoutable entre le bien et le mal, engagé dès l'origine du monde, et dont les péripéties composent le drame de la vie humaine, avant de servir à la composition de celui de l'histoire. Mais le Christianisme, ne voulant agir que sur l'âme au moyen de la persuasion et de l'exemple, ne songeait nullement à triompher par la force, à l'instar de ses adversaires. Aussi, rejetant avec horreur la violence loin de lui, il n'appela à son aide que la charité, qui fut l'instrument sublime de son triomphe sur Rome et César.

F. X. Demers.

(*a continuer*)

L'ÉGLISE ET L'ÉTAT

PAR LE R. P. LIBERATORE, S. J.

CHAPITRE I.

(*suite*)

§ IV.—*Absurdité du système catholique libéral.*

Le vice radical des catholiques libéraux est l'incohérence. Cela ressort de ce qui a été dit jusqu'ici, car si le libéralisme même entendu au sens modéré est une doctrine hétérodoxe, il y a évidente et solennelle contradiction à vouloir y adhérer et faire en même temps profession d'orthodoxie. Les catholiques libéraux rejettent le manichéisme en principe, mais ils l'approuvent en pratique ; ils l'écartent de la cause, mais ils l'introduisent dans l'effet. Ce qu'il ne sera pas mauvais d'éclaircir un peu plus au long.

Et d'abord leur incohérence apparaît en ce qu'ils veulent faire abstraction des principes qu'ils appellent injurieusement des principes abstraits.

Mais ces principes sont-ils vrais, oui ou non? Nier qu'ils le soient, ils ne le peuvent pas, à moins de renoncer au catholicisme, puisqu'en dernière analyse ils se réduisent à des vérités de foi, telles que celles-ci : l'ordre naturel doit être subordonné à l'ordre surnaturel, la nature à la grâce, la vie présente à la vie future. Et puisque ces vérités ne le sont pas pour l'individu seulement,

mais pour l'homme en quelqu'état qu'il soit, on voit d'ici la conséquence qui en résulte pour ce qui regarde l'ordre. Les libéraux catholiques (au moins le plus grand nombre) admettent cette conséquence prise en soi, seulement ils n'en veulent pas l'application.

Mais grand Dieu ! est-ce que ce ne sont pas des vérités pratiques, c'est-à-dire destinées à régler nos actes ? Et peut-on sans incohérence admettre une vérité destinée à régler nos actes, et ne vouloir pas qu'elle en vienne à les régler en effet.

Les circonstances le défendent, reprennent-ils. Ceci est une autre affaire. Si telle est vraiment la considération qui vous fait agir, tenez-vous-y. Distinguez, comme on l'a dit heureusement, la thèse de l'hypothèse. Dites hautement que l'alliance de l'Etat avec l'Eglise, et, par suite, l'harmonie entre les deux pouvoirs est nécessaire en soi et imposée par le plan de Dieu, mais que par malheur le monde actuel n'en veut rien savoir. Louez donc l'alliance et déplorez l'aveuglement et la malice du monde. Mais ce n'est pas ce que vous faites. Au contraire, vous conseillez à l'Eglise de rompre par sa propre initiative toute attache avec l'Etat, de ne prétendre à aucune ingérence dans ses affaires, de rentrer dans les limites de l'ordre purement spirituel ; et vous apportez pour raison que l'Eglise en aura plus d'avantage !

En quoi nous voyons une nouvelle contradiction. Comment, en effet, peut-il être plus avantageux de faire l'opposé de ce qui est dans le plan divin ? Ou il faut nier que l'accord de l'Eglise et de l'Etat soit voulu de Dieu (et alors nous voilà de nouveau à la négation des principes), ou il faut soutenir qu'il est plus avantageux à l'Eglise et à l'Etat de mettre à exécution le plan divin, et que ne pouvoir le faire en des circonstances données, c'est un mal qu'on peut déplorer, mais qu'on ne doit jamais louer et beaucoup moins conseiller.

Mais que de maux l'Eglise a eu à souffrir de la part des princes qui se faisaient ses protecteurs ! Qu'on se rappelle ses luttes avec les empereurs de Byzance, les Césars d'Allemagne, les rois de France, d'Espagne et les autres ! Fort bien ; tel est le lieu commun qu'on ne se lasse pas d'invoquer. Mais que prouve-t-il ? Une seule chose : les efforts de l'homme dépravé pour corrompre l'œuvre de Dieu. Mais parce que l'homme essaie de corrompre l'œuvre de Dieu, faut-il pour cela la méconnaître ou l'abandonner ? D'abord l'objection que l'on fait pèche par incomplète énumération, elle ne regarde en effet que le mal et ne voit pas le bien ; elle ne rapporte que les maux mêlés au bien, et ne parle pas des biens considérables qui demeuraient et couvraient le mal. Si parfois la protection des princes dégénérait en oppression, le plus souvent elle

était une aide et un appui pour l'Eglise. Ensuite l'objection péche par défaut de comparaison. Car s'il s'agissait de peser les maux que les princes firent souffrir à l'Eglise et ceux que les libéraux sont en train de lui faire souffrir, nous ne savons trop de quel côté pencherait la balance. Ne parlons pas de l'Italie où le système politique est le libéralisme absolu ; n'avons-nous pas quelqu'autre pays où le libéralisme implanté par une majorité catholique paraît avoir tous ces tempéraments, toutes ces prudentes réserves qui doivent en assurer le prétendu bienfait, et où malgré cela l'Eglise reçoit de si graves blessures qu'on ne sait où elles aboutiront dans un avenir plus ou moins prochain ? Enfin l'argument péche par fausse conséquence. En effet, de ce que des abus s'introduisent dans un système nécessaire en soit et prescrit de Dieu, il s'ensuit uniquement qu'on doit tout faire pour séparer le bien du mal, mais nullement qu'on doit les rejeter l'un et l'autre pour se tourner vers un autre système criminel en soi et contraire au plan divin.

Cette dernière chose, disent-ils enfin, encore qu'elle soit désirable, n'est plus possible ; le siècle y répugne, et s'obstiner à la soutenir n'aboutirait qu'à irriter les esprits et à augmenter leur aversion pour l'Eglise. Il y aura plus de prudence à faire, comme on dit vulgairement, de nécessité vertu, et, en acceptant un état de choses que nous ne pouvons faire disparaître, à empêcher une ruine totale. Tel est le raisonnement capital des adversaires. Seulement de cette manière, les catholiques libéraux tombent, à notre idée, dans une incohérence sans pareille puisqu'ils sortent complètement de la question. Il ne s'agit pas ici de savoir si, la mauvaise volonté du monde étant posée, on doit patienter et essayer d'en tirer le meilleur parti possible, mais il s'agit de savoir s'il convient d'approuver une condition sociale pareille et de la soutenir de ses efforts. Dans les trois premiers siècles aussi, l'Eglise persécutée dut vivre comme elle put, mais était-ce pour cela un état de choses à glorifier et devait-on travailler à le rendre durable ? Nous savons bien que le monde est malade et qu'il court à sa perte en furieux. Mais c'est justement pour cela qu'il faut le guérir, et par la persuasion et par des actes l'amener à réfléchir. Favoriser en ce cas-là ses volontés, flatter ses folles visées, c'est le trahir. Que diriez-vous d'un médecin qui, pour ne pas irriter son malade, laisserait envenimer ses plaies ? Vous l'accuseriez de pitié cruelle et malavisée. Et si ce médecin soutenait en outre que ce régime, mortel d'après les règles de l'art, est néanmoins salutaire en pratique, attendu la volonté du malade, ne croiriez-vous pas qu'il a perdu le sens ?

CHAPITRE II.

LE CONCEPT CATHOLIQUE.

Nous venons de voir les trois formes du concept libéral relativement aux rapports de l'Eglise et de l'Etat et nous en avons montré l'absurdité ; mais pour qu'il y ait égalité il faut nous arrêter quelque peu à considérer le concept des catholiques sans épithète.

§ I.—*Exposition du concept catholique.*

Le catholicisme pur n'admet aucune de ces trois prétentions. Il n'admet pas la suprématie de l'Etat, parce qu'elle se fonde sur la négation de Jésus-Christ, de l'immortalité de l'âme, de l'existence même de Dieu. Il n'admet pas l'indépendance absolue de l'Etat, parce qu'elle se fonde sur la négation de l'unité de Dieu et professe un dualisme insensé. Enfin il n'admet pas la séparation même uniquement pratique de l'Eglise et de l'Etat, parce que c'est une désastreuse incohérence fondée sur le divorce de la théorie et de la pratique, des dispositions de l'homme et des plans de Dieu. Il soutient comme nécessaire l'harmonie entre l'Eglise et l'Etat, harmonie qui vient de la subordination de l'un à l'autre. Sans cela ce serait un mot vide de sens ; car la concorde, la paix n'est que la permenence de l'ordre, et point d'ordre possible dans les choses si elles ne sont disposées, suivant l'exigence de leurs mutuels rapports. C'est une doctrine qui est commune parmi les catholiques, comme Suarez l'affirme expressément ; après avoir établi cette thèse : *Dicendum est potestatem ecclesiasticam non solum esse in se nobiliorem, sed etiam superiorem, et habere sibi subordinatam et subjectam potestatem civilem*, il ajoute : *Est conclusio hæc certa et communis apud catholicos* (1). Et il dresse en preuve de son assertion une longue liste de théologiens et de Papes dont l'enseignement, sans aucun doute, doit servir de règle à qui veut avoir du catholique non-seulement le nom, mais encore la réalité. Nous rapporterons ailleurs un assez grand nombre de ces autorités ; pour le moment, citons-en deux seulement, un Docteur et un Pape. Saint Thomas dans son premier livre *de Regimine Principum* raisonne ainsi : La société humaine a pour fin la vie vertueuse, puisque les hommes ne s'unissent en société que pour

(1) *De Legibus*, l. IV, c. IX.

s'entr'aider à bien vivre, et que bien vivre pour l'homme, c'est vivre dans la vertu. Néanmoins c'est une fin qui ne peut pas être absolument la dernière, puisque l'homme, par son âme immortelle, est ordonné au bonheur éternel, et que la société instituée au profit de l'homme ne peut faire abstraction de ce qui est le bien suprême de celui-ci. La fin dernière de la société n'est donc pas de vivre dans la vertu, mais de parvenir par la vie vertueuse au bonheur éternel. Or, on ne parvient au bonheur éternel que sous la conduite et la direction du Christ, lequel n'a pas commis ce soin ici bas aux princes séculiers, mais au sacerdoce qu'il a institué, et surtout au prince des prêtres, à son Vicaire, au Pontife romain. Il faut donc que les princes chrétiens demeurent soumis au sacerdoce chrétien et principalement au Pontife romain, puisque de celui que regarde le soin de la fin dernière doivent dépendre ceux à qui revient le soin des fins prochaines ou intermédiaires (1).

Ce raisonnement est la limpidité même et il est irréfutable. Quelle est, en effet, la proposition qu'on pourrait reprendre? Serait-ce celle où il est dit que la fin de la société civile consiste dans la vie vertueuse? Mais pour cela il faudrait nier ou que la société est instituée pour le bien des hommes qui en font partie, ou que le premier des biens de l'homme à l'état social, celui par conséquent qui par rapport aux autres a la raison de fin, est la vertu. Et encore nierait-on cette proposition, qu'on ne gagnerait absolument rien, car il est trop évident, quelle que soit la fin qu'on assigne à la société civile, qu'elle doit toujours être subordonnée à la fin dernière, à moins qu'on ne veuille faire de l'homme une brute sans autre destinée que le bien-être de la vie présente. Supposé ensuite que la fin civile est de sa nature subordonnée à la religieuse, tout le monde le voit, la conséquence nécessaire qui en découle est que le pouvoir qui conduit à la première doit être subordonné au pouvoir qui mène à la seconde.

Voyons maintenant de quelle manière la même vérité est exposée par un Pape. Prenons Boniface VIII qui l'a affirmée plus expressément que tout autre dans sa bulle dogmatique *Unam Sanc-*

---

(1) Ad hoc homines congregantur ut bene simul vivant; bona autem vita est secundum virtutem; virtuosa igitur vita est congregationis humanæ finis.... Quia homo vivendo secundum virtutem ad ulteriorem finem ordinatur qui consistit in fruitione divina, oportet eumdem finem esse multitudinis humanæ. Non est ergo ultimus finis multitudinis congregatæ vivere secundum virtutem, sed per virtuosam vitam pervenire ad fruitionem divinam. Hujus regni (c'est-à-dire de l'Eglise) ministerium, ut a terrenis essent spiritualia distincta, non terrenis regibus sed sacerdotibus est commissum et præcipue summo sacerdoti, successori Petri, Christi Vicario, romano Pontifici; cui omnes reges populi christiani oportet esse subditos, sicut ipsi Domino Jesu Christo. Sic enim ei ad quem finis ultimi cura pertinet, subdi debent illi ad quos pertinet cura antecedentium finium et ejus imperio dirigi. De Reg. Princ., l. I, c. XIV.

tam Ecclesiam (1). Le Saint-Père commence par établir l'unité de l'Eglise, cette grande et universelle société dans laquelle tous les chrétiens ne forment qu'un seul corps. De ce corps qui est un, poursuit-il, une doit être absolument la tête ; et cette tête, invisiblement c'est le Christ, visiblement c'est son Vicaire en terre, le Pontife romain auquel le Christ lui-même a confié l'office de Pasteur suprême de l'Eglise. Mais si une est la tête, il faut que tout ce qui se trouve dans ce corps ou lui appartient de quelque manière lui soit soumis. Il faut donc que le glaive matériel, symbole du pouvoir civil, soit subordonné au glaive spirituel, symbole du pouvoir ecclésiastique. Ainsi l'exigeait indispensablement et le bon ordre et le rapport voulu des choses dont c'est une loi divine que les inférieures soient soumises aux moyennes, et celles-ci aux supérieures. Or, ceci n'est ignoré de personne : la puissance ecclésiastique dépasse autant en noblesse et en dignité la puissance terrestre, quelle qu'elle soit, que les intérêts spirituels surpassent les intérêts temporels (2).

Cette décision est péremptoire, et l'on ne peut la rejeter sans cesser d'être catholique. Du reste outre l'autorité qu'elle a pour elle, la raison qu'elle apporte est très-convaincante. En effet il n'y

---

(1) Il est des revues et des publicistes de l'école libérale qui s'irritent d'entendre appeler cette bulle dogmatique. Mais elle l'est évidemment, soit en raison de sa matière, soit en raison de l'autorité dont elle émane. Le Pape y parle à l'Eglise universelle, en sa qualité de Docteur, sur des points doctrinaux de la plus haute importance comme est certainement celui des relations de l'Eglise et de l'Etat. Enfin il termine sa bulle par une définition expresse : " Subesse romano Pontifici omnem humanam creaturam, declaramus, dicimus, definimus et pronunciamus omnino esse de necessitate salutis." Quant à son autorité, elle a déjà celle de Boniface VIII, suffisante par elle-même, et de plus celle de Léon X qui la confirma dans la bulle qu'il donna pour condamner et annuler ce qu'on appelle la Pragmatique sanction de France. Enfin elle a l'approbation d'un concile œcuménique qui fut le cinquième de Latran. Voici les paroles du Pape Léon : " Cum de necessitate salutis existat, omnes Christifideles romano Pontifici subesse, prout divinæ Scripturæ et Sanctorum Patrum testimonio edocemur ac constitutione fel. mem. Bonifacii Papæ VIII, similiter prædecessoris nostri quæ incipit UNAM SANCTAM, declaratur ; pro eorumdem animarum salute ac romani Pontificis et hujus Sanctæ Sedis suprema auctoritate, et Ecclesiæ Sponsæ suæ unitate et potestate Constitutionem ipsam, sacro præsenti Concilio approbante, innovamus et approbamus." Or une bulle qui est sanctionnée par deux Papes avec l'approbation d'un concile œcuménique, et qui renferme une définition solennelle, est sans contredit une bulle dogmatique. Corpus Juris Canonici t. 2, sept. Decr., l. III, tit. VII, De Conciliis.

(2) Unam sanctam Ecclesiam catholicam et ipsam apostolicam, urgente fide, credere cogimur et tenere... Igitur Ecclesiæ unius et unicæ unum corpus, unum caput, non duo capita quasi monstrum, Christus (videlicet) et Christi Vicarius Petrus Petrique successor, dicente Domino ipso Petro : " Pasce oves meas..." Oportet gladium esse sub gladio et temporalem auctoritatem spirituali subjici potestati. Nam cum dicat Apostolus : " Non est potestas nisi a Deo, quæ autem sunt a Deo ordinatæ sunt," non ordinatæ essent, nisi gladius esset sub gladio, et, tanquam inferior reduceretur per alium in suprema. Nam secundum B. Dionysium lex divinitatis est, infima per media in suprema reduci. Spiritualem autem et dignitate et nobilitate terrenam quamlibet præcellere potestatem, oportet tanto clarius nos fateri quanto spiritualia temporalia antecellunt. Corpus Juris canonici, t. 2. Extrav. commun., l. I, tit. VIII.

a qu'un insensé qui puisse imaginer qu'ayant toutes deux leur origine en Dieu, la puissance spirituelle et la puissance temporelle en dérivent sans ordre entre elles, ou ce qui est pis avec un tel désordre que la plus noble, je veux dire la spirituelle, soit soumise à la temporelle. Pareillement on ne peut pas concevoir que les hommes, formant un seul corps (car la personnalité humaine est une et ne peut se scinder en deux), n'aient pas en dernière analyse un seul chef suprême de qui vient la suprême direction à laquelle doit se conformer toute direction secondaire. Sans cela, il ne peut y avoir que bouleversement et confusion (1).

§ II.—*Autres Preuves*

" Le fondement principal de cette vérité (ainsi parle Suarez exposant le même sujet) est fourni et par la raison et par l'autorité. Il se tire en effet de l'unité de l'Eglise de Jésus-Christ, unité suffisamment indiquée dans l'Evangile et expliquée par St. Paul écrivant aux Corinthiens : *Tous nous avons été baptisés pour être un seul corps* (2), et aux Romains : *Quoique beaucoup, nous sommes un seul corps dans le Christ* (3) ; aux Ephésiens (4) il a dit la même chose et souvent ailleurs. Le Christ Seigneur a donc fait de son Eglise un unique royaume spirituel dans lequel un seul également doit être Roi et prince spirituel. Donc il est nécessaire que la puissance temporelle lui soit soumise comme le corps est soumis à l'âme. C'est par cet exemple que saint Grégoire de Nazianze explique la subordination des deux pouvoirs (5). Et avec raison. De même en effet que l'homme ne serait pas bien ordonné, si le corps n'était soumis à l'âme, ainsi l'Eglise ne serait pas convenablement instituée, si la puissance temporelle n'était soumise à la puissance spirituelle..... Où est un seul corps, il faut qu'il y ait une seule tête qui de quelque manière ramène tout à soi, autrement il n'y aurait ni paix, ni unité parfaite possible. Mais l'Eglise de Jésus-Christ est un seul corps comme nous avons dit, donc malgré qu'il existe en elle diverses puissances, diverses magistratures, il est nécessaire qu'elles soient toutes subordonnées entre elles, de sorte qu'elles soient en quelque façon ramenées à l'unité. Donc ou la puissance spirituelle est subordonnée à la puissance temporelle, ou celle ci à

---

(1) Unum corpus, unum caput. Oportet igitur gladium essa sub gladio et temporalem auctoritatem spirituali subjici potestati. Ibid., I. c.

(2) I Corinth., XII, 13.

(3) Rom., XII, 5.

(4) Eph., IV *passim*.

(5) Orat., 17 ad popul. timore perculsum.

celle-là. La première partie de la disjonctive n'est pas possible parce que, comme raisonne le Pape Boniface d'après saint Paul, les choses qui sont de Dieu sont ordonnées, et ce serait l'ordre renversé, si le spirituel était soumis au temporel; c'est donc la seconde partie qu'il faut admettre (1)."

" Il est une autre preuve qu'on peut tirer de l'obligation où sont les Papes de rendre compte à Dieu des âmes des rois et de les paître en vertu de leur autorité. Par ces paroles : *Pais mes brebis*, les rois aussi et les empereurs furent assujettis à Pierre ; car, comme nous l'avons expliqué, dans le mot *paître* est aussi contenue la puissance de régir. Et ne dites pas que cela s'entend de la puissance spirituelle ; non, parce que le gouvernement temporel, pour être juste et bon, doit avoir une règle spirituelle. Donc il est nécessaire que la puissance temporelle de régir soit réglée par la puissance spirituelle, et cela est lui être soumise et subordonnée. Et voilà comment les Papes doivent rendre compte à Dieu des rois et des empereurs, en tant que c'est à eux qu'il appartient de les reprendre et de corriger les fautes qu'ils font non-seulement comme hommes, mais aussi comme rois, dans l'exercice de leur puissance. (2)."

Et puisqu'on vient encore de rappeler la comparaison du corps dans ses rapports avec l'âme, développons-la dans la forme élégante que lui a donnée Bellarmin: "Tels, dit-il, les rapports de l'esprit et de la chair dans l'homme, tels les rapports des deux pouvoirs dans l'Eglise. La chair et l'esprit en effet sont comme deux républiques qui se trouvent tantôt séparées tantôt conjointes.

---

(1) Sicut homo non esset recte compositus nisi corpus esset animæ subordinatum, ita neque Ecclesia esset convenienter instituta, nisi temporalis potestas spirituali subderetur.... Ubi est unum corpus, necesse est esse unum caput ad quod omnia aliquo modo revocentur; quoniam alias neque pax neque perfecta unitas posset esse in corpore. Ecclesia autem Christi unum corpus est ut diximus. Ergo quamvis in eo sint plures potestates seu magistratus, necesse est ut inter se habeant subordinationem ita ut ad unum aliquo modo revocentur propter rationem factam. Ergo vel spiritualis potestas subordinatur temporali, vel e contrario. Primum dici non potest, nam ut ibidem ex Paulo affert Pontifex : "Quæ a Deo sunt, ordinatæ sunt," esset autem perversus ordo si spiritualia subjecta essent temporalibus; ergo secundum necessario dicendum est. [De Legibus, l. IV, c. IX, n. 3.]

(2) Potest nova confirmatio addi, fundata in verbis Gelasii Papæ in cap. *Duo sunt*, dist. 96, *quia pro animabus Regum Pontifices sunt reddituri rationem*, insinuans in verbis illis: *Pasce oves meas* etiam Reges et Imperatores Petro fuisse subjectos, quia sub Christi ovibus comprehendi debent; ergo etiam debent pasci et regi a Petro: jam enim explicuimus sub verbo *pascendi* etiam potestatem regendi contineri. Dices hoc verum esse quoad spirituale regimen. Sed contra, quia regula regiminis temporalis ut sit rectum et honestum debet esse spiritualis; ergo necesse est ut ipsamet potestas temporaliter regendi regulatur per spiritualem, et hoc est illi esse subjectam et subordinatam. Et hac ratione Pontifices reddituri sunt rationem pro Regibus et Imperatoribus quia ad illos pertinet corrigere et emendare quidquid ipsi non solum ut homines sed etiam ut Reges in usu suæ potestatis peccaverint. [l. c.]

La chair a ses sens et son instinct auxquels répondent des actes et des objets proportionnés et dont la fin immédiate est la santé et le bon état du corps. L'esprit a l'intelligence et la volonté avec leurs actes et leurs objets proportionnés, et il a pour fin la santé et la perfection de l'âme. La chair se trouve sous l'esprit dans les brutes; l'esprit se trouve sous la chair dans les anges. Par où il apparaît qu'ils ne sont pas faits précisément l'un pour l'autre. La chair néanmoins se trouve jointe à l'esprit dans l'homme; et parce qu'ils y forment une seule personne, et y sont nécessairement unis et subordonnés. La chair est en bas, l'esprit en haut; et malgré que l'esprit ne se mêle pas aux actions de la chair, mais la laisse faire toutes ses opérations, comme dans la brute, néanmoins quand elles entravent la fin de l'esprit, l'esprit commande à la chair et la réprime et au besoin lui prescrit des jeûnes et autres afflictions, encore qu'il en résulte pour le corps quelque détriment et quelque affaiblissement, et force la langue à se taire et les yeux à ne pas voir..... Pareillement si pour atteindre la fin spirituelle, quelque acte de la chair est nécessaire, voire même la mort, l'esprit peut commander à la chair de s'exposer, elle et ce qui lui appartient, comme nous le voyons dans les martyrs. De même, le pouvoir politique a ses princes, ses lois, ses tribunaux etc., et le pouvoir ecclésiastique a également ses évêques, ses règles canoniques, ses tribunaux. Celui-là a pour fin la paix temporelle ; celui-ci, la vie éternelle. Ils peuvent se trouver séparés comme jadis au temps apostolique ; ils peuvent se trouver unis comme maintenant. Unis, ils forment un seul corps et partant doivent coexister de manière que le pouvoir inférieur soit soumis et subordonné au pouvoir supérieur. Par conséquent le pouvoir spirituel ne s'immisce pas dans les affaires temporelles, mais laisse tout marcher comme avant l'union, pourvu que ces affaires ne s'opposent pas à la fin spirituelle ou ne soient pas nécessaires pour l'obtenir. Auxquels cas, le pouvoir spirituel peut et doit réprimer le pouvoir temporel et le contraindre par toutes les voies et manières qui paraîtront nécessaires (1)."

Impossible d'exposer avec plus de limpidité la distinction et l'indépendance relative du pouvoir civil dans les choses de l'ordre purement temporel, comme aussi sa dépendance du pouvoir spirituel quand le temporel vient à toucher de quelque façon le spirituel.

---

(1) *De Controvers.*, t. I., *De Romano Pontifice*, lib. VI. cap. VI.

(*à continuer.*)

LE MARQUIS DE MONTCALM

ET LA PERTE DU CANADA

D'APRÈS LES RÉCENTES PUBLICATIONS ET DES DOCUMENTS INÉDITS.

(*suite*)

Les coups de feu tirés en pleine paix dans les "Grandes Prairies" avaient retenti de l'autre côté de l'Atlantique : les deux nations rivales tressaillirent, l'une d'indignation, l'autre de joie, car l'Angleterre souhaitait une nouvelle guerre qui lui permît d'achever la destruction de la marine française. Chacun des deux gouvernements se mit à l'œuvre pour soutenir sous-main ses colons. Pendant que l'Angleterre envoyait en Amérique le général Braddock avec deux nouveaux régiments, on embarquait à Brest, pour Québec, 3,000 hommes de bonnes troupes. En vue de Terre-Neuve, trois bâtiments français, qui s'étaient séparés du gros de l'escadre, furent accostés, le 8 juin 1751, par la flotte anglaise et, à bout portant, sans signal, criblés de boulets. Cependant la paix officielle durait toujours. Bientôt toute la frontière du Canada fut en feu. En Acadie, dont on venait de disperser la population, les forts, construits par les Français en travers de l'Isthme, furent enlevés par les Anglais. Dans la vallée de l'Ohio, Braddock et ses deux régiments marchaient sur le fort Duquesne, quand ils furent attaqués par une poignée de Canadiens et par six cents sauvages, leurs alliés. Les deux tiers du corps d'expédition, Braddock et tout son état-major périrent, il n'échappa qu'un officier : Georges Washington. C'est la rencontre qui a pris dans l'histoire le nom de bataille de

la "Belle-Rivière ou de l'Ohio" (9 juillet 1755). Sur le lac Champlain, la fortune nous fut moins favorable : les opérations de ce côté étaient dirigées par le commandant en chef des troupes françaises au Canada, le baron de Dieskau. C'était un ami du maréchal de Saxe, mais, comme talents militaires, il n'avait rien acquis dans le commerce de ce grand capitaine. Le 11 septembre 1755, il se fit maladroitement battre, blesser et prendre, près du lac Saint-Sacrement, par les milices de la Nouvelle-Angleterre. En Europe, la paix durait toujoups ; situation étrange, peut-être unique dans l'histoire. Depuis deux années, le sang anglais et français rougissait l'herbe des forêts d'Amérique, et les ambassadeurs des deux nations étaient de toutes les fêtes à Versailles et à Saint James. Hélas ! le gouvernement français, qui sentait son incurable faiblesse, se rattachait désespérément même à une ombre de paix. Mais un jour, "au mépris du droit des gens, de la foi, des traités et des coutumes des nations civilisées," à un signal parti de l'Amirauté de Londres, de tous les coins de l'horizon, les vaisseaux anglais fondent sur nos navires de commerce et de guerre, sur nos bateaux pêcheurs, sur nos baleiniers, sur nos caboteurs. En un mois, 300 bâtiments avec 8,000 hommes d'équipage tombaient au pouvoir de l'ennemi et étaient remorqués en triomphe dans les ports de la Grande-Bretagne. Le glorieux écusson de l'Angleterre en est resté marqué d'une tache que ne saurait laver toute l'eau de l'Océan, théâtre de ces pirateries. Louis XV, Louis XV lui-même, ressentit l'affront et redevint un instant le roi de Fontenoy. Il écrivit à Georges II une lettre indignée pour lui demander réparation, et cette paix mensongère, qui n'abritait que des guets-à-pens, fut officiellement rompue le 18 mai 1756. Quelle était alors la situation respective des deux colonies qui allaient se mesurer dans un duel à mort ? Les plantations anglaises, avec leurs 1,500,000 habitants, étaient à cette époque vingt fois plus peuplées que le Canada, qui n'en comptait encore que 80,000. En même temps, leur territoire, mieux rassemblé et infiniment moins vaste que celui de la Nouvelle-France, se trouvait moins difficile à défendre ; il était, en outre, adossé à la mer et en communication directe avec la métropole, tandis que, depuis la perte de l'Acadie, le Canada n'avait d'autre avenue que le Saint-Laurent. A ces avantages de la situation et du nombre, ajoutez-en un autre ; les colonies britanniques étaient plus riches, plus florissantes. A quelle cause attribuer leur supériorité sur nos établissements cependant plus anciens ? A l'essor fécondant des libertés politiques et religieuses, répondent M. Bancroft et ses disciples : et dès lors, cette école célèbre la chute de la domination française en Amérique comme la défaite du despotisme

par la liberté, comme la victoire de la race germanique sur la race latine. (1) Cette explication trop absolue est vivement discutée en ce moment par des publicistes franco-canadiens : suivant eux, c'est à d'autres causes, surtout à l'énorme disproportion numérique de la population, qu'on doit faire honneur des progrès plus rapides de la colonisation anglaise : ce qui manqua à la Nouvelle-France pour développer ses éléments de richesse, ce fut d'avoir 1,500,000 habitants comme les plantations voisines, au lieu de 80,000. La question ainsi posée se résout par l'arithmétique (2). Quelle que fut la cause de l'infériorité du Canada vis-à-vis des colonies anglaises dans l'industrie et l'agriculture, peu importe : ce qui n'est pas contestable, c'est qu'au point de vue militaire, notre désastre a été le résultat de la pénurie d'hommes. Dans une lutte soutenue contre un peuple vingt fois plus nombreux, inévitable est la défaite, et quand même le Canada eut joui alors de toutes les libertés du monde, il n'en eut pas moins perdu la sienne. Jamais lutte ne fut plus inégale et le nombre plus décisif ; notre colonie ne fut pas vaincue, écrasée, mais submergée par l'invasion et, au cri de : "Vive la France," elle s'engloutit dans les flots avec son pavillon.

Cependant, au début des hostilités, les Canadiens possédaient sur leurs redoutables voisins, un avantage, l'unité, puissante machine de guerre. Les ressources de la Nouvelle-France étaient faibles, mais elles partaient toutes d'un même centre et, dès lors les mouvements avaient plus d'ensemble et de rapidité. Chez les Anglo-Américains, rien de tel : Les treize colonies qui devinrent, vingt ans plus tard, les treize premiers Etats-Unis, étaient encore fort désunies en 1756, quoiqu'ayant en commun certains principes religieux et politiques qui se reflétaient dans l'ensemble des institutions. Chacune des plantations avait été fondée par une charte distincte ; toutes avaient des lois particulières, souvent des intérêts opposés. Les mœurs, les tempéraments et quelquefois l'origine des habitants n'étaient pas semblables (3). La main du gouvernement

(1) Nous citerons comme écrit à ce point de vue systématiquement hostile à la France, l'ouvrage remarquable intitulé : "*The old regim in Canada*" publié cette année à Boston, par M. Francis Parkman, professeur au collége Harvard.

( ) M. Rameau, dans un intéressant rapport présenté à la Société d'économie sociale à Paris, en 1873, a établi que, de 1606 à 1700, c'est-à-dire pendant presque tout le dix-septième siècle, les colonies anglaises ont reçu 100,000 émigrants anglais ou allemands, et que durant la même période le Canada reçut 5,500 colons et l'Acadie 500 : semblable proportion s'est maintenue dans le dix-huitième siècle. La race gauloise, qui possède de si précieuses qualités pour coloniser, est absolument rebelle à l'expatriation, qui en est la première condition : au dix-huitième siècle il fallait recourir à la violence pour peupler la Louisiane ; de nos jours l'Algérie, presque en vue de nos côtes, est encore déserte.

(3) Pour ne parler que des nationalités différentes, les Hollandais étaient les premiers colons des Etats de New-York et de New-Jersey, qui furent d'abord connus sous le nom des nouveaux Pays-Bas, avec la nouvelle Amsterdam (aujourd'hui New-York) pour capitale. Le Delaware avait été colonisé par les Suédois, et un grand nombre d'Allemands s'étaient établis en Pensylvanie.

britannique, écrasante dans les questions commerciales et industrielles, était légère en politique; les gouverneurs royaux laissaient, à peu près les colonies s'administrer elles-mêmes, et ils se gardaient bien de mettre fin à des rivalités qui, en divisant les Etats d'Outre-Mer déjà trop puissants, faisaient la force de la Métropole. De leur côté, les treize plantations isolées les unes des autres par tant de causes n'avaient pas encore senti le besoin de s'unir pour le triomphe de la chose publique, ou plutôt, jusqu'alors, la chose publique n'existait pas. La nouvelle guerre fera naître et grandir l'idée fédérative et, sous la pression des événements, tous les Anglo-Américains en arriveront à mettre en commun leurs finances, leurs soldats et leurs passions. Ce jour-là, la France perdra le Canada, et, le lendemain, l'Angleterre luttera contre ses vieilles colonies d'Amérique : elles auront signé la célèbre déclaration d'indépendance du 4 juillet 1776.

II

" Versailles, 25 janvier 1756, à minuit.

" Peut-être ne vous attendiez-vons plus, Monsieur, à recevoir de
" mes nouvelles au sujet de la dernière conversation que j'ai eue
" avec vous le jour que vous m'êtes venu dire adieu à Paris. Je
" n'ai pas cependant perdu de vue, un instant, depuis ce temps-là,
" l'ouverture que je vous ai faite alors, et c'est avec le plus grand
" plaisir que je vous en annonce le succès. Le roi a donc déter-
" miné sur vous son choix pour vous charger du commandement
" de ses troupes dans l'Amérique septentrionale, et il vous hono-
" rera à votre départ du grade de maréchal de camp."

C'est ainsi que M. d'Argenson, un ministre qui n'avait d'autre ambition, disait-il, que de faire jouer à son pays le rôle d'une honnête homme, annonça à un colonel-brigadier, presque inconnu à la Cour, sa nomination au poste laissé vacant par la triste aventure du baron de Dieskau. M. d'Argenson avait trouvé en lui un des rares officiers qui, à cette époque de décadence, " se portaient encore vers le *grand*," selon le mot du maréchal de Noailles.

Quelques dépêches adressées par Montcalm aux ministres de la guerre et de la marine et publiées récemment (1) avaient déjà fait entrevoir l'homme de guerre, l'ardent patriote et l'écrivain de bon style. La correspondance complète qu'on possède aujourd'hui

(1) *Histoire du Canada*, par M. Dussieux.

donne la véritable mesure de la force morale, des vertus et de l'ambition de Montcalm. En même temps, dans ses lettres de libre allure, sa gaieté naturelle, sa verve languedocienne éclatent même au milieu des jours les plus sombres ; sa vivacité prodigieuse s'y devine dans un style saccadé, souvent elliptique, "c'est une de ces natures rapides, intelligentes et brillantes, telles qu'en fait parfois éclore le soleil des Cévennes."

Louis-Joseph, marquis de Montcalm, était né le 28 février 1712, au château de Candiac, près de Nîmes. Sa famille, une des plus antiques du Rouergue, savait répandre son sang pour la France ; "la guerre, suivant un vieux dicton du pays, est le tombeau des Montcalm."

L'éducation de l'enfant fût confiée à un maître célèbre dans l'enseignement, Louis Dumas, l'inventeur du bureau typographique, curieux procédé qui, dans des mains habiles, a plus d'une fois donné de prodigieux résultats, témoin le frère cadet de Louis-Joseph, mort à sept ans, parlant l'hébreu, le grec et le latin. A peine entré dans sa quinzième année, le jeune Montcalm quitta l'école pour l'armée, mais sans cesser l'étude. Du camp d'Otrebach, en 1734, il écrit à son père : "J'apprends l'allemand... et je lis plus "de grec, grâce à la solitude, que je n'en avais lu depuis trois ou quatre ans."—Il fit sa première campagne avec le maréchal de Berwick, déjà vieillissant, mais toujours victorieux. Dans la tranchée de Phalsbourg, où il vit tomber sous un boulet le vainqueur d'Almanza, le jeune enseigne put apprendre, dès ses débuts, comment meurt un chef d'armée. La guerre de la succession d'Autriche, qui éclata quelques années après, conduisit Montcalm sur presque tous les champs de bataille de l'Allemagne et de l'Italie : il commandait le régiment d'Auxerrois-Infanterie lors de la défaite des Français devant Plaisance (1746) : sa carrière faillit s'arrêter là. "Nous avons eu hier, écrit-il à sa mère, une affaire des plus fâ-"cheuses. Nous avons nombre d'officiers généraux et colonels "tués ou blessés. Je suis des derniers avec cinq coups de sabre. "Heureusement aucun n'est dangereux, à ce que l'on m'assure, et "je le juge par les forces qui me restent, quoique j'aie perdu de "mon sang en abondance, ayant une artère coupée.—Mon régi-"ment, que j'avais deux fois rallié, est anéanti." L'année suivante, à peine guéri, le voici à la tête de son régiment pour le conduire à l'assaut du Col d'Exilles, où le téméraire chevalier de Belle Isle alla se faire tuer avec 4,000 hommes de son armée. Dans cette affaire insensée Montcalm reçut de nouvelles blessures. Entre deux campagnes il s'était marié, épousant par hasard la petite nièce de ce Talon qui fut le véritable fondateur de l'administration royale

en Canada. Avant d'aller mourir solitaire à quinze cents lieues des siens, il avait connu les joies du foyer domestique, mais aussi les angoisses et les douleurs de ces saintes affections. " J'ai eu dix " enfants, écrivait-il dans son journal au commencement de 1752, " il ne m'en reste que six... Dieu veuille les conserver tous et les " faire prospérer et pour ce monde et pour l'autre."

Montcalm, envoyé en Amérique, s'embarqua à Brest le 3 avril 1756, sur la frégate *la Licorne;* avec lui partait, comme aide de camp, un jeune homme de vingt-sept ans, un futur amiral, qui faisait alors son premier voyage en mer : il se nommait Antoine de Bougainville, et était le fils d'un notaire et échevin de la bonne ville de Paris. Peu d'hommes ont été doués plus heureusement; après de fortes études, il débuta à dix-neuf ans, avec éclat, au barreau ; puis, sans quitter des travaux sur la géométrie qui le firent un jour admettre à l'Académie des Sciences, il entra dans l'armée ; l'illustre Chevert, qui l'avait apprécié, le recommanda à son ami Montcalm. Son rôle fut important dans la guerre du Canada ; l'intrépidité et l'intelligence qu'il déploya le révélèrent bien vite comme un homme supérieur. " Vous ne sauriez croire, écrit au " ministre, dès 1756, le général de Montcalm, les ressources que je " trouve en lui. Il est en état de bien rendre ce qu'il voit : il se " présente de bonne grâce au coup de fusil ; ou je serai bien trompé, " ou il aura la tête bien militaire quand l'expérience lui aura fait " entrevoir la possibilité des difficultés. En attendant, il n'y a " guère de jeune homme qui, n'ayant eu que la théorie, en sache " autant que lui." La seconde frégate du convoi portait un autre officier appelé également à une grande illustration, le chevalier de Lévis, depuis maréchal de France, l'élève de Montcalm et son successeur à la tête des troupes du Canada.

La Licorne, après avoir échappé à une tempête de quatre-vingt-dix heures, aux Anglais, aux brumes, aux bancs flottants de glace, déposa à Québec, le 13 mai 1756, Montcalm et son état-major qui avaient occupé les loisirs de la traversée par la lecture de l'ouvrage célèbre que le Père de Charlevoix venait de publier sur l'*Histoire de la Nouvelle-France.* 3,800 hommes, tel était le chiffre officiel des troupes régulières dont le général devait prendre le commandement. L'année suivante, un convoi, arrivé à bon port, en amena 1,500 de plus, en tout 5,300. Cinq ans après, il en restait vivants 2,200 ! Royal-Roussillon, Languedoc, La Reine, Artois, Guyenne, La Sarre, Béarn et Berry, voilà les noms, autant oubliés que les exploits de ces vieux régiments français, qui, au bout du monde, accomplirent obscurément de si grands devoirs. A cet effectif, ajoutons le contingent des milices canadiennes et de nos *sauvages*.

Avec une telle armée, mal nourrie, sans solde et sans souliers, souvent sans autres munitions que celles prises sur l'ennemi, il fallait garder une frontière de plusieurs centaines de lieues, occuper vingt forts et faire face partout à l'invasion dont les forces finirent par s'élever au chiffre officiel de 60,000 hommes.

Etonnantes campagnes, dont aucune guerre d'Europe ne donne l'idée. Pour champs de bataille, des lacs immenses, des forêts sans limites et sans routes, succédant à d'autres forêts. Pour adversaires, des troupes étranges, où le highlander écossais et le grenadier de France qui porte la queue et l'habit blanc combattent près de l'Iroquois et du Huron à la plume d'aigle. Tantôt les soldats de ces armées cheminent sous bois, la hache à la main, le fusil en bandoulière : tantôt ils portent à bras, au-delà des rapides écumants, les bateaux où ils se rembarquent, et l'hiver, des raquettes aux pieds, la peau d'ours au dos, ils poussent sur la neige des traîneaux de campagne.

Guerre remplie de surprises, de massacres, de combats corps à corps, dans laquelle les décharges de l'artillerie et le roulement des tambours répondent aux hurlements des Peaux-Rouges et au fracas des cataractes.

La guerre du Canada a deux phases : la première, presque offensive, de 1756 à 1758 ; la seconde, toute défensive et de désespoir, de 1758 à 1760. Le théâtre des opérations se déplaça avec la fortune ; la frontière fut le premier champ de bataille : puis, quand cette ligne fut forcée par l'invasion, le Saint-Laurent, dans toute sa longueur, devint le témoin de la lutte. Sur la côte méridionale du lac Ontario, presque en face du fort de Frontenac construit sur la rive du nord, les Anglais avaient, sans aucun droit, bâti en 1727 un fort nommé Chouaguen ou Oswego, qui leur avait ouvert l'accès de la grande nappe d'eau d'où sort le Saint-Laurent. " Ce " poste, dit un mémoire du temps, mettait les Anglais à même " d'envahir le commerce des lacs que les Français n'avaient par- " tagé jusque-là avec aucune nation européenne et qui formait leur " principale richesse. De là il était facile de couper la colonie par " le centre et d'arrêter immédiatement toutes ses communications " avec les postes qui en dépendent. Tous les pays d'en haut et la " Louisiane entière se trouvaient ainsi complètement isolés. Les " tribus sauvages de ces contrées, parmi lesquelles la France comp- " tait des amis nombreux et fidèles, ne pouvaient plus se concerter " avec elle dans ses projets, et le Canada devenait ainsi une con- " quête facile."

Dans le premier conseil de guerre tenu depuis l'arrivée du gé-

néral, on décida l'attaque de cette place et Montcalm fut chargé de l'exécution du plan.

Il fallait d'abord tromper le comte de Loudon, généralissime anglais, qui avait concentré 12,000 hommes sur l'Hudson à Albany ; Chouaguen était à l'ouest de cette ville. Montcalm se transporte à l'est, au camp de Carillon, sur le lac Champlain et attire de ce côté toutes les forces anglaises. L'ennemi fourvoyé, le général se dérobant, vole à plus de cent lieues prendre le commandement de 3,500 hommes, soldats de ligne, canadiens et sauvages qu'on a rassemblés au fort de Frontenac. Le corps d'expédition traverse le lac, débarque au pied de Chouaguen et le siége commence : il fut mené avec une célérité, un bonheur, *un brio* inouïs. Le commandant anglais tué, vingt pièces portées à bras et mises en batterie, on somma les assiégés de se rendre, en leur donnant une heure pour délibérer. " Les menaces et les hurlements des sauvages, écrit Montcalm à sa " mère, les firent promptement se décider. Ils se sont rendus pri- " sonniers de guerre au nombre de 1,700, dont quatre-vingts offi- " ciers, deux régiments de la vieille Angleterre. Je leur ai pris " cinq drapeaux, trois caisses militaires d'argent, cent vingt-et-une " bouches à feu, y compris quarante-cinq pierriers, un amas de " provisions pour 3,000 hommes durant un an, six barques armées " et portées depuis quatre jusqu'à vingt canons. Et comme il fallait " dans cette expédition user de la plus grande diligence pour en- " voyer les Canadiens faire les récoltes et ramener les troupes sur " une autre frontière, du 15 au 21, j'ai démoli ou brûlé leurs trois " forts, leurs hangars, et amené leur artillerie, leurs barques, leurs " vivres et leurs prisonniers."

Avant de quitter le rivage, par les ordres de Montcalm, une grande croix fut dressée, et à côté une colonne avec l'écusson de France et cette inscription : " *Manibus date lilia plenis.* Apportez des lys à pleines mains." Le 21 août, la flottille française leva l'ancre, et saluant une dernière fois les deux éphémères monuments de sa victoire, elle laissa le bruit du flot troubler seul le silence des ruines d'Oswego.

Cette campagne était si hardie que, pendant qu'aux chants du *Te Deum* on suspendait sous les voûtes des églises de Québec, de Montréal et de Trois-Rivières, les drapeaux conquis par Montcalm, celui-ci crut devoir en quelque sorte s'excuser d'avoir vaincu. " C'est peut-être la première fois, écrit-il au ministre, qu'avec 3,000 " hommes et moins d'artillerie que l'ennemi, on en a assiégé 1,800 " qui pouvaient être promptement secourus par 2,000, et s'opposer " à notre débarquement avec une supériorité de marine sur le lac " Ontario. Le succès a été au-delà de toute espérance. Toute la

" conduite que j'ai tenue en cette circonstance et les dispositions
" que j'avais arrêtées sont si fort contre les règles ordinaires, que
" l'audace qui a été mise dans cette entreprise doit passer pour de
" la témérité en Europe. En tout événement, j'aurais fait ma re-
" traite, sauvé l'artillerie et l'honneur des armes du roi. Aussi je
" vous supplie, Monseigneur, pour toute grâce, d'assurer Sa Ma-
" jesté que si jamais elle veut, comme je l'espère, m'employer
" dans ses armées, je me conduirai par des principes différents."

En même temps, il adresse à la marquise de Montcalm ce preste billet : " Voilà une assez jolie aventure, ma très-chère, je vous prie
" d'en faire dire une messe dans ma chapelle ; j'ai encore un bon
" bout de campagne à faire. Je pars pour aller rejoindre avec un
" renfort de troupes le chevalier de Lévis au lac Saint-Sacrement,
" à quatre-vingts lieues d'ici. Je n'écris qu'à vous, à notre mère,
" aux Molé, à Chevert et aux trois ministres, à personne d'autre ;
" ma foi, suppléez-y, je suis excédé de travail : que ma mère et
" vous m'aimiez, et que je vous rejoigne tous l'année prochaine.
" J'embrasse mes filles ; on ne peut vous aimer plus tendrement,
" ma très-chère."

C'est dans la campagne de Chouaguen que Montcalm se trouva, pour la première fois, à la tête de " nos sauvages ; " ses relations avec eux furent si curieuses qu'il est nécessaire d'y insister un peu ; mais d'abord nous jetterons un coup-d'œil rapide sur les relations antérieures des indigènes de l'Amérique avec les Français, et nous dirons combien nos pères se firent aimer d'un peuple courageux et fier qu'ils avaient su vaincre sans l'humilier.

CH. DE BONNECHOSE.

(*à continuer*)

LES ORIGINES DE LA PHOTOGRAPHIE

NIEPCE (1765-1833)—DAGUERRE (1787-1851)

(*suite*)

V

Ce succès n'avait fait que stimuler son ardeur. Il rêvait une célébrité plus durable, plus haute : *Excelsior !*

Dès l'époque où il travaillait aux premiers tableaux du Diorama pour lequel il faisait, comme Canaletto, un fréquent usage de la chambre noire, Daguerre s'était épris de l'idée de forcer, comme il disait, le soleil à peindre pour lui, en retenant et fixant l'image fugitive tracée par la lumière sur l'écran, image que lui-même ne réussissait qu'imparfaitement à copier. Daguerre n'était heureusement pas assez savant pour apprécier toute la difficulté de l'entreprise ; heureusement, disons-nous, car, plus instruit, il s'en fut détourné peut-être. Mais il avait entendu parler des silhouettes de Charles, et pressentait qu'il suffirait, peut-être, d'un nouvel et puissant effort pour transformer ces invasions éphémères en conquête, en occupation permanente de la lumière. Sous l'impression de cette idée, il aborda l'étude de la chimie avec cette fougue, cette passion qu'il mettait en toutes choses. Dès ce temps (1823-25), il s'était organisé un laboratoire, dans les dépendances du Diorama, où il demeurait avec sa famille. Il y avait rassemblé des produits chimiques de toute espèce, et passait là de longues heures à manipuler, à étudier les réactions, à épier les impressions produites sur diverses substances par une lumière plus ou moins diffuse, notamment dans la chambre noire.

Daguerre parlait avec tant de conviction, d'exaltation, de ses projets sur le soleil ; il consacrait tant de temps à la poursuite de ce qui semblait alors une utopie comparable à la pierre philosophale, que plusieurs de ses amis craignirent un moment pour sa raison. L'un d'eux crut même devoir faire, à cette occasion, une démarche auprès de M. Dumas, dont le nom faisait déjà autorité en chimie, bien qu'il n'eût alors que vingt-quatre ans. Cet incident curieux de l'histoire de la photographie resta longtemps inconnu. Voici dans quels termes l'a révélé lui-même l'illustre

secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, dans un discours prononcé en 1864 à une séance publique de la société pour l'encouragement de l'industrie nationale.

" Il y a quarante ans, je fus conseillé par un ami de la famille de Daguerre, qui s'était ému des allures étranges de cet homme célèbre. Sa raison n'était-elle pas menacée? que penser, me demandait-il, d'un artiste habile abandonnant ses pinceaux, et poursuivant cette idée insensée de saisir les fuyantes images de la chambre obscure, et de fixer sur le papier, sous une forme matérielle et durable, ce spectre insaisissable, ce rien? Je me suis souvent reporté aux heures de méditation que je consacrai alors à préparer une réponse, qui rendit peut-être à Daguerre un repos troublé par des empressements inquiets. S'il eut été détourné de sa voie, cependant, la photographie n'existerait pas, qui oserait en douter? Savez-vous combien de temps s'écoula pour lui en études, en essais ruineux, en tentatives trompées? Quinze ans! Oui, quinze ans séparent ce moment où Daguerre était menacé dans sa raison, et celui où l'Europe apprenait son triomphe. Lorsqu'il vint, au bout de ces quinze ans d'épreuves, me montrer ses planches admirables, il n'en sut rien; mais ma première pensée, je l'avoue, fut un sentiment de reconnaissance envers Dieu, qui avait permis que je fusse appelé à défendre un si heureux génie, et qui m'avait inspiré, malgré ma jeunesse, la confiance de le protéger contre le zèle de ses amis."

Après avoir mûrement étudié l'état de la question, M. Dumas avait répondu que la solution du problème de la fixation des images offrait de grandes difficultés, mais ne pouvait être considéré comme chimérique. Cette réponse n'est peut-être pas l'un des moindres services rendus à la science par cet homme si justement célèbre.

A la même époque (1824), Daguerre allait souvent causer " chambre noire " avec le fameux opticien du Pont-Neuf, " l'ingénieur Chevalier," qui avait introduit dans cet appareil des améliorations en partie suggérées par Daguerre lui-même. " Il ne se passait guère de semaine sans qu'il vînt à notre atelier, dit Chevalier, dans des *Souvenirs* publiés trente ans après. Le sujet de la conversation ne variait guère, et si parfois on se laissait aller à quelque digression, c'était pour revenir avec une ardeur nouvelle à la disposition de la chambre noire, à la forme des verres, à la pureté des images." Praticien habile, mais positif, Chevalier écoutait complaisamment les utopies de l'auteur du diorama sans y ajouter foi. Il connaissait pourtant déjà, par ouï-dire, les expériences héliographiques de Niepce auquel il avait fourni des objectifs, mais il ne le prenait pas davantage au sérieux. C'est ainsi que les appli-

cations de la vapeur à la locomotion, celles de l'électricité à bien d'autres progrès aujourd'hui accomplis, ont rencontré tour à tour des incrédules et souvent des adversaires obstinés parmi les savants officiels. Chevalier ne croyait pas alors à la fixation des images. Il était loin de prévoir que lui-même allait bientôt concourir à la solution de ce problème, en mettant en rapport Niepce et Daguerre.

Toutefois, son incrédulité fut ébranlée, vers la fin de 1825, par un incident qu'il a longuement raconté dans ses souvenirs. Il reçut un jour la visite d'un jeune homme souffreteux et d'un extérieur misérable, qui venait marchander une chambre noire perfectionnée, mais parut effrayé du prix. Cet inconnu disait avoir réussi à fixer sur le papier des images produites à l'aide d'un appareil grossier qu'il avait fabriqué lui-même, et fit voir en effet à l'opticien un papier sur lequel était empreinte, *en noir*, une vue prise de sa mansarde, un ensemble de toits, de cheminées, où l'on distinguait notamment le dôme du Panthéon. Il n'y avait pas à s'y méprendre, ce n'était ni une peinture, ni un dessin, mais une silhouette bien différente de celles de Charles, puisqu'elle était *positive*, se découpant en noir sur un fond blanc ; bien supérieure aussi, puisque la substance quelconque employée n'avait pas seulement reçu, mais retenu l'impression de la lumière. L'inconnu remit à Chevalier un flacon de cette substance, lui indiqua la manière d'en faire usage, et partit brusquement, sans donner son nom ni son adresse, en promettant de revenir. Chevalier fit l'essai du liquide, mais, soit qu'il fut éventé, soit que lui-même s'y prît mal, il n'obtint aucun résultat. L'inconnu ne reparut jamais ; peut-être avait-il définitivement abandonné ces recherches trop coûteuses ; peut-être était-il mort à la peine ! Parmi ces pionniers ignorés de la science, combien en est-il auxquels il n'a manqué qu'un jour de courage, comme à ces soldats de 1812, qui, après avoir surmonté, presque tous les périls, les fatigues de l'affreuse retraite, tombaient pour ne plus se relever, pendant la dernière étape, en vue du Niémen sauveur !

Cette aventure rendit Chevalier plus circonspect ; il commença à croire qu'il pouvait bien y avoir là quelque chose à faire. Aussi, quand, quelques semaines plus tard, il se trouva avec Daguerre, qui déjà se vantait un peu prématurément d'avoir "arrêté la lumière au passage," pour la première fois il lui parla de Niepce et de ses travaux, et l'engagea à s'entendre avec lui.

Les relations qui ne tardèrent pas à s'établir entre eux, forment un des épisodes les plus intéressants de l'histoire moderne des sciences. Il a souvent été raconté d'une manière inexacte par des écrivains superficiels ou passionnés. A l'époque de la grande

Exposition française de 1867, on s'est encore efforcé de représenter Nicéphore Niepce comme le véritable, l'unique auteur de la photographie. D'après cette version, Niepce aurait été le Christophe Colomb, et son associé l'Améric Vespuce de " la découverte impro- " prement nommée daguerréotype." L'examen impartial des faits démontre que cette assertion n'est seulement pas exagérée, mais absolument inexacte.

Niepce accueillit d'abord avec une méfiance marquée l'offre que lui faisait Daguerre de se communiquer mutuellement leurs procédés sous le sceau du secret (janvier 1826). Il croyait avoir affaire, non à un véritable confrère, mais à un spéculateur, n'ayant d'autre idée que d'accaparer le bénéfice de sa découverte ; aussi répondit-il d'une manière absolument évasive. Un an après, nouvelle proposition plus explicite, plus pressante de Daguerre qui, dans cet intervalle, avait continué, de son côté, ses expériences, et affirmait être arrivé à des résultats assez importants, quoique bien imparfaits. On a insinué qu'à cette époque Daguerre en imposait à Niepce qui, seul, avait déjà découvert quelque chose, pour lui arracher son secret et en partager le profit, sans rien lui apporter en échange. A défaut de notes de Daguerre, détruites pendant l'invasion de 1870, la correspondance de Niepce, publiée par sa famille, suffit pour faire justice de ce reproche. Dans une lettre écrite par Niepce, peu de mois après cette nouvelle démarche de Daguerre, et à la suite de la première entrevue des deux futurs associés, Niepce exposait le résultat des expériences faites en sa présence par Daguerre lui même. On entrevoit, par ses explications, que le créateur du Diorama, ne doutant de rien à son ordinaire, avait abordé de front, non-seulement le problème de la fixation des images, mais ceux, bien autrement difficiles, de la reproduction et de la fixation des couleurs. Pour atteindre le but qu'il poursuivait, le même auquel Niepce avait songé d'abord, pour "forcer le soleil à lui peindre ses tableaux," il aurait eu besoin, comme auxiliaire, d'une substance susceptible, non-seulement de reproduire, mais de retenir la couleur propre à chaque rayon lumineux ; ce phénix est encore à trouver ! Mais on va voir que Daguerre n'en imposait nullement, quand il disait avoir obtenu déjà des résultats intéressants, malgré leur imperfection.

Cette seconde démarche avait fait sur Niepce une meilleure impression. Il avait d'ailleurs eu sur Daguerre des renseignements favorables. Toutefois sa réponse était encore un ajournement indéfini, dissimulé sous une forme courtoise. Depuis plusieurs mois, le mauvais temps l'empêchait absolument de travailler ; d'ailleurs, il n'était pas encore assez satisfait de ce qu'il avait pro-

duit jusque-là, pour se prêter à un échange dans lequel tout l'avantage serait évidemment en sa faveur, etc. Comme le fait observer avec raison M. Tissandier, il y avait de l'ironie dans ces compliments. Niepce n'était pas si convaincu qu'il affectait de le paraître que Daguerre fut plus avancé que lui.

Daguerre lui-même était convaincu du contraire, car deux mois plus tard, il risquait une troisième démarche et envoyait comme spécimen de ses études, un de ces dessins appelés alors dessins *fumée*, qui n'étaient pas autre chose que des silhouettes prises à la chambre noire, repassées et terminées à la sépia. Il était bien difficile, sinon impossible, de faire exactement, dans un tel ouvrage, la part du procédé et celle du pinceau. De son côté, Niepce riposta à ce cadeau par celui d'une plaque gravée, mais après avoir fait disparaître soigneusement par le lavage, toute trace de la substance employée pour l'impression héliographique préalable (l'asphalte). Néanmoins, la lettre qui accompagnait cet envoi était plus amicale que les précédentes, et ouvrit la voie à des rapports plus intimes. Cette fois, Niepce exprimait le désir d'être informé, à charge de revanche, du résultat des essais ultérieurs de l'auteur du Diorama.

Bientôt une circonstance imprévue les mit en présence l'un de l'autre. Appelé en Angleterre par l'état inquiétant de la santé de son frère, Nicéphore Niepce, lors de son passage à Paris, eut avec Daguerre plusieurs entrevues, dont l'une (3 septembre 1827) se prolongea pendant trois heures. Une lettre adressée le lendemain par Nicéphore à son fils contient des détails caractéristiques sur ces premiers rapports immédiats des deux inventeurs de la photographie. Après avoir exprimé naïvement son admiration pour les merveilles du Diorama, dont Daguerre s'était empressé de lui faire les honneurs, Nicéphore poursuivait ainsi :

" *Il* (Daguerre) *persiste à croire que je suis plus avancé que lui dans les recherches qui nous occupent.* Ce qui est bien démontré, maintenant, c'est que son procédé et le mien sont tout à fait différents. Le sien a... dans les effets une promptitude qu'on peut comparer à celle du fluide électrique. M. Daguerre est parvenu à réunir sur sa substance chimique quelques-uns des rayons colorés du prisme ; il en a déjà rassemblé quatre et il travaille à réunir les trois autres, afin d'avoir les sept couleurs primitives. Mais les difficultés qu'ils rencontrent croissent dans le rapport des modifications que cette même substance doit subir pour pouvoir retenir plusieurs couleurs à la fois... C'est une poudre très-fine qui n'adhère point au corps sur lequel on la projette, ce qui nécessite un plan horizontal. Cette poudre, au moindre contact de la lumière, devient si lumineuse que la chambre noire en est parfaitement

éclairée. Ce procédé a la plus grande analogie avec le sulfate de baryte, qui jouit également de la propriété de retenir certains rayons du prisme...

" M. Daguerre ne prétend point fixer par ce procédé l'image colorée des objets, quand bien même il parviendrait à surmonter tous les obstacles qu'il rencontre (dans la reproduction des couleurs.) D'après ce qu'il m'a dit, il aurait peu d'espoir de réussir, et les recherches ne seraient guère autre chose qu'un objet de pure curiosité. *Mon procédé lui paraît donc préférable et beaucoup plus satisfaisant, à raison des résultats que j'ai obtenus.*"

On voit que l'attitude franche et loyale de Daguerre avait amené de la part de son interlocuteur, des explications catégoriques, non sur la nature de la substance employée, mais sur son mode d'opération. Ces détails avaient provoqué à leur tour diverses observations dont Niepce avait reconnu la justesse. Préoccupé surtout de la possibilité d'appliquer ces procédés à la reproduction des paysages et des monuments pour le Diorama, Daguerre insistait vivement sur la nécessité d'accélérer la fixation des images, " condition bien essentielle en effet, ajoutait Niepce et qui va être le principal objet de mes recherches."

Ainsi Daguerre, à cette époque (septembre 1827), est bien revenu de ses premières illusions. Il ne s'abuse ni ne cherche à abuser personne sur la valeur pratique de ses recherches personnelles. Toutes ses espérances se rattachent désormais aux travaux de Niepce, à la possibilité de les perfectionner. De son côté, Niepce, avancé en âge et peu soucieux de se déplacer, sent le prix du concours d'un homme jeune, actif, établi et connu à Paris.

A la suite de cette première rencontre, Niepce alla passer un mois auprès de son frère, dans les environs de Londres. Ses premiers travaux héliographiques étaient dès lors connus de plusieurs savants anglais. Aussi Niepce fut engagé par l'un d'eux à communiquer sa découverte à la Société royale, ce qu'il refusa de faire, parce qu'il aurait fallu en même temps, suivant l'usage invariable de la Société, lui faire connaître, sous le sceau du secret, la substance qu'il employait. En repassant par Paris, il eut encore une entrevue avec Daguerre, et lui proposa de venir à Châlon pour voir fonctionner l'appareil. Après de nombreuses lettres échangées, et de nouveaux retards occasionnés par les travaux du Diorama, Daguerre put enfin se rendre à cette invitation, et un premier traité d'association fut signé entre Niepce et lui, le 14 déc. 1829.

Baron Ernouf.

(*à continuer*)

L'EGLISE ET LE MONDE INTELLECTUEL

Par le Rév. P. Aug. J. Thébaud, S. J.

Cette courte esquisse de la supériorité intellectuelle de l'Eglise à sa naissance autoriserait à dire que, sans l'invasion des barbares en Occident et celle des Sarrasins en Orient, l'activité déployée par l'Eglise dans les œuvres de l'intelligence, eut immédiatement amené sur le globe un développement artistique et littéraire plus fécond qu'aucun de ceux qui se sont produits depuis lors—développement peut-être supérieur à ce que les nations modernes ont produit en Italie, en Espagne, en France, en Angleterre et en Allemagne pendant les trois ou quatre siècles derniers. Mais il serait de peu d'utilité de parler longuement sur ce sujet ; ce n'est qu'une conjecture, à la vérité bien fondée, car les barbares firent tout d'abord table rase de tout ce qui existait en Occident. Conséquemment nous devons examiner à présent comment l'Eglise répara le mal et montra sa grande intelligence avec encore plus de vigueur que dans la première circonstance. Nous avons fait cette promesse ; nous devons la tenir. Malheureusement, le cadre de cet écrit ne nous permet pas de donner à ce sujet si important le développement qu'il exigerait.

Beaucoup "d'hommes d'intelligence modernes"—nous l'avons déjà dit, pensent qu'ils se sont acquittés en plein du tribut de reconnaissance dû à l'Eglise pour les services qu'elle a rendus à la société pendant les invasions des Germains, depuis le Ve jusqu'au Xe siècle, en admettant, "avec un demi-sourire de dédain," que, dans le temps, c'était la meilleure chose pour le christianisme "de parler une langue barbare à des populations barbares." N'ont ils donc jamais envisagé la longue série d'études par laquelle ont dû passer toutes les nations de l'Europe pour atteindre à ce sommet de haut intellect, d'éducation parfaite et de connaissances universelles, d'où, à présent, elles dominent le monde ? Ou bien s'imagi-

ment-ils que l'Eglise a abandonné ces nations à leur propre gouverne, après les avoir baptisées à la hâte? Guizot a dit quelque part que "les évêques ont fait la nation française." Cette pensée est aussi juste que grande, mais elle n'est pas assez large; la France n'est pas l'Europe entière, les évêques ne sont pas l'Eglise entière, quoiqu'ils en soient, lorsque le pape est à leur tête, la principale et la seule autorité dirigeante.

Quiconque lit avec attention quelques-uns des excellents livres d'histoire qui ont été écrits récemment sur l'origine, sur la première ébullition d'esprit, sur l'apaisement graduel des diverses nations de l'Europe se constituant enfin au sein d'une tranquillité et d'nne dignité relatives, ne peut contempler sans étonnement le spectacle merveilleux qui s'offre à sa vue et à sa méditation. Quels efforts persévérants pour secouer et pour briser le joug pesant de la féodalité! Quelle énergie pour étendre de plus en plus le règne du droit à la place de celui de la force! Quelle ardeur à tirer des anciens codes barbares les principes éternels de droit et de justice qu'ils contenaient sans doute, mais ensevelis sous l'épaisse couche de la cruauté du vieux paganisme! Il a fallu des siècles pour passer à travers ces diverses transformations. Mais qui, pendant ces siècles, a guidé l'Europe dans cette pénible mais glorieuse carrière d'amélioration et de bien-être? Les papes, les évêques et les prêtres. Prenez quelle nation vous voudrez—la France, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne ou l'Italie—l'Italie particulièrement, qui est sortie la première de la barbarie, par la seule raison qu'elle était plus rapprochée du centre de la vie intellectuelle. Il en a été de même pour toutes ces nations. Ainsi élargissons-nous la pensée de Guizot, et cela faisant nous exprimons mieux la vérité. Il est singulier que tous les écrivains modernes qui parlent du moyen-âge attribuent à l'Eglise n'importe ce qu'il y a d'obscur dans cette période. tandis que l'Eglise n'a pas fait autre chose que propager la lumière afin d'effacer jusqu'à la trace de la barbarie. Des recherches récentes rendent aujourd'hui cette vérité encore plus évidente, et nous ne cesserons de la *corner aux oreilles* de ceux qui s'obstinent à ne pas entendre jusqu'à ce qu'ils courbent la tête devant ce grand fait.

Il est utile à ce sujet d'examiner quelques-uns des plus importants moyens employés par l'Eglise pour donner une éducation complète aux races occidentales de l'ancien monde. Dans quelques contrées, comme la France et peut-être l'Angleterre, ce fut surtout l'œuvre des évêques; dans quelques autres, comme l'Italie, et peut-être l'Espagne, ce fut principalement l'œuvre des papes et des moines; dans d'autres contrées, comme l'Allemagne et le Nord,

cette œuvre fut accomplie par l'action combinée des trois, la part des uns et des autres étant à peu près égale. Au fait, papes, évêques et prêtres étaient partout occupés à la grande œuvre qui devait avoir pour résultat d'élever toutes ces races au plus degré d'éducation et développer dans leur sein une énergie vitale.

Premièrement voyons quelle fut l'influence des papes et des évêques en modelant les formes parfaites de gouvernement que leurs efforts prolongés firent sortir de la féodalité primitive et barbare. Les papes, comme arbitres souverains de la morale, les évêques, comme chefs de la noblesse, se mirent partout à la tête du mouvement, soit pour restreindre le pouvoir royal, soit pour discuter dans les parlements, ou souvent pour diriger l'administration des affaires publiques, comme ministres d'Etat. Ils apparaissent toujours dans l'histoire du moyen âge occupant le premier rang avec distinction. Dans un écrit précédent nous avons brièvement fait allusion à la noble part que les évêques et les moines ont prise à la formation du Tiers Etat et à la libération des paysans du servage auquel ils étaient soumis. Une remarque est nécessaire ici : nous la ferons en peu de mots. Dans cet écrit nous n'avons rien dit de la grande influence que les évêques et les moines ont eue sur l'abolition de l'esclavage ; ce simple rappel du fait doit suffire, car après sa démonstration par un grand nombre d'écrivains distingués, il n'y a personne qui hasardât un doute à l'encontre.

Il faut se rappeler que, en parlant de la forme que le clergé donna aux divers gouvernements européens, nous n'entendons pas faire allusion aux institutions politiques des deux ou trois siècles derniers. Il est bien connu que, marchant de pair avec le protestantisme, le pouvoir absolu remplaça graduellement dans tous les Etats de l'Europe les constitutions libérales que l'Eglise avait autrefois établies partout. Ce fait est aujourd'hui trop bien prouvé pour être même sujet à discussion. Depuis le Xe siècle jusqu'au XVIe, l'Europe, avec ses débats parlementaires, avec son Tiers Etat acquérant constamment plus d'importance, avec ses villes dotées d'administrations municipales indépendantes, avec ses corps de métiers et ses corporations ouvrières, l'Europe était beaucoup plus libre qu'elle ne l'a jamais été depuis, même et y compris le temps présent. Si les odieuses traditions de l'ancienne féodalité donnèrent occasionnellement naissance au pouvoir arbitraire et à plusieurs abus, ils auraient disparu et se seraient éteints avec la disparition totale de cette institution barbare. Mais il est certain que les gouvernements libres, dont nous avons parlé, furent l'œuvre de l'Eglise ; la féodalité ne fut jamais son œuvre. Cela doit suffire sur ce premier point.

Le second effet de l'influence de l'Eglise sur l'Europe au moyen âge se fit sentir sur les mœurs des populations, qui, composées de Burgondes farouches, de Vandales pillards, de Goths sauvages, etc., etc., devaient être transformées en une société relativement policée, connue soûs le nom de peuple chrétien,—*populus christianus.* Prenez un bourgeois italien du XIVe siècle ; le plus humble des sujets de Louis IX, au XIIIe ; un Castillan de la plus basse classe, ou encore mieux un paysan navarrais du pied des Pyrennées, au XVe ; enfin choisissez bien—car ici le bon n'était pas aussi commun que dans les pays que nous venons de désigner—choisissez bien les nombreux spécimens que vous pouvez trouver parmi les paysans anglais ou les rustres germains d'un des siècles, n'importe lequel, que nous avons mentionnés, et dites quels grands soins, quelle attention continuelle, quel zèle affectueux, il a fallu pour produire cette transformation. Mais en toute vérité, et sans la moindre exagération. ces soins, cette attention, ce zèle ont été déployés par l'Eglise seule, pour le bien du peuple. L'Eglise seule, nous le répétons, opéra le merveilleux changement qu'on constate en Europe pendant les XIIIe, XIVe et XVe siècles.

L'Eglise avait employé pour produire ce changement tous les moyens que sa divine tendresse avait pu lui inspirer : les beautés de sa liturgie, la grandeur de ses cérémonies, la douceur de ses chants, la magnificence de ses édifices sacrés, les innombrables institutions établies pour le soulagement de toutes les misères humaines. Elle avait fait plus : elle avait parlé au cœur de ces êtres abandonnés, et mérité qu'ils l'appelassent leur mère, la sainte Eglise ! Elle avait instruit leurs enfants ; ouvert des écoles pour eux—nous ne parlons pas encore de ses institutions pour les hautes études ;—elle avait formé leur esprit et développé leurs facultés morales ; et, grâce à son enseignement, chacun savait au moins qu'il avait été créé à l'image de Dieu, et qu'il était destiné à être en sa compagnie éternellement heureux dans le ciel. Combien sont ingrats les Européens qui, de nos jours, insultent l'Eglise après tout ce qu'elle a fait pour leurs ancêtres. Qu'ils refléchissent, seulement un instant, ils comprendront ce que seraient devenus leurs pères, si, comme ils le prétendent d'une manière odieuse, l'Eglise eut été l'ennemie orgueilleuse, rusée ambitieuse et perfide du genre humain. Qu'ils réfléchissent aussi un peu sur la sorte de langage qu'ils parleraient à présent, si l'Eglise n'eut pas adouci celui de leurs pères et si elle ne leur eut pas donné les langues fécondes dont ils se servent eux-mêmes. Ce simple fait n'est pas sans importance, et, à lui seul, il mériterait la reconnaissance de l'humanité. En troisième lieu, la formation de tous les idiomes

modernes de l'Europe, idiomes si riches, si mélodieux, d'une philosophie élevée et d'une douceur persuasive, est certainement due à l'action de l'Eglise. Cela peut, à première vue, ne pas paraître aussi certain que ce que nous venons de démontrer quant à l'institution des gouvernements européens et à la formation des mœurs des habitants. Cependant cela est certainement vrai, et le lecteur en sera bientôt convaincu. Un grand fait, tout à l'honneur de l'Eglise dans un autre sens, semble contredire cette assertion. Ne fut elle pas, dit-on, surtout un instrument en répandant partout son latin, et ainsi faisant obstacle à l'énergie de ces jeunes races pour former chacune son idiome propre. *Oui* répondons-nous à la première partie de la proposition, *non* répondons-nous résolument à la seconde.

La chrétienté devait être une société véritable : c'est pourquoi une langue universelle était nécessaire à son unité ; la langue latine était la plus appropriée à cette fin. Dans l'action intellectuelle qu'elle exerçait sur la formation de l'Europe, l'Eglise ne pouvait trouver un meilleur moyen de répandre les connaissances humaines que l'usage de l'ancienne langue de Rome dans ses universités. Tout à l'heure nous le prouverons plus clairement. Mais que l'usage du latin ait fait, même le moindre obstacle à la naissance de nouveaux idiomes adaptés aux inclinations particulières de chaque peuple, c'est une assertion complètement fausse, comme nous le démontrons en peu de mots.

Comment aurait-on pu former ces nouveaux idiomes, si ce n'est de quelques idiomes antérieurs ? Les hommes ne s'étaient pas encore imaginé que les langues, les constitutions, les religions, etc., pouvaient être fabriquées et façonnées philosophiquement, comme le ridicule abbé Siéyès pensait avoir logiquement élaboré une constitution pour la France, laquelle constitution, Napoléon envoya si joliment promener en quelques mots. Des langues nouvelles se forment par degrés des langues anciennes ; et, à moins que les jeunes races européennes ne préférassent continuer à se servir des idiomes barbares qu'elles avaient apportés du Nord, il était nécessaire qu'elles suivissent la marche naturelle. La langue latine s'offrait juste à propos pour cette grande opération ; quiconque possède les moindres connaissances philologiques sait que toutes les langues européennes modernes dérivent principalement du latin. Les expressions les meilleures, les plus appropriées, les plus nobles, les plus énergiques employées dans l'origine des dialectes germain, scandinave et celtique furent soigneusement conservées et entremêlées parmi des expressions latines très-nombreuses pour ajouter à la majesté de l'ensemble. Ces dernières forment

généralement le fond des langues modernes en même temps qu'ont été conservés des mots énergiques et lucides empruntés aux dialectes dont nous venons de parler.

Ces quelques lignes, pensons-nous, montrent d'une façon satisfaisante l'origine de tous nos idiomes; mais il a fallu plusieurs siècles pour les policer, pour les compléter et pour les perfectionner. Quels furent les hommes qui ont fait cette grande œuvre? Ils doivent avoir été maîtres de latin, puisque cette langue a été un si grand élément du résultat. Ils doivent avoir été habitnés à écrire, à composer, à parler, seules choses qui exigent un langage recherché. Ils doivent avoir attaché une grande importance à tout ce qui avait un caractère littéraire. Ils ne peuvent conséquemment avoir été autres que des ecclésiastiques, parce que, seuls, les ecclésiastiques savaient alors le latin; eux seuls consacraient leur temps à la littérature, à la composition et à l'éloquence; ils étaient enfin les seuls hommes qui attachassent une importance quelconque aux essais littéraires. Aucune de ces assertions n'a besoin d'être prouvée; c'est pourquoi on peut considérer comme solidement démontrée l'action de l'Eglise sur la formation des langues modernes.

Mais il y a des hommes qui ne cèdent pas facilement devant ce qui est clair et convaincant. Ils vous diront: Dante et Pétrarque, deux laïques, n'ont-ils pas formé la langue italienne? Les auteurs des *Chansons de geste*, n'ont-ils pas formé la langue française? Les *cancioneros*, n'ont-ils pas créé la langue espagnole? Les premiers chroniqueurs n'ont-ils pas fait de même pour la langue anglaise? Nous pourrions répondre que ces hommes, pris séparément ou ensemble, avaient tous été faits, instruits et élevés par l'Eglise, à laquelle revient finalement l'honneur du résultat. Plusieurs des auteurs des *Chansons de geste* en France, plusieurs des *cancioneros* en Espagne, plusieurs des premiers chroniqueurs d'Angleterre doivent avoir été des prêtres ou des moines. Mais nous aimons mieux dire succintement, car nous n'avons pas de place pour discuter la question tout au long, que, sans l'action préalable, lente, persévérante, même séculaire de l'Eglise sur la société, Dante n'eut jamais écrit son grand poëme, ni Pétrarque ses *rimes* souvent insipides. De même aussi les poëtes épiques en France, les auteurs de romances en Espagne et de chroniques en Angleterre, n'ont été que le produit naturel de l'action prolongée de l'Eglise. Ainsi ils prouvent précisément notre thèse; puisqu'ils procèdent en ligne directe d'une cause universelle dans le temps du moyen âge, laquelle n'était autre que les efforts laborieux et constants de l'Eglise chrétienne prolongés avec vigilance pendant tant de siècles. Nous n'avons jamais prétendu dire que des laïques ne participèrent pas

à l'œuvre littéraire. Au contraire, comme eux aussi avaient eu part aux avantages offerts à tous, il était convenable qu'ils montrassent qu'ils en avaient profité. Quel bien aurait fait l'Eglise en travaillant avec tant d'assiduité à la formation des langues européennes, si les Européens n'avaient à la fin parlé la langue qui avait été faite pour eux?

Assez sur ce sujet. Nous arrivons maintenant au trait le plus saillant de l'action de l'Eglise sur l'Europe au moyen âge, c'est-à-dire à ses universités; car personne ne peut nier que les universités étaient siennes, étaient l'œuvre de l'Eglise chrétienne. Elles furent primitivement conçues, ensuite organisées dans tous leurs détails, dirigées dans toutes les branches de l'enseignement scientifique, et toujours soutenues par les papes, par les évêques et par les moines. Il est dommage que nous n'ayons pas de place pour dire de quel éclat elles brillèrent lorsqu'elles furent complétement organisées. Toutes les universités qui existent aujourd'hui ne peuvent en donner la moindre idée. Oxford, en Angleterre, Tubingue, Halle, etc., en Allemagne, ont été énervées par le protestantisme. Depuis près de cent ans les universités ont disparu du sol de la France; l'Espagne, avec ses institutions bâtardes actuelles, n'en possède plus que l'ombre; Victor Emmanuel travaille, juste à présent, à la tâche vraiment louable de les détruire en Italie. Une longue description de ces universités serait nécessaire pour les rappeler à la vie sur le papier où nous écrivons, en les montrant avec leurs centaines de professeurs; avec leurs armées de vingt ou trente mille étudiants; avec leurs savantes discussions sur les plus importantes questions sociales, morales et religieuses qui puissent éveiller l'attention de l'humanité; avec leurs grands jours de débats conduits par des hommes et en présence d'hommes qui avaient souvent publié des ouvrages extraordinaires que l'imprimerie n'a pas encore reproduits en totalité.

Ces jours étaient ceux du règne de l'intelligence, et on les a appelés *Siècles des Ténèbres!* Dans notre temps, l'établissement d'une de ces universités est réellement une œuvre surhumaine. L'Eglise un peu plus libre aujourd'hui qu'elle ne l'était hier, cherche maintenant à restaurer à la vie des universités en France, en Belgique, en Angleterre et en Irlande. Elle réussira si on la laisse tout à fait libre; mais elle seule peut réussir; l'*Intellectualisme* moderne doit nécessairement échouer, parce que ses principes mêmes nient l'*intellect*, et reduisent tout à la *matière*. Lisez d'après une encyclopédie moderne les statistiques complètes des universités antérieures à l'an de grâce 1500. Il y avait soixante-quatre universités en Europe, savoir: quinze en France, desquelles

les plus célèbres, après l'université de Paris, étaient celles de Montpellier, de Toulouse et d'Orléans.... ; dix-neuf en Italie, l'une d'elles à Salerne, probablement la plus ancienne de l'Europe, datant du Xe siècle.... ; quinze en Allemagne, Hollande et Suisse, comprenant celles de Vienne, Prague, Heidelberg, Cologne, Erfurt, Leipzig, Louvain, Bazil, Ingolstadt et Tubingue ; neuf en Espagne et Portugal, comprenant Salamanque, Coïmbre, Valladolid, Saragosse et Alcala ; deux en Angleterre, Oxford et Cambridge ; une en Pologne, à Cracovie ; une en Hongrie, à Bude ; une en Danemark, à Copenhague, et une en Suède, à Upsal."

On voit du premier coup d'œil jeté sur cette simple mais glorieuse liste que l'Eglise avait intellectuellement pris complète possession de l'Europe. Dans ces chiffres éloquents nous découvrons la source féconde de la puissance que l'Europe moderne possède sur la terre entière. Car dans ces soixante-quatre centres de la pensée, il y avait constamment en œuvre deux grands principes qui doivent nécessairement régir le monde, à savoir la Foi et la Raison. Elles doivent être unies ensemble ; leur séparation est fatale à l'une et à l'autre ; et par la constitution même de ces universités, la Foi et la Raison furent plus solennellement consacrées reines intellectuelles de l'univers.

Il est regrettable que nous ne puissions en dire davantage sur un si vaste sujet. Après tout, nous en aurons dit assez, si seulement nous montrons du doigt les magnifiques résultats produits en Europe par ces utiles institutions. Voyez d'un coup-d'œil ces nations policées qui, au commencement du XVIe siècle, aussitôt après l'invention de l'imprimerie et la découverte de l'Inde et de l'Amérique, s'élancent dans une carrière de domination universelle, laquelle aurait été un si grand bienfait, si elle n'eut servi qu'au développement de la religion et de la vertu. Voyez l'Italie, alors si brillante par ses innombrables œuvres d'art, par ses temples magnifiques et par sa littérature déjà si riche et si noble. Voyez l'Espagne, si jeune et si vigoureuse après sa lutte de sept cents ans contre les Maures, prête à faire le tour du globe avec ses vaisseaux, et à planter son drapeau sur tous les continents et sur les plus grandes îles. Voyez la France se relevant après la lutte qu'elle a soutenue pour chasser l'Anglais, fixant des yeux envieux sur l'Italie et sur l'Espagne, mais préoccupée seulement de rivaliser avec elles en beaux-arts, en poésie, en commerce, jusqu'à ce que le calvinisme vienne apporter la discorde civile. Voyez l'Allemagne avec le prestige séculaire de l'empire, et fière à la pensée que trois de ses enfants ont inventé un art nouveau pour la diffusion des idées. Enfin, voyez l'Angleterre encore libre, avant que les Tu-

dors eussent achevé leurs projets d'asservissement, certainement pleine d'énergie, même après que ses enfants eurent été forcés de quitter leurs possessions sur le continent et de revenir dans leur île natale Regardez partout où vous voudrez, vous trouverez génie, activité, fraîcheur, vie surabondante. Et les plus grandes causes de tout cela, c'étaient ces centres d'intellect, c'est-à-dire de Foi et de Raison, qui avaient été appelées universités ; toutes filles de l'Eglise, nourries non-seulement de son lait, mais de sa plus haute sagesse qui est, en substance, " la lumière du Saint " Esprit dans le monde."

Mais une voix de contradiction se fait entendre et elle s'énonce assez clairement : " Il se peut, dit-elle, qu'il en ait été ainsi autrefois, mais il n'en est plus de même à présent. L'*intellectualisme* a remplacé la théologie. L'Eglise a perdu la plus grande partie de son influence sur l'esprit de l'homme, qui se rit de ses foudres et marche d'un pas ferme à la conquête intectuelle du monde.

Il serait étrange en verité que, après avoir montré pendant plusieurs siècles une si grande puissance intellectuelle, l'Eglise ait atteint la période du radotage, et qu'elle soit réduite à céder à ses ennemis la direction de l'humanité. Il y a eu, cela est vrai, une vaste conspiration contre la puissance intellectuelle de l'Eglise ; et, à cette heure, le complot est à peine tenu secret. Tout le monde, aujourd'hui, connaît ce complot ; le jour est venu de s'expliquer clairement sur ce sujet. Lorsque nous aurons terminé, le lecteur pourra dire si l'Eglise radote, étant tombée dans l'enfance sénile, si le Saint Esprit l'a abandonnée en la laissant dans les ténèbres ; si elle doit désespérer de renverser les plans et les calculs de ses ennemis.

Au début ces plans se dévoilèrent avec le caractére le plus évident et le plus clair. En tout pays où le protestantisme prit pied solidement, il refusa l'existence à l'Eglise ; bien plus il lui refusa toute vie intellectuelle, ensemble les moyens de la raviver et de la soutenir. Cette partie de notre sujet ne demande pas que nous le traitions longuement parce que les plus petits détails de cette persécution ouverte sont connus de tout le monde. En Angleterre, en Irlande, dans tous les Etats scandinaves, dans une grande partie de l'Allemagne, toutes les écoles catholiques furent fermées ; pas une voix catholique ne put désormais se faire entendre dans une université ; il ne fut plus permis au plus humble maître d'école d'enseigner aux enfants les premiers éléments de la science ; aucun livre traitant d'une matière religieuse quelconque ne put être écrit, ni publié par un catholique ; les lois pénales défendant à tout catholique de quitter l'Angleterre ou l'Irlande pour se faire instruire

sur le continent sont bien connues. Il n'y a pas de doute que, dans ces pays, l'Eglise perdit presque entièrement son caractère intellectuel. Si les *Intellectualistes* trouvent là un bon motif de railler l'Eglise, libre à eux; mais nous n'envions pas les sentiments qui les animent.

Ces temps sont passés, Dieu merci, mais on a inauguré un autre système, peut-être pire, dont nous allons nous occuper. Pour bien faire comprendre ce système, il est nécessaire d'examiner ses diverses phases depuis la naissance de la réforme jusqu'à nos jours; nous serons bref, mais chacune de nos paroles peut-être prouvée par des volumes de documents.

Luther avait ouvert les écluses de l'incroyance, qu'il essaya vainement de tenir fermées, si ce n'est pour donner cours aux eaux infectes de son hérésie. Avant de mourir il vit des sectes innombrables déchirer l'Allemagne en lambeaux; il vit les dogmes fondamentaux des chrétiens attaqués chacun séparément et tous ensemble. L'Allemagne actuelle est sortie de là; un seul fait doit suffire à le prouver: sur une population de cinq cent mille habitants qu'on compte à Berlin, il n'y a que trente mille personnes qui vont à l'église le dimanche, et la grande majorité se compose de catholiques ou de femmes.

En Angleterre, le résultat a été presque le même, mais plus graduel. Par suite des mesures de coercition adoptées par le gouvernement pour faire vivre l'Eglise anglicane en vertu de décrets du parlement—par suite du fanatisme des puritains qui, pour le sûr, avaient un code religieux—ce fut seulement vers la fin du XVIIe siècle que l'incrédulité jeta le masque. Mais elle le jeta hardiment dans les œuvres de Bolingbroke, de Tyndal, de Collins, etc. Ce fut beaucoup plus tard que Wesley arrêta momentanément ce courant.

Voltaire alla à Londres au commencement du XVIIIe siècle pour apprendre la doctrine et, à son retour en France, il publia ses *Lettres sur les Anglais*, le premier pamphlet ouvertement anti-religieux qu'il ait écrit. Alors il commença à s'entourer de disciples et la secte des philosophes, si bien connue de nos jours, inaugura sa carrière de dévastation religieuse. Comme le catholicisme était encore fort en France, il fallut recourir à l'hypocrisie, et ainsi le gigantesque effort pour *répandre la lumière* devint un *complot ténébreux*. Le patriarche de la secte étant un littérateur, versé dans les classiques, entouré d'érudits, toute sa politique consistait à faire paraître l'Eglise ignorante, ridicule et infâme. *Ecrasez l'infâme!* devint le cri de guerre. Le sang de Voltaire se figeait dans ses veines à la pensée que douze pêcheurs galiléens et leurs absurdes

successeurs avaient guidé le monde intellectuellement pendant tant de siècles. Il voulait montrer que lui et sa bande de philosophes avaient plus d'intellect que l'Eglise n'en avait jamais eu. Ce projet de Voltaire est bien connu. C'était la première fois que, en dehors des sentines du protestantisme, on prononçait une parole contre l'intellect éclatant dont l'Eglise avait toujours brillé ; et cette parole fut prononcée juste le lendemain des funérailles de Bossuet et de Fénelon en France, et lorsque Massillon, orateur d'une élégance un peu trop recherchée, était encore vivant.

Le lecteur sait quels flots de médisances, de mensonges, de grossières calomnies, parés du nom de bel esprit, commencèrent à inonder la France et l'Europe. Ce fut la première guerre de l'intellectualisme moderne contre le christianisme. Nous venons d'ajouter le nom de l'Europe à celui de la France. Pourquoi cela ? Parce qu'il arriva malheureusement qu'on comprît et même qu'on parlât alors la langue française dans toute l'Europe : en Russie où cette langue était exclusivement celle de la haute société ; en Allemagne, où Frédéric II s'entourait du rebut des philosophes français en aussi grand nombre qu'il pouvait les recruter, ne dédaignant pas même La Mettrie, matérialiste abject, qui mourut *glorieusement* d'une indigestion, après avoir avalé à son souper tout un pâté de faisan aux truffes ; en Italie, où la langue française a toujours été connue universellement ; en Espagne et dans toutes les parties de l'Amérique Espagnole, où elle commençait à fournir aux plus hautes classes de la société des sujets de lecture à la mode. Dans presque tous ces pays on se mit à prendre pour avéré que l'Ancien Testament et le Nouveau étaient des contes absurdes ; que l'Eglise, à toutes les époques, avait exercé sur l'humanité un despotisme dégradant ; que la littérature chrétienne était un pauvre et stérile essai d'écrire en prose et en vers ; que l'art chrétien n'était même pas digne d'un regard en comparaison des beautés de Boucher, le peintre lascif, et de David, l'artiste païen. En critique, en histoire, en archéologie, les philosophes étaient grands. Quand ils ont parlé sur ces sujets dans leur *Encyclopédie* composée de plus de quatre cents gros volnmes in quarto, ils ont démontré comment tout était faux dans l'Ecriture—Tom Paine nous en a dit quelque chose—ridicule dans les chroniques écrites par les moines du moyen âge, et fabuleux dans les anciennes traditions ; l'archéologie moderne, affirmaient-ils, ayant démontré la fausseté du tout ensemble.

Malheureusement pour le système de ces philosophes, il est prouvé de jour en jour plus clairement par des recherches et des découvertes récentes, que l'Ecriture est vraie dans tous ses détails ;

qu'il est plus sûr d'ajouter foi aux chroniques des moines du moyen-âge qu'aux romans des historiens du XVIIIe siècle, et la critique archéologique la plus judicieuse venge de nos jours toutes les traditions de l'humanité.

Aussitôt que les résultats certains de ces recherches et de ces découvertes ont été connus, les intellectualistes modernes ont changé de tactique. Ils ont abandonné soudain la critique philologique, les nobles récits de l'histoire ancienne, les ruines de l'antiquité étudiées par les archéologues. Ils ont alors tourné toute leur attention vers les sciences naturelles,—la géologie, la zoologie, l'embryologie, l'hybridisme, etc., etc.,—en un mot vers toutes les grandes divisions de la science physique étudiée à la lumière de l'évolutionisme; puis ils ont audacieusement affirmé que ces sciences seules peuvent former le véritable apanage de l'intellect humain. En même temps ils ont proclamé qu'il existe une opposition radicale entre leur haut intellectualisme et l'esprit arriéré de l'Eglise. Cette reine vieillie, découronnée, doit abdiquer complètement sa position d'autrefois et laisser le trône à ses ennemis. En ce moment même, l'intellectualisme lui propose avec solennité les belles conditions de paix que nous avons mentionnées en commençant: "Que le prêtre catholique enseigne son catéchisme "dans son église, mais qu'il me laisse tout le reste, surtout les "écoles!"

Le court examen, que nous avions promis, des diverses phases de l'intellectualisme depuis la Réforme jusqu'à nos jours est presque complet. Mais par inadvertance, nous avons omis une des phases principales dont nous devons cependant dire au moins quelques mots. Il arriva que, juste au moment où Voltaire rapporta sa philosophie d'Angleterre, lord Derwentwater et Ramsay apportèrent aussi du même pays le système primitif des loges de francs-maçons conçu à l'origine dans l'intérêt des jacobites. Les nouveaux philosophes virent immédiatement les immenses avantages qu'ils pouvaient tirer d'une telle organisation. La France fut bientôt couverte de sociétés franc-maçonniques, et quoiqu'on eût fait des lois d'Etat pour interdire ces associations, elles continuèrent à fleurir, protégées qu'elles étaient par la connivence des magistrats, qui commencèrent bientôt à devenir, en grand nombre, philosophes et franc-maçons. C'est aujourd'hui un fait bien connu et certain.

Nous n'entreprendrons pas d'écrire l'histoire de cette ténébreuse conspiration contre la Religion et l'Etat, qui a conduit à la première révolution française, ni de donner le programme positif de ses aspirations. Bien des choses, sans doute, lui ont été attribuées,

qui peuvent avoir été le fait personnel de francs-maçons, et non celui de la secte entière. Mais il y a une chose certaine, c'est qu'il faudrait une surabondance de simplicité pour refuser de croire qu'un parti puissant a été organisé, il y a plus de cent ans, ayant pour un de ses principaux objets la ruine du pouvoir de l'Eglise dans l'ordre intellectuel en même temps que dans l'ordre social et politique. L'intention des conspirateurs était certainement de substituer leur puissante organisation à celle de l'Eglise comme guide de la société. Ils voulaient absolument être la tête, l'esprit, l'agent dirigeant du monde intellectuel ; de manière que l'être nouveau qu'ils voulaient produire fût désormais créé à leur propre image, mais assurément pas à celle de Dieu. Il serait un sot, l'homme qui nierait que la plupart des résultats obtenus jusqu'à présent contre l'Eglise comme directrice de l'humanité sont l'œuvre de ce parti, qui nierait que ce parti est aujourd'hui plus puissant que jamais.

(*La fin au prochain numéro*)

BIBLIOGRAPHIES.

LES ÉTATS-UNIS CONTEMPORAINS PAR M. CLAUDIO JANNET.

Nous venons bien tard faire connaître aux lecteurs de la *Revue Canadienne* cet important ouvrage.

Le livre de M. Jannet, publié à Paris, en décembre 1875, a obtenu un grand succès. Il a remué l'opinion publique en France et aux Etats-Unis, et la presse canadienne lui a fait l'accueil le plus sympathique. Au moment où nous écrivons, sa troisième édition est probablement épuisée, une traduction anglaise a été faite aux Etats-Unis, et ce beau succès est encore inférieur au mérite de l'œuvre.

Comme tous les ouvrages qui sortent du cercle si vaste des lieux communs et qui s'élèvent audessus du vulgaire, celui de M. Jannet devait soulever quelques critiques. Il n'était pas fait pour plaire aux prôneurs de la souveraineté du peuple, et aux admirateurs passionnés des institutions démocratiques. Il a donc eu cet honneur de soulever dans leurs rangs quelques réclamations ; mais l'œuvre, appuyée sur des faits et des raisonnements sans réplique, n'a pu être entamée, et reste intacte.

On sait que nos voisins ont depuis longtemps la prétention d'être le premier peuple du monde, et de poser en modèle aux yeux des autres nations. Dans son *introduction à l'Histoire des Etats-Unis*, Bancroft n'est pas loin de les proposer expressément à l'imitation des européens.

" Pendant que les nations de l'Europe, dit-il, aspirent à un changement, notre constitution excite la plus profonde admiration du peuple par lequel elle a été établie. La prospérité découle de l'observation de la justice ; l'industrie est vivifiée par la liberté du commerce, et le travail est récompensé par un gain certain et très-élevé. La paix intérieure est maintenue sans le secours d'institutions militaires, et l'opinion n'autorise que l'entretien d'un petit

nombre de troupes permanentes pour la garde des frontières. Une vaillante marine protége notre commerce qui déploie ses bannières sur toutes les mers et étend ses entreprises sous toutes les latitudes. Par notre diplomatie nous entretenons des relations amicales sur le pied d'égalité avec les premières puissances du globe, tout en évitant de nous mêler à leurs intrigues, à leurs passions et à leurs guerres. Nos ressources nationales sont développées par une culture incessante des arts de la paix. Tout homme peut jouir des fruits de son industrie ; chacun est libre de publier ses convictions. Notre gouvernement par son organisation est nécessairement identifié avec les intérêts du peuple et sa durée dépend exclusivement de l'attachement de la nation. Les ennemis mêmes de l'Etat, s'il y en a, ont la liberté d'exprimer leurs opinions sans être inquiétés ; leur présence n'est pas un danger là où la raison est libre de combattre toutes les erreurs. La constitution n'est pas une lettre morte, irrévocablement fixée ; on peut la perfectionner en adoptant tous les changements que le temps et l'opinion exigeront ; il n'y a pas de crainte qu'elle périsse aussi longtemps qu'elle conservera la force de ses institutions.....

" Nous n'avons pas de dette nationale, la République est opulente, le gouvernement peu coûteux, et le trésor rempli..... Une presse libre répand les meilleures productions de toutes les nations et de tous les âges..... D'autres gouvernements sont bouleversés par les innovations et les réformes des Etats voisins ; notre Constitution, fixée dans les affections du peuple qui l'a choisie, neutralise l'influence des principes étrangers et ouvre sans crainte un asile aux hommes vertueux, malheureux ou opprimés des autres nations.. .....

" Notre pays ne doit sa gloire et sa prospérité actuelles qu'aux institutions dont l'a doté son heureux génie."

Ce tableau est riant. Mais si, déjà, lorsqu'il a été fait, il n'était pas entièrement fidèle, il est bien certain qu'aujourd'hui aucun historien impartial ne voudrait le rééditer. Si le portrait fut jamais ressemblant, tout le monde admettra qu'il a cessé de l'être.

Il n'est plus le temps où la République Américaine *n'avait pas de dette nationale*, *était opulente*, et se vantait d'avoir *un gouvernement peu coûteux et un trésor rempli.*

Il n'est plus le temps où *la Constitution excitait une admiration unanime*, où *personne n'aspirait à un changement*, où *la paix intérieure était maintenue sans institution militaire*, où *les innovations* et les *bouleversements* des gouvernements européens n'étaient pas à craindre.

Cet âge d'or de l'enfance d'un grand peuple s'est évanoui, et nos

orgueilleux voisins s'aperçoivent aujourd'hui que s'ils ont grandi très-rapidement, ils ont aussi vieilli très-vite.

Ils viennent de célébrer leur *centenaire*, et l'élection présidentielle qui suit la fête produit une crise qui met la République à l'agonie. Que va-t-il résulter de ce conflit sans exemple que nous observons avec tant d'intérêt? Il est difficile de le prévoir; mais ce que nous pouvons dire, c'est qu'une nouvelle guerre civile ou une séparation sont possibles.

Quelles sont les causes de cette décrépitude prématurée chez la nation que Bancroft représentait comme si forte et si prospère? Comment se fait-il qu'après un siècle d'existence elle souffre déjà comme les peuples européens, et même plus qu'eux de ces troubles intérieurs et de cette instabilité qui sont généralement le produit des institutions en décadence? Le livre de M. Jannet répond à ces questions de la manière la plus satisfaisante. C'est l'étude la plus soignée et la plus complète qui ait été faite sur les Etats-Unis. C'est une enquête minutieuse et intelligente, où tous les témoins compétents, hommes d'Etat, économistes, historiens, journalistes, etc., ont été interrogés, où tous les faits importants ont été analysés et condensés, et d'où les conséquences doctrinales découlent d'elles-mêmes.

Comme son titre l'indique, l'objet de cette étude n'est pas la République de Washington et de ses successeurs immédiats, c'est la République de Lincoln et de Grant, celle qui depuis quarante ans a subi des transformations si importantes dans ses institutions et dans ses mœurs.

M. Jannet explique ces transformations; il en indique les causes et les résultats : il en prédit les dernières conséquences. Il suit la morale du radicalisme aux Etats-Unis depuis Jefferson jusqn'à nos jours, il observe ses progrès, il apprécie ses actes et son influence croissante, et il montre l'abîme où glissera la nation américaine, si des réformes promptes et énergiques ne sont pas adoptées par les gouvernements.

Après avoir démontré que l'œuvre de Washington a prospéré parce qu'elle était soutenue par de grandes vertus privées, par de saines traditions et par des mœurs publiques comparativement bonnes, il lui est facile de faire voir que ces éléments de vie nationale n'existent plus chez nos voisins. La corruption et la fraude s'y sont développées à tous les degrés de l'échelle sociale, et ont mis en relief les vices des institutions, en même temps qu'elles en ont diminué les avantages.

Tous les lecteurs canadiens devraient donc étudier cet ouvrage qui renferme pour nous les leçons les plus salutaires. Nous

sommes plus ou moins enclins à imiter nos voisins : il ne faudrait les imiter que dans ce qu'ils ont de bon. Or, le livre de M. Jannet, en faisant la part de leurs qualités et de leurs défauts, fournit des enseignements précieux à tous ceux qui s'occupent des affaires publiques dans notre pays.

Comme œuvre littéraire, les *Etats-Unis contemporains* occupent aussi un rang distingué. Le style en est sobre, sévère et correct. Les matières y sont rangées avec ordre, et la méthode suivie donne aux démonstrations un enchaînement et une clarté qui ne se rencontrent pas toujours dans des ouvrages de ce genre. Sans théories creuses, sans phrases sonores, sans tableaux à effet, l'écrivain va droit à son but comme un observateur austère, et s'élève parfois aux plus hautes considérations philosophiques et sociales.

Je ne puis donner une meilleure idée de son style et de sa largeur de vues qu'en reproduisant la conclusion de son livre :

" Arrivés au terme de cette étude, la conclusion qui s'en détache " pour nous invinciblement, c'est que, dans tous les pays et dans " tous les temps, dans les conditions historiques et économiques " les plus diverses, les lois morales qui régissent les sociétés hu- " maines, agissent avec une permanence et une fixité inéluctables. " Fondée sur le Décalogue et la raison même de Dieu, la distinc- " tion du bien et du mal est immuable. Partout, les hommes " sont prospères ou malheureux, selon qu'ils observent la loi " divine ou la méprisent. Tout leur libre arbitre consiste à choisir " entre ces deux termes du problême de la vie, et tous les efforts " de l'esprit d'innovation viennent se briser, sans jamais pouvoir " les ébranler, contre ces bornes éternelles posées par Dieu à l'or- " gueilleuse faiblesse de sa créature. C'est là l'enseignement que, " par-delà l'océan et à travers les mirages de sa rapide prospérité, " la jeune République du nouveau-monde renvoie aux vieilles " nations européennes, trop portées à croire aux sophismes de la " grande erreur moderne et à se méfier de leurs propres traditions."

A. B. R.

Depuis quelques années notre littérature nationale attire d'une façon marquée l'attention de la France, notre ancienne mère-patrie. Nos ouvrages canadiens ont été l'objet d'appréciations flatteuses dans les journaux et les revues. Nous sommes très sensibles à cette marque de courtoisie car il n'y a pas longtemps encore les Français semblaient ignorer qu'il y avait au Canada tout un peuple parlant et écrivant leur langue.

La *Revue des Questions Historiques*, livraison du mois d'octobre dernier, contient une critique de l'ouvrage de M. L. P. Turcotte "*Le Canada sous l'Union.*" Elle porte la signature de M. Claudio Jannet, l'auteur de "*Les Etats-Unis contemporains*," ouvrage qui a eu tant de vogue depuis sa publication. Nous donnons plus loin cette critique et nous l'accompagnons d'une autre appréciation publiée il y a quelque temps dans le *Courrier d'Outaouais* et due à la plume d'un autre ami du Canada, M. Rameau.

M. Turcotte a le droit d'être fier de ces nouveaux témoignages flatteurs, après avoir déjà reçu l'approbation de la presse canadienne sans distinction de partis politiques, de nos hommes publics et de juges compétents comme M. Etienne Parent, M. J. C. Taché, l'honorable P. J. O. Chauveau, etc.

Le succès de l'ouvrage est dû surtout à l'impartialité de l'écrivain, et à l'exactitude des renseignements qu'il fournit.

Cet ouvrage est indispensable aux hommes politiques, à tous ceux qui veulent connaître l'histoire intime du Canada pendant la période de l'Union (1).

C.....

EXTRAIT DE LA "REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES"
DU 1er OCTOBRE 1876.

Le Canada sous l'Union, 1841-1867, par Louis P. Turcotte, 2 vol. in-8, 1871-73, Québec.

"M. Louis Turcotte, un des meilleurs écrivains canadiens contemporains, a retracé l'histoire de son pays pendant une période de vingt-sept ans, qui a été comme la transition entre les temps d'oppression qui suivirent la conquête anglaise et l'établissement du régime de pleine liberté, où notre ancienne colonie est devenue le centre du nouvel Etat connu sous le titre de *Dominion of Canada.*

"L'*acte de Québec* (2) de 1791 qui accordait aux canadiens-français le maintien de leur langue, de leur religion, de leurs lois et un gouvernement représentatif était constamment violé par les gouverneurs britanniques, poussés dans cette voie par les descendants des *loyalistes* américains, qui s'étaient établis sur les bords des grands lacs, où ils avaient formé la province du Haut-Canada, et dans quelques comtés du Canada français ou Bas-Canada.

"Cette persécution amena, en 1837 et 1838, une insurrection dans certains districts : à la même époque un mouvement révolu-

(1) L'ouvrage se vend $1.00 les deux volumes chez les libraires de Montréal et de Québec.

(2) Constitution de 1791.

tionnaire éclata dans le Haut-Canada, où la domination d'un groupe de conservateurs protestants connus sous le nom de *Family compact* avait poussé à bout les immigrants. Ces deux mouvements furent réprimés cruellement et l'Angleterre en profita pour abolir l'*acte de Québec*. Par la constitution de 1841, elle réunit en une seule province les deux Canadas. Quoiqu'à cette époque la population du Haut-Canada fût très-inférieure à celle du Canada français, le nombre de leurs députés à la Chambre basse devait être égal. L'usage du français était interdit dans les cours de justice et les débats législatfs. (1)

" Le but avoué de l'*Union* était la destruction de la nationalité française ; tous les avantages étaient en faveur de la province anglaise et protestante, qui devait y trouver entre autres choses le moyen d'y relever son crédit, d'ouvrir ses routes et d'attirer l'immigration britannique, tout cela aux frais des Franco-Canadiens.

" Heureusement les Canadiens ne se découragèrent pas. Repoussant tout agissement révolutionnaire et réservant leurs droits pour l'avenir, ils s'appliquèrent à tirer parti de l'*Acte d'Union* avec une sagesse et une persévérance dignes de servir de modèle à tous les peuples opprimés.

" Leurs efforts portèrent d'abord sur l'obtention d'un gouvernement responsable, c'est-à-dire de la responsabilité ministérielle, et ils triomphèrent grâce à leur alliance avec les *réformistes* du Haut-Canada. M. Louis Turcotte raconte ces luttes avec des détails qui rendent son livre fort intéressant pour les études du droit constitutionnel. On y voit sans doute les misères du gouvernement parlementaire, qui usent les forces de beaucoup d'hommes de talent dans des luttes égoïstes pour la possession du pouvoir ; mais au Canada la question avait une portée toute autre : il s'agissait pour la population française de sauver sa nationalité. Guidée par des hommes comme Sir L. Lafontaine, M. Viger, M. Morin, Sir Etienne Taché et plus tard M. Cartier, elle y réussit pleinement ; elle s'assura des représentants en nombre égal dans les ministères, le libre usage de sa langue, et elle finit par gagner à sa cause les *conservateurs* du Haut-Canada eux-mêmes, notamment leur chef, Sir Allan MacNab. Deux gouverneurs anglais, Sir C. Bagot (1842-1843) et surtout Lord Elgin (1847-1854), contribuèrent beaucoup à ces heureux résultats.

" Dès que le Bas-Canada eut recouvré une sorte d'autonomie de fait, il s'appliqua à développer les chemins de fer, la colonisation et l'instruction. Le clergé joua un grand rôle sous ce dernier rap-

(1) La langue anglaise était la seule langue parlementaire, mais on permit la traduction des lois, etc., et les discussions se faisaient dans les deux langues.

port; il multiplia les écoles de paroisses et fonda l'Université de Laval à Québec. Mais l'œuvre la plus importante de cette époque fut l'abolition des droits féodaux (1854). On sait que les Français s'étaient servis du système des seigneuries pour peupler le pays. Ce système, en somme, malgré certaines défaillances, avait remarquablement atteint ce but; seulement à la longue, les censives, les droits de lots et de ventes, la banalité étaient des obstacles à la prospérité publique. La législature du Canada les a abolis en indemnisant les seigneurs et en partageant, judicieusement les charges de cette indemnité entre les censitaires et l'Etat. On lira avec d'autant plus d'intérêt l'exposé détaillé de cette grande mesure, que l'exemple des Français du Canada montre avec quelle facilité la question des droits féodaux eût pu être résolue chez nous en 1789... sous la révolution.

" Cependant avec le temps la distribution des partis avait changé, et les questions religieuses avaient, comme partout, pris la première place dans la politique. Les protestants intolérants et révolutionnaires du Haut-Canada s'étaient constitués à l'état de parti et trouvèrent pendant quelque temps un appui chez des démocrates canadiens, qui arboraient sur leur drapeau l'enseignement laïque.

" Après quelques succès momentanés, les démocrates ont perdu crédit auprès des Canadiens, restés heureusement fidèles à la direction du clergé.

" En 1864, Sir Etienne Taché et M. Cartier provoquèrent l'établissement d'une confédération de toutes les possessions britanniques de l'Amérique du Nord. Ce projet a abouti en 1867, les dangers d'une annexion aux Etats-Unis ont été écartés, et le Bas-Canada, redevenu dans la Confédération une province distincte sous le nom de *province de Québec*, peut librement développer sa nationalité dans l'ordre religieux, littéraire et économique.

" Là s'arrête l'ouvrage de M. Turcotte. Si sous sa plume la langue française se ressent un peu trop du contact de l'anglais, on n'a qu'à louer chez lui l'art de la composition, qui arrive à donner un vif intérêt à des débats parlementaires racontés année par année. M. Turcotte a toutes les grandes qualités de l'historien. Versé dans les matières politiques, juridiques et économiques dont il a à parler, ses jugements sont fermes et ses principes religieux et sociaux toujours nettement exprimés. Il est en même temps d'une remarquable modération vis-à-vis de ses adversaires; il ne craint pas de constater les fautes de ses amis, et il a su éviter la plupart des écueils qui s'attachent au récit des événements contemporains.

CLAUDIO JANNET.

LETTRE DE M. RAMEAU A M. LOUIS P. TURCOTTE.

Monsieur,

Tout ce qui vient du Canada m'est toujours cher et agréable, mais c'est avec un intérêt tout particulier que j'ai lu le volume que vous m'avez envoyé, et où vous avez condensé avec talent et avec une impartialité remarquable l'histoire de ce dernier lustre.

" Non seulement j'y ai pris un grand plaisir, mais pour moi qui suis, quoique d'un peu loin, les évolutions de la politique canadienne, c'est un livre d'une véritable utilité, qui me permet de parcourir en un coup-d'œil rapide toute la suite des événements depuis vingt-cinq ans, et de renouer ainsi facilement à leurs antécédents toutes les questions qui viendront à s'agiter.

" J'en estime si bien l'intérêt et l'utilité, que je veux tâcher autant qu'il me sera possible de le faire connaître et d'attirer sur ce livre l'attention de notre public français, mais je n'oserais vous répondre de beaucoup de succès, car non seulement il y a trop peu de gens ici qui s'intéressent à notre vieille colonie, mais il faut même avouer que le nombre des gens qui la connaissent est encore plus restreint qu'il ne serait raisonnable de le supposer.

" J'ai lu avec une attention toute particulière ce qui se rapporte à l'administration si remarquable de Sir La Fontaine et à celle non moins notable de Sir Cartier, deux hommes d'état dont les annales du Canada conserveront la mémoire ; quelles que soient en effet les fautes que la critique et la divergence d'opinion puissent leur reprocher, ce sera toujours un mérite considérable d'avoir fait entrer la race conquise dans les conseils du gouvernement, et d'avoir su tenir et conserver d'une main forte le pouvoir pendant de longues années, au milieu des orages d'une démocratie toujours tumultueuse.

" Ce n'est point le fait d'un esprit faible ou vulgaire. Vous êtes de ceux à qui l'on peut parler avec cette justice ; car cette impartialité me montre assez que vous comprenez que l'on peut apprécier dignement la valeur des hommes sans les admirer toujours, de même que l'on peut les critiquer tout en rendant justice dans ce qu'ils ont fait de grand et de bon.

" C'est là le vrai signe de l'independance de l'esprit ; car, admirer absolument, ou blâmer sans réserve, c'est le propre de la servilité ou de la sottise—peut-être faudrait-il dire avec le latin : *stultitia servi.*

" Veuillez, monsieur, agréer l'estime et la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre tout dévoué serviteur,

Paris, ce 28 février 1873. E. RAMEAU.

LE PAYS DES FOURRURES

(*Suite*)

CHAPITRE XIX.

UNE VISITE DE VOISINAGE.

Le 2 décembre, l'intensité du froid avait diminué. Ces phénomènes de parasélènes étaient un symptôme auquel un météorologiste n'aurait pu se méprendre. Ils constataient la présence d'une certaine quantité de vapeur d'eau dans l'atmosphère, et, en effet, le baromètre baissa légèrement, en même temps que la colonne thermométrique se relevait à quinze degrés Fahrenheit (9° centigr. au-dessous de zéro).

Bien que ce froid eût encore paru rigoureux en toute région de la zone tempérée, des hiverneurs de profession le supportaient aisément. D'ailleurs, l'atmosphère était calme. Le lieutenant Hobson, ayant observé que les couches supérieures de neige glacée s'étaient ramollies, ordonna de déblayer les abords extérieurs de l'enceinte. MacNap et ses hommes entreprirent cette besogne avec courage, et en quelques jours elle fut menée à bonne fin. En même temps, on mit à découvert les trappes enfouies, et elles furent tendues de nouveau. De nombreuses empreintes prouvaient que le gibier à fourrure se massait aux environs du cap, et, la terre lui refusant toute nourriture, il devait aisément se laisser prendre à l'amorce des piéges.

D'après les conseils du chasseur Marbre, on construisit aussi un traquenard à rennes, suivant la méthode des Esquimaux. C'était une fosse large en tous sens d'une dizaine de pieds et creuse d'une douzaine. Une planche formant bascule, et pouvant se relever par son propre poids, la recouvrait de manière à la dissimuler entière-

ment. L'animal, attiré par les herbes et branches déposées à l'extrémité de la planche, était inévitablement précipité dans la fosse, dont il ne pouvait plus sortir. On comprend que, par ce système de bascule, le traquenard se retendait automatiquement, et qu'un renne pris, d'autres pouvaient s'y prendre à leur tour. Marbre n'éprouva d'autre difficulté, en établissant son traquenard, qu'à percer un sol très-dur ; mais il fut assez surpris—et Jasper Hobson ne le fut pas moins—quand la pioche, après avoir traversé quatre à cinq pieds de terre et de sable, rencontra en dessous une couche de neige, dure comme du roc, et qui paraissait être très-épaisse.

" Il faut, dit le lieutenant Hobson, après avoir observé cette disposition géologique, il faut que cette partie du littoral ait été soumise, il y a bien des années, à un froid excessif et pendant un laps de temps très-long ; puis, les sables, la terre, auront peu à peu recouvert la masse glacée, vraisemblablement étendue sur un lit de granit.

—En effet, mon lieutenant, répondit le chasseur, mais cela ne rendra pas notre traquenard plus mauvais. Au contraire même, les rennes, une fois emprisonnés, trouveront une paroi glissante sur laquelle ils n'auront aucune prise."

Marbre avait raison, et l'événement justifia ses prévisions.

Le 5 décembre, Sabine et lui étant allés visiter la fosse, entendirent de sourds grognements qui s'en échappaient. Ils s'arrêtèrent.

" Ce n'est point le bramement du renne, dit Marbre, et je nommerais bien la bête qui s'est fait prendre à notre traquenard !

—Un ours ! répondit Sabine.

—Oui, fit Marbre, dont les yeux brillèrent de satisfaction.

—Eh bien, répliqua Sabine, nous ne perdrons pas au change. Le beefsteak d'ours vaut le beefsteak de renne, et on a la fourrure en plus. Allons ! "

Les deux chasseurs étaient armés. Ils coulèrent une balle dans leur fusil déjà chargé à plomb, et s'avancèrent vers le traquenard. La bascule s'était remise en place, mais l'amorce avait disparu, ayant été probablement entraînée au fond de la fosse.

Marbre et Sabine, arrivés près de l'ouverture, regardèrent jusqu'au fond du trou, après avoir déplacé la bascule. Les grognements redoublèrent. C'étaient, en effet ceux d'un ours. Dans un coin de la fosse était blottie une masse gigantesque, un véritable paquet de fourrure blanche, à peine visible dans l'ombre, au milieu de laquelle brillaient deux yeux étincelants. Les parois de la fosse étaient profondément labourées à coups de griffe, et certainement, si les murs eussent été faits de terre, l'ours aurait pu se frayer un chemin au dehors. Mais sur cette glace glissante, ses pattes n'avaient

pas eu prise, et si sa prison s'était élargie sous ses coups, du moins n'avait-il pu la quitter.

Dans ces conditions, la capture de l'animal n'offrait aucune difficulté. Deux balles, ajustées avec précision vers le fond de la fosse, eurent raison du vigoureux animal, et le plus gros de la besogne fut de l'en tirer. Ces deux chasseurs revinrent au fort Espérance pour y chercher du renfort. Une dizaine de leurs compagnons, munis de cordes, les suivirent jusqu'au traquenard, et ce ne fut pas sans peine que la bête fut extraite de la fosse. C'était un ours gigantesque, haut de six pieds, pesant au moins six cents livres, et dont la vigueur devait être prodigieuse. Il appartenait au sous-genre des ours blancs par son crâne aplati, son corps allongé, ses ongles courts et peu recourbés, son museau fin et son pelage entièrement blanc. Quant aux parties comestibles de l'individu, elles furent soigneusement rapportées à Mrs. Joliffe, et figurèrent avantageusement comme plat de résistance au dîner du jour.

Dans la semaine qui suivit, les trappes fonctionnèrent assez heureusement. On prit une vingtaine de martres, alors dans toute la beauté de leur vêtement d'hiver, mais seulement deux ou trois renards. Ces sagaces animaux devinaient le piége qui leur était tendu, et le plus souvent, creusant le sol près de la trappe, ils parvenaient à s'emparer de l'appât et à se débarrasser ensuite de la trappe rabattue sur eux. Résultat qui mettait Sabine hors de lui, le chasseur déclarant un tel subterfuge "indigne d'un renard honnête."

Vers le 10 décembre, le vent ayant passé dans le sud-ouest, la neige se reprit à tomber, mais non pas par flocons épais. C'était une neige fine, en somme peu abondante, mais elle se glaçait aussitôt, car un froid vif se faisait sentir, et comme la brise était forte, on le supportait difficilement. Il fallut donc se caserner de nouveau et reprendre les travaux de l'intérieur. Par précaution, Jasper Hobson distribua à tout son monde des pastilles de chaux et du jus de citron, l'emploi de ces antiscorbutiques étant réclamé par la persistance de ce froid humide. Du reste, aucun symptôme de scorbut ne s'était encore manifesté parmi les habitants du fort Espérance. Grâce aux précautions hygiéniques prises, la santé générale n'avait point été altérée.

La nuit polaire était profonde alors. Le solstice d'hiver approchait, époque à laquelle l'astre du jour se trouve à son maximum d'abaissement au-dessous de l'horizon pour l'hémisphère boréal. Au crépuscule de minuit, le bord méridional des longues plaines blanches se teintait à peine de nuances moins sombres. Une réelle impression de tristesse se dégageait de ce territoire polaire, que les ténèbres enveloppaient de toutes parts.

Quelques jours se passèrent dans la maison commune. Jasper Hobson était plus rassuré contre l'attaque des bêtes fauves, depuis que les abords de l'enceinte avaient été déblayés,—fort heureusement, car on entendait de sinistres grognements sur la nature desquels on ne pouvait se méprendre. Quant à la visite de chasseurs indiens ou canadiens, elle n'était pas à craindre à cette époque.

Cependant, un incident se produisit, ce qu'on pourrait appeler un épisode dans ce long hivernage, et qui prouvait que, même au cœur de l'hiver, ces solitudes n'étaient pas entièrement dépeuplées. Des êtres humains parcouraient encore ce littéral, chassant les morses et campant sous la heige. Ils appartenaient à la race " des mangeurs de poissons crus " (1), qui sont répandus sur le continent du North-Amérique, depuis la mer de Baffin jusqu'au détroit de Behring, et dont le lac de l'Esclave semble former la limite méridionale.

Un matin du 14 décembre, ou plutôt à neuf heures avant midi, le sergent Long, revenant d'une excursion sur le littoral, termina son rapport au lieutenant, en disant que si ses yeux ne l'avaient point trompé, une tribu de nomades devait être campée à quatre milles du fort, près d'un petit cap qui se projetait en cet endroit.

" Quels sont ces nomades ? demanda Jasper Hobson.

—Ce sont des hommes ou des morses, répondit le sergent Long. Pas de milieu ! "

On aurait bien étonné le brave sergent en lui apprenant que certains naturalistes ont précisément admis " ce milieu " que lui, Long, ne reconnaissait pas. Et, en effet, quelques savants ont plus ou moins plaisamment regardé les Esquimaux comme " une espèce intermédiaire entre l'homme et le veau-marin."

Aussitôt le lieutenant Hobson, Mrs. Paulina Barnett, Madge et quelques autres, d'aller constater la présence de ces visiteurs. Bien vêtus, bien encapuchonnés, se tenant en garde contre les gelées subites, armés de fusils et de haches, chaussés de bottes fourrées auxquelles la neige glacée prêtait un point d'appui solide, ils sortirent par la poterne et suivirent le littoral, dont les glaçons encombraient la rivière.

La lune, dans son dernier quartier, jetait de vagues lueurs sur l'icefield, à travers les brumes du ciel. Après une marche d'une heure, le lieutenant dut croire que son sergent s'était trompé, ou tout au moins qu'il n'avait vu que des morses, lesquels avaient sans doute regagné leur élément par ces trous qu'ils tiennent constamment praticables au milieu des champs de glace.

(1) Traduction exacte du mot *esquimau*.

Mais le sergent Long, montrant un tourbillon grisâtre qui sortait d'une extumescence conique, sorte de hutte, élevé sur l'icefield, se contenta de répondre tranquillement:

"Voilà donc une fumée de morses!"

En ce moment des êtres vivants sortirent de la hutte, se traînant sur la neige. C'étaient des Esquimaux, mais s'ils étaient hommes ou femmes, c'est ce qu'un Esquimau seul eût pu dire, tant leur accoutrement permettait de les confondre.

En vérité, et sans approuver en quoi que ce soit l'opinion des naturalistes citée plus haut, on eût dit des phoques, de véritables amphibies, velus, poilus. Ils étaient au nombre de six, quatre grands et deux petits, larges d'épaules pour leur taille médiocre, le nez épaté, les yeux abrités sous d'énormes paupières, la bouche grande, la lèvre épaisse, les cheveux noirs, longs, rudes, la face dépourvue de barbe. Pour vêtements, une tunique ronde en peau de morse, un capuchon, des bottes, des mitaines de même nature. Ces êtres, à demi sauvages, s'étaient approchés des Européens et les regardaient en silence.

"Personne de vous ne sait l'esquimau?" demanda Jasper Hobson à ses compagnons.

Personne ne connaissait cet idiome; mais aussitôt, une voix se fit entendre, qui souhaitait la bienvenue en anglais:

"Welcome! welcome!"

C'était un Esquimau, ou plutôt, comme on ne tarda pas à l'apprendre, une Esquimaude, qui, s'avançant vers Mrs. Paulina Barnett, lui fit un salut de la main.

La voyageuse, surprise, répondit par quelques mots que l'indigène parut comprendre facilement, et une invitation fut faite à la famille de suivre les Européens jusqu'au fort.

Les Esquimaux semblèrent se consulter du regard, puis, après quelques instants d'hésitation, ils accompagnèrent le lieutenant Hobson, marchant en groupe serré.

Arrivée à l'enceinte, la femme indigène, voyant cette maison dont elle ne soupçonnait pas l'existence, s'écria:

"House! house! snow-house?"

Elle demandait si c'était une maison de neige, et pouvait le croire, car l'habitation se perdait alors dans toute cette masse blanche qui couvrait le sol. On lui fit comprendre qu'il s'agissait d'une maison de bois. L'Esquimaude dit alors quelques mots à ses compagnons, qui firent un signe approbatif. Tous passèrent alors par la poterne, et, un instant après, ils étaient introduits dans la salle principale.

Là, leurs capuchons furent retirés, et l'on put reconnaître les

sexes. Il y avait deux hommes de quarante à cinquante ans, au teint jaune-rougeâtre, aux dents aiguës, aux pommettes saillantes, ce qui leur donnait une vague ressemblance avec des carnivores; deux femmes encore jeunes, dont les cheveux nattés étaient ornés de dents et de griffes d'ours polaires; enfin, deux enfants de cinq à six ans, pauvres petits êtres à mine éveillée, qui regardaient en ouvrant de grands yeux.

"On doit vraisemblablement supposer que des Esquimaux ont toujours faim, dit Jasper Hobson. Je pense donc qu'un morceau de venaison ne déplaira pas à nos hôtes."

Sur l'ordre du lieutenant Hobson, le caporal Joliffe apporta quelques morceaux de renne, sur lesquels ces pauvres gens se jetèrent avec une sorte d'avidité bestiale. Seule, la jeune Esquimaude qui s'était exprimée en anglais montra une certaine réserve, regardant, sans les quitter des yeux, Mrs. Paulina Barnett et les autres femmes de la factorerie. Puis, apercevant le petit baby que Mrs. Mac Nap tenait sur ses bras, elle se leva, courut à lui et, lui parlant d'une voix douce, se mit à le caresser le plus gentiment du monde.

Cette jeune indigène semblait être, sinon supérieure, du moins plus civilisée que les autres, et cela parut surtout quand, ayant été prise d'un léger accès de toux, elle mit sa main devant sa bouche, d'après les règles les plus élémentaires de la civilité.

Ce détail n'échappa à personne. Mrs. Paulina Barnett, causant avec l'Esquimaude et employant les mots anglais les plus usités, apprit en quelques phrases que cette jeune indigène avait servi pendant un an chez le gouverneur danois d'Uppernawik, dont la femme était Anglaise. Puis elle avait quitté le Groënland pour suivre sa famille sur les territoires de chasse. Les deux hommes étaient ses deux frères; l'autre femme, mariée à l'un d'eux et mère des deux enfants, était sa belle-sœur. Ils revenaient tous de l'île Melbourne, située, dans l'est, sur le littoral de l'Amérique anglaise, regagnant à l'ouest la pointe Barrow, l'un des caps de la Géorgie occidentale de l'Amérique russe, où vivait leur tribu, et c'était un sujet d'étonnement pour eux de trouver une factorerie installée au cap Bathurst. Les deux Esquimaux secouèrent même la tête en voyant cet établissement. Désapprouvaient-ils la construction d'un fort sur ce point du littoral? Trouvaient-ils l'endroit mal choisi? Malgré toute sa patience, le lieutenant Hobson ne parvint point à les faire s'expliquer à ce sujet, ou du moins il ne comprit pas leurs réponses.

JULES VERNE.

(*à continuer.*)

CHRONIQUE PARISIENNE

Après Luther et ses imputations venimeuses contre le clergé, après Rabelais et ses monstrueuses descriptions, après Voltaire et ses sarcasmes, après Robespierre et ses échafauds, après Béranger enfin et ses chansons et la presse politique avec ses invectives, il ne restait plus au prêtre français qu'à boire un dernier calice plus humiliant à la vérité, sinon plus amer que tous les autres : il ne lui restait plus qu'à paraître dans le roman contemporain.

Notre époque ayant élevé ce pilori, il n'est sorte de personnes et d'institutions respectables qu'on n'y ait successivement attachées ; et, un jour, pour relever l'intérêt qui languissait et ramener la popularité qui faisait mine d'aller à d'autres spectacles et à d'autres bateleurs, Victor Hugo, en plein chef-d'œuvre (1), créa son odieux Claude Frollo, et se mit à donner l'exemple de " manger du prêtre."

Non que le roman, en côtoyant l'histoire, n'eut déjà mordu plus d'une fois à ce fruit défendu. Nous avions lu Walter Scott, dont les tableaux, poussés au noir, faisaient efficacement quoique courtoisement son procès au clergé catholique, et nous montraient des templiers trop buveurs, des évêques trop mondains, des abbés trop peureux et des moines plus gras que nature.

Manzoni lui-même, dans ses immortels *Fiancés*, ouvre le récit par la pourtraicture d'un certain don Albondio, fort réjouissant sans doute, et dans l'espèce, peut-être, fort ressemblant, mais que l'on ne saurait sans injustice généraliser comme le type du curé de campagne. C'est pourtant ce qu'on n'a pas manqué de faire.... et l'angélique profil de Frédéric Borromée qui apparaît sur la fin, ne compense que très-imparfaitement, à notre avis, le tort fait dès le début à toute une classe de ses humbles confrères. Personne ne devait savoir mieux que Manzoni que si le ridicule ne donne pas toujours la mort, presque toujours il inocule la lèpre.

---

(1) Notre-Dame de Paris.

Il est une réflexion douloureuse dont on ne peut se défendre en comparant à ce point de vue les romans anglais et les romans français. Dans les récits protestants, en effet, le clergyman intervient aussi souvent, plus souvent même que sous la plume de nos romanciers : mais avec quelle convenance presque toujours ! avec quelle auréole de savoir et d'honneur ! avec quelles passions élevées ! Lisez Dickens, Thackeray, Miss Bronte, et en Amérique Miss Cummins ; tous font à l'homme d'église un rôle qui se soutient dans l'estime, souvent même dans la sympathie du lecteur, et personne n'a la déloyauté de substituer ici l'exception à la règle.

Pour comprendre à quel point nos écrivains sont coupables d'en agir autrement, il faut savoir que si le roman baisse un peu chez nous depuis quelqnes années sous le rapport de la clientèle et du nombre des lecteurs, il a gagné considérablement en valeur littéraire. Il serait puéril de le contester : non-seulement il se maintient au degré élevé où l'avait vu la génération précédente, mais encore quelques-uns des romanciers du jour, Octave Feuillet, Jules Sandeau, Victor Cherbuliez, Alphonse Daudet, Paul Féval, lui ont donné une forme et lui ont imprimé des qualités qui le rendent à certains égards supérieur à ce qu'il a jamais été. Il n'en est que plus dangereux, quand il s'avise de chercher le succès dans le scandale.

Tant que le prêtre n'a été que comparse dans le récit, comme sous la plume de Chateaubriand, par exemple, on a pu pardonner à l'auteur de l'avoir trop humanisé, et même d'avoir ça et là gravement dénaturé son rôle, méconnu son caractère et forcé ses traits. Mais vint le jour où le prêtre fut résolument envisagé comme une "variété sociale," bonne à défrayer la curiosité des lecteurs de feuilletons, c'est-à-dire uniquement comme élément de pittoresque. Alors Lamartine écrivit *ex professo* son *Jocelyn*, et le moyen-âge ecclésiastique fut livré en proie à toutes les audaces de l'école romantique, qui en fit ce que nous savons par le seul ouvrage qui survive à cette levée de boucliers : *Notre-Dame de Paris*.

Parmi les romans de cette première époque, les plus populaires, heureusement, n'ont peut-être pas été, à ce point de vue, les plus dangereux. Tels, pour ne parler que d'eux, les récits exhubérants d'Alexandre Dumas, père. Sans doute Richelieu et Mazarin n'y sont pas ménagés, et le clergé n'y partage que trop souvent avec la noblesse et la royauté, les anathèmes de ce grand flatteur du mouvement bourgeois et voltairien de 1830. Mais l'abondance même de ces fictions en neutralise le péril. Car l'invraisemblable et le fantastique sont tels, que le lecteur ne tarde pas à se sentir prévenu et à constater que Dumas est avec la réalité comme le

paysan ivre est avec son âne : tautôt à gauche, tantôt à droite, jamais dessus.

Tels ne sont pas, tant s'en faut, les récits de Georges Sand, et particulièrement son roman anti-clérical au premier chef de *Mademoiselle La Quintinie.*

L'éloge de Mme. Sand comme écrivain n'est plus à faire, et l'on sait ce que valent à ce point de vue la plupart de ces nombreux volumes d'une si facile lecture et d'une si dangereuse beauté. Là, ce n'est pas une plume que le narrateur laisse courir sur des feuillets insensibles, c'est un scalpel qu'il promène sur des chairs vivantes : et si prévenu ou si froid que vous puissiez être, vous ne pouvez vous défendre de tomber sous le charme et de vous sentir ému. Là, le cœur humain et la nature se fondent en un hymne mystique, moins vague que la poésie panthéiste peut-être, mais malheureusement tout aussi peu chrétien. Personne ne les a fait parler comme cette femme, qui a eu le rare privilége d'obtenir à la fois les suffrages de la foule et l'approbation des délicats.

Pourquoi ce suffrage a-t-il été moins général à l'apparition du volume cité plus haut et l'approbation moins unanime ? Parce que *Mademoiselle La Quintinie* est avant tout une œuvre de sectaire : parce que la rage révolutionnaire de l'auteur y éclatant sans frein, sa pensée ne s'y enveloppe plus d'aucune de ces opinions moitié fil, moitié coton, comme on dit dans les ateliers, par où elle réussit ailleurs à gazer le blasphême : eu un mot, parce que Mme. Sand à son tour a voulu manger du prêtre.

Il en resulte une série de lettres déclamatoires, chicanières, travaillées, où le fil du récit vous échappe vingt fois chemin faisant et d'où le lecteur sort toujours avec moins de conviction que de fatigue.

L'auteur y poursuit sournoisement cette thèse chère aux réfugiés genevois, que le célibat du prêtre est contre nature, et ouvertement cette autre thèse que l'influence sacerdotale est le fléau des familles, le ver rongeur des mariages et l'élément dissolvant de toutes les forces sociales les plus faites pour s'unir dans les mêmes pensées et se combiner dans les même efforts. On y entrevoit vaguement la religion positiviste entrant en lutte victorieuse avec la religion catholique à propos d'une pauvre jeune fille qui se laisse péniblement arracher la foi par son futur beau-père ; et il est piquant d'y voir un prêtre converti à la même doctrine par deux ou trois vénérables voltairiens. Après cela, j'ignore ce que Mme Sand a pu penser de ce livre avant de mourir : car il lui a été donné de le voir mis en action par les vieux catholiques !

Nous naissons tous originaux, a dit un auteur, et nous mourons

tous copies. Il n'est donc pas étonnant que Georges Sand ait eu ses imitatrices : mais ce serait presque la rabaisser, que de citer leurs mauvais livres après les siens. Laissons donc dans le juste oubli qui les couvre et les désespère, les malheureuses révoltées qui ont emboité le pas derrière cette plume hors-pair : pauvres créatures dévoyées qui tricoteraient de très bons bas et qui passent leur temps à barbouiller du papier... sans même arriver à la notoriété du scandale !

Quant aux romanciers de l'autre sexe qui après Georges Sand, et tous avec moins de talent, ont touché au prêtre, ils ont fait preuve les uns de la même mauvaise foi, les autres de la même ignorance. Mais c'est à la vérité l'ignorance qui domine, et on reste confondu des erreurs accumulées en leurs tableaux par les soi-disant peintres de cette " variété sociale."

La première et la plus dommageable de toutes a trait à la vocation. Savez-vous ce que sont, dans l'idée des romanciers, les cloîtres de la Trappe et les solitudes de la Chartreuse ? –Avant tout des pénitenciers et au bas mot des refuges. Le prêtre est un dégoûté, la religieuse une victime du siècle, le séminaire un asile de jeunes beaux-fils désenchantés, le couvent un purgatoire ouvert exclusivement aux mécomptes et aux repentirs précoces. On voit tout ce qui peut sortir de là : car l'exception se substituant ainsi à la règle et le spectacle, comme on l'a dit, se trouvant entièrement dans le spectateur, tel croit avoir dit ce qu'il sait, qui n'a dit en réalité que ce qu'il pense.

Dans un de ces gracieux volumes, où l'académicien Mérimée ciselait les " nouvelles " qui faisaient, parait il, la joie des dieux sous le dernier empire, j'en trouve une intitulée : l'*abbé Aubain*, que l'auteur n'est pas fâché de nous présenter comme type de l'intéressante variété sociale des curés de campagnes. L'abbé Aubain n'en est pas moins un déclassé de la plus belle eau, infiniment plus lettré que ne le comporte la petite île à moitié sauvage où il exerce son ministère. Ne me demandez pas comment cela se fait. Contentez-vous de savoir qu'*il le fallait*, pour attirer d'abord, puis pour distraire, puis pour absorber, puis enfin pour ensorceler une belle marquise échappée, on ne sait pourquoi, aux délices de Paris et en train d'aérer un vieux château abandonné aux rats depuis plus d'un demi-siècle. La paroissienne timorée a d'ailleurs bien vite filé ce beau caprice avec son curé, et comme elle est justement la petite-nièce de l'évêque du lieu, elle s'en tire, en obtenant à son singulier soupirant un avancement magnifique. Seulement, l'auteur a trouvé le moyen d'ajouter encore une petite infamie sous forme d'épilogue. Après nous avoir représenté son héros comme

sérieusement épris, il ouvre au lendemain de sa nomination une de ses lettres intimes, dans laquelle lettre à un sien confrère, le faux amoureux se gausse de sa paroissienne et de ses utiles frayeurs, se félicite de son nouveau poste et se promet d'y déboucher des flacons plus généreux et d'y rôtir des chapons plus tendres.

Tout cela en quelques pages d'un récit élégant et sobre, où l'auteur, en véritable artiste qu'il est, ne tire même pas de conclusions et laisse au lecteur d'achever sa pensée. Perfidie dont aucun prêtre, je pense, ne lui saura gré ; car elle rappelle trop le mot prêté à certain tyran en faveur de ses opprimés : nous ne les tuerons pas, mais nous ferons qu'ils meurent.

Avec plus de verve peut-être, mais une verve moins châtiée, M. Emile Zola emboîte le pas à M. Mémirée, et se met lui aussi à manger du prêtre. Seulement, il ne s'agit plus ici du hors d'œuvre léger d'une nouvelle, ce sont deux copieux romans, deux substantiels et plantureux volumes. Dans le premier, *la Conquête de Plassans*, nous sommes en face de l'esprit de domination et d'envahissement sous les traits de l'abbé Faujas, qui vient de traverser en inconnu la petite ville qu'il va évangéliser, et dont, accoudé à sa fenêtre, le soir, il médite de faire la conquête.

" Tête nue, il regarde la nuit noire, heureux d'être seul et s'ab-
" sorbant dans ses pensées qui lui mettent tant de dureté au front,
" les bras croisés et levant la tête pour voir au loin jusqu'au fond
" de la petite ville endormie. Les grands arbres de la sous préfec-
" ture faisaient une masse sombre, les poiriers du côté allongeaient
" leurs membres maigres et tordus, puis ce n'était qu'une mer de
" ténèbres, un néant dont pas un bruit ne montait. La ville
" avait une innocence de fille au berceau. L'abbé Faujas tendit
" les bras d'un air de défi ironique, comme s'il voulait prendre
" Plassans sur sa poitrine pour l'étouffer ! "

Ainsi le romancier veut absolument que ce soit " pour l'étouffer" : vous n'en mettriez certainement pas votre main au feu, ni moi non plus : mais, que voulez-vous ? M. Zola supposera tout, plutôt que de conclure aux ardeurs de la charité qu'il ne connaît pas et aux patiences du zèle apostolique.—Chose étrange pourtant, ce dominateur envahissant demeure chaste, et je dirais presque que l'auteur y a eu plus de mérite que l'abbé Faujas. Car étant donné le caractère de celui-ci, et les tendances de celui-là, l'écrivain a dû avoir plus de tentations que le prêtre. Aussi n'a-t'il pas manqué d'y succomber dans *La faute de l'abbé Mouret*, son second roman " ecclésiastique."

On raconte d'un critique d'art fort ivrogne, que se voyant un

jour dans une glace, il s'arrêta et se mit à critiquer vigoureusement son portrait. Je n'irai pas jusqu'à dire que les romanciers en général et M. Zola en particulier, critiquent ainsi leurs propres travers.... Non : mais ils s'acharnent après l'idée absolument subjective et fantaisiste qu'ils se sont faite du prêtre ; et ils mettent autant de passion à rechercher le mal pour le décrire, que les réformateurs pour le combattre et pour l'amoindrir. *La fuute de l'abbé Mouret* est un produit de cette préoccupation malsaine. L'auteur, réaliste systématique, toujours neuf dans ses peintures, mais pas toujours heureux, y broie les plus vives couleurs, à cette seule fin d'intéresser à la chute d'un curé de village et de nous édifier ensuite des efforts efficaces qu'il fait pour ne plus pécher. Je ne voudrais pas répondre cependant, que l'auteur n'ait plutôt cherché là, un cadre à effet pour ses descriptions, un prétexte pour ses tableaux rutilants et pour ses paysages, parfois magiques. En voici un, où se résume le mélange de traits heureux et de traits risqués qui sont la fortune de M. Zola et qui donnent la mesure de sa facture littéraire. Il s'agit d'une messe matinale et déserte dans une pauvre église de village.

.....

—" *Orate fratres*, dit le prêtre à voix haute, tourné vers les bancs " vides, les mains élargies et rejointes dans un geste d'appel aux " hommes de bonne volonté.

" Et se retournant vers l'autel, il continua en baissant la voix. " Assis sur ses talons, Vincent marmotta une longue phrase latine, " dans laquelle il se perdit. Ce fut alors que les flammes jaunes " entrèrent par les fenêtres. Le soleil à l'appel du prêtre venait à la " messe. Il éclaira de larges nappes dorées à la gauche, l'autel de " la Vierge, l'horloge à poids enfermée dans une armoire, dont les " coups sourds ébranlaient la nef, pareils aux battements d'un " cœur énorme caché quelque part sous les dalles. Un craquement " souleva le confessionnal, l'horloge réchauffée battit l'heure à " coups plus vif. Il sembla que le soleil peuplait les bancs des " poussières qui dansaient dans ses rayons et que l'Eglise se rem- " plissait d'une foule tiède. Au dehors, on entendait les petits " bruits du réveil heureux de la campagne, les herbes qui soupi- " raient d'aise, les feuilles qui s'essuyaient dans la chaleur, les " oiseaux lissant leurs plumes et donnant un premier coup d'aile. " A une des fenêtres, un gros sorbier se haussait, jetant des bran- " ches par les carreaux cassés, etc."—D'où il appert surtout, n'est-ce pas, que M. Zola qui ici, parle si évidemment de ce qu'il sait, a fréquenté de bien mauvaises compagnies, depuis le temps où il servait la messe.

Faisons, quoique plus modérément, le même reproche à M. Ferdinand Fabre, qui a par-devers lui toute une galerie sacerdotale et qui s'est fait une spécialité dans le genre qui nous occupe en ce moment. M. Fabre déclare que dans la vie réelle, comme dans ses livres, les bons prêtres dominent de beaucoup; et que dans ses livres comme dans la vie réelle, il n'y a pas de prêtres absolument parfaits.—Très-bien, Monsieur Fabre: excellente profession de foi! mais maintenant voyons un peu vos livres.

Hélas! pour un abbé Courbezon vraiment évangélique que je rencontre, et à qui vous n'avez même pu vous défendre d'attribuer une de ces manies, signe distinctif, suivant vous, et peut-être châtiment du célibataire, que de prêtres plus qu'imparfaits! et comme vous avez mal payé au séminaire, au presbytère et au couvent la longue et généreuse hospitalité que, dit-on, vous y avez reçue!

Certes, les romans de M. Fabre ne sont pas licencieux, comme ceux d'Hector Morlot:—ils ne représentent que des clercs un peu menteurs et légèrement grapilleurs comme Barnabé, des prêtres à manies comme l'abbé Courbezon, ou ambitieux comme l'abbé Tigrane. M. Fabre et les romanciers de son école sont plutôt comme le roi Louis-Philippe, dout Guizot disait qu'il commençait beaucoup de fautes et n'en finissait que fort peu. Malheureusement, ce qu'ils laissent ébauché, le lecteur l'achève.

Flétrissons donc de toute l'énergie de notre bons sens et de notre foi ces tempéraments habiles et perfides. Flétrissons la curiosité malsaine éveillée contre tout ce qu'il y a de respectable en ce monde, et l'exploitation du scandale comme moyen de succès. C'est en vain qu'on a cru voir à fond le curé de village, en peignant exactement un lever de soleil dans son église, ou en rôdant autour de sa silencieuse et discrète maison. C'est en vain qu'entre une soirée au théâtre et un bal masqué, des auteurs ont pris sur eux d'interroger le prêtre et de faire parler les longs silences de ses soirs d'hiver, troublés seulement par le grillon qui chante dans les fentes de l'âtre et les crépitements de la braise qui achève de se consumer..... La vie de cet homme est à la fois plus haute et plus simple que cela. Elle n'a pas ces complications et ces fièvres inquiètes. Elle n'affecte pas ces airs tragiques. C'est plutôt un mélange de succès discrets et d'insuccès dévorés en silence: ce sont des incidents sans éclat, des aventures sans bruit, des chagrins sans larmes: ce sont des espoirs qui ne sourient qu'au ciel, et des plaies sourdes parfois qui se laissent magner aux mouches, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de les cicatriser et de les guérir.

Th. B.

Paris, décembre 1876.

CHRONIQUE DU MOIS

La province de Québec vient d'éprouver une perte cruelle par la mort de son deuxième lieutenant-gouverneur, l'hon. Réné-Edouard Caron. Tous les partis sans distinction reconnaissent dans le regretté défunt, l'un des hommes qui a le plus honoré le Canada par ses talents et son intégrité. Issu d'une respectable famille de cultivateurs, M. Caron sut dès le début inspirer une grande confiance et gagner l'estime de ses concitoyens de Québec qui ne lui marchandèrent pas les honneurs.

Sa carrière a été excessivement bien remplie et laborieuse. Né avec le siècle, il fut mêlé à toutes les luttes politiques qui ont accompagné la reconnaissance de nos droits par l'Angleterre. Sa modération et son jugement sûr lui firent éviter les écarts de beaucoup de ses collègues au Parlement, qui entrainèrent les Canadiens dans une voie dangereuse. Il reconnaissait la justesse de leurs réclamations, mais il pensait avec raison, que ce n'était pas de la révolte que l'on pouvait attendre le redressement des torts dont on avait à se plaindre. Sa conduite fut d'abord blâmée par ses électeurs de Québec et, il donna sa démission comme député. Les événements lui donnèrent raison et Québec lui dut en partie de ne pas voir les échafauds se dresser comme il arriva à Montréal. Peu d'hommes laisseront après eux une mémoire plus honorée que celle de l'hon. M. Caron. Après avoir pris pendant plus de 30 ans une part active à nos débats politiques, il fut appelé sur le banc judiciaire. Là il se montra aussi à la hauteur de ses graves fonctions et ses décisions furent toujours accueillies avec un grand respect. Une nouvelle marque de l'estime que l'on faisait de ses talents lui fit donnée lorsque l'on s'occupa de la révision de nos lois. Il fut nommé l'un des trois commissaires chargés de la codification de nos statuts. Il s'acquitta de cette tâche ardue avec tout le zèle et l'énergie qu'il mettait dans tout ce qu'il entreprenait.

Pour couronner une vie déjà si honorablement remplie, il fut appelé en 1873, au poste le plus élevé qu'un Canadien puisse envier en ce pays, celui de lieutenant-gouverneur. Il remplit toujours les devoirs de cette charge avec toute la dignité et le tact que comportait une aussi haute position.

Dans la vie privée, l'hon. M. Caron était le type du gentilhomme canadien. Sa politesse exquise, son urbanité s'alliaient parfaitement à des manières distinguées. Il savait exercer la charité, de façon à ne jamais blesser ceux qu'il assistait. Catholique pratiquant, il se montra toujours et en toute circonstance un enfant soumis et dévoué de l'Eglise. Aussi Notre Saint Père le Pape avait reconnu les services rendus à la bonne cause, en lui conférant le titre de chevalier commandeur de l'ordre de St. Grégoire-le-Grand. La perte d'un si grand citoyen sera vivement ressentie par toute la province, mais particulièrement à Québec, sa ville d'adoption, où il a passé plus de 50 années de son existence et dont il fut longtemps le premier officier, en qualité de maire.

Les funérailles de l'hon. M. Caron ont eu lieu à la Basilique de Québec, le 18 décembre, au milieu d'un immense concours. La pompe funèbre a été des plus solennelles.

Le choix de son successeur est déjà fait. L'hon. M. Luc Letellier de St. Just a prêté serment le 16 de ce mois, devant leurs honneurs les juges Meredith et Taschereau, comme lieutenant-gouverneur de la province de Québec.

Il se trouve maintenant une place vide dans le cabinet fédéral et l'on nomme plusieurs députés ou sénateurs qui ont une chance d'obtenir le portefeuille laissé vacant par la nomination de l'hon. M. Letellier. Le choix du nouveau ministre ne sera probablement pas connu avant quelques jours.

Les travaux de la législature provinciale sont encore peu avancés, et les items du budget ne sont pas tous adoptés. La mort du lieutenant-gouverneur les a retardés, les Chambres n'ayant point siégé depuis son décès jusqu'après ses funérailles. Jusqu'ici la discussion n'a pas été très animée, et il ne s'est pris qu'un seul vote et encore sur un item peu important du budget. Cette division a montré le peu de forces dont dispose l'opposition. Toutefois on s'attend à un débat très-vif lorsque le gouvernement fera connaître sa politique sur les octrois des chemins de fer de la rive sud. Les Chambres s'ajourneront probablement pour le premier de l'an.

La législature locale d'Ontario est convoquée pour le trois janvier prochain, pour la dépêche des affaires.

De tristes nouvelles nous arrivent des territoires du Nord-Ouest. La petite vérole a fait son apparition dans cette contrée. Elle ex-

erce de grands ravages parmi les émigrés islandais et les tribus indiennes. La population est en proie, à la plus vive terreur et s'enfuit devant la contagion. Le gouvernement prend les mesures les plus énergiques pour arrêter ses progrès. On est plus brave à Montréal, où le fléau sévit aussi cruellement peut-être, mais on y est tellement accoutumé que l'effroyable maladie décime notre population, sans que l'on fasse beaucoup, pour arrêter sa marche ascendante.

***

L'imbroglio électoral se continue chez nos voisins. Les républicains comme les démocrates réclament l'élection du président et la proclament. De nouvelles complications surgissent chaque jour, les protestations se dressent contre les protestations, et il est difficile de prévoir comment se dénouera cette trame pour ainsi dire inextricable. En attendant, le pays est dans une extrême effervescence, et les incidents les plus malheureux se sont déjà produits. Ainsi, dans la Coroline du Sud, il y a deux chambres d'assemblée entièrement distinctes. L'une est républicaine et l'autre démocrate. Elles ont élu chacune, leur président, et ont siégé en même temps. On conçoit qu'un tel état de choses est peu tolérable, mais pour le moment il n'y a pas de remède. L'administration des affaires publiques, le commerce et toutes les opérations financières souffrent singulièrement de cette incertitude, et le respect de la loi est gravement amoindri.

La question viendra sous peu devant le congrès, qui aura bien du mal à la résoudre, si toutefois il y parvient. Le sénat est en faveur des républicains, tandis que la majorité de la chambre d'assemblée est démocrate. On peut donc s'attendre à de sérieux conflits entre ces deux branches de l'administration fédérale. Les républicains, appuyés par le gouvernement, prennent une attitude oppressive et violente.

On prête au président Grant, et avec beaucoup de vraisemblance, des propos qui ne montrent rien moins que l'esprit d'impartialité et de déférence pour l'autorité du scrutin qu'on a droit d'attendre du premier magistrat de la république. Dans une entrevue, M. Grant se serait prononcé avec une extrême rigueur contre les démocrates. Suivant son opinion, M. Tilden n'aurait obtenu la majorité que dans les états qui se sont montrés déloyaux pendant la guerre; sa majorité à New-York n'était due qu'au vote d'une population étrangère et ignorante ; les plus précieux intérêts de la républicaine seraient mis en danger si le parti démocrate arrivait au

pouvoir ; le sud est encore agité, et est opposé par tous ses intérêts au paiement de la dette nationale comme au maintien de l'honneur et du crédit du pays. Enfin il ne pensait pas que le bien général pût résulter du triomphe du parti démocratique et qu'au contraire beaucoup d'intérêts seraient gravement menacés.

Un langage semblable de la part du président, au moment où les principes sur lesquels reposent les institutions sont ouvertement méconnus, et où tous les moyens semblent bons au parti républicain pour se cramponner au pouvoir, même au mépris du droit et de la loi, ne saurait être qu'un encouragement à l'illégalité sinon à la violence. D'ailleurs les procédés du président justifient cette appréciation et ce qui se passe dans la Caroline du Sud en est la preuve.

Comme on le voit, l'horizon s'assombrit aux Etats-Unis, et les esprits les plus éclairés augurent rien de bien rassurant, de la situation politique. On va même jusqu'à prêter des visées de dictature à Grant, dans le cas où un conflit s'élèverait entre les deux Chambres sur le choix final du futur président. Dans ce cas, si Grant peut compter sur la petite armée fédérale, il ne pourra pas certainement s'appuyer sur l'immense majorité du peuple dont le vote pèse en faveur de Tilden. Une telle tentative aurait pour résultat un soulèvement général et l'on reverrait sans doute les jours les plus sombres de la guerre de sécession.

Les journaux démocrates du Nord inclinent à la conciliation et conseillent la modération, tandis que les organes du Sud font valoir leurs droits avec la plus grande énergie, et ne craignent pas d'affirmer que si l'on foule aux pieds ses prérogatives les plus sacrées, le peuple se soulèvera et exigera par la force la justice qu'on lui refuse.

Pour résumer, on peut dire que les Etats-Unis se trouvent dans une situation peut-être sans exemple dans les fastes de l'Union. La confirmation de l'élection présidentielle a déjà été soumise aux chambres, mais jamais elle n'a présenté un enchaînement de complications aussi graves et de prétentions aussi opposées.

***

Le cabinet français a subi un remaniement. Les députés de la gauche, qui sont en grande majorité, refusaient de voter le budget, si M. Dufaure, le chef du ministère, n'était pas remplacé par un des leurs. Les ministres pouvaient compter sur la majorité au sénat, et pendant quelque temps on a cru que le président MacMahon garderait son cabinet, en s'appuyant sur la chambre haute. Toutefois

on a abandonné cet expédient risqué, et M. Jules Simon a été appelé à la présidence du conseil, remplaçant M. de Marcère au ministère de l'intérieur, tandis que M. Martel a pris le portefeuille des cultes laissé vacant par la retraite de M. Dufaure. Les autres ministres ont gardé leur portefeuilles. Malgré les longs services de M. Dufaure, le président a été forcé de le jeter à la mer, comme il avait fait de M. Buffet. Cependant ces deux hommes avaient laissé s'évanouir leur popularité parlementaire pour rester fidèles au programme du président. La crise est passée pour le moment, mais une nouvelle peut surgir d'un moment à l'autre. La gauche s'est montrée satisfaite de l'exposé politique de M. Simon et l'a applaudi. M. Gambetta et ses partisans les plus acharnés ont seuls manifesté leur mécontentement. Il a même déclaré à ses amis que le nouveau gouvernement avait été formé contre son gré et qu'il se le rappellerait plus tard. On peut croire que le fameux tribun jalouse M. Simon et qu'il s'attendait à être appelé à faire partie de la nouvelle administration.

Les dernières nouvelles nous apprennent que M. Pouyer-Quertier, président du comité des finances, a recommandé au sénat d'insérer de nouveau dans le budget certaines allocations pour les aumôniers de l'armée et autres fins religieuses. On sait que ces octrois avaient été dernièrement retranchés par la chambre des députés. Il a dit que le sénat affirmerait par là ses droits qu'il devait exercer aussi librement que l'autre chambre. Il termina son discours en termes conciliants, déclarant que les deux chambres étaient animées des mêmes sentiments patriotiques. Si l'on adopte la suggestion de M. Pouyer-Quertier, il s'élèvera là probablement un conflit entre les deux chambres, car les républicains prétendent que, d'après la constitution, le sénat n'a pas le droit de prendre l'initiative des mesures financières, et qu'il ne peut remettre dans le bujet aucun des items qui ont été rejetés par la chambre des députés.

***

Depuis quelques semaines, N. S. P. le Pape a éprouvé deux pertes cruelles par la mort de Leurs Eminences les cardinaux Antonelli et Patrizzi. Le premier était attaché à Sa Sainteté en qualité de Secrétaire d'Etat ; le second était son Vicaire-général et le doyen du Sacré-Collége. Tous deux ont dépensé leur vie au service de Pie IX, ont lutté avec lui contre les ennemis de l'Eglise et lui ont aidé à supporter les rudes épreuves de l'exil et de l'emprisonnement. Connaissant le grand attachement de Pie IX pour

ses fidèles serviteurs, il nous est permis de juger combien son cœur a été affligé, lorsqu'il a fallu se séparer de ces deux vieillards sexagénaires qui l'avaient servi pendant toute la durée de son pontificat.

***

La question d'Orient n'a pas fait beaucoup de chemin depuis un mois. Les travaux de la conférence préliminaire sont cependant terminés et les résolutions qu'on y a adoptées ont été communiquées par les plénipotentiaires à leurs gouvernements respectifs. Il paraîtrait que ces derniers en sont satisfaits. La seconde conférence doit se réunir sous peu, et c'est alors que le résultat de la première sera communiqué à la Turquie. Cette dernière se montrera-t-elle aussi satisfaite, voilà la question. Tout dernièrement, le gouvernement turc faisait publier dans les journaux de Vienne qu'il s'en tiendrait au traité de Paris. La conférence s'est entendue sur la question de l'occupation, mais la Porte est opposée à toute occupation étrangère.

En attendant, la Turquie et la Russie poursuivent des armements gigantesques, et l'on assure que cette dernière envahira le territoire turc vers le 2 janvier prochain. Ainsi, le commencement de l'année serait, à l'inverse de ce qui se pratique ordinairement, le signal de l'effusion du sang et d'une lutte acharnée. Peut-être que les efforts de la diplomatie réussiront-ils à retarder ce sanglant dénouement, car il est rumeur que l'armistice actuel sera prolongé de deux mois.

P. Hudon.

Erradum.—Page 883, ligne 18, au lieu de *Ascatuhé* lisez *Ascasubi*.

AP
21
R34
v.13

Revue canadienne

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY